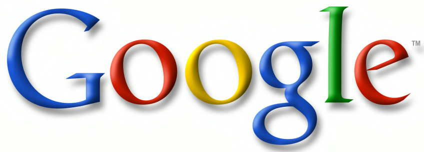


LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUINZIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1908

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1908

LETTRES A LOUISE COLET

AVANT-PROPOS

Louis Bouilhet (1822-1869), au moment où commence cette correspondance, n'avait pas encore publié un seul vers, bien qu'il eût achevé le conte romain de *Melænis* et la plupart des pièces destinées à former les *Festons et Astragales*. Pour mettre son ami en contact avec la « gent de lettres », Flaubert avait envoyé le manuscrit de *Melænis* à Louise Colet. La Muse n'était pas encore la madame Colet historique présentée par Barbey d'Aurevilly, dans sa galerie des Bas-Bleus [1], mais elle avait déjà, vers la quarantaine, quelque célébrité, que lui avaient value son salon et ses deux prix de poésie remportés aux concours académiques de 1839 et 1843. Aussi est-ce d'abord avec un respect un peu guindé que le timide Louis Bouilhet s'adresse à la bien-aimée de son ami.

Si elles n'apportent pas une solution définitive au problème de l'amitié littéraire de Flaubert et de Bouilhet, ces pages révèlent du moins la même préoccupation d'art chez le romancier et le poète : en effet, lorsque l'on compare cette correspondance aux lettres que vers la même époque Flaubert adressait à « la Muse », on retrouve non seulement les mêmes conseils au bas-bleu, mais la même théorie du style, le même dédain de ce qui est « bourgeois » ou simplement étranger à l'art de bien dire.

Je ne regretterai pas d'avoir publié ces lettres, si elles peuvent rappeler à quelques-uns le nom trop oublié aujourd'hui de l'artiste délicat qui sut exprimer en un vers presque toujours parnassien les légères fantaisies des *Festons et Astragales* et les puissantes pensées philosophiques des *Fossiles*.

LÉON LETELLIER

1. *Les Œuvres et les Hommes*. — V^e partie : *les Bas-Bleus*.

I

[Rouen, octobre 1851.]

Madame,

C'est vous qui m'avez donné le premier suffrage [1] ; je vous en remercie mille fois, avec la plus profonde émotion.

Mes amis [2] m'ont dit qu'à mon prochain voyage ils me présenteraient à vous. J'en serai heureux, croyez-le bien ; je pourrai alors vous dire moi-même combien je suis reconnaissant de ce que votre voix se soit élevée, la première entre toutes, pour me crier : « Courage ! »

Je charge Gustave Flaubert, qui se rend à Paris, de vous porter tous les sentiments de gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre respectueux serviteur,

L. BOUILHET

II

9 décembre 1851.

Et pourquoi donc madame, ne pas parler de la comédie [3] ? — Tous ces troubles qui passent dans la rue, terribles, sanglants et furieux [4], nous empêcheront-ils de tenir haut et droit le drapeau de l'art, sous lequel nous marchons ?

Tout cela est triste et mesquin ; j'aime mieux vous parler de votre comédie ; je ne vous dirai rien du sujet : nous en causerons ensemble, puisque vous me faites espérer l'honneur et le plaisir de vous connaître.

Les vers sont charmants, l'intérêt bien ménagé, et le tout marche vite, sans embarras de mots ; la fin surtout est pleine de sentiment ; il y a, çà et là, puisque vous voulez absolument que je sois pédant, quelques vers rapidement faits, et dont la ceinture n'est pas serrée à la hanche. Maintenant, il est fort possible que ce soit une bonne chose pour le théâtre : je chan-

1. Après avoir lu le manuscrit de *Melænis*. — V. *Correspondance de Flaubert*, 2e série, page 58.

2. Gustave Flaubert et Maxime Du Camp.

3. L'*Institutrice* ? — Cf. Louise Colet : *Madame Hoffmann-Tanska* (1854).

4. Ceci est écrit huit jours après le coup d'État.

gerais peut-être d'opinion si j'entendais réciter ces mêmes vers; le théâtre, où je vais me risquer moi-même [1], demande, je le crois, une forme plus voisine de la prose et moins scandée que le lyrisme de l'épopée.

Du reste, ces vers mous sont peu nombreux dans votre charmante comédie. Je me promets de causer longtemps avec vous du plan de cet ouvrage.

Je garde votre manuscrit : vous en avez un autre, puisque Gustave en a entendu la lecture. Je l'apporterai d'ici à peu — ou bien, si mon voyage est retardé, je vous l'expédierai avec grand soin. — Il m'est malheureusement impossible de venir à Paris cette semaine, mais j'espère aussi bien être invité pour une autre fois. — Et je vous prouverai, madame, que tout sceptique et indifférent que je paraisse être, j'ai encore foi à bien des choses, à l'art d'abord, qui m'a fait vous connaître, et à votre charmante amitié, dont je suis fier et reconnaissant.

Votre tout dévoué serviteur,

L. BOUILHET

Je vous en conjure, relevez le moral de Gustave : ses amis les plus dévoués, c'est vous et moi; il vient de m'écrire une lettre amère et découragée.

III [2]

19 janvier 1852.

Madame,

Vous êtes mille fois trop bonne pour moi; je suis confus de tant d'amabilité, mais, je vous en prie, veuillez bien croire qu'il m'était impossible de rester, et qu'il m'a fallu plus de vertu qu'au vieil Ulysse pour m'arracher si vite à votre charmante réception! Ce sera avec bien du bonheur que je vous reverrai! Je ne puis encore préciser l'époque, mais ce sera le plus tôt possible. — Je vous connaissais déjà par vos vers, madame, mais j'ai découvert, derrière la muse énergique de

1. Il écrivait alors *Madame de Montarcy*, drame en cinq actes, en vers, représenté pour la première fois, à Paris, sur la scène de l'Odéon, le 6 novembre 1856.

2. Lettre écrite après la première visite de Louis Bouilhet à Louise Colet.

Charlotte Corday [1], une femme charmante, pleine d'élans sympathiques et de vraie passion! Je n'oublierai pas, madame, cette bonne soirée au coin de votre feu, où votre voix tremblait comme une lyre, et où vous aviez de belles larmes dans les yeux! Votre image, depuis, ne m'a point quitté, et je me rappelle avec orgueil que je suis maintenant au nombre de vos amis. Le touchant usage de votre Provence, nous le célèbrerons quelque jour. Mais nous avons déjà rompu le pain de l'âme; nous avons communié par la pensée, y a-t-il encore besoin de cimenter quelque chose?

J'ai passé la journée de dimanche dernier avec Gustave [2]. J'irai demain encore. Nous causerons de tout ce que nous aimons. Nous oublierons le métier, la publication, la lettre imprimée, pour nous laisser aller à travers les théories les plus vagabondes comme deux écoliers en congé! — Quelle bonne chose que de rêvasser sans but et sans plan et quelles drôles d'histoires rediraient les murs du cabinet de Gustave, s'ils avaient des yeux et des oreilles, comme aux beaux jours de Jean Racine!

Vous seriez bien charmante si, pour ce jour-là, vous nous écriviez une bonne lettre. Nous serions trois alors à nous chauffer au même feu et aux mêmes idées!

Adieu, madame, je deviens fort bavard et prolixe. Je crois, comme vous, que Du Camp, avec plus de temps et de réflexion, aurait pu donner plus de vie et de couleur à son *Ame Errante* [3], dont j'aime beaucoup l'idée. Quant aux vers du recueil, je suis aussi parfaitement de votre opinion; — je ne donnerai les miens qu'au mois de mars, d'après ce que m'a dit Gustave.

Vous avez travaillé votre comédie : elle doit être charmante maintenant. Ne vous fâchez point du peu de notes que j'ai écrites dessus. Je suis, je vous le jure, le plus inepte des critiques; j'aime mieux admirer : c'est ce qui explique l'exiguité de mon travail sur cette pièce.

Je suis, madame, avec respect et reconnaissance, votre bien dévoué serviteur,

L. BOUILHET

1. *Charlotte Corday* et *Madame Roland*, — tableaux dramatiques, — par Louise Colet (1842).

2. Flaubert habitait sa propriété de Croisset, proche de Rouen; Bouilhet l'y allait voir chaque dimanche.

3. La *Revue de Paris* venait d'en commencer la publication.

IV[1]

16 mars 1852.

Madame, madame, vous m'avez comblé ! Je suis vraiment confus d'une bonté pareille, et je ne sais comment reconnaître jamais de tels procédés ; oui, vous avez bien raison, ce jour-là a été un beau jour : il restera dans ma mémoire comme un souvenir et une consolation pour les heures mauvaises.

Mais que vous ai-je donc fait, pour tant d'amitié ? J'ai peur que vous ne vous abusiez sur mon compte et que votre imagination, si vive, ne me mette sur un piédestal, d'où, quelque jour, il me faudra descendre ; hélas ! c'est moi qui vous le dis, je ne suis pas un grand poète, — ne me parlez pas ainsi, je ne vous croirais plus, — mais, par exemple, si vous dites que personne ne vous aimera plus que moi, vous ne risquez pas de vous tromper.

Merci et merci encore. Cette soirée était charmante : il n'y a que les femmes pour trouver ces délicatesses-là. Je suis si pénétré de tout cela que je n'ose écrire, de peur d'en perdre quelque chose ; je suis comme un avare, et je crispe mes doigts sur mes souvenirs. Si vous saviez, madame, comme il était heureux, lui, comme vous l'avez touché à la fibre sensible et généreuse !... Oh ! la bonne soirée et aussi la bonne nuit que nous avons passée ensemble ! Vous verrez, nous ferons quelque chose : nous avons trop envie de voler haut, pour n'avoir pas d'ailes !

Et puis vous serez là pour nous crier : « Courage ! » dans nos défaillances, ou nos désespoirs !

Votre sonnet est charmant ; il résume bien tous les sentiments qui m'ont remué pendant ces quelques heures. Embrassez pour moi votre jolie petite Henriette qui écoute si bien, avec ses grands yeux bleus. Vous êtes heureuse, madame, d'avoir près de vous cette enfance épanouie, ce contraste rose et blond à tant d'idées amères qui nous traversent le cerveau, à nous autres poètes ! — Vous seriez bien aimable de me rappeler au

1. Lettre écrite au lendemain d'une seconde visite à Louise Colet, qui avait prié son amie, madame ***, de lire devant l'auteur et les habitués du salon plusieurs passages de *Melænis*. Pour remercier madame ***, Bouilhet lui adressa le sonnet : *A ma belle lectrice* (*Œuvres*, édition Lemerre, p. 340).

souvenir du capitaine[1]. Il a une originalité élégante qui laisse une impression profonde, — et puis son livre sur les mains est plein d'esprit, de style et d'observation. Je l'ai lu avec un plaisir très vif.

Mais surtout remerciez mille fois madame ***. Dites-lui que je n'oublierai jamais le bonheur qu'elle m'a donné, et que j'ai encore sa voix charmante dans les oreilles. Dites-lui qu'à force de prêter à mon poème sa grâce et sa verve, elle m'a presque fait croire que j'avais forgé de bons vers! Si le sonnet que je joins à cette lettre et que j'ai ruminé dans mon wagon n'est pas trop pitoyable, veuillez le lui offrir de ma part.

A vous aussi, madame, je dois une pièce. Je veux la faire à mon aise. Je vous l'enverrai tout prochainement. Je ne puis retarder l'envoi de cette lettre, car vous me prendriez pour un *monstre d'ingratitude*, tandis que c'est la faute de ma muse, — une bonne fille, mais fort lente et timorée, et qui est des heures entières à choisir ce que j'ai dans le cœur ou dans la tête.

Quel joli cadeau vous m'avez envoyé! Je relirai souvent ces poésies, — et il me semblera que je cause avec vous, au coin de votre de feu, dans ce petit salon qui a connu tant de joies en quelques heures! — Adieu, madame, vous ai-je bien remerciée de tout? Vous allez voir que j'en oublie encore! Je suis ahuri de bonheur. Je ne sais plus de quel côté me retourner.

Adieu, à bientôt, permettez-moi de vous baiser les mains et de me dire un de vos plus dévoués.

L. BOUILHET

V

6 avril 1852.

Madame,

Je vous remercie bien du nouveau présent que vous m'envoyez. Je ne l'ai point vu, car je n'ai point été chez Gustave, dimanche, ce qui m'a empêché également de lire votre comédie nouvelle. J'attends, du reste, la visite de Gustave, jeudi ou vendredi de cette semaine.

1. Le capitaine d'Arpentigny, auteur d'un livre sur la *Physionomie de la main*. Il était, d'après l'expression de Barbey d'Aurevilly, « la plus élégante cravache des gardes du corps ».

Comment, madame, vous dites que vous ne m'inspirez pas! Et vous ajoutez : « Je ne m'en étonne guère. »

Parbleu, oui, vous m'inspirez, et beaucoup encore! Mais savez-vous que c'est difficile à dire, ces pièces à bout portant? Savez-vous qu'il ne faut pas un vers faible quand on écrit à un poète? Et puis, si je m'emporte, — et c'est peu aisé de se tenir, — si je m'emporte, dis-je, Gustave me recevra bien, avec mon lyrisme et mes mouvements!... C'est atroce d'être convenable, quand on rime pour une jolie femme! Il faudrait me tenir dans un milieu tempéré et fleuri, dans le sentier du sentiment délicat, timide et circonspect : à chaque pas, l'ami boutonné jusque sous le menton, l'ami grave et honnête, admoneste le poète, le retient, le sauve des métaphores compromettantes et des figures risquées!...

De ce train-là, l'ouvrage est assez long!

Non, en pensant à vous, à vos beaux et grands vers de l'autre soir, en lisant toutes ces charmantes choses de vos deux volumes, qui seront dans ma chambre comme deux nids pleins de chansons, — je vous dédierai, Dieu aidant, quelque chose de digne de vous, je veux dire quelque chose de bon.

Je crois Du Camp fort refroidi à mon endroit. Je lui ai écrit depuis mon voyage à Paris sans avoir encore reçu de réponse. — Chacun son tour. — Je parlerai à Gustave pour le petit billet destiné au capitaine.

Le commentaire dont vous avez fait suivre « mon respect » est charmant et tout à fait Louis XV. Ça a fait grand plaisir à Gustave, auquel je l'ai envoyé; mais pourquoi m'accusez-vous de peu de suite dans mes... agitations? Elles sont très suivies, je vous jure; je suis fidèle et tenace, comme un vieillard. — Seulement, je suis fort humilié de ma « prunelle noire [1] » : c'est l'effet de la lumière. J'aurais bien parié qu'ils étaient noirs, ces beaux yeux-là!

Donc il est bleu, comme la violette,
Ce long regard qui m'a rendu l'espoir!
Il est si doux que j'en perdais la tête,
Et si profond qu'il m'a semblé tout noir!

1. Cf. le sonnet, *A ma belle Lectrice* :

Votre front doux et fier, *votre prunelle noire*...

Mais, d'un autre côté, ces vers exacts, mathématiques, excellents pour le théâtre, fatiguent à la lecture — et font plus songer au poète qu'à l'action. C'était la méthode du vieux Corneille, mais j'aime mieux Shakespeare. Chez lui, jamais un vers n'arrête le mouvement. Et puis, voudrez-vous bien me dire quelles étaient ses croyances religieuses, politiques et autres? Cet homme, grand comme la nature, est calme et impartial comme elle; il prête son théâtre à toutes les passions humaines, mais il ne les juge pas; il fait planer sur ses drames le sourire supérieur de la divinité. C'est ravaler Dieu que de croire qu'il se met en colère pour des combats de fourmis sur un petit tas de boue.

Vous êtes trop républicaine; j'ai le droit de vous le dire, l'ayant été autant que vous. Dans votre drame, toutes les vertus sont d'un côté, tous les vices de l'autre. C'est le système de Chateaubriand dans les *Martyrs* : tous les payens sont des monstres, les chrétiens des anges; c'est plus commode. J'aime mieux, cette fois, le vieux Corneille dans *Polyeucte* : au moins, là, les payens sont au niveau des néophytes; Sévère vaut Polyeucte et Pauline est vertueuse sans avoir été baptisée : aussi la supériorité du christianisme n'en éclate que mieux. C'est encore le procédé de Victor Hugo dans le *Dernier Jour d'un Condamné* : son criminel ne se repent pas, ce n'est pas un innocent, c'est un coupable, mais la peine de mort n'en est pas moins atroce. Il eût été plus facile d'émotionner le lecteur en lui présentant une victime; mais, comme dit le philosophe dans la préface de ce beau livre, « la particularité ne régit pas la généralité! »

Croyez-vous franchement que tous les nobles étaient des débauchés? et la nécessité sublime de 89 a-t-elle besoin d'être étayée sur les vices de tel ou tel?

« La Révolution, c'est le soleil! » a dit Bonaparte. Eh bien! laissons-le briller par lui-même : il n'y a pas besoin d'allumer les réverbères et d'inventer les contrastes pour qu'on puisse l'apercevoir dans la rue!... Je n'aime d'amour ni les émigrés, ni les républicains, ni Bouillé, ni Robespierre, mais aussi je ne les déteste pas, et, si j'avais la puissance de les mettre sur la scène, je tâcherais d'atteindre à une haute impartialité.

Vous y viendrez, madame, vous y viendrez! Moi qui ne

suis rien, j'ose vous donner des conseils ; mais je vous aime trop pour vous cacher ma pensée. Cette pièce, qui a des qualités éminentes et qui n'a pu sortir que de la tête d'un véritable poète, cette pièce a des défauts contractés en nourrice. Vous vous êtes trouvée jeune dans un monde que j'ai aimé et que je renie de toutes les forces de mon âme parce que je l'ai découvert, en poésie, comme en bien d'autres choses, mesquin, étroit, exclusif, sous le rapport de la composition. C'est parce que vous avez la tête plus large qu'eux qu'il ne faut pas suivre leurs errements. Qu'avons-nous besoin de pousser directement à quelque chose, de faire, en un mot, de la poésie utilitaire? Le chariot de Thespis n'est pas une locomotive sur le chemin de fer du progrès social. — Je me laisse aller avec vous, comme avec ma meilleure amie : pardonnez-moi mes extravagances. Mais revenons à votre drame : c'est parce que je l'aime que je crie si fort.

Le seul caractère que je n'aime pas est celui de Gaston. Si j'avais été aussi roué que lui, je serais mort en riant au nez du bourreau. Je n'adore pas les conversions. Le rôle de Béatrix est un peu secondaire et sacrifié ; quant à Bressant, son gendre, et Madeleine, c'est parfait.

Les vers sont sans reproche dans les discussions politiques, monologues, et positions assises. Je les trouve plus négligés dans les scènes de transition, et c'est là, je crois, que l'écrivain doit se montrer dans toute son énergie, en raison même du peu d'intérêt de la matière.

En outre, vos vers mollissent quelquefois dans les moments lyriques. — Vous improvisez comme Lamartine. Hugo est écrivain jusque dans le délire.

En résumé, vous êtes, parmi les femmes qui écrivent, la plus énergique, la plus virile. Mais je ne voudrais pas que le côté politique vous empêchât de voir le côté humain, avec impartialité.

Quelles disputes nous aurons à Paris ! J'ai dans votre talent la foi la plus entière. Aussi je vous gronderai quelquefois, à titre de revanche, — et vous aurez la partie belle, je vous jure.

Adieu, madame. Voilà un spécimen de nos divagations du dimanche.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux de

votre succès à l'Académie[1] et combien reconnaissant pour la bonté avec laquelle vous patronnez ma pauvre *Melænis*. Elle deviendra presque votre fille et je vous réponds qu'elle ne sera pas ingrate.

Gustave va bien. Je vous enverrai prochainement deux exemplaires de mon poème, puisque vous voulez bien vous en charger.

Comment vont les amours de madame ***? Savez-vous que j'y pense souvent?

Adieu, je vous embrasse mille fois, et suis avec respect

votre ami dévoué,

LOUIS BOUILHET

VIII

24 mai 1852.

Madame,

Je prenais la plume pour vous écrire quand on m'a montré votre lettre. Je connaissais déjà par Gustave le résultat dont vous me parlez : ce pauvre ami en est tout triste. J'ai mis ce matin une lettre pour vous à la poste de Rouen; moi aussi, madame, je prends part à votre contrariété, puisque nous avons mis en commun, tous trois, nos joies et nos peines. Mais je trouve que vous avez tort de paraître si accablée parce qu'une demi-douzaine d'imbéciles n'a pas eu assez d'haleine pour monter jusqu'à vous.

Je vous l'ai dit, l'autre jour, et c'est une opinion réfléchie : vous avez la force dramatique, — *vis tragica*, pour parler vénérablement. — J'ai été sévère pour votre drame, comme on l'est avec ceux qu'on aime le mieux, et parce qu'il y a là de grandes indications et des laves comprimées qui éclateront bien quelque jour, quand vous aurez trouvé le véritable cratère. Ça ne tardera pas. Ces piqûres de la médiocrité sont les éperons du génie. Vous avez votre croix, j'ai la mienne. Mais personne n'a promis aux poètes que le chemin serait bordé de fleurs, et cela est heureux : nous ferions des Bergeries; les bons vers sortent des existences agitées. Je lisais hier avec Gustave, les Mémoires de Chateaubriand : c'est bien

1. Voir, plus loin, la lettre XI.

beau, bien large, bien ironique et bien amer! Lui aussi a reçu les coups de pieds de l'âne.

Du courage, donc, cher poète : vous avez des cœurs solides qui vous aiment et vous comprennent; vous avez votre conscience et la satisfaction intime que donne l'œuvre achevée, indépendamment des opinions mobiles et passagères de la foule; vous avez l'orgueil qui monte des vers au cœur et qui console de tout.

Vous avez plus que cela : une réputation établie, et un avenir où je vois de nouveaux triomphes; mais pas de défaillances, pas de désespoirs! Ces évanouissements-là ne doivent pas passer vingt ans. Nous autres, qui ne faisons pas de différence dans le sexe de la Muse, nous saluons hautement la virilité de votre poésie. Courage, courage! nous nous reverrons dans des circonstances plus sombres encore, peut-être. Car je ne suis pas de ceux qui regardent l'avenir à travers des carreaux de couleur : alors vous me consolerez, à votre tour. — Vous voyez bien qu'il y a de l'égoïsme dans mon affaire.

Du Camp, auquel j'ai communiqué dernièrement le plan de mon drame[1], a peur que je ne me lance trop et me dit, avec autant de sérieux que de vérité : « Ce siècle est aux jolis proverbes et aux pastorales tendres ». Je le crois comme lui, mais je jure Dieu que je ne m'écarterai pas d'une semelle de la route que je me suis tracée, pour complaire à tel ou tel.

Il en adviendra ce que le destin voudra; notre premier juge est notre conscience.

Je vous remercie mille fois, madame, de votre nouvelle invitation. Je ne pourrai en profiter jeudi, ayant, ce jour-là, ma famille à Rouen; pour Gustave, il est en plein travail, et je ne pense pas qu'il puisse s'absenter; mais le plaisir remis n'est pas perdu.

Je ne vous parle point encore aujourd'hui du roman de Gustave : ça sera pour la prochaine lettre; je peux vous dire seulement qu'il me paraît en fort bonne voie et qu'il m'a déjà lu des choses superbes.

Quant aux leçons que pourrait me procurer M. Babinet[2],

1. *Madame de Montarcy.*

2. Membre de l'Académie des sciences, l'hôte le plus assidu du salon de Louise Colet. — Bouilhet avait déjà résolu d'habiter Paris.

nous en recauserons aussi longuement. Jè ne sais pas encore l'époque précise de mon installation dans cette excellente capitale. Présentez-lui mon respect (pas à la capitale), ainsi qu'au capitaine. Je suis bien touché de la conduite de ma belle lectrice : c'est pour vous une charmante amie, et c'est toujours un spectacle heureux de trouver du cœur sous l'esprit. Veuillez, je vous prie, me rappeler à son souvenir.

Adieu, chère Muse, je vous embrasse de toutes mes forces. Ayez confiance en vous d'abord, c'est la loi première, puis un peu en ceux qui vous aiment et qui vous estiment trop pour vous donner jamais de l'eau bénite de cour.

Votre ami pour toujours,

L. BOUILHET

IX

15 juin 1852.

Madame,

En fait de choses poétiques, les appréciations sont intimes et personnelles. Quand vingt-cinq philosophes condamneraient votre pièce[1], cela ne m'empêcherait pas d'être content. Gustave a été plus sévère que moi ; il a voulu à toute force faire des changements, travail difficile et rarement bon. J'ai mis, ce matin même, à la poste une lettre de lui pour vous : vous y trouverez le résultat de notre soirée de dimanche ; quelques-unes de nos observations sont, je crois, judicieuses.

Comme le philosophe[2], je pense que : « escorter un chemin » et « sans être pâlies », n'est pas excellent. Mais on peut changer ces choses, et on ne doit pas condamner une pièce pour cela. Quant aux vers que j'avais commencés à ce sujet, je vous jure, en toute humilité, qu'ils ne valent rien. Je les avais abandonnés en recevant les vôtres ; j'aurai du mal à m'y remettre. Dans tous les cas, je vais essayer : si c'est mauvais, ça ne paraîtra pas. Si, au contraire, il y a du bon, je vous les expédierai vendredi ou samedi.

Vous me parlez de la *Revue des Deux Mondes* comme d'une chose possible : je vous avoue que, désormais, mon seul but

1. Allusion à cette pièce de vers : *la Mort de Pradier*. — Voir le même sujet traité par Bouilhet : *Œuvres*, p. 50.

2. Victor Cousin.

est de publier là, si faire se peut. Mais je voudrais y débuter par quelque chose de solide. Vous m'avez indiqué un excellent moyen de m'y faire une position réelle. Mais, en attendant le mois d'octobre, si, par un miracle quelconque, je pouvais y mettre une pièce de vers, j'en serais bien flatté, surtout pour certains messieurs de notre connaissance. J'ai le cœur malade de toutes ces lâchetés et je deviendrais méchant si je n'avais de charmants contrastes qui me rappellent à la foi.

Adieu, madame. Gustave m'a parlé hier de ma belle lectrice, et, par un effet singulier, ce qu'il m'en a dit m'excite au plus haut degré. Les sentiments sont bizarres. Adieu, écrivez-moi souvent. Vous êtes maintenant, à Paris, le seul point agréable où ma pensée s'arrête. Vous me dites que vous ne vous fâchez jamais la première; ni moi non plus. Comment ferions-nous pour être ennemis? C'est un problème que M. Babinet ne résoudrait pas. Il n'a pas de solution possible : ce qui prouve mathématiquement qu'il faut nous aimer toujours!

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa!

Ce sera bien plus drôle que trois vrais amis vivent à Paris. Je vous baise les mains et vous remercie mille fois de votre gracieuse lettre.

Votre ami dévoué,

L. BOUILHET

X

9 juillet 1852.

Chère Muse, vous êtes vraiment bien charmante de vous occuper ainsi de moi. Et cela, souffrante comme vous l'êtes. J'espère, du reste, que votre santé est en bon état maintenant. Je suis contrarié du retard mis à la séance académique; mais nous y serons sans faute. Je compte sur vos vers pour dimanche : je les trouverai à Croisset. — Savez-vous que depuis quelque temps vous ne vous arrêtez plus? Ces vigueurs-là sont un heureux contraste avec les décrépitudes précoces dont vous avez vu un triste échantillon. Quel grand homme que ce poète [1] ! Je n'en suis pas encore revenu. J'étais tellement navré

1. Alfred de Musset. — V. *Correspondance de Flaubert*, 2e série, p. 120.

de cette histoire que j'ai oublié de vous remercier pour le sonnet qui accompagnait une de vos dernières lettres. Il contient de beaux vers et de grandes images, mais j'ai peur qu'il ne convertisse pas le poète : il me paraît descendu bas. C'était un pauvre lion à côté de celui qui s'allongeait dans sa fosse...

Ma sœur, ma sœur aux blonds cheveux!
Elle est triste votre odyssée!
Et ce voyage est un de ceux
D'où l'on revient pâle et glacée.

Quoi! vous avez jusques au fond
Sondé, sans fermer les paupières,
Ce cœur souillé, gouffre profond
De vanités et de misères!

Et vos grands yeux, d'azur trempés,
Ont vu ces mornes solitudes,
Où, comme des serpents coupés,
Se traînaient les décrépitudes!...

Oh! de peur qu'un stigmate impur
Ne vous rappelle ce jour sombre,
Ma sœur, ma sœur, à votre mur,
Lavez la place de son ombre!

C'est ainsi que ma colère s'en allait en rimes : car je ne sais pas de spectable plus triste que celui d'un prêtre qui ne croit pas à son Dieu. Oui, vous avez raison : embrassez sur le front votre charmante Henriette; pensez à nous qui, à défaut de génie, avons la foi et la probité artistique; la grande poésie n'est et ne sera jamais dans les grimaces d'un convulsionnaire et les pruderies d'un académicien; c'est plus haut que sont les sources; vous les connaissez, ma sœur, vous qui avez vu les reines boire du lait[1]! Je vous réponds que vous êtes dans une belle et grande voie; profitez de la veine, et votre prochain volume rayonnera. Cette grande salle déserte avec le buste du grand homme a dû vous inspirer une bonne chose. Ce sera un charmant régal dans notre solitude. Par un contraste naturel, cette triste silhouette que vous avez si bien tracée dans vos lettres nous a remonté le moral et rassuré le cœur. — Nous

1. Allusion à la pièce de Louise Colet, intitulée : *Les Résidences royales*. — Voir, plus loin, la lettre XII.

nous trempons toute la journée dans ces conversations saines qui développent et fortifient; puis, la nuit, depuis qu'il fait beau, nous allons voir trembler la lune sur la Seine. Nous avons de grandes chemises nubiennes, nous sommes blancs comme des fantômes et calmes comme des dieux.

Nous vous aimons toujours beaucoup et le cercle de nos affections en se rétrécissant n'en devient que plus solide.

Adieu, chère Muse, merci et bonne santé. Vous ne sauriez croire combien l'approbation de M. Babinet me flatte et m'encourage. Voilà les suffrages que je veux; les autres viendront s'ils peuvent. Adieu encore.

Votre bien dévoué,

L. BOUILHET

XI

10 juillet 1852.

Madame,

Vous pouvez compter sur toute ma discrétion pour votre pièce de concours. J'ai admiré avec Gustave comment d'un sujet si absurde[1] vous aviez su faire jaillir, par places, de la véritable poésie : il y a des passages charmants de grâce et de rythme, puis, çà et là, ce qui du reste se retrouve dans toutes vos compositions, de ces grands vers pleins de sévérité et de concision, — des vers républicains. — Il est inutile de vous dire, madame, que je souhaite à cette pièce tout le bonheur possible...

Gustave m'a dit que vous aviez l'intention de faire quelque chose sur *Melænis*. Je vous jure que j'en serai bien flatté; du reste, il vous parlera à fond de ma position vis-à-vis de « la Revue ». J'ai peur de m'aliéner quelqu'un de la presse qui, pour des raisons que je ne connais pas, n'a point jugé convenable d'en parler. Nous verrons, du reste; si c'est possible, je vous rappellerai votre gracieuse promesse.

J'ai mis quelques vers dans le dernier numéro de la *Revue* : une pièce à Pradier et une autre à Maxime, puis un petit *Crépuscule grec*, toutes choses qui intéresseront peu le bourgeois,

1. Le sujet proposé était *la Colonie de Mettray*. — La pièce de Louise Colet fut couronnée par l'Académie française dans la séance du 19 août 1852.

mais je m'en moque. Il faut faire les vers pour nous d'abord, n'est-ce pas?

Depuis quelques mois, je suis dans une tristesse épouvantable. Je me décourage comme aux jours de l'adolescence. Je me livre à un travail pour lequel je n'étais peut-être pas né, je veux dire le théâtre. Mes qualités (si j'en ai) deviendront précisément des défauts à la scène : j'aime la peinture, le détail, les situations longues; — c'est vous dire assez dans quels hors-d'œuvre et quels monologues je tomberai bientôt.

Si j'étais riche, je ferais mon conte chinois[1], mais on me pousse au théâtre comme moyen plus prompt, et c'est vrai; seulement, j'ai peur que ma seconde œuvre ne soit pas un progrès, tandis que j'ai une véritable confiance dans mon futur poème. — Voilà des perplexités incessantes qui ne font pas avancer l'ouvrage!

Au milieu de tout cela, j'ai une consolation : c'est que Gustave se remonte et se redresse. Comme les jumeaux de la fable, nous alternons le Ciel et l'Enfer. Gustave travaille et fait de bonnes choses. Vous le retrouverez plein de joie et d'assurance; je voudrais bien aller avec lui, quoique peu gai présentement, mais ma seconde chaîne me tient au pied. Je crois, à tout prendre, qu'il vaut encore mieux se heurter aux académiciens qu'aux bourgeois et que je suis plus malheureux que vous...

Je suis, madame, avec respect et reconnaissance,

votre ami bien dévoué,

L. BOUILHET

XII

20 juillet 1852.

Chère sœur, pardonnez-moi mon retard. J'aurais dû vous dire bien vite que votre belle pièce m'a fort ému et qu'il y a là des choses magnifiques, mais je voulais vous envoyer en même temps mes vers à Pradier. Comme par une fatalité étrange, j'ai été accablé, ces jours-ci, de besogne et d'affaires. La Muse n'est venue que par saccades et en rechignant; je suis

1. Ce conte ne fut jamais écrit : Bouilhet en a fait seulement le scénario très développé.

un triste garçon quand il s'agit d'arriver à l'heure. J'espère avoir fini ce soir. Je lirai le tout demain à Gustave. J'ai peur que ce ne soit manqué; si c'est passable, vous l'aurez immédiatement. Il sera trop tard pour la publier maintenant, mais l'intention pieuse sera toujours là. Après avoir lu votre charmante pièce sur le même sujet, j'ai été obligé de débâtir la mienne; peut-être en est-il des vers comme des dîners :

Un *sujet* réchauffé ne valut jamais rien!

Ces *Résidences Royales*[1] n'ont absolument qu'un défaut (à mes yeux) : c'est le refrain, qui finit par fatiguer un peu et coupe le mouvement.

C'est comme une haie qui passe et repasse au milieu du paysage et qu'il faut enjamber pour parvenir *aux courants d'eau vive et aux bois où passent les daims.*

Du reste, on risque d'y laisser sa peau, on franchit rudement cette barrière pour s'asseoir dans les métairies

Où les reines buvaient du lait!

Si je vous tenais, je vous sauterais au cou pour ce vers-là! C'est magnifique, simple, beau, franc; en un mot, c'est cela.

Merci encore pour ces deux beaux vers si bien sculptés :

Diane et ses nymphes surprises
Courent sur le marbre des frises!

Oui, vous avez raison, c'est troussé, Et puis, à travers toutes ces statues blanches, on sent l'odeur de la campagne et de l'herbe fraîche :

Dans les ravins aux pentes douces!
Sur les pervenches, sur les mousses!

Si l'on vous dit que cette nouvelle phase de votre talent vous mène au matérialisme dans l'art, vous leur répondrez par la dernière strophe, si pleine d'orgueil et de joie :

Chantilly dort sous ses grands chênes;
Rosny, Chambord, n'ont plus de reines;
Leurs maîtres, ce sont les amants!...

1. Une des pièces de Louise Colet. — V. *Correspondance de Flaubert*, 2e série, p. 114 et 139.

Courage, courage! voilà que vous regardez la nature de plus près qu'une femme n'a coutume de le faire. N'est-ce pas qu'il y a de bien beaux vers à ramasser dans les ravines, dans les blés, dans les fontaines? Toutes les grandes choses plongent là par leurs racines. La psychologie, si belle quand on la mêle à la nature, devient nuageuse et vide sans cet hymen nécessaire. Le poète ressemble à ce lutteur antique qui fatiguait Hercule lui-même et qui recouvrait de nouvelles forces toutes les fois qu'il touchait à la terre; Hercule ne l'étouffa qu'en l'arrachant au sol.

Il y a dans votre pièce certaines expressions que je n'aime pas; mais nous avons, Gustave et moi, une poétique si féroce qu'elle pourrait bien en devenir étroite.

Nous n'aimons pas, par exemple, qu'un poète se serve du mot : « poésie », — nous fondant sur ce vieux proverbe : « A bon vin, point d'enseigne. »

Nous n'aimons pas les mots trop techniques, comme « méandres », les mots trop romantiques, comme « kiosque » et « chalet ». Après cela, vous avez le droit de dire que nous sommes absurdes. Je suis loin de soutenir le contraire. Gustave rugira au vers : « s'harmonise à celui du vers »!

« S'harmoniser », se « marier à » et autres locutions lui sont antipathiques au dernier point. Je me cache derrière lui, mais je partage son opinion.

Les riantes amours renaissent

me semble un vers peu mélodieux, — sans doute, à cause des r.

Ce sont là, madame, — pardon! — chère sœur, des fautes minimes, si fautes il y a.

Tout le reste est superbe. Je vous en remercie pour moi et pour tout le monde!

Vous pouvez compter sur moi pour ce qui regarde Gustave et sa santé. Vous serez toujours au courant.

Votre frère dévoué,

L. BOUILHET

(*La fin prochainement.*)

UN

AVENTURIER A SAINTE-HÉLÈNE

LE COLONEL COMTE PIONTKOWSKI

Le 29 décembre 1815, l'Empereur, installé depuis le 20 à Longwood, apprit que, parmi les passagers d'un bateau marchand qui venait de relâcher à Jamestown, se trouvait un nommé Piontkowski qui se réclamait de lui et disait venir pour partager sa captivité.

Qu'était cela Piontkowski?

Personne, sauf Bertrand, ne le connaissait. Encore fort peu et mal. « Il était à l'île d'Elbe, dit-il, c'est un officier des lanciers polonais de la Garde. Il a fait preuve de dévouement en diverses occasions. — Mais, dit l'Empereur, que vient-il faire ici? Je ne l'ai pas demandé; je ne le recevrai pas. » Cependant, fait-on observer, il est peut-être envoyé; il a des nouvelles. L'Empereur se décide à le voir.

Qu'est-ce donc que ce Piontkowski? A l'en croire, il se nomme Charles-Frédéric-Jules Pionkowski, et est fils de Michel Pionkowski et de Justine Czivyska; il est né le 30 mai 1786 à Bladowek, département de Varsovie. Il est entré sous-lieutenant aux hussards saxons le 29 avril 1808, est passé le 3 février 1809 au régiment des Gardes du Corps, où il a été promu lieutenant le 18 juillet 1809; il a fait avec ce régiment la campagne d'Autriche pour laquelle il a été

nommé chevalier de Saint-Henri, et la campagne de Russie où, pour sa brillante conduite à Mojaïsk et pour le coup de sabre dont il a été blessé, il a, le 17 septembre, reçu sur le champ de bataille l'étoile de la Légion d'honneur. Le 4 juin 1813, il a été nommé lieutenant de 1re classe à l'état-major et, le 7 octobre, devant Dresde, il a été blessé et fait prisonnier. En rentrant des prisons de l'ennemi, il s'est rendu à l'île d'Elbe où il a, quoique officier, demandé à servir comme simple soldat dans le bataillon-Napoléon des Grenadiers de la Garde.

Ce dernier fait est exact; mais c'est le seul qu'on puisse vérifier : Piontkowski a bien été incorporé comme soldat au bataillon-Napoléon; s'il fut lieutenant dans les armées du roi de Saxe, s'il assista aux batailles de Ratisbonne, de Wagram, de Smolensk, de Mojaïsk, de Bautzen et de Dresde, c'est bien plus douteux ; son nom ne figure sur aucun état des blessés des régiments des Gardes du Corps; il n'y eut pas de promotion dans la Légion d'honneur le 7 septembre 1812; dans la promotion du 10 octobre, dont furent les Saxons, et en particulier les Gardes du corps — quatre officiers, deux sous-officiers, deux cuirassiers, — point de Piontkowski ni de Pionkowski. Aussi bien, ailleurs, il a fait raconter que, au sortir des Pages du roi de Saxe où il avait conquis la bienveillance de la princesse Auguste de Saxe, il avait été placé dans un régiment de lanciers polonais, avec lequel il avait assisté à toutes les grandes batailles de l'Empire, en Espagne, en Italie, en Allemagne et en Russie d'où il ne revint que grâce à l'excellence de ses chevaux polonais. Il eût bien mieux détaillé le récit de toutes ces campagnes si, par malheur, « le portemanteau qui contenait tous ses papiers et ses objets de valeur ne lui avait été volé à Cannes » : ce qui explique, sans doute, comment Piontkowski varie sur le nom de sa mère qui tantôt, à l'en croire, est née Justine Czivyska et tantôt Marie Byrminska : il n'en est point à cela près.

Entré le 6 septembre 1814 au bataillon-Napoléon, ce qui est un fait, le premier vérifiable, Piontkowski passe, le 20 octobre, toujours comme soldat, dans l'escadron-Napoléon, chevau-légers de la Garde ; il suit l'Empereur à Paris et, comme tel, il est compris, sous le numéro 145, dans la liste des donataires de 200 francs (sous-officiers et soldats revenus de l'île d'Elbe)

annexée au décret du 27 avril 1815. Le 12 du même mois, il a été nommé lieutenant de cavalerie; le 25, il adresse une supplique au ministre de la Guerre, en vue d'être placé dans ce grade à l'état-major, ou dans les 1er, 3e, 4e ou 6e régiment de hussards s'il ne peut l'être dans la Garde faute de place. Sa supplique porte cette apostille du général Drouot : « M. Piontkowski est venu dans l'île d'Elbe servir Sa Majesté comme simple soldat quoiqu'il fût lieutenant depuis plusieurs années. Il a prouvé beaucoup de zèle et de dévouement pour Sa Majesté. » Placé d'abord au 7e lanciers, il passe, par ordre du ministre de la Guerre en date du 21 mai, au 2e, avec lequel il fait *peut-être* la campagne de Belgique.

Voilà ce qui se trouve établi par des pièces officielles. Voici ce qu'il raconte : « A son arrivée dans la capitale, Piontkowski fut élevé par l'Empereur au grade de chef d'escadron de la Garde, et fut choisi par lui pour remplir, auprès de sa personne, les fonctions d'officier d'ordonnance. Pendant les Cent Jours, le colonel (?) accompagna constamment Napoléon et, à Waterloo, il porta ses ordres de tous les côtés du champ de bataille, au milieu d'une pluie de balles, de boulets et d'obus sans recevoir la plus légère égratignure. Quoique le comte — il s'est fait comte — ait pris part à tant d'actions et fût toujours au premier rang, il eut le bonheur de ne jamais recevoir de blessure sérieuse. L'Empereur l'aimait beaucoup et lui donna la croix de la Légion d'honneur en diamants qu'il portait lui-même. « Comment se fait-il, mon brave, lui dit un jour Napoléon, que tu sois le seul qui ne me demande jamais rien; que puis-je faire pour toi? — Permettez-moi, sire, lui répondit Piontkowski, de vous aimer et de vous servir, c'est le seul bonheur de ma vie. »

Voilà qui est bien : de lieutenant donc, Piontkowski s'improvise chef d'escadron; mais c'est sans savoir que l'Empereur n'a pour officiers d'ordonnance que des capitaines; s'il avait reçu la croix à Mojaïsk, l'Empereur n'eût point eu à lui donner celle qu'il portait; mais, comme il n'en porta jamais qui fût enrichie de diamants, cela tranche la difficulté. Sans doute, tout cela est mensonge; mais, si l'on démontre que rien de ce qu'allègue Piontkowski ne peut être exact, on n'est pas plus avancé sur ce qu'il a fait réellement.

Comment, par quels moyens, par quelles intrigues, parvint-il à suivre l'Empereur à Rochefort? Son biographe dit avoir sous les yeux la lettre du grand maréchal Bertrand, datée du 23 juin 1815, et écrite du palais de l'Élysée, lui donnant avis que l'Empereur l'admettait à le suivre dans sa retraite : c'est la date, c'est le lieu, ce sont les termes de la lettre écrite par le grand maréchal à Planat. Pourtant, Planat, si précis, nomme tous ceux qui, en même temps que lui, ont reçu l'autorisation de suivre l'Empereur — et Piontkowski n'en est pas : Gourgaud, l'ombrageux, ne cite, en dehors du chef d'escadron Schultz, qu'un chef d'escadron polonais qu'il appelle Stupiski, que Marchand appelle Belini, qui est allé à l'île d'Elbe où Pons le nomme Bellina et Peyrusse, Mellini, mais qui est bien certainement le même personnage et qui fut renvoyé de Rambouillet. Il n'est pas moins vrai que Piontkowski a suivi l'Empereur. Il aurait, a-t-il raconté, accompagné madame Bertrand et ses enfants avec trois voitures. Un de ces enfants se nommait Napoléon. A Poitiers, un domestique l'ayant appelé par son prénom, l'enthousiasme se serait emparé des habitants, convaincus que les voyageurs étaient Napoléon II et sa gouvernante madame de Montesquiou. Piontkowski, par son activité et sa présence d'esprit, aurait obtenu qu'on les laissât partir. Toujours avec madame Bertrand, il eût fait la route de Niort à Rochefort dans la voiture que l'Empereur aurait quittée à Niort. Il aurait, comme de juste, passé des avis, donné des conseils, rendu d'éminents services. Lorsque l'Empereur s'embarqua par *la Saale*, il se serait embarqué par *la Méduse*.

Cela est exact. Il figure sur la liste des passagers de la *Méduse* avec le grade de capitaine. Est-ce lui-même qui s'est conféré cet avancement?

Débarqué de la *Méduse*, il est, lorsque l'Empereur se livre aux Anglais, embarqué sur la corvette *Myrmidon* qui accompagne le *Bellérophon*. Au moment où l'Empereur se sépare de ceux des officiers qui, l'ayant suivi à Rochefort, puis à Plymouth, ne sont point autorisés à l'accompagner à Sainte-Hélène, il n'est admis, pour prendre congé, qu'en même temps que les officiers de son grade. Nul Français ne relate à son sujet rien de particulier. Lui-même raconte que, « malgré ses prières et la

demande expresse de Napoléon, il ne put obtenir la faveur de l'accompagner. Ce fut avec bien des larmes, dit-il, qu'il se sépara de son souverain qu'il aimait d'autant plus qu'il le savait dans l'infortune. » Cette affliction et ces prières, si elles ne frappèrent point les témoins français, furent au moins remarquées par un Anglais, M. Glover, secrétaire de l'amiral Cockburn. Il écrit : « Piontkowski paraissait particulièrement affecté et, après avoir employé vainement toutes les instances pour obtenir d'accompagner Bonaparte, sollicita le plus sérieusement du monde d'être autorisé à le suivre comme domestique. Mais cela aussi fut refusé et tous retournèrent. »

Piontkowski se retrouva donc, à bord de l'*Eurotas*, avec les officiers de l'Empereur qui ne semblaient point le tenir en estime et ne le traitaient point en camarade. Au bout de douze jours, « on vint, dit Planat, chercher le lieutenant Piontkowski, officier polonais, espèce de fou, qui avait voulu suivre l'Empereur malgré vent et marée. Il fut mis à bord du vaisseau le *Saint-Georges*, en attendant une occasion pour Sainte-Hélène ». Ainsi, tandis que tous les hommes qui eussent pu être d'une société agréable ou utile à l'Empereur comme Savary et Lallemand, que ceux qui avaient été nominalement demandés par l'Empereur comme Planat, que des garçons de dix-neuf ans comme Autric, que des Polonais comme le chef d'escadron Schultz, étaient déportés à Malte, seul, ce Piontkowski obtenait de rallier Sainte-Hélène.

Il a raconté qu'étant sur le *Bellérophon* (Maitland dit formellement qu'il était sur la corvette), il fut particulièrement distingué par le duc de Devonshire qui, dès le premier abord, s'intéressa à lui, et, à son départ, lui fit cadeau d'une bague en lui disant « que si, plus tard, il avait besoin d'un protecteur ou si son influence pouvait lui être utile en quelque chose, il n'aurait qu'à s'adresser à lui en toute confiance ».

Qu'est-ce que le duc de Devonshire serait venu faire à bord du *Bellérophon?* Comment la visite d'un si haut personnage aurait-elle passé inaperçue de tous les compagnons de l'Empereur? Comment aucun d'eux ne l'aurait-il relatée?

S'il est venu incognito, pourquoi se serait-il fait reconnaître du seul Piontkowski? Tout cela reste étrangement mystérieux, et, quoi qu'on pense de l'histoire sur le duc de Devonshire,

on n'est pas moins obligé de constater que, dès ce moment, une protection puissante s'étendait sur Piontkowski.

« Il refusa, dit-il, de retourner *en France* avec les autres officiers de la suite » ; mais, à ceux-ci, l'on ne demanda point leur avis et l'on ne s'enquit point de leurs convenances ; ils furent déportés à Malte, bon gré, mal gré. Il dit encore « qu'il resta en Angleterre, se berçant de l'espoir qu'il lui serait permis de rejoindre bientôt l'Empereur ; que cette permission lui fut accordée en effet plus tard, par l'intercession et la haute protection du duc de Devonshire, aidé de la recommandation de l'amiral lord Keith, qui s'était également intéressé à lui ».

Il est impossible, pour le moment, de vérifier ces allégations ; l'homme qui, simple lieutenant, avait trouvé les moyens de se faufiler dans la suite de l'Empereur, excellait sans doute aux intrigues ; mais, même chez les officiers anglais, tels que le capitaine Maitland, l'annonce de son départ pour Sainte-Hélène produisit une surprise médiocrement flatteuse : « On a dit, raconte Maitland, que ce fut en conséquence des représentations qu'il fit au gouvernement anglais de l'extrême attachement qu'il avait pour son maître ; mais, autant que j'ai pu en juger, ce sentiment régnait avec une égale force dans le cœur de tous ceux qui étaient venus de France avec Bonaparte ».

Ce qui rend le cas plus suspect encore, c'est que, quelques mois plus tard, à Sainte-Hélène, le gouverneur alléguait des ordres précis du ministère pour ne tolérer, même dans la domesticité de l'Empereur, nul qui ne fût français, et il contestait, même à des Corses, la qualité de Français. Or, c'était un Polonais qui, seul de tous les officiers qui avaient suivi l'Empereur, était autorisé à le rejoindre et il recevait son passage gratuit sur un navire anglais.

Deux jours avant que Piontkowski s'embarquât sur le vaisseau marchand qui devait le conduire à Sainte-Hélène, il épousa, à bord du *Saint-Georges*, — on ne dit point suivant quelle loi, ni quel rite — une demoiselle Mélanie Despout ou d'Espout, native de Saint-Gaudens, ex-élève du Conservatoire de Paris, qui était venue le rejoindre en Angleterre. « Elle était âgée de vingt ans, extrêmement jolie, s'exprimant avec grâce et facilité ; cheveux noirs comme jayet, sourcils arqués très

noirs, joli nez et belles dents, la peau très brune, les cheveux excessivement longs. »

Où, quand, comment Piontkowski l'avait-il connue? Mystère. En tout cas, il profita peu des épousailles et il laissa Madame Piontkowska, qu'il promut comtesse, « sous la protection d'un Anglais, M. Capel-Lofft, qui promit de la conduire en France ». Mais ce n'était point en France qu'elle voulait aller, car elle accabla d'abord de ses pétitions les lords de l'Amirauté et le Prince régent pour obtenir de rejoindre son époux à Sainte-Hélène. Ayant échoué, elle se décida, en mars 1816, à un voyage en France et, accompagnée de M. Capel-Lofft, elle débarqua à Calais. On l'y reconnut comme y étant déjà venue, en mars 1815, avec le même Anglais. — Peut-être faut-il se souvenir que Capel est le nom patronymique des comtes d'Essex? — Le commissaire de police de Calais, qui manquait d'égards pour le beau sexe, invita la comtesse à retourner en Angleterre; M. Capel-Lofft eut beau protester; comme il faisait l'insolent, il dut, lui aussi, partir avec la dame.

***

A son débarquement à Jamestown où il était arrivé « après une traversée longue et pénible », Piontkowski revêtit un uniforme d'officier d'ordonnance de l'Empereur, et ce fut dans ce costume qu'il fut amené à Longvood par l'amiral sir John Cockburn. Tous les soupçons de l'Empereur se réveillèrent alors. « Que veut dire cet uniforme? s'écria-t-il; il n'a jamais été mon officier d'ordonnance; je n'entends rien à cela! Allez dire à l'amiral que je ne le recevrai pas. » Il faut avouer que, même sous cet admirable uniforme bleu et argent, Piontkowski, comme on dit, marquait mal; « fort petit — cinq pieds un pouce — yeux bleus, cheveux et sourcils noirs, l'air très commun, timide en apparence, très craintif », dit un policier, il n'avait rien qui engageât. L'Empereur, pourtant, se rappelant ce qu'avait dit Bertrand, consentit à le recevoir, ne fût-ce que pour le juger. « Il causa longuement avec Piontkowski qui lui fit une foule de contes. »

Sur les compagnons de l'Empereur, l'impression produite

par l'arrivée du Polonais, comme ils disent, semble avoir été médiocre : Las Cases, adoptant la version la plus favorable, écrit : « Ce jour, notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais, le capitaine Piontkowski. Il était du nombre de ceux que nous avions laissés à Plymouth. Son dévouement pour l'Empereur, la douleur d'en être séparé avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre. » C'est la version officielle. En réalité, Piontkowski déplaît et il est suspect : « Sa Majesté, écrit Gourgaud, trouve ridicule que Piontkowski porte l'uniforme d'officier d'ordonnance ; c'est louche. On ne sait qui il est. Elle ne se soucie pas de l'admettre à sa table. Montholon vient. Sa Majesté répète la même chose et dit qu'il faut le faire manger avec le petit Las Cases. Je dis que je crois que cela ferait bien de la peine au père Las Cases si son fils ne dînait pas avec nous. Sa Majesté décide que nous verrons les papiers de Piontkowski, saurons son grade et qu'il sera chargé, sous moi, du détail de l'écurie, qu'il mangera chez lui. » Le pauvre diable proteste le surlendemain près de Gourgaud et « demande à manger avec le docteur O'Meara et le capitaine Poppleton », l'officier d'ordonnance du gouverneur.

Malgré qu'on le tolère, on le surveille et l'on s'étonne de ses mensonges. A un déjeuner en ville, chez madame Skelton, femme du sous-gouverneur, où se trouvent, avec Gourgaud et le jeune Las Cases, Piontkowski et l'amiral Cockburn, celui-ci, pour être aimable, dit au Polonais : « Allons, mon brave capitaine, venez vous asseoir près de moi, contez-moi vos campagnes, vos batailles ». Gourgaud demande aussitôt à Piontkowski s'il a fait la campagne de Russie. L'amiral dit à Gourgaud avec étonnement : « Comment? Est-ce que vous n'avez pas vu monsieur Piontkowski à l'armée? — Jamais ». Gourgaud demande à Piontkowski dans quel corps il était? — Thielmann. — Le nom du général en chef? — Je ne m'en souviens plus, c'est Lauriston, je crois. — Il n'a jamais quitté Sa Majesté. Où étiez-vous durant le siège de Smolensk? — Nous étions bien en avant... C'était Dombrowski qui a commandé ce siège. — Vous vous trompez complètement, » conclut Gourgaud, et il ajoute : « L'amiral est aisément détrompé ». Gourgaud ne manque pas de faire part de cette

conversation à l'Empereur. Sa Majesté dit qu'elle est bien fâchée qu'on le lui ait envoyé. « J'aurais dû le refuser, mais il aurait pu être chargé de missions. Je sens bien des mensonges. »

Pour le moment, Montholon et Gourgaud sermonnent Piontkowski « qui bat la campagne, montre ses états de service. Smolensk n'y est pas. » Jolis états de services! Ils ont été établis par l'intéressé sans qu'il ait justifié d'aucune pièce, et ils ont été bénévolement approuvés, le 5 juin 1815, par les officiers du bataillon et de l'escadron des chevau-légers lanciers polonais Napoléon, lesquels n'avaient jamais vu Piontkowski avant le 5 septembre 1814.

Les commissaires étrangers constatent quelle est alors, à Longvood, la piètre situation faite à Piontkowski : « Piontkowski était simple lancier polonais à l'île d'Elbe, écrit le comte Balmain. Napoléon, pour récompenser sa fidélité, le fit capitaine, officier d'ordonnance et chevalier de la légion d'honneur. C'est un garçon fort doux, dont personne ne se plaint; on le traite à Longvood avec mépris. Je ne conçois pas ce qui a pu le déterminer à s'expatrier. »

Pour quelque temps au moins, Piontkowski se tient tranquille : il s'emploie à chercher des nouvelles et il ne manque pas de les grossir : il dit que l'on voit cinq bâtiments et les déclare hollandais. C'est un misérable baleinier qui, n'ayant pas répondu au brick de la croisière, a essuyé quinze coups de canon. Mais il n'y a point même un baleinier par jour. Il va donc à la chasse; mais il se blesse. Une simple mention au journal de Gourgaud; rien chez Las Cases ni chez Montholon; mais le Polonais raconte que sa blessure étant à l'œil, comme l'on ne trouvait pas de soie verte à Sainte-Hélène, « l'Empereur fit chercher son bonnet de voyage, en retira lui-même la doublure de soie verte et la lui donna ».

A diverses reprises, Gourgaud note (9 avril, 27 avril, 3 mai) que Piontkowski va à Jamestown, pour chercher des journaux ou des nouvelles, essayer des conversations. Il va au camp du 53e, y dîne, y joue avec les officiers et, à l'en croire, rapporte des histoires qui font rire l'Empereur. Montholon raconte (28 août) que l'Empereur le charge de faire passer en Angleterre des copies de la lettre de protestation;

écrites par Saint-Denis sur des morceaux d'étoffe de soie, mais qu'il échoue dans ses tentatives. C'est à quoi on l'emploie; parfois à des traductions de l'anglais. Mais toujours avec, au fond, la même défiance. Le 29 mai, Gourgaud note : « Piontkowski reçoit une lettre de sa femme qui annonce qu'elle est à Londres, bien traitée, a demandé au ministre de venir à Sainte-Hélène et de l'argent de Sa Majesté. Le ministre refuse. Elle doit demander une audience au Prince régent. Intrigailleries... Sa Majesté, après dîner, cause de cela, est bien fâchée d'avoir ici un pareil homme qu'elle ne connaît nullement. Elle veut que Bertrand en parle au gouverneur. « Le lendemain, Piontkowski ne veut pas donner la lettre de sa femme à Montholon qui la demande; trois ou quatre heures après, il l'envoie par Marchand à Sa Majesté qui la refuse. » Le 31, l'affaire semble terminée par « un savon donné par Gourgaud à Piontkowski pour ses craques ».

Et c'est tout : n'empêche qu'il raconte les attentions de l'Empereur, les présents qu'il reçoit de lui, tantôt la chaîne de sa montre que l'Empereur partage en deux, et dont il donne la moitié à Piontkowski, la moitié à madame Bertrand, tantôt une des belles assiettes du service de Sèvres — ce services des *quartiers généraux* dont on sait par Marchand que l'Empereur donna, au jour de l'an, une assiette à madame de Montholon et une à madame Bertrand.

Au surplus, lorsqu'il est renvoyé de Sainte-Hélène, l'histoire telle qu'elle se passe, mise en face de l'histoire telle qu'il la raconte, suffit pour juger sa véracité : le 26 juin 1816, Lord Bathurst écrit à Sir Hudson Lowe que la crainte qu'on peut avoir d'une évasion du prisonnier s'augmente de l'assistance qu'il pourrait recevoir d'individus trop nombreux et d'un caractère suspect : « Vous éloignerez donc, du général Bonaparte, lui dit-il, au moins quatre des personnes qui sont venues avec lui. Vous remarquerez que j'ai compris Piontkowski dans ce nombre, quoique, à vrai dire, il l'ait seulement rejoint quelque temps après que le *Northumberland* eût mis à la voile. »

Cet ordre est signifié par sir Thomas Reade, lieutenant du gouverneur, le 3 octobre; l'Empereur répond : « Quant au capitaine Piontkowski, je ne sais même pas qui il est. On me

dit qu'il était dans ma garde à l'île d'Elbe. C'est tout ce que j'en sais. » Chacun prend facilement son parti du départ du Polonais. « Son départ n'était pas pour l'Empereur une perte sociale, » dit Montholon. « Le gouverneur a conclu à n'éloigner que le Polonais et trois domestiques, » dit Las Cases.

Le départ s'accomplirait sans incident n'était que, le 28 août, l'Empereur a chargé Piontkowski de faire passer en Angleterre des copies de la lettre de protestation, écrites par Saint-Denis sur des morceaux d'étoffe de soie; il a échoué dans ses tentatives et l'Empereur en a pris de l'humeur; pourtant il croyait que rien n'avait transpiré. Or, le 9 octobre, l'officier d'ordonnance du gouverneur notifie à Piontkowski qu'il est aux arrêts et qu'il ne doit plus sortir de l'enceinte de Longvood, « pour avoir cherché à entraîner un officier de la garnison à se charger d'une lettre clandestine pour l'Europe ». Piontkowski proteste; et, le 13, Hudson Lowe le fait venir à Plantation house et le met en face de dénonciations auxquelles il n'a rien à répondre. L'Empereur, qui l'a vu ce même matin 13, à son déjeuner, a pu lui donner ses ordres de façon que le moins de monde possible soit compromis.

Le 16, il dicte à Gourgaud des instructions pour Piontkoswski.

Que contiennent-elles? Lui sont-elles remises? On ne sait. Nulle part on ne verra Piontkowski agir comme ayant des ordres, des pouvoirs, même des indications. Le 17, « l'Empereur donne ordre au grand maréchal de remettre à Piontkowski, ainsi qu'aux trois domestiques, des livrets mentionnant leurs fonctions à Sainte-Hélène, sa satisfaction de leurs services, ainsi que l'invitation aux princes de sa famille de leur payer leurs traitements ». Par grâce spéciale — le cas paraît si étrange qu'il semble incroyable — l'Empereur élève au grade de chef d'escadron le lieutenant Piontkowski qui, de son propre mouvement, s'était fait capitaine. Voici les termes du certificat dicté par l'Empereur au grand maréchal :

Par ordre exprès de l'Empereur Napoléon,

Le chef d'escadron Piontkowski (Charles-Frédéric), natif de Blodowicz en Pologne, ayant donné des preuves d'attachement en suivant l'Empereur Napoléon à l'île d'Elbe et depuis à Sainte-Hélène,

ayant dû quitter ce dernier séjour et l'Empereur n'étant que satisfait de sa conduite, il recommande à ceux de Ses parents et amis qui verront cet écrit, de l'employer dans son grade de chef d'escadron de cavalerie, de lui faire compter une gratification d'une année de ses appointements, en écrivant le montant de la gratification en bas du présent livret; enfin Il leur recommande de l'aider et de l'assister.

Le Grand Maréchal,

Signé : BERTRAND

« Piontkowski doit être content, il a un livret superbe, » dit l'Empereur à Gourgaud : Piontkowski était si peu satisfait qu'il refusait le livret, pareil presque en tous points à celui des domestiques. Il fallut que le grand maréchal et le général Gourgaud employassent toute l'influence qu'ils avaient sur lui pour le décider à accepter : encore, Bertrand s'engagea-t-il à lui écrire une lettre ostensible où il attesta que « le dévouement que Piontkowski avait montré à l'Empereur, en venant le servir à l'île d'Elbe et en le servant comme soldat puisqu'il n'y avait pas de place d'officier et en venant le joindre à Sainte Hélène, lui méritait la protection des amis et parents de l'Empereur ».

Dans la maison, sauf Bertrand et peut-être Gourgaud, on est mal disposé pour le Polonais; on lui refuse des draps et des serviettes, un couvert d'argent pour son voyage; on lui donne du vin du Cap comme aux gens et on lui comptera comme à eux cinquante louis de gratification. « Madame Bertrand est bien bonne, dit Gourgaud, elle donne une chaîne à Piontkowski pour souvenir, mais je lui avais donné ma boîte à thé. » De la boîte à thé, Piontkowski ne fera point mention, mais de la chaîne; on l'a vu : c'est l'Empereur qui la partagea entre madame Bertrand et lui. Au moins a-t-il cité madame Bertrand! Si, dans toutes les histoires, il y avait une telle partie de vérité!

L'Empereur ne le voit point et ne lui permet pas de prendre congé. Gourgaud en tire grief. Quand, après avoir conduit Piontkowski jusqu'au signal d'Alarm-House, il retourne à Longwood avant le dîner et que l'Empereur insiste sur « les livrets superbes », Gourgaud répond que Piontkowski est bien triste de n'avoir pas vu Sa Majesté; l'Empereur répond: « J'étais indisposé et cela m'aurait fait trop de peine ».

Ces témoignages concordent d'une façon précise : ils montrent unanimement le peu de prix que l'Empereur attachait à la présence de Piontkowski. Si, comme Gourgaud le dit, l'Empereur a dicté des instructions pour Piontkowski, on peut conclure d'un passage de Montholon qu'elles ne lui furent point remises au moment du départ des quatre proscrits. « La visite la plus minutieuse, dit Montholon, est faite de leurs bagages et sur leurs personnes, mais rien de suspect ne fut trouvé sur eux. Nous nous attendions à cette visite et nous avions d'ailleurs trop de moyens de communiquer secrètement avec l'Europe pour courir le risque d'aggraver inutilement la situation de ces braves gens. »

Ainsi, Piontkowski est venu sans être ni désiré ni appelé; l'Empereur l'a gardé par pitié et tout en le soupçonnant; les ministres anglais ont, d'eux-mêmes, ordonné son départ à la date du 26 juin; sans qu'ils en aient fourni aucun autre motif que le nombre exagéré des personnes à la suite de l'Empereur. Cette affaire ne se lie par aucun côté à celle qui émut alors si vivement les compagnons de l'Empereur, sommés par le gouverneur de signer, dans des termes qui blessaient justement leur délicatesse et leur fidélité, la déclaration « que leur désir était de rester dans l'île de Sainte-Hélène et de partager les restrictions imposées à Napoléon Bonaparte personnellement ».

Il ne pouvait être question pour Piontkowski de signer une telle déclaration, puisqu'il était nominativement désigné par les ministres pour partir : il n'en fut non plus jamais question; mais Piontkowski est trop adroit pour ne point chercher à rattacher son départ à cette affaire de la déclaration : il se relève ainsi et se met au plan de Bertrand, de Montholon, de Las Cases et de Gourgaud; il se montre même supérieur en dévouement et en fidélité; il se pose en victime et il s'établit comme l'ami intrépide et l'intime confident de l'Empereur. Son récit, qui fait honneur à son imagination, est, à ce point de vue, un document humain des plus curieux :

Hudson Lowe, dit-il, ne cherchait qu'un prétexte plausible pour expulser Piontkowski de l'île. Le colonel [1] ne tarda pas à le lui

1. Lorsqu'il parle de lui-même, Piontkowski est toujours colonel et comte.

fournir lui-même. Le gouvernement ayant donné ordre à tous les officiers de la suite de l'Empereur d'écrire chacun une déclaration personnelle dans laquelle ils se soumettraient aux restrictions imposées par le gouverneur, le comte traça la déclaration suivante :

« J'ai déclaré le 6 août dernier, à bord de la frégate l'*Eurotas*, que je ne connaissais point d'autre bonheur que de continuer à servir Sa Majesté l'empereur Napoléon. Quoique ma destinée affreuse dépasse de beaucoup les idées que je m'étais formées, je n'hésite cependant pas un moment de renouveler de bon cœur cette déclaration. Aucun danger, aucune misère, même le terrible séjour de Sainte-Hélène et les restrictions arbitraires que l'on impose à l'Empereur et aux personnes qui ont l'honneur d'être au service de Sa Majesté, ne pourront me faire regretter une résolution libre et mûrement réfléchie. Ma déclaration est solennelle et je me dévoue d'avance aux suites qui en pourraient résulter pour moi, plutôt que d'agir d'une manière indigne d'un officier que l'Empereur daigne conserver à son service. Tels sont les sentiments auxquels je suis bien résolu de demeurer inviolablement attaché. Si les circonstances sont graves, la persuasion d'avoir fait mon devoir me donnera la force nécessaire pour les supporter avec courage.

Sainte-Hélène, le 18 *avril* 1816.

« *Signé* : PIONTKOWSKI »

Les termes de cette déclaration étaient mesurés. L'Empereur engagea le comte à y substituer la déclaration suivante qu'il dicta lui-même :

« J'ai suivi l'empereur Napoléon sur *le Bellérophon*. N'étant pas admis à la faveur de le suivre à Sainte-Hélène, j'ai continué, peu de jours après son départ, de rester avec huit autres officiers de sa suite sur un vaisseau anglais dans le port de Plymouth. J'ai, depuis, obtenu la permission de le suivre à Sainte-Hélène où je suis depuis quatre mois. Je n'ai rien trouvé de ce que l'on disait en Angleterre de la beauté de l'île, de la salubrité du climat et des égards dont devaient être entourés l'Empereur et les personnes de sa suite. L'île est affreuse, c'est à proprement parler l'île de la désolation. Son climat ne ressemble à aucun climat de la terre. On y est perpétuellement dans les nuages, au milieu des brouillards, ou exposé à un soleil ardent, bienfait dont on est même privé les trois quarts du temps. L'humidité ordinaire de la partie de l'île que nous habitons, dans une cahute couverte de papier goudronné, mettra promptement un terme à la vie de l'Empereur et des personnes de sa suite. Je suis cependant constant dans mon ardent désir de rester auprès de l'Empereur et je me soumets aux restrictions qu'on nous impose, quoi-

qu'elles soient injustes, vexatoires, arbitraires et ne soient motivées par aucune nécessité puisqu'il suffit de garder le rivage pour ôter tout moyen de s'échapper de ce roc escarpé.

Longwood, le 19 avril 1816.

« *Signé* : PIONTKOWSKI »

Cet écrit, dans lequel on reconnaît facilement le style de l'Empereur, devint une des causes principales de tous les malheurs de Piontkowski. Le colonel aurait préféré sa première déclaration, mais son dévouement à Napoléon était si complet qu'il la déchira pour substituer celle-ci. Il ne s'arrêta pas un seul instant aux malheurs qui pourraient en résulter pour lui-même et ce ne fut que sur lui, en effet, que tomba la haine mortelle du gouverneur. Les autres officiers de la suite de Napoléon furent plus prudents : aussi, après la mort de l'Empereur, ils retournèrent en France où ils retrouvèrent patrie, fortune, honneurs. Le gouvernement anglais se trouva blessé par la déclaration de Piontkowski et il donna ordre de le renvoyer de l'île...

Hudson Lowe annonça l'ordre du gouvernement anglais par une lettre adressée au grand-maréchal. Piontkowski devait s'embarquer le lendemain sur un vaisseau qui faisait voile pour le cap de Bonne-Espérance. La séparation de l'Empereur et du comte fut des plus touchantes. Napoléon embrassa avec effusion son fidèle serviteur et lui remit un écrit, tracé de sa propre main, adressé aux divers membres de sa famille, par lequel il le leur recommandait particulièrement et les priait de lui payer à son arrivée en Europe deux années de ses appointements comme chef d'escadron, c'est-à-dire 12 000 francs, et de lui faire en outre une pension de 6 000 francs par année durant sa vie ou de le prendre à leur service avec les mêmes appointements.

Le colonel partit de Sainte-Hélène le 19 novembre 1816.

L'étonnante construction de ce système mérite d'être démontée : on sait que, dès son arrivée à Sainte-Hélène, le 17 avril, le gouverneur, en vertu des instructions de lord Bathurst en date du 10 janvier, « communiqua à toutes les personnes de la suite de Napoléon Bonaparte y compris les serviteurs domestiques, qu'ils étaient libres de quitter l'île immédiatement pour retourner en Europe, ajoutant qu'il ne serait permis à aucun de rester à Sainte-Hélène, excepté ceux qui déclareraient par un écrit qui serait déposé entre ses mains, que c'était leur désir de rester dans l'île et de se

soumettre aux restrictions qu'il était nécessaire d'imposer à Napoléon Bonaparte personnellement ».

Le 20 avril, Las Cases, Gourgaud, Montholon, tous les domestiques signent, le 24, Bertrand. Las Cases a publié sa déclaration, telle qu'il dit l'avoir écrite. Gourgaud a donné la substance de la sienne, non moins énergique. Forsyth a publié, d'après les papiers de Hudson-Lowe, les déclarations de Las Cases, Montholon, Gourgaud et Bertrand. Sauf Bertrand, très modéré, tous les autres se sont donné carrière et ont relaté avec plus de vivacité que Piontkowski leurs griefs particuliers, les griefs de l'Empereur. « D'après les sentiments actuels des personnes attachées au général Bonaparte, je pense, écrivait Hudson Lowe à lord Bathurst, qu'il vaudrait mieux les éloigner toutes, à l'exception peut être de Las Cases. La manière avec laquelle ils manifestent, en toute occasion, soit verbalement, soit par écrit, leur opinion sur les mesures que le gouvernement a jugé convenable d'adopter à l'égard de Napoléon lui-même, pourrait fournir un prétexte suffisant pour leur éloignement. »

Lord Bathurst a répondu par l'ordre d'exiger des compagnons de l'Empereur la signature pure et simple de la formule que le gouvernement avait arrêtée. Mais, si cette dépêche parvint à Sainte-Hélène par le même navire, l'*Eurydice*, qui apportait l'ordre, en date du 26 juin, de renvoyer Piontkowski, elle était d'une date postérieure, vraisemblablement du 17 juillet. Sir Hudson Lowe n'eut donc aucune signature à demander à Piontkowski, vis-à-vis duquel il n'avait qu'à exécuter les ordres du ministre ; la déclaration, à laquelle Piontkowski lui-même donne la date du 18 avril, n'a pu entrer pour rien dans son départ, ce départ étant décidé à Londres le 26 juin, et la nouvelle déclaration exigée par lord Bathurst n'ayant été signée à Saint-Hélène que le 15 octobre. Il y a donc de la part de Piontkowski une confusion établie à dessein entre les deux déclarations : celle d'avril, à laquelle il put prendre part et qui n'amena le renvoi de personne, et celle d'octobre à laquelle il n'eut aucune occasion d'être associé et dont la non signature ou la signature selon d'autres termes que ceux arrêtés par le gouvernement anglais eût entraîné le renvoi.

Quant à croire que l'Empereur, qui ne s'était mêlé d'aucune autre des déclarations — Montholon, Las Cases, Gourgaud, Bertrand — se fût attaché à celle de Piontkowski, comment l'admettre?

Piontkowski annonce que l'Empereur lui remit un certificat écrit par lui-même, enjoignant aux princes de sa famille de payer au Polonais deux années de solde de chef d'escadron, soit douze mille francs, plus une pension de six mille. Le livret a été écrit et signé, dans la même forme que ceux donnés aux domestiques, par le grand maréchal. Il porte une année d'appointements, comme chef d'escadron de *cavalerie* : la solde de chef d'escadron, dans toute la cavalerie, était de quatre mille francs : la solde de six mille n'était que pour la Garde. Aucune pension n'est stipulée. L'Empereur n'a point vu Piontkowski avant qu'il partît. Tout cela est positif; mais, soit qu'il ait falsifié le livret, soit qu'il en ait fabriqué un autre, Piontkowski vivra, tout le reste de sa vie, sur les neuf mois qu'il a passés à Sainte-Hélène.

***

Dès son arrivée au Cap, Piontkowski commence à jouer son rôle et on en a l'écho par Gourgaud. « Au Cap, écrit Gourgaud le 25 novembre, Piontkowski se fait passer pour un ami de l'Empereur et raconte des histoires fort bêtes. Sa Majesté est fâchée que Bertrand lui ait donné un certificat. » Et ces histoires, c'est que lui, Piontkowski, a voulu donner des coups de fouet à sir Thomas Reade, le sous-gouverneur de Sainte-Hélène; que l'Empereur meurt de faim; que, une fois, il est resté trois jours sans pain, et que, sans Piontkowski, qui est allé en acheter à un Chinois, il n'en aurait peut-être plus jamais mangé: mais Piontkowski par bonheur était là, lui, le meilleur ami de Sa Majesté.

Cela arrive tout droit du Cap : pourtant, à en croire Piontkowski, à peine s'il a pu y voir des Européens. Il est arrivé au Cap très malade, et on a eu la cruauté de le retenir pendant six jours sur le vaisseau. Puis, le gouverneur anglais, lord Charles Somerset, l'a traité de la façon la plus barbare; il l'a envoyé prisonnier dans un petit fort à l'intérieur du pays.

Puis, il l'a confiné dans une affreuse solitude au milieu des Cafres et des bêtes sauvages et l'unique distraction qu'il lui a laissée a été la chasse à l'éléphant. Ses malheurs n'ont pas pris fin lorsqu'il s'est embarqué sur l'*Orontès* qui devait le ramener en Angleterre, le capitaine étant « un homme d'une écorce rude et commune, s'exagérant les mérites de ses compatriotes, fanatique de sa nation et trouvant méprisable tout homme qui n'était pas anglais. »

Malgré ces déboires, lorsque, sur l'*Orontès* qui a touché a Sainte-Hélène, mais avec interdiction aux passagers de communiquer avec Longwood, Piontkowski repart, emportant quinze louis qu'il a obtenu que Gourgaud lui prêtât sur les fonds de l'écurie, il vogue à pleines voiles vers la fortune. D'abord à Londres, il retrouve sa femme qui, chassée de France, comme on a vu, a trouvé un asile chez une madame Bayart, anglaise de naissance, veuve d'un Français. « Cette excellente dame, qui avait longtemps habité Paris, où le comte Piontkowski l'avait connue, a offert à la comtesse un appartement dans sa maison. » Remarque-t-on que de gens cet étonnant lieutenant saxon se trouve avoir connus à Paris, lui qui, d'après les états de service qu'il s'est lui-même donnés au retour de l'île d'Elbe, y a tout au plus résidé durant quelques-uns des Cent Jours?

A peine à Londres, le comte Piontkowski opère un étrange miracle. Les quinze napoléons qu'il emprunta à Gourgaud se multiplient en ses poches de telle façon qu'elles sont pleines, qu'il paye tout en or, qu'il est dans l'opulence et roule carrosse. Un carrosse sans armoiries aux portières serait-il digne de lui? Fi donc! avec une imagination héraldique qui eût consterné d'Hozier, il invente, accommode et approprie un écusson tel qu'on n'en vit jamais : sur des trophées de drapeaux, de tambours, de timbales et de canons, appuyé sur deux sabres en croix, dont paraissent les gardes à la polonaise, cet écu se dresse sommé d'une couronne comtale, d'où sortent, comme en cimier, les cinq plumes qui, d'après l'armorial de l'Empire, désignent les comtes napoléoniens. Au-dessous s'enroule un ruban sur lequel est écrit : *Fortiter et Fideliter*; la croix de la Légion d'honneur — avec ou sans diamants — s'y accroche. — Pour cette fois, point d'ordre de Saint-Henri. L'écu est écartelé

au 1, d'azur à deux rochers d'argent battus d'une mer de sinople, ce qui rappelle assurément Elbe et Sainte-Hélène; au 2, de gueules à l'épée haute d'or en pal, qui est le franc quartier des comtes tirés de l'armée; au 3, de Pologne ; au 4, d'argent au V de sable (est-ce Varsovie?); sur le tout, d'argent à la fasce chevronnée d'azur : armoiries sans doute des Piontkowski : on ne les rencontre point en Pologne : c'est sans doute qu'il les a découvertes en Angleterre.

Ainsi blasonnés, le comte et la comtesse courent les rues de Londres. Le bruit en revient à l'Empereur : « Ce sont peut-être mes amis qui ont donné de l'argent à Piontkowski, ou peut-être le ministère pour le faire parler »... « Il reçoit des bons de 5, 20, 30 louis ; les journaux disent que c'est un aventurier. — Tout de même, dit l'Empereur, il est consolant de voir que l'on porte des cent, deux cents louis envoyés à Piontkowski. » La seule manière dont il se manifeste, à Sainte-Hélène, c'est en y envoyant un pamphlet et quelques journaux. En marge ou en interligne d'une des gazettes, il écrit diverses phrases de nouvelles insignifiantes. Sir Thomas Reade s'en aperçoit et les intercepte.

A Longwood comme à Plantation-House, nul ne sait à quoi s'en tenir : « Il paraît de nouveau que Piontkoswki avait été envoyé ici comme espion », dit l'Empereur le 28 septembre 1817, et à Gourgaud, qui a quitté Longwood, Hudson Lowe, le 28 mars 1818, dit : « Qu'est-ce que c'était que cet homme là? »

Qu'était-ce en effet? Pour se faire valoir « Piontkowski insinuait dans ses conversations que son renvoi de Sainte-Hélène avait été concerté avec Bonaparte qui lui avait prescrit de se mettre dans le cas d'une exclusion, pour se procurer les moyens de rapporter en Europe les commissions verbales dont il l'aurait préalablement chargé ».

A d'autres, il disait : « L'Empereur est très rassuré sur son avenir : la garnison anglaise de Sainte-Hélène lui est totalement dévouée et il est plus maître des soldats que le gouverneur, ce qui cause les plus grandes inquiétudes à ce dernier. Il sortira de Sainte-Hélène quand il le voudra, mais il dit que le moment n'est pas encore arrivé et qu'il ne pourrait aller main-

tenant qu'à la Nouvelle Angleterre, ce qui ne lui convient pas. »

Par de tels discours, par les mystérieuses confidences qu'il adresse aux personnages avec lesquels il a trouvé moyen d'entrer en rapport, et l'on peut bien penser que, tel qu'il est, il ne ménage point ses visites, Piontkowski a obtenu ses entrées dans le monde libéral; il y est recherché, invité à dîner, fêté comme un homme d'importance; sans doute produit-il une assez piètre impression sur quelques-uns qui, tel Samuel Romilly, le trouvent très porté à exagérer. Mais il en tire l'essentiel, qui est l'argent, et à ce sujet on ne se trompe pas trop à Longwood.

Les ambassadeurs des puissances alliées qui ont l'œil sur lui constatent « qu'il dispose de sommes considérables et qu'il vit dans l'aisance ». — « Lord Holland, écrit d'Osmond, lui a remis 4000 francs. » Un anonyme lui a envoyé une lettre ainsi conçue : « Si vous avez besoin d'argent, présentez ce billet à M. Baring; il vous remettra 2000 francs, » et, en effet, sur ce chiffon de papier, la banque Baring lui paye 41 L. 10 sh. Cela se renouvelle, et l'argent arrive de tous côtés. Il en vient aussi d'Italie. Au compte de Madame-Mère, Piontkowski touche 240 guinées : ce sont les 6000 francs que l'Empereur a assignés. Dès 1817, la Famille a donc rigoureusement exécuté les instructions de son chef.

Il a encore d'autres ressources. En l'absence de son mari, madame Piontkowska a fait la connaissance d'un certain M. de Tassinari, que le roi de Sardaigne a honoré d'un brevet de colonel, et qui, étant ci-devant attaché au cardinal d'York, dont les dernières volontés n'ont pu, faute d'argent, être exécutées, est venu solliciter du roi d'Angleterre le paiement d'une année ou deux de la pension qui lui était faite. Tassinari, d'ailleurs, est bien pensant et, lié avec madame, « se trouvant en conséquence dans la société du mari, » il rapporte à l'ambassade de France comment « le Piontkowski se dit accablé sous le poids des négociations qui lui sont confiées ». Plus tard, ce n'est plus Tassinari, c'est un sieur de Bettera, qui paraît être venu solliciter des Anglais l'indépendance de Raguse. Il a longtemps vécu à Gênes, où il passait, en 1814, pour un des correspondants de Bonaparte; mais, à présent, il est prêt à

raconter à qui de droit les projets de Piontkowski et il a de la matière. Car, comme l'écrit d'Osmond, « cet aventurier, que les uns disent très fin et les autres très sot, varie autant dans ses rapports que dans ses projets ».

Dès son arrivée à Londres, Piontkowski s'est en effet muni de passeports anglais et l'ambassadeur d'Autriche s'en est inquiété : « Le gouvernement anglais, écrit-il à sa cour le 19 février, ne pouvant, d'après les lois, le retenir ici, s'est vu obligé d'adhérer à la demande qu'il lui a faite de pouvoir se rendre sur le continent, et Lord Castlereagh lui a en conséquence accordé un passeport pour l'Italie où il désire se rendre ».

Mais, Piontkowski a sans doute appris à redouter l'Italie et il se rabat sur la Pologne. Le 30 avril, il adresse au comte Lieven, ambassadeur de Russie, la lettre suivante : « Monsieur le comte, j'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence seize pièces qui lui feront connaître qui je suis, ainsi que ma situation actuelle. Ayant été éloigné de Sainte-Hélène, malgré moi, par le gouvernement anglais, et connaissant l'impossibilité de pouvoir arriver en Italie où je devais me rendre, je ne saurais mieux m'adresser qu'à l'ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur de Russie, roi de Pologne, pour obtenir un passeport afin de me rendre à Varsovie. »

Lieven refuse le passeport et donne avis à Pétersbourg. Piontkowski ne paraît point surpris de son échec et continue à mener la grande vie. « Le gouvernement, écrit Lieven, le 26 août/7 septembre, le fait surveiller de près et, selon toute apparence, son séjour dans ce pays n'est toléré que dans l'espoir qu'il pourra fournir quelques indices propres à mener à la découverte des intelligences entre Bonaparte et ses partisans ».

A en croire Piontkowski, il a eu en effet une entrevue très remarquable avec lord Castlereagh, alors ministre des Affaires étrangères. « Il reçut, raconte son biographe, une lettre dans laquelle on lui disait qu'un membre influent de l'opposition anglaise serait heureux d'avoir une entrevue particulière avec lui et d'apprendre au juste quelle était la véritable position de Napoléon, ainsi que le traitement qu'on lui faisait subir. Piontkowski se rendit à l'endroit indiqué sans avoir le moindre

soupçon de trahison; mais, en montant l'escalier d'un bâtiment public pour arriver à la pièce où devait se passer l'entrevue, il fut accosté par une personne qui lui glissa ces mots à l'oreille : « On vous trompe; la personne avec qui vous allez conférer est lord Castlereagh lui-même. Soyez sur vos gardes, ne vous compromettez pas. » Le colonel était d'un caractère très vif. Sa noble fierté fut indignée d'une aussi lâche supercherie, et, bien loin de suivre les conseils de cet ami inconnu, il eut l'imprudence d'exprimer, de la façon la plus véhémente, tout ce qu'il pensait de l'infâme conduite d'Hudson Lowe et du ministère anglais. Lord Castlereagh l'écouta avec une grande apparence d'intérêt et sut se contenir assez pour ne rien laisser voir de sa mauvaise humeur. A la fin de la conversation, il remercia poliment le comte des intéressants détails qu'il venait de lui donner en l'assurant qu'il en profiterait la première fois qu'on traiterait de ce sujet dans le Parlement. »

« Piontkowski, ajoute le biographe, venait de jeter le gant au gouvernement anglais. » Et aussitôt, une coalition se forme entre la Grande-Bretagne, la France, l'Autriche, la Sardaigne et diverses autres puissances, pour réduire cet adversaire « qui, ne comptant pour rien le sacrifice de sa vie, ferait sans doute des efforts inouis pour arracher Napoléon à sa captivité ».

Néanmoins, les gouvernements coalisés ne se pressent point et semblent donner à Piontkowski tant de facilités que Beaumont-Brivazac, chef du service des renseignements de l'ambassade de France, se demande « si ce chef d'escadron polonais n'est pas aujourd'hui un agent de l'Angleterre ». Ce n'est qu'après sept mois d'un séjour agrémenté de dîners et de subsides, que Piontkowski, voyant sans doute l'enthousiasme baisser et les bons se tarir, se décide à « aller en Italie pour porter des nouvelles de l'Empereur à sa famille et pour réclamer l'arriéré de ses appointements ainsi que la fixation de sa pension ». Il s'embarque, le 23 août 1817, à Liverpool, sur le vaisseau l'*Amélia*, à destination de Gibraltar, laissant à Londres sa femme, à laquelle il a ménagé la protection particulière d'un M. Capper, chef des bureaux de l'Alien-Office.

Les ambassades européennes sont aussitôt en rumeur, et, bien qu'on suppose « qu'il s'est embarqué pour les États-Unis

afin de s'y réunir aux adhérents de Bonaparte, » le ministère anglais n'en croit pas moins devoir donner avis aux missions d'Autriche et des différentes puissances de l'Italie, de l'arrivée possible de Piontkowski dans ces pays.

Cette précaution du gouvernement anglais ne désarme point la police française qui flaire des mystères et qui, par ses agents, empressés à grossir le moindre indice et à en tirer de belles conspirations, s'évertue à établir un complot dont Piontkowski est l'agent principal, lord Castlereagh l'inspirateur, lord Holland, lord Bentinck, Bruce, Hutchinson et Wilson, pour le moins, les adhérents, sans compter divers Français, quelques Italiens, un grand nombre d'Anglais, et des personnages dangereux, quoique inconnus et de nationalités confuses. C'est ainsi que le passeport dont Piontkowski est porteur lui a été directement délivré par lord Castlereagh, à l'insu du département de lord Sidmouth et de l'Alien-Office; c'est ainsi que ce passeport lui attribue la qualité de *colonel attaché à la suite de Napoléon Bonaparte*; c'est ainsi que Parme est le but réel du voyage de Piontkowski; que Bonaparte l'a fait porteur de commissions verbales pour S. A. l'archiduchesse Marie-Louise; qu'il l'a chargé de lui remettre une boucle de cheveux et surtout de la décider à suivre Piontkowski aux États-Unis pour se réunir à Joseph et par suite à son époux. Et l'on forge un lien entre ce voyage de Piontkowski en Italie, la présence de lord Holland sur le continent et le départ pour la Sicile de lord Bentinck, qui a récemment annoncé aux Génois l'espoir prochain de tenir les promesses qu'il leur avait faites.

Ces romans de Beaumont-Brivazac sont d'autant mieux accueillis à Paris que le comte Decazes, ministre de la Police, est le proche parent de l'ex-commissaire général de police de l'armée de Catalogne, devenu, pour son royalisme invariable, le chef de l'espionnage à Londres. D'Osmond, ainsi, remplit ses dépêches au ministre des Affaires étrangères des contes bleus de Beaumont, et Decazes, en correspondance directe avec Beaumont, reproduit ces contes dans les lettres qu'il adresse au duc de Richelieu, en sorte qu'émanant de cette unique source si peu sûre, les renseignements, parvenant par deux canaux différents, semblent se confirmer et se compléter

les uns les autres, alors qu'ils font honneur simplement à l'imagination du personnage fort suspect qui les invente.

D'autres agents non moins empressés parviennent à s'introduire chez madame Piontkowska avant qu'elle parte pour Liverpool, se présentent comme d'ardents bonapartistes, anciens officiers aux Gardes d'honneur, offrent leurs services, provoquent des confidences, volent des papiers, mais, sauf quelques menues informations qui sortent peut-être de leur esprit inventif, n'apportent pas même de quoi compromettre davantage les bonapartistes réfugiés. Néanmoins, ils promettent une suite à leurs révélations et, à défaut de Piontkowski et de madame Piontkowska, ils font parler l'hôtesse de celle-ci, madame Bayart.

En même temps que Beaumont-Brivazac dénonce à son cousin la grande conspiration de lord Castlereagh et du colonel polonais, en même temps que la chancellerie autrichienne signale Piontkowski aux cours de Turin, de Florence et de Naples, et que Lieven écrit de lui à Pétersbourg, Piontkowski vogue vers Gibraltar; il comptait, a-t-il dit, y trouver un navire à destination de Livourne; il n'en trouva point et s'embarqua sur un navire qui rentrait à Gênes. On l'y attendait.

***

Le 2 septembre 1817, le comte de Vallaise, ministre des Affaires étrangères du royaume de Sardaigne, a écrit au baron Binder, ministre d'Autriche : « Votre cour ne peut douter, monsieur le baron, du prix que le gouvernement du roi attache à la tranquillité de l'Italie; cet objet essentiel a constamment été celui de toute sa sollicitude. Elle doit vous donner la certitude que la plus grande surveillance sera exercée dans cette occasion, mais, d'après les intentions du roi qu'il a daigné me faire connaître dans plus d'une occasion, je ne puis faire autre chose que d'ordonner la remise de cet individu au premier poste autrichien, vu que le parti que vous me proposez de le faire embarquer pour l'Angleterre ou pour l'Amérique ne saurait nous donner la certitude qu'il ne débarquât pas sur un autre point d'Italie où il serait également dangereux.

D'après ces considérations, je suis persuadé que, si on parvient à s'assurer de la personne du sieur Piontkowski, votre cour consentira à le recevoir à la frontière pour le faire traduire en Pologne, si elle ne juge pas devoir le retenir dans ses États. »

Arrivé à Gênes au début de novembre, Piontkowski fut mis en quarantaine au lazaret avec les autres passagers.

« Il écrivit, raconte-t-il, au gouverneur de la ville pour lui demander l'autorisation de louer une felouque pour le transporter à Livourne. Pour toute réponse, le gouverneur le fit appréhender au corps et conduire à la forteresse où on le mit au plus absolu secret. » Le fait est confirmé par une note du marquis Alfieri, ambassadeur de Sardaigne à Paris, au baron Vincent, ambassadeur d'Autriche. Au reste, si étrange soit-il, le récit que Piontkowski fait de sa captivité va se trouver, au moins pour les grandes lignes, rigoureusement contrôlé par les notes de police et les dépêches des agents autrichiens et français.

Sans doute raconte-t-il qu'à Gênes, on a pillé ses malles et qu'on lui a pris, outre divers objets de valeur, cent quatre-vingts napoléons sur trois cents qu'il avait : mais, qu'il possédât alors 6 000 francs, le ministre des Affaires étrangères de France l'écrit au ministre de la Police, d'après les renseignements du consul général à Gênes. Il dit qu'il a été transféré à Alexandrie, mis à la citadelle, puis conduit à Pavie et remis aux Autrichiens : le duc de Richelieu en fait l'objet d'une dépêche officielle. Il raconte qu'il est quelque temps enfermé au fort Saint-Georges à Mantoue, d'où il est transporté à Josephstadt : voici la résolution impériale du 29 mars 1818. Il dit que, « par surcroît de précaution, on lui a imposé le nom de M. de Hornemann » : il résulte d'une note de la direction de police, en date du 7 mai 1818, que c'est sous le nom de Georges Hornemann qu'il a été transféré de Mantoue à Josephstadt et que c'est sous ce nom qu'il a été détenu.

Faut-il croire, par exemple, qu'il ait constamment protesté de son dévouement à l'Empereur, de son désir d'aller le rejoindre, et qu'il ait renouvelé à tout instant les protestations contre la captivité de Napoléon? Sur ce point, les rapports de la police autrichienne sont moins affirmatifs. Le prince de Metternich écrit de Vienne, le 28 mai 1818 : « Le voyage de Piontkowski

à Josephstadt nous a mis dans le cas de recueillir sur Sainte-Hélène quelques nouvelles données assez intéressantes, que le commissaire de police dont il était accompagné a rassemblées avec soin et dont il a rendu compte à son département ; j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse un extrait de son rapport en l'autorisant à le communiquer confidentiellement à lord Castlereagh et à lord Bathurst. » Par la précision des détails sur les points de l'île où une évasion eût été possible, ces conversations, appuyées par des démonstrations sur des cartes, sortent du courant banal des bavardages inconsidérés et prennent un autre caractère.

Quoique sévèrement détenu, Georges Hornemann est, pour le matériel de la vie, fort bien traité. Le gouvernement autrichien alloue à cet effet 10 florins par jour — 3 650 florins par an. Piontkowski annonce à la vérité que « c'était lord Castlereagh qui donnait une guinée par jour pour son entretien et que le ministre anglais avait expressément recommandé qu'il fût traité avec toute la douceur que pouvait comporter une détention sûre » ; mais, sauf cet enjolivement, les chiffres concordent. Piontkowski en tire encore un peu plus de vanité : « Le bruit courait, écrit son biographe, que le captif inconnu était un prince d'une famille souveraine tenu au secret pour raison d'État ».

On ne saurait comprendre, au demeurant, quel prestige cet homme pouvait exercer pour qu'on le traitât avec tant d'égards, pour qu'on attachât tant d'importance à le garder dans une prison d'État. La moindre enquête faite à Dresde, à Paris ou à Sainte-Hélène eût prouvé ce que valait le crédit dont il se vantait et comme avaient été gagnés les grades qu'il s'était donnés.

L'on n'en interceptait pas moins toutes ses correspondances, et les lettres qu'il avait écrites à une miss Wilson, fille d'un avocat « qui l'avait connu et rencontré par hasard » — et à laquelle il demandait des nouvelles de sa femme — faisaient une affaire sérieuse ; on annonçait, comme une découverte, qu'il s'était vanté de la protection de l'empereur d'Autriche et de madame l'archiduchesse Marie-Louise ; on lui attribuait en un mot presque l'importance qu'il se donnait.

Il fallut plus d'une année pour qu'on s'aperçût que ce fantoche n'était guère dangereux. En mai 1819, le prince de Metternich lui permit les promenades en ville et, le 20 mars 1820, l'empereur daigna lui assigner Gratz comme lieu de séjour, « sous condition de ne se mêler d'aucune affaire politique quelconque et de ne point quitter les États autrichiens sans l'autorisation du gouvernement ». Le 5 juin, Piontkowski en signa la promesse et il profita de l'occasion pour énumérer tous ses titres, devenus ainsi miraculeusement authentiques : *Comte Piontkowski*, *chef d'escadron de la Garde*, *officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon*, *officier de la Légion d'honneur*. Cela devait lui tenir lieu de lettres patentes et de brevets.

***

Durant ce temps qu'était devenue madame Piontkowska? Selon les dires de son mari, elle devait attendre à Londres qu'il lui indiquât les moyens de le rejoindre en Italie. Mais il résulte d'une lettre qu'il a écrite, de Liverpool, le 23 août 1817, à M. Capper à l'Alien-Office, qu'il a prié celui-ci « de faire délivrer à sa femme un passeport pour tel pays qu'elle en aurait besoin pour qu'elle ne trouvât point de difficultés à s'embarquer ».

Soit qu'elle attendît, comme le suppose Beaumont-Brivazac, l'arrivée annoncée de Las Cases, soit qu'elle comptât rejoindre son mari à Rome pour être attachée à Madame Mère, elle continua à vivre à Londres dans une société singulièrement mêlée dont la comtesse de Miniac de Rohan faisait un des principaux ornements, mais où s'égaraient des membres du parlement anglais et où une certaine madame de Bettera ouvrait l'oreille pour le compte de l'Ambassade de France. Sur le bruit que Piontkowski avait, à Gênes, pris passage sur un bateau marchand, pour l'Amérique, elle s'embarqua, vers le 11 avril 1818, pour les États-Unis. Qu'elle y soit allée, le fait est certain : Gourgaud l'affirme; les notes de la police autrichienne le constatent. Mais ce qu'elle y fit durant deux années, nul ne le sait. On ne la trouve pas au nombre des personnes qui approchèrent Joseph Bonaparte; et nul, qu'on sache, ne relate son

voyage. Vers la fin de 1819, elle revint en Angleterre, et, à Londres, paraît-il, elle obtint d'un secrétaire de l'ambassade d'Autriche l'assurance que son mari était détenu à Josephstadt.

Comme « les larmes et les prières d'une jolie femme sont irrésistibles », elle s'adressa au baron de Neumann, ministre à Londres, qui se chargea de faire passer à Piontkowski une lettre ouverte où elle exprimait à la fois le désir de le retrouver et celui de recevoir les fonds pour continuer son voyage, « car elle était absolument sans moyens et dénuée de tout ». A cette lettre, en date du 31 décembre 1819, Piontkowski répondit le 7 avril 1820 : qu'il ménageât, dans une lettre ouverte, le gouvernement qui le retenait prisonnier d'État, cela se comprend; mais ne passe-t-il pas la mesure lorsqu'il écrit : « Ne crains rien pour l'avenir, ma chère amie, car je me trouve sous la protection d'un gouvernement qui m'a honoré de preuves éclatantes de sa bienveillance et qui m'assure la continuation de sa clémence ».



Les deux époux se rejoignirent à Gratz, après que la *comtesse*, « adressée aux diverses ambassades autrichiennes et accueillie partout avec bonté et distinction », eut fait, de Londres en Styrie, un voyage que la modestie seule de son époux l'empêche d'appeler triomphal.

Il paraît que Piontkowski et sa femme « se trouvèrent mutuellement bien changés »; ce fut la première impression que leur procura leur réunion, mais ils se reprirent sur-le-champ et firent figure. « Toute la noblesse de Gratz s'empressa bientôt auprès du colonel et de sa femme et déploya en leur faveur les plus délicates attentions. Le gouverneur accueillit également le comte et la comtesse avec considération. » Seul, paraît-il, le chef de la police détonna dans ces concerts et continua à exercer une surveillance qui était pénible à Piontkowski, « en ce qu'elle dénotait un manque de confiance dans ses sentiments d'honneur ». On ne lui permit même pas d'accompagner aux eaux madame Piontkowska, dont la santé n'avait pu résister au repos succédant à une constante agitation.

Durant que madame Piontkowska était aux eaux, le bruit se répandit en Europe que Napoléon était mort. Piontkowski allait se trouver libéré de toute obligation de résidence, mais du même coup il perdait ses dix florins quotidiens. Il devait s'efforcer de les retrouver quelque part et ce ne pouvait être qu'auprès des Bonaparte.

Il avait déjà fait à ce sujet des démarches près du roi Jérôme; car c'est ce prince qu'il a choisi pour le servir, « *comme l'a ordonné* » l'Empereur. « Espérant donc, sire, d'après le désir obligeant que Votre Majesté a daigné me témoigner de m'avoir auprès d'elle, que mes services pourront vous être utiles, j'ose vous prier lui a-t-il écrit, de m'honorer de vos ordres avant le 15 de ce mois, époque à laquelle je dois partir d'ici pour Trieste. »

Jérôme avait, en même temps qu'une générosité qui souvent tournait en prodigalité, une propension à s'éprendre des êtres, à les admettre dans sa maison, à leur livrer ses affaires, et une égale facilité à s'en déprendre et à leur imputer l'insuccès des spéculations qu'il leur avait confiées. Dépensier au delà de la croyance et toujours plein d'espoir en des chimères pour rétablir sa fortune qui sombrait, il était incapable de trancher dans le vif, de restreindre sa maison, de se réformer; sa cour se renouvelait sans cesse; mais les éléments qui la formaient, assez mal choisis pour l'ordinaire, s'éliminaient d'eux-mêmes, à moins qu'il ne fût obligé de les chasser. Jérôme accueillit donc Piontkowski comme un confident, si bien qu'il l'invita à faire venir sa femme et que, de Trieste, il l'envoya à Rome, près de Madame Mère, pour négocier d'elle un emprunt.

Piontkowski commença par réclamer de Madame la pension qu'il prétendait lui avoir été accordée par l'Empereur; et il assure qu'il allait l'obtenir — certains témoignages au moins prouvent qu'il reçut quelque argent — puis, dit-il, sur l'assurance que lui avait donnée Jérôme qu'il se chargerait de son avenir, il se consacra entièrement à l'affaire de l'emprunt, y réussit, mais, par là, « se fit un ennemi irréconciliable du cardinal Fesch ».

Jérôme paraît l'avoir gardé fort peu de temps, mais on ignore pour quelles raisons il se priva de ses services. Piontkowski revint à Rome, renouvela pour lui-même ses demandes à

Madame, sans succès cette fois, s'adressa successivement à tous les membres de la famille Bonaparte, sans obtenir de subsides que de la comtesse Camerata ; puis il forma des réclamations près des exécuteurs testamentaires de l'Empereur et, là, il a, grâce aux étranges manœuvres pratiquées près des arbitres institués pour résoudre toutes les questions litigieuses soulevées par la succession, il obtint une pension sur les fonds ainsi enlevés aux légataires ; mais il ne s'en trouva pas content ; il écrivit en effet au roi Louis : « Votre Majesté me dit que les parents de l'Empereur m'ont fait obtenir une pension, mais celle que MM. les exécuteurs testamentaires m'ont accordée est plutôt une indemnité pour les prétentions que j'ai à la succession de l'Empereur comme officier de la Garde à l'île d'Elbe, à laquelle Sa Majesté avait légué plusieurs millions, mais dont les fonds seront difficiles à réaliser et cette pension a été fixée bien avant que les parents de l'Empereur aient pu s'intéresser pour moi, comme le prouvent les lettres de M. le grand maréchal comte Bertrand ».

La prétention qu'élevait Piontkowski était fondée uniquement sur le livret que l'Empereur lui avait fait délivrer à Sainte-Hélène ; mais il tirait des termes de ce livret des conséquences inattendues. « La recommandation de l'Empereur, écrit-il au roi Louis, est mon livret de paye par lequel Sa Majesté engage ses parents à m'employer ou à me maintenir dans les appointements du grade auquel il m'avait élevé à cet effet et me faire compter en outre une gratification ; mais il n'est nullement question d'une simple gratification, comme on l'a peut-être mal expliqué à Son Altesse Impériale Madame Mère, qui croit avoir satisfait aux recommandations de l'Empereur en m'accordant une gratification de laquelle il n'est question qu'en second lieu, le principal but de la recommandation étant l'emploi ou les appointements. »

Après des espèces de menaces, il arrive aux prières : « Ayant, dit-il, perdu une fortune considérable, étant en butte aux persécutions continuelles et de toute espèce, ayant à soigner une femme malade depuis cinq ans, que puis-je faire ? Puis-je renoncer aux droits que l'Empereur m'a donnés et qui sont ma seule ressource ? Puis-je y renoncer pour frustrer mes créanciers et laisser périr de misère ma femme qui, étant atta-

quée à la fleur de l'âge d'une cruelle maladie, n'a que quelques jours à vivre? » Et il se restreint alors à demander un secours : « En renonçant volontairement, dit-il, à toutes mes prétentions pour le passé, le présent et l'avenir, je me borne à solliciter une seule année de mes appointements pour me sauver du désespoir en me débarrassant de mes créanciers qui exigent de moi avec violence une cession de mes prétentions, ne voulant pas croire que j'ai fait toutes les démarches possibles auprès des parents de l'Empereur, et pour pouvoir envoyer ma femme à Paris afin d'y réclamer des arriérés qui sont assez considérables pour me faire exister plusieurs années ».

Piontkowski n'avait pris le parti d'envoyer sa femme à Paris qu'après avoir vainement sollicité l'autorisation d'y venir lui-même. Ainsi avait-il fait une première demande au début de 1823, alléguant la santé de sa femme, le besoin qu'elle avait de l'air natal, les intérêts qu'il avait à régler, vu sa brouille avec la famille Bonaparte. Refusé le 1er février 1823, il a formé une nouvelle demande en 1824, alléguant « les réclamations qu'il avait le droit de former contre les héritiers de Bonaparte »; refusé encore, il envoie en 1825 sa femme qui, ayant, depuis 1823, l'autorisation « de passer de Rome en France pour s'y faire soigner d'une fièvre d'hydropisie » — obtient à Gex, le 21 juin, une passe provisoire pour Paris, s'y installe, se proposant d'y rester jusqu'au printemps. « Tout dans ses alentours annonce l'opulence, dit une note de police; elle a plusieurs domestiques. » D'ailleurs elle voit peu de monde, « presque tous étrangers », sauf un sieur Chantepie père que la police surveille. « Elle paraît avoir beaucoup de fortune, dit un autre observateur. Elle dit être venue pour soigner sa santé, quoiqu'elle paraisse bien portante et que son genre de vie ne soit guère celui d'une personne malade. »

En effet, elle choisit, pour retourner à Rome, le mois de décembre, où on la trouve, le 20, passant au Pont-de-Beauvoisin.

Dès 1822 pour le moins, M. Italinski, ministre de Russie à Rome (la Russie a établi en 1816 une légation près du Pape), s'est intéressé près de l'empereur Alexandre pour obtenir une pension à Piontkowski. Celui-ci passe en quelque façon

sa vie près de M. Italinski et du prince Nicolas Ivanovitch Gagarin, qui, après avoir secondé M. Italinski comme conseiller de légation, lui succédera comme ministre en 1827. Il est difficile d'imaginer sur quels motifs l'empereur Alexandre se détermina à accorder à Piontkowski une pension dont le chiffre dut être d'importance, à en juger par la vie qu'il mena depuis lors, mais ce fut assurément sur l'insistance d'Italinski et de Gagarin.

Autorisé en 1826 à venir en France, Piontkowski, qui se qualifie ex-militaire, voyage avec sa femme, une dame de compagnie et des domestiques. En janvier 1827, le couple va en Angleterre d'où il ne revient qu'en mai; il passe seulement à Paris, s'établit à Tours où il loue une maison. En septembre Piontkowski revient à Paris : il vit très retiré, dans un état de gêne. On assure « qu'il a des sommes considérables déposées par Bonaparte chez M. Laffitte ». Il rentre en octobre à Tours; en février 1828, il quitte Tours pour Paris où il prend à bail pour 500 francs un logement, 22, rue Neuve-Sainte-Croix, qu'il meuble. « Il attend des fonds assez considérables de la vente de ses biens en Pologne. Les époux paraissent avoir une existence indépendante et aisée; ils vivent retirés. » En juin, départ pour Bagnères-de-Luchon; on a ordonné les eaux à madame Piontkowska. Ils retournent à Bagnères en juillet 1829, munis cette fois d'un passeport diplomatique : Madame Piontkowska y meurt, Piontkowski rentre à Paris, d'où, en décembre, il fait un assez court voyage en Belgique : « le sieur Piontkowski, rapporte le préfet de police Mangin, depuis la mort de la femme qu'il a perdue il y a près d'un an et qu'il faisait voyager les trois quarts de l'année pour sa santé, n'a plus quitté Paris que pour se rendre en Belgique. Il reçoit fort peu de monde, mais il voit plusieurs officiers supérieurs de l'ancienne armée, entre autres les généraux Flahaut et Bertrand. Il se rend assez souvent dans la maison de santé de Tivoli où se trouvent deux Polonais de ses amis, qui y demeureut pour raison de santé. »

Survient la Révolution de juillet. « Elle le contraint, dit son biographe, de quitter encore un pays qu'il aimait : ordre de l'empereur Nicolas. » Dès lors commence une vie de vagabondage où il est difficile de le suivre. C'est d'abord Genève, où il se remarie, paraît-il, et où il passe deux années;

puis Manheim, puis Ratisbonne où il se fixe. Il y meurt le 1er mai 1849.

Piontkowski n'a laissé aucune relation de son séjour à Sainte-Hélène. Il a donné la raison de cette abstention dans des lettres qu'il écrivit à Aimé Martin, avec lequel il semble avoir été fort lié. « Ce qu'il pourrait dire est trop odieux, car il ne pourrait peindre la vraie situation de l'Empereur qu'en entrant dans des détails trop scandaleux sur les ennuis dont il était abreuvé dans son intérieur, qui lui rendaient plus difficile la conduite de sa maison que jadis le gouvernement de l'Empire. » Si, pour cette unique fois, Piontkowski avait eu le dessein de dire la vérité, il se fût fait des ennemis puissants et nombreux, car il eût attaqué une légende patiemment construite dont dépendaient l'honneur et la carrière de ceux qui l'avaient édifiée et il eût compromis sans doute la pension que les exécuteurs testamentaires de l'Empereur lui avaient, comme on a vu, accordée, sans qu'il y eût d'autre titre que son silence.

***

Sur cette énigmatique figure qui traversa un instant le drame de Sainte-Hélène, comme pour y porter la note comique inséparable de toute *action* humaine, sera-t-on jamais fixé? Tout ce que Piontkowski raconte de lui-même — ou presque tout — est mensonge; son origine est aussi mystérieuse que son nom même est peu sûr; sa vie échappe jusqu'au moment où il arrive à l'île d'Elbe; nul ne sait pourquoi il est venu à Sainte-Hélène, ni qui l'y a envoyé. N'est-il qu'un comte d'industrie? Est-il espion? Est-il dévoué jusqu'au fanatisme et a-t-il, par ses importunités, vaincu la froideur britannique?

Sa femme, qu'est-elle? La maîtresse de quelque Anglais puissant qui a voulu lui assurer un nom et un état, puis s'est débarrassé du mari en l'envoyant à Sainte-Hélène? Pourtant, la fortune qu'elle a faite est médiocre pour une aussi jolie femme.

Pourquoi cette pension de la Russie? S'il fut un agent russe à Sainte-Hélène, ses rapports se retrouveraient; Lieven aurait su quelque chose de lui. Qui sait? Peut-être cette pension, rien

autre chose qu'un bienfait de l'empereur Alexandre, envers celui qu'on lui a présenté comme un brave soldat, un serviteur fidèle jusqu'au martyr.

L'explication la plus simple, et peut-être la vraie, serait qu'on se trouve en présence d'un de ces simulateurs de naissance, qui font à ce point, dans leur vie, alterner le mensonge avec la vérité, les événements qu'ils imaginent avec ceux auxquels ils ont assisté, qu'ils n'arrivent plus à distinguer les uns des autres; leur existence s'écoule ainsi dans un rêve que traversent çà et là des réalités dont ils sont inconscients. Tout est faux de la personnalité qu'ils se sont faite, mais ils peuvent croire qu'elle est réelle; la puissance de mensonge qu'ils ont naturellement peut s'égarer même sur les autres, en obtenir ce qu'ils n'accorderaient à personne. Cette puissance, chez Piontkowski, ne produit point des actes notoirement malhonnêtes. Point de dettes, point d'escroqueries caractérisées que signalent les polices, toutes attentives et éveillées à ses actes. Certes il vit des titres, des grades et des décorations qu'il usurpe et des récits qu'il imagine; il côtoie à tout instant les peines correctionnelles; mais, s'il se pare d'un crédit qu'il n'a point, on ne relève point de plaintes d'individus qu'il ait lésés et l'on peut croire qu'il s'est contenté d'escroquer des gouvernements. Quoi qu'il en soit, il paraît bien difficile qu'on arrive sur lui à la vérité : si l'on trouve de Piontkowski une sorte de confession, elle ne pourra être que mensongère, comme est sa biographie.

Si on parvient à découvrir d'où il vient et où il a passé avant d'arriver à l'île d'Elbe, le départ pour Sainte-Hélène, le mariage, le rappel, resteront toujours incompréhensibles. Et c'est un agacement de rencontrer, dans ces jours tragiques, ce fantoche mystérieux qui couvre son secret — peut-être si médiocre! — de cette inépuisable imagination de mensonges.

FRÉDÉRIC MASSON

HIÊN LE MABOUL[1]

XIV

Hiên se retourna. L'hôpital de Cho-Quan effaçait entre les manguiers son toit couleur de brouillard; une cloche sonnait à petits coups étouffés et grêles : — la visite du matin. — Hiên tâta sous son veston les papiers qui affirmaient sa liberté reconquise; il les sortit de sa poche, les compta, les recompta : feuille de route, exeat, certificats attestant que le tirailleur Phâm-văn-Hiên, définitivement guéri du « béribéri », était renvoyé de l'hôpital de Cho-Quan et dirigé sur sa garnison du Cap-Saint-Jacques. Il referma son veston et respira : ce soir, il retrouverait Maÿ et l'Aïeul. Il regarda une dernière fois les toits gris de sa prison et se mit en marche, à grandes enjambées, sur la route de Saïgon.

Il avait plu à l'aube : les ornières achevaient de boire des flaques d'eau pourpres, les volubilis penchaient leurs clochettes alourdies le long des haies lavées et rajeunies. Les aréquiers redressaient leurs plumets trempés; les fleurs de frangipanier rouvraient leurs corolles enroulées en conques; les moineaux guillerets chantaient dans les buissons de petits hymnes au soleil reparu. Hiên baigna dans le gazon humide des

1. *Published November first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

accotements ses pieds souillés de boue et gambada comme un poulain échappé.

Avec une âpre allégresse de convalescent, il se remémora ces quatre semaines de maladie et de captivité. Au lendemain de ses fiançailles, il avait été saisi d'un mal bizarre : ses jambes et ses bras avaient enflé au point qu'il ne pouvait plus se tenir debout ni remuer les mains. Le docteur du Cap l'avait déclaré atteint de « béribéri » et Hiên avait tremblé, car les médecins d'Europe ne savent pas soigner ce mal étrange et peu étudié, dont la cause même est ignorée. A tout hasard, on lui avait appliqué le thermo-cautère sur la poitrine et dans le dos, sans autre résultat que de lui arracher des hurlements de douleur; on l'avait bourré de viande et de riz, et ce traitement, qui l'enchantait, l'avait seulement fait grossir encore; — et l'on ne put savoir si cet accroissement d'embonpoint était dû au béribéri ou simplement au régime suivi.

Finalement on l'avait expédié à l'hôpital de Cho-Quan, où, pendant un mois, les docteurs avaient expérimenté sur lui une série de systèmes ingénieux. Convaincu qu'il allait mourir dans cette grande maison triste où l'on parlait à voix basse, où l'on entendait gémir les patients et soupirer les agonisants, où les infirmiers indigènes, ses compatriotes, prélevaient régulièrement les meilleures portions de ses repas, il pleurait sa fiancée et son maître.

Maigrit-il de chagrin ou plutôt guérit-il subitement? Mystère! En tout cas, il se retrouva, certain jour, dégonflé et normal, le pouls régulier, et les médecins triomphèrent de cette cure inattendue. On le garda encore pendant une semaine en observation, et, comme il enflait d'autant moins qu'il ne mangeait pas à sa faim, on le libéra.

Et c'est ainsi que, ce matin de mai, il se trouvait déambuler sur la route de Cho-Quan à Saïgon et recueillir les dernières gouttes laissées par l'averse sur les manguiers.

La ville était proche. Hiên s'épouvanta de son immensité et de son mouvement, qu'il n'avait pu soupçonner un mois auparavant, enfermé qu'il était dans un fourgon d'ambulance. Les cris des « coolies pousse-pousse » tirant leurs petits véhicules à roues caoutchoutées, des cochers de « malabars » accrochés

aux brancards de leurs voitures à caisse étroite et décorée de fleurs grossières, les appels des Chinois vendeurs de soupe au vermicelle, des marchandes de poisson, — tout ce bourdonnement formidable du quartier indigène lui emplissait les oreilles et l'étourdissait.

Coudoyé rudement et bousculé, il allait d'ahurissement en ahurissement, tantôt en arrêt devant les jambières grenat et le chapeau démesuré d'un policier annamite, tantôt saisi d'inquiétude au passage d'un Chetty barbouillé de chaux et les narines plaquées d'or, tantôt suivant d'un œil rond les chevaux australiens, minces et géants, tenus en main par de minuscules boys. Il admira, figé sur le trottoir, les robes de velours, les colliers de grains d'or, les mules brodées des congaï qui évoluaient, ondulant de la croupe et balançant prétentieusement les bras : la splendeur de ces belles dames l'émut plus que leurs œillades, auxquelles il ne prit garde.

De longues théories de fillettes, trottinant entre leurs paniers de paddy, formaient sur la chaussée des processions de chenilles bigarrées. Des garçons mal peignés, assis au seuil de maisons basses, faisaient des signes que Hiên ne comprit pas et leurs rires aigus de filles l'exaspérèrent.

Au pied d'un réverbère, des tirailleurs, accroupis sur les escabeaux d'un restaurant improvisé, buvaient du thé : il leur demanda son chemin. Il but du thé avec eux et causa : ses nouveaux camarades l'informèrent que la chaloupe du Cap-Saint-Jacques ne partait pas avant onze heures et qu'il pouvait, sans crainte de manquer le départ, passer un moment avec eux. Ils lui apprirent des choses étonnantes sur Saïgon, sur Cho-Len. La naïveté infinie de ce provincial les confondait; mais, comme il avait payé déjà plusieurs tournées, ils lui celèrent soigneusement leur dédain : on se sépara bons amis, après avoir décliné ses noms et ses numéros matricules et s'être promis à plusieurs reprises de se revoir.

Hiên descendit la rue Catinat, le cœur battant de stupéfaction et de ravissement. Il s'attardait aux devantures des magasins où, derrière des comptoirs débordants de soieries, de dentelles, d'étoffes, d'objets de toutes sortes et de toutes formes et dont il ne soupçonnait point l'usage, trônaient des messieurs chauves et barbus et des demoiselles pâles à l'air

arrogant et méchant. D'autres messieurs barbus et d'autres demoiselles aux figures pâles émergeant de robes flottantes et molles le frôlaient, et il s'écartait précipitamment, redoutant quelque coup de canne et fuyant le regard dur des yeux fixes.

Des grincements d'archet l'attirèrent : debout entre les baies de la véranda, les pseudo-tziganes de l'Hôtel Insulaire massacraient une quelconque « marche de Rakoczy ». Il admira franchement leurs dolmans garance à brandebourgs noirs, mais leur musique lui parut singulièrement barbare et criarde et, s'étant risqué à gravir la première marche du large escalier de briques, il constata que le chant des violons semblait plonger les rares consommateurs dans un accablement profond. Des domestiques chinois le menacèrent de leurs serviettes : il s'enfuit à toutes jambes et se réfugia derrière la haie des pousse-pousse qui appuyaient au trottoir leurs brancards ornés de cuivre.

Il reprit sa promenade, poursuivi par les piaulements saccadés de l'orchestre. A la terrasse d'un café, des officiers en tuniques blanches buvaient dans des verres embués des liqueurs multicolores. Des joueurs, assemblés autour d'un tapis vert, manipulaient avec violence, et d'un air furieux, de petits rectangles de carton enluminés : Hiên consacra un bon quart d'heure à surveiller leur partie avec des yeux agrandis par l'étonnement. Entre les tables de marbre s'insinuaient des marchands de journaux, garçons impudents à faces glabres sous les casquettes de drap bleu foncé, des bouquetières, toutes petites filles qui offraient des roses et des œillets avec des mines effrontées de rôdeuses.

Plus loin, les mêmes personnages faisaient des gestes identiques aux terrasses de cafés pareils. Puis les boutiques chinoises ouvraient sur la rue leurs échoppes sales et puant l'opium ; des rotiniers tressaient des chaises longues et des fauteuils, des ébénistes vernissaient des armoires de bois jaune ; des tailleurs pesaient de leurs pieds nus sur les pédales rouillées de machines à coudre préhistorisques ; des bijoutiers fignolaient, à coups de marteau, des dragons à crinière hirsute sur des manches d'ombrelle.

Enfin ce fut le port. Un tramway à vapeur passa en toussant, sifflant, crachant de la vapeur et de la fumée, et Hiên, mal

initié encore à toutes les merveilles de la civilisation, crut à quelque invention de mauvais esprits. Le monstre disparu, il se rassura et s'orienta entre les barils, les sacs et la ferraille qui encombraient le quai.

La multitude des chaloupes, vedettes, paquebots, cargo-boats amarrés au ras des appontements l'épouvanta. Un coolie obligeant lui indiqua la chaloupe du Cap. Un élégant commissaire, chaussé d'escarpins vernis qui laissaient voir des chaussettes à pois, prit sa feuillle de route avec des airs dégoûtés de percepteur recevant les impôts d'un vulgaire contribuable. Moyennant cette formalité, le tirailleur fut autorisé à se choisir une place sur le pont.

Il n'arriva pas sans difficulté jusque-là : l'entrepont était semé d'obstacles de toute nature, — ballots de coton, meubles, paniers de poissons, rails, traverses, caisses de cartouches. — Au bord d'un trou noir, des matelots annamites, suants et hurlants, manœuvraient des treuils à bras qui déroulaient avec un tapage insupportable des chaînes graisseuses. Des commissionnaires allaient et venaient, ployés en deux sous d'énormes malles dont les angles heurtaient brutalement les infortunés passagers. Des femmes embarrassées d'enfants pleurards et de boîtes laquées se querellaient autour de l'échelle qui menait au spardeck. Elles s'effacèrent pour livrer passage à deux gros fonctionnaires européens, et Hiên s'élança dans le sillage tracé par les amples dolmans.

Parvenu enfin sur le pont, il élut domicile près du bastingage et, déposant sa musette, poussa un profond soupir de soulagement. La rivière de Saïgon étalait ses eaux jaunes entre le quai planté de tamariniers et les rizières de la rive gauche que bordaient des aréquiers, des bananiers et des lataniers et où les buffles paissaient. Jusqu'à l'horizon, que fermaient des montagnes grises, des voiles de rotin cheminaient entre les palmiers et les palétuviers sur d'invisibles arroyos. Contre les berges, où s'écoulaient des ruisseaux boueux, de misérables cabanes étaient plantées sur quatre pieux ou flottaient sur des radeaux de bambous.

L'autre rive était plus exclusivement européenne : les cales de l'arsenal penchaient leurs toits d'ardoise auprès de formidables tas de charbon et de briquettes; les torpilleurs salis,

les contres-torpilleurs blancs, souillés de suie, les canonnières couleur de rouille, les croiseurs pavoisés de chemises et de pantalons mouillés, les vieux cuirassés transformés en pontons et coiffés de paillotes, retentissaient de coups de sifflet, de heurts de marteaux, de sonneries de clairons. Des vedettes s'essoufflaient, remorquant des chalands de tôle rouge; des canots croisaient des sampans pilotés par des matelots annamites et portant sur des pavillons multicolores des noms de navires ou des numéros d'ordre. La flottille des Messageries Fluviales égrenait ensuite les cheminées noires de ses chaloupes.

Hiên le Maboul, accroupi contre le bastingage, s'étonnait des paquebots géants qui le regardaient par les trous sombres des hublots : « affrétés » massifs, courriers effilés, cargo-boats trapus. A perte de vue, les steamers étaient amarrés sur deux files, — allemands, japonais, américains, anglais, russes, chinois; — au loin, les navires arrivant s'annonçaient par des panaches de fumée noirâtre.

Dans la clarté blanche du soleil, — qui avivait le vert tendre des feuilles neuves, l'ocre déteint des toits de paille, la pourpre des flamboyants en fleurs, les bronzes des lisses et l'acier bleuissant des canons, — l'énorme port vivait et haletait à côté des rizières paisibles jalonnées de palmiers et peuplées de buffles.

*
* *

A chaque instant, des passagers nouveaux émergeaient du capot sur le pont. Hiên perçut le cliquetis d'une baïonnette : il se retourna et reconnut Phuc, son ancien ennemi, qui grimpait à son tour l'échelle, gêné par son mousqueton, par sa couverture roulée, son « coupe-coupe », sa petite marmite de cuivre, tout l'équipement enfin d'un tirailleur en tenue de campagne. Sur ses talons, une femme noiraude, courte et râblée comme lui, portait la caisse classique et réglementaire, des nattes, des ombrelles, des paniers de provisions où résonnaient des vaisselles.

— Par ici! par ici! — clama Hiên.

— Bonjour!... Aide-moi à me débarrasser et à débarrasser ma femme.

Ils s'installèrent contre le bastingage et, s'étant assis sur une natte, causèrent en camarades enchantés de se retrouver. Phuc venait d'achever un stage d'infirmier au camp des Mares; il compatit au récit que lui fit Hiên de ses souffrances. La grosse fille noire les écoutait en clignant ses petits yeux bridés et en mâchant bruyamment une feuille de bétel.

— Oui! je me suis marié, — expliqua Phuc. — Mon stage fini, j'ai obtenu une permission de quinze jours et je suis allé dans mon village. J'y ai trouvé cette honnête fille que je connaissais depuis des années et qui m'attendait, paraît-il; et nous nous sommes mariés.

La mangeuse de bétel ouvrit une large bouche saignante, où luisaient des dents laquées, et rit silencieusement.

— J'étais un peu fou autrefois, — confessa Phuc; — imagine-toi que cette petite sotte de Maÿ m'avait séduit, avec ses allures de fille de mandarin, avec ses yeux méchants, avec ses tuniques de soie... Je l'aurais épousée, ma foi! j'aurais fait cette bêtise!... Hein? me vois-tu accouplé avec cette pimbêche?... Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

— Je ne dis rien!

— Je plains son mari. Pendant que monsieur suera sur la place d'exercice, madame ira promener devant l'Hôtel Ollivier ses robes neuves et ses attitudes languissantes. Le premier venu qui lui montrera une piastre la verra nue sous sa moustiquaire. Un beau jour, du reste, elle filera le parfait amour avec un Français, qu'elle trompera, mais qui lui donnera de l'argent et des bijoux. Cependant son mari se lamentera... Nous autres, on s'aime solidement la nuit, et, le matin, on se moque bien d'avoir une robe trouée; n'est-ce pas, Thi-Sao?

— Oui, frère aîné!

Le joyeux Phuc pinça vigoureusement la cuisse rebondie de son épouse, qui tendait le pantalon luisant, et conclut :

— Les gens avisés épousent des Thi-Sao; Maÿ est pour les imbéciles.

— Je suis fiancé à Maÿ depuis six semaines, — dit humblement Hiên.

— Tu es.... Ah! — fit l'autre, abasourdi.

Il devint subitement muet, car c'était un bon garçon, un peu étourdi seulement; et l'énorme impair qu'il venait de commettre le consternait. La placide Thi-Sao, que l'incident n'avait nullement troublée, offrit aux tirailleurs une chique de bétel, et tous trois mastiquèrent sans mot dire. Près d'eux, les autres passagers s'étaient casés pareillement par groupes entassés sur des nattes.

La chaloupe, prête au départ, vomissait de la fumée et s'entourait de jets de vapeur; elle siffla longuement, à plusieurs reprises, lâcha ses amarres, comme à regret, et fila, remuant des tourbillons de vase.

Penché sur l'eau boueuse, Hiên avait froid au cœur. Les paroles de Phuc, les paroles de l'Aïeul seraient-elles vérifiées, un jour ? Se pourrait-il que Maÿ, si jolie, si fine, livrât son petit corps pour de l'argent ?... Comment pouvait-on lire dans ses yeux immobiles la prédiction d'un tel avenir ?... Serait-il seul aveugle, lui, Hiên ? Le doute entra dans son âme pour la première fois et toute sa joie du retour fut empoisonnée.

Phuc lui tendit une cigarette et demanda, brusquement soucieux :

— As-tu reçu des nouvelles de la compagnie, à l'hôpital ?

— Non, — répondit Hièn, — je n'ai vu personne.

— Le bruit a couru, aux Mares, d'un nouveau départ de l'Aïeul. C'est un tirailleur libéré qui en parlait. Tu ne sais rien à ce propos ?

— Rien !

Ils échangèrent un regard inquiet. Tous deux avaient la même pensée : l'Aïeul parti, Pietro redevenait le maître et la vie d'enfer recommençait. Tous deux frémissaient à l'évocation du tyran, mais Hiên se sentait plus particulièrement menacé. L'Aïeul l'avait arraché au bourreau, l'avait réconforté et relevé, avait protégé ses amours : allait-il retomber dans ses ténèbres, recevoir encore des injures et des coups, être comme jadis, aux yeux de sa fiancée, le pantin ridicule et bafoué dont elle riait ?... Ce mariage, que l'Aïeul avait préparé, se ferait-il ?... Les rizières inondées, étincelant au soleil de midi, lui parurent soudain sombres et désolées.

Son camarade, qui n'était point accoutumé aux longs chagrins, prononçait des paroles encourageantes :

— Le tirailleur libéré n'assurait rien!... Ce sont de simples racontars... Ne te frappe pas, frère aîné! Nous apercevrons l'Aïeul sur l'appontement, tout à l'heure...

Sa face réjouie affirmait sa confiance inébranlable dans les événements.

— Puisses-tu dire vrai! — répondit la voix dolente de Hiên.

Et l'espoir tenace lui rendit la gaieté. Entre les paillotes de la rive, des coqs de pagode voletaient gauchement, leur queue rousse pendante; le museau lustré d'une loutre émergeait parmi les herbes flottantes et plongeait de nouveau dans la vase. Des canards à plumage gris fer nageaient de conserve contre le courant : au bruit de l'hélice, ils allongèrent leurs têtes plates, où luisaient les yeux méfiants, et filèrent comme un essaim de flèches, égratignant de leurs pattes l'eau bourbeuse. Des tourterelles roucoulaient dans les touffes de bambou; des singes exécutaient des pirouettes dans les palétuviers... Hiên se rasséréna définitivement au spectacle de la vie grouillante dans la lumière immobile.

Les berges s'éloignèrent. Le clapotis capricieux et saccadé du fleuve devint la houle large et régulière de l'estuaire. La chaloupe côtoya les pentes raides du massif de Ganh-Ray qui dévalaient vers des roches noires chevelues d'algues glauques, et la baie des Cocotiers apparut, avec ses villas blanches noyées dans le feuillage des frangipaniers. Thi-Sao repliait les nattes. L'ancre dévida sa chaîne goudronnée qui cogna la tôle.

Les deux camarades cherchaient en vain sur l'appontement le casque de l'Aïeul. Dans le canot vert qui se hâtait vers la coupée, des tirailleurs se courbaient sur les rames. A l'appel de Hiên, ils levèrent la tête.

— Nho, — demanda Hiên, haletant, — où est l'Aïeul?

Nho montra du doigt les montagnes de Baria, qui s'estompaient à l'horizon envahi par la brume :

— L'Aïeul est parti, — dit-il d'une voix morne.

La nuit sembla submerger la baie violette.

XV

— Oui, l'Aïeul est parti, — répéta le sergent Cang en branlant la tête. — Il est parti, parti sur une dépêche reçue de Saïgon, sans avoir pu même nous dire deux mots d'encouragement, sans nous avoir revus. Bèp-Thoï a bouclé ses caisses, bourré sa musette, et tous deux sont rentrés dans la grande forêt d'Annam, et personne ne sait quand ils reviendront... Le soir, le sous-lieutenant est venu prendre le commandement de la compagnie. L'adjudant est maître; la terreur règne... Tu aurais mieux fait, mon garçon, de rester à l'hôpital : ici on souffre.

Il caressa sa barbiche blanche et regarda la porte avec des yeux graves qui semblaient retenir des larmes. Dehors, dans la nuit chaude et gémissante, l'averse ruisselait sur le toit de paille et tintait sur les feuilles mortes. La mer geignait entre les galets de la jetée. Une rafale souleva l'auvent de latanier, jeta quelques larges gouttes d'eau sur la terre battue où rôdaient les cancrelats, coucha la flamme fumeuse du quinquet posé devant l'autel des ancêtres : derrière sa moustiquaire violette, May se retourna et soupira doucement.

— Mauvaise nuit! — murmura Thi-Baÿ; — les malins esprits errent dans la tempête; les morts délaissés se plaignent et menacent.

Elle alluma un bâtonnet, le planta dans un vase sacré empli de sable, et l'encens fuma devant les lotus artificiels et mangés par les vers. Les doigts osseux de la vieille femme se joignirent et son échine se plia en deux, sous l'œil ironique des bouddhas ventripotents et roses peints sur les panneaux de papier. D'une case voisine venaient des sons de clochettes. La bourrasque continuait d'ébranler les chevrons. Cang se lamenta :

— Le sous-lieutenant ne sait pas! Il est jeune; l'adjudant lui a dit que nous étions fourbes, sournois, méchants, que lui seul, Pietro, savait se faire craindre et obéir : il l'a cru... A quoi bon réclamer? Le sous-lieutenant est aveugle et sourd... La vie n'est pas drôle, mon fils!

— Mais qui dirige les travaux du nouveau camp? — interrogea Hiên.

— Personne! les travaux sont interrompus; ton wagon se rouille dans un coin de la rizière.

— Que fait-on, alors?

— L'exercice, parbleu! Du matin au soir, l'adjudant galope derrière les sections en aboyant et aligne les traînards à coups de matraque... Ah! les belles manœuvres sur la place du Marché, lorsque l'Aïeul, arrêtant son cheval sur un talus, nous regardait défiler! Nous autres, les serre-files, chuchotions aux recrues : « Tapez du pied au quatrième pas pour garder la cadence! » Et les recrues se meurtrissaient le talon sur le sable et les cailloux. Les rengagés tendaient le jarret et bombaient le torse; les deux pelotons défilaient comme un mur, les coudes serrés, les mousquetons bien tenus en main; en avant, les clairons piaffaient et soufflaient comme des diables, les yeux hors de la tête... Les beaux jours que ces jours-là! On ne songeait guère à trouver l'exercice long ni fatigant, parce que l'Aïeul était là!

— L'Aïeul était bon et doux et poli, — renchérit Thi-Baÿ; — jamais il ne passait devant ma porte sans me demander de mes nouvelles, sans causer avec moi, pauvre vieille radoteuse. Les enfants sortaient des cases pour lui prendre la main, et lui leur distribuait des sous neufs. Quand l'adjudant passe, le dos voûté, marmottant des jurons dans sa moustache sale, les portes se ferment et les gamins se cachent!

— L'Aïeul était un bon maître, — conclut Cang.

Ainsi se lamentaient-ils, pleurant leur bonheur tranquille et l'homme qui leur donnait ce bonheur. Au gré de la flamme, leurs ombres croissaient et décroissaient sur les murs de torchis. La tempête emplissait la nuit de ses plaintes furieuses. Les âmes des morts semblèrent hurler avec la sirène d'un paquebot en détresse, avec les bambous grinçants, pliés par la tourmente, avec les mouettes et les goëlands s'appelant au-dessus des ravins. Des branches sèches se brisèrent contre la palissade.

Hiên regarda le lit où, sous la moustiquaire, s'agitait Maÿ, dérangée dans son sommeil par les bruits du dehors; elle dormait, sa figure pâle traversée de frissons, les lèvres tremblantes : quelque cauchemar, sans doute...

— Tu penses à ton mariage? — dit Cang; — sois sans

inquiétude : il se fera. L'Aïeul m'a demandé la main de Maÿ pour toi et je lui ai donné ma parole. Il est parti, mais il sera fait selon ses désirs : tu épouseras ma fille. Du reste, tu es un brave garçon qui la rendras très heureuse. Elle a bien quelques sottes idées : elle est vaniteuse, coquette; elle préférerait un prétendant riche et généreux; mais tu as la force et la santé qui valent mieux que l'argent.

— Merci, père!... Je suis peureux et timide! Je craignais... Je craignais... L'Aïeul parti, il me semblait que tout allait s'écrouler, que tout le monde allait se retourner contre moi, comme autrefois quand je suis venu de Phuoc-Tinh. Alors, tu me promets que...

— Je te l'ai dit : tu épouseras Maÿ. Et maintenant, étends-toi sur ce lit de camp. Fais provision de sommeil et de calme! Moi, j'ai perdu l'un et l'autre depuis le départ du maître; mais je suis vieux et cela n'a rien d'étonnant.

***

— Guérison complète! c'est inouï! — déclara le docteur devant qui Hiên à moitié nu grelottait.

— Monsieur le major, — insinua Pietro, important, — j'ai toujours dit que cet homme était un simulateur habile.

— Vous croyez? Il faudrait qu'il eût été vraiment habile pour avoir feint d'être atteint du béribéri!

— Mais avait-il réellement le béribéri?

— Vous le savez, sans doute, mieux que moi! — répliqua le docteur. (Celui-ci n'avait jamais témoigné à l'adjudant, dont il soupçonnait la brutalité, une amitié débordante. Du reste, l'Aïeul était son ami et il se souvenait d'avoir vu le tirailleur manier le panka chez le lieutenant.) — Alors vous pensez que votre lieutenant s'était laissé abuser par cet homme?

— N'importe qui l'aurait abusé, monsieur le major, pourvu qu'il fût Annamite... A force d'écouter toutes les doléances de ces gens-là, il avait fait de la compagnie une vraie cour du roi Pétaud, permettez-moi de vous le dire... Quant à moi, je n'étais plus rien. Pour un malheureux petit soufflet donné à un caporal, le lieutenant ne parlait de rien moins que de me faire casser!

— Il n'avait certes pas tort!... En tout cas, ma tâche était bien facile lorsqu'il commandait : je n'avais que fort peu de malades, et jamais de carottiers; jamais je ne voyais venir à la visite une telle procession de pauvres diables épuisés et abrutis, sollicitant une exemption avec des yeux désespérés... Que leur faites-vous donc faire?

Pietro se garda de répondre. Il salua, tourna les talons et s'en alla, satisfait de lui-même et mécontent d'autrui.

— Tu peux te rhabiller, — dit le docteur à Hiên. — Tu reprendras ton service demain. Si tu as quelque ennui, viens me trouver. Ton chef était mon ami.

***

Et la vie de forçat reprit. Hiên le Maboul s'aligna de nouveau, le mousqueton au poing et le cœur sautant d'angoisse, à côté de ses camarades pareillement terrorisés; les tempes inondées de sueur froide, les doigts frissonnants, il guetta l'approche du tyran qui bâtonnait ses voisins; contre sa joue s'appliqua de nouveau la main sale et velue du Corse, et sur ses épaules, la trique de rotin. Il fut de nouveau la victime qui exaspérait son bourreau par son mutisme et sa faiblesse mêmes.

Pietro s'acharna contre lui; il le poursuivit de sa haine sauvage : il lui semblait, frappant et injuriant le protégé du lieutenant, tirer vengeance, en quelque sorte, de la bonté feinte et de l'effacement auxquels celui-ci l'avait contraint pendant des mois. Foulant aux pieds le serviteur, il insultait au maître absent avec une basse joie de chacal jappant derrière le lion disparu.

— Tu lui diras — hurlait-il d'une voix enrouée, mettant son poing sous le nez du silencieux Hiên — tu lui diras, à ton Aïeul à deux galons, que je t'ai allongé les oreilles hier, que je t'ai flanqué une claque aujourd'hui!... Il peut bien revenir, ton Aïeul! D'ici son retour, je t'aurai mis au pas ou j'aurai eu ta peau!

Derrière la compagnie muette, les serre-files se raidissaient, impassibles et les yeux fixes...

Hiên perdit la notion des jours. Il se traînait machinalement

du camp à la place du Marché, de la place au camp. Les heures d'exercice passaient, lentes et semblables à des semaines, sans qu'il parût s'en émouvoir; au commandement de son instructeur, il soulevait son mousqueton ou le replaçait contre son pied droit, sans se préoccuper d'une cadence ou d'un ensemble quelconque. De fait, ses membres avaient repris toute leur raideur d'autrefois, en même temps que la peur faisait de nouveau la nuit dans son esprit. Injures et coups n'avaient d'autre résultat que de faire trembler davantage le malheureux et le rendre plus inerte. Il lui parut que son supplice durait depuis le commencement des siècles et jamais ne cesserait. Le découragement le saisit, puis l'abrutissement : il s'accoutuma aux insultes; son échine se courba, toujours tendue à la matraque de l'adjudant. Ses mains retrouvèrent leurs gestes fébriles; il fut de nouveau le pantin grotesque, maladroit et stupide. La théorie et les cours de français le revirent bégayant et ignare. Insensiblement il retournait à ses ténèbres.

***

Cependant il n'oubliait pas l'Aïeul. Chaque nuit, le visage de l'absent se penchait sur son lit de camp; il distinguait les yeux bleus si clairs, les moustaches tombant sur les lèvres rieuses, et l'absent répétait les paroles dites autrefois :

« Tu connaîtras la vie et tu découvriras sa laideur; tu verras pulluler le mal comme des larves de moustiques dans une mare. Les bons sont rares et timides : les méchants sont légion et font la loi... Tu sauras que les bêtes de la forêt sont moins féroces que l'homme, qui fait le mal pour l'amour du mal, et tu pleureras ta forêt et ton ignorance... La vie n'est pas belle, petit frère, parce que l'homme est laid... L'homme est un tigre pour l'homme. Fuis-le; tourne tes yeux vers la nature; elle seule ne trompe point, ne change point; regarde-la, écoute-la vivre : elle emplira tes yeux de lumière, tes oreilles de sons, et les dégoûts humains n'atteindront plus ton âme... Crains ton semblable... »

Hiên, qui a souffert des hommes, voudrait déserter. Fuir! fuir!... Hélas! Hiên le Maboul a vécu, il vit comme tout le

monde : la civilisation a rogné ses ailes d'oiseau sauvage. Il a pu jadis essayer de prendre son essor vers la forêt nourricière, lorsque, frémissant encore de la liberté perdue, il a découvert avec horreur la saleté de l'âme humaine. Aujourd'hui, comme l'Ange de *la Merveilleuse Visite*, il ne peut plus se servir de ses ailes. Il ne songe même pas à s'en servir : la vie lui a façonné une mentalité de civilisé enchaîné à sa meule et ignorant désormais jusqu'au désir de l'affranchissement...

Toutes les nuits, il entendait ainsi parler l'Aïeul, répétait à demi-voix ses paroles, jusqu'à ce qu'un voisin l'arrachât d'une bourrade à son sommeil fiévreux. Alors il se dressait sur sa natte, suant de terreur, croyant à quelque contre-appel, croyant ouïr les rugissements de l'adjudant. Il restait accroupi durant des heures, la tête sur les genoux, guettant l'apparition de l'aube derrière les lames des persiennes. Les camarades disaient tout bas :

— Le voilà qui cause avec l'absent; sa folie le reprend...

Chaque soir, l'exercice terminé, il allait vers le nouveau camp, et, chemin faisant, les femmes et les gamins du village considéraient avec des yeux ahuris ce grand tirailleur qui gesticulait et parlait tout seul. Il errait dans le chantier abandonné où flottait, croyait-il, l'âme de son maître. Il s'asseyait sur le talus, près de son wagonnet renversé, contemplait longuement les rails que la rouille rongeait, le remblai envahi par les herbes et raviné par les pluies, les cases sapées par les termites, les hangars affaissés, les trous à torchis où coassaient les crapauds-buffles.

Le crépuscule descendait du ciel, où cheminaient des nuées illuminées d'éclairs. Peu importaient à Hiên l'heure en fuite et la nuit tombante : il écoutait vivre le passé. Sur la rizière obscurcie grinçaient les roues basses; les pelles des terrassiers grattaient la tôle sonore des bennes; les marteaux des forgerons tintaient sur les enclumes chantantes; les scies pleuraient âprement sur les limes. L'absent parlait :

— Du courage, petits frères! la pause est proche... Trinh, le manche de ton burin est fendu : demandes-en un autre à ton sergent... Raccourcis-moi ces paillotes, Nam; donne encore un coup de masse sur la tête de cette cheville, Tam : tu vois bien qu'elle n'est enfoncée qu'à moitié... Déplacez-moi ce rail, vous autres : il menace de glisser dans la rizière.

Les ténèbres envahissaient le chantier, et la voix chère et les bruits familiers faisaient silence. Hiên se levait avec un soupir, le front douloureux, les jambes molles. Il se dirigeait vers la maison de son maître, ruminant des espérances insensées : « L'Aïeul est peut-être revenu! je vais le trouver fumant sa pipe sous sa véranda ou assis devant son bureau. Alors je me tiendrai debout derrière lui et je l'éventerai comme autrefois. Et, lorsque ses yeux se lèveront vers moi, je me mettrai à genoux près de lui, j'appuierai ma figure sur ses mains et je pleurerai, je pleurerai, et lui me parlera doucement... »

Il se faufilait dans la brousse; les aiguilles des cactus ensanglantaient ses talons; les branches des euphorbes accrochaient les manches de son veston, fouettaient ses joues. Hélas! nul rais de lumière ne filtrait sous les persiennes fermées. Contre la balustrade la chaise longue de rotin pourrissait. Hiên rôdait, désolé, sous la véranda, et les chambres vides lui renvoyaient à travers les portes closes le bruit de ses pas. Des ailes de chauves-souris le frôlaient avec des plaintes aiguës. Sous l'appentis de Bèp-Thoï, les araignées tissaient leurs toiles. L'Aïeul n'était point revenu.

Alors Hiên rentrait au camp à travers les ténèbres, indifférent aux flammes errantes des lucioles. Il se jetait sur sa natte, la tête enfouie sous les bras.

— Pourquoi n'es-tu pas venu dîner aujourd'hui? — demandait le brave Nho, remué par la peine profonde de son ami. — Réponds! voyons!... Tu es encore allé chez l'Aïeul, hein?... Et il t'a parlé, hein?...

Et Nho, apitoyé, ajoutait :

— Il reviendra, frère aîné, il reviendra!... Ne désespère pas! Pleure, mon vieux, si tu as envie de pleurer : les larmes te soulageront... Moi aussi, j'ai du chagrin : il y a des jours où les larmes m'étouffent; mais je sais que tout cela finira, et je patiente... Je mange à ma faim, je bois à ma soif : il n'y a rien de tel que d'avoir le ventre plein pour résister au chagrin... Je t'ai gardé quelques gâteaux et du riz : mange, frère aîné.

— Laisse-moi, laisse-moi tranquille! — suppliait Hiên d'une voix si lasse et si effroyablement navrée que son camarade n'insistait plus.

Et Nho se couchait, à son tour, murmurant rageusement :
— Il devient fou !

XVI

— Épargne-moi, Maÿ ! Je suis malheureux : on m'insulte, on me frappe, et je perds la tête... Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais, ni même qui je suis... C'est la folie qui vient... Alors je vais vers toi comme une jonque en détresse vers le feu entrevu dans l'obscurité. Aie pitié de moi ! Parle-moi avec douceur, comme une mère à son enfant.

Maÿ retire de sa bouche la canne à sucre qu'elle est en train de grignoter, tourne ses grands yeux durs vers Hiên et déclare tranquillement :

— Finis de geindre ! tu m'ennuies !

Hiên et Maÿ sont assis côte à côte sur un petit banc devant l'étalage d'un restaurateur. Le tirailleur a offert une dînette à sa fiancée, et celle-ci a consenti à le suivre au marché, parce qu'elle compte, ce matin de dimanche ensoleillé, avec son collier d'or et ses deux tuniques superposées, éblouir ses amies et fasciner quelque jeune Français.

Elle recommence de mordre la canne à sucre et s'amuse de la foule qui gesticule et crie sous la halle. Des taches de soleil tombées des tuiles disjointes éclairent le carreau cimenté qu'empourpre le bétel. Accroupies sur des nattes, les marchandes pérorent avec des mines importantes et pénétrées de notables commerçantes. Un collecteur hindou, ceint d'un pagne flottant qui découvre ses chevilles noires, circule entre les groupes des femmes bavardes et recueille quelques sapèques et force injures : car ces dames, en tout pareilles à leurs congénères de France, usent d'un vocabulaire peu choisi, mais abondant. Entre toutes, les marchandes de poisson se manifestent bruyantes et rebelles aux sommations de l'agent du fisc : retranchées derrière leurs remparts de requins-marteaux glauques, de langoustes brunes, de crabes indisciplinés et sans cesse prêts à la fuite, elles montrent le poing au malheureux fonctionnaire et le traitent de « nègre », — pour l'hilarité débordante des gamins assemblés et nus.

Des fruitières vident leurs paniers, d'où s'écroulent les régimes

de bananes vertes, jaunes, tachetées d'ocre, les oranges, les citrons, les pamplemousses, les mangoustans coiffés d'une capsule étoilée, les fruits de jaquiers rugueux comme un dos de râpe, les letchis rougissants, les ananas bosselés et dorés comme des pommes de pin, les mangues oblongues et veloutées. Les maraîchères venues des villages tapis dans les clairières de la forêt ont étagé les patates violettes et difformes, les faisceaux de cannes à sucre semblables à des roseaux, les courges, les citrouilles, les plants de salade, les pastèques, les arachides à coque terreuse. Des brocanteurs débitent une foule d'ustensiles agréables ou utiles : cadenas de cuivre à sonnerie, fourneaux de pipes à opium frettés d'argent, couteaux à bétel, pipes de fer-blanc décoré de fleurettes de nacre, boîtes d'amidon, sachets de papier rouge renfermant du fiel d'ours séché, pinces à épiler, peignes de bois, bobines de fil, cristaux de borax, chandeliers laqués pour l'autel des ancêtres, brûle-parfums de bronze, théières de faïence, rouleaux de papier argenté et doré pour cérémonies funèbres, nippes déteintes, fleurs artificielles, baguettes d'encens.

Entre les éventaires s'attardent des paysans en longues tuniques garance, teintes au *cu-nao* ; accoutumés au silence profond des rizières jaunissantes où pataugent les buffles muets, tout ce mouvement et tout ce bruit les épouvantent. Les habitants de la ville les étonnent singulièrement par leur luxe et leur liberté d'allures : au passage d'un boy chaussé de bottines vernies, les rustres s'écartent précipitamment, les mains prêtes aux *lay*[1] et les yeux ronds d'admiration naïve, convaincus que le passant est un important mandarin ou tout au moins un gros richard. D'autres mandarins de même rang, cuisiniers de fonctionnaires français, se carrent sur les tabourets d'un rôtisseur, fument les cigares de leurs patrons qu'ils ont pris soin de ne pas dépouiller de leurs bagues écarlates, et font de grands éclats de rire entre deux assiettes de riz, que paieront tout à l'heure les piastres des maîtres.

— Aie pitié de moi; sois douce! — répète à voix basse le triste Hiền.

— Laisse-moi tranquille!

1. Salut cérémonieux que l'on adresse aux personnages de marque et qui se fait avec les deux mains réunies sur la poitrine.

Elle s'est détournée de lui pour contempler, avec des yeux de convoitise, des congaï qui font leur entrée dans la halle. Les rais de soleil, où dansent follement des poussières brillantes, plaquent les tuniques raides de reflets brusques, noyés dans l'ombre et rallumés aussitôt; les mouchoirs de crépon rose noués sous les mentons poudrés chatoient; les colliers de grains d'or étagent sur les poitrines menues, habillées de velours mauve, lilas et grenat, leur triple rangée d'étincelles; les diamants, les rubis, les émeraudes des bagues, des bracelets montant jusqu'aux coudes s'embrasent de courtes lueurs multicolores. Et l'envie ronge le cœur de Maÿ. Pour acquérir ces richesses, il a suffi à ces filles de se vendre à des Français : qu'importe le mépris de l'opinion publique, lorsque l'admiration et le dépit l'accompagnent? A côté des courtisanes cheminent des femmes de tirailleurs; visages noircis par la sueur, seins affaissés sous les vestes de coton décoloré, dos courbés sous le poids des paniers; ni bagues, ni bracelets, ni boucles d'oreilles, ni mules brodées de paillettes... Voilà ce qui attend Maÿ, si elle épouse le simple et pauvre guerrier qui lui parle avec des sanglots dans la gorge :

— Pourquoi es-tu indifférente? Pourquoi n'as-tu pour moi que des regards mauvais? Que t'ai-je fait? Si tu ne peux me donner ton amour, fais-moi l'aumône au moins du sourire que tu adresses aux inconnus dans la rue!... Ah! si l'Aïeul était là!...

Hiên ferme les yeux, se rappelle d'autres marchés qu'illuminait la présence de l'Aïeul. Les marchandes, vieilles et jeunes, le saluaient avec des cris de joie; il leur parlait, écoutait leurs confidences interminables, leur donnait des conseils pratiques qui provoquaient les rires inextinguibles de ces dames. Il plaisantait avec elles.

— Ah! si j'avais vingt ans, — soupirait une fruitière édentée et ridée, — je ne voudrais point d'autre mari que toi, Aïeul à deux galons!

— Et moi, bonne mère, si j'avais ton âge, je voudrais me souvenir que nous avons été jeunes ensemble et que nous avons dormi sur la même natte!

Les garçonnets qui jouaient dans les ruisseaux accouraient lui prendre la main ou se pendre aux pans de son dolman où leurs doigts s'imprimaient en rouge. Il finissait par s'échouer

dans la boutique d'un restaurateur et grignotait des gâteaux chinois en buvant du thé ; il conviait Hiên et Maÿ à s'asseoir à ses côtés et le visage de la fillette s'illuminait; elle devenait aimable et gaie, et son rire sonnait à chaque mot.

Hiên étouffe un soupir et considère sa fiancée silencieuse et impénétrable. Il voit le front bombé, lisse et blanc, les sourcils tendres et légers, relevés vers les tempes, les paupières abaissées à demi, les cils immobiles voilant les yeux cruels, le nez imperceptible aux narines retroussées, les lèvres charnues et rougies par le bétel. Un désir insensé et brutal lui étreint le cœur, de saisir cet animal sournois et indéchiffrable, de l'emporter loin de cette humanité compliquée, loin de ces femmes trop parées, loin de ces hommes aux regards effrontés, d'emporter son aimée vers la forêt, où elle et lui seront seuls. Un mal nouveau brûle ses veines et trouble son cerveau : la jalousie, la jalousie qu'il ignorait et qui le fait souffrir tout de suite atrocement.

Là-bas, dans l'église de pisé où tintent les cloches et ronflent les gongs, la messe vient de finir. Le marché se remplit de Français : — officiers d'artillerie descendus de leurs villas qui s'accrochent aux pentes de la montagne dans le feuillage nuageux des bambous; pilotes massifs, tanguant et roulant, parlant très haut; troupiers étiques dont les figures minces et trop blanches disparaissent sous les casques trop larges enfoncés jusqu'aux épaules, braves gens peu soucieux de coquetterie dans leurs amples tuniques de toile grise; femmes coiffés de casques de liège qu'habillent des dentelles et qui sont trop pareils à des abat-jour; robes flottantes de crépon, souliers découverts et bas à flèches d'or, teints fadasses criblés de taches de rousseur; garçonnets arrogants et pâlots, contemplant avec des yeux effarés les gamins annamites vêtus d'une ficelle ; sous-officiers pommadés et parfumés frisant des moustaches avantageuses ; fonctionnaires de la douane et de l'administration, empesés et solennels.

Entre tous ses congénères, un jeune mulâtre de la Guadeloupe, vague comptable du Sanatorium, se distingue par la hauteur de ses faux cols, le miroitement de son plastron garni de faux brillants, le pli impeccable de son pantalon et la pomme d'or de sa canne.

Maÿ tressaille à son approche. Débarqué fraîchement au Cap-Saint-Jacques, le mulâtre a été sensible au charme et aux œillades de la petite personne; il l'a rencontrée deux ou trois fois sur l'appontement, l'a complimentée en annamite sur son collier, cadeau de l'Aïeul, sur la couleur de ses yeux. Elle a rougi et a paru froissée; mais, tout au fond de son cœur de petite femme, elle a tressailli d'aise. Dès la deuxième entrevue, il lui a offert de lui faire visiter sa demeure, lui promettant de lui donner un mouchoir brodé de fleurs; elle n'a rien répondu et s'est détournée avec une majesté de reine offensée ; mais l'offre n'a pas été oubliée : le mouchoir à bordure fleurie hante les rêves de Maÿ, qui se promet d'aller voir le « nègre ». Quant au gentleman de la Pointe-à-Pitre, qu'une épaisse couche de fatuité cuirasse contre le doute, il se persuade bonnement que son physique de commis-voyageur et son langage zézayant ont produit sur la petite Vénus jaune l'irrésistible effet auquel l'ont accoutumé les mulâtresses.

Hiên a surpris la rougeur de Maÿ, le clignement d'yeux complice du jeune homme olivâtre. Il pâlit; la tête lui fait mal et ses yeux voient trouble; il est las soudain comme s'il avait couru pendant des heures, et il a envie de pleurer. Deux fois l'ennemi l'a frôlé, sans le voir, préoccupé seulement d'attirer sur son veston immaculé les regards de Maÿ. Il finit cependant par apercevoir le tirailleur, et, comme la bravoure n'est point sa vertu première, il bat précipitamment en retraite et disparaît.

— Rentrons à la maison, — décrète la fillette.

— Oui! oui! rentrons! Je suis fatigué de tout ce tapage, de ces gens qui vont et qui viennent.

— Que tu es bizarre, mon pauvre Hiên! C'est toi qui m'as demandé de t'accompagner au marché, et te voilà maintenant impatient de partir!

— J'en ai assez de voir ces hommes te sourire et de te voir répondre à leurs sourires par des sourires!

— Serais-tu jaloux, par hasard?

— Je ne sais pas; je souffre! J'ai vu tout à l'heure le jeune noir te saluer et j'ai senti mes yeux se voiler, et trembler mes mains... Où as-tu connu cet étranger?

— Je ne le connais pas. Je commence à croire que tu deviens réellement stupide. Personne ne m'a saluée au marché.

— J'ai cru voir...

— Tu t'es trompé!

— Je me suis trompé, sans doute! — concède l'humble amoureux. — Pardonne-moi, sœur aînée : je t'aime et je suis inquiet; je me figure être entouré de gens qui menacent mon bonheur, qui cherchent à t'entraîner loin de moi. Pardonne-moi! Vois-tu, ma tête est faible : je suis prompt à m'épouvanter et à dire des sottises. Je ne serai plus jaloux!

Hiên a formulé à voix trop haute sa promesse. Un lépreux écroulé contre la haie, entre les fleurs lilas et les feuilles anémiques des euphorbes, interrompt sa mélopée pour ricaner :

— Tu en parles à ton aise, mon jeune ami! On guérit plus vite de la lèpre que de la jalousie... Tu es jeune, mon garçon, tu es jeune!

Ses lèvres pourries découvrent les gencives blanches qu'entrechoque le rire.



La parole du lépreux se vérifia, la promesse de Hiên n'était qu'une vantardise d'amoureux novice. La jalousie s'installa dans son cœur et dans son cerveau, et sa vie, dont l'amour devait faire un paradis terrestre, fut un enfer. Pietro et Maÿ, sans se concerter, se partagèrent la tâche de torturer cette âme simple, l'un par la terreur, l'autre par le doute.

Les rares instants de répit que l'adjudant accordait au tirailleur, celui-ci les employait à suivre Maÿ par la pensée, à se répéter : « Que fait-elle en ce moment?... » Il s'imaginait la voir, profitant des heures de liberté absolue que lui procuraient les exercices, endosser en hâte sa tunique de crépon, boucler à son cou son collier, et, trompant la surveillance de Thi-Baÿ, courir vers le Sanatorium où l'attendait le traître au teint de citron.

Il la voyait, souriant et balançant gracieusement les bras, cheminer sous les frangipaniers de l'avenue, franchir le portail de briques où grimaçaient des monstres de terre émaillée. Il la voyait apparaître, blanche et dorée, hors de la tunique

dégrafée. Il gémissait sourdement et ses mains frissonnaient, secouées par le vent de la folie renaissante.

Souvent, comme il errait dans le crépuscule à la recherche de l'absent, les abominables visions se présentaient à son esprit ; il revenait en courant vers le camp, tête basse, bousculant les rondes d'enfants qui tournaient dans les chemins envahis par l'ombre. Sur l'aire battue, Maÿ chantait en s'accompagnant sur la cithare à treize cordes. Il s'asseyait près d'elle, essoufflé, le cœur tressautant :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui? — interrogeait-il lorsque les fils de cuivre cessaient de moduler leurs plaintes aigres.

— Je me suis promenée.

— Où es-tu allée ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire?

Menue et sournoise, elle le défiait de ses yeux calmes et froids, où rien ne se lisait de l'âme impénétrable. Il baissait le front, rustre vaincu d'avance dans cette lutte inégale où son innocence même et sa simplicité faisaient le jeu de son adversaire. Devant cette petite fille qu'il eût aisément broyée entre ses doigts de géant, il restait penaud et muet, désespéré de son impuissance : à quoi lui servaient ses gros poings et ses biceps ?

Farouche, il regardait les lignes d'écume lumineuse émerger de la nuit et mourir sur la plage; les falots des sampans dansaient comme un vol de lucioles. Le feu de Can-Gio ouvrait son œil sanglant et fixe dans les ténèbres épandues sur la baie. La rumeur de la houle emplissait l'horizon; des massifs effacés par l'ombre, descendaient les plaintes chuchotantes des bambous, et les vagues et le feuillage semblaient geindre avec le sauvage affligé.

Cependant l'ironique chanson de la cithare égrenait ses notes railleuses. Maÿ reprenait sa mélopée interrompue. Satisfaite de sa musique, heureuse aussi de la souffrance devinée à ses côtés, elle roucoulait à mi-voix, les paupières battantes et la gorge ondulante... Ah ! l'écraser d'un coup de poing !

XVII

La voix rauque de l'adjudant proféra des commandements et, quatre par quatre, les tirailleurs sortirent du camp dans l'aube grise. Ils défilèrent, silencieux et farouches, dans les rues qui s'éveillaient; les chiens errants jappaient sur leurs talons; la hotte sur le dos, des sampaniers cheminaient en longue file sous les cocotiers inclinés : joyeux de leur pêche nocturne, ils saluèrent la colonne de lazzi égrillards. Stupéfaits de ne point rencontrer l'écho de jadis, ils se turent, redoutant d'avoir troublé quelque grave cérémonie militaire.

Les chantiers du camp nouveau alignèrent au-dessus des talus envahis par l'herbe leurs charpentes inachevées, rongées par les termites, et leurs murs de torchis jaunissant. La clarté blême du petit jour aggravait la tristesse du terre-plein désert où gisaient dans le sable les bennes rouges des wagonnets, pareilles aux tronçons d'une coque échouée.

Les tirailleurs détournèrent la tête : trop de souvenirs habitaient ces cases vides et ces hangars croulants. Hiên tâcha de fermer les yeux : trop longtemps il avait poursuivi en vain l'ombre de l'Aïeul à travers le camp abandonné; dans son cœur las, abreuvé de trop de chagrins, il n'y avait plus de place pour l'espoir; l'absent tardait trop à revenir... Invinciblement, sa marche se ralentissait; ses jambes semblaient le river au sol...

— Avance, Hiên, avance : l'adjudant te regarde, — dit son compagnon en le prenant par le bras.

Le sabre court sonnait sur les pavés; le désespéré fit un effort pour s'arracher à la torpeur qui le gagnait et trotta lourdement, comme un âne trop chargé.

La compagnie pénétra dans la forêt; les sections se dispersèrent. Hiên et Nho suivirent une patrouille que le sergent Cang guida. Derrière les hautes fougères, le tyran disparut.

Hiên écouta craquer les branches tombées que brisaient les pieds nus; d'autres patrouilles, filant par des sentiers voisins, semblaient des hardes de sangliers froissant les feuilles mortes. De la brousse touffue montait le parfum iodé de l'humus séculaire et inviolé, l'âcre odeur des bruyères teintées de rose, le

relent fauve de l'eau croupie. Sur la terre grasse, que les pluies avaient ravagée, se tordaient les racines brunes, pareilles à des pythons monstrueux.

La patrouille fit halte dans une clairière, au bord d'une mare obscure; des arbres géants étendaient sur elle le dais de leurs branches enchevêtrées : banyans aux troncs enrubannés de lianes, tecks élancés et droits aux feuilles de carton terne, gommiers balafrés de coupures béantes qui distillaient la sève sirupeuse et blanche. Dans la boue piétinée par les chevreuils pointaient les tiges vert tendre des herbes naissantes.

Hiên huma l'odeur de la forêt, et son cœur déborda. Toutes ses peines vinrent à lui à la fois, au rappel des parfums familiers : — l'exil, les tortures de l'initiation, les brèves minutes de joie évanouies, les épouvantes de chaque instant, les coups meurtrissant sa face douloureuse, et l'amour malheureux, et l'atroce jalousie... Il arracha de son épaule la bretelle du mousqueton, jeta l'arme loin de lui et s'abattit dans le gazon trempé de rosée, la figure entre les mains. Il pleura, avec des hoquets et des râles qui retentissaient dans la clairière endormie.

— Quelle misère! — gronda Nho. — Et l'Aïeul qui ne revient pas!... Aïeul à deux galons, pourquoi nous as-tu abandonnés?...

Il s'exaspérait, hurlait à son tour.

— Tais-toi, — dit le sergent Cang. — Ne trouble pas le malheureux qui crie sa peine aux esprits de la forêt... Laisse-le pleurer en paix!...

Ils s'assirent sur une souche, écoutèrent en silence la déchirante lamentation qui tantôt retentissait, vibrante et sinistre, sous la voûte des banyans, et tantôt s'apaisait, basse et douce comme une plainte d'enfant. Nho se rapprocha de Cang :

— Maître sergent, — dit-il, — maître sergent, il faut écrire à l'Aïeul; il faut que l'Aïeul sache et qu'il revienne... Écris à l'Aïeul!...

Cang hocha la tête :

— Que lui dirai-je?..

— Tu lui diras que nous souffrons...

— C'est vrai, nous souffrons... Mais faudra-t-il lui dire que nous souffrons par la faute d'un Français?... Pourra-t-il croire,

lui qui est juste, lui qui est bon, à l'injustice et à la méchanceté?... Ne me parlera-t-il pas ainsi : « Cang, tu es un mauvais sous-officier; tu manques à ton devoir : tu dénonces ton chef parce qu'il est sévère et sans indulgence. Tu portes contre lui de terribles accusations, parce que tu ne l'aimes point... Je sais, je sais que tes compatriotes ont ainsi dénoncé faussement des gradés parce que ceux-ci ne leur plaisaient pas... Cang, tu mens!... »

— L'Aïeul ne croira pas que le vieux Cang puisse mentir!

— Il me dira : « Réfléchis bien! Tu prétends que l'adjudant vous insulte, qu'il lève son bâton sur vous. Songe que, s'il a commis cette faute grave, les mandarins à cinq galons s'indigneront contre lui, le châtieront : car de telles actions sont contraires aux lois françaises et aux réglements, et les chefs puniront sévèrement l'homme coupable d'avoir manqué aux lois et aux réglements... Les chefs haïssent la brutalité; mais le mensonge les écœure, et, si tu as menti, si tu as calomnié ton supérieur... »

— L'Aïeul saura distinguer la vérité!

— Il ne me croira point...

— Il te croira!

— Où lui adresserai-je ma lettre?...

— Après l'exercice, pendant la sieste, nous interrogerons les sampaniers... Nous monterons sur les jonques qui sont dans la baie des Cocotiers, et nous demanderons aux pêcheurs d'Annam s'ils n'ont pas vu notre maître... Il faut que l'Aïeul sache!...

Des coups de feu lointains s'espacèrent... Hiên se leva, blême et titubant, et suivit la patrouille qui se glissait dans la brousse.

***

Nho donna un dernier coup d'aviron : le canot vira dans l'eau dorée, vint se coller contre la coque couturée d'une jonque. Des sampaniers accoururent, se penchèrent sur le bordage, saisirent le vieux Cang par les aisselles, le hissèrent sur le pont où séchaient des queues de raies et des peaux de requins.

Autour du terrien, que le tangage inquiétait, les hommes de

la mer. leurs femmes hâlées et rieuses, leurs enfants nus et basanés firent cercle, se poussant du coude, grimpant sur les rouleaux de cordages et jusque dans les agrès. Tous à la fois, ils questionnaient le sergent; des jonques voisines, rangées bord contre bord, d'autres curieux accouraient, avides de connaître le motif de cette visite inattendue :

— Que veux-tu de nous, oncle sergent?

— Pourquoi es-tu venu sur notre barque?

— Que se passe-t-il?

Cang ne répondait rien, demeurant adossé à l'embrasure d'un panneau, déplorant en silence le manque total d'éducation dont faisaient preuve ces marins.

Un vieillard le guida par la main, écarta du poing les indiscrets, fit asseoir son hôte sur une natte :

— Apportez au grand mandarin du thé et du bétel! — commanda-t-il.

Il prit place lui-même sur la natte en face du sergent, lui tendit une cigarette. Et Cang lui demanda :

— N'as-tu pas vu, dans tes voyages, n'as-tu pas vu mon maître?

— Qui est ton maître?

— L'Aïeul à deux galons.

— Ton maître est donc un vieil homme?...

— C'est un homme très jeune, qui a des yeux clairs et souriants, des moustaches tombantes et couleur de maïs, et qui porte sur ses manches deux galons d'or. C'est un homme qui est bon avec les Annamites, qui leur parle avec une voix très douce, dans leur langue, qui donne des remèdes aux malades, aux petits enfants des sous et des caresses, qui sait lire dans nos livres et connaît nos légendes et nos poèmes... Il est instruit, il est sage comme un homme très âgé, et c'est pourquoi nous l'appelons notre Aïeul....

— Dans quelle région se trouve-t-il?

— Il est parti par la grande route qui va de Saïgon à Hué, et, depuis son départ, nous n'avons pas eu de ses nouvelles... Quelqu'un des tiens l'a-t'il-vu?

— L'Annam est immense; les ports où sont armées nos jonques sont innombrables : les unes ont été lancées à Nha-Trang, d'autres à Phan-Rang, d'autres à Phan-Tiet, d'autres

à Cam-Ranh..... Mais nous sommes des gens de la côte et jamais aucun de nous ne se risque à remonter les torrents, à pénétrer dans la montagne....

— Mais les montagnards viennent vendre les cardamomes aux villageois des plaines : peut-être un marchand, causant avec les tiens, a-t-il pu parler de mon maître?...

— Peut-être.... Holà! vous autres, ouvrez vos oreilles : quelqu'un d'entre vous a-t-il ouï parler d'un certain Aïeul à deux galons?

— Moi! moi! — crièrent plusieurs voix.

— Moi, je l'ai vu!

Un jeune pêcheur sortit du cercle, s'avança près de la natte et répéta :

— J'ai vu l'Aïeul!

Un soir, sur la place étroite d'un hameau perdu, à la lisière des bois profonds, il avait vu la foule des paysans et des bûcherons assemblée autour du banc où trônait un officier, un lieutenant. Cet officier, que les notables nommaient : « l'Aïeul à deux galons », narrait une histoire que les campagnards écoutaient, bouche bée; des garçonnets et des fillettes jouaient à ses pieds; un tirailleur à barbiche blanche allait et venait parmi les groupes....

— C'est lui, — dit Cang, — c'est mon maître!

Alors il fit aux sampaniers consternés le récit des souffrances endurées par leurs frères militaires; il dit les humiliations et les outrages quotidiens, et la folie de Hiên, et l'appel unanime des opprimés à la justice de l'absent....

— Écris-lui, — conseilla le vieux chef, — fais écrire à ton maître, ce soir, par l'écrivain public qui se tient au marché, une lettre qu'une de nos jonques portera. Celui-là, qui a vu l'Aïeul, sera chargé de lui remettre ta plainte et lui répétera tes paroles....

***

— Relis maintenant! — dit Cang.

L'écrivain public assura sur ses oreilles les tiges de ses besicles, prit la feuille à deux mains, l'approcha de la mèche charbonneuse du quinquet, et lut :

Reviens, Aïeul à deux galons. Tu as déjà trop tardé. Après ton départ, le joug a été replacé sur nos cous, plus lourd encore parce que le bouvier avait des rancunes à satisfaire... Le sous-lieutenant est bon, mais il ne voit rien et nous n'osons nous plaindre à lui, car Pietro l'a persuadé que la race annamite était fourbe et dissimulée et que nous étions méchants entre les méchants.

Et l'adjudant est maintenant le maître incontesté. S'il se fût contenté, comme autrefois, de distribuer des jours de consigne, des injures et des coups de pied, nous eussions retrouvé, pour endurer le supplice, notre résignation d'autrefois; on eût courbé l'échine et invoqué ton nom en silence... Mais il a fait pire : se souvenant que tu avais tiré une première fois Hién de ses griffes, il s'est acharné contre ton protégé. Du réveil à l'extinction des feux, il se complait à le torturer, à l'abrutir, à l'épouvanter, de sorte que l'être simple est en train de retourner à ses ténèbres : peut-être reviendras-tu trop tard pour lui rendre une deuxième fois la lumière.

Pardonne à ton vieux serviteur d'avoir osé t'écrire ces choses... Je sais que cela n'est point conforme à la discipline; mais n'est-il pas permis au soldat qui a servi fidèlement pendant des années d'élever la voix en faveur de ses frères d'armes malheureux ?

J'ai trente ans de services, Aïeul : pendant trente ans, des officiers et des sous-officiers français m'ont commandé; les uns étaient affables et doux comme toi; d'autres étaient rigides et inaccessibles, mais tous étaient justes, et j'obéissais, et tous les tirailleurs annamites obéissaient avec joie... Celui dont je te parle est injuste et cruel, et jamais je n'avais rencontré son pareil.

Nous plions encore devant lui : le jour est proche où le vase trop plein débordera de toutes parts, où les victimes frémissantes s'insurgeront...

Hâte-toi, Aïeul à deux galons : tes petits-enfants crient vers toi et se lassent de n'être point entendus... Hâte-toi ! !...

ÉMILE NOLLY

(La fin au prochain numéro.)

LES OPÉRATIONS

DU GÉNÉRAL D'AMADE

Destiné à punir les tribus chaouïa des massacres et du pillage de Casablanca, le corps de débarquement n'avait, à la fin de 1907, encore rien fait pour obtenir ce résultat. Les quelques sorties de courte portée, exécutées en août et septembre, dégagèrent temporairement les abords de la ville ; mais pendant tout l'automne suivant nos troupes se confinèrent dans une inaction absolue. D'abord décontenancés par la prise de leurs camps de Taddert et de Sidi-Brahim (11 et 21 septembre), les Marocains, devant la passivité de leur ennemi, reprirent confiance. Un nouveau rassemblement s'installait à la Kasba Médiouna, à moins de vingt kilomètres de Casablanca, et des partisans rôdaient aux alentours des camps, rendant la banlieue dangereuse pour les promeneurs et les soldats isolés.

La circonspection du corps expéditionnaire paraissait augmenter en même temps que la hardiesse de ses adversaires, à tel point qu'une forte reconnaissance ayant essuyé, vers la fin de décembre, quelques coups de feu tirés par une dizaine de cavaliers ennemis, se replia immédiatement par échelons sur le camp. Cet état d'esprit avait fini par exercer sur la santé morale et physique des troupes une fâcheuse influence qui se traduisit par quelques désertions et un assez grand nombre de cas de typhoïde. D'autre part, dans

l'esprit des Chaouïa, notre prestige était réduit à néant; notre constante immobilité les avait convaincus que nous étions impuissants à pénétrer dans l'intérieur des terres au delà de la zone commandée par les canons de la flotte. Aussi pouvait-on prévoir qu'une offensive rapide et de faible envergure ne suffirait plus, comme elle le pouvait quatre mois plus tôt, à amener la soumission des tribus hostiles, mais qu'il faudrait une longue campagne pour pacifier le pays et conquérir les gages d'une tranquillité durable.

Telle était la situation lorsque le général d'Amade fut appelé à prendre le commandement du corps expéditionnaire.

Entre la nomination du nouveau commandant en chef et son arrivée, des événements inattendus se déroulèrent à Casablanca. Le général Drude, en signalant la présence de l'ennemi à Médiouna, avait demandé des renforts pour le disperser; mais avant leur arrivée, jugeant sans doute l'occasion favorable, il marcha avec cinq bataillons sur la Kasba et s'en empara après un court engagement pendant lequel l'ennemi n'offrit qu'une faible résistance. Le lendemain la colonne razziait un troupeau au marabout de Sidi Aïssa, situé à dix kilomètres au delà, puis le général rentrait à Casablanca où la majeure partie de la colonne le rejoignait peu après.

L'opération de Médiouna allait compliquer la tâche du nouveau commandant du corps expéditionnaire.

Après trois mois d'inaction absolue il eût été désirable, en effet, lorsqu'on prendrait l'offensive, de le faire avec une indépendance complète et tous les éléments nécessaires pour poursuivre les opérations sans arrêt et frapper une succession de coups capables de briser la résistance d'un ennemi dont la persévérance n'est pas la qualité dominante. Or le corps de débarquement ne possédait pas au commencement de janvier l'outillage rendant possible une campagne de ce genre. Les moyens de transport étaient absolument insuffisants. La pénurie d'animaux de bât et de trait était telle que la colonne qui avait pris Médiouna ne put s'y maintenir plus de deux jours faute de vivres et qu'il fallut faire rentrer quatre bataillons sur les cinq dont se composait son infanterie.

Dans ces conditions, le général d'Amade allait se trouver dans l'alternative, soit de continuer l'offensive avec des

ressources restreintes, soit de la suspendre en attendant l'arrivée des éléments qui lui manquaient. Dans le premier cas, le rayon d'action des colonnes serait limité par le manque d'approvisionnements et elles s'exposeraient à ne pouvoir prolonger leurs mouvements autant que la situation militaire le comporterait. Dans le second, on donnait à l'ennemi la possibilité de reprendre courage une fois de plus et on perdait ainsi le bénéfice du coup d'énergie de Médiouna.

C'est pour la première méthode que le général d'Amade se décide. Se rendant compte que contre un ennemi brave et mobile, mais sans unité ni cohésion, il n'est pas de meilleure tactique qu'une inlassable activité, il va d'abord rayonner dans le pays, marchant sur tous les groupes qui lui sont signalés, les dispersant et retournant les combattre chaque fois qu'ils se reforment jusqu'à ce que la supériorité morale et matérielle soit définitivement acquise aux Français. Après cette première phase où l'action sera purement militaire, commencera une seconde pendant laquelle les armes et la diplomatie s'appuieront mutuellement : elle consistera à créer dans les Chaouïa des postes fixes provisoires, qui serviront à la fois de centres de protection pour les fractions soumises et de bases pour les dernières opérations. Ce but atteint, il restera à achever la pacification en facilitant chez les Chaouïa l'organisation d'une autorité locale capable d'y maintenir l'ordre et permettant ainsi au corps de débarquement de se retirer sans crainte de voir Casablanca menacé à l'avenir. Pendant cette troisième période notre action sera purement politique.

*
* *

Les troupes que le général d'Amade trouvait à Casablanca se composaient de six excellents bataillons déjà très entraînés en Algérie sur la frontière oranaise ou dans les postes de l'extrême-sud, et que les quelques combats qui suivirent le débarquement avaient familiarisés avec la tactique de l'adversaire. Deux batteries de campagne, une de montagne, et six sections de mitrailleuses appuyaient très effectivement cette infanterie. Mais la cavalerie, ne comportant que deux esca-

drons, était tout à fait insuffisante; quant au train, il disposait à peine d'une quarantaine d'*arabas*. Les renforts demandés pour la prise de la Kasba Médiouna comptaient quatre escadrons, une batterie de 75 et trois bataillons d'infanterie : ces dernières unités appartenaient à des régiments moins entraînés que ceux qui se trouvaient à Casablanca, et peu préparés par la vie de garnison à faire campagne. Aucun de ces bataillons n'avait encore vu le feu; ils allaient d'ailleurs être employés immédiatement en première ligne et ne tarderaient pas à faire bonne figure à côté des régiments plus aguerris.

Les nouveaux contingents constituaient donc un précieux appoint au corps de débarquement. Malheureusement, le gouvernement retirait d'une main ce qu'il donnait de l'autre, en envoyant l'ordre de faire occuper Fedala et Bou-Znika par des garnisons d'un effectif total de deux mille hommes. Cette mesure avait été prise à la demande de notre consul à Rabat, qui, devant l'attitude hostile de la population de ce port, demandait à ce que les communications par terre avec Casablanca fussent assurées. Les troupes ainsi immobilisées dans une direction excentrique n'étaient pas utilisables — momentanément du moins — pour les opérations actives, de sorte que le général d'Amade allait se trouver, sauf en ce qui concerne la cavalerie, dans une situation à peu près équivalente à celle de son prédécesseur.

L'ennemi de son côté avait été renforcé par une mehalla que Moulaye Hafid envoya pendant l'automne dans la province des Chaouïa et que commandait le fils de son oncle Moulaye Rachid. Ce noyau de réguliers fort de deux à trois mille hommes possédait quelques canons Krupp de montagne assez pauvrement servis. Il détacha dans la tribu des Medakra, la plus hostile aux Français, un contingent de sept cents hommes sous les ordres d'Omar Sketani. La fraction principale se trouvait à Médiouna le 1er janvier et se replia de ce point sur Settat, établissant ses campements au sud de la ville. A cette aide matérielle donnée par les mehallas, allait bientôt s'ajouter l'appui moral que Moulaye Hafid devait apporter aux Chaouïa en s'installant avec toutes les forces qu'il avait pu recruter à Marrâkech au gué de Mechra ech Chaïr sur la frontière même de leur pays. Si les Chaouïa nous étaient très inférieurs par

l'organisation et l'armement, ils avaient l'avantage du nombre, de la mobilité et surtout la possibilité d'échapper à nos coups en se réfugiant sur le territoire des tribus voisines où il nous était interdit de les suivre.

Le nouveau commandant en chef prit immédiatement ses mesures pour se mettre en route sans délai. L'organisation de la colonne destinée à Fedala et Bou-Znika le retarda pendant quelques jours, mais, grâce à l'active impulsion communiquée à tous les services, le corps de débarquement se trouva bientôt en état d'entrer en campagne. Sans attendre la totalité des troupes de renfort — la batterie de 75 et l'escadron du 5e chasseurs n'avaient pas encore rejoint — le général, moins d'une semaine après son arrivée, commençait sa première opération vers l'intérieur.

La direction à prendre s'imposait : c'était celle de Ber Rechid et de Settat. La première de ces localités, quoique inhabitée, n'en restait pas moins un point stratégique très important, car elle se trouve presqu'exactement au centre de la province des Chaouïa et les principales pistes s'y croisent; Settat était la seule ville qui n'eût pas été complètement évacuée par les indigènes et servait de lieu de refuge aux réguliers de Moulaye Rachid.

Première colonne : Combat de Settat (15 janvier). — Le 12 janvier, la colonne se rassemblait sur le front de bandière des camps et se mettait en marche vers le sud aux premières lueurs du jour. Elle comprenait cinq bataillons, le goum, quatre escadrons et une batterie de campagne. Chaque bataillon laissait une de ses compagnies à la défense de la ville. Le soir on bivouaqua à la source d'Aïn Djemma, située à peu près à hauteur et à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Médiouna. Le lendemain, la marche fut reprise sur Ber Rechid qui servait aussi d'objectif au colonel Brulart venant de Médiouna avec six compagnies et une section de 75. La marche convergente s'exécuta sans incident à travers la riche plaine du Tirs couverte de moissons et de douars appartenant à la tribu des Ouled Hariz, dont les notables vinrent se présenter le long de la route aux commandants des deux colonnes.

L'extrême fertilité du pays que les troupes venaient de traverser augmentait le contraste qu'offraient les ruines de

Ber Rechid. La ville, jadis florissante, avait été dévastée par le fils d'el Hadj Hammou, ancien pacha de Casablanca, qui avait également fomenté l'agitation récente entre les Européens. Le général, apprenant que ce personnage s'était retiré dans sa kasba située à quatre kilomètres de Ber Rechid, le cerna le lendemain avec sa cavalerie et le fit prisonnier. Le même jour, un autre des principaux instigateurs des massacres fut capturé dans les environs de Médiouna.

L'occupation de Ber Rechid permettait à la fois d'assurer la fidélité des Ouled Hariz et de constituer une base avancée pour les mouvements ultérieurs des colonnes. Il eût été désirable de pouvoir s'installer dans des conditions analogues à Settat; malheureusement les ressources du corps de débarquement en moyens de transport étaient encore insuffisantes pour cette opération et il fallut se contenter de pousser une reconnaissance sur la ville. Cette pointe devait obliger la mehalla de Moulaye Rachid soit à nous combattre, soit à se retirer; elle éclairerait en outre le commandement sur les dispositions des fractions méridionales des Chaouïa envers nous.

Un détachement important dut être laissé à Ber Rechid pour la défense des campements; les troupes disponibles, dix-sept compagnies, trois escadrons, le goum et une batterie se mettaient en route le 14 janvier à dix heures du soir, sans sacs, les hommes emportant deux repas froids dans leurs musettes.

On s'arrêta au moment du coucher de la lune, vers deux heures; la brume assez épaisse, qui avait dissimulé le mouvement aux émissaires marocains, se dissipa avec les premiers rayons du soleil; on reprit alors la marche et bientôt la très forte position qui précède Settat se dessinait à l'horizon.

A six kilomètres en avant de la ville, se dresse une pente escarpée qui limite au sud la plaine du Tirs et donne accès à un plateau légèrement ondulé, s'étendant jusqu'aux confins de la province. Ce plateau est coupé de plusieurs vallées profondes dont la principale est celle où est bâtie Settat. Le fond de la dépression est jalonné de maisons et de groupes d'arbres entre la plaine et la ville sur une longueur de six kilomètres.

Dès que le jour parut, le goum et les trois escadrons se portèrent en avant et sur le flanc droit pour éclairer la colonne.

Cette cavalerie ne tarda pas à être vivement engagée contre de nombreux Marocains et se rabattit complètement sur les ailes pour dégager le front de l'infanterie. Le régiment de marche mixte du colonel Passard se forma en ligne et se dirigea à bonne allure sur les hauteurs situées à l'ouest du débouché de la vallée, balayant l'ennemi devant lui. Il fut accueilli par un feu très nourri dès qu'il couronna le plateau, mais, soutenu par le régiment Taupin et par une partie de la cavalerie, il continua son mouvement de crête en crête ; le 1er escadron chasseurs d'Afrique chargeait et dispersait tous les groupes qui faisaient mine de résister. Les Marocains se débandèrent et s'enfuirent vers le sud. Arrivé à hauteur de Settat, le régiment Passard exécuta un changement de direction à gauche et se porta vers la ville dont quelques salves chassèrent les derniers défenseurs. La cavalerie faisant le tour de l'enceinte parvint jusqu'aux camps de la mehalla, qu'elle incendia, et sabra une trentaine de fantassins qui ne les avaient pas encore évacués.

Tandis que ces événements se passaient à Settat, la réserve, composée de cinq compagnies escortant quelques *arabas* destinées au transport des blessés était restée en position au débouché de la vallée. Le général, qui se trouvait avec cette fraction de la colonne, reçut de plusieurs émissaires de la tribu locale, les Mzamza, l'assurance que seule la mehalla hafidienne nous combattait, qu'elle s'était dispersée, et que les habitants de la vallée ne tireraient pas un coup de fusil ; une profusion de drapeaux blancs flottant sur les maisons et les tentes semblait confirmer ces promessses. Aussi le général se décida-t-il à rejoindre les troupes de première ligne qui s'étaient arrêtées à Settat et se mit en marche par la piste qui suit le fond de la vallée. A peine le détachement s'y était-il engagé qu'il fut accueilli sur la gauche, de flanc et à revers, par une vive fusillade. C'était un important contingent de la tribu des Medakra qui avait d'abord marché sur Ber Rechid, mais trouvant ce point trop fortement occupé, s'était rabattu sur la colonne pour la prendre en queue. Le feu plongeant de l'ennemi contre nos troupes placées dans des conditions de terrain très désavantageuses rendait la situation d'autant plus difficile que les Mzamza, jugeant notre position désespérée, ne purent résister à la tentation de se joindre à nos nouveaux agresseurs ; quoique

attaquée de tous côtés, la colonne continua son mouvement, et repoussa partout l'ennemi, auquel l'artillerie infligea de grosses pertes.

Les deux détachement opérèrent leur jonction sur le plateau, et après une halte de quelques minutes reprirent le chemin de Ber-Rechid où ils arrivèrent vers minuit après une marche presque ininterrompue de soixante-quinze kilomètres qui avait duré vingt-six heures. Pour la première fois les Marocains n'esquissèrent pas de retour offensif et aucun incident ne vint troubler le retour.

Le succès de l'opération était aussi complet que le permettaient les conditions dans lesquelles elle avait été entreprise Non seulement on avait infligé à l'ennemi des pertes sensibles, mais encore on avait réussi à le surprendre complètement : tous les douars que nous avions traversés pendant la matinée étaient remplis de vieillards, de femmes et de troupeaux qui s'enfuyaient à notre approche et obligeaient fréquemment la ligne d'infanterie à cesser le feu. L'excellent résultat obtenu était dû à la marche de nuit précédant le combat, à l'offensive vigoureuse prise sur le champ de bataille et à l'adoption de lignes de tirailleurs, formation souple et maniable, remplaçant avantageusement les pesants carrés employés pendant la première partie de la campagne.

Après un jour de repos à Ber Rechid les troupes qui avaient combattu à Settat retournèrent s'approvisionner à Médiouna et à Casablanca.

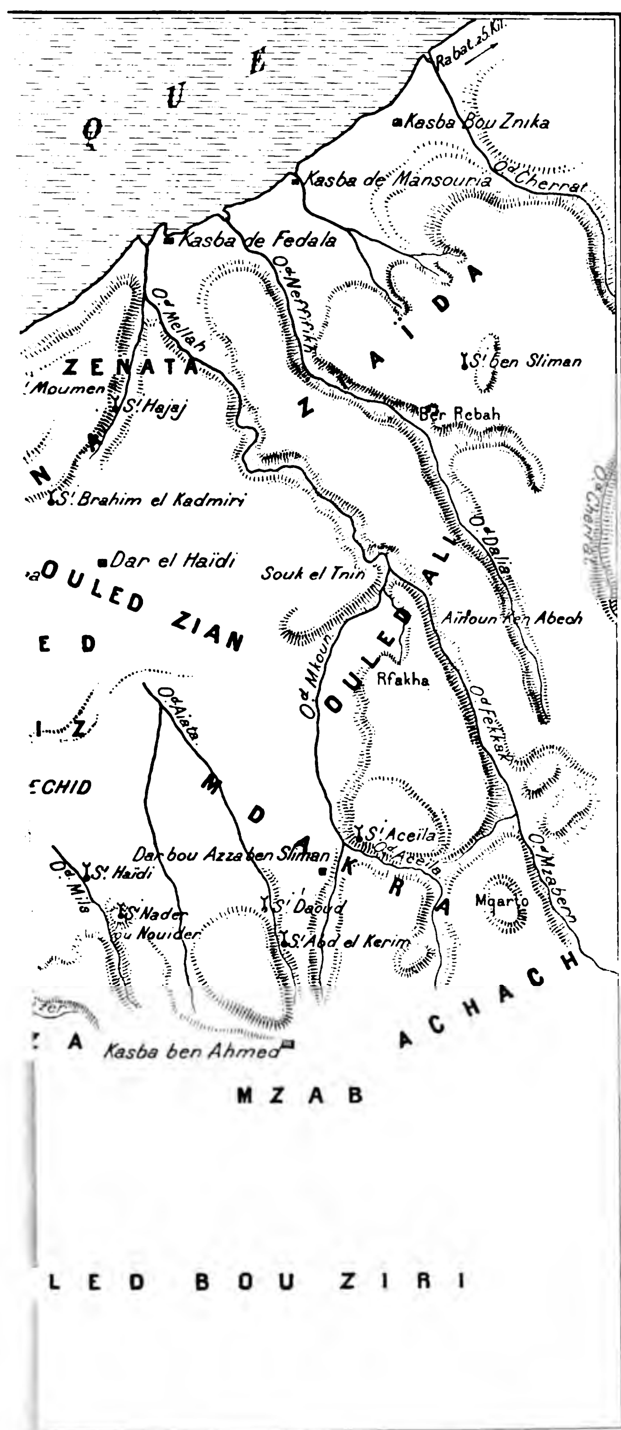
Deuxième colonne : combat de l'Oued M'Koun (24 janvier). — La mehalla de Moulaye Rachid s'était repliée après le combat du 15 janvier hors du rayon d'action imposé à nos colonnes par les nécessités du ravitaillement. La deuxième opération du corps de débarquement devait donc naturellement être dirigée contre les Medakra dont l'attaque inopinée avait fortement gêné une partie de nos troupes dans la vallée de Settat. Après avoir pourvu à l'occupation des postes de Ber Rechid et de Médiouna entre lesquels on répartit les huit compagnies du 2e étranger, le commandant en chef divisa le reste de ses forces en deux détachements égaux. L'un, commandé par le général lui-même, reçut le nom de colonne du littoral, l'autre, placé sous les ordres du colonel Boutegourd, fut baptisé

colonne du Tirs (ou des Terres Noires) : chacun se compos de neuf compagnies, deux escadrons, une batterie de 75 et d mitrailleuses. L'aérostat accompagnait la colonne du littora Les deux détachements devaient exécuter une opération combinée contre les Medakra; leurs bases respectives étaien Médiouna et Bou-Znika, où les troupes commandées par le général arrivaient le 22 janvier. Le mouvement commença le lendemain. La colonne du littoral devait traverser d'abord le territoire des Ziaïda qui, quelques semaines auparavant, avaient trahi le chef aziziste Bouchta ben Bagdadi, et dont l'hostilité contre nous n'était pas douteuse. Malheureusement le ballon ayant exécuté la veille et l'avant-veille plusieurs ascensions, les Ziaïda, ainsi avertis de notre marche, s'étaient enfuis après avoir levé leurs douars en toute hâte ainsi que l'attestaient les charrues abandonnées dans les champs. Le général campa le soir à Ber Rebah, sur le cours supérieur de l'oued Nefifikh.

Le lendemain 24, la marche fut reprise, toujours dans la direction du sud, et bientôt on entendit le canon de la colonne du Tirs.

Celle-ci avait bivouaqué à vingt-cinq kilomètres de Médiouna et se vit attaquée dans la matinée, après deux heures de route, par les cavaliers Medakra. Elle continua à progresser en refoulant sans peine l'ennemi jusqu'à la vallée de l'oued M'koun, où elle s'arrêta et se déploya pour attendre le colonne du littoral. Cette dernière ne progressait que lentement en raison des difficultés du terrain très accidenté. Son convoi, alourdi par le ballon et la pénurie d'animaux de trait pour les *arabas*, restait assez loin en arrière. Seuls le bataillon d'avant-garde et l'artillerie parvinrent dans l'après-midi à prolonger la gauche du colonel Boutegourd. Les feux d'infanterie et d'artillerie réussirent à déblayer la vallée tandis que la cavalerie des deux colonnes se portait jusqu'aux crêtes opposées et exécutait une charge qui parvenait presque à rejoindre les Marocains malgré un terrain des plus défavorables. Les chasseurs mirent vivement pied à terre et poursuivirent l'ennemi d'un tir efficace de carabines à courte distance.

A ce moment, les Medakra se retiraient sur tous les points, le soir tombait et les deux colonnes se concentrèrent sur le



O
U
E
Rabat 25 Kil.
Kasba Bou Znika
Kasba de Mansouria
Od Cherrat
Kasba de Fedala
Od Neffifikh
Od Mellah
ZENATA
Moumen
S' Hajaj
S' ben Sliman
Ber Rebah
S' Brahim el Kadmiri
Dar el Haïdi
Souk el Tnin
OULED ZIAN
Od Dalia
Aïtoun Ben Abeoh
OULED ALI
Rfakha
Od Mkoun
Od Aïata
Od Fekkak
ECHID
MDAKRA
S' Aceïla
Od Aceïla
Dar bou Azza ben Sliman
S' Haïdi
Od Mils
S' Nader ou Nouider
S' Daoud
S' Abd el Kerim
Mgarto
Od Mzabern
ACHACH
Kasba ben Ahmed
MZAB
LED BOU ZIRI

versant nord de la vallée de l'oued M'koun pour y bivouaquer. Ce mouvement de repli attira un petit nombre de partisans marocains que le feu des sections de mitrailleuses suffit à faire fuir.

Le manque d'approvisionnements obligea encore les colonnes à regagner Médiouna où elles arrivèrent le lendemain après une marche des plus pénibles dans les terres lourdes et collantes.

Le simple exposé des faits suffit à montrer que le succès de cette seconde colonne fut inférieur à celui obtenu après l'affaire de Settat. Les pertes des Medakra ne devaient pas être très considérables : aucun douar n'avait pu être surpris ni détruit.

Ce résultat limité était dû à trois causes distinctes ; l'emploi du ballon, la lenteur du convoi insuffisamment outillé en moyens de transport et enfin le fait que les deux colonnes, à cause de leur rayon d'action restreint avaient dû effectuer leur jonction non au cœur du pays des Medakra, mais seulement près de sa lisière, en sorte qu'elles ne s'étaient rejointes que sur le champ de bataille et pour se présenter de front à l'adversaire. Le bénéfice du mouvement convergeant avait ainsi été perdu.

Pendant les quelques jours de repos qui suivirent l'affaire de l'oued M'koun un détachement du train assez important arriva d'Algérie. Depuis un mois, on avait pu conclure quelques marchés avec les indigènes pour une location permanente de chameaux, remplaçant avantageusement le fâcheux système des réquisitions auquel l'intendance s'était d'abord vu obligée de recourir. Grâce à ces améliorations, la portée des colonnes pouvait être augmentée de deux à trois jours.

Troisième colonne : combats de Dar Kseibat (2 février) et d'el Mekki (5 et 6 février). — Après le dernier engagement avec les Medakra, il n'avait pas été possible de profiter des avantages obtenus et de poursuivre l'ennemi. Aussi le commandement eût-il probablement dirigé sa troisième opération contre cette turbulente tribu, si un événement important, survenu sur un autre point, n'était venu l'orienter dans une direction différente.

Le 26 janvier, la colonne du littoral était rentrée de Médiouna à Casablanca, tandis que celle du Tirs se portait sur

Ber Rechid où elle devait séjourner en attendant la reprise de l'offensive. Le 1er février, le colonel Boutegourd apprit que certaines fractions soumises des Ouled Hariz avaient été molestées presque sous les murs de la place. En conséquence il quitta Ber-Rechid pendant la nuit du 1er au 2 février avec une forte reconnaissance composée de six compagnies, deux escadrons, une batterie, deux sections de mitrailleuses et quelques goumiers. Il se dirigea sur la zaouïa el Mekki où on avait signalé la présence d'un important troupeau appartenant à des tribus hostiles.

La cavalerie arrivant un peu avant le lever du soleil à la zaouïa s'empara sans résistance de deux à trois mille têtes de bétail. Le but de l'opération était rempli, mais, le commandant de la colonne, désirant sans doute reconnaître cette partie du pays que nous n'avions pas encore parcourue et voir si des rassemblements ennemis y campaient, se dirigea sur Dar-Kseibat, à dix kilomètres plus au sud, laissant deux compagnies de tirailleurs, deux escadrons de chasseurs d'Afrique et la section de mitrailleuses Bosquet à la garde du troupeau. Il parvint jusqu'à Dar Kseibat sans apercevoir de Marocains, mais à peine son mouvement de repli avait-il commencé que de nombreux cavaliers apparurent de tous côtés; le détachement se trouva bientôt vivement pressé.

Pendant ce temps, les troupes restées à el Mekki se voyaient également attaquées par des forces très supérieures. Les deux compagnies de tirailleurs furent rappelées vers le gros de la colonne; les cavaliers ayant perdu plusieurs chevaux et épuisé presque toutes leurs cartouches furent obligés de charger pour se dégager. Pendant ce mouvement, au cours duquel un peloton se laissant entraîner trop loin fut un moment sérieusement compromis, le troupeau retomba aux mains de l'ennemi. La section de mitrailleuses, laissée très en l'air, se vit un instant entourée par les Marocains; elle réussit à se faire jour grâce au sang-froid de son chef, mais trois mulets ayant été atteints on dut abandonner le télémètre et l'affût d'une des pièces. Cependant, les troupes revenant de Dar Kseibat avaient réussi à gagner un piton isolé situé à deux kilomètres de la zaouïa et commandant toute la plaine environnante. L'artillerie y trouva une excellente position de tir, tua

beaucoup de monde aux Marocains et les obligea à se retirer. La colonne regagna Ber Rechid sans incident.

L'effet moral produit par la prise des trophées que l'ennemi avait pu emporter était largement compensé par les pertes considérables que nous lui avions infligés ; néanmoins il était indispensable de revenir sans délai sur le lieu du combat.

Dès que le général d'Amade en eut reçu la nouvelle, il quitta Casablanca avec la colonne du littoral, et renforcé à Ber Rechid par celle du Tirs arrivait le 5 février à la zaouïa el Mekki. Le bivouac était à peine installé que l'ennemi se présenta en masse venant de l'est. Les troupes prirent les armes et le refoulèrent sans peine jusqu'à six kilomètres du camp. Une attaque de nuit tentée vers onze heures du soir ne réussit pas mieux.

Le lendemain, avant le jour, le général, prenant à son tour l'offensive, chassait devant lui la mehalla hafidienne et les contingents des tribus dans la direction de Settat. Jamais les Marocains n'opposèrent moins de résistance ; leur tir fut déplorable, ils ne tinrent nulle part et se dispersèrent après trois heures de combat.

La colonne poussa jusqu'à Settat dont la kasba fut démolie à la mélinite, et le même soir revenait à el Mekki après avoir couvert plus de cinquante kilomètres.

Après deux jours de repos, les troupes se dirigeaient sur la kasba des Ouled Saïd où elles bivouaquaient le 10 février ; quarante-huit heures plus tard elles étaient à Ber Rechid, après avoir parcouru la plus grande partie du territoire de l'importante tribu des Ouled Saïd, complètement évacué par ses habitants. Les uns s'étaient retirés vers le sud en même temps que la mehalla, mais la plus grande partie avait transporté ses douars à la lisière du pays des Chiadma, autour de la cabane d'un ermite nommé Bou Nouala qui prêchait la résistance aux Français et assurait à ses fidèles que nos obus se changeraient en eau et que nos fusils partiraient par la crosse.

Quatrième colonne : combats de Ber Rebah (17 février) et de Sidi Daoud (18 février). — La traversée de la région des Ouled Saïd ayant momentanément dégagé les environs de Ber Rechid et la partie occidentale de la province, le corps de débarquement allait pouvoir reprendre ses opéra-

tions contre les groupes de l'est et notamment contre les Medakra. Le général désirant employer le plus de troupes possible et ne pouvant encore, faute de moyens de transport, s'avancer à plus de trois jours de marche dans l'intérieur, avait conçu le projet de former plusieurs colonnes dont les unes attireraient l'ennemi dans la plaine, tandis que d'autres le prendraient à revers du côté des montagnes. Les amorces devaient être fournies par les garnisons de Ber Rechid et de Bou-Znika.

Pour l'accomplissement de ce plan général, le commandant en chef avec les colonnes du Tirs et du littoral exécutait d'abord une feinte sur Settat, qu'il occupait sans résistance dans l'après-midi du 16 février. Le lendemain, il revenait sur ses pas jusqu'au débouché de la vallée, puis se dirigeait vers l'est en suivant le pied des hauteurs.

Les opérations proprement dites commencèrent le 18. Le général, quittant de bon matin son bivouac de l'oued Tamazer, reprenait sa marche vers l'est dans la direction du marabout de Sidi Daoud. Ce point était également l'objectif de la colonne venue de Ber Rechid sous les ordres du colonel Brulart et forte de cinq compagnies, d'une section de campagne et de quatre pièces de 37 de marine montées sur *arabas*. Enfin un détachement de composition analogue avait quitté l'avant-veille Bou-Znika, se dirigeant vers le sud par Sidi ben Sliman et Ber Rebah. Le colonel Taupin la commandait.

Lorsque la colonne principale eut traversé l'oued Mils, elle rencontra des contingents des tribus qu'elle commença à refouler sur Sidi Daoud. Bientôt le bruit d'une violente canonnade venant du nord annonçait que le colonel Brulart était sérieusement engagé. On découvrit dans la plaine des masses très nombreuses s'avançant contre le détachement de Ber Rechid, qui, en raison de son petit nombre, ne pouvait progresser rapidement. La colonne du littoral obliqua à gauche pour lui prêter main forte; ce mouvement retardait celui de la colonne du Tirs et la jonction des trois détachements à Sidi Daoud ne s'opéra que tard dans la soirée. Aucune nouvelle n'était parvenue de la colonne Taupin.

On apprit seulement le lendemain que ce détachement s'était vu attaquer dès le 16, après avoir dépassé Sidi ben

Sliman. Il avait ce jour-là facilement repoussé l'ennemi et bivouaqué en deçà de Ber Rebah. Le lendemain, il éprouva les plus grandes difficultés à franchir le défilé et l'oued Nefifikh : il fallut dételer les pièces, les tirer à la bricole et transporter les obus à dos d'homme. Une avant-garde d'une compagnie envoyée de l'autre côté de la vallée pour protéger le mouvement, harcelée par les fantassins et les cavaliers marocains, perdit trois de ses chefs de section sur quatre et ne put se maintenir qu'en chargeant plusieurs fois à la baïonnette. Lorsque la rivière fut franchie, l'artillerie et le reste de l'infanterie vinrent se mettre en ligne, et après un combat assez chaud obligèrent l'ennemi à se retirer. On avait dépensé au cours des deux engagements du 16 et du 17, la plus grande partie des munitions et on ne pouvait compter sur aucun ravitaillement. Comme d'autre part, de forts partis marocains avaient été immobilisés pendant deux jours grâce à lui, le colonel Taupin jugea qu'il avait suffisamment rempli sa mission et qu'il exposerait ses troupes à des dangers inutiles en continuant son mouvement vers le sud. Il se replia donc sur Fedala par la rive gauche du Nefifikh sans être sérieusement inquiété.

Cinquième colonne : combat de Souk el Tnin (29 février). — Les dernières opérations n'avaient pas donné tous les résultats qu'on en espérait. Elles démontraient à nouveau les inconvénients qu'offre l'emploi de petites colonnes isolées. Aussi, pour son prochain mouvement offensif, le général groupait toutes ses forces en un seul bloc, adjoignant le détachement Taupin à la colonne du Tirs et le détachement Brulart à celle du littoral. Cette masse de vingt-cinq compagnies, cinq escadrons et quatre batteries bivouaquait le 28 février sur les bords de l'oued Mellah, à l'est de Dar el Haïdi.

Le lendemain, l'étape devait être fort courte : on attendait un important convoi à quelques kilomètres en amont, au gué de Souk el Tnin, près du confluent de l'oued M'koun, à l'endroit même où avait eu lieu le combat du 24 janvier. Les troupes s'arrêtaient sur le plateau élevé qui domine au nord le cours du M'koun. Pour protéger les opérations du ravitaillement, trois escadrons furent détachés en surveillance, vers le sud tandis que deux bataillons d'infanterie, une batterie de

montagne et une section de 75 remplissaient le même rôle dans la direction du sud-est, observant la haute vallée de l'oued Mellah.

Les cavaliers, après avoir franchi le ruisseau, trouvèrent une pente ascendante se prolongeant pendant plusieurs kilomètres, de sorte qu'ils durent s'éloigner considérablement du reste des troupes avant d'atteindre une crête qui leur permît de découvrir suffisamment le terrain en avant. A peine y étaient-ils parvenus que des Marocains montés parurent. Les pelotons mirent pied à terre et tinrent l'ennemi en respect par le feu de leurs carabines. Le combat se prolongeait et les cartouches commençaient à s'épuiser lorsque des fantassins ennemis dépassèrent le rideau de cavaliers et se rapprochèrent lentement des nôtres en utilisant les moindres replis du sol. Toutes les munitions étaient consommées, et, les tirailleurs chaoüia progressant de plus en plus, il ne resta aux chasseurs d'autre ressource que de charger. La charge s'exécuta par échelons et en fourrageurs. Elle dégagea momentanément la crête, mais ce répit dura peu; il fallut charger de nouveau à plusieurs reprises. Chaque fois on laissait quelques hommes sur le terrain et la situation devenait critique. Heureusement, la position difficile de la cavalerie avait été aperçue et un bataillon de tirailleurs allégés fut envoyé à la rescousse. L'apparition de cette infanterie fut comme un coup de théâtre; le mouvement en avant des Marocains s'arrêta net, et ils commencèrent immédiatement à se retirer. L'arrivée de quatre autres bataillons auxquels se joignirent plusieurs batteries transformèrent cette retraite en déroute. La nuit mit fin au combat.

Au lieu de poursuivre plus avant vers le sud les Medakra, le commandement préféra, le lendemain, reconnaître la situation vers l'est, chez les Ziaïda, dont on n'avait pas visité le territoire depuis l'affaire de Ber Rebah. Le 1er mars, la colonne se portait sur le marabout de Sidi ben Sliman, d'où une reconnaissance s'assura que toute la région avait été évacuée. Les jours suivants les troupes se rapprochèrent de Casablanca pour se ravitailler. Le 6, elles campaient à Si Hajaj, prêtes à se porter de nouveau contre les Medakra et à leur livrer un combat décisif.

Sixième colonne : Combats de Sidi Aceïla (8 mars) et de Sidi

el Ourimi (15 mars). — Le territoire des Medakra est à peu près également réparti entre la plaine du Tirs et le plateau très accidenté et très raviné qui la limite au sud. Les précédentes colonnes n'avaient encore combattu cette tribu que dans la plaine, mais maintenant le corps de débarquement mieux outillé allait pouvoir s'éloigner davantage vers l'intérieur des terres et suivre l'ennemi jusque dans ses repaires.

Le 7 mars, la colonne allait bivouaquer sur l'oued Aïata, près de la frontière septentrionale du pays Medakra. Le lendemain, les troupes se mettaient en marche sur deux colonnes se dirigeant sur Dar bou Azza, groupe de maisons situé au revers du plateau. Un rideau de cavaliers marocains défendit mollement les approches des hauteurs. Notre première ligne, après avoir occupé Dar bou Azza poursuivit l'ennemi en retraite dans la vallée de l'oued Aceïla. A ce moment on apprit que les campements de la tribu et de la mehalla d'Omar Sketani se trouvaient à l'est du massif de Mqarto. Les trois colonnes, du littoral, de Ber Rechid et de Bou-Znika exécutèrent un mouvement de conversion à gauche, tandis que la colonne du Tirs se maintenait près de Dar bou Azza pour protéger le convoi des trains régimentaires.

L'avant-garde de la colonne principale, poursuivant son mouvement, couronna vers trois heures un des ravins tributaires de l'oued Mzabern. Dans le fond étaient agglomérés les douars que l'ennemi n'avait pas eu le temps de lever, et parmi eux, le campement de la mehalla où l'on trouva un affût, des caisses d'obus, un grand nombre de cartouches et des approvisionnements de toute sorte. Au delà de l'oued Mzabern, le ravin était prolongé par un défilé regagnant à trois kilomètres vers l'est le plateau des Achach. Ce défilé était obstrué par une cohue d'animaux et d'hommes essayant d'échapper à notre poursuite. Toute l'artillerie disponible se mit en batterie au bord du ravin et ouvrant un feu rapide auquel se joignirent deux sections de mitrailleuses et les compagnies d'infanterie les plus avancées, inonda de projectiles la masse des fuyards, couvrant de cadavres le sentier et les pentes du défilé que les Marocains tentèrent vainement d'escalader sous les rafales meurtrières.

Après un quart d'heure de bombardement, le général, ayant

jugé l'exécution suffisante, regagna Dar bou Azza. Sur ce point la colonne du Tirs, attaquée par un fort parti de Mzab, avait remporté de son côté un succès complet, rejetant l'ennemi en désordre et lui infligeant des pertes considérables.

Après avoir vaincu les Medakra au cœur de leur pays, le commandant en chef se tourna contre les Mzab, campant le 9 au marabout d'Abd el Kerin et continuant le lendemain sa route sur la Kasba ben Ahmed. Les Mzab, sans doute impressionnés par leur défaite de l'avant-veille, n'opposèrent aucune résistance sauf quelques cavaliers de la fraction des Achach qui tiraillèrent de loin sur notre avant-garde et ne tardèrent pas à s'enfuir vers le sud. Au delà de la Kasba, de nombreux groupes de Mzab attendaient la colonne et paraissaient se concerter sur le parti à prendre ; la mise en batterie de quelques pièces de 75 eut immédiatement raison de cette hésitation. Les caïds, sans armes, se portèrent au-devant du général, lui offrirent leur soumission et une quinzaine d'entre eux l'accompagnèrent jusqu'à son prochain bivouac, à Sidi-Haïdi.

Complètement tranquillisé du côté de l'est, le général se dirigea sur Settat, à petites étapes, en faisant en sens inverse le chemin qu'il avait suivi avant le combat de Sidi-Daoud. Il eut la satisfaction de trouver le pays complètement repeuplé et les habitants rangés pacifiquement le long de la route pour le saluer. De Settat la colonne se rendit le 14 à la Kasba des Ouled Saïd, qu'elle avait déjà visitée un mois auparavant. Le lendemain elle arriva à Dar ould Fatima vers midi. Pendant cette dernière marche, on ne rencontra aucun douar et le général apprit que la presque totalité des Ouled Saïd et des dissidents de quelques autres tribus avaient renforcé les partisans de l'agitateur Bou Nouala dont les prédications se faisaient de plus en plus menaçantes. Il résolut de disperser sans retard cette agglomération qui pouvait devenir dangereuse.

Pour surprendre Bou Nouala, le général usa d'un stratagème. Il fit dresser le camp à Dar ould Fatima afin de faire croire aux partisans marocains qui rôdaient aux alentours que la colonne ne bougerait plus de la journée. Mais à deux heures, les troupes prenaient les armes, et, laissant le camp à la garde de deux compagnies, se mirent en marche sur la zaouïa d'el

Ourimi dans les environs de laquelle les douars de Bou Nouala avaient été signalés. La ruse réussit; l'ennemi complètement surpris ne chercha pas à résister; tous les cavaliers s'enfuirent vers l'ouest abandonnant dans leurs camps la presque totalité des fantassins, des femmes et des troupeaux. Les fanions blancs qui flottaient sur les tentes firent croire à nos troupes que les gens restés dans les douars se rendaient. Mais au moment où notre ligne atteignait la première rangée de tentes, elle fut accueillie par des coups de feu tirés presque à bout portant et heureusement mal ajustés. Les Marocains essayèrent alors de s'enfuir, mais voyant les Français les serrer de trop près, ils jetèrent leurs armes en demandant quartier. On ne leur fit pas grâce et une cinquantaine furent exécutés, tandis qu'on groupait les non-combattants dans le douar principal qui fut respecté. Tous les autres campements, au nombre d'une trentaine environ, devinrent la proie des flammes. La nuit était tombée lorsque la colonne, remettant en liberté les prisonniers, reprenait le chemin de Dar ould Fatima.

Les combats du 8 et du 15 mars avaient été décisifs. Les soumissions affluaient; la mehalla d'Omar Sketani, abandonnant les Medakra, battit en retraite sur Mechra ech Chaïr et on pouvait considérer qu'à part quelques fractions des tribus orientales, tout le pays chaouïa était fatigué de la lutte et désireux de la voir cesser à n'importe quel prix. Ainsi les Français, grâce à leur incessante activité et à la pression continue exercée sur l'ennemi, avaient reconquis complètement la supériorité morale sur l'adversaire et rétabli leur prestige.

***

Le moment était venu de faire appel à des moyens d'action nouveaux en créant des détachements régionaux destinés à rassurer par leur présence la population soumise, à constituer des bases avancées contre les irréductibles, soit qu'on voulût négocier avec eux, soit qu'on entreprît de nouvelles opérations pour briser complètement leur résistance. Il s'agissait en un mot de matérialiser le résultat obtenu et d'inaugurer une

méthode semblable à celle que venait d'appliquer avec un succès si complet le général Lyautey, en créant les quatre postes qui encerclaient le territoire des Beni-Snassen dissidents. D'ailleurs, cet officier général, envoyé en mission sur la côte occidentale du Maroc avec le ministre de France, allait pouvoir fournir les plus précieux renseignements à ce sujet au chef du corps de débarquement.

Presque en même temps arrivaient cinq bataillons, un escadron et une batterie de renforts, qui permettraient de donner aux postes de solides garnisons, tout en conservant des troupes mobiles en quantité suffisante.

Le plus pressé était d'organiser un détachement sur le territoire des Medakra afin de les empêcher de reprendre courage. Le 28 mars, les colonnes convergeaient de Médiouna et de Ber Rechid sur l'oued Aïata. Le lendemain, pour couvrir l'installation ultérieure du détachement régional, elles se dirigeaient sur le marabout d'Aceïla, traversaient le plateau situé au delà et refoulaient les Medakra de l'autre côté de l'oued Mzabern. Malheureusement, au cours de cet engagement, une pointe de cavalerie se laissa attirer dans une embuscade et perdit deux officiers et quelques hommes. Le détachement régional s'établit à Dar bou Azza, c'est-à-dire à la limite des parties plane et montagneuse du territoire Medakra. L'opération achevée, la colonne, moins le détachement laissé à Dar bou Azza, allait procéder à une opération semblable à Settat, où elle établit ses bivouacs le 7 avril. Pendant la nuit suivante la mehalla de Moulaye Rachid tenta une attaque de nuit contre les camps. Nos troupes prirent les armes avec le plus grand calme, repoussèrent l'assaut par leurs salves et le lendemain rejetèrent l'ennemi vers le sud en suivant la vallée de Settat jusqu'à Aïn Beïda.

Quatre jours plus tard, la colonne, pour dégager les abords de Settat, exécutait une pointe jusqu'au marabout de Dar ould Tounsa, presque à la limite méridionale des Chaouïa. Cette longue marche s'exécuta presque sans opposition ; les quelques coups de fusil tirés ce jour-là furent le dernier acte d'hostilité qui devait se manifester dans cette région.

Seuls quelques douars des Medakra et des Achach (fraction des Mzab) refusaient de se rendre. Pour agir contre eux, on

créa à la Kasba ben Ahmed un troisième détachement régional où la colonne campa jusqu'à la réduction définitive des derniers dissidents.

Il fallut encore, pour y parvenir, quatre reconnaissances offensives, dont la dernière amena un combat assez sérieux livré le 16 mai. Nos troupes franchirent l'oued Mzabern et l'oued Dalia, pénétrant ainsi jusqu'à l'extrémité du pays des Medakra, dans des montagnes qu'ils considéraient comme inaccessibles. Aussi put-on s'y emparer de leurs douars et de tous les approvisionnements qu'ils y avaient réunis. Cette défaite acheva de démontrer à nos derniers ennemis que toute résistance ultérieure était impossible et peu à peu ils vinrent demander l'aman. L'installation d'un quatrième poste chez les Ziaïda compléta le réseau des détachements régionaux.

Le pays a repris, sous la protection des troupes françaises, sa physionomie habituelle. Les divers postes sont devenus des centres d'activité et des points de refuge, à l'abri desquels les tribus ont fait la moisson, puis ont vendu leurs produits sans se livrer aux luttes intestines qui désolaient autrefois d'une manière continuelle la plus riche province du Maroc.

Le district des Chaouïa est donc aujourd'hui pacifié et déjà une notable partie du corps expéditionnaire a été rapatriée ; mais il ne faut pas que la tranquillité ne dure qu'un jour et qu'elle disparaisse au moment où nous aurons retiré toutes nos troupes. Il importe donc de ne quitter le pays que lorsque l'ordre y sera suffisamment rétabli pour que notre départ ne soit pas le signal de troubles nouveaux ou d'agressions contre les colonies européennes.

Pour obtenir ce résultat, les éléments indigènes que nous avons investis de pouvoirs administratifs devront avoir acquis un prestige suffisant et pouvoir compter, pour assurer l'ordre, sur les goums marocains que nos officiers instruisent.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'il nous reste à sanctionner l'œuvre de répression en punissant les instigateurs des massacres et en exigeant de la collectivité des tribus les réparations pécuniaires qu'il est indispensable d'obtenir, puisqu'on les a demandées au cours des chimériques négociations de septembre 1907. Les principaux meneurs ont été tués dans

les combats ou sont actuellement en prison; d'autre part, les magnifiques récoltes de cette année garantissent la solvabilité des indigènes; on peut donc prévoir que le règlement de comptes s'accomplira sans peine. Ainsi, les fonctionnaires de Moulaye Hafid, lorsque sa reconnaissance sera accomplie, trouveront, grâce à nous, dans les Chaouïa, la province la mieux organisée et la plus soumise de tout l'empire chérifien.

On peut se demander quel bénéfice nous aurons retiré de notre action à Casablanca : les avantages qu'elle nous aura valus ne se manifestent pas à première vue. Mais il faut se souvenir que nous n'y sommes pas allés dans un but de conquête et seulement avec l'intention de venger nos nationaux et de rétablir notre prestige. Nous y sommes parvenus. Il est hors de doute que notre campagne dans les Chaouïa, ainsi que la répression des Beni Snassen et nos victoires remportées sur les harkas du Sud, enlèveront dorénavant aux Marocains le goût des attaques contre les Européens des ports et des incursions sur le territoire algérien. En outre les dépenses que nous avons faites, le sang que nous avons versé et le désintéressement dont nous avons fait preuve, donneront à la France une situation prépondérante et dont toutes les puissances, quelles qu'elles soient, seront obligées de tenir compte, dans les discussions diplomatiques que pourra susciter dans l'avenir l'anarchie marocaine.

Ce résultat n'est pas négligeable et nous en sommes redevables au général d'Amade. Depuis qu'il a pris le commandement du corps expéditionnaire les opérations se sont déroulées sans arrêt suivant un plan rationnel et nettement conçu. Les difficultés de toutes sortes ont été vaincues, les nombreux obstacles surmontés. Pendant toute la campagne, le courage et l'endurance de nos troupes, la valeur de nos officiers ont été à la hauteur des talents, de la persévérance et de l'audacieuse énergie du chef qui les commande.

RÉGINALD KANN

LES HISTORIENS

DE LA

SCULPTURE FRANÇAISE[1]

II

M. André Michel a raconté[2] comment Louis Courajod, venu de sa province à Paris pour éclaircir une question locale où les intérêts de ses concitoyens étaient en jeu, avait senti, aux Archives nationales, une impérieuse vocation d'historien se révéler à lui. En 1867, il sortait de l'École des Chartes; en 1874, Barbet de Jouy, continuateur au musée du Louvre du comte Léon de Laborde, l'appelait à son département comme attaché; en 1879, il devenait conservateur adjoint; en 1893, titulaire.

Dès 1867, Courajod avait préludé aux travaux qui devaient

1. Voir la *Revue* du 15 Octobre.

2. Louis Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre*, 1887-1896, publiées par MM. H. Lemonnier et André Michel; Louis Courajod et Franz Marcou, *Catalogue du Musée de sculpture comparée*, 1892; Louis Gonse, *Histoire de la sculpture française depuis le XIVe siècle*, 1895; *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, ouvrage publié sous la direction de M. André Michel, 5 volumes parus, 1905–1908. R. de Lasteyrie, *Études sur la sculpture française au moyen âge* (Monuments Piot), 1902; Léon Palustre, *La Renaissance en France*, 1879-1888; H. Lemonnier, *L'art au temps de Richelieu et de Mazarin*, 1893; Stanislas Lami, *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française*, 1898-1906. Collections de la *Gazette des Beaux-Arts* depuis 1864, de la *Revue universelle des arts*, 1843-1866.

être l'honneur de sa vie par un article de la *Gazette des Beaux-Arts* sur les statues des Plantagenet à Fontevrault, ces statues du XIIIe siècle que l'on parlait alors d'offrir en présent à l'Angleterre comme on en avait déjà parlé en 1846 !

Lors de son entrée au Louvre, associé aux efforts que tentait Barbet de Jouy pour reconstituer un musée de sculpture française, le nouvel attaché se trouva conduit à étudier l'origine, l'histoire, le sort des œuvres qui avaient passé par le dépôt des Petits-Augustins.

De là est sortie toute une série d'admirables notices où s'unissent la pénétration de l'intelligence, l'acuité du sens critique, la sévère méthode de l'archiviste et l'éloquence passionnée de l'apôtre[1]. Au cours de ces travaux, Courajod avait senti monter en lui une immense colère contre toutes les puissances néfastes, qui, à ses yeux, s'étaient liguées pour séparer la France de son passé national et chrétien : Renaissance, *académisme*, monarchie absolue, esthétique des Winckelmann et des Quatremère de Quincy, et, pour remonter à la source, superstition, fétichisme de la civilisation romaine. Aussi lorsqu'en 1887, il se vit confier, à la nouvelle École du Louvre, la chaire d'histoire de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, son enseignement prit-il parfois des allures de réquisitoire.

Courajod aborda tout de suite l'époque où lui paraissait être le nœud des destinées de l'art en notre pays : le XIVe et le XVe siècles.

Montrer comment il y avait alors, en France et dans les Flandres, tous les éléments d'une autre et première Renaissance entièrement autonome et originale, due à la seule action d'un réalisme mieux averti, venant pénétrer les formes d'art héritées de la tradition et en créer de nouvelles : tel était son plan général. Et cette partie de son œuvre restera la plus puissamment significative et féconde. Courajod n'a jamais manqué de reconnaître tout ce qu'elle devait aux vues pénétrantes d'un de ses prédécesseurs au Louvre ; dans l'Introduction de chacun des deux grands ouvrages (restés inachevés) du comte Léon de Laborde : *La Renaissance des arts à la cour*

1. Réunies par Courajod sous le titre : *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, 1878-1887.

des rois de France (1850) et *Les ducs de Bourgogne* (1855), on trouve en effet le germe des plus audacieuses théories de Courajod sur l'ensemble de faits, qui constituent la « Renaissance septentrionale ». Mais ces idées, au moment où de Laborde les émettait, semblent être restées sans écho. Courajod les anima d'une telle flamme, leur communiqua une telle force d'expansion, surtout il les appuya de tant d'observations nouvelles, qu'il lui arriva, parfois, bien malgré lui, de faire oublier son précurseur.

Sur un point capital de sa thèse, Courajod devait pourtant rencontrer, et de la part d'un de ses meilleurs élèves, une formelle contradiction. Il avait, amplifiant encore en cela la pensée de de Laborde, considéré le réalisme, dont on trouve tant de traces dans la sculpture française dès le milieu du XIVe siècle, comme un fait d'importation, comme le résultat de l'influence exercée par un grand nombre d'artistes flamands, venus en France à cette époque : volontiers, sa chaude imagination se plaisait à concevoir une Flandre prédestinée de tout temps à garder et transmettre au monde le précieux dépôt de ce naturalisme, dont les Van Eyck, au XVe siècle, devaient être les prophètes incontestés. Or, depuis la mort de Courajod, M. Raymond Kœchlin, après avoir appliqué en Belgique la méthode même du maître, c'est-à-dire après avoir analysé de près le style d'une série de statues à date certaine, affirmait[1] ne rien trouver dans ces régions qui indiquât un développement de réalisme antérieur à ce que l'on constate en France. Aussi bien, un fait aussi général et aussi profond que celui-là ne peut avoir été le privilège d'un seul pays et d'une seule race, mais la France du XIVe siècle, le Paris de Charles V, les cours des ducs ses frères étaient un terrain de culture sans égal pour tous les germes féconds; et il put arriver à des Flamands, des Allemands ou des Hollandais de créer alors chez nous des œuvres que des circonstances moins favorables ne leur permettaient pas de créer chez eux.

On peut contredire Courajod tout en restant son fidèle disciple, car ce qu'il y avait dans son enseignement de plus efficace en même temps que de plus nouveau, c'était sa

1. R. Kœchlin, *La sculpture belge et les influences françaises aux XIIIe et XIVe siècles* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1902).

méthode, le fait de recourir à l'étude de l'œuvre au moins autant qu'à l'examen des documents écrits, de contrôler l'un par l'autre les deux modes d'information. Une sculpture étant présente entre ses élèves et lui, évoquée par la photographie ou le moulage, il l'interrogeait, « l'auscultait », lui faisait confesser, plus exactement que le texte le plus sûr, l'état d'esprit de son auteur, ses origines, les influences qu'il avait subies, celles auxquelles il résistait, ses hésitations, son parti pris. Il est telle page des leçons publiées par MM. Lemonnier et A. Michel, qui, toute figée qu'elle soit par la transcription, nous laisse deviner ce que cette parole devait avoir d'action révélatrice et persuasive. Courajod était une âme à la fois tendre et fougueuse et il allait à l'œuvre d'art avec toute son intelligence et toute sa sensibilité. Or, ce qu'une vive sensibilité peut ajouter à l'intelligence pour la pénétration des chefs-d'œuvre, on l'avait déjà vu par l'exemple de Fromentin. Il y avait plus d'un rapport entre ces deux esprits, tributaires sans doute, comme toute la critique d'art moderne, de la grande pensée de Taine, mais apportant dans l'étude de « la race, du milieu et du moment », une émotion si intime et si personnelle.

La création, au Trocadéro, du musée de Sculpture comparée jadis rêvé par Viollet-le-Duc, fournit à Courajod, aidé par un de ses élèves, M. Marcou, l'occasion de condenser la substance de son enseignement dans un catalogue[1] qui fut comme son testament. Mais sa trop courte carrière devait lui permettre encore de toucher à deux époques particulièrement critiques de l'histoire de l'art français : les origines romanes, les débuts de l'art du XVIIe siècle.

Des influences latines ou des influences orientales, lesquelles ont été prédominantes sur la formation de notre architecture et de notre sculpture pendant les premiers siècles du Moyen âge? Courajod prit parti, dans cette première question, avec sa netteté habituelle, pour l'Orient contre Rome. On eût dit qu'il voulait venger l'art français des invasions italiennes et romaines, subies depuis le XVIe siècle. Et il y a quelque chose de touchant à voir, là comme ailleurs, sa foi artistique rencontrer sa foi religieuse et, du même enthou-

1. Louis Courajod et Franz Marcou, *Catalogue du musée de sculpture comparée*, Paris, 1892.

siasme, lui faire saluer en Orient, le berceau de l'art chrétien et « le berceau du Dieu de son enfance ».

Mais c'est bien en savant, en archéologue, qu'il entendait prouver sa thèse et il rechercha les traces de l'influence orientale dans certaines particularités architecturales de plan et de construction, puis dans le décor sculpté, montrant, depuis les sarcophages de l'ouest de la France, jusqu'aux chapiteaux du xe ou du xie siècle, l'emploi de formes empruntées au vocabulaire ornemental de l'Orient et qui se retrouvent semblables dans les bijoux des sépultures barbares. Sur les points de fait, il ne semble pas que la thèse de Courajod ait été définitive ment ébranlée. Il donnait plus aisément prise à la critique lorsqu'il assignait, pour cause directe à ces influences, l'action des Visigoths en Aquitaine, puis lorsqu'il croyait voir, dans cette survie des éléments orientaux pendant le Moyen âge, une manifestation de résistance du vieux fond celtique et du tempérament barbare contre l'esprit de Rome, lorsqu'il prêtait aux populations gauloises, après la conquête, une sorte de haine sacrée de la religion et du nom romains. Cette partie de ses affirmations a rencontré plus d'un contradicteur [1].

Pour Courajod, s'occuper de l'art français du xviie siècle, c'était, sous une autre forme, reprendre la question romaine, car il allait se trouver en face de la civilisation la plus purement *ultramontaine* qu'ait connue la France. Il allait rencontrer dans l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, fondée par Louis XIV, une forteresse du classicisme en France. Jamais il ne se lassera de dénoncer dans l' « académisme » une conception de l'art fondée sur une notion doublement mensongère de l'antiquité, puisque d'une part, on ne connaissait alors presque rien de l'art grec et que, d'autre part, on ne voyait guère l'art romain lui-même qu'à travers la décadence de la Renaissance italienne.

Cette Académie royale, sous les espèces de laquelle plus d'un coup visait l'Académie des Beaux-Arts du xixe siècle, fut, de sa part, l'objet de réquisitoires passionnés auxquels firent seuls diversion d'autres réquisitoires contre les Jésuites. A l'illustre Compagnie, au sein de laquelle il comptait pour-

1. Voir surtout : Brutails, *L'archéologie du Moyen âge et ses méthodes*, Paris, 1900.

tant au moins une chère amitié, celle du P. de la Croix[1], il ne pouvait pardonner d'avoir importé, en France, au XVII[e] siècle, le style d'architecture et de décoration créé pour elle au *Gesù* de Rome et dans lequel il voyait comme une synthèse de toutes les décadences et de toutes les corruptions de l'art.

C'est dans cette partie de son enseignement que Courajod, emporté par sa passion, par des rancunes d'ordre tout intellectuel, mais avivées par des polémiques journalières, donna prise aux plus justes critiques. Il méconnut parfois ou sembla méconnaître ces qualités de rythme, de mesure, d'harmonie qui, malgré tout, font du XVII[e] siècle une heure unique de l'âme française. Encore est-il que cette partie de ses leçons abonde en aperçus ingénieux, en puissantes analyses et que, là aussi, il a laissé sur le sujet l'ongle du lion.



Lorsque Courajod mourut, terrassé en quelques jours dans la pleine maturité de ses forces, le progrès, souhaité par Didron en 1849, était chose accomplie : l'histoire de la sculpture française était entrée dans la période de l'analyse scientifique. L'enseignement de Courajod, repris au lendemain de sa mort par le premier de ses disciples, se continua, à l'École du Louvre, et, successivement, la sculpture romane et la sculpture gothique y furent étudiées dans leur suite chronologique, avec méthode, amour et sérénité au cours des années 1897-1903, comblant ainsi le hiatus laissé entre deux périodes des leçons de Courajod. Nous sommes plus à l'aise pour rendre compte de cette large et minutieuse enquête, maintenant que les résultats en ont été condensés et résumés par M. André Michel dans son *Histoire de l'art* en voie de publication.

Pour la première fois, depuis Émeric David, l'histoire de la sculpture française est prise à partir de ses origines. Mais, désormais, ce n'est plus sur une sèche nomenclature que travaille l'historien ; c'est sur des faits artistiques dès longtemps étudiés, devenus palpables, susceptibles d'être classés par séries.

1. C'est le P. de la Croix qui, sur le désir exprimé par Courajod lui-même, a revu la partie des leçons du maître consacrée aux origines de l'art roman et publiée par MM. H. Lemonnier et A. Michel.

L'auteur peut tracer le tableau et rechercher les causes de la décadence de la sculpture romaine dans les premiers siècles du christianisme, prouver, par des textes, l'existence d'une sculpture carolingienne, dont seuls, quelques fragments purement décoratifs sont parvenus jusqu'à nous, puis discerner, à partir du XIe siècle, dans quelques églises du Roussillon ou du Languedoc les premiers balbutiements d'une plastique nouvelle, et noter, dans les productions des ateliers, très tôt disséminés à travers la France, l'intervention, le souvenir de modèles divers, diversement et plus ou moins gauchement interprétés : ivoire carolingien ou byzantin, miniature grecque ou irlandaise, sarcophage gallo-romain ou dessin d'étoffe orientale. Enfin des écoles régionales, vraiment dignes de ce nom, se constituent, avec leurs caractères distinctifs, jusqu'au moment où, perdant ce qu'elles ont de plus âprement individuel et local, elles tendent à l'époque de Chartres et de Senlis, au cœur même de la France, vers une sorte de sereine et large unité, prémisses des chefs-d'œuvre de l'âge suivant. D'un bout à l'autre de cette analyse, la même active et pénétrante sympathie seconde l'effort de la critique. Les pages prodigieuses de Vézelai ou de Moissac, où, pour citer M. A. Michel lui-même, « la force de l'expression est telle qu'elle emporte les fautes de grammaire dans l'évidence dramatique de la pensée », rencontraient enfin un interprète digne d'elles.

L'influence de Courajod fut considérable aussi au delà de nos frontières et il n'y a pas longtemps encore, nous devions rattacher à un nom étranger le seul grand travail d'ensemble publié sur la sculpture française de l'époque romane. Dans ses *Débuts du style monumental au moyen âge*, M. Vöge[1] étudiait les sculptures du XIIe siècle, en Provence, en Languedoc, dans l'Ile de France. Et c'est à Saint-Trophime d'Arles qu'en dernière analyse, il croyait voir le point de départ de tous ces portails dont la cathédrale de Chartres nous montre le plus glorieux survivant, de ces portails *royaux*[2], expression la plus

1. Vöge, *Die Anfänge des monumentalen styles in Mittelalter*, 1894.

2. On appelle ainsi un certain nombre de portails du XIIe siècle ornés de statues qu'on a cru longtemps être les effigies des rois et reines de France, alors qu'elles représentent le plus souvent des rois de Juda, ancêtres du Christ et de la Vierge.

haute de l'art du XIIe siècle, avec leurs statues aux lignes de rigides cariatides, dont les têtes ont parfois cependant un caractère si individuel et si réaliste.

Quelque peu disposé que l'on soit à attribuer une telle importance initiatrice à l'école de Provence (elle paraît à beaucoup de bons juges la plus caduque et la moins féconde de toutes), c'est un plaisir de suivre, à travers les ingénieuses déductions de M. Vöge, l'itinéraire d'un atelier de sculpteurs français au XIIe siècle, de voir avec lui cet atelier, parti d'Arles, aller prendre à Toulouse quelque chose de l'élégance languedocienne et l'apporter à Saint-Denis avant de séjourner à Chartres. Nous ne sommes pas bien sûrs que le « maître des deux Madones » ait jamais existé, c'est-à-dire que le même artiste ait éxécuté les deux statues de la Vierge qui se voient aux portails de Paris et de Chartres et qu'on puisse reconnaître avec certitude sa main dans d'autres œuvres. Mais nous savons gré à M. Vöge d'avoir essayé de reconstituer une individualité d'artiste du XIIe siècle, et nous admirons la puissance d'analyse avec laquelle il applique à notre art roman ce que nos voisins appellent la critique « stylistique ». D'une importance capitale en lui-même, ce beau travail nous valut, en 1902, la réplique magistrale de M. de Lasteyrie, disciple de Quicherat et son successeur à l'École des Chartes. M. de Lasteyrie répondait, et à la thèse allemande et au mémoire très nourri de faits mais un peu sommaire en ses généralisations, de M. Marignan [1], élève de Courajod; il refaisait à son tour le procès de la sculpture du XIIe siècle en apportant plus d'un fait nouveau, et, comme M. André Michel, concluait à la priorité de l'école de l'Ile de France, des sculpteurs de Saint-Denis et de Chartres.

Lorsque l'historien de la sculpture française passe du XIIe siècle au XIIIe, de l'ère des incertitudes et des tentatives à celle des suprêmes réalisations, il ne saurait pas plus séparer la sculpture du grand programme religieux dont elle est l'expression, que l'isoler de l'architecture sur laquelle elle a pris naissance. Aussi le livre de M. Mâle, *l'Art religieux au* XIIIe *siècle*, a-t-il rendu d'inappréciables services en reprenant, avec une

1. Marignan, *Un historien de la sculpture française, Louis Courajod — les Temps francs*, 1899.

sûreté de méthode toute nouvelle, le grand travail des symbolistes du début du XIXe siècle et des *Annales archéologiques*.

Ceux-ci avaient péché, parfois, par excès d'application : d'intentions en intentions, ils en étaient arrivés à découvrir, dans les divers membres d'une gargouille, des prodiges de signification symbolique ; l'école romantique, au contraire, celle de Hugo et de Viollet-le-Duc, prêtait aux imagiers du Moyen âge, à l'égard de l'Église, des sentiments d'hostilité narquoise assurément fort peu vraisemblables. En se tenant éloigné de ces excès opposés, M. Mâle éleva à la gloire du XIIIe siècle français un monument d'érudition et de science critique ; il sut montrer, dans le jour le plus évident, l'unité de la pensée du Moyen âge et de son art, retrouver, dans le programme iconographique de la cathédrale, le plan, les divisions principales et jusqu'au détail des chapitres de ce *Speculum Majus* où un Vincent de Beauvais avait essayé d'enfermer toute la science de son temps et toute son âme.

Et c'est, en effet, autour des grands thèmes iconographiques que M. André Michel, continuant l'histoire de la sculpture française [1], ordonne l'étude des merveilleux ensembles de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Reims, comme des fragments isolés qui, d'un bout de la France à l'autre, ornent encore tant de façades et de portails d'églises. Il montre comment, sur une architecture pleinement originale, constituée en France à la fin du XIIe siècle, une sculpture est née, qui en devait être la vivante expression : dans la création et l'évolution de cette sculpture, il fait la part des « sollicitations » du grand monument qui la porte et des grandes idées qui l'animent.

Il fait voir dans cette forme d'art, soutenue par la concordance de toutes les forces morales et sociales, un incomparable épanouissement de l'âme française, avec tous les instincts de la race et toutes ses vertus, sa raison comme sa croyance, son amour de l'idéal et son besoin de clarté, son éloquence et sa logique. Dans l'interprétation du grand programme religieux, l'imagier restait, d'ailleurs, en contact direct avec la nature et la vie ; un réalisme discret fit la grâce et l'efficacité de son art

1. *Histoire de l'art*, citée plus haut. T. II, première partie.

jusqu'au moment critique où, « à force de regarder les choses de la création pour y chercher les formes expressives de l'idéal qu'il devait représenter », il en vint à les regarder pour elles-mêmes et à perdre, peu à peu, dans la recherche du *morceau* et dans la préoccupation du détail, le sens des grands ensembles religieux et des solides conceptions architecturales.

Arrivée à ce point de son évolution, la sculpture ne pouvait plus se renouveler qu'en abordant plus franchement le domaine entrevu du « réalisme ». Elle retrouverait alors, par la conquête de la vérité individuelle, du geste expressif et de l'émotion humaine, quelque chose de ce qu'elle avait perdu en ampleur et en signification. Mais de telles transformations ne se font pas sans de longs tâtonnements, et l'histoire de la sculpture du XIVe siècle est un conflit entre des traditions, qui, chaque jour, se dessèchent un peu plus, et des nouveautés que les artistes n'ont pas encore appris à traduire dans le langage des formes, quoiqu'ils y aspirent confusément.

A la fin du siècle seulement, le réalisme est maître de ses moyens; tout est mûr pour cette sorte de première Renaissance septentrionale dont Courajod fut l'historien.



Sous l'influence de ce nouvel élan de sympathie pour l'art religieux du Moyen âge, de grandes publications ont vu le jour, les unes destinées à de nombreux lecteurs telles que l'*Art Gothique* de M. Gonse, les autres plus spéciales, telles que les *Monographies* des cathédrales de Lyon et d'Amiens [1], où la sculpture occupe, pour la première fois, dans le texte et l'illustration, la part à laquelle elle a droit.

Pendant qu'archéologues et archivistes écrivaient ainsi l'histoire des monuments, deux poètes, deux artistes, Ruskin et Huysmans, faisaient pour la cathédrale d'Amiens et pour celle de Chartres ce qu'avait fait Hugo pour Notre-Dame de Paris. Quelles que soient chez l'un et l'autre l'érudition véritable et les facultés d'observation, ce n'est pas à *la Bible*

1. Bégule et Guigue, *La cathédrale de Lyon*, 1880. L. Durand, *Monographie de la cathédrale d'Amiens*, 1901-1903.

d'Amiens ni à *la Cathédrale* que nous irons demander des leçons de symbolisme ou d'archéologie. Mais lorsque Ruskin, descendant de la gare, arrive, par une étroite petite rue, devant le portail de la Vierge dorée, ou lorsque Huysmans, assistant, à Chartres, à la messe matinale, voit le soleil allumer successivement toutes les verrières du miraculeux édifice, connaître le contre-coup reçu par leur sensibilité, puis voir de quelle manière la cathédrale correspondra au rêve évangélique et social de l'un, au mysticisme de l'autre, voilà ce qui est pour nous d'un intérêt capital et nouveau.

Tandis que l'enthousiasme et la critique s'empressaient ainsi autour des monuments héroïques du Moyen âge, l'enseignement de Courajod ne demeurait pas infécond pour ces XIVe et XVe siècles, qui avaient eu les prémisses de sa parole et où tant de problèmes historiques se posent. Pour le XVe siècle, Courajod avait été enclin à exagérer l'influence de ce qu'il appelait l'école de Bourgogne : il y eut bien à Dijon, de 1380 à 1460 environ, un incomparable atelier de sculpteurs, auquel nous devons le Puits de Moïse, le portail de Champmol, et les tombeaux des ducs; mais cet atelier, composé en grande partie d'ouvriers septentrionaux (ses plus grands artistes s'appellent Claus Sluter [1], Claus de Werve), est plutôt naturalisé sur ce coin du sol français qu'il n'est le produit de l'hérédité bourguignonne.

Et, si son influence fut considérable d'un bout à l'autre de la France, il y eut néanmoins, en dehors de lui, des écoles de sculpture autonomes et plus proprement françaises par un certain ensemble de qualités où dominent la mesure et la sobriété [2]. Deux de ces écoles, celles de Champagne et de Touraine, furent étudiées par les élèves de Courajod MM. Kœchlin, Marquet de Vasselot et Vitry [3]. Ces auteurs rassemblaient dans une région bien définie et entre des dates nettement délimitées, tous les textes relatifs à des monuments de scul-

1. Kleinclausz, *Claus Sluter*, 1906. Voir aussi : *Histoire de l'art*, t. III.

2. Dans l'expression de ces qualités, Courajod lui-même voyait une « détente » des outrances bourguignonnes.

3. R. Kœchlin et J. J. Marquet de Vasselot, *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVIe siècle*, 1901. P. Vitry, *Michel Colombe et la sculpture de son temps*, 1901.

pture, puis recherchaient toutes les œuvres encore existantes, les analysaient et constituaient ainsi le tableau de la sculpture française dans ces deux provinces où fut particulièrement sensible, aux confins du xve et du xvie siècles, le conflit entre les influences italiennes et ce que Courajod appelait les « résistances nationales ».

Ce conflit, un érudit trop tôt enlevé à l'archéologie française, Léon Palustre, s'était donné pour tâche de l'étudier dans une histoire, restée inachevée, de la Renaissance en France. Le tort de Léon Palustre fut de vouloir trop retarder l'heure de la défaite française et de fermer les yeux sur l'invasion d'outre-monts. Courajod le voyait bien ; il y eut un moment où la conquête italienne du xvie siècle fut presque complète ; mais cette conquête fut-elle l'agent de libération qu'on avait cru ? Émeric David était un novateur génial lorsqu'il écrivait vers 1817 : « Ce serait une question neuve et très digne d'examen que celle de savoir si les artistes italiens employés par François Ier, à Fontainebleau, si les Primatice, Cellini, dont le dessin systématique se ressentait déjà des erreurs qui, de leur temps commençaient à conduire l'Italie vers sa décadence, si ces maîtres n'ont pas égaré notre école au lieu d'améliorer ses principes, en l'induisant à abandonner sa manière directe, simple et franche, pour y substituer le style de convention qu'ils avaient eux-mêmes mis à la place de la grâce naturelle de Raphaël. » Cette doctrine, si âprement combattue pendant tout le cours du xixe siècle et à laquelle, en dehors des *Annales archéologiques*, on ne trouverait guère d'écho avant Courajod, que chez un Léon de Laborde ou un de Clarac [1], paraît aujourd'hui l'expression même de la vérité à la quasi unanimité des historiens de l'art.

Personne en Europe ne croit plus que la sculpture française ait commencé avec François Ier et si l'on veut, par contre, apprécier le prestige qu'exerce désormais notre école de sculpture du Moyen âge, il faut lire les travaux étrangers : il n'est pas un savant qui ne fasse très grande la part de la France dans la formation de la sculpture germanique du xive siècle et, tout récemment, l'on pouvait voir un historien

1. Clarac : *Musée de sculpture du Louvre*, publié par Maury, 1841.

anglais, M. Langton Douglas [1], attribuer à la sculpture française une influence considérable sur l'art italien du XIV[e] siècle, retrouver des traces de cette influence, non seulement chez des sculpteurs comme Nicolas et Jean de Pise, mais chez des peintres comme Duccio de Sienne et ses élèves. Voilà qui dépasse les vues les plns ambitieuses d'un Didron et d'un Viollet-le-Duc.



La sculpture française, postéricure au XVI[e] siècle, a, elle aussi, attendu longtemps une étude synthétique et des historiens, et je concèderai volontiers qu'elle fut, en ces derniers temps, moins bien partagée que sa devancière. Mais les raisons de cette négligence n'ont rien de comparable avec le malentendu séculaire qui sépara la France de son art du Moyen âge. Le silence des historiens à l'égard de la sculpture moderne ne refléta pas l'hostilité d'un public prévenu par les théoriciens : il n'eut pas, pour résultat, l'incompréhension dont nous constations les preuves dans la première partie de ce travail. Quand un homme moderne, de culture moyenne, passe devant un buste de Houdon ou une naïade de Jean Goujon, il ne lui est pas nécessaire, pour en goûter le charme, d'avoir reçu le *minimum* d'initiation historique et iconographique que comporte l'appréciation des œuvres du Moyen âge. Si la sculpture française des temps modernes n'a pas eu plus tôt d'histoire suivie, cela tient aux causes générales qui font de l'histoire de l'art une des dernières venue parmi les sciences historiques, et cela tient aussi à l'indifférence relative que rencontrent, dans le grand public, les œuvres de la sculpture comparativement à celles de la peinture.

A partir de la fin du XVI[e] siècle, on commence à trouver épars dans les *Guides*, *Descriptions*, *Voyages pittoresques* quelques éléments d'une histoire de la sculpture contemporaine. Plus tard, Sauval, dont l'ouvrage [2], publié seulement après sa mort en 1724, était écrit dès 1654, est une mine de faits et de dates. Puis viennent Saugrain, Piganiol, Dargen-

1. Langton Douglas, *A history of Siena*, Londres, 1902.

2. *Histoire et recherche des antiquités de la Ville de Paris*, 1724.

ville et tant d'autres qui, dans leurs itinéraires de Paris et des environs, nous lèguent tour à tour quelques renseignements utiles. Mais dès la fin du XVII[e] siècle, nous n'en sommes plus réduits à ces documents de rencontre. L'Académie royale de Peinture et de Sculpture s'est constitué, tout comme le roi, un historiographe, qui doit rédiger et lire aux séances publiques des notices nécrologiques sur les membres défunts. Presque tous les sculpteurs qui comptent dans l'histoire de l'art avant la Révolution ayant fait partie de l'Académie, la série de ces mémoires, dont la majeure partie a été publiée par de Chennevières et Montaiglon[1], forme une série de monographies d'un intérêt capital. Au XVIII[e] siècle, Mariette, le collectionneur et critique de goût avisé et de plume souvent acerbe, mais toujours bien informée, rédige pour son propre compte des notes qui retrouvées, classées et publiées en 1851-1853[2], nous livrent des faits restés inconnus aux annalistes officiels de l'Académie. Enfin, dans un ouvrage écrit pour le grand public, Dézalliers Dargenville, en 1788, donne, sous le nom de *Vie des plus fameux sculpteurs*, une série de biographies qui commence à Jean Goujon.

A partir de 1737, avec certaines interruptions, les Salons de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, inaugurés dès 1675, sont devenus une tradition. Alors prend naissance une littérature spéciale qui, tantôt sérieuse, tantôt burlesque, tantôt bourrue, tantôt gauloise, commente et décrit les œuvres d'art exposées. De cet ordre de productions, les *Salons* donnés par Diderot, depuis 1759, à la correspondance littéraire de Grimm sont le témoin le plus précieux.

C'est un fait presque universel qu'aucune époque ne se montre satisfaite de ses artistes et il y a heureusement fort longtemps que l'on entend crier : « L'art s'en va ! » Ce qui étonne, ce n'est donc pas de voir les académiciens et les salonniers du XVIII[e] siècle, Diderot en tête, gourmander l'art de leur temps, mais c'est la nature et le ton de leurs reproches. Regretteraient-ils l'abandon des traditions « simples, directes

1. *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture* publiés par Dussieux, Soulié, de Chennevières, P. Mantz, Montaiglon, 1887.

2. Par M. de Chennevières (*Abecedario*).

et franches » du Moyen âge? blâmeraient-ils tout ce qui, dans l'héritage de la Renaissance, représente la part du factice et du convenu? Non, ce qu'ils reprochent à l'art contemporain, c'est le peu qu'il conserve de naturalisme. Il faut relire, dans les *Salons* de Diderot, l'expression de son dégoût devant le buste de Trudaine (maintenant au Louvre), une des belles œuvres de Lemoyne, son indignation devant cette perruque et ce jabot. Lorsque plus justement inspirés, les mêmes esthéticiens critiquent l'emphase et le maniérisme de l'art académique, ils ne voient d'autre remède à ces défauts que le retour à l'antique ; ils ont la nostalgie, la hantise de l'art grec et romain ; c'est malgré eux et contre eux que l'art de leur temps suit sa pente molle et fleurie : la réforme de David ne sera que l'aboutissant de leurs tendances.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, vint une heure où les baigneuses d'Allegrain, si chères à Diderot, les nymphes court-vêtues et les Cupidons effrontés connurent le mépris que subissaient depuis longtemps les œuvres du Moyen âge : cette heure fut celle de la Révolution alors que la morale républicaine et l'esthétique du peintre David se rencontrèrent pour flétrir « les productions efféminées d'un siècle corrompu ».

La sculpture française ne connut jamais peut-être d'heure plus critique. « Les traits d'un beau visage sont simples, étendus et aussi peu multipliés qu'il est possible ; l'accidentel ne doit jamais altérer la beauté des formes. » Donc plus de ressemblance individuelle, plus de recherche de caractère, mais des têtes uniformément ramenées au type d'Antinoüs et de l'Apollon du Belvédère. « L'artiste doit se garder de transmettre à la postérité des vérités qui lui déplaisent, des vérités peu héroïques et monumentales. » La vérité antique, c'est le nu ou tout au plus la draperie. On sculptera donc des orateurs, des poètes, des généraux et Napoléon lui-même, nus ou tout au plus vêtus d'un baudrier et d'un casque. Et ce nu, superstitieusement véneré, on le réduira lui-même par toute « une orthopédie savante » à ce qu'on croit être le canon de la beauté antique.

Aussi les formes d'art auxquelles s'attaquait directement la réforme de David, celles du XVIIe et du XVIIIe siècles, sont-

elles à ce moment plus maltraitées par les critiques que le Moyen âge lui-même. Lorsqu'Emeric David écrit la première *Histoire de la sculpture française*, il s'arrête d'abord à la fin du XVIe siècle. En 1825, il ajoute à son manuscrit un chapitre sur la sculpture moderne, mais il fait commencer celle-ci avec l'œuvre de Pigalle. Beaucoup plus tard, lorsque Lacroix publie le tout, après la mort d'Emeric David, Du Seigneur, l'artiste qui incarne le mieux les générosités intellectuelles et l'impuissance plastique de l'école de sculpture romantique, Du Seigneur est chargé de rejoindre ces deux tronçons. Il s'en acquitte de façon tout à fait honorable. Peu après, la fondation de la *Revue universelle des Arts*, qui ne vécut que quelques années [1], lui donne l'occasion de publier d'excellentes notices sur des sculpteurs français. Sur ces entrefaites, la *Gazette des Beaux-Arts* est fondée, où paraîtront les plus importantes contributions à l'histoire qui nous occupe, et l'infatigable marquis de Chennevières commence la publication de ces *Archives de l'art français* qui rassemblent tous les documents, lettres, notices, fragments de comptes, tous les matériaux humbles et obscurs dont se construisent les grands monuments de critique historique. Nous sommes vers 1852 : c'est le beau moment des *Annales archéologiques*. Cette même année 1852, alors que Jeanron, Longpérier, de Laborde s'occupent de reconstituer un musée de sculpture française, Guilhermy exprime le désir que ce musée soit une véritable école d'histoire de l'art ouvert à toutes les écoles, et, un peu plus tard, le même Guilhermy applaudit à la décision prise par Jeanron d'exposer les morceaux de réception des sculpteurs de l'ancienne Académie royale...

J'ai dit plus haut ce qu'a été la part de Courajod dans les études d'histoire du XVIIe siècle. Vers le même moment, et avec beaucoup plus de sérénité, M. Lemonnier donnait sur *l'Art au temps de Richelieu et de Mazarin* un petit livre, qui contient plus de faits que de mots. C'est la période suivante, celle de 1650 à 1750 environ, qui donnerait aujourd'hui sujet au plus grand nombre de travaux originaux. L'art de Versailles et de la galerie d'Apollon semble avoir rebuté, par son appa-

1. De 1843 à 1866.

rente monotonie, l'effort des historiens et surtout la curiosité du public. Coysevox, peut-être, mis à part, à quoi bon, semble-t-on penser, faire la part de chacun, discerner ce qui revient à Tuby, à Marsy, à Lehongre, à Desjardins, puisqu'aussi bien Desjardins, Lehongre, Tuby, Marsy, c'est toujours l'art de Le Brun?

En dehors des travaux de détail qui resteront toujours utiles s'ils sont consciencieux [1], peut-être la publication d'un recueil de documents photographiques (analogue à celui que MM. Vitry et Brière ont composé récemment pour la sculpture du Moyen âge), avec table analytique et bibliographique renvoyant aux archives et aux revues spéciales serait-elle, en cette matière, le meilleur moyen d'atteindre le grand public [2]. Il est invraisemblable qu'on ne puisse encore, à l'heure qu'il est, se procurer des photographies de la plupart des statues, bustes, figures disséminés dans le château et le jardin de Versailles, les deux Trianons et les Tuileries.



Lorsqu'une évolution du goût, due en grande partie à l'influence des de Goncourt, remit en faveur l'art du XVIII[e] siècle, on vit tomber le préjugé qui s'opposait à une juste appréciation des qualités maîtresses de la sculpture de ce temps. On s'aperçut alors qu'elle avait fait autre chose que de dévêtir des bacchantes et de trousser des amours potelés, que, par une sincère, large, affectueuse et vibrante interprétation de la nature, elle avait ouvert le chemin aux plus légitimes aspirations de l'art moderne et qu'un Houdon, par exemple, est un des plus grands réalistes qu'ait jamais connus l'art d'aucun temps et d'aucun pays. Cependant, en dehors de très bons travaux de détail sur cette époque de la sculpture, je ne trouve à citer qu'un gros livre et c'est à une Anglaise, à l'une des pre-

1. Citons, par exemple, comme un modèle de ce genre de recherches, *Les Documents inédits sur la chapelle du château de Versailles*, par Louis Deshairs, dans la *Revue d'Histoire de Versailles*, 1906.

2. Le *Dictionnaire des sculptures de l'école française*, de M. Stanislas Lami, 1898, 1906, peut rendre des services incontestables.

mières femmes qui se soient fait un nom d'historien d'art, à lady Dilke, que nous sommes redevables de *French architects and sculptors of the eigteenth century*.

Quant à la sculpture du XIX[e] siècle, l'Exposition de 1889 a permis à M. André Michel d'en tracer, dans une série d'articles[1], le tableau plein de vie. Il l'a montrée au début, entravée par la stérilisante influence de l'*esthétique davidienne*, se traînant longtemps dans l'insignifiance et la froideur, mais conservant avec des maîtres probes et consciencieux cet ensemble de traditions solides qui permettent de remplir les « intérims » du génie; cela jusqu'au moment où des hommes comme Falguière, comme Carpeaux, comme Dalou, pour ne parler que des morts, l'affranchissent enfin, reprenant la tradition du XVIII[e] siècle et donnant la main à Houdon, à travers l'œuvre de Rude[2], ce grand indépendant, ce grand brave homme de sculpteur bien français.

Il serait tout à fait injuste de ne pas mentionner à cette place, la seule tentative de synthèse qui ait encore été donnée au public français en ce qui concerne la sculpture des temps modernes, *l'Histoire de la Sculpture française depuis le XIV[e] siècle*, de M. Gonse, livre pour lequel on a peut-être été un peu sévère, lors de son apparition et depuis, mais qui a rendu d'incontestables services, étant données l'abstention des spécialistes et l'impossibilité pour le public de s'éclairer seul en ces matières. L'auteur est animé du plus sincère amour pour l'art français; il est sans parti-pris, et l'admirable illustration du livre contribue à en faire un instrument de propagande d'une très heureuse efficacité.

***

Au début du XX[e] siècle, après bien des tâtonnements et de très lents progrès, la sculpture française de toutes les époques est devenue matière de connaissance et son étude a pris rang dans le cadre des sciences historiques. Est-ce à dire que tout

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1889.

2. Sur Rude, l'étude de M. L. de Fourcaud dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1888, fait autorité.

soit fait? Il suffit d'avoir lu les pages qui précèdent pour être convaincu que non.

Pour parler d'abord de l'art du Moyen âge, il est triste de constater que la plupart des grands monuments de France attendent encore des monographies où la sculpture ait une place. L'architecture, support naturel et condition nécessaire de la statuaire gothique, lui a joué parfois de bien mauvais tours en absorbant toute l'attention des archéologues. Or une monographie de cathédrale, conçue d'après quelques modèles d'une ampleur presque décourageante, est une entreprise qui réclame la moitié d'une vie et un sérieux capital. On commence à comprendre qu'en attendant mieux, il serait aussi légitime de traiter séparément la sculpture que les vitraux ou le mobilier.

Nous aurions aussi plus d'une requête à adresser à la photographie. Il est scandaleux qu'il y ait encore en France une seule pierre sculptée non reproduite, alors que tant et tant de milliers de clichés se dépensent sur des sites cent fois connus. La collection des monuments historiques, — très libéralement ouverte au public, mais à peu près inaccessible aux acheteurs — ne peut plus suffire à cette tâche immense. M. Martin Sabon, avec ses 12 000 clichés documentaires, est le modèle de l'amateur intelligent et courageux. Mais, pour réveiller les bonnes volontés éparses, il faudrait créer un centre où toute photographie convenable, rentrant dans des conditions données, serait sûre de trouver un classement et une publicité.

Un des grands bonheurs et une des grandes gloires de l'art du Moyen âge fut d'être décentralisé : il serait infiniment désirable de voir grandir le nombre des enquêtes provinciales semblables à celles que j'ai citées plus haut. Comment la Bourgogne n'est-elle pas encore explorée dans tous ses recoins?

Quant à la sculpture des temps modernes, elle aurait tout à gagner à se voir appliquer les méthodes qui ont permis à la critique des œuvres du Moyen âge de réaliser de si notables progrès. Beaucoup de travaux historiques sur la Renaissance, sur le XVIIe siècle, sont excellents; mais on dirait que leurs auteurs n'ont jamais regardé les œuvres dont ils parlent. On a tôt fait de dire que Jean Goujon, que Coysevox, que tel ou tel autre imite l'antique : mais de quelle façon chacun de ces

artistes s'est-il approprié le style dont il s'inspirait, quels modèles a-t-il eus à sa disposition, d'où procède tel motif, tel mouvement, tel type de composition? En quelle mesure les œuvres de sculpture de telle époque donnée ont-elles subi l'influence de la peinture contemporaine? Autant de questions proprement critiques auxquelles il serait intéressant de donner des réponses.

En attendant les grandes publications d'ensemble que la froideur du public et la timidité des éditeurs rendent peut-être difficiles, il conviendrait de faire une part plus grande à nos sculpteurs dans les séries de monographies d'artistes qui se publient en divers endroits[1].

Et, puisque les œuvres d'art ne restent pas, ne peuvent pas toujours rester à la place qui les a vues naître, puisque des musées existent, comme « un mal nécessaire », chargés d'abriter des monuments menacés de perte ou de destruction, puisque nous avons ainsi au Louvre, grâce aux efforts persévérants de trois générations de conservateurs, un admirable musée de sculpture française de toutes les époques, il nous faut hâter de tous nos vœux le moment où l'État se décidera aux résolutions et aux sacrifices nécessaires pour donner à ce musée l'espace dont il a besoin et lui permettre ainsi de remplir la mission de vivant enseignement qui est sa raison d'être.

Enfin, il reste beaucoup à faire pour la vulgarisation. L'école de Courajod a peut-être un peu trop gardé l'horreur du maître pour les généralisations hâtives : de peur de faire des manuels incomplets, on n'en a pas fait du tout. J'entends dire que cette lacune doit être bientôt comblée. Espérons et préparons-nous à saluer d'où qu'elle vienne, l'apparition prochaine du petit ou du gros livre qui, du pupitre de l'écolier à la table du savant, répandra, dans tous les milieux, à propos d'histoire de la sculpture française, des idées, des faits, des dates et beaucoup d'images.

LOUISE PILLION

1. Saluons, comme un heureux présage, à côté du *Sluter* de M. Kleinclausz, le *Jean Goujon* de M. P. Vitry (1908).

CARRIÈRE D'ARTISTE[1]

XIII

Comme autrefois, c'était le printemps à Great Langdale. Après la longue tranquillité de l'hiver, qui rend à ces vallées écartées de la région des Lacs leur caractère de vie primitive et indépendante, il y avait déjà quelques touristes dans les deux hôtels de Dungeon Ghyll et la circulation active reprenait sur les routes. Phœbé Fenwick, qui attendait le courrier et ne cessait de prêter l'oreille, dans sa chambre haute de Green Nab Cottage, avait couru plusieurs fois inutilement vers la fenêtre, attirée par un bruit de roues. Mais la carriole retentissante qui passait n'était point celle de la poste royale.

A la troisième de ces fausses alertes, elle demeura près du vitrage ouvert, contemplant la vallée. Cette femme debout, immobile et abattue, était une femme usée, si lasse, si convaincue d'avoir gaspillé sa vie et son bonheur, qu'aux transes, à la torture de son attente se mêlait peu ou point d'espoir.

Douze ans écoulés depuis qu'elle n'avait vu ces pics jumeaux, ces champs nus, cette rivière sinueuse. Douze ans! Le temps, l'inexorable temps avait posé sa main sur elle, et sans pitié. Les lignes pleines et gracieuses que Fenwick aimait jadis à

1. *Published November first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March hird, nineteen hundred and five, by* HACHETTE ET Cie.

Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre.

dessiner, son corps les avait perdues, comme un cerisier sauvage perd sa floraison en une seule nuit. Phœbé avait maintenant trente-cinq ans, tout près de trente-six, et douze années de labeur ardu, de luttes sans joie, de remords incessants, avaient laissé sur elle des marques indélébiles. Elle était devenue d'une maigreur extrême; des souffrances et des soupçons secrets avaient gravé leurs rides fines et ineffaçables autour de ses yeux et de sa bouche, sur son beau front large et son cou d'enfant. Les joues étaient creuses, l'ovale du visage moins délicat, la peau plus foncée que jadis. Néanmoins cette maigreur était énergique et non exténuée. Elle témoignait d'une vie en plein air, d'un effort physique continu, et, sans l'expression de nervosité, de désir incessant et inquiet qui s'y ajoutait, elle aurait plutôt ajouté qu'enlevé rien à l'ancienne beauté de cette figure.

Les yeux, plus merveilleux que jamais, mais avec quelque chose d'égaré, étaient devenus vraiment trop grands, trop fixes pour le visage aminci. Combien pathétique, ce visage qui semblait trahir des larmes toujours proches et toujours refoulées! Il n'avait rien de cette noble intimité avec la douleur qui donne souvent une dignité si grande à l'aspect de certaines femmes; il parlait plutôt de volonté laborieuse, combative, exigeante, — volonté faite de passion et de remords, de celles qui luttent également avec le passé et avec l'avenir, et sont le tourment de l'existence.

Un bruit de roues ramena les regards de Phœbé vers la route. Mais ce n'était que le boucher de Hawkshead, faisant sa tournée. Il s'arrêta au-dessous du cottage et la servante de Miss Anna descendit lui parler. Un soupir de désappointement échappa à Phœbé, l'oreille toujours tendue pour saisir le premier son de la corne primitive au moyen de laquelle le facteur en carriole, à mesure qu'il montait la vallée de Langdale, conviait les habitants des fermes et des cottages dispersés sur les deux versants, à venir chercher leur courrier.

Mais quoi! sans doute, il n'y aurait pas de lettre... On était au jeudi. Le samedi précédent, Miss Anna était venue les rejoindre, elle et Carrie, à Windermere, et les avait emmenées dans leur ancien logis. Le dimanche et le lundi s'étaient passés en conférences très agitées. Le mardi, une vieille amie de

Miss Anna, qui habitait Elterwater, était partie pour Londres, emportant un paquet adressé à « John Fenwick, Constable House, East Road, Chelsea ». Elle avait promis de remettre ce paquet elle-même ou de le faire remettre par un domestique de la pension où elle devait descendre.

Cette dame devait s'acquitter de sa mission, le mercredi, — à une heure quelconque : elle n'avait pas voulu s'engager. — Probablement, elle ne l'avait fait que dans l'après-midi ou le soir. En ce cas, il ne pouvait y avoir encore aucune lettre. Mais, à défaut de lettre, un télégramme... A moins que John ne fût décidé à ne pas la reprendre, à moins que le retour de sa femme ne lui parût un souci et un fardeau, à moins que leur séparation ne dût être définitive à jamais... Alors il ne se presserait pas, — et il écrirait.

Mais Carrie !... Phœbé se remit à se promener de chambre en chambre, de fenêtre en fenêtre, l'esprit comme assourdi par le tumulte de ses pensées... Elle se sentait incapable de rester en place un seul instant... John devait désirer revoir Carrie! Et. pour la revoir, il lui faudrait bien accepter au moins une entrevue avec sa femme, accorder à celle-ci la permission de lui tout dire, face à face.

Une semaine seulement s'était-elle écoulée depuis que, cédant à une impulsion subite, Phœbé avait écrit à Miss Anna, de cette petite ville du Surrey où elle avait vécu deux mois cachée, après son retour en Angleterre? Chaque jour de cette semaine avait été à la fois le plus long et le plus bref de son existence. Toutes les émotions dont elle était susceptible s'étaient réveillées d'une vie nouvelle, surchargeant les heures. En même temps, chaque jour s'envolait sur des ailes de flamme, rapprochant le moment redouté, mais désiré, où elle reverrait son mari. Après les lentes années de son exil volontaire, après des semaines d'hésitation, des mois de repentir, de doute, de résolutions vacillantes, sa vie était soudain devenue haletante, comme une course folle sur une pente dangereuse, menaçant d'aboutir à une chute tumultueuse et mortelle. Quelle serait la fin de tout cela? Elle n'était plus une fillette naïve, pour croire que de pareilles choses se réparent avec quelques douces paroles et un baiser.

Sa mémoire errait paresseusement à travers le passé, d'abord

— à travers les années d'amertume muette et impuissante où elle aurait donné le monde entier pour défaire ce qu'elle avait fait; mais elle n'en voyait alors nul moyen, car elle demeurait persuadée de la vérité des soupçons qui avaient déterminé son départ. — Puis elle revivait les premières heures de réaction violente, causée par des faits qui lui étaient personnels, et aussi par des renseignements nouveaux, inattendus... Elle s'était représenté John comme un être dur, cruel, prospère, évadé de la sphère sociale où résidait sa femme, devenu un gentleman riche et mondain, qui pouvait avoir tout, être tout ce qu'il voulait. Le « courrier de Londres » d'un journal canadien lui avait apporté la nouvelle de son élection à l'Académie. De la même source, elle apprit la querelle, la scène avec le Comité, la démission bruyante, et toutes les controverses qui l'avaient accompagnée. Elle lut et relut chaque ligne de ces maigres informations, les méditant, se tracassant à cette lecture... Cela ressemblait bien à John de sacrifier sa situation à la violence de son caractère! Oui, mais on l'avait traité de façon abominable; cela se voyait clairement... L'indignation et la sympathie de Phœbé semèrent des germes de tendresse neuve dans son cœur radouci... Si seulement elle avait été près de lui?... Et après?... La grande dame qui le conseillait et le protégeait, sans doute, y était. Si celle-là n'avait pu apaiser cette tempête, quelle influence aurait eue l'épouse dédaignée?

Enfin, l'automne précédent, elle avait vu arriver à la ferme, dans cette campagne de l'Ontario, un jeune artiste, envoyé par un éditeur anglais qui préparait un grand ouvrage illustré sur le Canada. Le fils de la maison, étudiant à l'Université, l'avait rencontré à Montréal, s'était lié avec lui, et l'amenait pour peindre la ferme et ses champs de pommiers lourds de fruits. Durant mainte soirée, dans la splendeur du crépuscule violet, le nouveau venu avait longuement causé avec cette mélancolique « Mrs Wilson », avec cette Anglaise qui comprenait son langage et ses habitudes, et qui, aux jours de sa jeunesse, avait été en relations avec des artistes.

John Fenwick! Certainement, il savait tout ce qui regardait John Fenwick!... Un type très fort, mais quel mauvais caractère!... Il s'était élevé comme une fusée, pour retomber on ne savait où... Quel besoin avait-il de se brouiller avec l'Académie?

Celle-ci l'avait assez magnifiquement traité, beaucoup mieux qu'une foule d'autres!... Le public ne supporterait jamais ses airs et ses violences. Il n'était pas, tout de même, assez grand. Un Whistler pouvait se montrer insolent avec profit, mais les confrères du second rang font bien de veiller sur leurs intempérances de langage... Oh! oui, du talent, parbleu, un talent énorme... mais pas de première éducation artistique... Un artiste a besoin de tout son temps pour rattraper cela, au lieu de perdre des heures à déblatérer dans les journaux... Non, John Fenwick ne ferait plus rien de très important: Mrs. Wilson pouvait l'en croire!... Bien fâché de lui en avoir dit, peut-être, des choses désagréables, si c'était un de ses amis... La renommée représentait ce Fenwick comme un être malheureux, maussade, vivant seul, ayant fort peu d'amis, ne prenant conseil de personne, — et têtu comme un âne, lorsqu'il s'agissait de sa peinture!

Ainsi parla ce jeune oracle, entre deux bouffées de pipe, dans le jardin de la ferme canadienne, tandis que l'obscurité descendait pour lui cacher le visage de la femme silencieuse assise à ses côtés.

Ainsi le remords, la pitié navrée se levaient auprès d'elle, compagnons austères, voilés de gris. Entre eux, désormais, cheminait Phœbé, nuit et jour... John, épave abandonnée, en Angleterre, pauvre et méprisé! Et elle, exilée au Canada avec sa fille... Et le temps, silencieux, irrévocable, où elle avait mis si facilement, si fatalement, la marque de sa volonté, ne cessait de fuir, année par année, vers la fin, vers la mort!.. Et des voix, dans ses oreilles, résonnaient déjà : « Trop tard! »

Pourtant la velléité du retour grandissait en elle, mystérieusement, à ce qu'il semblait, sans qu'elle y fût pour rien. D'autres faits, d'autres impressions y aidaient singulièrement. Dans le langage de l'Église évangélique, familier à sa jeunesse, Phœbé sentait maintenant, lorsqu'elle regardait en arrière, qu'elle avait été « conduite » d'une manière surprenante. Ce sentiment-là mitigea l'humiliation et décida l'accomplissement de son pèlerinage vers le foyer domestique. Il lui semblait aujourd'hui avoir obéi à une force extérieure agissante, en faisant ce qu'elle avait fait.

Car il n'avait pas été commode, ce second déracinement.

Carrie, particulièrement, avait eu ses raisons pour en accroître la difficulté. Et Phœbé n'avait pas trouvé alors le courage de dire la vérité à sa fille. Elle lui avait parlé vaguement d' « affaires » qui l'obligeaient à un voyage en Angleterre. Elle avait supplié l'enfant de se fier à elle, et s'était réfugiée dans les larmes et l'abattement pour éviter d'avoir à répondre aux objections de Carrie. La conséquence était qu'elle avait vu descendre le premier nuage sur la jeunesse de sa fille, qu'elle avait eu, pour la première fois, la sensation d'un fossé creusé entre elles...

Saisie d'affres soudaines, Phœbé revint à la fenêtre de sa chambre, et, de là, elle contempla, non plus Elterwater et la route par où devait venir le courrier, mais Dungeon Ghyll et la haute vallée sauvage.

Anna Mason avait emmené Carrie faire une promenade. En ce moment, à la prière de Phœbé, elle racontait à la jeune fille, l'histoire de son père et de sa mère.

Les yeux de Phœbé débordèrent de larmes. En réalité, elle attendait son arrêt, — de la bouche de son mari et de celle de sa fille. — Dès l'époque de leur fuite, et toujours depuis, Carrie avait appris à croire que son père était mort. Les années s'écoulant, le « pauvre papa » n'était plus représenté pour elle que par quelques souvenirs pâlissants et un portrait sans cadre que sa mère gardait jalousement sous clef, mais qu'une ou deux fois elle avait été admise à regarder.

Et maintenant?... Phœbé se rappelait l'angoisse de cette soirée où Carrie, revenant près d'elle, en Surrey, après une excursion d'une journée à Londres avec une amie canadienne, lui décrivit cet homme bizarre, violent, aux cheveux gris, — « qu'on appelait M. Fenwick », et qu'elle avait vu diriger la répétition du Théâtre Falcon... Phœbé se revoyait, renversée dans un fauteuil, enveloppée de châles, feignant l'épuisement et un mal de tête nerveux, « à n'y plus voir clair », tandis que l'enfant lui racontait en riant la scène, entre deux baisers, deux caresses à la « pauvre petite maman ».

Et le trajet en voiture, depuis Windermere, Miss Anna à côté d'elle, Carrie en face!... Carrie excitée, heureuse, bavarde, bien la fille de son père, — tantôt absorbée par un ravissement naturel, se récriant devant la beauté des montagnes, des arbres,

de la rivière, attrapant la main de sa mère pour la faire sourire, elle aussi ; tantôt, dans un subit accès de raideur et de timidité, fixant ses yeux jaloux et profonds sur l'amie nouvelle, se demandant ce que signifiait tout cela, mécontente qu'on lui en eût dit si peu, et cependant trop fière pour réclamer d'en savoir davantage, — ou bien effrayée par l'idée de percer jusqu'au secret douloureux ou peut-être honteux de leur vie.

Sa mère s'était efforcée de lui rendre plausible ce changement de demeure : toutes deux allaient séjourner chez une vieille amie, dans une maison où Carrie et ses parents avaient vécu, quand elle était toute petite, près de la ville où elle était née... Elle savait déjà que sa mère était originaire du Westmoreland, d'une ville nommée Keswick, mais elle avait cru comprendre que son aïeul maternel était mort, et toute sa famille dispersée.

Jusqu'à ce qu'elles fussent tout à fait en vue du cottage, l'enfant n'avait trahi aucun souvenir du passé. Mais, lorsqu'on s'engagea dans la vallée de Langdale, ses bavardages cessèrent et ses yeux errèrent avec agitation de pente en pente, étudiant les bois, les rochers, les fermes blanches. Quand la voiture s'arrêta au pied du sentier escarpé, Carrie aperçut la petite maison, son porche d'ardoises, son if à droite, son sycomore en avant. Elle changea de couleur, et, sautant à terre, elle chancela, faillit tomber.

Sans attendre ses compagnes, elle grimpa la côte en courant et franchit la barrière. Quand elle vint retrouver ces dames sur le seuil de la maison, ses yeux étaient humides.

— J'ai été dans la cuisine..., — fit-elle, haletante, — et c'est si étrange!... Je me revois assise là, et un homme... (elle passa la main sur son front) un homme qui me fait manger!... Était-ce... était-ce mon père?

Phœbé ne savait plus ce qu'elle-même avait répondu ; elle se rappelait seulement quelques mots tremblants d'Anna Mason, et sa manœuvre discrète pour entraîner la jeune fille, afin que la mère pût rentrer seule dans le cottage, sans aucun témoin... Et Phœbé y était rentrée seule... elle avait revu la petite salle.

Ce qu'elle se rappelait ensuite, — avec cette crise de larmes désespérées où son corps et son âme avaient semblé se dis-

soudre, — c'étaient les bras de Carrie autour d'elle, le visage de Carrie pressé contre le sien.

« Mère! mère!... Oh! qu'y a-t-il? Pourquoi sommes-nous venues ici?... Vous me cachez bien des choses, depuis des semaines... depuis des années!... Il y a un secret que j'ignore... j'en suis certaine! Oh! c'est mal!... Vous ne me croyez pas en âge... mais je le suis... Vous devriez tout me dire, mère! »

Comment Phœbé s'était-elle défendue, comment avait-elle, cette fois encore, reculé la révélation inévitable? Tout ce qu'elle savait, c'est que Miss Anna était venue de nouveau à son secours, avait emmené l'enfant, en lui parlant tout bas... Et depuis, durant ces deux jours, oh! combien Carrie avait été bonne!... si douce, si dévouée, déballant leurs bagages, aidant la servante de Miss Anna, cuisinant, époussetant, raccommodant, comme une jeune Canadienne sait le faire, — mais s'interrompant quelquefois pour promener autour d'elle ces yeux attristés, surpris, où l'on voyait monter l'ombre du passé...

Oh! c'était un ange! Cela, John en conviendrait, quels que fussent ses sentiments envers la mère de Carrie.

« Je l'avais volée, je la ramène. J'ai pu être une mauvaise épouse... mais voici Carrie!... je ne l'ai pas négligée, je l'ai élevée de mon mieux... »

En ces phrases incohérentes, Phœbé ne cessait mentalement de supplier son mari. Elle les répétait en ce moment même.

Elle arriva à travers la pièce, marchant devant la cheminée, où Carrie avait dressé, contre le mur, la photographie d'une ferme blanche, entourée d'étables et de vergers; au delà, étincelait la vaste nappe du lac Ontario. Phœbé frissonna, en regardant cette image. Là s'étaient dépensées vainement douze années de sa vie.

Carrie, à la vérité, voyait les choses différemment...

Incapable de repos, la mère quitta sa chambre et passa dans celle de sa fille. Cette pièce, à neuf heures du matin, était déjà d'une propreté, d'un ordre scrupuleux; et la servante venue de Hawkshead, Eliza, n'avait pas eu la permission d'y toucher. Sur le lit était étendue une blouse neuve que Carrie venait de se faire. Sur la table, on voyait une autre photo-

graphie : celle-là était le portrait d'un fort beau jeune homme. Phœbé s'arrêta devant cette photographie pour la contempler, avec découragement. Le jeune roman de sa fille, et sa propre vie perdue... ces deux images la possédaient. L'heure venue, Carrie retournerait par delà l'Océan : elle se marierait, elle oublierait sa mère.

« Et je ne suis pas vieille, non plus... je ne suis pas vieille ! »

Toute tremblante, elle quitta la chambre de Carrie. Celle de Miss Anna était ouverte : Phœbé demeura sur le seuil et regarda. Cette chambre, autrefois, elle la partageait avec John. Leur mobilier y était encore, ainsi que dans la petite salle : car John avait tout vendu en bloc au propriétaire, quand il avait liquidé la situation. Miss Anna savait même ce qu'on le lui avait payé, — pauvre John !

Phœbé n'osait pas entrer ; elle restait appuyée au chambranle, considérant du dehors, comme une exilée, la chambre aux poutrelles basses, son lit et sa grande armoire de chêne, son carré de tapis vert... Des pensées lui traversaient l'âme, des pensées qui la secouaient de la tête aux pieds...

Le cottage s'était agrandi : Miss Mason, après l'avoir loué, trois ans auparavant, avait fait ajouter deux chambres, ou persuadé au propriétaire de le faire. Retirée maintenant, elle vivait là de ses économies, et avec elle habitait une vieille amie, ancienne institutrice comme elle. Toutes les deux formaient un de ces ménages de vieilles filles, associations respectables, qui ne furent jamais rares dans ce pays des Lacs, Miss Wetherly était alors en tournée de famille, dans un comté du Midi : autrement, Phœbé ne se serait jamais décidée à accepter l'invitation pressante de Miss Anna. Elle redoutait tout le monde, — inconnus ou vieilles connaissances. — Autant que la terreur paralysante, angoissante, de la première entrevue avec son mari sévissait, dans son esprit celle de l'instant où il lui faudrait révéler à ses anciens amis de Langdale ou d'Elterwater, de Kendal ou de Keswick, son identité avec Phœbé Fenwick : elle était arrivée ici, soigneusement voilée, sous le nom de « Mrs. Wilson », et n'avait pas encore franchi la porte du cottage...

La respiration lui manqua : elle se souvenait qu'à cette heure même Carrie apprenait de Miss Anna leur véritable nom,

découvrait qu'elle avait vu son père sans le savoir, écoutait le récit de ce que sa mère avait fait.

« Peut-être va-t-elle me détester! » — pensait Phœbé, misérablement.

La douceur du printemps pénétrait par la fenêtre ouverte. En face, le gros sycomore était déjà couvert de feuilles nouvelles. Dans le champ, se traînaient les agneaux nouveau-nés, trop faibles pour marcher, blancs comme neige contre les toisons sales de leurs mères. La voix de la rivière murmurait au long de la vallée, et parfois, quand le vent d'ouest soufflait plus fort, l'oreille fine de Phœbé, jadis exercée à cela, distinguait d'autres bruits plus lointains, — les cascades bondissant dans la gorge, peut-être même le torrent de Dungeon Ghyll, tonnant parmi sa prison de rocs.

C'était une journée caractéristique du Westmoreland : des nuages gris, très hauts, traversés de soleil; les montagnes visibles du faîte jusqu'au pied; sur leurs pentes vertes ou roussâtres, les taches des fermes blanches ou des sapins fièrement groupés; de loin en loin, la noirceur de ces ifs qui, depuis des générations, marquent les domaines, ou bien encore le gris pourpré du roc calcaire émergeant à nu. De cette terre fraîche, souriante, où la solitude montagnarde s'unit à l'ancienneté de la vie humaine, un souffle bienveillant émanait, qui semblait inviter la femme anxieuse et repentante à reprendre courage.

Ah! le son d'une corne résonnait aux échos de la vallée. Phœbé descendit en courant jusqu'au porche. Puis, craignant d'être vue et reconnue peut-être par l'homme de la poste, elle se rejeta dans la petite salle, écoutant, mais sans se montrer.

La servante avait couru chercher les lettres, et discutait avec l'homme. Au bout de quelques minutes, elle remonta, essoufflée.

— N'y a pas de lettres, madame, — fit-elle en apercevant Phœbé à la fenêtre, — et je ne crois pas que ceci soit pour chez nous.

Elle brandissait un télégramme, hésitant à le remettre, excitée manifestement et curieuse. Le télégramme était adressé à « Mrs. John Fenwick ». Évidemment, l'homme avait fait ses réflexions là-dessus.

Phœbé saisit l'enveloppe :

— Très bien ! dites-lui que c'est pour nous.

La fille remarqua son agitation, ses doigts frémissants, et redescendit le sentier à la hâte, pour porter cette réponse. Phœbé monta s'enfermer dans sa chambre avec le télégramme.

Pendant quelques secondes, elle n'osa l'ouvrir. S'il était écrit là-dedans que John refusait de venir, de jamais la revoir ?... Phœbé sentit qu'elle en mourrait de douleur, que sa vie s'arrêterait...

Enfin elle déchira le papier :

Envoie quelqu'un aujourd'hui. Espère suivre immédiatement. Bienvenue.

Elle scanda ces mots de sa respiration coupée. Tout d'abord, elle les ressentit comme un choc, qui la repoussait. Elle avait craint, mais aussi elle avait espéré, elle savait à peine quoi, pourtant quelque chose de plus, quelque chose de différent.

Alors il ne venait pas tout de suite !... « Quelqu'un » !... Qui donc un homme, en pareil cas, pouvait-il envoyer à sa femme ?... Qui donc les connaissait assez tous deux, pour oser intervenir entre eux ?... Sa farouche humeur d'autrefois se réveilla. Un mot glacial et inflexible l'eût écrasée, mais sa conscience lui eût à peine permis une plainte : œil pour œil ! il n'est pas de créature en proie au remords qui n'admette la sauvage justice de cette loi... Mais « envoyer quelqu'un » ! alors qu'il la retrouvait après l'avoir perdue, qu'elle ressuscitait pour lui d'entre les morts !... Phœbé restait sans voix, le télégramme oublié dans les plis de sa jupe, une sorte de dédain faisant trembler sa lèvre.

Puis son œil rencontra le mot : « Bienvenue », et ce mot lui alla au cœur. Son orgueil irrité se fondit ; elle se mit à sangloter. Soudain, sur le seuil de la porte, Carrie apparut, — Carrie qui avait pleuré, elle aussi ; Carrie, les yeux effarés, dilatés, le sang aux joues. Elle regarda sa mère, puis bondit vers elle, pendant que Phœbé, instinctivement, couvrait le télégramme de sa main.

— Oh ! mère ! mère !... comment as-tu pu ?... Et moi, j'ai ri de lui... j'ai ri... j'ai ri ! — criait Carrie, se tordant les mains. — Et il avait l'air si las !... En revenant, Amélie le singeait... lui, sa voix, ses gestes bizarres... et moi, je riais ! Oh ! quelle

brute j'étais!... Mère, je vous ai dit son nom, et vous n'avez pas eu un mot, un seul mot!...

L'enfant se laissa tomber par terre, les pieds ramassés sous elle, les mains crispées autour de ses genoux, la tête et le buste secoués par les sanglots, en avant, en arrière, dans une tempête de désespoir, sachant à peine ce qu'elle disait.

Phœbé la contemplait, bouleversée; elle remua la main : Carrie vit le télégramme. Elle s'élança, lut l'adresse d'une voix étranglée, puis le texte...

« Quelqu'un »!... Elle ne comprit pas plus que sa mère. Quelqu'un chargé d'une lettre, peut-être?... Mais elle s'attacha aux deux mots : « immédiatement », « bienvenue » ; en un clin d'œil, elle fut debout et se mit à danser et à sauter par la chambre.

Et comme Phœbé, confondue, bouche béante, se demandait si c'étaient là tous les reproches que sa fille lui ferait jamais, Carrie, rouge et joyeuse, revint vers elle et lui jeta les bras autour du cou. Les cheveux blonds et les cheveux bruns se confondirent, la joue de l'enfant toucha celle de la mère.

— Maman!... et je n'avais que cinq ans, et vous n'étiez pas bien vieille... seulement sept ans de plus que je n'ai à présent... et vous avez pensé que père en avait assez de vous... Et vous êtes partie pour le Canada, tout droit! Eh bien!... c'était crâne... on peut vous rendre cette justice!... Et puis, si vous n'étiez pas partie, je n'aurais jamais connu George!... Mais... oh! maman! maman! (la phrase, en finissant, oscilla entre le rire et les larmes) j'ai idée que vous étiez une petite folle alors... une petite folle!...

En bas, Miss Anna écoutait le murmure de ces deux voix précipitées, qui lui parvenait à travers le plancher de la chambre. Elle reprisait une nappe, le journal de Manchester posé près d'elle, et elle se tenait plus droite qu'à l'ordinaire, un peu sévère et pincée : des pieds à la tête, elle n'était qu'une vivante protestation.

Carrie avait pris la chose d'une façon extraordinaire. Apparemment, c'étaient les manières canadiennes. Aucun effroi, aucune timidité! Brusquement mise en face de la réalité, elle l'avait envisagée avec un bon sens humoristique, refusant absolument de pleurer sur le fait accompli, même sur un fait

comme celui-là, — simplement pressée d'en effacer la trace. — Refus de pleurer d'ailleurs, purement métaphorique : il y avait eu, malgré tout, des larmes versées. Mais la réaction immédiate, la détermination de rester joyeuse, quand même le ciel croulerait, avaient été stupéfiantes ! L'enfant avait commencé de rire avant que ses larmes fussent séchées, ouvrant l'écluse à un flot de questions catégoriques, embarrassantes, dont elle assaillit la vieille demoiselle. Après quoi, elle s'était demandé tout haut, les yeux brillants, « comment George prendrait la chose ». Bref, elle s'était carrément refusée à faire preuve de cette sensibilité affinée ou craintive, de ce « sens moral », en un mot, qui, selon l'institutrice, devait se manifester en des heures aussi graves. Petite païenne !... Miss Anna, rancunière, songeait à toutes les précautions prises par elle pour ménager le cœur de cette jeune personne ; elle songeait à sa propre émotion, tout près d'une épreuve si solennelle, destinée à faire époque dans sa vie... Elle aurait pu s'épargner tout ce tracas !...

A ce moment, une porte s'ouvrit au premier étage, et la petite païenne reparut bientôt dans la salle à manger, apportant le télégramme. Elle entra timidement : sa mine prouvait assez qu'elle se sentait en disgrâce. Mais elle ne dit rien ; elle se contenta de présenter le papier : Miss Anna, chez qui la surprise triompha du « sens moral », le saisit aussitôt, et assujettit vivement ses lunettes sur son grand nez caractéristique.

Elle lut, fronçant le sourcil. « Quelqu'un » !... Qu'avaient-elles besoin de personne ? Cela lui ressemblait bien, à John !... toujours à mettre les besognes désagréables sur le dos des autres !... On voyait de qui l'enfant tenait sa légèreté !...

— Père est gentil d'écrire cela, dites ? — fit Carrie, encore timide, touchant du doigt le télégramme.

— Il aurait mieux fait de venir lui-même, — riposta Miss Anna, sèchement.

— Mais il vient ! — s'écria Carrie. — Il envoie seulement une lettre... ou un cadeau... ou je ne sais quoi... pour aplanir les voies... comme fait George avec moi !... Voyons, maintenant (elle pencha son petit visage résolu tout près de celui de Miss Anna), où va-t-il coucher ?

Miss Anna tressaillit, recula sa chaise et dit froidement :

— Je m'occuperai de cela.

— C'est que, si vous le mettez dans ma chambre, — poursuivit Carrie, pensive, — il faut allonger le lit. L'oreiller glisse, et, la nuit dernière, j'avais les pieds dehors... Si vous le permettiez, je m'en chargerais... j'arrangerais la chambre gentiment...

Miss Anna lui dit de faire ce qu'elle voudrait :

— Et toi, où coucheras-tu ce soir, s'il te plaît?

— Oh ! j'irai chez maman.

— Il y a un second lit dans ma chambre, — dit la vieille fille, très raide.

— Oh ! je vous gênerais, — fit doucement Carrie.

Et elle s'en alla.

Bientôt, ce fut là-haut tout un vacarme : coups de marteaux, meubles tirés, poussés. Miss Anna se demanda ce que la petite pouvait bien faire à son lit.

Phœbé descendit, assez pâle et troublée pour satisfaire aux règles les plus exigeantes. Miss Anna s'efforça de ne pas montrer qu'elle était mécontente du télégramme, et Phœbé ne se plaignit pas. Mais son découragement était visible et Miss Anna eut grand pitié d'elle. Ne pouvant tenir en place, Phœbé finit par dire qu'elle s'en allait dans la gorge, s'asseoir un peu au bord de l'eau. Si quelqu'un venait, on n'aurait qu'à l'appeler : elle resterait à portée de la voix.

Elle partit, et descendit la pente, la tête courbée, — si haute et si mince, dans sa robe unie de laine grise, sous son chapeau cloche garni de noir !

Miss Anna la suivait du regard. Elle ne savait pas grand' chose, jusqu'ici, de ce qui réellement avait ramené au pays la pauvre créature. C'était sa faute, sans nul doute : Phœbé aurait épanché son âme sans réserve, dès le premier soir de son retour à l'ancien foyer. Mais l'amie s'était absolument refusée à le lui permettre. « Non, non, — avait-elle dit, — mettant la main sur les lèvres tremblantes de la jeune femme; ne me racontez rien. Gardez tout pour John : il y a droit. Si vous avez une confession à faire, elle appartient à John, et à lui seul... »

Toutefois elle avait laissé Phœbé lui expliquer, tant qu'elle l'avait voulu, la cause première de tout le mal, la scène de

l'atelier, l'esquisse détruite, les lettres de madame de Pastourelles. Et, au fond, quoique Phœbé ne semblât plus de cet avis, l'ancienne maîtresse de pension trouvait que John devait des explications à sa femme, — John, et aussi cette Française... Quand les gens ne sont ni mariés ni parents, ils n'ont pas d'excuse raisonnable pour s'écrire des lettres si longues et si intéressantes. Malgré son instruction et ses lectures, les principes de Miss Anna, sur ce point, demeuraient fidèles à l'étroitesse puritaine de la province anglaise.

La barrière à laquelle aboutissait le raidillon s'ouvrit et se referma. Miss Anna se leva précipitamment et regarda au dehors.

Une dame en deuil entrait dans le petit jardin. Elle vint droit à la porte et frappa timidement. Était-ce la personne que le télégramme avait annoncée? Miss Anna courut au petit vestibule.

— Mrs. Fenwick, est-elle ici? — demandait une voix très musicale.

— Mrs. Fenwick est là, tout près, dehors, — fit Miss Anna, s'avançant. — Je peux l'appeler tout de suite... Quel nom lui dirai-je, s'il vous plait?

La dame tendit sa carte :

— C'est un nom français — dit-elle, avec un sourire d'excuse.

Miss Anna regarda la carte, puis la dame :

— Donnez-vous la peine d'entrer, — fit-elle, désignant la petite salle et redressant, avec une hauteur significative, sa tête couronnée de gris.

Madame de Pastourelles obéit, disant à mi-voix qu'elle avait renvoyé sa voiture à l'hôtel de Dungeon Ghyll, et qu'on viendrait la reprendre dans une heure.

Eugénie avait achevé son premier discours, sa première explication embarrassée. Elle et Miss Anna, des deux côtés de la table, ne se quittaient pas des yeux. Eugénie se sentait mal à l'aise sous le regard critique de cette belle femme aux cheveux gris, aux larges épaules, aux sourcils énergiques. Elle avait quitté Londres à la hâte, fort agitée, et n'était informée

que vaguement, après tout, de la situation qu'elle trouverait ici... Aurait-elle, par inadvertance, dit quelque chose qui pût indisposer contre elle et sa mission cette formidable personne?

De son côté, Miss Anna observait la distinction frêle de sa visiteuse, la robe noire si simple, mais de coupe si parfaite, cette masse de cheveux bruns qui, même après une nuit passée en chemin de fer, demeuraient élégamment ajustés, — grâce, apparemment, à cette femme de chambre sans laquelle ces belles dames ne se mettent jamais en route, — les bagues étincelant aux doigts fins, le fil de perles relevant seul la sévérité du corsage noir. Elle remarqua l'élégance de la mince silhouette, la beauté de la tête petite, et son hostilité s'accrut en elle. La brillante amie de John comptait parmi les heureux de ce monde : Miss Anna entendait ne pas se laisser duper par elle, non, pas un instant!

— Monsieur Fenwick a été terriblement surmené, — répétait Eugénie, rougissant malgré elle, — et, hier, votre lettre a fini de le briser. Vous le comprenez, j'en suis sûre!... Lorsqu'on est aussi faible, on a peur, n'est-ce pas? même de ce qu'on désire le plus... Aussi m'a-t-il demandé de... de venir parler à Mrs. Fenwick de l'état de sa santé, et des événements de ces deux dernières années... pour lui préparer les voies... Il y a tant de choses... n'est-ce pas?... que Mrs. Fenwick ne peut pas savoir encore, et, qu'elle sera, je le crains, affligée d'apprendre.

La voix faiblit et s'arrêta. Eugénie sentait, dans chacun de ses nerfs, que sa position était fausse, et cherchait comment y remédier.

— Dois-je comprendre que John Fenwick viendra voir sa femme ce soir? — demanda enfin Miss Mason, d'un ton agressif.

— Il arrive par le train de l'après-midi, — répliqua Eugénie, les sourcils légèrement froncés, l'air perplexe, regardant celle qui la questionnait ainsi.

— Qu'a-t-il donc? — interrogea sèchement Miss Anna.

Eugénie hésita, puis elle se pencha en avant, et une vive rougeur revint à ses joues.

— Je crois, — dit-elle, d'une voix basse et précipitée, se retournant pour s'assurer si la porte était close et si elles étaient

bien seules, — je crois que ç'a été une crise de dépression... peut-être... peut-être un accès de mélancolie... Il a eu de grands malheurs et de grands désappointements... Mon père et moi, nous étions à l'étranger, et nous ne savions pas... Grâce à Dieu! (elle joignit involontairement les mains) je suis revenue hier... je suis allé le voir... juste à temps!...

Elle s'arrêta, regardant son interlocutrice comme pour la supplier de comprendre à demi-mot, et de lui épargner la peine d'en dire davantage. Miss Anna semblait intriguée, mais froide.

— Juste à temps? — répéta-t-elle.

— Je n'avais pas compris d'abord, — dit Eugénie, avec émotion. — J'avais vu seulement qu'il était malade et affreusement brisé. Il m'a confessé, depuis... dans une lettre que j'ai reçue au moment de mon départ... Et je voudrais vous demander un conseil... savoir si vous pensez que Mrs. Fenwick doive apprendre...

— Apprendre quoi? — s'écria Miss Anna.

Madame de Pastourelles se pencha encore et lui dit quelques mots à mi-voix.

Anna Mason eut un geste d'horreur :

— C'est épouvantable... et... si lâche! C'est bien d'un homme!

Eugénie ne put réprimer un faible sourire. Elle reprit :

— Le portrait était arrivé,.. venait d'arriver. C'est ce qui l'a sauvé... Ah! oui... (le sourire reparut comme un rayon de lumière.) J'oubliais... Il faut bien que Mrs. Fenwick sache... C'est le portrait... C'est *elle* qui l'a sauvé... Mais votre billet, par un bizarre accident, lui avait échappé. Il était tombé à terre, parmi d'autres papiers, et monsieur Fenwick devenait presque fou de désespoir, à l'idée de n'avoir pas reçu un seul mot avec cet envoi. J'ai été assez heureuse pour découvrir ce billet et le lui remettre... Oh! il était lamentable à voir!...

Un moment, elle mit la main sur ses yeux, s'efforçant de dominer son trouble. Miss Anna l'étudiait et sa bouche sévère s'adoucissait à son insu.

— Aussi, quand il m'a prié de venir avant lui trouver sa femme, de lui expliquer ses malheurs et sa détresse... j'ai senti que je ne pouvais refuser... Je sais bien — ajouta-t-elle,

et son regard suppliait, — que mon intervention semblera peut-être singulière et indiscrète. Mais, quand Mrs. Fenwick apprendra que nous la cherchons tous depuis de si longs mois...

— La chercher? — se récria Miss Anna. — Qui donc la cherche?

A cette question, Eugénie s'arrêta court. Elle se redressa et tâcha de rassembler ses idées.

— Voulez-vous que nous envisagions les faits, tels qu'ils sont? — dit-elle enfin, avec calme. — Je puis vous expliquer très brièvement ce qui s'est passé.

Miss Anna se souleva de sa chaise, regarda la porte, se rassit :

— Mrs. Fenwick, vous savez, peut rentrer à chaque instant.

— Je serai brève. Il est nécessaire de nous concerter, n'est-il pas vrai? pour leur bonheur à tous deux.

Timide, les yeux attachés sur la vieille face énergique de l'institutrice, Eugénie tendit sa main frêle. Par une impulsion brusque dont elle-même s'étonna, Miss Anna saisit cette main...

Un moment après, Miss Anna sortit de la pièce. Elle monta chez Carrie.

Celle-ci, assise dans sa chambre, près de la porte ouverte, décousait paisiblement un matelas. Le lit, qu'on apercevait derrière elle, avait été sensiblement allongé avec une caisse d'emballage venue d'Amérique. Autour de la caisse, la jeune fille avait cloué un morceau de basin blanc.

— Carrie! que faites-vous là, bon Dieu! — s'écria Miss Anna, effarée.

— Tout est arrangé... Seulement, je refais ce matelas : on le croirait bourré de noyaux de pêche.

Elle posa ses ciseaux, et, très rouge, regarda Miss Anna :

— Qui donc est en bas?

— Une dame qui désire voir votre mère. Voulez-vous aller la chercher?

— C'est l'envoyée de papa! s'écria Carrie, sautant sur ses pieds, toute haletante.

Miss Anna fit un signe affirmatif.

— Votre mère lui doit beaucoup de reconnaissance, — dit-elle, d'une voix un peu émue.

Carrie mit son chapeau, en silence, et descendit. La porte

de la salle était ouverte. Entre cette porte et la fenêtre, l'étrangère, debout, contemplait la rivière et la montagne, comme perdue dans ses pensées.

Le pas léger de la jeune fille lui fit tourner la tête.

— Carrie! — s'écria-t-elle involontairement. — Vous êtes Carrie! (Et elle s'avança, tendant impétueusement ses deux mains.) Comme vous ressemblez au portrait, comme vous lui ressemblez!

Eugénie regardait avec ravissement cette petite et svelte créature, qui respirait la santé active, malgré sa taille de fée. Elle remarquait sa ressemblance de teint et de cheveux avec son père, son coloris de pomme fraîche, la beauté de ses yeux, la légèreté de ses jolis pieds.

Douze ans!... et, au bout, voir cette vivante promesse de bonheur tomber dans vos bras!... Tout au fond du cœur, Eugénie sentait revivre les douleurs passées de sa maternité déçue, le souvenir de l'enfant qui n'avait fait qu'entrer dans la vie et en sortir aussitôt, dans l'espace d'un seul jour d'été.

Elle entoura timidement la jeune fille de son bras et demanda, craintive :

— Puis-je... puis-je vous embrasser?

Carrie, un peu grave, baissant les yeux, accepta le baiser.

— Je vais avertir ma mère. Papa vous a envoyée, n'est-ce pas?

— Oui, — dit Eugénie avec douceur, en desserrant son étreinte.

L'enfant prit sa course.

Lentement, Phœbé entra dans la salle, d'un pas incertain, tâtant la porte et les murs, comme une aveugle.

— Oh! Mrs. Fenwick!

Eugénie avait poussé ce faible cri de douloureuse compassion. Phœbé n'y prit pas garde. Elle marcha droit à la visiteuse.

— Où est mon mari, je vous prie? — dit-elle d'une voix forte et rauque, tendant machinalement une main qu'Eugénie effleura, puis abandonna, tant le visage et l'attitude de la femme qu'elle voyait en face d'elle trahissait de rudesse passionnée.

— Il vient par le train de l'après-midi. (Eugénie concen-

trait toute sa volonté pour s'exprimer avec calme et nettement.) Il arrive à Windermere avant cinq heures, et il compte bien être ici un peu après six heures... Il était si malade hier... quand je l'ai trouvé... quand je suis allée le voir!... C'est ce qu'il a voulu que je vous dise, avant que vous le revoyiez... c'est pourquoi je l'ai précédé... par le train de nuit.

— Vous êtes allée le voir hier? — dit Phœbé, toujours du même ton forcé.

Elle n'avait pas invité la visiteuse à s'asseoir; elle-même restait debout, une main appuyée lourdement à la table.

— J'avais appris par les hommes de loi... les hommes de loi recommandés par mon père à monsieur Fenwick... qu'ils avaient enfin trouvé une indication, découvert au Canada des traces de votre passage... et j'étais allée le lui dire.

— Des hommes de loi? Je ne comprends pas, — déclara Phœbé, levant sa main gauche, avec un geste égaré.

Eugénie se rapprocha. Très vite, rougissant et pâlissant, elle raconta les recherches inutiles faites depuis sept mois. Phœbé l'interrompit :

— Pourquoi John nous cherchait-il, après... après si longtemps? — demanda-t-elle, d'une voix plus faible, plus éteinte.

Et, ce disant, elle tomba sur une chaise.

Eugénie hésita, puis répondit avec fermeté :

— Parce qu'il désirait vous retrouver, plus que tout au monde... Mon père et moi, nous l'avons aidé autant que nous avons pu.

— Mais vous ne saviez pas?... vous ne saviez pas?...

Phœbé, avec embarras, tirait les plis de sa robe.

— Que monsieur Fenwick était marié? Non... jamais... jusqu'à l'automne dernier... Ce fut là son tort envers tous ses vieux amis.

Phœbé voyait la dignité et la pureté du visage qui était là devant elle : elle faiblit un peu.

— Et comment l'a-t-on découvert? — dit-elle dans un souffle, en se détournant.

— Une certaine Miss Morrison...

— Bella Morrison! — cria brusquement Phœbé, joignant les mains. — Bella? Elle aura voulu le déshonorer.

— Nous n'avons jamais su ses motifs. Mais elle a dit... la vérité... à un vieil ami qui nous l'a dite...

— Et lui alors, John... qu'a-t-il répondu?

Les mains de l'épouse tremblaient, ses yeux dévoraient d'avance la réplique.

— Oh! ce fut un moment très pénible! — fit Eugénie avec un geste ému. — Mon père en ressentit une grande colère, et notre amitié ne put continuer... comme avant... Et puis monsieur Fenwick a passé un misérable hiver. Il était malade... sa peinture ne se vendait plus... et il avait terriblement besoin d'argent... Alors s'est produite cette rencontre au théâtre...

— Je sais, — murmura Phœbé, suspendue à ses lèvres, — quand il a vu Carrie?

— Cela a failli le tuer, — fit doucement Eugénie. — C'était comme une lumière allumée... puis soufflée, tout d'un coup, dans la nuit.

Phœbé appuyait maintenant sa tête sur la table. Elle sanglotait :

— Si je n'avais pas laissé ma fille aller à Londres ce jour-là!... Quand nous avons débarqué, je ne savais que faire... je ne pouvais prendre aucune résolution... Nous étions descendues dans un logement meublé, à Guildford, près de gens que nous avions connus au Canada... Leur fille était une grande amie de Carrie... Nous faisions quelquefois des séjours chez eux, à Montréal... Elle avait joué un peu à Montréal et à Halifax... Elle désirait débuter à Londres... et quelqu'un lui avait conseillé de s'adresser à ce théâtre... j'oublie comment il s'appelle.

— Halifax! — s'écria Eugénie, — Halifax en Nouvelle-Écosse... Je comprends, à présent!... Nous avons fouillé toute l'Angleterre. Le régisseur du théâtre disait qu'une des jeunes filles lui avait parlé de Halifax. Personne n'a songé...

Elle s'arrêta. Phœbé ne disait plus rien, elle se débattait avec plusieurs des idées nouvelles qui lui étaient présentées.

— C'était la seconde fois qu'il vous cherchait, vous m'entendez? — fit Eugénie, posant une main timide sur l'épaule de Phœbé. — Il avait fait tout son possible... quand vous l'avez quitté... Mais, quand il crut perdre Carrie encore une fois, et vous avec elle, son cœur se brisa. Je l'ai bien vu... C'est un homme usé... (Sa voix tremblait.) Vous aurez à le

soigner, à le réconforter. Il a désespéré de son art, il a désespéré de tout. Il...

Madame de Pastourelles s'arrêta court. C'était à Fenwick seul de dire le reste.

— Pendant longtemps, il semblait... avoir tant de succès ! dit Phœbé, arrachant la frange du tapis de table et tâchant de commander à sa voix et à son visage.

— Oui, mais cela n'a pas duré. Il s'irritait contre lui-même et contre les autres. Il s'est brouillé avec l'Académie... et son talent n'a plus fait de progrès... au contraire... Lorsqu'on est malheureux...

Son sourire et son serrement de main achevèrent la phrase.

— Il ne me pardonnera jamais ! — dit Phœbé, d'une voix pâteuse et tremblante. — Ce ne sera plus jamais comme autrefois. J'ai été folle de revenir.

Eugénie retira sa main. Sans qu'elle s'en aperçût, son attitude, ses traits pâles prirent un air de sévérité.

— Non, non ! — fit-elle, avec énergie. — Vous le consolerez, Mrs. Fenwick ; vous lui rendrez l'espoir et le courage. Vous avez été cruelle... pardonnez-moi, si je vous le dis tout de suite... cruelle en le quittant ! Un homme comme lui, avec ses faiblesses et son tempérament, qui font partie en réalité de son talent, qui en sont la rançon... cet homme a besoin sans cesse de sa femme... de la femme qui l'aime, qui le comprend... Mais l'abandonner pour un soupçon... pour un mauvais rêve !... Oh ! Mrs. Fenwick, il y a d'autres femmes vraiment privées d'amour... vraiment abandonnées... vraiment foulées aux pieds... par ceux qu'elles aiment !

La voix lui manqua. Elle regardait droit devant elle, toute frissonnante sous la véhémence de ses souvenirs.

Phœbé leva les yeux, frappée de terreur et de respect, se rappelant ce que John lui avait conté jadis du mariage désastreux, du mari infidèle jusqu'à la cruauté... Mais la main d'Eugénie l'effleurait de nouveau :

— Je sais... vous avez cru... que j'avais entraîné monsieur Fenwick à vous oublier, moi... Quelle étrange idée !... A cette époque... et pendant bien des années après... mon mari vivait encore... S'il m'avait envoyé un mot.., n'importe le jour ou l'heure... je serais allée le rejoindre... au bout du monde...

Je ne veux pas dire... je ne prétends pas que mes sentiments envers lui n'eussent point changé. Mais c'était mon orgueil... c'était mon devoir... qu'il ne me trouvât jamais en défaut... Et, l'année dernière, il m'est revenu... j'ai pu lui être secourable... à l'heure de la mort... Je lui avais toujours été fidèle... et il le savait.

Elle disait cela tranquillement, essuyant du bout des doigts les larmes qui mouillaient ses paupières. En prononçant les derniers mots, sa voix trembla un peu. La tête de Phœbé s'était inclinée sur la main qui retenait la sienne : nul n'était témoin des sentiments qui se peignaient sur le visage d'Eugénie. Sa pure conscience était-elle tourmentée par la pensée de n'avoir pas tout dit... de ne jamais pouvoir tout dire?... La tentation à laquelle innocemment elle avait exposé Fenwick, en partie pour se défendre elle-même, dans sa faiblesse, contre des impulsions d'une nature et d'une puissance bien différentes, elle devait à jamais en garder le secret. Tristes mensonges tacites, que la vie impose même aux plus nobles adorateurs de la vérité!

Au bout d'un moment, Eugénie se pencha et baisa les cheveux d'or de Phœbé.

— J'étais si contente d'aider monsieur Fenwick!... il m'intéressait tant!... Si seulement j'avais su votre existence et celle de votre enfant, comme nous aurions pu tous être heureux!

Elle retira sa main et s'en alla vers la fenêtre, pour tâcher de se calmer. Phœbé la suivit :

— Savez-vous... pouvez-vous me dire — murmura-t-elle d'une voix pitoyable — si John voudra bien me reprendre?

Eugénie hésita, un instant, puis répondit d'un ton ferme :

— Il revient ici parce que vous êtes sa femme... parce qu'il vous est fidèle... parce qu'il a besoin de vous. Ne l'agitez pas trop! Il a besoin de repos et de paix. Et vous aussi! (Elle reprit les mains de Phœbé dans les siennes.) Et comment pouvez-vous croire qu'on vous refusera quelque chose, quand vous apportez un pareil don?

Carrie et Miss Mason entraient dans le jardin. Le sourire d'Eugénie, tandis qu'elle désignait la jeune fille, semblait refléter le soleil de mai et le jeune charme de Carrie...

Mais, lorsque madame de Pastourelles fut partie, un nuage de terreur nerveuse s'abattit sur le cottage et ses habitants. Phœbé, sans relâche, errait à travers le jardin, attendant, prêtant l'oreille, comptant les heures...

La soirée de mai atteignait au coucher du soleil. Des flammes coulaient dans la vallée, frappaient obliquement l'ouverture qui mène à sa retraite la plus profonde, superbement gardée par les rocs de Bowfell. Au-dessus du cottage, le flanc de la montagne où rougeoyaient encore les fougères du dernier automne devenaient écarlates. Une brise fraîche soulevait le feuillage du sycomore, apportant l'odeur humide du gazon lavé par les pluies. Partout régnait le silence avec l'opulence des couleurs, l'attente, comme d'un peuple en fête espérant son roi.

Hélas ! pauvre roi !... Dans la pleine gloire de cette lumière attardée, un homme descendit de voiture, au bas de la pente. Il traîna dans le sentier raide ses membres fatigués. Il ouvrit la barrière et regarda à droite et à gauche.

Alors, sous le porche, Fenwick aperçut sa femme. Il marcha vers elle et la saisit par les poignets. Elle se renversa en arrière avec un cri étouffé, et tous deux demeurèrent là, debout, sans parole et sans geste, les yeux dans les yeux.

XIV

Phœbé, la première, revint à elle. Dès la rencontre, le changement visible de son mari lui avait percé le cœur. Mais la secousse même lui rendit le sang-froid.

— Entre ! — fit-elle machinalement. — Miss Anna est sortie.

— Où est Carrie ?

Il la suivait, regardant de tous côtés.

— Elle... sera ici tout à l'heure.

La voix de Phœbé bronchait sur chaque syllabe.

Fenwick comprit que sa fille et Anna Mason les laissaient en tête à tête, par délicatesse. Son épuisement moral et physique redouta impatiemment la perspective d'une « scène », qu'il se sentait tout à fait incapable de soutenir. Il avait été vio-

lemment tenté de rester à Windermere et de télégraphier qu'il se trouvait trop malade pour venir le jour même. Il aurait du moins gagné une nuit de répit. Mais un mélange confus de sentiments avait triomphé de cette impulsion... et il était là.

Ils entrèrent dans la petite salle. John, stupéfait, promena ses regards autour de lui et murmura :

— C'est tout comme autrefois... il n'y a rien de changé...

Phœbé ferma la porte, puis se tourna vers lui, tremblante.

— Est-ce que... est-que tu ne me diras pas que tu es content de me voir, John?

Il la regarda fixement, puis se jeta sur une chaise, auprès de la table, et appuya sa tête sur ses mains.

— A quoi bon supposer que nous pouvons effacer ces douze années? — fit-il rudement. — Cela ne sert à rien!

— Non, — dit Phœbé, — je le sais.

Elle s'assit de l'autre côté de la table. Mortellement pâle, elle ne savait que dire et que faire. Soudain Fenwick releva la tête et la regarda encore avec ses yeux d'artiste, observateurs et pénétrants.

— Grand Dieu! — fit-il entre ses dents. — Nous sommes changés tous les deux, n'est-ce pas?...

Elle aussi étudiait ce visage d'homme, aux cheveux gris, à la bouche triste, aux yeux bordés de rouge, dont les paupières papillotaient continuellement, craignant la lumière. Et, peu à peu, un air d'effroi encore plus violent se répandit sur son propre visage : c'était comme le reflet du découragement et de la lassitude à demi-farouche que révélaient les traits tirés, le costume négligé, le corps affaissé de John Fenwick, dont tout l'être, eût-on dit, n'était qu'une immense meurtrissure et se contractait douloureusement au moindre toucher. Le cœur de Phœbé défaillait de plus en plus.

— Ne pouvons-nous recommencer la vie? — dit-elle très bas, les larmes aux yeux. — Je regrette ce que j'ai fait.

— A quoi bon? — répliqua Fenwick, avec irritation. — Je suis un homme fini. Je ne peux plus peindre, où du moins le monde trouve que ma peinture ne vaut rien. Je serais en faillite, sans madame de Pastourelles...

— John! — cria Phœbé, se penchant vers lui. — J'ai un peu d'argent... j'ai fait des économies... et un ami m'a con-

seillé d'acheter des actions qui valent maintenant beaucoup plus que je ne les ai payées... J'ai huit cents livres... et tout est à toi... John... tout est à toi !

Ses mains, étendues dans un geste d'angoisse suppliante, touchèrent celles de son mari.

— Quel ami ? — questionna-t-il, prompt au soupçon et sans prendre garde au reste des ses paroles. — Et où as-tu été... pendant tant d'années ?

Il se retourna pour la regarder âprement.

— J'ai été au Canada... dans une ferme... près de Montréal.

Elle s'était redressée et parlait lentement, avec précision, comme si une heure était venue à laquelle, à travers sa rébellion, à travers son repentir, tantôt avec défi, tantôt avec crainte, elle s'était longuement préparée : l'heure où elle dirait à son mari l'histoire de sa fuite. Pour celui qui l'aurait pu comprendre, son attitude prouvait en effet cette chose singulière : jamais, durant toute leur séparation, elle n'avait cessé d'être persuadée qu'elle reverrait son mari. Son action n'avait rien eu de définitif. A ses yeux, le drame avait continué de se jouer, le rideau n'était pas tombé.

— Je t'ai parlé de Freddy... tu sais... Freddy Tolson... qui vint me voir... le dernier soir ?... Tout ce qu'il me dit du Canada eut tôt fait de me décider. Bien entendu, je ne voulais pas choisir le même pays que lui. Mais il m'expliqua qu'on pouvait se rendre au Canada pour quelques livres sterling, que le voyage durait seulement neuf jours, et que c'était un beau pays où tout le monde trouvait de l'ouvrage. Il ajouta qu'il y avait songé, mais qu'ayant des amis en Australie, il préférait aller de ce côté-là... Dès qu'il eut quitté la maison... je pensai que... si... à mon arrivée à Londres... je... trouvais ce à quoi je m'attendais... j'emmènerais Carrie et j'irais au Canada.

Fenwick se leva, et, enfonçant les mains dans ses poches, il se mit à marcher de long en large, avec agitation.

— Et, naturellement... comme tu t'y attendais... tu as trouvé ! — fit-il amèrement. — Qui aurait jamais imaginé qu'une femme se conduirait ainsi ?... Quoi ! j'embrassais ta photographie, une minute avant. Lord Findon était venu m'annoncer que mes tableaux étaient reçus... il me les avait achetés cinq cents livres... et le chèque...

Il s'arrêta en face d'elle, frappant la table du doigt, pour accentuer ses paroles :

— Le chèque était dans le tiroir... tu l'avais sous la main... où je l'avais laissé... Il était trop tard pour t'écrire par le courrier du soir : aussi je m'en allai raconter ma chance à un ou deux amis... et, en route, j'achetai des cadeaux pour toi, dans un magasin.. des babioles que je n'avais jamais été assez riche pour te donner... Je ne pensais qu'à toi...

Sa voix s'élevait jusqu'à devenir un cri. Il se courba en travers de la table et son visage hagard toucha presque celui de Phœbé. Elle recula et poussa une sorte de sanglot sauvage.

— John!... je... je ne pouvais pas savoir.

— Eh bien, continue! — dit-il brusquement, redressant la tête, — continue!... Tu trouves ce portrait dans mon atelier... je t'expliquerai cela tout à l'heure... et tu m'écris la lettre... Ensuite tu retournes à la gare d'Euston et tu renvoies Daisy... Après?

Ce ton âpre et dur, simple effet d'une tension nerveuse presque intolérable, épouvanta Phœbé. Avec peine, elle rassembla assez de forces pour affronter son regard et continuer :

— J'emmenai Carrie à Liverpool. Nous dûmes attendre trois jours, puis nous prîmes passage sur un steamer allant à Québec. La traversée fut terrible... Carrie malade tout le temps... et moi si... si malheureuse!... Nous restâmes quelques jours à Québec. Mais je m'y trouvais bien isolée, au milieu de tout ce monde parlant français : je partis pour Montréal... Les agents du gouvernement qui s'occupent des émigrants me procurèrent une place : je fus employée dans un hôtel... à peu près femme de charge... je surveillais les domestiques, la lingerie, et bientôt j'appris à tenir les livres... On me payait huit dollars par semaine, et, Carrie et moi, nous avions une petite chambre au dernier étage de l'hôtel... La besogne était harassante. Le soir, je me sentais tellement morte de fatigue que je n'avais pas le courage de me déshabiller. Je m'asseyais au bord de mon lit pour reposer mes pieds, et je me retrouvais là, le lendemain matin, ayant dormi toute vêtue... Quand je dormais, ce n'était rien... Mais les nuits d'insomnie... voilà ce qui me tuait!...

Ses lèvres tremblantes refusèrent de poursuivre; elle jouait nerveusement avec la frange du tapis, s'efforçant de comprimer son émotion. Fenwick s'était rassis en face d'elle et l'observait avec cette attention un peu renfrognée qui trahit un certain effort cérébral. Cependant il lui adressa plusieurs questions, voyant qu'elle avait besoin de cette aide pour achever son récit. De Montréal, donc, elle était allée vivre sur une ferme du district d'Hamilton, dans l'Ontario, en qualité de femme de confiance, chez un veuf qui avait de nombreux enfants échelonnés de cinq à seize ans. Elle avait connu cet homme, un Canadien, rude, mais bon et convenable, à l'hôtel où elle servait. Remarquant son talent pour conduire une maison et son surmenage, il lui avait offert les mêmes appointements et une tâche plus facile, et l'air de la campagne, au lieu de l'atmosphère surchauffée de Montréal.

— J'acceptai, dans l'intérêt de Carrie. C'était une ferme à pommiers, dont les champs descendaient jusqu'au lac Ontario. J'avais à m'occuper du ménage et des enfants... cuisiner, laver, boulanger... faire un peu de tout... La besogne n'était pas trop pénible... et Carrie allait à l'école avec les autres et courait partout dans la ferme... Monsieur Crosson était très bon... sa vieille mère habitait là! autrement, je ne serais pas entrée chez lui (Phœbé rougit très fort), mais elle était bien infirme et ne pouvait rien faire... Je m'abonnai à deux journaux anglais... et le temps passa tant bien que mal... Une fois, je fus malade, j'eus une congestion pulmonaire; une autre fois, j'allai à Niagara, avec des voisins. Je ne puis me rappeler, vraiment, qu'il me soit arrivé autre chose... Tous les jours étaient pareils... Il me semblait n'être plus qu'à moitié vivante...

— Ah! tu sentais cela! — dit-il vivement, — tu sentais cela!... Il existe un poison nommé le curare: on ne peut bouger, on est paralysé, mais on éprouve d'horribles tortures... C'est là ce que j'ai ressenti pendant des mois et des mois!... D'autres fois, au contraire, je ne me souciais de rien que de m'amuser un peu... je prenais la résolution de ne plus me chagriner... On était mort, et ça importait peu... c'était même plutôt agréable.

Phœbé se taisait. Ses yeux chercheurs et compatissants ne

le quittaient pas, essayant de le comprendre, de se familiariser avec la nouvelle personnalité qui s'exprimait par ces phrases dures, saccadées, — de la concilier avec l'homme emporté, ardent, sûr de lui, qu'elle avait abandonné en pleine jeunesse.

— Eh bien! — reprit-il, — à quoi ressemblait ton fermier?

Puis, soudain, levant les yeux :

— T'a-t-il fait la cour?

Elle rejeta la tête en arrière; le sang avait monté à ses joues brûlantes.

— Même s'il me l'a faite, personne n'a été en faute!... ni lui ni moi... Ce n'était pas un méchant homme, et il avait besoin de quelqu'un pour élever ses enfants.

— Naturellement!... Il ne demandait aussi qu'à élever la mienne! — dit Fenwick, avec un rire qui effraya Phœbé.

Il reprit sa promenade agitée; son visage sombre revêtit une singulière mine de satisfaction, même de triomphe.

— De sorte que tu t'es trouvée dans une position fausse?

Il s'arrêta pour la regarder, et son sourire blessa Phœbé.

Mais elle était résoluc à une longue patience, et elle poursuivit avec effort :

— Ce fut en partie ce qui me décida à revenir... cela et d'autres choses.

— Quelles autres choses?

— Des choses que je lus... dans les journaux, à propos de toi, — dit-elle avec difficulté.

— Quoi? que j'étais un raté, un âne rétif?... et autres gentillesses?... Tu t'es mise à me prendre en pitié?

— Oh! John, ne me parle pas comme cela! — s'écria Phœbé, tendant les bras vers lui, suppliante, désespérée. — Je me repentais, je te le dis! Je voyais que je m'étais mal conduite envers toi. Je pensais que, si tu n'avais pas réussi, c'était peut-être ma faute, et j'en étais bouleversée.

Mais il ne s'apaisait pas. Il demeurait là, inquisiteur avec férocité, les mains dans ses poches, de l'autre côté de la table.

— Et qu'est-il encore arrivé?

Phœbé refoula ses larmes.

— Une femme vint habiter près de nous; elle avait été

au service de... (Elle hésita...) de madame de Pastourelles, — acheva-t-elle, précipitamment, buttant sur le nom français.

Il se récria :

— Dans l'Ontario !

— Elle venait d'épouser un homme à qui elle était fiancée depuis des années; il lui avait apprêté là-bas une maison et de l'aisance. Dès que je la vis, elle me plut. Trop délicate pour cette vie-là, elle était arrivée en automne, et l'hiver l'éprouvait terriblement; j'allais souvent la soigner, car elle se trouvait bien seule... elle me parlait beaucoup d'elle-même et de...

— De madame Eugénie ?...

Phœbé fit un signe d'assentiment, les yeux baignés de larmes nouvelles.

— Et tu as découvert ton erreur ?

Elle refit le même signe :

— Tu comprends ! elle m'en parlait sans cesse... Moi, bien entendu, je ne disais rien... Elle avait vécu quinze ans près de cette dame, et l'adorait... Elle me parlait aussi du mauvais mari que sa maîtresse avait si bien soigné, et me disait comment il était mort, l'année dernière.

Une rougeur foncée colora les joues de Fenwick.

— Alors, tu t'es prise à penser... qu'une position fausse devenait également possible... entre elle et moi ?

Ces paroles entrecoupées la piquèrent au vif. Elle se leva d'un bond, indignée :

— Si j'y ai pensé, ce n'était pas seulement par égoïsme... Ne peux-tu comprendre que j'aie eu peur pour elle... et pour toi... autant que pour moi ?

Il retourna vers la fenêtre, la tête courbée, un pli douloureux tordant sa lèvre.

— Et aujourd'hui tu l'as vue ? — dit-il, regardant dehors.

— Oui, elle a été très bonne, — répondit Phœbé, humblement.

Il attendit un peu, puis il éclata :

— Et maintenant tu vois ce que tu as fait !... Quelle horrible chose !... et pour les motifs les plus ridicules !... Après m'avoir quitté... de cette manière-là... tu ne pouvais pas t'attendre à me voir renoncer à elle, à son amitié... tout ce qui me restait... Pendant neuf ou dix ans, si j'ai prospéré

quelque peu, je te déclare que ce fut son œuvre... Elle me soutenait... elle m'inspirait... sa seule existence faisait que j'aurais eu honte de céder à des tentations auxquelles je n'aurais jamais résisté, sans elle... Si j'ai jamais fait de bon ouvrage, c'est grâce à elle... si je te suis resté fidèle en dépit de tout, c'est grâce à elle aussi !

Il s'écroula sur la banquette de la fenêtre, le visage crispé. Aussitôt Phœbé fut à ses genoux.

— Oh ! John ! John ! pardonne-moi... Je t'en prie, John... tâche de me pardonner.

Elle prit ses mains, les baisa, les baigna de larmes.

— John, nous pouvons recommencer... nous ne sommes pas vieux. Tu te reposeras longtemps... je travaillerai pour toi, nuit et jour. Nous irons faire un voyage avec mon argent. Tu te rappelles ? tu disais que, si tu pouvais étudier un peu à l'étranger, cela te ferait tant de bien ! Nous irons, n'est-ce pas ? Et tu peindras aussi bien qu'autrefois... tu retrouveras tout ton talent !... Oh ! John, ne me déteste pas... ne me déteste pas ! Je t'ai toujours aimé, toujours... même quand j'étais si folle et si cruelle pour toi !... Au Canada, toutes les nuits, je languissais après le matin... et, quand le matin venait, je languissais après la nuit. Rien n'était pour moi joie ni plaisir... sans toi !... Mais, au début, j'étais tout à fait désespérée... je croyais avoir perdu pour toujours... et ne jamais, jamais revenir ! Après... quand je pensai au retour... quand je vis combien j'avais été mauvaise... je ne savais plus comment faire... comment affronter ta présence... J'avais peur... peur de ce que tu me dirais... peur de tes yeux !

Elle s'interrompit, l'enlaçant de ses bras, levant vers lui son visage marbré de larmes. Dans son désespoir, sa sincérité absolue, elle redevenait belle, d'une tragique beauté, dont l'homme qui la regardait ne cessait pas un instant d'avoir la sensation.

Il posa la main droite parmi les masses de ses cheveux blonds et lui renversa un peu la tête, l'étudiant avec une amertume passionnée. Sa lèvre supérieure se relevait légèrement sur les dents, qui mordaient et tourmentaient l'inférieure.

— Douze ans ! — fit-il lentement, au bout d'une minute, les yeux plongés dans les siens, — douze ans !... Que sais-tu,

de moi maintenant?... et moi, de toi?... Je te heurterais vingt fois par jour... et réciproquement, peut-être...

Phœbé se dégagea et appuya sa tête contre les genoux de son mari.

— John! reprends-moi! reprends-moi!

— Pourquoi m'avoir torturé? dit-il d'une voix rauque. Tu m'as envoyé Carrie, il y a six semaines... et ensuite tu l'as fait disparaître.

— Ce fut un pur hasard! — cria-t-elle.

Et, avec volubilité, avec une humilité abjecte, elle expliqua tout. Il écoutait, mais sans paraître comprendre, son esprit suivant toujours sa propre idée. Il ne tarda pas à l'interrompre :

— D'ailleurs, je suis démoralisé... je ne suis plus en état d'avoir des femmes autour de moi. Je ne peux répondre de rien. Hier, si ce portrait était arrivé à huit heures au lieu de sept... il était trop tard.

Sa voix s'altéra étrangement. Phœbé s'affaissa sur le plancher, comme une masse, les yeux dilatés :

— Que veux-tu dire?

— Je me serais tué. Voilà ce que je veux dire. J'y étais résolu. Il s'en est fallu d'un cheveu.

Phœbé restait sans voix. On aurait dit que ses yeux grands ouverts et terrifiés étaient rivés dans leurs orbites et ne pouvaient cesser de regarder son mari. Il s'agita impatiemment. L'horreur, la supplication de ce regard lui devenaient insupportables.

— C'eût été tant mieux pour vous... et pour Carrie!... Ah! grand Dieu! la voici!

Il se dressa, très agité, se recula de la fenêtre, tout en regardant. Phœbé aussi se releva; le sang affluait maintenant à ses joues. C'était le moment critique, le moment de l'épreuve décisive : si son mari lui revenait jamais, elle le devrait à sa fille.

Carrie et Miss Mason remontaient ensemble le sentier. Elles avaient été dans un bois, sur la route d'Elterwater. Incapables de causer, elles avaient erré séparément et cueilli des fleurs pour passer le temps. Carrie tenait une énorme gerbe de campanules. Sa robe de cotonnade gris-bleu ressemblait aux robes

que portait Phœbé dans sa jeunesse. Sa jupe courte laissait voir les pieds agiles. Sous l'ombre du grand chapeau, fleuri d'une rose rose, ses yeux cherchèrent timidement la maison, puis se détournèrent. Fenwick vit que ces yeux étaient en réalité plus foncés que ceux de Phœbé, et que les cheveux, bien plus sombres, n'étaient nullement mousseux et dorés comme ceux de la mère, mais plutôt semblables aux siens, d'un brun chaud, frisés et vigoureux. La figure ronde et rose, d'une coupe et d'une harmonie si délicates, lui causa un tressaillement de plaisir. Il s'aperçut aussi que Carrie était petite... beaucoup plus petite qu'il ne l'avait pensé au théâtre. Mais cette exiguïté ne donnait aucune idée de faiblesse ni de fragilité. Si Carrie semblait une fée, elle n'avait rien des elfes qui dansent au crépuscule : c'était plutôt un joyeux farfadet de l'aurore, un de ces heureux lutins qui, au foyer domestique, font la besogne des humains.

Fenwick alla ouvrir la porte, tout tremblant. Carrie l'aperçut, s'arrêta, et alors s'avança plus vite, précédant Miss Mason.

— Père! — dit-elle, gravement.

Et, les yeux levés vers lui, elle lui tendit la main.

Il prit cette main pour attirer à lui sa fille, et l'embrassa avec précipitation. Carrie devint très rouge, ses yeux se mouillèrent. Depuis longtemps elle avait résolu de ne pas pleurer, — parce que « pauvre maman » ne manquerait pas de le faire.

— Je suis sûre que vous voudriez votre thé, — fit-elle gentiment, ses regards allant de son père à sa mère. — Je vais m'en occuper.

Miss Anna arrivait, cachant de son mieux l'impression qu'elle avait ressentie en voyant le mari et la femme réunis sous le porche, dans la vive lumière du couchant. Hélas! ce n'était pas une heureuse réunion : à quoi bon essayer de feindre?...

Fenwick l'accueillit avec peu ou point de démonstrations, quoiqu'elle et lui ne se fussent jamais revus depuis la fuite de Phœbé. Les yeux creux du peintre eurent même pour elle un regard qui la tint à distance, — une singulière expression d'amertume. Elle en comprit la signification : il n'était pas venu pour se prêter à une comédie sentimentale; en outre,

il était malade, incapable d'aucun effort, quoique des femmes pussent vouloir ou penser.

Après un petit nombre de questions sur son voyage, Miss Anna le pria paisiblement d'entrer se reposer. Il hésita d'abord, puis, les mains dans ses poches, il la suivit au parloir, tandis que Phœbé, le bras de Carrie autour de sa taille, montait en chancelant à sa chambre.

Miss Anna ne fit aucune scène et ne sollicita aucun renseignement. Elle et Carrie s'occupèrent activement de préparer le souper. Fenwick, sur sa demande, resta seul dans la salle à manger. Quand arriva l'heure du repas, elles comprirent qu'il était trop faible pour en supporter la fatigue : étendu dans le fauteuil de Miss Anna, les yeux clos, il ne répondit point à la timide invitation de Phœbé. Les trois femmes le regardèrent, alarmées, et se concertèrent. Alors Miss Anna entraîna Phœbé, et, mêlant un peu de lait et d'eau-de-vie, envoya Carrie porter ce breuvage à son père.

— Il veut partir demain! — glissa-t-elle à l'oreille de Phœbé, faisant allusion à une phrase murmurée par le malade ; — nous verrons bien!

A l'entrée de la petite, portant le bol de lait et d'eau-de-vie, Fenwick ouvrit les yeux.

— Où vais-je coucher? — fit-il brusquement, les yeux attachés sur elle.

— Dans ma chambre, — dit-elle avec douceur. — J'irai chez Miss Anna... J'ai allongé le lit pour toi!

Un faible sourire passa sur la figure du père.

— Comment t'y es-tu prise?

— J'ai cloué, au bout, une caisse d'emballage. N'est-ce pas drôle?... Miss Anna n'avait pas d'outils. J'ai dû en emprunter à la ferme, et c'étaient les plus misérables qu'on puisse voir... Au Canada, chacun a ses outils!

Il la retenait d'une main tremblante, et considérait avidement ce visage radieux.

— Tu te plaisais au Canada?

— Oui, c'est un pays charmant!

Ses lèvres s'entr'ouvrirent vivement, comme si elle souhaitait de continuer à causer, de faire connaissance. Mais elle se retint.

Cet homme, ce père étrange et inconnu, était malade : il fallait le laisser tranquille.

— Veux-tu m'aider à monter me coucher? — demanda-t-il, au moment où elle s'éloignait.

Carrie obéit, et il s'appuya sur son épaule, pour gravir l'escalier très raide. La robustesse de cette enfant de dix-sept ans, la solidité de l'appui qu'elle lui prêtait, l'étonnèrent.

Elle le conduisit à sa chambre, où elle avait déjà porté son sac et déballé ses affaires.

— Est-ce bien comme cela, père? Désires-tu autre chose? Faut-il t'envoyer maman?

— Non, non, — s'empressa-t-il de répondre. — Tout va bien... Dis-leur que tout va bien; j'ai seulement besoin de dormir.

A la porte, elle se retourna et lui dit avec regret :

— J'ai refait un peu le matelas... mais il est bien mauvais!

Il remercia d'un signe de tête, et elle disparut.

— Un rêve! — murmura-t-il, — un rêve!

Il pensait à sa fille, telle qu'il venait de la voir, éclairée de cette double lumière, — coucher de soleil, — lever de lune, qui entrait à flots par la fenêtre ouverte : le long jour d'été septentrional s'attardait encore dans la vallée.

— Ah! si seulement je pouvais peindre!... Ah! Dieu! si je pouvais peindre!...

Il gémissait tout haut, se tordant les mains, dans une fièvre d'impuissance et de désespoir.

Il se laissa tomber au lit. Il gisait là faible et inerte; il sentait l'étrangeté de cette chambre jadis familière, de la fenêtre au châssis béant, du sycomore tout proche, des montagnes qui se profilaient au delà, de cette lumière dorée ou nacrée où baignaient toutes choses.

A travers le grand silence, il entendit la voix du torrent, qui se précipitait dans la gorge. Douze ans depuis la dernière fois qu'il l'avait entendue!... et l'eau éternelle, fidèle à « sa tâche sacrée », continuait à causer avec les rocs, à boire la pluie, à nourrir la rivière. Là, point de rébellion, point d'échec, point de volonté impuissante!...

Il s'efforça de penser à Phœbé, de se rappeler ce qu'elle lui avait dit. Il se demanda s'il ne s'était pas montré tout simple-

ment brutal envers elle. Mais son cœur lui semblait, au dedans de lui-même, une graine desséchée. Ce qui était, était. Il ne pouvait ni penser ni sentir...

Le lendemain, il était si mal qu'un médecin fut appelé. Celui-ci prescrivit un long repos : éviter toute émotion, renoncer au moindre travail.

Pendant quatre ou cinq lugubres semaines, Fenwick resta au lit presque tout le jour, descendit péniblement au jardin l'après-midi, et se laissa soigner par les trois femmes, sans dire du matin au soir à peu près un seul mot qui n'eût trait à quelque besoin ou quelque souffrance physique. Il ne témoignait aucune répugnance pour Phœbé; il se laissait servir par elle, il la tolérait près de lui au jardin. Mais il n'avait jamais un mouvement spontané vers elle. La seule personne qui parvînt à l'égayer était Carrie. Il la suivait incessamment des yeux : travaillant, vaquant au ménage, jardinant, câlinant cette pâle créature, sa mère, taquinant Miss Anna, qui était devenue son esclave. Le léger exotisme de son accent et de ses manières, son indépendance, ses expédients coloniaux avaient une nouveauté qui amusait Fenwick et le ravissait comme une jolie pièce de théâtre.

Elle était la souveraine du cottage. En peu de temps, elle eut nettoyé tous les meubles, repeint les murs, raccommodé le linge, qu'elle avait trouvé en piteux état, les facultés de Miss Mason étant plus intellectuelles que pratiques. En s'acquittant de ces multiples besognes, elle gardait une distinction et une délicatesse naturelles; jamais elle n'était maladroite, négligée dans sa mise, jamais elle n'élevait la voix. Elle allait et venait légèrement, apportant toujours avec elle comme un parfum secret, une joie intérieure qui donnait à tous ses actes une grâce embaumée et dansante.

Elle jasait beaucoup sur le Canada, et son père, assis à l'ombre du cottage, l'écoutait décrire leur vie de là-bas : la grande ferme aux bâtiments irréguliers, les enfants avec qui elle avait été élevée, l'immense lac, ses glaces et ses tempêtes, les champs de pommiers, les traîneaux en hiver, la beauté des automnes et la splendeur des étés, la grande poussée qui commençait alors « vers l'Ouest ». La petite rusée préparait

la scène pour un acteur destiné à paraître, mais qui attendait encore sa réplique dans la coulisse.

Fenwick ne consentait à entendre parler de ces choses que par sa fille. Si Phœbé s'y risquait, il se raidissait aussitôt. Miss Anna était persuadée que, devant sa femme, il demeurait toujours sur ses gardes, contre des requêtes auxquelles il ne se sentait pas la force physique de résister. Et pourtant, à mesure que les jours passaient, la vieille demoiselle croyait s'apercevoir qu'il faisait de plus en plus attention à Phœbé, qu'il était plus sensible à sa présence, à sa voix.

Elle-même regardait vivre Phœbé, avec un respect involontaire et grandissant. Cette femme transformée avait enduré bien des misères et enfin obéi à sa conscience ; rebutée, non pardonnée en apparence, elle n'en était pas moins comme investie d'une dignité neuve, modeste et triste, mais réelle. Elle désespérait peut-être de reconquérir son mari ; pourtant la loi qui relie cette chose étrange, la paix spirituelle, à certains sacrifices, commençait déjà d'agir en elle, sans qu'elle-même le sût.

Pendant qu'elle allait du jardin au cottage, de nouveaux contacts, de nouveaux rapports s'établissaient, invisibles et silencieux, entre elle et l'homme qui, du matin au soir, lui accordait à peine une parole.

« Je vous heurterais vingt fois par jour, — lui avait-il dit — et réciproquement, peut-être... »

Mais ils ne se heurtaient ni l'un ni l'autre ! C'était là le fait nouveau, miséricordieux, qui s'affirmait durant cette période de silence et de suspens.

Phœbé était encore belle. L'air des montagnes lui rendait son teint clair et pur. Ce que les années lui avaient enlevé de fraîcheur, elles le lui avaient rendu en « caractère », — cette exigence suprême de l'artiste. — Son sang-froid, douloureusement acquis, ses capacités morales ou pratiques, se manifestaient en mille circonstances. Non seulement la sveltesse de sa haute taille et l'éclat de son visage provoquaient la sensibilité qui se ravivait chez Fenwick, mais, à un degré ignoré de lui jusque-là, elle commençait à intéresser son intelligence. Celle de Phœbé s'était épanouie, et, malgré son chagrin, elle avait rapporté avec elle certaines façons d'un monde jeune et toujours en éveil. Bientôt, sans l'avouer, John eut faim de

savoir son histoire, — cette histoire qu'il avait refusé d'écouter. — Quel était cet homme qui l'avait aimée? jusqu'où ce sentiment était-il allé? Il s'agitait, la nuit, ne cessant d'y penser. Le moment vint où il aurait volontiers échangé les bavardages de Carrie pour une causerie avec sa mère. A travers son doux silence, tandis qu'elle était assise près de lui, il entendait soudain, dans sa mémoire, vibrer les échos de sa jeune voix, et il faisait vers elle un mouvement vif, — interrompu par l'embarras ou l'orgueil.

Il ne pouvait se douter, alors, qu'il avait grandi aux yeux de Phœbé, comme elle aux siens. En dépit de ses erreurs et de ses folies, il n'avait pas lutté avec son art, vécu au milieu de ses pairs intellectuels, il n'avait pas connu, douze années durant, une Eugénie de Pastourelles, pour rien. Il s'était aigri, mais aussi raffiné. Sa nature était devenue plus âpre et plus rude, mais aussi plus large, plus complexe, plus significative : il méritait mieux toutes les patiences de l'amour. Quant à sa banqueroute artistique, à mesure que Phœbé la comprenait davantage, elle devenait une avocate irritée, un champion passionné, animé d'une foi qui protestait en sa faveur et qu'elle avait beaucoup de peine à lui dissimuler.

Pendant cette période, ils reçurent assez souvent des lettres de madame de Pastourelles, adressées indifféremment à la femme ou au mari. Ces lettres étaient remplies d'événements artistiques, la saison de Londres battant son plein. Elles stimulaient, elles réconfortaient adroitement l'artiste. Quand ils se les passaient mutuellement, sans rien dire, il leur semblait que la navette de la destinée courait de l'une à l'autre de ces trois vies, — deux à Langdale, une à Londres, — et formait un tissu nouveau, qui, chaque jour, remplaçait et recouvrait l'ancien.

Les jours s'allongèrent, l'été approcha. Après une série pluvieuse, juin descendit dans les vallées du Westmoreland, qu'il para de fleurs et de soleil. Les aubépines fleurissaient, et aussi les cerisiers sauvages. Les campanules se fanaient dans les bois, mais dans les jardins des cottages les lilas embaumaient et les « couronnes impériales » y levaient leurs têtes jaunes et rouges. Chaque vallée, chaque versant se diaprait de couleurs

fondues et brillantes, sauf dans les hauts replis austères, où, comme à Langdale, les bois montaient à peine et où les pâturages sans arbres ne peuvent offrir d'autre témoignage printanier qu'une teinte d'émeraude plus vive, ou les rochers qu'une pourpre plus chaude.

Fenwick allait incontestablement mieux. Il en donnait plus d'un signe. L'affectation de passivité taciturne, si étrangère à son tempérament et à sa personnalité, finissait par céder. Un soir, Carrie, étant allée à Elterwater, en rapporta plusieurs lettres, — entre autres, une lettre du Canada, qu'elle lut pardessus l'épaule de sa mère, en riant et s'émerveillant. Phœbé était assise sur un banc du jardin, au-dessous d'un vieil if. Les têtes de la mère et de la fille se détachaient vigoureusement sur ce fond de noir feuillage. Le profil de Phœbé, renversé en arrière, et les ondes opulentes de ses cheveux s'unissaient, dans un ensemble harmonieux, à la forme penchée, à la belle tête de la jeune fille.

Fenwick posa soudain le journal que lui avait apporté Carrie. Il se leva, murmura quelques mots et rentra dans la maison. On l'entendit faire un remue-ménage dans sa chambre, où Phœbé avait récemment déballé des caisses envoyées de Londres. Depuis qu'il était au cottage, il n'avait pas même touché une brosse ou un crayon.

Il revint bientôt avec sa palette et une toile.

— Reste là, — dit-il impérieusement à Carrie, la main haute. — Place-toi comme tout à l'heure.

— Tu n'as pas besoin de moi? — demanda Phœbé, émue, et ses joues pâles se colorèrent de rose.

— Si, si! — dit John, impatienté. — Pour l'amour du Ciel, ne bougez ni l'une ni l'autre!

Il retourna chercher un chevalet, s'assit et se mit à peindre.

Les deux femmes demeurèrent immobiles et fascinées. Carrie voyait les mains de sa mère trembler sur ses genoux.

Tout à coup Fenwick dit, très ému :

— Je ne sais comment cela se fait... je vois beaucoup mieux qu'avant.

Miss Anna, assise sur le mur bas, se tourna vers lui et intervint avec vivacité :

— Le docteur a dit que ce serait ainsi dès que vous auriez

repris vos forces, John. Il a dit que vos yeux étaient malades depuis longtemps, sans que vous vous en doutiez. C'était une question de nerfs, comme le reste.

Fenwick ne répliqua rien. Il continua de peindre, de peindre très vite, très largement, pendant près d'une heure. Durant cette longue séance, Phœbé n'osait respirer qu'à peine. Il lui semblait voir devant elle s'ouvrir les portes d'une salle nouvelle, dans la Maison de Vie.

Enfin l'artiste jeta sa toile à plat sur l'herbe, et la contempla longuement :

— Par Dieu !... ça ira.

Phœbé ne dit rien. Carrie marcha vers lui et posa la main sur son bras.

— Père, c'est assez ! Ne travaille pas davantage.

— Tu as raison. Emporte ceci... et tout cet attirail.

Elle enleva pochade, palette et brosse, qu'elle porta dans la maison.

Alors Fenwick, irrésolu, regarda autour de lui. Sa femme demeurait sur le banc ; elle gardait son ouvrage entre les mains.

— Tes cheveux sont aussi jolis qu'autrefois, Phœbé, — dit-il d'une voix singulière.

Les lourdes paupières de Phœbé se soulevèrent ; ses yeux répondirent pour elle. Elle ne voulait plus s'offrir, plus implorer ; mais il comprit, en ce moment, qu'elle l'aimait d'un amour plus profond, plus grand que jamais dans le passé. Une violente secousse, un frisson de joie aussi, les fit vibrer. Tous deux, pendant quelques secondes, se contemplèrent. Puis, comme leur fille revenait, Phœbé rentra dans la maison...

Carrie étudia un peu la figure de son père et vint s'asseoir sur l'herbe à côté de lui. Miss Anna était allée se promener dans la montagne.

— Tu sens-tu mieux, père ?

— Oui... beaucoup mieux.

— Très bien !... alors, je peux t'annoncer une grande nouvelle.

Et elle tira tranquillement de sa poche une photographie qu'elle lui présenta.

— Eh bien ? — dit Fenwick, mystifié. — Quel est ce jeune homme ?

— C'est mon fiancé, — fit Carrie avec sang-froid. — Je dois l'épouser.

— Quoi? — s'écria Fenwick. — Laisse-moi voir.

Carrie, plutôt craintive, abandonna son trésor. Fenwick regarda le portrait et le lâcha avec un geste de colère.

— Quelles sottises débites-tu là, Carrie? Tu n'es qu'un bébé. Tu ne devrais pas même penser à des choses pareilles.

Carrie, résolument, secoua la tête :

— Je ne suis pas un bébé. Je l'aime depuis plus d'un an.

— Vraiment! — déclara Fenwick. — Et qui t'a permis de l'aimer? Ne t'est-il jamais venu à l'idée, depuis quelque temps, que tu aurais à demander ma permission?

Carrie hésita :

— Pas au Canada, — fit-elle enfin, d'un ton décidé.

— Ah! dans ce pays-là, on a supprimé le cinquième commandement, hein?

— Non... non... mais les jeunes filles font elles-mêmes leur choix, — dit Carrie, secouant ses boucles brunes avec un petit air de défi.

Fenwick l'observa et son front se couvrit de nuages

— Alors tu supposes que je vais dire tout de suite amen à ce projet insensé, que je vais faire cadeau de toi à un autre, quand je te retrouve à peine?... Je t'avertis tout de suite que je n'y consens pas du tout!

Il y eut un silence. Fenwick regardait fixement sa fille; ses lèvres remuaient; des phrases irritées, où l'autorité se mêlait au reproche, se formulaient dans son cerveau, mais sans qu'il les prononçât. C'était intolérable, inhumain, qu'au moment même où il avait le plus grand besoin d'elle, cette menace de la perdre une seconde fois vînt le surprendre. Elle était à lui... sa propriété... Il ne voulait nullement la donner à un Canadien... et il désapprouvait de façon absolue, au surplus, ces amourettes enfantines.

— Père! — dit enfin Carrie, — quand George m'a demandée, nous ne savions pas...

— Mon existence? Eh bien! vous la savez maintenant, — interrompit rudement Fenwick. — Je suis là... et j'ai mes droits.

Sa main étendue saisit le bras de sa fille et il la dévora des yeux, avec une sorte de passion irritée.

Carrie devint un peu pâle, et, se rapprochant, appuya sa tête contre le genou paternel.

— Père, tu ne comprends pas ce que nous nous proposons.

— Soit!... Dis-le, alors!

— Nous ne songeons pas à nous marier avant trois ans. Cela, bien entendu!... Je ne veux pas m'établir si tôt!... D'ailleurs, nous allons voyager sur le continent, toi, maman et moi. Je vous emmène!

Elle se redressa, rejetant sa jolie tête en arrière; ses yeux brillèrent comme des étoiles.

— Et, tout le temps, tu ne feras que penser à ce polisson de Canadien?... et tout t'ennuiera! — grommela Fenwick.

Carrie ne le quittait pas du regard, et ce regard se brouilla de larmes.

— Je ne m'ennuie jamais. Père!... (Elle s'était levée, et elle jeta toute son âme dans ses paroles :) George est si gentil!... délicieux!...

Ah! la force de la vie! Elle surgissait devant Fenwick, personnifiée par cette mignonne et ardente créature. Sur sa robe blanche, sur ses cheveux bruns, le soleil de juin ruisselait à travers le feuillage du sycomore. Avec un gémissement, il se sentit soudain faiblir :

— Quel est son horrible nom?... qui est-ce?... vite!

Carrie poussa un petit gazouillement, et, s'asseyant sur l'herbe, les mains autour de ses genoux, elle commença son histoire. L'intrus possédait, à l'entendre, toutes les vertus; il avait le plus magnifique avenir. Que faire?

Quand elle eut fini, Carrie se rapprocha, câline.

— Père!... il a envie de venir en Europe... Quand vous aurez arrêté un plan de voyage, si nous lui permettons de nous rejoindre et de s'amarrer quelque part à côté de nous... il ne nous gênera pas... je m'en charge... Et vous ignorez si... si cela ne vous fera pas plaisir d'avoir un fils... vous n'avez jamais essayé.

Il fit un effort, et, la tenant à bout de bras :

— Tu entends, je ne permets rien... rien... tant que George ne m'aura pas écrit.

— Mais il vous a écrit... par ce courrier!

Et, triomphante, Carrie tira vivement une lettre du petit sac attaché à sa ceinture.

— Elle est arrivée cette après-midi, mais je ne savais pas si je pouvais vous la donner.

Il rit nerveusement et saisit la lettre...

Une heure plus tard, Fenwick se leva : le temps fraîchissait; une brise froide soufflait du nord, au flanc de la montagne. Il passa son bras autour de Carrie, debout près de lui, l'embrassa, et, d'une voix enrouée, inintelligible, murmura quelque chose qui fit monter des larmes aux yeux de la jeune fille.

Alors Fenwick annonça qu'il s'en allait faire une petite promenade. Ni Phœbé ni Miss Anna ne se montraient. Carrie se récria, objectant sa santé.

— C'est absurde ! le docteur a déclaré que je pouvais faire tout ce dont je me sentirais capable.

— Alors dites moi adieu ! Miss Anna et moi, nous partons tout à l'heure.

Fenwick parut effaré; mais il se rappela, presque aussitôt que Miss Anna devait conduire, ce soir-là, Carrie à Bowness, pour la présenter à de vieux amis, chez qui elles passeraient deux jours. Évidemment, le père goûtait peu cette perspective, mais il ne protesta pas tout haut, comme il l'aurait fait peut-être, une semaine avant.

Carrie le regarda s'éloigner, sur la route.

« Et je suis bien contente que nous partions, — pensa-t-elle, ses petits pieds dansant sur la pelouse. — Nous encombrons le plancher, Miss Anna et moi, depuis trop longtemps !

Fenwick fut rapidement à près d'un mille du cottage. Il trouvait une étrange et vive jouissance à cette faculté recouvrée de se mouvoir et à la fraîcheur de la soirée. Il arriva au sommet d'une éminence qui dominait Elterwater et d'où l'on avait une vue en arrière sur le lac, et, au delà, sur une ample chaîne de collines, revêtues à la base par l'épais feuillage de juin. Les bois s'étageaient, avec toutes les gradations de tons et de lignes, ils se perdaient dans un brouillard bleu jusqu'au point où cessait leur domaine et où les pics nus montaient,

avec une netteté auguste, dans le ciel limpide. Le lac aux reflets profonds ou éclatants, aux rives souriantes d'où s'élevait la fumée de rares maisons, s'étendait en dessous de lui. Et, au premier plan, inondé de magique lumière, se détachait violemment, sur le fond bleu et pourpre des collines et des bois, un cerisier sauvage, en toute sa blancheur d'épousailles.

Quelle tranquillité!... quelle couleur!... quelle variété infinie de beauté!... Son cœur se gonfla. La vie du corps, la vie de l'âme semblaient lui revenir à flots, le soulever sur leurs vagues, le baigner de leurs ondes fraîches et fortes.

« Mon Dieu! — pensa-t-il, se rappelant l'esquisse qu'il venait d'exécuter et la maîtrise de pinceau qu'il semblait avoir retrouvée; — si je pouvais peindre encore!... si je pouvais!... »

Une extase d'espérance le gagna. Si réellement ses yeux avaient été malades... quelque mal que le temps pourrait guérir?... Si, pendant des années, ayant besoin de repos, il avait continué, défié ainsi la nature et le bon sens?...

Tout d'un coup, pendant qu'il contemplait ce paysage, dans la lumière du soir, il fut assailli par l'ancien tourbillon d'images, l'ancien tumulte d'idées, réclamant forme et vie, flottant comme des fantômes le long des bois et sur la nappe des eaux.

Il se laissa emporter par elles, pressant lui-même son cerveau, son imagination, et plein d'une joie indescriptible.

Depuis des années, ce phénomène ne s'était pas produit en lui : présageait-il un retour de jeunesse, de puissance créatrice?... Qu'importaient les années ou les misères, si l'esprit pouvait concevoir encore, la main exécuter!...

Il songea à cette série des *Mois*, conçue par lui, parmi ces mêmes collines, exécutée d'une façon machinale et vulgaire, au milieu de la grande capitale, loin de la fraîcheur et de l'infini que présentait la nature.

Tous les défauts de ses compositions, leur pauvreté de facture, il en eut conscience. Mais maintenant il exultait au lieu d'être abattu. Maintenant qu'il pouvait se juger, que son cerveau commençait à réagir, avec sa pleine vigueur, sa richesse d'idées, — sûrement tout irait bien.

Pour la première fois, il pensa à l'argent épargné par Phœbé. Voyager!... L'Italie?... ou la France?... Faire en flâneur,

en étudiant, un pèlerinage à ces sources de beauté et d'art... Qu'y avait-il de vieilli ou d'usé? Ni la beauté, ni son esprit, à lui... ni ses facultés de bon ouvrier... Il se jeta dans l'herbe, à plat ventre, et pria comme il avait coutume de le faire jadis, mais avec une ardeur plus mystique, plus intime. Il ne s'adressait plus à un Dieu lointain, convié par lui à descendre pour modifier ou susciter des circonstances extérieures. Il s'adressait à quelque chose, au dedans de lui, identifié avec lui : la puissance du beau, la force d'espoir, ressuscitée en lui, — d'espoir et d'amour...

Après de longues heures, quand le crépuscule d'été commença de s'assombrir, revint enfin, à travers son rêve, le souvenir de Phœbé, qui, seule au cottage, l'attendait. Il se releva et redescendit précipitamment la colline.

Phœbé se trouvait absolument seule. La petite servante, qui ne venait que pour la journée, était retournée à la ferme où elle logeait. Carrie et Miss Anna étaient parties depuis longtemps.

Carrie avait dit à sa mère que « père » était allé faire une promenade. Et, chose étrange, quoiqu'il eût été deux heures absent, et qu'il fût encore loin d'être rétabli, Phœbé ne s'inquiétait pas. Mais elle était mortellement lasse, — comme si, soudain, après une longue tension, un long effort, tout en elle se relâchait subitement.

Elle était montée pour se coucher. Mais elle ne s'était pas encore dévêtue. Assise près de la fenêtre dont le châssis grand ouvert laissait voir les pics jumeaux, sous le ciel étoilé, elle avait laissé retomber sa tête contre le dossier de sa chaise basse et dénoué ses mains sur ses genoux.

Alors elle entendit Fenwick rentrer et monter l'escalier.

Le pas d'homme s'arrêta devant sa porte : son cœur battait si fort qu'elle l'entendait à peine.

— Puis-je entrer?

Il lui sembla que John n'attendait pas sa réponse. Il entra et referma la porte. Son visage était coloré vivement, sa respiration accélérée; il demeurait debout près d'elle, la main sur la hanche.

— Es-tu sûre que tu sois bien aise de m'avoir ici? — demanda-t-il brusquement.

Elle ne répondit pas en paroles, mais elle étendit la main vers lui et l'attira vers elle.

Il s'agenouilla. Elle lui jeta un bras autour du cou; puis elle posa sa tête blonde sur l'épaule de son mari, avec un long soupir.

— Tu es très fatiguée?

— Non. Je savais que tu viendrais.

Un silence. Alors Fenwick, se pencha sur elle et commença d'une voix tremblante :

— Phœbé, j'ai été bien dur pour toi. Mais un linceul noir s'était comme abattu sur moi, et maintenant il se soulève. Veux-tu me pardonner, chérie?... chérie?

Avec un grand cri, elle étreignit cet homme. Le torrent d'amour et de repentir, arrêté en elle durant les dernières semaines, rompait ses digues. Mots entrecoupés, confession mutuelle, — chacun aidant l'autre, chacun excusant l'autre, — cette heure bénie passa, guérissant leurs blessures... Soudain, la main de Phœbé retombant sur son genou, Fenwick remarqua, ce qu'il avait souvent remarqué avec amertume, le faux anneau de mariage qu'elle portait.

Phœbé vit ses yeux s'y arrêter et rougit :

— Il m'a fallu le mettre, John!... je n'ai pu faire autrement...

Il ne dit rien, mais sa main, s'enfonçant dans sa poche de côté, ramena le même grand portefeuille où était encore la dernière lettre qu'elle lui avait écrite.

Il l'en tira et la lui présenta :

— Ne la lis pas, — fit-il impérieusement, — déchire-la.

Elle reconnut la lettre : un sanglot lui échappa, et, tremblante, elle obéit. John recueillit les fragments, les porta dans le foyer, y appliqua une allumette... Il revint vers sa femme, tenant toujours le portefeuille ouvert.

— Donne ta main!

Troublée, elle la lui tendit. Il retira lentement l'anneau qu'elle avait au doigt et le mit de côté; puis, des profondeurs du portefeuille, il sortit l'autre, abandonné jadis par elle le glissa au doigt, et baisa la main. Après quoi, il s'agenouilla devant Phœbé, et tous deux s'embrassèrent étroitement, longuement...

— Je te le rends! — murmura-t-il — après douze années! Dieu te bénisse d'avoir fait Carrie ce qu'elle est! Dieu te bénisse de m'être revenue! Nous irons en Italie. Tu feras cela pour moi... mais je t'en récompenserai... si je vis... A présent, es-tu heureuse? Nous sommes jeunes encore!

Ils s'embrassaient, sachant que la fuite des ans est irréparable, et toutefois la défiant; — ayant conscience, comme ne l'a jamais la première jeunesse, des sombres puissances qui environnent notre être, et cependant animés d'espoirs ardents, — songeant à la mort, comme la jeunesse n'y songe jamais, et pourtant résolus à édifier quelque chose en cette vie, — tristes, mais néanmoins dans la joie, — « abattus, mais non pas mis à mort[1] ».

***

D'Eugénie, il nous reste quelques mots à dire.

Environ un an après le retour de Phœbé Fenwick, elle perdit son père. Un peu plus tard, Elsie Welby mourut. Jamais elle n'avait accepté volontiers le dévouement d'Eugénie, et le souvenir de cette aversion demeura pour celle-ci, hélas! une peine durable. Nous ne saurions discuter ici quelle influence put avoir ce fait sur sa conduite postérieure. Elle continua d'habiter Westminster, et de prodiguer à beaucoup d'âmes les richesses de son cœur. Mais tous ceux qui aimaient madame de Pastourelles reconnaissaient tacitement à l'un de ses amis une place spéciale et des privilèges particuliers. Encouragé et inspiré par Eugénie, Arthur Welby dépouilla le style froid et académique de sa seconde jeunesse. La joie de son talent plus puissant, la jouissance d'une affection irréprochable et pure lui rendirent une grande part du bonheur que la vie avait semblé lui refuser.

Eugénie ne l'épousa jamais. L'amitié, les livres, les idées, lui fournirent les plaisirs de sa route. Une partie de son existence fut vouée, humblement, ardemment, au service des pauvres. Mais, près d'eux, elle n'obtint jamais de grands

1. Saint-Paul, 2e *épître aux Corinthiens*, chap. VI.

résultats. Elle était timide en leur présence, souvent imprudente. La mutuelle intelligence n'existait pas entre eux et elle. Sa véritable action fut l'accomplissement de ce qu'un grand prédicateur d'Oxford prêchait un jour, à St.Mary, « le devoir envers nos égaux, » — le plus difficile de tous. — Son influence, sa mission s'exercèrent dans sa propre classe : — auprès des jeunes filles, qui d'instinct l'aimaient et se rapprochaient d'elle ; auprès des femmes du monde fatiguées et troublées, en qui sa présence, comme un contact pur et vivifiant, réveillait le meilleur d'elles-mêmes ; auprès de ces hommes, en qui la vie intellectuelle soutient un combat difficile contre le tempérament et les circonstances, de ces hommes pour qui le beau et le vrai sont des réalités, et pourtant... grande est aussi la Diane d'Éphèse !...

La douce et féminine manière d'Eugénie lui mérita ainsi une place parmi « les aides et les amis de l'humanité ». Mais elle ne le sut jamais. A ses yeux, peu de personnes étaient aussi inutiles qu'elle-même, et, sans sa foi mystique, les années lui auraient apporté beaucoup de tristesse. Pourtant elles passèrent sans altérer son sourire. Car l'âme mystique porte au dedans d'elle une petite flamme de joie, très difficile à éteindre. Sous le vent de la mort même, cette flamme s'avive et monte plus haut.

MRS. HUMPHRY WARD

(Traduit de l'anglais par TH. BENTZON et A. CHEVALIER.)

SUCCESSION DE HOLLANDE

Née à la Haye le 31 août 1880, montée sur le trône en 1890, proclamée majeure en 1898 et mariée le 7 février 1901 à Henri, duc de Mecklembourg, Wilhelmina, reine des Pays-Bas, après sept ans de mariage, n'a pas d'enfants. A plusieurs reprises cependant, le peuple hollandais s'est réjoui de la bonne nouvelle que le trône allait avoir un héritier. Les espérances ont toujours été déçues. En août dernier, un journal hollandais annonçait de nouveau la grossesse de la reine ; mais quinze jours plus tard, on parlait d'un malaise et d'un accident : le secrétaire de la reine démentait, en des termes qui pouvaient sembler un aveu. En septembre, la session du Parlement s'ouvrit, sans que la reine pût prendre part à la cérémonie et le discours du trône ne fit aucune allusion à l'événement prochain qui remplirait de joie non seulement tous les sujets de Sa Majesté, mais encore tous ceux qui, dans le monde, désirent l'indépendance et la sécurité de la Hollande. Voici que, de nouveau, on annonce que la reine « a besoin d'une cure de repos ». Quel destin l'avenir réserve-t-il à la dynastie des Orange-Nassau ?

Les Hollandais ont le loyalisme passionné et délicat. Ils n'aiment pas, en leurs journaux, s'entretenir d'une question qui pourrait troubler le bonheur de leur reine. Mais ont-ils mesuré les dangers auxquels ils s'exposent, en ne voulant pas

traiter un problème qui peut brusquement se poser devant eux? Ont-ils du moins tout préparé pour que ce problème reçoive la solution conforme à leurs préférences, à leur indépendance et à leur dignité nationale?

***

Militairement, la Hollande en est encore à chercher le meilleur système de défense. De l'aveu d'hommes compétents, les millions dépensés à entourer Amsterdam d'une ceinture de forts l'ont été en pure perte. Dans l'armée, c'est presque l'anarchie, tout au moins l'incohérence. Le haut commandement est dépourvu d'autorité. Les généraux sont nombreux, intelligents pour la plupart, mais trop occupés de grandes réformes à entreprendre pour se vouer sérieusement et modestement à leur tâche ordinaire. Des grands chefs, l'exemple est suivi : un officier, fût-il imberbe, pour peu qu'il ait la réputation ou la prétention de dépasser la moyenne, se sentirait déshonoré s'il n'y allait de sa conférence ou de sa brochure, et le voilà classé parmi les Moltke de l'avenir, réformateurs en herbe ou députés en graine, qui pullulent dans l'armée néerlandaise. Cette abondance de projets et de bonnes volontés sert-elle à la discipline? A défaut de données suffisantes, il nous est difficile de nous prononcer. Ce qui ne paraît guère douteux, c'est que la Hollande est à la veille d'une crise. Elle en est arrivée à ce point où l'individualité se perd par excès d'individualisme. Saura-t-elle user de son restant d'énergie pour se reconstituer en puissance militaire? Les de Witt et les de Ruyter renaîtront-ils chez leurs arrière-petits-neveux? Si les Hollandais le veulent, ils seront invincibles. Mais voudront-ils avant qu'il soit trop tard?

Il n'y a pas que le cas d'agression à prévoir. Les grèves de chemins de fer de 1903 furent pleines d'enseignements à cet égard. On se rappelle que la première ne réussit que par le manque de troupes casernées. La seconde échoua piteusement, mais par le seul fait que rien n'est salutaire aux Hollandais comme une menace d'intervention.

La Hollande a l'organisation militaire la plus défectueuse qui se puisse imaginer. Mais au moins sa marine de guerre est-elle à la hauteur de sa tâche? Une flotte hollandaise fut prise jadis par une poignée de hussards français. L'affaire est vieille et le débat sur ce sujet ne saurait prouver qu'une seule chose, c'est qu'à l'époque l'amiral de Ruyter était mort depuis longtemps. Depuis, la Hollande, puissance coloniale, a dû apprendre à ne pas rester à la merci du premier venu qui serait tenté d'opérer une descente à Sabang ou à Batavia.

Pourtant les îles de la Sonde, et Sabang en particulier, l'ont échappé belle au printemps de 1905. Déjà, lors des préliminaires de la guerre russo-japonaise, il était de notoriété publique à la Haye que l'un des belligérants s'efforçait d'obtenir la libre entrée pour ses escadres dans la baie de Sabang. Il lui importait de pouvoir s'y ravitailler. Ce ne fut qu'à grand'peine que le gouvernement hollandais parvint à se garer de cette pénétration pacifique. Il eut d'autres assauts à soutenir. Le Japon s'en mêla : de Tokio, des télégrammes Reuter exprimèrent des doutes sur la neutralité des Indes néerlandaises. Du coup il fallut agir : tout ce que la Hollande possédait en croiseurs cuirassés, — cinq navires minuscules de 6 000 tonneaux, — reçut l'ordre de stationner durant des mois aux abords de Sabang. Et la neutralité des Indes ne s'en porta guère mieux, — tant et si bien que le gouvernement de la Haye dut s'adjoindre un vice-ministre des Affaires étrangères, M. von Weckerlin!

Ainsi, pour la simple menace d'un accroc à la neutralité des Indes, pour cette mince bande de terre à protéger contre un coup de main, la Hollande eut à dégarnir le reste de ses côtes, qui pis est : à disloquer les forces navales, déjà si réduites, de la métropole. Que serait-il arrivé si le Japon eût fomenté des troubles dans l'archipel de la Sonde? Question plus grave encore: où le gouvernement des Indes néerlandaises se pourvoirait-il de moyens de résistance en cas d'agression? Sans doute il a son armée. Mais outre que les affaires d'Atjeh, plaie saignante et continuellement ouverte, en accaparent les meilleurs éléments, ce ne serait toujours pas avec de l'infanterie coloniale que le gouvernement réussirait à empêcher soit le Japon, soit les États-Unis, soit le Commonwealth australien de débarquer

des troupes sur le rivage javanais. Le jour où il plairait à l'une de ces puissances de prévenir l'autre, que deviendrait la Néerlande équatoriale? Et que deviendrait la Hollande sans colonies?

Il serait étrange qu'un peuple aussi riche en expérience eût des vues étroites et bornées. Spéculateur dans l'âme, il ne lui chaut de perdre des sommes fabuleuses dans des entreprises aléatoires. Mais si l'on venait lui proposer de s'assurer, par une dépense relativement minime de 200 millions de florins, en une fois, contre des risques d'invasion nullement problématiques, comment serait-on reçu? Les avertissements ne lui ont pourtant pas manqué. Il aurait dû noter quelques rapports entre les troubles chroniques, et autres, qui lui rendent la possession des Indes si onéreuse et certains événements contemporains. La Néerlande équatoriale est sans défense côtière. Il faudrait, pour lui en donner une, s'imposer des sacrifices; mais le projet ne sourit pas aux insouciants de la métropole. Ils préfèrent s'en remettre à la routine...

Triste déclin d'une domination qui eut ses heures de gloire! Abdiquant tout orgueil, il semble que la Hollande ait peur de tout avenir.

***

Sur le terrain des relations extérieures, même chanson. Diplomatiquement, les Pays-Bas sont une énigme. On ne leur connaît ni visées, ni tendances. C'est le sphinx parmi les puissances de second ordre. Le gouvernement de la Haye ignore-t-il ce qu'il veut? On ne saurait affirmer qu'il ait résolument et catégoriquement pris parti pour ou contre la politique d'isolement à tout prix, pour ou contre la politique des mains libres, pour ou contre tel ou tel système diplomatique. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la Hollande en a fini avec sa sauvagerie de naguère. Sans se déclarer de façon péremptoire, elle a semblé admettre la possibilité d'un changement d'orientation.

C'est M. Cohen Stuart, ministre de la Marine dans le cabinet de Meester (1905-1907), qui, le premier, parla *d'alliances*

éventuelles. Le fait passa inaperçu. Mais, peu de temps après, nouveau coup de théâtre : un journal officieux de la Haye, le *Nieuwe Courant*, se ralliait à la politique des mains libres, déjà préconisée par le *Vaderland* de la Haye, sous la signature d'un écrivain patriote, M. van Outhoorn, en septembre 1902. Cette fois, on se serait attendu à ce que la presse des deux mondes en prît bonne note. Il n'en fut rien. C'est que les deux mondes et leur presse regardaient ailleurs. Éclata le pétard pacifique de la neutralisation de la mer du Nord. La politique extérieure des Pays-Bas revint sur le tapis. Mais on n'apprit rien de positif. Les journalistes, envoyés à la Haye pour sonder le terrain, s'en retournèrent avec l'impression que « la Hollande est toujours par instinct la nation qui s'isole », qu'elle « veut rester maîtresse de ses digues, pour pouvoir, s'il le faut, demain comme jadis se soustraire au contact étranger » (*le Temps* du 14 avril 1908).

Fort bien ; mais en est-il ainsi dans la réalité ? et la Hollande ne se rend-elle pas compte qu'il lui faut négocier, c'est à dire entrer en contact avec l'étranger, pour ne pas être prise au au dépourvu, lorsque l'heure décisive aura sonné ? Si tel est le cas, pourquoi ces fluctuations incessantes ? Il semble que la Hollande ait à cœur « de ne dépendre de personne ». C'est d'un bon naturel ; mais encore y a-t-il lieu de définir ce qu'elle entend par là. Si c'est que sa dignité l'oblige à se soustraire le plus longtemps possible « au contact étranger », quelle aberration que la sienne !

Sans doute, elle a su se tenir, jusqu'ici, en parfait équilibre. Mais entre les deux ambitions rivales de l'Allemagne et de l'Angleterre, même contenues l'une par l'autre, elle a éprouvé naguère un sentiment de malaise, d'étouffement. Pour que ce sentiment ait pu disparaître et qu'elle ait repris confiance en son étoile, il est évident qu'elle a dû compter sur un appui du dehors. Cet appui, disons-le sans fausse modestie aucune, ne peut lui être venu que de France. Le gouvernement de la Haye n'a pas perdu le souvenir des jours sombres de janvier et de février 1903, alors que la France, par la bouche de M. Delcassé, opposa son veto à toute intervention, de la part de qui que ce fût, dans les affaires intérieures des Pays-Bas.

A peu de temps de là, l'Entente cordiale était chose faite. Et

le hasard a voulu que la Hollande s'en soit bien trouvée. Juste assez, paraît-il, pour se complaire à pratiquer une politique hésitante et fuyante, une politique d'expédients et de moyen-terme, une politique, en un mot, qui n'en est pas une.

Notons que personne ne lui a demandé de prendre un parti, de se déclarer pour ou contre tel groupement de puissances, pour ou contre tel système diplomatique. Ce serait lui rendre un mauvais service. On est, néanmoins, en droit d'espérer d'elle un peu plus de clarté. Son attitude, à l'annonce du traité de neutralisation de la mer du Nord, fut des plus correctes. Tout en appréciant les louables intentions à son endroit, elle eut le bon esprit de n'en point témoigner une reconnaissance sans bornes. On voit qu'elle est sur ses gardes. On voit surtout qu'elle aime à louvoyer. Mais sauf qu'elle a paru mettre beaucoup de prix à la co-garantie de la France, — qui ne lui coûtait rien, — son rôle, aussitôt le traité conclu, est resté au-dessous de ce qu'on pouvait attendre d'elle.

Du moment que cette convention ne lui disait rien qui vaille, il eût été prudent de s'en tenir là et de ne point se vanter du résultat obtenu. Au contraire, le gouvernement néerlandais a exprimé sa satisfaction d'avoir regagné voix au chapitre. Le jeune et élégant ministre des Affaires étrangères M. de Marees van Swinderen, s'en est même spirituellement félicité : « On ne dira plus, — s'est-il écrié en présentant le traité de neutralisation de la mer du Nord à la ratification de la Seconde Chambre des États-Généraux, — on ne dira plus qu'il faut un œil exercé pour découvrir la Hollande, comme sur ces cartes d'autrefois où le jeu consistait à retrouver les traits de quelque tribun ou homme d'État fameux dans les branches d'un vieux sapin ! » Il est bien évident que la Hollande est sortie de l'ombre. A quel prix et dans quelles conditions ? Ce serait à examiner. Car il ne suffit pas de sortir de l'ombre pour être pris au sérieux. M. van Swinderen ne partage certes pas les illusions de ses compatriotes, lesquels, braves gens au demeurant, se croient très forts quand ils ont profité sans y mettre du leur. Mais pourquoi craint-il de s'expliquer ? sa diplomatie ronflante est aussi contraire aux intérêts qui lui sont confiés que la diplomatie somnolente de ses prédécesseurs.

La Hollande ne redoute rien ni personne : c'est entendu. Elle a repris sa place, envahie par qui? et grâce à quels travaux d'Hercule?... Mais passons. Que les Hollandais se défendent de nourrir des suspicions à l'égard de l'Allemagne : libre à eux, pourvu qu'ils n'en perdent pas le sens du réel. Or, il serait puéril de nier que la Hollande est exposée à des embûches, à des convoitises, à des desseins d'accaparement. Il n'y a pas que les pangermanistes pour rêver d'une mainmise sur les Pays-Bas : l'Allemagne entière a les yeux fixés sur ce vestibule du Rhin. Et ce ne sont pas les paroles attendries de l'empereur Guillaume qui masquent les véritables tendances de sa politique.

Tandis que l'Allemagne est à l'affût de ce qui peut nuire à la Hollande, il n'est pas de service que l'entente franco-britannique ne lui ait rendu. Tout d'abord, c'est grâce au groupement des puissances libérales de l'Europe occidentale que la Hollande est en mesure de continuer sa béate existence. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre les variations de la politique allemande en ce qui concerne les Pays-Bas. De hautaine et agressive, la voilà devenue souple et insinuante. Les Hollandais sont les premiers à s'en apercevoir : s'ils ne disent pas tous, comme M. de Koo dans le *Amsterdammer* (article cité par le *Temps* du 31 mai dernier), que les Pays-Bas ne vivent que par la grâce de l'Angleterre et de la France, ils le pensent peut-être. En tout cas, ils sont bien d'accord avec M. de Koo sur ce point que la prospérité de la France et de l'Angleterre, comme puissances militaires, leur est une garantie beaucoup plus sûre que dix conventions de la mer du Nord d'inspiration allemande.

Telle étant la situation, il serait au moins désirable que le gouvernement et le peuple hollandais en fissent une étude approfondie et sérieuse. A eux de prouver qu'ils savent être aussi forts en actes qu'ils sont adroits en paroles.

***

Ni cohésion, ni précision en matière de défense. Une politique extérieure absolument livrée au hasard. Tel est le bilan.

Et maintenant ouvrons le tableau généalogique de la maison d'Orange-Nassau[1]; nous obtiendrons la liste des quarante et un héritiers possibles de la couronne néerlandaise.

I. —	Guillaume-Ernest, grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach	32 ans.
II. —	Marie, princesse de Reuss-Schleiz-Koestritz	59 —
III. —	Henri XXXII, prince — —	30 —
IV. —	Henri XXXIII, prince — —	29 —
V. —	Sophie-Renée, princesse — —	24 —
VI. —	Henri XXXV, prince — —	23 —
VII. —	Élisabeth, duchesse de Mecklembourg-Schwerin	54 —
VIII. —	Louise, reine de Danemark	57 —
IX. —	Christian, prince héritier de Danemark	38 —
X. —	Frédéric, prince de Danemark	9 —
XI. —	Knud, —	8 —
XII. —	Haakon, roi de Norvège	36 —
XIII. —	Olaf, prince héritier de Norvège	5 —
XIV. —	Marie-Louise, princesse de Schaumbourg-Lippe	11 —
XV. —	Christian, prince — —	10 —
XVI. —	Stéphanie, princesse — —	8 —
XVII. —	Harald, prince de Danemark	32 —
XVIII. —	Ingeborg, princesse de Suède	30 —
XIX. —	Marguerite, —	9 —
XX. —	Marthe, —	7 —
XXI. —	Astrid, —	3 —
XXII. —	Thyra, princesse de Danemark	28 —
XXIII. —	Gustave, prince —	21 —
XXIV. —	Dagmar, princesse —	18 —
XXV. —	Marie, princesse de Wied	67 —
XXVI. —	Frédéric, prince —	36 —
XXVII. —	Herman, prince —	9 —
XXVIII. —	Dietrich, prince —	7 —
XXIX. —	Guillaume, prince —	33 —
XXX. —	Victor, prince —	31 —
XXXI. —	Louise, princesse —	28 —
XXXII. —	Élisabeth, princesse —	25 —
XXXIII. —	Bernard, prince de Saxe-Meiningen	57 —
XXXIV. —	Fédora, princesse Henri XXX de Reuss	29 —
XXXV. —	Frédéric-Henri, prince de Prusse	34 —
XXXVI. —	Joachim-Albrecht, —	32 —
XXXVII. —	Frédéric-Guillaume, —	28 —
XXXVIII. —	Charlotte, princesse de Reuss	40 —
XXXIX. —	Henri XXXVII, prince de Reuss	20 —
XL. —	Henri XXXVIII, —	19 —
XLI. —	Henri XLII, —	16 —

1. Voir le tableau annexé à cet article.

Quelle solution a-t-on cherchée, depuis un quart de siècle, à la question si délicate de la succession du trône? Voici près de vingt-cinq ans que la maison d'Orange est sans rejetons mâles. Durant tout ce temps, il n'a rien été fait pour que la transmission de la couronne pût s'accomplir régulièrement.

A l'heure actuelle, il n'y a pas de question plus controversée que celle-ci. Et ce serait plaisir d'en suivre les méandres, s'il n'y avait de si gros intérêts engagés dans l'affaire. Quoi! les Hollandais prétendent ne rien prévoir de ce qui peut arriver; ils en parlent comme d'une lointaine échéance, — alors que la vie humaine est si précaire, hélas! — ils se moquent des conflits que pourrait causer leur incurie, et ils ne voudraient pas qu'on leur dénonçât le péril auquel ils s'exposent, péril au moins aussi grand pour leurs voisins que pour eux-mêmes!...

Car, survienne un seul doute au sujet de la transmission de la couronne des Pays-Bas, surgisse un seul motif d'intervention de quelque puissance, gardienne et juge à la fois de ce qu'il lui plairait d'appeler les droits de trente et quelques collatéraux, — et voilà le feu aux poudres.

Il y va de la paix du monde que la succession de Hollande soit réglée au mieux, c'est-à-dire définitivement et irrévocablement. C'eût été au gouvernement des Pays-Bas de prendre l'initiative. Il y a longtemps qu'on l'y convie. Des hommes d'État, les de Beaufort et les Kuyper, s'accordent enfin à demander une solution prompte et catégorique; il est vrai qu'ils ont attendu d'avoir quitté le pouvoir! Le moment semble venu d'élucider tout simplement ce point de droit.

Cette question de succession de Hollande est triple. Il y a d'abord l'interdiction au roi des Pays-Bas de « porter une couronne étrangère »[1], interdiction qui, pour justifiée qu'elle soit, n'en est pas moins un obstacle au règlement de l'affaire. Le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, le plus proche héritier de la reine, se trouve dans le cas prévu par l'article 23. Impossible de le proclamer roi, — selon la formule usitée en monarchie : *le roi est mort! vive le roi!* — avant qu'il ait fait connaître son acceptation. C'est déjà grave. Et ce n'est pas tout : M. de Beaufort lui-même estime que cet héritier

1. Article 23 de la Loi Fondamentale.

est, du fait de l'article 23, exclu de la succession. Première difficulté, première source de conflits.

Mais le bruit court que le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach renonce à ses droits. Simple déplacement de difficultés, puisque ce renoncement ne peut être valable que sous la forme d'une abdication. Il faudrait, par conséquent, une déclaration publique, émanant du grand-duc en qualité d'héritier présomptif et confirmant qu'il renonce à tout jamais à la couronne de Hollande. Ici encore, on se heuterait à des contresens, car, les droits du grand-duc paraissant au moins discutables, il se pourrait bien qu'il commît une illégalité en y renonçant. Reste à savoir s'il n'en commettrait pas une en obligeant les Hollandais à tenir compte de ses droits[1], de manière à provoquer soit un conflit dans le cas où le gouvernement hollandais serait de l'avis de M. de Beaufort, soit un interrègne absolument inutile et préjudiciable aux intérêts du royaume. Faudrait-il, en l'absence de toute solution précise et inattaquable sur ce point, que nous assistions peut-être un jour au spectacle inattendu d'un souverain, dont les droits sont contestés par des monarchistes convaincus, montant sur le trône pour en descendre aussitôt?... toujours sans que la question de principe fût tranchée, puisque ces droits, il les maintiendrait tout en y renonçant.

Autre difficulté : si le grand-duc avait des enfants d'un second lit et que ces enfants fussent mineurs au moment de sa renonciation, c'est le gâchis qui recommencerait. Il faudrait nommer un régent, et Dieu sait si le choix serait commode! Est-il certain, d'ailleurs, que la renonciation du père n'entraîne pas celle des enfants. Mais cela ne fût-il point, on éprouverait encore quelque scrupule à proclamer un enfant, qui n'aurait point eu à choisir entre la couronne de Saxe-Weimar-Eisenach et celle des Pays-Bas.

Enfin, troisième et dernière difficulté : la désignation de l'héritier présomptif une fois faite, y a-t-il lieu d'installer d'avance cet héritier, de lui donner dès maintenant une place

1. D'ailleurs revisables, puisqu'ils n'existent que du fait de la Loi Fondamentale, laquelle peut les lui enlever. Il n'y a donc point, en réalité, de « droits acquis », comme le prétendent les Allemands.

« sur les marches du trône », de le préparer à la tâche qui l'attend, ou bien faut-il le laisser grandir et vieillir, sans que son âme germanique — car ce sera, quoi qu'il arrive, une âme germanique — ait reçu, au contact de la vie hollandaise, une empreinte profonde ?

Le Dr Kuyper paraît s'être prononcé pour le système de l'adoption de l'héritier par le couple régnant, à l'exemple des souverains de Roumanie ; mais comment régler cette affaire avec un couple royal tout plein de jeunesse et de santé ? D'ailleurs l'adoption décidée, il se peut que le plus proche parent ne réussisse pas à se faire agréer. A en croire certaines rumeurs, tel serait le cas. Courtisans et fonctionnaires ne tarissent pas de propos dédaigneux sur le compte du « marin d'eau douce », Henri XXXII de Reuss-Schleiz-Koestritz, capitaine de vaisseau à la suite de la marine allemande, auquel, à défaut du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, reviendrait la couronne des Pays-Bas si la reine Wilhelmina venait à disparaître sans enfant.

Fût-il cent fois prouvé que les Pays-Bas ont intérêt à solutionner l'affaire avant qu'il soit trop tard, l'on n'en serait pas plus avancé, attendu qu'il faudrait encore prouver que les Hollandais n'ont aucun intérêt à laisser traîner les choses. Un peu subtil, ce raisonnement ? Mais si ce n'est en subtilités, en quoi donc les hommes d'État de la Hollande contemporaine peuvent-ils se vanter d'être des maîtres ?

Que toute précipitation leur soit odieuse, passe encore. Qu'ils se défient de « l'étranger », même et plus spécialement de la France, nous ne leur en garderons point rancune. Ils ne font que leur devoir. Mais qu'ils n'attribuent donc point notre sollicitude au seul désir de nous mêler de ce qui ne nous regarde en aucune manière. Qu'ils s'abstiennent surtout de se gendarmer contre « l'immixion intolérable » de la France, accusée de menées républicaines [1].

La France — est-il besoin de le dire ? — ne considère cette question de la succession au trône de Hollande qu'au point de vue pratique. On ne saurait nier que la question existât bien

1. Les docteurs Kuyper et Valckenier Kips ont formulé cette accusation vis-à-vis des « intrigues françaises », l'un dans le *Standaard*, l'autre dans le *Utrechtsche Dagblad*.

avant que la presse française en fît un thème à réflexions. Ce n'est point de Paris que partirent les petites notes perfides, les sollicitations indiscrètes qui, depuis le mariage de la reine Wilhelmina, eurent le don d'agacer si prodigieusement l'opinion hollandaise. Quant aux « menées républicaines », il y a longtemps — nos voisins d'Espagne en peuvent témoigner — que la France a cessé d'être la terreur des monarchies. Et ce n'est pas la royauté néerlandaise — royauté démocratique et républicaine, s'il en fut — qui nous ferait dévier de notre ligne de conduite actuelle.

N'empêche que là où nos intérêts se trouvent lésés ou menacés, nous ayons un mot à dire. Or, il nous semble que la question de la succession au trône de Hollande est de nature à nous créer des ennuis. Et nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. Le moindre des ennuis, dont pourrait nous gratifier cette question si embrouillée, serait d'avoir à intervenir dans un conflit causé par des difficultés d'interprétation de droits ou de textes.

Faut-il l'avouer? de telles perspectives ne nous « arrangent » que médiocrement. Et ne serait-ce point pousser l'abnégation un peu loin que de consentir à ce que la Hollande marchât à sa perte, alors que sa politique d'imprévoyance nous ferait courir les plus grands risques? Elle aurait beau nous dire que son amitié est à ce prix : nous préférerions à son amitié son estime.

★ ★ ★

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER PRUSSIEN

(1870-1871)

Parmi les souvenirs de la guerre de 1870, parus en Allemagne depuis quelques années, une publication récente mérite de retenir l'attention : c'est le recueil des lettres[1] écrites au cours de la campagne, et adressées à sa femme par un officier de l'armée prussienne, le major Hans de Kretschman, qui fut attaché pendant la guerre à l'état-major du III[e] corps et devint par la suite général de division.

Ces lettres ont été publiées par la fille de l'auteur, madame Lily Braun, une des personnalités marquantes du parti socialiste allemand. Elles ont provoqué, en Allemagne, dès leur apparition, les plus violentes polémiques. L'auteur raconte les faits dont il a été le témoin ou les événements auxquels il a pris part. Les impressions, jetées presque chaque jour sur le papier, souvent à la fin d'une rude journée, sont celles qu'il a réellement ressenties; les appréciations qu'il porte sur certaines personnalités, ayant joué un rôle pendant la campagne et entourées depuis la guerre d'une fausse auréole, sont souvent peu flatteuses.

1. *Kriegsbriefe aus den Jahren 1870-71 von Hans v. Kretschman*, ouvrage publié par Lily Braun, née de Kretschman. G. Reimer, éd., Berlin, 1903.

Le major de Kretschman réalise d'une façon absolue le type du soldat prussien : « amour aveugle poussé jusqu'à l'abnégation pour le Roi et pour la patrie; foi absolue en un Dieu qui se présente plus sous les traits d'Odin que sous ceux du père du Christ; strict sentiment du devoir, qui réprime d'une façon souvent brutale tout autre sentiment; intransigeance étroite qui désapprouve toute manière de voir qui n'est pas la sienne; amour fidèle, poussé jusqu'au dévouement, pour sa femme et pour son enfant; rigoureux sentiment de l'honneur qui ne connaît d'autre loi que la loi morale; fierté inflexible, devant laquelle s'effaçent tous les autres traits du caractère[1] ». Ajoutez la haine qu'il porte à tout ce qui est Français, et le profond mépris qu'il a pour la France, pour ses habitants, pour ses hommes politiques, pour son gouvernement.

Le père de Hans de Kretschman était un officier de la garde prussienne, qui, au mépris des préjugés aristocratiques de son temps, n'avait pas hésité à épouser une jeune fille de la bourgeoisie berlinoise. Une fois admis à la retraite, il s'était retiré dans une propriété qu'il possédait aux environs de Berlin et avait laissé, après sa mort, survenue en 1845, une veuve et cinq enfants dans une situation de fortune peu brillante[2]. Hans était né à Charlottenburg le 21 août 1832; il était donc à peine âgé de quatorze ans à la mort de son père. Il avait eu beaucoup à souffrir du caractère violent et brutal de celui-ci. Sa mère, veuve et sans fortune, s'imposa la tâche ardue de donner à ses enfants une éducation convenable : pour faire de ses fils des « hommes d'action », elle n'hésita pas à se montrer à leur égard ferme et sévère.

Hans de Kretschman, après de bonnes études dans les collèges de Brieg et de Guben, entra à dix-sept ans au régiment des Grenadiers de la Garde n° 8; il y resta trois ans et demi. « Il n'avait qu'une réelle passion : les chevaux. Malgré la supériorité militaire qu'il reconnaissait à l'infanterie, il devait regretter jusque dans sa vieillesse que sa situation de fortune ne lui eût pas permis de servir dans la cavalerie... Pourtant, aussitôt que ses ressources le lui permirent, il fit, comme

1. *Kriegsbriefe von H. v. Kretschman, Introduction*, p. I.
2. *Introduction*, p. IV.

jeune officier, l'acquisition d'un cheval; le soin qu'il apporta dans son choix et ses connaissances hippologiques ne tardèrent pas à lui donner dans l'armée une certaine notoriété. Son esprit et son talent de brillant causeur lui valurent rapidement une situation en vue dans la société. Ses brillantes qualités l'imposaient en très peu de temps à son entourage; il savait porter la gaîté jusque dans les milieux les plus ennuyeux[1]. »

En 1863, Kretschman, nommé capitaine, fut affecté au 2e régiment d'infanterie de Magdebourg n° 27, à Halberstadt. Il y épousa, l'année suivante, la fille du conseiller provincial Baron de Gustedt. Le vieux conseiller, issu d'une famille fixée en Saxe depuis des siècles, se souciait fort peu de marier sa fille avec un pauvre capitaine d'infanterie : deux fois, il refusa son consentement; pourtant, il se laissa fléchir à la troisième démarche. En 1865, peu de temps après la naissance de sa fille Lily, Kretschman fut nommé professeur à l'École militaire de Neisse. Lorsque la guerre éclata entre la Prusse et l'Autriche, il reprit sa place au régiment n° 27 et fit la campagne de 1866 comme commandant de compagnie. Atteint d'un coup de feu à la jambe le jour de Sadowa, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille : le soir, après la victoire, il fut retrouvé par quelques soldats de sa compagnie et transporté à l'ambulance. Il fut longtemps à se remettre de cette blessure, dont il devait, d'ailleurs, souffrir toute sa vie.

Après la signature de la paix autro-prussienne, il fut envoyé comme professeur à l'École militaire de Postdam. A peine un an avant la guerre franco-allemande, promu au grade supérieur, il entra à l'État-major général et fut désigné comme directeur de l'École militaire de Neisse. Ce soldat cultivé, qui s'occupait à la fois d'art, de littérature et de politique, était, en outre, un admirateur passionné de la nature et possédait des connaissances très étendues dans le domaine des sciences naturelles. Sa fille nous dit : « Je me souviens encore de la façon dont il cherchait, dans le jardin de la maison, à éveiller en moi le sentiment de la nature... Il était lui-même capable d'apprécier en artiste ou comme un enfant les jeux de lumière, les formations de nuages, les simples petites fleurs

1. *Introduction*, p. v.

des champs; il examinait avec une vive attention la vie des animaux, depuis la fourmi jusqu'au cheval, son plus fidèle ami à quatre pieds[1]. »

La guerre franco-allemande survint. Affecté à l'état-major du IIIe corps (Général Constantin d'Alvensleben II), Kretschman prit part à toutes les opérations de la IIe armée.

*
* *

Sa première lettre est datée du 24 juillet 1870, du jour même où l'état-major du IIIe corps quitte Berlin; pendant dix mois, la série de ses lettres va se continuer ininterrompue. Ce n'est pas la manière dont les événements de guerre sont présentés et commentés qui constitue l'intérêt primordial de cette correspondance : c'est surtout les appréciations personnelles sur les hommes et sur les choses.

A l'état-major du IIIe corps, Kretschman a dans ses attributions la préparation des dispositifs de marche et de combat, l'organisation militaire, les nouvelles politiques. Il insiste à plusieurs reprises sur le surcroît de travail et sur la somme de fatigues qu'impose à l'officier d'état-major la période des mouvements de concentration. « Notre existence actuelle, écrit-il, est très agréable; seulement, on n'a pas beaucoup de repos. Comme les ordres n'arrivent du haut commandement que dans la nuit, c'est la nuit seulement que nous pouvons travailler et expédier les ordres; résultat, on se couche à trois heures pour se lever à cinq. J'apprendrai à dormir le jour; j'y arriverai, tu penses bien. » Au cours de cette période de concentration, l'enthousiasme des populations et des troupes allemandes est extraordinaire :

Le dévouement des habitants est vraiment admirable. Leur bonne volonté, mise à contribution sans interruption depuis huit jours, est toujours la même... A mon avis, de telles dispositions, qui les animent tous au même point, sont les symptômes d'un sentiment national, dont l'expression se retrouve dans l'enthousiasme des troupes; celles-ci brûlent du désir de se mesurer avec les troupes françaises. Il n'est pas possible que ce pays, ou plutôt que ce gou-

1. *Introduction*, p. XXXVIII.

vernement de menteurs, prêt à toutes les compromissions, puisse régir le monde; il ne mérite pas le trône, et j'ai la conviction que Dieu mettra un terme à ces agissements. Les voies qui y conduisent seront peut-être très rudes pour nous, mais elles nous conduiront au but, et nous aurons travaillé pour la civilisation[1]!

Les troupes sont animées d'un excellent esprit malgré les fatigues qui leur sont imposées :

Les marches dans ce pays accidenté, par une chaleur excessive, par un temps lourd et sans un brin d'humidité, ont été fatigantes à l'excès, aussi notre corps d'armée, qui, depuis quatre jours, est obligé de faire des étapes de plus de trois lieues[2], a-t-il subi de grosses pertes. Rien qu'avant-hier sept morts et un grand nombre d'hommes tombés par suite de coup de chaleur. Le pays est merveilleux, mais à voir grimper les pauvres diables, haletant sous le poids du sac, l'admiration pour le paysage disparaît pour faire place à la pitié[3].

Les opérations entrent dans la période active. La nouvelle de la victoire de Wissembourg parvient au quartier général du IIIe corps :

La victoire du Prince Royal semble sans importance; il a, en effet, attaqué avec des effectifs très supérieurs en nombre l'ennemi dont la force n'était que d'une division, environ 12 000 hommes. Pourtant, Wissembourg est une petite place forte; il y a longtemps que les lignes de là-bas jouent un rôle dans l'histoire sous le nom de lignes de Wissembourg...[4]

Le 6 août, le IIIe corps prend une part active à la bataille de Spicheren. A peine la nouvelle d'un combat est-elle parvenue à Neunkirchen, au quartier général d'Alvensleben, que celui-ci, accompagné de son état-major, se fait transporter à Sarrebrück par train spécial. Kretschman considère, à juste titre d'ailleurs, l'intervention du IIIe corps dans cette journée comme décisive, bien que cette manière de voir ait été plus tard contestée par le général von Gœben, commandant du VIIIe corps. Comme tous les auteurs de mémoires, Kretschman

1. *Lettre* 5, Wöllstein, 1er août 1870.
2. Lieue d'Allemagne, 7 532 mètres.
3. *Lettre* 7, Baumholder, 4 août.
4. *Lettre* 8, Saint Wendel, 5 août.

attribue le rôle principal aux troupes avec lesquelles il a combattu. Le même état d'esprit se manifeste à diverses reprises, au cours de cette correspondance.

Les discussions, soulevées sur la question : *à qui revient l'honneur de la victoire de Spicheren?* produisent sur Kretschman une impression plutôt fâcheuse; il revient en plusieurs endroits sur cet incident :

Le souvenir de la bonne contenance du IIIe corps, au combat de Spicheren, a été effacé par suite des mensonges qui se sont propagés au VIIIe corps. Le général Gœben a écrit ou fait écrire aux journaux (chez nous, ces procédés sont interdits). Il a reçu, à ce propos, du Roi un ordre du cabinet, dont le contenu nous a été communiqué : *il ne devrait pas oublier que, sans la prompte intervention du général d'Alvensleben, il eût été battu.* Des discussions de cette nature sont bien tristes. Lorsque le 6 août, je me portai à cheval auprès du général de Kamecke pour lui demander où en était le combat, il me répondit : *Je n'ai plus de division; les quelques troupes qui sont là-bas, c'est tout ce qui me reste.* Aujourd'hui, tout cela est contesté [1].

Les premiers revers ont, au dire de Kretschman, jeté la démoralisation dans les rangs des Français. La marche de Sarrebrück jusqu'aux environs de Metz lui offre le spectacle d'un mouvement exécuté précipitamment par une armée démoralisée. Partout, des tranchées, des maisons crénelées, les indices extérieurs de la volonté de se battre, et jamais cette volonté n'est mise à exécution. Dans sa haine des Français, Kretschman ajoute : « Des bataillons s'éloignent devant nos patrouilles de uhlans [2] ». A cette prétendue démoralisation, il oppose l'enthousiasme grandissant des troupes allemandes :

Quand, à travers les villes françaises, on entend chanter *Je suis Prussien* ou la *Wacht am Rhein* par les compagnies décimées marchant au pas, conduites par un officier de réserve, parce que les autres sont morts ou blessés — et cela, après de longs jours passés au bivouac sous la pluie, et bien que chacun ait laissé sur le champ de bataille qui un ami, qui un compatriote — sais-tu qu'à ce moment-là le cœur vous bat plus fort ! [3]

1. *Lettre* 15, Jouaville, 25 août.
2. *Lettre* 10, Faulquemont, 12 août.
3. *Ibid.*

On sait le rôle joué par la IIe armée allemande au cours des grandes batailles sous Metz, journées sanglantes dont le résultat fut de rendre impossible au Maréchal Bazaine la retraite sur Châlons. Le 16 août, le IIIe corps eut à supporter seul, pendant la plus grande partie de la journée, tout l'effort de l'ennemi, mais il eut aussi à subir des pertes énormes; le 18, il fut maintenu en réserve et ne prit part à l'action qu'assez tard dans la soirée. A plusieurs reprises, Kretschman revient sur la bataille du 16 août, sur les incidents qu'il a pu noter, sur les conséquences des victoires de Rezonville et de Saint-Privat. Il attribue tout le mérite de la journée au général d'Alvensleben qui, sans une minute d'hésitation, attaqua des forces trois fois supérieures à celles dont il disposait.

Il porte sur la cavalerie des appréciations qui ne sont pas toujours à l'honneur de cette arme. Il raconte comment le colonel de Voigts-Rhetz, chef d'état-major du IIIe corps, et lui-même furent obligés de dire à des chefs de corps de cavalerie « des choses qu'on ne devrait pas avoir à dire à un officier ». Évoquant le souvenir de la charge de la brigade Bredow (7e cuirassiers et 16e uhlans), un de ces faits d'armes devenus presque légendaires en Allemagne, il montre le Général, qui devait mener la charge, hésitant au moins un quart d'heure et ne se décidant à partir que sur cette invitation un peu brutale du colonel de Voigts-Rhetz : « Enfin ! Monsieur le Général, vous avez l'ordre formel de charger la batterie qui est là-bas : vous n'avez pas à vous occuper des pertes [1] ».

Quelques jours après les victoires de Rezonville et de Saint-Privat, il apprécie en ces termes les conséquences des journées du 16 et du 18 août :

> Nous étions trop près de Metz pour qu'une poursuite fût possible. L'armée française est enfermée dans Metz : elle cherchera peut-être à percer en un point quelconque. Pourtant cela deviendra chaque jour plus difficile, car chaque jour nous nous fortifions. Pendant ce temps, le Prince Royal, qui dispose de plus de 200 000 hommes, peut avoir donné à la question une solution définitive. Nos victoires, c'est-à-dire celles du IIIe corps, ne font pas sans doute, dans leur exposé, le même effet que celle de Wörth, mais elles ont bien une

1. *Lettre* 15, Jouaville, 25 août.

importance qu'il ne faut pas laisser déprécier : à Spicheren comme à Vionville, nous avons combattu contre des forces deux ou trois fois supérieures, tandis que, jusque-là, les rôles étaient renversés. La victoire de Vionville est, dans son exécution, comme dans ses conséquences, un triomphe pour nos armes... [1]

Pendant les deux mois que dure le blocus de Metz, chaque jour Kretschman adresse à sa femme ses impressions. Il traite les sujets les plus variés ; tantôt il relate les opérations militaires, vaines tentatives de sortie qui marquent les derniers sursauts de l'agonie de l'armée du Rhin ; tantôt, en de pittoresques tableaux, il dépeint l'investissement de jour en jour plus étroit, les troupes allemandes se consumant dans l'ennui et dans l'inaction, dans l'attente de la reddition sans cesse reculée. En d'autres pages, Kretschman raconte son installation plus que sommaire pour un officier d'état-major, sa vie en commun avec ses camarades au quartier général du III[e] corps, son existence journalière peu active et sans gloire au bivouac de Vernéville, tandis que d'autres troupes allemandes, non immobilisées devant Metz celles-là, moissonnent de nouveaux lauriers. Des commentaires souvent durs reflètent l'impression du moment. A l'adresse des Français, se multiplient, les termes injurieux.

La nature semble s'être complue à rendre plus atroces les conditions du drame. A des chaleurs excessives succède le mauvais temps ; des pluies torrentielles transforment les camps en bourbiers. Tandis que l'armée du Rhin, fidèle aux habitudes rapportées d'Algérie, meurt de faim au bivouac sous la petite tente et est décimée par les maladies, les troupes allemandes d'investissement, cantonnées dans les villages, ne souffrent guère moins des intempéries. L'humeur des chefs s'en ressent. Kretschman lui-même, qui souvent reproche aux Français des actes de sauvagerie et des excès de toute nature, se laisse aller à des accès d'indignation peu conformes à ses sentiments humanitaires :

La population des bords de la Meuse commence à devenir bien encombrante. Il est absolument impossible de sortir seul à cheval : partout les gens vous accueillent à coups de fusil. Hélas ! cela provo-

1. *Lettre* 15, Jouaville, 25 août.

quera des représailles. Des gens, qui n'appartiennent à aucun corps de troupe portant l'uniforme, sont de vulgaires assassins s'ils vous reçoivent à coups de fusil. Il n'y a pas autre chose à faire que d'incendier toute localité d'où seront partis des coups de feu. Voilà comment à la guerre tout prend les proportions les plus fâcheuses[1]!

Le rappel du commandant de la Ire armée, ce « polichinelle » de Steinmetz comme il l'appelle, le comble de joie :

Hier, on a prié Steinmetz de se retirer chez lui. On aurait dû, dès le 6 août, l'expédier à Posen. Il est devenu l'être complètement fou, auquel on a malheureusement laissé le droit de commettre beaucoup trop de sottises. Il a eu avec le Roi et avec le Prince Frédéric-Charles les scènes les plus pénibles; il invoque sans cesse ses lauriers de Nachod et de Skalitz, et se figure que chacun, en le voyant, doit s'incliner respectueusement. Il s'est permis d'incroyables abus de pouvoir...[2]

Jugement sur les aumôniers militaires :

Mon opinion sur les aumôniers militaires n'est pas très bonne. Au lieu des trois règlementaires, qui suffisent parfaitement pour un corps d'armée, nous en avons six dans une seule division. Ils y viennent de leur plein gré, dit-on, mais quand, comme moi, on a réellement affaire avec eux, on reconnaît malheureusement le vrai motif pour lequel ils viennent. Jamais jusqu'à présent un ecclésiastique n'a exprimé un désir pour les autres, mais toujours pour lui tout seul. Il n'y a pas le moindre effort à faire pour se rendre compte que l'argent joue un grand rôle dans leur service volontaire. La guerre donne décidément de tristes exemples des proportions que peut atteindre l'égoïsme humain[3].

Jugement sur Bazaine :

... Au début, il lui eût peut-être été possible de percer au prix de grands sacrifices. Maintenant, nous avons construit tout un cercle de retranchements, nous avons de grosses pièces et tous les vides sont bouchés depuis l'arrivée des troupes de remplacement. Actuellement, il est trop tard pour sortir. Bazaine n'ordonne d'ailleurs ces combats que pour motiver la capitulation... Pourtant, je ne crois pas à la capitulation : va, Bazaine lui-même ne se laissera pas mourir de faim. — Du reste, il a adressé au Prince Frédéric-

1. *Lettre* 19, Etain, 29 août.
2. *Lettre* 34, Vernéville, 19 septembre.
3. *Lettre* 40, Vernéville, 22 septembre.

Charles une lettre fort aimable : il répète beaucoup *ma pauvre patrie*, *ma pauvre France*, et déclare ne pas être du tout décidé à reconaître les gredins de Paris. Raison de plus pour se tenir tranquille. S'il reste à Metz jusqu'à la paix, il met une armée à la disposition du nouveau régime, et devient, par ce fait, un personnage indispensable[1]...

Malgré toutes les souffrances endurées, la résistance des Français se prolonge; elle finit par exciter l'admiration des Allemands eux-mêmes :

Cette résistance est admirable. Huit semaines de mauvaise nourriture, des bivouacs sans paille dans un pied de boue, des combats! J'en arrive à me demander si nos hommes en auraient fait autant[2].

Enfin, le drame s'achève : Metz capitule. La IIe armée, désormais disponible, va se porter à marches forcées vers la Loire, contre les armées improvisées par le gouvernement de la Défense nationale. Avant de quitter Metz, Kretschman a un dernier souvenir pour les vaincus.

Ils ont fait plus que l'on ne pouvait attendre même des troupes les plus braves. L'armée a supporté sans faiblesse les plus terribles privations. S'ils avaient eu à leur tête un chef tant soit peu intelligent, les Français se seraient frayé un passage à travers nos lignes. Au lieu de cela, ils ont tiré le canon tous les jours, sans faire la moindre impression. Ils ont conduit leurs femmes sur les remparts pour leur montrer un semblant de guerre — et rien de plus[3]!

Le 29 octobre, Kretschman assiste à la reddition :

La journée d'aujourd'hui restera la plus grande de la campagne, une des plus grandes peut-être de l'histoire du monde; elle a été pourtant profondément triste. Il pleuvait à torrents. Un peintre aurait appris à connaître toutes les nuances de la douleur et du désespoir. Le premier chef de corps, — un beau colonel, — me remit son rapport d'un air digne : pas un muscle de son visage ne bougea. Pourtant, de temps en temps, une larme tombait de ses yeux au regard fixe; ses hommes prirent congé de lui en sanglotant. L'attachement des soldats pour leurs officiers était impressionnant; ils leur embrassaient les mains. Un capitaine d'artillerie restera inoubliable pour moi, tant que je vivrai. Il chancelait sur son

1. *Lettre* 42, Vernéville, 24 septembre.
2. *Lettre* 73, Vernéville, 22 octobre.
3. *Lettre* 81, Vernéville, 28 octobre.

cheval; je pensai qu'il était ivre, mais, lorsqu'il s'approcha, je reconnus qu'il était sous le coup d'une terrible émotion. Je cherchai à le calmer en évitant de lui adresser des paroles de nature à le blesser. « *Vous me paraissez être un soldat de cœur*, me dit-il très tranquillement. *Dites-moi franchement. pouvions-nous encore nous battre?* — *Oui*, lui répondis-je, *mais vraisemblablement sans espoir de succès.* — *Voyez-vous*, me dit-il en pâlissant, *dans ces conditions, autant mourir tout de suite.* » Cet homme m'a produit une profonde impression[1].

***

Le 30 octobre, le IIIe corps se met en mouvement par Commercy, Ligny, Bar-sur-Aube, Troyes, Sens; à maintes reprises, l'auteur s'extasie sur la beauté des régions parcourues en cette fin d'automne. De Sens, le III[e] corps gagne Pithiviers. Le 24 novembre, pour la première fois, il se heurte, au combat de Neuville, à l'armée de la Loire; quelques jours plus tard, il prend une part active à l'affaire de Beaune-la-Rolande (28 nov.). Nouvelle période d'activité pour Kretschman : la nuit travail de bureau, le jour longues séances à cheval. A ce moment, l'armée de la Loire, sous d'Aurelle de Paladines, lutte désespérément contre l'armée du Prince Frédéric-Charles et contre celle du Grand-duc de Mecklembourg, dans l'espoir de tendre la main à la garnison de Paris. Soumises à des privations de toutes sortes, les troupes françaises sont, malgré leur bravoure, obligées de reculer .

Orléans est occupé par les Prussiens.

Quelles journées! Un froid rigoureux, quatorze et seize heures à cheval, un morceau de pain sec pour toute nourriture et la mort tout près de nous; toutes les horreurs de la guerre sous leurs aspects les plus variés. Mais Dieu veillait sur nous avec bonté : il nous a donné la victoire et il nous a laissé la vie[2]!

Le III[e] corps se lance à la poursuite des Français. Après une résistance opiniâtre, les débris de la 1[re] armée de la Loire réussissent à franchir la Loire à Châteauneuf et à Gien, dont elles font sauter les ponts. Alvensleben est rappelé avec ses troupes

1. *Lettre* 82, Vernéville, 29 octobre.

2. *Lettre* 115, Orléans, 6 décembre.

à Orléans. Ces marches et ces contremarches ne sont pas du goût de Kretschman qui critique assez amèrement les indécisions du haut commandement.

Depuis Metz, nous en avons vu de raides comme marches et combats et comme faim. Rien que depuis Metz, les combats suivants : Neuville, bataille de Beaune, combats de Boiscommun, Santeau, Chilleurs-aux-Bois, Loury, Vaumainbert et Saint-Loup — c'est déjà bien suffisant. Les trois journées des 2, 3 et 4 décembre, j'ai vécu de pain sec. Orléans nous refit un peu; nous y avons séjourné un jour, — nous l'avons d'ailleurs rattrapé en faisant en une seule journée six lieues et demie pour gagner très vite cet ignoble les Bordes. Puis le combat de Gien, et maintenant, en route de nouveau pour Orléans. J'avais bien prévu que l'on nous ferait revenir en arrière, car cette promenade, la gauche en tête, était par trop insensée. Il est toujours pénible d'imposer de si inutiles allées et venues à nos braves troupiers [1] !

L'armée du Prince Frédéric-Charles va avoir à lutter contre la 2e armée de la Loire, aux ordres du général Chanzy. Le 12 décembre, le quartier général du IIIe corps s'établit à Meung : il devait y rester jusqu'aux premiers jours de janvier 1871.
Appréciation sur les troupes bavaroises :

Tu te ferais difficilement une idée des Bavarois. Par groupe de trois à six, ils encombrent les routes; ils ont abandonné leurs régiments, en partie jeté leurs armes, et, affublés de toutes les couvertures possibles et impossibles, ils s'en retournent chez eux, pillant tout sur leur passage. Sur 30 000 hommes, il en reste encore 5 000 à Thann. Les officiers quittent l'armée sous prétexte de maladies.

Le Grand-duc a télégraphié : *Les Bavarois sont un poids-mort inutile; ils me font plus de mal qu'ils ne me rendent de services.* Au cours d'un combat, le Grand-duc, s'adressant au Général Thann, s'est exprimé ainsi : *Allez-vous-en avec toute votre racaille!* Cela fait une très fâcheuse impression. On ne reconnaît plus les officiers. Actuellement, toute la bande se dirige sur Orléans pour se refaire quelque peu [2].

L'armée de Chanzy, après avoir essayé pendant quelques jours de faire tête sur les bords de la Loire, s'était retirée dans les environs de Vendôme. Ce renseignement était parvenu,

1. *Lettre* 118, Châteauneuf, 10 décembre.
2. *Lettre* 120, Meung, 12 décembre.

d'une façon assez imprécise, au commandement allemand. Le 15 au matin, le général d'Alvensleben confia au général Hartmann un détachement de toutes armes (6 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 3 batteries dont 1 à cheval), avec mission de se porter sur Vendôme et d'attaquer l'ennemi en flanc là où il le rencontrerait. L'intention du haut commandement était de ne livrer bataille que le 16; aussi, le chef du détachement avait-il reçu l'ordre d'éviter de se laisser entraîner à un combat sérieux. Alvensleben n'avait, paraît-il, pas grande confiance dans le général Hartmann, « qui, déjà en 1866, s'était promené sous les lauriers sans en cueillir une feuille [1] », aussi lui adjoignit-il le major de Kretschman avec des pouvoirs très étendus. Le général Hartmann, trop heureux, à ce que raconte Kretschman, de se reposer sur son adjoint, lui laissa l'entière direction du combat qui eut, d'ailleurs, une issue heureuse et entraina comme conséquence l'occupation de Vendôme. Hartmann n'hésita pas, bien entendu, à s'attribuer tout l'honneur de la victoire; ce sans-gêne vexa profondément le major de Kretschman [2].

Après les combats sur le Loir, le prince Frédéric-Charles tient ses troupes concentrées autour d'Orléans; elles étaient épuisées, car elles avaient aussi eu cruellement à souffrir des rigueurs de la température. La IIe armée allemande ne reprend son mouvement vers l'ouest que le 4 janvier 1871.

Kretschman, à cette époque, n'espère pas encore la paix. La chute de Paris ne doit pas, à son avis, changer grand'chose aux affaires, car Gambetta n'a rien à perdre; plus il reste au pouvoir, plus il acquiert de popularité. Kretschman considère la convocation d'une Assemblée nationale comme nécessaire; elle fera connaître si elle accepte définitivement la République et si elle est décidée à continuer la guerre ou à faire la paix :

Il faudrait que cette Assemblée nationale fût installée dans des conditions analogues à celles de la prison des Moabites : tous les prisonniers entendent et voient le prédicateur, mais ils ne se voient pas entre eux. Quand six Français sont ensemble, il y en a toujours un qui surenchérit sur les autres en phrases emphatiques; quand ils

1. *Lettre* 123, Mer, 17 décembre.
2. *Ibid.*

sont seuls, c'est bien différent. J'en reviens toujours là : c'est une nation de fous et de singes, aussi malicieuse et astucieuse que ceux-ci, prête à se laisser aller aux plus ignobles actes de sauvagerie, pourvu qu'il n'y ait à cela aucun danger pour elle[1] !

C'est là un exemple des boutades habituelles à Kretschman. Il n'est pas plus aimable pour l'Angleterre :

Les efforts faits par les Français avec l'appui de l'Angleterre, m'en imposent franchement. Sans l'Angleterre, nous aurions déjà la paix ; la France n'aurait jamais pu armer ses troupes de nouvelle formation. L'Angleterre a puisé dans ses propres réserves de guerre, et je me fais cette idée qu'à l'heure actuelle les ministres anglais sont les gens les plus riches du monde. Il faudra plus tard anéantir cette puissance, et pour cela il n'est pas besoin de guerre. Nous aurons une flotte ; l'Amérique n'attend qu'une occasion pour se débarrasser de l'Angleterre, et, depuis la Crimée, la Russie a un petit compte à règler avec elle. Ce peuple qui, aussi loin que la terre s'étend, arme d'un poignard, contre remboursement, le bras de n'importe quel assassin, ce peuple pour lequel tout crime contre l'État, contre l'Église ou contre la Civilisation est considéré comme juste pourvu qu'il rapporte de l'argent, ce peuple ne mérite pas de tenir une place dans le conseil de l'Europe. Quelle peur s'empara de cette nation à la pensée d'avoir à faire vis-à-vis de la Russie preuve de courage et même simplement de bonne contenance, mais aussi quelle joie lorsqu'on s'aperçut qu'on pouvait bien s'en passer[2] !

A la reprise de la poursuite de l'armée de la Loire, le IIIe corps suit le sort de la IIe armée. Il assiste aux combats autour du Mans et occupe une première fois cette ville du 13 au 23 janvier 1871.

Quelles terribles journées nous venons de vivre ! Un froid épouvantable, des chemins couverts de verglas, une nourriture médiocre, un terrain où l'on ne peut utiliser ni cavalerie ni artillerie, et, pendant sept jours sans discontinuer, des combats *à outrance*, comme le voulaient les Français[3].

Le corps d'Alvensleben poursuit un peu au delà du Mans l'armée de Chanzy en retraite sur la Mayenne, mais sans dépasser Coulans (15 kilomètres à l'ouest du Mans), où lu

1. *Lettre* 128, Meung, 22 décembre.
2. *Lettre* 131, Meung, 25 décembre.
3. *Lettre* 146, Le Mans, 13 janvier 1871.

parvient la nouvelle de l'armistice. Rappelé au Mans, il y reste en attendant la conclusion de la paix, jusque dans les premiers jours de mars. Bien qu'il ait été un des corps les plus éprouvés au cours de la campagne, il fait partie des troupes allemandes maintenues en territoire français jusqu'au payement d'une partie de l'indemnité.

Jugement sur la Commune :

La France pourra nous faire le grave reproche d'être la cause de l'anarchie sans cesse grandissante. Nous aurions dû occuper régulièrement Paris, qui, après tout, était une ville conquise, faire pendre ou fusiller quelques douzaines de gens, écraser chaque maison sous le poids d'un grand nombre de soldats à loger, et, une fois la ville domptée, la remettre aux Français. Chez nous, la guerre était devenue fastidieuse à tout le monde : aussi on y brisa court en une bonne fois. Le haut commandement fit tout au plus vite pour se tirer d'affaire, et il laissa tout en mauvaise posture...[1]

Révolte de ce cœur de soldat devant l'attitude peu digne des généraux, des états-majors et des officiers qui, à peine la guerre terminée, n'ont rien de plus pressé que d'abandonner leurs troupes et de rentrer chez eux au plus vite :

Tous les états-majors se sont empressés de rentrer chez eux ; nous allons voir maintenant comment nous allons nous tirer d'affaire. Cette attitude, je ne trouve qu'un mot pour la qualifier : elle est indigne..... Bien plus, on ne s'est pas préoccupé une seule fois en haut lieu de désigner les troupes destinées à rester et celles destinées à être rapatriées. Il semble que toute direction ait disparu. Tout le monde se fait consteller de décorations, mais personne ne s'inquiète des troupes, qui ont bien le droit pourtant de connaître le rôle qu'on leur réserve. Je finis par croire que l'on dressera des recrues pour faire une entrée à Berlin ; de cette manière, toutes les fêtes, données en raison des victoires de l'armée, pourront avoir lieu sans le concours de celle-ci... Voilà une frivolité sans pareille : mener à Berlin une joyeuse et plantureuse existence, et oublier que cette armée, réduite à un médiocre ordinaire, est une armée victorieuse ! La place des princes est au milieu de leurs troupes et non pas à Berlin, où ils ne peuvent se rendre compte de l'état de l'armée. Si aujourd'hui, pour son bon plaisir, Alvensleben voulait prendre un congé, on considèrerait cela comme un oubli de son devoir. La situation des princes est la même, et l'on trouve très mal à l'armée qu'ils soient

1. *Lettre* 215, Troyes, 29 mars.

rentrés chez eux à toute vitesse, avec de vagues congés, pour ne plus avoir à revenir...[1]



Quelques mois après la guerre, le major de Kretschman fut affecté à l'état-major du XIVe corps, à Karlsruhe. Devenu, au commencement de 1874, chef de section à l'état-major général, à Berlin, il fut promu la même année lieutenant-colonel et détaché à Posen comme chef d'état-major du Ve corps. Colonel du régiment de fusiliers n° 35, à Brandebourg, il prit trois ans plus tard, en 1883, le commandement de la brigade mecklembourgeoise, à Schwerin. En 1886, lors de la création des inspections de landwehr dans les provinces orientales de l'empire, il fut chargé de celle de Bromberg : il trouva le moyen de s'y occuper activement, car ce fut précisément pendant son séjour dans cette ville, que les relations diplomatiques entre l'Allemagne et la Russie se tendirent à un point tel que l'on crût la guerre inévitable.

Lors des manœuvres impériales de 1887 en Poméranie, — les dernières auxquelles assista le vieil empereur Guillaume Ier, — le général de Kretschman reçut le commandement d'un parti; dans le parti opposé, le prince Guillaume[2] commandait un régiment, celui des Grenadiers Roi Frédéric-Guillaume IV. Soldat avant tout, Kretschman ne vit dans son adversaire ni le prince, ni l'héritier du trône : au cours d'un combat, une attaque, imprudemment engagée par le prince impérial, échoua, et l'avantage resta au parti commandé par le général de Kretschman. L'Empereur Guillaume Ier, qui avait su apprécier les hautes qualités militaires de celui-ci, le nomma, peu de temps après, au commandement de la division de Münster.

En 1889, de nouvelles manœuvres eurent lieu en Westphalie sous la direction, cette fois, de l'empereur Guillaume II. Soldat dans l'âme et défenseur acharné des vieilles traditions militaires, le général de Krestschman critiqua d'une façon particulièrement acerbe certaines innovations, entre autres le déploiement de grosses masses de cavalerie. Est-ce à cela ou à toute autre cause

1. *Lettre* 216, Troyes, 31 mars.

2. L'Empereur d'Allemagne actuel.

qu'il faut attribuer la défaveur dont il devint brusquement l'objet? L'année suivante, il ne fut pas inscrit sur la liste de proposition pour commandant de corps d'armée : de dépit, il demanda sa retraite « pour raisons de santé » et se retira à Berlin. Il emp oya son activité à écrire des livres à l'usage des soldats, qu'il aimait beaucoup malgré son apparente rudesse, et à publier d'intéressants articles de Revues. Il avait aussi conservé des relations de correspondance avec un certain nombre de camarades. Il prit une part active aux polémiques soulevées par l'apparition de l'ouvrage du grand état-major prussien sur la guerre franco-allemande. Il protesta avec la dernière énergie contre les assertions du grand état-major, au sujet du rôle joué par le IIIe corps.

En 1896, à l'occasion du 25e anniversaire du rétablissement de l'Empire, il reçut la décoration de l'Aigle Rouge de 1re classe « en souvenir de l'activité féconde en résultats dont il avait fait preuve, au cours de la campagne, comme officier attaché à l'état-major du IIIe corps ». Cette récompense tardive fut une consolation aux soucis d'ordre intime qui affligeaient ses dernières années : son cœur de soldat prussien avait souffert cruellement de l'entrée de sa fille dans les rangs du parti socialiste. Le 31 mars 1899, il mourut à peu près oublié. Il fut enterré, le jour de Pâques, dans le cimetière de la garnison, au milieu des casernes et des terrains d'exercices. Il avait exprimé lui-même le désir d'être enterré simplement; il se serait cependant refusé à croire que cette cérémonie serait aussi simple. « A peine un petit groupe d'amis fidèles et de camarades assista au convoi; de vieux soldats du 35e, son ancien régiment, portèrent le cercueil. Aucun piquet d'honneur dans la chapelle, aucune musique, aucun représentant de l'Empereur. On oublia même d'adresser à la veuve le télégramme habituel de condoléances[1]. »

PIERRE DESRANGS

1. Les renseignements biographiques qui précèdent sont extraits de l'*Introduction* écrite par madame Lily Braun.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'ŒUVRE DE M. D'AERENTHAL

Le 21 octobre 1906, le baron A. Lexa d'Aerenthal succédait au comte de Goluchowo-Goluchowski comme ministre des Affaires étrangères et président du conseil commun des ministres de la double monarchie. M. de Goluchowski avait gouverné onze ans (mai 1895-octobre 1906). L'entente austro-russe avait été sa règle dans les affaires balkaniques, la fidélité à la Triplice et surtout à l'amitié allemande restant sa règle dans les affaires européennes. Cette politique semblait avoir eu l'adhésion la plus sincère de François-Joseph et des « vieilles gens » : avant M. de Goluchowski, ce n'est pas sans résistance ni mécontentement qu'ils avaient, quatorze années durant (1881-1895), subi la politique russophobe du comte de Kalnoky, ses intrigues antirusses au Levant, ses excitations aux Bulgares contre le Tsar libérateur et ses menaces de guerre déclarée. Malgré les défiances de ses Hongrois, François-Joseph gardait toujours le souvenir de cette union des Trois Empereurs, dont avait tiré si grand bénéfice son chancelier Andrassy (1871-1879), — le seul de ses ministres qui, durant un long règne de défaites et de provinces perdues, lui eût donné la consolation d'une victoire diplomatique et de la Bosnie-Herzégovine occupée.

Statu quo et paix générale, la politique de M. de Goluchowski se serait, d'ailleurs, imposée d'elle-même, tant les

difficultés intérieures de la double monarchie durant ces onze années 1895-1906 rendaient impossible une entreprise au dehors, et redoutable pour l'union austro-hongroise le moindre changement en Turquie d'Europe. A Vienne, les luttes de races obstruaient les discussions du Reichsrat. Entre Vienne et Budapest, les exigences des Hongrois empêchaient le renouvellement du Compromis. Dans les deux royaumes, on ne gouvernait que par un indéfinissable mélange de lois constitutionnelles, de marchandages parlementaires, de coups d'État et de décrets illégaux. Une guerre ou une révolution balkanique, loin d'être une diversion, eût exaspéré les haines mutuelles des sujets slaves, roumains, allemands, hongrois, italiens de Sa Majesté impériale et royale.... La maison de Habsbourg, depuis cinquante ans, avait fait en Italie et en Allemagne les frais de toutes les guerres émancipatrices.

Quelques « jeunes gens », — on dit que l'archiduc héritier François-Ferdinand était de ce nombre —, oublieux des récentes expériences, ne voulaient pas se contenter de l'empire amoindri : par delà Bismarck, ils regardaient vers Metternich, plus loin encore vers Marie-Thérèse et le prince Eugène. Mais à ces constructeurs d'une plus grande Autriche, le *statu quo* et la paix générale semblaient encore les plus sûrs moyens de préparer l'avenir, de réserver et même d'ouvrir le chemin de Salonique. Car *statu quo* signifiait, avant tout, maintien en Macédoine du régime turc et du massacre hamidien, rébellions albanaises et insurrections chrétiennes, mangeries ottomanes et brigandages grecs, bulgares et serbes, bref, épuisement de l'islam et abattement des chrétientés. Quand tous les sujets d'Abd-ul-Hamid seraient harassés de cette « paix générale », qui n'était faite que de combats quotidiens, quand cet enfer du *statu quo* aurait réduit en fumée la puissance militaire du Turc, la fidélité des musulmans au Khalife et les résistances nationalistes des chrétiens, alors viendrait l'heure du Habsbourg... De sa longue domination sur l'Italie morcelée, la diplomatie de Vienne a rapporté quelques habitudes de machiavélisme.

A partir de 1902, la jeune influence de l'archiduc héritier s'ajoutait donc aux préférences du vieil Empereur. L'entente austro-russe, que les pourparlers du prince de

Lobanoff et du comte de Goluchowski avaient préparée en août 1896, avait été signée lors du voyage de François-Joseph à Pétersbourg en avril 1897. Cinq ans plus tard, elle était renouvelée et, semble-t-il, resserrée lors du voyage de François-Ferdinand (février 1902)[1]. Les entreprises des Russes en Asie, le traité Cassini pour l'établissement du Transmandchourien (septembre 1896) l'avaient rendue possible, en détournant de Constantinople vers la Chine, du Proche-Orient vers l'Extrême-Orient, les ambitions de Pétersbourg, en donnant aux Russes le même désir qu'avaient les gens de Vienne du *statu quo* levantin : l'occupation de Port-Arthur en avait été la première conséquence (décembre 1897). En janvier 1902, l'alliance anglo-japonaise et les menaces de guerre en Extrême-Orient rendaient cette entente non plus seulement utile, mais indispensable à la continuation de l'avancée mandchourienne : de Paris et de la note franco-russe (20 mars 1902), Pétersbourg attendait un appui moral contre les menaces de Londres et de Tokio; mais de Vienne seulement, pouvait lui venir la garantie de neutralité ou de collaboration au cas où les querelles asiatiques auraient leur contre-coup chez le Turc, chez le Bulgare ou chez l'Arménien.

Dès février 1902, ces inquiétudes de Pétersbourg donnaient à Vienne la suprématie dans les affaires balkaniques. De 1902 à 1905, les préparatifs, puis les opérations de la guerre russo-japonaise, et les désastres de la Russie sur terre et sur mer eussent rendu cette suprématie omnipotente, si les puissances occidentales n'eussent enfin résolu de mettre un terme aux cruautés du *statu quo*.

De 1896 à 1902, en effet, si la tyrannie austro-russe avait pu courber tous les gouvernements de la péninsule, la Porte et Sofia, Belgrade et Athènes, Cettigné et Bucharest, c'était grâce à l'abstention des puissances occidentales. Les querelles

1. Notre ambassadeur télégraphie de Saint-Pétersbourg, le 28 février 1902 : « L'agitation révolutionnaire en Macédoine paraît prendre des proportions inquiétantes. On pouvait espérer que la visite à Saint-Pétersbourg de l'archiduc Ferdinand d'Autriche aurait produit une impression salutaire et arrêté. pour quelque temps au moins, les menées des agitateurs en Macédoine. On n'a pu ignorer, en effet, que le résultat du voyage de l'archiduc a été la confirmation des accords intervenus entre la Russie et l'Autriche, lors de la visite de l'Empereur François-Joseph en 1897. »

de Rome, de Paris et de Londres et leurs entreprises africaines, Adoua, Fachoda et Transwaal, les détournaient du Levant ou ne leur permettaient pas de transporter à la Macédoine l'heureuse intervention dont la concorde de leurs amiraux leur avait permis de gratifier la Crète.

Mais en 1902, l'Angleterre, délivrée de la guerre sud-africaine, l'Italie et la France, réconciliées et soucieuses d'une politique plus humaine, unissaient leurs efforts pour obtenir « les réformes nécessaires que les populations attendent depuis trop longtemps » (dépêche de M. Delcassé du 20 octobre 1902). Malgré l'adhésion toujours acquise aux opérations hamidiennes de notre ambassadeur, M. Constans, les agents de la France au Levant, M. Bapst à Constantinople, M. Steeg à Salonique, montraient par quelle suite de mesures on pouvait, sans révolution, assurer l'intégrité de l'empire ottoman et sauvegarder la souveraineté de la Porte, tout en rétablissant la paix locale et en améliorant le *statu quo* : « Il est évident, écrivait M. Bapst le 29 juillet 1902, qu'un sévère contrôle administratif, financier et judiciaire serait le seul moyen de faire rentrer un peu de calme moral et de bien-être matériel chez ces populations si durement éprouvées. » C'était, résumé en quatre lignes, tout le plan que M. Steeg avait dressé : suppression du massacre hamidien par une « gendarmerie suffisamment nombreuse, bien payée, composée d'éléments choisis et commandée par des officiers d'élite »; réforme du régime turc par le contrôle des Quatre Mangeries, dîmes, justice, routes et armée.

De 1902 à 1906, les puissances occidentales s'efforceront de conquérir, une par une, ces garanties de la paix locale et ces améliorations du *statu quo*. Les bonnes relations, puis l'entente cordiale, qui s'établissent entre Londres et Paris, et l'amitié entre Paris et Rome profiteront aux peuples levantins.

Par une marche méthodique et régulière, étape par étape, la diplomatie occidentale s'avancera des demandes les plus simples, les plus difficiles à écarter, aux réformes profondes et décisives. Paris se chargera de convertir, d'entraîner au besoin son allié de Pétersbourg. Londres et le roi Édouard useront à Vienne de l'influence qu'une traditionnelle amitié

entre les gouvernements et les dynasties assure depuis un siècle aux conseils de l'Angleterre sur les destinées de l'Autriche. Par une logique répartition du travail, Paris fournira le plan général et les combinaisons de détail, que lui suggèrent ses honnêtes et habiles agents en Turquie, surtout son consul à Salonique, M. Steeg; et Londres enverra son roi demander à Vienne, au véritable fondé de pouvoirs du syndicat austro-russe, la mise en œuvre de ces projets. Une prudente évaluation des résistances à vaincre répartira la tâche sur plusieurs années. Gendarmerie européenne en 1903; réforme financière en 1905, judiciaire en 1907, routière en 1909, militaire en 1911 : on a prévu huit ou dix années jusqu'à l'achèvement complet de cette œuvre désintéressée, dont les puissances occidentales ne veulent qu'un bénéfice, mais un grand bénéfice pour leur influence au Levant et leur sécurité dans la Méditerranée : car elles en attendent l'affermissement, définitif peut-être, de l'intégrité ottomane, que, seules, peuvent maintenir les réformes et la réconciliation des chrétientés sujettes ou voisines aux nécessités de la dépendance ou de la mitoyenneté turques.

Aux conseils de Paris, Pétersbourg opposera d'abord la résistance la plus nette ; le comte de Lamsdorf mettra en doute ou à l'écart chaque affirmation ou suggestion de nos agents; l'entêtement de M. Delcassé finira par triompher, quand les risques, puis les revers de la guerre japonaise donneront à la Russie un plus grand besoin de la fidélité française et quand l'incident de Hull honorablement réglé (octobre 1904-mars 1905) rapprochera les Cabinets de Londres et de Pétersbourg. Aux demandes du roi Édouard, les objections de Vienne, d'abord plus souples et moins osées (les programmes de Vienne en 1902 et de Mürzsteg en 1903 sont œuvres proprement autrichiennes), se feront plus nombreuses et plus têtues, à mesure que Pétersbourg cédera : quand les défaites de son armée et de sa flotte, les révolutions de la capitale et des provinces inclineront la Russie aux volontés de ses allié et ami de l'Occident, Vienne endossera le poids de la lutte et, coûte que coûte, se donnera tout entière au maintien du *statu quo*.

Alors apparaîtra à tous les yeux pourquoi ce maintien du

statu quo, — de l'anarchie en Macédoine, — est dans les désirs de Vienne : l'amélioration du régime turc, la seule atténuation du régime hamidien amènerait entre chrétiens et musulmans une paix apparente qui rendrait pour longtemps impossible l'intervention du gendarme autrichien; par un autre changement possible de *statu quo*, la réconciliation des chrétiens entre eux et leurs communs efforts contre le Sultan aboutiraient peut-être à un partage de la Macédoine, qui pour toujours fermerait au *Drang* la route de Salonique.

* * *

Donc « paix générale et *statu quo* », afin d'aboutir à quelque crise et à une descente autrichienne; ou « paix locale et réformes », afin d'épargner le maximum de vies humaines, sans distinction de races ni de religions, afin de maintenir aussi l'intégrité ottomane : tels sont à partir de 1902 les deux systèmes en présence, et la lutte diplomatique s'engage entre l'Occident, demandeur du second, et les gens de Vienne, défenseurs de l'autre.

Le syndicat austro-russe espère d'abord payer de mots les puissances occidentales : le « programme de Vienne », que les comtes de Lamsdorf et de Goluchowski établissent dans leur entrevue de décembre 1902, décide de « faciliter au Sultan des réformes qu'il ne puisse refuser » ; en vérité il enregistre purement et simplement les belles promesses qu'Abd-ul-Hamid vient de faire aux Macédoniens par ses *Instructions* à son inspecteur général Hilmi-pacha et qu'il infirme aussitôt par une révolte de ses fidèles Albanais. Le seul résultat de ce programme de Vienne est l'insurrection de la Macédoine slave durant toute l'année 1903.

Édouard VII rendant une première visite à Vienne (août 1903), les puissances occidentales croient obtenir satisfaction par le « programme de Mürzsteg », que les mêmes comtes de Lamsdorf et de Goluchowski dressent en octobre, sur les suggestions de lord Lansdowne. Mais Vienne entend bien que le syndicat austro-russe, — pratiquement la décision autrichienne, — garde son monopole dans la conduite des affaires balkaniques

et que, ne changeant rien aux causes profondes du *statu quo*, on en pallie seulement quelques résultats trop visibles et trop offensants pour la morale des humanitaires : sous le délégué d'Abd-ul-Hamid, sous l'inspecteur général Hilmi-pacha, la Macédoine, sera surveillée par deux délégués du syndicat, les agents civils Demerik et Müller.... Paris et Londres obtiennent du moins que des officiers européens organisent la gendarmerie et tâchent d'entraver le massacre (octobre 1903-mars 1904).

L'insuffisance et même la nuisance de ce programme de Mürzsteg éclatent presque aussitôt : l'article III, — qui ne peut être un simple effet de l'étourderie ou de la naïveté des gens de Vienne, — met aux prises les chrétientés, en leur faisant entrevoir un règlement des circonscriptions administratives, un groupement des nationalités, un acheminement au partage de l'avenir. J'ai dit aux lecteurs dans quelle situation atroce ces guerres nationalistes et religieuses jettent la Macédoine, et quelles horreurs échangent les bandes grecques, serbes, bulgares, musulmanes, avec le dernier effet de ruiner, d'affamer, de faire disparaître des populations entières. Personne à Vienne n'avait-il escompté ces résultats?... Il semble que, la guerre russo-japonaise ayant commencé (février 1904), le parti des « jeunes gens » entrevoit l'occasion d'écumer enfin ou de renverser l'infernale marmite. Notre ambassadeur à Vienne écrit le 24 février 1904, — deux semaines après le début des hostilités en Extrême-Orient :

Les bruits de préparatifs militaires en vue d'une mobilisation de l'armée austro-hongroise persistent, en dépit des déclarations de désintéressement et des démentis contenus dans les discours aux Délégations du ministre des Affaires étrangères et du président du Conseil de Hongrie. Le comte Goluchowski, avec lequel j'ai eu l'occasion d'en parler, a vivement protesté contre ces nouvelles tendancieuses, qui ne reposent sur aucun fondement et qui dénaturent ses intentions. Il nie formellement les prétendues concentrations de troupes sur la frontière balkanique : il tient à ce que le gouvernement français soit bien convaincu que l'Autriche-Hongrie n'a aucune pensée d'intervenir dans les affaires des Balkans autrement que par une action pacifique et concertée avec la Russie, et pour le seul maintien du *statu quo*.

M. de Goluchowski a confiance dans le *statu quo* pour

mener à bien l'œuvre autrichienne : quand le gouvernement de Sofia se plaint « que le gouvernement ottoman poursuit l'extermination de la population bulgare en Macédoine » et quand tous les agents de la France, de l'Angleterre et de la Russie déclarent cette plainte motivée, M. de Goluchowski avec un sourire réplique « qu'une pièce officielle ne devrait pas parler d'extermination », qu'un peuple aussi nombreux « ne saurait être diminué par des pertes peu considérables » et que toute la faute est aux journalistes [1].

Une nouvelle intervention des puissances occidentales force le syndicat à installer les officiers européens et la gendarmerie : Vienne se hâte de mettre les siens à Uskub, au confluent des deux voies ferrées qui descendent de Serbie et d'Albanie sur le Vardar, — Uskub où le prince Eugène poussa jadis ses avant-gardes. Puis les deux agents civils et surtout l'agent autrichien, intermédiaires obligés entre les officiers européens et les autorités ottomanes, s'efforcent de décourager le zèle des pacificateurs. Pourtant, les agents de la France et de l'Angleterre continuant de dénoncer la complicité du gouvernement turc avec les bandes qui désolent la Macédoine, le syndicat, par des notes courtoises, « rend le gouvernement ottoman attentif aux dangers de la prolongation de cet état d'anarchie » ; il « adjure la Sublime Porte de veiller à ce que l'ordre soit maintenu d'une main ferme et impartiale ». Et comme Londres et Paris refusent de croire à l'impartialité du Sultan et à la fermeté des agents civils, Vienne doit réclamer et obtenir une augmentation des cadres européens et de la gendarmerie (décembre 1904).

Une détente, une espérance de pacification en sortiraient, si quelque main secrète ne lançait dans une compétition plus active les comités de l'intérieur et de l'extérieur, surtout les comités et le gouvernement d'Athènes qui ont noué avec Vienne les plus cordiales relations. Notre ambassadeur confesse que « le mal primordial, qui réside dans le désordre financier, n'a pas été attaqué ». C'est ce que pensent depuis longtemps les cabinets occidentaux et c'est bien aussi ce qu'a voulu éviter le syndicat austro-russe quand, après avoir annoncé la

1. *Livre Jaune*, Macédoine (1903-1905), p. 30

réforme financière dans son programme de Mürzsteg, il a déclaré (février 1904) y renoncer « provisoirement, très provisoirement, pour appliquer tous ses efforts à la réforme de la gendarmerie ».

Londres, afin d'obtenir le moins, réclame le maximum : lord Lansdowne ne veut plus se contenter du programme de Mürzsteg; réforme financière, réforme judiciaire, retrait ou limitation des forces turques, sa note du 20 décembre 1904 remet tout en question; même il menace de ne plus reconnaître aux deux puissances qui se disent « plus particulièrement intéressées » la direction qu'elles se sont arrogée. Afin d'éviter le pire, une note austro-russe concède ou feint de concéder la réforme financière (17 janvier 1905).

Mais pour qu'à Vienne on fût résolu sincèrement, irrévocablement, à obtenir, à installer, à surveiller et maintenir cette réforme, il faudrait ou qu'un élan de générosité, une crise de vertu presque surhumaine balayât soudain les ambitions des gouvernants ou qu'une coalition de toutes les volontés hostiles et de toutes les circonstances défavorables leur imposât la résignation, l'abdication. Car cette réforme financière est non seulement le premier redressement fondamental du *statu quo*, mais la mesure décisive qui entraînera toutes les autres. Réalisée, cette réforme serait la fin du régime hamidien ; le connaisseur qu'est M. Constans ne s'y est pas trompé : « Le mal primordial réside dans le désordre financier : il en résulte que les fonctionnaires, irrégulièrement ou pas du tout payés, continuent à suivre leurs anciens errements, que la justice demeure vénale, que l'indiscipline travaille les officiers et la troupe et que, les griefs suscités contre les autorités ottomanes restant presque aussi nombreux que par le passé, les agitateurs ont beau jeu pour entretenir les animosités de la population contre le gouvernement [1] »... Entreprise seulement, cette réforme serait la fin du monopole austro-russe, puisque les deux agents-civils seraient doublés de quatre commissaires anglais, français, italien et allemand.

Or ni les ambitions de Vienne ne semblent amorties, ni les circonstances ne leur sont défavorables, — tout au contraire.

1. *Livre Jaune*, Macédoine, 1903-1905, p. 117.

Les « vieilles gens » continuent de gouverner; mais l'archiduc héritier prend une part de plus en plus grande aux affaires et l'Empereur lui marchande de moins en moins la responsabilité des décisions. L'accord des puissances occidentales continue d'être intime et leur entente avec Pétersbourg se resserre; mais voici venir la crise marocaine, que, dès février 1905, annoncent certaines déclarations de la diplomatie allemande et qu'ouvre à la fin de mars le discours de Tanger. De mars 1905 à la fin d'avril 1906, c'est au Maroc, non plus à la Turquie, que les puissances occidentales doivent consacrer le principal de leur attention et de leurs efforts : six mois (avril-septembre) de discussions entre Paris et Berlin, dans le tête-à-tête dangereux de négociations particulières, puis six mois (octobre-avril) de transactions internationales, avant et pendant la conférence d'Algésiras, laissent à Vienne toute liberté de veiller au *statu quo*: malgré la gendarmerie de l'Occident, la Macédoine connaît toujours les plus belles horreurs du régime hamidien.

Abd-ul-Hamid a d'ailleurs trouvé, si d'autres n'ont pas trouvé pour lui, une réponse topique aux réclamations des puissances occidentales : à peine formulée la demande de réforme financière (17 janvier 1905), la Porte prépare un budget spécial des vilayets qui accuse un déficit énorme, grâce aux dépenses militaires; et la Porte déclare ne pouvoir combler ce déficit sur les revenus généraux de l'empire que par des ressources à chercher dans une surtaxe douanière (15 février 1905). Il faut voir l'empressement de Vienne (20 février) à consentir cette surtaxe, dont on sait bien que l'Angleterre ne pourra pas l'accepter sans gêne pour son commerce, sans crainte pour sa sécurité en Égypte, sans discussions sur la durée du nouveau tarif, le contrôle et l'attribution des revenus, etc.! Et cette question de la surtaxe, dont la Porte fait obstinément le corollaire de la réforme financière, fournit en effet, durant des mois et des années (février 1905-avril 1907), le meilleur rempart diplomatique aux défenseurs du *statu quo*.

Même quand les assaillants recourent à la force ouverte et, gagnant le consentement de la Russie à leurs énergiques desseins, organisent une démonstration navale dont Vienne est obligée de prendre le commandement, pour ne pas le laisser à l'ennemi (décembre 1905); même quand l'occupation de

Mételin et de Lemnos obligent le Sultan à reconnaître les commissaires financiers que l'Occident installe d'autorité en Macédoine ; même quand ces empêcheurs de pilleries et de complots officiels se mettent à l'ouvrage et secouent l'inertie des agents-civils : même alors la question de la surtaxe continue de prolonger le *statu quo*, car faute de ressources, dit la Porte, il est impossible de payer les traitements des autorités et la solde des troupes ; et les mangeries ordinaires sont triplées par le dénuement de tous ces affamés, qui ne peuvent vivre que sur l'habitant.

Mais Vienne sent la fragilité de ce dernier obstacle. Sa position est tournée. Le monopole austro-russe est entamé, presque ruiné : aux deux agents-civils du syndicat, il a fallu adjoindre les quatre commissaires des autres puissances. Dans ce qui reste de ce monopole, la suprématie de Vienne croule aussi, depuis que la paix japonaise (août 1905) a rendu à Pétersbourg quelque souci de son prestige et de sa clientèle balkaniques... Et la conférence d'Algésiras (janvier-avril 1906) vient exciter chez les « jeunes gens » un regain de convoitises, en leur donnant le modèle d'une politique d'intervention et l'espoir d'ententes nouvelles.

En cette conférence d'Algésiras, où Vienne derrière son allié de Berlin tient la place de « brillant second », ses diplomates tâchent de prendre le rôle de modérateurs ; quand la Conférence finit par ne plus disputer à la France et à l'Espagne leurs privilèges de voisinage, ni à la France surtout — voisine terrestre — son droit de pénétration pacifique, les puissances occidentales proclament que la médiation autrichienne a eu sa grande part en ce résultat. L'historien français de la Conférence, M. André Tardieu, résume l'opinion que les envoyés de Paris ont emportée de cette rencontre avec les envoyés de Vienne[1] :

L'Autriche-Hongrie, durant les six premières semaines, ne fut que l'alliée docile de l'Allemagne. Mais, pas plus que les autres puissances, elle ne fut sourde à la leçon des événements et, comme elles, comprit que, pour arriver à l'entente, on ne pouvait demander à la France toutes les concessions. En élaborant le projet qui fut déposé

1. A. Tardieu, *La Conférence d'Algésiras*, p. 447.

par le comte de Welsersheimb à la séance du 8 mars, elle remit en marche, par un argument décisif, la négociation arrêtée par le refus de M. de Radowitz. En chargeant le comte de Khevenhueller de reprendre cette négociation avec M. Léon Bourgeois, elle prépara la concession nécessaire à l'égard de Casablanca. Et les conseils qu'elle donna à Berlin furent beaucoup dans l'évolution de l'Allemagne. A aucun moment d'ailleurs, le gouvernement autrichien ne fut l'instrument du *bluff* allemand. A aucun moment, il n'usa contre nous de pression ni d'intimidation. A aucun moment, il ne nous dit autre chose que la vérité, et cette diplomatie loyale fut apaisante.

Voilà, de Paris, un beau certificat, que Londres contresigne avec de plus beaux éloges encore. Les « jeunes gens » de Vienne l'empochent, avec l'idée d'en faire bon usage en leur temps ; depuis 1906, jamais les discours officiels ou les communications particulières de leur diplomatie n'ont touché aux affaires balkaniques sans quelque allusion directe ou détournée aux affaires marocaines et aux services que Vienne a rendus et peut encore rendre à l'œuvre franco-espagnole.

Or voyez la symétrie : islam marocain et islam balkanique ; voisinage franco-espagnol et voisinage austro-italien ; détroit de Gibraltar et canal d'Otrante ; frontière oranaise et frontière bosniaque ; route de Tlemcen à Fez et route de Serajevo à Uskub. Puisque la Conférence d'Algésiras a reconnu, avec la légitimité de la pénétration pacifique, le quasi-monopole de l'intervention aux deux voisins de terre et de mer, — surtout au voisin terrestre, — pourquoi ne pas admettre, si Vienne sait préparer l'avenir balkanique, comme Paris de 1901 à 1905 a su préparer l'avenir marocain, si Rome accepte au delà de son Adriatique le protectorat ou la surveillance d'un Riff albanais, comme Madrid s'est réservé au delà de son Détroit la surveillance de l'Albanie riffaine, pourquoi ne pas admettre que tôt ou tard une autre conférence pourrait concéder à Vienne et à Rome, aux deux voisins, — à Vienne surtout, voisine terrestre — l'exercice du « voisinage » ?

Au lendemain d'Algésiras, cette politique nouvelle est apparue aux « jeunes gens » avec ses doubles conditions d'hostilités possibles et d'amitiés nécessaires.

Malgré l'hostilité de Berlin, la France l'avait emporté à Algé-

siras par la coalition des sympathies, des amitiés et des alliances que, depuis cinq ans, elle avait groupées autour d'elle. L'Autriche avait-elle à prévoir quelque hostilité pareille? de Pétersbourg peut-être; de Londres plus vraisemblablement.

L'hostilité de Pétersbourg serait d'avance écartée et, tout au contraire, sa collaboration acquise, si quelque négociateur habile resserrait encore l'entente austro-russe, non plus pour l'inutile défense d'un *statu quo*, que les réformes occidentales allaient renverser, mais pour la recherche d'un autre équilibre où le « voisinage » de l'Autriche et ses conséquences sur la Turquie d'Europe auraient pour corollaires le « voisinage » de la Russie et ses conséquences sur la Turquie d'Asie.

L'hostilité de Londres ne serait tenace, que si l'échec des réformes macédoniennes en 1908 ou 1910, comme l'échec des réformes arméniennes en 1895, ne donnait pas aux hommes d'État et au peuple anglais la conviction que tout espoir d'une Turquie régénérée, prospère, utile au commerce mondial, est décevant et que, dans le monde turc, le seul remède aux souffrances des peuples conquis, le seul terme aux embarras du trafic et de la mise en valeur, c'est peut-être la suppression du conquérant, — le partage de l'empire ottoman qu'en octobre 1895 Londres proposait aux cabinets européens.

L'hostilité de Londres dût-elle résister aux offres et aux cajoleries d'une diplomatie patiente, briser même cette tradition d'amitié anglo-autrichienne, qui semblait être depuis un siècle une des règles de la politique anglaise, et s'affirmer au grand jour avec la même violence — chose peu vraisemblable — que récemment l'hostilité de Berlin contre les désirs de Paris : qu'importait encore au succès final, si Vienne avait un solide appui de sympathies, d'amitiés et d'alliances?

Sur le modèle français, — c'est à Vienne que, toujours, on a le mieux copié les articles de Paris, — il était facile d'imaginer une combinaison adaptée aux besoins du Habsbourg. Modèle français : au centre, un syndicat franco-espagnol pour l'exploitation du « voisinage »; un premier revêtement d'alliance russe; un second revêtement d'amitiés anglaise et italienne; un troisième revêtement de sympathies, les unes fort actives, celles de Washington, les autres plus réservées, celles de Vienne. Copie viennoise : syndicat austro-

italien; alliance allemande; amitié russe; sympathies françaises que l'on éveillerait par le rappel des bons offices d'Algésiras, que l'on rendrait actives par l'appât d'un règlement définitif dans l'imbroglio marocain.... Et, sachant que Londres ne s'est jamais entêtée à la défense des causes perdues, les optimistes escomptaient que les sympathies ou la neutralité de l'Angleterre viendraient parfaire au dernier moment la coalition des bonnes volontés en faveur de l'Autriche.

Entre le modèle et la copie, la comparaison, même aux yeux prévenus, ne tournait pas à l'avantage du modèle. Le long passé de la Triplice ferait plus solides et plus compacts le syndicat austro-italien et l'alliance austro-allemande. Plus puissants et plus rapides, seraient les moyens d'action, grâce aux forces complémentaires des deux syndiqués, à l'armée de l'un, à la flotte de l'autre, grâce surtout à l'expérience de tous deux dans les intrigues albanaises. Et combien plus concordants, les intérêts de l'allié! Le Hohenzollern s'est posé en ami du Turc, pour l'Asie, non pour l'Europe, sur le chemin de Bagdad, non sur la route de Salonique ou de Stamboul : en 1897, au lendemain des victoires thessaliennes, von der Goltz exposait à ses lecteurs d'Allemagne et de Turquie quel bénéfice leur vaudrait à tous une retraite des Turcs au-delà du Bosphore, un abandon aux convoitises chrétiennes de cette Europe maudite où les fils d'Osman ont gâché les qualités foncières de leur race, où, sans avenir, ils continuent héroïquement de gaspiller le meilleur de leurs ressources et de leurs soldats... Et grâce au long passé de l'amitié austro-russe, au plus long passé encore des sympathies austro-anglaises, aux tout chauds témoignages des sympathies austro-françaises, grâce surtout au profit sonnant que toucherait en fin de compte tout participant de la combinaison viennoise, — de la table des gros mangeurs, il tomberait des miettes aux petits États balkaniques eux-mêmes; la Crète et Samos aux Grecs, quelques cantons de haute Macédoine aux Serbes, de haute Albanie aux Monténégrins, l'indépendance et quelque port de l'Archipel aux Bulgares, — ne semblait-il pas qu'un jour proche ou lointain, une conférence de Brindisi ou de Venise, sans les disputes et les alarmes d'Algésiras, dût aboutir à la règlementation conciliante du « voisinage » austro-italien?

Dans cette combinaison viennoise, la solidité de la Triplice semblant à toute épreuve, une seule pièce pouvait sembler, non pas faible ou chancelante, mais encore inégale au service que l'on en attendait. Le continu et inébranlable dévouement que Paris avait trouvé dans l'amitié de Londres, c'est à l'amitié russe que Vienne aurait à le demander... Six mois après Algésiras (octobre 1906), M. de Goluchowski tombant du pouvoir était remplacé par M. d'Aerenthal, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Pétersbourg.

***

M. de Goluchowski était tombé sous les coups des Hongrois. Après une longue année de guerre ou de grève parlementaires, (février 1905-août 1906), la « Coalition » de tous les partis magyars avait forcé le Habsbourg aux concessions juridiques, militaires et commerciales, qui devaient affranchir de plus en plus la Hongrie du contrôle autrichien et transformer en simple union libre, en union temporaire, le mariage des deux conjoints. Les menées des pangermanistes dans certains cantons du royaume hongrois, les prétentions des Autrichiens à imposer leur langue allemande et leur commandement aux troupes hongroises, la tyrannie de la politique et de la « culture » germaniques, enfin les indiscrètes déclarations de Guillaume II faisaient apercevoir aux Magyars un « danger allemand » et c'est contre l'invasion germanique, maintenant, non plus contre la rébellion slave, qu'ils entendaient défendre leur indépendance.

Guillaume II, par ses trop cordiales dépêches et embrassades, avait désigné son cher « Golu » aux suspicions, puis aux haines. Les Hongrois rejetaient sur le ministre la responsabilité des refus et des dédains de François-Joseph à leur égard. Ils lui reprochaient d'avoir, pour complaire à Berlin, signé le traité de commerce entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie sans tenir compte de leur abstention, sans même prendre leur avis. Les Délégations, réunies à Vienne en juin 1906 après deux ans d'absence, avaient, trois jours durant, fait passer le ministre « par les verges » (*Spiessenlaufen*, disait la

Neue freie Presse) : « A Algésiras, disait l'un, l'Allemagne a fait un saut dans l'inconnu et nous l'avons suivie. Que nous importe que l'empereur allemand frappe sur l'épaule du comte Goluchowski et lui dise : « Vous m'avez bien secondé! » — « Nous n'avons plus aucune indépendance, disait l'autre; nous sommes les satellites de la constellation allemande. » — Et d'un troisième : « L'opinion hongroise estime que les dépenses militaires sont dues surtout à la Triplice et nous trouvions que la *Wacht am Rhein* sonne trop haut, de ce côté de la Leitha. » Et tous regrettaient que l'acquiescement à tous les désirs de Berlin rendît la Hongrie suspecte ou odieuse aux États balkaniques, — sauf aux Roumains qui ne rêvaient que reprises roumaines sur la Transylvanie hongroise. Conclusion des plus défiants : « De même que le comte Andrassy a occupé la Bosnie-Herzégovine, on paraît à Vienne poursuivre le but caché de nous glisser jusqu'à Salonique. »

A ces Délégations de la double monarchie en juin-juillet, une motion de blâme au comte de Goluchowski n'avait pas été votée; mais en novembre, les Hongrois dans leur parlement comptaient prendre leur revanche : le 21 octobre, le comte de Goluchowski, assuré d'un vote de méfiance, donnait sa démission; sans retard, sans une minute d'hésitation, on installait en sa place M. d'Aerenthal.

Aloïs de Lexa-Aerenthal, né le 27 novembre 1854, attaché à Paris en 1877, à Pétersbourg de 1878 à 1883, chef du cabinet de Kalnoky durant six années (1883-1889), puis, de nouveau, conseiller à Pétersbourg (1889-1894), était devenu chef de poste en 1895. Trois années de légation en Roumanie (novembre 1895-mars 1899), puis sept années d'ambassade en Russie avaient ajouté, à la connaissance des choses russes qu'il avait depuis vingt ans, le maniement et l'expérience la plus complète de l'entente austro-russe : il en avait vu les résultats sur les peuples balkaniques, chez l'un des peuples que Vienne couvrait de son exigeante protection; il en avait discuté et peut-être développé les stipulations secrètes quand, en 1902, l'archiduc héritier était venu à Pétersbourg la renouveler; il en avait assuré et, sous les apparences gardées, dirigé le fonctionnement, quand les occupations et soucis de Péters-

bourg avaient abandonné à la décision autrichienne la plupart des affaires levantines. Cette ambassade lui avait gagné la confiance de l'archiduc héritier : il était le grand homme, le nouvel Andrassy des « jeunes gens », — et les « vieilles gens » attendaient de lui l'union des trois Empereurs ressuscitée.

En cette fin de 1906, il pouvait sembler que Pétersbourg hésitât dans le choix d'une politique nouvelle. La Russie, après la paix japonaise (août 1905), avait eu son année de recueillement, d'élections et de débats parlementaires, de Doumas appelée et renvoyée. L'alliance franco-russe semblait ébranlée par les prétentions de Paris à s'ingérer dans les affaires intérieures de l'empire et par la trop prompte obéissance de l'ambassadeur français aux instructions de son gouvernement (juillet 1906). Une entente anglo-russe semblait amorcée : l'ambassade de Sir Ch. Hardinge (mai 1904-juin 1906) et les sages conseils de sir Donald Mackenzie Wallace portaient leurs fruits. Mais quelque désir que Londres eût de cette entente, quelque modération courtoise et déférente que la diplomatie anglaise — au rebours de la diplomatie française — mît dans l'exposé de ses désirs, deux conditions fondamentales pouvaient déplaire à Pétersbourg : l'Angleterre libérale déclarait ne pouvoir tendre la main qu'à une Russie constitutionnelle, à un tsarisme parlementaire, — d'apparence, sinon de réalité ; et Londres ne pouvait accepter qu'une politique de *statu quo* tant dans l'Extrême que dans le Proche Orient : l'intégrité de la Chine, de l'Afghanistan, de la Perse et de la Turquie était du moins la façade, derrière laquelle on logerait les combinaisons et partages d'influence diplomatique (Perse), de pénétration économique (Turquie d'Asie) et de réformes radicales, — ceci pour la Macédoine.

Quelque désir que Pétersbourg eût aussi de l'entente, quelque prudence et même quelque abstention que les embarras et révolutions du dedans imposassent à sa diplomatie, il était visible pourtant que ces deux conditions de Londres retardaient, empêchaient peut-être la conclusion de l'accord : en mai, l'ouverture de la Douma, le renvoi du comte de Lamsdorf et l'appel au pouvoir de M. Isvolski, ministre russe à Copenhague, semblaient indiquer le triomphe de l'impératrice douairière et du « parti danois », que l'on

disait acquis à l'influence anglaise; en juillet, le renvoi de la Douma semblait rendre le pouvoir aux idées adverses, et la flotte anglaise retardait sa visite. Dans la presse et dans les conseils du Tsar, ne manquaient ni les défenseurs de la sainte Russie contre la perversion des idées occidentales, ni les patriotes, que les désastres et les hontes de Mandchourie avaient assoiffés de prestige et de revanche, ni les traditionnels exécuteurs testamentaires de Pierre le Grand, qui n'avaient jamais oublié le chemin de Byzance. A tous ces « vrais Russes », l'union ou du moins la cordiale entente des Trois Empereurs pouvait assurer la collaboration de Berlin et de Vienne tant contre les révolutions et menées séparatistes de la Pologne ou de la Finlande que pour une reprise de l'activité russe dans l'empire ottoman.

La première démarche de M. d'Aerenthal ministre est une tournée chez les Trois Empereurs : au sortir de son premier entretien avec François-Joseph, il va présenter à Pétersbourg ses lettres de rappel et rentre par Berlin. Dépêche au journal *le Temps* de son correspondant berlinois :

A propos du voyage de M. d'Aerenthal à Saint-Pétersbourg et à Berlin, un diplomate allemand me dit « que les rapports entre Vienne et Pétersbourg deviennent plus étroits et qu'en même temps les relations entre Berlin et Pétersbourg s'améliorent; mais ce n'est pas une raison de parler de la restauration de la Sainte-Alliance, non plus que de nous soupçonner de vouloir à notre tour « débaucher » la Russie; l'alliance franco-russe est intacte.

La première dépêche de M. d'Aerenthal est pour Rome : il promet à M. Tittoni, qui lui retourne pareille promesse, de rétablir en leur cordialité les relations des deux gouvernements, que les bagarres de Fiume et de Zara ont failli brouiller. Et tandis qu'il concède aux Hongrois la parité complète dans toutes les affaires diplomatiques, — personnel, emblèmes, langue, etc., — tandis qu'il ne refuse pas les entretiens du roi Georges sur l'annexion de la Crète, il fait aux Délégations (4 décembre 1906) son premier exposé-manifeste :

La politique de la monarchie est une politique de continuité... J'envisagerai comme mon principal devoir de cultiver soigneusement avec l'Allemagne notre amitié étroite, basée sur la communauté de

grands intérêts... Mon récent séjour à Berlin et mes entretiens avec le prince de Bülow m'ont donné le plaisir de constater l'accord absolu de nos vues avec l'Italie. Lors de mon entrée en fonctions, j'ai eu avec M. Tittoni un échange de vues amicales qui a démontré une fois de plus, et sans équivoque, la cordialité des rapports... Avec la Russie, une sincère amitié existe depuis plus de dix ans et je suis convaincu que dans toutes les grandes questions les intérêts de la Russie et de l'Autriche-Hongrie sont parallèles; sur la base de mes amicales conversations avec M. Isvolsky, nous pourrons compter sur la collaboration des deux puissances dans les intérêts de la paix et l'amélioration du sort des populations balkaniques... Avec les puissances occidentales nos relations sont aussi cordiales que possibles. En ce qui concerne la Turquie, en se plaçant sur le terrain du traité de Berlin et des programmes arrêtés à Vienne et à Mürzsteg, l'établissement d'un budget macédonien peut être considéré comme un grand progrès. Il s'agira maintenant de réaliser un autre point du programme : la réorganisation de la magistrature.

Ces déclarations du 4 décembre valent à M. d'Aerenthal l'approbation unanime des Délégations. Mais peut-être le ministre n'a-t-il pas tout dit; le 20 décembre, une note officieuse du *Fremdenblatt* annonce la formation du syndicat austro-italien : « Si le maintien du *statu quo* paraissait impossible en Albanie, on y substituerait une autonomie sur la base de la nationalité, les deux puissances étant d'accord pour que ni l'une ni l'autre ne cherche de ce côté un accroissement de territoire ». C'est exactement ce que, la veille, M. Tittoni exposait, mais plus complètement, à la Chambre italienne. Ayant rappelé l'accord intervenu entre le comte de Goluchowski et le marquis de Visconti-Venosta (dès 1897-1898, Rome était participante, confidente au moins de l'entente austro-russe), il ajoutait :

L'Italie a procédé jusqu'à présent en plein accord avec l'Autriche-Hongrie. Elle fera de même à l'avenir. Les deux puissances sont pleinement d'accord pour affirmer que, lorsque le maintien du *statu quo* ne serait plus possible en Albanie, elles devraient soutenir ensemble une solution consistant dans l'autonomie politique de la presqu'île des Balkans, sur la base du principe de nationalité. Et ceci n'est pas un programme négatif; c'est un programme positif dans toute l'étendue du mot.

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

PÉCHERESSE[1]

I

— Les rats, hou! les rats! — s'écria la belle madame Tiralla qui se trouvait à la cave avec la servante.

Elles étaient descendues pour puiser la choucroute dans le tonneau du coin; la domestique tenait la lampe et madame Tiralla portait l'écuelle de terre. Mais elle la laissa tomber en poussant un cri perçant et elle leva ses jupes si haut qu'elle découvrit ses jambes fines, ses pieds chaussés de petites mules en cuir, ses bas à rayures de couleur et son pantalon blanc à large broderie retombant sur les genoux.

— Où çà, des rats? (La servante montrait en riant toutes ses larges dents blanches.) Je ne vois point de rats. Il n'y a point de rats ici, *Pani*[2]. (Et elle regarda sa maîtresse de côté, d'un air rusé.) Pani rêve : il n'y a rien de vivant dans la cave, sauf Pani et Marianne!... Écoutez!

Elle inclina sa tête brune, puis la secoua et continua de rire.

Elle haussa la lampe, qui éclaira tout autour d'elle. Des ombres glissèrent sur les parois noires, luisantes d'humidité, firent apparaître les crevasses et les dégradations de la maçonnerie grossière et les angles profonds où collaient d'épaisses toiles d'araignée. C'était la vieille cave d'une vieille maison,

1. L'original a paru sous ce titre : *Absolvo te.*

2. Maîtresse.

et, de plus, une cave négligée. Rien n'était à sa place. Du charbon et de la tourbe, pêle-mêle, s'entassaient près du tonneau à choucroute; des bouteilles pleines gisaient parmi des bouteilles vides. Les rayons de lattes qui jadis garnissaient les parois de la cave n'étaient plus qu'un amoncellement de bois pourri ; toutes sortes de vieilleries s'accumulaient entre les pommes de terre, et des pioches cassées, des manches à balai, des débris de vaisselle émergeaient du sable où, çà et là, négligemment, on avait piqué une salade. Une odeur de pourriture emplissait la cave mal aérée, percée seulement d'une lucarne exiguë, toujours close. La petite lampe brûlait tristement, comme suffoquée par l'atmosphère viciée; autour de la silhouette vigoureuse de la servante et de celle plus menue de la maîtresse flottait une lueur vaporeuse.

— Il y a pourtant des rats, ici... vois-tu?... entends-tu?... hou! (Madame Tiralla saisit le bras de sa servante en poussant des cris aigus, tandis que ses yeux, étincelants dans son visage pâle, se dilataient d'horreur.) En voici un qui court là-bas! hou! l'affreuse bête!

Elle bondit en l'air, comme si un des monstres à longue queue se glissait déjà sous ses jupes et la frôlait de son corps chaud.

— Sainte Mère!

La servante, atteinte de la même épouvante que sa maîtresse, laissa choir la lampe comme l'autre, un instant avant, avait laissé choir son écuelle. Les ténèbres les enveloppèrent.

La maîtresse s'écria nerveusement :

— Stupide créature!

Elle avait levé la main pour frapper. La servante, comme si elle devinait son intention, se baissa et fila obliquement; bientôt on entendit son ricanement étouffé dans un coin éloigné de la cave :

— Si Pani veut me battre... hihi!... je reste ici, hihi!

— Allons donc!... te battre! Je n'y pense même pas, — répondit pour la rassurer la maîtresse; — viens seulement ici! donne-moi ta main!

— Oh! non... Pani me battra tout de même... non, non!

— Donne-moi donc ta main! Je ne te ferai rien, idiote!... Hé! Marianne, où es-tu?

La belle madame Tiralla parut prise d'une terreur véritable, beaucoup plus sincère que celle de tout à l'heure. Sa gorge se gonflait et s'abaissait avec rapidité; elle eut froid, puis elle sentit que sa tête était brûlante. Hou! qu'il faisait noir!... comme dans la nuit du tombeau!... Un frisson glacial parcourut ses vertèbres. Ah! quelle horreur de se trouver ainsi dans l'obscurité toute seule avec ses pensées!

— Marianne! — articula-t-elle d'une voix forte, qui résonna sous les voûtes de la cave, — hé! Marianne, où es-tu donc?

Point de réponse.

— Marianne, je te ferai cadeau de mon tablier de soie qui te plaît tant... Marianne, où es-tu, voyons?

— Mais je suis là, à deux pas de vous... ici, Pani, ici! (La main chaude de la servante empoigna les doigts mouillés de sueur). Pour que Pani ne tombe pas, — chuchota-t-elle docilement.

Elles parvinrent ainsi, la main dans la main, à l'escalier de la cave.

— Jésus-Christ et sa Sainte Mère soient loués! — balbutia madame Tiralla en foulant la première marche de pierre glissante.

Encore quinze marches, Dieu merci, et l'on serait en haut! On reverrait la lumière. Et les idées sombres demeureraient en arrière, dans les ténèbres... A mesure qu'elle montait, sa terreur se dissipait, et c'est à peine si elle pouvait réprimer un sourire : elle avait fait une belle peur à Marianne, qui désormais croyait fermement aux rats! C'est pourquoi elle ne la réprimanderait pas à cause de la lampe brisée. Maintenant il s'agissait de se plaindre beaucoup des rats afin que bientôt on pût dire : « A Starydwor, dans la maison d'Antoine Tiralla, il y a tant de rats qu'on les voit danser sur les bancs et sur les tables, qu'ils viennent dévorer le froment dans la grange, qu'ils ont déchiré dans l'armoire à habits la robe de soie bleue à dentelles de madame Tiralla... » Ainsi tout irait bien... oh! oui, très bien!

Elle poussa un grand soupir de soulagement et serra la main de la jeune fille :

— Tu vois, maintenant, hein? incrédule, qu'il y en a, des rats... et combien!

— Quand Pani dit qu'il y a des rats, il y a des rats, — fit la servante avec soumission.

Madame Tiralla n'aperçut pas le sourire qui élargissait encore la large bouche sous le nez camard, elle ne vit pas non *plus* l'éclair de ruse qui brillait dans les petits yeux enfoncés.

Ah! ah!... est-ce que la Pani la prenait pour une bête?... *Il* fallait absolument des rats par ici? la Pani le désirait, la Pani voulait lui faire croire qu'il y avait des rats?... Bon pour des imbéciles!... quant à elle, Marianne Sroka, elle était bien trop maligne pour se laisser entortiller! La maîtresse avait probablement ses raisons... car, des rats, ici, il n'y en avait pas!

Mais, comme elles arrivaient en haut, à la lumière du jour, elle dit, en feignant de frissonner :

— Pani est blême de peur. *Psia krew*[1], les sales bêtes! Elles nous dévoreront encore les cheveux de la tête!

Madame Tiralla fit un signe d'approbation, puis elle dit :

— Tu viendras tout à l'heure dans ma chambre, je te donnerai le tablier que je t'ai promis.

— Et la dentelle, — demanda la servante, — la dentelle que Pani m'a montrée l'autre jour? Je la coudrai à mon tablier!

— Ma dentelle... à ton tablier? (Le pâle visage de madame Tiralla devint rouge de colère.) Es-tu folle?

— Ah! rien qu'un petit bout... il n'y en a qu'un si petit bout! Qu'est-ce que madame pourrait en faire? ce n'est pas la peine de le garder! (Et la servante éclata de rire :) Alors je dirai que Pani me l'a donné parce que les rats le mangeaient. il y a tant de rats... les rats dévorent tout ici!

Madame Tiralla tressaillit : quelle insolence!... que soupçonnait-elle cette fille? que savait-elle?...

Les deux femmes se regardèrent, quelques secondes, fixement, sans un mot, comme si elles voulaient se pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Ensuite elle se mirent à sourire en même temps, comme pour se tranquilliser réciproquement.

« La Pani peut se fier à moi, — signifiait le sourire de la servante, — malgré ma bêtise : quand la Pani le veut, je n'entends rien, je ne vois rien, je ne sais rien. »

Et le sourire de la maîtresse disait : « Elle est si bête!...

1. Juron polonais.

pourquoi la craindre? Elle ne remarque rien, elle a foi en ce qu'on lui raconte; et, même si elle remarquait quelque chose, on l'achèterait avec un tablier, un bout de ruban, un coupon de dentelle, un demi-florin!... »

— Marianne, — fit madame Tiralla, — eh bien, nous avons cassé l'écuelle et il n'y pas de choucroute pour le dîner!

— Pani n'a point à s'occuper de ça! (La bonne fille se mit à rire de telle façon que ses petits yeux luisants disparurent derrière ses pommettes saillantes.) Je redescendrai à la cave avec une autre écuelle, toute seule... Pani n'a pas besoin de s'effrayer à cause des rats... Et s'il (elle désigna, d'un mouvement de tête, la porte de la pièce voisine), s'il demande pourquoi la lampe et l'écuelle sont cassées, je lui répondrai que les damnés rats m'ont sauté dessus, que Pani a été mordue à la main, et moi, au nez... Il y a tant de rats ici qu'on ne peut plus aller à la cave sans danger!

— Tu as raison! — répliqua madame Tiralla avec satisfaction. — Cette vieille maison devient inhabitable, avec toute sa vermine. Et il y a aussi des cafards...

— Ils couvrent les murs, le soir, — interrompit vivement la servante. — Le *gospodarz*[1] n'a qu'à venir voir, le soir, dans ma cuisine, quand la lumière est éteinte; il fera lui-même : « Hou! » Ils vous volent sur la tête, au milieu de la figure, contre le nez, les yeux, les oreilles, ils grouillent par-ci, ils grouillent par-là... Hou!

Elle poussa un cri perçant et jeta son tablier par-dessus sa tête.

— *Psia krew!* en voilà, du tapage!... Damnée femelle, ne peux-tu pas tenir ta gueule pendant cinq minutes, les quelques minutes que je veux dormir?

La porte de la chambre venait de s'ouvrir avec fracas, le propriétaire Tiralla invectivait sa domestique d'une voix furieuse. Mais, quand il aperçut sa femme derrière la servante, il parla d'un ton plus doux, presque soucieux :

— Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il?

Madame Tiralla avait gémi, comme prise d'une angoisse subite.

1. Propriétaire, maître de céans.

— Pourquoi criez-vous ainsi? Ma petite âme, pourquoi cries-tu? qu'est-il arrivé? tu es toute pâle! Dis, Zoscha[1], qu'est-il arrivé?

L'inquiétude de ce grand gaillard solidement charpenté et au visage rouge brun était visible. D'un geste prompt, il remonta son pantalon qui avait glissé, — car Zoscha ne pouvait souffrir qu'il se mît un peu à l'aise et qu'il ôtât ses bretelles : — « Pouah, un vrai paysan! » disait-elle alors. — Il s'approcha d'elle vivement :

— Qu'est-il donc arrivé, voyons?

Les prunelles sombres de sa femme se fixèrent sur lui :

— Sainte Mère, encore les rats! — balbutia-t-elle.

Et elle parut chercher un appui autour d'elle.

M. Tiralla se mit à rire avec bonhomie :

— Des rats? Mais, petite femme, partout où il y a des porcs, il y a des rats : pourquoi n'y en aurait-il pas ici, dans la ferme? Si ce n'est pas plus grave que ça!... Je pensais que tu avais vu Plucka la Courte[2], ou bien, dans la cave, Babok, l'homme noir... Pourquoi n'as-tu pas dit : « Les bons esprits louent Dieu »?... les rats aussi se seraient enfuis!

— Ne blasphème pas! — fit-elle, glaciale. — Dieu te punirait!

Et, comme il voulait l'enlacer en badinant et passer sa main énorme et poilue sous le menton de madame Tiralla, elle recula et fondit en larmes. La main droite devant ses yeux, elle tâta sa jupe de sa main gauche pour y chercher un mouchoir qu'elle ne trouva pas tout de suite : alors elle se couvrit la face de son tablier et elle sanglota violemment. Il essaya en vain de retirer le tablier qu'elle pressait contre sa figure avec une force dont on n'aurait pas cru capables ses doigts minces, remarquablement soignés pour des doigts de paysanne.

Il était consterné :

— Petite âme, petite colombe! Mais, Zoscha, qu'as-tu donc?

Il tenta inutilement de voir son visage.

— Damnée femelle, qu'est-ce que tu as à ricaner? — cria-t-il soudain à la servante qui n'avait pas bougé et riait de tout son

1. Diminutif de Sophie, en polonais.

2. Un fantôme à pattes de poule.

cœur. — Que le diable t'emporte, toi! c'est toi qui as contrarié la maîtresse!

— Non, non, *Panje*[1], ce n'est pas moi! Ce sont les rats, je vous le jure. Que le gospodarz descende lui-même à la cave, il verra comme ils courent et sautent. Et il verra les cafards dans ma cuisine, par cent mille, cent mille millions... ils finiront par tomber dans le manger de Pan Tiralla. Le maître verra bien!

— Tu oses!

M. Tiralla leva sa lourde main contre la servante, mais celle-ci évita le coup avec autant d'adresse que tout à l'heure.

Elle se baissa derrière sa maîtresse comme derrière un rempart, et c'était si drôle que l'intraitable homme éclata d'un rire sonore :

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, sotte! — fit-il avec bonhomie, — je ne te battrai pas. Et je sais bien que tu as beau être un gibier du diable, tu ne mettras pas d'ordures dans mon assiette!

— Non, non! — assura-t-elle naïvement, — je ne ferai pas cela!

Et elle revint à sa place.

Il pinça de sa main velue la joue ferme de Marianne; ses doigts rudes imprimèrent une trace blanche, puis une cuisante marque rouge, mais elle se laissa faire, tranquillement : non, le gospodarz n'était pas méchant! Il valait même beaucoup mieux que sa femme!... Marianne pensa tout à coup qu'il était à plaindre, et elle se pressa un peu contre lui en lui jetant, entre ses paupières mi-closes, un regard plein de promesses... Si le vieux voulait... eh bien, elle voudrait bien aussi!

Mais Tiralla n'avait d'yeux que pour sa femme. Il continuait à mendier un regard. Il y avait quelque chose de ridicule dans la manière dont cet homme corpulent et déjà grisonnant s'occupait de cette femme délicate et mignonne.

— Mais Zosia, Zochna, Zosieczka[2], qu'as-tu donc? Regarde-moi, ma colombe, ne pleure donc pas!

Il avait enfin réussi à écarter le tablier de ce visage, il appro-

1. *Panje, Pan*, — maître.
2. Diminutifs de Sophie.

chait déjà sa bouche de cette joue; mais Zosia bondit en arrière, les yeux étincelants, comme une chatte irritée :

— Tu m'as fait mal!... Pouah! tu sens le fumier, le tabac! et l'eau-de-vie par-dessus le marché! Tu pues, espèce de paysan!

Elle cracha.

— Zoscha, — dit-il avec tristesse, — comme tu me parles !.. Je n'ai bu qu'un seul petit verre, vraiment un seul, aujourd'hui, je te le jure par la Sainte Mère et son Fils!

— Ne souille pas la Sainte Mère par tes invocations, — fit-elle, incisive. — Blasphème plutôt, afin qu'elle t'expédie plus vite en enfer! Je ne te pleurerai pas, va!

— Quoi?... qu'est-ce que je t'ai fait? — balbutia-t-il, épouvanté. — Je ne t'ai pourtant rien fait. Je t'ai acheté autant de robes que tu en as voulu; je t'ai menée au bal, aussi souvent que tu le désirais; je t'ai permis de danser avec qui te plaisait; je n'ai jamais dit « non » quand tu disais « oui »... et tu me parles si vilainement!... Tu es malade, ma chère, j'enverrai chercher le docteur!

— Oui, malade! — sanglota-t-elle. — Tu m'as rendue malade! toi, toi, toi! (Elle se précipita sur lui comme si elle voulait lui enfoncer ses ongles dans la figure.) Je ne t'aime pas... j'ai horreur de toi... je te hais!

Sa voix était stridente, ses yeux flamboyaient. Elle se frappa la poitrine du poing, puis elle plongea ses dix doigts dans ses beaux cheveux lisses et les mit en désordre. Tout son corps frêle tremblait et chancelait; ensuite elle pâlit tellement qu'on eût dit qu'elle allait s'évanouir.

La servante ouvrait de grands yeux : qu'est-ce qui lui prenait? Était-elle bête, était-elle bête! Qu'avait-elle besoin de crier dans la figure du maître ce qu'il remarquait bien sans cela! Enfin elle lui déclarait franchement sa haine, et lui, le pauvre, que faisait-il?... Fallait-il rire ou pleurer? Marianne Sroka ne savait si elle devait penser : « Quel triple imbécile! » ou désirer : « Si seulement j'avais un mari ou un amant comme lui!... » Car il était la bonté même, le Gospodarz, il ne serait pas pingre envers elle et ses deux petits... Cette femme était par trop méchante, elle n'était, par Dieu, pas digne d'un si bon mari!...

La manière dont sa femme se conduisait envers cet homme était une honte! Elle l'avait donc ensorcelé pour qu'il se laissât malmener ainsi?... Il aurait mieux fait d'ôter sa lourde pantoufle de cuir à talon de bois pour lui en frapper la tête que de continuer à l'écouter et à la regarder comme s'il mendiait et suppliait... Oui, oui, naturellement, le doute n'était plus possible : cette petite femme, cette chèvre maigre, avait ensorcelé ce gros homme... C'était une sorcière qui pouvait se changer en chatte ou passer par la cheminée sur un manche à balai. Voilà ce qu'on devrait dire au curé : il saurait bien mettre fin à ses manigances! Ou bien, non... mieux encore... elle, Marianne, se chargerait de la chose : ainsi le remerciement de Pan Tiralla serait pour elle seule. Avec le bout de sa chemise, elle lui essuyerait trois fois le front, et il serait désensorcelé... Qui sait alors ce qui arriverait?... peut-être chasserait-il cette méchante femme, qui priait dans une chambre à part et lui fermait la porte au nez!... Elle, Marianne ne fermerait pas sa porte... Est-ce qu'il n'était pas fort comme un bœuf et n'était-il pas tout à fait considéré? Malgré ses cheveux ébouriffés et déjà gris et ses yeux chassieux, il avait de la prestance. Et il possédait de l'argent, ah! tant d'argent! Le cœur de la servante battait de convoitise... Avec cet argent-là, il y avait de quoi acheter tous les magasins de Gradewitz et de Gnesen et, qui sait? ceux de Posen aussi... Et dire que cette femme, cette sorcière-là, hériterait de tout cet argent, lorsque son mari serait mort!... Et la servante loucha de telle façon vers sa maîtresse que son joli visage en devint laid.

Madame Sophie Tiralla pleurait toujours. Elle ployait les épaules en avant et baissait la tête comme si tous les maux du monde pesaient sur elle. Le gospodarz n'avait pas recommencé ses tentatives de réconciliation : il restait devant elle stupéfait et perplexe; ses yeux bleuâtres, somnolents, erraient de sa femme à sa servante et de sa servante à sa femme.

— Si seulement je savais, Zoscha? dit-il enfin doucement, Mon Dieu, je ne t'ai pourtant rien fait! Qu'est-ce qui peut bien t'avoir fâchée? Quel pou t'aura encore couru sur le foie?

La servante éternua avec bruit. Tout cela lui paraissait si drôle qu'elle ne pouvait contenir sa joie : « Un pou! ha! ha!

un pou!... » Elle enfonça son poing dans sa bouche et le mordit pour ne pas éclater de rire.

Un regard furibond de sa maîtresse tomba sur elle :

— Qu'est-ce que tu te permets?... A l'ouvrage! *Dalej, dalej!* [1]

La servante fut prise de peur. Le regard de la maîtresse était-il assez méchant! on eût dit de l'acier!

— Oh! le mauvais coup d'œil! — murmura Marianne en cachant son visage dans sa manche.

Puis elle pensa :

« Aïe! maintenant elle ne me donnera plus le tablier de soie!... »

Au fond, il valait mieux encore demeurer en bons termes avec la maîtresse, puisqu'elle seule commandait dans la maison. Alors Marianne bredouilla, pour s'excuser :

— Que Pani me pardonne! c'est si amusant d'entendre le gros gospodarz se comparer à un petit pou!... je ne peux pas m'empêcher de rire!

Elle se mit à rire avec une telle gaminerie que madame Zosia en fit autant. Il y avait quelque chose d'impitoyable dans la gaieté de ces deux femmes.

M. Tiralla ne le comprit pas de cette façon : il était content de voir sa Zozia mieux disposée. Comme si rien ne s'était passé, il la prit par la main et l'entraîna dans la chambre.

Elle ne résista pas. Puisque, malgré tout, il ne voulait pas s'apercevoir qu'elle le détestait, pas même lorsqu'elle le lui criait en pleine figure, il faudrait bien qu'il le sentît! Un sourire cruel souleva un instant sa courte lèvre supérieure et, en même temps, des larmes reparurent dans ses yeux. Ah! comme elle le haïssait!

Lorsqu'elle fut assise à côté de lui, dans la chambre (d'abord il avait essayé de l'attirer sur ses genoux, mais elle s'était placée entre le mur et la table de façon qu'il ne pût aisément s'approcher d'elle), des pensées traversèrent sa tête avec une effrayante rapidité, des pensées qui lui étaient venues souvent et qui toujours faisaient trembler son cœur. Elle restait assise en silence.

1. « Allons, allons! » en polonais.

D'ailleurs il ne lui demandait pas de conversation, pourvu qu'elle fût là, pourvu qu'il eût le sentiment qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la saisir, l'étreindre... et, quand même elle s'y refuserait... après tout, il était le plus fort.

M. Tiralla s'était jeté de toute sa longueur sur le banc du poêle; à peine parvenait-il à y caser ses membres volumineux. Il soupira : ce matin-là, il avait déjà piétiné ses champs, il avait constaté que ses hivernaux poussaient bien et entendu battre en mesure les fléaux dans la grange; il était resté un grand moment dans l'écurie à regarder ruminer les vaches et il avait donné une claque amicale à ses deux superbes chevaux... Ah! quelle journée! Il méritait bien le droit de se reposer un peu. Du reste, il y avait de la neige dans l'air et dehors la solitude était immense, épaisse et grise : comme il faisait meilleur dans la chambre chaude, en attendant qu'on apportât le *barschtsch*[1], les choux et la saucisse; et ensuite on était mieux encore, on se couchait jusqu'à ce qu'il y eût de nouveau à manger ou jusqu'à l'heure d'aller au cabaret du village. Là-bas, il rencontrait les notabilités de l'endroit, quelquefois même M. le curé, qui ne dédaignait pas de vider un verre et de causer. Un homme tout à fait sociable, ce curé, et bien moins sévère que Zosia! Il ne lui venait pas à l'idée, comme à elle, d'accuser M. Tiralla d'impiété!... Vraiment, Zosia exagérait! N'allait-il pas à la messe tous les dimanches? On ne pouvait pas exiger qu'il y allât chaque jour : ne se levait-il pas déjà assez tôt sans cela, été comme hiver? Et n'avait-il pas ses images de saints accrochées dans sa chambre et ne consentait-il pas toujours à donner tout ce que l'Église lui demandait? Était-il nécessaire d'être un sournois pour cela?... Et lorsqu'on a une jolie femme, on peut bien en jouir un peu... C'est pourquoi elle aurait de la peine à le noircir auprès du curé, qui savait parfaitement ce qui est dû à un homme bien portant.

M. Tiralla s'étira puissamment, puis il tendit les bras :

— Viens ici, ma petite âme!

— Qu'est-ce que tu veux?

Il perdit tout son courage quand il entendit cette voix glaciale.

1. Soupe au lait et à la betterave.

— Pourquoi me parles-tu ainsi? — dit-il doucement. — Je voulais seulement te demander si tu désires une robe neuve pour la Saint-Étienne... Ou bien qu'est-ce que tu dirais d'une paire de boucles d'oreilles?... ou aurais-tu envie de quelque fourrure lorsque nous irons à Posen, au marché des domestiques?

— Je n'ai besoin de rien, — répondit-elle, du même ton froid.

— Réfléchis seulement, tu trouveras bien quelque chose! reprit-il, de plus en plus encourageant. Dis seulement!... Rien ne me sera trop cher pour toi. Viens, petite femme, viens donc ici!

Il tendit de nouveau les bras. Mais elle ne bougea point.

— Tu ne veux pas de robe neuve? J'ai vu de magnifiques étoffes à Gnesen. Rosenthal a exposé dans sa vitrine des choses superbes!... du drap cerise, avec une garniture de galons noirs.... La préfète en porte comme ça, le dimanche... Zosia, voudrais-tu avoir la pareille?

Les yeux de Zozia commençaient à luire. Des robes neuves, une robe comme une dame distinguée!... Un moment, l'envie la posséda; mais soudain la lueur dans ses yeux s'éteignit : que lui importait une robe, avec un semblable mari? Elle secoua énergiquement la tête :

— Je n'en veux point!

Ainsi il n'arrivait pas à son but. Malgré sa répugnance à se lever, M. Tiralla vit bien qu'il serait obligé de le faire pour se couler auprès d'elle derrière la table et l'attirer de force. Et si elle criait, la colombe : « Va-t'en! laisse-moi! » — il lui fermerait la bouche avec des baisers.

M. Tiralla posa en jurant un de ses larges pieds sur le sol. Il était furieux de se déranger, mais il ne pouvait résister à son désir : elle était trop ravissante. Il se leva tout à fait, en gémissant.

Elle lui jeta un regard de terreur. Oh! il allait encore l'entourer de ses bras, — ces bras blancs et gras couverts de duvet, ces bras auxquels sa mère l'avait livrée, alors qu'elle ne pensait qu'aux saints et au Seigneur Jésus et qu'elle ne souhaitait pas d'autre époux... Maintenant elle n'était plus ni jeune ni innocente et... une idée subite la fit tressaillir... Ah!

si, de cette manière, elle pouvait l'amener à acheter du poison!... de la mort aux rats!... Elle en avait déjà parlé, mais il n'avait jamais consenti : il ne croyait pas aux rats. Et, alors même qu'ils lui sauteraient au nez, il n'introduirait pas de poison dans la maison, il y répugnait. Mais elle ne pouvait se procurer du poison pour la vermine de la ferme sans un papier signé du propriétaire.

Elle frémit, comme saisie d'horreur. — oh! les rats! — Puis elle se leva en hésitant, se rassit indécise, retomba presque lourdement à sa place, se donna une saccade, se releva promptement, alla vers son mari et s'installa sur ses genoux.

Il fut interdit de ce changement; mais bientôt il devint radieux : de longtemps elle n'avait été aussi aimable. Elle lui grattait légèrement la tête et il penchait le front contre sa tendre gorge qu'il sentait palpiter :

— Ton petit cœur bat bien fort.

Elle dit laconiquement :

— Je crois bien!

Puis elle baisa la raie de ses cheveux et le caressa :

— Mon vieux chéri! tu veux donc m'acheter une robe, vraiment, une robe neuve?

Il fit signe que oui, vivement : il était trop heureux pour parler.

— Je voudrais bien, — continua-t-elle en pressant davantage sa tête contre la poitrine de son mari, — je voudrais bien porter une robe rouge cerise garnie de galons noirs, comme la préfète. Quand les gens de Gradewitz et tes connaissances de la ville me verront ainsi, ils diront : « Comme le rouge va bien à la Tiralla!... Que cet Antoine Tiralla a donc une jolie femme! »

Il sourit avec complaisance.

— Mais à quoi cela me servirait-il? — poursuivit-elle en laissant tomber sa voix; — les rats me dévoreraient bien vite ma robe!

— Au diable les rats! laisse-les courir! (Malgré sa tendresse, il s'emporta : elle l'avait par trop souvent tourmenté avec ses rats.) Que le diable t'emporte, toi et tes éternels rats!

Jamais il n'introduirait du poison chez lui; plutôt mille rats qu'un grain de poison! Un malheur était si vite arrivé!

Mais elle ramena de nouveau avec force la tête de son mari contre sa poitrine. Il dut rester ainsi : les doigts qui jouaient dans ses cheveux le retenaient captif.

Il bégaya comme un enfant :

— Laisse les rats... donne-moi un baiser... là... là!...

Il montra une place derrière son oreille droite, derrière son oreille gauche, les yeux clos, elle pressa la bouche sur ses cheveux, où de-ci, de-là, la peau malpropre luisait.

Elle respira profondément, en tremblant, comme si elle étouffait. Ses yeux fermés s'ouvrirent tout grands et regardèrent fixement un point, toujours le même... Oui, cela devait être!... Puis, tandis que son visage, qu'il ne voyait pas, se crispait de répulsion, elle dit d'une voix câline :

— Chéri, veux-tu dormir?... Appuie-toi sur mon bras!... Marianne se tirera d'affaire toute seule : je reste avec toi! Ah! mon cher, j'ai si peur! (Et elle l'enlaça de si près que son corps tiède s'enroula au corps du gros homme.) Les rats... ah! (Elle poussa un soupir tremblant.) Ces horribles rats!... Chéri, n'est-ce pas tu mettras du poison?... de la mort aux rats?... mais bientôt... autrement, je mourrai de peur!

II

La maison du propriétaire Tiralla se trouvait à l'écart, avant le village, dans la vallée du Przykop, près des grands pins. Starydwor était une ferme de belle mine et bien des gens de Starawies enviaient madame Tiralla : elle avait été extrêmement pauvre; fille d'un maître d'école, c'est à peine si elle avait eu six chemises et un char de meubles en se mariant, et voilà qu'elle possédait tant d'argent! Mais personne, même parmi ceux qui l'aimaient le moins, n'aurait pu dire qu'elle n'était pas fidèle à son vieux mari.

Le propriétaire Tiralla était déjà d'un certain âge quand il l'avait épousée; il était veuf, en outre, et père d'un grand fils. On prétendait que la jeune femme avait eu de la peine à se faire à cette vie, mais qu'elle s'en accommodait maintenant. Du moins M. Tiralla, qui devenait gros et gras, disait à tous ceux qui avaient cherché à le dissuader d'épouser cette fil-

lette de dix-sept ans que sa Zosia était la plus délicieuse petite ménagère qu'il y eût sous le soleil et qu'il se sentait aussi heureux qu'un ver dans le lard. Et il répétait cela encore après quinze années de mariage. Elle lui avait jeté un sort. Ses yeux de velours sombre, qui luisaient dans son visage blanc, le rendaient fou : il ne pouvait pas lui en vouloir de ce qu'elle le blessât si souvent. Et, quand il y réfléchissait sérieusement, ne valait-il pas mieux, finalement, qu'elle fût si prude et si réservée? Il en avait assez connu, de celles qui se suspendent au cou des hommes!... Sa première femme même, la défunte Hanusia, n'avait pas été un modèle de chasteté.

Et combien sa Zosia était jolie! Il se sentait prodigieusement flatté de ce qu'on ne l'appelait jamais autrement que la « belle madame Tiralla ». Quand il traversait Gradewitz en voiture (lui, sur le siège, elle derrière, dans la *briska*, avec son voile et son boa de plumes), toute la rue était en émoi. A Gnesen même, les officiers qui dînaient à l'hôtel se précipitaient à la fenêtre et allongeaient le cou pour voir passer la belle madame Tiralla... Alors M. Tiralla faisait claquer fièrement son fouet : qu'ils l'enviassent seulement! Ils ne savaient pas (personne ne le savait) que souvent, le soir, quand il s'approchait d'elle, il recevait dans la poitrine un coup si brutal qu'on ne l'aurait jamais cru donné par cette femme délicate. Il se consolait en se disant, une fois pour toutes, que sa Zosia n'était pas tendre, mais qu'elle était pourtant une délicieuse petite femme, et que les mets apprêtés par elle étaient doublement savoureux. Et elle était aussi belle qu'au premier jour; plus belle peut-être, après la trentaine, qu'autrefois lorsqu'elle était si mince et si menue, pesant à peine cent livres, si légère qu'on l'aurait portée sur la main.

Il l'aurait volontiers parée de couleurs voyantes, comme un cheval de traîneau, mais elle avait du goût. Cela provenait de ce qu'elle était instruite : elle parlait couramment l'allemand et l'écrivait même sans une faute; elle savait par cœur des poésies entières; elle pouvait causer de Berlin sans y être jamais allée. Et cela faisait beaucoup d'impression sur M. Tiralla. Gnesen, Posen et Breslau étaient de grandes villes, sans doute, mais Berlin, Berlin! M. Tiralla regardait sa femme avec émerveillement : à côté d'elle, il se trouvait très ignorant,

quoiqu'il eût, dans son temps, fréquenté l'école d'agriculture de Samter et qu'il s'entendît très bien à tirer parti des cinq cents arpents qu'il avait hérités de son père. Ses enfants, le fils du premier lit et la petite Rose, n'auraient pas besoin plus tard de gagner leur pain chez des étrangers ; mais. avant tout, sa bien-aimée Zosia serait à l'abri, s'il mourait : comme il l'avait promis à la veuve du maître d'école avant le mariage, il avait fait son testament en sa faveur.

Madame Kluge avait pu fermer tranquillement les yeux, son œuvre accomplie. Elle qui, autrefois, faisait partie de la meilleure société de Breslau et qui, par son mariage avec le maître d'école, avait dû vivre dans la gêne, au fond des plus misérables trous polonais, avait par son intelligence et sa prévoyance préparé à sa fille le sort le plus brillant. Madame Kluge n'avait jamais souffert que la petite Sophie jouât dans la rue avec les autres enfants. Zosia portait toujours des bas et des souliers : on serait plutôt mort de faim à la maison!... Et, lorsque Zosia, devenue grande, alla au cathéchisme pour la première communion, elle fut la favorite avouée de M. le Curé. Madame Kluge était une pieuse chrétienne, la plus pieuse de Gradewitz. Tandis qu'elle cousait pour les femmes des propriétaires, elle remuait toujours les lèvres en priant. C'est ainsi, par sa couture et peut-être par sa dévotion, qu'elle avait fait la connaissance de la femme de M. Tiralla. N'était-ce point par une grâce spéciale du Seigneur que M. Tiralla était venu chez elle, un jour qu'elle travaillait à la dernière robe que devait lui commander madame Hanusia? Il avait amené sa femme en voiture, et, comme il faisait un froid terrible, il était descendu aussi et avait laissé son cheval seul dehors. C'était à peine s'il pouvait passer par la porte basse et il remplissait la petite chambre. La jeune fille, qui tendait des épingles à sa mère pendant l'essayage, avait reçu un mark — et un regard qui l'avait fait rougir et baisser les yeux, sans qu'elle comprît pourquoi.

Sophie Kluge était étrange : aucun jeune homme du voisinage ne pouvait se vanter d'avoir obtenu d'elle la moindre faveur. Elle ne savait pas même pourquoi les garçons et les filles s'esquivaient dans les champs, le soir, pourquoi leur chant montait, nostalgique, vers le ciel étoilé. Sophie aux yeux noirs et au blanc visage, — que ni le soleil ni l'air de

la campagne n'avaient bruni, car elle se tenait toujours avec sa mère dans la chambre. — Sophie était pieuse, si pieuse que le curé, qui était encore jeune et avait un visage de Christ, s'occupait d'elle avec un soin tout particulier. Il recevait la fillette de onze ans dans son cabinet de travail, où sa vieille gouvernante n'osait pénétrer que trois fois l'an. Là, il lui parlait des joies angéliques et du divin Fiancé; il s'exaltait avec elle aux images célestes qu'il évoquait.

Madame Kluge était fière de l'affection que le prêtre témoignait à sa fille, mais le souci de son âme ne lui faisait pas oublier les choses terrestres. Elle avait connu, dans sa pauvre vie, trop de privations et de renoncements : il était impossible qu'elle ne souhaitât pas des jouissances à son enfant. Il lui sembla voir un avertissement des saints dans le fait que madame Tiralla accoucha avant terme et mourut sans avoir étrenné sa robe neuve. Ainsi M. Tiralla redevenait libre, et, lorsqu'il reparut chez la couturière pour lui payer cette robe, la judicieuse femme ne fut pas sans remarquer le regard bienveillant que le veuf jeta sur la jeune beauté. Madame Kluge savait que sa fille était belle, et, lorsque M. Tiralla lui dit : « Votre fille est diablement jolie! » elle répondit : « Oh!... elle est encore si jeune!... » Et comme il reprenait : « *Psia krew!* que c'est triste de rester seul dans cette ferme déserte! » la rusée insinua : « M. Tiralla se remariera... Il y a assez de veuves et de vieilles filles qui seraient bienheureuses d'épouser M. Tiralla! » Il se mit en colère : il ne voulait ni veuves ni vieilles filles, son désir allait vers les plus jeunes.

Sophie s'était réfugiée en pleurant au presbytère, quand sa mère lui avait dit : « Monsieur Tiralla veut t'épouser, réjouis-toi! » Non, elle ne le voulait pas, non elle ne se marierait d'ailleurs jamais.

Maintenant encore, après quinze ans écoulés, madame Tiralla ne pensait pas sans une immense amertume à la manière dont on l'avait traitée. Sa mère l'avait importunée de ses prières et de ses larmes : « Nous serons à l'abri du besoin », et, comme elle secouait toujours la tête négativement, elle avait reçu des gifles à droite et à gauche, à tort et à travers, et cet ordre rigoureux : « Tu épouseras M. Tiralla! » — Et son ami, monsieur le curé?... Ah! madame Zosia se revoyait dans la pièce

silencieuse, où, si souvent, à genoux, elle avait écouté, les joues brûlantes, les yeux ravis, les légendes des saints. Elle sentait encore dans ses mains l'ourlet de la soutane noire, mouillé de ses larmes : « Non je ne veux pas, Votre Révérence, je ne peux pas ! » Monsieur le Curé ne lui avait-il pas fait jurer de rester vierge, de mériter ainsi une place au ciel? Elle avait baisé ses mains : « Aidez-moi, conseillez-moi... » Alors, elle ne savait pas elle-même ce qui s'était passé en elle : elle s'était soudain relevée, toute tremblante, et, dans son trouble, précipitée vers la porte. en cachant sa face agitée d'émotions dont elle ne se doutait pas jusque-là, qui l'envahissaient subitement et l'étourdissaient presque. Tout à coup, elle n'était plus une enfant; elle était brûlante, enfiévrée d'un désir dont elle prenait seulement conscience. Quelle félicité pourtant que d'être une... *son* élue ! de vivre dans cette chambre paisible, avec les saints !... Parmi ses rêves confus, elle voyait la silhouette de son ami divin se confondre avec celle de son ami terrestre... Ah ! qu'il était doux, qu'il était beau ! ses mains étaient comme de l'ivoire, ses joues comme du velours. Et son baiser !...

Au lieu de cela, M. Tiralla était venu...

Madame Tiralla avait dans sa chambre à coucher un prie-dieu, placé au pied d'une sainte image, qui représentait le Seigneur Jésus tenant devant lui son cœur enflammé. Le curé de sa jeunesse avait quitté Starawies depuis longtemps, mais elle priait toujours beaucoup. Ce matin-là, en se levant, son premier regard alla vers le tableau. La veille, M. Tiralla, dans la joie d'avoir retrouvé la tendresse longuement attendue, s'était enivré. Elle se signa, puis elle se glissa, pieds nus, vers le prie-dieu, s'agenouilla et pria longtemps.

M. Tiralla lui avait fermement promis hier, dans ses bras, qu'il ferait atteler, et qu'il irait lui-même à Gnesen chercher le poison pour les rats. Elle s'étonnait du calme qu'elle ressentait. Si son cœur battait, ce n'était pas de peur, mais seulement d'espoir... Quinze ans, Jésus, Marie ! quinze longues années !... Tandis que ses pensées accompagnaient déjà son mari sur la route de Gnesen, à la pharmacie, ses lèvres ne cessaient de s'agiter doucement et murmuraient des prières; elle les pressa avec force l'une contre l'autre; sa bouche prit

une expression inexorable. Elle oublia qu'elle priait. Des imprécations sauvages montèrent en elle, des accusations furieuses. Sa mère, qui l'avait vendue comme un jeune veau, — pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? — sa mère était morte. Elle n'avait pas joui longtemps de sa petite maison, de ne plus être obligée de faire éternellement des robes pour les femmes des propriétaires, à vil prix. Elle n'en avait pas joui longtemps, et c'était bien fait pour elle.

Une sorte de satisfaction brilla dans les yeux de la fille : tout ce que sa mère avait retiré de son marché avec M. Tiralla, elle avait dû le laisser derrière elle. Mais l'autre coupable... l'acheteur? M. Tiralla était gros et gras, il n'avait pas encore l'air d'aller bientôt se faire ronger par les vers!

— Jésus-Christ! Sainte Mère!

Elle éleva ses mains jointes. Elle ne savait trop comment exprimer par des mots son unique prière. Il était épouvantable de dire : « Faites-le mourir! il doit mourir!... » C'était comme si elle se mettait nue devant la mère de Dieu et devant Jésus-Christ. Non, cela n'était pas possible!

Perplexe, elle laissa retomber ses mains : comment faire alors? Mais une idée lui vint : qu'avait-elle besoin de tout raconter aux saints? Pourquoi les importuner? Pourvu qu'elle s'assurât leur assistance en priant : « Sainte Marie, vierge pure, oh! que ta puissance divine et celle des saints fasse qu'il aille enfin chercher le poison, la mort aux rats!... » Puis elle se tournait vers le fils de Marie : « Jésus-Christ, assis sur le très haut trône à côté de ta très sainte Mère, fais qu'il ne rebrousse pas chemin! qu'il ne réfléchisse pas en route! Je t'en prie! je t'en supplie!... »

Elle tordit ses mains et versa des larmes brûlantes; elle se frappa la poitrine, si violemment qu'elle se fit mal. Tout ce qu'elle avait souffert avec M. Tiralla et tout ce qu'elle aurait encore à souffrir!... Il ne la laisserait jamais tranquille... Non, elle ne voulait pas de lui, elle avait horreur de son contact... ah! si seulement elle avait pu entrer au couvent, comme elle s'y trouverait bien!... Tout lui revenait impétueusement, et tout l'emplissait d'épouvante, comme au soir de son mariage, lorsque son mari, excité, à moitié ivre, l'avait prise dans ses bras, comme lorsqu'elle s'était sue enceinte, comme lorsque

la sage-femme avait mis la petite créature vivante contre sa poitrine. Elle s'était ressaisie, elle avait toléré cela, bien qu'un torrent d'eau glacée l'eût envahie lorsqu'elle avait senti la petite bouche avide sur son sein. Mais quand M. Tiralla s'était approché du lit où elle était couchée, si fragile, si abandonnée, et avait souri joyeusement : « *Psia krew!* nous avons bien travaillé!... » alors elle n'avait plus pu se contenir. Elle avait poussé un cri, un cri plaintif et pourtant perçant, et s'était cabrée de tout ce qui lui restait de force; le bébé avait vagi et gémi comme un jeune chat. La sage-femme était accourue tout effrayée et avait fait le signe de la croix : elle avait dû penser que les *krasnoludki*, les méchants nains, avaient voulu emporter la nouveau-née; elle avait jeté son chapelet autour du cou de l'enfant et arrosé le lit de l'accouchée avec de l'eau bénite. Madame Tiralla avait éclaté en sanglots désespérés, sans fin... Là-dessus, elle avait été malade, si malade que M. Tiralla, inquiet, ne s'était pas contenté d'appeler le docteur de Gradewitz, mais aussi celui de Gnesen. Les deux médecins avaient assuré qu'il n'y avait aucun danger, que la jeune femme n'était que faible et nerveuse. M. Tiralla n'avait pas compris...

Madame Tiralla se releva : il était grand temps que son mari se mît en route! il était probablement encore au lit!... Elle s'habilla avec une hâte furieuse; elle se coiffa avec moins de soin que de coutume : ses mains tremblaient, tant elle était pressée. Elle n'entendait aucun bruit de roues : la voiture n'avait sans doute pas encore été tirée de la remise... Mon Dieu, il dormait encore!

Elle jeta une jupe sur elle, ne prit pas le temps de boutonner sa blouse et courut dans le vestibule pavé de briques, vers la chambre où elle était entrée en fiancée tremblante, où la petite fille était née... Mon Dieu! il était encore étendu dans le large lit et il ronflait!

— Lève-toi!

Elle le pinça par les épaules et le secoua.

Les cheveux gris de M. Tiralla se hérissaient comme des poils de brosse sur son front. Elle le trouva hideux. Et quelle odeur dans cette chambre! ça sentait l'ivrogne!... Ces exhalaisons ignobles venaient de lui!

Aucune pitié n'attendrit le regard de madame Tiralla : droite comme un cierge, elle se tenait devant le lit, et, les yeux étincelants, elle examinait son mari des pieds à la tête : — c'est là qu'il serait étendu, bientôt!...

Elle faillit pousser un cri de joie : elle se mordit les lèvres... Silence! silence! qu'est-ce que la servante penserait, si elle l'entendait!... Elle l'empoigna de nouveau avec plus de vigueur, et le secoua si fort qu'il s'éveilla en sursaut.

M. Tiralla fixa devant lui des yeux encore troubles : « Qui était là? Pourquoi ne le laissait-on pas dormir en paix? il avait encore sommeil.... »

— Lève-toi, — vociféra-t-elle, — il est temps de partir! grand temps!

— Qui est-ce qui doit partir? Pas moi! — bégaya-t-il en retombant, ivre de sommeil, sur son oreiller.

Il était trop lourd pour qu'elle entreprît de le soulever; elle avait beau crier et le secouer, il ne bougeait pas. Alors, furieuse, elle lui versa de l'eau glacée sur la figure : ce fut efficace.

Réveillé tout à coup, il ouvrit les yeux :

— Ah! petite colombe, viens-tu?

Il lui tendit les bras, tendrement. Elle lui donna une tape sur les doigts :

— Laisse ces bêtises, — dit-elle froidement; puis sa voix se fit plus chaude : — Tu m'as promis d'aller à Gnesen... il est temps!

— A Gnesen?... Gnesen? Je n'irai pas... je n'ai rien à y faire!

Il ne se souvenait plus de rien. Ce qu'il avait promis la veille, dans l'ivresse, était oublié aujourd'hui.

Elle pensa avec désespoir que tout était à recommencer. Elle s'assit sur le lit. Et, serrant les dents, elle entoura son mari de ses bras et le tourmenta :

— Tu me l'avais promis... tu voulais aller à la pharmacie... les rats... à cause des rats... souviens-toi donc... les rats!

— Qu'est-ce que ça me fait! (Il rit bruyamment.) Tant que les rats ne viennent pas dans mon lit, ils ne me gênent pas!

Il l'embrassa.

Elle ferma les yeux, elle était pâle comme une morte... Soudain elle s'évada de ses bras; elle fixa sur lui ses yeux noirs :

— Si tu ne vas pas maintenant à Gnesen, — dit-elle lentement, tout doucement, mais en articulant chaque syllabe, — j'irai me noyer dans la mare profonde, là-bas, sous les pins. Je ne peux plus vivre ainsi. Si tu ne t'en vas pas, je m'en irai!

Il était consterné : que disait-elle donc, d'un ton si étrange, que voulait-elle dire?... Des folies! Mais il se décida pourtant. Il se leva en jurant et en pestant :

— *Psia Krew!* quelle bêtise d'introduire du poison dans la maison, pour ces deux ou trois rats!... On les abat tout simplement avec un gourdin!

Il essaya de la persuader; il proposa de rester une nuit entière dans la cave pour faire la chasse aux rats.

Mais elle persista dans ses exigences :

— Tu me l'as promis! tu me l'as juré!... Je ne te croirai plus jamais, puisque tu es parjure. Je ne te permettrai *plus* jamais de toucher seulement mon petit doigt, puisque tu attaches si peu d'importance à tes promesses!

— C'est bon!... oui, oui, j'y vais, — dit-il enfin. — Pourquoi tant de discours?

Découragé et de mauvaise humeur, il mit ses bottes.

Elle l'aida dans cette besogne, lui tendit obligeamment son habit. Mais, comme il avait déjà passé ses bras dans les manches, il les retira :

— Je n'irai pas. A quoi bon?... Nous mettrons des trappes, oui, oui!... Appelle Jendrek, qu'il aille en acheter... Deux, trois, autant qu'il en faudra... Qu'il aille les chercher tout de suite à Gradewitz. Appelle-le!

Elle ne bougea pas; elle était si effrayée qu'elle tremblait : est-ce qu'il allait lui échapper au dernier moment?

Il frappa du pied : si elle n'y allait pas, il appellerait lui-même le valet de ferme. Il se dirigeait déjà vers la porte.

Alors elle lui barra le chemin, se jeta sur sa poitrine, à demi évanouie, totalement épuisée :

— Je... je serai... si tu me fais ce plaisir... je... je... serai si bonne, moi aussi, pour toi!...

M. Tiralla était sur la route de Gnesen. Madame Tiralla avait aidé elle-même à atteler; et elle avait caressé tendrement le cheval, en lui murmurant à l'oreille :

— Cours, mon petit cheval, cours!

Puis elle s'était appuyé contre le mur de l'écurie pour ne pas tomber, car ses genoux tremblaient toujours et son cœur battait comme un oiseau déçu à qui l'on ouvre la porte de sa cage et qui, au moment de s'envoler, la trouve fermée. Elle n'avait recouvré un peu ses forces qu'à l'instant où M. Tiralla avait paru sur le seuil de la porte, botté, éperonné. Tandis que le domestique tenait le cheval par la tête, pour qu'il n'avançât pas avant que M. Tiralla fût sur le siège, elle s'était approchée de la voiture et avait tendu la main à son mari : « Bon voyage!... » Il y avait une vraie sollicitude dans sa voix, et ses yeux, qui pouvaient être si indifférents, s'étaient levés vers lui avec une promesse.

Il avait excité son cheval par un clappement de langue : « Hue, hue!... »

Il était pressé de revenir! Il fit claquer joyeusement son long fouet. Puisqu'elle y tenait, il pouvait bien lui être agréable, à sa douce petite femme, à sa Zosia!

Madame Tiralla avait longuement suivi son mari des yeux; pour la première fois depuis quinze ans, elle éprouvait une sorte d'affection à son égard, une affection reconnaissante. Elle reprit haleine et rentra dans la maison.

Tout était si tranquille, si vide! comme si M. Tiralla ne l'avait jamais remplie de sa grosse voix et de sa corpulence. La servante était allée aux champs querir des pommes de terre; les valets étaient dans la grange, Rozyczka à l'école. Madame Tiralla était toute seule.

— Ah!

Elle poussa un profond soupir en levant les bras et elle courut par la chambre, comme si elle voltigeait. Qu'elle était bien, oh! qu'elle était bien! Il y avait une éternité qu'elle ne s'était sentie aussi bien!... Elle traversa la vaste pièce et l'examina. Là, où se trouvait son lit, elle placerait un canapé : c'était la plus belle pièce de la maison, elle en ferait un salon... Ou bien, lorsque Mikolaï aurait terminé ses trois ans de service militaire, il pourrait l'occuper. Elle ne la demandait pas : sa petite chambre à coucher lui suffisait amplement.

Elle s'assit rêveusement sur une chaise, près de la fenêtre,

et regarda dehors l'étendue couverte de neige. Du village, dont on apercevait d'habitude les cabanes aux toits de chaume et l'imposante auberge aux murs de briques, rien n'était visible : les flocons tourbillonnants voilaient tout. Quelle tourmente! que de neige, quelle neige épaisse!... Si cela continuait ainsi, M. Tiralla renoncerait à son voyage. N'entendait-on pas un tintement de grelot, le grelot du petit cheval qu'elle avait harnaché elle-même?

Effrayée, elle sursauta : il ne reviendrait pourtant pas bredouille à cause de la bourrasque?

Elle préssa ses mains sur son cœur battant; la tête penchée en avant, elle écouta, mais bientôt, tranquillisée, elle sourit : ce n'était pas dehors que résonnait ce bruit de grelot, c'était là, là, dans ses deux oreilles! Et maintenant, le tocsin se mettait de la partie. Une chaleur soudaine lui monta à la tête, elle saisit son front à deux mains, comme pour l'empêcher d'éclater... Hélas! elle avait si peur tout à coup!... Qu'avait-elle fait?... que voulait-elle faire encore?...

Elle promena ses regards craintifs autour d'elle; le silence, la solitude, l'épouvantaient subitement. Que dirait-elle au fils, quand il reviendrait du service militaire? Qu'est-ce qu'elle lui raconterait au sujet de son père? La croirait-il? Ne s'en irait-il pas la montrant du doigt : « C'est elle, c'est celle-là qui est la coupable!... » Oh! quelle terreur l'envahissait! D'où lui venaient tout à coup ces pensées? Elles ne lui étaient jamais encore venues!

Elle se leva d'un bond et s'élança vers la cuisine : la solitude la chassait, la tourmentait, la torturait. Mais la cuisine aussi était vide, la servante n'était pas encore de retour. Madame Tiralla se blottit en frissonnant au coin de l'âtre... A quelle distance pouvait-il bien être déjà? Était-il arrivé à Gnesen? Non, non, ce petit cheval ne trottait pas si vite!... Et pourtant, pourtant, c'était bien possible : ne lui avait-elle pas donné un morceau de sucre et ne l'avait-elle pas caressé? Il devait trotter bravement... Et si M. Tiralla était arrivé à Gnesen, s'il était déjà entré à la pharmacie, s'il le portait déjà sur lui, le poison, la mort aux rats?... Elle ne put retenir un cri d'effroi. Qu'avait-elle fait?

— Hélas, hélas!

Elle prit sa tête à deux mains en gémissant. Mais elle n'avait encore rien fait de mal : de quoi avait-elle peur?...

Mais elle le ferait!

Avec un geste de confiance, elle se redressa, sortit de son abattement; elle passa sa main sur son front, retira les cheveux qui le couvraient... Oui, elle le ferait, car elle avait prié pour cela. Il n'y avait plus à revenir en arrière : les saints l'avaient entendue. Autrefois, quand elle était petite, monsieur le curé ne lui avait-il pas dit : « Chaque fois que tu pries, tu es entendue »?... Sa prière était déjà arrivée au trône du Très-Haut. Elle n'y pouvait plus rien changer. Cela devait être. Si les saints n'avaient pas été d'accord, M. Tiralla ne serait pas parti pour Gnesen, malgré son insistance, malgré toutes ses caresses!

Cette certitude la tranquillisa. Elle se mit à inspecter tous les recoins de la cuisine, pour voir si la servante n'avait pas réservé quelque nourriture à un de ses amoureux. C'était une personne si légère! Vraiment, si ce n'était par charité chrétienne, pour ne pas la rejeter dans la misère dont M. Tiralla l'avait sauvée, on aurait dû la chasser au plus vite. Ses deux mioches, qu'elle avait eus avec Dieu sait qui, ne lui suffisaient pas encore. En somme, c'était une honte de garder une fille pareille dans sa maison!

Et pourtant madame Tiralla fut contente lorsqu'elle vit rentrer Marianne avec un panier plein de pommes de terre. Elle était heureuse de ne plus se sentir seule; elle oublia de gronder, quoiqu'il sonnât déjà midi et que les pommes de terre ne fussent pas encore sur le feu.

La servante avait vu partir M. Tiralla (pour Gnesen, lui avait dit Jendrek) : alors, à quoi bon se dépêcher? Elle s'arrangerait bien avec la Pani, et, pourvu qu'elle fût de son avis, elle ne serait pas grondée... Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir, la Pani, avec ses rats? Elle avait forcé le maître à aller chercher du poison : autrement, pourquoi l'aurait-elle câliné ainsi? — Est-ce que Marianne n'avait pas écouté hier à la porte? — Comme elle lui avait tourné autour! elle avait ronronné comme une chatte qui se met en boule... De la mort aux rats... Malheur!

Il semblait à la servante qu'elle aurait dû rappeler son maître : « Halte! ne partez pas! » quand elle l'avait vu monter

en voiture. Mais enfin, que lui importait tout cela? Tant pis pour lui, s'il n'était qu'un âne!... Ensuite, elle l'avait complètement oublié derrière le mur de l'écurie avec son amoureux Jendrek. Tout lui revenait seulement à cette heure alors qu'elle rentrait à la cuisine, où se trouvait sa maîtresse.

— Le maître est sorti, — dit madame Tiralla.

Et, sans attendre une question de Marianne, elle continua :

— Il est allé à Gnesen! (Puis, rougissant de son mensonge) : Il veut regarder des étoffes d'hiver chez Rosenthal, pour un costume!

La servante ne disait toujours rien, ne faisait que des signes de tête; elle se mit à peler rapidement les pommes de terre.

— Il passera aussi à la pharmacie pour prendre de la mort aux rats!

Elle ne pouvait s'empêcher de le dire; cela se pressait sur ses lèvres, malgré elle : le mutisme de la servante l'excitait à parler. Pourquoi cette fille se taisait-elle si longtemps, que pensait-elle? Madame Tiralla fut prise d'un tremblement.

La servante leva la tête :

— Alors la Pani peut être contente! (Elle soupira et baissa les yeux :) Pauvre monsieur!

— Comment?... que veux-tu dire? « Pauvre monsieur »?...

Elle trembla davantage.

— Hé! est-ce qu'il n'est pas un « pauvre monsieur » quand il est obligé de sortir par un temps pareil?

Et Marianne sourit.

Ce sourire était-il innocent ou malicieux? Madame Tiralla se cassa la tête à se le demander... Non, non, il n'était qu'innocent! Mais la peur qui l'avait envahie ne la quittait pas. Par Dieu, il fallait qu'elle fût bien avec la servante et que, malgré sa répugnance, la débauchée devînt son amie! Elle alla donc dans sa chambre, pendant que Marianne surveillait silencieusement sa marmite sur le feu, puis revint avec un châle écossais qu'elle aimait à jeter sur ses épaules :

— Là, — dit-elle en le mettant à la servante, — il fait froid, et je vois que tu n'as rien de chaud!

— *Padam do nog!* [1] (Comme un éclair, Marianne pirouetta,

1. « Je vous baise la main! »

s'inclina et baisa les genoux de sa maîtresse.) Un beau châle!... un si beau châle!... Que tous les saints le rendent à Pani!... Qu'elle soit bénie jusqu'à la fin de ses jours! Comme il me va bien! Qu'il est doux, qu'il est chaud! Et si bariolé!

Rayonnante comme un enfant qui reçoit un cadeau, elle baisa aussi le châle et se mit à danser dans la cuisine.

Non, il y avait rien à craindre de celle-là! Madame Tiralla devint tout à coup de très bonne humeur. Et elle n'était ni assez vieille ni assez hébétée pour ne pas comprendre la joie de cette pauvre fille. Elle mêla ses rires aux siens. C'est ainsi qu'elles apprêtèrent le repas de midi...

Lorsque Rozyczka arriva en retard de l'école, exténuée par sa marche dans la neige et affamée, sa mère, bien disposée, lui prépara une friandise : une omelette dorée avec de la mousse aux framboises. Ensuite les deux femmes se firent du café très fort, dont elles réservèrent un petit pot pour M. Tiralla, et elles lui tiédirent son lit au moyen de briques chaudes.

III

Rozyczka (son nom de baptême était Rosa, mais on l'appelait toujours Rozyczka) était la benjamine de son père; — son « portrait », disait madame Tiralla d'un ton étrange. Oui, la fille avait les yeux bleus de son père, quoique un peu moins pâles et humides, ses cheveux, de même, qui, avant de se décolorer, avaient été d'un blond roux : c'est pourquoi aussi Madame Tiralla s'était détournée cent fois, lorsque la fillette, grimpée sur les genoux de sa mère, cherchait à lui caresser la joue de ses petits doigts.

Mais, ce soir-là, madame Tiralla était d'humeur plus tendre. La fillette la regarda avec étonnement quand elle sentit la douce main dans ses cheveux, et elle se pressa contre elle, les yeux brillants de reconnaissance.

M. Tiralla était de retour de Gnesen et il semblait à sa femme qu'une étoile planait au-dessus de la maison, éclairait le chemin qu'elle devait suivre... Il y avait en elle une sérénité qu'elle n'éprouvait plus depuis longtemps.

M. Tiralla lui avait présenté le petit paquet de la pharmacie,

comme s'il lui offrait une boîte de bonbons, joliment enveloppé dans du papier de soie et attaché avec du ruban rouge, Lorsqu'elle le dénoua, une tête de mort grimaça sur le couvercle, et elle lut : « poison », en laissant retomber la boîte sur la table et en poussant un cri.

— Tu vois! toi aussi, tu as peur! — dit M. Tiralla.

Ah! comme il la connaissait mal!... Peur, elle!

— Comment fait-on, comment fait-on? — demanda-t-elle brusquement.

Il lui donna les indications, avec un air d'importance, car le pharmacien lui avait recommandé une prudence extrême. A personne d'autre qu'à lui, le propriétaire Tiralla, avait-il dit, il n'aurait donné un pareil poison, même contre ordonnance. On répandait cette poudre blanche, en apparence aussi inoffensive que du sucre fin, sur des petits morceaux de viande crue, que l'on posait dans les coins : pas un rat ne restait vivant... Ou bien, on pouvait aussi éparpiller de ce froment qui ressemblait à s'y méprendre à du froment ordinaire, sauf un léger reflet rougeâtre...

— Mais de la prudence, ma colombe!... Zoscha, tu vas me jurer sur ton salut éternel que tu seras très prudente!

Saisi d'une terreur subite, M. Tiralla essuya la sueur qui mouillait son front : il avait chaud, tout à coup, malgré la neige qui couvrait son col de fourrure et son bonnet. Il ôta son pardessus et s'étira avec effort, tandis qu'elle, immobile, debout près de la table, contemplait de ses yeux ardents le paquet qu'il venait d'apporter.

— Lequel des deux est le plus actif? dit-elle rêveusement; la poudre ou le froment?

— Les deux, les deux, — assura-t-il d'une voix craintive. — Le froment est dangereux, mais... Sainte Mère! l'autre est encore pire... il suffit de s'en mettre un peu sur le bout de la langue pour être perdu! C'est un poison terrible : de la strychnine! (Il frissonna.) Ah!... et dire que j'ai apporté ça à la maison!... le diable m'a traîné là-bas!... Donne-moi ça!

Il saisit la boîte sous les yeux de sa femme et courut vers le poêle où craquaient des bûches flambantes.

— Es-tu fou?

Elle avait compris son intention : il voulait jeter la boîte

au feu. D'un bond, elle lui barra le chemin, la lui arracha et la cacha dans sa poche.

— Donne-la-moi, donne-la-moi! — cria-t-il.

Elle lui rit au nez.

Alors il commença de geindre : « Hélas! hélas! qu'avait-il fait? Quelle bêtise que d'introduire ça dans la maison! Maintenant on n'aurait plus une heure de tranquillité; constamment il faudrait penser qu'un malheur pouvait arriver... »

— Mais pourquoi donc, — dit-elle avec calme, en le considérant de ses yeux noirs, — pourquoi un malheur?

— Hélas! hélas! — gémissait-il, en se prenant la tête.

Elle sut le consoler. Il était comme un enfant. Il demanda à être caressé, ce qu'elle lui accorda. Ensuite il désira être mis au lit : il devait avoir bu, quoiqu'il le niât. La servante vint aussi pour aider à le déshabiller; elle lui ôta ses grandes bottes, pendant que Zosia l'entourait de ses bras et qu'il appuyait la tête sur son épaule.

Lorsqu'elles l'eurent couché, elles étaient toutes deux rouges et échauffées, tant il les avaient pincées en badinant et s'était montré volontairement maladroit.

Puis il fit venir Rozycka, qu'il n'avait pas vue de toute la journée : elle était déjà partie pour l'école, qu'il ronflait encore, et n'était pas encore de retour quand il avait quitté la maison. Maintenant il réclamait sa tendresse.

Elle savait bien de quoi il s'agissait : elle devait s'asseoir sur le lit, passer ses bras minces au cou de son père et presser sa joue fraîche contre ce visage rouge. Alors il lui murmurait cent noms de cajolerie : il l'appelait son petit renard, son étoile, son oiselet, son petit soleil, sa consolation, sa balsamine, son ange gardien, sa clef du ciel... Et la petite souriait et le câlinait de ses mains douces. Elle l'aimait tant! Elle lui prodiguait tout ce qu'elle ne pouvait donner à sa mère, à qui elle vouait un culte secret. Est-ce que tout le monde ne disait pas : « la belle madame Tiralla »? et le maître d'école ne la préférait-il pas, elle, Rozia elle-même, à toutes les autres, parce qu'elle était la fille de madame Tiralla?... Rozia savait qu'elle n'était pas jolie; du moins elle ne se trouvait pas jolie, lorsqu'elle dénouait ses nattes crêpelées, d'un blond cuivré, devant la glace. Les cheveux de sa mère étaient noirs comme

de l'ébène et lisses comme de la soie, et ce visage pâle, aux joues légèrement roses, lui paraissait doublement beau en comparaison du sien, semé de taches de rousseur. L'adolescente avait un ardent désir d'être belle; et elle éprouvait une certaine mélancolie et du découragement de ne pas le devenir, malgré toutes ses prières. Chaque soir, elle s'agenouillait devant son lit, dans la chambre qu'elle partageait avec Marianne, et elle élevait ses mains suppliantes, sans savoir exactement tout ce qu'elle souhaitait.

Marianne aussi était une fervente chrétienne et, souvent, quand elles étaient couchées depuis longtemps, elle racontait à la fillette excitée toutes sortes d'histoires de miracles, de conjurations, de guérisons, tous les événements merveilleux qui s'étaient passés dans la contrée.

Les petits doigts de Rozyczka se cramponnaient avec force à ceux de la servante, et elles se mettaient toutes deux à prier avec ardeur. Qu'est-ce qu'elles avaient de mieux à faire dans la solitude de la nuit, entourées des mauvais esprits qui peuplent les ténèbres, qui surgissent de toutes parts, même des poitrines humaines? La prière seule pouvait les sauver... Et elles priaient, priaient... Alors, des gouttes de sueur mêlées de larmes coulaient sur la face délicate de Rozyczka. Ah! si la madone pouvait venir et la prendre sous son manteau bleu!... Elle avait si peur et si mal! Elle ressentait des douleurs à la tête, dans le dos et à la poitrine; son cou se resserrait, c'est à peine si elle pouvait avaler; ses yeux brillaient de fièvre.

— Sainte Marie, mère de Dieu! (Les yeux craintifs de l'enfant, qui voyaient à peine plus loin que l'édredon, tant elle se cachait sous les couvertures, demeuraient fixes dans l'obscurité.) Que tous les bons esprits louent Dieu!... Je te salue, Marie, mère de Dieu!...

Ah! elle était là, debout, qui lui faisait signe!... Tout à coup, les ténèbres n'étaient plus les ténèbres, le battement des doigts contre la vitre et le gémissement du vent autour de la maison perdaient leur horreur... Ah! que la Madone était bonne, douce et belle! Elle prenait l'enfant sous sa protection et lui souriait, jusqu'à ce que ces yeux brûlants se fermassent, jusqu'à ce qu'un rêve délicieux vînt emplir cette âme d'émerveillement...

Tout en jouant avec Rozia, ce soir-là, M. Tiralla se mit à geindre de nouveau :

— Oh! qu'ai-je fait! je n'ai plus une heure de tranquillité! C'est le diable qui s'en mêle!

La petite, alors, dit avec le plus grand sérieux :

— Pourquoi as-tu peur? Appelle la Madone : elle t'enveloppera dans son manteau bleu... Moi aussi, j'ai peur, souvent, mais ensuite je ne crains plus rien... Veux-tu que je l'appelle?

— Oui, oui! — fit-il vivement.

Et il murmura à l'oreille de l'enfant, si doucement que Zozia, qui écoutait debout devant la table, ne put rien comprendre :

— J'ai peur, je ne sais pourquoi. Prie, prie!

Rozia se glissa au bas du lit, s'agenouilla sur le prie-Dieu et éleva ses mains jointes à sa bouche pâle. Elle pria avec ferveur. C'étaient les vieilles prières, redites mille fois, récitées machinalement; mais, sur ses lèvres elles acquéraient une solennité nouvelle. La voix frêle de la fillette devenait plus sonore et plus profonde. Ses cheveux roux, plus légers, bouffaient autour de ses tempes; à la lueur de la lampe, ils semblaient une auréole.

Madame Tiralla leva la tête et regarda sa fille. Elle tressaillit, arrachée aux pensées qui tourbillonnaient en elle avec une violence irrésistible. Elle regarda Rozia et son père : non, Rozia n'était pas tout à fait le portrait de monsieur Tiralla... elle avait aussi quelque chose de sa mère!... Et madame Tiralla se sentit soudain rajeunie de vingt ans; elle se vit dans le paisible cabinet de travail du curé et elle entendit les choses merveilleuses qui l'avaient si fort attachée à lui; maintenant encore, elle éprouvait cette sensation d'ivresse, connue autrefois en l'écoutant.

Ah! oui, celle-là, cette fillette-là, par Dieu, elle se ferait religieuse! On couperait ses cheveux crêpés qui brillaient à la clarté de la lampe, on la coifferait du voile d'épouse du Seigneur; un bandeau de toile couvrirait son front et son menton. On ne laisserait à découvert que le petit nez fin et les yeux bleus... Combien Rozia serait jolie dans son costume sacré! Elle fleurirait comme une rose dans le jardin du Sauveur... Un amour subit pour sa fille emplit le cœur de madame Tiralla : elle alla vers elle et posa la main sur ses cheveux...

Ce soir-là Rozia était heureuse : sa mère l'avait embrassée en lui souhaitant une bonne nuit et il lui avait semblé qu'une flamme sillonnait tout son être. Elle ne voulut pas entendre les histoires de Marianne, qu'elle réclamait d'habitude :

— Je veux seulement prier, — dit-elle.

Et elle pria que sa mère lui sourît toujours. Elle l'admirait tant, avec sa taille élancée, ses beaux cheveux et ses yeux de velours!... Personne n'avait la beauté de sa mère, hormis la Madone!

Tandis que Rozia priait en sommeillant déjà, elle vit tout à coup la Madone devant son lit. Elle avait un visage tout pareil à celui de sa mère et elle était vêtue, comme elle, d'une jupe bleu foncé et d'une blouse rayée, d'un rouge vif. Et la Madone se pencha sur elle, si près que Rozia sentit son souffle chaud sur la joue : elle écoutait, sans doute, si elle dormait déjà... Puis la Madone se redressa, prêta l'oreille vers le lit où Marianne ronflait depuis longtemps, et elle se dirigea doucement vers la porte... Oh! qu'elle était belle, la Sainte Vierge! La petite s'endormit en balbutiant une prière...

Mais Marianne ne dormait pas : ce n'était qu'une feinte. Pourquoi madame Tiralla errait-elle si tard dans la maison? L'oreille de la servante, aussi fine que celle d'un oiseau des bois, avait perçu le léger va-et-vient dans l'escalier, les allées et venues inquiètes à travers les pièces... Pourquoi la maîtresse ne se couchait-elle pas? Et qu'était-elle venue faire ici, dans leur chambre?

Tandis que l'enfant dormait paisiblement, la servante s'assit sur son lit et mit sa main derrière son oreille : maintenant madame Tiralla était dans la cuisine... *Psia krew!...* quel bruit faisait-elle avec le moulin à café?... ou bien était-ce la boîte de fer blanc où l'on gardait le sucre qu'elle remuait ainsi?... Esprits saints!... Marianne fit le signe de la croix... Est-ce que celle-là, en bas, était une alliée du diable?... Le maître avait rapporté du poison de Gnesen... de la mort aux rats!... Les yeux prompts de la servante avaient vu la boîte sur la table, la boîte blanche avec la tête de mort noire dessus... Si celle-là, en bas, en mettait dans le café... ou dans le sucre en poudre du maître, qui en versait toujours une petite coupe pleine dans sa tasse?... Sainte Mère!...

La servante se fit toute menue dans son lit et tira la couverture jusque par-dessus ses oreilles. Elle ne voulait rien voir, rien entendre. En quoi cela la regardait-il? Le maître était bon, mais la maîtresse était, en somme, bonne aussi; et c'est toujours une chose difficile, pour une pauvre domestique, ayant deux enfants sur les bras, que de se mettre d'un côté : il valait mieux qu'elle restât bien avec les deux côtés!...

Mais Marianne eut beau se boucher les oreilles, elle entendit le va-et-vient agité qui l'empêcha de dormir jusqu'à l'aube. Il ne lui était jamais arrivé de ne pas ronfler sa nuit entière; le coq chantait déjà sur le fumier et les vaches mugissaient sourdement lorsqu'elle s'assoupit enfin.

Quand elle s'éveilla en sursaut, Rozycska tressait déjà ses nattes devant le morceau de miroir, et, de la cour, montait le bruit des sabots de bois et le grincement de la chaîne du puits que tirait Jendreck.

— Jésus, Marie!... (Furibonde, Marianne sauta hors du lit et apostropha la petite :) Pourquoi ne me réveilles-tu pas, lutin?

— J'allais justement le faire, — dit Rozia qui, en jupon court et les épaules nues, avait l'air singulièrement chétif.

Mais on voyait bien que Rozia n'avait nullement songé à réveiller la servante : ses pensées étaient ailleurs. Elle continuait à rêver, les yeux ouverts... Ah! si elle pouvait raconter ce qu'elle avait rêvé!... Ç'avait été si beau!... La Madone lui avait donné l'enfant Jésus à porter et elle avait senti le petit corps tendre et chaud sur sa poitrine. Comme il s'était serré contre elle!... Rozia souriait de bonheur dans le débris de glace trouble, taché de savon.

Marianne se précipita dans la cuisine, sans se laver ni se peigner. Oh! malheur! la maîtresse, bien coiffée et mignonne comme toujours, était déjà devant le foyer! Elle avait, sans doute, déjà fait le café!

Madame Tiralla dit :

— Le café est fait : tu viens si tard!

Mais elle ne gronda pas la servante. Elle lui tendit un plateau où se trouvait une tasse grande comme un seau.

— Là, va lui porter : il est déjà sucré!

Marianne regarda sa maîtresse avec des yeux dilatés. Tout

à coup elle n'avait plus sommeil : toutes ses idées de la nuit lui revenaient soudain. Elle balbutia quelque chose et resta immobile jusqu'au moment où madame Tiralla lui cria en riant :

— Mais va donc lui porter ! Pourquoi te plantes-tu là, si bêtement ?

Non, quelqu'un qui aurait mis du poison dans le café ne rirait pas ainsi ! Marianne se tranquillisa un peu. Mais, lorsqu'elle arriva dans le vestibule, elle fit, pour plus de sûreté, un signe de croix dessus :

— Dieu le bénisse !

Maintenant, il ne pouvait plus être nuisible !... Et, comme le café chaud et fort embaumait, elle ne put s'empêcher d'en avaler rapidement une gorgée... Tiens ! que le café était fort !... malgré qu'il fût sucré, il avait un goût amer... pouah !... Mais pourtant il était très bon. Encore un coup !

Alors, de l'intérieur, M. Tiralla se mit à hurler :

— *Psia krew !* au diable les femmes ! m'apporteras-tu mon café ?

Une botte, lancée d'une main experte, vola par l'entrebâillement de la porte et atteignit le tablier de Marianne. Celle-ci poussa un cri et laissa tomber le plateau : à ses pieds, le long du corridor carrelé, coulait le café sucré.

— *Psia krew !*

Une deuxième botte vola. La porte s'ouvrit tout à fait, et l'on vit M. Tiralla assis au bord de son lit, en chemise courte, ses jambes nues pendantes, en quête des pantoufles glissées sous le lit.

Sur le seuil se tenait la servante, toute mouillée.

M. Tiralla éclata d'un rire sonore.

— Tu es une lourdaude, une maladroite ! — cria-t-il en se claquant les hanches. — Par Dieu, je n'ai jamais vu pareille imbécile ! Ne fais pas de si gros yeux... allons, allons, tu n'as pas besoin de te mettre tout de suite à glapir ! Va me faire d'autre café !

— La Pani me battra ! — sanglota Marianne. — J'ai peur, oh ! j'ai si peur !

— Femme ! — appela M. Tiralla qui avait particulièrement bien dormi. — Femme, cette bécasse a renversé le café... Zosia, ne la bats pas !

Madame Tiralla était déjà là : elle devint livide lorsqu'elle vit couler le café comme un ruisseau brun ; puis elle rougit violemment.

La servante se baissait déjà : maintenant la maîtresse allait frapper. Mais elle ne frappa point. Elle n'éleva pas même la main, elle dit seulement :

— Ça ne devait pas être... Fais-lui d'autre café !

Elle alla elle-même chercher un torchon, essuya, ramassa les débris et ne prononça pas une parole de plus.

Marianne était toute déconcertée : elle n'avait jamais rien cassé nulle part sans recevoir une correction... et aujourd'hui, pas même une gifle, pas même une menace !...

Elle errait çà et là comme un chien qui flaire. Elle épia sa maîtresse, mais celle-ci était tranquillement assise dans la chambre, près de la fenêtre, et lisait ; le maître était aux champs, il voulait tuer un lièvre ; et Rozycska était à l'école... Ah ! si Marianne avait eu quelqu'un à qui confier ses préoccupations !...

La servante se sentait comme oppressée par un secret trop lourd. Et, en réalité, elle éprouvait aussi une sensation de poids dans la poitrine : — qu'y avait-il donc ?

Elle respirait précipitamment, avec peine, et elle ne parvenait pas à avaler sa salive : sa gorge était trop étroite. Une épouvante subite l'envahit... Et quelle soif la tourmentait, quelle soif ! Sa bouche était sèche, comme brûlée... Elle alla en chancelant vers le seau à eau, mais elle ne put boire. Sainte Mère, pourquoi ne pouvait-elle avaler, tout à coup ?... Un tremblement agita son corps entier, un tremblement si fort qu'elle dut s'asseoir sur le plancher. Oh ! qu'elle se sentait mal, si horriblement mal !... Un voile noir passa devant ses yeux, elle fut inondée de sueur... Et elle ne pouvait même plus souffler maintenant. Elle voulut crier, appeler au secours : en vain. Elle essaya de se lever, mais elle était aussi raide qu'une planche ; sa tête était comme blindée. Ses poings se serrèrent dans une convulsion... « Oh ! Christ sanglant, aie pitié... » Allait-elle mourir là ? Comme tout lui faisait mal, sa poitrine, son ventre, ses bras, ses jambes !...

Elle resta étendue, dans un abandon affreux, jusqu'à ce que le souffle lui revînt et qu'elle pût se redresser en gémissant ;

elle sortit de la cuisine et alla derrière la maison. Là, s'appuyant d'une main au mur, elle fit d'épouvantables efforts pour vomir; un goût amer lui emplit la bouche et la secoua tellement qu'elle eut toutes les peines du monde à se tenir debout.

Jendrek survint. Il se mit à rire lorsqu'il la vit : hé! elle avait été en cachette à la danse? La fête des moissons était pourtant déjà passée et on n'était pas encore aux Rois!... Il railla : tiens, ç'avait donc été bien bon? Qu'avait-elle mangé et bu pour s'en être donné ainsi?

Elle ne répondit rien. Elle pouvait à peine lever la tête et le regarder d'une façon étrange, de ses yeux aux pupilles dilatées.

Alors il eut peur... Hou! quelle mine elle avait!... Et, au lieu de lui dire combien il était content de ce qu'elle se sentît comme il se sentait parfois, le lundi, il lui saisit le bras :

— Tu n'es pas bien, dis?

Elle gémit et inclina faiblement la tête. Quand, tout à l'heure, il lui avait demandé ce qu'elle avait mangé, une idée avait traversé son cerveau obscurci : oui, oui, elle avait mangé ou bu quelque chose...

Et, soudain, elle cria d'une voix perçante :

— Du poison! du poison!

Cependant, elle se roulait par terre de telle façon que le valet, épouvanté, recula de dix pas.

Madame Tiralla devait avoir entendu les cris : elle sortit de la maison et se précipita vers la servante qui continuait à clamer : « Du poison, du poison! » en se tenant le ventre et en se tordant comme une démente. Madame Tiralla devint si pâle que Jendrek pensa qu'elle allait tomber.

— Tais-toi, tais-toi! — dit-elle vivement, mettant sa main sur la bouche de Marianne.

Mais celle-ci se détourna et reprit sourdement :

— Du poison, du poison!

Elle promenait autour d'elle des regards de bête traquée.

Jendrek s'effraya tout à fait :

— Dois-je courir à Gradewitz pour chercher le docteur? — fit-il, très intimidé.

— Non, — répondit la maîtresse.

Puis, comme si elle prenait une résolution, elle lui cria en le tenant par sa blouse :

— Es-tu fou?... Elle est seulement saoule... saoule... rien de plus!

— Je ne suis pas saoule, — hurla Marianne, et, devenant furieuse : — Cet âne de Jendrek prétend que je suis saoule, Il n'a qu'à se mêler de ses affaires... Je n'ai rien bu, rien!... pas une goutte... je le jure devant Dieu!... Quel âne! Je n'ai que du poison dans le corps... je suis empoisonnée... je vais mourir... oh!

Le valet ouvrait de grands yeux. Madame Tiralla vit qu'il écoutait : elle rougit violemment, comme elle avait pâli tout à l'heure. Elle eut un rire forcé :

— Allons donc! du poison!... comment?... Tu ne sais ce que tu racontes, ma fille!... Viens, appuie-toi sur mon bras, — dit-elle en aidant la servante à se relever. — Tu te sens déjà mieux, n'est-ce pas? Je vais te mettre au lit; je te ferai de la tisane; je t'apporterai une bassinoire. Et après, quand tu iras mieux, nous regarderons si un de mes jupons te va : il faut que tu sois habillée plus chaudement. (Elle tâta la jupe mince de la servante) : Elle n'a rien sur elle! Elle a pris froid!... Je m'occuperai de cela... Tu vas mieux, n'est-ce pas?... Sainte Mère!... Marianne, dis-moi donc que tu te sens mieux!

Marianne secoua négativement la tête. Elle recommença à se plaindre, à rouler les yeux, à gémir, et elle se suspendit si lourdement au bras de sa maîtresse qu'elles chancelèrent toutes deux.

Jendrek s'élança à leur secours. Madame Tiralla et lui saisirent chacun la servante par un bras et la traînèrent dans la maison, jusqu'à son lit.

Le domestique écarquillait les yeux en voyant sa maîtresse se donner tant de peine pour la servante : par Dieu! quelle bonne femme c'était!

Madame Tiralla frottait les pieds glacés et les mains de Marianne, en répétant :

— Ne te sens-tu pas encore mieux?... Ça va mieux, n'est-ce pas?

Le valet fut touché de cette sollicitude. Il pensa qu'il devait faire bon être malade dans ces conditions, et il résolut, pour le prochain lundi, de crier aussi : « Du poison, du poison! » en se roulant à terre. Ce devait être bien agréable d'être caressé

par les mains douces de la maîtresse, comme l'était, en ce moment, Marianne... Et la maîtresse, en la caressant, pleurait. Puis elle courait à la cuisine et en rapportait une tasse pleine de thé brûlant qu'elle présentait aux lèvres de la malade :

— Bois, ma chérie, bois!

Mais Marianne ne voulait pas boire. Elle repoussa la tasse. Madame Tiralla insista :

— Bois, bois donc, ça te fera du bien!

Marianne répondit avec impertinence :

— Je m'en garderai bien! Je ne bois pas.

Et elle se tourna du côté du mur.

Tiens! pourquoi ne buvait-elle pas une si bonne chose?... Le valet aurait bien voulu le savoir.

Mais madame Tiralla ne le demanda pas. Lorsqu'elle s'éloigna du lit, elle tremblait tellement qu'elle dut s'asseoir sur l'escabeau le plus proche. Un moment, ses paupières s'abaissèrent comme si elle se trouvait mal; puis elles se rouvrirent et ses yeux rencontrèrent les regards interrogatifs du valet. Alors, comme pour s'excuser, elle dit avec un sourire doux et timide :

— Je ne suis pas très forte. Cela m'impressionne tant!... Oh! quelle frayeur!

Lorsqu'ils redescendirent l'escalier, qui était raide et sombre, elle lui prit le bras :

— Conduis-moi, Jendrek. Je ne puis pas marcher seule... Oh! la pauvre Marianne!...

CLARA VIEBIG

(A suivre.)

(Traduit de l'allemand par BÉATRIX RODÈS.)

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE

Le général von Blume, un des élèves les plus réputés du maréchal de Moltke, écrivain militaire bien connu par un remarquable ouvrage sur la stratégie[1], a publié récemment, sous les auspices du grand état-major prussien et sous le titre : *Comment les conditions du succès à la guerre se sont-elles modifiées depuis 1871*, un long article, véritable exposé des doctrines tactiques et stratégiques admises en Allemagne[2] :

Le développement pacifique, dit le général von Bernhardi dans une conférence qui a fait grand bruit tant en France qu'en Allemagne[3], est assurément un phénomène naturel. C'est une source abondante des profits, tant au point de vue matériel qu'à celui de la civilisation. Il a pour conséquence de créer entre les États des liens de communauté intellectuelle; mais, dès le temps de paix, la lutte pour l'existence et pour la mise en valeur des biens de tout genre, entraîne de grands chocs d'intérêts et des tensions violentes qui ne se résolvent que par la guerre, ainsi que le montre l'histoire et comme on peut l'affirmer, étant donnée la nature humaine. Une période de paix et de prospérité matérielle permet aux germes empoisonnés de pourriture et de désagrégation de se développer de toute part, si l'on n'arrive pas de temps en temps à élever les nations vers un idéal politique, si on ne les amène pas à engager leurs forces et leurs biens pour atteindre un idéal déterminé. Mais,

1. *Strategie*, Berlin, 1886.

2. *Inwiefern haben sich die Bedingungen der Erfolges im Kriege seit 1871 verändert?* (*Vierteljahrshefte für Truppenführung und Heereskunde* herausgegeben vom grossen Generalstabe, 1908, Drittes Heft).

3. *Die Elemente des modernen Krieges*. (Conférence à la Société militaire de Berlin, 9 février 1898).

suivant le mot de Treitschke : « il ne saurait y avoir d'idéalisme sérieux en politique sans une conception idéale de la guerre ». Et Bernhardi rappelle ces paroles de Luther : « On peut avec juste raison montrer par des discours et des écrits quel fléau est la guerre, mais on devrait, d'autre part, tenir compte des fléaux plus grands encore qu'elle nous évite. Somme toute, il ne faut pas seulement envisager les massacres, les incendies et les violences qui sont la conséquence de la guerre; c'est agir comme ces enfants naïfs et à courte vue qui n'osent plus jeter les yeux sur le chirurgien lorsqu'il coupe une main ou scie une jambe, et qui ne voient pas ou ne comprennent pas que son but est de sauver le corps tout entier. De même, il faut examiner virilement le rôle de la guerre ou du glaive et chercher la cause finale de toutes ces horreurs et de toutes ces violences. Il deviendra alors évident que, considéré dans sa fin, ce rôle vient de Dieu et tend vers un but aussi nécessaire à l'homme que le boire, le manger et les autres fonctions naturelles ». Ces phrases de Luther, ajoute Bernhardi, « sont l'expression d'une vérité éternelle contre laquelle ne prévaudra pas la sagesse des Philistins. Par conséquent, seul un peuple pourra maintenir sa situation politique dans le monde, qui mettra sa confiance dans la force de son épée, qui, à tout instant, sera disposé et préparé à employer *toutes ses forces* à faire la guerre ».

Les Allemands se proposent en effet « d'obtenir la soumission absolue de l'adversaire et si possible de l'anéantir[1] », afin d'arriver à le « saigner à blanc[2] ». Dès 1886, Blume écrivait : « C'est la guerre à outrance que nous devons étudier avant tout, aussi bien à cause de son importance sur le développement de la civilisation que parce qu'une guerre ainsi faite constitue une guerre idéale[3]. »

Son opinion n'a pas changé :

Avec l'importance des moyens d'action mis en œuvre, la guerre revêtira un caractère plus violent que par le passé et aura des conséquences plus graves. Les progrès de la civilisation ne peuvent rien y changer. Bien plus; ils sont une cause essentielle de l'augmentation de la puissance militaire des États, parce que la nécessité de la protection croît en raison directe des progrès de la civilisation,

1. Von der Goltz, *Kriegführung*.
2. Von Osten-Sacken-Rhein, *Deutschlands nächster Krieg*.
3. Von Blume, *Strategie*.

tandis que ceux-ci fournissent les engins de destruction les plus perfectionnés. L'humanité y gagne en même temps, car on se résoudra plus difficilement à faire la guerre. Eu égard à la grandeur des intérêts mis en jeu aujourd'hui par des puissances voisines, il faut prévoir raisonnablement que l'adversaire fera la guerre à outrance avec tous ses moyens. Plus énergiquement nous agirons nous-mêmes dans ce sens, et plus il est probable que l'adversaire se soumettra sans attendre les mesures extrêmes. Une prompte issue de la guerre importe plus aujourd'hui qu'autrefois, non seulement dans notre propre intérêt, mais aussi pour la civilisation en général. En conclure que les guerres futures seront d'une durée moindre que par le passé, serait erroné et dangereux : erroné, parce que la grandeur des intérêts en jeu rend plus difficile une entente en vue de la paix; dangereux, parce qu'une idée préconçue de ce genre serait de nature, au moment où la déception se produirait, à paralyser la force de volonté de la nation, qui ne doit pas cesser d'être opiniâtre.

Dans une guerre future, les forces que l'Allemagne pourra mettre sur pied seront très supérieures en nombre à celles qu'elle mobilisa en 1870. A cette époque, les États du Sud n'appliquaient le système prussien que depuis deux ans et demi et, dans certaines régions de la Confédération du Nord, la durée totale du service n'était que de douze années. La population de l'Allemagne est d'ailleurs non plus de 40 mais de de 63 millions d'habitants. Au mois d'août 1870, l'effectif en rationnaires des armées allemandes était, il est vrai, de 1 183 389, mais celui des combattants de première ligne ne s'élevait — officiers non compris — qu'à 462 300 baïonnettes et 56 800 sabres, avec 1 584 canons. Restaient encore sur le territoire national comme troupes de garnison et de remplacement : 362 890 combattants, avec 462 bouches à feu attelées. Aujourd'hui les forces allemandes de campagne peuvent être évaluées à 4 750 000 hommes instruits. En admettant un fort déchet, elles seraient d'un effectif encore plus de trois fois supérieur à celui de 1870, sans tenir compte des contingents de la landsturm qui, en partie également instruits, resteraient encore disponibles. Blume évalue en regard les forces mobilisables de la France à 4 000 000 d'hommes; celles de la Russie à 2 000 000 en Europe et à 400 000 en Asie, sans compter 1 260 000 hommes de troupes de garnison, d'étapes et de dépôt; celles de l'Autriche

à 1 250 000; celles de l'Italie, y compris la milice mobile, à 720 000 combattants, avec 300 000, hommes de troupes territoriales.

Que le nombre des combattants joue un grand rôle à la guerre, écrit le général von Pelet-Narbonne, c'est ce que personne n'ignore, même les enfants; aujourd'hui encore peut s'appliquer ce mot de Clausewitz que, dans l'Europe actuelle, il serait très difficile, même aux généraux doués des plus grands talents, d'arracher la victoire à des masses ennemies de force double[1].

Les généraux von der Goltz et Boguslawski approuvent pleinement ces idées[2]. Mais on a su réagir, en Allemagne, contre ce que Blume appelle « la rage du nombre[3] » :

L'effectif des combattants, dit von Blume, es bien loin d'être le seul élément de leur valeur. Celle-ci dépend bien plus et essentiellement de l'organisation et de l'instruction, de l'armement et de l'équipement, non moins d'ailleurs des qualités naturelles et acquises des hommes qui composent une armée et de l'esprit dont ils sont animés.

Le colonel Meckel, ancien professeur à l'Académie de guerre de Berlin, est non moins affirmatif sur ce point.

Le nombre joue actuellement un grand rôle à la guerre, bien qu'aujourd'hui, comme jadis, il faille chercher dans la valeur des troupes et de leurs chefs la meilleure garantie de la victoire... Au-dessus du nombre, il faut placer la qualité, qui repose sur l'habileté du chef, sur la discipline et sur l'instruction de la troupe. Un État, qui, en face de ses voisins, ne peut compter que sur ses propres forces et sur sa puissance défensive, sacrifiera toujours, dans son organisation militaire, le nombre à la qualité[4].

Quand nous parlons de l'importance du nombre à la guerre, écrit de son côté von der Goltz, nous ne voulons pas naturellement comparer une armée nombreuse mais mauvaise, avec une armée faible mais bonne; nous avons en vue deux armées de qualité équivalente. Il est bien évident que le nombre ne peut suppléer que

1. Général von Pelet-Narbonne, *Die Gefahr der Zahlenwut.*

2. Von der Goltz, *Das Volk in Waffen*, Berlin 1883, et *Kriegführung*, Berlin, 1895; Général von Boguslawski, *Betrachtungen über Heerwesen und Kriegführung*, Berlin, 1897.

3. En français dans le texte.

4. Meckel, *Allgemeine Lehre von der Truppenführung im Kriege*, Berlin, 1890.

partiellement à la qualité... On ne peut pas soumettre des éléments dissemblables à une comparaison arithmétique et, si trois béliers sont en face d'un lion, aucun homme de bon sens ne songera à donner la supériorité aux premiers [1].

Prétendre que la qualité a aujourd'hui moins d'importance qu'autrefois serait, déclare justement von Blume, une doctrine néfaste qui, admise dans une armée, pourrait la rendre ataxique : « lorsque des chefs comptent, dans un duel avec l'ennemi, chercher le secret principal de la victoire ailleurs qu'en eux-mêmes ou dans la valeur de leurs troupes, il n'y a pas grand'chose à en attendre [2] ». A son avis, si, dans le cours des siècles, l'importance relative du nombre et de la qualité des troupes s'est modifiée, c'est plutôt en faveur du dernier élément. Plus les armes sont perfectionnées, plus grande est la différence entre deux troupes qui les manient avec plus ou moins d'habileté, bien que le combat actuel, avec ses engagements à longue distance, semble, au premier examen, donner à des hommes peu exercés une valeur combattante qu'ils n'avaient pas autrefois.

***

De nos jours, les armées actives des puissances qui ont adopté le service obligatoire ne constituent plus qu'une école et des cadres pour le temps de guerre. A la mobilisation, l'infanterie est répartie en bataillons de 800 à 1 000 baïonnettes, la cavalerie en escadrons de 140 à 160 chevaux, l'artillerie de campagne en batteries de quatre à huit pièces. L'unité stratégique, le corps d'armée, compte de 30 000 à 45 000 combattants pourvus de tous les services nécessaires. La proportion entre les trois armes se différencie surtout de celle de 1870 par l'augmentation de l'artillerie. Dans les corps d'armée allemands, la force de l'infanterie et de la cavalerie n'a pas changé (25 bataillons à 1 000 hommes, 2 régiments de cavalerie à 600 sabres) tandis que l'on compte aujourd'hui 144 bouches à feu au lieu de 90, abstraction faite de plusieurs batteries

1. Von der Goltz, *Das Volk in Waffen*.
2. Von Blume, *Strategie*.

d'artillerie lourde. Une armée est composée de trois à cinq corps d'armée avec une ou plusieurs divisions de cavalerie.

En raison des progrès de tout genre accomplis dans le domaine technique, les armées sont plus abondamment pourvues qu'en 1870 de moyens d'action accessoires : troupes de chemins de fer et de télégraphie, sections d'aérostiers, détachements de mitrailleuses, corps d'automobilistes et de cyclistes, formations sanitaires, matériel de fortification de campagne, équipages de ponts, colonnes de ravitaillement et de munitions. Mais, en même temps, leurs convois, leurs impedimenta de toute nature ont augmenté.

La mobilisation, c'est-à-dire la mise sur le pied de guerre de toutes les forces disponibles du pays, est une opération considérable qui a besoin d'être préparée dans tous ses détails. Selon Blume, il faut y procéder non en plusieurs fois, mais d'un seul coup, au moment voulu :

On ne perdra pas de vue, en déterminant l'heure propice, qu'une mobilisation générale rend impossibles le maintien de la paix et même des négociations ultérieures pour y parvenir. On ne peut pas laisser longtemps dans l'inaction un peuple qui a pris les armes. Le Gouvernement, qui espère encore pouvoir éviter la guerre, ou qui a l'intention de jeter sur l'adversaire toute la responsabilité d'une rupture, retardera l'heure de l'ordre de mobilisation aussi longtemps qu'il sera possible de le faire sans danger. D'autre part, il y a le plus grand intérêt d'être prêt le premier à commencer les opérations, ce qui entraîne la priorité dans la mobilisation. Le temps minimum qu'elle exige dépend, de part et d'autre, de l'étendue du territoire national, des lieux de garnison des troupes ou de leurs emplacements du moment, des communications de tout genre, en particulier des réseaux ferré et télégraphique du pays. De ces facteurs résulte le temps minimum nécessaire pour la concentration des armées à la frontière. Nous ne pouvons évidemment que faire des suppositions sur les projets de l'adversaire à cet égard. Mais nous possédons des éléments importants pour nous rendre compte du délai qu'il lui faudra pour mobiliser et concentrer ses forces. Or, nous savons exactement le temps qui nous est nécessaire d'après notre plan de guerre; de plus, avec les moyens de communication et de renseignements actuels, il est impossible à un pays de cacher longtemps sa mobilisation ou des mesures analogues. Nous pouvons donc espérer qu'éventuellement, en combinant les manœuvres de la

diplomatie avec la conduite des préparatifs militaires, nous saisirons le moment opportun pour lancer l'ordre de mobilisation.

Comment sera menée cette guerre dont le résultat idéal doit être d'anéantir l'adversaire, c'est-à-dire « de le mettre dans un état physique et moral tel qu'il se sente incapable de continuer la lutte [1] »?

Le général von Blume se prononce nettement pour l'offensive stratégique, bien qu'il ne se dissimule pas les difficultés qu'il faudra vaincre pour l'alimentation des masses qui constituent les armées modernes. Sans les chemins de fer, les canaux et les télégraphes, le problème serait insoluble. Or, en pays ennemi, on les trouvera généralement hors d'usage et quelque célérité qu'on mette à les rendre disponibles, il arrivera que les opérations subiront, de ce chef, un arrêt ou au moins un ralentissement. Une armée sera paralysée si elle n'a pas derrière elle une ou plusieurs voies ferrées, sorte de cordon ombilical qui la reliera à la mère-patrie. Cette condition sera toujours réalisée pour une armée qui se tiendra sur la défensive stratégique, en territoire national. Aussi doit-on reconnaître que la défensive stratégique a gagné en force et en avantages :

Nous devons en être bien convaincus, non pour nous effrayer des difficultés de l'offensive, mais pour les surmonter éventuellement avec une énergie double. De même, si par hasard, la défensive nous était imposée, il faudrait utiliser les avantages qu'elle possède pour acquérir la puissance nécessaire à l'offensive, ou bien pour économiser des forces en un point afin d'en avoir assez pour prendre l'offensive sur le théâtre d'opérations décisif.

Quels que soient les avantages de détail attachés à la défensive stratégique, l'offensive possède cette propriété invariable non seulement d'exiger mais de conférer la force morale. Le général en chef, qui conduit résolument ses troupes à la rencontre de l'ennemi, éveille en elles la confiance et l'esprit de décision. La défensive, qui est subordonnée à la volonté adverse, détermine partout un sentiment d'incertitude, et augmente les frottements dans la machine. De plus, les fautes, les malentendus, les négligences ont, sur la défensive, des conséquences plus fréquemment fâcheuses que dans l'offensive

1. Von der Goltz, *Kriegführung*.

(Beaumont). Enfin, l'offensive stratégique transporte la guerre en pays ennemi, épargne le sol national, soutient et renforce, avec l'esprit de l'armée, celui du gouvernement et de la nation. Ce n'est donc point le souci des conquêtes, mais les intérêts les plus élevés de l'armée, de l'État et de la nation qui doivent nous déterminer à devenir forts, afin de nous assurer, dans une guerre future, les avantages de l'offensive stratégique, bien qu'elle soit d'une exécution plus difficile que jadis.

Sur cette question de l'offensive, Blume est d'accord avec tous les écrivains militaires allemands. « C'est le secret même de la victoire », déclare le général von Pelet-Narbonne[1]. « Heureux celui à qui revient le rôle d'assaillant », dit von der Goltz[2]. Et von der Goltz considère l'offensive comme une méthode de guerre essentiellement allemande :

Il ne faut pas perdre de vue que la guerre est la conséquence et la continuation de la politique; on prendra l'offensive stratégique ou l'on restera sur la défensive selon qu'en politique on aura agi offensivement ou défensivement; et la politique offensive ou défensive est déterminée à son tour par l'offensive ou la défensive historique... Un peuple qui, dans son développement historique, sera arrivé à l'inertie, puis peut-être même au recul, n'aura pas de politique offensive et, dès lors, il ne fera plus la guerre qu'à son corps défendant. De ce fait seul, il ressort clairement qu'il attendra d'être attaqué; il s'en tiendra donc à la défensive stratégique, et celle-ci aura pour conséquence la défensive tactique... Si des nations ou des États tendent au contraire à se développer vigoureusement, ils voudront atteindre des buts positifs, et, pour y parvenir, leur politique sera offensive. Ce n'est que par l'offensive stratégique qu'ils atteindront leurs buts[3].

Aujourd'hui, notre méthode de guerre allemande, dit ailleurs von der Goltz, se propose comme objectif une grande bataille, décisive et immédiate, inséparable dans notre pensée d'une offensive absolue. Par une sorte de convention tacite, le sentiment de l'offensive est la base de toutes nos spéculations théoriques et généralement aussi de nos manœuvres du temps de paix[4].

Après avoir examiné les avantages de l'offensive et de la défensive stratégique, Meckel conclut ainsi :

1. *Die Gefahr der Zahlenwut.*
2. *Das Volk in Waffen.*
3. *Kriegführung.*
4. *Das Volk in Waffen.*

Des considérations précédentes, nous pouvons dégager *pour nous* le principe suivant : en raison de la grande supériorité de l'offensive stratégique, de l'aptitude spéciale que manifeste l'armée allemande pour ce genre de guerre, nous devons nous efforcer, suivant la vieille tradition prussienne, de prévenir constamment l'ennemi par notre attaque, s'il n'existe pas de motifs de premier ordre pour nous contraindre à la défensive [1].

La résolution de faire la guerre, l'ordre de mobilisation, la concentration et le commencement des hostilités, dit le général von Bernhardi, ne formeront en quelque sorte qu'un seul et même acte. Cet acte sera suivi de la manœuvre offensive, qui doit jaillir du déploiement stratégique comme l'éclair du nuage et en être la conséquence à la fois logique et inéluctable [2].

En prenant l'initiative de l'attaque, les Allemands espèrent déconcerter l'adversaire :

Il ne faut pas nous bercer d'illusions : le succès dans la prochaine guerre dépendra avant tout des premières rencontres [3].... Il est inutile d'exposer en détail ce que signifie la victoire dès le début d'une guerre ; l'histoire militaire l'enseigne à chaque page [4].

C'est encore l'offensive stratégique que recommande le général von Blume dans le cas où l'Allemagne aurait à faire la guerre simultanément sur deux théâtres d'opérations. Les voies ferrées permettraient des manœuvres rapides sur la ligne intérieure :

Dès aujourd'hui nous sommes en état de jeter par surprise des armées entières d'un théâtre d'opérations sur l'autre, et nous pourrons le faire plus rapidement encore par l'amélioration désirable de notre système de voies ferrées. En raison de la situation géographique de notre pays, nous avons le devoir pressant de perfectionner constamment notre réseau ferré dans le but que nous venons d'exposer.

*
* *

Le général von Blume examine ensuite les innovations d'ordre tactique. Les armes à feu et leurs munitions ont été

1. *Lehrbuch der Taktik.*

2. *Die Elemente des moderne Krieges.*

3. *Ueber Bedentung und Verwendung der modernen Reserve-Truppen*, par von B. K. (*Jahrbücher*, n° 361, 1901).

4. Général von Einem, Discours au Reichstag, séance du 3 décembre 1904.

depuis 1871 l'objet de perfectionnements très importants : portée, précision, rasance, rapidité de chargement, effets produits, suppression de la fumée. La cartouche a été allégée, de sorte que le fantassin peut en porter un nombre plus considérable. Ces modifications entraînent d'importantes conséquences d'ordre tactique. Les deux partis cherchent au combat à se dissimuler aux yeux de l'adversaire ; il en résulte ce qu'on a appelé « le vide du champ de bataille » qui rend plus difficile la tâche des chefs. L'engagement débute à de plus grandes distances. L'infanterie est restée l'arme principale. De jour, elle mène le combat presque uniquement par le feu : ses échecs et ses succès sont essentiellement le résultat des effets matériels et moraux du feu ; on verra de rares exemples de décisions obtenues de jour par l'emploi de la baïonnette. En général, l'infanterie combat en essaims de tirailleurs sur un rang ; des fractions apparaissant en ordre compact dans la zone d'action de l'artillerie seraient promptement anéanties. Le soldat ayant besoin, pour manier son fusil, d'un intervalle d'au moins un pas (soixante-quinze centimètres), une ligne de tirailleurs d'un homme par pas est, dans les circonstances normales, la force la plus grande qu'une troupe d'infanterie, si nombreuse soit-elle, puisse engager simultanément au combat sur un front donné. Cette force ne peut être accrue que par la coopération de l'artillerie et de mitrailleuses.

Si derrière une semblable ligne de tirailleurs, on dispose des soutiens d'un effectif une fois et demie supérieur, ils suffiront à combler jusqu'à 50 p. 100 des pertes des tirailleurs et à constituer encore une nouvelle ligne très forte. On compte ainsi de quatre à cinq hommes pour un mètre cinquante de front. Puisque, tant dans l'offensive que sur la défensive, on ne peut consacrer simultanément plus d'un homme par pas au combat de front et que des soutiens en nombre plus considérable que ceux dont il vient d'être question, augmenteraient les pertes sans profit, on peut et l'on doit, avec des forces données, soit étendre le front de combat, soit conserver de puissantes réserves, soit combiner les deux moyens. Un corps d'armée complet et encadré, établi sur un front de six mille pas (4 500 mètres), pourra garder au moins les deux cinquièmes de son infanterie en réserve, et même la plupart du temps davan-

tage, parce qu'il est rarement nécessaire d'occuper tout le front sans laisser d'intervalles. Les Japonais ont manqué maintes fois de réserves suffisantes, aussi les batailles se sont-elles prolongées, comme à Moukden où la lutte a duré quatorze jours. C'est pour ce motif aussi qu'ils ont mal exploité les succès partiels et la victoire finale.

Avec la force des réserves croît évidemment l'influence des chefs sur la marche du combat. Par contre, l'extension considérable des champs de bataille, produite par les effectifs énormes, met le commandement en présence de difficultés inconnues autrefois, mais atténuées grâce à l'emploi de la bicyclette, du téléphone, du télégraphe, de l'automobile.

La nécessité d'échapper aux effets du feu a augmenté la valeur de la fortification de campagne : son emploi sera plus fréquent que jadis non seulement dans la défensive, mais bien dans l'offensive où il s'agira de consolider les résultats chèrement obtenus et d'économiser des forces dans un secteur déterminé du champ de bataille.

On considérait autrefois les bois comme défavorables aux cheminements de l'assaillant parce que, rompant les liens tactiques, ils permettaient difficilement d'obtenir de prompts succès. On est revenu de cette opinion : on considère que des troupes disciplinées et dirigées par des chefs habiles pourront en faire bon usage et avanceront plus facilement à travers bois qu'en terrain découvert, tout en n'étant exposées à des feux efficaces qu'à courte distance. Les mêmes arguments plaident en faveur des attaques de nuit, qui semblent devoir être plus fréquentes que par le passé.

L'artillerie est tout à fait en état de remplir les diverses missions qui lui incombent, grâce aux perfectionnements qu'ont reçus les bouches à feu, les munitions, les procédés de tir. Elle est devenue en outre beaucoup plus indépendante du terrain. Elle peut agir efficacement contre des buts mobiles en des positions masquées aux vues de l'adversaire, ce qui lui était encore impossible il y a une dizaine d'années. On admettait autrefois que la bataille débuterait par le déploiement de toute l'artillerie disponible. Or, d'une part, l'artillerie n'agira que lorsque l'infanterie adverse paraîtra; de plus, il arrivera fréquemment qu'il y aura trop de batteries pour le front occupé

par l'infanterie; par suite, contrairement au principe formel énoncé jadis, on gardera un certain nombre de batteries en réserve. La place de l'artillerie dans les colonnes subira de ce chef des modifications.

La cavalerie trouvera, comme autrefois, d'excellentes occasions de charger des batteries et même une infanterie démoralisée par des pertes nombreuses ou manquant de munitions. Dans la poursuite, elle continuera à rendre des services inappréciables.

D'après le général von Blume, les perfectionnements des armes ont profité plus au défenseur qu'à l'assaillant. Il se garde bien pourtant, comme nous l'avions fait en 1869, de tirer cette conclusion erronée que la défensive est supérieure à l'offensive : les éléments moraux donnent à cette dernière la suprématie indiscutable. Mais il observe justement que la supériorité de l'assaillant, en nombre et en qualité, devra être plus grande que par le passé. « Au combat, il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'avoir sur le champ de bataille cette supériorité sur tous les points, mais seulement au point décisif ». C'est la répétition de l'aphorisme de Napoléon : « Être le plus fort à un moment donné, sur un point donné ». Le général von Blume préconise, comme manœuvre sur le champ de bataille, l'attaque enveloppante sur une aile, de préférence au percement du front, que les progrès de l'armement rendent plus difficile qu'autrefois.

On croit généralement que les armes perfectionnées augmentent les pertes. C'est une erreur, si l'on tient compte des effectifs engagés. Les grandes batailles de 1870-71 ont été moins meurtrières que celles du premier Empire. De même, en Mandchourie, la perte moyenne des Russes pour une journée a été de 1,7 p. 100, celle des Japonais de 2,0 p. 100, tandis que celle des Allemands en 1870 s'est élevée à 4,7 p. 100. Mais il ne faut pas perdre de vue que certaines unités peuvent subir en peu de temps des pertes énormes : 90 p. 100 pour la brigade japonaise Nambu à Moukden; 68 p. 100 pour le 16e régiment d'infanterie prussienne à Mars-la-Tour, en moins d'une demi-heure.

En raison de toutes les innovations tactiques qui viennent d'être exposées, la bataille de demain différera donc sensible-

ment de celles de 1870. Le temps est passé d'ailleurs où le général en chef pouvait embrasser d'un coup d'œil le terrain de la lutte et suivre les péripéties du combat. Déjà à Saint-Privat, le 18 août 1870, Moltke ignora jusqu'à une heure très avancée de la nuit, les événements qui avaient eu lieu à son aile gauche. Aujourd'hui, dans une bataille livrée par une armée isolée. le commandant en chef pourra encore intervenir exceptionnellement en certains points, mais il devra y renoncer d'une façon absolue dans la bataille où seront engagées plusieurs armées :

Il choisira son poste loin du tumulte du combat et s'y maintiendra afin de ne pas se laisser absorber par des détails et ne pas perdre de vue l'ensemble. Les moyens de communication actuels rendent la chose possible, malgré l'extrême étendue du champ de bataille, et permettent de donner des ordres à temps, quand le besoin s'en fera sentir. Quand le commandant en chef aura réparti le terrain à ses armées et leur aura fixé le but à atteindre, il interviendra dans la bataille d'une manière décisive par l'emploi des réserves dont il se sera ménagé l'emploi exclusif.

L'étendue du front de combat, pour l'ensemble des armées que deux grandes puissances mettront en ligne, sera considérable : pour 18 corps d'armée dont 7 seront conservés en réserves partielles ou générales, elle atteindra de 55 à 60 kilomètres.

Un si grand développement de la ligne de bataille a cette importante conséquence que l'effet de succès locaux ne se répercutera pas immédiatement sur tout le front, ainsi que cela pourrait encore être considéré comme la règle pour une armée isolée. Supposons une position de bataille qui s'étende de Brandenburg à Berlin et admettons que l'aile qui se trouve à Brandenburg subisse une défaite décisive. Le reste de la position entre Berlin et Potsdam resterait encore intact le jour suivant, et de ce fait on disposerait d'un temps précieux pour prendre des mesures destinées à parer à ce revers local.

Les batailles de ce genre dureront longtemps : on l'avait déjà prédit avant la guerre de Mandchourie, qui a confirmé ces prévisions.

Les forces physiques et morales de tous les combattants seront mises à la plus rude épreuve que l'on puisse imaginer. Nous pouvons

et devons nous y préparer. Les émotions de la lutte, la tension extrême de tous les ressorts que la bataille met en action agissent sur le corps et sur l'âme de tous : des soldats menacés constamment dans leur vie et dans leur santé, et des chefs sur qui pèse en outre une lourde responsabilité. Les tempéraments les plus robustes, les mieux organisés ne peuvent résister qu'un temps limité à de telles influences; quand les causes ont cessé, la lassitude survient dont seuls le repos et l'alimentation, en quantité suffisante, peuvent triompher. Mais, sur le champ de bataille, où des centaines de mille hommes sont entassés, cela n'est possible que dans une mesure restreinte. Si des troupes ne sont pas pour le moment au contact immédiat de l'ennemi, elles bivouaquent prêtes au combat, sans paille et sans bois; une faible partie peut trouver des abris. Les besoins de repos et de nourriture se trouvent donc peu satisfaits. Le souci du bien-être des troupes et de la réparation de leurs forces compte parmi les tâches les plus importantes du commandement; c'est la mission essentielle de l'intendance... Bien souvent, au cours d'une longue bataille, la distribution d'un repas abondant et bien préparé ainsi que l'apport d'eau fraîche seront le meilleur renfort qu'on pourra donner à des troupes.

Le général von Blume termine son exposé de la bataille de l'avenir par quelques considérations sur l'influence que pourront avoir des ballons dirigeables perfectionnés. Dès aujourd'hui le ballon captif rend des services appréciables pour la reconnaissance des positions de l'adversaire et la détermination des ouvrages de fortification de campagne. Les ballons dirigeables faciliteront dans des proportions bien plus grandes la découverte des agissements de l'ennemi, de la répartition de ses forces, de l'emplacement de ses réserves. La navigation aérienne, une fois entrée dans le domaine de la pratique, exercera une influence considérable sur la stratégie :

Là où le général en chef tâtonnait jusqu'à présent dans l'obscurité, il aura désormais sous les yeux, pas toujours, mais souvent, la situation des troupes adverses et des siennes propres, comme les pièces d'un jeu d'échecs. Et il ne faut pas se dissimuler que c'est la défensive qui en tirera le plus grand profit. La supériorité de l'offensive, en effet, réside essentiellement dans la surprise, dans l'incertitude du défenseur subordonné à la volonté de l'assaillant. L'équilibre ne sera rétabli que si la navigation aérienne se perfectionne à un point tel qu'il devienne possible, grâce à elle, d'obtenir de haut en bas des effets destructeurs contre des retranchements...



Les opérations qui conduiront à la bataille et qui lui succéderont seront-elles modifiées? Sans doute, comme le dit justement von Blume, « les principes de la stratégie sont immuables ». Mais leur application évolue constamment : elle dépend des conditions de la civilisation et des moyens employés pour faire la guerre. Ainsi, même dans des régions très peuplées, on sera forcé d'utiliser plus fréquemment la tente et le bivouac. L'effectif des troupes qu'on pourra faire agir sur tel théâtre d'opérations sera souvent limité par la viabilité. Il serait chimérique de compter sur une offensive ininterrompue, comme les troupes allemandes ont pu le faire en 1866 et en 1870. Les difficultés de maniement des armées actuelles ont considérablement augmenté avec leur masse. Une plus grande mobilité, une direction plus habile peuvent compenser, et au delà, l'infériorité du nombre. En 1870, un corps d'armée prussien, avec ses bagages, ses trains et ses convois, avait, sur une route, une longueur de 27 kilomètres. Il en faut compter 49 aujourd'hui en raison de l'augmentation de l'artillerie, des sections de munitions et de vivres plus largement dotées. On ne pourra guère espérer d'ailleurs disposer de plus d'une route par corps d'armée. L'art de la stratégie sera de laisser le plus longtemps possible les colonnes séparées pour les facilités de l'alimentation et du mouvement, et de les rassembler à temps pour la bataille. On conçoit que plus les colonnes sont profondes et nombreuses, plus les difficultés sont grandes pour répondre à ces deux désiderata. Du reste, suivant le mot de Moltke, une concentration prématurée est une « calamité » :

Pour nous (Allemands) la conduite de la guerre avec une armée nationale nombreuse n'est pas nouvelle; ce qui nous manque, c'est l'expérience d'une guerre faite contre un adversaire qui dispose des mêmes moyens. Nous aurons donc à nous préoccuper de maints faits très différents de ceux qui se sont présentés en 1870. En particulier, nous ne pouvons pas compter avoir toujours la supériorité numérique, comme dans la lutte contre la petite armée française de l'Empire, ou nous trouver en présence, avec l'infériorité du nombre, de troupes aussi défectueuses que celles de la République de 1870-1871.

Bien qu'aujourd'hui, il y ait plus de soixante millions d'Allemands en face de quarante millions de Français, le général von Blume ne se déclare pas entièrement satisfait du peuple allemand qui, selon lui, a plus de besoins, plus de sentiments égoïstes et moins de patriotisme ardent et de force de résistance qu'en 1870. De plus, la propagande socialiste a eu de fâcheux effets. « Il est nécessaire d'avoir toujours présents à l'esprit ces causes d'infériorité et ces dangers pour les combattre énergiquement », d'autant plus que les liens qui rattachent l'armée à la nation sont de plus en plus étroits. L'un des éléments réagit constamment sur l'autre, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix.

Reste la question d'argent. Les dépenses de la guerre atteindront des sommes qu'on ne pouvait soupçonner il y a quarante ans. La campagne de Mandchourie a coûté à la Russie 4 605 millions de marks, et au Japon 2 424. Une guerre faite par l'Allemagne contre une grande puissance reviendrait à six milliards de marks. Il ne faut pas nous effrayer de ces chiffres, déclare le général von Blume. Il est moins difficile à l'Allemagne d'aujourd'hui de trouver et de sacrifier une pareille somme qu'à Frédéric II de se procurer cent millions. Mais il est non moins certain que les conditions économiques auront une influence bien plus grande que par le passé sur le cours et sur l'issue de la guerre. En aucun pays, elles n'ont subi depuis 1871 une évolution plus caractérisée qu'en Allemagne où l'agriculture dominait autrefois et où actuellement l'industrie et le commerce ont pris un développement considérable. Des crises économiques peuvent naître de l'état de guerre : rien ne peut mieux les conjurer qu'une extrême énergie dans la conduite des opérations. « Des succès rapidement décisifs relèvent remarquablement les âmes, dans la nation comme dans l'armée et font oublier bien des misères. » Sans doute, l'Allemagne n'est pas en état d'assurer complètement la navigation de sa flotte de commerce. Mais il est essentiel d'arriver à empêcher un blocus effectif de ses ports afin de pouvoir y faire entrer et en faire sortir des navires sous pavillon neutre portant des denrées qui ne soient pas contrebande de guerre. La flotte allemande doit être assez forte pour réaliser ce but.

Et le général von Blume conclut en insistant sur la nécessité

de perfectionner constamment l'instrument de guerre de l'Allemagne en vue d'un conflit qu'il juge inévitable et afin de débuter par une offensive foudroyante :

Il est nécessaire, disait avant lui von der Goltz, de nous convaincre nous-mêmes et de convaincre la génération dont nous avons à faire l'éducation, que *le moment du repos n'est pas encore venu*; que la prédiction d'une lutte suprême ayant pour enjeu l'existence et la grandeur de l'Allemagne n'est nullement une vaine chimère, issue de l'imagination de quelques fous ambitieux; que cette lutte suprême éclatera à son jour, inévitable, terrible et grave comme toute lutte de nations appelée à servir de prélude à de grandes révolutions politiques [1].

1. *Das Volk in Waffen.*

***

LETTRES A LOUISE COLET[1]

XIII

[Rouen], 15 août 1852.

Chère sœur, je suis, à la fois, bien touché de votre charmant souvenir et bien honteux de ne vous avoir point prévenue.

Que voulez-vous? j'avais oublié jusqu'à ma fête[2]! Je vous remercie donc du plus profond de mon cœur, pour cette nouvelle marque de sympathie et d'attachement. Nous sommes, en effet, destinés désormais à marcher côte à côte, comme le frère et la sœur, dans cette route si difficile et si encombrée de canailles : il faut nous tenir, nous aimer, nous aimer beaucoup, nous aimer trop, — ce sera juste assez. — Notre amitié est la consécration pure et sereine d'un grand et bel amour : nous nous donnons la main dans le cœur de Gustave, et nous formerons une trinité solide pour le bonheur, comme pour l'adversité, — si elle nous vient, et il faut espérer que nous méritons ses atteintes! — Gustave a vu déjà tomber à ses côtés des amitiés bruyantes et des enthousiasmes bavards : nous lui devons de grandes compensations et nous les lui donnerons, n'est-ce pas? nous qui savons ce qu'il est, et qui n'avons jamais douté! Comme sans vous, chère sœur, je me trouverais isolé

1. Voir la *Revue* du 1er Novembre.

2. Le second prénom de Bouilhet était Hyacinthe, que l'on fête le 16 août. *Louise* Colet, pour n'être pas devancée par *Louis* Bouilhet, le jour de leur fête commune, le 25 août, lui avait offert ses vœux à l'occasion de la précédente.

et malheureux dans ce grand Paris! Ce diable de Gustave que je n'ai jamais quitté, cette communauté de pensées, ces épanchements du dimanche, tout cela me navre et me fait triste et débile, au moment de tout perdre et de tout abandonner! — Et quel monde je vais aborder de front!

Enfin nous verrons, — et puis il faudra bien qu'il finisse par arriver, à son tour.

Adieu, bonne Muse, adieu. Je vous embrasse mille fois et j'attends votre nouveau conte avec une vive impatience. — Je suis très sensible aussi au souvenir de Leconte de Lisle. — Adieu.

Votre frère,

L. BOUILHET

XIV

Cany [1], 1er septembre 1852.

Au moment où j'ai reçu votre lettre, chère madame, je prenais la plume pour vous répondre enfin, car je suis deux fois en retard avec vous. Du reste, vous avez en partie deviné la cause. J'ai eu bien du mal à me remettre de mon indisposition. J'ai eu véritablement une fausse attaque de choléra, et, en arrivant à Cany, j'étais encore tout brisé. J'ai profité de l'invitation de mon ami Guérard [2] pour me plonger au fond de la campagne et j'y suis resté beaucoup plus de temps que je ne pensais d'abord, — mais enfin j'en suis revenu guéri; — le drame [3] seul en a pâti quelque peu. Mais la santé avant tout! J'ai donc trouvé chez moi, il y a trois jours seulement, votre double envoi du volume et de *la Servante*. Je vous en remercie mille fois ainsi que de votre aimable dédicace.

En relisant votre avant-dernière lettre, j'y vois que vous me soupçonnez de ne pas tout vous dire — ou peut-être d'altérer la vérité; je ne sais trop. — Ce qu'il y a de positif, c'est que je n'avais pas un mot à vous narrer. Réfléchissons, chère Muse: on altère la vérité dans un but quelconque, avec quelque intérêt particulier: — or, je vous le demande, qui me forcerait, moi,

1. Bourg de la Seine-Inférieure, où était né Louis Bouilhet, où habitait sa famille.

2. Un ami d'enfance qui habitait près de Cany.

3. *Madame de Montarcy*.

à vous dire blanc, si c'était noir? Vous m'avez prié de vous dire ce que je verrais là-bas[1]; — d'abord, j'y suis resté fort peu de temps, et malade encore. Nous avons lu ce que j'avais de mon drame, ce qu'il avait de sa *Bovary*, plus votre volume tout entier, que je lui ai ingurgité pièce à pièce, comme je vous l'ai dit. Plusieurs fois, j'ai prononcé le nom de Stello, sans qu'il m'ait rien répondu. Je vous ai donné son avis sur votre volume : il aime beaucoup *Apaisement* et moins les autres pièces. Malgré la lecture de vos vers, il ne m'a, en aucune façon, parlé de vous. Il était plus que jamais dans l'intention de partir pour le Midi; pourtant sa mère allait mieux. Enfin, il y a trois jours, il m'a écrit que, positivement, il ne ferait pas le voyage du Midi. Sa mère est guérie; il veut demeurer à Paris à la *fin d'octobre* : il y sera vers le 1er du même mois, pour son logement. Vous voyez qu'il ne perd pas de temps et vous pouvez juger de ma surprise à ce brusque changement de choses.

Je marche donc d'étonnement en étonnement; d'abord, pour ce qui le regarde, et un peu pour vous aussi, chère madame : car, en bonne conscience, je croyais les choses rompues définitivement de votre côté, — et votre indignation ne paraissait pas vouloir admettre l'idée d'un retour. — Je ne fais que constater les choses, je ne les juge pas. En matière de sentiment, les plus fins n'y voient goutte; j'excuse tout, et, après m'être étonné, je comprends généralement tout. Ce que je vous prie de croire, — et je le dis une bonne fois pour n'y plus revenir, — c'est que, n'ayant rien fait pour le détacher, je ne ferai rien pour l'empêcher de revenir, si bon lui semble. Je ne me sens pas d'un caractère à jouer le rôle de M. Robert dans le *Médecin malgré lui*. Entre l'arbre et l'écorce, on finit toujours par se pincer les doigts, et j'ai besoin de ma main pour écrire.

Adieu, chère Muse. Je serai chez Gustave le mardi 19 septembre, pas avant. Si j'ai dans cette entrevue quelque chose d'intéressant, je vous en ferai part, en vous écrivant de Rouen, et vous auriez la bonté, en cas de réponse, d'adresser votre lettre chez M. Mulot, 14, rue Saint-Denys, à Rouen.

1. A Croisset. — Il y avait alors un commencement de rupture entre Flaubert et Louise Colet.

Il est probable que je reviendrai à Paris, avec Gustave, vers la fin de septembre, mais le plus tôt que je pourrai, à cause de Jaccotet.

Je suis, chère Muse, votre tout dévoué

L. BOUILHET

P. S. — J'oubliais de vous dire, que d'après ce que j'ai compris de la lettre de Gustave, il habitera, à Paris, avec sa mère.

XV

Rouen, 10 septembre 1852.

Chère sœur,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Comme vous le dites, mes affaires paraissent aller un train raisonnable. Je suis bien curieux de voir cette lettre, mais fort embarrassé pour donner les vers en question ; ces beaux vers si émus qui ne sont que dans votre imagination et que votre lampe a dû brûler !

Enfin, chaque jour amène sa chance, nous verrons. Avez-vous lu, par hasard, le *Corsaire* du 7 septembre ? Il y a, sur mon compte, un article superbe de Guttinguer, — lequel article frappe du même coup la *Revue de Paris* et Gautier. Ça ne va pas me mettre en odeur de sainteté dans le cénacle ! — Je m'occupe de vous. Je dois recevoir demain cinq de vos volumes pour les journaux et rédacteurs de Rouen. J'espère que vous aurez des articles, la semaine prochaine, quoique, à vrai dire, on ne puisse guère compter sur tous ces marchands de coton.

Quel temps ! quel temps ! Je suis triste jusque dans les os ! Mes travaux stupides ne contribuent pas à me rendre joyeux. Gustave va bien ; — nous avons déjeuné hier ensemble et je l'ai embarqué pour les Andelys où il reste jusqu'à dimanche, jour de rendez-vous. — Son roman marche, avec des alternatives de joie et de découragement. Mais je suis tranquille pour le résultat final.

Et votre drame, prend-il de bonnes proportions ? Le mien a du mal à sortir de la coquille. Je suis tourmenté par un tas

d'idées intermédiaires, et, bien des fois, au lieu de faucher mon champ, je m'amuse à cueillir les bluets et les pavots rouges qui brillent dans les blés mûrs.

Au milieu de tout ce monde cadencé de Louis XIV[1], j'entends les clochettes de la Chine[2], ou les crotales du Bas-Empire[3]. Ce n'est pas le moyen d'aller vite, mais qu'y faire?

Si vous revoyez ma charmante lectrice, veuillez me rappeler à son souvenir. Et si elle daigne m'écrire, insinuez-lui de le faire le plus tôt possible, car je crains d'être en voyage dans une dizaine de jours.

Adieu, je vous embrasse de cœur et suis toujours

votre bien fidèle et dévoué

L. BOUILHET

XVI

29 septembre 1852.

Chère sœur,

J'attends avec bien de l'impatience le régal littéraire que vous nous promettez. Je relis bien souvent les beaux vers de votre dernier volume. Vous êtes dans une bonne et grande voie et je suis fort content que Cuvillier-Fleury ait été à peu près convenable pour vous. Dans son feuilleton, sous les reproches même, on sent percer son admiration pour votre beau talent. Cela m'a frappé ainsi que Gustave.

A propos, pourquoi donc supposez-vous que je pourrai jamais me brouiller avec vous? Je ne sais rien au monde, entendez-vous bien, qui puisse amener un pareil résultat.

Ce n'est pas bien, ma chère Muse, et j'ai envie de vous gronder. N'allez pas croire que je dis cela par curiosité, au moins! et que j'ai envie de savoir quelque chose! Mais je veux que vous ayez en moi une confiance aussi grande que celle que je vous ai donnée; quelque chose qui arrive, ne

1. On se rappelle que l'action de *Madame de Montarcy* a pour milieu la cour de Louis XIV.

2. Bouilhet étudiait alors la langue et les mœurs de la Chine, pour faire son conte chinois.

3. Parmi les Latins, il lisait surtout les auteurs de la décadence, comme le prouvent les notes nombreuses qu'il a prises après ces lectures.

doutez jamais de moi. Je vous aime pour vous, je vous aime pour lui. Comment voulez-vous que je me fâche jamais?

J'ai envoyé *Melænis* à Béranger, mais sans lettre. Je ne saurais réellement que lui dire et surtout comment excuser mon retard. J'attends Gustave dans un instant : il doit venir à Rouen pour quelques heures. Il va, sans doute, me donner de vos nouvelles. Moi, je pars demain pour la campagne, jusqu'à lundi prochain. Mon voyage a été retardé de huit jours.

Je vous remercie de lui avoir envoyé à Croisset la lettre de M. Azevedo[1]; j'ai pu la lire avant mon départ, le lundi matin. Elle est charmante, cette lettre, et je suis vraiment confus de tant de complaisance. Je vais, dans un instant, me consulter avec Gustave, sur la correction qu'il propose : voilà pourquoi je n'ai pas encore répondu. Si vous voyez M. Azevedo, soyez assez bonne pour le remercier de ma part et lui dire que je pioche ladite pièce, et que j'aurai l'honneur de lui répondre dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Et vous avez revu ma belle lectrice? Je pense comme vous qu'elle est encore un peu prise dans le jeune critique. Du reste, je n'en suis pas fâché (entre nous). Je suis en plein drame[2] : je tiens à mûrir cette liaison tout doucement. Je serais fort embarrassé si les choses marchaient trop vite : donc ne poussez que modérément à la roue. Le destin est un grand maître et ce qui est écrit est écrit.

Adieu, chère sœur, adieu; bonne santé et courage.

Votre bien affectionné

L. BOUILHET

XVII

16 novembre 1852.

Chère Muse, avant de commencer ma lettre, je veux vous répéter encore combien votre conte de *la Paysanne*[3] m'a remué profondément; c'est superbe, — et, corrigé, ce sera un

1. Il avait demandé à Bouilhet la permission de mettre en musique *la Chanson du Marchand de mouron* (*OEuvres*, p. 79).

2. Il s'agit, sans doute, du drame qu'il écrit : *Madame de Montarcy*.

3. Une des pièces du volume intitulé *Le Poème de La Femme* (1856). — V. *Corresp. de Flaubert*, IIe série, p. 166-170, 208, 212.

petit chef-d'œuvre. C'est, sans contredit, la meilleure chose écrite en cette année littéraire. Continuez, vous êtes en beau chemin. Si vous saviez comme je vous aime de nous faire d'aussi beaux vers que cela! Soignez bien la fin, surtout la découverte du cadavre : ça sera poignant.

Maintenant, je vais vous parler de *la Princesse*[1], que j'ai lue, deux fois, avec grand soin; — je me suis permis de marquer au crayon, sur le manuscrit, les vers très beaux. Ils sont moins nombreux que dans *la Paysanne*, mais je les trouve exquis.

L'ensemble, ou plutôt le sujet, ne me plaît pas dans *la Princesse*. Il manque de nouveauté; — et puis ce conte a l'air trop d'un plaidoyer pour la femme.

Vous êtes assez grand poète pour vous passer désormais de cette petite réclame utilitaire : laissons les journalistes porter leur pierre à l'édifice social. Cette maçonnerie ne nous regarde pas; — nous ferons, si l'on veut, des fresques sur les murs, mais voilà tout, je vous jure.

La Paysanne est une chose superbe, parce que c'est vrai comme la nature et qu'on n'y voit pas, un seul instant, l'avocat. *La Princesse* est un parti pris : toutes les filles de rois ne sont pas des anges blonds; tous les dauphins ne sont pas impotents. Quand Hélène épousa d'Orléans[2], c'était une union normale.

Du reste, je passerais sur la donnée si les détails étaient plus saisissants; — mais, à part *quelques très beaux vers*, l'ensemble ne remue rien de nouveau et votre *Paysanne*, avec ses dents de loup et ses poils de chèvre, mange et dévore votre malheureuse *Princesse*.

Et puis, savez-vous qu'au fond, c'est la même idée que *la Paysanne*? Savez-vous que Gros-Pierre, c'est l'époux débauché, le fiancé royal? Couronne ou bonnet de coton, c'est la même chose.

Je vous conjure très fort de ne pas laisser *la Paysanne* sans sœurs, mais il faut de grands contrastes, des couleurs tout à fait différentes. Non pas seulement à la surface, mais

1. Une autre pièce du même volume.

2. Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, avait épousé, en 1837, la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin.

surtout au fond même du sujet. Vous trouverez cette variété et cette haute indifférence gœthique en vous débarrassant du parti pris de réhabiliter la femme. Vous ne ferez rien pour elle et votre œuvre peut y perdre en largeur comme en puissance. — Je suis rude comme un sauvage, mais vous savez bien que je suis fier de vos succès comme des miens propres. Vous savez que *moi*, c'est *lui* et *vice versa* : donc vous m'écouterez avec indulgence. Je vous prédis dans votre talent une phase nouvelle, une révolution splendide; vous êtes assez intelligente pour tout entendre : on n'a de ménagements qu'avec les médiocrités. — Je lis sur votre manuscrit six titres de contes. *La Paysanne* a fait ses preuves. *La Princesse* est moins heureuse. Prenez garde à *la Prostituée* : ce sont des sujets bien traités déjà et d'ailleurs les hommes seuls peuvent s'y frotter. Il faut pour cela des expériences *in anima vili*! Vous nous ferez forcément une « Courtisane » de fantaisie ou d'imitation. Prenez garde aussi à *la Femme supérieure* : ça sent toujours le plaidoyer. Prenez garde aux George Sand et aux Staël. Comme je vous l'ai dit l'autre jour, le génie n'a pas de sexe. Voici un mot cocasse, mais que je crois vrai : *le génie est du neutre.*

La Servante, cela peut être superbe, à la condition de prendre une couleur bien différente de *la Paysanne*. *La Bourgeoise*, sujet magnifique. Voilà, madame, — bon! chère sœur, — mon humble avis, et il faut, en finissant, que je vous apprenne une bonne chose. J'ai reçu, avant-hier, *la plus délicieuse lettre du monde*. Je suis pris, réellement. Je viole mon serment de mutisme. Observez bien le vôtre, je vous en conjure : — ça gâterait tout, une indiscrétion!

Adieu, chère et bonne sœur, adieu; écrivez-moi.

Tout à vous de cœur.

L. BOUILHET

XVIII

5 décembre 1852.

Chère Muse, j'étais malade et cela vous expliquera mon silence prolongé. D'ailleurs, je voulais voir Gustave et me consulter avec lui au sujet de *la Paysanne*. Je vous ai mis, ce matin, une lettre de lui à la poste.

Mon avis s'est rencontré assez exactement avec le sien. *La Paysanne*, qui est déjà une très belle chose, doit être et sera un petit chef-d'œuvre. Voilà pourquoi nous avons noté, avec une fureur de cannibales, tous les vers qui sont faibles et même ceux qui ne sont pas très beaux. — Nous ne voulons dans ce collier que des diamants d'une belle eau. — Gustave s'est chargé de vous indiquer les vers à changer, si faire se peut. Quant à moi, je suis exaspéré contre le mot : « tablier », formant deux syllabes. Vous avez pour vous tout le monde, toutes les poétiques, même La Fontaine et les vieux poètes, qui disaient : « sanglier » de la même façon. Mais vous avez contre vous mon oreille que je crois fine, — ce qui ne l'empêche peut-être pas d'être longue. — Mais enfin rien ne m'en fera démordre. La poésie, c'est de la musique.

Passons maintenant aux observations de fond. Dans le départ des conscrits, il y a de fort belles choses; le mouvement est naturel et remplace avantageusement le morceau sur la guerre. Gustave vous indiquera les taches que nous y avons remarquées, mais en petit nombre.

Quant à la fin, elle me paraît manquée. C'est fait trop vite, on le voit au style; — et puis, je n'aime pas la disposition. La fin, c'est grave dans une œuvre. Il faut débâtir bravement tout cela, et, dans les décombres, vous retrouverez encore plus d'un bon vers à employer pour le nouvel édifice.

La mort de la Paysanne est trop rapide, trop en style de narration : il faut jeter autour de toute cette agonie du sentiment en masse et de la poésie. Elle meurt trop dramatiquement, trop vite; qu'elle ne tende pas les bras, qu'elle s'affaisse dans une sorte de doux idiotisme, et que son âme s'en aille avec aussi peu d'effort que le parfum des romarins, enlevé par la brise. Et puis, appuyez sur cette situation, — vous êtes en plein dans le sujet; — nous l'avons vue glaner, vivre, aimer, souffrir, nous avons le droit de voir longuement sa mort.

Maintenant, pas de transition, pas de phrases rétrospectives; — pas de coup d'œil historique sur la guerre et sur Jean. Mais Jean lui-même, Jean qui *ne va pas aux Invalides*, et qui, après de longues années, oublié sur les pontons, n'a rien de

plus pressé que de revoir Jeanneton, dont il ne connaît pas la mort. — S'il est invalide, il ne pourra s'absenter ; il ne laissera pas son pain de gaieté de cœur et j'ajoute qu'il eût été un *monstre d'ingratitude*, comme on dit.

Jean arrive donc avec ses vêtements, moitié bourgeois, moitié militaires, dans un assez triste état, mais le cœur soutenu par le souvenir et l'espérance. Là, il faut peindre son entrée dans ce village où est mort maintenant tout ce qu'il a aimé. — Sa douleur d'abord; — puis, l'engourdissement de l'habitude; — enfin, le besoin de vivre : il ne sait à quoi employer ses bras. — Pour motiver son introduction dans le cimetière, je pense qu'il faut *faire régner une épidémie dans le pays : personne ne veut être fossoyeur, Jean se charge de cet office.*

Le cimetière, devenu trop étroit, regorge ; il est fouillé de tous côtés : c'est là que le vieux soldat retrouve le cœur d'or, — non pas à *trois vertèbres* précisément, mais aux vertèbres du cou (le nombre exact est sept; il est, je crois, inutile de le dire). — Il peut y avoir là un mouvement naturel et brutal assez poignant. — Le vieux grognard réduit à la misère a une joie énorme en apercevant cet or parmi les détritus du cadavre. Il croit à une bonne aubaine. Sa main se crispe, son œil étincelle de convoitise; il saisit le cœur, le retourne, l'ouvre : — vous voyez l'effet. — Il reste anéanti et une grosse larme roule sur sa joue ridée et tremble dans ses moustaches grises.

Je crois que cette disposition de la fin prêtera mieux à la poésie : — l'arrivée du grognard au village ; — le peu de gens qui le reconnaissent ; — les enfants pour qui il est une bête curieuse ; — sa misère ; — son désespoir ; — son abrutissement graduel de vieille ganache ; — puis l'épidémie, — son entrée au cimetière, qui ne réveille même plus en lui le souvenir du passé, — fonction brute et machinale, — et enfin le réveil, le cœur d'or, la lettre. — Tout cela doit être à la fois assez court mais posé : pas de style narratif, *de la peinture.*

J'oubliais de vous dire qu'il faut absolument retrancher le mouvement contre la guerre, lequel vous avez malicieusement passé en fraude, à un autre endroit du poème : — je l'ai découvert et je le traque.

Voilà, chère et bonne Muse, ce que je pense, et ce que je ferais en pareil cas. Vous me pardonnerez mon ton doctoral,

en faveur des intentions, vous rappelant que je ne suis critique que pour les personnes que j'aime bien.

J'ai vu l'histoire du jasmin, et je ne vous cache pas que cela m'a fait plaisir. Dernièrement, j'ai reçu une lettre de M. Azevedo, à propos d'une barrique de vin, changée en nourrice et destinée à Félicien David. Je me suis occupé de cette affaire, mais avec assez peu de succès. — M. Azevedo, dans la même lettre, me parle d'un article sur *Melænis*, prêt à paraître dans la *Revue Musicale*. Je pense qu'il me l'enverra. Dans tous les cas, serez-vous assez bonne pour m'avertir lors de la publication, si vous en entendez parler?

Adieu, chère sœur; vous aurez du mal à lire mon écriture, car j'écris à toute vapeur, étant fort surchargé de besogne aujourd'hui. Heureusement que nous nous entendons à demi-mot. Veuillez, à l'occasion, présenter mon respect à M. Babinet : c'est un homme pour qui j'ai une estime profonde, — et croyez-moi bien toujours,

votre dévoué,

L. BOUILHET

P. S. — Lisez le *Livre posthume* dernier numéro de la *Revue de Paris*.

XIX

18 janvier 1853.

Chère Muse,

Chère Muse, vous m'en voulez peut-être et vous en avez bien le droit. Aussi je vous demande pardon, en toute humilité : je suis un paresseux, un indigne, mais je ne veux pas que vous doutiez de mon éternel attachement. Vous avez dit à Gustave : « Bouilhet m'aime-t-il moins? » Ce n'est pas bien, cela. Je vous aimerai moins quand je mourrai, voilà tout.

Je suis enchanté de la fin de votre beau conte de *la Paysanne* : c'est une œuvre solide. Nous avons été des censeurs féroces, nous allons devenir des admirateurs à toute outrance! Vous êtes poète jusqu'au bout des ongles, mais vous avez la facilité méridionale, et voilà ce qui nous exaspère, nous autres, poètes du Nord, qui marchons lentement dans la pensée et surtout dans la phrase. Vous écrivez aussi vite que vous pensez. Cela

est merveilleux; mais cette improvisation, si elle fait jaillir çà et là des vers sublimes, ne constitue que rarement un ensemble irréprochable. Aussi votre Paysanne, qui doit à votre nature exceptionnelle ses plus beaux traits, ses mouvements les plus larges, n'est devenue un chef-d'œuvre que grâce à votre seconde main, à votre persévérance artistique; merci, chère Muse, pour cette belle et bonne chose. Voilà maintenant votre route ouverte. A l'improvisation première, dont nul n'a été mieux gratifié que vous, vous allez joindre toujours la sévérité de la forme et la lenteur de l'exécution.

Vos premières œuvres, toutes lyriques, pouvaient, à la rigueur, s'élancer de votre cœur, d'un seul jet. Votre dernier volume — cette charmante préface de *la Paysanne* et des œuvres à naître — marque dans votre talent une phrase nouvelle. Heureux, madame, les artistes qui ont ainsi des jeunesses vigoureuses, après les mille bruits de la publicité; ils sont rares, surtout de notre temps, où toutes les gloires sont en décrépitude.

Adieu, adieu! Je ferai mon possible, pour être à Paris avec Gustave dans quelque temps, bien que la chose soit assez difficile pour moi, à cause de ma chaîne[1]. Bien des sentiments m'attireront à Paris... Ne riez pas; je suis devenu tendre et sensible, comme un berger de Florian — et je larmoie comme un vigne coupée!

Allons, bonne santé, bon courage! Si vous voyez l'aimable lectrice, présentez-lui mon respect. — Et je vous embrasse.

L. BOUILHET

XX

12 février 1853.

Ah! chère et bonne sœur! Quelle charmante lettre et comme tout votre cœur est là! Votre amitié peut consoler de bien des amours!

Oui, vous avez raison. J'aimerai la Muse, la poésie, l'art. — Gustave a été plus heureux que moi : il a trouvé tout cela dans la femme aimée. Moi, je vais reprendre mes bonnes allures d'autrefois; si je ne chante plus la femme, je chanterai les

1. Voir plus loin, page 296, note 1.

mastodontes[1]; j'aurai des vers moins tendres, mais ils seront durs et sonores comme l'airain. Vous verrez, vous qui ne doutez pas de moi : je veux devenir féroce. La route que je prends est longue et rude. On doit marcher plus vite en se débarrassant du poids de son cœur.

J'en garderai cependant assez pour vous aimer toute ma vie, chère et douce Muse! — L'autre soir, quand j'étais bêtement triste, vous avez été, tour à tour, ma mère et ma sœur! Vous avez été plus encore, je veux dire l'espérance, la consolation, l'orgueil : merci!

Elle[2] m'a écrit; elle n'est pas venue — et elle veut que je l'aime encore!

Moi qui ne comprends rien à toutes ces subtilités-là et qui lui donnais franchement toute mon âme, j'en arrive à la détester. Je voudrais pourtant être calme, car la haine, c'est aussi l'amour; ça viendra. J'ai bien commencé; j'ai écrit trois lettres, que j'ai brûlées successivement : samedi, aujourd'hui, elle ira à la poste et ne trouvera rien. J'avais également commencé une pièce furibonde, mais j'y renonce, sans en avoir transcrit un seul vers, et je me précipite vers mes *Fossiles*. Je vais travailler jour et nuit, puis viendra le drame[3], et j'irai de l'avant sans m'inquiéter des corrections de détail : il sera toujours temps d'y revenir.

Je vous en supplie, ne me parlez plus jamais de cette femme, dans vos lettres. C'est un rêve absurde dont le réveil a été douloureux, mais dont je rirai quelque jour. Donc, c'est convenu, je ne veux savoir, ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle pense. Nous ne sommes point créés l'un pour l'autre. Je ne sais ni me tortiller avec grâce, ni me cambrer en inspiré, ni jongler avec les paradoxes, en faisant le beau sur les pattes de derrière. — Surtout je ne sais pas, quand j'aime réellement, le moment précis où l'on emporte la place. Pourquoi allait-elle chercher un poète, s'il lui fallait un épagneul?

Assez là-dessus. Je ne vous remercie pas de votre aimable accueil. Les cœurs comme le vôtre trouvent leur plaisir dans

1. Allusion aux *Fossiles*.
2. La « belle lectrice. »
3. *Madame de Montarcy*.

l'acte même. Vous ne doutez pas de mon entier dévouement et je ne vous demande que de le mettre à l'épreuve.

Ah! je vais redevenir homme!

Vous faites bien de garder Gustave jusqu'à mardi. Pour sa santé comme pour son travail, un peu plus d'agitation ne fera que du bien. Il n'a pas un génie soumis aux circonstances; mais la machine humaine, quoiqu'on die, a ses faiblesses et ses lassitudes, et l'on ne pond pas la *Bovary* sans quelques secousses physiques.

Adieu, adieu! Écrivez-moi souvent. Je vous embrasse encore et encore.

Votre frère dévoué,

L. BOUILHET

XXI

11 mars 1853.

Ma chère Muse, vous prenez les choses trop vivement. Je suis entièrement de votre avis pour le chant des Barbares[1]. Il est très possible qu'il ne rentre pas dans votre idée et même dans la pièce : il faut songer à la promptitude avec laquelle il a été rattaché à l'ensemble. Je voulais plutôt vous marquer l'intention, vous proposer un plan, et je comprends parfaitement que, n'étant pas convaincue, vous n'adoptiez point ce mouvement : agir par complaisance serait une faiblesse; seulement, je suis plus certain des corrections de détail. Je vous supplie, pesez encore tout cela. Voyez froidement, — isolez l'auteur, — et jugez votre pièce comme une étrangère. Certes nos corrections ne sont pas parfaites : nous n'avons pas eu le temps. Mais nous avons voulu lier, nous avons voulu ramener au temps convenable les verbes échappés; nous avons marqué les assonances fâcheuses; nous avons gratté çà et là les aspérités de votre belle statue grecque : pour moi, c'est évident comme de l'arithmétique. Il suffit d'une tournure lente, d'une rime molle, d'un vers mal porté, pour donner, même aux belles choses, un air incomplet et grêle. Les Grecs, que vous peignez si bien, étaient intraitables sur ces détails-là. C'est en leur nom que je vous demande moins de précipitation

1. Allusion à la V[e] partie du poème de Louise Colet : *l'Acropole d'Athènes*. — Cf. *Quatre Poèmes* (1855).

dans votre décision dernière. Je ne tiens pas à nos corrections, trouvez-en d'autres, — mais, à coup sûr, les endroits notés sont défectueux.

Vous parlez d'amour-propre. Je sais bien qu'il ne peut y en avoir. Nous sommes tous trois en communauté d'art. Comme les arbres qui se touchent dans le ciel, nous avons mêlé nos branches et nous nous prêtons nos nids et nos brises. Là n'est pas la question : il s'agit d'avoir le prix[1]. Je suis à votre disposition pour la démarche que vous attendez de moi. Je désire bien pouvoir quelque chose qui vous soit agréable : ainsi communiquez-moi cela.

Adieu, adieu : Gustave vient d'arriver. — Il n'est pas content, mais il se calmera; et d'ailleurs sa colère vient de sa tendresse. Vous ne pouvez pas vous en plaindre. Il est de granit, c'est vrai, mais vous êtes un peu de marbre aussi. Vos opinions extrêmes, comme toutes les opinions puissantes, se heurteront encore plus d'une fois. Mais je serai là entre les deux pour arrêter le choc ou amortir le coup.

Vous allez revoir votre pièce, n'est-ce pas? oi qui ne suis ni de granit ni de marbre, j'ai la ténacité rancuneuse des Normands. Émondée, polie, raccourcie un peu, votre pièce sera une fort belle chose et qui n'aura rien d'académique, je vous jure.

Adieu encore, et soyez donc bien certaine que je ne puis vous en vouloir. Gustave vous renvoie mes notes. Elles vous serviront toujours pour les endroits à changer.

Tout à vous de cœur.

L. BOUILHET

XXII

17 avril 1853.

Chère Sœur,

Les nouvelles que vous me donnez me sont bien agréables, je vous jure. *La Paysanne* publiée aura nécessairement un grand succès, parmi tous ceux qui sont encore fidèles à l'art. Mais, voyez-vous, quel mal et quels obstacles, sitôt qu'on

1. Le poème de Louise Colet fut couronné par l'Académie Française, en août 1854.

veut produire quelque chose d'original et d'écrit! Ce serait à décourager des convictions moins robustes que les nôtres; heureusement, avant le succès, nous cherchons le beau et le vrai.

J'ai bon espoir pour la publication de *Melænis* chez Charpentier; mais, au cas de non-réussite, j'ai pris mon parti d'avance et je ne perdrai pas la tête pour cela. Je suis tellement dégoûté de la littérature pratique que je suis tout triste d'arriver à Paris, ce rêve de ma jeunesse. Enfin, nous verrons. Voici le temps qui marche et nous nous reverrons bientôt à Mantes, avec le beau temps et l'espoir; je vous lirai la suite de mes *Fossiles*. C'est bien long et bien dur à faire, mais je suis trop loin maintenant pour reculer. Tant pis pour mon drame, qui dort en attendant! Il faut toujours suivre son caprice, sous peine de résultats pénibles et incomplets. Gustave se porte fort bien et travaille de même. Il a reçu, ainsi que moi, le *Livre posthume,* avec une dédicace assez froide et strictement convenable. Nous avons répondu, chacun de notre côté, assez laconiquement. Je vous remercie de nous avoir procuré les poésies de Leconte de Lisle[1]. Il y a de grandes et belles inspirations; c'est une véritable nature de poète. Quel âge a-t-il? Il lui manque encore beaucoup dans la forme, et surtout dans le style; il est plein d'inexpériences, et, malgré cela, il est grand et vigoureux. Il y a deux ou trois pièces magnifiques, et le début du poème oriental[2] est superbe, avec ses animaux qui fourmillent et les trois sages, assis dans les roseaux. — Un garçon avec lequel il faudra compter : il a toute la vertu d'un véritable artiste.

Adieu, chère Muse, adieu. Du courage, toujours! du courage, quand même! Vous êtes dans une belle et bonne voie. Qu'importent les imbéciles? Et, d'ailleurs, vous l'avez vu l'autre jour, le beau produit toujours son effet, même sur le bourgeois.

Tout à vous de cœur et d'esprit,

L. BOUILHET

1. *Poèmes Antiques,* publiés l'année précédente. — Bouilhet paraît écrire indifféremment : « de Lisle », « De Lisle », « Delisle » : l'orthographe des originaux a été maintenue.

2. *Poèmes Antiques, Bhagavat.*

XXIII

24 mai 1853.

Ma chère et bonne sœur, excusez mon retard, je vous prie : il est bien involontaire. Accablé de sotte besogne et de vers difficiles, j'ai remis de jour en jour une lettre déjà écrite depuis longtemps dans mon cœur.

J'ai été bien touché, je vous jure, des éloges que vous me donnez; leur exagération même part d'un naturel si franc et si sincère que je les ai acceptés, les larmes aux yeux.

Cela m'a donné ce grand courage nécessaire aux bonnes œuvres. Merci, chère Muse; allez, nous irons bien tous trois. Je n'ai pas reçu de lettre de la diva. A vous dire vrai, à part l'amour-propre, cette passion si sotte, je ne tiens plus guère à cette fantaisie. J'aurais voulu, à défaut de quelque chose de grand (on n'a pas toujours la chance de Gustave), au moins une nature bonne et franche, une intelligence qui accepte et non une médiocrité qui commande.

Votre *Paysanne* est une belle chose. J'en ai fait venir ici. Tous mes élèves[1] l'ont dans les mains. Je chauffe la vente, mais Rouen est une pitoyable ville.

Nous avons ici Rachel, elle fait fureur. Toutes les brutes sont en extase; on se tue aux portes du theâtre. Les imbéciles se rengorgent et disent : « Eh bien! messieurs les romantiques? etc... » — C'est un des spectacles les plus navrants que je sache. Je n'aime pas Racine, mais je le comprends mieux que nos marchands de coton filé. Leur enthousiasme de convention va me donner des attaques de nerfs!

Il y a des jours où l'on voudrait être mort; avez-vous quelquefois songé sérieusement à ce grand calme de la tombe? Comme on doit bien dormir, dans ce lit de glace! Je porte le bourgeois sur les épaules. Pour me guérir, tous les murs de Rouen ont pour affiche *l'Honneur et l'Argent* de ce bon Ponsard.

Je vous demande pardon de toutes mes divagations. Mais je suis exaspéré aujourd'hui, je vois tout en noir.

La France est décidément fort bête et je rougis de deux choses : d'être Français et d'être chrétien.

1. Bouilhet, besogneux, s'était associé avec quelques amis pour préparer des élèves au baccalauréat.

Adieu, adieu, je vous embrasse mille fois. Je vous expédierai un de ces jours ma satire à Barthélemy[1], mais pour vous seule. Écrivez-moi quand vous aurez un moment à perdre et croyez à mon entier dévouement.

Votre frère,

L. BOUILHET

Que devient de Lisle?

XXIV

7 juin 1853.

Deux mots seulement, chère sœur, et avec une plume de fer, ce qui est atroce.

Je vous remercie mille fois de votre bonne et longue lettre; Gautier est un sot, et voilà tout. La diva m'a écrit, mais avec une insignifiance déplorable.

J'ai lu chez Gustave les insultes à *la Paysanne*, dans ce journal ordurier dont j'ai même oublié le nom. Si j'avais besoin d'une preuve pour être certain du mérite de votre poème, cette basse et ignoble diatribe me ferait votre admirateur. Soyez tranquille : le calme sied à la force.

Vos premières œuvres, applaudies sans réserve, révélaient un poète véritable; l'artiste n'y était pas encore. Aujourd'hui vous avez fait un pas immense, vous avez foulé aux pieds cette sotte distinction des sexes et vous avez été virilement belle : et vous croyez que les médiocres vous pardonneront cela? Non, chère sœur! vous serez reniée, insultée, découragée, par les imbéciles et par les pédants, ces deux plaies de l'art. Mais, vous voyez, il est bon de se dire quelquefois, même dans les heures désespérées : « Je n'ai qu'à mourir pour avoir ma couronne et ma gloire incontestée. »

La Paysanne est de ce tempérament-là. Ce n'est pas une Graziella diaphane, ou une Léonce impassible. C'est une femme vivante et robuste, qui a du sang vrai et des douleurs réelles : cela résiste à tout. Pardonnez-moi ce bavardage et ces naïvetés de M. de la Palisse, mais je suis furieux contre la stupidité de vos Parisiens.

1. Satire inédite de Louis Bouilhet, contre Barthélemy, l'auteur de *la Némésis*; — Flaubert en cite quelques vers dans la *Préface* des Dernières Chansons :

A quoi bon réveiller ton ardeur famélique?...

Je sais bien, allez, que *Melænis* aura ces mêmes outrages : les libraires n'en veulent pas et les journaux la déchireront. Mais tant mieux : c'est qu'il y a là quelque chose. Je n'ai peur que des applaudissements unanimes.

Adieu, adieu, bonne et grande sœur! — Aimez-moi toujours, pour me rendre fier et heureux. Nous nous consolerons ensemble de ces injustices aveugles et, quand Gustave sera là, notre trio deviendra une armée.

Je vous embrasse et vous souhaite courage et santé.

Votre dévoué frère,

L. BOUILHET

XXV

30 août 1853.

Comme vous, chère sœur, je me trouve privé d'une *moitié* de moi-même, — et, par parenthèse, si nous en avons chacun une, je me demande ce qui lui restera. N'importe, il s'arrangera comme il pourra. —.Gustave est donc à Trouville. Me voilà plongé en pleine bourgeoisie, sans mon contre-poison hebdomadaire.

J'ai appris que votre nouveau conte allait fort bien, et, comme vous pensez, je l'attends avec avidité : il faut un pendant à *la Paysanne*; il faut deux soufflets aux imbéciles.

Je pioche toujours ma pièce antédiluvienne; je voudrais bien être sorti des descriptions, je commence à en avoir assez. Et puis je suis impatient de voir la tournure générale du poème, avec sa partie philosophique, et l'épilogue lyrique de la fin! On n'est jamais certain de son œuvre avant le dernier hémistiche du dernier vers. — L'art comme nous le pratiquons, chère Muse, est une besogne assez rude. Il y a des jours où j'aimerais mieux remuer des barriques sur le port.

J'ai quitté Gustave bien portant. Je ne le reverrai que dans une grande quinzaine. Moi-même, je profiterai de son absence pour voir un peu ma famille. Et puis, à bientôt nous autres!

L'idée d'aller à Paris me met tour à tour dans les états les plus différents : je suis heureux, je me sens libre; puis je songe que j'entre dans ma tombe, que je ne sortirai plus de là et que, sur deux ou trois chances heureuses, j'en ai des centaines pour échouer.

Du reste, ces considérations peu joviales ne m'ébranlent aucunement dans mon idée; mais il y a pour moi une si grande distance entre l'art et le métier d'artiste que j'en reste *stupide*, comme dirait le grand Corneille.

Adieu, adieu. Je vous embrasse mille fois. Rien de neuf de la diva. Gustave m'a conté toutes ses aventures, que j'ai savourées longuement. Écrivez-moi. Bonne santé, et du courage toujours!

Si vous rencontrez de Lisle, dites-lui que je l'aime beaucoup.

Votre frère bien dévoué,

L. BOUILHET

XXVI

21 septembre 1853.

Chère sœur,

Je vous remercie de votre bonne lettre, et je suis heureux de savoir que votre inspiration va toujours son train. Pendant que j'y pense, et avant toute chose, je réponds à votre question pour le mot : « milieu ». « Milieu » n'a que deux syllabes, c'est une chose positive; tous les classiques le comptent ainsi et les modernes s'y sont conformés. Rappelez-vous *le Feu du ciel*, d'Hugo :

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu;
Lui seul en sait les bornes,
En marque le *milieu*!

La lettre de de Lisle m'a fait plaisir, elle respire un bon garçon. J'aime sa parenthèse, — mais j'espère qu'il ne retournera pas si vite parmi ses sauvages. D'ailleurs, il n'en manque pas à Paris.

Quant à moi, j'ai la tête obstruée par les affaires matérielles, et *les Fossiles*. Tout cela se croise et s'agite ensemble : *fiat lux*!

Les Fossiles vont bien lentement.

Je suis en pleine métaphysique maintenant, sans lyrisme, et sans narration — c'est atroce. J'ai peur de tomber dans l'école philosophique. Si ma pièce est terminée pour la fin d'octobre, ce sera fort heureux; je ne l'espère qu'à moitié. Dans tous les cas, j'arriverai à Paris; mais j'aurai le bonheur

de vous voir avant cette époque : je compte aller à Paris vers la moitié d'octobre, pour prendre un logement.

Point de nouvelles de la diva; c'est chose finie désormais.

La *Revue de Paris*, au moment où je croyais également tout terminé, vient de publier quatre pièces de moi[1].

Vous les connaissez toutes.

Adieu, chère sœur, bonne santé, bon courage; Gustave se porte à merveille. Nous faisons, tous les dimanches, des courses incroyables à travers bois. Nous buvons avidement ce qui nous reste d'été et de soleil.

Moi, je pars ce soir même pour voir ma mère. J'y resterai quelques jours. J'espère avancer ma pièce et je reviendrai à Rouen dans huit jours.

Adieu, adieu encore. Je vous embrasse mille fois.

Votre bien dévoué,

L. BOUILHET

XXVII

7 octobre 1853.

Chère sœur,

Si j'ai tant tardé à vous répondre, c'est que je croyais pouvoir vous annoncer le jour précis de mon voyage. Je suis obligé de le retarder de quelques jours et il faut que je vous dise combien votre dernière lettre m'a fait plaisir. Elle a été le premier bonjour que j'ai reçu en arrivant de la campagne. J'accepte avec bien de la reconnaissance votre aimable invitation. C'est vous faire un tort gratuit que de croire que je puis vous mettre en balance avec le monsieur que vous savez.

Je vous donnerai la preuve du contraire en me logeant dans votre quartier; je crois qu'on doit y travailler mieux : c'est le berceau de *la Paysanne*, je veux y mettre mes enfants en nourrice, pour qu'ils soient sains et forts et qu'ils sentent aussi le serpolet et la verveine.

J'aurai grand plaisir à connaître Delisle. Autant que je puis en juger d'avance, nous formerons là-bas une bonne trinité, puisque le Grand Crocodile de Croisset ne veut pas se laisser amollir : quelle carapace! Il pioche toujours, s'indigne,

1. Voir, dans le numéro du 15 septembre 1853, les pièces intitulées : *Printemps*, *Chanson d'Amour*, *Flux et Reflux*, *Savez-vous pas...*

se démène, se désespère, jure, crie, et fait de belles choses. — C'est son caractère comme ça : laissons passer la justice de Dieu.

Puisque nous serons seuls le jour de mon arrivée, qui sera, je crois, le jeudi, non pas de la semaine prochaine, mais de l'autre, nous lirons posément *la Servante* et *les Fossiles*, — lesquels malheureusement ne sont pas terminés : c'est un terrible sujet. Je ne sais par quelle fatalité de naissance nous allons chercher régulièrement les matières les plus rebelles. Je vous remercie d'avoir donné *Melænis* à Villemain. Ces animaux-là peuvent quelquefois être utiles, par hasard, une fois dans leur vie, en se trompant.

Je vois d'ici des vers latins sur *les Fossiles*, des hémistiches d'Horace et de Virgile appliqués aux mastodontes ! Et quelles apostrophes à *Cuvierus !* et quelles exclamations dans le goût de « *mirabile dictu !*... chose étonnante à dire !... » La lettre du père Babinet est splendide.

Adieu, adieu, à bientôt maintenant !

Votre bien dévoué,

L. BOUILHET

XXVIII

24 octobre 1853.

Chère et bonne sœur,

J'ai reçu vos deux charmantes lettres, et il faut, avant tout, que je vous remercie mille fois de toutes vos bontés ; désormais, entre nous, c'est jusqu'au dernier soupir. J'ai vu Gustave ; il avait corrigé ses Comices, qui sont fort bons maintenant. Il vous aime à sa manière, n'en doutez pas, chère sœur ; il vous aime comme il peut aimer ; il n'aura jamais d'autre affection. Mais il a la peau dure, ce crocodile. J'ai été ému, éloquent, je l'ai ébranlé, tellement que j'ai cru d'abord avoir gagné la partie. Je me disais : « Il viendra, il ne nous laissera par seuls !... » Hélas ! deux heures après, l'écaille lui était repoussée au dos ; le hérisson s'était mis en boule. Pourtant, tout n'est pas désespéré. Nous le tourmenterons, nous le fatiguerons ; seulement, mettons-y de l'adresse, de l'ensemble et de la modération. — Je lui ai parlé de votre beau poème ; j'y ai moi-même beaucoup réfléchi. Ce sera superbe, soyez

tranquille. Il faudra, je crois, adoucir le *fameux Lionel*. Voilà tout !

Nous avons été bien loin l'un et l'autre dans notre douloureuse conversation. Gardons-en le secret au fond du cœur, — et, si nous souffrons, souvenons-nous que nous souffrons à deux : c'est toujours une consolation.

Je vous écrirai sous peu de jours, — et, puisque vous êtes si bonne, vous jetterez un coup d'œil sur mes meubles. A vous dire vrai, je suis bien honteux d'occuper vos heures à de pareils détails ; mais je crois sincèrement qu'en toute occasion vous agirez de même envers moi et j'attendrai avec impatience le moment de vous rendre service et de vous être agréable.

Je ne sais ce que vous voulez dire par ce « ballet emprunté à *Melænis* ». Je n'ai rien vu de cela. Je suis bien heureux que mes *Fossiles* vous paraissent une bonne chose. L'opinion de Babinet et de Delisle me flatte aussi infiniment. Je vous dirai de vive voix tout ce que je pense de Delisle, lequel j'admire du fond du cœur et sans restriction ; mais la sympathie n'est pas encore venue. Ne lui en dites rien et tâchez de savoir, au fond, quel effet je lui ai produit.

Adieu, chère Muse, adieu ; il y a des circonstances où je ne comprends pas Gustave. Je l'ai tellement navré, peiné hier, qu'il m'a dit : « Tu es trop dur pour moi. » Ma parole d'honneur, je ne l'ai pas été assez encore.

L'idée de publier avec Furne me paraît excellente. Laissons M. Babinet parler à Buloz : cela n'engage à rien et pourra me donner une position avantageuse vis-à-vis de la *Revue de Paris*.

Je vais me mettre avec rage à mon cinquième chant des *Fossiles* ; il sera fini, j'espère, pour mon arrivée à Paris, et le sixième ne sera pas long à faire [1].

Adieu, adieu, je vous embrasse mille fois et vous remercie encore. Vous aurez du mal à lire cette lettre, mais je suis bien pressé aujourd'hui et je mange la moitié de mes mots.

Votre frère bien dévoué,

L. BOUILHET

Il viendra avec moi, à Paris, à mon premier voyage.

1. *Les Fossiles* furent publiés dans la *Revue de Paris*, le 15 avril 1854.

JEUNE TURQUIE

5 *Septembre. Harmanly.* — Le train conventionnel s'arrête vers huit heures du soir. La gare d'Harmanly, frontière bulgare, tout illuminée, toute pavoisée aux couleurs turques et bulgares entremêlées, est remplie d'hommes et de femmes revêtus du costume national. On attend le lendemain des délégués ottomans auxquels on offre un banquet amical, pour fêter la nouvelle Constitution : sans doute on veut répondre aux bruits qui représentent les Bulgares comme hostiles au triomphe des Jeunes Turcs. L'apaisement momentané de la Macédoine et le désarmement des bandes ont rendu l'espoir d'une vie tolérable aux populations macédoniennes. Voilà donc écrasées, disait-on, les ambitions bulgares, et perdu tout le fruit du travail des Comitadjis : si les Turcs donnent aux vilayets un régime équitable, les paysans deviendront réfractaires aux propagandes ; triste perspective pour les Organisations Intérieure et autres... C'est pour protester contre ces mauvais soupçons que les Bulgares d'Harmanly ont invité leurs voisins Turcs et leur préparent un cordial accueil.

6 *Septembre. Mustapha Pacha.* — Frontière turque. On fait la revision des passeports. Plusieurs voyageurs n'en ont pas. Un secrétaire de l'Ambassade d'Italie se borne à exhiber sa carte de visite. En excellent français, d'un ton sec, le fonctionnaire turc répond qu'il le connaît fort bien, mais que sa qualité ne le dispense pas de la formalité du passeport à laquelle s'astreint son chef lui-même, l'Ambassadeur : « Tant que les

règlements seront en vigueur, ce n'est ni à vous, ni à moi de les abolir. Je vous laisse passer, sous réserve d'une protestation à votre ambassade. » Un autre voyageur, également dépourvu de passeport, présente aussi sa carte. C'est un Grec Ottoman; sur la foi de l'amnistie, il est revenu précipitamment d'exil, sans avoir le temps de se munir de la pièce légale : « Voulez-vous de moi, tout de même? ajoute-t-il avec quelque anxiété. J'avais hâte, après huit ans d'absence, de rentrer. — Passez, monsieur, » dit très doucement le Turc.

Les fonctionnaires n'appliquent donc plus le « iassak[1] », avec l'imbécile entêtement d'un caporal de consigne, ils l'interprètent avec discernement et bienveillance. La visite de la douane se passe dans des conditions de facilité jusqu'alors inconnues.

Stamboul. — Suivi d'un portefaix chargé de mon bagage, je gagne rapidement le pont qu'obstrue la foule bariolée, marchands ambulants, Kurdes, mendiants, files de chameaux, d'ânes, de voitures, femmes, péagers qui emboursent et rendent la monnaie du métallique exigé pour le péage. Je m'embarque par le premier *Chirket*[2] pour Thérapia. Laissant derrière nous le miraculeux panorama de Stamboul, sous un soleil éclatant que nimbe une brume légère, nous dépassons vite Kabatache et le Palais de Dolma Bagchté qu'habite le Prince héritier, Rechad Effendi, — aujourd'hui libre de sortir et de recevoir des amis. Nous dépassons Bechiktache et *Tcheragan-Serai* où vécut et mourut le Sultan Mourad; à l'angle du Palais, on distingue les grandes fenêtres de la chambre, que l'infortuné Souverain faisait tenir éclairée toute la nuit. Sur le *Chirket*, en groupes mélangés des Grecs, des Arméniens, des Turcs, causent sans contrainte, lisent, commentent les journaux. Jamais on n'eut tel spectacle en Turquie. Des gazettes en toutes langues circulent de main en main; de jeunes camelots, d'une échelle à l'autre du Bosphore, les crient sur le bateau où règne une animation prodigieuse. Chemin faisant nous croisons d'autres vapeurs pavoisés de drapeaux, ornés de guirlandes; les sons des orchestres se mêlent aux hourras des passagers. Ces bateaux ramènent les proscrits qui reviennent

1. Iassak : « C'est défendu ».

2. Chirket Hairié, compagnie de navigation du Bosphore.

de tous les points de l'Empire, de toutes les contrées de l'Europe et que la foule salue de joyeux vivats. La Révolution a gardé l'aspect — décrit par les journaux — des premiers jours. Constantinople est encore en fête; nombre de gens portent à la boutonnière la cocarde blanche et rouge. On regarde en souriant les dames turques qui, pour la plupart ont à demi relevé leur voile; l'ancien *yachmak* a presque disparu; la Turquie est libre; après trente ans d'oppression, d'espionnage, de terreur, de silence, elle parle, elle respire, elle vit et se sent vivre. Depuis six semaines, elle se grise de liberté et se livre à la joie. Depuis six semaines, elle remet au lendemain les affaires sérieuses!

6 au 10 septembre. Thérapia. — Aussitôt installé, je reprends contact avec d'anciens amis, les uns retour d'exil, et que j'ai longtemps connus et fréquentés à Paris, d'autres qui n'ont pas quitté l'Orient et que je retrouve après onze ans; fonctionnaires, diplomates, financiers, avocats, journalistes, candidats au futur Parlement. De toute origine : hellènes, turcs, latins du Levant; je les interroge successivement mais surtout un Français, fixé ici depuis quinze ans, plus familier que quiconque des choses et des gens. Toutes les questions se pressent à la fois sur mes lèvres : « Le succès de la Révolution est-il assuré? N'y a-t-il pas à craindre une réaction? L'attitude du Souverain est-elle sincère; est-il vraiment rallié ou momentanément résigné? N'attend-il pas l'occasion de reprendre ce qu'il a concédé? Ne fait-il qu'user les hommes d'État pour discréditer le libéralisme, avant la réunion des Chambres? Que sera ce Parlement? L'accord entre les nationalités sera-t-il possible et durable? Pourquoi le ministère est-il si inerte et si faible? Pourquoi *Kutchuk* Saïd a-t-il démissionné? »

— Voilà bien des questions, et la moindre d'entre elles est déjà difficile. Laissons l'avenir : l'heure présente est assez critique, et l'on pourrait retourner le mot de Gambetta : « Nous ne sommes pas sortis de l'ère des difficultés, et nous entrons peut-être dans celle des périls. » L'enthousiasme populaire, qui est encore très vif, ne suffit plus à suppléer tout ce qui nous manque. D'abord le Gouvernement. Il nous manquait déjà sous Saïd : je crains que cela ne continue sous Kiamil. Est-ce la médiocrité des hommes ou la difficulté d'une situa-

tion trop lourde pour les forces humaines? Je crois surtout au défaut d'harmonie et d'adaptation entre les hommes et les idées qu'ils sont chargés d'appliquer. Saïd et Kiamil furent et sont encore des hommes de valeur : depuis Midhat Pacha et Kheraiddine, je ne sache pas que la Turquie ait donné rien de plus remarquable en politique. Ils ont tous deux compris et dénoncé, — non sans y avoir hélas participé, — les erreurs et les abus de l'ancien régime. Cela ne veut pas dire qu'ils soient en état de servir le nouveau. Ils appartiennent eux-mêmes au passé, par l'âge et par le tempérament, sinon par l'intelligence. Ils n'inspirent pas confiance à la génération qui vient d'accomplir la Révolution. Par leur origine, par mille liens encore, ils sont tenus; mal affranchis du Souverain qu'ils ont servi, toute leur vie durant, non pas en ministres constitutionnels et responsables, mais en vizirs dociles et soumis. Saïd lui-même confessait récemment devant un ami que les ministres actuels sont hors d'état de résister à cette influence persistante. D'après lui, le Sultan serait un obstacle insurmontable à toute action libre et indépendante; son maintien sur le trône paralyse les initiatives. A une situation nouvelle il eût fallu des hommes nouveaux.

— A défaut d'un ministère adéquat aux circonstances, les Comités libéraux ne peuvent-ils le suppléer dans la direction du Gouvernement comme dans la direction de l'opinion publique? Évidemment ce sont là des empiètements peu réguliers, des procédés révolutionnaires, mais ce pays ne traverse pas une période normale. L'histoire de la Révolution française fournit des précédents : le Club des Jacobins et le comité de Salut Public, par leur terrible dictature, sauvèrent la France de la réaction intérieure et de l'invasion étrangère.

— Notre comité Union et Progrès, qui a eu un rôle admirable, n'a assumé qu'une partie de cette grande responsabilité; il se borne à contrôler la gestion du ministère, à assurer la sécurité publique et le respect de l'ordre. Cette attitude fait le plus grand honneur à son désintéressement, sinon à sa prévision politique. Elle est d'ailleurs conforme aux mobiles qui ont décidé le *pronunciamento* macédonien. La Révolution n'est pas le résultat d'ambitions coalisées; elle est sortie d'un mouvement de révolte patriotique, d'honnêteté indignée contre les

scandales, les tristesses et les hontes de l'ancien régime. L'Armée souffrait plus que toutes les autres classes; elle était atteinte à la fois dans ses intérêts et dans ses sentiments d'honneur militaire et de fierté nationale. Depuis quinze ans, elle subissait toutes les injustices individuelles, le retard ou l'absence de la solde et toutes les privations, les disgrâces imméritées et les faveurs injustifiables, l'espionnage systématique et l'exil. Le passe-droit était devenu le droit. Le soulèvement de la Macédoine, la menace de l'intervention étrangère et la perte éventuelle d'une nouvelle province fit déborder la coupe : l'armée comprit que les temps étaient venus; elle fit le geste libérateur.

» Depuis leur victoire, les libéraux semblent avoir voulu étonner le monde par leur générosité et leur modération et mériter son admiration juqu'au bout. Tout s'est passé en beauté ; presque pas une victime. Le Sultan n'a pas été déposé malgré le passé! Les conseillers les plus néfastes, les Aboul-Houda, les Melhamé, les Izzet, ont pu s'enfuir et mettre à l'abri leurs personnes et le fruit de leurs rapines. Nedjib Melhamé et Rhagib sont à Prinkipo, sous la surveillance et la protection de la police. Il y a eu des traits admirables de noblesse et de clémence. Dans les premiers jours d'août, la foule ayant reconnu sur le pont de Stamboul un des tortionnaires les plus odieux du Palais, voulut l'écharper. Un jeune officier, membre d'un Comité, harangua le peuple avec une chaleureuse éloquence pour le détourner de tous projets de vengeance , « qui risqueraient de devenir des idées fixes et mauvaises, alors qu'il y avait tant d'autres choses à faire pour régénérer le pays ». La foule applaudit et le misérable put échapper, Le mérite de cette douceur populaire revient pour une grande part à la religion musulmane, à la forte discipline de l'islam, à la sobriété, qui en est la conséquence, non moins qu'au caractère turc.

» Quoi qu'il arrive dans la suite, rien ne pourra ternir la gloire que les Jeunes Turcs se sont acquise devant les contemporains et l'histoire. Mais en pratique, quelles seront les conséquences de leur grandeur d'âme? Pendant qu'ils négligeaient de pousser leurs avantages, les adversaires de la liberté, interprétant cette modération comme une preuve de faiblesse, commencent aujourd'hui à relever la tête, à réveiller contre

les libéraux les préjugés, les haines et le fanatisme encore vivaces dans les masses peu éclairées de la nation. D'autre part, malgré toute sa sagesse et sa mesure, la Révolution a fait des mécontents. Il a fallu pratiquer quelques coupes dans la haute administration, sacrifier des fonctionnaires malhonnêtes et inutiles; il y a des grands-vizirs en disponibilité qui intriguent soit avec le Palais, dépossédé, soit avec celles des puissances étrangères qui regrettent l'ancien régime au maintien duquel leur intérêt politique ou leur privilège économique étaient liés. Cette coalition de rancunes et des convoitises pourrait prendre corps, se personnifier dans un homme, — qu'on désigne déjà — qui se fait lui-même désigner par une ambassade étrangère : Férid-pacha. Si le Comité ne redouble pas de vigilance et d'énergie, d'obscure la situation peut devenir inquiétante.

— N'existe-t-il pas dans les comités, quelqu'un ou quelques-uns capables de prendre directement et immédiatement les rênes du Gouvernement et de remplacer les politiciens de l'ancien régime qui, la preuve en est faite, ne sauraient s'adapter au nouveau?

— Voilà le point le plus grave de la situation. La vérité est qu'on n'a pas vu poindre chez les Jeunes Turcs l'homme qui saurait grouper et mener les autres; aucun n'a prouvé une supériorité marquée; les grandes ambitions et les grandes facultés si elles existent, se dérobent encore. Aucune hiérarchie entre les membres des Comités, aucun titre ne les distingue les uns des autres; ni bureau, ni président. Le civisme, l'intégrité du caractère, un sens très ardent de l'honneur les anime tous. Vous connaissez Ahmed-Riza, Ali-Haidar Midhat-bey, Mangnassi-Sadé, Rewfick-bey, Tàlaât-bey, Bea-Bey, Sesaï-bey, le Maupassant du Bosphore; à Salonique le Dr Nazim, Enver-bey, le colonel Djemal-Bey, le général Ali-Pacha sont des officiers du plus haut mérite, des avocats, des publicistes remarquables, et des citoyens vertueux. Mais jusqu'ici le chef, le conducteur et le manieur d'hommes, à l'autorité incontestée, au cerveau et à la volonté capables d'embrasser dans tout son développement la Révolution turque et de la mener à bon terme malgré les adversaires du dedans et du dehors, malgré les ruses des ennemis aux aguets, ce chef, qui existe peut-être, que le Parlement va peut-être nous révéler, ce chef n'a pas encore surgi. »

11 Septembre, Thérapia. — A table, nous avons à dîner deux jeunes officiers turcs : l'un, d'origine albanaise, a appartenu aux corps macédoniens ; l'autre est un Circassien revêtu de son pittoresque costume ; la cartouchière et le candgiar étincellent sur sa poitrine ; il est coiffé du bonnet d'astraskan noir. L'Albanais nous raconte l'accession progressive des soldats aux idées réformatrices. Ce prodige (c'en était un pour moi) est d'une merveilleuse simplicité. Depuis quinze ans, l'élite de la nation turque, civils et militaires, travaillaient à la propagande libérale dans les provinces d'Asie et d'Europe. Les déchirements, dont la Macédoine était depuis six ans le théâtre, avaient fait sentir plus vivement aux officiers l'urgence d'en finir avec la cause première du mal, le régime hamidien. Il fallait amener leurs subalternes, soldats et sous-officiers, à la même conviction ; des cadres, la propagande s'étendit aux simples troupiers : chaque fois que des recrues ou des rédifs arrivaient dans les régiments, les chefs les réunissaient et leur expliquaient les motifs de la convocation et du rappel qui les arrachaient brusquement à leurs champs, à leurs foyers et à leurs familles. « C'était bien pour châtier des rebelles, serbes, grecs ou bulgares ; mais ces ghiaours ne se révoltaient que contraints et forcés, contre un régime odieux d'exactions, de prévarication et de despotisme. Bien traités, ils se fussent comportés en sujets dociles et paisibles. Au lieu de les poursuivre et de les massacrer, c'était le régime, dont ils souffraient et dont les musulmans n'étaient pas moins victimes, qu'il fallait détruire et transformer. L'islam n'est nullement lié au maintien d'abus et de crimes qui ruinaient l'Empire et avilissaient le nom turc. Le Coran lui-même prescrit la déposition des Khalifes incapables ou indignes, qui refusent de se séparer de conseillers pervers et corrompus. » Ce travail avait porté ses fruits. Au mois de juillet, un incident donna le signal de la Révolution, déjà mûre. Les troupes de Macédoine menacèrent de marcher sur Yildiz, si le Souverain ne concédait la Constitution et la Liberté.

Non moins ancienne, non moins active, mais plus difficile et plus périlleuse encore en raison de l'éloignement et de l'ignorance de la population, la même propagande se poursuivait dans toute l'Asie Mineure. Dès 1906, les proclamations

d'Ali Haidar, fils de Midhat-pacha, et du prince égyptien Méhémet Ali-pacha Fazyl avaient eu une vive répercussion. Un homme réduit à ses seules ressources joua un rôle incomparable : le Circassien Husséin-bey est un ancien officier de cavalerie. Très jeune encore, les traits réguliers, la figure rose, encadrée d'une barbe châtain, les yeux doux et brillants de l'apôtre, le corps émacié par les souffrances, il raconte ses aventures, dans un français facile et correct, avec une modestie souriante.

Voici plusieurs années qu'il donna sa démission de capitaine pour se consacrer au prosélytisme révolutionnaire dans les provinces les plus reculées, les plus arriérées de l'Empire. Il parcourut à pied et à cheval tous les villayets d'Anatolie habités par les Arméniens et parvint à Erzeroum où il fomenta l'insurrection contre le Vali qui fut assiégé et fait prisonnier par la population. Après dix-huit mois de la plus fructueuse propagande, il fut ramené à Constantinople et emprisonné, non sans avoir subi d'affreuses tortures; les policiers, après lui avoir brisé les dents à coups de crosse de fusil, lui pressèrent les ongles dans des tenailles de fer, jusqu'à ce qu'ils devinssent noirs de sang extravasé, puis les frappèrent en cet état avec de petites lamelles de bois très finement coupées, jusqu'à l'évanouissement de la victime, — sans pouvoir obtenir d'aveux ni le nom de ses complices. Ils interrompirent et recommencèrent plusieurs fois le supplice, et finalement laissèrent Hussein comme mort. Il survécut pourtant et, le 24 juillet, il sortit de prison. Il reprit au Comité sa place et son activité revendiquant toujours les tâches périlleuses ou difficiles. L'autre jour, traversant la place de Sainte Sophie, il aperçoit un de ses tortionnaires qui veut s'enfuir à son approche : « Pourquoi vous dérober, mon ami, lui dit-il : nous avons travaillé pour tous, pour vous comme pour les autres. Vous devez jouir aussi des bienfaits de la Loi et de la Liberté. » Puis montrant au policier muet le candgiar circassien que celui-ci lui avait volé et portait à sa ceinture : « Remettez-moi seulement le poignard que vous avez oublié de me rendre ».

Husséin aspire au moment où la Turquie, définitivement libre sous une Constitution indiscutée, n'aura plus besoin de

ses services; alors il pourra se dévouer à d'autres opprimés, surtout à la Révolution russe, et risquer ailleurs la torture, la prison et la mort. C'est un cœur de héros garibaldien, de martyr babyste qui palpite sous cette tunique noire de Tcherkesse.

15 septembre. Bébek. — Les Comités libéraux ne semblent pas très pressés de préparer les élections au Parlement; mais ils montrent beaucoup d'ardeur à organiser tantôt des fêtes pittoresques, tantôt des quêtes et des concerts au profit des sinistrés de Stamboul; l'incendie a dévoré, dans le quartier de Mechnet, plusieurs milliers de maisons où s'abritait la population la plus miséreuse de la ville. Dans une de ces représentations, devant le Seraskierat, on a joué la semaine dernière un drame *Watan* (Patrie) *ou Silistria*, qui a soulevé les transports enthousiastes des spectateurs. L'intérêt était dans la salle plutôt que sur la scène; le mot *Watan*, prononcé à mainte reprise, provoquait les acclamations d'un peuple en délire, ses larmes et ses sanglots. Dans les tirades de ce mélo vulgaire et banal, mais ennobli de toute l'émotion qu'il déchaînait, l'âme turque semblait se retrouver et surgir libérée de la prison sépulcrale où elle dormit, ensevelie d'un sommeil trentenaire. Aujourd'hui on nous offre une autre fête, d'un caractère plus littéraire que politique, dans les jardins de Bébek, — l'échelle la mieux protégée du Bosphore.

Un des Comités a organisé une conférence que fera *Sabbaheddine* bey, fils de Mahmoud Djellaledine pacha et neveu du Sultan. Sabbaheddine vient d'effectuer une rentrée triomphale, conduisant à Stamboul, parmi les ovations populaires, les restes de son père, mort en exil volontaire à Paris. Nombre de Parisiens connaissaient la physionomie fine et distinguée de ce jeune homme. Ambitieux, assez instruit, et doué d'aptitudes oratoires, il veut se faire et se fera sans doute une place dans le monde politique, s'il remplace par l'observation directe des faits et des hommes les théories un peu superficielles dont il est encore dupe. Désireux de se constituer tout de suite une clientèle parmi les races de l'Empire, il a mis dans son programme la formule de « Décentralisation ». S'il s'agit d'une décentralisation administrative, c'est-à-dire du contrôle par les assemblées locales de la gestion des valis, des mutessarifs et

des Caïmacans, personne n'y contredit et cela n'est rien de nouveau. C'est un article de l'ancien programme de Midhat-pacha. Mais si, comme beaucoup l'ont compris, on entend la création d'autonomies régionales et ethniques, — acheminement vers la fédération, — les Turc patriotes s'en émeuvent; ils estiment que l'heure est venue, non pas de relâcher, mais plutôt de resserrer les liens fragiles, qui unissent les différentes parties et les races de l'Empire. C'est cette équivoque dont le jeune politicien a vu le danger et qu'il vient dissiper; dans cette conférence, il veut jeter du lest et ramener beaucoup de libéraux effrayés. Il opère en orateur insinuant. Puis il touche une question délicate qui commence à préoccuper les musulmans, qui deviendra peut-être une arme de parti pour les réactionnaires, peut-être même une pierre d'achoppement à la réforme politique : l'émancipation de la femme turque. La Turque de condition distinguée, déjà instruite, ayant reçu l'empreinte directe ou indirecte de la culture et de la civilisation occidentales, ne veut plus vivre confinée dans la séquestration du harem. Elle aspire à être traitée en être libre et responsable, vivant pour son foyer, mais aussi pour la vie sociale, le visage découvert, la pensée et le cœur libres [1].

Sabbaheddine-bey, tout en se déclarant partisan en principe de ces revendications, engage ses sœurs turques à patienter, à attendre d'améliorations graduelles, — d'ailleurs inévitables, — le changement de leur condition; il les exhorte surtout à rester fidèles à l'esprit de la Révolution.

A ce discours répond, sur l'invitation des Comités jeunes turcs, un membre des plus distingués de la colonie française, le comte Ostrorog. Dans un langage aussi éloquent que châtié, notre compatriote salue, au nom de l'Europe libérale et de la France républicaine, l'entrée de la Turquie dans les voies de la Liberté et de l'Égalité civiques; il célèbre cette Révolution si généreuse et si élégante qu'on a pu l'appeler « une Révolution en dentelles ».

14 septembre. Thérapia. — La vogue, qui s'attache à la plage de Thérapia, ne tient pas à sa position, trop rapprochée

1. Une campagne très ardente est menée en ce sens dans plusieurs journaux, l'une est rédigée par des femmes de lettres turques, de science et de talent.

de la Mer Noire, qui y envoie la rudesse de ses vents et l'agitation de ses eaux. Mais c'est depuis plus d'un siècle le séjour d'été des ambassades. On y intrigue, on y papote, on y vit dans l'atmosphère des coulisses diplomatiques, — ce qui paraît d'un inestimable prix à la société et aux dames levantines. En ce moment, les missions étrangères manifestent les sympathies les plus vives pour la Révolution turque, — même les ambassades qui représentent les pays les plus notoirement hostiles. Leurs chefs accablent les Jeunes Turcs d'amabilités et d'avances; ils se font présenter tous les jours les proscrits récemment rentrés d'exil. L'ambassade d'Allemagne est la plus empressée, sans doute parce qu'elle se sent plus suspecte. Elle tient à faire oublier qu'elle fut l'amie intime du Souverain, l'auxiliaire damnée de sa politique, en échange du monopole économique que celui-ci lui avait, de fait, concédé. Elle craint aujourd'hui que ces avantages matériels ne soient irrévocablement perdus. En tête du programme libéral, figure la substitution des adjudications libres et loyales aux contrats de gré à gré, dont les Allemands, grâce à leur crédit au Palais et à leurs bakchichs, furent toujours les bons marchands. Ils ne sont pas disposés à quitter la maison où leur fut réservée si longtemps une hospitalité si grasse; à mauvais jeu, ils font bonne mine, se mettent en quête d'amis parmi les maîtres actuels de l'heure et se rapprochent de ceux qui peuvent les pousser dans la faveur des gouvernants. Un moment désemparée, la diplomatie allemande aidée de publicistes habiles, se reprend peu à peu; elle se fait aimable, elle cherche des relations.

D'ailleurs, elle n'abandonne pas tous ses amis anciens; elle garde ceux qui ne sont pas irrévocablement compromis. Les Izzet, les Melhamé, les Raghib sont à l'eau; on ne songe pas à les repêcher; mais l'Albanais Ferid-pacha, reste encore. Il est sorti à peu près indemne du bouleversement de juillet. Il n'incarne pas le régime ancien, dont il s'est contenté de bénéficier. Il a laissé passer l'orage, cédant la place; il s'est résigné à une retraite momentanée, mais non pas à la mort politique. L'ambassadeur d'Allemagne a fait et fait à tout venant l'éloge de Ferid, d'abord discrètement; après la chute de Said, il est devenu plus insistant et plus chaleureux. « En la pénurie

d'hommes qui afflige l'État, Ferid reste la réserve suprême de l'Empire. »

Les libéraux turcs écoutent ces propos et nous les rapportent en souriant. De son côté, l'Albanais joue assez habilement sa partie. L'appoint de l'Allemagne lui est précieux; mais il ne veut pas paraître inféodé à cette seule influence. Lorsqu'il invite à sa table un partisan de la Jeune Turquie, il est éclectique dans le choix des autres convives. A côté de l'Allemand, les invités rencontrent, comme contre-partie, l'ambassadeur de France ou le ministre de Grèce, car Ferid a aussi à cœur de regagner la faveur des Hellènes qu'il a persécutés et dont il est haï. Loin de se déclarer contraire à la Constitution, il prétend l'avoir lui-même imposée au Sultan. C'est un spectacle de voir ce gros homme, au poil gris, aux traits rudes. à l'œil féroce, au geste saccadé, aux narines perpétuellement battantes; et l'ouïr raconter comment la Turquie lui doit la Liberté! Il mime avec une énergie véhémente la scène avec le Sultan, le 24 juillet. Il affirme, sur « sa parole d'honneur » cinquante fois répétée au cours de son récit, que c'est lui et lui seul qui brisa la résistance du Souverain, éperdu de colère, le menaçant de mort et s'écriant : « Prenez garde, j'ai mangé Midhat-pacha, qui était un autre homme que vous. Ce n'est rien pour moi de manger une tête comme la vôtre ». Finalement vaincu par l'opiniâtre Albanais, le Sultan signait l'iradé de la Constitution...

Ambitieux frénétique, comédien habile, apte à se retourner, Ferid remplace, par la souplesse et la décision, la valeur d'homme d'État qui lui manque. Il lui convient d'exagérer aujourd'hui la part insensible qu'il a prise au changement de régime; mais selon toute apparence, il a dû connaître au dernier moment la force du Comité de Macédoine et il fait mine d'aider leur action, tout en prenant les précautions utiles pour n'être jamais convaincu de complicité. Aussi, malgré toutes ses tares, grâce à son astuce, à son énergie albanaise, il demeure un grand-vizir possible; dans une situation confuse et équivoque, non seulement le Sultan, mais les autres partis n'hésiteraient pas à recourir à lui; il trompera tout le monde.

18 septembre. Yildiz Kiosk. — Jeudi soir, après le dîner, dans le salon du Summer-Palace où il est assis près de nous,

Ali Haidar-bey, fils de Midhat-Pacha, nous dit, d'une voix dont il a peine à maîtriser l'émotion : « C'est chose décidée ; demain, après le Selamlik, j'irai à Yildiz, où je dois être reçu par le Sultan ». Bouleversés par cette nouvelle, nous restons silencieux, et Ali Haidar reprend : « Oui, depuis quinze jours j'ai évité cette audience, je m'y dérobais, et puis j'ai consenti : je verrai donc demain, face à face, celui qui a fait condamner et emprisonner mon père, qui ensuite, après un simulacre de grâce, l'a fait étrangler à Taïf, qui a fait pis : pour s'assurer qu'il était bien mort, il a ordonné qu'on détachât la tête du cadavre et qu'on la lui envoyât à Constantinople dans une caissette, sous la rubrique : *Objets d'Art. Ivoire Japonais*. La caisse fut ouverte en sa présence. Mais il a fait pis, et cela vous ne le savez pas. Dans un accès de frénésie, colère ou terreur rétrospective, il a frappé du pied cette tête et il l'a fait rouler en s'écriant : « Qu'on enlève cela ! » Et demain j'irai voir cet homme ! J'ai consulté mes amis ; ils me conseillent de donner à la Turquie ce gage d'oubli et d'apaisement, cette preuve que les injures et les douleurs personnelles les plus atroces sont abolies dans le triomphe présent, et que le souvenir même ne peut plus être une cause de discorde civile. Je ferai ce sacrifice à la patrie. Quant à mon père, j'ai aussi interrogé sa mémoire ; j'ai relu sa dernière lettre ; j'ai la conviction qu'il m'approuverait, qu'il eût tout oublié, souffrances, outrages, son dernier supplice même, devant la joie et le bonheur de la liberté retrouvée. »

Et voilà pourquoi, aujourd'hui, le fils du martyr monte la colline de Yildiz, son Calvaire à lui, et passe devant la haie des prétoriens arabes et albanais. Un aide de camp l'introduit dans la salle d'audience.

Une longue attente, pendant laquelle Ali Haidar revoit par la pensée, pâle et frémissant, la tête outragée de son père, qui a roulé peut-être dans la même salle : le meurtrier a trouvé pour suprême refuge la Constitution dont il a fait égorger l'auteur. Abd-ul-Hamid paraît devant le fils de sa victime. Il n'est pas seulement pâle d'émotion ; il est livide. De loin, les deux hommes se saluent. Ali Haidar prononce quelques mots : « S'il est venu, s'il se trouve à cette place, c'est que son père vivant s'y trouverait aussi, après la remise en vigueur de la

Constitution ». Sans le laisser achever, le Sultan se félicite que « grâce à cette Constitution, le fils de Midhat-Pacha puisse rendre au pays autant de services que son père ». Assis à quelques mètres l'un de l'autre, se regardant en face, ils profèrent quelques paroles qui interrompent à peine le silence tragique planant sur cette entrevue. Elle prend fin. Abd-ul-Hamid reconduit Midhat-bey jusqu'à la porte du salon, tous deux gardant leur distance, sans que les mains se touchent, sans que les yeux se quittent. On échange à la porte les profondes salutations d'Orient.

19 septembre. Yenikeuy. — Un diplomate ottoman, d'origine arabe et de religion musulmane, me disait il y a quelques jours : « Vous vous inquiétez à juste titre des relations futures entre musulmans et chrétiens, Turcs et raias, qui doivent se retrouver égaux et pairs, comme électeurs et comme élus; vous doutez sinon de la sincérité, du moins de la constance des sentiments fraternels que les premiers promettent aux seconds. Les Turcs, vous demandez-vous, n'auront-ils eu qu'un beau geste sans lendemain ou l'égalité deviendra-t-elle une réalité?... Vos préoccupations sont naturelles; mais, ne doutez pas que la concorde soit aussi difficile à établir et à maintenir entre les différents groupes chrétiens ». Je constate chaque jour le bien fondé de cette remarque et de mes propres appréhensions. La confiance n'a jamais régné entre les divers éléments chrétiens; elle s'altère et décroît de plus en plus entre chrétiens et musulmans. Sur la côte d'Asie, à Beikos, je rencontre dans une maison amie, un Arménien, membre important des comités et mêlé de près au mouvement révolutionnaire. Il me vante le dévouement de ses compatriotes à la nouvelle Turquie. Il regrette de ne pouvoir en dire autant des autres chrétiens, surtout des Grecs. « Les Arméniens ont toujours servi loyalement la Turquie jusqu'en 1895, c'est-à-dire jusqu'au moment où on a excité contre leur race la méfiance du Sultan. On nous appelait la nation fidèle; nous travaillions avec les Turcs; nous parlions leur langue; notre sentiment s'accordait avec notre intérêt, solidaire de l'intérêt turc et du maintien de cet Empire, hors duquel rien ne nous attire, hors duquel nous n'avons aucun refuge, si ce n'est la Russie moins libérale encore que la Turquie. Nous ne désirons que nos

droits de citoyens. Le rêve d'une Arménie indépendante a pu hanter quelques cerveaux égarés; cette poignée d'individus était sans crédit dans la nation, à laquelle on a fait expier cruellement la folie d'une infime minorité. Mais devant l'appel cordial des Jeunes Turcs et la réparation offerte, nous oublions nos deuils et nous acceptons avec joie la main qui nous est fraternellement tendue. Notre but est atteint : nous sommes libres, égaux, satisfaits.

» Tout autre est la psychologie des Hellènes ottomans, parce tout autre est leur situation. Bon gré, mal gré, ils sont attirés par leurs congénères du royaume hellénique. Ils ont un abri tout proche en cas de dissentiment avec le Turc.

» Pour qui connaît leur chauvinisme ethnique, il est bien difficile de croire à leur loyalisme sans mélange, à leur fidélité définitive envers la patrie ottomane. Cette fidélité ne peut être que conditionnelle. Supposez une guerre entre la Turquie et la Grèce : que feront les Grecs de l'Empire quand par le fait du service militaire universel, ils seront incorporés dans l'armée ottomane? Pour les Arméniens, aucune hésitation, il ne se pose pas de cas de conscience. Chez le Grec il y aura conflit entre son devoir ottoman et son sentiment racial. La même question se pose pour les Bulgares et les Serbes; mais, leur nombre étant moindre, la question perd son importance. C'est donc aux Arméniens seuls que les Turcs peuvent se fier. »

Sur ces affirmations dont il ne me paraissait pas difficile de signaler quelques faiblesses, je laissai tomber l'entretien, ne voulant en retenir que la portée psychologique. Or, le lendemain, un journal grec annonçait que, sur une maison arménienne du quartier de Top Capou, des Hintchakistes[1] avait hissé le drapeau national arménien : la population turque et grecque indignées avaient couvert de huées les Arméniens et les avaient forcés à enlever le drapeau. Parmi les journaux turcs, certains démentirent, d'autres réduisirent l'incident à de minimes proportions.

ALFRED BERL

(La fin prochainement.)

1. Membres du Comité révolutionnaire arménien Hintchak.

LA STATUE D'HOMÈRE

On veut élever une statue à Homère. C'est un projet gracieux et l'une des plus drôles d'idées qui pouvaient venir à l'esprit de nos contemporains étonnants. Il y aura un comité Homère.

L'époque où nous vivons ne me semble pas du tout hellénique. On dirait, quelquefois, que les personnes qui, en Grèce, auraient été esclaves, ont aujourd'hui les grandes charges de l'État. Elles y sont un peu vulgaires. Peut-être aussi les historiens de l'avenir indiqueront-ils notre époque infortunée comme celle qui a vu se défaire la belle et traditionnelle notion de l'antiquité. Cela tient à plusieurs causes, dont une, au moins, est honorable.

Les historiens et leurs auxiliaires, archéologues, épigraphistes, numismates, ont appliqué à l'étude des âges classiques une méthode positiviste et rigoureuse, qui a donné de redoutables résultats. Nous connaissons les Grecs et les Romains mieux que nos pères ne faisaient, — mieux, plus exactement; — on nous a révélé des peuples anciens dont nos pères savaient à peine l'existence : et, maintenant, c'est au milieu d'un ensemble divers et abondant que nous apparaissent, diminuées, plus concrètes, réduites à leur vérité, Athènes et Rome, deux groupes de faits sur lesquels s'est exercée la critique attentive des érudits, comme sur les autres points de l'espace et du temps. Ainsi, l'antiquité classique a perdu le

meilleur de son prestige. Elle n'est plus, pour nous, — ce qu'elle a été pour nos pères, — un moment privilégié, presque complètement dégagé de la chronologie, et où vécut une humanité emblématique. Un Racine, si nous en avions un, n'oserait plus placer en Grèce ou dans le Latium des personnages d'une réalité si générale qu'ils sont les types mêmes des vertus, des vices, des passions. L'antiquité n'est plus, pour nous, le rêve quasi vrai d'une idéale humanité.

Nous ne dépendons plus de la Grèce. Athênê, déesse de l'ordre et de la mesure, ne gouverne pas les esprits de ce temps. Un autre dieu l'a remplacée, que les Grecs appelaient Chaos et qu'ils n'adoraient pas.

Mais la statue d'Homère est un hommage et une manifestation des littérateurs... La littérature de notre pays n'est plus inspirée des muses sous la dictée de qui Homère composait son œuvre; elle n'est seulement plus obéissante à leurs filles moins belles, nobles pourtant, les règles. Notre littérature, maintenant, est folle. N'importe!... Il y aura, dans ce Paris, une statue d'Homère. Les passants demanderont :

— Qui est-ce?...

Et vous leur répondrez :

— Un vieux vagabond qui était aveugle et qui chantait.

Ou bien :

— Un poète qui n'a jamais existé.

Ou bien :

— Un littérateur sans scrupules qui, pour flagorner les roitelets d'Asie Mineure, leur fabriquait des généalogies.

Car on ne sait plus.

***

Quand je connus Homère, étant très enfant, ce fut par une vieille estampe qu'il y avait au mur, encadrée d'or, dans la maison de mon grand-père. Entre l'image et la vitre, de fines poussières s'étaient insinuées. Je me rappelle qu'un jour je montai sur une table pour chercher l'interstice par où elles avaient dû pénétrer. Je ne vis rien : le cadre était bien clos; du papier bleu, collé au dos, le fermait.

Alors, ces mystérieuses poussières m'apparurent comme le

signe d'une terrible ancienneté, si lointaine que je n'en pouvais évaluer la distance, le recul profond dans les siècles. Ce fut là mon premier sentiment de la durée : j'imaginai un temps antérieur à mon grand-père et au père de celui-ci. Lorsqu'on m'apprit, bientôt, l'histoire sainte, l'histoire aussi de Charlemagne, de Louis XIV et de Frédéric Barberousse, la diversité des époques me fut, malgré les dates, inintelligible; et tous ces bonshommes d'autrefois se groupèrent pour moi, dans le passé vague, indéterminé : Homère était parmi eux, avec Mathusalem et Salomon...

Je le vois encore, drapé dans une robe aux longs plis, sa lyr sur le dos, car il voyageait. Et il levait un bras vers le ciel; sa main gauche était appuyée à l'épaule d'un jeune garçon qui le guidait, car il était aveugle, ainsi qu'en témoignaient ses yeux pareils à ceux des statues, sans petit point noir au milieu. A sa bouche entr'ouverte, on devinait qu'il déclamait quelque chose; comme auditoire, il avait les flots agités contre le roc.

Ce vieux vagabond, je le pris pour un énergumène, bien que la juste signification de ce mot m'échappât; mais j'avais entendu appeler ainsi des gens redoutables, qui font des discours et des gestes et qui n'ont pas le sens commun. Ceci me troublait, par exemple : comment mon grand-père, qui professait, à l'endroit des énergumènes, une si vive hostilité, possédait-il le portrait de celui-là?

Un matin, je l'interrogeai sur Homère; et il me dit :

— C'est un grand poète de jadis, le plus grand de tous les poètes. Tu liras ses vers plus tard. Il était le fils du fleuve Mélès et de la nymphe Krétéis.

Je me sauvai au jardin; à toutes jambes, je m'enfuis, terrifié de telles révélations déroutantes; et je jouai avec du sable, afin de me distraire de ces bizarreries. Mais le fleuve Mélès, la nymphe, sa femme, et le vieux vagabond, leur fils, m'ont fait peur, très longtemps.

***

Ensuite, il a fallu que j'apprisse, afin de le réciter, l'*Aveugle* d'André Chénier; c'est un des plus émouvants souvenirs de ma prime adolescence.

Combien me plurent ces beaux vers, pour leur calme harmonie et pour l'évocation soudaine d'une vie héroïque et pastorale! Le vieux vagabond, que j'avais oublié, se divinisa.

C'était au cours de longues vacances que je passais dans une petite ville provinciale. Aux alentours, où l'on me menait pour la promenade, il y avait des prés municipaux; et là, s'installaient quelquefois des bohémiens, sur le compte desquels ma bonne s'exprimait durement. Elle les accusait de forfaits effroyables, comme d'allumer les meules et les fermes, de voler les enfants et de jeter le mauvais sort aux troupeaux. Je revins de ces préventions, un jour que j'aperçus, à côté de la roulotte, un vieillard à la barbe blanche et mal vêtu, mais qui déclamait quelque chose. Je compris qu'il était un Homère, à n'en pas douter, et que ma bonne, comme les enfants de Cymé, dédaignant Mnémosyne, était maudite de la muse. J'aurais voulu aller dire au vieillard :

Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?...

Il ne fallait pas y songer. Ma vigilante bonne se hâta, déblatérant contre les chemineaux. Le soir, on m'enseigna qu'elle avait raison de haïr ces gens qui n'ont pas de domicile. Mais moi, je rêvai dès lors d'aventures et mon cœur d'enfant sage frémit à la pensée d'une libre existence; je fus dans le chimérique état d'esprit où, par un privilège poétique, est resté notre Jean Richepin, l'ami des gueux et des tsiganes.

Dans le jardin de mon grand-père, tout un été, j'invoquai le dieu de Claros, Apollon-Sminthée, à l'arc d'argent; je le priai de me servir de guide, à cause des molosses, à cause des marchands de Cymé, à cause des périls qui menacent l'indigent étranger...

A peine, mes enfants, vos mères étaient nées
Que j'étais presque vieux!...

De générations en générations, partant de mon grand-père et allant, en idée, jusqu'aux âges les plus lointains où mon imagination se heurtait, je pris conscience d'une époque qui eût été la jeunesse du monde. Je m'en souviens; les cloches de la cathédrale voisine sonnaient pour la fête de la Sainte-

Vierge. Leurs volées magnifiques jetaient dans l'air une gaieté de vie nouvelle. Toujours plus vifs, les sons allaient, venaient, et les vibrations de l'un continuaient encore, que l'autre déjà s'épanouissait. Épanouies aussi, et pareillement, les fleurs du jardin, géraniums et roses, dans l'abondance du soleil, embaumaient. Ces merveilles aidant à ma jeune méditation, il me sembla que je vivais aux premiers jours humains; dans un paradis terrestre peuplé d'histoire sainte, je vis le vieil aède et je l'entendis qui me saluait :

> Je vous salue, enfants venus de Jupiter,
> Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!...

Les enfants ont une extrême facilité à confondre les époques, à réunir en une seule et hardie synthèse les éléments divers de ce qu'ils aiment ou admirent. Il me suffit de me rappeler les paradis terrestres fort païens qu'organisait ma puérile rêverie pour que je trouve naturelles ces audaces du prompt et charmant moyen âge qui, dans le texte d'Homère, lut l'annonce du Messie et ainsi transforma en prophète, en Ezéchiel prématuré, le chanteur d'Achille aux pieds légers et d'Ulysse prudent. Les savants de l'ingénieuse Alexandrie avaient préparé cette erreur, si féconde pour l'apologétique.

Moi aussi, quand j'allais à la cathédrale, pour les vêpres, et que le soleil illuminait bien un grand et compliqué vitrail où il y avait, non loin de Saint-Hubert et du cerf dont le chef était surmonté d'une croix, Roland, neveu de Charlemagne, donnant de Durandal sur une roche, je mêlais ces belles histoires et ma ferveur les animait toutes également.

Une autre verrière me ravissait; elle signifiait l'aventure de l'enfant prodigue. Et moi, j'aurais été cet enfant-là volontiers, ce bohémien, ce vagabond. Vers le milieu de la verrière, le peintre avait représenté les divertissements auxquels l'enfant prodigue se livra quand il fut loin de chez son père. Il dînait en la gaie compagnie de deux jeunes filles, affables toutes deux, l'une appuyant sa tête sur l'épaule du jeune homme et l'autre couronnant de roses ce frivole. Elles étaient, l'une et l'autre, si jolies que je les pris pour des nymphes. Ou, du moins, je ne me disais pas qu'elles fussent des nymphes précisément; mais, quand je pensais à Krétéis, cette nymphe

qui eut pour fils Homère, je me la figurais sous l'apparence élégante et câline de l'une de ces deux jeunes filles, celle qui couronne de roses le front du beau poète : pas un instant, je ne doutai que l'enfant prodigue ne fût un invocateur d'Apollon-Sminthée... Le fleuve Mélès, d'abord, me dérouta; mais je cessai bientôt de songer à lui.

Tel était le désordre de mes idées et telle la combinaison hasardeuse du petit nombre de faits que j'avais à ma disposition. Il en résultait de bizarres rencontres; de furtives analogies créaient en mon esprit des systèmes fallacieux auxquels j'accordais ma créance avec ingénuité. C'est à peu près ainsi que les époques anciennes procédaient; elles avaient une pareille liberté pour concevoir à leur manière les époques plus anciennes encore. Et c'est ainsi qu'elles modifièrent à leur gré le personnage admirable d'Homère; il fut, pour elles, un peu chrétien. Il y a quelque chose d'enfantin dans la collective pensée des siècles que la méthode historique n'avait pas disciplinés. Aussi les souvenirs d'un enfant nous aident-ils à comprendre les généreuses fautes d'interprétation qui ont été commises autrefois et à la faveur desquelles a pu durer si glorieusement l'antiquité.

Un Italien délicat, M. Comparetti, sénateur et latiniste, a écrit un beau livre qui s'appelle *Virgilio nel medio evo*. Il y raconte l'étrange destinée qu'eut « Virgile au Moyen âge » et comment le poète de Rome impériale devint, sur les portails des cathédrales, le voisin de la Sibylle et du prophète Jérémie. C'est une belle histoire!... On utilisa Virgile encore beaucoup plus qu'Homère et on l'installa vraiment dans la série des précurseurs et des annonciateurs discrets. L'idée religieuse fut que Dieu avait, de tout temps, préparé la suprême révélation; seulement, jusqu'à la venue manifeste du Christ, il l'avait, cette révélation, couverte de symboles difficiles. Et toutes choses contenaient obscurément le Verbe, avant que le Verbe se fît chair. Il était dans la nature créée; il se cachait dans l'abondante et subtile allégorie des paysages et du ciel; et il se dissimulait aussi dans les poèmes. Maintenant, à la claire lumière de l'Évangile, on savait le découvrir partout où il s'était enveloppé d'apparences prestigieuses. Ainsi travaillaient sur l'antiquité les théologiens; de même, ils dévelop-

paient littéralement et commentaient avec force détails la pensée qui est incluse dans ces quatre mots : *Cœli enarrant gloriam Dei*; et, de même, ils traduisaient comme des signes évidents du Christ, de la Vierge et de tout le dogme les mœurs des animaux, et du lion, par exemple, qui, fuyant les chasseurs, efface avec sa queue la trace de ses pas sur le sable : ainsi le fils de Dieu, venant ici-bas, s'entoura de divin mystère assez pour que les Juifs ne le reconnussent pas. Les animaux furent prophètes; et prophètes aussi, les cieux, tous les objets de la nature, les livres des païens... Une foi subtile et dialecticienne organisa ce prodigieux rébus.

Ah! les fins et les sublimes contre-sens! et comme la ferveur chrétienne avait de l'entrain pour tirer à elle et pour accaparer l'antiquité!

A l'époque de la Renaissance, un paganisme nouveau adopta un autre système de contre-sens et, dans les œuvres de l'antiquité, chercha une philosophie panthéistique et naturelle, un audacieux libertinage de l'esprit, les éléments d'une polémique anti-chrétienne.

Qui écrira l'histoire des tribulations qu'a subies depuis deux mille ans l'idée de l'antiquité? J'ai dit ce qu'elle fut pour un Jean Racine. Les hommes de la Révolution abusèrent de Plutarque. Et, n'accusons pas Plutarque; mais, sans lui, le langage de la Révolution n'aurait pas été tout à fait ce que nous lisons qu'il fut, — ce langage emphatique, niais et assez beau ; — sans Plutarque, sans ce Plutarque hyperbolique et faux qu'elle imagina, elle aurait peut-être été plus vile encore en ses manières.

Et il n'est pas jusqu'à nos républicains de 48 qui n'aient subi l'influence d'une Rome inexacte et d'une Athènes fallacieuse.

Ainsi vivait encore l'antiquité jusqu'à l'époque qui a précédé la nôtre. Elle vivait, différente d'elle-même. Ce qui vivait, ce n'est pas l'antiquité vraie, assurément, mais une antiquité que les générations successives avaient transformée à leur image, selon le gré de leur passion, de leur commodité, de leur intelligence particulière, selon l'usage, exorbitant parfois, qu'elles voulaient en faire. L'antiquité vraie était morte, avec ses hommes, un beau jour. Mais ce qui, d'une époque abolie,

subsiste, c'est l'idée qu'ont d'elle les générations ultérieures. Et, cette idée-là, pour qu'elle dure, il faut qu'elle soit erronée. Il faut, en effet, que les siècles s'intéressent à elle ; et l'égoïsme naturel des siècles fait qu'ils s'intéressent au passé quand ils le sentent pareil à eux, quand ils le rendent pareil à eux, en quelque chose, et, de cette façon, l'emploient, l'exploitent, se servent de lui comme d'un argument, lui prennent la substance de leur pensée imprévue et, bref, le manient à leur guise. Le contre-sens est l'inévitable loi qui domine l'histoire des idées ; c'est à lui qu'a été due, jusqu'à présent, la continuité morale des âges.

De là, cette façon désinvolte qu'on eut, avant nous, de traiter les époques anciennes. Oui, une façon désinvolte, et plus pieuse que notre superstition d'archéologues.

Les gens du Moyen âge et d'ensuite continuaient de siècle en siècle la construction des cathédrales, sans se préoccuper des plans du premier architecte. Le XVIIe siècle appliqua aux nefs gothiques des façades abominables. Mais il n'y a que deux manières d'agir, avec les monuments anciens. Ou bien on prolongera leur vie, coûte que coûte, au delà des limites normales ; et, pour cela, on les adaptera aux conditions incessamment nouvelles de l'existence ; ou bien on permettra qu'ils meurent tranquillement, quand leur destin sera révolu et quand la pensée dont ils ont été la forme ostensible aura cessé de se faire entendre. C'est pourquoi on ne devrait pas, à mon avis, restaurer le Parthénon. Les monuments ont leur durée. Ils vivent autant que vit pour l'humanité le rêve qui les a dressés sur le sol. Plus ce rêve était fort et puissant, plus ils ont été solidement construits. Puis il était fécond et capable d'enchanter l'avenir, plus l'avenir les a respectés et plus ces pierres bâties demeurent énergiquement attachées à la terre. Le Parthénon chancelle, parce qu'en définitive c'est bien fini de l'hellénisme. Le Parthénon aurait duré plus longtemps si, autrefois, des moines l'avaient pris — et arrangé à leur guise ! — pour en faire la chapelle de leur couvent. D'ailleurs, ce n'est pas ce que je propose : le temps de ces simples et vives hardiesses n'est plus. Les antiquaires que nous sommes ne toléreraient pas cela ; et, cela, ils le feraient sans spontanéité, sans gaillardise : ils le feraient mal.

C'est, je crois, un trait significatif de la civilisation moderne : nous sommes des antiquaires, nous avons un sentiment juste et archéologique des époques qui ont précédé la nôtre. Nous nous efforçons de leur laisser ce que les philosophes appellent un caractère objectif. Pour cela, nous avons soin de ne pas nous mêler à elles, de nous détacher d'elles. Alors, notre ferveur ôtée qui seule les animerait, elles ne sont plus que de la mort indifférente.

Un jour, le peintre James Tissot, qui avait illustré l'Évangile, rencontra M. Degas. Pour illustrer bien l'Évangile, le peintre James Tissot avait fait le voyage des lieux saints ; et, là-bas, il avait exécuté nombre de parfaits croquis, cherchant l'exacte ressemblance des paysages et des types, veillant à ne pas inventer, mais à suivre le rigoureux détail de la réalité qu'il observait. M. Degas lui dit à peu près :

— Je vous félicite, monsieur. Vous avez copié le mur de Jérusalem avec beaucoup de scrupule. Seulement, monsieur, pour nous, le Christ n'est pas né en Judée : il est né à Épinal.

Admirable formule, et dans laquelle est excellent le choix d'Épinal, ville de populaire imagerie ! Admirable formule, et la meilleure pour attester la fantaisiste destinée des légendes !... Un certain agitateur israélite est mort sur la croix. Que nous importe de lui ? Et, s'il n'était question que de lui, ce serait affaire aux érudits. Mais le Jésus qui a troublé le monde et qui le trouble, celui-là est un beau et terrible Jésus d'image ; et il est né, oui, à Épinal.

La conséquence du travail archéologique que fait notre temps, la voici : l'histoire s'en ira en poussière sèche et vaine ; ce sera fini de tout ce que donnaient à la continuité morale des âges ces contre-sens, si pleins de bonne foi et riches de complaisante idéologie.

... Mais, moi, j'aimais Briséis et Nausikaa. Je ne les aimais pas en humaniste et encore moins en philologue. Toute une saison, je fus épris d'elles, et au point de ne pas savoir laquelle des deux je préférais : mon amitié, quelquefois, les confondait ; et, quelquefois, ma prédilection allait à l'une ou à l'autre de ces rivales qui alors se disputaient mon cœur adolescent.

Ah ! Briséis trop silencieuse et de qui Homère ne cite pas une parole, mais qu'il appelle « Briséis aux belles joues »,

comme tu t'en allas de mauvais gré lorsque Talthybios et Eurybatès, les envoyés d'Agamemnon, vinrent te chercher et te ravir aux caresses du jeune Achille!... Petite esclave qu'avaient sans doute familiarisée les procédés affectueux de ton possesseur, mon imagination te voyait partir avec ces deux hommes; et je t'accompagnais de mon chagrin. Achille, quand tu t'éloignais, ne t'a pas dit adieu : c'est à cause de sa grande colère; et son orgueil était encore plus ému que sa tendresse. Moi, Briséis, j'avais pitié de ton obéissance et je plaignais tes larmes. J'aurais voulu être Talthybios ou Eurybatès, pour t'encourager avec des mots choisis et te prier de ne pas te retourner vers Achille, ton ami, puisque la fatalité t'emmenait. Plus encore, j'aurais voulu être Agamemnon, ce roi des rois, dont la conduite m'indignait et dont l'amoureuse autorité, pourtant, me tentait. Car je devinais que bientôt tu aimerais Agamemnon, pour sa fière initiative.

Et vous, Nausikaa, princesse plus heureuse, fille du magnanime Alcinoüs, vous montez sur un char que traînent des mules; vous tenez les rênes et le fouet; vos servantes vous accompagnent. Et voici. Auprès du fleuve et des lavoirs, il y a une prairie. Alors, vos servantes et vous, comme le soleil est chaud, vous ôtez vos vêtements, vous vous baignez et puis, toutes nues, vous jouez à la balle. C'est vous qui dirigez, avec entrain, le jeu, Nausikaa aux bras blancs; et vous êtes plus grande que les autres jeunes filles, ainsi que, sur le Taygète et l'Érymanthe, Diane dépasse de la tête les autres chasseresses. *Sicut lilium inter spinas, ita est amica mea inter filias*... Et puis, ô petite princesse Nausikaa, c'est votre plaisir de laver vous-même, au fleuve, votre robe et tout votre accoutrement de jeune fille; vous jouez à la lavandière, comme notre gracieuse reine Marie-Antoinette, dans le décor joli de Trianon, jouait à la fermière.

Et vous étiez nue, ô Nausikaa!... La pensée de vos bras blancs me troubla; et je n'osais pas trop songer à vous qui étiez nue, sur la prairie, pour jouer à la paume.

Le soir, avant la tombée du beau crépuscule d'été, quand le bleu du ciel verdissait et que les premières étoiles s'allumaient et quand les martinets allaient criant, criant, et que, muettes, les chauves-souris faisaient leurs cent tours, il y avait, dans

les rues de cette ville provinciale, des jeunes filles qui jouaient au volant... Avec une sorte de peur, je songeais à vous, Nausikaa, et à vos bras blancs, et à vos compagnes. Je songeais à vous et à Briséis, à vous si gaie et à la triste Briséis... Ah! l'une et l'autre, vous avez été mes petites amies les plus émouvantes. Je lus ainsi l'*Iliade* et l'*Odyssée* avec une ferveur attentive. Elles ne me furent pas lettre morte, mais vive!

***

Je me souviens d'un matin d'automne qui, dans ma mémoire, subsiste comme l'un de mes plus tristes matins.

J'étais élève d'un lycée parisien, ancien couvent rebâti en caserne. A peine étions-nous rentrés depuis quelques semaines; et déjà le plaisir des cahiers neufs, des livres neufs, des belles fournitures de bureau, accessoires d'une vie qu'on inaugure, avait peu à peu disparu; nous recommencions le vieil ennui des années précédentes.

La classe avait, ce matin-là, préludé comme toutes les autres; et je la suivais avec une morne indifférence. Soudain, je m'éveillai de ma torpeur. Que n'entendais-je pas?... De sa même voix, frêle, un peu nonchalante et que nul incident, nulle pensée n'avait animée jamais, le professeur épiloguait sur la nymphe Krétéïs, le fleuve Mélès, toutes ces fables, et concluait qu'Homère n'avait pas existé. Une sorte d'angoisse me prit; le sentiment que j'éprouvai ressemblait à la honte : et, je ne savais pas précisément pourquoi, la pudeur de mon adolescence en était offensée... Je n'osais pas bouger. Je regardais mes doigts et je craignais d'avoir à lever les yeux. Le professeur, avec placidité, nous exposait les arguments de Wolff, de Schlegel et de Jacob Grimm : il lançait toute la Germanie à l'assaut de la culture antique. Et il faisait cela sans hâte, sans épouvante, sans émoi aucun. Moi, je tressaillais. Entre mes doigts et mes yeux, une image s'était réalisée, celle du vieil Homère encadré d'or et qui déclame, appuyé d'une main sur l'épaule d'un jeune garçon. Cette image était immobile et parfaitement nette. La kyrielle des arguments défilait : oui, la diversité des civilisations que représentent et

l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les interpolations évidentes, l'archaïsme de certains morceaux et la jeunesse de quelques autres, le travail d'arrangement que les contemporains de Pisistrate exécutèrent, — et l'écriture qui n'était pas encore inventée au temps des poèmes homériques!... L'écriture?... A la vérité, je ne concevais pas qu'Homère eût écrit ses poèmes. Je le voyais, je l'entendais qui les improvisait et les chantait. Mais le professeur affirmait qu'une mémoire humaine ne sait pas garder tant de vers intacts. Et donc il y avait anciennement, avant que l'écriture fût inventée, des tas de chansons, plus ou moins longues, quasi indépendantes les unes des autres, et que des savants, plus tard, réunirent, — des tas de chansons, nées à l'aventure, produits de l'imagination collective d'une époque... Avec tout cela, Homère l'aveugle, fils harmonieux de la nymphe et du fleuve, Homère divin s'évanouissait parmi les légendes : il n'était plus qu'un nom, qu'un bruit de voix, *flatus vocis*; il n'était plus qu'un admirable mensonge, un beau prestige défait.

Plus tard, deux ou trois ans plus tard, ils m'en ont enseigné bien d'autres!... Selon le subtil évêque de Cloyne, Berkeley, ils m'ont appris que le monde extérieur n'existe pas et n'est que la raisonnable chimère de notre pensée; ils m'ont appris que je vivais au milieu de mon rêve et que j'étais l'inventeur des fausses réalités où j'appuyais ma certitude. Ce me furent des mois étranges, décevants et divertissants, où j'ai vécu, parmi des apparences, à badiner, comme un petit Hamlet collégien.

La substance, derrière les phénomènes, s'était anéantie. Il ne resta qu'une fantasmagorie inconsistante et bien réglée, à laquelle mon habitude servait de loi.

Eh! bien, cette révélation m'amusa et ne m'émut guère. Elle transforma toute ma rêverie; elle me fit goûter extrêmement l'usage d'une dialectique surfine : et je lui consacrai le loisir abondant de mon esprit. Je sus m'expliquer à moi-même, avec lés tours de raisonnement les plus ingénieux, que l'apparence qui n'est pas capricieuse offre les mêmes garanties, a le même mérite et le même agrément qu'une réalité substantielle et, après tout, la remplace le mieux du monde.

Quand je connus, ou crus connaître, — c'est tout un, —

que le monde extérieur n'existe pas, j'étais à l'âge où, volontiers subversif, on s'aventure dans les pires courses de l'idéologie. La juvénile ardeur que j'avais excitait mon audace; à pareille distance de mon espoir et de mon souvenir, je me sentais libre comme, auparavant, je ne l'avais pas été, comme depuis lors je ne le fus pas. Et ainsi, le monde extérieur s'anéantit sans que j'en eusse de tristesse : le voile de Maïa, splendide et largement éployé devant mes yeux, me cachait la catastrophe. Mais qu'Homère n'eût point existé, cela, je ne le supportai pas sans chagrin.

Je me souviens de cette cour de lycée où, après la classe, je me trouvai pour la récréation. Elle était carrée, encadrée de bâtiments laids. De petits arbres y vivotaient, dont les feuilles avaient roussi dès l'été. A cause d'une pluie menue et persistante, nous nous étions réfugiés sous la demi-toiture d'un préau qui longeait l'un des côtés de la cour. Et, là, le tumulte s'exaspérait. Moi, dans un coin, tout seul, je songeais à diverses mélancolies que résumait cette phrase courte et obsédante :

— Homère n'a point existé!

Il avait été le compagnon de ma pensée enfantine; et il m'était si familier que cette nouvelle me donna l'impression d'une désespérante mort, — et comme d'une double mort, puisque, non seulement il n'existait plus, mais jamais il n'avait existé. La destruction gagnait toute la durée et jusqu'au fait même de sa vie. L'ingénieux Zénon, qui consacra l'exquise finesse de son jugement à formuler les déconcertantes antinomies du scepticisme, disait : — On ne peut pas dire qu'Achille soit mort; en effet, il faudrait que cet événement fût arrivé avant, pendant ou après la vie d'Achille et chacune de ces trois hypothèses est absurde...

Je me désolais d'une mort qui n'était point arrivée; je déposais les fleurs de mon regret sur une tombe vide.

L'esprit mieux assuré, plus tard, j'aurais argumenté à ce propos; et j'aurais, somme toute, réparé le désastre que Wolff amena comme je relevai — pour moi — de ses décombres le monde extérieur qu'avait démoli Berkeley... Je me serais dit que la légende d'Homère valait une authentique histoire et que le chanteur collectif et anonyme, la jeune Grèce émue de poésie et célébrant ses primes joies valait bien l'anecdote d'un vieillard

aveugle et vagabond. Mais je regrettais Homère ; et aucune allégorie, nul symbole ne me l'eût remplacé.

Il y a des mots, il y a des phrases qui entrent dans notre vie, un beau jour, et qui en organisent tout le détail... Et il y a de petites phrases, il y a des mots, qui, introduits en nous, dissolvent tout, font de la poussière avec nos croyances, des épisodes avec nos doctrines et du néant avec nos dogmes. Telle fut, pour moi, cette affirmation professorale :

— Homère n'a point existé !...

J'avais, là-dessus, la parole de mon grand-père. Je tenais de lui qu'Homère fût le fils d'une nymphe et d'un fleuve. Tout ce que je tenais de lui, tout le passé qui m'était certifié par lui, par ce qu'il me disait et par le simple fait de la présence parmi nous, oui, tout cela s'en allait en contes vains ; et, ainsi, j'avais perdu la confiance sur laquelle toutes mes illusions étaient bâties. Je me souviens de cette matinée où commença de se défaire le château de mes certitudes. Ce fut la première lézarde ; et pierre à pierre, tout s'écroula.

C'est le signe d'une belle architecture, mais périlleuse, qu'une pierre ôtée amène la ruine totale. Ainsi s'abîma en quelques heures le château de ma sécurité. Je ne l'avais pas édifié moi-même ; ni les matériaux n'étaient de moi, ni le plan, ni la combinaison. Il me venait de ma famille, il durait depuis longtemps ; et je ne sais pourquoi c'est justement à l'époque de mon adolescence qu'il se démolit. Mais Wolff en est la cause.

Comme les peuples déçus ou trahis une fois sont pris facilement d'un mal qu'on nomme fièvre obsidionale, ainsi, après la duperie d'Homère, je fus en perpétuel état d'inquiétude. Le château de ma crédulité mis en poudre, je n'avais p us de domicile pour ma pensée ; et j'errai, misérable, soupçonnant des mensonges partout, devinant des impostures, découvrant des sottises, m'éloignant avec effroi des buissons de l'histoire où je savais qu'étaient blotties des perfidies.

Une telle méfiance est recommandée à qui veut acquérir la méthode critique et en connaître les bienfaits de toute sorte. Elle vous permettra de n'être guère dupe ou, au moins, de n'être dupe que d'elle-même et de son outrecuidance, jusqu'au jour où, déçu par elle encore, vous serez enfin recueilli dans l'hôpital de ce bon Samaritain, le nihilisme.

Seulement, avant d'arriver là, il y a bien de la fatigue et de l'amertume!... Le plus dur moment est celui où vous quittez le château de vos certitudes irréfléchies, les plus spontanées, les plus chères.

J'ai fait ce rêve. Il y avait une vieille demeure, ancien asile de mes premières confiances. C'était une maison provinciale, aux murs épais, ouverts de peu de fenêtres, au toit de tuiles moussues; et elle ressemblait à la maison de ma jeunesse. Par la porte à demi close, un cortège d'ombres en sortait et s'en écartait et ne se retournait pas vers elle et jamais n'y reviendrait... Ces ombres avaient des formes humaines. J'y remarquai des visages aimés, jeunes ou chargés d'ans, selon qu'ils m'avaient manqué tôt ou tard; visages vrais et visages allégoriques, les uns tristes et d'autres gais, ceux-ci que la mort avait glacés et ceux-là que l'indifférence avait obscurcis; visages de parents ou visages de jeunes filles, et visages d'idées... Ils défilèrent lentement, solennels ou furtifs... Et l'ombre qui menait ce long cortège, c'était, drapée d'étoffes amples, une main levée au ciel, l'autre appuyée à l'épaule d'un jeune garçon, c'était l'ombre divine et harmonieuse d'Homère, aveugle fils de la nymphe Krétéis et du fleuve Mélès. La troupe de mes amitiés s'en alla, conduite par lui.

***

L'hypothèse de Wolff a été prodigieusement féconde. Elle a remplacé le personnage traditionnel d'Homère par une doctrine qui s'est, d'année en année, amplifiée, — jusqu'à l'absurde : et c'est alors qu'elle a triomphé le plus magnifiquement. Maintenant, elle est à son déclin; mais elle a répandu avec une étonnante profusion les idées les plus fausses dans la critique du XIXe siècle.

Après Wolff, il y a Frédéric Schlegel qui écrit, de l'épopée homérique : « Ce n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée; elle a pris naissance, elle a grandi naturellement ». Et puis, il y a Jacob Grimm, pour généraliser et être plus impérieux : « La véritable épopée, dit-il, est celle qui se compose elle-même; elle ne doit être écrite par aucun poète ». Et

puis, il y a le philosophe Steinthal, qui possède bien le jargon des universités allemandes et qui déclare : « L'épopée grecque est une production organique... Elle est dynamique[1] ».

Frédéric Schlegel, Jacob Grimm et le philosophe Steinthal, — j'aime beaucoup ces trois docteurs, ces trois bonshommes qui ne doutent de rien et qui disent des choses très vagues avec une impétuosité superbe !... L'épopée homérique n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée... C'est une œuvre cependant, et qui a été exécutée. Seulement, elle n'a pas été conçue. Elle n'a pas été conçue, mais elle a pris naissance !... Où donc? et toute seule?... Voilà !... Elle « se compose elle-même », ajoute le bonhomme Grimm, explicite de son mieux. Et elle ne doit pas — sous peine d'offenser le bonhomme Grimm — être écrite par aucun poète ; elle ne le doit pas. Si elle l'était, on lui refuserait le nom de « véritable épopée ». Car la véritable épopée est un absolu, un être de raison, que des philologues, imbus de la métaphysique des autres, ont inventé à leur convenance et dont ils parlent à leur gré. L'épopée grecque est « organique », « dynamique », quoi encore?...

Il faut qu'on remarque d'abord la médiocrité de ces formules qui ne disent rien de précis et dont le dogmatisme est d'autant plus insupportable qu'il est plus despotique. Une opinion est despotique et insupportable quand on la présente avec arrogance et quand on n'a seulement pas pris la peine de citer en sa faveur quelques faits un peu persuasifs. Or les Wolff, Jacob Grimm, Frédéric Schlegel et Steinthal ne citent pas beaucoup de faits : ils aiment mieux affirmer des doctrines. Parmi le petit nombre des faits qu'ils citent tout de même, l'un des meilleurs, l'un de ceux qui leur ont le plus servi, c'est la non-existence de l'écriture à l'époque où — j'allais dire : furent composés, mais non ! — à l'époque où « naquirent » les poèmes homériques. Alors, ils repoussaient dans le passé, le plus possible, gaillardement, la date auguste de cette naissance. Le XIe siècle ne les effrayait pas, ni le XIIe !... Cela sans preuve, assurément. Or, s'ils avaient bien voulu être raisonnables, ils auraient songé que, les murailles d'Égypte et d'Assyrie les plus

1. Ces trois textes sont ainsi groupés à la page première du livre de M. Michel Bréal, *Pour mieux connaître Homère*.

anciennes étant couvertes d'inscriptions, l'écriture pouvait, dès une époque reculée, être connue en Asie Mineure : et ils en auraient trouvé la preuve dans l'existence même des longs poèmes homériques, au lieu d'imaginer, pour ces poèmes, des théories compliquées et mal motivées. Les fouilles récentes qu'on a faites en Crète ont amené la découverte nombreuse de briques toutes couvertes d'écriture. Ces briques sont de quinze siècles, au moins, antérieures à l'ère chrétienne. Donc l'écriture était connue dans le monde grec bien avant l'époque la plus lointaine à laquelle on ait jamais eu l'idée de faire remonter l'éclosion des poèmes homériques.

Les briques de Crète n'étaient pas encore sorties du sol quand les Wolff, Schlegel, Grimm et autres constituèrent leur système. Mais ils eurent tort de ne pas se méfier, de déclarer tout de go, avec une imperturbable assurance, que l'écriture n'existait pas au temps homérique. D'une manière générale, c'est un de leurs torts impardonnables, d'arriver à des conclusions violentes en procédant toujours par déclarations catégoriques, *a priori*. On se renseigne un peu, que diable, avant de démolir Homère!... Leur idée philosophique ou, si l'on veut, sociologique, l'idée à laquelle ils tenaient vraiment et qu'ils ont répandue effrontément et qui a fait beaucoup de mal, la voici : c'est la substitution de la collectivité anonyme à l'individu. Ils ont voulu établir que les foules sont créatrices.

Bref, ils ont joué un rôle considérable dans la vieille et toujours renaissante querelle de l'individualisme et de ses adversaires. Qu'on lise les sociologues allemands; et qu'on lise bientôt les théoriciens du socialisme allemand et qu'on place ces doctrinaires dans la réalité de la vie sociale contemporaine : on verra tout ce qui, par les philosophes et les journalistes, est venu des philologues à la politique concrète. Avec ses doux airs d'érudition, le système des Wolff, Jacob Grimm et Schlegel est hardiment démocratique : il le fut d'abord en secret, et puis tout se révéla; il le fut d'abord avec timidité, puis il eut toutes les audaces. Et, principalement, on l'a exploité avec une ardeur abusive.

Or, il est faux : les foules ne sont pas créatrices. Dans tout ce qui fut inventé depuis que le monde est monde, je vois des trouvailles individuelles. Exemples :

L'une des choses humaines où l'on est le plus disposé à voir une sorte de création spontanée, c'est le langage. Et, certes, je ne vais pas épiloguer sur la question des origines du langage!... Mais enfin, de beaucoup de mots, on connaît l'auteur. Aucun des mots récents qui servent à désigner des découvertes contemporaines n'est mystérieux. Nous savons ce qui s'est passé au XVIe et au XVIIe siècles, quand les écrivains et les jolies femmes résolurent d'enrichir le vocabulaire de la littérature et de la société. La plupart des mots qui entrèrent alors dans les livres et dans l'usage ont leur histoire, leur biographie. Les précieuses — et telles ou telles précieuses dont on peut dire les noms — ont imaginé des mots qu'ensuite tout le monde employa et qui même devinrent assez habituels et familiers pour que Molière, qui s'était raillé de ces délicates pédantes, se servît plus tard, et sans qu'il s'en aperçût, de bien des mots qu'elles avaient forgés. Ils sont aujourd'hui dans le langage quotidien.

Mais ce sont des mots savants?... Je ne crois pas davantage que les mots populaires soient nés spontanément, soient des créations « organiques » ou « dynamiques », — comme on dit en Allemagne. — Si le nom de leurs auteurs s'est perdu, il n'en résulte pas que ces auteurs n' « aient point existé » Pareillement, les conditions de la trouvaille nous échappent; mais, de l'insuffisance de nos documents, il n'y a rien à conclure. La jolie fleur qu'on appelle, chez nous, *coquelicot*, et ailleurs *coquerico* ou *coquericau* ou *cocorico*, les latins la nommaient *papaver*. Comment lui est venu son nouveau nom, qui eut une telle fortune que l'autre disparut? C'est une aventure magnifique et charmante, qu'on imagine aisément. *Coquelicot* dérive, sans nul doute, d'un quelconque *cocorico*, lequel imite, en plaisanterie le cri du coq. Alors, voici. Un jour, — je ne sais certainement pas où, mais qu'importe? — un villageois — dont je ne sais pas le nom — vit un coquelicot dans un champ de blé mûr. Il avait vu cela cent mille fois; et il l'avait vu trop souvent pour y être attentif. Ce jour-là, le jour singulier dont je parle, admettons qu'il était de loisir et que les circonstances se prêtaient à sa gaieté : le coquelicot dans les blés lui fit l'effet de la crête d'un coq, oui, d'un beau coq prétentieux, tête levée, qui serait

là immobile un instant, parmi la gloire de l'été. Et admettons que, désignant à ses camarades la fleur, il ait, pour signifier la ressemblance qui l'amusait, comiquement poussé le cri du coq, le vif « cocorico ». L'ingénieux badinage ayant plu, le *papaver* s'appela *cocorico* désormais : le surnom devint le nom; ce n'est pas la seule fois que le fait se soit produit.

J'arrange un peu cette anecdote. En substance, elle n'est pas très douteuse. Et ainsi l'origine d'un mot populaire nous mène à un gaillard dont nous ignorons tout, sinon qu'il avait l'esprit délié, amusant, drôle, sensible au pittoresque, sinon qu'il était un individu : — la foule n'a fait qu'adopter sa trouvaille. Si l'histoire de tous les mots était connue ou aisément imaginable, elle nous conduirait pareillement à des individus bien doués et capables de fantaisie : à des individus!...

... Comme les architectes du Moyen âge furent modestes, on ne connaît pas trop les noms de ces grands bâtisseurs à qui sont dues les belles cathédrales gothiques. Alors, vers le milieu du XIX[e] siècle, quand on était encore bien romantique, on aima beaucoup à se figurer ces cathédrales qui, d'elles-mêmes par l'efficace vertu de la foi, sortaient du sol, ainsi que d'une âme pieuse émanent des prières. Les cathédrales n'étaient que la réalisation quasi-spontanée du rêve divin qui animait les foules. Et elles ne pouvaient pas ne point jaillir d'une terre qu'avaient ensemencée les os de tant de chrétiens!... Ah! que de métaphores utilisèrent nos historiens et nos poètes, afin de montrer le songe médiéval qui se transforme en pierre et monte en cathédrales prodigieuses!...

Eh! bien, ce n'est pas du tout cela. Et, sans doute, la foi permit aux architectes de se procurer l'argent, les matériaux, les ouvriers. Mais ce sont eux, les maîtres d'œuvre, — un petit nombre de maîtres d'œuvre; et on sait le nom de plusieurs, maintenant, — qui ont posé, qui ont étudié, qui ont résolu enfin, le problème de l'architecture gothique. Un problème de mécanique, un problème de mathématique, pour lequel de longs calculs et des expériences furent indispensables; un problème positif. On n'en trouva pas tout de suite la solution; et on tâtonna; d'année en année, si nous suivons le progrès de l'architecture romane, on s'acheminait vers la vérité... Un jour, l'un de ces architectes — son nom nous

manque, tant pis! — imagina la voûte à nervures; lui-même, ou un autre, imagina les arcs-boutants. Et ainsi le réalisme de l'architecture gothique triompha; et ainsi le combat de la résistance et de la pesanteur fut instauré : la formule d'un art splendide et qui est la gloire de notre pays était trouvée!... Elle avait été trouvée par un homme, ou deux, ou trois, qui étaient connus de leurs contemporains, qu'on appelait par leurs noms, qui vivaient d'une vie individuelle, auxquels on s'adressa de loin pour bâtir des églises, dont on prit des leçons, adopta les idées, célébra les mérites. Les foules ne firent qu'obéir, que transporter les blocs de pierre, les tailler comme on leur disait de les tailler, les placer où on leur disait de les placer. Le génie individuel de quelques artistes avait tout inventé.

Toutes les idées sur lesquelles vivent les foules viennent de quelques savants, ou, si le mot déplaît, de quelques individus bien doués. Comme l'a dit Salluste en belles phrases, l'histoire est l'œuvre d'un petit nombre de citoyens qui avaient une remarquable efficacité. Considérez les grands mouvements de races ou de nations qui ont le plus secoué le monde, les migrations, les révolutions : vous les verrez conduites par des individus éminents, dont l'absence détraquerait tout. Et, sans doute, les circonstances se prêtèrent à l'activité de ces héros : ils auraient pu avoir des âmes de héros et, parmi d'autres circonstances, ne rien produire; mais il y a un mysticisme bien falot à prétendre que ce sont les circonstances qui, eux, les ont produits. Eux manquant, les choses n'allaient pas; ou bien elles allaient autrement. Examinez ces surprenantes crises populaires, qui à la fin du XIVe siècle répandirent dans la haute Allemagne et dans les Flandres les hordes doctrinales des Flagellants. Ces misérables n'étaient pas les inventeurs de leur folie. Leur folie avait son origine première dans le système de ce génial métaphysicien, maître Eckart, panthéiste, précurseur extraordinaire de Spinoza. Seulement, le profond et le difficile système de maître Eckart, intelligible à des disciples privilégiés, était, pour les masses, lettre morte : il ne pouvait, tel quel, rien leur donner. Survinrent des intermédiaires : un Henri Suso qui, de ce spiritualisme subtil, fait de la piété à la vierge et des chansons de clair de lune embléma-

tique; un Tauler, prédicateur écouté, conducteur de croyants, qui n'a pas compris à merveille la pensée d'Eckart, mais qui a tout de même attrapé des bribes et qui les éparpille dans son auditoire inquiet. Cet auditoire, à son tour, comprend comme il peut, comprend à sa manière. D'absurdes erreurs sont commises, pendant le voyage que font les idées pour aller d'Eckart aux Flagellants. Pourtant, ce sont les idées de ce philosophe qui, transformées, ont mis les cinglantes lanières aux mains de ces foules fébriles. Celles-ci n'ont rien inventé; elles n'ont fait que mal comprendre. Leurs fautes d'interprétation ne sont pas des trouvailles : elles n'ont rien ajouté à la doctrine; elles ont supprimé ce qui était trop fort pour elles. Et c'est d'un involontaire appauvrissement du système d'Eckart que résulte la terrible ardeur de ces hérésiarques.

Les foules sont nulles!... Et c'est aux foules qu'on veut attribuer l'honneur de l'épopée homérique, aux foules qui sont incapables de toute invention. Je ne sais pas comment lisent les gens qui trouvent un caractère populaire à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. La poésie populaire produit de petites chansons extrêmement courtes, en général, extrêmement simples et pauvres, voire un peu sottes. Il n'y a aucune espèce d'analogie entre ces petites chansons et une épopée, aucune!... Mais encore, à moins de jouer sur les mots, on ne doit pas dire que la poésie populaire est l'œuvre des foules. Un poème — épopée ou petite chanson, n'importe, — est l'œuvre d'un poète, qui peut bien être, lui, un homme du peuple; et, s'il est illettré, en outre, on le verra. Les plus modestes refrains qui courent les campagnes ont un auteur, lequel nous échappe tout à fait, mais était un gaillard bien doué, analogue à celui qui eut, un jour, l'esprit d'appeler *cocorico* le *papaver*. Même, tels que nous les connaissons et les lisons en des recueils ingénieux, ils ont, habituellement, deux auteurs : le gaillard bien doué que je disais et puis cet autre, le folk-loriste!... Un folk-loriste serait un saint et son abnégation dépasserait l'humanité ordinaire, s'il n'améliorait pas du tout les petites choses dont il fait collection, s'il résistait au naturel désir d'y ajouter un peu de lui. En réalité, un folk-loriste n'est pas toujours un saint; et les plus jolies chansons qu'on ait recueillies trahissent la collaboration d'un ignorant mystérieux et d'un savant discret.

Je ne dis pas que le folk-lore soit une science méprisable; mais une science périlleuse, oui, je le dis. Ses documents sont dépourvus d'exactitude rigoureuse; et, quant à ses conclusions, je leur dénie toute valeur scientifique. Le folk-lore est la cause d'un bien grand nombre d'idées fausses, qui ont eu beaucoup de succès et qui n'ont pas fini de nuire. Il a répandu à profusion cette croyance aux foules créatrices, qui est une des plus inquiétantes erreurs de ce temps; il lui a fourni une sorte de fallacieuse preuve; il lui a donné un air d'autorité trompeuse. Les foules répètent les refrains que tels individus ont inventés. Et elles les répètent mal, sans guère les comprendre; elles ont vite altéré le texte, remplacé les mots qui avaient une signification, par des syllabes hasardeuses... On ne peut attendre mieux d'elles, car elles sont stupides.

On a dit que l'épopée homérique était « la poésie d'une époque », et « la voix de tout un peuple », et « l'énergique expression de la civilisation héroïque de la Grèce », etc... Qu'est-ce qu'on entend par là?... Si l'on veut affirmer que les poèmes homériques ont eu beaucoup de succès et qu'ils ont plu admirablement à cause de la convenance, à cause de l'accord où ils étaient avec l'époque, avec l'état de la civilisation qui les a vus naître, admettons-le bien volontiers, malgré l'insuffisance des documents. Mais on veut dire davantage, quand on ajoute : « les peuples grecs furent eux-mêmes cet Homère ». Cela, hélas! cela m'échappe tout à fait. Je n'arrive pas à me figurer cette génération spontanée d'un poème au milieu d'un peuple; je ne vois pas ce peuple, je ne vois pas ces peuples grecs qui soudain chantent quasi-unanimement : et ce qu'ils chantent tout à coup serait l'*Iliade* et l'*Odyssée*, serait au moins quelques parties de ces poèmes. Cette hypothèse, qui a des prétentions majestueuses, me semble absurde et comique.

Entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on a signalé des différences nombreuses. Il y a aussi des ressemblances manifestes : on les néglige et on assure que des années et des années de civilisation progressive séparent ces deux poèmes. Dans le texte de l'*Iliade* et dans celui de l'*Odyssée*, on aperçoit des contradictions et divers signes auxquels on reconnaît que maints passages furent interpolés. C'est bien possible; et même c'est à peu près évident. En écartant ces passages, on cherche à reconstituer

l'*Iliade* primitive et l'*Odyssée* primitive. C'est une œuvre mal commode : pour s'en convaincre, il suffit de constater que les systèmes proposés diffèrent magnifiquement les uns des autres. Toutefois, si loin qu'on aille dans cette aventureuse besogne et quelque désir qu'on ait d'éparpiller les poèmes homériques, — désir inavoué, désir un peu pervers, — on aboutit toujours à une *Iliade* primitive, à une *Odyssée* primitive. Celle-ci ou celle-là, on l'a soigneusement appauvrie ; on l'a réduite au minimum de ce qu'elle put être. Telle qu'on a dû, en fin de compte, la laisser, elle est un poème plus ample, mieux composé, plus intelligent, plus riche de détails, mieux écrit que tout ce qu'a jamais produit cette prétendue poésie populaire, qui, elle, pourrait bien n'avoir jamais existé.

Eh ! bien, l'auteur de ce poème primitif, en l'appelant Homère afin de marquer son individualité, on se trompe moins qu'en l'appelant foule, peuple, époque inspirée.

Il y a eu un Homère ; et concédons qu'il n'était peut-être pas le fils de la nymphe Krétéis et du fleuve Mélès, qu'il n'était peut-être pas aveugle et qu'il ne s'appelait peut-être pas Homère. Des fables ornent sa biographie, — des fables charmantes et peu déguisées ; — mais aucune de ces fables n'est aussi improbable, aussi mensongère, aussi folle que celle qu'ont organisée à grand'peine les savants du dernier siècle autour des foules poétisées, autour des peuples porte-lyres, autour d'une Ionie toute délirante de poésie prodigieuse et d'épopée !...



La thèse de Wolff et de ses continuateurs est, depuis quelque temps, battue en brèche par des érudits que de récentes découvertes, une lecture plus sincère, une attention moins préoccupée ont avertis utilement. Ils tendent à rapprocher de nous l'époque des poèmes homériques. Déjà, il y a une vingtaine d'années, M. Georges Perrot avouait les doutes que lui inspirait l'âge attribué généralement à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. M. Michel Bréal a ressenti la même incertitude ; il l'a notée, il l'a élucidée dans ce beau livre : *Pour mieux connaître Homère*.

Aux termes d'une très méticuleuse étude, l'auteur aboutit à cette conclusion. Les poèmes homériques ne peuvent pas avoir été composés plus tôt que le commencement du VIIe siècle. Les critiques antérieurs voulaient remonter beaucoup plus haut, jusqu'au xe siècle, par exemple, ou même au-delà. Il leur était agréable de placer l'*Iliade* et l'*Odyssée* à des époques dont on ne sait rien, parce qu'ils se sentaient ainsi plus libres de formuler les hypothèses les plus extravagantes. M. Bréal leur reproche de méconnaître tout ce qui, dans les poèmes homériques, atteste une civilisation développée. Famille, droit, morale sont, dans le texte d'Homère, constitués. Sous la Grèce des temps homériques, M. Bréal devine plusieurs couches de civilisation : il y a, pour Homère, un passé.

« Le monde naît, Homère chante... » Cette belle idée de Hugo, nous y renoncerons. Elle donnait aux poèmes d'Homère un charme de divin miracle : l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient le premier épanchement poétique d'une Grèce inaugurale... Hélas! si loin que nous allions dans les âges, la terrible science nous fait apercevoir des âges plus anciens; et, quand nous cherchons la jeunesse du monde, nous n'arrivons nulle part!... La fraîcheur de l'humanité adolescente n'est déjà plus dans les poèmes homériques; mais ceux-ci, en perdant cette grâce, acquièrent une émouvante majesté, comme les témoins d'une antiquité immémoriale.

Homère se rapproche de nous. Il ne précède que d'un siècle le grand éploiement de l'art éginétique et la constitution des subtiles écoles philosophiques de l'Asie Mineure; il ne précède que de deux siècles Hérodote. Il n'est plus égaré dans une Grèce mythique et hypothétique. Non! Et il nous apparaît comme un littérateur.

Comme un littérateur très averti, très habile, très malin, très roué. Son œuvre n'est assurément pas la première qui ait été écrite en grec. Nous n'en possédons pas de plus ancienne en cette langue; mais sa fine perfection suppose un effort plus ancien, plus spontané, plus naïf.

Homère n'est pas naïf; son œuvre n'est pas l'expression directe d'un génie enfantin qui cède à de lyriques impulsions. Elle abonde en ornements littéraires. Quand Homère demande à la Muse combien les Achéens avaient de vaisseaux et enre-

gistre la réponse de la Muse, il n'est pas dupe du procédé : il pare une statistique. Une bonne partie de sa mythologie est là pour le divertissement du lecteur. Si l'on prétendait y trouver les croyances d'Homère ou de son époque, on se tromperait — dit M. Bréal — à peu près comme si l'on prétendait reconnaître dans le *Roland furieux* de l'Arioste les croyances du *quattrocento*. Homère badine. Il y a, dans ses poèmes, beaucoup de plaisanterie. Il s'amuse à des effets d'archaïsme. Ayant à raconter la guerre de Troie, événement quasi fabuleux dont le souvenir a été transmis de génération en génération sous la forme la plus incomplète et la moins sûre, il imagine avec fantaisie une époque assez singulière. Et, certes, il n'est pas un archéologue ; mais il procède comme on a fait jusqu'à ce temps savant où nous vivons : il mêle aux éléments récents et qu'il emprunte à la vie contemporaine des traits, réels ou inventés, qui ont un petit air d'autrefois.

Je ne sais pas comment on a pu voir, en l'*Iliade*, un poème farouche et à demi barbare. Il n'y a rien de plus faux que l'interprétation d'un Leconte de Lisle. Madame Dacier est beaucoup moins inexacte. L'aspect de rude sauvagerie que Leconte de Lisle donne à cette épopée en ne traduisant pas les noms propres et en les transcrivant sans, d'ailleurs, tenir aucun compte de la prononciation véritable, cet aspect-là n'est pas du tout celui de l'*Iliade*. Il a désiré que sa phrase fût extrêmement dure et « affreuse », comme on disait au siècle de madame Dacier ; elle est ainsi, même dans les passages de tendresse. Quoi de plus ridicule que, dans Leconte de Lisle, l'entrevue gracieuse d'Achille et de Thétis sa mère ?... Dans Homère, elle est écrite du style le plus délié ; elle est toute pleine de colère enfantine, de câlinerie et d'une sorte de gaieté. Homère s'amuse, quand il prête au jeune Achille ce langage : « Pourquoi m'interroges-tu ? Ce que tu me demandes, tu le sais, puisqu'étant déesse tu sais tout !... » Homère s'amuse de la question que Thétis a posée et de la situation poignante où il a mis ses personnages ; il s'amuse de l'omniscience de ses dieux : il est familier avec eux, un peu comme les gens du Moyen âge, — qui n'étaient pas du tout naïfs ! — sont familiers avec Dieu et avec la mythologie chrétienne. Le voyage que font Zeus et les autres habitants de l'Olympe pour se

rendre à l'invitation des Éthiopiens irréprochables qui les ont priés à dîner, ce voyage est un joyeux divertissement.

L'artifice heureux, l'attrayante invention littéraire, les ingénieuses délicatesses de mots caractérisent l'*Iliade*. Elle est beaucoup plus proche de nous que d'une époque illusoire où des poètes à demi prêtres eussent répandu de sublimes prophéties. Homère n'est aucunement un prophète. Il traite, en poète raffiné, un sujet littéraire.

On ne peut pas supposer que l'Ionie de son temps ait été occupée du souvenir de la guerre de Troie au point de ne pouvoir se défendre de la chanter, au point d'y incarner comme involontairement sa foi religieuse et sa pensée nationale. Homère était un poète qui avait choisi ce sujet-là, et qui en aurait bien choisi un autre, et qui a traité ce sujet-là avec une extrême liberté, indépendamment de toute exigence de la conscience populaire. Et ce n'est pas une œuvre populaire qu'il a écrite. Il ne s'adressait pas à des foules ignorantes, qui n'auraient pas apprécié la qualité de ses trouvailles. Il écrivait pour une élite. Du reste, aucun poète n'a peut-être agi autrement; je ne connais pas d'œuvre qui soit ensemble littéraire et populaire : ces deux mots me semblent un peu contradictoires.

M. Victor Bérard a formulé, à propos de l'*Odyssée*, un certain nombre d'hypothèses qui, admises, préciseraient singulièrement le personnage d'Homère [1]. L'auteur de l'*Odyssée* aurait eu, parmi ses projets, celui de plaire à quelques roitelets d'Asie Mineure, auxquels il fournissait de flatteuses généalogies. Et, quant à son procédé de travail, il se serait servi, pour ses itinéraires et ses descriptions, de livres antérieurs, portulans et instructions nautiques de ces grands et avisés navigateurs qu'étaient les Phéniciens. Il aurait trouvé là ses paysages : ainsi, un romancier de nos jours, désireux de situer son anecdote dans un pays lointain sans y aller, s'inspirerait commodément d'un Baedeker; ainsi, Chateaubriand, qui ne fit peut-être qu'un petit tour en Amérique, utilisa — M. Bédier l'a démontré — des écrits de plusieurs véritables voyageurs.

1. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, deux volumes, Paris, 1902-1903.

Cela nous fait un drôle d'Homère, de caractère assez peu édifiant, un courtisan subtil, — et un Homère extrêmement homme de lettres. Que nous sommes loin de l'ancienne conception de l'épopée!... Ce n'est plus la Grèce éperdue de poésie et qui chante ses origines : tout bonnement, un poète travaille de son métier.

M. Bérard s'est proposé d'établir que les grandes œuvres d'art sont le double produit d'une tradition nationale et d'une influence étrangère. C'est ce qu'il appelle la « loi du recoupement ». Ainsi, la tradition nationale de notre pays aurait donné, au contact du romantisme allemand, Victor Hugo; plus anciennement, au contact de l'influence anglaise, Voltaire; plus anciennement, au contact de l'influence espagnole, Corneille; plus anciennement, au contact de l'influence antique, Ronsard, etc... Et, ainsi, la splendeur du poème homérique coïnciderait avec le « recoupement » de la tradition grecque et de l'influence phénicienne...

Alors, cet Homère, nous ne pouvons plus même nous le figurer tel que je le voyais sur la vieille estampe de mon grand-père, porteur de lyre qui improvise au bord des flots. Non, non, ce n'est pas sur la plage qu'il exhale ses idées mélodieuses, qu'il répète les paroles de la Muse : il travaille à son bureau. Il faut qu'il ait ses documents sous la main, les portulans, les instructions nautiques des Phéniciens, toute une bibliothèque, ses notes et, bref, le fatras qui entoure un écrivain. C'est un homme de cabinet.

La théorie de M. Bérard, ingénieuse à ravir, menée avec un art éblouissant, ne s'impose pas d'une manière invincible : on lui a fait plusieurs objections et on lui en pourra faire d'autres. L'essentiel subsiste et le voici : l'*Odyssée* supporte d'être étudiée comme un autre poème dont l'origine ne serait aucunement merveilleuse; la personnalité d'Homère s'y dessine en traits qu'on modifiera peut-être, mais elle existe, nettement.

Pour que cela seulement soit acquis, je renonce à l'aimable et divin vieillard qui était fils de la nymphe Krétéis et du fleuve Mélès; je renonce aux touchantes amours de cette nymphe et de ce fleuve; et je renonce encore au jeune homme pieux qui consacrait de belles années à guider le long des flots retentissants l'invocateur auguste d'Apollon-Sminthée.

Il m'en coûte; il m'en a coûté, jadis, davantage de renoncer à tout Homère, quand un imprudent professeur me donna mes premières leçons de scepticisme.

***

Je ne sais pas quelle image dressera, en ce Paris, le sculpteur qu'aura désigné le comité Homère. Représentera-t-il le fils de la nymphe et du fleuve, ou bien cet Homère qui n'a point existé, une Grèce qui chante, ou bien un poète au visage intelligent, habillé à la grecque; ou bien cet homme de lettres un peu flagorneur, aux yeux que la lecture a fatigués, à la physionomie maligne?...

Ah! qu'il nous épargne un Homère qui soit un symbole, une foule, un néant mystique!... J'aimerais cette statue, si sa plaisante inauguration, riche de députés et de sous-secrétaires d'État, devait une bonne fois marquer la fin des pitoyables doctrines qui ont faussé la critique et la sociologie du dernier siècle; si elle signifiait qu'on ne croit plus aux foules inventives et créatrices et que, pour produire, on ne compte plus que sur les individus les mieux solitaires. Ceux-là, héros, les foules les imitent, et avec une prodigieuse maladresse, voilà tout.

Mais ce n'est pas cela qu'on prétend faire : une telle entreprise, mal démocratique, éloignerait les pouvoirs publics, les députés influents et tout sous-secrétaire d'État; elle indignerait le conseil municipal. Un emplacement serait refusé. On a résolu de glorifier l'hellénisme, lequel est mort et tout à fait mort, lequel n'a plus aucune influence chez nous, aucune influence évidemment sur les masses, aucune influence non plus sur les écrivains.

Si l'on veut absolument élever une statue d'Homère, il faut qu'on sache qu'elle sera un monument de deuil et de repentir, auquel porter des couronnes funèbres comme à la statue de Strasbourg.

ANDRÉ BEAUNIER

LES ROMANS NATIONAUX

DE

MADAME CLARA VIEBIG

Soumettez à un professionnel de la littérature le livre d'un inconnu et demandez-lui, sa lecture achevée : « A quel sexe appartient l'auteur que vous venez de lire ? » Ou je me trompe fort, ou il lui arrivera bien rarement de répondre à faux. Évidemment, s'il s'agit d'une gageure, on pourra égarer le jugement le plus sûr. Il est telle page de madame de Staël qui pourrait être signée d'un nom masculin, il est tel fragment d'Alphonse Daudet qui semble trahir une sensibilité toute féminime ; mais ces auteurs sont des exceptions et n'infirment point sérieusement la règle que je pose, à savoir qu'on parvient assez facilement, avec un peu d'expérience; à lire le sexe d'un auteur dans ses écrits.

En ce qui touche les femmes de lettres allemandes de ce temps, et particulièrement madame d'Ebner-Eschenbach, madame Gabrielle Reuter, madame Riccarda Huch, toute méprise est impossible. Je serai moins affirmatif, par exemple, sur madame Clara Viebig. A chaque nouveau livre qu'elle publie, les critiques d'outre-Rhin rendent hommage, non sans quelque apparence de raison, au talent essentiellement viril de cette femme. Par quoi j'aime à penser qu'ils ne prétendent point lui adresser un compliment, mais qu'ils consta-

tent un fait, énoncent un jugement — auquel nous souscrivons d'ailleurs bien volontiers. — Le talent de madame Viebig est, en effet, beaucoup moins féminin qu'il n'est tout simplement humain, spontané, robuste et, par conséquent, si l'on veut, viril. Humains, ses livres ne révèlent en outre aucune trace de féminisme. Et voilà une particularité intéressante, singulièrement méritoire aujourd'hui, et qui suffit à distinguer heureusement madame Clara Viebig entre la plupart des femmes auteurs de sa génération.

***

Née en 1868, à Trèves, elle passa ses jeunes années dans des contrées très différentes qui toutes ont laissé une empreinte en ses écrits : l'âpre Eifel, le riant pays du Rhin, la Pologne prussienne, Berlin, où madame Viebig est mariée. — Une excellente revue de littérature comparée, *Das literarische Echo*, publiait naguère une esquisse autobiographique où madame Viebig s'attribuait trois patries, qu'elle appelait « ses trois fiancées », par allusion à un conte populaire, célèbre dans toute l'Allemagne. Les trois patries de madame Viebig étaient : Trèves, l'antique cité romaine, « où le christianisme et le paganisme se marchent presque sur les pieds »; Dusseldorf, la ville aimable au bord du Rhin, où la vie est relativement facile, la population joyeuse, où règnent des traditions et des goûts artistiques; la Posnanie, enfin, plaine interminable de champs de sable, de champs de blé et de champs de betterave, coupés seulement de loin en loin par des forêts sombres, monotone pays, théâtre d'une lutte acharnée entre l'élément prussien et l'élément polonais. Si le Rhin, en effet, est le pays où l'on rit, la Pologne est le pays où l'on pleure. Nature largement éclectique, madame Viebig porte à ses trois patries, à ses « trois fiancées », une tendresse égale : « A l'ouest et à l'est, — disait-elle en terminant sa notice autobiographique, — et sur les bords du Rhin inférieur, elles habitent, mes trois fiancées. A toutes trois appartient mon cœur, à chacune d'elles je dois beaucoup de joie, mais à toutes les trois réunies je dois ce que je place le plus haut : mon art. »

« A toutes les trois, je dois mon art », écrit madame Viebig, attestant ainsi le caractère régional de son œuvre. Ses romans appartiennent, en effet, à ce que la *Heimathkunst*, « littérature des petites patries », a produit de meilleur en Allemagne depuis un quart de siècle. Madame Viebig excelle à donner l'impression presque physique des lieux et des milieux. Ses tableaux valent par le relief comme par la couleur. Et cela doit être d'autant plus remarqué que le style de madame Viebig est d'une simplicité parfaite. Toutes les recettes de « l'écriture artiste », tous les « trucs » de l'impressionnisme littéraire en sont absents. Le seul procédé auquel on voit recourir madame Viebig, c'est l'usage des dialectes. Dialecte de l'Eifel, tout émaillé de vocables français, dialecte rhénan, dialecte polonais, argot berlinois, madame Viebig les possède à fond, et l'emploi qu'elle en fait contribue à colorer, à vivifier ses fictions. Il semble même qu'elle soit portée à en abuser. Ces parlers dialectaux, pittoresques mais lourds, plus populaciers que populaires, finissent par fatiguer. Limité aux conversations des personnages, l'usage du dialecte est admissible, mais il déborde trop souvent les dialogues, usurpant sur les parties du récit où l'auteur parle en son propre nom.

Madame Clara Viebig a écrit des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles. Parmi ses romans, il en est un, le plus récent ou peu s'en faut, dont je ne me permettrai de rien dire ici : *la Revue de Paris* en commence aujourd'hui la publication ; ses lecteurs en jugeront eux-mêmes. Au nombre des autres, il en est quatre particulièrement remarquables et qui furent particulièrement remarqués : *Village de femmes*, *le Pain quotidien*, *la Garde sur le Rhin* et *l'Armée dormante*[1].

Village de femmes est un roman plus brutal que fort, plus cynique peut-être qu'audacieux. C'est une apothéose, d'ailleurs brillante, de l'appétit sexuel, de l'instinct qui incline la femme vers l'homme, — on serait presque tenté de dire : qui jette la femelle dans les bras du mâle. — On rencontre dans la plupart des romans de madame Viebig des créatures sensuelles dont les ardeurs sont franchement dépeintes. Aussi bien n'y a-t-il

1. La plupart des romans de madame Viebig ont été édités à Berlin, par MM. Egon Fleischel et Cie.

aucune arrière-pensée morale ou immorale dans ce roman qui la mit hors de pair : *Village de femmes*. La « bonne loi naturelle » y apparaît comme souveraine maîtresse, elle est la seule règle reconnue par la population de ce bourg de l'Eifel, de cet Eifelschmitt où madame Viebig nous transporte. On lui en a voulu, dans le clan féministe, de la complaisance avec laquelle elle décrit les agrestes saturnales où leur tempérament excessif entraîne les donzelles d'Eifelschmitt. J'ignore ce qu'elle a pensé de ces attaques, mais je suis tenté de croire qu'elle ne s'en est point affligée outre mesure. On aurait tort, au demeurant, d'attribuer à ces peintures une « tendance ». Les livres de madame Viebig expriment, il va sans dire, des idées générales et reflètent, surtout quand ils débattent des questions brûlantes (comme la question polonaise dans *l'Armée dormante*) des idées et des opinions personnelles. Mais madame Viebig peint d'abord pour le plaisir de peindre, parce que tel sujet l'inspire et lui « dit ». Elle trouve à la vie une beauté intrinsèque. Et il lui suffit que ses livres rendent la vie telle quelle, avec ses sourires, avec ses larmes.

En vertu de quoi, il arrive à madame Viebig de se contredire ou de sembler se contredire. De même qu'il y a, suivant la forte parole d'un personnage de Murger, « des années où l'on n'est pas en train », il y a, pour certains gens, des années où l'on est gai, d'autres où l'on est triste, des années où l'on professe le naturalisme, d'autres où c'est l'idéalisme qui prédomine. Les âmes réceptives, mais ardentes, comme madame Viebig, obéissent volontiers à ces penchants opposés, suivant l'humeur du jour, suivant aussi la nature du sujet qu'elles traitent. Rien que de fort admissible dans les divergences qui se découvrent entre *Village de femmes* et *le Pain quotidien*.

La scène de ce deuxième roman est à Berlin. C'est là encore un récit naturaliste, mais ce n'est point la loi de nature, c'est la loi de l'homme qui triomphe dans ces pages, la loi de l'homme avec les dures contraintes qu'impose la vie en commun dans les grandes villes. Si *Village de femmes* respirait une folle joie de vivre, *le Pain quotidien* est plein des tristesses que la nécessité de soutenir leur pauvre corps inflige aux déshérités. Tout comme *Village de femmes*, *le Pain quotidien* se déroule dans un milieu de très pauvres gens. C'est le

monde des petits commerçants berlinois et des servantes que madame Viebig y décrit, avec un réalisme d'où la poésie n'est point bannie. L'influence d'Émile Zola est sensible, mais la pitié est plus apparente et moins superficielle chez la femme de lettres allemande. Au point de vue « métier », *le Pain quotidien* est d'ailleurs un des romans les plus faiblement composés de madame Viebig. Il y a des gaucheries dans l'économie du récit; le récit lui-même est parfois monotone et un peu terne. Alors que la « couleur » est une des qualités les plus unanimement consenties à madame Viebig, la couleur est ce qui manque par-dessus tout au *Pain quotidien*. L'impression produite par ce livre n'en est pas moins forte, d'autant plus que toute rhétorique révolutionnaire en est absente. La bonté, en revanche, et la pitié sont présentes partout, mais elles ne s'affichent pas : il faut les découvrir entre les lignes. *Village de femmes* avait attiré sur la tête de l'auteur certaines animosités que *le Pain quotidien* est bien propre à dissiper. Il n'y a qu'une femme (je ne dis pas une femme inféodée au féminisme) pour peindre à la fois avec une vérité si poignante et tant de poésie intime les souffrances de deux pauvres petites bonnes, lamentables héroïnes du *Pain quotidien*. Madame Clara Viebig, au talent si « viril », trahit dans ce livre son véritable sexe.

***

Parmi ces quatre romans si remarquables, ceux dont il me reste à parler sont ceux que je préfère. Ils sont intitulés, ai-je dit, *la Garde sur le Rhin* et *l'Armée dormante*, et traitent l'un et l'autre des thèmes difficiles, où les femmes ne s'essayent qu'en hésitant. *La Garde sur le Rhin* et *l'Armée dormante* sont des romans politiques ou, pour parler plus exactement, des romans nationaux.

La Garde sur le Rhin résume, sous forme romanesque, l'histoire de la ville de Dusseldorf, de 1830 au lendemain de 1870; *l'Armée dormante* nous transporte en pleine Pologne contemporaine et nous montre la rudesse prussienne s'usant contre la patience et la souplesse d'un mort plein de jeunesse encore, d'un mort qu'il faut qu'on tue, d'un mort qu'on ne tuera pas.

Quelles que soient, dans les deux cas, la gravité et l'austérité du sujet, ces livres n'en méritent pas moins ce nom de romans dont ils se parent. Sans doute, ils contiennent l'un et l'autre des synthèses plus hautes et plus vastes que n'en comportent les romans ordinaires; sans doute, l'élément politique, l'élément national prédomine dans l'un comme dans l'autre; mais l'intention proprement didactique disparaît, ou presque, auprès de l'intérêt dramatique qui s'attache aux personnages mis en scène. Madame Viebig excelle à dépeindre les individus « représentatifs » d'une époque, d'une nation ou d'une classe. Si richement douée sous le rapport de l'intuition psychologique, elle ne possède pas l'imagination historique à un moindre degré. Ses personnages de *l'Armée dormante*, elle a pu les observer sur place, pendant ses séjours en Pologne; mais ce Dusseldorf de 1830 et de 1848 qu'elle restitue dans *la Garde sur le Rhin*, elle ne l'a point vu, — de quoi, d'ailleurs, nous la félicitons. — Pour avoir tracé néanmoins des tableaux si pleins de vie, félicitons-la plus chaudement! *La Garde sur le Rhin* prouve que madame Viebig sait voir avec les yeux de l'âme aussi bien qu'avec les yeux du corps.

Dans ses deux romans nationaux, le personnage principal est un Prussien. Il s'appelle, dans *la Garde sur le Rhin*, Frédéric Rinke. Rinke est sergent-major dans l'armée royale, et je vous prie de croire qu'il y paraît. Il a toute sorte de vertus militaires et civiques, je l'admets, mais il manque de grâce, ah! comme il manque de grâce! Dusseldorf, le Dusseldorf de 1830, est d'ailleurs sévèrement jugé par ce soldat prussien. A son avis, les Allemands des bords du Rhin manquent déplorablement de discipline et de tenue. Ils sont dissipés et légers. Ils aiment trop à rire et à chanter. Ils ne sont pas les derniers à estimer leurs crus généreux. Que de faiblesses! Il était temps, en vérité, que la Prusse prît en main l'éducation de ces Germains de pacotille...

Mais, pour être soldat, on n'en est pas moins homme. Frédéric Rinke tombe amoureux de Catherine Zillges, une fraîche et jolie jeune fille, de vieille souche rhénane, et Catherine Zillges, de son côté, se met à adorer le sergent-major pour son air martial et toutes ses vertus connues, cachées et supposées. Les

parents de Catherine tiennent à Dusseldorf la confortable auberge de *l'Oiseau multicolore*. Ils ont de grandes ambitions pour leur enfant. Aussi voient-ils sans plaisir les amours de Catherine et du sergent-major Rinke. Catherine pourrait trouver mieux. Le père Zillges, qui déteste les Prussiens, ne décolère point. Parlez-lui des Autrichiens de naguère : avec eux l'on pouvait s'entendre. Parlez-lui surtout des Français et de l'empereur Napoléon : quel bon temps Dusseldorf connut alors! La division Lefèbvre a laissé dans l'esprit du patron de *l'Oiseau multicolore* un meilleur souvenir encore que les Autrichiens. A qui, d'ailleurs, la ville doit-elle ses parcs et ses boulevards? A Napoléon. « Celui-là était un homme, — conclut le père Zillges, — Dieu ait son âme! » Tandis que ces Prussiens détestés en usent vraiment avec une brutalité et un sans-gêne!... Raides, gourmés, guindés, ils n'ont ni la gaieté française ni la bonhomie traditionnelle, la *Gemüthlichkeit*, des Allemands du Sud. Ils ne rêvent que plaies et bosses. Enfin, ce sont des luthériens, des hérétiques, alors que Dusseldorf en général et les Zillges en particulier s'honorent d'appartenir à la religion apostolique et romaine. Dans ces conditions, comment Catherine pourrait-elle vivre heureuse avec le sergent Rinke? C'est pure folie. Il n'y faut pas songer.

Catherine y songe pourtant et ne fait rien d'autre. Elle tient mordicus à son sergent-major. Si bien que ses parents finissent par céder. Mais l'incompatibilité d'humeurs éclate dès les premières semaines qui suivent le mariage. Cet accouplement d'une carpe rhénane et d'un lapin brandebourgeois ne saurait être heureux. Tout sépare ces époux! Catherine, c'est encore la vieille Allemagne, l'Allemagne méridionale, rêveuse, douce, tolérante; Frédéric, c'est déjà l'Allemagne nouvelle, c'est la Prusse pratique, autoritaire, absolutiste. Naturellement, l'une des questions qui soulèvent dans le ménage Rinke les plus aigres débats, c'est l'éducation religieuse qu'il sied de donner aux enfants. Frappant du poing sur la table, le sergent-major a déclaré que sa progéniture serait luthérienne : « Les enfants d'un soldat doivent prier comme prie leur roi. » Mais le confesseur de Catherine affirme que ces pauvres petits risquent le purgatoire en allant au prêche. Et voilà leur mère désolée. Scènes, larmes, déchirements.

Une ribambelle d'enfants n'en vient pas moins réjouir le ménage prusso-rhénan. Joséphine, la fille des Rinke, procure à son père les plus douces joies. Elle est digne de lui en tous points. Elle unit la « solidité » prussienne, comme on dit à Berlin, à la sentimentalité douce des Gretchen de l'Allemagne méridionale. Il y a peut-être du « symbole » dans cette figure. Joséphine proclamerait l'excellence du sang rhénan mêlé au sang prussien. Père et mère peuvent se disputer : l'enfant sera un être équilibré, harmonieux et sain, un produit d'un germanisme supérieur. Dusseldorf a pu supporter tout d'abord à contre-cœur le joug des Hohenzollern : cette forte éducation, en fin de compte, lui a profité. Élevée par son père, Joséphine a toutes les vertus du soldat; elle connaît par cœur le « règlement ». Et quand, les talons joints, la tête haute, elle récite la devise du soldat prussien : « Fidélité, vaillance, obéissance, devoir et honneur », le sergent-major frémit d'aise et d'orgueil.

Son fils Wilhelm est loin de lui donner les mêmes satisfactions. S'il y a du symbole dans le caractère de Joséphine, il y en a peut-être aussi chez Wilhelm. Le symbole, en ce cas, serait tout à la confusion de la discipline prussienne. Wilhelm témoigne avec éloquence des mauvais effets de la schlague sur certains tempéraments, rhénans ou autres. En quoi, d'ailleurs, il est représentatif, lui aussi. Toutes les greffes prussiennes, à Dusseldorf, ne réussirent pas : il y eut là, comme partout, le déchet fatal. Wilhelm aime le vin, le tabac, les plaisirs honnêtes. Il les apprécie même trop, au gré de son sergent-major de père. Wilhelm s'étant présenté un jour, devant lui, en état d'ivresse légère, Friedrich Rinke s'en va querir une canne et administre à son fils, déjà grand garçon et apprenti tailleur, une correction au moins excessive. Wilhelm subit l'outrage sans protester; mais, aussitôt après, il quitte la maison paternelle pour n'y jamais reparaître. Il prend en haine la discipline, l'autorité, toutes les autorités, celle de son père comme celle de son roi. L'émeute politique qui gronde va lui fournir l'occasion de faire œuvre de rebelle.

Les pages consacrées par madame Viebig aux journées de Quarante-huit à Dusseldorf sont parmi les plus belles et les plus fortes. On admire avec quel talent cet auteur met les

foules en mouvement, les fait aller, venir, agir. Pendant la guerre des rues qui ensanglante alors Dusseldorf, Wilhelm et son père se trouvent un jour face à face, au sommet d'une barricade. Un dernier scrupule retient leur main levée, à tous deux : « Soudain, une pierre lancée on ne sait d'où vient frapper le sergent-major au front. Wilhelm, stupéfait, regarde : est-ce lui qui a lancé la pierre qui a atteint son père? Non... si fait... non!... Il n'en sait rien lui-même et demeure stupide. » La blessure, du reste, n'est pas grave, mais ce qui est grave, c'est le spectacle contemplé par le sergent-major du haut de la barricade : Wilhelm parmi les rebelles! Voilà la blessure dont Rinke ne guérira pas, dont Rinke ne veut pas guérir. Il a perdu l'honneur : comment pourrait-il vivre désormais? Un coup de pistolet dans la tempe, et c'est fini : les principes de grandeur et de servitude militaires comptent une victime, comptent un héros de plus!

Le récit se poursuit par les événements de 1866 et de 1870. Et l'on admire de nouveau l'art avec lequel ces faits politiques sont rattachés aux destinées individuelles des membres de la famille Rinke. Les romans nationaux de madame Viebig se distinguent heureusement, sous ce rapport, de la plupart des récents « romans historiques » de langue allemande. Ces derniers, trop souvent, sont dus à des auteurs plus érudits qu'artistes, à de fort savants personnages qui ont pris des notes, formé des dossiers et qui ne peuvent se résigner à ne pas utiliser tout leur butin. Il en résulte que les événements, retracés pour eux-mêmes, tiennent dans ces récits une place excessive. Ces auteurs-là font, comme diraient les Allemands, de la narration « objective », alors que madame Viebig, mieux inspirée, retrace les faits d'un point de vue subjectif. S'agit-il, par exemple, de rendre l'impression produite sur le peuple par les grands événements de 1870-1871, elle se garde bien de prendre personnellement la parole, mais les fait exposer et commenter par ses personnages, et, suivant la nature de l'événement, par celui de ses personnages dont l'opinion était la plus topique.

Si débordant de patriotisme qu'il soit, le récit de la campagne franco-allemande, dans le livre de madame Viebig, est plein

d'humanité, de poésie, de pitié. On aime à dire que le roman tient de nos jours, dans les lettres, la place qui revenait autrefois à l'épopée. Il y a quelque chose de vrai dans cette assertion. Du moins, *la Sentinelle au Rhin* n'est pas pour y contredire. On se rappelle comment les écrivains de l'antiquité préludaient au récit des grandes guerres de leur temps par une longue nomenclature des prodiges qui annoncèrent ces cataclysmes. Madame Viebig a rajeuni ce procédé. Dans une page pleine de mystère, elle rapporte toute une série de faits étranges dont l'opinion publique s'alarma, à la veille de l'entrée en campagne, au printemps de 1870. Une température constamment orageuse avait singulièrement irrité les nerfs des femmes. Inquiètes, angoissées, elles avaient l'impression obsédante d'un danger qui planait. Un homme bizarre, venu de loin, une sorte de prophète nommé « Maran Atha » tenait en public, à Dusseldorf, vers la même époque, des discours menaçants. Il annonçait des calamités inouïes, après quoi le Christ descendrait sur la terre. Enfin, tous les soirs, à la même heure, une voix féminine, fraîche et jeune, chantait dans le *Hofgarten* les vers célèbres : « Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand... »

D'où venait cette voix inconnue? Nul ne le sut jamais. Tous veillaient, cependant, dans l'attente d'une grande chose.

L'aïeul de Joséphine Rinke, le vieux Zillges, propriétaire et tenancier de *l'Oiseau multicolore*, déclarait avec humeur vers 1830, à l'époque où commence le récit de madame Viebig : « L'unité allemande! Quelle folle idée est-ce là? et que nous importe à nous autres, gens de Dusseldorf? L'essentiel, c'est que les bourgeois d'ici soient heureux. » Il n'était pas seul, le naïf vieillard, à raisonner ainsi. Tous ceux de son âge pensaient de même. Mais, quarante ans après, au moment où nous sommes parvenus dans le livre de madame Viebig, une transformation radicale s'est opérée : le ferment prussien a fait son œuvre. Personnellement, Friedrich Rinke pouvait avoir toutes sortes de défauts; les mérites de sa race, les vertus sociales de son peuple ont fini par conquérir l'Allemagne du Sud et les pays de l'ancienne confédération du Rhin, comme malgré eux. Le phénomène historique s'est accompli, que M. Henri Lichtenberger résume en ces termes :

En face de l'Autriche amollie et sensuelle, éprise de plaisir et démoralisée par un despotisme déprimant, en face des petits États allemands où fleurissait parfois une haute culture scientifique et littéraire, mais où les vertus plus viriles qui font le citoyen utile n'avaient guère l'occasion de se développer, la Prusse, robuste et combative, apparaissait comme une rude et austère école de discipline, d'abnégation, d'énergie patiente et opiniâtre.

La génération nouvelle, les jeunes gens appelés en 1870 à guerroyer contre la France, ne raisonnent plus comme le vieux Zillges. S'en trouve-t-il qui redoutent les mauvaises chances d'une campagne et qui, obéissant peut-être à ce tempérament plus artistique et plus intellectuel que proprement belliqueux de l'Allemagne catholique et rhénane, hésitent à marcher, leurs camarades, leurs mères sont là pour ranimer leur courage. Joséphine Rinke, devenue Joséphine Conradi, a un fils qui se trouve dans ce cas : elle n'hésite pas à l'exhorter, avec des paroles spartiates, à faire son devoir. Et Peter sort de sa torpeur. Spickeren le comptera parmi ses victimes.

Joséphine souffre cruellement de la perte de ce fils qui promettait de devenir un peintre célèbre, mais l'âme guerrière du sergent-major Frédéric Rinke revit dans sa fille. Elle supporte son malheur avec stoïcisme. Pour cimenter le nouvel empire, il fallait que du sang rhénan fût répandu, mêlé au sang prussien : « L'unité, avait dit le prince de Bismarck, se fera par le feu et le sang. » Peter Conradi a collaboré par sa mort à l'œuvre dont son grand-père Rinke appelait de tous ses vœux la réalisation.

Toute cette philosophie patriotique a fortement contribué, il va sans dire, au succès de *la Garde sur le Rhin*. Mais, pour avoir su combiner l'élément chauvin et l'élément poétique, pour avoir su faire d'un livre national une œuvre d'art, il convient de louer madame Clara Viebig. Au point de vue littéraire, le seul qui importe ici, *la Garde sur le Rhin* est un beau livre. J'ajouterai que c'est un livre non pas impartial, mais pénétré d'une certaine générosité humaine. Alors que les événements de 1870 et 1871 ont suscité en Allemagne une littérature où les manifestations gallophobes présentent tous les caractères de l'épilepsie, *la Garde sur le Rhein* ne contient à l'adresse de l'adversaire aucun propos outrageant.

***

L'histoire a prouvé que le Prussien savait vaincre, et *la Garde sur le Rhin* retrace les brillants succès de ce peuple au siècle dernier; mais, s'il sait vaincre, il faut convenir qu'il ne sait guère se faire aimer. Nous avons rapporté les doléances du vieux Zillges, regrettant les Français et les Autrichiens de naguère. Dusseldorf a mis du temps, en effet, à reconnaître les bienfaits de la domination prussienne. Notez que les gens de Dusseldorf sont de même race que les gens de Berlin. Qu'adviendra-t-il, dans ces conditions, des peuples étrangers contraints de graviter dans l'orbite prussienne? Aimeront-ils (c'est trop demander peut-être), accepteront-ils jamais leurs maîtres?

C'est un problème politique qui reste pendant. Au flanc de l'empire, trois plaies s'observent qui témoignent, en tout cas, avec éloquence, de la rudesse prussienne : il y a la plaie française en Alsace-Lorraine, la plaie danoise dans le Schleswig et la plaie polonaise dans les Marches orientales. C'est la rivalité prusso-polonaise qui fait le sujet de *l'Armée dormante,* le deuxième roman national de madame Clara Viebig.

Des trois empires qui se sont partagé l'ancien royaume de Pologne, c'est encore l'Allemagne qui éprouve la plus grande peine à faire la conquête morale de ses sujets polonais. Après un siècle écoulé, la haine du Prussien est plus vivace que jamais parmi les Slaves de la Posnanie, de la Prusse occidentale, de la Silésie. Plus que jamais, le peuple de ces provinces caresse l'espoir d'une restauration nationale, plus que jamais, toutes les classes de la société travaillent sourdements dans ce pays contre la domination étrangère. Les dissensions intestines ont causé naguère la ruine de la Pologne. Il a fallu cette catastrophe pour enseigner aux Polonais la concorde, pour réveiller chez eux l'énergie, pour leur façonner une conscience nationale. Mais l'adversité aujourd'hui a porté ses fruits : l'union est faite parmi les vaincus contre les vainqueurs.

A considérer, du reste, la politique prussienne dans les *Ostmarken*, on s'explique la révolte des Polonais. Madame

Viebig — et cela se comprend — tient pour les Prussiens contre les Polonais, bien que *l'Armée dormante* ne soit pas plus que *la Garde sur le Rhin* une œuvre de parti, un livre de polémique. Mais quand un auteur aborde une question dans laquelle il est à la fois juge et partie, il lui arrive forcément de pencher d'un côté ou de l'autre. Madame Viebig a penché, madame Viebig a versé du côté prussien. Les Slaves, dans *l'Armée dormante*, sont observés d'un œil beaucoup moins amical que les Germains. Je n'hésite pas toutefois à déclarer que les Polonais de madame Viebig nous paraissent, naturellement, plus sympathiques que ses Prussiens.

C'est un Prussien qui occupe dans ce roman, comme dans *la Garde sur le Rhin*, le devant de la scène. Il s'appelle Hanns Martin de Doleschal; il a été capitaine de cavalerie et dirige dans la province de Posen l'exploitation d'un « bien équestre », propriété de sa famille depuis plusieurs générations. Frédéric Rinke, dans *la Garde sur le Rhin*, n'était qu'un pauvre sergent-major, Hanns Martin de Doleschal est baron, capitaine et grand propriétaire : les traits de caractère essentiels n'en sont pas moins les mêmes chez ces deux personnages. Avec leurs défauts et leurs qualités, ils incarnent, l'un le Prussien du peuple, l'autre le Prussien noble, le hobereau, le *Junker*.

Madame Viebig nous affirme que son baron de Doleschal est, au fond, très bon. Elle nous le montre dans son intérieur, adoré de sa femme, aimé et respecté de ses enfants; mais il faut confesser qu'en dehors des limites étroites de son foyer, Hanns Martin de Doleschal se montre sous un jour moins favorable. Il a, toujours d'après madame Viebig, les meilleures intentions du monde, mais il est parfaitement incapable de les réaliser. Hanns Martin de Doleschal manque absolument de souplesse, d'aisance, de bonne grâce. Il n'a pas le rire, il n'a même pas le sourire... Il manque, en un mot, de toutes les qualités nécessaires en pays conquis pour faire oublier au vaincu la violence dont il a été l'objet et pour le jeter, par un élan d'oubli fraternel, aux bras de son maître. Hanns Martin de Doleschal est la maladresse incarnée, la maladresse alliée à l'entêtement. Tout ce qu'il faudrait taire, il le dit; tout ce qu'il serait de bon goût de ne point faire, il le fait, comme

malgré lui. Doleschal, Dieu lui pardonne! semble guetter au passage les plats pour sauter dedans. Si bien qu'il finit par s'aliéner jusqu'à ses compatriotes allemands du voisinage. Tous fuient comme la peste ce redoutable « gaffeur ».

Doleschal, cependant, trouve dans sa conscience intransigeante et dans l'admiration respectueuse des siens un encouragement à persévérer. Son aveuglement est tel qu'il n'hésite pas à poser sa candidature au Reichstag. Mais, cette fois, la mesure est comble. L'occasion est trop bonne de faire payer à Doleschal les excès de sa propagande prussienne pour que ses adversaires ne la saisissent pas. Une nuit, au sortir d'une réunion électorale, l'orgueilleux baron tombe dans un guet-apens polonais. Des hommes masqués le jettent à bas de son cheval, lèvent leurs matraques et infligent au féodal détesté le même châtiment que le sergent-major Frédéric Rinke avait fait subir naguère à son fils Wilhelm. Meurtri et sanglant, Hanns Martin de Doleschal regagne en titubant sa demeure. Il raconte une histoire de chute de cheval à laquelle personne n'ajoute foi. L'humiliation éprouvée l'a plongé dans une mélancolie atroce. Il était, hier encore, tout feu tout flamme; ce n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre loque humaine...

Madame Viebig a peint admirablement cette vie de fièvre et de haine, cette excitation, cette irritation chronique, qui constituent l'atmosphère normale dans la Pologne prussienne. Honni, vilipendé, trahi, Hanns Martin de Doleschal en est réduit à s'avouer inférieur à la tâche assumée. Il avait juré de ne pas abandonner la partie, de mourir, s'il fallait, à son poste, pionnier de la cause allemande, champion du *Deutschthum* dans les Marches orientales : la bastonnade infamante qu'il a dû subir a décidément ruiné son courage. Il commençait à perdre la foi, et voici qu'il a perdu l'honneur. Or Hanns Martin de Doleschal ne saurait vivre sans honneur : il se suicidera, comme déjà s'est suicidé le sergent-major Rinke.

Sur son domaine, une colline s'élève, le Lysa Gora, dont le nom revient souvent dans les légendes locales. Les flancs du Lysa Gora, d'après les Polonais, s'ouvriront, au jour prochain de la résurrection nationale, pour livrer passage à une « armée dormante » de 300 000 chevaliers bardés de fer et de paysans armés de faux, bien décidés à mourir pour la patrie. C'est sur le

sommet de cette colline que Hanns Martin de Doleschal se tue. Et c'est un fait digne d'être noté que la mort violente à laquelle recourent en des circonstances pareilles, les deux héros de madame Viebig, lésés dans leur dignité de Prussiens. Il y a quelque chose de japonais dans cette religion toute féodale de l'honneur et dans le double *harakiri* qu'elle provoque...

Hanns Martin de Doleschal forme la figure centrale de la grande fresque polonaise tracée par madame Viebig. Mais son roman contient des personnages secondaires non moins intéressants. Les portraits de femmes sont vivants entre tous, surtout les portraits de Polonaises. Madame Garczinska, dans l'aristocratie, Stasia, sa femme de chambre, dans le peuple, ont une beauté, une grâce fort troublantes. Madame Viebig leur attribue, en outre, la sensualité et la perfidie. Et c'est ainsi que s'explique le triomphe du polonisme dans ce combat que se livrent, sur les confins orientaux de l'Empire, la « bonté d'homme » allemande et la « ruse de femme » slave. Un touchant épisode idyllique illustre dans le roman de madame Viebig l'influence dissolvante — au sens propre du mot — qu'exercent les Polonaises : la passion du candide Valentin pour l'astucieuse Stasia. Celle-ci daigne épouser le fils du riche fermier allemand qu'elle a rendu fou de désir ; mais, Valentin s'avisant d'être jaloux, elle le fait assassiner par son amant.

Enfin, tout comme à Dusseldorf, un conflit religieux se greffe, en Pologne, sur le conflit politique. La Pologne est catholique romaine, ardemment, ce qui n'est point pour faciliter sa conquête par la Prusse luthérienne. A la résistance qu'on oppose au germanisme le clergé polonais participe puissamment. La haine froide dont ses membres poursuivent l'envahisseur a fourni à madame Viebig le thème de maintes scènes brillantes. Son jeune vicaire, qui favorise les mariages mixtes parce que l'expérience a prouvé qu'ils profitent à la cause séparatiste, me paraît une des plus belles figures de *l'Armée dormante*.

Il semblerait que le suicide de Hanns Martin de Doleschal proclamât la faillite du *Deutschthum* en Posnanie. Madame Viebig, toutefois, ne l'entend point ainsi. Son livre se termine

par une scène où perce une robuste confiance dans la victoire définitive de l'élément germanique. La scène est symbolique, de ce symbolisme un peu naïf que nous avons déjà observé, Madame Viebig nous montre, à la dernière page de son roman, Hélène de Doleschal, la veuve du suicidé, cheminant à travers les blés mûrs, suivie de ses cinq garçons. Le vieux lion a péri dans la rafale, mais il laisse cinq lionceaux, héritiers de son nom et de son œuvre. Bismarck accusait et raillait la fécondité du lapin polonais : en face de cet humble rongeur, madame Viebig dresse, dans une apothéose, la statue en pied de la mère Gigogne prussienne. A qui restera la victoire? Madame Viebig, encore une fois, tient pour la Prusse, mais il faut avouer que cette conviction n'a rien d'expérimental. Du tableau tracé par elle on est bien plutôt tenté de déduire l'opinion contraire.

L'absorption d'un grand peuple par un autre — celui-ci fût-il ou se crût-il d'essence supérieure — a toujours présenté des difficultés insurmontables. Déjà les envahisseurs germaniques qui, au moyen âge, descendaient en Italie ne manquaient point, chaque fois, de répartir entre les soldats de l'armée victorieuse les terres dérobées aux vaincus. Ils n'ont point fait pour cela du sol latin par excellence un pays germain. Aujourd'hui encore, les Anglais, bien supérieurs aux Allemands par l'expérience historique et la sagesse des méthodes politiques, n'ont pu venir à bout de l'hostilité irlandaise. Par le caractère, la science, la capacité de travail, les Prussiens l'emportent peut-être sur les Polonais. Leurs efforts contre ces derniers n'en sont pas moins condamnés, selon toute apparence, à rester stériles. En vérité, madame Viebig est bien confiante ou bien téméraire de prophétiser le terme de la lutte. Qui sait si les flancs du Lysa Gora ne s'ouvriront pas, tôt ou tard, pour livrer passage à l' « armée dormante » des chevaliers et des paysans polonais? Le définitif n'existe pas : il existe moins encore en politique que partout ailleurs. La Pologne est morte : « Vive la Pologne..., madame! »

MAURICE MURET

HIÊN LE MABOUL[1]

XVIII

Derrière les faisceaux de mousquetons que hérissaient les lames luisantes, la compagnie piétinait depuis un quart d'heure. De l'orient, où s'effaçaient les dernières brumes nocturnes, fusait vers l'azur du zénith la lumière jaune et dorée épandue sur le ciel et la terre.

— Beau temps pour la revue! — confia Castel, épongeant ses joues rasées de frais, au fourrier rose et joufflu que le casque trop grand coiffait comme d'un abat-jour.

— Vrai temps de Fête nationale! Le soleil est républicain!

— Il fera chaud sur l'esplanade de l'artillerie.

— Et pendant la route, donc!

— Pourquoi ne partons-nous pas? Qu'est-ce qu'on attend? Le sous-lieutenant vient d'arriver : le voici qui cause avec Pietro sous la véranda de la grande case.

— Tiens! tiens! pourquoi n'a-t-il pas mis de bottes?

— Bizarre!... Et le fougueux Barka est dans son box!

— Qui est-ce donc qui va commander la compagnie?

— Hein? mon vieux! si le lieutenant était revenu sans crier gare!...

Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

— Va donc! va donc! ne te berce pas de cette illusion, mon bon Provençal!

— En tout, cas, le citoyen Pietro porte l'oreille basse. Il était presque aimable tout à l'heure pendant le rassemblement. Il y a sûrement du nouveau qui se prépare. Psst! Cang! Tu n'as pas entendu parler du retour de l'Aïeul, par hasard?

Cang secoue la tête d'un air dubitatif :

— Le bruit court que l'Aïeul est revenu; mais personne n'en sait rien au juste. On avait annoncé son retour tant de fois déjà que personne n'y croit plus. J'ai questionné Hièn le Maboul : il ne sait rien; il est à moitié fou et tout à fait abruti. Depuis deux jours il a cessé de rôder autour de la maison du lieutenant : il est découragé. Bèp-Thoï n'a pas paru dans le village hier soir.

— Dis donc, le sergent-major est peut-être renseigné : faufile-toi jusqu'à la chambre de détail. L'adjudant tourne le dos, justement : tu ne risques rien. Donne-moi ton mousqueton.

Le fourrier trotta; — les franges jaunes des épaulettes de laine dansaient sur le dolman blanc; — il s'insinua entre les stores verts que décoraient des monstres garance, zébrés par les averses. La basse puissante du sergent-major émit des paroles inintelligibles, puis le casque démesuré du messager écarta les rideaux de rotins.

— Le chef m'a envoyé promener. Il dit qu'on se moque de lui, qu'on lui a déjà monté ce bateau-là quatre ou cinq fois, et que ça ne prend plus.

Ils se regardèrent, désappointés :

— C'est idiot de faire courir des bruits pareils! — grogna Castel. — On s'emballe, on s'emballe, puis tout casse et l'on se retrouve forçat comme devant, mais le boulet est plus lourd.

Des gamins essoufflés galopèrent devant la palissade, passèrent leurs museaux suants entre les bambous et crièrent à tue-tête :

— L'Aïeul est arrivé! l'Aïeul est arrivé!

Les femmes accroupies sous les écussons tricolores et les girandoles de la porte répétèrent :

— L'Aïeul est arrivé! l'Aïeul est arrivé!

La compagnie entière se rua vers la route, abandonnant les faisceaux, trépignant et glapissant :

— Où est-il ?

— Est-ce bien vrai ?

— Comment savez-vous cela, petits frères ?

— C'est moi qui l'ai vu. Il fumait sa pipe sous la véranda et le vieux Bèp-Thoï étrillait le cheval.

— Mais non ! il ne fumait pas.

— Je te dis que si !

— Je te dis que non !

— Es-tu bien sûr de l'avoir vu ?

— Si je suis sûr ?... Si je l'ai vu ?... J'allais me faufiler jusqu'au perron lorsque Bèp-Thoï a brandi son étrille vers moi : je me suis sauvé !... Tout le village connaît la nouvelle maintenant !

— Le voilà ! le voilà !

— Rassemblement ! — hurlait l'adjudant.

— Crie, mon garçon, égosille-toi ! — murmurait le fourrier, emporté par le flot des petits soldats qui roulait sur la route.

— Rassemblement !

Au tournant du chemin, sous les frangipaniers, la robe luisante et la crinière hirsute d'Annibal apparurent, émergeant de la cohue des gamins loqueteux. Les jambières rouges galopèrent éperdument ; les gamins, braillant et pleurant, se trouvèrent rejetés sur les talus, des mains noircies saisirent les rênes, maintinrent le petit cheval affolé, palpèrent les bottes éperonnées de bronze doré, la culotte de toile, le dolman blanc où scintillaient les boutons à ancre d'or et les galons, le sabre à garde nickelée passé dans le porte-épée de la selle ; des lèvres baisèrent les gants de fil blanc. Des gaillards soulevèrent l'Aïeul, le placèrent sur leurs épaules ; autour d'eux, les salaccos se heurtaient furieusement et les faces noires vociféraient :

— Salut, vénérable Aïeul !

— Salut, Aïeul à deux galons !

— Pourquoi as-tu tant tardé ?

— Reconnais-moi, Aïeul à deux galons : c'est moi, Phuc, l'élève caporal !

— Te souviens-tu de ton serviteur ? Je suis Mao, le palefrenier !

— Je te reconnais, mon ami.

— Baisse la tête, Aïeul : les branches vont faire tomber ton casque!

— Aïeul à deux galons, as-tu reçu ma lettre?

— Je l'ai reçue, Cang; ne te fais plus de bile, vieux brave : justice sera faite!

— Nous avons abominablement souffert, maître.

— Pourquoi, pourquoi nous avais-tu abandonnés?

— Vois mes bras : ils sont bleus de coups de trique.

— Hé! les porteurs! faites attention aux écussons de la porte!

— Baisse la tête, Aïeul!

— Aux faisceaux, bavards!

En un clin d'œil, l'Aïeul se trouva remis en selle, et les tirailleurs frémissants furent alignés, l'arme au pied, derrière leurs chefs de section. Les deux officiers se serrèrent la main. La tête haute, les yeux fixes, les dents claquantes, les talons réunis, l'adjudant Pietro vit venir à lui le justicier.

— Vous viendrez à la chambre de détail aussitôt après la revue : j'ai à vous parler.

— Oui... oui, mon lieutenant!

Annibal défilait en piaffant devant la double haie des baïonnettes étincelantes et tout à coup la voix rauque de Hiên cria :

— Sauve-moi, Aïeul à deux galons, sauve-moi!... voilà que la folie est revenue...

— Viens chez moi tout à l'heure, petit frère : je te guérirai.

Les salves des batteries ébranlaient les massifs qui s'empanachaient de fumée blanche; les drapeaux faisaient claquer au-dessus des guirlandes et des palmes leur étamine tricolore. Les pentes vertes de la montagne, les flamboyants écarlates, la baie toute bleue où couraient des frissons d'argent, le ciel que ne souillait nulle tache et d'où pleuvait la lumière triomphante saluaient de leur sourire le retour de l'Aïeul.

Les clairons embouchèrent leurs cuivres rutilants, gonflèrent leurs joues et soufflèrent. Derrière eux, Annibal dansa, avec des craquements de cuirs neufs. La compagnie développa les

quatre anneaux de ses quatre sections ; les salaccos miroitèrent, les baïonnettes lancèrent des éclairs ; le village entier suivit sur les talons de la dernière file, pêcheurs brunis et couturés, costumés d'étoffes teintes au *cu-nao*, bûcherons maigres et voûtés à force d'avoir courbé leur échine sur les troncs abattus, notables enturbannés de blanc et solennels dans leurs tuniques flottantes, boys rasés et tondus à l'européenne balançant dans leurs doigts chargés de bagues des cannes à pommes d'or, femmes de tirailleurs trimbalant sur leurs hanches rebondies des marmots barbouillés de vermillon, Chinois en vestes lilas, en pantalons de soie blanche ficelés au-dessus des babouches à semelles de feutre, gamins farceurs vêtus chichement d'une culotte sans fond et d'une amulette dansant au bout d'une ficelle.

Devant le portail du télégraphe anglais, que des bougainvillias violets encadraient, cinq ou six grands garçons blonds et roses levèrent leurs casques plats à *puggaree* tissé de fils d'or.

— Bonjour, monsieur lieut'nant!

— Bonjour, monsieur White! Bonjour, monsieur Beattie!...

Le pilote haut sur jambes et bourru qui savourait son manille devant un mur où serpentaient des dragons émaillés salua de la main le jeune camarade revenu de la brousse. Sous les vérandas à grillages verts, des peignoirs bleus esquissèrent de courtes révérences. Les gardiens du Phare descendus de leur cage vitrée, Provençaux foncés et dépoitraillés, abandonnèrent les tables de marbre rondes que les verres d'absinthe tachaient de vert trouble, pour serrer dans leurs grosses pattes velues la main gantée :

— Bonne promenade, hein?

— Merci! bon apéritif!

— On vous attend pour le prendre, hein? On va dire à la patronne de le faire chauffer, *té*!

L'élégant comptable étalait complaisamment, sous les tritons qui surmontaient la porte du Sanatorium, son smoking de toile à revers de soie crème, son plastron de « zéphyr » saumon et ses escarpins vernis. Ce mulâtre, — « intellectuel » que le lycée de la Pointe-à-Pitre avait nanti de brevets douteux et que les lois de la métropole bienveillante avaient dispensé de tout stage sous les drapeaux, — était, bien entendu, antimilitariste. Au passage de la « brute galonnée », du

« buveur de sang », qui chevauchait à la tête d'une cohorte de soudards, il eut une moue méprisante. Elle s'effaça de son visage comme l'ombre d'un nuage sur une mare : Hiên le Maboul le frôlait de son coude dur. Il lut la menace dans les yeux fous du tirailleur et recula d'un pas : il se cogna au tronc moussu d'un lilas du Japon qui badigeonna traîtreusement de vert tendre le smoking immaculé.

Un garçonnet repoussé par les serre-files bondit à pieds joints dans une flaque d'eau : la boue liquide et rouge acheva l'œuvre de la mousse; des larmes hideuses constellèrent le pantalon raide, amoureusement repassé, la ceinture de toile à boucle nickelée et à bourse de cuir fauve, le plastron mou, le faux col à reflets de porcelaine.

Le garçonnet s'esquivait; les rires narquois des *congaï*, des Chinois hilares, des sampaniers ricaneurs insultèrent à la douleur de la victime : car l'Annamite n'aime point le sang-mêlé, qu'il désigne du nom injurieux de *chà-và* (nègre).

Le comptable maudit ces braillards imbéciles dont le goût pour les cérémonies militaires lui valait une douche d'eau boueuse. Il disparut, poursuivi par les huées.

Annibal fit le beau, pointa, rua, afin d'éblouir ses congénères attelés, deux par deux, aux victorias qui stationnaient devant le perron de l'Hôtel Ollivier. Des fillettes anémiques, arrachées par le clairon à leurs tas de sable, accoururent de toute la vitesse de leurs maigres jambes brûlées. S'agriffant aux dossiers des bancs verts, elles dansèrent de joie et leurs voix pointues chantèrent avec les cuivres rugissants les vieux refrains nationaux.

La route cessait de courir en bordure de la plage, s'enfonçait entre deux haies de lauriers roses et de cactus que dominaient les toits sombres des villas et les pentes raides de la montagne proche. Les basses branches des tamariniers formaient une voûte épaisse où se répercuta la clameur joyeuse de la foule. Un nouveau contingent de Chinois et de *congaï* accourus du marché grossit la colonne. On arrivait à Benh-Dinh. Derrière les grilles de fer forgé, les façades roses des bâtiments militaires ouvraient leurs larges baies : — bâtiments du Commissariat noyés dans l'ombre violette des jaquiers; Direction d'artillerie, où des piles de traverses peintes au minium gisaient dans des massifs d'iris; casernes d'artillerie, où

chantaient des trompettes nasillardes; casernes d'infanterie que revêtait encore la hideuse carapace des échafaudages.

Les serre-files coururent, pourchassèrent les gamins; les sections se formèrent en ligne les unes derrière les autres et la compagnie ainsi massée fit son entrée sur l'esplanade ensoleillée que bordait la forêt ombreuse. Les officiers d'artillerie campés sur leurs mulets massifs abaissèrent, pour rendre son salut à l'Aïeul, leurs lattes courbes; derrière eux, les conducteurs indigènes firent des signes d'amitié à leurs camarades tirailleurs. Les troupiers d'infanterie coloniale, joignant les mains sur les croisières de leurs baïonnettes, louèrent la tenue de la petite troupe qui se déployait, le dos à la forêt, et s'alignait sans bruit.

En face de la haie des baïonnettes, l'autre lisière se garnissait de casques blancs, de robes claires, de tuniques flottantes et pâles, de chapeaux coniques, d'ombrelles à fleurs éclatantes. Les trompettes fredonnèrent des notes pleurardes, les clairons chantèrent allègrement; un officier galopa dans le sable que les sabots de son mulet puissant firent jaillir en gerbes d'étincelles; il leva son sabre et cria des commandements.

Un colonel passa au trot, puis se posta près des tribunes, et devant lui défilèrent les petits canons poussiéreux, les pesants fantassins et les tirailleurs alertes et sautillants. La revue était achevée.

***

— Rentrez dans votre chambre et n'en sortez plus. Le sergent-major assurera votre service, en attendant que le chef de corps envoie des ordres. Je vous préviens que je compte lui adresser une lettre le mettant au courant des faits et demandant votre renvoi à Saïgon.

Ainsi parla l'Aïeul. Pietro salua, fit demi-tour et gagna la porte. Les tirailleurs, qui décrassaient leurs mousquetons sous la véranda, le virent passer, blême et effaré, et connurent que son règne était fini.

Dans la chambre de détail que tapissaient les contrôles nominatifs, les synoptiques et les tableaux de service, les deux officiers restaient seuls.

— A quoi songez-vous ? — demanda l'Aïeul au sous-lieutenant.

— Je songe à tout ce mal que j'ignorais et que j'aurais pu empêcher.

— Vous ne pouviez pas savoir. Vous êtes tout jeune, vous sortez à peine de l'École, j'aurais dû vous avertir. Pietro, frappant du talon et tendant le jarret, vous a convaincu aisément de ses vertus militaires. Vous n'avez pu deviner l'âme vile qui se cachait sous ces dehors de « parfait adjudant » ; vous avez eu confiance en lui, vous vous êtes reposé sur lui du soin de maintenir la discipline intérieure ; vous savez maintenant comment cette brute a manié le sceptre que vous lui laissiez. Vous connaîtrez quelque jour le tort immense que font à l'armée ces soi-disant « bons serviteurs » que nos troupiers désignent de cette appellation caractéristique : « chiens de quartier ».

— J'ai eu des torts, moi aussi. J'aurais dû, comme vous, me rapprocher du tirailleur, lui inspirer confiance, étudier son âme. Mais, cette fois encore, j'ai été abusé : tant de livres affirment que l'Annamite est impénétrable, tant de fois Pietro m'a répété : « Ces gens-là, on ne sait jamais ce qu'ils ont dans le ventre !... » J'ai fini par me laisser persuader. J'ai cru avec tout le monde que l'Annamite était menteur et dissimulé.

— Il l'était vraiment pour vous. La ruse est l'arme des faibles : l'Annamite est faible et méfiant. Ses mandarins l'écrasaient ; les conquérants n'ont pas réussi encore à le convaincre de sa délivrance, parce qu'il s'est trouvé chez les conquérants des hommes comme Pietro qui ont remis en vigueur les procédés d'administration des mandarins. Il continue à ruser, mal guéri de sa méfiance séculaire ; il refuse de livrer son âme, que masquent son visage impassible devant le cadeau comme devant l'outrage, ses yeux bridés. Derrière le masque, il souffre et se réjouit suivant l'heure, comme un animal raisonnable, comme nous. Efforcez-vous de l'apprivoiser, soyez immuablement bon et juste, et son âme enfantine s'ouvrira, vous livrera ses prétendus secrets. Vous découvrirez ce que j'ai découvert, que l'Annamite est un enfant timide et bon, un peu craintif, mais qui ne demande qu'à se laisser apprivoiser. Vous serez le père de cet enfant.

— Ou son Aïeul!

— Ou son Aïeul, — dit le lieutenant en riant. — Allons déjeuner : la revue m'a creusé terriblement.



Bèp-Thoï dispose sans bruit sur la nappe raide la tasse de café, la pipe, le pot à tabac où sont taillés dans le bambou des mendiants grimaçants et des bonzes difformes. Hiên le *Maboul* s'est agenouillé près de l'Aïeul, a posé sa tête sur le genou du maître et parle d'une voix étouffée et rauque :

— Tu as trop tardé! tu as trop tardé!... La folie est rentrée en moi. Je me suis débattu, j'ai lutté avec désespoir, mais tu n'étais plus là pour me garder et m'encourager, et je t'ai cherché en vain... La folie est rentrée dans mon âme que la terreur habitait, dans mon corps déchiré par les coups de bâton : je suis fou!...

— Calme-toi! — dit l'Aïeul. — Ta tête est encore faible et la frayeur l'a troublée. L'adjudant va s'en aller et, dans quelques jours, tu seras aussi gai, aussi tranquille, aussi peu tourmenté qu'avant mon départ.

— Oui! Aïeul vénérable, je guérirai, je veux guérir! Déjà tes paroles me font du bien. Mais ce n'est point la peur seule qui me rend fou...

— Dis-moi toute ta peine, petit frère.

— Je n'ose...

— Qu'est-ce que tu crains? ne suis-je pas ton Aïeul?

— Maître, maître, Maÿ m'a volé mon cœur et joue avec, comme le chat joue avec le moineau! Et je souffre parce que je l'aime, et, chaque jour, je perds davantage la tête... Je suis jaloux!... Loin de Maÿ, je suis inquiet, je redoute des choses hideuses; et je cours vers elle. Près de Maÿ, je ne suis pas heureux : elle répond à mes questions par des railleries, par des allusions à ma pauvreté, à ma sottise incurable; mes paroles d'amour provoquent son rire méchant; mes menaces lui font hausser les épaules... Alors des soupçons me viennent, que je ne puis dire, même à toi, vénérable Aïeul, et, pour en finir avec la torture, je suis tenté de tuer le bourreau.

— Voilà qui est plus grave!... Encore faudrait-il, avant de méditer des mesures aussi radicales, qu'un indice quelconque fût venu te dénoncer la trahison. As-tu surpris quelque chose?

— Non!... je ne sais pas... je soupçonne...

— C'est parfait : tu es un imbécile!... Ta pauvre cervelle est peuplée de fantômes grotesques et de monstres ridicules. qu'elle a créés de toutes pièces et devant qui tu trembles. Tu es un imbécile!

— C'est vrai, vénérable Aïeul, — appuie Bèp-Thoï, — déposant sur la table une boîte de cigares. Je ne suis pas instruit comme toi, mais je suis vieux et la vie m'a enseigné des tas de choses qu'elle cache aux jeunes hommes. Tout à l'heure, en étrillant ton cheval, j'ai dit à Hiên qu'il était un imbécile de se mettre en tête de pareilles bourdes. Il m'a regardé de travers et j'ai bien vu qu'il était irrité contre moi : les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent plus écouter patiemment les discours utiles des anciens.

— Pourquoi n'as-tu pas écouté les sages paroles de Bèp-Thoï? — continue l'Aïeul. — Il a dit vrai : tout le mal vient de ton imagination. Ne te figure pas, du reste, que tu es seul à souffrir de ce mal : tous les hommes que le désir d'une femme affole sont, comme toi, torturés de soupçons insensés et de visions idiotes. Mais le remède est aisé à trouver, et, dans le cas présent, nous ne tarderons guère à l'appliquer : c'est le mariage. Dans un mois, ce sera une affaire réglée; dans un mois, le fol amoureux se transformera subitement en un mari épanoui et satisfait, soucieux uniquement, en rentrant au logis, de ne point sentir l'odeur du riz brûlé qui empeste fâcheusement la case, un mari comme tous les maris, sûr de lui-même et d'autrui... Lève-toi, Hiên; jure-moi que tu surveilleras ton imagination, que tu n'écouteras plus ses calembredaines, que tu ne seras plus jaloux enfin, ni fou.

— J'essaierai, vénérable Aïeul, j'essaierai.

— Tâche de ne pas oublier ta promesse... Quelle heure est-il, Bèp-Thoï?

Le vieux tirailleur considère attentivement le cadran d'une formidable montre de nickel, extirpée de sa ceinture :

— Il est entre deux et trois heures, — déclare-t-il, — après mûr examen de l'unique aiguille noire qui a survécu par

miracle, malgré les longues années de service de l'instrument.

Cette approximation paraît insuffisante à l'Aïeul qui allonge le bras vers le dolman accroché au dossier d'une chaise :

— Il est trois heures moins le quart. Impossible de faire la sieste maintenant. Allons voir la fête.



Au bord de la plage, où grouillent les turbans noirs, les mouchoirs roses, les crânes tondus et couronnés de tresses huileuses, les voix suraiguës des enfants en liesse couvrent le chant de l'écume et des galets. Un mât horizontal, lisse et bien savonné, que des cordes amarrent aux planches de l'appontement, s'allonge au-dessus de l'eau profonde. Un adolescent nu et râblé s'avance à pas hésitants sur la poutre branlante et glissante, les bras en croix et les yeux dirigés vers le drapeau dont la hampe est plantée dans un anneau de fer, au bout du mât. Il s'efforce de ne point voir l'eau tourbillonnante qui fuit sous ses pieds, mais elle attire invinciblement son regard, le fascine, une seconde, et, pendant qu'il s'évertue à garder son équilibre, balançant les paumes et creusant les reins, la clameur de la foule pronostique déjà sa chute inévitable. Il chancelle, tombe avec un juron, et la vague se referme sur lui. Il émerge, crachant l'eau salée par le nez et la bouche, vomissant des injures indistinctes en réponse aux huées de la populace. Un autre adolescent s'achemine gauchement vers le drapeau qui flotte, ironique.

Des nageurs s'époumonnent à poursuivre d'insaisissables canards, qui tantôt plongent, montrant le duvet argenté de leur ventre, tantôt filent au ras des vagues, battant des ailes et ramant des pattes. Des nacelles de rotin tressé et calfaté se rangent en ligne; la pagaye aux mains, penché en avant, l'unique rameur guette les gestes du fonctionnaire français qui lève son mouchoir. Le mouchoir s'abaisse : les palettes des pagayes trouent l'eau et les petites barques s'éloignent, à bonds furieux, vers la bouée tricolore qui marque le but. Plus d'un concurrent maladroit paye d'un plongeon inattendu quelque embardée trop hardie.

L'Aïeul, assis sur une roche que rembourrent des algues

sèches, considère en fumant sa pipe les ébats des jouteurs; et les cimiers scintillants des salaccos forment derrière lui une haie compacte. Il songe que les affiches municipales de France promettent pour le 14 juillet des réjouissances absolument analogues, et l'enthousiame des indigènes lui remet en mémoire la joie bon enfant du populaire français. Les accordéons des bals publics, les orgues des chevaux de bois nasillent à ses oreilles qui se souviennent. Mais son âme claire et bien portante ne ressent aucune souffrance, à ce rappel de la patrie absente. La Cochinchine, terre d'exil, lui paraît infiniment préférable à la « douce » France. Il revoit, sous un ciel gris et maussade, des rues étroites, pavées de cailloux inégaux et noirs, bordées de hautes façades mélancoliques, des trottoirs suintants où déambulent des gens hideux, bouffis, mal bâtis, des gens dont les yeux crient l'envie et l'ennui; — et il se réjouit du peuple gai et bariolé, criant sous le ciel lumineux.

Hiên le Maboul et Bèp-Thoï, las d'être heurtés et bousculés par la populace remuante et braillarde, ont pris place sur la banquette d'un restaurateur. Ils ont nettoyé plusieurs soucoupes de vermicelle au gingembre, vidé un nombre incalculable de tasses de thé et bu plusieurs petits verres de *choum-choum*. Le jeune tirailleur boit sans entrain, cherche à s'étourdir, à se persuader qu'il lui sera facile de tenir ses promesses de sagesse; l'ancien, que des mois passés dans la brousse et la chaleur de l'après-midi ont altéré, tarit son verre sans y penser et, l'alcool aidant, devient merveilleusement prolixe et abonde en réminiscences. Ce « Quatorze juillet » lui rappelle beaucoup d'autres fêtes pareilles auxquelles il lui fut donné d'assister :

— Moi qui te parle, j'ai vu des choses que tu ne soupçonnes même pas, que tu ne verras jamais. En 1900, moi et quelques autres vieux à médailles, montions la garde au Champ de Mars, à l'Exposition, à Paris, en France. La consigne était d'empêcher de fumer. Il arrivait de gros hommes en noir qui fumaient des cigares. Jamais je n'osais parler à ces beaux messieurs, qui ressemblaient à des mandarins; mais, plus loin, ils rencontraient de hauts tirailleurs nègres qui n'avaient pas peur comme moi. Ces grands diables attrapaient les cigares, les jetaient par terre et marchaient dessus... Tout ça, c'est des souvenirs comme peu de gens en ont : tu comprends, après

cela, que des pitreries comme celle-ci me laissent froid. J'ai vu mieux... Hein? qu'en dis-tu?... Tu ne m'écoutes pas, mon garçon?

Mécontent, le vieux grognard réclame du débitant une nouvelle rasade. La tasse aux doigts, il grogne interminablement :

— J'avais raison tout à l'heure de dire à l'Aïeul que la jeunesse d'aujourd'hui méprisait les avis des hommes mûrs. Elle ne sait même point marquer de l'intérêt aux souvenirs merveilleux dont les aînés peuvent régaler ses oreilles. Pendant que je cause, que je me dessèche la langue, ce polichinelle me tourne presque le dos et s'intéresse aux ébats de quelques hurluberlus qui se donnent du mal pour faire du bruit. Que diable peut-il apercevoir de si absorbant? Des gamins qui tombent dans l'eau en beuglant, des sampans qui culbutent : en voilà assez pour faire rouler à ce grand niais des prunelles ahuries et inquiètes... Tiens, voilà Maÿ. Mâtin! la magnifique tunique noire et qui commence à se tendre agréablement sur le devant!... Le derrière n'est pas mal non plus : ça gonfle et ça remue!... Allons! un coup de reins et une œillade pour l'Aïeul!... Il ne te voit pas, ma fille, et j'ose dire qu'il s'en fiche... Un sourire au beau jeune homme couleur kaki, en smoking à revers!... Il rend à la main, celui-là... Ouvre l'œil, Hiên!... Il l'ouvre, le gaillard, et de manière inquiétante... Eh! petit frère, tu as l'air de souffrir! Ça ne va pas?

Hiên le Maboul ne dit mot. La brise qui souffle de l'estuaire et lui apporte les relents de corylopsis envolés du mouchoir de Maÿ balaye jusqu'au souvenir de ses promesses. La tête lui fait mal, et le cœur. Devant ses yeux égarés, tout flageole, se brouille et s'efface; à ses oreilles, la rumeur populaire ne parvient plus. La jalousie l'étreint; il souffre en silence.

— L'alcool ne te vaut rien, — proclame Bèp Thoï; — te voilà gris dès le second verre!

XIX

Les travaux reprirent. De nouveau les chansons et les marteaux des charpentiers sonnèrent sous les hangars étayés. La fourmilière des bûcherons s'égrena sur la route qui s'enfonçait dans la forêt noircissante. Les couvreurs découpèrent

au-dessus des toits leurs silhouettes de singes babillards et brandissant des gerbes de paille. De nouveau les bois durs gémirent sous la dent des scies, sous le tranchant des haches, ouvrirent avec des cris de colère leurs muscles compacts aux tarières brutales. Les manœuvres pataugèrent bruyamment dans la fosse à torchis, imitant le dandinement grotesque des buffles enlizés et répondant par des rires aux allocutions joyeuses que leur adressait leur chef d'équipe. Des groupes de spectateurs badauds et bavards s'accroupirent en files sur les talus du chemin.

Sous l'effort des wagonnets chargés, les rails retrouvèrent leur brillant d'acier neuf, étincelèrent entre les épis jaunes. Le marécage recula encore, envahi par le sable écroulé des bennes.

La joie affermissait les bras et les épaules lasses, rafraîchissait les poitrines ruisselantes de sueur, et, malgré le dur soleil embrasant les rizières, manœuvres, terrassiers, menuisiers, charpentiers, maçons, bûcherons, couvreurs conservaient assez de souffle pour enchanter leur tâche d'un refrain ou d'un éclat de rire.

Seul Hiên ne retrouvait point son entrain de jadis. L'idée fixe, établie dans son cerveau, n'accordait plus au misérable amoureux une minute de relâche; elle creusait ses joues flasques, enfonçait ses yeux sombres sous les arcades osseuses, secouait comme d'un frisson de fièvre ses mains noires où bleuissaient les veines saillantes. La tête basse, raidissant ses bras derrière la tôle oscillante, il n'écoutait point les harangues véhémentes de Nho.

— Pourquoi fais-tu cette figure d'enterrement? Que te manque-t-il encore pour être heureux? L'Aïeul est revenu et nous a déclaré qu'il ne s'en irait plus désormais; l'adjudant Pietro nous a quittés sans espoir de retour; les travaux ont repris. Nous sommes tous gais comme des pinsons; toi seul es triste. Qu'as-tu enfin? Es-tu malade?

— Je ne suis pas malade, — disait Hiên entre ses dents.

— Tu en as tout l'air pourtant. Tu maigris, tu as une mine de papier mâché et de drôles d'yeux : ils ont toujours l'air d'apercevoir quelque chose que nous autres ne voyons pas. Avec qui causes-tu tout bas? Est-ce avec les esprits?

— Peut-être!

— Va-t'en chez Thi-teu la guérisseuse : elle te délivrera des mauvais esprits.

— Laisse-moi! laisse-moi!

— Il y a des gens qui passent leur temps à se rendre malheureux eux-mêmes, — grognait l'autre, mécontent. — Débarrassés d'un souci, les voilà qui se forgent d'autres raisons de se ronger le cœur?... Diable de Maboul!

Tandis que ses camarades raclaient à grands coups la benne retentissante, l'halluciné s'accroupissait sur les talons, la tête enfouie dans les mains, écoutait le rire pointu de Maÿ tinter à ses oreilles. Et les minces lèvres rouges, saignant dans le petit visage pâle qui se dessinait devant les yeux clos du fou, s'entr'ouvraient pour des révélations horribles :

« Regarde-moi, Hiên! Pendant que tu t'échinais à pousser ton wagon, le jeune homme à casque plat est venu rôder près de la palissade. Il m'a fait un signe; je l'ai suivi jusqu'à la maison rose que recouvrent les bancouliers. J'ai fait tomber ma veste courte, dénoué ma ceinture de soie verte, et ses mains ont pétri mon corps brun et ferme, mes seins frémissants. Il m'a donné des piastres neuves. Entends-les sonner, individu idiot!... »

— Viens ici, Hiên! — cria l'Aïeul, un jour que le tirailleur rêvait ainsi sur le remblai. — Je vais t'apprendre une nouvelle qui te ravira certainement. Le colonel t'octroie une permission de huit jours, sur ma demande : tu as besoin de changer d'air et de changer d'idées. Va dans ton village, parle avec la mer et la forêt; écoute-les : elles savent les paroles qui guérissent les cœurs malades, elles auront pitié de toi qu'elles ont vu naître et grandir, qui connais leur langage. Tu guériras. Va, petit frère!...

***

La forêt compatissante ouvrit à l'enfant retrouvé ses clairières. Au flanc des bambous noircis que le coupe-coupe avait tranchés, des pousses nouvelles avaient jailli, vivaces et touffues. Les jeunes roseaux que Phâm-vân-Hiên avait vu

sourdre du gazon se hérissaient d'épines tendres; l'herbe drue avait submergé la pierre plate dont il faisait jadis son oreiller. Aux troncs des banyans, des lianes étaient mortes, lasses de l'attente; d'autres avaient tapissé l'écorce de leurs feuilles vernies, de leurs fleurs étoilées. Des plaies fraîches saignaient sur les fûts pâles des gommiers.

Mais la forêt se souvenait : ses mille voix chuchotaient les refrains d'autrefois sur le même ton. Hiên reconnut le rire éperdu de la cascade raillant les roches éplorées dans leurs cheveux de mousse, le babil mystérieux des roseaux rapprochant leurs têtes nuageuses, le ronflement des crapauds-buffles hissés sur les racines boueuses des palétuviers, l'appel rythmé des huppes, l'hymne rageur des coqs, la plainte douce des tourterelles, le gémissement des singes batailleurs.

« Je n'ai point changé, — semblait dire la forêt. — Reste avec moi, âme inquiète, reste avec moi. Baigne dans mes ruisseaux tes pieds que les cailloux du chemin ont ensanglantés; allonge sur mon herbe molle ton corps brisé de fatigue. Ma rosée rafraîchira ton front que la fièvre brûle; l'émeraude de mes aubes, l'or de mes midis, la pourpre de mes crépuscules chasseront de tes prunelles extasiées les visions malsaines; j'emplirai tes oreilles de mon chant innombrable... Reste avec moi, pauvre âme affligée. Redeviens mon enfant sauvage et instinctif, primitif et inconscient. La sagesse est dans la contemplation de la nature. Regarde-moi, écoute-moi vivre. Entends-tu? une loutre a bondi hors des roseaux, troué l'eau noire de la mare, qui se plisse de vaguelettes. Reconnais-tu le cri saccadé du gecko, dont les griffes égratignent la branche du teck? Entre les buissons froissés un sanglier fuit, le groin levé, flairant la brise qui lui apporta l'inquiétude. Un craquement d'os : un chat-tigre plante ses incisives acérées dans l'échine frissonnante d'un rat musqué. Le tigre, roi des marais, erre dans la brousse qu'épouvante son aboiement enroué. Écoute-moi vivre, reste avec moi!... »

Ainsi parlait la forêt maternelle. Toute la journée, Hiên l'écoutait, assis dans la clairière où, tout enfant et adolescent, il tailladait les bambous. Au crépuscule, blotti parmi les algues, il entendait la voix grondante de la mer qui l'invitait de même à la sagesse :

« Vois mes amants, les pêcheurs. Apprends d'eux à vivre sans autre amour au cœur que l'amour de mon visage éternellement changeant, éternellement pareil. Installés autour de la voile qu'ils ont déroulée sur le sable de la plage, ils tordent les cordages de rotin que mes vagues ont rompus d'un coup d'épaule, remplacent par un bambou neuf la vergue que mes tarets ont rongée. Écoute-les rire, ces gens heureux, dont la civilisation n'a point déformé le cerveau et compliqué la pensée. Après la rude journée de pêche, ils dormiront sur le varech parfumé et mon hymne inlassable bercera leur sommeil sans rêves. Viens à moi, pauvre être qui as voulu connaître la vie et qui as souffert par elle, viens à moi : je te donnerai la paix profonde que je dispense à mes amoureux, la paix profonde que récèlent les flancs transparents de mes houles, la paix profonde dont jouissent éternellement les noyés, allongés sur le fin gravier de mes abîmes... »

La nuit descendait sur les vagues frangées d'écume crépitante, chassant Hiên le Maboul de la plage où tout à l'heure viendraient s'ébattre les bêtes féroces. Il suivait à longues enjambées les ruelles bordées de bambous où séchaient les filets. Derrière les jarres de grès brun que remplissait la saumure, les enfants et les jeunes filles le regardaient, les uns moqueurs et ricaneurs, les autres pitoyables à la peine devinée sur le visage osseux. Dans la hutte minable que secouait le vent, il s'accroupissait sur le lit de camp, où prenaient place le père et la mère, ridés, ratatinés et bavards.

— Te voilà mis comme un mendiant! — grognait le père. La boue a souillé ton pantalon et tes jambières, les ronces ont lacéré ton turban... Tu n'as guère changé!

Et les mains noires du vieux tremblaient sur les baguettes, nettoyant activement la soucoupe de riz.

Des notables entraient, buvaient une tasse de thé, considéraient le tirailleur.

— Il a grandi et s'est élargi, — constataient-ils, — mais il n'est pas devenu plus gai. Il semble qu'un chagrin le travaille.

— Laissez donc! — disait la mère, petite vieille criarde; — Il a toujours ses yeux de toqué, voilà tout.

Les notables hochaient la tête :

— La ville ne te vaut rien, — disait le maître d'école. —

Tu es un enfant de la brousse : hâte-toi de revenir vers la brousse. Ne laisse point les femmes de la ville te voler ton cœur. Il y a des années, mon fils est parti comme toi et je ne l'ai jamais revu. Des sampaniers m'ont dit qu'une fille lui avait jeté un sort, qu'il s'était enfui avec elle. Le maître d'école de Baria l'a vu, creusant un fossé, dans une rue de Baria, sous le rotin des miliciens et des gardes-chiourme. Il est mort, peut-être, maintenant.... Prends garde, toi aussi; méfie-toi des sortilèges. Veille sur ton cœur!

Tous partaient enfin. Hiên le Maboul restait seul sur le lit de camp, la nuque appuyée à l'étroit oreiller de paille. La forêt proche et la mer proche lui parlaient avec le vent qui faisait danser les images saintes sur les panneaux de papier rouge. L'oubli venait à lui avec l'air froid, qui soufflait entre les planches disjointes : il se crut guéri et fort.

« Je reviendrai vers vous, — promettait-il au ressac, aux ramures bruissantes, aux chouettes hululantes. — Dans quelques mois, je serai libre, et, durant ces quelques mois, votre souvenir et l'Aïeul me sauveront de la folie. Vous me reverrez joyeux et le cœur en paix. Je serai le bûcheron qui erre au petit jour dans les sentiers brumeux, qui aspire de ses poumons rajeunis le parfum des feuilles humides. Je serai le pêcheur campé sur le rouf des jonques décorées d'yeux sanglants, le pilote qui pèse sur le cordage de rotin tressé et manie du talon la barre du gouvernail taillé en forme de lyre. Je serai votre enfant à toutes deux, votre enfant insouciant et ignorant des choses humaines.... »

Il rejetait la couverture crasseuse, se dressait sur la natte où couraient les cancrelats affairés et cuirassés d'acier bruni, décrochait la hachette à tranchant étroit et rouillé, frottait de la paume la poignée poussiéreuse. Il tirait d'un coffre en bois de camphrier ses vieilles hardes déchirées et rapiécées qui fleuraient le bétel et la bruyère. La vase de palétuviers étoilait l'étoffe rougeâtre de larges taches noires; les algues sèches la verdissaient; la sève des gommiers lustrait les manches que les palmiers d'eau avaient griffées. Au fond de la caisse, dormait le vieux chapeau conique en feuilles de latanier, délavé par la rosée et les pluies, crevé par les branches basses.

Mais, tandis que Hiên le Maboul, incliné vers le coffre en

bois de camphrier, remuait les reliques et les senteurs de son passé et se persuadait de sa guérison, le souvenir de Maÿ revint à lui : Hiên lâcha le couvercle, qui se referma sur les guenilles affaissées et mortes, et serra les poings. Il vit la fillette, nue et rieuse, étendue, la hanche en l'air, à côté de l'ennemi... La vision s'envolait aussitôt, brève comme un éclair et, comme un éclair, aveuglante. Mais, dans le cerveau du malheureux, dans ses tempes, dans ses oreilles, le sang bourdonna. Il connut qu'il n'était point guéri et s'abattit sur sa natte en geignant. Vainement l'appelèrent le vent, la houle, les arbres désespérés.

A l'aube, il retourna vers la ville.

XX

— Guéris-moi, vieille mère! — gémit Hiên le Maboul.

— Guéris-le, — répéta l'Aïeul. — Il t'a dit son mal : son âme et son corps souffrent.

Thi-Teu souffla sur la mèche du quinquet : la flamme dansa; les dorures des bouddhas enfumés s'avivèrent; dans le visage osseux et desséché de la vieille femme, les yeux s'illuminèrent entre les paupières plissées. Les mains déformées se joignirent sur la poitrine drapée d'étoffe blanche, les lèvres incolores murmurèrent des invocations incompréhensibles. Au dehors, la nuit se peuplait de lucioles errantes qui chatoyaient entre les fûts vagues des cocotiers. La guérisseuse parla :

— Aïeul à deux galons, je ne puis oublier que tu as fait rebâtir ma case détruite par l'incendie, que tu m'as protégé contre les bandits qui m'accusaient de sorcellerie et voulaient me bannir du village. Je ne puis oublier que je t'ai veillé aux heures de fièvre et que tu m'as permis de t'aimer comme un fils. Je soignerai ton serviteur comme je t'ai soigné. Les mauvais esprits sont en lui : je vais essayer de les chasser.

Devant la table haute et étroite où se dressaient, parmi les chandeliers de bois et les fleurs de lotus, le panneau sacré de teck incrusté, Hiên le Maboul s'agenouilla et se prosterna, les coudes et le front contre terre, les mains réunies en coupe sur la nuque; trois fois il se prosterna, puis s'immobilisa dans la poussière. Les baguettes d'encens fumaient, le bronze tintait

sous les coups répétés du marteau de bois, les lèvres pâles de Thi-Teu prononçaient avec volubilité des formules d'incantation. L'Aïeul pensif s'éloignait entre les cocotiers. Les baguettes d'encens s'éteignirent, la mélopée s'acheva. Hiên soupira, se leva :

— Tes prières sont inutiles, vieille mère : le mal ne m'a point quitté.

— Je ne puis rien faire de plus ; ma science est impuissante. Je puis chasser la fièvre du front ardent, rendre la souplesse aux membres engourdis par les rhumatismes, je connais les herbes qui cicatrisent les plaies, je connais les paroles qui rendent le calme aux ensorcelés ; mais comment pourrais-je donner le bonheur aux affligés ? Est-il en mon pouvoir de rendre sa richesse à l'homme ruiné ? à l'amoureux le cœur que la femme lui a volé ? Sache que la douleur est inévitable et universelle. Tu as vécu, sans doute, dans l'ignorance de la vie, sans entendre le cri de l'humanité misérable. Tu n'es pas heureux, dis-tu ? Va-t'en et dénombre sur ton chemin les cœurs satisfaits et tranquilles, les gens heureux !... Ton maître n'est pas heureux : l'idée de la vieillesse qui vient à lui lentement trouble sa contemplation silencieuse des hommes et des choses. Suis-je heureuse, moi qui végète, seule et pauvre, dans cette cabane, moi qui ai soulagé tant d'infortunes et qui suis impuissante à me guérir moi-même de l'épouvante de la mort proche ?... Les bêtes ignorantes ont le bonheur ; tu étais pareil à elles ; tu as voulu vivre comme les autres hommes : vis donc comme eux et ne t'étonne point de souffrir comme eux. Je ne puis rien pour toi.

Hiên s'en alla par les rues grouillantes du village. Au ras du fossé, un aveugle tourna vers le passant ses yeux blancs barrés de taies bleuâtres, geignit, implora le don d'une sapèque ; écroulé dans ses guenilles sans couleur, il levait ses deux mains vers l'homme qui marchait à grands pas, librement, il le prenait à témoin de sa misère. Des forçats défilèrent, trois par trois, honteux de leurs défroques verdies, de leurs têtes rasées ; au fond de leurs prunelles abruties luisait le désespoir infini des bêtes féroces encagées ; ils s'éloignèrent, traînant dans le sable pourpre leurs chevilles noircies par la boucle. Adossé au

talus, un soldat anémique et voûté toussait, crachait du sang et regardait d'un air dément couler sur son dolman déboutonné la salive écarlate. Une femme pleura derrière l'auvent rabattu d'une case. De toutes parts, l'humanité souffrait.

Des torches de résine fichées dans le sol éclairaient le bouddha laqué d'un pagodon de pisé appuyé au tronc d'un banyan séculaire. Un homme et deux femmes disposaient sur une natte, au pied de l'autel, des soucoupes de riz et des régimes de bananes, et, joignant les mains, psalmodiaient des prières. Derrière le groupe des suppliants, un bonze grattait une longue guitare de bois à deux cordes. La guitare se plaignait âprement, la voix chevrotante et morne semblait ânonner des sanglots entrecoupés.

Hiên s'accroupit dans l'ombre du banyan, écouta le chant douloureux et monotone des cordes, note grêle dans le formidable *lamento* qui montait du chœur unanime. A cette heure, son éducation d'homme pareil aux autres hommes était achevée, puisqu'il percevait maintenant le sanglot infini de l'humanité, comme il avait perçu, enfant sauvage, la voix de la forêt, du vent et de la mer.

Il savait la vie maintenant, et savait ce qu'elle valait. Il eut envie de mourir, de dormir sans rêves et toujours. A quoi bon vivre? Retrouverait-il jamais l'inconscience et la sérénité perdues? N'était-il pas définitivement une bête pensante et torturée et hurlante?... A quoi bon vivre?...

Les hibiscus frissonnants parlaient d'espoir immuable, de jours meilleurs...

XXI

Thi-Sao ferma son ombrelle de soie grenat, que noyaient les plis de la dentelle noire, et grimpa sur un tas de cailloux, abandonnant la route à la cohue minable et bigarrée des tirailleurs qui se rendaient aux chantiers. Les figures bronzées, bouffies encore par la sieste, s'épanouirent, des rires coururent, des yeux clignèrent vers le visage barbouillé de poudre de riz jusqu'à la ligne jaune du cou, vers les sourcils allongés à l'encre de Chine, vers les joues adroitement peintes au vermillon.

— Ma bonne tante, — interrogea un loustic, — est-ce pour

me proposer une femme que tu trottes par les chemins aux heures chaudes?

— Tu t'es mal regardé, — s'empressait de répliquer à tue-tête un camarade; — ce n'est pas pour un petit client comme toi qu'on se mettrait en campagne en grande tenue, toutes bagues aux doigts, bracelets jusqu'aux coudes, triple tunique!

— Fais demi-tour, très honorable courtière! — conseillait Phuc. — Il n'y a pas, dans cette direction, de gibier à rabattre. Nos épouses sont trop laides pour charmer les beaux messieurs que tu approvisionnes... Tu pourrais, cependant, t'adresser à la mienne, celle qui demeure dans la troisième case et qui ressemble à un petit crapaud...

La colonne entière salua d'un rire inextinguible cette réclame inattendue, faite par le mari facétieux, et s'éloigna sous l'œil méprisant de la dame maquillée.

Thi-Sao exerçait la profession lucrative d'entremetteuse. Comme tant d'autres congaï, elle avait eu quelques heures de vie honnête. Fille de sampaniers, elle avait épousé, à quinze ans, un rustre quelconque, — lequel avait eu, à ses yeux, le tort grave de n'apporter en ménage que ses dix doigts de laboureur robuste. Thi-Sao, après quelques mois de sagesse, avait planté là, un beau soir, l'époux infortuné de qui la pauvreté lui répugnait.

Pendant vingt ans, elle avait roulé sous les moustiquaires des fonctionnaires français, quittant les villas à vérandas roses des administrateurs pour les taudis saïgonnais où s'attardaient les épaulettes jaunes des simples fantassins. L'âge venant, il lui avait paru fructueux et agréable de mettre au service d'autrui son expérience personnelle. Elle occupait ses journées à faire et à défaire des unions libres, selon l'humeur de ses clients, représentant à telle « petite épouse » de gendarme l'insuffisance évidente des douze piastres allouées mensuellement par ce dignitaire peu rétribué, démontrant à telle autre, veuve provisoire, les avantages mirobolants d'un mariage avec certain commis des douanes, dénichant pour tel gâteux prématuré des adolescentes expertes. A nouer ou dénouer, non sans art ni discrétion, ces délicates intrigues, elle avait eu avec la police quelques fâcheux démêlés, mais avait amassé un capital solide dont elle tirait un revenu respectable. En dépit des atteintes

indéniables des années, elle n'avait point perdu toute jeunesse de cœur : elle avait ses faiblesses et subventionnait, disait la chronique, un jeune et blond gaillard, commissaire des messageries fluviales. Telle était Thi-Sao.

Aux injures plaisantes des tirailleurs elle ne répondit que par une grimace de dédain qui plissa la graisse poudrée de son visage; la colonne passée, elle rouvrit son ombrelle et descendit de son piédestal de cailloux en prenant garde de gâter le velours brodé de ses mules. Rassérénée par le plein succès de cette opération difficile, elle poursuivit sa route avec majesté, roulant des hanches et des reins selon sa vieille habitude professionnelle, pour la plus grande joie de la sentinelle accroupie devant sa guérite tricolore.

Maÿ était aux aguets derrière le store de sa case; elle sortit précipitamment dans la petite cour de terre battue :

— Ne t'arrête pas, — souffla-t-elle; — si quelque femme t'apercevait ici, je serais perdue. Continue jusqu'à la digue : je t'y rejoindrai.

Quelques minutes après, l'ancienne et la recrue s'installaient à l'abri des yeux indiscrets entre des roches éboulées.

— Que veux-tu encore? — demandait Maÿ, vaguement inquiète.

— Mais rien, petite sœur, rien! Je m'intéresse à toi, voilà tout; à toi et à tes amours, auxquelles j'ai quelque peu aidé... Parlons un peu de cette première entrevue. Le jeune homme du Sanatorium a-t-il eu le don de te plaire?

Le petit visage se teinta de rouge vif :

— Laissons cela! laissons cela!

— Je sais, — dit Thi-Sao, maternelle. — Les débuts sont toujours pénibles. Moi qui te parle, il m'a fallu quinze jours pour m'accoutumer à mon premier mari français : les occidentaux exhalent une odeur de cadavre... On s'y fait; tu t'y feras... Parlons d'autre chose : as-tu reçu les piastres promises?

Ce disant, elle secouait la courte veste où sonnèrent les écus. Aussitôt le sourire fit place sur sa face fardée à des grimaces qui s'efforçaient d'exprimer une affliction sans bornes :

— Te voilà riche, petite sœur. Et moi qui ai fait ta fortune, moi qui la ferais encore demain, si cela était nécessaire, je suis pauvre et malheureuse. Les créanciers me harcèlent : il me faudra

bientôt me séparer de mes bijoux pour échapper à la prison dont je suis menacée... Je suis bien malheureuse!...

Elle extirpa des profondeurs de sa poitrine puissamment capitonnée une sorte de hurlement discret qui prétendait figurer un sanglot.

— Mais — interrogea la voix nette de Maÿ — n'as-tu pas les piastres que le Français t'a remises et celles que tu m'as soutirées en échange de tes services?

— « Soutirées »!... Elles sont toutes les mêmes, caressantes et gonflées de promesses tant que les accordailles ne sont point célébrées; mais, à peine franchie la moustiquaire, les ingrates me reprochent le mince cadeau que je n'exigeais point... Elles sont bien aises pourtant, le jour où les vingt piastres mensuelles leur paraissent une somme dérisoire, elles sont bien aises de revenir taper à ma porte...

— Je reconnais que tu m'as été utile; mais tu as été payée : laisse-moi donc en paix maintenant.

— C'est cela! — grinça Thi-Sao. — « Je suis établie, je n'ai plus besoin de la bonne Thi-Sao : qu'elle retourne à sa niche!... » Mais non! ne te hâte pas de te croire débarrassée de ma tutelle. Tu m'as payée, c'est entendu; tu ne me dois plus rien? c'est autre chose. Tu me dois une gratitude infinie, d'autant plus qu'il me serait facile de te créer de graves ennuis. Aimerais-tu, par exemple, que j'aille raconter à ton grand diable de fiancé le détail de nos négociations?

— Tu ne feras pas cela! — gémit la craintive Maÿ, se figurant les terribles poings noueux.

— Non! je ne ferai pas cela, parce que je t'aime bien et que tu n'hésiteras pas à me secourir dans le besoin... Donne-moi cinq petites piastres.

— Non! non! non! Tu n'auras pas de moi une sapèque, entends-tu? Sous prétexte que tu m'as plus ou moins mariée, tu comptes faire de moi ton banquier et ton esclave. Tu n'auras rien!

— Tu as bien réfléchi?

— Oui! Je ne te crains pas. Tôt ou tard mon fiancé saura la vérité : avant qu'il la soupçonne, je lui demanderai de me rendre ma parole.... Va-t-en, maintenant!

Thi-Sao se leva, arrangea les plis de ses trois tuniques,

agita gracieusement son ombrelle et déclara d'un ton mielleux :

— Je m'en vais, ma fille, puisque tu m'en as priée, mais il t'en cuira.

Elle s'en fut, majestueuse, et Maÿ la suivit de loin, inquiète mais bien décidée à ne se laisser point asservir. Derrière la palissade du camp, les femmes préparaient le repas du soir sur des foyers de pierres sèches; elles rirent bruyamment au passage de l'aventurière et les plus hardies se risquèrent jusqu'à l'interpeller joyeusement :

— Eh bien, ma tante, as-tu fait de bonnes affaires?

— Vous êtes trop aimables, — minauda Thi-Sao : — mes affaires vont au mieux de mes désirs!

— Grâce à l'une de nous, peut-être? — insinua plaisamment une gaillarde noiraude qui portait sur la hanche son sixième rejeton.

— Hélas! non : vous vous gardez trop bien par vous-mêmes... Vous ne vous êtes donc jamais regardées dans un miroir, ô toutes belles? Vous mettriez en fuite jusqu'aux mauvais esprits.

***

Un coup de clairon annonçait la pause. Hiên le Maboul s'assit sur le remblai, les jambes pendantes, regardant crouler le sable fin qui scintillait. Sur l'eau trouble, une fourmi rouge ramait désespérément, fuyant la mort : Hiên lui tendit une feuille de manguier; elle s'y cramponna. Il la considérait qui, sans bouger, séchait ses pattes au soleil. Il pensa : « Voilà que j'ai rendu cette fourmi à la vie. Encore deux ou trois convulsions, et tout était fini : elle sombrait, entrait dans le grand sommeil. La voilà sauvée : la lutte va la reprendre, le travail incessant, le trot ininterrompu de la fourmilière au cadavre découvert sous les feuilles, du cadavre à la fourmilière.... Et cependant elle se cramponnait à cette vie misérable, et, moi-même, j'ai jugé stupidement, comme elle, que la vie était préférable au repos définitif, puisque je l'ai retirée de là... L'instinct est terriblement fort en nous, animaux... »

Derrière lui, cachés par la benne renversée, Phuc et Nho

s'étaient accroupis dans l'ombre du wagonnet. Ils causaient avec animation et Hiên entendit soudain prononcer son nom.

— Parle donc moins fort! — disait Nho. — Si Hiên t'entendait!...

— Allons donc! Il est sur le talus de la route, en train d'acheter des gâteaux. Nous sommes bien seuls : on peut parler.

— Alors tu crois que Thi-Sao, tout à l'heure, venait pour Maÿ?

— Puisque je te le dis!... Voilà quinze jours que cette sale femme rôde autour du camp, cherchant à se faufiler sans être aperçue. Je l'ai vue, avant-hier, remettre à Maÿ une clef et un petit paquet d'où sortait un bout de soie rouge. Puis j'ai entendu un bruit de piastres... Il paraît que le compte n'y était pas, car les deux chipies se sont attrapées et Thi-Sao n'a pas eu le dernier mot : Maÿ est une rude luronne qui n'a pas froid aux yeux. Elle ira loin... au moins jusqu'à la prochaine « cagna bambou »!...

Ils furent secoués tous deux d'un rire énorme, qui amena des larmes au bord de leurs paupières.

— Pauvre Hiên! — déclara Nho, s'essuyant les yeux, — ce n'est pas bien de rire ainsi. Pauvre Hiên! pauvre Maboul!

— Oui, c'est dur : pas encore marié, et déjà trompé!

— Voilà le clairon qui sonne! File à ton atelier, mauvais plaisant!

Hiên se dressa derrière le wagonnet : Nho vit ses yeux égarés, ses joues pâles, ses mains dansantes. Il bégaya :

— Je... je... te croyais sur la route... Qu'as-tu entendu?

Hiên le Maboul secoua la tête, essaya de parler :

— Rien! — articulèrent péniblement ses lèvres frémissantes.

« Il ment, — pensait l'autre, — il ment : il a tout entendu... Quelle brute maladroite, ce Phuc! »

Ils redressèrent la benne, poussèrent le wagonnet sur les rails grinçants.

Hiên le Maboul a tout entendu. De son front baissé la sueur froide ruisselle, tombe goutte à goutte sur la terre piétinée qui semble vaciller. Il ne pleure pas : il cache soigneusement sa douleur, comme le cerf blessé dérobe son agonie. Il s'efforce de paraître indifférent et brave; mais ses mains ne cessent pas

de danser fébrilement sur la tôle rouge et ses jambes fléchissent comme si une faux invisible avait tranché ses jarrets.

— Je n'en peux plus! — souffle-t-il tout à coup.

— Écoute, frère aîné, — gémit son compagnon navré, — ne t'arrête pas... Continue à marcher à côté de moi, un moment encore : il faut que je te parle... Ce Phuc est idiot; c'est une mauvaise langue : il éprouve sans cesse le besoin de raconter un tas d'histoires, pour se faire valoir et prouver qu'il est renseigné sur tout ce qui se passe. Il plaisantait tout à l'heure: il mentait impudemment, suivant sa coutume. Faut-il te jurer que je ne crois pas un mot de ses racontars?

— Jure! — implore Hiên frissonnant, en qui subsiste l'illusion indestructible. — Jure!

Au milieu de la rizière miroitante où vaguent les buffles boueux, Nho s'arrête, lève la main.

— Merci! merci!... Je suis fou, vois-tu!... J'ai cru que j'allais tomber et mourir lorsque parlait ce fourbe! Tu vois : tout mon corps tremble, j'ai la fièvre!

— C'est vrai : tu es fou... La moindre plaisanterie te bouleverse. Tu es fou!

— Hé! là-bas! voulez-vous bien trotter! — cria le sergent Cang.

Le wagonnet vola. Le doute et l'espoir se battaient dans le cerveau en déroute de Hiên tandis qu'il galopait sous le soleil ardent, sans voir la tristesse pitoyable qui assombrissait les yeux de son compagnon.

XXII

— Je n'irai pas chez l'Aïeul, — se répétait Hiên, enfermant dans sa caisse ses vêtements de travail, — je n'irai pas chez l'Aïeul ce soir. Il verrait mon trouble, me questionnerait, me forcerait à confesser que tout mon souci vient d'une plaisanterie mal comprise, me gronderait... Je n'irai pas chez l'Aïeul!

Où aller? Il ne pouvait songer à rester avec Maÿ sous la véranda de la petite case : que dirait la fillette de sa figure bouleversée, de ses gestes hésitants comme ceux d'un ivrogne, de sa voix étranglée par l'émotion encore vibrante?

Pourrait-il endurer une heure de tête-à-tête sans se jeter aux genoux de Maÿ, sans lui faire part, avec des sanglots, de ses soupçons injurieux, sans la supplier de démentir les outrageantes révélations de Phuc? Le pourrait-il? Une fois de plus, au lieu de la compassion attendue, ne surprendrait-il pas l'ironie dans les grands yeux cruels? Mieux valait, pour guérir l'étrange tremblement qui l'agitait de la tête aux pieds, mieux valait fuir jusqu'à la nuit, se fuir soi-même et fuir les autres.

Hiên sortit du camp que le crépuscrule commençait d'engloutir sous sa marée grise. Il erra, sans but et sans pensée, le long des avenues obscurcies. Derrière les grappes violettes des bougainvillias, les villas resplendissaient. Hiên appuya son front aux lances dorées d'une grille, écouta les plaintes aigres d'un violoncelle.

« Ils souffrent aussi, ces gens d'Occident! — songea-t-il. — Leur musique est tourmentée et triste. Ils souffrent comme nous. »

Des boys malais vociférants et noirs le chassèrent : il se promena au hasard, poursuivi par les sanglots du violoncelle. Les gongs des pagodes enfouies dans les bambous de la montagne égrenaient leurs battements sourds, espacés d'abord, puis précipités. De toutes les cases de paille groupées autour de la baie arrondie, massées dans la lande nue, penchées sur les arroyos boueux, les grêles tintements des vases de bronze heurtés par les marteaux de bois répondirent à la basse du gong, saluèrent le jour finissant et la nuit tombante, qu'allait emplir le vol inquiétant des mauvais esprits. Hiên haussa les épaules : il n'était point religieux. Trop tôt la forêt avait pris ses journées pour qu'il pût, comme les enfants de son âge, être initié aux rites et aux croyances vagues de la religion annamite. Peu lui importaient les grimaces exécutées devant les bâtonnets d'encens en l'honneur des aïeux défunts. Les âmes mortes des ancêtres inconnus l'avaient-elles immunisé contre l'amour, contre la folie, contre la douleur? S'occupaient-elles de lui, leur descendant misérable? S'inquiétaient-elles du frisson incoercible qui faisait branler sa tête vide? A quoi bon, alors, ces coups de gong, ces tintements de bronze?....

Il s'assit sur le talus de la route. A ses pieds, les sampans renversés sur le sable revêtaient des formes de monstres

endormis, dont les fusées d'écume venaient lécher les ventres bruns. Des cordages semblaient des serpents aux corps entrelacés ; tels des crânes demi-chauves, les pointes de rochers blanchissaient hors de leur chevelure d'algues ; le dôme gélatineux d'une méduse ballottée par la houle luisait. Les jonques qui voguaient sur l'horizon, parmi les vols de mouettes, s'estompaient, s'effaçaient dans les ténèbres, où, par instants seulement, apparaissaient les flammes chétives de quelques falots. Le trot des voitures ébranlait la route, qui s'illuminait brusquement, résonnait de grelots, de claquements de fouet, d'appels de cochers, puis rentrait dans l'ombre et le calme. Des files muettes de sampaniers passaient, à longues enjambées silencieuses. Des chiens faméliques flairaient l'herbe des fossés. Là-bas, sur le chemin noir, les boutiques chinoises découpaient des rectangles lumineux où gesticulaient les ombres des buveurs. Un chœur de fantassins en bordée reprenait des refrains bretons larmoyants.

Une femme frôla Hiên : il reconnut la tunique de Thi-Sao, ses mules brodées et le balancement de ses hanches. Il courut derrière elle, l'appela :

— Arrête ! arrête !

Elle le dévisageait en souriant, s'abusant sur ses intentions, puis la mémoire lui revint :

— Il me semble te connaître, petit frère ! susurra-t-elle. — N'es-tu pas le fiancé de Maÿ ?

— Oui, c'est moi !

— Eh ! eh ! Sait-elle que tu cours les rues à cette heure-ci, à la poursuite des femmes ?... Au fait, que me veux-tu ?

Il n'en savait rien au juste : il se gratta le front piteusement, fit le geste de rajuster son turban ; puis il se rappela le métier qu'exerçait cette femme, et toute sa jalousie se réveilla : il cria :

— Qu'allais-tu faire au camp, cette après-midi ?

— Cela ne te regarde pas ! Je vais où cela me plaît et quand il me plaît !

— Je sais ! je sais !... Mais... mes camarades ont raconté, à ce sujet, des choses abominables, que j'ai entendues. Ils disaient... ils disaient que tu venais pour Maÿ !

— Voyez-vous le vilain jaloux !... Quand on craint pour la vertu de sa fiancée, on l'enferme.

— Ne plaisante pas! Réponds-moi seulement : venais-tu pour Maÿ, oui ou non?

« Je tiens ma vengeance, — se dit Thi-Sao. — Cette petite pécore a voulu me prouver qu'elle pouvait désormais se passer de moi et qu'elle ne me craignait pas : je vais lui démontrer qu'elle avait tort... Tant pis pour toi, ma fille!... »

Hiên mit sa main sur le bras de l'entremetteuse, fixa sur elle des yeux qu'affolaient l'angoisse et la terreur des paroles attendues :

— Réponds! réponds!

— Lâche-moi!... Vraiment, tu n'es pas raisonnable : tu me poses des questions brutales, qui m'embarrassent réellement. Je ne veux pas te faire de peine, mais...

— Elle n'a pas dit non! — gémit Hiên, — elle n'a pas dit non!

Un instant, il eut l'étrange désir de se rouler dans la poussière, de hurler, comme se roulent et comme hurlent, pour se soulager, les bêtes blessées. Mais il était un homme civilisé, un homme pareil aux autres hommes, et rien ne sortit de sa gorge serrée. Il écoutait vaguement le bavardage de Thi-Sao.

— Je pourrais mentir, petit frère; mais tu es un brave garçon et je m'intéresse à toi : je ne veux pas que l'on continue à se moquer de toi impunément... Tu es donc aveugle, mon garçon, que tu n'aies rien vu, rien deviné?... Veux-tu que je te dise où est ta fiancée? Elle est là, derrière les volets de cette maison rose, dans les bras de son amant, qu'elle t'a préféré parce que tu es pauvre et que tu ne pouvais offrir à ta femme ni bijoux, ni piastres... Du reste, elle ne peut tarder à sortir, car l'heure avance et le sergent Cang est soupçonneux... Mais qu'as-tu donc?... Lâche-moi!... Tu déchires ma manche!... Tes ongles me font mal!... Lâche-moi, petit frère, lâche-moi!...

— Va-t'en! — cria le malheureux d'une voix enrouée. — Va-t'en! je te tuerais! je te tuerais!...

La mauvaise femme s'est enfuie, a disparu dans la nuit. Hiên l'a regardée courir, abruti et impuissant, le cerveau vide. Il s'est baissé avec effort, a cherché une pierre, a raclé ses ongles contre la route unie et dure que ses yeux ne voient plus;

il a geint de désespoir de ne pouvoir faire de mal à cette créature qui lui a fait tant de mal!

Il est seul maintenant, sur la route obscure qui longe la plage bruissante. Il attend! Il attend. Il est l'amoureux torturé, angoissé, qui piétine devant la porte close. Il est enfin parvenu à cette heure d'agonie que suit la folie définitive, ou la mort, ou l'incurable dégoût de la vie et la haine de la femme... Pantin lamentable qui reproduit le geste ébauché par des millions de pantins pareils, il se blottit, pour continuer son guet, dans l'ombre des frangipaniers, se préoccupe encore, à ce moment où se joue sa destinée, de cacher sa défiance et tout son supplice à la curiosité publique.

Qui le verrait, du reste? La nuit s'est faite, nuit silencieuse et immobile, où palpitent seulement les myriades d'étoiles. Rien ne vit que les crabes hésitants qui rôdent sur le sable phosphorescent, que les geckos rabâchant leur cri monotone, que les lucioles piquant les haies sombres de fleurs de feu. La route est déserte où s'est enfuie Thi-Sao. Hiên le Maboul, tapi sous les frangipaniers, surveille la porte verte que dominent les tritons émaillés. Les notes graves de la retraite ne l'ont point ému; et voici que maintenant l'alerte sonnerie de l'appel le somme de rentrer en toute hâte, l'avertit que tout à l'heure il sera trop tard.... Mais qu'importe la retraite, qu'importe l'appel, qu'importe la salle de police, la prison, la mort? Hiên sent monter à ses lèvres le goût amer du mépris universel, mépris de tout ce qui n'est pas sa peine présente. Il attend, il attend, les yeux rivés sur cette porte qui ne s'ouvre pas et qu'enguirlandent les longs rejets des bougainvillias....

Elle s'ouvrit, enfin; Maÿ insinua entre les deux battants sa tête emmitoufflée d'un mouchoir rose, son corps mince moulé par la tunique de soie noire. Hiên se dressa : des lueurs rouges aveuglaient ses yeux qui avaient vu la faute de l'aimée; le sang chantait dans ses oreilles et dans ses tempes. Il fit deux pas, titubant, leva son poing fermé.

— Ne me tue pas! — cria la fillette.

Il la vit, frissonnante et prête à tomber sur les genoux, couvrant de ses bras frêles son visage blême.

— D'où viens-tu? — interrogea-t-il d'une voix changée et comme enfantine, que faisaient trembler le chagrin, l'affole-

ment, la pitié pour cette créature fragile, peut-être aussi l'espoir indéracinable que rien n'était perdu encore, qu'il pourrait l'aimer encore, qu'elle l'aimerait.

Maÿ comprit que sa terreur était vaine, que toute la fureur de ce géant se résoudrait en gémissements et en larmes, qu'il était toujours à sa merci. Elle le méprisa et, délibérément, avec une vraie joie malfaisante, elle se promit de piétiner cet humble, ce naïf, cet « individu idiot ».

— Laisse-moi passer, — dit-elle ; — ne suis-je pas libre de faire ce qui me plaît?

— Non!... Je suis ton fiancé...

— Imbécile! Comment n'as-tu pas compris que je ne voulais pas de toi, que ce mariage était impossible?... Tu m'aimes, c'est entendu ; mais cela ne suffit pas, car moi, je te hais!

— Tu m'as aimé, un jour, Maÿ.

— Oui, je t'ai aimé; j'ai eu pour toi un caprice, j'ai souhaité l'étreinte de tes bras. Je me suis même offerte, certain dimanche, sous les bambous. Tu aurais dû me prendre, ce jour-là : peut-être t'aurais-je aimé décidément, t'aurais-je préféré à tout, même aux bijoux qui me rendent folle... Mais tu as craint de me profaner, sans doute, et j'ai su que tu étais vraiment un imbécile; et je t'ai méprisé.

— Maÿ! Maÿ! il est encore temps...

— Il n'est plus temps : je te méprise!... Demain nos fiançailles seront rompues et chacun de nous ira de son côté. Tu m'oublieras sans peine et quelque sampannière te consolera. Moi, j'irai vers les villas des Français. Je n'aime personne, toutes mes affections vont aux belles tuniques transparentes, aux pantalons imprimés au fer chaud, aux colliers à grains d'or, aux bracelets, aux piastres neuves. J'irai vers la richesse, car la pauvreté me pèse et me répugne. Je suis perdue pour toi!

— Tu es perdue pour moi!

Il répète cette phrase, il la répète afin de se bien convaincre, peut-être, que son rêve s'écroule irrémédiablement, et, tandis que ses lèvres frémissantes redisent machinalement les mots décisifs, l'invincible lâcheté qui dort en son cœur d'amoureux se refuse à croire à l'irréparable... Pardonner! pardonner! Pourquoi ne pardonnerait-il pas?... Hélas! le pardon détruira-t-il le souvenir de la faute?... Hiên se rappelle

les visions qui ont incendié son cerveau : il voit Maÿ entre les bras de son amant. Il sait dorénavant que cette scène affreuse, mille fois imaginée, n'est plus une chimère; il sait que chaque jour, désormais, elle viendra s'offrir complaisamment à sa mémoire; il sait que le pardon est vain, puisque l'oubli est impossible...

— Que faisais-tu dans cette maison?

Maÿ ricane : véritablement, ce pauvre Hiên est trop stupide! A quoi bon le ménager?

— Ce que je faisais? Tu demandes ce que je faisais? Tu es encore plus naïf que je ne le pensais. J'étais dans les bras...

La lourde main osseuse et noire s'est abattue sur la bouche de Maÿ, a meurtri les lèvres rouges de bétel. Plus haut que son amour, plus haut que sa crainte de la fillette moqueuse, la souffrance, la colère parlent dans le cerveau affolé de Hièn. L'âme des fauves, ses frères, s'est éveillée en lui; il se révolte enfin, comme se révolte la panthère qui rampa longtemps sous la cravache du dompteur. Ah! crever ces yeux cruels qui l'insultèrent de leur ironie, briser ce front lisse qui abrite l'âme sournoise et féroce, déchirer ces lèvres pourpres qui ont versé la douleur!

Les mains fiévreuses arrachent et froissent le mouchoir rose, pétrissent les coques luisantes de la chevelure, se crispent sur le cou délicat, lacèrent la tunique légère et la ceinture flottante. Le petit corps d'ivoire doré s'écroule dans les herbes souples. Hiên le Maboul se penche sur son idole, dont les yeux épouvantés le contemplent :

— Ne me tue pas! — supplient les lèvres saignantes.

Hiên rit bruyamment, d'un rire convulsif et stupide : elle est réellement ridicule, cette fille nue, étendue sur le dos et roulant des yeux blancs; est-ce vraiment elle qui tout à l'heure le bafouait, qui pendant des mois l'a terrifié? Bizarre!... Qu'ont-ils donc de particulièrement séduisant ces yeux éperdus, ce visage sans couleurs, cette poitrine plate, ce ventre tressautant?... Il la pousse du pied comme un animal immonde : elle geint faiblement, craignant la mort. Il s'incline vers elle, touche du doigt l'épaule palpitante :

— Lève-toi et habille-toi!

Il n'a plus de haine contre elle, il n'éprouve plus en face de

de cette bête craintive qu'une répulsion apitoyée, un peu de la répugnance qu'il ressentirait devant un cobra dont il aurait cassé les reins et qui se tordrait à ses pieds. Du reste, toute notion est abolie sous son crâne, étourdi comme par un formidable coup de massue. De l'horrible chose découverte tout à l'heure il ne sait plus rien : ses oreilles ont perdu la mémoire des paroles entendues. Il ne sait rien de la mer qui pousse vers la plage ses lignes d'écume crépitante, des frangipaniers dont les fleurs d'argent poudrées de safran pleuvent sur la route ténébreuse, du camp voisin qui dort dans sa palissade jalonnée de réverbères. Une seule sensation subsiste : son étonnement d'être là, penché sur cette petite fille nue et maigre qui tremble dans les hautes herbes.

— Habille-toi! — répète-t-il doucement.

Maÿ ouvre les yeux, ramasse avec des gestes prudents de chatte la tunique et le pantalon de soie et, soulevée à demi, s'habille précipitamment et sans bruit, retenant son souffle. Elle achève de voiler ses seins pointus sous le crépon froissé.

— Va-t'en, maintenant! — dit Hiên.

— J'ai peur...

— Va-t'en!

Elle l'examine, inquiète : ne va-t-il pas, la voyant fuir, regretter de ne l'avoir point tuée? ne va-t-il pas, saisi d'une nouvelle fureur, courir derrière elle dans le sable et l'assommer d'un coup de poing sur la nuque?

— Va-t'en! — répète Hiên; — va-t'en!

Il la regarde partir, hésitante d'abord et tournant la tête, comme une bête traquée, puis détalant à toutes jambes et fonçant droit dans les ténèbres qui l'enveloppent. Elle n'est plus qu'une ombre indécise fuyant sur la plage, confondue avec les silhouettes basses des sampans échoués. Il ne la voit plus... Alors il se souvient, redevient conscient. Il sait que son bonheur s'est écroulé définitivement : quelle plainte, quelle prière pourraient lui rendre l'illusion consolatrice, l'espoir indéracinable auxquels il s'était cramponné jusqu'à ce jour?... Nulle parole ne tempérera l'atrocité de la formule qu'il rabâche infatigablement : Maÿ a vendu son corps! Maÿ s'est vendue!

Tout à l'heure, frappé par la révélation, affolé par le sang qui affluait à son cerveau, il laissait sa colère crier plus haut

que sa douleur : il se trouve maintenant face à face avec la réalité irréparable, il la contemple, la détaille et souffre abominablement.

Il n'a plus de rancune contre Maÿ : il se compare silencieusement, rustre primitif, à moitié fou et dégingandé, à la fine petite idole dont il rêva d'être l'époux; il confesse le ridicule de ses prétentions et s'indigne d'avoir pu lever le poing sur l'intangible divinité; il proclame humblement les droits de Maÿ à la trahison et au mépris. Comment, comment a-t-il pu, pendant des mois, se complaire à la fiction de cet impossible amour?... Les sages avis ne lui ont point manqué, pourtant!

— Méfie-toi de la femme! — disait l'Aïeul. — Il ne peut venir d'elle que mal et souffrance. Son âme est sale et tortueuse, et, s'il t'arrive de l'apercevoir à nu, quelque jour, elle t'épouvantera. Toutefois, puisque l'instinct héréditaire nous prêche comme aux autres bêtes l'accouplement, marie-toi, mais choisis ta femme avec soin. Retourne à la terre d'où tu viens; épouse une fille de Phuôc-Tinh, robuste et noire; naturellement perverse comme toutes ses pareilles, elle n'aura pas été, du moins, pourrie par la ville... Que vas-tu t'amouracher de Maÿ? Ne vois-tu pas qu'elle est trop compliquée pour un homme des forêts?...

— Fuis les femmes, — conseillait Bèp-Thoï. — Tu es un brave garçon, sans nul doute, mais enfin, sans vouloir te vexer, on peut bien te dire que tu n'as pas la tête très solide : la première bougresse venue te ferait déjà tourner en bourrique. Renvoie-la donc, une bonne fois, cette Maÿ, aux boys et aux jolis petits jeunes gens, pour qui elle est faite et qui la battront comme plâtre et lui demanderont de l'argent... Fais comme moi : ne te marie pas.

Et Phuc parlait pareillement, sur la chaloupe descendant de Saïgon; et le vieux notable de Phuôc-Tinh l'avertissait de monter la garde autour de son cœur. Couché dans l'herbe douce de la clairière, il avait entendu la forêt le rappeler à elle, comme l'avait rappelé aussi la mer : toutes deux avaient essayé d'arracher l'âme de leur enfant aux griffes féminines qui la déchiraient. Ainsi les hommes et les choses avaient crié à Hiên le Maboul qu'il faisait fausse route et de rebrousser chemin. Mais l'illusion

tenace avait voilé ses yeux et bouché ses oreilles : elle seule avait fait son malheur.

Alors, inconséquent et désespéré, au lieu de la maudire, il pleura l'illusion écroulée, l'illusion enchanteressse et divine. Il pleurait, le dos tourné à la mer murmurante, regardant sans la voir l'avenue de frangipaniers où Maÿ s'était enfuie. Le sable humide et froid submergeait ses pieds nus. Un taret rongeait le bois criard d'un sampan ; une chouette hululait ; sur la nappe scintillante des étoiles, le Phare ouvrait et refermait son œil écarlate. Il semblait à Hiên sortir d'un long sommeil et que la nuit elle-même avait dormi, et qu'elle se reprenait seulement à vivre. Il pleurait, cependant, comme avait pleuré, un soir, la femme invisible derrière les stores abaissés de sa case, comme avaient pleuré les suppliants prosternés devant le pagodon de pisé, sous le banyan, comme pleurait le soldat français crachant ses poumons sur le revers du talus, comme pleure, depuis le commencement des siècles, l'humanité penchée sur les débris de ses illusions...

Derrière la montagne de Ganh-Ray, la lune se leva, ronde et nacrée. Hiên le Maboul se tourna vers la baie où pâlissaient les falots des jonques, où luisaient les flancs des vagues. La tentation lui vint d'aller vers elles, qui berceraient sa peine, étoufferaient sous leur chant intarissable et triomphant ses cris de rébellion, lui donneraient le calme et la paix définitifs. Il se résolut à mourir : puisque la vie l'avait déçu et blessé, à quoi bon vivre ?... Oui ! mourir ! mourir et dormir ! Ne plus sentir au cœur l'affreuse plaie saigner goutte à goutte ; à la gorge, l'étreinte se resserrer jusqu'au râle ! ne plus pleurer, ne plus souffrir !

Il marcha dans le sable semé de planches pourries, de branches, d'algues, de galets verdissants ; l'eau tourbillonnante monta jusqu'à ses chevilles...

Il n'alla pas plus avant : il se souvint de l'Aïeul. Tout au fond de sa pauvre âme enfantine, peut-être une lueur imperceptible d'espoir vacillait-elle, — espoir vague que le maître lui dirait les mots qui guérissent, les mots qui consolent.

« J'irai voir l'Aïeul, puis je reviendrai mourir... Je veux revoir l'Aïeul ! »

Il gravit la berge inondée de clair de lune, courut, à perdre

haleine, dans l'avenue déserte où sommeillaient les chiens jaunes, où ricanaient les ombres difformes des banyans. Le parfum écœurant des fleurs de frangipaniers saturait la nuit chaude.

***

Les bouddhas satisfaits qu'ensanglante la lampe considèrent, sans se départir de leur immuable sourire, le gueux écroulé sur les genoux aux pieds de l'Aïeul. Par les persiennes ouvertes, la nuit lumineuse entre avec la brise, qui remue discrètement les panses dorées des lanternes chinoises. Le dernier sanglot de Hiên résonne encore dans la haute pièce, où ondulent les panneaux de satin chatoyant et les plis raides des étendards, où frissonnent les feuilles aiguës des cycas.

L'Aïeul, navré, pose la main sur la nuque noire de son grand enfant sauvage et songe à la faiblesse dérisoire des consolations qu'il pourra lui proposer. Hiên le Maboul est venu à lui, d'instinct, comme l'enfant à qui l'on a fait du mal vient se jeter dans les jupons de sa mère; il lui a dit avec des plaintes rauques et des soupirs de détresse, il lui a dit, l'attente au bord de la route, Maÿ apparue entre les clochettes des bougainvillias, l'aveu tombé des lèvres méprisantes et Maÿ étendue dans le varech, couvrant de ses deux bras repliés son visage épouvanté; il a dit la crise de rage homicide et l'angoisse de la connaissance entière.

— Tu sais les paroles qui guérissent, — implore-t-il. — Prononce-les : dis les mots qui font oublier, et, lorsque je sortirai de ta maison, je serai un homme nouveau, ignorant qu'il a aimé et souffert... Tu es sage, tu es bon; aux jours de chagrin, nous invoquions ton nom, comme d'autres invoquent leurs dieux, et, déjà, le faix de nos misères nous paraissait moins pesant. Souffle sur ma douleur : elle s'envolera de mon cœur où elle a fait son nid. Tu es grand, tu es fort : rien ne peut te résister; tu as balayé d'un regard le tyran devant qui nous rampions; tu as porté la lumière dans mon âme obscure d'enfant des bois...

— J'ai eu tort, trois fois tort! — confesse l'Aïeul : — j'aurais

dû laisser ton âme à sa pénombre, à son heureuse inconscience. Tu avais le bonheur, ne connaissant de l'humanité que les gestes animaux. Je savais qu'après avoir mordu au fruit amer de la science humaine tu viendrais te rouler, quelque jour, à mes pieds, désabusé et hurlant. Mais quoi! tu m'as supplié, tu m'as dit : « Je veux être un homme comme les autres hommes et je saurai me faire aimer de Maÿ... » Je t'ai instruit, je t'ai appris les grimaces essentielles, je t'ai révélé tes semblables. Accroupi contre ma chaise, assis dans ma voiture, tu as écouté et retenu mes préceptes... Tu as appris à vivre. La suprême leçon, celle qui ne pouvait te venir de moi, la vie s'est chargée de te la donner : elle t'a fait connaître la désillusion et la douleur.

— Thi-Teu me l'avait dit! — gémit Hiên.

— Ainsi mes prévisions se sont réalisées : tes illusions sont mortes, et te voilà, tombé de ton rêve et pleurant pitoyablement... Pleure, petit frère, pleure jusqu'à vider ton cœur trop plein! Lorsque tes larmes auront séché, tu seras certain que ton éducation est parachevée et que tu es un homme, puisque tu as connu la douleur.

— Dis-moi, dis-moi les mots qui guérissent cette douleur!

— Je ne les sais pas : personne ne les sait. Aux maux qui nous viennent de la femme nul ne connaît de remède... que le temps!... Le temps seul t'apportera l'apaisement, l'oubli total, peut-être...

— Je ne puis oublier!

— L'oubli viendra, peut-être, un jour... Alors tu seras pareil à un dieu. Tu assisteras, souriant et amusé, aux contorsions de tes contemporains qui s'acharneront à la découverte des basfonds de l'âme féminine; tu assisteras aux évolutions des pantins dont les ficelles sont entre les doigts de la femme. Tu écouteras sonner les rimes douloureuses forgées pour l'aimée idéale par des adolescents ignorants comme tu le fus. Spectateur échappé miraculeusement du Cirque où l'on se dévore, tu ne te lasseras point d'admirer l'infinie sottise des lutteurs, que nul enjeu ne récompensera et qui laissent sur le sable tout le sang de leurs veines et de leur cœur. Tu seras pareil à un dieu... Tu m'écoutes, Hiên?

— J'écoute, Aïeul : mais je n'entends pas tes paroles. J'en-

tends Maÿ qui me parle et ricane à mon oreille... Je souffre et j'ai envie de mourir... Fais taire Maÿ, Aïeul, chasse-la!... Dis-moi, dis-moi les mots qui guérissent!...

— Je ne les sais pas!

— Je suis ton enfant : guéris-moi!

— Je ne puis te guérir.

— May! Maÿ! que t'avais-je fait?...

Les bouddhas barbus n'ont point sourcillé : ils ont déjà perçu tant de cris pareils! Des siècles ont passé depuis que l'artiste mongol les coula dans le moule d'argile : ils savent que les gosiers humains sont coutumiers de semblables rugissements, et ils ne s'émeuvent point de ceux-ci, pas plus que ne les émeut l'appel mélancolique des chats-huants qu'apporte la nuit criblée de lucioles.

Hiên le Maboul lève vers son maître ses yeux ternes où se sont éteintes les dernières lueurs d'illusion; il se dresse péniblement et lentement, comme le travailleur qu'attend une besogne ingrate.

— Je m'en vais, Aïeul vénérable!

— Où vas-tu?

— Je vais... je vais au camp.

— Tu mens! Il est trop tard pour rentrer au camp. Tu mens : ta voix tremble, tes mains tremblent... Où vas-tu?

— Je vais au camp.

— Reste ici. Tu dormiras sur une natte, près de mon lit. Si les idées mauvaises te reprennent, je te parlerai et tu n'y penseras plus. Reste ici. Dans quelques jours je retourne vers les forêts d'Annam : tu viendras avec moi. Couche-toi sur cette natte.

Derrière la moustiquaire de gaze, l'Aïeul s'est jeté sur le lit blanc que parsèment les éventails de paille de riz et les écrans japonais. Il feuillette distraitement le livre ami qui, aux rares heures de souci, le rappelle au scepticisme sans âpreté, à la contemplation sereine et souriante de la vie. Le charme habituel n'opère pas; l'Aïeul est mécontent et triste : sa philosophie mise en présence d'une douleur réelle ne lui a fourni que des formules vaines, émoussées. Il fut impuissant à panser les plaies du serviteur blessé qui est accouru vers son maitre.

Maintenant encore, tandis qu'il épèle les phrases vides de sens, il entend monter jusqu'à lui les soupirs profonds du misérable qu'il ne sut pas soigner.

— Tu pleures, Hiên?

— Je ne pleure pas, Aïeul vénérable.

— Essaie de dormir.

Le grand corps maigre s'immobilise sur la natte; Hiên ferme les poings et, les yeux clos, tâche de dormir pour obéir à l'Aïeul. Vains efforts : le mal lancinant est en lui, qui le harcèle. Et l'idée fixe reparaît : mourir! mourir!... A quoi bon vivre? Demain sera tel qu'aujourd'hui. L'oubli viendra, quelque jour, peut-être, a dit l'Aïeul; mais, pendant des mois, des années, Hiên traînera ce boulet du souvenir. C'est l'oubli immédiat qu'il lui faut, et le maître tout-puissant a déclaré qu'il n'était pas en son pouvoir de le lui accorder... Mourir! il est l'heure de mourir! Impossible de tarder davantage : l'aube blême va balayer les brumes qui flottent sur la plaine et la mer : il faut mourir avant que soit venue l'aube.

Hiên se lève silencieusement, se penche sur le lit où l'Aïeul s'est endormi; il le regarde une dernière fois; il regarde longuement cet homme qui fut bon pour lui et hésite un instant. Mais, à son oreille, Maÿ ricane... A travers la moustiquaire, il pose ses lèvres sur la main de son maître et se faufile sous la véranda où fuient les chauves-souris...

Il court par des routes inconnues vers la mer dont il entend la voix énorme. Il approche, et la voix se fait plus retentissante et plus implorante; il distingue les paroles qu'elle gémit :

— Ne meurs pas, mon petit, ne meurs pas!

— Ne meurs pas, mon petit, ne meurs pas! — supplie la forêt anxieuse qui dévale aux flancs des massifs.

Hiên le Maboul n'entend plus la voix de la mer et de la forêt : le rire aigu de Maÿ emplit ses oreilles. Il court; le voilà devant la baie où ruissellent les traînées de clarté lunaire, pareilles à des essaims de poissons volants qui bondiraient hors de l'eau phosphorescente. Et les voix que renforce le vent se font plus impératives. Hiên comprend vaguement que l'eau ne voudra pas de lui, et, d'ailleurs, une idée nouvelle lui vient : il se pendra aux branches du banyan qui est devant la case du sergent Cang.

Il se hâte vers la mort, talonné par l'invisible mal, talonné

aussi par la peur de voir apparaître derrière le panache des aréquiers les reflets roses de l'aube.

Voici le camp. La sentinelle dort dans sa guérite. C'est Nho; il ronfle paisiblement, accroupi sur la planche, le mousqueton entre les jambes et la tête inclinée sur l'épaule.

Dans la case de Maÿ, pas une lumière, pas un souffle. Qu'importe Maÿ, du reste? Hiên a poussé contre le tronc centenaire le billot de teck qui sert aux femmes des tirailleurs à fendre leur bois. Il déroule sa longue ceinture de laine rouge, la jette par-dessus une grosse branche et la noue solidement. Il a bien calculé : debout sur le billot, son menton affleure la boucle du nœud coulant. Il introduit sa tête dans la boucle, se penche, pousse du pied le morceau de bois qui se dérobe et roule. La courte lutte commence qui précède le grand repos.

La mer et la forêt sanglotent.

Ainsi finit Hiên le Maboul qui voulut vivre comme les autres hommes.

XXIII

L'Aïeul ouvrit la porte, par où pénétra l'aube grise et froide. Essoufflé et rouge, le sergent Cang le salua :

— Aïeul à deux galons, Hiên le Maboul est mort.

Derrière lui, Bèp-Thoï se détournait, pour que nul ne vît couler une larme sur ses joues flétries.

— Il s'est pendu à une branche du banyan qui est devant ma porte. J'ai défendu d'y toucher avant ton arrivée : à quoi bon? Le corps était déjà glacé et raide : il devait être mort depuis des heures. Que faut-il faire?

— Attends-moi!

Tandis qu'ils se hâtaient vers le camp, à travers le village endormi, le vieux sergent se lamentait.

— La vieillesse engourdit mon corps : je dors rarement, mais, lorsque le sommeil vient à moi, je suis pareil à un cadavre. Je n'ai pas entendu le cri d'agonie du malheureux; d'autres l'ont entendu, mais n'ont point bougé, croyant que les malins esprits se battaient sur la plage... Et le pauvre fou est mort tout seul, et maintenant il est là, accroché à sa ceinture; le vent

remue les pans de sa veste, et l'on croirait qu'il va bouger encore; mais il est bien mort... Il était fou, bien sûr! Il y a longtemps que sa folie couvait, mais, hier soir, elle a éclaté tout à fait. Ma fille Maÿ, qui était allée au marché, est revenue en courant, échevelée, sa tunique déchirée et tachée de boue, hurlant d'épouvante, nous criant de fermer la porte, que Hiên la poursuivait et voulait la tuer. Elle claquait des dents et la fièvre la tenait. Je n'ai pu savoir où elle avait rencontré le malheureux furieux... Il a dû errer ensuite dans la nuit pour fuir la folie, mais elle l'a rattrapé et voici qu'elle a fait son œuvre...

— Oui, — dit l'Aïeul, — c'est elle qui l'a persuadé de mourir.

— Le voilà!

Dans la lumière incertaine, l'Aïeul vit son enfant mort : il lut dans les yeux vitreux, dans les bras allongés, l'accablement, l'infinie lassitude, le désespoir qui avaient inspiré à l'âme tourmentée le désir du sommeil sans rêves et sans terme.

Les petits soldats attentifs déposèrent le vaincu sur un brancard, abaissèrent sur le regard farouche les paupières noires, rendirent à la face toute sa beauté sauvage, lui donnèrent la sérénité qu'il n'avait jamais connue. Comme sonnait le réveil, ils couchèrent leur camarade sur une natte où pleuvaient les pétales des flamboyants...

Vêtu de blanc, coiffé de son salacco, Hiên dormit toute la matinée à l'ombre des flamboyants, veillé par Phuc et par Nho, bercé par les chansons des vagues et des bambous; et sa figure paisible, tournée vers le ciel incandescent, semblait joyeuse du grand soleil épanoui, des feuilles tendres qui jaillissaient des bourgeons éclatés, des moineaux qui pépiaient dans la paille des toits, des papillons indécis... Cependant les marteaux des charpentiers cognaient à grands coups sourds les planches du cercueil et les sanglots des deux gardiens accroupis leur répondaient.

***

— Aïeul à deux galons, — dit Cang, — c'est toi qui représentes la famille absente : il t'appartient de donner des ordres. Tout est prêt : le bonze et le catafalque sont là.

L'Aïeul s'avance vers le cercueil ouvert; il soulève le voile de papier grenat qui recouvre le visage de Hiên le Maboul et lève la main, selon les rites. Les charpentiers rabattent le massif couvercle de teck et frappent sur les clous de cuivre : l'humble tirailleur est prisonnier dans son étroite caisse laquée et incrustée de nacre. Car le maître a voulu que son serviteur reposât dans un cercueil de riche : comme un mandarin, le gueux sera trimbalé dans le beau catafalque doré, pavoisé d'oriflammes rouges et blanches; bonzes, chanteurs, pleureuses et musiciens, grassement payés, ne lui ménageront ni les grimaces, ni les hurlements, ni les lamentations.

Les pétards éparpillent dans la poussière leurs tubes déchiquetés et noircis. Le gong, les tams-tams emplissent la baie de leurs pulsations sonores; les flûtes soupirent langoureusement, les violons à deux cordes nasillent. Et le cortège se met en marche, le long de la baie scintillante où courent des frissons lumineux.

En avant, chemine le bonze qui, par les routes convenables, mènera l'âme du défunt jusqu'à la tombe et jusqu'à l'éternité sereine. Le bâton à la main, il écarte les ombres malveillantes et les gamins qui se bousculent sur la chaussée, dans leur joie de prendre part à cette magnifique cérémonie. Ensuite défile l'interminable procession des brancards où sont étalées des victuailles : — cochons rôtis et peints au vermillon, régimes de bananes, gâteaux de riz, jattes de *nuoc-mâm*, toutes bonnes choses dont est supposé se nourrir le mort, mais qui serviront ce soir au repas de funérailles. — Des garçonnets agitent des banderoles d'étoffe blanche, où des caractères à l'encre de Chine exaltent les vertus de Hiên; et, comme l'écrivain qui les rédigea fut élu entre les plus habiles de sa corporation, les habitants du village s'extasient sur le choix heureux des épithètes flatteuses qui sont accolées au nom du mort. Deux porteurs balancent sur leurs épaules un coffre pourpre où s'érige la Tablette, — planchette double où sont inscrits les noms, prénoms, titres qui furent la propriété de Hiên.

Quarante robustes sampaniers chancellent sous les énormes madriers de teck sculpté que couronne le catafalque en forme de pagodon: derrière les panneaux à jour plaqués de cuivre doré et de clinquant, le cercueil est enfermé. Vers lui les

baguettes d'encens envoient leur légère fumée bleue ; vers lui montent les grincements des violons, les battements précipités des tams-tams, les ronflements des gongs, les trilles des flûtes, les cris aigres des chanteurs psalmodiant des litanies baroques, le cliquetis de la coquille de bois que frappe à tour de bras un tirailleur, les hululements des pleureuses voilées de crépon blanc et courbées derrière le catafalque.

Deux vieillards effeuillent des carrés de papier argenté et doré qui figurent d'incalculables trésors : les mauvais esprits qui pullulent et guettent la pauvre âme sont généralement cupides, et pendant qu'ils se ruent sur les lingots d'or et d'argent, dont la route est jonchée, le mort se hâte vers la fosse, où cesse tout risque de poursuite.

Derrière le cercueil, l'Aïeul conduit le deuil. Bien plus que le vieillard indifférent qui, à cette heure, s'éveille de la sieste dans le village lointain, il est le père du pauvre hère que cahotent les épaules lasses des sampaniers. Une vraie douleur de père le bouleverse, tandis qu'il se redresse dans le dolman de toile blanche à boutons d'or. Sous la visière basse du casque, ses yeux clairs, qui semblent considérer les hampes des oriflammes et les cagoules des pleureuses, évoquent inlassablement le simple et naïf compagnon que la vie a dégoûté de vivre.

Il s'accuse de faiblesse et d'imprévoyance : pourquoi a-t-il cédé aux supplications de l'innocent qui voulut acquérir la science mauvaise? Pourquoi l'a-t-il aidé dans sa recherche de l'amour qu'il savait devoir aboutir à la désillusion? Pourquoi enfin, à l'heure où la tentation de la mort rôdait autour du cerveau fou, n'a-t-il pas veillé sur le sauvage désarmé et qui ne pouvait se garder seul?... Il songe que, ce soir, dans la maison vide, les grosses mains noires ne se poseront pas sur son genou, que les bons yeux luisants ne lui donneront pas leur caresse confiante. Il songe que toute sa philosophie légère et insouciante est impuissante à lui fournir une seule formule de consolation vraie. Une fois de plus, en face de la mort, il pleure, silencieusement et sans larmes, ses croyances envolées.

Sur la route écarlate sonnent les semelles ferrées des sous-officiers français ; puis viennent les tirailleurs en grande tenue, martelant la terre dure de leurs pieds nus, et les femmes, et le village tout entier.

*
* *

C'est fini. On a mis sur le cercueil des bâtonnets, du riz et des œufs, et les fossoyeurs ont rejeté sur Hiên le sable chauffé par le soleil. Tous les gens qui sont venus accompagner le mort sont retournés vers la vie. L'Aïeul est parti, longtemps après les autres, entraîné par Bèp-Thoï qui s'est hasardé à le prendre par la main pour l'emmener.

Hiên le Maboul sommeille dans son cercueil de teck laqué, et le crépuscule tombe sur lui... Il dort, au flanc de la dune qu'empanachent les aréquiers aux palmes bavardes. A ses pieds ondulent les rizières plates où planent les crabiers, où déambulent les graves marabouts, où coassent les crapauds-buffles charmés de la soirée fraîche.

Là-bas, dans le feuillage terne des banyans, pâlissent le toit rouge et les vérandas roses de la maison de l'Aïeul. Entre les fûts inclinés des cocotiers las, les vergues brunes des sampans se balancent sur la baie cuivrée. La lisière de la forêt proche s'enténèbre.

Hiên le Maboul, qui voulut goûter de la vie et que la vie écœura, dort paisiblement, et les voix tristes de la mer et des arbres bercent son sommeil sans rêves.

ÉMILE NOLLY

Hongay-Lam (Tonkin).

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'ŒUVRE DE M. D'AERENTHAL

II

A la fin de 1906, six mois après la conférence d'Algésiras et deux mois après la nomination de M. d'Aerenthal comme ministre des Affaires étrangères, Vienne et Rome semblaient avoir formé leur syndicat pour exercer dans le monde balkanique le « voisinage » austro-italien. Le syndicat franco-espagnol et le « voisinage » au Maroc avaient fourni le modèle : au *statu quo* ottoman, on substituerait le régime « d'autonomies sur la base des nationalités »; autonomie albanaise sous la surveillance de Rome; autonomie macédonienne sous la main de l'Autriche. Dans la politique de Vienne, la route du Vardar vers l'Archipel serait désormais ce qu'était un demi-siècle plus tôt la route du Danube vers la mer Noire, quand deux provinces privilégiées de l'Empire ottoman, Moldavie et Valachie, tenaient la place du royaume actuel de Roumanie. Mais Moldavie et Valachie, au pouvoir d'une seule race et d'une seule chrétienté, se sont fondues en un seul État après avoir conquis leur indépendance. Vienne voyait la Macédoine tiraillée entre trois ou quatre parentés et quatre ou cinq Églises, bigarrée et farcie de cantons grecs, serbes, bulgares, valaques, albanais et turcs, de villes juives et de colonies européennes. Vienne pensait que jamais les Macédoniens ne connaîtront

1. Voir la *Revue* du 1er Novembre.

l'unité, et, comme aucun État voisin n'est de taille, comme aucune coalition d'États voisins n'est prête à leur conquérir l'indépendance, Vienne espérait que le seul protectorat autrichien pourrait, en fin de compte et durant de longues générations, leur offrir la paix civile, le repos et la prospérité.

M. d'Aerenthal et les « jeunes gens » avaient hâte de se donner la gloire d'une telle entreprise. Les événements vont leur imposer une grande année de patience (décembre 1906-janvier 1908). Mais à l'intérieur, comme à l'extérieur de la double monarchie, en Autriche, en Hongrie, dans les Balkans et en Europe, tout s'arrange, au cours de cette année 1907, pour leur permettre de mieux combiner leur entrée en scène.

*
* *

En Autriche, la loi du suffrage universel, votée en décembre 1906, appliquée en mai-juin 1907, amène au Reichsrat une majorité slave, malgré les avantages électoraux que l'on a consentis aux Allemands, et ce Reichsrat de gens nouveaux accorde plus d'attention aux réformes sociales qu'aux intrigues diplomatiques, — double gain : dans le présent, le ministre est presque le seul maître de sa politique étrangère; dans l'avenir, l'annexion de provinces ou de cantons slaves risquera moins d'offusquer les préjugés des « vieilles gens », qui doivent renoncer désormais à la suprématie du germanisme. A un empire slave, ajouter de nouveaux Slaves c'est, non plus un danger, mais un bénéfice, surtout si les intérêts de ces nouveaux venus peuvent les mettre aux prises avec les Slaves déjà incorporés et confirmer à la Couronne son habituel moyen de gouvernement : le courtage entre frères ennemis. Et — qui sait? — peut-être les « jeunes gens » espèrent-ils qu'une « plus grande » Croatie développée aux dépens des Slavies balkaniques, pourra quelque jour faire contrepoids à la Hongrie et changer le dualisme austro-hongrois en une triade austro-hongro-slave, sur laquelle le pouvoir du Habsbourg sera mieux établi.

En Hongrie, les brouilles parlementaires et les rivalités

nationalistes ramènent à Vienne le parti de l'Indépendance : finie déjà, après quelques mois de concorde, la coalition de tous les partis magyars et de presque tous les peuples non magyars contre les prétentions autrichiennes!

En 1905, les Magyars rêvaient d'unir cordialement les deux royaumes hongrois et croate, dont la juxtaposition forme leur État transleithan. La Croatie d'Agram se plaignait d'être aussi mal traitée en cet État dualiste que jadis la Hongrie dans le dualisme austro-hongrois; Agram réclamait de Buda-Pest ce que jadis Buda-Pest avait exigé et obtenu de Vienne, — la parité de droits et de langues, l'autonomie administrative et même politique : les délégués hongrois du parti de l'Indépendance prodiguaient de généreuses, mais vagues promesses dans le pacte qu'ils concluaient à Fiume avec les représentants de la nation serbo-croate (décembre 1905).

C'est qu'en 1905 les Magyars, qui n'ont jamais oublié la cruelle leçon de 1848-1849, craignaient d'être pris entre un retour de la tyrannie viennoise et un renouveau de l'insurrection slave.

En 1906, la fidélité d'Agram leur a donné la victoire: ils ont conquis sur Vienne une nouvelle extension de leurs droits. En 1907, loin de faire la part des Croates dans le butin et de les admettre progressivement à l'égalité, l'orgueil magyar prétend leur imposer le hongrois comme langue officielle et ne plus tenir leur royaume que pour une province de la couronne de saint Étienne. La brouille éclate. La crainte d'être pris maintenant sous les rancunes convergentes de Vienne et d'Agram rend nécessaire aux gens de Pest l'amitié, tout au moins la neutralité autrichienne. En avril 1907, ils reviennent discuter le Compromis, qui, depuis onze ans — les onze années de l'entente austro-russe, — n'a pas été réglé constitutionnellement.

En avril 1907, donc, on remet le Compromis à flot : la vieille machine échoue au premier écueil. En juin, une tentative de renflouement la coule un peu plus bas. En septembre, un second voyage des délégués hongrois semble d'abord n'avoir pas de meilleur résultat; mais, — les plaintes des Croates tournant à la menace, — quand tout semble rompu, les signatures de Vienne et de Buda-Pest s'échangent

au bas d'un nouveau traité, moins de paix, il est vrai, que d'armistice, moins d'union que de séparation : « le Compromis de la Séparation, *Trennungsausgleich* », disent les journalistes. Ce traité en effet commence à dénouer tous les liens internes de la double monarchie. Il concède à chacun des États une indépendance diplomatique et douanière qui, restreinte jusqu'en 1917, deviendra ensuite presque absolue. A leur société en participation durable, Vienne et Buda-Pest substituent une sorte de syndicat temporaire et *limited*, dont la durée n'est même fixée à dix ans que pour permettre, sans trop de hâte ni de pertes, la liquidation du fonds social, commerce, banque, dette publique, etc.

Après quarante ans d'existence (1866-1907), c'est pour le dualisme conjoint de Deak et d'Andrassy le commencement de la fin... Avant de consentir au divorce complet, ne se trouvera-t-il pas quelque nouvel Andrassy, capable de retenir, sinon face à face, du moins dos à dos, les deux associés [1] ?

La politique extérieure d'Andrassy fournit le modèle. Au temps où les liens et tirants internes semblaient encore solides, Andrassy jugeait pourtant utile d'adjoindre à la double bâtisse une sorte de contrefort : l'occupation de la Bosnie-Herzégovine créait une propriété indivise, qui pour longtemps, pour toujours peut-être, obligerait les deux monarchies à une intime collaboration. Aujourd'hui ou demain, tous les liens internes cédant ou étant rompus, il faut redoubler ce contrefort extérieur.

Sans doute, l'acquisition bosniaque a coûté plus de sang, de temps et d'argent qu'on ne l'avait escompté et, dans les deux monarchies, le mécontentement populaire a quelque temps poursuivi les auteurs de cette pénible aventure. Mais un quart de siècle écoulé ne laisse plus dans les mémoires que

1. On dit dans le *Temps* du 29 janvier 1908, deux jours après l'exposé du baron d'Aerenthal et les critiques de ses rares adversaires : « M. d'Aerenthal a répondu par un long et intéressant discours où il a été beaucoup question du Compromis. Il a dit que la dernière crise de séparation n'était qu'une crise apparente. Ce qui est plus fort que les désirs de séparation, c'est l'intérêt commun des deux États. Le Compromis que viennent de conclure pour dix ans l'Autriche et la Hongrie n'est pas le dernier, comme on l'a dit souvent. Dans dix ans, de nouveaux hommes trouveront de nouveau qu'un intérêt supérieur exige que les deux États s'entendent, car la séparation serait la fin de leur puissance ».

le souvenir de la victoire finale, et vingt ans d'exploitation fructueuse ont payé de tous les débours. Vienne est prête à une nouvelle campagne : les « jeunes gens » veulent inaugurer par une musique guerrière le règne de leur François-Ferdinand et montrer dès l'abord comment, en ce règne d'expansion et d'acquisitions, ils répareront les soixante années de François-Joseph, si cruelles à l'orgueil et si fatales à la puissance des Habsbourg. Le vieil Empereur lui-même voudrait ne pas mourir sans annexer au patrimoine familial l'équivalent de ce qu'il a dû en aliéner; et plus il sent la mort venir, plus il demande, dit-on, à ses ministres la consolation suprême de laisser l'empire aussi grand qu'il l'a reçu.

A cette hâte de Vienne, les Magyars sont prêts à consentir. Ils ont toujours admiré dans la Bosnie-Herzégovine le chef-d'œuvre de leurs diplomates et de leurs administrateurs; un Hongrois, Andrassy, l'a donnée à la couronne; deux Hongrois, MM. de Kallay et de Burian, l'ont rendue à la civilisation et à la vie. On vient de terminer le réseau des lignes bosniaques. De Vienne et de Budapest, sept ou huit cents kilomètres de rails courent vers le sud, par Agram et Serajevo, jusqu'à Uvacz, où ils butent à la frontière turque de Novibazar. Couloir resserré entre le Monténégro et la Serbie, ce sandjak de Novibazar est la porte de la Macédoine, de l'Archipel, de la mer libre, du Levant, du monde asiatique. Il mène à la haute plaine de Kossovo, où les *Chemins de fer Orientaux* — compagnie austro-allemande — ont déjà poussé la ligne qui, de Salonique, monte par Uskub jusqu'à Mitrovitza. D'Uvacz à Mitrovitza, reste un hiatus : cent cinquante kilomètres de pays peu accidenté; au delà, c'est le marché turc et le marché levantin, la ferme méditerranéenne et asiatique, dont la Hongrie aura bientôt si grand besoin.

J'ai dit à mes lecteurs [1] quel développement les Magyars comptent donner à leur industrie, par quelles subventions ils s'efforcent d'acquérir tous les établissements d'une usine moderne et quelle politique d'expansion économique tôt ou tard s'imposera à leurs gouvernants. Dès 1905, il apparaissait que, dans l'état actuel des marchés, la seule Turquie pouvait

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1905 et, dans mon livre *la France et Guillaume II*, le chapitre *Guillaume II et le Règlement macédonien.*

fournir aux Hongrois la clientèle paysanne dont une usine moderne ne saurait se passer. Dès 1905, la crise semblait rapprochée par les empiètements de l'Allemagne industrielle au Levant, des bateaux et des commis-voyageurs allemands sur les terres et dans les eaux de la Turquie européenne. où jadis régnaient le *Lloyd* de Trieste et le commerce austro-hongrois. En 1907, Hongrois et Autrichiens s'inquiètent de cette concurrence hambourgeoise et brémoise, que les Anglais entreprennent aussi de combattre[1]...

Le consentement de Buda-Pest est encore facilité par la défiance haineuse que les Magyars laissent renaître en eux contre les Slaves de leur dépendance et de leur voisinage. En 1905-1906, amis des Serbo-Croates, ils protestaient contre toute entreprise sur le domaine ou sur la liberté des Slaves balkaniques. En 1907-1908, puisque Buda-Pest revient à ses errements de tyrannie contre les Serbo-Croates et à son chant de guerre contre le panslavisme, il ne saurait lui déplaire, il pourrait au contraire lui sembler désirable qu'au lieu d'attendre la rébellion chez soi, on portât la querelle en pleine Slavie et qu'un coup de maîtrise ou de force enlevât aux Slaves du dedans tout espoir, toute possibilité d'un appel à leurs frères ou cousins du dehors.

Et le nouveau Compromis est un essai de la « politique de chemins de fer », que M. d'Aerenthal compte appliquer aux Balkans. Les deux États cisleithan et transleithan ont leurs frontières enchevêtrées de telle sorte que la Hongrie ne peut au nord atteindre les marchés d'Allemagne qu'à travers

1. Le correspondant particulier du *Temps* écrit de Constantinople le 21 novembre 1907 : « Les deux compagnies allemandes *Deutsche Mittelmeer Levante Linie* et *Deutsche Levante Linie*, qui sont étroitement unies au *Norddeutscher Lloyd*, paraissent avoir obtenu de si bons résultats qu'elles vont élargir le champ de leurs opérations. A partir du 1er janvier 1908, quatre grands bateaux de premier ordre, le *Preussen*, le *Sachsen*, le *Bayern* et le *Therapia*, feront le service rapide entre Marseille et Alexandrie pendant que quatre autres bateaux, le *Scutari*, le *Péra*, le *Stamboul* et le *Galata*, feront le service de Marseille-Constantinople et la Syrie. C'est absolument le même service que celui entrepris depuis longtemps par nos compagnies françaises. Tandis que les Allemands emploient des bateaux à marche rapide et fort bien aménagés, offrant aux voyageurs tout le confort désirable, les compagnies françaises n'affectent aux mêmes lignes que de vieux bateaux. Une compagnie anglaise a fait l'acquisition de deux bateaux filant 20 nœuds à l'heure et faisant conséquemment le trajet de Marseille à Alexandrie en 53 heures. Ce service est dirigé contre les Allemands.

la Pologne autrichienne, tandis qu'au sud l'Autriche ne peut rejoindre par rail sa Carniole à sa Dalmatie qu'à travers la Croatie hongroise. Le Compromis stipule la construction ou le redressement de deux lignes ferrées : l'une polonaise, Buda-Teschen-Breslau, pour les Hongrois ; l'autre croate, Laybach-Oguline-Spalato, pour les Autrichiens.



Dès la fin de 1906, il semble que M. d'Aerenthal ait à Constantinople amorcé cette même « politique de chemins de fer ».

En novembre 1906, le vénérable baron de Calice, ambassadeur austro-hongrois à Constantinople depuis vingt-six ans, est remplacé par le marquis Pallavicini. Très vieux et très cassé, le baron de Calice eût continué pourtant, avec profit pour l'entente austro-russe et pour le maintien du *statu quo*, à tenir le décanat du corps diplomatique. Sa présence donnait à Vienne l'influence décisive sur les rapports de l'Europe et du Sultan. Son départ remet cette influence, non pas à l'autre représentant du syndicat austro-russe, M. Zinovief, mais à l'ambassadeur allemand, M. de Marschall, et, presque dès l'abord, le nouvel ambassadeur austro-hongrois laisse deviner les intentions de son nouveau ministre.

Tandis que la Porte continue de débattre avec Londres la surtaxe douanière, qui depuis deux ans bientôt (février 1905) arrête la réforme fiscale en Macédoine, tandis que l'Angleterre force le Sultan d'accorder, une à une, toutes les garanties et améliorations réclamées par le commerce anglais (9 novembre 1906), puis lutte cinq mois encore (novembre 1906-avril 1907) et ne consent enfin à la surtaxe (26 avril 1907) que moyennant garanties et améliorations pour la police et le budget des macédoniens, le marquis Pallavicini n'est jaloux que des succès de MM. Constans et de Marschall.

L'extrême disette du Trésor ottoman donne aux financiers l'espoir de toutes les concessions : à chacun de ces mangeurs, Abd-ul-Hamid jette quelque morceau. Le Français et l'Allemand sont les plus âpres. M. Constans surtout semble avoir gagné d'audace, après l'arrivée au pouvoir du ministère Cle-

menceau-Pichon (26 octobre 1906) : il a son affaire d'Héraclée; il a sa combinaison sur la Régie des Tabacs; il appelle ou promet d'appeler à Constantinople ses puissants amis du parlement français, M. Étienne (décembre 1906), M. Rouvier. Il n'est question que de rails nouveaux; les Bourses de Paris et de Berlin négocient une entente pour la traversée du Taurus par les rails anatoliens; l'achat de la ligne française Tarse-Mersina donne un débouché aux rails allemands sur la mer de Chypre; le Sultan croit même politique de relâcher un peu de son hostilité aux intérêts de l'Angleterre et d'accorder un prolongement aux rails anglais Smyrne-Aïdin.

Le marquis Pallavicini suit la mode du jour; ses collègues entament par tous les bouts la Turquie d'Asie; il s'intéresse aux provinces d'Europe, où la compagnie autrichienne des *Chemins de fer Orientaux* possède déjà les deux routes vers Salonique et vers Constantinople : pour elle, il obtient des embranchements vers la Marmara et la promesse d'un raccord entre ses lignes de Macédoine et de Roumélie (mars 1907). Dès ce moment, peut-être, le Sultan est préparé à la demande de raccordement entre les lignes bosniaque et macédonienne... La réforme fiscale en Macédoine étant désormais conquise et la réforme judiciaire commençant à être discutée entre les chancelleries, Vienne abandonne tout espoir du *statu quo*. De Vienne, en mai 1907, le correspondant du *Times* écrit :

La recrudescence des bandes macédoniennes et les relations peu cordiales qui existent maintenant entre Serbes et Bulgares inquiètent les auteurs et exécuteurs du programme de Mürsteg; à l'automne, le mandat des agents-civils venant à expiration, il faudrait reprendre l'affaire selon de nouvelles méthodes et adopter une politique plus énergique, à laquelle l'Allemagne elle-même ne s'opposerait pas.

En mars 1907, l'archiduc François-Ferdinand a fait un rapide et mystérieux voyage à Berlin; il a eu un long entretien avec Guillaume II; tous les journaux en ont relaté la durée et l'intimité; la moindre note officieuse n'en a pas donné le moindre écho. En mai, M. d'Aerenthal passe plusieurs jours à Berlin :

Venu pour être présenté à l'Empereur, — dit l'officieuse *Gazette*

de l'Allemagne du Nord, — il en a profité pour se convaincre verbalement que l'accord sur toutes les questions était complet entre les deux gouvernements.

Le 15 mai, M. Tittoni annonce à la Chambre italienne que « le baron d'Aerenthal viendra sous peu en Italie confirmer l'importance qu'il attribue aux relations entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, qui sont devenues de plus en plus intimes et cordiales ». Le voyage du roi Victor-Emmanuel en Grèce (avril 1907) a rétabli l'amitié entre Rome et l'un des plus fidèles clients de Vienne :

Il était naturel, — ajoute M. Tittoni, — que l'on vît renaître entre le peuple grec et le peuple italien la sympathie, qui est unie à des souvenirs classiques et qu'avaient momentanément amoindrie des suppositions étranges, absolument dénuées de fondement, insoutenables, au sujet des prétentions territoriales de l'Italie dans l'île de Crète et dans la péninsule des Balkans.

M. Tittoni oublie la sympathie bien plus forte et plus naturelle que le peuple et le gouvernement italiens témoignent depuis quatre ans aux intimes ennemis des Grecs en Macédoine, à ces Valaques roumanisants, qui veulent défendre contre l'hellénisme leur race et leur langue latines... Mais Rome et Athènes ont maintenant accordé leurs prétentions « sur l'île de Crète et sur la péninsule des Balkans ».

Le 13 juillet, le baron d'Aerenthal fait à M. Tittoni la visite annoncée. A Désio, commence la série des visites et entretiens que, durant cet été de 1907, échangent les souverains et hommes d'État : Guillaume II et Nicolas II à Swinemünde (3 août-7 août) ; Guillaume II et Édouard VII à Wilhemshöhe (14 août) ; Édouard VII et François-Joseph à Ischl (15 août) ; Édouard VII et M. Clemenceau à Marienbad (21 août) ; M. Tittoni et M. d'Aerenthal à Désio (13 juillet) et à Semmering (24 août) ; M. Jules Cambon et M. de Bülow à Norderney (24 août).

M. d'Aerenthal et M. Tittoni ont ouvert la conversation générale à Désio le 13 juillet ; ils la clôturent à Semmering le 24 août. De leur première entrevue, les deux ministres ont rapporté la conviction qu' « une amitié très cordiale » (dit la note officieuse) s'ajoute à « l'alliance qui unit les deux gouvernements et les deux pays » :

L'examen de la situation générale européenne et de toutes les questions ayant pour l'Autriche-Hongrie et l'Italie un intérêt spécial a fait constater aux deux ministres, avec une satisfaction réciproque, leur accord complet. Cet accord, dont la base reste le principe de l'équilibre et le maintien du *statu quo*, s'applique non seulement au présent, mais à toutes les éventualités de l'avenir.

Le maintien du *statu quo* est toujours le programme, derrière lequel M. d'Aerenthal dissimule ses intentions. Quand Édouard VII et François-Joseph se rencontrent à Ischl (15 août), il est bien entendu que rien ne sera changé à la politique de l'Europe en Macédoine :

Vienne, le 16 août.

On mande d'Ischl au *Neues Tagblatt* : « On annonce, de source autorisée, que la question macédonienne et les événements du Maroc ont fait surtout l'objet des conférences d'Ischl. Les entretiens auraient porté, en ce qui concerne la Macédoine, sur la réforme judiciaire. L'Autriche-Hongrie souhaiterait que cette réforme fût faite lentement, afin de ménager les susceptibilités du Sultan. L'Angleterre, au contraire, sous la pression de l'opinion anglaise, pousserait à l'accélération de la réforme.

Après leurs conférences, sir C. Hardinge et M. d'Aerenthal, dans leurs communiqués aux journaux, se félicitent du résultat : « amitié profonde entre les deux souverains ». « amitié traditionnelle et de vieille date, mais toujours intacte entre la Grande-Bretagne et l'Autriche-Hongrie », regain de camaraderie entre sir C. Hardinge et M. d'Aerenthal, « son ancien collègue à Saint-Pétersbourg » :

En particulier, sur la question macédonienne, les deux ministres ont reconnu que l'œuvre réformatrice, entreprise par l'Autriche-Hongrie et la Russie et soutenue par les autres puissances, était en complète harmonie avec les déclarations récentes du cabinet anglais. Ils ont constaté la même identité de vues sur les propositions à faire au gouvernement ottoman et sur la façon de traiter les bandes révolutionnaires en Macédoine.

Il semble qu'à Semmering, M. d'Aerenthal et M. Tittoni tiennent un autre langage :

Lors des précédentes rencontres du ministre italien avec le comte Goluchowski, — disent les notes officieuses, — on s'était entendu

sur le maintien du *statu quo* dans l'Adriatique et en Macédoine, mais sans dire ce qui arriverait si, par une circonstance quelconque, le *statu quo* devenait impossible. Cette fois on a trouvé le moyen d'assurer, tout en améliorant la situation des Macédoniens, le maintien efficace du *statu quo*, et toutes les anciennes méfiances ont disparu.



Mais il serait bien plus intéressant de connaître quels sont exactement les propos échangés quand, un mois après la rencontre de Semmering, M. d'Aerenthal reçoit à Vienne (25 septembre 1907) la visite de M. Isvolski. C'est l'heure où, le Compromis austro-hongrois se signant, Vienne sera libre d'agir :

L'accord, — écrit la *Correspondance politique* de Vienne, — l'accord au sujet des Balkans, qui existe depuis de longues années entre les Cabinets de Pétersbourg et de Vienne, a été confirmé. Un signe du renforcement de cet accord a été la démarche faite en commun auprès des États balkaniques. Parmi les fruits de cette entente, il faut noter le projet d'amélioration de la justice en Macédoine. La réforme judiciaire est la continuation naturelle et par conséquent indispensable de l'action réformatrice, surtout puisqu'on a pris garde d'éviter toute violation des droits de la souveraineté du Sultan.

Donc, en Macédoine, l'entente austro-russe subsiste, non plus pour le maintien du *statu quo*, mais pour la conquête des réformes et pour l'exécution du plan franco-anglais : après la gendarmerie (1903) et les finances (1905), c'est les tribunaux qu'en 1907 on va contrôler. Mais cette politique de réformes ne concerne que la Macédoine, telle que l'ont arbitrairement définie les puissances, c'est-à-dire les deux vilayets de Salonique et de Monastir et la moitié du vilayet d'Uskub. Restent, en dehors, les deux vilayets d'Albanie, — en face des rivages italiens, — et les sandjaks de Novibazar et de Kossovo, — au voisinage de la frontière bosniaque, — sans parler de l'Épire et de la Roumélie, au voisinage de la Grèce et de la Bulgarie.

M. d'Aerenthal et M. Isvolski n'ont-ils rien convenu pour ce reste? M. d'Aerenthal soutiendra, par la suite, qu'il a confié

ses projets à M. Isvolski et que ce dernier n'a ni refusé la confidence ni désapprouvé la « politique de chemins de fer ». M. Isvolski ne démentira pas son ami ; il s'excusera seulement de n'avoir alors mesuré ni l'étendue ni l'imminence de cette politique. On ne saurait revendiquer pour M. Isvolski plus de perspicacité que lui-même n'en réclame. Mais en se reportant à cette date de septembre-octobre 1907, on ne saurait pas davantage accuser la bonne foi de M. d'Aerenthal : l'occasion était trop belle pour les « jeunes gens » de mettre, bon gré mal gré, le délégué de Pétersbourg dans leur jeu ; et la difficulté était grande pour Pétersbourg de refuser la combinaison, ou plutôt la compensation que Vienne réclamait! car Vienne pouvait parler de compensation, et l'on imagine, dépouillés des réticences et des formes protocolaires, les entretiens de M. d'Aerenthal et de M. Isvolski.

Après un an de séparation, les deux amis se retrouvaient. Un an plus tôt, en novembre 1906, l'union des Trois Empereurs était leur rêve commun, non pas l'alliance proclamée, mais cette intimité confiante, cette collaboration dévouée quoique discrète, que, durant dix années déjà, Vienne et Pétersbourg avaient pratiquées. Négociatrice de cette union, Vienne à juste titre en escomptait quelques profits, comme paiement de son observance des traités et de son respect du *statu quo* durant les défaites de Pétersbourg en Extrême-Orient, puis durant les grèves, révolutions et mutineries des peuples russes. Or, dans l'été de 1907, l'entente s'était conclue, non pas entre Pétersbourg, Vienne et Berlin, pour le profit de Vienne, mais, pour la commodité ou le service des ambitions russes, entre Pétersbourg, Londres et Tokio.

Pétersbourg avait signé le 30 juillet avec Tokio la liquidation dernière des querelles mandchouriennes, et le 31 août avec Londres un accord asiatique, qu'à Swinemünde, dès le commencement d'août, Nicolas II communiquait à Guillaume II. Ces deux règlements de comptes donnaient à la Russie toute sécurité en Extrême-Orient, toutes garanties dans le *Middle-East*, paix en Mandchourie, *statu quo* en Afghanistan et au Tibet, sphère d'influence en Perse. Après dix années d'aventures en Chine et d'abstention au Levant, — dix années d'entente austro-russe (1897-1907), — la Russie pouvait

donc revenir à ses affaires levantines, et déjà la visite du grand-duc Wladimir à Sofia suscitait des inventions de journaliste, qui n'étaient pas aussi mensongères peut-être que le déclaraient les notes officieuses[1]. Mais cette entente avec Londres imposait à Pétersbourg de renoncer au *statu quo* macédonien, — tel que l'avaient défini jadis les accords austro-russes, tel que l'exigeaient toujours les ambitions de Vienne, — et de prendre au contraire le parti de l'Occident pour les réformes et la paix locale...

Imaginez alors le dialogue, non pas entre diplomates, mais entre amis. Que peut répondre M. Isvolski, si, affectueusement, Vienne lui dit par la bouche de M. d'Aerenthal : « Selon notre entente, je vous ai servi avec loyauté, dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Aujourd'hui encore, je reconnais vos besoins et vous garde ma fidèle amitié. Loin de blâmer vos engagements nouveaux, je vous aiderai, comme par le passé, à les remplir; je resterai votre associé dans la politique de réformes, que vous imposent vos amis de l'Occident, comme je l'ai été dans la politique de *statu quo*, que nous avions

1. Au début d'octobre 1907, la *Taegliche Rundschau* résume une « convention militaire d'Euxinograd », signée par le prince Ferdinand et le grand-duc Wladimir. Bien que Pétersbourg ait démenti l'existence de cette convention et que Sofia, par la suite, ait lié partie avec M. d'Aerenthal, je ne crois pas que le journaliste allemand ait tout inventé, et il est utile — surtout aujourd'hui — de ne pas oublier entièrement cette convention. L'article I, — disait le journaliste, — confirmait l'entente russo-bulgare de 1895, modifiée en 1906 : la Bulgarie confierait le soin de sa politique en Macédoine à la Russie. Par l'article 2, la Bulgarie s'engageait à empêcher la formation de bandes sur son territoire; la Russie ferait agir en ce sens son influence en Serbie. Articles 3 et 4 : dans les éventualités d'une guerre entre la Russie et l'Autriche, d'une part, et la Turquie d'autre part, l'armée bulgare conserverait les positions fixées par le ministre de la guerre à Sofia, mais ce serait au ministre russe à présenter des officiers pour le poste de chef d'état-major général de l'armée bulgare et pour les commandements des divisions bulgares. Article 5 : deux divisions de cavalerie russe seront à la disposition du ministre bulgare, au plus tard sept jours après la déclaration de guerre de la Russie seule ou de la Russie et de l'Autriche contre la Turquie. L'article 6 met à la disposition de l'amiral russe la flottille bulgare, ainsi que les ports de Bourgas et de Varna. En outre, la Bulgarie approvisionnera pendant toute la durée des hostilités la flotte et la cavalerie russes. Article 7 : la Russie s'engagera à obtenir une neutralité effective de la Roumanie en lui demandant de mettre une partie de son armée sur le pied de guerre. Article 8 : dans le cas d'une victoire, la Bulgarie recevra le tiers de la contribution de guerre et du territoire conquis. Constantinople restera l'objet de l'action russe et la Russie, selon l'article 9, gardera le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix.

jugée plus conforme à nos intérêts communs. Mais vous déplairait-il que ce renoncement au *statu quo* me valût, à moi aussi, une compensation légitime? Oh! je ne veux ni d'un bouleversement, ni d'une annexion, ni d'une entreprise militaire, ni d'une violation des traités : tout au contraire. Le traité de Berlin me reconnaît le droit d'ouvrir des routes dans le sandjak de Novibazar. Mes rails bosniaques atteignent aujourd'hui la frontière du sandjak; j'ai l'intention de les pousser quelque jour à la rencontre de mes *Chemins de fer Orientaux*. »

Les deux ministres, — ajoute la note officieuse de la *Correspondance politique*, — ont profité de leur entrevue pour discuter toutes les question de première importance. Les accords internationaux de grande portée, conclus récemment par le cabinet de Pétersbourg, et les autres événements relatifs à la politique universelle ont donné matière à des discussions détaillées, dont le résultat a été l'affermissement de la conviction que les entrevues de cet été ont porté à tous égards des fruits très précieux pour la consolidation de l'entente mutuelle des puissances et de leur bon vouloir à collaborer.

La collaboration entre Vienne et Pétersbourg pourra rester d'autant plus étroite que, l'entente austro-russe ayant toujours eu pour corollaires l'amitié austro-anglaise et l'amitié austro-allemande, voici que l'amitié russo-anglaise vient d'être nouée par les accords asiatiques et que l'amitié traditionnelle entre le Hohenzollern et le Romanof va être renforcée : M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne auprès du Tsar, est rappelé à Berlin; il remplace aux Affaires étrangères M. de Tchirsky, — comme M. d'Aerenthal a remplacé un an plus tôt M. de Goluchowsky, et avec les mêmes intentions, dit la presse officieuse.

Ancien collègue de M. Isvolski à Copenhague, M. de Schoen est son intime. Durant son ambassade, il s'est acquis des partisans enthousiastes à la Cour russe et dans la famille impériale. Malgré les accords anglo-russes, il rêve, lui aussi, d'une union des Trois Empereurs : la Russie ayant reçu de Londres tout ce qu'elle en pouvait attendre, Berlin, maintenant, peut lui offrir d'autres libertés ou d'autres garanties; sans renoncer à la Double Alliance, Paris a cherché des amis tout autour de sa Méditerranée et signé des accords franco-

italien, franco-anglais, franco-espagnol, franco-marocain; pourquoi le Hohenzollern et le Romanof ne syndiqueraient-ils pas les riverains de leur Méditerranée à eux, de la Baltique, et pourquoi, sous le couvert de cette amitié « panbaltique », une cordiale entente du Nord ne coaliserait-elle pas les pieuses monarchies, comme l'entente cordiale de l'Occident a coalisé les États libéraux ?

***

Durant l'automne de 1907, jusqu'à la fin de janvier 1908, c'est à ce grand projet que M. de Schoen s'applique et j'ai dit à mes lecteurs[1] quels résultats ont à Constantinople les contre-coups de ces négociations austro-russes, anglo-autrichiennes, russo-allemandes, anglo-russes, sans parler des négociations franco-espagnoles, franco-allemandes, franco-autrichiennes pour le Maroc, en des espoirs de négociations anglo-allemandes durant le séjour de Guillaume II à Londres (novembre-décembre 1907).

Par le rappel du baron de Calice, Vienne abandonnait à l'Allemagne le décanat du corps diplomatique. Par l'envoi du baron de Marschall à la Conférence de la Haye, Berlin à son tour a laissé le décanat à M. Zinovief : durant les quatre mois (septembre-décembre 1907) où MM. de Schoen et d'Aerenthal cherchent leur union des Trois Empereurs, M. Zinovief aura le champ libre pour la conquête de la réforme judiciaire, que les puissances occidentales réclament, dont tous les cabinets ont reconnu la nécessité durant les entretiens du mois d'août et dont Pétersbourg et Vienne en ont dès le 20 août remis le projet. Mais de septembre à janvier 1908, la Porte refuse avec obstination cet établissement définitif du contrôle européen, et j'ai dit à mes lecteurs quel double appui assuraient au Sultan les rivalités des États balkaniques et les combinaisons des ambassades « financières ».

Par les bandes qu'ils soudoient ou dont ils tolèrent la formation sur leurs territoires, les États balkaniques font régner

1. Voir dans la *Revue* du 1er avril : *Crise balkanique*.

en Macédoine une anarchie où la répression turque a beau jeu. Ils donnent à la Porte quelques raisons de soutenir qu'avant de réformer les tribunaux turcs, l'Europe devrait débarrasser la Macédoine des brigands chrétiens que ses voisins lui dépêchent : à quoi bon, d'ailleurs, de nouvelles réformes, si les anciennes sont impuissantes à améliorer la condition du pays, et si le programme de Mürzsteg, loin d'alléger les maux de la Macédoine, ne lui vaut qu'un redoublement de misères et de crimes? Vienne et Pétersbourg publient les instructions que le syndicat austro-russe adresse à ses agents diplomatiques dans les Balkans. Les « deux puissances intéressées » confessent enfin que l'article III de ce programme a causé depuis quatre ans des maux incalculables :

L'action des comités révolutionnaires et des bandes tant bulgares que serbes et grecques en Macédoine, leurs rencontres à main armée, les conversions forcées auxquelles elles contraignent telle ou telle partie de la population sont causées par une interprétation erronée, mais malheureusement très répandue, de l'article III du programme de Muerzsteg qui dit : « Aussitôt qu'un apaisement sera constaté, on demandera au gouvernement ottoman une modification dans la délimitation administrative en vue d'un groupement plus régulier des nationalités. » Les comités révolutionnaires, en abandonnant la lutte contre le gouvernement ottoman et en lui substituant des rivalités nationales, agissent apparemment ainsi pour élargir chacun la sphère territoriale de sa nationalité, dans l'espoir que cette extension pourrait servir de base à la délimitation future...

Devant cet aveu, quelle influence auraient les Cabinets occidentaux pour l'application sincère d'une politique nouvelle, si leurs ambassadeurs à Constantinople collaboraient cordialement ! et quelle chance de succès leur donneraient la résignation de Vienne, la « politique de chemins de fer » de l'ambassadeur autrichien et l'absence du baron de Marschall ! Mais j'ai dit [1] à quelles combinaisons de finance les ambassadeurs de France et d'Italie réservent leurs efforts et j'ai donné la liste des pourboires que le Sultan leur distribue. Il faudra bien qu'un *Livre Jaune* dégage quelque jour les responsabilités que nous autres, Français, nous avons alors encourues au Levant.

1. Voir *Crise balkanique*.

Les Anglais prétendent que nous les avons trahis et que tout aurait pu changer dans le sort de l'empire turc et de ses peuples, même si nous n'avions consulté que nos véritables intérêts nationaux.

Je crois en vérité qu'après cinq ans de lutte, la politique franco-anglaise, « paix locale et réformes », aurait dû l'emporter et que, de cette crise décisive, auraient dû sortir le salut de l'empire turc et le bonheur de toutes les communautés ottomanes, sans distinction de races ni de religions. Mais grands effets des petites causes : comme le nez de Cléopâtre, si le règne de M. Constans eût été plus court...., — ou plutôt cruelles reprises de la justice immanente! Parce qu'un soir de novembre 1892, M. Clemenceau s'est mis sous la griffe de M. Constans, il faut que, quinze ans après, le passé garde la main sur l'épaule de ce ministre, que semblaient avoir délivré pourtant dix années de luttes courageuses et désintéressées, de vigilant patriotisme, — et M. Constans, le meilleur exploitant du régime hamidien, reste l'ambassadeur de M. Clemenceau, l'un des fondateurs de *Pro Armenia*.

L'anarchie macédonienne et les financiers fournissent au Sultan les prétextes de refuser la réforme judiciaire : le compère de M. d'Aerenthal, l'ambassadeur d'Italie, soulève une autre difficulté.

C'est pour un temps seulement que la Porte a reconnu le contrôle des agents-civils austro-russes sur l'administration, des officiers et des commissaires européens sur la gendarmerie et les finances; l'engagement finit en mars 1908; l'Italie, dans la personne du général Degiorgis, a le commandement de la gendarmerie. L'ambassadeur demande à ses collègues s'il ne serait pas expédient de renouveler ces contrats tout de suite, et malgré les objections de l'Angleterre et de la Russie, par la coalition de tous les amis d'Abd-ul-Hamid, la proposition italienne l'emporte dans le conseil des ambassadeurs ; les Cabinets occidentaux ont la faiblesse de concéder ce nouvel atermoiement : si l'on eût imposé d'abord la réforme judiciaire, il est trop évident que les autres ne pouvaient plus être remises en question. Mais Paris est tout aux affaires marocaines, et les démarches du roi de Grèce concourent aux combinaisons de M. Constans.

Fut-ce naïveté de la part des Italiens? fut-ce un résultat du plan concerté entre Vienne et Rome, ou un suprême secours de la Triplice à « l'ami » de Guillaume II? Reportons-nous à la dépêche envoyée de Vienne au *Times* en mai 1907 : « A l'automne, le mandat des agents-civils venant à expiration, il faudrait reprendre l'affaire selon de nouvelles méthodes et adopter une politique plus énergique. »...

Trois mois durant (décembre 1907-mars 1908), le Sultan refuse de renouveler les contrats : trois mois de gagnés contre la réforme judiciaire et pour les projets viennois. M. d'Aerenthal reste muet aussi longtemps que, du séjour de Guillaume II en Angleterre, Berlin attend quelque combinaison anglo-allemande et que M. de Marschall n'est pas rentré à Constantinople; puis silence de quelques semaines encore, tant que M. de Schoen garde l'espoir de sa combinaison baltique. Mais la crise approche.

Le 15 décembre, M. de Marschall, passant à Vienne, est mis au courant des projets de M. d'Aerenthal; il les discute, les approuve, promet de les soutenir à Constantinople... Et le 22 janvier, l'officieuse *Suddeutsche Reichscorrespondenz* annonce l'échec de M. de Schoen : la combinaison baltique s'est heurtée à l'opposition de Londres et de Paris, aux protestations de Stockholm. Signataires du traité de 1856, qui, après la guerre de Crimée, a installé le présent état de choses dans le Nord, Londres et Paris ont opposé à M. de Schoen une négociation plus étendue, qui englobe mer Baltique et mer du Nord, fait appel aux signatures d'une moitié de l'Europe et trouble le tête-à-tête russo-allemand, dans lequel Berlin n'aurait admis en confidence que Suède et Danemark. Stockholm a protesté contre la liberté que réclame Pétersbourg de fortifier les îles d'Aland...

Le 22 janvier, la combinaison baltique est abandonnée pour le projet anglais. Discours de M. d'Aerenthal le 27 janvier :

Fidèles à notre politique balkanique, nous ne cherchons pas à faire une conquête territoriale. Dans les Balkans, notre mission est une mission de civilisation et une mission économique. Elle est d'autant plus importante que les pays balkaniques sont à la veille d'une ère de développement considérable. L'ouverture à la vie économique de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie sera toujours consi-

dérée comme un exploit de l'esprit d'entreprise germanique... Nous sommes, de par la possession de la Bosnie, une puissance balkanique : notre tâche et notre devoir consistent à discerner les signes des temps et à savoir en tirer parti. Je dis cela en prévision d'une politique de chemins de fer. Par la construction des *Chemins de fer Orientaux* jusqu'aux frontières turques et serbes, nous avons posé la base d'une évolution ultérieure. Nous songeons avant tout à prendre des mesures pour la jonction avec Mitrovitza : l'ambassadeur marquis Pallavicini a été chargé de demander à S. M. le Sultan l'autorisation des études pour la construction de cette voie. J'espère fermement que le Sultan accordera sous peu cette autorisation, afin qu'un syndicat de banques autrichiennes et hongroises puisse entreprendre les travaux du tracé.

On ne saurait insinuer plus adroitement la théorie du « voisinage » et de la « pénétration pacifique », ni mieux lier les intérêts autrichiens, hongrois et germaniques. Mais d'autres sympathies sont encore sollicitées par les offres du ministre austro-hongrois. Après avoir célébré la cordialité grandissante des rapports entre Vienne et Berlin, M. d'Aerenthal se félicite que « les efforts tendant à rendre plus amicales les relations avec l'Italie aient été couronnés de succès » :

Pour nous, qui, conjointement avec l'Italie, avons à sauvegarder des intérêts sur la côte de la Méditerranée et en Orient, nos relations d'amitié avec cette puissance ont une grande importance, car il s'agit ici, avec un État limitrophe, de rapports de sympathie et de communauté d'intérêts desquels dérivent pour tous les deux non seulement une sécurité absolue, mais aussi une garantie pour la réalisation de buts identiques.

Après avoir célébré non moins hautement l'amitié de Pétersbourg, M. d'Aerenthal se félicite que la conférence d'Algésiras ait fourni aux diplomates viennois « l'occasion de donner à la France des preuves de confiance et d'amitié » :

L'acte d'Algésiras a fixé trois principes fondamentaux : l'indépendance du sultan, l'intégrité du territoire et la porte ouverte. Attendu que les deux puissances qui, par suite de leur voisinage, portent le plus grand intérêt au Maroc, à savoir la France et l'Espagne, respectent ces principes, nous n'avons pas de raisons de nous opposer aux mesures militaires, de nature temporaire, qu'elles ont prises dans quelques ports.

Après avoir fait l'éloge de la Roumanie, « dont les rapports avec nous sont des plus amicaux », M. d'Aerenthal, comme pour piquer au jeu Serbes et Bulgares, — et le jeu réussira : les Bulgares, que l'on disait liés à la Russie, vont se jeter dans les bras de Vienne, — M. d'Aerenthal promet aux Grecs la meilleure part dans les bénéfices de sa politique nouvelle :

Lorsque le réseau bosniaque aura été rattaché aux rails ottomans, notre trafic se dirigera directement par Serajevo vers la mer Egée et la Méditerranée, et même, comme nous espérons voir sous peu la jonction des chemins de fer turcs et grecs, les communications continues entre Vienne, Buda-Pest, Serajevo et le Pirée ouvriront la voie la plus directe entre l'Europe centrale, l'Égypte et les Indes. Nous appuyons chaleureusement à Constantinople les demandes grecques de jonction : *par là seulement*, se réalisera dans son ensemble notre idée économico-politique. Je compte d'autant mieux sur le concours du Sultan que ces raccordements ouvriraient aux vilayets macédoniens une nouvelle vie économique et engageraient la population en des œuvres pacifiques.

Malgré l'évident échec du voyage de Guillaume II en Angleterre, M. d'Aerenthal veut se persuader que Londres elle-même ne s'opposera pas aux combinaisons austro-allemandes ni à cette ligne qui, en fin de compte, doit relier Hambourg à Salonique :

J'ai le plaisir de constater que la politique de rapprochement s'étend également aux rapports anglo-allemands. Cette amélioration s'est manifestée de façon très éloquente par l'accueil cordial fait à l'empereur Guillaume en Angleterre. Nous nous réjouissons du succès qu'ont eu les efforts des personnages qui dirigent la politique en Allemagne et en Angleterre, car cela nous rassure de voir l'Angleterre, avec laquelle nous entretenons des relations des plus amicales, en bonne entente avec l'Allemagne, notre étroite alliée.

Bref, sur le modèle parisien dont le Maroc avait fourni l'étoffe, ne voilà-t-il pas une belle copie viennoise, dont l'islam balkanique fera les frais? Par le syndicat austro-italien, grâce à l'alliance austro-allemande, à l'amitié austro-russe et aux sympathies austro-françaises, malgré l'hostilité secrète ou déclarée de Londres, les trois principes fondamentaux d'Algésiras seront appliqués à la Turquie d'Europe : indépendance du Sultan. intégrité du territoire et porte ouverte... Mais les deux voisins

de terre et de mer, Autriche et Italie, se chargeront d'ouvrir et de tenir ouvertes les portes du nord et de l'ouest, comme Espagne et France se sont chargées des portes au Maroc.

III

M. d'Aerenthal avait-il escompté le succès immédiat de sa combinaison? pensait-il que Londres et Pétersbourg, tout occupées de leur réforme macédonienne, laisseraient faire ou, témoignant d'abord quelque humeur, se laisseraient bientôt reprendre par les charmes de l'amitié anglo-italienne et de l'amitié austro-russe? Aussitôt connues à Pétersbourg, les déclarations de M. d'Aerenthal causent un beau tapage. On dit que l'ambassadeur russe à Vienne, le prince Ouroussof, va être mis en congé, et M. Isvolski semble disposé ou obligé aux mesures énergiques. M. d'Aerenthal reste d'abord étourdi de l'explosion que son discours a provoquée. On parle de sa retraite. Mais les « jeunes » et les « vieilles gens » lui gardent leur confiance et rejettent sur M. Isvolski la faute de la méprise. Vienne veut espérer que, malgré tout, l'entente austro-russe prévaudra. Berlin[1] et Rome[2] protestent de leur entier dévouement et M. d'Aerenthal, promptement remis de son alarme, annonce aux Délégations que le Sultan est gagné à ses projets :

Vienne, le 12 février.

M. d'Aerenthal a confirmé, ce que l'on pensait non sans quelque raison, que la Porte était favorable à la politique de l'Autriche-Hongrie concernant le chemin de fer de Mitrovitza. Vienne a donc

1. *Berlin, 8 février.* Les protestations russes contre les projets du baron d'Aerenthal sont considérées comme l'expression de l'amertume provoquée par la reprise d'une politique active de l'Autriche en Orient, après une longue inactivité qui avait pu passer pour une renonciation. Cette politique n'est toutefois pas celle d'un homme et ne changera pas avec lui : c'est celle que l'empire d'Autriche a décidé de suivre désormais, et c'est un fait avec lequel il faut compter. On croit donc ici que les Russes recevront des explications et que les deux puissances continueront leur politique d'entente.

2. *Rome, 9 février.* Dans un article qui paraît officieusement inspiré, la *Tribuna* souhaite que la position du baron d'Aerenthal, qui est un chaud partisan des bonnes relations austro-italiennes, ne soit pas ébranlée, d'autant plus que le baron d'Aerenthal est justement combattu dans son pays par les féodaux et les cléricaux qui n'ont pas oublié le passé et sont animés de sentiments hostiles à l'Italie.

envoyé quatre ingénieurs à la commission qui s'est chargée d'examiner le chemin de fer dont les travaux seront commencés au milieu de mars.

M. Bacquehem, rapporteur du budget des affaires étrangères, ajoute :

Nous accompagnons de nos sympathies les efforts que la France fait au Maroc, dans l'intérêt de la civilisation; nous espérons que nos efforts légitimes et économiques trouveront la même juste appréciation en France.

On espère donc que les nécessités de la France au Maroc rendront plus accommodants les gouvernements de Pétersbourg et de Londres, — celui de Londres surtout qui ne s'intéresse qu'aux réformes et qui demande par la voix du *Times* : « Si M. d'Aerenthal a engagé des négociations pour obtenir une faveur de la Turquie, comment peut-il espérer à la fois établir une pression suffisante sur le Sultan pour assurer l'acceptation des réformes judiciaires ou même pour vaincre la résistance turque au renouvellement des fonctionnaires et des officiers étrangers en Macédoine? » Réponse de M. d'Aerenthal devant la Délégation autrichienne :

Le gouvernement ne peut pas admettre que le chemin de fer du Sandjak puisse exercer une influence défavorable sur la réforme en Macédoine. L'Autriche-Hongrie se trouve d'accord avec la Russie dans toutes les phases de l'action réformatrice et aussi au sujet de la justice. Suivant le programme de Muerzsteg, l'Autriche-Hongrie et la Russie auraient pu réaliser cette réforme seules, mais quelques puissances signataires du traité de Berlin ayant donné à entendre leur désir de participer à cette action, les deux cabinets acceptèrent cette coopération.

On ne saurait dire plus nettement aux Anglais : « Vous avez voulu m'enlever la charge de réformer la Macédoine et vos amis de Pétersbourg vous ont admis en tiers; travaillez ensemble, je vous en laisse le soin. » De fait, la seule Angleterre va continuer ses exigences de réforme. Paris et Pétersbourg, du bout des lèvres, sembleront formuler les mêmes demandes. Mais Paris et Pétersbourg ont d'autres projets. A Paris, toute amitié semble bonne, qui peut donner ou promettre quelque

liberté plus grande au Maroc, et Paris compte sur la bienveillance de Vienne pour une intervention à Berlin. Contre la descente autrichienne, Pétersbourg a découvert une merveilleuse combinaison : au chemin de fer autrichien du *Drang nach Osten*, Pétersbourg oppose le chemin de fer panslaviste vers l'Occident. Vienne dit : « De la Save à l'Archipel »; Pétersbourg répond : « Du Danube à l'Adriatique. » Dès le 18 février, le *Temps* annonce cette trouvaille et le rétablissement de l'entente austro-russe, qui en résulte comme par miracle :

Il s'est produit entre Vienne et Pétersbourg une détente très sensible. C'est surtout au baron d'Aerenthal qu'on le doit. Il a fort habilement insisté à la Délégation sur l'aspect économique du problème, au moment même où il laissait entendre à Péterbourg qu'on pourrait trouver dans les Balkans la compensation nécessaire à l'équilibre des influences. L'objet de cette compensation, c'est le chemin de fer du Danube à l'Adriatique, dont la concession sera demandée à la Porte : 1° en Roumanie, raccordement de Craiova à Praova ou à Radoujevac sur la frontière serbe; 2° en Serbie, de Praova ou de Radoujevac à Nisch par les vallées nord-sud; de Nisch en un point situé sur la frontière turco-serbe aux environs de Mirovec; 3° sur territoire turc, de ce point vers l'Adriatique en coupant la voie Salonique-Mitrovitza au sud-est de Mitrovitza. Le point d'aboutissement sur l'Adriatique serait probablement, non pas Antivari, où l'Autriche possède en vertu du traité de Berlin (art. 29) un droit de police, mais Saint-Jean de Medua ou les environs immédiats.

Sur la carte, ce tracé est admirable : il coupe juste en son milieu la descente autrichienne et, sur le papier, les calculs des diplomates sont pleins de bonnes intentions :

Ce Transbalkanien, — continue le journal français, — ouvrirait à la Roumanie et à la Serbie un débouché vers l'Adriatique. La Roumanie et la Bulgarie échapperaient aux difficultés des Dardanelles. Ce route nouvelle créerait un courant économique, qui lui serait propre, et elle détournerait une partie des exportations roumaines et bulgares de la mer Noire et une partie des exportations serbes de Salonique. Chemin de fer sans importance politique et sans caractère militaire, sauf pour la Turquie à laquelle il fournirait une voie rapide vers l'Albanie; voie de pénétration excellente pour les marchandises européennes, en particulier pour les marchandises

italiennes; débouché facile des royaumes balkaniques sur la Méditerranée, le Danube-Adriatique serait une œuvre essentiellement pacifique, aussi profitable aux grandes puissances qu'à la Turquie. par la mise en valeur de la Macédoine.

La Russie n'est pas directement intéressée à sa construction. Cependant l'amélioration du réseau russo-roumain lui permettrait aussi de l'utiliser pour son commerce et d'échapper, elle aussi, dans une certaine mesure aux difficultés des Dardanelles. Mais ce serait surtout une sauvegarde pour ses intérêts moraux et un accroissement de l'influence russe. L'équilibre détruit par la construction du Serajevo-Mitrovitza serait rétabli pour le plus grand bien de la paix européenne.

Sur le terrain, une moitié de ce tracé est réalisable : dans la plaine roumaine, puis dans les vallées serbes et la haute plaine albanaise, de Craiova à Mitrovitza, sur 300 ou 350 kilomètres (la distance de Paris à Strasbourg), les travaux d'art seraient nombreux et coûteux, mais pas difficiles. L'autre moitié du tracé, de Mitrovitza à l'Adriatique, serait une gageure : de la haute plaine albanaise, à travers les 100 kilomètres des montagnes d'Ipek, il faudrait sauter dans le fossé du Drin, puis, aux roches de ce couloir étroit et désert, suspendre 100 kilomètres de coudes, de remblais, de ponts et de tunnels, déboucher enfin dans le golfe qui jadis s'étendait jusqu'au fond du lac de Scutari, mais que les alluvions ont comblé et dont les trente ou quarante kilomètres de boues fluentes et de marécages séparent le continent solide et l'ancienne île rocheuse de Saint-Jean de Medua.

Et quand à coups de millions cette ligne serait ouverte, à quoi pourrait-elle servir? Parler de « la mise en valeur de la Macédoine » par une voie qui ne traverse pas un pouce du territoire macédonien; dire que les blés russes et roumains, « pour éviter les Dardanelles », iraient faire mille ou douze cents kilomètres sur rail, alors que les bateaux du Danube, d'Odessa et de Constantza leur offrent des embarcadères tout proches; sembler croire que l'Adriatique est « le débouché facile des royaumes balkaniques sur la Méditerranée » et peut « détourner une partie des exportations roumaines et bulgares de la mer Noire » : je sais bien que les diplomates ont parfois des imaginations singulières, mais je doute qu'un homme d'affaires examine une minute seulement pareilles turlutaines. Pour

« créer sur cette ligne un courant économique qui lui serait propre », je ne vois que les cochons serbes qui puissent enfiler ce chemin; mais, pour couvrir l'intérêt du capital engagé et les frais d'exploitation entre Nisch et Saint-Jean de Medua, il faudrait chaque année quelques millions de cochons que les Serbes n'ont pas et qui, d'ailleurs, transportés à l'Adriatique, n'y trouveraient aucun preneur, à moins qu'à Saint-Jean l'on ne fît un grand port, que l'on n'y appelât de force les bateaux du monde, que, sur le rivage opposé de l'Adriatique, l'Italie ne fît un Chicago pour les conserves et préparations de porc, ou que les Italiens, voulant se gagner le cœur des Serbes, ne se missent matin et soir au régime de la grillade. Tant que les Italiens resteront des mangeurs de macaroni, — des *sitophages*, des mangeurs de blé, disait déjà le poète de l'*Odyssée*, — je doute que la Serbie ait chez eux une clientèle... Il est vrai que certains diplomates de renom ont prédit une colossale exportation de raisins et de vins serbes vers le pays de Naples : « On ne porte pas des chouettes à Athènes », disait la sagesse hellénique.

La vérité est que les seuls « intérêts moraux » de la Russie étaient en cause et que l'on croyait les servir par une immorale flatterie au nationalisme serbe et par un abus, plus immoral encore, de la faiblesse turque. Pétersbourg croyait regagner son prestige, en flattant dans le cœur des Serbes l'espoir de cette Grande Serbie qui doit fondre en un seul peuple les trois morceaux de la race tiraillés entre Belgrade, Cettigné et Serajevo, et s'en aller du Danube à l'Adriatique. Mais si les Serbes, donnant dans cet espoir, entreprenaient de le réaliser, on était résigné d'avance à les abandonner au coup de force autrichien. Car on savait bien que, même construite, jamais la ligne Danube-Adriatique n'amènerait du fond de la Russie ou du fond de l'Occident les libérateurs promis à la Grande Serbie : les malheureux Serbes resteraient seuls au rendez-vous de la bataille, au croisement des rails autrichiens et des rails panslavistes, dans ce champ de Kossovo où, pour la troisième fois de leur histoire, ils auraient à défendre la liberté de la nation.

Et, pour le seul profit des financiers, on comptait, une fois encore, abuser de la faiblesse turque : cette ligne inutile, qui coûterait quelque cent millions et qui chaque année serait

en déficit, c'est seulement avec une garantie kilométrique, arrachée à la connivence d'Abd-ul-Hamid, que l'on pensait l'entreprendre; le Turc paierait, une fois encore, un instrument de sa ruine et de son asservissement...

Étrange politique française. Nous sommes les créanciers, les plus gros créanciers de la Turquie, et notre épargne continue de fournir à la plupart de ces entreprises au Levant. Le pillage de la Turquie peut profiter aux gens de finance, qui, touchant leur commission à lancer des affaires, allèchent notre épargne par les garanties arrachées à la Porte, puis, se désintéressant des résultats lointains, passent leurs actions avariées à la foule de nos petits porteurs. Mais la nation ne saurait rien gagner à ces opérations douteuses : nos intérêts nationaux exigeraient de notre part l'honnêteté la plus scrupuleuse à l'égard du Trésor ottoman; toute affaire qui développe la richesse ou diminue la misère du Turc, nous enrichit; toute affaire qui gaspille les revenus de la Porte ou les compromet, nous appauvrit : le chemin de fer Danube-Adriatique aurait dû n'avoir pas d'adversaires plus déclarés que nous.

* * *

Les « intérêts moraux » de la Russie, notre alliée, exigeaient une réponse aux empiètements de Vienne. Dès l'événement, j'ai dit comment on pouvait servir ces intérêts, non par une ligne imaginaire qui ne s'en irait que sur le papier couper la descente autrichienne, mais par une coalition de tous les intérêts et de tous les peuples que menaçaient les desseins de M. d'Aerenthal.

La pacification de la Macédoine était la condition première : tant que le *statu quo*, l'anarchie macédonienne, subsisterait, Vienne aurait des occasions trop nombreuses d'intervenir et des clients trop disposés à écouter ses offres. Seules, la réforme complète du régime turc et la suppression complète du régime hamidien pouvaient réconcilier la Porte et ses sujets et dresser en travers des rails autrichiens le syndicat de toutes les chrétientés sujettes, qui n'iraient plus se jeter dans les bras du tentateur, mais préféreraient toujours la sujétion turque, avec

ses chances d'affranchissement futur, à la sujétion autrichienne, avec ses chances de durée perpétuelle.

Une « politique de chemins de fer », mais honnête et utile, était la condition seconde. L'intégrité de la Turquie d'Europe ne pouvait — et ne peut être — défendue que par une voie centrale, qui permettrait aux armées turques de circuler de bout en bout, de la mer Noire à l'Adriatique, du Bosphore au canal d'Otrante, de Stamboul la Turque à Avlona l'Albanaise. Les rails unissent déjà Stamboul et Salonique; mais l'Albanie reste toujours en dehors de la surveillance ottomane. Or les doubles et triples chaînes du Pinde, qui à l'ouest de Salonique font, de ce côté du Vardar, l'ossature de la péninsule, — comme le Balkan et le Rhodope la font de l'autre côté, — n'offrent dans leurs cinq cents kilomètres du nord au sud qu'une trouée spacieuse entre l'est et l'ouest; mais c'est, justement à la hauteur de Salonique, le couloir de la Vistritza et de la Voïoussa, dont les vallées affrontées descendent, l'une vers l'Adriatique et l'autre vers l'Archipel. De Salonique, remonter sans heurt la Vistritza, atteindre par un court tunnel la Voïoussa et, la suivant, courir sans encombre vers l'Adriatique pour déboucher, sur le canal d'Otrante, juste en face de Brindisi, serait une entreprise aisée et peu coûteuse; les frais seraient couverts et au delà, tant par le transit d'une mer à l'autre que par les produits de ces riches vallées macédoniennes et albanaises, qui restent à cette heure presque incultes, faute de communications avec les ports les plus proches. Ici, vraiment, l'on pourrait parler d'un « courant économique » et d'une reviviscence de la Macédoine. Ici, tous les intérêts du Turc et des populations légitimeraient une garantie kilométrique, et si la Triple-Entente savait tourner les regards de Rome vers Avlona, — vers ce Bizerte de l'Adriatique, — et vers la grande route Avlona-Byzance où jadis les Romains se livrèrent entre eux la bataille de Philippes pour la domination du monde, où quelque jour pourront circuler les convois les plus rapides entre l'Occident et le Bosphore, entre Londres, Paris et Constantinople, pense-t-on que le choix des Italiens hésiterait et qu'aux caresses de M. d'Aerenthal, ils ne préféreraient pas l'amitié fructueuse de l'Occident?

Sur ce grand tronçon turco-occidental Constantinople-

Avlona, il ne resterait alors qu'à greffer ou à redresser les lignes secondaires qui, reliant à cette voie les réseaux grec, serbe et bulgare, feraient converger vers Salonique le trafic des royaumes et principautés balkaniques et, rendant nécessaire le salut de ce marché aux intérêts vitaux des Grecs, des Serbes et des Bulgares, coaliseraient contre la descente autrichienne la vigilance et, au besoin, les forces de tous ces rivaux.

Pour les Grecs, le raccordement Larissa-Salonique, non par Tempé et le rivage, mais par l'intérieur et Serfidje; pour les Bulgares, le raccordement Sofia-Salonique, non par Kustendil et Uskub (ligne politique qui mettrait aux prises les défiances serbes et les ambitions bulgares sur la Slavie macédonienne de leurs confins), mais par Kustendil-Demir Hissar et la vallée de la Strouma (ligne économique qui permettrait à la Bulgarie continentale d'atteindre la mer libre sans le détour lointain des Dardanelles); pour les Serbes enfin, l'aménagement, au besoin le rachat turco-serbe de la ligne Nisch-Salonique, l'organisation d'un commerce rapide et commode et d'entrepôts serbes sur le quai de Salonique, tout semblables aux entrepôts que le *Norddeutscher Lloyd* possède sur le quai d'Anvers; pour tous et pour les Européens aussi, un port franc à Salonique : quel gage de lointaine durée aurait alors l'intégrité ottomane, qui, seule, pourrait garantir à tous la libre concurrence, sous la neutralité du drapeau turc et sous la protection des flottes occidentales! Car, ici, en cas de menace autrichienne, l'Occident pourrait intervenir et, de ses armées navales, soutenir contre l'agresseur la coalition du Turc avec les chrétientés voisines. Ici, la protection de la Triple-Entente ne serait point un vain mot... Et la ligne de Salonique vers Constantinople étant franco-turque, si la ligne de Salonique vers Avlona devenait turco-italienne, l'intégrité ottomane et la politique occidentale auraient un soldat tout proche, dont l'Autrichien sentirait à tout instant la surveillance et la menace...

***

Il n'eût fallu qu'un homme d'État français pour faire adopter ce plan d'ensemble, dont tous les éléments étaient sous la

main des diplomates, mais dont les Anglais ne voyaient qu'une moitié, — continuation des réformes, — et dont les Russes n'apercevaient l'autre moitié, — politique de chemins de fer, — qu'à travers leur volontaire ignorance des nécessités économiques et leurs préjugés panslavistes. Il eût été nécessaire que la France, comme elle l'avait fait de 1902 à 1905, sût présenter ce plan d'ensemble à ses amis et allié : c'était à double titre son rôle, puisque la logique française eût une fois encore servi notre tradition de secours impartial à l'empire turc et à toutes les chrétientés levantines, et puisque la finance n'eût engagé notre épargne qu'en des placements honnêtes et sûrs. Mais de janvier à mars 1908, notre ambassadeur n'avait de soin que pour ses charbonnages d'Héraclée, et, malgré les débats d'un procès étalant devant le tribunal de la Seine les étranges courtages dont sont grevées les affaires de nos nationaux au Levant, notre gouvernement continuait de craindre son ambassadeur.



De février à juin 1908, les Russes ne songent qu'à leur chemin de fer Danube-Adriatique; les Anglais ne veulent s'occuper que de réformes macédoniennes, et la France donne aux uns et aux autres les meilleurs encouragements, mais ne songe qu'à se garder la bienveillance de l'Autriche pour de futurs bénéfices dans le règlement marocain. Cette désunion de la Triple-Entente laisse à M. d'Aerenthal une liberté d'action, que le dévoûment de Rome et de Berlin achève d'encourager. Rome avoue qu'à Semmering, M. Tittoni donna son adhésion à la « pénétration pacifique [1] ». Berlin

1. *Rome, le 17 février.* Le *Corrierre della Sera* d'après une dépêche de son correspondant de Vienne affirme que le vrai but des entrevues de Desio et de Semmering fut un accord sur la question des chemins de fer des Balkans. « M. d'Aerenthal, dit le correspondant du *Corriere*, établit ses plans en plein accord avec la Triplice, cherchant à s'assurer l'appui des deux alliés. Peut-être a-t-il calculé sur l'opposition de la Russie; et c'est pour éviter d'être entouré de deux côtés qu'il a cherché tout d'abord à s'accorder avec l'Italie. Ici tous les personnages politiques sont convaincus que là fut le vrai but des rencontres de Desio et de Semmering. On raconta à l'époque que le principal mobile de ces conférences fut la réforme judiciaire en Macédoine. En réalité, les bases des accords de Desio et de Semmering auraient été les suivantes : maintenir le principe de la porte ouverte et de la

proclame son désintéressement, son désir de contenter tout le monde, et se fait l'honnête courtier entre Vienne et le Sultan, pour le chemin de fer du Sandjak[1], entre Vienne et Pétersbourg, pour la réconciliation des deux amis, et même entre la Porte et Londres pour le renouvellement des agents-civils et des officiers européens en Macédoine que l'on discute depuis trois mois et qui continue d'obstruer la réforme judiciaire[2]. Berlin est l'arbitre, puisque Paris n'a pas su l'être et, grâce aux jalousies habilement excitées entre les peuples balkaniques, Vienne met la main sur Athènes[3] et Sofia[4]. C'est de Berlin qu'Abd-ul-Hamid continue d'espérer un appui. C'est de Vienne que les chrétientés escomptent les services; par son mariage[5], le prince Ferdinand se rapproche encore de la Triplice.

Berlin se félicite bientôt de son ouvrage : en sacrifiant la

libre concurrence dans la péninsule balkanique; éliminer toute raison de conflit en s'engageant à appuyer réciproquement les tentatives de pénétration pacifique faites par divers moyens, mais toutes visant au même but, c'est-à-dire à assurer le développement des intérêts économiques de l'Autriche et de l'Italie dans la péninsule.

1. *Vienne, le 20 février.* Le gouvernement allemand a fait savoir au baron d'Aerenthal, par son ambassadeur à Vienne, M. de Tschirschky, que l'Autriche-Hongrie pouvait compter sur l'appui complet de l'Allemagne pour l'exécntion du chemin de fer du Sandjak.

Cette démarche a été faite pour affirmer la solidarité austro-allemande en présence des manifestations françaises et anglaises en faveur de la Russie.

2. *Vienne, 22 février.* La *Nouvelle Presse libre* reçoit un télégramme annonçant que M. de Marschall, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, aurait promis au sultan des concessions dans la réforme judiciaire si la Porte s'engageait à prolonger les mandats des organes européens en Macédoine.

3. *Athènes, 17 février.* La jonction du chemin de fer Pirée-Larissa aux chemins de fer turcs établirait des communications directes par terre entre la Grèce et la Turquie d'un côté et l'Europe occidentale de l'autre. La ligne grecque, qui est déjà arrivée à Larissa, sera prête jusqu'à la frontière turque dans le courant de 1908.

4. Dans le *Times* du 16 février : Il y a environ un an, le prince de Bulgarie modifia sa politique dans un sens favorable à l'Autriche. Son ministre des Affaires étrangères soumit à Vienne une proposition ferme en vue d'une action connexe pour servir les intérêts de la Bulgarie et de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans, tant au point de vue économique que politique.

5. *Vienne, le 25 février.* Le prince Ferdinand de Bulgarie qui est toujours à Vienne y reste jusqu'au 27, où il célébrera son jour de naissance. Puis il se rendra à Osterstein, près de Gera, où aura lieu son mariage le 1er mars, si toutefois la maladie dont est atteint le prince de Reuss ne prend pas une tournure plus grave.

féromme judiciaire, tout s'arrangera[1]. Le séjour de Guillaume II à Corfou et l'arrivée d'une escadre turque achèvent de gagner Turcs et Grecs à l'influence austro-allemande. De fait, les espoirs du Sultan ne sont pas trompés.

Les négociations pour le renouvellement des agents-civils et des officiers traînant jusqu'au 14 mars, l'énergie de l'Angleterre s'use de jour en jour[2]. L'ambassadeur anglais, mal soutenu par son collègue de Russie, dupé par ses collègues d'Italie et de France, ouvertement combattu par ses collègues d'Autriche et d'Allemagne, commence à désespérer de la réforme judiciaire qui apparaît au gouvernement de Londres comme bien plus difficile qu'on ne l'avait cru, comme dangereuse peut-être.

Dans le *Discours du Trône* du 29 janvier, — deux jours après l'exposé de M. d'Aerenthal, — Londres affirmait son intention d'imposer, coûte que coûte, cette réforme; mais le 25 février, à la Chambre des Communes, sir Edward Grey semble l'abandonner pour une ancienne proposition de lord Lansdowne :

Lord Lansdowne avait fait la proposition de nommer un gouverneur turc. Si un gouverneur turc était nommé pour un nombre déterminé d'années, un homme dont la capacité et le caractère seraient reconnus par les puissances, qui ait les mains libres et une position sûre, je pense que la question macédonienne pourrait être résolue. Sous une administration régulière, toutes les réformes déjà existantes seraient confirmées et le pays serait pacifié et délivré des bandes.

1. *Berlin, 21 février.* L'Allemagne prétend avoir contribué pour une bonne part à dissiper l'acuité du différend austro-russe et à faire accepter les explications qui ont été échangées entre Vienne et Saint-Pétersbourg. L'attitude de la France est aussi considérée ici comme ayant été telle que toutes les puissances sans exception, et l'Autriche elle-même, pouvaient la souhaiter.

Toutefois, si la période aiguë du différend austro-russe est surmontée et si le concert européen persiste dans les Balkans, la question des réformes se heurte toujours à la même résistance de la part de la Turquie, qui sera difficilement surmontée. On ne croit pas que malgré l'impuissance de l'Europe, il faille attendre une entente spéciale entre la Russie et l'Angleterre pour l'Orient.

2. *Constantinople, le 22 février.* Se rendant à des avis amicaux, officieusement présentés, la Porte a décidé de répondre d'un ton plus conciliant à la dernière note des ambassadeurs relative aux agents de la réforme en Macédoine. Cette réponse est attendue d'un jour à l'autre. Ce changement de front de la Porte serait attribué à une indication faisant entrevoir que les puissances seraient disposées à se montrer plus coulantes sur le projet des réformes judiciaires.

Il n'est pas douteux que les bandes soient devenues le principal fléau de la Macédoine : plus efficacement que la réforme judiciaire, leur expulsion servirait la paix publique. Mais les hésitations de Londres ont peut-être une autre cause. Les réformes précédentes, gendarmerie et finances, ne s'attaquaient qu'au pouvoir civil du Sultan, aux vices de l'administration proprement turque. Avec les tribunaux, c'est au droit musulman, au pouvoir religieux du Khalife que l'on touche, et la résistance opiniâtre ne vient plus seulement de la Porte et des fonctionnaires : c'est le corps des *ulémas* qui s'inquiète; les gens de religion sont tout prêts à déchaîner le fanatisme des Croyants. L'Angleterre pouvait négliger la colère du Turc. Elle doit tenir grand compte des sentiments de l'islam, au moment où son empire des Indes, travaillé de révoltes, ne lui est garanti que par la fidélité de ses musulmans. De l'islam turc à l'islam hindou, l'intimité devient plus proche; aux relations panislamiques, dont Abd-ul-Hamid a toujours disposé, s'ajoute le chemin de fer de la Mecque, dont les rails vont atteindre Médine et mettre en contact permanent les pèlerins et marchands de l'Inde, venus par mer, avec les pèlerins de l'Occident voiturés par les wagons du Khalife...

Tout en restant désireux de la réforme judiciaire, les Anglais ne veulent plus en porter, seuls, la responsabilité devant l'islam; ils reviennent aux demandes de lord Lansdowne et les soumettent au concert européen :

Constantinople, 10 mars.

Sir Edward Grey a proposé à divers gouvernements la nomination, pour une durée de dix années et avec le consentement des puissances, d'un gouverneur-général de la Macédoine, soit chrétien, soit musulman.

La presse de Berlin et de Vienne et les journaux d'Abd-ul-Hamid[1] déclarent ce projet inacceptable. Paris se ralliera « à la majorité des puissances » et Pétersbourg se charge de répliquer à Londres par un contre-projet. La démarche de sir Edward Grey force du moins les ambassadeurs à obtenir enfin le renouvellement des agents-civils et des officiers :

1. Voir dans le *Pro Armenia* des 20 mars et 5 avril les citations.

Constantinople, *viâ* Sofia, 11 mars.

Le conseil des ministres a consenti finalement à envoyer au palais un rapport soumettant au Sultan la décision de la Porte relative aux pouvoirs des agents en Macédoine, conformément aux demandes réitérées des ambassadeurs. Un iradé conforme est attendu d'un moment à l'autre.

L'état de l'ambassadeur d'Angleterre, atteint depuis quelques jours d'une congestion pulmonaire, donne lieu à quelque inquétude.

Pour le malheur de la Macédoine, l'ambassadeur anglais, sir N. O'Conor, succombe (20 mars), et Pétersbourg est reconquise par Vienne à la théorie du « voisinage ». Dès le 25 février, on pouvait prévoir la réconciliation :

Constantinople, *viâ* Sofia, 25 février.

Le grand bruit fait autour des divers projets de jonctions de voies ferrées en Macédoine s'apaise. La Russie, croit-on, estimant qu'elle n'a pas grand intérêt à des lignes ferrées en Turquie d'Europe, porterait l'objectif des compensations qu'elle désire en Asie-Mineure et obligerait la Turquie à liquider le conflit de la frontière persane.

Il faut défendre les derniers restes du *statu quo*, empêcher la nomination d'un gouverneur autonome, qui transformerait l'anarchique Macédoine en un autre Liban tranquille et écarterait à tout jamais l'intervention austro-russe, — comme le gouverneur libanais a écarté l'intervention française ; Vienne et Pétersbourg reprennent leur entente sous la médiation de Berlin :

Berlin, 22 mars.

Le memorandum russe relatif au nouveau programme de réformes en Macédoine vient d'être renvoyé de Vienne à Saint-Pétersbourg. Le baron d'Aerenthal a approuvé les lignes générales des propositions russes, qui seront soumises aux grandes puissances après l'accord des deux gouvernements.

M. de Bülow fait le voyage de Vienne :

Vienne, le 1er avril.

Dans toutes les conversations de M. de Bülow avec l'empereur, avec le prince héritier et M. d'Aerenthal, la question de la Macédoine et le projet russe, qui paraît avantageusement prendre la place du projet de l'Angleterre, ont été l'objet d'un examen détaillé, et peut-être aussi qu'on a fixé les limites que l'action française au Maroc

ne devra pas dépasser pour garder l'approbation de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Vienne et Berlin ont aussi arrêté les propositions que, dans l'entrevue de Venise, Guillaume II portera à Victor-Emmanuel II de la part de la Triplice... Le projet austro-russe paraît enfin au grand jour : la Russie propose, au lieu d'un gouverneur autonome, de conserver l'inspecteur-général turc, qui ne pourrait être destitué sans l'approbation des puissances ; les commissaires financiers jouiraient, en ce qui concerne le contrôle général, des mêmes droits que les agents-civils ; les puissances appuieraient auprès de la Porte le projet de réforme judiciaire ; le contrôle de cette réforme serait exercé par la commission financière, dont les membres pourraient entrer au service turc. Adhésion immédiate de la Triplice, après l'entrevue de Venise :

Berlin, 6 avril.

Les cabinets de Vienne, Rome et Berlin sont disposés à appuyer le projet russe et le Sultan se rallierait aussi au principe qui en forme la base et qui veut voir respecter avant tout la souveraineté turque en Macédoine. Quant aux propositions anglaises, on reprendra peut-être quelques idées qui s'y trouvent émises, mais sans qu'elles puissent changer le sens du projet russe.

***

Un instant, tout est remis en question par les incidents de Tripolitaine ; on annonce la mobilisation de bateaux italiens (9-20 avril) : Rome croit-elle le moment venu d'ouvrir, elle aussi, sa pénétration économique? Berlin, — qui envoie M. de Bulow à Rome, — et Vienne se font acheter leur médiation par le Sultan :

Constantinople, 10 avril.

La société des *Chemins de fer d'Anatolie* a adressé à la Porte une demande pour la prolongation, sur une distance de six cents kilomètres, du chemin de fer de Bagdad, depuis le point terminus actuel de Boulgourlou jusqu'à Alep.

La Société des *Chemins de fer Orientaux*, qui est chargée du tracé du chemin de fer du Sandjak, envoie sur place vingt ingénieurs, sous la direction de son ingénieur en chef M. Fridrich.

M. Constans profite aussi de l'imbroglio tripolitain pour extorquer le règlement de son affaire d'Héraclée (15 avril-15 mai). Et de nouveau, M. de Marschall exige son pourboire : le Sultan, qui veut témoigner de sa rancune aux Russes et aux Anglais, donne la garantie d'intérêt nécessaire à la traversée du Taurus par le « Bagdad allemand ». Les notes officieuses de Berlin célèbrent cette victoire (23 mai) :

L'entreprise est aujourd'hui assurée. Des organes étrangers ont toujours cru que l'Allemagne avait besoin du concours financier d'autres puissances, et on en déduisait qu'elle pouvait accorder des concessions sur d'autres terrains afin de s'assurer l'aide des capitaux français et anglais; on avait même parlé du Maroc, où, en échange de concessions à la France, celle-ci lui garantirait l'achèvement de ce chemin de fer.

L'Allemagne permettra à des capitaux français, anglais et russes de participer à la construction de la ligne de Bagdad; mais elle s'attachera toujours à en conserver le contrôle. Cette œuvre de civilisation vient de faire un grand pas. Une fois que le tronçon du Taurus sera construit, c'est à peine s'il y aura des difficultés à surmonter pour l'achèvement complet.

Anglais et Russes ne cachent pas leur mécontentement; mais l'irritation est bien plus vive en Turquie, où les projets allemands, l'exploitation allemande, la tyrannie allemande ont lassé les fonctionnaires des provinces. Les menées italiennes en Tripolitaine sont bien connues des Jeunes-Turcs; le vali de Tripoli, Regeb-pacha, est un des leurs. Les études pour le chemin de fer du Sandjak inquiètent les musulmans. Les garanties exagérées qu'Abd-ul-Hamid consent au Bagdad allemand (tous comptes faits, plus de 20 000 francs au kilomètre) irritent surtout l'armée qui, depuis des mois, ne reçoit plus de solde et que la propagande jeune-turque travaille depuis trois ans déjà. La « trahison du Sultan » devient l'un des arguments les plus populaires en faveur de la révolution. Les officiers jeunes-turcs répètent à leurs troupes qu'Abd-ul-Hamid, consentant au chemin de fer du Sandjak, vend la Turquie d'Europe aux Autrichiens et que le Bagdad livre l'Anatolie aux Allemands.

D'autres accidents exaspèrent le patriotisme turc : les puissances retirent de Crète leurs troupes d'occupation; la Crète

ainsi va passer aux mains des Grecs, que l'on accuse de fomenter les troubles de Samos (24-26 mai). L'entrevue d'Édouard VII et de Nicolas II à Reval (10 juin) porte ces inquiétudes à leur comble, tant par les projets nouveaux de réformes arrêtées entre M. Isvolski et sir Ch. Hardinge que par les projets d'alliance turco-allemande annoncés en réponse [1] :

Berlin, 12 juin.

La *Gazette de Francfort* écrit au sujet de l'entrevue de Reval : « En Angleterre comme en Russie l'opinion est très répandue que derrière la Turquie il y a l'Allemagne. On espère, en abattant le Grand Turc, atteindre le prestige de cette rivale redoutée. Mais comme personne ne songe à déchaîner la guerre pour l'intégrité de la Turquie, pas plus que pour celle du Maroc, il ne reste que les moyens diplomatiques; il n'y a pas de doute que l'on ait pris dans l'entrevue de Reval des mesures en conséquence. Il serait bon qu'on n'y eût pas oublié qu'il faut aussi compter avec l'Autriche, qui a un rôle important à jouer dans toutes les affaires turques et qui ne songe pas à y renoncer.

Londres et Pétersbourg se mettent enfin d'accord. Note officieuse du *Foreign Office* (20 juin) :

Le gouvernement anglais possède la réponse de la Russie à sa dernière note. Le projet anglo-russe pour la pacification de la Macédoine, projet très détaillé, très précis, est virtuellement établi. Il combine les meilleures solutions extraites des projets antérieurs de la Russie et de l'Angleterre. Aussitôt qu'il aura été définitivement établi, la Russie et l'Angleterre s'efforceront d'obtenir l'adhésion des autres puissances. Rien ne justifie le bruit que la Russie et l'Angleterre auraient décidé de convoquer une Conférence européenne pour discuter les affaires de la Macédoine.

Mais le général prussien von der Goltz, ancien instructeur l'armée ottomane, arrive à Constantinople en « mission spéciale » : la Porte, sans attendre le projet anglo-russe, se déclare à bout de sacrifices en Macédoine :

1. *Constantinople, le 17 juin.* « Le Sultan et l'empereur d'Allemagne ont échangé ces temps derniers plusieurs lettres autographes. On annonce de bonne source que Guillaume II se rendra à Constantinople au mois de septembre. L'ambassadeur d'Allemagne vient de partir pour Berlin afin de conférer avec l'empereur à ce sujet. Dans les cercles diplomatiques, on croit que Guillaume II désirerait que la Turquie fasse partie de la Triple-Alliance. »

Constantinople, 30 juin.

Dans son instruction-circulaire, la Porte avise les ambassadeurs de déclarer à leurs cabinets respectifs que la prolongation qu'elle vient de consentir en Macédoine constitue une concession suffisante et qu'elle ne peut accepter d'autres propositions allant au delà de cette mesure.

En attendant le projet anglo-russe, les ambassadeurs financiers reviennent à leurs trafics de concessions :

Constantinople, *viâ* Sofia, 3 juillet.

L'ambassade de France a remis hier à la Porte une note appuyant une demande de la *Société de Jonction Salonique-Constantinople* pour la concession du tronçon ottoman de la ligne Danube-Adriatique. La Russie et l'Italie ont fait déjà la même démarche qui, pour la France, acquiert plus d'importance, puisque la société et les capitaux français tiennent la première place dans l'entreprise. Quant à la jonction turco-bulgare, l'entreprise de la construction serait demandée par M. Bartissol ou la Société des Batignolles.

***

Soudain les mutineries militaires qui, depuis six mois déjà, se répandaient en Anatolie, surtout dans les vilayets arméniens, gagnent la Macédoine. Les espions d'Abd-ul-Hamid sont exécutés (1-5 juillet). Les soldats, qui ont fini leur temps, exigent — surprenante nouveauté — d'être licencés. Chemsi-pacha, envoyé du Palais pour sévir, est tué (5-10 juillet).

La note anglaise est enfin prête : laissant la réforme judiciaire, c'est contre les bandes que Londres voudrait tourner le concert européen; une colonne mobile de dix à douze mille hommes serait organisée par la Porte et, sous le haut commandement d'Hilmi-pacha, nettoierait la Macédoine des brigands de toute religion.

Par ce temps de séditions militaires, réunir une armée de dix à douze mille hommes, c'est donner à la révolution son centre et son organe. Le Sultan et ses amis n'osent pourtant pas refuser; ils attendent, d'ailleurs, le projet russe, qui doit traiter spécialement des réformes financières et judiciaires. Mais à Pétersbourg on n'est pas pressé; sans l'aide autrichienne, M. Isvolski n'oserait se risquer; il cherche même le bras complaisant d'un autre ami :

Saint-Pétersbourg, 17 juillet.

Le *Slovo* a appris que le projet anglo-russe, concernant les réformes macédoniennes, ne sera officiellement adressé aux puissances qu'à la fin d'août, après l'entrevue de M. Isvolski, du baron d'Æhrental et de M. Tittoni à Carlsbad, où seront discutés les points les plus importants du projet.

La révolution, qui se généralise en Macédoine, tire d'embarras le ministre russe. Monastir et Salonique sont au pouvoir des insurgés (23 juillet). Abd-ul-Hamd doit rétablir la Constitution et renvoyer son grand-vizir Ferid-pacha, l'homme des Allemands :

Vienne, 24 juillet.

Le nouveau grand-vizir, Saïd-pacha, est plutôt favorable à la politique anglaise, tandis que son prédécesseur, inféodé à l'Allemagne, fut le grand promoteur du chemin de fer de Bagdad. Ferid-pacha, un Albanais, remplacé par Saïd, originaire d'Arménie, c'est encore un indice.

Constantinople, 24 juillet.

L'Empereur d'Allemagne a conféré l'ordre de l'Aigle-Noir à Ferid-pacha, l'ancien grand-vizir, et la croix de l'Aigle-Rouge à Zihni-pacha, ministre du commerce et des travaux publics. On déclare que ces décorations ont été conférées à l'occasion de la signature de la convention du chemin de fer de Bagdad.

La rapidité de ces changements, l'organisation admirable des comités jeunes-turcs, l'unanimité des fonctionnaires civils et militaires en Macédoine remplissent d'espoir les gouvernements occidentaux et déroutent d'abord M. d'Aerenthal; tous les journaux ottomans déclarent que le rôle de l'Autriche en Macédoine est terminé et les officiers turcs insultent leurs collègues qui se prêtent encore à l'étude du chemin de fer dans le Sandjak. Mais peut-être les cabinets occidentaux se font-ils quelques illusions sur la valeur réelle des forces jeunes-turques. Dans ce complot militaire, qu'ont poussé à la révolte le manque de solde, l'espionnage et les passe-droits, quelle part ont eu les politiques et quels politiques? se trouve-t-il en Turquie les dix hommes nécessaires au gouvernement et capables de réformer la Turquie par elle-même sans plus attendre les conseils ni l'aide des puissances? Car le problème reste intact : la révolution n'a changé que le gouvernement central; c'est par

l'administration provinciale qu'a toujours péché et que pèche toujours le régime turc. Les exemples du passé auraient dû mettre en garde la Triple-Entente et les Jeunes-Turcs eux-mêmes contre les enthousiasmes irréfléchis et contre les trahisons subtiles.

On ne saurait attendre des Jeunes-Turcs la solution immédiate et soudaine de ce problème macédonien qui, depuis dix ans, a causé tant de querelles et de souffrances. Après le généreux enthousiasme des premiers jours, les haines, qui reparaissent, s'envenimeront : si l'Europe voulait donner aux Jeunes-Turcs quelques chances de réussite, elle devrait soigneusement conserver en Macédoine ses moyens de contrôle et de pacification. Ainsi pensent tous les vrais amis de la Jeune-Turquie :

Aucun effort, — écrit le *Times* dès le 25 juillet, — ne devra être épargné au moment opportun pour faire sentir aux autorités turques que, quoi qu'il arrive en Turquie, la Macédoine ne peut demeurer dans la situation déplorable où on l'a trop longtemps laissée. La Turquie a le droit de demander qu'on la laisse travailler à sa régénération sans être troublée par des critiques ou par des intrusions de ceux qui l'entourent.

Mais tel n'est pas l'avis des puissances que le nouveau régime gêne en leurs ambitions :

Vienne, 26 juillet.

La note russe, qui faisait connaître au gouvernement austro-hongrois le programme fixé par la Russie pour les réformes en Macédoine à la suite de l'entente de Reval, a été remis au ministère des Affaires étrangères presque au moment même où arrivait de Constantinople la nouvelle du rétablissement de la Constitution de 1876 : il est tout naturel que la réponse autrichienne soit provisoirement retardée.

Rome, 29 juillet.

La *Tribuna* dit que la situation des Italiens en Tripolitaine a empiré depuis la récente démonstration navale : les autorités turques empêchent les Italiens de dépasser les murs de Tripoli, tandis que cinq étrangers, un Français et quatre Anglais, ont été autorisés à s'engager dans l'intérieur; le gouverneur Rejeb-pacha est ouvertement hostile à l'Italie; le mouvement jeune-turc actuel accentue cette hostilité en augmentant les espoirs du parti nationaliste.

Aussi quand Londres et Pétersbourg essaient de sauver l'œuvre réformatrice, on leur prête les pires intentions :

Saint-Pétersbourg, 8 août.

Le ministre des Affaires étrangères vient d'envoyer aux représentants de la Russie à Berlin, à Londres, à Paris, à Rome et à Vienne, le projet de réformes en Macédoine élaboré par lui, et entièrement accepté par le cabinet de Londres.

Péra, 13 août.

Aujourd'hui le comité *Union et Progrès* publie une intéressante proclamation mentionnant les rumeurs d'après lesquelles quelques puissances allaient s'ingérer dans les affaires intérieures du pays et le bruit rapporté par l'agence Havas que l'amiral Touchard et M. Isvolski avaient décidé que leurs gouvernements interviendraient, si la Turquie n'étouffait pas le mouvement anarchique en Macédoine.

Et l'on prête aux Jeunes-Turcs une hâte, qu'ils n'ont jamais eue, de se débarrasser des réformes et des instruments de paix civile :

Salonique, 3 août.

D'après des renseignements pris à la source autorisée, il est complètement inexact que les rapports soient tendus entre les officiers français chargés de réorganiser la police, et la population macédonienne. Des manifestations chaleureuses d'amitié sont faites journellement auprès du colonel français et des officiers, sans exception, par la population et les officiers ottomans.

Le comité *Union et Progrès* (*jeune-turc*) de Salonique nous adresse une dépêche pour démentir catégoriquement les nouvelles suivant lesquelles les agents-civils des réformes et les officiers de la gendarmerie macédonienne seraient l'objet d'attaques dans les régions d'Uskub et de Djoumia.

Voulant décider les autres, l'Autriche prend les devants et met ses officiers macédoniens en congé illimité (21 août). Les autres pressentent la trahison viennoise : la Macédoine va retomber dans la crise de 1903; une intervention deviendra légitime. C'est pour décider l'Italie à pareille manœuvre que M. d'Aerenthal appelle M. Tittoni à Salzbourg :

Francfort, le 7 septembre.

On mande de Constantinople à la *Gazette de Francfort* : « Le premier résultat de l'entrevue de Salzbourg est le rappel de tous les officiers de gendarmerie autrichiens et italiens. Il prend la forme

d'une mise en congé pour un temps illimité. Une partie des officiers autrichiens avait d'ailleurs déjà été mise en congé. »

La Russie a déjà cédé aux mêmes conseils :

Constantinople, 23 août.

Les officiers de gendarmerie russe en Macédoine qui sont actuellement absents de leur poste ont été l'objet d'une prolongation de congé, en vue de leur rappel ultérieur. Les trois officiers russes qui étaient demeurés à leur poste ont été rappelés. Suivant une statistique fournie par Hilmi-pacha aux agents civils, 112 bandes, composées au total de 1 279 hommes dont 707 étaient bulgares, avaient fait, jusqu'au 6 août dernier, leur soumission.

Vain espoir : les bandes font leur soumission; la Macédoine reste tranquille. Il faut essayer d'autre ruse. On annonce des troubles dans le Sandjak.

Vienne, le 14 septembre.

Déjà depuis quelque temps une certaine agitation était entretenue par les Arnautes et les Jeunes-Turcs à Plevlié, contre Suleyman-pacha qu'ils considéraient comme un ami de l'Autriche-Hongrie. Le ministre des Affaires étrangères à Vienne, informé de cette agitation, fit une démarche auprès du comité jeune-turc de Salonique, qui envoya une commission à Plevlié pour punir les meneurs. Mais Suleyman-pacha, ne se sentant pas en sûreté à Plevlié, résolut de résigner ses fonctions et de quitter la ville.

On parle d'envoyer à Plevlié un régiment autrichien et de « rétablir l'ordre ». Mais, renseignements pris, on doit avouer qu'il n'y a jamais eu d'autres troubles à Plevlié que l'expulsion par ses officiers d'un général, espion d'Abd-ul-Hamid...

M. d'Aerenthal en serait encore pour ses frais d'imagination si, comme par maladresse, le Sultan ne lui fournissait l'incident bulgare, l'enfantin refus d'inviter l'envoyé du vassal à la table du Suzerain. Aussitôt le prince Ferdinand arrive à Buda-Pest et les résultats apparaissent : l'indépendance de la Bulgarie proclamée permet aux « jeunes gens » d'annexer la Bosnie-Herzégovine. Depuis un mois, on travaillait par de fausses nouvelles à légitimer cette usurpation :

Vienne, 19 août.

Une nouvelle importante venant de Paris et reproduite par plusieurs journaux dit que le comité jeune-turc de Paris voudrait

qu'une des premières délibérations de la nouvelle Chambre des députés fût de demander l'intervention des puissances signataires du traité de Berlin pour qu'elles retirent à l'Autriche-Hongrie le mandat qu'elle a reçu de rétablir l'ordre en Bosnie et en Herzégovine. Ce mandat n'aurait plus de raison d'être si la Turquie, gouvernée constitutionnellement, rétablit elle-même l'ordre sur son territoire. Les provinces occupées par l'Autriche-Hongrie devraient alors rentrer sous la souveraineté effective du Sultan.

A ce nouveau pas de l'Autriche, une fois encore, la Russie semble prendre feu, et il est en Serbie des patriotes qui pensent que M. d'Aerenthal rencontrera sur son chemin la justice internationale... Je leur conseille de relire une note officieuse de la *Suddeutsche Reichscorrespondenz*, qui, pour être du 27 juillet, n'en reste pas moins d'actualité :

La Russie veut, par l'intermédiaire de l'Autriche, rester en contact avec les puissances continentales de l'Europe. C'est en cela que consiste l'importance de la démarche russe auprès du gouvernement autrichien, démarche qui ne peut que nous réjouir. Par suite des changements qui viennent de s'effectuer dans l'empire ottoman, il n'est guère possible de prévoir actuellement quels seront pour la Macédoine les résultats pratiques de la note remise à Vienne. Tous les projets de réformes conçus par les grandes puissances pour la Macédoine et en particulier les projets russo-anglais sont bâtis sur l'hypothèse que la Turquie ne pourra jamais par ses propres forces parvenir à modifier la situation présente. Les événements actuels viennent de démentir cette hypothèse; peut-être faudra-t-il même l'abandonner complètement.

Quand j'entends Berlin et Vienne conseiller l'abandon des réformes, je suis tout disposé à croire qu'après la Bosnie-Herzégovine, si les puissances occidentales veulent permettre à M. d'Aerenthal de prendre un jour le Sandjak, un autre jour la plaine de Kossovo, d'enfiler enfin la vallée du Vardar, — elles n'ont qu'à suivre ce conseil : On continuera de semer les embûches sur le chemin de la Jeune-Turquie ; une révolte albanaise ou des troubles macédoniens fourniront le couronnement de ce grand ouvrage, quand on aura accrédité « l'hypothèse que la Turquie peut, par ses seules forces, modifier la situation présente ».

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

POUR VAINCRE[1]

I. — *Meng Tzeu iue :*
« Ou weï wenn wang ki, eul tcheng jenn tche ie. »
[Mencius a dit :
« Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un eût réformé l'empire en se déformant lui-même. »]

II. — « Catherine, Catherine!... Lis-moi l'histoire de Brutus!... »
(ALFRED DE MUSSET.)

I

Devant une clôture de bambou très haute qui bordait le côté gauche du chemin, le *kourouma* s'arrêta net, et le *kouroumaya*, l'homme coureur, cheval et cocher tout ensemble, baissa les brancards légers jusqu'au sol.

Felze — le peintre Jean-François Felze, de l'Institut de France — mit pied à terre.

— *Yorisaka koshakou?*[2] — questionna-t-il, point trop sûr d'avoir été compris quand, tout à l'heure, avant de monter en voiture, il avait bredouillé, dans son japonais « petit nègre », l'adresse apprise par cœur : « Chez le marquis Yorisaka, en sa villa du coteau des Cigognes, près le grand temple d'O-Souwa, au-dessus de Nagasaki... »

1. *Published December first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved March third, nineteen hundred and five, by* CLAUDE FARRÈRE.

2. « Le marquis Yorisaka? »

Mais le kouroumaya se prosterna dans un salut d'extrême respect :

— *Sayo dégosaïmas !*[1] — affirma-t-il.

Et Felze, reconnaissant la conjugaison très polie, dont on n'use pas toujours avec les Barbares, se souvint de la vénération persistante que le Japon moderne garde à son aristocratie d'autrefois. Il n'y a plus de daïmio ; mais leurs fils, les princes, les marquis et les comtes, ont conservé, intact, le féodal prestige.

Cependant Jean-François Felze avait frappé à la porte de la villa. Une servante nipponne, bien attifée d'une robe à grosse ceinture, ouvrit, et tomba correctement à quatre pattes devant le visiteur.

— *Yorisaka koshakou foudjin?* — dit, cette fois, Felze, demandant, non plus le marquis, mais la marquise.

A quoi la servante répondit par une phrase fort longue, incompréhensible quant aux détails, mais dont le sens correspondait évidemment à la formule occidentale : « Madame reçoit ».

Jean-François Felze tendit sa carte, et suivit à travers le jardin la Japonaise trotte-menu.

Il était en pente raide, ce jardin ; et la maison apparaissait au plus haut d'un sentier qui serpentait parmi des rocs, des forêts, des torrents, des cascades et des cavernes ; tout cela, bien entendu, en miniature, car le paysage entier n'avait pas vingt mètres dans sa plus grande dimension. Les arbres étaient, par conséquent, de ces cèdres nains, hauts comme des épis, que le Japon seul sait racornir comme il faut, ou de minuscules cerisiers, fleuris d'ailleurs comme la saison l'exigeait, puisqu'on était au 15 avril ; les monts étaient des taupinières savamment grimées en sierras abruptes ; et les lacs, des bocaux à poissons rouges, sertis, pour la vraisemblance, de rives pittoresques, verdoyantes ou fleuries.

« J'ai des bottes de sept lieues », — pensa Felze, en promenant ses longues enjambées parmi toute cette province à la Petit Poucet.

Et, s'arrêtant soudain, pour mieux considérer les silhouettes

1. « Ainsi honorablement c'est. » — « Oui. »

baroques des tout petits rochers et des tout petits arbres, aperçus de haut en bas, en raccourci :

— Pas étonnant qu'avec des jardinets pareils, ces gens-là, si prodigieux par le dessin et par la couleur, aient toujours déraillé dans une perspective de pure fantaisie!...

La maison de bois, large et basse, appuyait sa véranda sur de simples troncs polis. Entre deux de ces colonnes rustiques, au sommet d'un petit perron, la porte s'ouvrait, et, dès le seuil, les nattes étalaient leur blancheur sans tache.

Felze, instruit des usages, entreprit d'ôter ses chaussures. Mais la servante, déjà reprosternée, front contre terre, l'en empêcha respectueusement.

— Ah bah! — murmura Felze, surpris. — On garde ses souliers, chez une marquise japonaise?

Vaguement déçu dans ses goûts d'exotisme, il se résigna à n'ôter que son chapeau, un feutre clair, à bords immenses, qui coiffait à la Van Dyck sa tête de vieil homme impénitent, sa tête enthousiaste, quoique grise, d'artiste véritable, devenu illustre, resté rapin.

Et Jean-François Felze, tête nue et pieds chaussés, pénétra dans le salon de la marquise Yorisaka.

Un boudoir de Parisienne, très élégant, très à la mode, et qui eût été banal à souhait, partout ailleurs qu'à trois mille lieues de la plaine Monceau. Rien n'y décelait le Japon. Les nattes elles-mêmes, les *tatami* nationaux, épais et moelleux plus qu'aucun tapis au monde, avaient cédé la place à des carpettes de haute laine. Les murs étaient vêtus de soieries pompadour, et les fenêtres, — des fenêtres à vitres de verre! — drapées de rideaux en damas. Des chaises, des fauteuils, une bergère, un sopha, remplaçaient les classiques carreaux de paille de riz ou de velours sombre. Un grand piano d'Érard encombrait tout un angle; et, face à la porte d'entrée, une glace Louis XV s'étonnait, sans nul doute, d'avoir à refléter des frimousses jaunes de mousmés, et non plus des minois de fillettes françaises.

Pour la troisième fois, la petite servante exécuta sa révérence à quatre pattes, et puis s'en fut, laissant Felze seul.

Felze avança de deux pas, regarda à droite, regarda à gauche, et, violemment, jura :

— Dieu de Dieu! C'est bien la peine d'être les fils d'Hok'säi et d'Outamaro, les petits fils du grand Sesshou, la race qui enfanta Nikkô et Kyôto, la race de génie qui peupla de palais et de temples la terre brute des Aïnos, en créant de toutes pièces une architecture, une sculpture, une peinture neuves!... C'est bien la peine d'avoir eu cette chance unique de vivre dix siècles dans l'isolement le plus splendide, hors de toutes les influences despotiques qui ont châtié notre originalité occidentale, libres du joug égyptien, libres du joug hellénique! C'est bien la peine d'avoir eu la Chine impénétrable comme rempart contre l'Europe, et K'oung Tzeu comme chien de garde contre Platon!... Oui, bien la peine!... pour finir au bout de la carrière, par trébucher dans les plagiats et les singeries, pour finir ici, dans cette cage faite exprès pour les pires perruches de Paris ou de Londres, voire de New-York ou de Chicago...

Il s'interrompit net : le souvenir du jardin traversé tout à l'heure lui passait par la tête. Il s'approcha d'une fenêtre, écarta le rideau.

Aperçu à travers la vitre, de loin et en contre-bas, le jardin, rapetissé jusqu'à l'invraisemblance, s'enfonçait entre ses murs de bambou, comme dans un puits. Felze écarquilla les yeux : ça n'avait pas l'air vrai, cette chose minuscule, séparée du monde extérieur, séparée du monde réel et vivant qui s'épanouissait alentour... Et c'était comme un simulacre, une ombre du Japon de jadis, proscrit par la volonté des Japonais d'à présent...

Tout de même, quand on regardait par-dessus les murs et par-dessus la campagne environnante, quand on descendait d'un coup d'œil la pente du coteau des Cigognes pour admirer toute la vue lointaine, toutes les collines magnifiquement parées de leurs camphriers verts et de leurs cerisiers fleuris, tous les temples au sommet des collines, tous les villages à leurs flancs, et la ville au bord du fiord, la ville brune et bleuâtre dont les maisons innombrables fuyaient le long du rivage jusqu'à l'horizon flou du dernier cap, oh! alors on ne trouvait plus que le Japon de jadis fût aboli, ni proscrit : — car la ville et les villages et les temples et les collines portaient ineffaçable la marque ancienne, et ressemblaient

toujours, ressemblaient à s'y méprendre, à quelque vieille estampe du temps des vieux Shogouns, à quelque kakémono ingénieux, où le pinceau d'un artiste des anciens âges aurait retracé les merveilles d'une capitale des Hôjô ou des Ashikaga.

Felze, silencieux, considéra longtemps le paysage, puis se retourna vers le boudoir. Le contraste heurtait brutalement les yeux. De part et d'autre de la vitre, c'étaient l'Extrême Asie encore vivace et l'Extrême Europe envahissante, face à face.

« Hum! — pensa Felze. — Ce ne sont peut-être pas les soldats de Liniéwitch, ni les vaisseaux de Rodjestvensky, qui menacent tout de bon, à cette heure, la civilisation japonaise... mais plutôt ceci : l'invasion pacifique... le péril blanc... »

Il allait faire du lieu commun à rebours. Une voix très menue, chantante et bizarre, mais douce, et qui parlait français sans aucun accent, l'interrompit :

— Oh! cher maître!... Comme je suis confuse de vous avoir fait attendre si longtemps!...

La marquise Yorisaka entrait, et tendait sa main à baiser.

II

Jean-François Felze se piquait d'être philosophe. Et peut-être l'était-il en vérité, autant du moins qu'un homme d'Occident peut l'être. Par exemple, c'était sans le moindre effort qu'il adoptait, au cours de ses promenades par le monde, les usages, les mœurs, voire les costumes des peuples qu'il visitait... Tout à l'heure, à la porte de la maison, il avait voulu se déchausser, selon la politesse nipponne. Mais à présent, dans ce salon français, où résonnaient des paroles françaises, l'exotisme, évidemment, n'était plus de mise...

Jean-François Felze s'inclina comme il l'eût fait à Paris et baisa la main qu'on lui offrait.

Puis, de ses yeux de peintre, prompts et perçants, il examina son hôtesse.

La marquise Yorisaka portait une robe de Doucet, de

Paquin ou de Worth. Et cela s'imposait aux regards d'abord; parce que cette robe, gracieuse, bien faite, seyante même, mais conçue, imaginée, inventée par un Européen, pour les Européennes, prenait autour d'une Japonaise frêle et fluette une importance et un volume extraordinaires, — à la façon d'un très large cadre de bois doré, autour d'une aquarelle grande comme la main. — Pour comble, la marquise Yorisaka était coiffée à l'inverse de la tradition : point de coques lustrées, ni de haut chignon piqué d'épingles d'or; mais des bandeaux ondulés et un catogan très lâche: — en sorte que la tête, découronnée du classique diadème couleur d'ébène, apparaissait minuscule et ronde, comme sont les têtes de poupées...

Jolie?... Felze, peintre amoureux de la beauté des femmes, se posa la question avec une sorte d'anxiété. Jolie, la marquise Yorisaka?... Un Occidental l'eût plutôt déclarée laide, à cause de ses yeux trop étroits et tirés vers les tempes au point de ressembler à deux longues fentes obliques; — à cause de son cou trop grêle, — à cause de l'étendue blanche et rose de ses joues trop grandes, fardées et poudrées au delà du possible. Mais, pour un homme du Nippon, la marquise Yorisaka devait être belle. Et n'importe où, en Europe, aussi bien qu'en Asie, on eût subi le charme étrange, à la fois dédaigneux et câlin, puéril et hiératique, qui se dégageait mystérieusement de ce petit être aux gestes lents, au front méditatif, à la moue mignarde, qu'on pouvait prendre alternativement pour une idole ou pour un bibelot.

« Lequel des deux? » pensa Felze.

Il avait baisé la menotte douce comme un joujou d'ivoire jaune. Et, refusant de s'asseoir le premier :

— Madame, — dit-il, — je vous supplie de ne point vous excuser... Je n'ai pas même attendu le temps d'admirer à mon aise votre salon et votre jardin...

La marquise Yorisaka leva la main, comme pour parer le compliment :

— Oh! cher maître!... vous raillez, vous raillez!... Nos pauvres jardins sont tellement ridicules, et nous le savons si bien!... Quant au salon, c'est à mon mari que va votre louange : c'est lui qui a meublé toute la villa, avant de m'y

faire venir... Car, vous le savez, nous ne sommes pas ici chez nous : notre *home* est à Tôkiô... Mais Tôkiô est si loin de Sasebo que les officiers de marine ne peuvent guère y aller en permission... Alors...

— Ah ! — dit Felze, — le marquis Yorisaka est en service à Sasebo ?

— Mais oui... Il ne vous l'a pas dit, hier ?... quand il est allé vous rendre visite, à bord de l'*Yseult* ?... Son cuirassé est en réparation dans l'arsenal... Du moins, je le crois... Car ce ne sont pas là des choses qu'on raconte aux femmes... Mais, à propos d'hier, je ne vous ai pas encore remercié, cher maître !... C'est vraiment trop aimable à vous d'avoir accepté de faire ce portrait... Nous sentions si bien l'inconvenance d'aller vous relancer jusque sur ce yacht où vous n'êtes pas tout à fait chez vous !... Mon mari osait à peine... Et quel portrait !... le portrait d'une petite personne comme moi, par un maître comme vous !... Je vais être abominablement fière ! Songez ! Vous n'avez sûrement jamais peint de Japonaise, n'est-ce pas ?... jamais jusqu'à présent ?... Alors je vais être la première femme de l'Empire qui aura son portrait signé de Jean-François Felze !...

Elle battit des mains, comme un bébé. Puis, soudain, grave :

— Surtout, je suis très joyeuse de penser que, grâce à vous, mon mari pourra, en quelque sorte, m'avoir auprès de lui, dans sa chambre d'officier, à bord de son navire... Un portrait, n'est-ce pas, c'est presque un double de soi-même... Ainsi, un double de moi va s'en aller là-bas, sur la mer, et peut-être même assister à des batailles, puisqu'on annonce que la flotte russe a passé samedi dernier devant Singapore...

— Eh ! — dit Felze. — Voilà donc un portrait qu'il va falloir traiter dans le style héroïque !... Mais je ne savais pas que le marquis Yorisaka dût retourner si vite sur le théâtre de la guerre... Et je comprends alors d'autant mieux son désir d'emporter avec lui, comme vous dites si bien, un double de vous...

La bouche menue, peinte d'un carmin foncé qui la rétrécissait encore, s'entr'ouvrit pour un léger rire assez inattendu, très japonais :

— Oh! je sais bien que c'est un désir un peu extraordinaire... Au Japon, la mode n'est pas d'avoir l'air amoureux de sa femme... Mais, le marquis et moi, nous avons vécu si longtemps en Europe que nous sommes devenus tout à fait Occidentaux...

— C'est vrai, — dit Felze, — je me souviens à merveille : le marquis a été attaché naval à Paris...

— Pendant quatre ans!... les quatre premières années de notre mariage... Nous ne sommes revenus qu'à la fin de l'avant-dernier automne... juste pour la déclaration de guerre... J'étais encore à Paris pour le Salon de 1903... et j'ai tellement admiré, à ce salon-là, votre « Aziyadé »!...

Felze salua, imperceptiblement railleur :

— C'est en regardant ce tableau-là que vous avez eu envie d'avoir votre portrait de ma main?

Le rire japonais reparut sur la petite bouche fardée, mais, cette fois, il s'acheva en une moue parisienne :

— Oh! cher maître!... vous vous moquez encore!... Naturellement, non, je ne voudrais pas ressembler à cette jolie sauvagesse que vous avez peinte dans son costume extraordinaire, et pleurant comme une folle, avec des yeux fixes qui regardent on ne sait où...

— Qui regardent vers une porte par où quelqu'un est parti...

— Ah?... Enfin, ce n'est pas un portrait!... Mais j'ai vu aussi vos portraits... celui de madame Mary Garden... celui de la duchesse de Versailles... et surtout celui de la belle Mrs. Hockley...

— Ah?... surtout celui-là?...

— Oui... Oh! je ne prévoyais naturellement pas, en ce temps-là, que je vous verrais un jour arriver à Nagasaki, sur le yacht de cette dame... Mais son portrait était tellement bien!... Je l'ai préféré à tous les autres... à cause de la merveilleuse robe... Vous vous rappelez, cher maître? une robe princesse, toute de velours noir, avec le haut du corsage en point d'Angleterre sur transparent de satin ivoire!... Tenez!... c'est en pensant à la robe de Mrs. Hockley que je me suis fait faire cette robe-ci et que je l'ai choisie pour poser...

Felze arqua les sourcils :

— Pour poser?... Vous voulez poser dans cette robe-ci?

— Mais oui?... Elle ne va pas ?

— Elle va le mieux du monde... Mais je me figurais que, pour un portrait d'intimité, vous ne choisiriez pas une toilette de ville... surtout lorsqu'il s'agit moins d'un vrai portrait que d'une pochade... Nous n'avons qu'une quinzaine de jours au plus, n'est-ce pas?... N'aimeriez-vous pas être peinte dans le délicieux costume de vos grand'mères, dans un de ces kimonos blasonnés à vos armes que toutes nos plus jolies Parisiennes commencent à vous emprunter aujourd'hui?...

Un regard singulier glissa par la fente mince des paupières quasi fermées :

— Oh! cher maître!... vous êtes trop indulgent pour nos vieilles modes... Mais... c'est très rare que je reprenne encore le costume de nos grand'mères, comme vous dites... très rare, oui!... Et alors... vous comprenez... cela ne plairait certainement pas à mon mari, d'avoir mon image habillée de ce costume qu'il connaît à peine et qu'il n'aime pas... Nous sommes tout à fait, tout à fait Occidentaux, le marquis et moi...

— Très bien! — consentit Felze, résigné.

Et, à part soi :

« Occidentaux, tant qu'elle voudra! Ça n'en sera pas moins ignoble, ce portrait mi-parti d'Europe et de Japon!... Ignoble, et, Dieu de Dieu, sinistre à peindre!... »

Cependant la marquise Yorisaka avait sonné. Et deux servantes, — en robes nipponnes, elles! — apportaient, sur un grand plateau, tout l'attirail d'un *tea* à l'anglaise : réchaud, théière et sucrier de vermeil, tasses à anses, soucoupes, petites serviettes, pot à crème...

— Vous prendrez un peu de *cake*?... ou une biscotte?... Il faut laisser l'infusion se faire... C'est du ceylan, bien entendu...

— Bien entendu, — répéta Felze, docile.

Il songeait au thé vert, léger, délicat, qu'on boit sans sucre ni lait dans les *tchaya* de village, en grignotant une tranche de ce gâteau qui ne durcit jamais, et qu'on nomme *kastéra*...

Il but cependant la drogue britannique, brune, épaisse, astringente, et mangea la pâtisserie viennoise.

— Et maintenant, — dit la marquise Yorisaka, — puisque

vous avez été assez aimable pour faire porter ici, dès hier, votre boîte à couleurs, votre chevalet et la toile, nous commencerons quand il vous plaira, cher maître. Voyons, voulez-vous que nous étudiions tout de suite la pose?... Ici, le jour est-il bon?...

Felze allait répondre. La porte, qui s'ouvrit tout à coup, ne lui en donna pas le temps.

— Oh! — s'écria la marquise, — j'oubliais de vous avertir... Cela ne vous contrarie pas de rencontrer, chez nous, notre meilleur ami, le commandant Fergan?... le commandant Fergan de la marine anglaise... un ami tout à fait intime... Il devait venir aujourd'hui prendre le thé, et, justement, voici mon mari qui l'amène...

III

— Mitsouko, voulez-vous présenter le commandant à monsieur Felze?

Le marquis Yorisaka, au seuil du salon, s'était effacé pour faire entrer son hôte. Et sa voix, un peu gutturale, mais nette et bien mesurée, semblait, malgré la courtoisie des mots, ordonner plutôt que prier.

Et la marquise Yorisaka inclina légèrement la tête, avant d'obéir :

— Cher maître, vous permettez? Le capitaine de vaisseau Herbert Fergan, aide de camp de Sa Majesté le Roi d'Angleterre... Commandant... Monsieur Jean-François Felze, de l'Institut de France... Mais asseyez-vous, je vous en supplie!

Elle se tourna vers son mari :

— *O-Sadao san*, avez-vous fait une agréable promenade?...

— Eh!... très agréable, je vous remercie.

Il s'était assis à côté de l'officier anglais.

— S'il vous plaît, Mitsouko, le thé, — dit-il.

Elle s'empressa.

Jean-François Felze regardait.

Dans le décor européen, la scène se marquait européenne. — Les deux hommes, l'Anglais et le Japonais, celui-ci dans son

uniforme noir à boutons d'or, calqué sur tous les uniformes de toutes les marines d'Occident, celui-là dans un vêtement civil d'après-midi, le même qu'il eût porté à Londres ou à Portsmouth, au thé de n'importe quelle lady... La jeune femme, adroite et prompte dans son rôle d'hôtesse, et se penchant avec grâce pour tendre une tasse pleine... En cet instant, Felze n'apercevait plus le visage asiatique, mais seulement la ligne du corps, presque pareil, sous la robe parisienne, au corps d'une Française ou d'une Espagnole très petite... Non, rien en vérité, ne décelait l'Asie, — pas même la face jaune et plate du marquis Yorisaka, quoiqu'elle fût bien visible, elle, et mise en valeur par l'éclairage cru des fenêtres vitrées; mais l'Europe encore avait retouché cette face japonaise, relevé en brosse les cheveux corrects, allongé les moustaches rudes, élargi le cou dans un faux col ample... Le marquis Yorisaka, ancien élève de l'École navale de France, et lieutenant de vaisseau dans la très moderne escadre qui venait de vaincre Makharoff et Whiteft, et qui s'apprêtait à combattre Rodjestvensky, s'était si bien efforcé de ressembler à ses professeurs d'hier, voire à ses adversaires d'aujourd'hui, que c'est à peine s'il différait, pour le regard curieux de Jean-François Felze, du capitaine de vaisseau anglais, assis auprès...

Et cet Anglais même, par son attitude courtoise et familière d'homme du monde en visite chez des amis, indiquait avec force que ce logis n'était réellement point une demeure exotique et bizarre, la demeure de deux êtres dans les veines de qui pas une goutte de sang aryen ne coulait; — mais, bien plutôt, la maison toute normale et banale d'un ménage de gens comme il s'en trouve des millions sur les trois continents de la terre, d'un ménage cosmopolite de gens civilisés, en qui le travail niveleur des siècles a effacé tout caractère de race, toute singularité d'origine et tout souvenir des mœurs provinciales ou nationales d'autrefois.

— Monsieur Felze, — avait dit tout d'abord le commandant Fergan, — j'ai eu l'honneur d'admirer plusieurs beaux tableaux de vous... car vous n'ignorez pas que vous êtes plus célèbre peut-être à Londres qu'à Paris... et, d'ailleurs, j'ai vécu longtemps en France, où j'étais attaché naval en même temps que le marquis... Mais permettez-moi, cependant, de

vous féliciter beaucoup du portrait charmant que votre escale à Nagasaki vous procure... Je crois, en vérité, qu'au point où nous en sommes de l'histoire du Japon, les dames japonaises sont aujourd'hui ce que le sexe féminin nous peut offrir de plus intéressant et de plus attrayant... et je vous envie, monsieur Felze, vous qui allez, avec votre merveilleux talent, fixer sur une toile le visage et le regard d'une de ces dames réellement supérieures à leurs sœurs aînées d'Europe ou d'Amérique... Ne protestez pas, madame!... ou vous allez me forcer de tout dire à monsieur Felze, et de lui faire surtout mon compliment à propos de sa plus grande chance : celle d'avoir pour modèle, non pas telle ou telle de vos compatriotes les plus séduisantes, mais vous-même, la plus séduisante de toutes...

Il souriait, atténuant d'un air de plaisanterie sa louange trop directe. C'était un homme irréprochablement poli et correct, et qui portait manifeste en toute sa personne sa qualité d'aide de camp d'un roi. Il avait cette élégance nette et masculine des Anglais de bonne race, et sa lèvre rasée, et son front droit, et ses yeux vifs, et le sourire un peu ironique de sa bouche, le classaient dans une autre catégorie que celle des buveurs d'ale et des mangeurs de bœuf cru. L'École anglaise a peint de ces portraits de baronnets et de lords, fils des gentilhommes britanniques du XVIIIe siècle rivaux de nos comtes ou de nos ducs français.

Les officiers de la marine britannique sont beaucoup moins âgés que les nôtres. Celui-là, malgré son grade et l'importance probable de sa mission au Japon, semblait absolument jeune, Le marquis Yorisaka, simple lieutenant de vaisseau, l'était à peine davantage. Felze, instinctivement, les compara l'un à l'autre, et songea que peut-être la marquise Yorisaka les avait comparés aussi...

— Mitsouko, — interrogeait le marquis, — monsieur Felze est-il content de votre toilette?... Comment poserez-vous?

Felze se souvint à propos que le marquis Yorisaka n'aimait point les vieilles modes japonaises :

— Je suis très content, — affirma-t-il, résigné, mais ironique, — très content!... Et j'espère réussir un portrait qui ne ressemblera pas aux toiles ordinaires... Quant à la pose, n'en parlons pas encore : j'ai l'habitude, même quand il s'agit d'un

travail aussi hâté que celui-là, de croquer d'abord mon modèle sous toutes ses faces et dans toutes ses attitudes. J'obtiens ainsi douze ou quinze esquisses qui me sont en quelque sorte un répertoire vivant où je trouve tout naturellement la pose la plus juste et la meilleure... Ne vous inquiétez donc pas de votre peintre, madame : asseyez-vous, causez, levez-vous, marchez, et ne prenez pas garde au gribouilleur d'album, qui, de temps en temps, donnera un coup de crayon en vous regardant.

Il avait ouvert un cahier de gros papier, et, tout en parlant, dessinait déjà sur son genou.

— Mitsouko, — fit observer le marquis Yorisaka en souriant, — voilà une façon de poser qui vous plaira...

Felze s'était interrompu, le crayon levé :

— « Mitsouko »? — questionna-t-il. — Excusez un ignorant qui ne sait pas trois mots de Japonais... « Mitsouko », est-ce votre prénom, madame?

Elle eut presque l'air de demander pardon :

— Oui!... un prénom un peu bizarre, n'est-ce pas?

— Pas plus bizarre qu'un autre!... Un joli prénom, et surtout bien féminin : Mitsouko... cela sonne doux...

Le commandant Fergan approuva :

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur Felze. Mitsouko... Mitsou... Le son est très doux et la signification plus douce encore... parce que *mitsou*, en japonais, veut dire « rayon de miel... »

Le marquis Yorisaka reposait sur le plateau sa tasse vide :

— Oui, — dit-il, — « rayon de miel... » ou encore, quand on l'écrit par un autre caractère chinois, « mystère »...

Jean-François Felze leva les yeux vers son hôte. Le marquis Yorisaka souriait très aimablement, et il n'y avait certes pas la moindre arrière-pensée sous ce sourire...

— Moi, — ajouta-t-il tout de suite, — je m'appelle Sadao, ce qui ne veut rien dire du tout.

Felze songea :

« Sadao... Mais sa femme l'appelle *O-Sadao san*, « Monseigneur Sadao », tandis que lui-même lui renvoie des « Mitsouko » tout court... Cela signifie peut-être quelque chose... »

Il ne put s'empêcher d'en faire, négligemment, la remarque :

— « Sadao »?... Je croyais avoir entendu, tout à l'heure, que la marquise Yorisaka vous nommait d'un nom plus long?...

Un petit rire précéda la réponse :

— Ah! oui!... vous avez entendu : *O-Sadao san*... C'est une simple forme de politesse que toute bonne Japonaise emploie, d'instinct, en s'adressant à son mari. On dit cela sans y penser... Vieux restes des vieilles mœurs!... Nous n'étions pas jadis une nation très féministe. Au temps de l'ancien Japon, — avant le Grand Changement de 1868, — nos compagnes étaient presque des esclaves... Leur bouche s'en souvient encore, vous le voyez, leur bouche seulement...

Il rit encore, et, très galamment, baisa la main de sa femme. Felze observa toutefois la raideur un peu maladroite du geste. « O-Sadao san » ne devait pas baiser ainsi quotidiennement la main de Mitsouko...

Ayant remarqué peut-être le coup d'œil trop perspicace de son hôte, le marquis Yorisaka, soudain prolixe, insista :

— La vie s'est tellement transformée chez nous, depuis quarante ans!... Certes les livres vous ont expliqué, à vous Européens, cette transformation, mais les livres expliquent tout et ne montrent rien... Vous représentez-vous, cher maître, ce qu'était l'existence de l'épouse d'un daïmio, au temps de mon grand-père? La malheureuse végétait prisonnière au fond du château féodal... prisonnière, et, qui pis est, servante de ses propres serviteurs, messieurs les samouraïs, dont le moindre aurait rougi d'humilier ses deux sabres devant un miroir[1]... Vous diriez, en France : « devant une quenouille... » Songez-y : le *Bushido*, notre antique code d'honneur, plaçait la femme plus bas que terre, et l'homme, plus haut que ciel. Dans le château-prison qu'elle habitait, l'épouse d'un daïmio pouvait méditer à loisir sur cet axiome incontesté. Le prince, absent tout le jour, daignait à peine entrer parfois, à la nuit close, dans la chambre conjugale. Et la princesse esclave, sans cesse délaissée, s'occupait uniquement d'obéir à la mère de son époux, laquelle ne manquait jamais d'abuser de l'autorité que les rites chinois avaient établie sans appel et sans limites... Voilà le sort auquel

1. « Le miroir est l'âme de la femme, comme le sabre est l'âme du guerrier. » — Proverbe nippon.

eût été condamnée, quarante ans plus tôt, la femme du daïmio Yorisaka Sadao... le sort auquel échappe, aujourd'hui, la femme d'un simple officier de marine, qui ne regrette pas, lui non plus, les temps barbares!... Il est plus confortable de se réjouir en compagnie d'hôtes doctes et indulgents, fût-ce dans une bicoque comme celle-ci, que de végéter solitaire et ignorant dans quelque manoir des Tosa ou des Choshoû. (Il jetait avec dédain les vieux noms illustres.) Et il est aussi plus honorable de servir à bord d'un cuirassé de Sa Majesté l'Empereur que de mener par la campagne quelque bande pillarde de guerriers bandits, à la solde du Shôgoun, ou d'un tyrannique chef de clan...

S'interrompant, il prit sur la table à thé une boîte de cigarettes turques, et la tendit ouverte aux deux Européens :

— C'est d'ailleurs à vous, messieurs, que nous devons tout ce progrès dont nous bénéficions chaque jour... Nous saurons ne jamais l'oublier... Et nous n'oublierons pas, non plus, combien vous avez mis de patience et de bonne grâce dans votre rôle d'éducateurs. L'élève était certes bien arriéré, et son intelligence, ankylosée par tant de siècles de routine, n'acceptait qu'à grand'peine l'enseignement occidental. Vos leçons ont cependant porté leurs fruits. Et peut-être un jour viendra-t-il que le nouveau Japon, véritablement civilisé, fera enfin honneur à ses maîtres...

Il s'était approché de la marquise Yorisaka, et lui présentait la boîte turque, à elle aussi. Elle parut hésiter une seconde, puis, très vite, saisit une cigarette, et l'alluma elle-même, sans qu'il eût songé à lui offrir du feu. Il achevait sa tirade, appuyant sur Jean-François Felze un regard vif, dont l'éclat fut soudain voilé par le battement des paupières jaunes.

— Déjà, tout imparfaits que nous soyons encore, votre extrême bienveillance applaudit à nos succès sur les armées russes... Vous nous avez, du premier coup, rendus capables de lutter avantageusement pour notre indépendance.

Il conclut, saluant un peu plus bas que n'eût fait un Occidental :

— Qui dit Russe, dit Asiatique. Et nous, Japonais, prétendons devenir bientôt des Européens. Notre victoire vous appartient donc, autant qu'à nous-mêmes, puisqu'elle est une victoire

de l'Europe contre l'Asie. Acceptez-en l'hommage, et souffrez que nous soyons très humblement reconnaissants...

IV

— Monsieur Felze, — avait proposé le commandant Herbert Fergan, au moment où le peintre, sa première séance achevée, prenait congé des Yorisaka; — vous rentrez, sans doute, à bord du yacht américain? Je vais de ce côté... S'il vous plaît que nous fassions route de conserve...

Et ils étaient sortis ensemble. Maintenant ils s'en allaient à pied, côte à côte.

La route serpentait à flanc de coteau. Devant eux, au bas de la pente, les maisons campagnardes du faubourg groupaient leurs toits couleur de feuille morte. A main gauche, les jardins d'O-Souwa cachaient le grand temple sous la verdure profonde de leurs sapins et de leurs cèdres, sous la neige mauve et rose de leurs pêchers et de leurs cerisiers en robes de printemps, tandis qu'à main droite, au delà du fiord bleu, moiré par la brise, au delà des montagnes touffues de l'autre rivage, le soleil couchant, rouge comme il rayonne sur les étendards de l'Empire, descendait à pas lents vers l'horizon occidental.

— Il nous faut marcher un peu, — avait dit Fergan; — car nous ne trouverons point de kouroumas avant d'être arrivés aux rues qui mènent vers l'escalier du temple...

— Tant mieux! — avait répliqué Felze. — Il fait bon marcher par ce beau soir d'avril...

Une odeur de géranium flottait sur le chemin.

— Eh bien! — questionna tout à coup l'officier anglais. — Vous avez vu le ménage d'un marquis japonais et de sa femme... Spectacle assez rare pour les yeux d'un *baka tödjin*, d'une brute d'étranger, comme tous deux nous sommes!... Assez rare, oui, et assez curieux aussi!... Quelle est votre impression, monsieur Felze?

Felze sourit :

— Mon impression est excellente!... Le marquis japonais est un homme des plus courtois, même à l'égard des *baka*

tôdjin, si j'en juge par ses propos d'aujourd'hui... et sa femme est une jolie femme...

Une satisfaction brilla dans les yeux de l'Anglais :

— Oui, n'est-ce pas? — dit-il. — Elle est tout à fait une jolie femme... tellement mieux, en vérité, que les trois quarts de ses compatriotes!... Et si jeune, si fraîche!... On ne se rend pas compte, à cause de cette peinture rose et blanche qui est exigée par la mode : il faut avoir la couleur des femmes d'Europe!... Et c'est dommage, parce que, dessous, la peau n'est pas plus jaune qu'un ivoire neuf... Elle a vingt-quatre ans à peine, la marquise Yorisaka!

— Vous la connaissez à merveille, — observa Felze, un peu railleur.

— Oui... c'est-à-dire... je connais assez intimement le marquis. (La face rasée avait rougi.) Assez intimement... Nous avons fait campagne ensemble... Car, vous savez, sans doute? ma mission dans ce pays m'oblige à suivre la guerre, et je suis embarqué en spectateur sur le même cuirassé que le marquis Yorisaka...

— Ah bah! — fit Jean-François Felze, étonné; — sur un cuirassé japonais?... Le gouvernement du Mikado autorise?...

— Oh! à titre réellement exceptionnel... Je suis envoyé par notre roi, en mission spéciale et officieuse... car ce n'est même pas officiel... L'Angleterre et le Japon sont alliés, et voilà pourquoi... Je suis enchanté, d'ailleurs : vous concevez qu'il n'y a rien de plus intéressant que cette guerre. J'étais devant Port-Arthur, le 10 août, et j'ai assisté à toute la bataille, précisément dans la tourelle du marquis... C'est pourquoi, comme je vous disais, nous sommes à présent intimes... compagnons d'armes, frères... les deux doigts de la main...

Il riait maintenant, d'un rire malicieux et cordial. Il continua, sur un ton de confidence :

— Même, ce fin renard de Sadao san... car il est juste le contraire d'un imbécile, Yorisaka Sadao!... Oui!... il voulait me faire bavarder... Les Japonais, sur mer, valent sûrement mieux que les Russes... mais ce n'est pas encore la perfection... Et ils auraient à apprendre en fréquentant une marine telle que la nôtre... Notre ami Sadao san voulait donc apprendre

en fréquentant... en fréquentant votre serviteur... Il n'a pas appris... du moins, pas grand'chose... Vous vous rappelez votre proverbe français : « A Normand, Normand et demi »? Eh bien! un Japonais vaut un Normand; mais j'ai joué le Normand et demi. Il le fallait! Correctement, je ne puis que rester neutre. Nous sommes en paix avec la Russie... Ah! voici des kouroumas!

Deux coureurs arrivaient, traînant au pas leurs voiturettes vides. A la vue des Européens, ils se précipitèrent.

— Au quai de la Douane, n'est-ce pas, monsieur Felze? — demandait le commandant Fergan.

— Non! — dit le peintre, — non!... Je ne rentre pas à bord de l'*Yseult*... c'est-à-dire, pas tout de suite... J'ai dessein, ce soir, de dîner seul, à la japonaise, dans une auberge...

L'Anglais leva un doigt :

— Oh! oh! monsieur Felze! une auberge et un dîner à la japonaise! On peut trouver tout cela du côté du Yoshivara, vous savez!

Jean-François Felze sourit, et montra ses cheveux gris :

— Vous n'avez donc pas regardé cette neige-là, cher monsieur?

— Quelle neige? Vous êtes un jeune homme, monsieur Felze! Pour vous donner vos quarante ans, il faut se rappeler votre gloire!

— Mes quarante ans! Ils sont cinquante, hélas!... Et je n'avoue pas le surplus...

— Ne l'avouez pas : je vous ferais l'injure de n'en rien croire!... Mais, décidément, vous n'allez pas au port. Je vous quitte donc. Auparavant, puis-je vous être utile? Voulez-vous que je traduise vos ordres au kouroumaya?

— Bien volontiers! Vous êtes mille fois aimable. Je voudrais dîner comme je vous ai dit, d'abord, et ensuite....

— Ensuite?...

— Ensuite, être conduit dans un quartier qui s'appelle Diou Djen Dji.

— *All right*!...

Quelques phrases japonaises suivirent, ponctuées par les « Hé!... » approbatifs du coureur.

— Voilà qui est fait. Votre homme ne se trompera pas,

soyez tranquille. Vous dînerez dans une tchaya de la rue Manzai machi... Et de là vous serez conduit à votre quartier de Diou Djen Dji, qui perche à mi-hauteur de la colline des grands cimetières... Et que vous disais-je? Il faut traverser un bout de Yoshivara pour parvenir là-haut... En pays japonais, on n'y échappe pas, monsieur Felze... Au revoir!... et que les jolies *oïran*, derrière leurs grillages de bambou, vous soient plaisantes!...

V

L'escalier, usé, moussu, branlant, grimpait tout droit au flanc de la colline, entre deux petits murs japonais, interrompus çà et là par des maisonnettes de bois, toutes obscures et silencieuses. Et le quartier endormi, avec ses jardinets déserts et ses chaumières muettes, semblait une avant-garde de l'immense ville des morts, du cimetière touffu et confus dont les tombes innombrables descendent en rangs serrés de tous les sommets d'alentour, et cernent, et pressent, et assiègent la ville moins vaste des vivants.

Jean-François Felze, au sommet de l'escalier, s'orienta.

Il avait laissé son kourouma au-dessous des marches : nulle voie carrossable n'accède à Diou Djen Dji. Et maintenant, seul parmi les sentiers de la montagne, il hésitait sur le bon chemin.

— Trois lanternes, — murmura-t-il, — trois lanternes violettes à la porte d'une maison basse...

Rien de semblable n'était visible. Mais un raidillon prolongeait l'escalier, et zigzaguait dans l'ombre vers une sorte de plateau, d'où la vue devait plonger à l'aise dans toutes les venelles en contre-bas : Felze se résigna à gravir le raidillon.

La nuit était limpide, mais noire. Un croissant de lune rougeâtre venait de disparaître derrière les montagnes de l'ouest. Au loin, le gong d'un temple battait faiblement.

— Trois lanternes violettes... — répéta Jean-François Felze.

Il s'arrêta pour faire sonner sa montre. Le dîner n'avait pas été bien long, dans la tchaya de Manzaï machi. Mais Felze n'avait pas résisté ensuite au plaisir d'une longue flânerie dans

Nagasaki illuminé, scintillant, bourdonnant, festoyant, parmi la cohue des piétons baguenaudeurs, des mousmés babillardes. et des kouroumas galopant à la queue leu leu... Et maintenant il était tard : la montre tinta dix coups.

— Diable! — murmura Felze. — L'heure est avancée, pour une visite de cérémonie...

Il regardait le faubourg, éparpillé sous ses pieds, et, plus bas que le faubourg, la ville tassée au bord du golfe. Tout à coup, il s'exclama : les trois lanternes violettes étaient là tout près, juste en bas de ce raidillon qu'il venait d'escalader non sans peine. Elles émergeaient, à l'instant même, d'un bouquet d'arbres qui les avait d'abord cachées...

Felze redescendit le raidillon, et contourna le bouquet d'arbres. La maison basse se profila sur le ciel étoilé. Elle était purement japonaise et de vulgaire bois brun, sans ornement. Mais, sous le porche, une poutre rapportée faisait fronton: et ce fronton, sculpté, creusé, découpé, fouillé à jour, et doré comme un lambris de pagode, contrastait violemment avec la simplicité absolue des charpentes nipponnes où il s'encastrait. Les trois lanternes aussi, les trois lanternes violettes, juraient d'étrange manière, au milieu de la façade nette et nue qu'elles éclairaient : c'étaient trois monstrueux masques de papier huilé, trois masques dont le ricanement épouvantait comme la grimace d'un squelette, et dont la couleur semblait d'une chair en décomposition.

Jean-François Felze considéra les trois lanternes cadavériques et le fronton, pareil à un lingot ciselé. Puis il frappa. et la porte s'ouvrit.

VI

Un domestique de très haute taille, vêtu de soie bleue, chaussé de soie noire, apparut sur le seuil et toisa le visiteur.

— Tcheou Pé-i? — prononça Felze.

Et il tendit au domestique une longue bande de papier rouge, toute couverte de caractères noirs.

Le domestique salua à la chinoise, la tête inclinée bas, les poings réunis et secoués au-dessus du front. Puis, respectueusement, il prit le papier tendu et referma la porte.

Felze, laissé dehors, sourit :

« L'étiquette n'a pas changé », — songea-t-il.

Et il attendit patiemment.

A l'intérieur, un gong résonna. Des pas coururent. Une natte qu'on traînait sur le sol crissa. Et, de nouveau, ce fut le silence. Mais la porte ne se rouvrit pas, — pas encore. Cinq minutes s'égouttèrent.

Il faisait assez froid. Le printemps n'était pas vieux de quatre semaines : Felze s'en souvint en sentant la bise s'insinuer sous son manteau.

« L'étiquette n'a pas changé, — se répéta-t-il. — Mais, par une nuit féconde en rhumes, bronchites et pleurésies, il n'en est pas moins dur de geler si longtemps sous le porche, durant que l'hôte, soucieux des bienséances, prépare, comme il le doit, la réception... En vérité, la fraîcheur ambiante me pousse à juger qu'en l'occurrence Tcheou Pé-i me fait un peu trop d'honneur... »

A la fin. pourtant, la porte se rouvrit.

Jean-François Felze avança de deux pas, et salua, comme le domestique l'avait salué tout à l'heure, à la chinoise. Le maître de la maison, debout devant lui, saluait pareillement.

C'était un homme gigantesque, somptueusement vêtu d'une robe de satin brodé, et coiffé d'une toque à boule de corail rouge uni, marque de la plus haute classe des mandarins chinois. Deux serviteurs le soutenaient sous les aisselles, car il était vieux d'au moins soixante-dix ans, et son corps énorme pesait trop lourd pour sa vigueur de vieillard; en outre, son rang et ses titres l'avaient, dès l'âge où l'on devient lettré, condamné aux chevaux et aux palanquins, — si bien qu'il n'avait peut-être jamais fait une promenade à pied depuis un demi-siècle.

Car Tcheou Pé-i, aucien ambassadeur et ancien vice-roi, précepteur émérite des fils de la première concubine impériale, membre du Conseil Suprême *Nei-ko*, membre du Conseil Souverain *Kioun-Ke-Tchou*, était l'un des douze grands dignitaires de la cour chinoise. Et Jean-François Felze, qui jadis l'avait connu, et s'était lié avec lui d'une amitié fort étroite, n'avait pas reçu sans étonnement, le matin même, l'invitation par laquelle Tcheou Pé-i le priait à venir « dans

une très misérable demeure, boire comme autrefois, et avec indulgence, une coupe de mauvais vin chaud... » Tcheou Pé-i hors de Pékin? la chose était extravagante!

C'était bien Tcheou Pé-i, cependant : Felze, du premier regard, reconnaissait l'étrange figure aux joues concaves, la bouche sans lèvres, la maigre barbe couleur d'étain, et, surtout, les yeux : — des yeux sans forme et sans nuance, des yeux noyés au fond de la bouffissure des paupières, des yeux presque invisibles, mais d'où jaillissaient deux lueurs si aiguës qu'on ne pouvait plus les oublier après avoir été une fois traversé par elles...

Tcheou Pé-i, ayant salué, s'appuya sur les épaules de ses deux serviteurs, et fit quatre pas en avant, afin de sortir tout à fait de la maison, au-devant du visiteur. Alors; saluant de nouveau, et montrant le côté gauche de la porte, il parla selon les rites :

— Daignez entrer le premier.

— Comment oserais-je? — répondit Felze.

Et il salua plus bas. Car il avait autrefois étudié « le Livre des Cérémonies et des Démonstrations extérieures », qui sont, a dit Koung-fou-Tzeu, « la parure des sentiments du cœur »: — étude indispensable, certes, à qui désire l'amitié réelle d'un lettré chinois.

Tcheou Pé-i, ayant entendu la réponse correcte, sourit de contentement et salua pour la troisième fois :

— Daignez entrer le premier, — répéta-t-il.

Et Felze répéta :

— Comment oserais-je?

Après quoi, sur une dernière instance, il entra comme on l'y conviait.

Au fond de l'antichambre, quatre degrés conduisaient à la la première salle. Tcheou Pé-i obliqua vers l'est, et désigna le côté ouest au visiteur, comme l'exige la courtoisie :

— Daignez — dit-il — passer honorablement.

— Comment oserais-je? — répliqua Felze.

Et, cette fois, il ajouta :

— N'êtes-vous pas mon frère aîné, très sage et très vieux?

Tcheou Pé-i protesta :

— Vous m'élevez trop haut!

Mais Felze se récria, comme il devait :

— Non, assurément! Comment une telle chose serait-elle possible? Et quant à la vieillesse, j'ai partout entendu dire que votre âge glorieux touche à la soixante-treizième année, tandis que moi, votre tout petit frère, je n'ai guère vécu, très vainement, que cinquante-deux ans.

Tcheou Pé-i frappa les ornements de sa ceinture :

— Voici — dit-il — une tablette de jade qui est neuve. Et jadis j'avais une tablette d'albâtre, qui était vieille. Or le philosophe de la principauté de Lou [1], parlant un jour à Tzeu-Kong, expliqua pourquoi le jade est estimé, tandis que l'albâtre ne l'est point. N'est-il donc pas certain que cette tablette neuve est précieuse, et que la vieille tablette était vile? Je vous compare justement à la tablette de jade, et je me compare moi-même à la tablette d'albâtre.

— Je ne suis pas digne! — affirma Felze.

Mais, après qu'il eût refusé à trois reprises, il prit le côté ouest, et monta les degrés, « honorablement ».

La première salle — vide et nue, selon le goût nippon — fut traversée dans sa longueur. Au bout, un rideau opaque masquait la deuxième salle.

Tcheou Pé-i saisit le bord du rideau dans sa main droite, et le souleva :

— Marchez très lentement [2], — dit-il.

— Je marcherai très vite, — répliqua Felze.

Mais, ayant franchi le seuil, il ne fit qu'un pas, et s'arrêta.

La seconde salle, merveilleusement tapissée, meublée, décorée, selon le goût chinois, n'offrait point de sol où poser le pied : car tous les tatami disparaissaient sous un amas splendide de velours, de brocarts, de crêpes, de moires, de draps d'argent et de draps d'or. Et la salle entière n'était proprement qu'un divan, qu'un lit de repos, immense et princier.

Les quatre murs étaient vêtus de satin jaune, et tout brodés, du plafond au plancher, de longues sentences philosophiques écrites verticalement en caractères noirs. Des solives neuf

1. Koung-fou-Tzeu (Confucius), né dans le pays de Lou.

2. Marcher lentement n'est permis qu'aux grands personnages; marcher vite est considéré comme une marque de respect.

lanternes violettes pendaient, versant une clarté de vitrail. A l'angle nord, un Bouddha de bronze, plus grand qu'un homme, souriait parmi des bâtons de parfum, au-dessus d'un éblouissant cercueil constellé de métaux précieux et de pierreries. Trois guéridons — d'ébène, d'ivoire et de laque rouge — portaient un brûle-encens, un vase à vin chaud et un prodigieux tigre de faïence antique. Et, au centre des soieries qui jonchaient la terre, un socle d'argent ciselé, posé sur un plateau de nacre. élevait une lampe à opium, dont la flamme, voilée par des papillons et des mouches d'émail vert, scintillait comme une émeraude. Les pipes, les aiguilles, les fourneaux, les boîtes de corne et de porcelaine, étaient rangés alentour. Et l'odeur de la drogue sacrée régnait partout, souveraine.

Tcheou Pé-i étendit le bras :

— Daignez — dit-il — choisir la place où votre natte [1] sera déroulée.

— Toutes les places sont trop flatteuses, — répondit Felze.

Deux jeunes garçons, à genoux près de la lampe à opium, placèrent aussitôt, l'une sur l'autre, trois nattes plus fines qu'un tissu de lin. Et Felze fit le geste d'en ôter une, pour protester contre cet excès d'honneur. Mais Tcheou Pé-i se hâta de l'en empêcher.

Les deux jeunes garçons placèrent alors, parallèlement aux nattes du visiteur, les nattes du maître de la maison. Puis à celles-ci et à celles-là ils ajoutèrent, du côté du plateau de nacre, plusieurs petits oreillers de cuir gonflés. Après quoi, ils reculèrent, toujours à genoux, et tinrent chacun dans la main gauche une pipe et dans la main droite une aiguille, respectueusement.

Mais, avant de prendre place sur les nattes, Tcheou Pé-i fit un signe, et un autre serviteur, — celui-ci d'un rang plus noble, ainsi qu'en témoignait sa toque à boule de turquoise [2], prit sur le guéridon d'ivoire le vase à vin chaud, et emplit une coupe.

1. Même dans une salle jonchée de tapis, les rites exigent que l'on offre à l'hôte, pour s'asseoir ou se coucher, une ou plusieurs nattes.

2. Mandarin de troisième classe. — Il y a neuf classes de mandarins dans l'Empire : Tcheou Pé-i, ministre d'État, a pour aides de camp des officiers civils et militaires du rang de préfet ou de colonel.

— Daignez boire, — dit Tcheou Pé-i.

La coupe était de jade. Non point de jade vert, — *iaó*, — mais de jade blanc et diaphane, — *iu*, — du jade que les rites réservent aux princes, aux vice-rois et aux ministres.

— Je boirai, — dit Felze, — dans la coupe de bois sans ornement.

Il but toutefois dans la coupe de jade, après que le maître de la maison eût insisté trois fois. Et, Tcheou Pé-i ayant bu lui-même, tous deux se couchèrent en face l'un de l'autre, le plateau de nacre entre leurs visages.

Maintenant le cérémonial était accompli. Tcheou Pé-i parla :

— Fenn Ta-Jenn[1], — dit-il — tout à l'heure, quand votre carte illustre m'a été présentée, mon cœur a battu d'une grande joie. Il y a trente ans que je vous ai rencontré pour la première fois, dans cette École de Rome que j'avais voulu visiter, moi, voyageur très humble, curieux de voir, dans votre Europe magnifique, autre chose que des soldats et des machines de guerre. Il y a quinze ans que je vous ai rencontré pour la seconde fois, dans cette ville de Pékin que vous honoriez d'une longue halte, au cours du docte pèlerinage que votre sagesse vous avait conseillé d'entreprendre dans tous les pays où vivent des hommes. Et la première rencontre m'avait révélé un adolescent courtois, savant et penseur comme rarement sont les vieillards ; et la seconde, un philosophe digne d'être égalé aux maîtres des âges antiques. Quinze ans ont encore passé ; je vous revois. Et je me réjouis, sachant que je vais goûter, en votre compagnie, le bonheur indicible que goûtait Tseng-Si, le tout petit disciple, lorsque, sa cithare vibrant sous ses doigts, il accompagnait d'une harmonie timide les préceptes du grand Koung-Tzeu.

1. La langue chinoise n'a point de son qui équivaille au son du nom français « Felze », ni, par conséquent, de caractère qui permette de figurer ce nom en écriture. Tcheou Pé-i, ayant à tracer au pinceau le nom de son ami, se voit donc forcé de recourir à quelque caractère de prononciation analogue. Le meilleur est celui qui se prononce « Fenn » : Tcheou Pé-i, écrivant « Fenn », prononce naturellement comme il écrit. — Ta-Jenn est un appellatif honorifique qui doit se donner à tous les fonctionnaires de premier et de second rang, et, généralement, à tous les grands personnages. La signification textuelle est : « homme considérable ».

Il parlait un français assez correct, mais sa voix sourde et rauque hésitait longuement après chaque phrase, parce qu'il pensait en chinois, et traduisait, au fur et à mesure, ses discours. Il poursuivit :

— J'écoute donc, et j'attends vos paroles comme le laboureur attend la récolte du blé au premier mois de l'été, et la récolte du millet glutineux au premier mois de l'automne. Toutefois fumons d'abord tous deux, afin que l'opium dissipe les nuages de notre intelligence, purifie notre jugement, rende plus musicale notre oreille, et nous supprime la sensation tyrannique de la chaleur et du froid, source de beaucoup d'erreurs grossières... Je sais que les hommes de ce pays, dans un esprit de singulier despotisme, ont proscrit l'opium par des lois sévères. Mais cette maison, quoique très modeste, n'obéit à aucune loi. Fumons donc. La pipe que voici est faite de bois d'aigle, — *ki-nam* : — sa vertu adoucissante la rend précieuse aux fumeurs de votre noble Occident, plus nerveux que ne le sont les fils de l'obscure Nation Centrale[1].

Silencieux, Jean-François Felze accepta la pipe que lui présentait l'un des jeunes garçons agenouillés. Et, de toute la force de ses poumons, il aspira la fumée grise, tandis que l'enfant maintenait au-dessus de la lampe le petit cylindre brun collé au trou du fourneau. L'opium grésilla, fondit, s'évapora. Et Felze, ayant d'un seul trait épuisé toute la pipée, appuya aux nattes ses deux épaules, pour mieux dilater sa poitrine, et garder plus longtemps, mêlées à ses fibres, les volutes de la drogue philosophique et bienveillante.

Mais, au bout d'une minute, et pendant que Tcheou Pé-i fumait à son tour, Felze, comme il en était prié, parla :

— Pé-i Ta-Jenn[2], — dit-il, — votre bouche trop indulgente a prononcé des mots harmonieux et conformes à la

1. *Tchoung Kouo*, — Empire du Milieu, Empire Central, Chine. — Le nom « Chine » est incompréhensible aux Chinois.

2. *Tcheou* est le nom de famille; *Pé-i*, le prénom, que les Chinois, comme les Japonais, placent après le nom. Un Chinois de qualité a toujours deux prénoms, l'un familier, l'autre officiel. C'est de ce dernier qu'on doit user dans la conversation, l'autre étant exclusivement réservé aux parents très proches et aux supérieurs hiérarchiques. — Tcheou Pé-i ayant plus de soixante-dix ans, l'auteur s'est refusé, par convenance, à écrire dans ce livre, le prénom familier d'un homme de cet âge.

raison. Il est raisonnable, en effet, d'attribuer la folie aux jeunes gens, et le bon sens aux hommes âgés, même s'ils ont vécu, comme moi, en vain. Cependant je me souviens des époques que vous venez de rappeler; je me souviens de l'École de Rome, et de votre ville de Pékin, célèbre entre toutes les villes. Et voici que je m'aperçois de ma folie actuelle, de ma folie d'homme âgé, pire assurément que n'était ma folie d'homme jeune, pire que n'était ma folie d'enfant.

Il s'interrompit pour fumer une deuxième pipe, que lui présentait le serviteur agenouillé.

— Pé-i Ta-Jenn, — reprit-il, — à Rome, j'étais un écolier stupide, mais j'étudiais avec respect la tradition des anciens maîtres. A Pékin, j'étais un voyageur inintelligent; mais je m'efforçais d'ouvrir mes yeux au spectacle du Ciel, de la Terre, et des Dix Mille Choses créées. Maintenant, je n'étudie plus, mes yeux ne savent plus voir, et je vis comme vivent le loup et le lièvre, en abandonnant la direction de mes pas au hasard et aux passions impudiques. Les lettrés et les fonctionnaires de ma nation ont eu le tort de me décerner beaucoup de récompenses et beaucoup d'honneurs. Pour quelques tableaux peints grossièrement et sans art, ces hommes dépourvus de jugement m'ont désigné à l'attention du peuple et à l'admiration des ignorants. Ma tête était faible. Le vin chaud de la fausse gloire l'a enivrée...Et c'est alors que sont venus s'offrir à moi tous les plaisirs impurs et toutes les voluptés dégradantes. Je n'ai pas su les repousser, et je suis leur esclave. Par respect pour la maison très chaste de mon hôte, je n'en dirai pas plus long. Qu'il me soit seulement permis de comparer le modeste vaisseau de mon ancien voyage à la jonque heureuse d'un pêcheur ou d'un marchand, contents l'un et l'autre d'affronter la mer dans l'espoir des richesses à acquérir, et le somptueux navire qui me ramène aujourd'hui dans l'Empire du Milieu à quelqu'un de ces bateaux ornés, dentelés et dorés que l'on voit sur la rivière du Kouang-Tong, et à l'intérieur desquels les débauchés finissent par s'avilir.

— Il m'est absolument impossible, — prononça Tcheou Pé-i, — d'approuver votre sévérité envers vous-même.

Il fit un signe, et le serviteur agenouillé près de lui remplaça la pipe de bois d'aigle par une pipe d'écaille brune.

— Il m'est impossible, — répéta Tcheou Pé-i, — d'approuver votre sévérité, parce que nul homme n'est exempt de fautes. et que seuls les hommes très vertueux ont le courage de s'accuser sans restriction. En outre, votre prudence est conforme aux rites : car il est écrit dans le *Li Ki* : « Ce qui doit être dit dans les appartements ne doit pas être dit hors des appartements[1]. » Et le lettré qui observe la bienséance dans ses propos est incapable de l'offenser dans ses actes.

Il fuma la pipe d'écaille brune, et rejeta par les narines une fumée plus opaque et d'un parfum plus fort.

Felze hochait la tête :

— Mon frère aîné, très sage et très vieux, n'a pas plongé dans le marais fangeux où se débat avec déshonneur son tout petit frère. Mon frère aîné n'a pas vu par ses yeux et il ignore.

— Je n'ignore pas, — dit Tcheou Pé-i.

Felze se souleva sur le coude droit pour examiner son hôte. Les yeux chinois, à peine visibles au fond de la bouffissure des paupières, scintillaient d'une lueur ironique et pénétrante.

— Je n'ignore rien, — dit Tcheou Pé-i. — Car je suis ici par l'ordre auguste du Fils du Ciel. Et moi, son sujet infime, je dois, dans ce royaume d'une civilisation imparfaite, tout regarder, tout connaître, et faire de tout un rapport exact. Je sais donc, ayant accompli ma tâche sans discernement, mais avec zèle, que vous êtes entré hier matin dans Nagasaki, sur un navire blanc, à trois cheminées de cuivre. Je sais que vous voyagez depuis longtemps sur ce navire blanc, agréable à voir. Je sais que ce navire porte la bannière fleurie[2] de la nation américaine, et qu'il appartient à une femme. Je n'ignore rien.

Felze rougit légèrement, posa sa joue sur un des oreillers de cuir, et considéra la lampe à opium. Les deux enfants agenouillés cuisaient en hâte et malaxaient contre le fourneau

1. « Les appartements », c'est-à-dire le gynécée. — Un Chinois de bonne éducation ne parle jamais de femmes, si ce n'est d'une manière abstraite, — par exemple, en citant une maxime philosophique. — Tcheou Pé-i félicite son hôte d'avoir su lui faire comprendre à mots couverts, et sans détails inutiles, que les femmes avaient joué, et jouaient encore, un rôle exagéré dans sa vie.

2. La bannière fleurie — *hoa-ki*, — est le sobriquet que les Chinois donnent au pavillon américain, à cause de son bariolage.

des pipes les grosses gouttes couleur de poix, que la flamme peu à peu nuançait d'or et d'ambre.

— Daignez fumer, — conseilla Tcheou Pé-i.

Cependant d'autres serviteurs étaient entrés, muets, portant une théière de simple terre brune, et deux admirables bols d'ancienne porcelaine rose.

— Ce thé, — dit Tcheou Pé-i, — est celui qu'à mon départ de Pékin l'Auguste Élévation [1] m'ordonna d'accepter.

C'était une eau très limpide, à peine teintée de vert, où flottaient de toutes petites feuilles, étroites et longues. Un arome s'en exhalait, fort et frais comme celui d'une fleur épanouie...

Tcheou Pé-i avait bu.

— Le thé impérial — dit-il — doit être battu dans l'eau d'une source rocheuse, après que cette eau a bouilli sur un feu vif. Il convient d'employer une théière pareille aux théières des laboureurs, afin d'imiter les empereurs de l'antiquité, qui battirent le thé dans l'eau des sources rocheuses, avant de connaître l'art de l'émail.

Il avait fermé les yeux. Et sa face de parchemin jaune semblait maintenant impassible, indifférente et presque endormie.

Toutefois le jeune garçon agenouillé près de lui, obéissant à quelque geste imperceptible, remplaça la pipe d'écaille par une pipe d'argent ciselé...

La fumerie s'emplissait lentement d'une brume odorante. Déjà les objets épars n'avaient plus de contours nets, et les étoffes des murs et du sol brillaient de couleurs atténuées. Seules les neuf lanternes violettes du plafond versaient toujours la même clarté, parce que les vapeurs d'opium sont lourdes, et flottent au ras du sol, sans jamais s'élever...

Felze fumait pour la quatrième fois la pipe d'argent ciselé... pour la quatrième fois, ou pour la cinquième?... Il n'était pas très sûr... Et combien de fois, auparavant, la pipe d'écaille

1. *Hoang-Chan*, — l'Auguste Élévation, — *Hoang-Ti*, — l'Auguste Souverain, — et *Tien-Tzeu*, — le Fils du Ciel, — sont les trois appellations actuellement en usage parmi les Chinois pour désigner leur empereur.

brune?... Et combien, la pipe de bois d'aigle?... Il ne se souvenait plus du tout. Un vertige léger s'insinuait en lui... Jadis, à Pékin, puis à Paris, il avait usé assez régulièrement de la drogue... Ses meilleurs tableaux dataient d'alors... Mais, quand approche la cinquantaine, un homme, même robuste, doit opter entre l'opium et l'amour. Felze n'avait pas opté pour l'opium...

Et voici que l'opium délaissé prenait discrètement sa revanche. Oh! ce n'était pas l'ivresse, au sens grossier que les buveurs d'alcool donnent à ce mot. C'était une sensation confuse des moelles et des muscles, ceux-ci amoindris et comme dissous, celles-là fourmillant d'une vie accrue, multipliée. Felze, immobile et les yeux clos, ne percevait plus le poids de son corps creusant les nattes. Et des pensées rapides sillonnaient sa cervelle, tandis que plusieurs des voiles qui emmaillotent l'intelligence humaine se déchiraient autour de lui...

La voix lente et rauque de Tcheou Pé-i, rompit tout à coup le silence :

— Fenn Ta-Jenn, les rites interdisent au visiteur d'interroger l'hôte. Et votre sage courtoisie a respecté les rites. Mais l'hôte doit en échange ouvrir au visiteur, après la porte du logis, la porte de l'âme... Ce ne sont que les femmes qu'il convient d'écouter sans leur répondre. Fenn Ta-Jenn, quand votre carte illustre m'a été présentée, mon cœur a battu d'une grande joie. Et cette joie n'était pas seulement l'égoïste plaisir de revoir, après quinze ans, mon frère vénéré; mais davantage l'espoir de lui être humblement utile, dans ce royaume qu'une folie coupable perturbe et qui offre aux yeux du philosophe un spectacle déconcertant et douloureux.

Felze éleva lentement sa main gauche, et regarda, entre ses doigts écartés, l'une des neuf lanternes violettes.

— Pé-i Ta-Jenn, — dit-il, — je ne saurais pas vous remercier jusqu'où je devrais. Mais en vérité votre lumière éclairera merveilleusement mes ténèbres. Cette nuit-ci n'est encore que ma seconde nuit japonaise. Et pourtant le Japon m'a déjà montré force choses que je n'ai pas su comprendre, et que vous m'expliquerez, si votre perspicacité daigne s'employer pour moi.

La bouche sans lèvres de Tcheou Pé-i s'étira dans un demi-sourire :

— Le Japon — dit-il — vous a déjà montré un homme qui oublie la piété filiale, et une femme qui néglige la modestie féminine.

Felze, étonné, scruta des yeux son hôte.

— Le Japon — continuait Tcheou Pé-i — vous a montré un foyer d'où l'esprit des ancêtres est exclu; un toit sous lequel dix mille nouveautés déraisonnables ont pris la place de la tradition, et compromettent l'avenir harmonieux de la famille et de la race.

— Vous savez donc — questionna Felze — que, cet après-midi, j'étais chez le marquis Yorisaka Sadao?

— Je n'ignore rien, — dit Tcheou Pé-i.

Il leva, lui aussi, sa main vers les lanternes du plafond. Et des rayons violets jouèrent sur ses ongles démesurément longs.

— Je n'ignore rien : ne vous ai-je pas dit que j'étais en ce lieu pour obéir à l'ordre impérial de l'Auguste Élévation?

Il expliqua :

— Dans la maison de Yorisaka Sadao, vous avez trouvé, assis du côté de l'ouest[1], un étranger de la Nation des Hommes à cheveux rouges[2]. Cet étranger a été envoyé ici par son prince, lequel avait souci de connaître par quelles armes et par quelle stratégie le petit royaume du Soleil Levant s'efforce de vaincre l'immense Empire des Oros[3]. Mystère peu intéressant, d'ailleurs, et qu'un sage de l'antiquité ne se fût point attardé à éclaircir. Mieux inspirée par le Ciel, l'Auguste Élévation m'a envoyé, moi, son sujet, pour examiner à quel point ces armes et cette stratégie nouvelles, sont susceptibles de déformer une civilisation qui, jusqu'ici, s'était réglée d'après les préceptes philosophiques de la Nation Centrale. C'est à cet examen que s'appliquent mes efforts maladroits. Pour suppléer à mon insuffisance, il m'est nécessaire d'accumuler des renseignements très nombreux. Beaucoup d'espions fidèles me

1. L'ouest est le point cardinal réservé aux visiteurs qu'on veut honorer.

2. « Hommes à cheveux rouges », — *Huong mao jenn,* — surnom que les Chinois donnent aux Anglais.

3. Russes.

servent d'yeux et d'oreilles, et usent infatigablement leurs cœurs pour m'aider dans ma tâche. En sorte que tous les secrets de cette ville et de ce royaume viennent se dévoiler ici, sur cette natte. Et c'est ainsi que je n'ignore rien.

Felze appuya sa joue sur l'oreiller de cuir :

— Pé-i Ta-Jenn, — dit-il, — vos paroles enferment un sens caché. En quoi Yorisaka Sadao manque-t-il à la piété filiale?

Les yeux scintillants se fermèrent encore, et la voix rauque prononça solennellement :

— Il est écrit dans le *Ta Hio*[1] : « L'homme doit d'abord scruter la nature des choses, — puis développer ses connaissances, — puis perfectionner sa volonté, — puis régler les mouvements de son cœur, — puis se corriger exactement, — puis établir l'ordre dans sa famille. — Alors la principauté est bien gouvernée, — alors l'Empire jouit de la paix. » Tseng Tzeu, commentant ces huit propositions, nous enseigna qu'elles ne peuvent être séparées. Si bien que l'homme, sa famille, sa principauté et l'Empire ne sont qu'un. La piété filiale s'étend à tous les ancêtres, à toute la communauté, à toute la patrie. Yorisaka Sadao, reniant le souvenir de ses ancêtres, et compromettant ainsi sa patrie, manque à la piété filiale.

L'enfant agenouillé près de Felze tendait une pipe toute prête. Felze prit en main le lourd tuyau d'écaille sombre, et appuya ses lèvres contre le bout d'ivoire bruni. L'opium bouillonna au-dessus de la lampe, et la fumée grise roula sur les nattes en nuages pesants.

Alors Felze, la drogue audacieuse toute mêlée à son être, osa objecter au philosophe :

— Pé-i Ta-Jenn, quand l'invasion des barbares menace l'Empire, ne convient-il pas, avant même d'observer les rites, de repousser l'invasion? Certes le trésor des anciens préceptes est inestimable. Mais l'Empire n'est-il pas le vase qui enferme ce trésor? Si l'Empire est subjugué, si le vase fracassé croule en miettes, le trésor des anciens préceptes ne sera-t-il pas dispersé à jamais?... La piété filiale s'étend à tous les ancêtres, à toute la communauté, à toute la patrie. Yorisaka Sadao

1. *Ta Hio*, — la Grande Étude, — le premier des quatre livres classiques.

manque-t-il véritablement à la pitié filiale, s'il renie, — peut-être en apparence ! — le souvenir de ses ancêtres, et s'il modifie les règles de sa communauté dans le dessein supérieur de sauver l'indépendance de sa patrie ?

Tcheou Pé-i fumait en silence.

Jean-François Felze acheva :

— Pé-i Ta-Jenn, quand la nécessité contraint un mari à s'écarter de la voie droite, sa femme néglige-t-elle véritablement la modestie féminine, si elle prend, elle aussi, le sentier détourné, afin de marcher dans les traces de celui qu'elle a promis de suivre, pas à pas, jusqu'à la mort ?

Tcheou Pé-i repoussa la pipe d'argent ciselé. Mais ce fut seulement pour tendre l'index vers une pipe de bambou noir à bout de jade. Et il continua de se taire.

Jean-François Felze alors souleva des nattes ses deux épaules et s'accouda, face à son hôte :

— Pé-i Ta-Jenn, — dit-il soudain, — j'ai fumé ce soir plus de pipes que je n'ai pu compter. Et peut-être l'opium a-t-il haussé mon faible esprit jusqu'à l'intelligence de beaucoup de choses qui, dans la vie quotidienne, me sont indéchiffrables... Oui, j'ai vu aujourd'hui un foyer d'où l'esprit de tradition est exclu. Mais n'est-il pas écrit qu'on jugera les hommes d'après leurs intentions plutôt que d'après leurs actes ? Celui qui se diminue, qui se déshonore même, pour honorer et pour exalter l'Empire, ne doit-il pas être absous ?

La pipe de bambou noir était prête : Tcheou Pé-i l'aspira d'une longue haleine, et s'enveloppa d'une épaisse nuée violemment odorante.

Puis, avec gravité :

— Il est préférable — dit-il — de ne point juger les hommes : nous ne condamnerons ni n'acquitterons le marquis Yorisaka Sadao ; nous n'acquitterons ni ne condamnerons la marquise Yorisaka Mitsouko. Mais le philosophe Meng Tzeu, répondant, un jour, aux questions de Wang Tchang, déclara n'avoir jamais entendu dire que quelqu'un eût réformé les autres en se déformant lui-même ; et moins encore, que quelqu'un eût réformé l'Empire en se déshonorant lui-même.

— Estimez-vous donc — dit Felze — que l'effort des Japo-

nais soit vain, et que le Soleil Levant doive inévitablement succomber dans sa lutte contre les Oros ?

— Je n'en sais rien, — dit Tcheou Pé-i, — et cela n'a d'ailleurs aucune importance. (Il eut un rire bizarre et sonore.) Aucune importance. Nous reparlerons à loisir de cette bagatelle, quand sera venue l'heure.

L'enfant agenouillé près de Felze collait un cylindre d'opium sur le fourneau de la pipe de bambou.

— Daignez fumer, — conclut Tcheou Pé-i. — Ce bambou noir fut blanc jadis. Et la drogue seule l'a coloré comme vous le voyez, après mille et dix mille fumeries. Nul bois d'aigle, nul ivoire, nulle écaille, nul métal précieux, n'approche de ce bambou...

Ils fumèrent l'un et l'autre très longtemps.

Au-dessus du brouillard d'opium, plus opaque d'heure en heure, les neuf lanternes violettes brillaient maintenant comme des étoiles dans une nuit de novembre. Et le grésillement des gouttelettes brunes, évaporées par la flamme de la lampe, rendait mieux perceptible l'absolu silence.

Le froid qui précède l'aube s'abattait déjà sur la campagne, quand un coq lointain chanta.

Felze, alors, rêva tout haut :

— En vérité, en vérité, tout le monde réel est enclos entre ces murs de satin jaune. Au dehors, il n'y a qu'un peu d'illusion floue. Et je ne crois plus à l'existence improbable d'un yacht blanc à cheminée de cuivre, à bord duquel vivrait une femme qui aurait fait de moi son jouet...

CLAUDE FARRÈRE

(A suivre.)

LETTRES A TRÉBUTIEN

AVANT-PROPOS

On n'ignore plus aujourd'hui que, vingt-cinq années durant, — de 1832 environ à 1857, — Barbey d'Aurevilly a entretenu avec son ami Trébutien une correspondance dont l'intérêt littéraire est considérable. Un certain nombre de ces lettres ont été déjà publiées, ici et là. Quelques écrivains et quelques érudits, ayant eu communication du recueil manuscrit ou d'une partie du recueil, y ont fait également des emprunts plus ou moins étendus [1]. Mais, comme la copie de ces lettres remplit cinq gros volumes in-4°, la grande majorité en est encore inédite [2], et nous voudrions, en publiant quelques-unes d'entre elles, faire sentir l'importance de l'ensemble [3].

Barbey d'Aurevilly la connaissait bien. Il n'ignorait pas, en écrivant chaque semaine huit et dix pages à son ami, qu'il s'élevait à lui-même un monument, et lorsqu'il revit en 1856 le monceau de ses missives, il put déjà se promettre hardiment la gloire, « appuyé là-dessus ». Peut-être même étaient-elles, ces lettres à Trébutien, cette conversation hebdomadaire, l'œuvre préférée de ce grand

1. Citons, entre autres, Charles Buet (*Barbey d'Aurevilly, Impressions et Souvenirs*), M. Eugène Grelé (*Barbey d'Aurevilly*, 2 vol.), M. Jacques Boulenger (*les Dandys*).

2. Le premier tome de cette correspondance ne tardera plus guère à paraître (Blaizot, éditeur).

3. Nous ne donnons plus loin que de l'inédit. A peine nous a-t-il paru nécessaire de maintenir, dans ces lettres, en général assez longues, quelques courts passages, qui se trouvent incidemment cités dans les ouvrages ci-dessus : nous les plaçons entre crochets. — La présente publication a été fort obligeamment autorisée par mademoiselle Louise Read, exécutrice testamentaire de Barbey d'Aurevilly.

causeur, le plus étonnant que la France ait eu depuis Rivarol, si l'on en croit M. Paul Bourget. Il y tient avec fidélité, patience et abondance le journal de sa vie, complétant ainsi les *Memoranda* trop courts. Tout y passe, plaisir et littérature, travail et folies, byronisme et dandysme. Il s'y raconte, il y peint les autres, il y juge leurs actes ou leur art. Barbey d'Aurevilly a tenu la gageure de composer pendant un quart de siècle, à lui tout seul et à intervalles fixes, une revue critique, psychologique, historique, au pied levé, sur le mode familier. Son recueil est éclatant.

C'est le style, d'abord, dont l'opulence étonne : l'historien du dandysme met à sa pensée des vêtements fastueux. Barbey verse comme à pleins seaux l'esprit, l'imagination et le sentiment. Nulle monotonie, nulle langueur. Les changements de tons sont continuels. Ainsi, dans les lettres que le « gandin » ou le « gant jaune » écrivait à vingt-quatre ans, fleurissent la rhétorique et le romantisme du jeune âge; les années qui viennent effacent cela. C'est que le style suit l'homme, et que Barbey ne cherche pas à dissimuler ses évolutions. Ses croyances, par exemple, se sont modifiées : d'abord indifférent avec délices, le fils de chouan retrouve vers 1846 un catholicisme de ligueur. En politique, à peu d'opinions près, il est successivement tout ce qu'on a pu être, et si ses instincts aristocratiques comme son goût de l'autorité finissent assez vite par prédominer, encore est-il partisan d'Henri V en 1850, et bonapartiste ou impérialiste en 1851. Ses jugements sur les hommes et sur les choses, où la passion éclate, sont donc à la fois absolus et mobiles, riches d'émotion et de couleur. C'est violent et sincère, c'est puissant, changeant et contradictoire comme la vie. On est pris avant tout par ces agréments si variés de la forme, par ce mouvement, par cette fougue.

Ajoutez l'intérêt anecdotique et documentaire d'une biographie sans banalité. Le premier rôle, dans cette volumineuse et majestueuse correspondance, est évidemment joué par l'auteur. Il parle de lui principalement, et on lui en sait gré, car, en suivant le fil journalier de son existence, on pénètre dans une âme rare, qui, hautaine et naturellement révoltée, était pourtant bonne et même tendre; on s'insinue dans sa conscience d'artiste; on observe, pas à pas et démarche à démarche, le travailleur scrupuleux, l'historien ou le conteur exact, aux traits symboliques. On le voit enquêter, imaginer, s'obstiner à son idéal. A mesure qu'il acquiert un sentiment plus net de sa force et de son art, il éprouve l'hostilité des médiocres. Aux uns il paraît insociable et fou; il scandalise les autres. Ce grand écrivain a connu à soixante-quatorze ans son premier succès de librairie. Dans sa correspondance avec Trébutien, il n'est question que d'échecs, d'insuccès, d'espoirs brisés. Dans vingt

journaux, Barbey d'Aurevilly passe comme un météore. La *Revue des Deux Mondes* refuse trois ou quatre de ses chefs-d'œuvre. Entre deux articles de lui sur le même sujet, le *Journal des Débats* laisse s'écouler onze mois... Et ce mélancolique, ce *lord Anxious*, comme il s'appelait lui même, ne renonce pas à sa chimère et caresse, dans une chambre vulgaire et quelconque, où l'aisance ne pénètre pas, les filles chéries de sa pensée.

Sans doute, les grands noms littéraires et même politiques défilent à toute occasion dans sa correspondance, mais ce n'est pas l'habitué d'un cénacle qui parle, ni le gazetier à gages. Le descendant des « Pêcheurs-Pirates », le Normand de Valognes-la-Morte est resté, au milieu du siècle littéraire, un grand isolé. Les écrivains ou les hommes célèbres de son temps, il ne se mêle pas intimement à leur vie, il la frôle seulement, et n'en prend que ce qu'il faut pour donner à sa vie propre — et donc à ses lettres, où il la raconte — un intérêt suffisamment général. A ce mondain dandy, qu'il faut voir surtout dans sa cellule superbe de bénédictin endiablé, quelques amis suffisent :

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire...

Et pourquoi, parmi ses amis, Trébutien a-t-il été élu pour devenir le dépositaire de cette immense autobiographie? C'est qu'en lui aussi Barbey d'Aurevilly avait de bonne heure discerné un esprit et un cœur d'élite. Trébutien, qui fut libraire et conservateur-adjoint à la bibliothèque de Caen, était un orientaliste renommé. Il a publié, d'autre part, des travaux remarquables sur la littérature médiévale. Son édition des *Reliquiæ* de Maurice et d'Eugénie de Guérin lui a presque conquis la gloire. Il était bibliophile et philologue, grand amateur de manuscrits, d'éditions soignées et rares. Il recopiait avec un soin jaloux tous les textes de Barbey d'Aurevilly, et sur des feuilles magnifiques sa calligraphie méticuleuse étincelle [1]. Il éditait luxueusement, toujours en beaux caractères, souvent sur papier de couleur, en grand papier, en exemplaires numérotés, les ouvrages de ses amis. Fort pauvre, il prenait pour leur gloire sur son traitement modeste et n'hésitait pas à s'endetter. C'était, en un mot, un ami comme on les souhaite ou comme on les rêve. En lui confiant le dépôt de sa pensée intime, Barbey d'Aurevilly savait ce qu'il faisait. Depuis le jour où, un peu par hasard, il l'avait rencontré à Caen, lorsqu'il croyait y étudier le droit, il s'en était fait un ami. Une assez grande distance d'âge pourtant les séparait [2]. Mais Trébu-

1. La plupart des lettres originales de Barbey à Trébutien ayant été brûlées, il n'existe plus que la copie, heureusement minutieuse, faite par son ami.

2. Barbey d'Aurevilly était né en 1808, son ami en 1800.

tien, dont la santé était délicate, avait aussi toutes les délicatesses de l'âme. Leurs noms sont associés pour jamais.

FRANÇOIS LAURENTIE

I

Château de Marcelet[1], 15 octobre 1833.

Vous êtes un heureux mortel, Trébutien, avec vos rafales qui donnent force inquiétudes à vos amis et qui respectent votre coquille de noix tout en la balançant assez pour raviver vos émotions; oui, de par Mahomet![2] vous êtes un heureux mortel. Voilà qui est d'un bon augure pour votre voyage[3] et qui doit vous faire prendre confiance en votre fortune. Je désire que tous mes souhaits se réalisent comme celui que je vous avais fait dans ma dernière lettre d'un petit bout de tempête anodine, et vous savez si ceux que je forme pour votre bonheur sont ardents.

Je vous écris, mon très cher ami, du fond des campagnes les plus mélancoliques et par un ravissant mois d'octobre, tout orange et nacarat, dont rien dans votre vapeur de charbon ne saurait vous donner l'idée. J'y passe les jours les plus doux que j'aie connus depuis bien longtemps et qui ont succédé à des agitations de toute sorte. J'ai dénoué la chlamyde étroite de la vie active avec laquelle il faut combattre et je l'ai changée pour la robe flottante du loisir, que malheureusement je n'userai point à porter, car au bout du mois « Richard redeviendra lui-même ».

Je viens de lire *Obermann*. Si vous pouvez mettre la main sur ce livre[4] qui n'en est pas un, lisez-le. Il en vaut la peine.

1. Ce château, qui est situé à sept kilomètres de Caen, appartenait à M. Alfred du Méril, cousin germain de Jules Barbey d'Aurevilly (leurs mères étaient sœurs). M. Alfred du Méril était le frère du célèbre savant Edelestand du Méril, que Barbey d'Aurevilly aimait tout particulièrement, et dont il est souvent question dans sa correspondance.

2. Trébutien était déjà connu comme orientaliste.

3. Trébutien venait de partir pour l'Angleterre, où il fit un séjour utile et contracta des relations précieuses. Il y rencontra notamment le capitaine Jesse, futur auteur d'un *Brummell*, qu'il mit en rapports avec Barbey d'Aurevilly quand celui-ci *s'essaya* sur le dandysme.

4. L'*Obermann* de Sénancour, dont l'édition originale est de 1804, venait

Il y a des misères qui sont de curieux phénomènes. Tout est avorté dans *Obermann*, style et pensées. A l'exception de quelques beaux paysages alpestres, idéalisés par l'ardente mélancolie du cœur, tout y est vague, pâle, terne, souffrant... Pas de ces belles urnes d'albâtre où l'on renferme un cœur éteint, pas de ces cristallisations faites avec des larmes et sur lesquelles le soleil de la pensée a éternisé son rayon : rien ne les *nacre*, ces larmes incolores qui moururent presque inaperçues sous la paupière qui les dévora. Obermann est un fœtus en intelligence, pataugeant dans l'amnios de la rêverie. C'est une organisation manquée, sans ... et sans cerveau, et je m'imagine que le cœur de sa poitrine ressemble au point imperceptible et sanglant que forme le germe dans l'œuf, première et lointaine apparition de la vie. — Puis, sans développement ultérieur, l'embryon vient à mourir, il s'atrophie comme s'il avait eu des organes... Destinée à faire pitié ! Lac si épais que rien ne s'y reflète en y passant, ni l'ombre d'une pensée, ni l'ombre d'une femme. Si la nature y a laissé une empreinte isolée, c'est qu'elle ne quitta pas ses rives, c'est que nous ne rêvons point à vide en tant que nous rêvons, c'est que dans cette informe conscience la sensation brute du monde extérieur était tout ce qui retentissait le mieux. Ou plutôt, c'est que l'homme n'est jamais complet même dans l'incomplet, et que, ne pensant pas à faire un livre, mais écrivant comme on regarde marcher son ombre au soleil, Obermann s'est surpris à faire le beau, c'est-à-dire à avoir des velléités d'écrivain.

Assez de jugements littéraires. Parlons de nous, mon cher ami. J'ai quitté Paris, il y a cinq semaines. Les journaux français ont dû vous apprendre qu'il s'y *conspire* un drame de notre Hugo, la grande idole de Djagrena dont votre imagination est le Brahme[1] ; c'est *Marie Tudor*, comme vous savez. En

d'être réédité, avec une préface de Sainte-Beuve (Paris, 1833, 2 vol. in-8°). En janvier 1832, le même Sainte-Beuve avait déjà contribué à remettre cet ouvrage à la mode, en publiant dans la *Revue de Paris* une étude équitable sur son auteur.

1. Barbey d'Aurevilly dit ailleurs à Trébutien, en parlant toujours de Victor Hugo : « Votre météore, votre astre, votre étoile polaire ». Trébutien pouvait se défendre de s'être abandonné tout à fait au tourbillon romantique : son admiration pour Victor Hugo n'en était pas moins extrême. Barbey resta toujours plus modéré.

ma qualité d'amateur de scandale, j'espère être retourné pour la première représentation de la dite pièce. Que ne vous ai-je avec moi, mon ami, à cette exaltation nouvelle de votre *titanique* poète! Je souligne, car je donne l'épithète en votre nom.

Avant de me réfugier où je suis et où je vis d'une vie si pleine et pourtant si molle, j'ai passé à peu près quinze jours à Caen, dans un de ces jaunes ennuis à faire devenir un honnête homme ivrogne ou assassin. Il est vrai que, pour en rompre la monotonie, je me suis donné les grâces du plus insolent cartel, mais j'ai eu affaire à un de ces êtres melli-fluents qui se traînent à plat ventre et qui ne relèvent pas la tête comme la couleuvre. Cela m'a été fort égal, car l'obstacle qui m'avait irrité a disparu tout comme si fer ou plomb l'avait mis en morceaux. J'étais un fier sot de n'avoir pas fait entrer la bassesse humaine dans mon calcul, mais riez de moi, Trébutien, il y en a des profondeurs si inouïes que je n'aurais osé les soupçonner. Comme une femme est mêlée à ceci et dont le nom ne m'appartient point, je ne vous en dirai pas davantage.

Quand vous reverrai-je, mon ami? Vous devinez dans cette question l'expression d'un regret bien vif. Ce regret s'est prononcé davantage encore pendant ma quinzaine à Caen. Je vous jure que vous aviez la plus grande partie de mes pensées et que, l'heure à laquelle j'allais voir chaque jour votre mère bien religieusement en souvenir de vous, j'éprouvais un invincible sentiment de tristesse quand j'entrais là où j'avais l'habitude de vous trouver et où nous avons tant échangé de joyeux propos. Ce n'est pas vous qui verrez de l'affectation dans ce que je vous dis là.

Mon ami, écrivez-moi vite et longuement. Passé la mer, le papier en petit format est prohibé...

II

Au château de Marcelet, samedi [août 1835].

... Guérin[1] m'a demandé, au nom de ce lambin de Dupont

1. Maurice de Guérin, pour qui Barbey d'Aurevilly eut toujours une amitié et une admiration passionnées. Ils avaient été camarades au collège Stanislas.

un nouveau délai pour la lecture de ce damné manuscrit[1], mais je suis ennuyé, irrité et à bout de toutes ces traîneries qui finissent par être impertinentes malgré les coups de chapeau dont on les assaisonne. Aussi ai-je répondu à Guérin que sans plus il reprît le manuscrit et eût à le remettre en vos mains sacro-saintes. Portez-le à Levavasseur, qu'il lise et vite, et concluez avec lui pour le plus d'argent que vous pourrez, mais sans descendre plus bas que douze cents francs. Je vous investis de la charge de mandataire, sûr que je suis de votre amitié, qui ferait plus pour moi que vous ne feriez pour vous. Je m'en fie au désir que vous avez de voir le livre de votre ami imprimé. Seulement, qu'en échange du manuscrit on vous donne un reçu, et, le marché conclu, stipulez-le par écrit, je vous supplie. On ne saurait prendre trop de précautions avec ces drôles-là.

Je suis à la campagne, d'hier soir seulement, et le diable sait pour combien de jours. Si le terrible gaspillage du temps par le cœur et par la souffrance n'a pas lieu, je vous rapporterai *Amaïdée*[2] finie et mise au net. Avant de quitter Caen, j'ai fait une visite à M. Le Flaguais[3], qui n'a pas eu trop d'étreintes dans ses petites mains pour les miennes. Il a été charmant de bienveillance, et moi, j'ai pris des airs de Philinte avec mon ordinaire aplomb. Mon frère lui avait montré ces vers de cuivre que vous avez trouvés bien : *Voilà pourquoi je veux partir*[4]. Il a eu le courage de les louer et de me dire là-dessus mille choses flatteuses. « Seulement le rythme en est un peu faible », a-t-il ajouté, « Mais que voulez-vous? Votre métier, à vous, n'est pas de faire des vers! » N'est-ce pas excellent?

J'ai vu aussi (car ce sont les *j'ai vu* que ma lettre) la dame chez qui loge mon frère, une frêle et timide femme dont le voisinage pourrait être dangereux. Elle m'a trouvé l'air oriental, l'air d'un ministre grec, en somme très solennel, et un vieil oncle (Jeunesse dorée), fat antique qui porta le collet de

1. Il s'agit de *Germaine*, l'un des premiers romans de Barbey d'Aurevilly, qu'il ne réussit à publier qu'en 1883, sous le titre de *Ce qui ne meurt pas*.

2. Parue seulement en 1889.

3. Joseph-Alphonse Le Flaguais (1805-1861), né à Caen, conservateur de la bibliothèque de Caen, poète de talent.

4. Ces vers de l'*Adieu* étaient également admirés de Sainte-Beuve.

velours vert et qui était arrivé de Montpellier le matin même, m'a proclamé extrêmement beau. J'en suis très fier, morbleu! car un pareil homme vivait au temps où la beauté était plus commune qu'à présent. Son opinion a du poids et me flatte d'autant plus que mon adorable famille m'a toujours chanté que j'étais fort laid.

Pardonnez-moi ces vanités féminines, mon cher ami, ou, si vous ne me les pardonnez pas, ô homme! écrivez-moi du moins pour me les reprocher. Vous pourrez écrire chez Aimée[1], j'y ferai prendre mes lettres. Adieu, tout à vous et à toujours.

III

Blois, 25 août 1835.

Mon cher baron[2], quand vous lirez la date de ma lettre, vous vous écrierez, j'en suis sûr : *O ter quaterque beatus!* Vous sentirez s'éveiller en vous les nobles convoitises de l'antiquaire. Si je l'étais le moins du monde, Dieu m'est témoin que je ne vous écrirais pas. Confier son bonheur me semble la plus haute impertinence qu'il y ait. C'est parce que ma tête d'Ostrogoth du boulevard de Gand est demeurée parfaitement froide et ennuyée devant les tas de pierres historiques vus et admirés en bâillant que je peux vous parler de mon voyage sur les bords de la Loire.

N'en aura-t-on jamais fini avec les lieux communs? La réputation de ce pays est un impudent mensonge accepté sur parole par des niais. Et cela va ainsi de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde! Hélas! c'était beaucoup plus pour le pays que pour les *souvenirs*, comme vous dites, vous autres, que j'étais parti de Paris, mais, Dieu me damne! j'aurais presque mieux fait d'y rester.

J'ai vu Orléans, sa cathédrale et son musée, Notre-Dame de Cléry dont l'austère nudité m'a semblé préférable à toutes ces enjolivures qui s'appellent de l'*Art* pour le moment, et puis Chambord, mais j'étais souffrant, et j'ai eu la sacrilège indo-

1. Mademoiselle Aimée Lefoulon, femme de confiance des frères Barbey, à Caen.

2. Les deux amis s'amusaient de ce qu'un Anglais avait, dans son voyage en Angleterre, appelé Trébutien « monsieur le baron de Tribioutinn ».

lence de ne pas monter un degré de ses escaliers. C'est de Chambord que je suis le plus content jusqu'ici, car j'ai vu là la seule jolie fille entr'aperçue depuis Paris. Et puis qu'on me vante un pays pareil! Que nos écrivassiers de roman nous crachent leurs belles phrases sur tout cela!

Aujourd'hui je suis à Blois, une odieuse ville et d'une population plus laide encore. Je sors du château que j'ai visité dans tous ses coins. Toutes les places m'en ont été *bredouilleusement* expliquées par le concierge, homme de sens qui professe le plus grand mépris pour Paul Delaroche et Vitet. J'ai grimpé sur l'observatoire de Catherine de Médicis. La vue n'est pas mal de là, mais il faut s'en tenir à cette expression modeste, si l'on veut rester dans le vrai.

Je me demandais, mon cher baron, si tous les monuments du monde me laisseront ainsi *sans intérêt* et si je dois arriver peu à peu à l'indifférence en matière de toutes choses comme en matière de religion. En vérité, je redoute presque un voyage de Rome. J'y apprendrais peut-être le secret de nouvelles impuissances d'âme, de nouveaux dessèchements d'émotions. Qu'importe! allons toujours! Dieu seul est grand! Savez-vous pourquoi? Parce qu'on ne le toise pas à vingt pas avec une lorgnette et que le premier sot venu n'en gâte pas l'idée en mettant son abject nom dessus comme sur toutes les pierres dont j'ai les yeux pleins.

Demain nous avalons le château d'Amboise, Chenonceaux et Tours. — Je serai de retour lundi au plus tard. — Pardonnez l'infâme papier que je vous envoie et jusqu'au contenu du papier. Je vous écris brisé de deux jours de fièvre. Mille bonjours à Guérin, et à vous amitié pour la vie.

IV

Paris, 8 juin 1841.

Mon cher Trébutien, voici un article que je vous envoie pour votre *Revue de Caen* [1]. Il est de notre ami Scudo [2] qui se

1. Il s'agit sans doute de la *Revue du Calvados*. — En 1832, Edelestand du Méril, Guillaume-Stanislas Trébutien et Jules Barbey avaient bien fondé une *Revue de Caen*. Mais elle n'eut qu'un numéro. C'est là que parut *Léa*, la première nouvelle de Barbey.

2. Paul Scudo, né à Venise en 1806, compositeur, élève de Choron sous

recommande à vous et vous a conservé une bonne place dans son souvenir. Cet article est fort bien, quoi qu'il soit assez rude pour votre serviteur. Scudo n'aime point mes manières de dire; et moi, je n'enchaîne nullement l'indépendance de mes amis...

Ce n'est pas tout, mon ami. Voyez comme j'use des terribles privilèges de l'amitié. Amédée Renée [1] que vous connaissez, et avec qui les circonstances m'ont étroitement lié, vient de publier un volume de poésies. Annoncez-le dans votre *Revue*. C'est un enfant de Caen; vous lui devez bien cela. Mais en plus il est mon ami et son volume est fort distingué. Donc, etc., etc., etc! De plus encore, dans son volume se trouve une pièce à Maurice de Guérin, ce grand poète que vous avez connu et aimé et pour qui j'ai soufflé à George Sand le fameux article de la *Revue des Deux Mondes*. — Gloire posthume! talent merveilleux dont je suis comme l'exécuteur testamentaire. Je publierai incessament un volume tout entier de Maurice de Guérin [2]. J'ai les matériaux d'un livre immortel; bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier. Je ferai précéder ce volume d'une vie intellectuelle de Guérin pour avoir le droit d'écrire mon nom (le nom de son meilleur ami) en toutes petites lettres au bas de son piédestal.

Je recommande particulièrement à M. Alphonse Le Flaguais le livre de Renée. Il n'y a qu'un poète qui puisse parler d'un poète noblement. Ce livre se publie chez Delloye. Il est intitulé *Heures de Poésie*...

la Restauration. — Il a publié un grand nombre de mélodies. Plusieurs journaux inséraient de lui des articles de critique musicale, et, de 1851 à 1863, il fut rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*. Barbey d'Aurevilly l'estimait et l'aimait fort. Il est mort fou, à Blois, en 1864.

1. Poète et historien connu, auteur des *Nièces de Mazarin*, etc. Barbey d'Aurevilly a publié sur lui cinq articles, tous élogieux, et en général, fort beaux. Il fut rédacteur en chef du *Journal de l'Instruction publique*, directeur du *Constitutionnel*, bibliothécaire à la Sorbonne.

2. Les *Reliquiæ* de Maurice de Guérin (2 vol. in-16), ne parurent qu'en 1861, c'est-à-dire vingt ans plus tard. C'était, comme on le voit, Barbey d'Aurevilly qui avait eu la première idée de cette publication. Mais un malentendu avec Trébutien avait fini, en 1858, par dégénérer en brouille. L'ouvrage parut donc, avec une préface de Sainte-Beuve, sans même que Barbey d'Aurevilly fût nommé. Dans le *Pays* du 1er février 1861, Barbey fit sans se plaindre, un beau compte rendu de l'édition.

V

Paris, mercredy [avril 1843].

Mon cher Trébutien, — toujours en retard! Pardonnez-moi aussi comme cet excellent M. Le Flaguais avec lequel j'ai traîné. Il a dû vous annoncer ma dédicace. La voici [1]. Vous convient-elle en ces termes? Si vous y désirez une modification quelconque, parlez, ami : j'obéirai comme une fée marraine aux désirs de son filleul.

Ma vie d'aventurier qui continue d'être la chose du monde la plus bariolée m'a poussé à écrire des légèretés... devinez où? dans un journal de modes, mon cher ami [2]. César avait fait une grammaire, mais César ne s'était pas assoupli jusqu'à écrire pour les modistes de son temps. Je fais ce que César n'a pas fait. Il est vrai qu'il y a quelques autres choses que César a faites et que je ne ferai point, — ce qui rétablit l'équilibre.

Je vous enverrai ce brimborion de journal dans lequel, de la plume qui écrit *Pitt* et *Romuald, ou le dernier amour d'un ambitieux*, un roman encore (j'en ai une bibliothèque dans l'esprit), votre ami s'amuse [à tracer des impertinences parfumées, à l'usage des plus pauvres esprits et des plus jolies figures du siècle]. Vous verrez en disant quels riens je me délasse de la politicaillerie contemporaine et des articles sur la *police du roulage*.

Mais voici où j'en voulais venir, mon cher ami. [Je voudrais faire pour ce répertoire de choses oiseuses un article biographique sur Brummell, le grand Brummell dont les gilets bleus causaient de si violentes insomnies à Byron. Or, Brummell est mort à Caen. Je l'y ai vu et vous l'y avez connu peut-être. Ne pourriez-vous m'envoyer des détails sur ce gaillard-là? Vous m'obligeriez. Songez que je suis friand de tout ce qu'il

1. Barbey d'Aurevilly parle ici de la dédicace (à Trébutien) de la *Bague d'Annibal*. Ce petit volume — une bluette — fut imprimé à Caen, en 1843, sous la surveillance et par les soins de Trébutien. Il n'en a été alors tiré que 150 exemplaires, dont 15 sur papier de couleur, 25 sur grand papier de Hollande, 110 sur papier collé. C'est un bijou typographique.

2. Ces articles, intitulés *de l'Élégance*, et publiés dans le *Moniteur de la Mode*, étaient déjà signés du pseudonyme « Maximilienne de Syrène », qui servit longtemps à Barbey d'Aurevilly.

y a de plus excentrique. Je ne repousserai rien; j'aiguiserai flèche de tout et je compte sur vous[1].]

Je compte aussi sur vous pour recommander aux poupées de Caen le *Moniteur de la Mode* et leur enlever des abonnements.

J'oubliais de vous prier, mon ami, de faire écrire sur la première page de votre édition de la *Bague* (comme il est d'usage) le titre de l'*Amour impossible*[2] et l'adresse du libraire chez qui on le trouve : Duprey, rue Hautefeuille, à Paris...

VI

Dimanche matin, 10 décembre [1843].

Vous êtes ma messe, mon cher Trébutien. Pendant qu'on chante les louanges du Seigneur, moi, je m'en vais chanter les vôtres. Vous êtes le plus aimable et le plus empressé des amis. Vos envois sont arrivés, livres et album, et si je ne vous ai pas accusé réception de tout cela, c'est que je voulais jouir d'une surprise que vous n'aurez pas, car je vais vous la dire. Elle a trop tardé pour que j'attende quelques jours encore. J'avais mis dans mes plans de vous écrire aujourd'hui.

Voici ce que c'est, mon cher Trébutien. Je voulais que sans être prévenu de rien, vous rencontrassiez mon nom au bas d'un bon article dans le *Journal des Débats*. Depuis longtemps on m'y promet monts et merveilles. Mais enfin ce n'est que dernièrement que j'ai pu obtenir un livre à examiner, et sur lequel j'ai *articlé* de mon mieux. [La règle au *Journal des Débats* est de ne recevoir personne dans la rédaction quotidienne, dans la polémique, avant une espèce d'*initiation* qui consiste dans l'examen de livres de politique et d'histoire. Obtenir un livre est le précédent nécessaire, et quelque recommandé qu'on soit, ce n'est pas chose facile, je vous jure, que de se le faire donner.]

On m'a donné celui de M. Hurter (la *Vie d'Innocent III*),

1. Ce passage a déjà été publié par M. Grelé et par M. Jacques Boulenger.

2. *L'Amour impossible*, roman avait paru à Paris en 1841.

traduit par Saint-Chéron, et, quoique le livre ne me plût pas, comme j'en pouvais rattacher par un bout l'examen aux passions du *Journal des Débats* (ceci *inter nos*), il m'a peut-être plus convenu qu'un autre...

Si cet article produit l'effet que j'en attends et qu'il a eu sur plusieurs esprits des *Débats*, j'aurai une série d'articles signés, sur des sujets historiques, car depuis que nous nous sommes quittés, mon cher ami, c'est de ce côté que se sont exclusivement tournées mes études. L'entrée aux *Débats* comme *polémiste* (qui, j'espère, ne sera pas éloignée de cette première entrée comme rédacteur sur des sujets en dehors de la politique de chaque jour) est de nature à modifier ma position et à m'en créer une solide. Tel est le *bonheur* auquel je faisais allusion dans ma dernière lettre. Ce qui m'a manqué jusqu'ici, c'était un moyen de publicité, un large et puissant intermédiaire entre mon esprit et beaucoup d'esprits à la fois. Une fois trouvé, tout s'arrangera dans ma vie, tout se décidera dans ma destinée. J'ai bien souffert; je suis même allé jusqu'au pistolet de Clive, qu'il arma trois fois, et qui fit trois fois long feu sur son front; oui, j'ai cruellement souffert de bien des choses qu'il vaut mieux oublier que rappeler, mais je n'ai jamais perdu la force de mon espérance...

... J'ai donné l'exemplaire vert de la *Bague* à la sœur du poète Barthélemy, l'auteur de la *Némésis*. C'est une tête vraiment phocéenne. Elle a les plus beaux yeux que j'aie jamais vus, bleus comme la Méditerranée, languissants, voilés, moqueurs au fond et caressants à la surface. Passez vite en fermant les vôtres. Le grand papier sera pour George Sand. Je suis allé chez elle, mais elle n'était pas revenue de sa campagne et je n'ai pu la voir encore. Cependant ils m'ont dit, à la *Revue indépendante*, qu'elle était de retour depuis plusieurs jours,

Oui, parlez de moi au capitaine Jesse. Je vais m'occuper d'écrire *Brummell*. Peut-être le donnerai-je en feuilletons (plusieurs feuilletons, bien entendu) au *Journal des Débats* pour alterner avec des travaux plus graves. Si ce plus agréable des capitaines a des détails nouveaux, qu'il vous les envoie (et aussi sur Lady Hamilton) et qu'il soit bien sûr que je le citerai et le trompetterai d'importance...

VII

Paris, samedy soir, [janvier 1844].

... Oui, mon ami, j'éditerai Guérin et j'écrirai sa vie, sa vie de plongeur sous sa cloche de cristal, à ce sublime pêcheur des plus belles perles qui aient jamais été tirées du fond des mers ! Je ne l'ai pas oublié, c'est dans mon cœur une pensée religieuse, mais vous savez ce que j'attends. J'attends un peu de bruit autour de mon nom, l'autorité d'une parole qui porte celui de notre ami, grand pour nous seuls, à sa vraie hauteur parmi les hommes. Quand la prostituée des plus bêtes, la Fortune (qui finit par faire trop de cas de mon esprit) me sera favorable, alors j'élèverai à Guérin le monument que j'ai promis à sa sœur, à vous, à moi-même. Vous avez eu raison de me le rappeler, mais je ne l'oubliais pas...

VIII

16 janvier 1845.

Mon cher Trébutien,

Vous êtes mort et moi je viens d'être malade. J'ai eu une espèce de mal sans nom. C'étaient des douleurs de tête à me faire croire que ma cervelle allait éclater comme une grenade de guerre, une fièvre de cheval arabe et une main de fer à la gorge. Ça était d'une violence inouïe et pouvait devenir très grave, mais, comme je n'ai pas vu le médecin, après cinq jours de diète et d'impatience, je me suis guéri. Je vous écris au sortir de ce mal inconnu. Vous n'aurez pas grand'chose de moi, mais enfin vous aurez de mes nouvelles.

Pourquoi êtes-vous si longtemps sans m'écrire? Je vous ai écrit *deux* fois. Pour ces *deux* lettres, vous m'en avez adressé *une* datée du *3*. Ma dernière était du *jour de l'an même*. C'est dans celle-là que je vous hurlais mon tocsin d'épouvante sur le contre-sens [1] : « en raison de son », au lieu de : « malgré son »

1. Trébutien venait d'éditer à Caen le célèbre et très bel ouvrage de Barbey d'Aurevilly : *Du Dandysme et de George Brummell*, — dont ni la *Revue des Deux Mondes*, ni le *Journal des Débats*, ni personne n'avait voulu ! — L'édition, comme toutes celles données par Trébutien, était une petite merveille. L'ouvrage, lui écrivait Barbey d'Aurevilly, « est ravissant d'impression, de marges, de netteté, d'effet enfin. Les exemplaires sur papier

(p. 113). (J'insiste sur cette lettre à laquelle vous n'avez pas répondu et que je n'ai pas mise moi-même à la poste.) Vous m'annonciez des *Errata* et des exemplaires roses. Rien n'a paru. Depuis que j'ai été malade, j'ai vu Ledoyen. Je lui avais fait remettre le paquet et votre lettre. Il m'a conseillé de ne pas agir vis-à-vis de la presse avant le 15. Cependant il m'a mis en vente et je suis étalé sur sa devanture au premier rang et avec faste. [J'ai déjà écrit à plusieurs amis pour des articles : Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, Chasles, Labitte, etc., etc. — Ceux qui m'ont manqué de parole pour la *Bague*, je les reprends au demi-cercle avec *Brummell*. Maintenant que feront-ils? Qui dit journalistes dit femmes entretenues. Cela veut souper. Je n'ai pas quarante mille livres de rente, hélas! La gloire n'est bonne que quand elle nous vient du ciel, par-dessus la tête... comme un coup de foudre. Mais quand il faut la créer soi-même et en attacher le bruit à ses pas, elle ne vaut pas les peines qu'elle donne et les dégoûts qu'il faut surmonter. Bienheureux Walter Scott, qui n'a pas lu *un* article sur lui et ses ouvrages pendant treize ans!]

Je ne sais pas si le brouillard de la Seine m'est tombé sur le cœur et me rend sombre, mais je ne vois pas de la couleur de vos exemplaires aujourd'hui. Songez qu'il m'en faut un pour Daly[1], un pour Bertin, et un troisième pour madame Hugo. Je vous *demande* pardon de mes éternelles *demandes*, mais n'avez-vous pas pris charge d'âme en m'aimant?

J'ai été occupé, ces derniers temps, de certaines choses dont

de Hollande sont manifestement les plus beaux. Le papier *bleu* n'est pas assez bleuâtre, c'est la seule critique de nuance que je me permettrais... » Il a pourtant la douleur d'y rencontrer deux fautes : « généreux » pour « généraux » et « ses classements » pour « ces classements ». (Or Barbey d'Aurevilly avait coutume de dire qu'il mourrait d'une faute d'impression.) Et ce n'était rien! Le 1er janvier 1845, à la suite d'une découverte plus épouvantable encore, il s'écriait, éperdu : « Je vous écris comme on court au feu. Je comprends toutes les fureurs de lord Byron contre les imprimeurs, et le cheval indompté, et le vampire, et tout le *tremblement*. La plus grosse des fautes pour moi est un contre-sens et nous en avons un superbe qui tache notre *Brummell* : « *Et comme* EN RAISON *de son attache à ses vieilles mœurs*, etc., etc., *l'aristocratique et protestante Angleterre* S'EST FORT MODIFIÉE, etc., etc. » Se modifier *en raison* d'une attache, *en raison* de ce qui empêche de se modifier!!! Est-il assez beau, celui-là? J'en ai la fièvre, mon cher ami. Il faut : « Et comme *malgré son attache à ses vieilles mœurs*, etc. »

1. César Daly, architecte, directeur de la *Revue de l'Architecture*. — C'est à lui qu'est dédié le *Brummell*.

je vous parlerai bientôt, mais je ne suis d'humeur pour l'instant que de fermer cette sotte lettre et de fumer des cigares jusqu'à la torpeur hébétée de George Sand[1].

Bonjour, mon ami, et si vos nerfs ne ressemblent pas aux miens, écrivez-moi. Je vous aime et je vous embrasse et souffre encore plus qu'un autre jour de ne pouvoir aller prendre le café avec vous *ce matin*. Adieu.

Votre archi-dévoué mais archispleenétique ami.

IX

Le 15 mai [1845], — par un temps de février, avec le spleen et la migraine.

... Je vous remercie très joyeusement, mon cher Trébutien, de ce que vous me proposez sur le *Puséisme*. Inutile de vous dire que j'accepte. Envoyez-moi le plus tôt possible les détails et renseignements que vous avez. On me presse beaucoup à la *Revue des Deux Mondes*. J'eusse mieux aimé commencer les travaux dont je vous ai parlé par le *Méthodisme*, mais si vous êtes moins riche sur ce sujet que sur les idées du docteur Pusey, je changerai l'ordre de mes articles. L'important est de publier le plus tôt possible. Donc j'insiste, cher ami, pour que vous m'envoyiez immédiatement ce que vous avez. Vous êtes mon collaborateur.

[Je touche à la fin de la première partie de mon fameux roman, la *Vieille Maîtresse*. Deux soirs de travail encore, ce sera fini] et je pourrai traiter de cette première partie avec un journal qui la publierait pendant que j'écrirais la seconde. J'ai lu ici à des amis, esprits *divers* et *différents*, et j'ai vu avec plaisir l'impression que cette lecture a produite. [*L'animal aux têtes frivoles*, le public, sera-t-il vaincu et captivé? Nous le saurons, mais les esprits, parmi ceux que j'aime, qui me voyaient préférer une certaine aristocratie de renommée à ces succès enfants de l'opinion de tous, affirment aujourd'hui que mon dernier livre aura la grande popularité. Que je l'aie une fois! et je ne

1. En sa qualité de dandy, Barbey d'Aurevilly ne manqua pas de fumer. Il signale cette prouesse dans son *Premier Memorandum* : « Fumé, pour ma part, *quatre cigarettes* » (Caen, 21 octobre 1836). En 1839, Chateaubriand écrivait : « Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe ».

parlerai plus que ma langue! Voilà surtout pourquoi je la désire.] Il me tarde de savoir, cher ami, votre opinion, à vous. Vous êtes le clavier sur lequel j'aime le plus à promener ma pensée et qui retentit le mieux sous les doigts de mon esprit. Instrument charmant, mais dangereux! car vous enivrez le pianiste.

L'ami [1] à qui je dédie mon roman (roman-histoire) a beaucoup insisté pour que j'en changeasse le titre. Cette *Vieille Maîtresse* lui semblait trop dur. Moi, c'était ce qu'il y avait de hardi, de cruel, d'impitoyable dans ce titre qui me plaisait. — Jamais, disait-il, une femme du faubourg Saint-Germain ne dira à son valet de chambre : « Allez me chercher *une Vieille Maîtresse.* » Nous sommes trop prudes pour cela. — Moi, je répondais : « On ira la chercher soi-même et on la cachera dans son manchon : nous sommes assez curieuses et assez hypocrites pour cela. » Il disait ensuite que les titres qui résument des situations ne valent rien, qu'il n'y a pas un seul grand roman qui ait un titre de cette espèce. Moi, je répondais que le plus beau roman qui ait jamais été écrit s'appelle *les Liaisons dangereuses*. Qu'il y en a un autre qui s'appelle *les Affinités électives*; un troisième : *les Amours forcées*; etc., etc. — « Votre roman est assez fort, ajoutait-il, pour que vous consacriez un nom propre comme on consacra celui d'*Héloïse*, de *Clarisse*, d'*Adolphe*, de *Jacques*, de *René*. » Cette flatterie l'a emporté peut-être, mais j'ai cédé à ces conseils. J'ai renoncé à jeter le gant au public par un titre qui l'eût choqué, m'assurait-on; à gargariser rudement le gosier des vicomtesses du faubourg Saint-Germain avec quelques syllabes d'une prononciation si difficile pour des organes délicats, et j'intitulerai mon livre du nom de l'héroïne, qui, du reste, vit et règne, en réalité, sous ce nom-là. Je l'appellerai : *Vellini*.

J'espère que vous serez content. C'est de la passion, s'il en fut, que ce roman, écrit dans les circonstances les plus douloureuses de ma vie, les plus chargées d'abattement, et qui m'a relevé et rappelé à la vie des sensations fortes comme le plus pénétrant des spiritueux. C'est de la passion, mais c'est aussi de la comédie. Enfin vous verrez... Je suis plus curieux

1. Le vicomte Joseph d'Yzarn-Freissinet.

de vous le faire lire que vous ne l'êtes de le lire, quelque envie que vous en ayez. Il y a telle page qui a été tracée dans une ivresse de pensée que je n'ose pas appeler de l'inspiration (il est des mots diablement scabreux à employer), mais qu'en face d'un papier inerte et muet je n'avais jamais ressentie. Tout au plus je l'avais éprouvée dans ces frémissantes conversations où j'exécute, à moi seul, des sonates à quatre mains, la conversation étant la seule chose qui monte toutes les puissances de mon esprit à la plus haute octave qu'il puisse atteindre.

Je vous demande pardon, mon ami, de surcharger ma lettre de tant de papier blanc, mais ce papier est si fin et j'appuie tellement sur ma plume que je vous enverrais un horrible grimoire si j'écrivais sur le verso. J'ai reçu votre *Brummell* ROSE. Vous l'ai-je dit? Je vous ferai envoyer dimanche *la Sylphide*, où vous trouverez l'article de M. de Calonne. — Je crois que votre Allemand peut traduire, car Bornstedt, qui m'avait annoncé qu'on traduisait à Berlin, ne m'a plus rien dit. Et Jesse? Je suis toujours en instances aux *Débats*, mais j'ai pour moi Hugo. A propos de *Brummell*, envoyez-en un exemplaire que, malgré l'*erratum*, *je vous prie de corriger de votre main* aux mots : *généreux*, GÉNÉRAUX, et *en raison d'une attache*, MALGRÉ SON *attache*, à l'adresse que voici :

Madame Théophile Barbey, Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche).

Ajoutez à tout ce que me vaut votre *Brummell* un portrait d'un jeune artiste distingué[1], pour le Salon prochain.

Envoyez-moi correctement écrit le nom de la femme de Mahomet (Katidija) que j'ortographie mal toujours...

X

Pavillon de la Muette, Passy-lès-Paris.
19 septembre 1845.

...Parlons d'affaires. Vous avez lu, je présume, mon deuxième article sur Hurter. Il a paru dimanche dernier, dans le *Journal des Débats*[2]. Qu'en pensez-vous? Il a eu beaucoup

1. Picot.

2. Le premier avait paru onze mois auparavant.

de succès ici parmi les connaisseurs. Je crois que c'est là de la vue et du style historiques, mais je veux votre appréciation. Voilà ma réponse à ceux qui, comme du Méril, me reprochent de trop sacrifier à la fantaisie et regardent *Brummell* comme un péché. Demandez à Charma[1] son opinion, qu'il m'a promise. Il ne s'agit pas de me flatter, mais de m'instruire. Me croit-il dans le vrai sur Innocent III et sur l'Église? Qu'il me le dise et qu'il augmente encore ma sécurité sur ce point. L'opinion d'un esprit comme le sien m'importe autant que l'opinion du monde m'intéresse peu. J'ai toujours estimé sa souple et pénétrante intelligence et j'ai rompu dernièrement encore bien des lances pour lui avec des gens qui calomniaient son esprit. Mon cher, cela a monté le mien. J'ai fait le diable; je ressemblais à un éléphant qui casse tout, autour de lui, dans une forêt de bambous.

Et vous, Trébutien, parlez-moi de vous. L'article en question n'est pas, je le sais, dans la tendance que vous aimez et que vous croyez la vraie[2], mais n'ai-je pas parlé dignement de ce que vous respectez, quoique ne l'acceptant pas comme vous?

J'ai un tel respect pour votre personnalité, mon ami, que je serais désolé qu'un mot de moi, écrit pour le public, vous blessât dans le vif de vos convictions et de votre âme. J'en aurais des regrets mortels.

Altra cosa. Vous avez dû recevoir des *Sylphides*. Mon élégant *gentleman*, Alphonse de Calonne, m'a dit qu'il avait donné l'ordre de vous les envoyer. Son article, signé *de Villemessant* (quoiqu'il soit de lui, Calonne), est une introduction à l'énorme citation qu'il a faite du livre. Cette citation doit être suivie d'un autre article, non dans le numéro prochain, mais dans le numéro qui vient après et qui achèvera bien l'encadrure donnée à la citation. Je pense, du reste, qu'indépendamment de l'envoi de M. de Calonne, il y a des *Sylphides* à Caen, puisqu'il y a de jolies femmes, et que le poète (M. Le Flaguais) en aura glané quelqu'une pour vous.

Ils me demandent d'écrire pour eux dans ce journal et je

1. Antoine Charma, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Caen.

2. Barbey d'Aurevilly n'était pas encore revenu au catholicisme. C'est l'année suivante, en 1846, qu'il s'y décida.

leur ai promis de leur faire de la chronique, cet hiver, et peut-être autre chose encore. Ils paient très bien et j'aime l'argent comme un vieux traitant; puis j'aime aussi les contrastes et il me plaît d'envoyer des articles sur Ninon de Lenclos et autres drôlesses, de la main qui écrit aux *Débats* des articles sur Innocent III ou autres personnages de ce sérieux!

Si vos occupations de bibliothécaire ne vous empêchent pas de lire les journaux, vous aurez pu retrouver dans *le Constitutionnel* un nom que vous connaissez et qui va s'y trouver (à partir du 20 de ce mois) toutes les semaines. C'est le nom de mademoiselle *Maximilienne de Syrène.* [Il y a quinze jours à peu près que mademoiselle Maximilienne de Syrène a taillé sa plume de corbeau et qu'elle a promis une *revue critique de la mode.*] Mademoiselle de Syrène est une patricienne qui aime la plaisanterie et qui rit comme une folle de l'idée d'écrire dans *le Constitutionnel.* Son premier article, que je vous recommande, a dû paraître d'un singulier goût aux gens qui prennent le sieur Palefrenier de Boignes pour un homme élégant et se régalent toutes les semaines du crottin de son feuilleton. Accoutumé à cette délicieuse régalade, le rédacteur en chef du journal de Véron s'est permis de retrancher dans l'article dont je vous parle des plaisanteries sur ce Dorset[1] (ami de Véron, par parenthèse), lequel mademoiselle de Syrène avait *houssiné* d'importance et qui est maintenant [à Brummell ce que Pradon est à Racine]. On avait retranché encore une foule de traits plus ou moins heureux, mais qui du moins donnaient son vrai ton à l'article. Or mademoiselle de Syrène est entrée dans une colère digne de la reine des Amazones et on a promis que cela n'arriverait plus. Mademoiselle de Syrène avait d'autant plus raison de se fâcher que le feuilleton de modes qu'elle est chargée d'écrire a été vendu à Villemessant (de *la Sylphide*) par *le Constitutionnel* et qu'elle ne doit compte qu'à M. de Villemessant de ce qu'elle écrit. Les traités sont les traités et nous avons droit de dire au *Constitutionnel* ce qui nous plaira dans l'article modes, pourvu que nous ne nous

1. Ce « Dorset » n'est autre que le fameux Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, *comte d'Orsay* et du Saint-Empire, dandy scandaleux, aimable et doué de talent. — Barbey d'Aurevilly, dans les *Diaboliques*, s'est montré plus indulgent pour lui.

placions pas, à propos de volants, sous l'empire des lois de Septembre.

Aussi l'article qui a paru n'est pas ce qu'il était, mon cher Trébutien (lisez-le pourtant), mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne coupera pas désormais une ligne de la basquine de mademoiselle Maximilienne de Syrène. Tenez-vous en pour sûr.

Pour en finir avec toutes ces frivolités, je vous dirai que je fais la politique de cette monstrueuse *Époque* de moitié avec G. de Cassagnac. Il s'est rappelé le journaliste du *Globe* et il partage sa besogne avec moi.

Du reste, ces frivolités que vous, si grave, mais si étendu, et qui comprenez tous les côtés de l'esprit humain, ne repoussez pas comme choses vaines, sont moins inanes pour moi que pour mon savant ami du Méril, qui a 15 000 livres de rentes. Je ne vis pas dans mon cabinet et je bois autre chose que du laitage. J'ai le malheur d'avoir bien des passions. Ce ne sont pas toujours les choses élevées, les choses de l'intelligence la plus fière, qui rapportent le plus d'AIR VITAL, et *il faut vivre.* Cruelle, affreuse, abominable nécessité! Ceci explique tout. Diderot a fait dix-huit sermons...

XI

Samedi saint. [Avril 1848.]

Mon cher Trébutien,

Enfin je puis donc vous écrire deux mots! Jamais on ne cause si peu que quand on voudrait causer davantage. Je n'ai qu'un moment avant de dormir, je le prends pour vous le donner.

Vous avez reçu notre dernier numéro[1]. Selon moi, d'aspect il est un peu trop blanc. On a visé à rendre le caractère plus lisible et on a donné beaucoup moins à lire. On a protégé les vues faibles ou exigeantes au détriment de l'esprit, qui n'a plus sa pâtée. C'est la chanson :

Une feuille légère
D'une entière blancheur!

1. Il s'agit de la *Revue du Monde catholique*, où Barbey d'Aurevilly écrivait depuis avril 1847.

Je l'ai dit aux boutiquiers de l'administration : pour faire une économie, vous avez fait un journal *albinos*.

Si cela vous choque, — comme je l'espère bien, — vous m'en direz un mot qui n'ait pas l'air concerté entre nous et que je puisse lire : car s'il vient des plaintes sur cette innovation stupide, il faudra bien, par entente du gain, renoncer aux économies.

Pour ce qui est du *moral* du numéro, il est, ma foi ! tout ce qu'il pouvait être dans les *diablesses de circonstances actuelles*. Qui s'assied pour faire un bon article, un article *pourpensé*, — à cette heure?...

La faute en est aux Dieux qui nous firent si bêtes!

si bêtes, c'est-à-dire si préoccupés de politique ! C'est maintenant un jeu d'échecs sans le Roi. Gagnez donc la partie, si vous pouvez ! Elle a bien failli nous tuer comme tant d'autres, mais enfin nos renouvellements se font assez bien. On demandait à Sieyès ce qu'il avait fait pendant la Terreur : « J'ai vécu », répondit-il. Tour de force de l'habileté ! Nous, nous vivons aussi, et que peut-on faire de plus dans ce naufrage universel?

Quant à la Terreur d'aujourd'hui, elle n'a pas — il faut en convenir — un si rude caractère qu'alors, ni si terrible ; — il est vrai que nous commençons le ballet. — Mais ce n'est pas moins une Terreur au point de vue des inquiétudes. Les esprits sont diablement blêmes, pour l'instant. Que va-t-il se passer? La *Constituante* nous tirera-t-elle de ce défilé dans lequel nous pataugeons? C'était aussi une *Constituante* que cette assemblée qui n'a rien constitué du tout et dont le nom est devenu dans l'histoire une déshonorante épigramme. Il y a dix jours, ce qu'il y a de plus à craindre dans cette révolution, les *idées sociales* (comme on jargonne maintenant) ont reçu, vous le savez, un funeste coup pour elles, heureux pour nous, par le fait de la manifestation *anti-communiste*. En effet, aux yeux du peuple qui ne comprend que le gros des choses, communiste, socialiste, fouriériste, c'est tout un... Fourier, qui est un grand génie pour les lettrés, pour les mandarins de la Chine *harmonieuse*, car son système ressemble à une religion d'initiés, Fourier, pour le peuple, est le pendant de cette bête apocalyptique de Cabet. La démonstration faite contre le dernier

était donc faite contre tout ce qui veut altérer la propriété dans son essence. Mais cette bonne attitude qu'on a prise et qui n'est, après tout, que la coalition de la peur, que l'héroïsme de ces poltrons d'intérêts matériels révoltés, cette bonne attitude qui empêche *immédiatement* le pillage influera-t-elle en quoi que ce soit sur tant de questions menaçantes, surgies, insurgées de toutes parts? C'est ce que nous allons voir; mais ce que j'en crois, ne me le demandez point. Demandez-moi plutôt ce que je n'en crois pas. Si la foi transporte les montagnes, je n'arracherai pas la moindre taupinière de notre globule terraqué. Je m'enveloppe dans des négations si ténébreuses et dans les replis si profonds d'un mépris superbe que j'en fais horreur à mes amis, tous plus ou moins badauds d'espérances. Je ne crois point à la solidité d'une république dans un pays aussi *géométriquement monarchique* que la France. Mais Dieu peut-être a-t-il le dessein de nous ramener aux principes par une expérience suprême. Quoi qu'il en puisse être, République ou *as you like*, qu'on nous donne au moins un gouvernement, car, faute de cela, nous périssons de la maladie des vieux peuples, d'une radoterie pire que celle du Bas-Empire. Et, par exemple, est-ce que le premier cocher venu de Constantinople n'était pas supérieur à Ledru-Rollin? Une vermine d'idées fausses nous sort de partout et nous dévore comme les poux dévoraient Sylla. Qui nous guérira de cette maladie pédiculaire de l'esprit engendrée par toutes les pourritures de la corruption, du scepticisme et de l'impiété? [La situation est un abîme. Ce ne sont ni des mains de poète ni des bras d'utopiste qui la fermeront. Comptez-moi les têtes de cette *hydre innocente* qu'on appelle le *Gouvernement Provisoire* (qui par parenthèse ne gouverne pas), trouvez-moi parmi elles ce qu'on appelle une tête d'État, une seule, vous ne la trouverez point]; et elle y serait, d'ailleurs, qu'il est des situations indomptables à l'homme parce qu'elles sont de vivants châtiments de Dieu. Rien n'y peut plus que la pitié du Très-Haut.

[Au milieu de tout cela, que deviendrai-je? quel rôle aurai-je? aurai-je un rôle? Nuées et ténèbres encore! Je n'ai pas grand amour pour un pouvoir qu'il faut aller chercher dans la poussière. En ce moment, un peu d'orgueil dégoûte de beaucoup d'ambition. Je n'ai pas grossi la foule de ces candidatures

nombreuses comme les sauterelles de l'Égypte, grotesques vanités en prurit. Je n'ai rien fait pour poser la mienne. J'ai été président d'un club pendant quinze jours. Nous pouvions avoir vingt mille ouvriers derrière nous. J'avais été choisi par acclamation, mais j'ai moi-même dissous ce club quand j'ai vu qu'il n'était que le despotisme du verbiage et le Pandémonium de toutes les sottises humaines dans leur admirable variété.]

Voilà, mon cher Trébutien. Je ne vous envoie, comme vous le voyez, rien de bien satisfaisant ni sur la situation ni sur moi-même. Je lis beaucoup l'histoire romaine. Je m'instruis aux guerres civiles et je *nous* trouve bien petits quand je *nous* regarde du mont Aventin...

XII

24 avril 1850, Paris

Mon bien cher et admirable ami,

Je suis honteux de mon silence et je me réfugie — comme disait Voltaire — à l'ombre de vos ailes qui sont assez longues pour me couvrir...

Je voulais vous envoyer ma réponse de conserve avec l'article sur Chateaubriand. Mais, comme il ne m'arrive rien ainsi qu'à un autre, vous aurez ma réponse sans l'article. Car de l'article, on n'en veut pas[1]. On l'a trouvé trop salé, trop fort, arrachant trop rudement les bandelettes de la vieille momie, du *manitou* du royalisme bâtard et constitutionnel, et montrant trop que cette poupée peinte n'est que néant et poussière. On a loué l'article, — on a délibéré sur l'article, — on a tressué et tremblé les fièvres sur l'article, — mais on m'a renvoyé l'article. Littérature inacceptable! Vous le voyez, toujours le même, Trébutien! Dénichez-moi donc une place, un coin, dans lequel je puisse enfoncer mes racines et vivre et m'épanouir en paix! En attendant, j'ai repris mon sac et mes quilles, admirant toutes les qualités que je connaissais dans cet intré-

1. Au journal l'*Opinion Publique*. — Barbey comptait y publier sous ce titre : *les Prophètes du Passé*, une série d'études sur de grands politiques. L'article sur Bonald avait paru le 17 janvier 1850; celui sur Joseph de Maistre, le 19 décembre précédent.

pide parti royaliste dont j'ai l'honneur d'être et chez lequel on ne sait trop ce qui domine, de la lâcheté de l'intelligence ou de l'imbécillité du cœur!

Si ç'avait été un article *ab Jove* sur Chateaubriand, un travail isolé et de simple critique littéraire, je l'aurais jeté au feu et je n'y penserais déjà plus. Mais c'était un anneau dans une chaîne, le grain d'un collier qui, ôté, fait défiler tout le reste. C'est agréable. J'avais un cadre, et voilà mon cadre en morceaux! Bien obligé! Heureusement que je me suis rappelé que j'étais homme du monde et que je n'avais pas l'âme tournée pour des chagrins d'auteur vexé. Je n'ai guère de plaisir qu'à faire mes petits, mais, une fois mis bas, je ne m'en inquiète guère. J'aime mieux un bout de conversation, brodé au tambour, dans un coin de salon, que tout cela.

Je ne sais pas ce que je ferai maintenant de cet article. Si vous désirez le lire et si je trouve une occasion, je vous l'enverrai *manuscrit* : car, probablement, il ne paraîtra nulle part. Les *Prophètes du Passé* resteront là. *Pendent interrupta mœnia Trojae.* Pleurez sur eux. Lamennais, lui, doit rire, car je lui préparais *un assommant éclat de mon juste courroux.* J'ai d'autres travaux à l'*Opinion publique* qui, j'espère, ne paraîtront pas aussi compromettants aux Docteurs, embobelinés de haute prudence dans leurs hermines...

Mon cher ami, j'oublie toutes ces nausées en m'occupant voluptueusement de mon *Ouest*[1]. Je vous remercie (puis-je trop écrire ce mot-là?) de votre patience à me copier la notice *gervillienne*[2] sur Blanchelande. Est-ce que vous connaissez ce pays-là, vous?... Ne vous lassez pas. Envoyez-moi toujours ce que vous pourrez. Consultez pour moi, dans votre pays, tout le monde. Walter Scott causait avec les postillons et les cabaretières. Des renseignements, pour être bons, doivent être pris à toutes les hauteurs de société. Ne croyez pas m'avoir effrayé en me disant que les Chouans ont laissé des réputations de rapine et de brigandages nocturnes, qui ne fleurent pas

1. Barbey d'Aurevilly projetait plusieurs romans ou contes sur la chouannerie. Il n'en a écrit que deux, admirables d'ailleurs : *l'Ensorcelée* et *le Chevalier des Touches.*

2. Une notice qu'avait écrite un monsieur de Gerville. — Sur l'abbaye de Blanchelande, voir l'*Ensorcelée.*

comme baume dans les récits de quelques âmes pures et vertueuses comme votre mère. A qui en parlez-vous? Mon grand-oncle maternel, le chevalier de Montreselle, avait été chargé par Frotté d'organiser, pour cette guerre, le bas pays du Cotentin. J'en parlais à Crétineau-Joly [1], l'autre jour; il me disait qu'il (cet oncle) était bien connu sous son nom chouan. — le *général Télémaque*, — (il y avait aussi le général *Tamerlan*, car c'était comme une guerre masquée, une bonne fortune de nuit, que cette guerre). Eh bien, mon vieux oncle de Montreselle m'a raconté, dans mon enfance, de ces choses qui appuient beaucoup ce que vous me dites là. C'est, mon ami, qu'on ne fait pas les guerres civiles avec des chevaliers *Grandisson*. Il faut bien prendre son parti de ces désordres, et qui sait si l'intérêt du récit n'en sera pas plus grand, les personnages plus *humains*, tout cela enfin *plus la vie*? Un coquin par-ci par-là ne fait pas mal dans un récit, et d'ailleurs, à côté de l'intérêt romanesque, je ne me préoccupe que d'une chose, c'est de la fidélité historique du détail.

XIII

1er mai 1850

J'ai vendu mon *Dessous de cartes d'une partie de whist* à *la Mode*. Il a fallu adoucir le fil brûlant de l'acier de ce scalpel. Je l'ai fait. Cher ami, il faut plier sa superbe pour, plus tard, la redresser. Il y a un mot de Chateaubriand en parlant de Richelieu qui me flambe toujours devant les yeux : « Sa souplesse fit sa fortune et sa fierté son génie. » J'ai toujours été trop fier et cela a retardé ma vie.

A propos de Chateaubriand, vous ne lirez pas mon article manuscrit : Rovigo le publiera dans sa *Mode* avec *Lamennais*...

Quand vous me répondrez, pensez à ma question : Êtes-vous allé à Blanchelande? avez-vous traversé la terrible lande de Lessay dont j'ai tant entendu parler dans mon enfance et qui, de *tous* les points de mon département, que je connais, est le seul que je ne connais pas? Je suis bien sûr que je l'imagine telle qu'elle est, mais pourtant, pour me rassurer à cet égard,

1. Jacques Crétineau-Joly (1803-1875), auteur d'une *Histoire de la Vendée militaire*, en quatre volumes, plusieurs fois rééditée.

je voudrais bien quelques détails *topographiques*. Je suis persuadé qu'avec des impressions comme celles des récits de mon enfance et de l'imagination, on arrive à une espèce de somnambulisme très *lucide*, mais je voudrais que la lucidité du mien me fût attestée par une expérience. Si vous connaissez une description de cette lande, envoyez-la moi. Elle joue le grand rôle de *théâtre* dans un de mes récits, et je deviens fou de fidélité. — Il y a des femmes qui ne me croiraient pas...

XIV

Paris, samedi matin, 6 juin [1851].

... D'abord calmez-vous, cher ami, sur les petites misères humaines qui s'attachent à notre publication comme à tout[1]. Le retard des imprimeurs, les différentes nuances de papier qui manqueront, l'imperceptible faute du titre, que tout cela, je vous en supplie, ne vous contrarie qu'à moitié! Je serais désolé d'être la cause, même indirecte, d'un tourment, d'un ennui, d'une peine quelconque, dans cette grande sensibilité que je connais. La vie ne se compose, en petit comme en grand, que de partis à prendre. Je prendrai le mien de ce que vous me signalez, excepté pourtant du retard. Et voici encore une raison pour que vous vous serviez avec votre buffle d'imprimeur du javelot romain et de l'anneau dans le nez, comme les pasteurs de ces intéressants animaux, — allez donc et piquez ferme! — c'est, mon ami, que le livre est demandé par des acheteurs, à grands cris. Des lettres sont arrivées de Bourgogne à Hervé[2] (signées de noms très inconnus à lui et à moi), dans lesquelles on lui dit d'envoyer immédiatement les *Prophètes*. On dit que l'occasion n'a qu'une touffe de cheveux sur le front. Moi, je crois qu'elle n'en a que trois (cheveux), comme Cadet-Roussel. Quand on les tient, qu'on les tienne bien!...

Ce que vous me dites de la *Vellini*[3] me désole. Elle ne vous

1. Trébutien s'était encore chargé d'éditer les *Prophètes du Passé*.

2. Cet Hervé tenait un cabinet de lecture. — C'est lui qui, en août 1850, avait fait entrer Barbey d'Aurevilly au journal l'*Assemblée Nationale*.

3. La première édition d'*Une vieille maîtresse* est de mai 1851 (3 vol. in-8°, Paris, Cadot).

plaît pas! Voilà le meilleur de mon succès manqué! Elle ne vous plaît pas! Que m'importe le reste!...

Je suis désolé, mais vous me deviez la vérité, la vérité de votre âme. Merci donc, merci. On ne fait pas revenir d'une impression, mais permettez-moi de vous dire ceci : ou il faut renoncer à cette chose qui s'appelle le roman, ou la *Vellini* doit être absoute de ce qu'elle est, quoi qu'elle soit. Il faut renoncer à peindre le cœur humain ou le peindre tel qu'il est. Subversive, elle, *Vellini!* Mais je condamne Marigny! Mais Marigny se condamne! mais sa femme ne lui pardonne pas! Trouvez-moi un romancier qui ait été plus le Torquemada de son propre héros que je ne l'ai été? Subversive? Mais n'y a-t-il plus à peindre, sous peine de mettre tout en péril, que des Grandissons!

Prenez garde, mes amis : ce que vous dites de *Vellini* atteint l'art même, à travers elle. Prenez garde! je vous rappelle à l'ordre de Dieu et au respect des facultés humaines. Voulez-vous tuer le roman, oui ou non? C'est de cela qu'il retourne[1]. S'il faut qu'il vive, vous savez qu'il mange du cœur humain, qu'il ne se nourrit que de cette moelle. Cœur impur, moelle gâtée. Ai-je dit que tout cela était sain?

Et puis Hermangarde ne demande-t-elle pas un peu quartier pour Vellini?

Ce que vous me dites aussi d'Edelestand me peine. Je ne le vois plus, mais j'ai pour cet homme des abîmes de sentiment dans le cœur. Ne voilà-t-il pas qu'il s'est blessé de ma nouvelle de la *Mode*[2]? Mais, mon Dieu!... où donc sont les mâles?... Trébutien, dans cette nouvelle où des larves de réalité se sont mêlées à des inventions, il n'y a rien que je pusse *croire devoir blesser* Edelestand. J'ai pris mon bien où il se trouvait. Des figures m'ont frappé, je les ai peintes, mais je n'ai pas dit : « Voilà les noms de ces portraits! » Le roman! mais c'est de l'histoire, toujours, plus ou moins; des faits souvenus, agrandis, modifiés, arrangés selon l'imagination,

1. Dans la préface qu'il écrivit plus tard pour *Une vieille maîtresse*, Barbey d'Aurevilly disait de même : « Le catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus... On trouve dans plus d'une cathédrale de ces choses qui auraient fait couvrir les yeux d'un protestant avec le mouchoir de Tartuffe... »

2. *Le Dessous de cartes d'une partie de whist.*

mais en restant dans la vérité de la nature. Il n'y a pas de romancier dans le monde qui ne se soit inspiré de ce qu'il a vu et qui n'ait jeté ses inventions à travers des souvenirs! « L'alphabet m'appartient », disait Casanova. Et à moi aussi! Ah! que d'histoires qui touchent plus ou moins à des personnes de ma connaissance et qui sont des blocs de roman équarris dans mon atelier! L'idéal a ses pieds dans le sang que nous avons vu couler ou dans les larmes que nous avons dérobées et tout est moisson pour l'artiste. Si on savait toutes les *réalités* que les plus grands livres nous cachent!... Et pourtant, c'est un grand esprit qu'Edelestand, mais il n'a pas *voulu* comprendre cela! Il a vu des *indiscrétions* là où il n'y avait que des points de souvenir entre lesquels j'avais tissé une trame de suppositions pathétiques, non dans un but de scandale, mais dans un but purement dramatique. Voilà tout!...

XV

Mercredy, 25 juin 51. Paris.

Vous avez eu peur de me blesser, cœur d'ami que vous êtes. Vous m'avez rappelé le Monomotapa. *Vous m'êtes dans un songe un peu triste apparu...* Oui, c'était un songe! Je regrette l'effet qu'a produit sur vous ma Bacchante en raccourci, car je voudrais vous voir aimer tout ce j'aime et je l'ai *aimée*!!! Mais blessé par vous dans cette misère d'une personnalité d'auteur, jamais! Allons donc! Est-ce possible? Je suis d'ailleurs très peu auteur. Je n'écris qu'à mon corps et mon âme défendants. Je préfère à tous les livres quatre mots *barbelés* de conversation. Seulement, je serais une pécore littéraire avec toutes les sensibilités ordinaires à ces sortes d'espèces que mes sensibilités se tairaient avec vous parce que la grande voix de l'amitié couvre tout...

... Cela dit, maintenant aux affaires! Vous voulez que je vous tienne au courant des *Prophètes*. Voici :

Je sors de déjeuner chez Hervé, et je vous annonce de lui une lettre, à vingt-quatre heures de la mienne. Dans cette lettre, que j'ai voulu qu'il vous écrivît, il vous dira toute sa pensée d'éditeur sur le livre, son avenir, son écoulement, les moyens à prendre pour rendre cet écoulement facile et certain.

Je ne vous dirai point : « Écoutez Hervé », mais : « Jugez-le ». Il sait ce qu'on appelle *son affaire*. Mais de plus il est libraire catholique, ce qui est, selon moi, une manière de la savoir mieux... Je ne vous préviens donc point sur ce qu'il vous dira : j'aime mieux vous parler de ce que j'ai fait.

Ceux qui ont lu les *Prophètes* sont *pour* avec des frémissements de sympathie ou *contre* avec les haut-le-cœur de l'horreur. Lamartine, que je connais et chez qui je vais quelquefois, prétend que je suis un *scélérat* et d'autant plus *atroce* que je suis grand (*sic*), que *je suis un Marat* (est-ce pour cela que je suis grand?...) *catholique* et que *je peins la guillotine en blanc* (*sic*). Lamartine a promis de m'attaquer dans son journal, *le Pays*. Ce serait là un coup de cymbale joliment cuivré. *L'Univers* s'est engagé à faire. Je reçois, à l'instant même, une lettre de mon très grand ami Du Lac qui engage le journal pour un grand article et pour un petit, en attendant le grand. J'ai adressé le livre à Veuillot avec une lettre qui ferait parler les muets et écrire les paralytiques. *Le Corsaire* s'est engagé aussi, et de plusieurs côtés, Rovigo, Audebrand [1], etc. — Alloury a promis pour les *Débats*, mais je ne voudrais pas que ce fût lui qui m'écharpât. Je veux des armes qui coupent et taillent. Pelletan me lit en cet instant et sera probablement un des premiers à m'attaquer... Dans son feuilleton, il ne parlera que des *Prophètes*. *Vellini* est échue à Gautier. L'*Opinion publique* parlera de moi, à coup sûr, dans son feuilleton bibliographique, puisque c'est Hervé, l'éditeur, qui l'écrit, mais de plus j'aurai un grand article de Pontmartin, avec qui j'ai toujours été sur un grand pied de monde et de politesse [2], et je vais lui écrire à cet effet.

Du reste, si Lamartine s'exécute sur-le-champ, l'étiquette est arborée en assez grandes lettres pour que tous les moutons de Dindenault et des journaux la répétaillent et l'écrivent dans leurs damnées feuilles.

(J'ai aussi Sarrans [3] à la *Semaine*. C'est lui qui leva le lièvre

1. Philibert Audebrand, romancier, journaliste parlementaire, etc. Auteur de curieux *Mémoires d'un homme de lettres*.

2. Il n'en fut pas ainsi jusqu'à la fin...

3. Bernard Sarrans (1795-1874), journaliste républicain, aide de camp de Lafayette en 1830, député à l'Assemblée nationale de 1848, rédacteur en

à propos du *Sacerdoce de l'épée* et qui me donna ce nom de *Tarquin le superbe* que j'ai *superbement* porté...)

Vous m'avez parlé d'une lettre à un abbé du Perron, de Valognes (je crois). Quant à celle que nous devons adresser à M. de Metternich [1], laissez-moi vous dire ce que j'ai pensé.

Je désire que cette lettre soit collective. Je la ferai ce soir et vous la recevrez demain. Je l'écrirai de ma main et la signerai. Quand vous l'aurez lue et approuvée, vous mettrez votre nom, frère, à côté du mien. Puis vous la replacerez sous une enveloppe de la mesure et de la forme de celle que je vous aurai adressée et qui *recouvrira* cette lettre. Vous la fermerez avec votre cachet arabe et vous adresserez le tout de votre plus belle main à « Son Altesse le Prince de Metternich, place du Grand Sablon, à Bruxelles ». Que tout cela ait l'air grandiose et de chancellerie, comme il convient à des absolutistes comme nous! Le livre [2] que vous adresserez (franco) avec la lettre au prince n'a pas, comme les exemplaires que je vais envoyer aux têtes couronnées, besoin d'être relié. Prenez un exemplaire à six francs. Vous écrirez de votre écriture magistrale sur cet exemplaire :

Hommage du plus profond respect et de l'admiration la plus passionnée, offert à Son Altesse, prince de Metternich, par ses très humbles et très obéissants serviteurs,

JULES BARBEY D'AUREVILLY et G. TRÉBUTIEN

Je donnerai pour la réponse mon adresse à Paris, mais, dès que je l'aurai reçue, je vous l'enverrai à Caen. Vous garderez cet autographe, ou ce non autographe, mais enfin cette réponse, si cela peut vous faire plaisir.

JULES BARBEY D'AUREVILLY

chef du *Journal des Communes* et de la *Semaine*. — *Le Sacerdoce de l'Épée*, tel était le titre d'un article de Barbey d'Aurevilly, publié dans *la Mode* du 15 mai 1850. L'auteur y envisageait la guerre civile comme peut-être nécessaire, et la mission des armes, comme sainte en ce cas. L'article fit scandale. Deux mois plus tard, Jules Favre le signalait à l'indignation de l'Assemblée nationale.

1. C'est l'illustre homme d'État Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince de Metternich (1773-1859), père du prince de Metternich qui devait être nommé, en 1859, ambassadeur en France.

2. *Les Prophètes du Passé*.

L'EMPEREUR DE CHINE

KOUANG-SIU

Il y a peu d'années, du haut des remparts de Pékin, quelqu'un d'Europe regardait, avec une curiosité ardente, un spectacle qui se déroulait à l'intérieur de la ville, presqu'au pied des murailles. Là, le Temple du Ciel étend son parc sombre, sous le moutonnement velouté des cèdres séculaires, d'où émergent des coupoles de marbre blanc incrusté d'émaux. La vue plonge et embrasse tout l'ensemble de l'enclos; elle suit les méandres du mur bas, crêté de tuiles jaunes, qui l'enserre au delà de l'étroit fossé qui luit.

Tapi entre deux créneaux, le spectateur français estime qu'il n'en voit pas assez; il voudrait écarter les lourdes branches, soulever les toitures du Temple. Cependant la première cour, dallée de marbre, se montre à nu tout entière et laisse voir à loisir les personnages qui sont là, groupés dans une immobilité respectueuse : ce sont les archers de la Garde Impériale, aux éclatantes vestes blanches, cernées de larges bandes sombres, sur les robes de peaux, crânement relevées des coins et découvrant des bottes de velours noir; les lanciers, en tuniques bleues et jaunes, la lance en travers du dos, le fer en bas protégé par une gaîne. Ces cavaliers sont à pied; hors de l'en-

ceinte du temple, leurs chevaux, blancs comme le lait, sont tenus en main par des soldats.

La belle allure et l'aspect martial des hommes de l'escorte ne retiennent pas l'attention de celui qui regarde : un palanquin drapé de soies jaunes sur lesquelles sont brodés des dragons, attend devant le portique du sanctuaire. Ce palanquin est gardé par six eunuques en grand costume, et par seize porteurs, qui demeurent à leur poste, l'air recueilli, les yeux baissés. L'Empereur est là ! Ce mystérieux Fils du Ciel, cloîtré au fond de ses palais, invisible, silencieux, captif, peut-être, il est là, prosterné sous cette coupole jalouse, offrant les débris de son cœur, au Ciel sourd, au Ciel injuste. Tout à l'heure il apparaîtra sur le fond sombre du portique; il traversera le parvis, descendra quelques marches jusqu'à son palanquin, et, l'étranger attentif pourra, en cette minute précieuse, graver à jamais dans sa mémoire la vision surprise ! Ce n'est pas une curiosité banale qui l'attire, mais une sympathie respectueuse qui pressent et s'apitoie.

Voici enfin que, tout chamarrés de broderie et d'or, sortent du temple les conseillers, les ministres, les princes du sang qui resplendissent au soleil. Ils se rangent et font la haie; ils s'inclinent, et, après un instant d'attente, seul, lentement, l'Empereur s'avance, mince, élancé, très pâle, des yeux graves, dont le regard ne se pose sur personne, le visage allongé, la bouche sérieuse. Malgré la simplicité sévère de son costume, — sur une robe couleur de cuivre sombre, une veste d'un bleu presque noir, — il est tellement imposant, d'une si suprême majesté, qu'il semble vraiment d'une autre essence que le commun des hommes, et que tous les princes et les mandarins de sa suite, rutilants de satin et d'or, deviennent, tout à coup, vulgaires à côté de lui.

Le cortège se reforme, la vision disparaît; les stores de soie jaune du palais se sont refermés; on jette des pelletées de sable devant les pas des porteurs; les princes du sang remontent sur leurs chevaux, harnachés en velours violet, tandis que les gardes, hâtivement, enfourchent leurs chevaux blancs. En bon ordre, gardant le plus profond silence, toute cette foule s'éloigne, retourne au cœur de Pékin, à la Ville Rouge, la ville défendue.



On ne se souvient pas assez qu'au fond du cœur de tout Chinois saigne et lancine une blessure mal cicatrisée. C'est là un secret amer et brûlant, que tous savent et dont on ne parle pas. Il expliquerait, cependant, bien des anomalies dont l'Europe parfois s'étonne; il donnerait le mot, peut-être, de l'étrange stagnation où le grand peuple de Chine s'est si longtemps attardé.

Il y a trois cents ans, l'Empire fut conquis par les Tartares Mandchous; le dernier souverain de la dynastie des Mings se pendit dans la Ville Rouge, à un arbre, qui porte encore des chaînes pour avoir prêté ses branches à cet impérial suicide. Les vaincus se virent contraints à changer de costume, à modifier leur coiffure. Ils durent couper leurs longs cheveux, qu'ils laissaient épars dans les batailles, se raser la moitié du crâne, pour ne conserver, à la mode tartare, que cette longue natte que nous trouvons singulière et qui, étant pour eux le signe de la servitude, n'a jamais cessé de les humilier. Combien de têtes, qui n'ont pas voulu subir l'outrage, sont tombées autrefois! Combien de héros obscurs qui, ayant à choisir entre le rasoir et le sabre, se sont livrés au bourreau! On n'ose pas en dire le nombre : il se chiffre par centaines de mille!... Aussi la blessure est-elle inguérissable. Les Chinois d'aujourd'hui sont domptés plutôt que soumis. Même ceux qui, ayant accepté des fonctions officielles, servent, loyaux et fidèles, le gouvernement, même ceux-là subissent, sourdement, la piqûre de cette plaie vive, la rougeur de cette honte.

Aussi, depuis trois cents ans, en Chine, la révolution couve sans cesse; le feu éclate en incendie, ici ou là; éteint dans une province, il se rallume dans une autre. Mais la Chine est trop immense pour que les révoltés puissent s'entendre. S'ils s'étaient jamais réunis dans un effort collectif, ils auraient depuis longtemps brisé leurs chaînes : au milieu de ce peuple de 350 à 400 millions d'hommes, les conquérants sont à peine un contre mille! Plusieurs fois pourtant les Chinois furent

bien près de la victoire et d'extraordinaires événements bouleversèrent l'Empire.

Il y a une quarantaine d'années, entre autres, les révoltés, victorieux, proclamèrent à Nanking un empereur de race chinoise, un rejeton de la dynastie des Mings, et l'on désigna son règne sous le nom de Taï-Ping-Tien-Ko : *Empire de la Grande Paix Céleste*. Cet empereur régna, concurremment avec le gouvernement de Pékin, pendant dix-sept ans !

Après une guerre acharnée, les Chinois furent vaincus, et les vainqueurs voulurent effacer tout de ce règne. Voici, néanmoins, des passages d'un volumineux rapport du général Tsen-Kouen-Wei à son empereur tartare.

Quand les Taï-Ping commencèrent la révolution dans la province de Kouang-tong, dit-il, ils s'étaient emparés de seize provinces et de six cents villes.

Leur coupable chef et ses criminels amis s'étaient rendus formidables. Tous leurs généraux, établis dans différentes places, s'y fortifiaient solidement. C'est seulement après trois années de siège que nous fûmes maîtres de Nanking. En ce moment, l'armée comptait cent mille hommes et plus. Mais pas un seul ne s'est rendu. Dès qu'ils se jugèrent perdus, ils mirent le feu au palais et se brûlèrent tous. Beaucoup de femmes se pendirent, s'étranglèrent, ou se jetèrent dans les lacs.

Je parvins cependant à faire prisonnière une jeune fille et je la pressai de me dire où était leur empereur.

— Il est mort, dit-elle, vaincu, il s'est empoisonné; mais aussitôt après, on a proclamé empereur son fils : Hon-Fo-Tsen.

— Est-ce bien la vérité? demandai-je. Alors elle me montra le tombeau : je donnai l'ordre de le briser et l'on trouva en effet l'empereur, enveloppé dans un linceul de soie jaune, brodé de dragons. Il était vieux, chauve, avec une moustache blanche.

Son cadavre fut emporté pour être brûlé et jeté au vent.

Nos soldats détruisirent tout ce qui restait dans la ville, et il y eut trois jours et trois nuits de tueries et de pillage.

Nous ne pûmes amener à se soumettre aucun des soldats ennemis, et une troupe de quelques milliers d'hommes, très bien armés, ayant revêtu les costumes de nos morts, réussirent à sortir de la ville; il est à craindre que leur nouvel empereur ait pu s'échapper avec eux.

Ce récit malgré sa brièveté et sa sécheresse laisse entrevoir, entre les flammes et le sang, une épopée magnifique.

*
* *

A cette rancune séculaire, à cette agitation que fomente toujours l'espoir de la revanche, sont venus s'ajouter, en ces dernières années, des préoccupations nouvelles. Après la guerre de 1894 où ils furent vaincus par les Japonais, après l'annexion de Kiao-tcheou par les Allemands en 1897, de Port-Arthur et Ta-lien-wan par les Russes, de Wei-hai-wei par les Anglais, de Kouang-tcheou-wan par la France en 1898, les Chinois, à leur tour, regardèrent du côté de l'Occident; ils voulurent savoir, acquérir eux aussi les connaissances qui ont donné aux Japonais leur puissance. Aujourd'hui des milliers d'étudiants et même d'étudiantes, vont s'instruire dans tous les pays d'Europe, en Amérique, au Japon. Une jeunesse, ardente et enthousiaste, marche vers le progrès avec une hâte surprenante.

Il y a treize ans déjà, K'ang-Yeou-Wei avait pressenti la nécessité, pour son pays et pour la dynastie mandchoue, d'une réforme du gouvernement et des mœurs. Né à Canton, fils d'un lettré, membre de la Forêt des Mille Pinceaux (c'est le nom de l'Académie chinoise) K'ang-Yeou-Wei fit d'excellentes études, et revint, après les grands concours de Pékin, dans sa ville natale, où il fut professeur de philosophie. Il écrivit des poèmes, des romans, des études historiques; commenta et expliqua les ouvrages de Confucius. Il fit des conférences humanitaires, sur les places publiques, devant un public de vingt ou trente mille auditeurs! Ses compatriotes lui décernèrent alors le titre de : Grandeur Très Sainte.

Vivement intéressé par les sciences occidentales, il lut tous les ouvrages traduits en chinois. Mais cela ne lui suffisant pas, il apprit l'anglais et s'instruisit plus particulièrement sur les questions relatives aux gouvernements, aux législations, aux religions et il se rendit bien vite compte des réformes à apporter dans le gouvernement de son pays. K'ang-Yeou-Wei n'était pas un révolutionnaire. Ambitionnant la paix et l'harmonie universelle il ne voulait pas commencer par déchaîner la guerre.

Donc se souvenant qu'il est poète, il conçut un rêve magnifique irréalisable peut-être. Effacer l'antique rancune, réconcilier Chinois et Tartares, et, pour cela, conquérir à ses idées l'empereur qui règne à Pékin, de concert avec lui, doucement, sans secousses, réformer la Chine, sinon le monde... L'action suivant de près le projet, K'ang-Yeou-Wei quitta Canton et ouvrit une école à Pékin, en 1889.

Des rumeurs, mais combien confuses, étaient venues jusqu'à lui, sur la personnalité de cet empereur inconnu de tous, gardé en tutelle, comme prisonnier au fond de ses palais. On le croyait lettré, bienveillant, curieux des choses nouvelles. Mais des bruits contraires le disaient faible d'esprit, débile de corps, livré à tous les excès et incapable de gouverner. K'ang-Yeou-Wei ne voulut croire qu'à la version favorable. Il savait ce que valaient les ministres, favoris de l'impératrice régente et maîtres avec elle du pouvoir; il plaignait l'impérial opprimé; tout son cœur allait vers lui, puisqu'il était malheureux. Mais comment l'atteindre, à travers ses quadruples murailles?... à travers tant d'obstacles dressés par les préjugés, plus impénétrables encore que les pierres?... comment parvenir à éveiller l'attention de la mélancolique idole?

L'illustre réformateur avait la foi d'un apôtre et il tenta l'impossible. Il rédigea, pour l'empereur, un exposé des réformes qu'il jugeait nécessaires. Mais cela n'était rien, le problème insoluble était de faire lire ce mémoire à l'inaccessible souverain. Grâce à ses hautes relations K'ang-Yeou-Wei put faire parvenir l'écrit jusqu'aux membres du conseil privé, qui le retint et ne le prit même pas au sérieux. On le renvoya en traitant l'auteur de fou et d'ivrogne.

L'apôtre ne se rebuta pas, il chercha d'autres voies plus secrètes ; toujours en vain.

Pendant dix années, sans se lasser, il renouvela sa tentative, et, enfin, un des disciples nouveaux qu'il avait gagnés à sa cause, parvint, en 1898, à placer sous les yeux de l'empereur le mémoire tant de fois rebuté! Quelle poignante émotion pour l'auguste solitaire, dont l'esprit, dans la douloureuse inaction avait dû échafauder tant de rêves, quand il lut la proclamation ardente de tous ces droits nouveaux, l'appel enthousiaste à la justice d'un cœur désintéressé!... Ces idées

fécondes l'empereur en tutelle les pressentait déjà ; ces bienfaisantes réformes, il y avait songé. Ah! s'il était libre, s'il pouvait faire plus libre son peuple!

Kouang-Siu voulut sans tarder voir celui dont l'écrit l'avait si profondément troublé; l'entendre l'expliquer dans tous ses détails. Il accorda une audience à K'ang-Yeou-Wei, exigea qu'on le lui amenât.



Ah! que l'on voudrait savoir ce que fut cette longue entrevue, où, du contact de deux cœurs généreux, jaillit une flamme si belle!... K'ang-Yeou-Wei le dira peut-être, un jour... Le résultat, immédiat, merveilleux, stupéfia la cour, enchanta l'empire. Le réformateur si aimé par le peuple devint le conseiller intime du Fils du Ciel.

Quoi, l'empereur avait donc pu secouer la tutelle, ressaisir le pouvoir? L'optimisme de K'ang-Yeou-Wei ne s'était pas trompé : Le maître était un esprit supérieur, admirablement instruit, fin lettré, au courant de tout. Bien vite conquis, il puisait une énergie inconnue dans l'appui d'un cœur tout à lui, dans les conseils d'un homme de haute valeur. Pendant quelque temps l'empereur Kouang-Siu et son conseiller gouvernèrent la Chine, travaillant ardemment à son bonheur, à son émancipation.

Dans l'emportement du désir, impatient de réaliser de si beaux projets, ils édifièrent avec une hâte fébrile et manquèrent peut-être de prudence. Les institutions millénaires, si sacrées en Chine, croulant de toutes pièces, menaçaient de les écraser. Mais ils ne voyaient pas le danger; l'exemple du Japon les exaltait; ils voulaient marcher de pair avec lui, ne lui céder en rien. L'empereur ne parlait-il pas de modifier la coiffure tartare, de couper cette inutile natte, de changer le costume national! le Mikado a bien revêtu un uniforme de général français, pourquoi le Fils du Ciel hésiterait-il à l'imiter?...

Hélas!... ce fut là l'étincelle qui mit le feu à la mine. L'indignation de l'impératrice douairière, jusque-là contenue, fut

portée à son comble et éclata terrible. Elle groupa autour d'elle tous les princes mécontents, les ministres disgraciés, tous ceux qu'avait atteints le nouvel état de choses.

Elle fit un coup d'État, et reprit la direction des affaires : sans hésiter, elle ordonna l'arrestation des nouveaux conseillers de l'empereur et les fit décapiter. Trahi par Yuan-Che-K'ai sur qui il croyait pouvoir compter, K'ang-Yeou-Wei eut le temps de se sauver à Hong-Kong.

Quant à Kouang-Siu il laissa, de nouveau, le sceptre échapper de ses mains. Plutôt que de les armer du glaive, il les tendit aux chaînes. L'avenir était en marche, l'édifice commencé, une autre l'achèverait; lui, incapable des violences sanglantes, malheureux, mais résigné, il s'en irait, au moins, pur de tout crime...

La peine capitale fut prononcée contre K'ang-Yeou-Wei et sa tête mise à prix. Elle valait, hier encore, douze cent mille francs.

Un jour, tandis qu'il était aux Indes, le réformateur reçut de quelqu'un de la cour une dépêche lui disant de revenir immédiatement, que l'empereur le rappelait. Sans défiance, il s'embarqua aussitôt, et arriva à Hong-Kong. Là il fut reconnu par des gens qu'épouvanta son imprudence : Il tombait dans un piège, rien n'était changé à la cour, il fallait repartir au plus vite! Cette tête, de douze cents mille francs, ne tenta personne. K'ang-Yeou-Wei voyagea en Amérique, au Japon, où il prépara la rédaction de son grand ouvrage sur l'organisation des États-Unis du monde. Il est aujourd'hui en Angleterre, où il doit pleurer de tout son cœur le noble cœur qui s'était donné à lui et qui vient de cesser de battre.

Un mouvement de réaction suivit le coup d'État de l'impératrice, puis ce fut le soulèvement des Boxers. Après qu'il eût échoué, l'impératrice elle-même comprit qu'elle ne pouvait gouverner sans satisfaire aux besoins de réformes qui gagnait le pays. Elle reprit alors la plupart des idées de K'ang-Yeou-Wei, mais elle ne réussit pas à gagner l'opinion chinoise qui s'aperçut que la plupart des édits restaient lettre morte. K'ang-Yeou-Wei est dépassé; dans le Sud et dans les provinces du Yang-tsé, des révolutionnaires s'organisent qui veulent substituer à la dynastie mandchoue un régime républicain. Les

revues et les journaux nouvellement fondés sont d'une violence extrême dans leurs attaques contre le gouvernement. Aussi la répression a-t-elle été parfois terrible. On se souvient de ce malheureux journaliste chinois, que l'impératrice, implacable quand on s'attaquait au pouvoir, fit tuer à coups de bâton. Avant de mourir, il cria à ses bourreaux, qui le pressaient de dénoncer des complices : « Ne cherchez pas quels sont ceux qui vous haïssent et veulent délivrer la patrie, vous les trouverez, peut-être, tout près de vous, parmi les plus hauts personnages de votre cour; il y en a des centaines, ici même, à Pékin, ils pullulent par tout l'empire. Ne cherchez pas trop à savoir, vous ne ferez que hâter des événements fâcheux pour vous. »

La vieille Chine bouillonne et frémit; elle s'organise, elle s'arme, car malgré la réprobation qu'elle a toujours professé pour les conquêtes elle est bien forcée de reconnaître que, si la force brutale n'est pas une raison qui puisse être admise par les philosophes, elle est tout de même la plus forte, et qu'il est vain de répondre aux coups de canon, par de belles maximes.

JUDITH GAUTIER

L'INSCRIPTION MARITIME

L'Inscription maritime fut une œuvre admirable. Avant 1665, les habitants du littoral vivaient dans une insécurité complète. Leurs biens et leurs personnes étaient à la merci de pirates qui, regagnant le large après un rapide coup de main, se trouvaient assurés de l'impunité. Une protection collective pouvait, seule, mettre un terme à cette situation : Colbert l'organisa. En constituant les « classes », il créa une véritable police de la mer, recrutée parmi les intéressés eux-mêmes. Les habitants du littoral étaient encore exposés aux coups d'une marine étrangère : les « classes » fournirent à la flotte du roi les équipages nécessaires contre un ennemi national. Dans cet harmonieux ensemble, le pouvoir satisfaisait au plus pressant besoin de certaines populations; en échange, elles lui procuraient le personnel affecté à la surveillance de la mer.

La nécessité de pourvoir à la sécurité d'une catégorie de Français amena donc la première application du service obligatoire. Quand, plus d'un siècle après, toutes nos frontières terrestres se trouvèrent à la fois menacées, la France continentale comprit à son tour ce besoin d'un effort collectif : elle décréta la levée en masse. Mais, faute d'avoir été ressenties au même moment sur nos frontières de terre et de mer, des nécessités identiques créèrent deux organismes distincts : l'œuvre de Carnot est toujours restée distincte de l'œuvre de Colbert.

Précurseur en matière militaire, Colbert le fut aussi en matière sociale. En 1673, il n'avait certes pas prévu que la Caisse qu'il instituait en faveur des seuls marins et officiers de la flotte royale, estropiés en service, serait chargée par Pontchartrain (1709) de venir également en aide aux invalides de la marine marchande. Colbert pouvait encore moins deviner que cette Caisse subirait, en 1885, une seconde transformation, qui en a fait une institution de secours et de pensions à l'usage des seuls marins du commerce. Sans s'élever jusqu'à la conception des retraites ouvrières, Colbert avait, du moins, reconnu les devoirs de l'État envers ses plus humbles serviteurs. Mais, pour l'honorer d'avoir devancé son siècle, doit-on s'hypnotiser dans la contemplation du passé et ne vouloir même plus s'enquérir du présent? Avant la généralisation du service obligatoire, et alors que l'embarquement de quelques canons suffisait à transformer un paisible voilier en un brillant corsaire, il était naturel et logique de n'affecter à l'armée de mer que des hommes du littoral, et de ne compter que sur l'inscription maritime pour recruter notre flotte. Mais peut-on, avec une égale confiance, soutenir aujourd'hui qu'aucun Français ne saurait rendre plus de services à bord de nos unités de combat que l'un de nos inscrits?

Si les exemples de l'Angleterre et de l'Allemagne ne nous ont pas encore appris que l'indépendance des marines militaire et marchande est la condition même de leur développement, notre propre expérience ne nous permet pas d'ignorer l'origine de nos recrues. Les armateurs ne sont certes pas fâchés qu'un public crédule considère toujours la marine marchande comme la pépinière de la marine de guerre : la formule leur vaut des avantages bien sonnants, car ils recrutent dans la marine de guerre le personnel tout formé qui embarque sur leurs bâtiments. A d'infimes exceptions près, l'inscription maritime ne nous fournit aucun homme qui ait pratiqué la navigation hauturière; le titre d'inscrit s'accorde libéralement à quiconque a figuré, pendant dix-huit mois, sur le rôle d'un bâtiment ou d'une embarcation qui démarre au moins une fois tous les trois jours. Il est impossible d'exercer un contrôle quotidien sur les allées et venues de plus de deux

cent mille personnes [1]. Certaines d'entr'elles s'adonnent donc à la navigation fictive. Il est probable que la Caisse des Invalides de la Marine ne pensionne aucun voiturier, cabaretier ou cultivateur, qui n'ait jamais excursionné en mer ou en rivière : presque tous, sinon tous s'y résignent; mais la plupart rendent le sacrifice supportable en ne s'éloignant que peu de la terre ferme et en espaçant leurs promenades. Ainsi des marins d'intention ou d'occasion, dont on ne connaît naturellement pas le nombre exact, viennent, dans l'Inscription maritime, renforcer le contingent très minime des vrais marins. Un second appoint, chiffrable et important, provient des inscrits fluviaux. Officiellement, l'effectif des marins d'intention ou d'occasion est, donc, élevé, même si l'on néglige, faute de pouvoir les dénombrer, les simples plaisants d'eau salée et d'eau douce qui se contentent d'exploiter l'Inscription maritime.

Que tous puissent, malgré leurs antécédents, rendre des services sur nos bâtiments de guerre, s'ils ont à la fois de la bonne volonté et quelque instruction, la Commission parlementaire de 1890 a tenu à l'affirmer dans un rapport officiel. Mais, si désireuse que cette Commission ait été de justifier le régime institué par Colbert, il n'était évidemment pas en son pouvoir de prouver que des inscrits, qui ne connaissent la mer que de nom ou de vue, soient prédestinés au service de la marine de guerre.

Admettons l'aptitude maritime de nos pêcheurs côtiers [2]. Il

1. Leurs droits à une pension de retraite découlent, pourtant, de ces constatations. Enregistrées sur les matricules et motivant une correspondance incessante, elles justifient l'effectif du personnel qui administre l'Inscription maritime. Notre réglementation ne dure que par la légende du marin insaisissable sur la mer immense : en majorité écrasante, nos inscrits ont, à terre, un domicile connu dont ils ne s'éloignent ni plus souvent, ni plus longtemps que nos cultivateurs (les absences des marins qui pratiquent la petite pêche oscillent, en général, entre 1 et 6 heures par jour; presque jamais, elles ne dépassent 48 heures); non moins aisément, une comptabilité rudimentaire permettrait de découvrir les noms des trop rares inscrits qui s'adonnent à la grande pêche ou à la navigation commerciale, car, dans les deux cas, ils relèveraient d'armateurs et seraient embarqués sur des bâtiments toujours connus. Bref nos rares navigateurs sont les ouvriers de deux industries dont on connaît les établissements et les patrons.

2. Si leurs sorties en mer sont courtes (cas le plus fréquent de beaucoup), rien ne les a initiés à l'existence qu'on mène entre ciel et eau. On ne saurait même garantir qu'ils n'auront pas le mal de mer sur nos bâtiments de haut bord : en fait, nombre d'entr'eux n'y résistent pas. A défaut, on a

serait pourtant excessif de prétendre que cette catégorie, qui constitue la majorité de nos inscrits, ne comprend que des professionnels. « J'ai fait de la petite pêche », disent-ils tous à qui les interroge ; mais, de beaucoup, on ne saurait tirer aucune autre indication et, si naturel que paraisse leur dépaysement à bord d'un cuirassé, comment expliquer leur embarras et leur maladresse sur un bâtiment à voiles et même dans une embarcation?... En conscience, d'après mon expérience personnelle, le contingent annuel ne doit pas comprendre 2000 inscrits dont le métier de marin ait été, dix-huit mois durant, l'unique et même le principal gagne-pain.

Nous supposerons, cependant, que tous les pêcheurs côtiers sont vraiment des professionnels. Doit-on en conclure que la marine de guerre, la marine scientifique d'aujourd'hui, a grand intérêt à les incorporer tous? M. Camille Vallaux, professeur à l'École navale, nous apprend[1] que sur 1 425, 1 568 et 1 280 inscrits successivement levés à Brest, en 1905, 1906 et 1907, on ne comptait pas moins de 256, 212 et 257 illettrés. M. Vallaux ajoute : « Parmi les 100 matelots sans spécialité destinés au *Borda*, de 1906 à 1907, il y avait 32 illettrés; sur les 86 destinés au même bâtiment de 1907 à 1908, 34 illettrés ». Il est clair que les autres inscrits peuvent être utilisés; mais il s'agit de savoir s'ils « sont déjà accoutumés à la vie et à la discipline du bord ». M. Vallaux pense qu'il n'en est rien : « Ces inscrits, en effet, proviennent presque tous des bateaux de la petite pêche où ils travaillent à trois ou quatre, sous la direction d'un seul patron, et où rien ne ressemble à la discipline d'un grand bâtiment ». Beaucoup d'officiers partagent aujourd'hui l'opinion de M. Vallaux. Forcément, nos idées sont tout à fait opposées à celles de la plupart de nos aînés, qui ont servi dans la marine à voiles ou dont l'esprit

vanté souvent leur esprit discipliné. On dit les inscrits, et il ne s'agit que des seuls Bretons. Peut être devrait-on ajouter que, sous la forme passive, qui leur est commune, la discipline devient de jour en jour, moins utilisable à bord. Au surplus, n'est-ce pas à Brest et à Lorient que les grèves de nos arsenaux ont eu le caractère le plus nettement révolutionnaire? Des populations qui, pendant des siècles, ont délégué à leurs recteurs le soin de les diriger, au temporel comme au spirituel, sont à la merci des plus brusques revirements.

1. Lettre du 17 février 1908 publiée dans la *Revue politique et parlementaire*.

s'est formé au temps de la marine mixte. La loi du 24 décembre 1896 que les conceptions d'antan ont entièrement dictée, dit en son exposé des motifs :

Au reste personne ne saurait prétendre qu'il fût conforme à l'économie générale et à l'intérêt soit de la défense, soit de l'industrie maritime de faire servir les marins dans l'armée de terre, pour composer en majeure partie les équipages de recrues de l'intérieur du territoire. L'évidence des choses repousse *a priori* une semblable proposition. L'aptitude nautique des recrues maritimes doit être utilisée par la marine de guerre et, réciproquement, le service de la marine de guerre doit être, pour le personnel commercial, une école de discipline et de perfectionnement professionnel; l'un et l'autre intérêt s'appellent : voilà la vérité vulgaire...

Voilà comme on triomphe aisément à la seule condition de prêter à ses adversaires des idées absurdes. Mais cette « vérité vulgaire », doit être rapprochée d'une autre « vérité vulgaire » : si l'on veut incorporer les marins dans l'armée navale, il suffit, sans Inscription maritime, d'appliquer la règle de simple bon sens qui provoque l'envoi des ouvriers de profession dans le génie et des cavaliers dans la cavalerie. La disparition de l'Inscription maritime ne saurait donc priver la flotte des recrues dont le métier antérieur garantit l'aptitude maritime: elle cesserait seulement d'encombrer nos bâtiments d'hommes qui, quoique inscrits, n'ont aucune notion de la vie à bord et ne savent, par surcroît, manier aucun outil. Parmi nos marins d'intention ou d'occasion, sans parler des illettrés, qui sont nombreux, qu'attend-on pour verser dans l'armée de terre toutes les recrues dont l'inaptitude au service de la flotte est manifeste? Ainsi limitée, la réforme pourrait être réalisée sur l'heure. La marine, par l'article 34 de la loi sur le recrutement de l'armée, est déjà pourvue du personnel pour les services à terre; elle n'aurait à demander à l'engagement volontaire que de compléter le faible effectif des professionnels que le service obligatoire enverrait à bord.

Explicitement ou non, la plupart des réformateurs préconisent cette solution. Il en est, pourtant, qui la jugent trop onéreuse. Ceux-ci souhaiteraient que, par une propagande inlassable, on fît comprendre aux populations terriennes que

leurs enfants seraient aussi bien, sinon mieux qu'à la caserne, sur des bâtiments stationnés dans la métropole ou naviguant au large. A leur avis, il faudrait appliquer le seul système qui soit pleinement conforme au principe du service obligatoire : reconnaître à l'État le droit de décider, d'après l'aptitude de chacun, si telle recrue doit être incorporée dans l'armée de terre ou dans l'armée de mer. Assurément des préventions s'y opposent; mais, depuis longtemps déjà, les engagements volontaires, dont le nombre s'accroît d'année en année, ont familiarisé les familles de l'intérieur avec l'idée de voir leurs enfants servir sur nos bâtiments de guerre, et ne s'exagère-t-on pas la difficulté de réaliser les économies qu'entraînerait l'abrogation de la clause qui empêche la marine d'utiliser pleinement les recrues que la loi du 21 mars 1905 l'autorise à prélever sur le contingent de l'armée de terre? Il est tout au moins permis de croire que, si les jeunes gens de l'intérieur pouvaient, à volonté, accomplir leurs deux années de service dans l'une ou l'autre armée et devancer l'appel de deux ans, la perspective d'être libérés à vingt ans inciterait plusieurs d'entr'eux à solliciter leur embarquement. Cette extension d'un privilège, déjà accordé à nos inscrits, ne soulèverait aucune objection. Le recrutement des rengagés en serait facilité, par surcroît; car un adulte de l'intérieur hésite beaucoup à souscrire un engagement de trois à cinq ans dans une marine qu'il ne connaît pas; mais, à égalité de durée de service dans les armées de terre et de mer, la simple velléité d'embrasser la carrière de marin de l'État pourrait le décider à acquitter sa dette militaire dans la flotte; après une première année d'embarquement, toute incertitude se dissiperait : s'il signait, alors, un rengagement de cinq ans, son envoi immédiat dans une école de spécialité permettrait à la marine de l'utiliser comme breveté pendant cinq ans et demi, et ni lui, ni l'État n'auraient pris chat en poche. Mais nos traditionnels trouvent naturel d'imaginer un système de recrutement, sans examiner de près la formation militaire du personnel. Ils veulent pouvoir dresser des tableaux d'effectifs complets; ils ne demandent pas à avoir des bâtiments prêts à se battre.

*
* *

Tiendrait-on pour chimérique l'adoption finale du recrutement unique, la question de l'Inscription maritime n'en demeurerait pas moins posée : que nous coûte ce mode de recrutement? combien d'hommes fournit-il à la marine?

Une Commission ministérielle de 1905 a préparé le nouveau projet de loi sur l'Inscription maritime. Sur un point, tout au moins, les travaux seront profitables au pays : elle a vulgarisé des chiffres officiels. Voici d'abord pour les recrues : de 1901 à 1904, la marine a incorporé 16 679 engagés volontaires et 19 079 inscrits; mais 4 985 de ces derniers furent classés parmi les auxiliaires et affectés à des emplois à terre[1]. L'effectif des inscrits que la marine a réellement utilisés, pendant cette période, s'élève donc à 14 094; on nous dit qu'ils ont constitué le principal de nos ressources, — les 16 679 engagés volontaires représentant l'appoint.

En 1903, on démontrait encore dans les écoles de la marine que le gros de nos rengagés provenait des inscrits : pour les besoins de la cause, on classait parmi les inscrits nos anciens mousses et les engagés volontaires qui désiraient s'assurer, à terre comme à la mer et dans tous les grades, le bénéfice d'un supplément de solde de 0 fr. 10 par jour et par enfant. Mais la Commission, qui note l'origine réelle de nos brevetés et quartiers-maîtres dit : les engagés volontaires contractent des rengagements dans la proportion de 17 p. 100 contre 9,5 p. 100 pour les inscrits. L'affirmation n'est pas imprévue, car, pour les 39,6 p. 100 des inscrits levés de 1901 à 1904,

1. Dans les discussions sur l'Inscription maritime, il n'est fait allusion qu'aux inscrits, dont la période de service obligatoire dépasse de beaucoup la durée du service dans l'armée de terre. Mais notre loi sur le recrutement de l'armée de mer ne se borne pas à prévoir une période obligatoire de sept ans, qui se subdivise en cinq ans de service actif et deux ans de disponibilité : elle admet que cette période obligatoire pourra être accomplie soit en activité effective, soit en congé illimité, soit en position de sursis ou de dispense, elle n'exige qu'un an de service des soutiens de famille et des inscrits exclusivement affectés aux services à terre. En fait, de 1899 à 1904, sur un contingent moyen de 5 573 inscrits, 14,6 p. 100 ont été réformés ou non incorporés, 20,6 p. 100 ont fait un an de service, le surplus, soit 64,8 p. 100, a servi pendant 48 mois en moyenne.

l'inutilité de leur envoi dans les écoles de spécialité s'était affirmée « à priori ». La tradition interdisait autrefois de mentionner ce déchet. Les relevés établis dans nos écoles légitimaient ainsi l'affirmation qu'au point de vue des brevetés, les engagés volontaires et les inscrits se valent. Et, pour transformer en déroute la défaite des contradicteurs, on renforçait, d'office, le contingent des vrais inscrits de tous nos gradés. La composition du cadre de maistrance que donne la Commission est, en vérité, moins favorable à l'Inscription maritime : 28 p. 100 d'inscrits ; 29 p. 100 de mousses ; 43 p. 100 d'engagés volontaires.

La proportion des inscrits qui contribuent à l'armement réel de notre flotte est, donc, modeste. En revanche, la Commission constate qu'après avoir assuré tous les services, nous disposerions de 67 534 réservistes en excédent[1]. A supposer que, sur cet excédent, la marine voulût loger tous les gradés et brevetés dans ses dépôts, plus de 45 000 matelots de pont, — tous inscrits, — seraient inemployés et, avec raison, laissés dans leurs foyers. Ainsi, pour avoir obstinément maintenu une barrière infranchissable entre l'armée et la marine, nous réalisons deux paradoxes : malgré l'application du service obligatoire, la marine manque de personnel en temps de paix ; malgré l'abaissement de natalité dont souffre notre armée, plus de 45 000 hommes ne concourront pas à la défense nationale. Le moment est peut-être venu de citer la conclusion de la Commission parlementaire de 1890 :

Aussi bien qu'elle fournissait jadis et qu'elle fournit encore, pour les manœuvres de voiles, de hardis et agiles gabiers, l'Inscription maritime, à cette heure, donne à la flotte des mécaniciens, des

1. L'article 1er de la loi de 1896, édicte que les inscrits sont à la disposition de la marine de dix-huit à cinquante ans. C'est ainsi que l'Inscription maritime fournit 83 167 réservistes, que renforcent 7 867 anciens engagés volontaires. Alors que le passage du pied de paix au pied de guerre exigerait, tout au plus, un complément d'effectif de 23 500 hommes, les ressources de notre marine de guerre atteignent 91 034 hommes ! Il serait donc impossible de rappeler les inscrits de plus de trente-cinq ans ; la marine ne peut même pas trouver l'emploi de tous ceux qui ont de vingt à trente-cinq ans. En principe, l'État abuse des inscrits ; par compensation, il leur octroie un privilège : avant vingt ans et après trente-cinq ans, ils ont la certitude de ne participer à aucun service militaire, si tel est leur bon plaisir.

chauffeurs, des torpilleurs, des hommes enfin de toutes les spécialités diverses.

Avec une facilité merveilleuse, elle s'adapte à tous les besoins, à toutes les éventualités; elle est souple autant que féconde. L'Inscription maritime, c'est cette institution admirable, complétée par l'Établissement des Invalides, une autre création du même âge, liée si étroitement à l'autre que Boursaint les déclarait inséparables, qui tient de façon constante à la disposition du pays, en aussi grand nombre qu'il les lui demande, des hommes exercés, prêts à tous les labeurs, à tous les périls, à tous les sacrifices. On ne saurait donc imaginer un organisme qui fonctionnât plus aisément, qui donnât plus de sécurité et qui fût aussi plein de ressources. La Commission en était convaincue, monsieur le ministre, avant d'entreprendre l'intéressante étude que vous lui avez confiée; elle en est aujourd'hui certaine, et elle vous remercie de lui avoir fourni l'occasion de le proclamer.

Retenons l'aveu de cette commission : la Caisse des Invalides est inséparable de notre système de recrutement. Colbert était assurément du même avis : alimentée par une retenue de 6 deniers par livre, sur la solde des officiers et marins de la flotte royale, la Caisse devait assurer la construction et l'entretien de deux hospices, à l'usage des estropiés de nos escadres du Levant et du Ponant. L'ordonnance du 15 avril 1689 alloua aux invalides de la marine de guerre (personnel des arsenaux compris) une demi-solde. L'arrêt de 1703 assure le bénéfice de la demi-solde aux corsaires blessés au service du roi. Mais, par l'édit de 1709, voici que les marins du commerce deviennent créanciers de la Caisse. En 1885, la subvention que l'État allouait à la Caisse depuis 1872 s'était élevée de 7 millions à 24 637 600 francs : le Trésor fut alors substitué à la Caisse des Invalides pour le paiement des pensions militaires. En apparence, tout rapport disparaissait entre notre système de recrutement et une Caisse de pensions civiles. La pensée de Colbert n'a, pourtant, pas cessé de régenter les esprits : si le souci de la défense nationale n'intervenait pas, comment expliquer les faveurs faites aux inscrits, alors que le principe des retraites ouvrières n'avait pas encore été appliqué? Et les difficultés financières, qui retardent aujourd'hui l'allocation de pensions à tous les travailleurs se seraient opposées, en 1908, au renforcement des demi-soldes, sans

la conviction que ce nouveau sacrifice faciliterait le recrutement de l'armée de mer. Maintenant, certains proclament, à la fois, le droit commun pour les inscrits en matière militaire et l'extension de leurs privilèges économiques et sociaux : dans une proposition de loi annexée au procès-verbal de la séance du 31 janvier 1908, M. Ernest Flandin, déclare qu'il « n'existe pas de corrélation entre la pension de demi-solde et les charges militaires imposées jusqu'à présent aux inscrits ». Mais il ajoute : « L'institution de la Caisse des Invalides doit donc rester hors de toute atteinte, car son rôle est aussi utile au point de vue économique et social, *que nécessaire pour assurer le recrutement de ces équipages d'élite* que l'Europe nous envie ».

Certes, la Caisse des Invalides doit servir les pensions prévues jusqu'à extinction des inscrits. Mais, du jour où l'Inscription maritime disparaîtra, une refonte de l'Établissement des Invalides s'imposera. D'aucuns, pourtant, affirment que l'État n'a pas le droit de toucher à la Caisse des Invalides. En 1791, M. Begouen disait : « La Caisse des Invalides est la masse des gens de mer, le résultat de leurs économies et de leurs propres deniers, elle leur appartient exclusivement ». L'amiral Montaignac répétait en 1870 : « Le capital [de la Caisse]... n'a été créé et enrichi que par des produits ayant une origine privée. Ce fonds commun, auquel le commerce a également contribué, participe de l'épargne et de la tontine ». M. Flandin conclut : « Il ne peut donc être question de priver le marin du commerce des retraites constituées au moyen de la Caisse des Invalides, dont il est incontestablement le propriétaire ». Un article du *Temps*, du 6 juin 1907 : « Les légendes de la Caisse des Invalides », montre que les quelque deux cents millions prélevés à diverses reprises par l'État dans la Caisse des Invalides ne provenaient pas seulement des économies réalisées par les inscrits : les retenues sur les soldes des marins et les parts de prises, qu'on mentionne toujours, ont été, à chaque instant, renforcées par des subventions formelles ou déguisées, dont on ne parle jamais, bien qu'elles aient enrichi la Caisse au détriment du Trésor. Dans la brochure[1] de M. Jacques Trapenard, docteur en

1. L'Établissement des Invalides de la Marine (Bonvalot-Jouve, éditeur).

droit, on trouvera un historique très complet, qui permet de se prononçer en connaissance de cause.

Nous ne discuterons pas l'avantage ou l'inconvénient de multiplier des établissements tels que la Caisse des Invalides : nous réclamons seulement qu'on cesse de prélever sur le budget de la défense nationale des pensions et des secours dont le caractère est essentiellement civil. Pour le surplus, après avoir suivi pas à pas l'historique de M. Jacques Trapenard, nous concluons, avec M. Camille Vallaux, adversaire de l'Inscription maritime, mais partisan de la Caisse[1], et avec M. Henri Cangardel, partisan de l'Inscription maritime et le meilleur de ses défenseurs[2], que la Caisse des Invalides n'a jamais été une tontine et n'est qu'une institution d'État. En conséquence, nous préconisons les mêmes mesures que les Gougeard, les Brun, les Tirard, les rapporteurs des budgets de 1883 et de 1885 et quelques autres. Leurs propositions n'offrent aucun intérêt juridique, s'il faut en croire M. Jacques Trapenard. Mais l'intérêt pratique de ces projets est assurément de premier ordre.

Quand une caisse d'État, qui fut créée dans un but défini, a rempli son office sans interruption, en quoi l'un des bénéficiaires peut-il être lésé, si le dit État, après avoir enfoui dans la dite caisse d'énormes excédents de ressources, s'avise de recourir aux millions qu'il a entassés? C'est toujours par des abandons de recettes, dont le Trésor public aurait dû bénéficier, ou par des prélèvements sur les dépenses de la marine de guerre, ou par des versements directs que la Caisse a été presqu'exclusivement alimentée. Il a plu aux législateurs de 1885 de décréter qu'une caisse nationale, instituée par Colbert au seul profit des marins de l'État, et dont Pontchartrain avait fait une caisse commune aux marines militaire et marchande, serait uniquement affectée au paiement des pensions et secours alloués aux marins du commerce. Mais ce fait ne supprime pas le passé : pendant plus de deux siècles,

1. *Questions navales* du 25 janvier 1905 : L'Inscription maritime, par Camille Vallaux, professeur à l'École navale.

2. *Revue maritime* d'avril 1906 : L'influence de l'Inscription maritime sur la puissance navale de la France, par Henri Cangardel, administrateur de l'Inscription maritime.

la marine de l'État a participé au fonctionnement de la caisse; si la qualité de marin du commerce conférait des droits sur l'avoir de l'Établissement des Invalides, la qualité de marin de l'État en conférait aussi.

L'idée de priver d'une retraite les futures générations de marins ne peut germer dans l'esprit de personne; mais pourquoi abuser de générosité à l'égard de certaines catégories de travailleurs et ne rien donner aux autres? Que l'on compare la médiocrité des subsides prévus pour la généralité de la classe ouvrière et les difficultés auxquelles on se heurte, soit pour compléter notre loi d'assistance à la vieillesse, soit même pour l'améliorer! M. Caillaux disait dans l'un de ses discours sur la marine marchande : « Imaginer que vous pourrez faire coexister un budget démocratique et un budget de privilèges, il n'est pire folie; l'un doit nécessairement se substituer à l'autre ». Les inscrits comptent déjà parmi les travailleurs les plus favorisés. En toute équité, on ne peut que s'élever contre la nouvelle loi qui a renforcé leurs demi-soldes, la veille même du jour où leur surcroît de charges militaires va disparaître : la France n'est pas assez riche pour servir à tous ses travailleurs âgés de plus de cinquante ans des retraites oscillant entre 360 francs et 1370 francs suivant les catégories [1].

Il est étrange que, dans un Parlement dont la majorité terrienne est considérable, personne n'ait encore dit : « Nous ne voulons renier aucun des avantages concédés aux inscrits actuels; mais nous ne voulons ni les accroître, ni les perpétuer. Deux certitudes nous interdisent ces libéralités : nos plus vieux mandants ne bénéficient aujourd'hui que de secours très modestes; nous ne pourrons jamais leur assurer des retraites comparables à celles que l'Inscription maritime a trop largement octroyées à un groupe de travailleurs ».

1. Si le Sénat ne s'y était pas opposé, la nouvelle loi aurait autorisé le cumul d'une pension de la Caisse de Prévoyance et de la demi-solde de la Caisse des Invalides. La Chambre, qui n'avait pas vu que ce cumul serait très fréquent, admettait ainsi que les retraites pourraient atteindre 2 430 francs pour les capitaines au long cours. Dans les mêmes conditions, les inscrits de la catégorie la moins favorisée auraient bénéficié, à cinquante ans, d'une retraite de 880 francs, à la seule condition d'avoir eu l'air jusqu'à cet âge, de pratiquer le métier de marin ou de pêcheur un jour sur trois : telle est la prime à la paresse et à la malhonnêteté que l'État aurait concédé aux populations du littoral.

L'Inscription maritime a créé une sorte d'État dans l'État : il existe une petite France qui contemple la mer et une grande France dont les regards sont obstinément fixés sur le continent. Jadis nos rois ne voyaient jamais la mer ou ne la virent qu'à peine ou trop tard; aujourd'hui, c'est la majorité parlementaire qui ne veut pas intervenir dans les questions maritimes. La France continentale est assez ignorante des choses de la mer pour s'imaginer que des sommes énormes, mais allouées au petit bonheur et sans esprit de suite, assureront la grandeur de ses marines militaire et commerciale. Et la France maritime, qui attend tout de cette manne providentielle et l'estime inépuisable, se croit autorisée à réclamer sans cesse de nouveaux avantages.

Le Parlement refuse de constater quel rôle joue l'Inscription maritime dans l'organisation de notre marine militaire, dans toutes nos lois sur la marine marchande et sur les pêches maritimes. La faveur faite aux inscrits, en leur laissant la faculté de fixer eux-mêmes, entre dix-huit et vingt ans, la date de leur incorporation, est injustifiable : le nombre des inscrits de cet âge qui pratiquent la navigation hauturière est dérisoire; en outre l'impossibilité de réglementer méthodiquement l'instruction individuelle du personnel et l'entraînement de l'armée navale n'a pas d'autre cause. Quant aux répercussions économiques et budgétaires de l'Inscription maritime, voyez comment on justifie les primes accordées à la marine machande : la loi de 1881 invoque « les charges imposées à la marine marchande pour le recrutement et le service de la marine militaire ». Au nom de la Commission extra-parlementaire de 1894-1897, M. le sénateur Huguet écrivait : « Il est notoire que l'État en accordant chaque année 3 486 221 francs de primes à une industrie qui produit 12 072 625 francs (chiffre de 1893) et emploie 12 000 hommes environ se montre généreux. Mais au lieu d'entretenir sur ses propres bâtiments de nombreux équipages, l'État subventionne une industrie qui les emploie à sa place, les entraîne chaque année et lui conserve un nombre appréciable de recrues d'élite, qui constitueront le noyau de choix sur lequel il pourra compter au premier appel. » Toutes les discussions maritimes sont dominées au Parlement par une conviction érigée en dogme : les

sacrifices que réclament nos industries de la pêche et de la navigation commerciale doivent être acceptés, si durs qu'ils soient, car, à ce prix seulement, la France assurera la vitalité d'une Inscription maritime sans laquelle le recrutement de notre armée de mer deviendrait impossible.

C'est à l'Inscription maritime que nous sommes redevables de la flotte commerciale à voiles qui fut créée vers 1896; c'est en son honneur que nous avons tour à tour subventionné des voiliers qui s'ingéniaient à visiter toutes les parties du monde avec un même chargement, et des bâtiments à vapeur qui évitaient de s'exposer aux accidents de mer et prolongeaient leurs séjours dans nos ports. C'est sous le couvert de la défense nationale que l'Inscription abrite des intérêts privés, divers et même contradictoires : entretien à grands frais des pêches de Terre-Neuve et d'Islande; allocation de lourds subsides aux compagnies de navigation et aux constructeurs de bâtiments; octroi sur le budget de la marine de guerre de retraites de plus en plus élevées à des travailleurs qui parfois n'ont pas accompli un seul jour de service militaire... Tout cela, pour enrôler chaque année quelque 4 000 marins, ou soi-disant marins de profession!

A l'estimation de l'un des défenseurs de cette institution, M. Fournier, commissaire-général du cadre de réserve, toutes les dépenses de l'Inscription maritime s'élevaient à 100 millions par an, dès 1900. L'abandon de notre système de recrutement n'entraînerait certes pas la disparition de cette lourde charge : notre protectionnisme s'y oppose. On pourrait du moins réaliser une économie de 25 à 50 p. 100 sur le montant actuel des sacrifices consentis par la collectivité en faveur de ces deux industries. Le bénéfice ne serait pas immédiat. Mais le magicien qui procurera au pays des économies importantes, instantanées et durables n'est pas encore né. Quoique faible au début, l'allègement deviendrait appréciable dans un délai de cinq ans environ; très sensible vers la dixième année, il atteindrait le maximum quelque trente ans après la suppression de l'Inscription maritime. Et je répète que nos primes et subventions variées ne nous procurent même pas le contingent qui est dès maintenant nécessaire à la marine. L'Allemagne peut à volonté grossir ses effectifs maritimes et, quoiqu'il advienne,

ne manquera jamais de personnel : sans le secours d'une inscription maritime, cette Allemagne a constitué une grande marine marchande; son industrie des pêches est florissante; chez nous, marine marchande et pêches végètent. C'est que nous n'avons pas su venir efficacement en aide à nos inscrits, leur donner une instruction professionnelle, les constituer en syndicats assez puissants pour améliorer leur outillage de pêche, débattre les prix de vente avec les intermédiaires, faciliter les ententes avec les compagnies de chemin de fer, organiser un petit nombre de ports modèles au triple point de vue de la réception, de l'emmagasinage et de l'expédition des produits de la pêche; c'est que, par une réglementation non moins formaliste que surannée, nous avons nui à l'esprit d'initiative de nos populations du littoral; c'est que, par l'appât de charités incessantes, nous les avons attirées en masse vers un métier qui ne peut assurer des moyens d'existence qu'à un nombre limité de familles.

***

Les dernières grèves d'inscrits et un accroissement de charges de près de treize cent mille francs, dû à la nouvelle loi sur les pensions, ont fait réfléchir beaucoup de personnes; quand, par une accumulation d'études documentaires, les techniciens auront renseigné tous ceux qui souffrent de la situation actuelle, on comprendra que la rénovation de notre marine ne peut sortir que d'un effort collectif. Alors seulement les officiers auront le droit de se taire, alors seulement ils auront accompli tout leur devoir de soldat, de soldat qui ne veut pas voler sa solde.

La commission de 1905 n'était certes pas sans savoir que des officiers blanchis sous le harnais avaient hautement préconisé l'adoption d'un autre mode de recrutement; mais on renonça à les entendre, et on commença par conclure : l'Inscription maritime doit être maintenue. Des quatre aspects militaire, budgétaire, économique et social, sous lesquels l'Inscription maritime doit être envisagée, la Commission ne retint que le premier.

C'est même trop dire : elle n'examina le recrutement de l'armée de mer qu'au seul point de vue administratif. Abstraction faite des détails, elle arriva à préconiser un système, dont l'économie est claire : l'unique charge de l'Inscription maritime, disparaîtra (les 64,8 p. 100 de nos inscrits cesseront d'être astreints à une période d'activité de service de 48 mois environ); les inscrits, qui feront deux ans de service militaire, comme tous les autres Français, perdront les privilèges dont ils bénéficient aujourd'hui, à l'exception toutefois du plus précieux : le droit à la demi-solde de la Caisse des Invalides et à la pension d'infirmité de la Caisse, dite de Prévoyance. Un peu retardé pour les inscrits précédents, l'âge d'entrée en jouissance de la demi-solde (cinquante ans actuellement) sera avancé pour ceux qui contracteront un engagement complémentaire de deux ou trois ans; en outre, ces derniers auront droit à une pension majorée. En bref, le rendement en hommes de l'Inscription maritime sera réduit de 50 p. 100 environ. Mais la Commission espère atténuer le déficit par deux faveurs aux inscrits qui consentiront à servir dans la marine pendant quatre ou cinq ans : la possibilité de recueillir les avantages dont les autres inscrits seront privés; des améliorations pécuniaires qui entraîneront un léger surcroît de charges pour l'État.

Les inscrits sont affectés à l'armée de mer en raison de leur aptitude particulière. On serait porté à croire qu'ils peuvent y rendre des services à brève échéance. La Commission n'a pas eu cette illusion : elle réclame des écoles préparatoires à l'usage des inscrits. Après une première année d'entraînement, ceux dont le lien au service aura une durée de quatre ou cinq ans constitueront les équipages de nos bâtiments. Restent les inscrits incorporés pour deux ans seulement : ils ne comptent pas pour la Commission. A ses yeux, le service normal ne saurait être inférieur à quatre ans; elle est convaincue que tout homme enrôlé pour une période moindre n'a pas le temps d'apprendre son métier et qu'il doit être cantonné dans de vagues emplois. A parler net, les inscrits de deux ans ne pourront, donc, à son avis, que grossir le contingent pratiquement illimité que la marine est déjà autorisée à prélever sur le contingent de l'armée de terre.

De cette manière d'assurer à la marine le bénéfice d'un service obligatoire, voici l'ultime conséquence : à terre, l'armée navale disposera d'un personnel surabondant ; à la mer, elle ne pourra peut-être intervenir qu'avec une partie de ses bâtiments, car les engagés volontaires et les rengagés seront les seuls qui connaîtront le service à bord. Alors, pour la première fois depuis 1665, il deviendra légitime de comparer les modes de recrutement anglais et français ; toujours diamétralement opposés en principe, ils seront identiques en pratique : dans les deux pays, la possibilité ou l'impossibilité d'armer effectivement la flotte construite dépendra de la possibilité ou de l'impossibilité de recruter un nombre suffisant d'engagés volontaires. Du point de vue budgétaire, les deux systèmes seront, pourtant, assez différents : comme en Angleterre, c'est par l'unique recours à des soldes, à des primes et à des retraites également séduisantes, que nous nous efforcerons de constituer nos équipages ; mais, contrairement à l'Angleterre, nous supporterons, par surcroît, les charges d'une Inscription maritime dont le maintien ne nous vaudra plus, en fait, qu'une seule compensation : l'avantage de verser, sous le nom d'inscrits, un second contingent annuel dans des services à terre, qui seront déjà complètement pourvus par l'application de la loi du 21 mars 1905 (art. 36).

En dépit des apparences, le projet de loi fournit aussi à l'armée navale des ressources qui ne sont pas négligeables : les inscrits de deux ans seront utilisables à bord, et dans un délai fort court, sans qu'il soit besoin d'un stage dans une école.

Un fait paraît, pourtant, interdire cette possibilité : par l'envoi successif de nos recrues dans des dépôts où elles n'apprennent rien, et sur des bâtiments spéciaux, où l'on prétend leur faire tout apprendre, la durée de leur utilisation effective est très sensiblement réduite. Bien documentée à cet égard, la Commission a conclu : dans la marine, le service normal ne peut pas être inférieur à quatre ans. Nul ne saurait le contester, si nos usages sont intangibles ; mais, peut-être, ne le sont-ils pas. Si la Commission n'avait pas craint d'outrepasser la lettre de son mandat, en examinant les questions d'instruction, elle aurait appris que l'expérience étrangère

infirme sa conclusion : avant peu, la marine italienne usera du service de deux ans; la marine allemande applique depuis longtemps le service de trois ans et elle en tire un plein profit. La Commission, qui donnait dans son rapport le vrai pour cent des réadmissions, et non plus le pour cent classique, connaissait l'inexactitude des renseignements fournis à M. de Lanessan par les bureaux de la marine. Ainsi avertie, elle aurait dû regarder d'un peu près les considérants du projet de loi de 1901 :

C'est de plus en plus par le recrutement volontaire, les engagements à long terme et avec des hommes se consacrant à son service pour toute la durée de leur carrière que la marine de guerre doit chercher à assurer la formation de son personnel, car les flottes modernes sont trop scientifiquement organisées pour que des équipages temporaires et mobiles puissent leur suffire.

Il faut retenir au service actif, le plus longtemps possible par des rengagements et des réadmissions les hommes de diverses provenances.

La Commission adhère à cette argumentation. Pas tout à fait pourtant. A l'encontre de M. de Lanessan, elle préconise une mesure dont il ne faudrait user qu'en désespoir de cause : recourir à des retraites proportionnelles qui, beaucoup plus coûteuses en réalité que des primes, favorisent la plus inquiétante des tendances actuelles, le désir qu'ont tous les Français de bénéficier à la fleur de l'âge d'une retraite qui permette de végéter au prix d'un minimum de travail. La Commission a, peut-être, jugé superflu de faire observer que la nécessité de conserver le plus longtemps possible les mêmes hommes n'est valable que pour la moitié environ du personnel marin? Peut-être aussi a-t-elle ignoré un fait qui contredit l'obligation d'instituer, à grands frais, des écoles préparatoires : c'est à bord de ses bâtiments armés que l'Allemagne instruit ses recrues; c'est à bord d'un même bâtiment qu'elle les maintient pendant leurs trois années de service obligatoire; c'est à bord de ce bâtiment qu'elle trouve le moyen de les utiliser, malgré leur savoir restreint, et c'est de là que, même sans les débarquer, — tant elle a horreur des mutations de personnel, — elle détache dans les écoles les hommes qui contractent des rengagements...

***

Certains officiers, qui voudraient alléger les charges imposées au pays, ont été frappés des avantages budgétaires du système allemand; ils ne se jugent pas incapables de mener à bien une tâche accomplie par des collègues étrangers. Ayant donc examiné avec soin les exigences des flottes modernes et les moyens d'instruire leur personnel, ils ont été conduits à combattre l'Inscription maritime. Voyant à l'œuvre des hommes fournis par ce recrutement, il leur a paru que ni leur nombre, ni leurs qualités ne justifiaient le prix de revient; soucieux des économies qu'assurerait l'application intégrale du service obligatoire, ils se sont demandé si les durées d'entraînement admises pour l'armée de terre étaient incompatibles avec les besoins de la marine : après étude, ils sont convaincus que nous pourrions, à terre et à bord, utiliser des recrues incorporées pour deux ans.

Les services des ports absorbent et absorberont toujours du sixième au huitième de nos effectifs : en deux ans, l'armée forme des artilleurs, des cavaliers, des fantassins et des sapeurs; dans le même laps de temps, la marine ne saura-t-elle pas instruire et utiliser ses recrues, si elle se résigne à les affecter à l'un de ses services à terre, dès leur incorporation et définitivement?

Nos équipages se composent, d'une part, de brevetés et de gradés, d'autre part, d'auxiliaires. Avec le temps, ces deux catégories sont devenues de plus en plus distinctes : depuis un quart de siècle, la seconde est, au bas mot, numériquement égale à la moitié de la première. Les gradés et brevetés ne peuvent évidemment provenir que des engagés à long terme et des rengagés : leur entraînement, qui, en dehors d'une période de dégrossissement, comporte le passage dans des écoles de spécialité, est coûteux et deviendrait ruineux, si l'amortissement de la dépense ne se répartissait pas sur une longue période. Mais ce raisonnement n'est pas du tout applicable aux auxiliaires. Nos règlements sur le service à bord masquent un peu le but de leur instruction. Le branlebas de combat n'y apparaît que comme une conséquence accessoire

des rôles de numérotage, de fourbissage, de plats, d'embarcations, de débarquement et aussi des honneurs militaires, qui, à eux seuls, y tiennent plus de place que lui.

En vérité, mieux vaudrait ne plus imposer à des auxiliaires l'obligation d'étudier mille détails qui les assomment, sans nul profit pour l'État, mais admettre que « toutes les dispositions dérivent du rôle de combat » et que, pour réglementer l'instruction des hommes et leur emploi, il faut « connaître ce à quoi chacun d'eux est propre » : ainsi parle le règlement du 1er janvier 1786 sur la formation des rôles de combat et de quart à bord des vaisseaux. Si l'on adopte ces règles et si les unités de notre armée navale occupent toutes des situations appropriés à la nécessité d'assurer leur prompte mobilisation, il devient facile d'éduquer et d'utiliser à bord des recrues à court terme.

Supposons que nos bâtiments passent, tour à tour et pendant un an, en 2e réserve (mobilisables neuf mois sur douze; pourvus de leurs cadres qui s'instruisent en assurant la remise en parfait état du matériel), en 1re réserve (disponibles neuf mois sur douze; instruisant les recrues, qui sont embarquées aussitôt après avoir été habillées au dépôt et dont le nombre s'élève au tiers de l'effectif total; parachevant l'entraînement à la mer de leurs cadres) et en situation d'armement actif (prêts à toute heure, au personnel comme au matériel). L'hypothèse n'est ni arbitraire, ni risquée : les explications fournies à mes auditeurs de l'École supérieure de Marine au sujet d'une organisation, dont j'ai déjà donné au public l'esquisse dans *Marine française et Marines étrangères*, autorisent, je crois, cette affirmation.

Qui l'accepte est certain qu'en 1re réserve aucune mission intempestive du bâtiment ne viendra troubler l'instruction individuelle des recrues. Le but primordial est connu : ou plutôt, il faut que chaque nouvel embarqué connaisse son rôle pendant le combat. Cette initiation exige de deux à vingt séances d'une heure : aucun professionnel n'ignore combien sont modestes les fonctions dévolues à nos auxiliaires des machines, du canonnage, des torpilles, de la timonerie et de la manœuvre ; il n'est personne qui ne puisse, sur place, s'en rendre compte immédiatement.

Mais il ne suffit pas que chaque recrue soit au courant de sa propre besogne. Pour parer à l'indisposition où à la disparition de l'une d'elles, toutes doivent savoir s'acquitter de la tâche qui incombe aux autres dans les postes voisins. Un entraînement complémentaire de deux mois au plus permettrait de préparer les recrues au cumul éventuel de deux rôles simples. Ainsi, sans l'intervention d'une école préparatoire et en quatre fois moins de temps, on réussirait à former des hommes parfaitement utilisables à bord pendant le combat.

On dira que nous méconnaissons la nécessité de militariser les recrues, de les accoutumer au service courant, de compléter leur instruction.

Les défenseurs de nos usages trouvent naturel d'embarquer isolément de malheureux matelots de pont et de charger des gradés de les initier, à coups d'ordres, à un genre de vie qui n'a rien de commun avec leur existence antérieure; il importe de ne faire grâce aux recrues d'aucun exercice; il faut même leur en imposer de supplémentaires. Résultat : il n'est pas rare de trouver sur nos bâtiments des matelots de pont qui, après un an de séjour, ne se doutent pas de leurs obligations militaires et ne savent encore ni se laver, ni tenir leurs sacs, ni fourbir le matériel, ni s'acquitter d'une faction, ni même se diriger à bord. Et, il ne peut pas en être autrement, car toute notre réglementation et la plupart de nos usages ne tendent qu'à un maximum d'ennui pour le personnel et à un minimum d'effet utile pour la Marine.

Des brevetés, qui, sous la surveillance attentive des gradés et des officiers, seraient chargés de quatre recrues au plus, leur apprendraient avec plaisir, très vite et par des procédés familiers, les mille riens que tout marin embarqué doit connaître.

Cette initiation, complétée par deux entraînements, l'un profitable au personnel (développement de leur instruction générale, exercices de gymnastique, d'embarcations et de marche), l'autre profitable à l'État (tir au fusil et exercices dérivés du poste de combat des intéressés), répondrait à tous les besoins pour les recrues qui ne veulent pas rester au service; nos futurs rengagés pourraient, à la suite d'un entraînement plus intensif, être envoyés dans les écoles de spécialité, dès la fin de la première année.



Le sujet n'est certes pas épuisé; insister serait pourtant superflu : en précisant les défauts du système actuel d'entraînement et les moyens généraux qui permettraient de l'adapter au service à court terme, nous avons accusé l'étroite solidarité des questions de recrutement et d'instruction dont l'évidence s'est toujours imposée dans l'armée. Pour les détails, rien ne presse, car aucune objection ne saurait prévaloir contre l'exemple de l'Allemagne : sans le secours d'écoles préparatoires, elle sait tirer parti des ressources que lui procure le service obligatoire; si nous voulons enfin délaisser des procédés archaïques, nous réussirons, comme notre voisine, à former à bord et à y utiliser des recrues dans nombre de postes qui n'exigent pas l'emploi d'engagés volontaires plus instruits, mais très coûteux.

La Commission n'a pas craint d'affirmer « que le service normal ne pouvait être inférieur à quatre ans dans la Marine ». Nous repoussons cette assertion : l'armée de mer doit être solidement encadrée par des professionnels, mais la moitié environ de ses effectifs peut être constituée avec des recrues de deux ans.

Non moins formellement, nous refusons d'adhérer aux arguments qui, d'après la Commission, prouvent la nécessité de maintenir l'Inscription maritime. Elle a tort de croire que, si le système actuel de recrutement de la marine était supprimé, le Parlement ne mettrait rien à la place et que, pour l'armée de mer, le principe du service obligatoire ne s'affirmerait plus que dans l'article 36 de la loi de 1905 sur le recrutement de l'armée de terre, qui interdit l'embarquement des recrues. Cette conception est, en vérité, faussée par une définition préliminaire : « L'Inscription maritime n'est pas autre chose que l'affectation spéciale et exclusive des marins de profession à l'armée de mer ».

Nous ne pouvons que regretter, pour la Commission, que son projet ne tienne aucun compte de quelques réalités d'importance : l'Inscription maritime constitue un statut social pour une catégorie de Français; les subventions accordées à

la marine marchande et aux pêches sont en majeure partie, sinon totalement, motivées par ce mode de recrutement; les dépenses qui résultent de ces deux causes atteignent une centaine de millions par an. Et nous n'avons, pourtant, qu'effleuré les répercussions financières, économiques et sociales de l'Inscription maritime! Même en nous conformant ainsi à la méthode traditionnelle qui veut que, pour apprécier l'institution de Colbert, on se place au seul point de vue des besoins de la défense nationale, n'avons-nous pas le droit de dire : à l'heure présente, l'Inscription maritime n'est nullement imposée par des nécessités militaires; à grands frais, elle ne nous fournit qu'un personnel tout à fait insuffisant comme nombre et qui ne comprend qu'une minorité dont l'utilisation soit complète et avantageuse sur les bâtiments de guerre modernes? Il faut supprimer l'Inscription maritime.

COMMANDANT LÉONCE ABEILLE

PÉCHERESSE[1]

IV

L'hiver était long à Starydwor. Et l'hiver était la saison que madame Tiralla aimait le moins, car M. Tiralla se tenait alors presque toute la journée au logis. Il devenait de jour en jour plus nonchalant; il ne voulait même plus aller à la chasse :

— A quoi bon tirer des lièvres? — disait-il, — quand je puis en acheter à si bon marché. Je préfère rester avec Zozia dans ma chambre!

La belle madame Tiralla avait maigri cet hiver.

— Mince comme une elfe! — disait M. Schmielke, le percepteur.

C'était le soir, au cabaret, où se réunissaient les notabilités de l'endroit pour discuter les événements les plus importants. Et, comme il ne se passait pas beaucoup d'événements à Starawies, Gradewitz et aux environs, on parlait de la Tiralla. On le faisait souvent : car, pour les hommes, elle était ce qu'il y avait de plus intéressant à Starawies, Gradewitz et aux environs.

— Sacré tonnerre, la belle femme! — disait l'un d'eux.

Et un autre de répondre :

— C'est lamentable qu'elle soit à ce vieil âne!

Voir la *Revue* du 15 novembre.

— Rien à faire, — soupira le percepteur, qui avait servi dâns la garde à Potsdam et qui, très crâne, était habitué à tout prendre d'un premier assaut. — Absolument rien à faire, messieurs ! J'ai déjà essayé... mais, pour dire la vérité... la Tiralla m'a éconduit, moi aussi... Oui, oui, la Tiralla !

Il se caressa la moustache, et il se renversa sur sa chaise de manière qu'il pût voir à côté, dans la salle commune, et faire des signes à la jeune paysanne qui, maladroite et stupide, aidait le cafetier derrière le comptoir.

Le maître d'école Böhnke se fâcha : voilà un Berlinois qui tombait dans le bon pays de Pologne et qui s'imaginait s'en approprier tout de suite la plus belle femme !... Non, cette rose n'avait pas fleuri pour celui-là, pour un individu sans instruction, qui n'avait été que sous-officier.

— Ne parlez donc pas si haut, ne criez pas les noms ainsi !

Le maître d'école s'était dressé d'un bond ; il ferma la porte de la salle. Il était si contrarié que son pâle visage était cramoisi. Sans doute, ce Schmielke était à considérer et il ne fallait pas se brouiller avec lui : il représentait le gouvernement prussien, mais... c'était une insolence de sa part que de penser seulement à madame Tiralla !... Une femme si distinguée, une fille de maître d'école !... C'était une insolence énorme ! Il y avait de quoi rire ! Et Böhnke eut un rire irrité.

— Eh ! on s'amuse bien ici ! — fit une voix surprise, venant de la porte. (C'était M. le curé qui l'avait doucement rouverte et qui avançait la tête avec ses cheveux blancs ébouriffés sur un front aux arêtes vives et ses pétillants yeux bruns.) — Qui est-ce qui est là ? Le maître d'école Benhka... *dovri wieczoï !*

Il fit un signe de tête un peu condescendant vers le maître d'école, qui s'était respectueusement levé ; ensuite il salua très aimablement le percepteur qui, deux doigts dans son uniforme, se balançait sur sa chaise.

— ... soir ! — dit Schmielke.

Son ami, l'employé des postes Ziëntek, de Gradewitz, qui s'amusait mieux à Starawies que là-bas, où tout le monde le connaissait, et qui arrivait souvent tard dans la soirée, à bicyclette, fut, en bon catholique, scandalisé, dans son for intérieur, du sans-gêne de Schmielke, cet hérétique. Il s'était levé lui-

même, comme le maître d'école, avec moins de précipitation toutefois, et il serra la main de M. le curé.

Le curé Szypulski s'était approché de la table : il ne vit que de bonnes connaissances, devant lesquelles il n'avait pas besoin de se gêner. Il s'était senti si seul dans son étroit cabinet de travail, qui pouvait à peine contenir sa grosse et large personne! On ne saurait toujours lire! Aller faire une partie de « préférence » chez quelque propriétaire des environs, il n'y fallait pas songer : les chemins étaient impraticables, hélas! et il y avait vraiment trop d'Allemands, maintenant, établis dans le pays. Il n'y avait même plus moyen de parvenir jusque chez son collègue, à Gradewitz, à une heure de route. En somme, qu'aurait-il fait là-bas? Il ne pouvait pas aller à l'auberge de la place du Marché, où trop d'yeux l'auraient remarqué. Mais ici, qui le voyait, la nuit, la soutane retroussée, marchant dans la neige vers le cabaret? Tout au plus quelques paysans stupides, qui lui faisaient des salutations aussi profondes que s'il eût été le Père éternel en personne. Et ici, au cabaret, on rencontrait des êtres humains, — des êtres humains!

Le curé Szypulski sentait bien qu'il n'était pas tout à fait à sa place, au cabaret... Ses supérieurs pouvaient prendre très mal la chose. Mais buvait-il plus que de raison? Nul ne l'avait jamais vu ivre. Il passait en revue ses collègues, les uns après les autres : où était-il, celui qui n'avait été un homme?... Et pourquoi l'avait-on envoyé dans ce poste isolé? Chaque pays a ses coutumes! Dans l'ennui des jours d'hiver, que pas une échappée de lumière n'éclaircissait... (à peine recevait-on un journal... dont la lecture d'ailleurs n'était que pernicieuse...) dans ce silence monotone, que pas un sifflet de locomotive n'animait, car le chemin de fer passait au loin, de l'autre côté de Gradewitz, les scrupules s'endormaient.

— De quoi parlent ces messieurs? — demanda le curé Szypulski avec intérêt.

Bientôt il fut en pleine conversation sur la Tiralla. Elle était sa pénitente.

— Une brave petite femme, une charmante femme! — dit-il élogieusement.

— Votre Révérence, — fit le gendarme à cheval Kranz, qui était assis au bout de la table et qui caressait sa moustache

martiale déjà grisonnante, — dernièrement, j'ai eu une scène avec lui, Tiralla : sa femme m'a fait de la peine!... On pourra dire que ça n'est pas possible, mais la chose m'avait été dénoncée : Tiralla fait tuer des lièvres par des journaliers!... Il ne se soucie pas que ce soit sur le champ du voisin... Je l'ai serré de près; il n'a pas même nié, il s'est mis à rire!... Mais elle, la femme, est devenue rouge de honte... « C'est honteux! » a-t-elle dit en me regardant avec ses yeux pleins de larmes. Puis elle l'a dûment réprimandé : « Est-ce que je ne t'ai pas toujours dit d'aller toi-même à la chasse?... Si tu veux manger du rôti de lièvre, tire toi-même!... Autrement, je les jetterai devant la porte de la cuisine, si tu en rapportes! Je te le jure! »

— Bravo! — crièrent-ils tous autour de la table.

Ils étaient aussi révoltés contre M. Tiralla que s'ils ne savaient pas parfaitement que, dans cette contrée où les lièvres n'appartiennent pour ainsi dire à personne et abondent par les champs solitaires à plusieurs milles à la ronde, où ils vous courent dans les jambes, on ne se gêne guère pour en tuer.

— Oui, c'est une femme ravissante, — dit le curé avec satisfaction.

Les yeux des plus jeunes hommes brillèrent. Le percepteur, l'employé des postes, le maître d'école n'avaient pas encore trente ans. Le forestier, qui était assis à côté de l'employé des postes, et Jokisch, l'inspecteur des colonies agricoles, étaient aussi du nombre, quoique mariés; et le gendarme, malgré sa moustache grise et sa grande fille, était tout de même encore un gaillard.

— Je connaissais déjà l'histoire du lièvre, — dit le forestier Bilkowski en riant.

— Vous la connaissiez? — dit le gendarme en ouvrant de grands yeux.

— Eh! ne faites pas tant de manières!... Si je voulais raconter tout ce qui se passe ici... (le forestier haussa les épaules), je n'en finirais plus!

— Mais on doit pourtant... il faut pourtant... je suis obligé!... (Résolument, le gendarme, qui n'était dans le pays que depuis le printemps dernier, sortit un gros calepin

qu'il portait sur la poitrine.) J'inscris tout... C'était déjà inouï en Haute-Silésie, mais ici il me semble que c'est encore plus fort!

— Bah! vous vous y habituerez! — fit le forestier d'une voix apaisante. — C'est charmant ici : je ne voudrais pas être ailleurs... Au commencement, c'était pénible, surtout pour ma femme : m'en a-t-elle assez rompu les oreilles!... Mais maintenant je n'entends plus rien et... (Il fit une petite pause et sourit d'un air mi-rusé, mi-gêné...) Et je ne vois que ce que je veux bien voir... Que faut-il faire? Faut-il s'attaquer aux grands seigneurs, qui malgré tout font ce qu'ils veulent, ou faut-il se laisser massacrer par les paysans qui braconnent dans les bois de la Couronne? Naturellement, quand j'entends un coup de feu je cours sus... Mais ceux qui ne tirent pas, qui se servent du gourdin, alors, quoi?...

Oui, oui, il avait raison : une fichue profession que celle de forestier! Ils demeurèrent tous d'accord. Le gendarme cependant ne pouvait se consoler de ce que Bilkowski s'exprimât si hardiment. Mais Bilkowski lui frappa l'épaule :

— Mon cher, nos intérêts sont les mêmes : pourquoi ne parlerais-je pas franchement, puisque nous sommes entre nous?

Le curé jeta un rapide coup d'œil vers la porte de la salle commune, restée ouverte, et il souffla au maître d'école :

— Fermez!

Böhnke s'empressa de suivre cet avis.

— Croyez-vous que les Tiralla viendraient, pour notre bal, à Gradewitz? — dit le jeune employé des postes, tandis que son visage à barbe naissante rougissait comme celui d'une jeune fille. — Je suis commissaire de la fête, et, si les Tiralla venaient, j'organiserais un cotillon avec des fleurs... Si on fait la commande à Posen, on peut déjà avoir des bouquets de fleurs et de feuillages naturels à cinquante pfennigs pièce... Ça vaudrait même la peine, pour une pareille commande, de s'adresser à Berlin... Quand on donne une fête, il ne faut pas regarder à la dépense!

— Quand est-ce que vous comptez la donner?

La fête les intéressait tous. Le petit employé des postes prit un air important :

— Comme toujours, le mardi gras... Ce sera grandiose,

je vous assure, tout à fait grandiose!... Espérons que la Tiralla viendra!

— Et pourquoi ne viendrait-elle pas? — dit Schmielke se promettant de l'inviter à temps pour le cotillon, de façon à la conduire aussi à table.

Ils avaient tous cette intention; chacun projetait d'aller au plus vite dire un petit bonjour aux Tiralla. Tenir cette femme dans ses bras était un autre plaisir que celui de faire danser la fille du boulanger Stumpf, cette grosse lourdaude, ou la nigaude du chef de gare Músiëlak, ou mademoiselle Stanislawa, qui était très mignonne, mais dont le père, le noble de Jagodziúski, était secrétaire de la mairie et empruntait à tout le monde. Ou bien est-ce que la petite Jadwiga aux taches de rousseur, la dernière fille à marier du riche meunier Hähnel, ou la blonde Mariette, du boucher Rózycki, laquelle devenait éperdûment amoureuse après le premier verre de bière, pouvaient soutenir la comparaison avec Zozia Tiralla?... On passa en revue les dames de Gradewitz et des environs : le prix fut donné, à l'unanimité, à « la belle Tiralla ».

— En effet! c'est une jolie petite femme! — dit le curé Szypulski.

— Avez-vous aussi remarqué cela, monsieur le curé? — dit Schmielke avec impertinence, en clignant les yeux d'un air fin.

Le maître d'école, révolté, sursauta : quelle impudence encore!... Ziëntek aussi toussa, par contenance : comment Fritz pouvait-il dire des choses pareilles?

Mais le curé ne le prit pas en mauvaise part; il répondit au clignement d'yeux de Schmielke par un rire : « Tiens, et pourquoi ne l'aurait-il pas remarquée? était-il donc aveugle? Il avait gardé au moins ses yeux : qui pouvait lui reprocher de se réjouir à la vue d'une jolie créature?... »

Le maître d'école Böhnke était pétrifié de cette franchise : comment Sa Révérence osait-elle dire cela tout haut, et à un hérétique, encore!... Naturellement, le propos serait rapporté et exploité!

Mais les autres s'en amusèrent royalement. L'inspecteur Jokisch, qui avait à peine articulé un mot jusqu'à présent (il s'était contenté de boire en silence), leva son verre :

— A la santé de notre curé!... Il n'y en a pas de pareil dans tout le royaume... Vivre et laisser vivre!

Ils trinquèrent avec lui. Jokisch eut même l'insolence de taper sur l'épaule de M. le curé :

— Dommage que vous ne puissiez venir au bal, curé!

— Eh! croyez-vous peut-être que je ne pourrais pas danser? — dit le prêtre en regardant ses bottes, aussi collantes que celles d'un officier de cavalerie. — Je représenterais un homme tout comme un autre, croyez-le bien! Dommage... (il soupira légèrement...) mais ça ne peut pas se faire!

— Eh?... Et pourquoi pas? — demanda Schmielke en riant. — Le jeune homme n'en voit pas la raison!

— Vous avez de jolies idées! — fit le maître d'école, éclatant : sa bile s'échauffait, il ne pouvait plus se contenir. — Vous me faites l'effet d'avoir une jolie idée de nous, en Allemagne!... Et, naturellement, vous, un hérétique!... Il se peut que vos ecclésiastiques se permettent des choses pareilles!

— Allons, allons!

Le curé éleva sa main pour le calmer : il lui était extrêmement désagréable que la différence de confessions et de nationalités fût mise sur le tapis. Quelle maladresse, à ce Böhnke, de se donner des airs si importants! Il fallait vivre ensemble et s'accorder.

Cachant son embarras momentané sous un rire jovial, le curé rompit le silence qui régnait soudain :

— Buvez de l'eau de Sedlitz, prenez du sel de Glauber, maître d'école, ça vous fera du bien!

Un rire retentissant salua cette plaisanterie.

Böhnke pâlit. Il se mordit les lèvres : il n'avait pas le droit de répondre. Mais il s'ancra dans son mépris : combien il était supérieur en éducation à tous ces gens-là!... même au curé, simple fils de paysan, tandis que lui était le fils d'un instituteur, hé là!... Et il aurait pu étudier la philologie, aspirer aux sommets!... Mais, même ainsi, rien qu'avec son instruction normale, il les dépassait tous; cela, il en était convaincu.

Böhnke était toujours seul, n'avait point d'amis, était dur envers les enfants, souvent de mauvaise humeur; il ne prenait un ton plus doux que pour la petite Tiralla. C'était aussi une

enfant plus fine que les autres : elle avait de qui tenir!... Le maître d'école s'intéressait à la mère : non seulement sa beauté le ravissait, mais encore il se sentait secrètement lié à elle par son origine. Une rage jalouse s'emparait de lui lorsqu'il entendait ces rustres l'appeler « la Tiralla » tout court. Ne pouvaient-ils pas dire : « Madame Tiralla », ou : « Madame la propriétaire Tiralla »? C'eût été au moins convenable!... Pâle et dépité, il regarda fixement devant lui en se mordant la lèvre inférieure.

La paisible conversation précédente avait de la peine à se remettre en train. Jokisch et Schmielke entamèrent tout à coup une discussion. Jokisch, qui avait déjà trop bu, se mit à dénigrer la Tiralla : « En voilà une de qui il fallait se défier! lui, Tiralla, était vraiment à plaindre; c'était un parfait honnête homme, mais trompé, trompé!... »

— Ma femme dit aussi...

— Parbleu, votre femme est jalouse! — railla Schmielke en riant. — Oui, oui, cela ne doit pas être agréable d'avoir la belle Tiralla comme plus proche voisine!

— Qu'est-ce qui vous prend? — hurla l'ivrogne. — Vous voulez dire que j'ai des rapports avec elle?... Je ne la toucherais pas avec des pincettes!

— Ah! votre femme vous a bien fait la leçon! — remarqua le percepteur avec assurance.

— La leçon?... la leçon?... il y a longtemps que je suis informé! — vociféra l'inspecteur, — je n'ai plus rien à apprendre. J'ai été inspecteur pendant cinq ans chez le comte Buinski, à Opalenitza; je n'ai plus rien à apprendre dans vos misérables domaines prussiens, surtout dans le voisinage... (il cracha par terre...) dans le...

Un soufflet lui ferma la bouche. Le maître d'école avait bondi : toute sa distinction avait disparu.

— Fermez votre gueule! — ordonna-t-il en se dressant devant l'inspecteur ivre, comme un dindon excité par une étoffe rouge.

Ce n'était qu'un homme chétif, une poignée pour le large paysan, mais l'éclat de ses yeux décelait un danger.

En effet, c'était un peu fort de la part de Jokisch!

— *Psia Krew!*

Ce juron échappa au curé; et les autres se récrièrent tumul-

tueusement : « Prouver!... il s'agissait maintenant de prouver qu'il avait le droit de déblatérer ainsi sur le compte de la Tiralla... » Tous, ils brûlaient de curiosité : que savait-il d'elle?... Cela s'ajoutait encore à son charme.

— Eh bien, allons! — dit Schmielke sans s'émouvoir.

Le curé aussi souriait : il avait l'habitude, lorsque deux personnes se disputaient, d'écouter impartialement et de les voir à la fin s'incliner devant son jugement.

— Je ne sais rien, — dit l'ivrogne soudain dégrisé.

Quel âne il avait été! — Cette idée lui traversa tout à coup la tête. — S'il la calomniait, n'allaient-ils pas tous penser qu'il s'était brûlé les doigts auprès d'elle?... Non, personne ne saurait que, dernièrement, lors d'une visite à Starydwor, il avait essayé de l'embrasser dans le corridor obscur, et qu'il avait reçu en échange une gifle bien appliquée. Il se retrancha derrière sa femme :

— Ma femme dit qu'elle n'est pas bonne ménagère!... Ma femme dit qu'elle traite si mal son mari! Elle couche seule dans sa chambre!

— Seule!... allons donc! est-ce vrai? (Ils étaient tous enchantés; leurs prunelles recommencèrent à briller.) Tiens, parbleu! un homme si vieux et si laid!...

— Ma femme dit qu'elle l'empoisonnerait volontiers : elle a une façon de le regarder!

Cette dernière phrase ne provoqua aucune indignation. Chacun, avec la rapidité de l'éclair, conçut un plan pour se rapprocher d'elle.

Mais le curé souriait :

— Vous êtes partial, monsieur Jokisch, partial! Il n'y a aucune méchanceté en madame Tiralla!

— Bonne, oui, elle est bonne, — opina le gendarme, — vraiment très bonne. Je venais, l'autre jour, du Przykop; la fille, la servante de la ferme, flânait devant la porte cochère... une gaillarde... Marianne Sroka... mais insolente, insolente!... « Panje, — me dit-elle en se glissant vers moi, — Panje Krajutsch, c'est une maison d'assassin!... » Et elle me montra du doigt la maison des Tiralla en faisant des yeux... de vraie toquée!... Elle ne me lâcha pas. Et j'étais curieux, d'ailleurs... Je dus pénétrer dans la maison. La maîtresse sortait justement

de la chambre. « Où est monsieur Tiralla? » demandai-je; mais il criait déjà, de l'intérieur : « Zozia, ma chérie, qui est là?... Fais entrer, toujours entrer! il fait bon dans la chambre!... » Il était gai comme un pinson. Tout marchait très bien; la Sroka avait beau rouler les yeux et avoir l'air de me dire : « Prends garde!... » Une femme pareille! un vrai serpent que sa maîtresse réchauffe dans son sein!... Et quelle maîtresse! disant toujours : « s'il te plaît », ou : « merci », quand la Sroka apporte quelque chose de la cave... Mais voilà bien la canaille! Elle est là comme en paradis, et elle grogne tout de même... Je demandai à la Tiralla : « Comment est votre servante? » et elle me répondit : « Oh! elle est très bien, très bien! » et elle en fit grand éloge.

— Un beau trait! — dit le curé.

L'indignation générale se tourna contre Jokisch : comment osait-il prononcer un seul mot sur la Tiralla, même lorsqu'il était ivre?... Non, cette fois, Behnka avait absolument raison : Jokisch n'avait qu'à fermer sa gueule malpropre, il n'était qu'un pantouflard, un cancanier! Les jeunes gens se mirent à se moquer de l'inspecteur. Le petit Ziëntek lui versa son reste de bière sur la tête, et, comme il se défendait en jurant et en distribuant des coups autour de lui, ils retirèrent sa chaise de dessous lui, en sorte qu'il retomba assis sur le plancher couvert de crachats. — Le gendarme assistait tranquillement à cette scène : c'était bien fait pour Jokisch! Le curé, qui d'abord avait eu l'air un peu indécis et qui s'était assuré que personne n'écoutait à la porte, se tenait maintenant les côtes de rire, en voyant que les autres suivaient l'exemple de Ziëntek et répandaient leur reste de bière sur la tête de l'inspecteur.

Mais il était temps de partir! Le curé se leva et disparut comme il était venu; dans le vacarme de cris, d'injures et de rires, sa sortie passa inaperçue...

Tandis que le maître d'école revenait chez lui, dans la nuit de neige, il lui semblait qu'il était un héros, — « son chevalier »!... Il l'avait remis à sa place, ce saligaud de paysan! Et quand ils l'avaient tous ensemble poussé vers la porte, c'est lui qui avait donné le premier et le dernier coup de pied.

— Jetons-le dehors, ce calomniateur! — avaient-ils tous crié, sauf le gendarme qui s'était esquivé au bon moment, comme il

le faisait toujours lorsqu'il y avait du chamaillis dans la salle réservée à ces messieurs : autrement, il aurait été obligé de noter les noms des perturbateurs du repos public...

Les étoiles brillaient; le froid ciel nocturne se voûtait comme une cloche de verre au-dessus de la plaine. A la lueur des étoiles, on distinguait nettement le chemin : la rue déserte du village, aussi large que la plus large rue de grande ville, si large que les masures, de chaque côté, en paraissaient doublement basses. Böhnke marchait d'un pas incertain; il marchait comme s'il était ivre, bien qu'il ne le fût pas. Il avait coutume de boire toujours moins que les autres. Un désir ambitieux le tourmentait : cette femme, il voulait la gagner! Madame Tiralla était très aimable à son égard; il avait cru remarquer qu'elle aussi se sentait avec lui des affinités secrètes. Demain, il la ferait saluer par la petite qui, souvent, pendant la leçon, regardait devant elle, toute rêveuse, sans savoir de quoi il était question, et il lui ferait demander si elle souhaitait des livres durant ces mornes jours d'hiver... Elle n'avait qu'à choisir parmi ses livres et, quelles que fussent les privations au prix desquelles il se les était procurés, il les lui prêterait tous, volontiers... Sans doute, elle lui avait emprunté un volume, il y avait trois ans déjà, et il ne le reverrait probablement plus... mais qu'importe! Demain il mettrait encore sa bibliothèque à la disposition de madame Tiralla par une lettre qu'il donnerait à la petite. Il avait une belle écriture, comme personne ici n'en avait...

Le bal de Gradewitz allait lui coûter un argent fou... — et il se trouvait à court d'argent... mais tant pis! il fallait qu'il y allât, dût-il emprunter au juif!...

Cette nuit-là, Böhnke rêva de la belle Zozia. Elle portait une robe de soie et elle lui tendait une décoration de cotillon; puis elle la lui fixait sur la poitrine; ensuite elle touchait sa gorge, et la robe de soie disparaissait et la blanche gorge s'ouvrait comme une couverture de livre : « Lis là dedans, — disait la belle Zozia en souriant, — nous nous comprenons parfaitement! »

Ce fut un rêve confus, plein de toutes sortes de folies, dont le jeune homme ne se souvenait plus le lendemain matin.

Le maître d'école se rendit à l'école comme un écolier qui serre, dans sa poche, sa première poésie à la bien-aimée, et qui est impatient de lui remettre. Quoiqu'il se fût couché très tard, il s'était levé à temps et avait écrit deux fois à madame Tiralla : le premier billet n'étant pas assez réussi, il en avait écrit un second, que Rozia emporterait. Mais, lorsqu'il entra dans la classe, il chercha en vain des yeux le visage pâle et distrait sous des cheveux bouffants. Tous les visages hâlés, rusés et camards étaient présents; seule Rozia Tiralla était absente. C'était une affaire manquée. Böhnke, ce jour-là, fut encore plus brusque que d'habitude : les réponses devaient voler, coup sur coup; autrement, il prenait un livre quelconque et le lançait par-dessus les bancs. Une grande irritation était en lui; il pouvait à peine se contenir : pourquoi diable la fille aux cheveux roux manquait-elle précisément aujourd'hui?...

Comme Rozia Tiralla fut absente le lendemain encore et le surlendemain, sans que personne des enfants sût pourquoi, Böhnke prit une résolution. Il se rendrait à Starydwor : — la fillette devait être malade; n'était-il pas tout indiqué qu'il allât lui-même prendre de ses nouvelles?

Les corbeaux croassaient au-dessus de lui lorsqu'il chercha le chemin à peine visible à travers les champs couverts de neige, où la carriole, qui portait de grand matin le lait de Starydwor à Gradewitz, avait seule laissé une trace étroite. Il frissonna en parcourant l'étendue blanche, qui n'était certes pas plus mélancolique que lorsque les betteraves verdoyaient et lorsque le blé mûrissait, mais qui maintenant, dans sa teinte uniforme, paraissait encore plus vaste et plus morte. Les lièvres qui rongeaient les troncs d'arbre et les oiseaux de proie qui tournoyaient lentement sur les grands pins du Przykop n'animaient pas la solitude; leur paresseuse insouciance à l'approche de l'homme montrait assez combien peu ils étaient dérangés dans ces parages.

Était-il si insuffisamment vêtu qu'il eût ainsi froid? Böhnke se sentait... hou! quel air glacé! Sans doute, ce pardessus était très léger; à proprement parler, ce n'était qu'un pardessus d'été. Mais il ne pouvait pas, ce jour-là, mettre le casaquin de

frise qu'il mettait pour l'école! Il avait sa meilleure redingote noire et des gants de peau : ses doigts étaient tout raides. Il aurait volontiers pris le pas de course pour se réchauffer, mais il avait comme des boulets de plomb aux pieds. Lorsqu'il aperçut les arbres du Przykop, il lui sembla que quelque chose le retenait en arrière, que le vent qui soufflait contre lui lui disait de ne pas aller plus loin. Et pourtant son cœur désirait être bientôt à Starydwor.

Le domaine de la colonie agricole était situé à sa gauche ; la cheminée de la brasserie se dressait comme une asperge... C'était là que résidait Jokisch... Eh! il changerait bien de résidence! Lorsque le terrain serait morcelé et que les colons viendraient s'installer, il pourrait s'en aller, Dieu merci !... Böhnke éprouvait une vague jalousie : ce voisinage, tout voisinage lui semblait dangereux. Et Jokisch était un bel homme, et, comme il trouvait aussi madame Tiralla à son goût... Ah! de cela, malgré tout, Böhnke en était persuadé. Peut-être même était-ce à cause de cela qu'il était si irrité contre elle !...

Le maître d'école se mit à courir. Qui l'aurait empêché d'être bientôt à Starydwor? C'était là!

La vieille ferme, qui appartenait depuis plus de cent ans aux Tiralla, faisait de loin un effet imposant. Pour la maison d'habitation elle-même, on n'en voyait pas grand'chose : elle était basse, comme descendue dans le sol; mais, en carré, surgissaient les toits des granges et des écuries, couverts à neuf de tuiles rouges; leurs murs de derrière, sans fenêtres, entouraient la ferme... Une grande propriété! Mais à quoi cela lui servait-il, à la malheureuse, puisqu'elle n'aimait pas son mari?

Le jeune homme s'examina encore une fois du haut en bas et secoua la neige de son pantalon: il passa sous la porte cochère, au-dessus de laquelle la Madone trônait derrière une petite grille. Deux ou trois chiens lui sautèrent en aboyant dans les jambes; mais il n'était pas un lâche, quoiqu'il ne fût pas un géant, un coup de pied dispersa les mâtins. Lorsqu'il pénétra dans la maison, un valet qui chômait à côté, devant la porte de l'étable, le regarda en écarquillant les yeux.

Qu'est-ce que le maître d'école de Starawies venait faire ici? Ah! ah! il venait, sans doute, baiser la main de la Pani? Hier, avant-hier, d'autres étaient venus. Comme ils lui couraient tous

après! Jendrek eut un large ricanement : tous ces gens-là n'avaient pas de chance! Pour lui seul, la Pani avait un regard aimable, et, chaque jour, elle lui donnait du lard et un petit verre, dans la cuisine. Que Dieu bénît la bonne âme!

Böhnke suivit le corridor : personne ne se montra... Il toussa fort : il n'était jamais venu ici et il ne savait où frapper. Il piétina, et, comme personne ne paraissait, il dit poliment :

— Est-il permis d'entrer? Hé! n'y a-t-il personne à la maison?

Alors la voix de M. Tiralla se fit entendre derrière la porte de droite :

— Entrez, entrez toujours! il fait bon ici, dans la chambre!

Le maître d'école frappa.

— Sacré tonnerre! entrez donc, entrez seulement!

Böhnke entra et fit aussitôt un pas en arrière... Oh! non, il ne voulait pas déranger!... Mais il resta cependant comme fixé au sol et il regardait, regardait... M. Tiralla était étendu de toute sa longueur sur le banc du poêle; sa tête reposait lourdement sur les genoux de madame Tiralla.

Madame Tiralla devint toute rouge; elle ferma les yeux, lorsqu'elle rencontra le regard du maître d'école. Elle se leva si précipitamment que le gros homme faillit rouler sur le plancher.

— *Psia Krew!* — cria M. Tiralla.

Puis il se mit à rire : « Eh, avait-elle donc besoin de se gêner?... n'étaient-ils pas mari et femme?... »

Elle ne répondit rien. Elle dévisagea son mari avec tant de mépris et elle eut ensuite un coup d'œil si expressif dans le vague, que Böhnke pensa aussitôt : « Elle est malheureuse, elle est incomprise! » Et il sentit battre son cœur.

— Oh! — dit madame Tiralla, d'un ton aimable, — monsieur Behnka!

Elle lui tendit la main : on aurait dit du velours et, en même temps, de la glace. Il osa une légère pression : elle n'y répondit pas et se contenta de fixer tristement sur lui ses yeux superbes en souriant furtivement. Ah! la pauvre petite femme!

M. Tiralla était de très bonne humeur. Il appela Marianne : qu'elle apportât de la bière et de l'eau-de-vie. Puis il dit à sa femme de leur donner quelque chose à manger :

— Le maître d'école doit avoir faim... Un maître d'école a toujours faim... Sers-nous!... des gâteaux, du jambon, des œufs, de la saucisse, du fromage et de tout ce que tu as encore dans le garde-manger!

Ensuite il tendit sa main au maître d'école : « Monsieur voudrait-il s'asseoir? » et il le força, sans se lever lui-même, à prendre place sur la chaise la plus proche.

— Nous vous l'offrons avec plaisir! *psia krew!* sans façons!

Böhnke avait balbutié quelque chose :

— .... « pas de dérangement... suis rassasié... bien vite repartir...

Mais l'autre éclata de son rire retentissant : « Allons donc, le petit maître d'école voulait lui en faire accroire! Il *était* comme Zosia, hé? qui, étant fillette, allait toujours à l'école avec des bas et des souliers, mignonne comme une poupée, mais qui avait toujours le ventre aussi vide qu'une grange avant les moissons et qui était alors aussi maigre qu'une souris d'église!... »

De nouveau, le maître d'école surprit un regard de la femme au mari; mais, cette fois, il y avait là plus que du mépris : dans la profondeur sombre, quelque chose flamboyait. Sans un mot, madame Tiralla se détourna et alla vers la porte.

— Hé! Zosia, dépêche-toi! — lui cria son mari.

Puis il se mit à faire son éloge au maître d'école. M. Tiralla adorait les visites : il était si content de pouvoir étaler son bonheur! Il rayonnait. Bavard, il raconta toutes sortes de choses qu'un mari généralement ne confie pas à d'autres hommes : « Elle avait une taille, une taille!... Mince comme un rameau de bouleau! Et, avec ça, elle était pleine et large de hanches, tendre et douillette comme une caille ou, mieux, comme un de ces petits cochons de massepain que l'on voyait dans la vitrine de Wolkowitz à Posen, vers Noël. Et, quant à sa gorge... » Baissant un peu la voix, il voulait communiquer au jeune homme une quantité de détails intimes, mais celui-ci écarta la main qui le retenait sur la chaise. Depuis longtemps il remuait çà et là avec agitation, puis il n'y tint plus. Une rougeur violente lui monta à la face : était-ce la honte ou le désir?... Oh! cette femme! cette pauvre femme livrée à ce gros vieux grossier qui la déshabillait devant les autres! Pou-

vait-on la blâmer de ce qu'elle éprouvât de la répulsion pour lui? — « Une telle répulsion ! » comme disait madame Jokisch.

M. Tiralla ne remarquait pas du tout le malaise du maître d'école. Le silence de Böhnke ne le surprenait pas : il parlait peu, était modeste, tant mieux!... il écoutait, parbleu!... M. Tiralla était très content de son hôte.

Marianne parut, avec trois bouteilles de bière sous chaque bras et un plateau chargé de verres dans les mains. Elle avait une mine fraîche et réjouie; toute trace de la terrible indisposition du commencement de l'hiver avait disparu. Ses yeux fripons examinèrent le jeune homme : allait-il devenir l'amant de madame Tiralla? Car, si la Pani en prenait un, il n'y aurait là rien d'étonnant. Mais celui-là (elle fit une grimace)..., celui-là n'était pas assez joli! Et il n'avait guère l'air entreprenant : il ne lui jetait pas le moindre petit coup d'œil, malgré qu'elle le frôlât souvent avec la manche de sa chemise, qu'elle penchât tout près de lui sa plantureuse personne pour poser les verres et les six bouteilles sur la table.

— Ça suffira, — dit M. Tiralla, — pour commencer! Entends-tu, gibier du diable! (Il pinça la servante à la hanche : elle poussa un cri.) Descends à la cave et va encore nous chercher une bouteille de hongrois... Et où est l'eau-de-vie? D'abord un peu de liqueur, petit maître d'école, pour te dégeler l'estomac!... Et qu'est-ce que tu fais là, diablesse? — dit-il à la servante qui souriait en montrant ses dents. — Est-ce que tu ne comprends pas? Est-ce que je parle allemand, ou polonais? Elle est très bête, — fit-il comme pour l'excuser, lorsqu'elle quitta la chambre en riant, — mais elle est sûre... Et puis elle n'est pas vilaine!

Il dit cela avec un rire qui scandalisa le maître d'école. Pas même fidèle à sa femme, par-dessus le marché! Pauvre, pauvre! Elle lui faisait une peine qu'il n'avait jamais connue de sa vie : d'ordinaire, il n'était pas sensible. Il l'attendait avec impatience. Sans doute, elle avait honte : autrement, elle serait venue depuis longtemps!

M. Tiralla aussi commençait à s'impatienter. La liqueur lui paraissait moins bonne et la bière imbuvable, disait-il, lorsque sa Zosia, n'avait pas trempé les lèvres dans le verre. Il appela de nouveau la bonne, et, comme celle-ci arrivait avec

la bouteille de hongrois et un grand plateau chargé de victuailles, il commanda :

— Pose ça là ! Où est la Pani ? *psia krew !* pourquoi ne revient-elle pas ?

Marianne haussa les épaules :

— Je ne peux pas savoir pourquoi la Pani ne revient pas. Le gospodarz doit savoir lui-même !

— Que la foudre t'écrase !... Appelle-la ! il faut qu'elle vienne !

La servante disparut. Quelques minutes après, elle passa sa tête brune par l'ouverture de la porte et elle dit d'un air navré :

— Pani ne peut pas venir ! la *Paninka*[1] va plus mal... très mal... oh !

Elle se retira promptement.

Le verre que M. Tiralla lui lançait se brisa en mille miettes contre la porte.

Le maître d'école n'y tenait plus. Qu'avait-il encore à faire là ! Elle ne se montrerait certainement pas. Quelle malchance ! Cette maudite fillette rousse qui se mettait à être plus malade !... Ou bien n'était-ce qu'un prétexte ?... Oui, oui, c'était un prétexte !... Là-haut, la mère était assise dans un coin, la tête inclinée sur ses genoux, et elle pleurait, elle pleurait tellement que son corps précieux... large de hanches, mince de taille comme un rameau de bouleau, délicat et pourtant potelé... en était tout secoué... Le jeune homme avait beau s'en défendre, il la voyait toujours telle que le vieux la lui avait décrite... Il changeait continuellement de couleur, il avait chaud, il avait froid... M. Tiralla lui versait à boire, — de la bière, de l'eau-de-vie, tout pêle-mêle, — et il buvait, par distraction, plus qu'il n'avait coutume de boire : ses pensées étaient toutes à elle. Il ne pouvait se résoudre à s'en aller sans l'avoir revue. Et il restait, restait encore, la nuit noire ayant remplacé l'après-midi. Enfin il se leva, le cœur désespéré : rien de ce qu'il avait désiré n'était arrivé ; il ne lui avait pas offert ses livres, il ne l'avait pas engagée pour une danse à Gradewitz, il n'avait pas même demandé des nouvelles de la fillette. Il se

1. Demoiselle.

sentit plein de colère contre M. Tiralla, qui était cause de tout! Il prit congé.

M. Tiralla ne le reconduisit pas : le petit maître d'école trouverait bien son chemin. Et le petit maître d'école s'en alla à tâtons, en trébuchant un peu à travers le corridor plongé dans l'obscurité. Alors une main chaude saisit la sienne, un ricanement résonna tout près de lui dans les ténèbres, la voix basse de la servante dit d'un ton mi-pitoyable, mi-moqueur :

— C'était bien ennuyeux là dedans avec Pan Tiralla : ça me fait de la peine!... La Pani est en haut auprès de la petite Rozia. Si monsieur le maître d'école veut lui souhaiter une bonne nuit?...

Elle le poussa vers l'escalier et disparut en riant dans l'ombre.

« Comme un lutin, — pensa-t-il; — non! comme un ange! »

Il frissonnait presque d'une frayeur superstitieuse : tout lui semblait si étrange!... la vieille maison... la servante rieuse... l'homme bruyant... la belle femme!... Il maudissait ce qu'il avait bu, il maudissait M. Tiralla. Ah! s'il avait eu la tête libre, comme d'habitude!...

Le vieil escalier gémit sous son pas discret. Que dirait-elle, ne le trouverait-elle pas trop importun? Mais n'entendait-il pas, mêlé au gémissement de l'escalier, un soupir humain?

Il était en haut. Oh! n'était-ce pas la voix de la petite?

Oui, c'était Rozia qu'il entendait :

— Mère, douce mère, je t'assure que je l'ai vue!... Elle était si belle, aussi belle!... que toi!... Elle avait des cheveux comme les tiens, lorsque tes tresses sont défaites... Et elle m'a donné l'enfant Jésus à porter... Je l'aime, je l'aime! — répéta Rozia plusieurs fois avec ferveur.

Qu'est-ce que la petite radotait là? De qui parlait-elle? Böhnke s'approcha de la porte... Ah! — il frémit, — elle parlait, elle, madame Tiralla!... Mais il ne pouvait pas comprendre ce qu'elle disait : elle parlait si doucement!... Et parfois il lui semblait qu'elle pleurait... Il frappa à la porte et il entra en même temps... Rozia était couchée, sa mère était assise au bord du lit. Elles le regardèrent avec surprise; mais Rozia fut contente lorsqu'il dit, d'abord en hésitant, puis d'une voix

assurée, qu'il n'avait pas voulu partir sans savoir comment elle allait.

— Bien! — fit-elle en souriant timidement. — Très bien! je vous remercie, Pan Behnka!

— Elle a la fièvre, — dit la mère —. Avant-hier elle s'est évanouie de grand matin : Marianne est descendue en criant... Nous ferons demander le médecin, si elle ne va pas mieux!

— Non, non! (La petite se redressa précipitamment et son visage se crispa comme si elle allait pleurer.) Je ne suis pas malade, douce mère, je ne suis pas malade!

Elle tendit ses bras, en entoura sa mère et appuya sa tête sur la poitrine ferme.

Böhnke s'approcha du lit et posa sa main sur la tête de la fillette : non, elle n'avait pas de fièvre... Mais lui commençait à en avoir, si près de cette belle femme!... Il s'occupa de Rozia : « Qu'avait-elle donc?... n'allait-elle pas bientôt revenir à l'école? »

Rozia fit signe que oui, puis elle releva la tête, écarta les cheveux ébouriffés qui couvraient son visage prodigieusement pâle entre les taches de rousseur. Malgré son trouble, Böhnke remarqua que ses yeux, d'habitude si ternes, brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Elle rêve trop, — dit plaintivement la mère. — La nuit, elle crie, à nous épouvanter!... Et elle parle en dormant... Marianne en frissonne de peur... Ah! les mauvais rêves!

Elle soupira.

Mais le maître d'école n'en demanda pas davantage : les rêves de la petite Rozia l'intéressaient fort peu; il était seulement impatient de prouver son dévouement à madame Tiralla.

— Oserai-je demander si la Pani désire que je lui prête des livres?... Je les apporterai avec plaisir!

Puis, pour lui donner à entendre combien il la comprenait et la plaignait, il prit son courage à deux mains :

— Quand on vit aussi seule que la Pani, quand on est si mal...

Il s'arrêta court et la regarda avec des yeux troublés.

Elle devait l'avoir très bien compris, malgré son hésitation, car elle soupira encore :

— Ah! oui, monsieur Tiralla ne tient guère à la lecture. Il mange, boit, dort et...

A son tour, elle s'arrêta et elle rougit. Puis elle regarda le jeune homme si profondément, de ses yeux noirs, que son cœur cessa de battre.

— Je vous serai reconnaissante — fit-elle doucement — de me prêter des livres. Monsieur Tiralla n'aime pas à dépenser de l'argent pour cela... Oh! je lis si volontiers de belles histoires touchantes!

Böhnke était radieux : ainsi elle désirait des livres? Autant dire : « Venez souvent! » car il se garderait bien de les remettre à Rozia : il les apporterait lui-même, un à un.

— Je vous les apporterai, oh! je vous en apporterai! — assura-t-il, dans un transport de joie.

— Oh! pas si haut!... pas si haut! — supplia la petite en devenant soudain écarlate.

Elle était retombée sur ses oreillers, avait les yeux grands ouverts, et elle parlait toutefois comme en dormant :

— Je l'entends... chut, mère!... Panje Bohnka, chut!... oh! je l'entends!

Qu'entendait-elle?... Ils se regardèrent tous deux. Dehors, les vents gémissaient. Böhnke secoua la tête : la jeune fille était vraiment un peu étrange!

Mais madame Tiralla frissonna légèrement; elle se pencha sur le lit de sa fille et dit d'une voix singulièrement douce :

— Écoute encore, ma chère Rozia, écoute encore!

Puis elle prit le maître d'école par la main et l'attira hors de la chambre :

— Venez! elle dort déjà!

Ils s'arrêtèrent au milieu des ténèbres. Dans la chambre bourdonnait un murmure... Parfois un cri d'allégresse... la voix de Rozia s'élevait joyeuse... Le maître d'école était tout étourdi : qu'est-ce que cela signifiait?...

Madame Tiralla n'avait pas lâché sa main; et voici qu'elle chuchotait à son oreille :

— Je n'ai pas d'ami. Je suis toute seule. Souvent je voudrais être morte!

Le jeune homme pressa ses lèvres brûlantes sur la manche de sa robe; il balbutia quelque chose, suffoqué d'émotion : « Oui, il était son ami fidèle et dévoué! Une fois déjà, il avait

été son chevalier; mais, si elle l'ordonnait, il serait aussi son chien! toujours... toujours! »

Si le maître d'école s'était attendu à quelque faveur, il fut déçu : elle lui serra seulement la main. — Tiens, comme sa main, à elle, était glacée!... Et comme elle serrait avec force, cette main mignonne!... On eût dit une main d'homme!

— Je compte sur vous, Panje Böhnka! — souffla-t-elle.

Puis elle articula à haute voix, d'un ton calme :

— Ne tombez pas! voici l'escalier... là!

En bas, dans la chambre, retentit l'organe vigoureux de M. Tiralla :

— Zosia, où es-tu fourrée?... Que le diable te prenne par le bout de ta chemise!... Petite colombe, ma Zosia, pourquoi ne viens-tu pas?

— Bonne nuit, — dit-elle précipitamment au maître d'école, en lui serrant encore une fois la main.

Il se retrouva seul dans la cour, où régnait un silence de mort; pas de lumière dans les étables; le bétail ne bougeait pas. Böhnke se sentait accablé. Avait-il peur de revenir par les champs solitaires? Au contraire, il respira lorsque le vent de la pleine campagne lui envoya un paquet de neige dans la figure : ah! il respira profondément en tremblant. Puis, il s'effraya. Du Przykop arrivait un sifflement prolongé et aigu; un sifflement tout à fait bizarre, qui n'était produit ni par un oiseau ni par un être humain! Un frisson lui courut le long du dos, une épouvante superstitieuse s'empara de lui, malgré toute sa raison et toute son instruction : c'était la sorcière, qui sifflait dans les ténèbres du Przykop!

Il se signa comme se signent les campagnards lorsqu'ils entendent la sorcière :

— Jésus-Christ est né un lundi!

Et il cracha sur la neige blanche qui brillait dans l'ombre. Ainsi la sorcière perdait sa puissance, on n'était pas obligé de la suivre.

V

Rozia Tiralla avait vu des esprits. Anges ou démons, on n'en savait rien. Marianne Sroka avait répandu à grands cris cette

nouvelle dans le village, et son amoureux, Jendrek, l'avait confirmée d'un signe de tête : la Paninka avait vu quelque chose, la Paninka était ensorcelée !

M. Tiralla était profondément affligé au sujet de sa Rozyczka, aussi affligé qu'il était capable de l'être. Il s'était déjà occupé de chercher autour de lui un futur fiancé pour sa fille : elle aurait quatorze ans en automne ; une petite femme n'est jamais trop jeune... Et maintenant, au lieu de cela, elle gardait le lit. Elle était si irritable qu'elle se mettait à pleurer dès qu'on la brusquait : il ne fallait pas la rudoyer, pensait le docteur ; elle pleurait tout de suite si fort qu'il en résultait des crises. Ensuite elle était si abattue qu'elle ne pouvait plus bouger un membre, qu'elle avait l'air de quelqu'un qui va mourir : alors, le père, saisi d'épouvante, disait « oui » et « mon ange », « tout ce que tu voudras, mon ange !... » toujours « mon ange !... »

Et Rozyczka était toujours entourée d'anges. Elle voyait un ange dans son père, dans Marianne, dans Jendrek — et, avant tout, dans sa mère. — Pan Böhnka aussi était un ange ; il venait la voir souvent, s'asseyait près de son lit avec sa mère, et ces deux-là parlaient si doucement ensemble que ses yeux se fermaient et qu'elle s'assoupissait comme en paradis.

Madame Tiralla n'aurait jamais cru qu'elle pouvait éprouver une telle affection pour cette enfant. Marianne n'avait plus voulu coucher dans la chambre de Rozia : là, il n'y avait pas moyen de fermer un œil, et, quand on a travaillé toute la journée, il faut au moins se reposer la nuit !... La vérité était que, lorsque Marianne se levait en cachette pour se glisser chez son amoureux, l'enfant se dressait sur son lit et criait : « Où vas-tu donc, Marianne ? » — d'un ton si étrange et si plein de reproches que la servante avait peur et n'osait plus aller retrouver Jendrek.

Madame Tiralla avait donc fait monter son lit dans la chambre de sa fille. M. Tiralla était furieux et pestait. Mais elle persista dans son idée : Rozia avait besoin de ses soins, Rozia ne pouvait dormir seule ! Il consentit.

Pendant la nuit, lorsque tout était si tranquille dans la maison qu'on entendait le tic tac de la pendule comme des coups de tonnerre et le ronflement de M. Tiralla comme le bruit incessant d'une scierie, madame Tiralla s'asseyait auprès

de l'enfant. Elle tenait sa main, une main veinée de bleu, étroite et délicate, et elles chuchotaient ensemble. Dans la nuit sans joie qui les environnait, dans la ferme isolée qui nageait parmi une mer de neige, dans la solitude où l'âme s'égare, elles parlaient des félicités du paradis.

Le monde divin où madame Tiralla avait vécu autrefois se rapprochait de nouveau d'elle, grâce à Rozia. Ah! elle comprenait si bien ce qui préoccupait Rozia, ce qui la prenait toute! Et c'était bien ainsi : elle deviendrait une sainte. Ne l'était-elle pas déjà presque? Les yeux de Rozia avaient un regard surnaturel lorsqu'elle racontait à sa mère ce qu'elle avait vu : la Madone et l'enfant Jésus et le bel ange gardien qui se tenait toujours près de son lit lorsqu'elle dormait. Dernièrement, au milieu de la nuit, elle s'était réveillée tout à coup, mais elle avait été trop fatiguée pour ouvrir tout à fait les yeux; alors il s'était incliné vers elle... Ah! qu'il était beau dans sa longue robe blanche!

Madame Tiralla savait parfaitement que ç'avait été elle-même et que la robe blanche n'était autre que sa chemise de nuit, qu'elle portait, longue et fine, comme une dame de la ville. Mais à quoi bon désillusionner la petite? Et, chaque nuit, elle se glissait vers le lit de Rozia et elle troublait son sommeil en prenant sa main et en se penchant sur elle : elle jouait ainsi l'ange gardien, au grand ravissement de l'enfant et au sien. C'était une volupté pour elle. Elle étudiait son rôle, et, chaque nuit, elle le jouait mieux. Pendant la journée, elle fouillait dans ses affaires et elle montrait à Rozia les chères reliques qu'elle baisait pieusement : des chapelets bénits, un rameau bénit, un petit ange de porcelaine, un bénitier et beaucoup d'images de saints que son curé lui avait données jadis.

Elle posait tout cela sur le lit et elle racontait quelque chose sur chaque trésor, se racontait elle-même avec exaltation, d'une voix sourde, avec un sourire lointain, avec ses yeux qui brillaient jusqu'à ce qu'ils se voilassent, jusqu'à ce que la conteuse éclatât en sanglots et s'abattît sur la couche de l'enfant. Alors la mère et la fille s'étreignaient et pleuraient ensemble.

Dans les larmes de Rozia, il y avait de l'extase et un désir, un vif désir de quelque chose qu'elle n'aurait su nommer... La chère Madone, le cher enfant Jésus, le cher ange gardien et

tous les chers saints!... elle les connaissait tous; elle connaissait l'histoire de chaque martyr. Sa mère lui avait lu tout cela dans le livre des légendes sacrées, qu'elle avait tiré du bahut colorié où, jeune fille, elle enfermait ce qui lui appartenait.

Combien ce devait être beau de vivre comme ces femmes! En devenant pareille à sainte Julie, à sainte Hélène et même à sainte Agnès, on avait le droit de porter éternellement l'enfant Jésus sur ses genoux, de le bercer et de chanter Alleluia.

Lorsque Rozia était toute seule, elle s'efforçait, avec sa frêle voix de fillette, d'atteindre aux notes élevées et de leur donner une sonorité harmonieuse.

— Chut! Panusia chante, — disaient en bas, dans la cour, les domestiques.

Et ils écoutaient religieusement le lent cantique qui venait de la chambre de Rozia.

Mais jamais elle n'arrivait à chanter la berceuse de l'enfant Jésus; souvent elle en pleurait. Sans doute, elle ne priait pas avec assez de ferveur, elle n'était pas encore assez pieuse et assez pure! Elle écrivit de sa maladroite et raide écriture tous ses péchés sur une feuille de papier, afin de n'en oublier aucun lorsqu'elle irait à confesse, bientôt, lorsque la neige serait suffisamment fondue pour qu'elle pût se rendre chez M. le curé!

Pour le moment, elle n'allait pas à l'école : Starydwor était trop loin de Starawies...

Mais, malgré la neige et l'état impraticable des routes, monsieur et madame Tiralla se préparaient pour le bal de Gradewitz. Eh! on trouverait bien moyen d'y arriver! Pour rien au monde, M. Tiralla n'aurait voulu perdre une occasion de se repaître les yeux des regards d'envie qui suivaient sa femme, cependant que lui, assis confortablement dans un coin de la salle, buvait et jouait aux cartes.

Madame Tiralla était très bonne danseuse. Lorsqu'elle déballa la robe de bal que son mari lui avait fait faire à Posen chez une grande couturière, elle sentit battre son cœur. Sans doute, elle aurait pu mettre sa robe de soie bleue... mais les rats ne l'avaient-ils pas rongée?... Et celle-ci était bien plus belle : en vaporeuse gaze blanche, avec une écharpe à bouts flottants, un

petit bouquet de boutons de rose artificiels pour le corsage et un pareil pour les cheveux. L'étoffe légère était doublée de soie et froufroutait à chaque mouvement...

Madame Tiralla faisait sa toilette dans la grande pièce du rez-de-chaussée : en haut, dans la chambre, il faisait trop froid. Marianne avait descendu le miroir et elle l'avait posé sur la table en l'appuyant à deux bûches ; deux bougies l'éclairaient. Madame Tiralla se coiffait : on avait fait appeler la couturière de Gradewitz, qui était en même temps coiffeuse; mais, comme elle avait entendu dire que madame Tiralla avait commandé sa robe à Posen, elle ne s'était pas dérangée.

D'habitude, madame Tiralla ne frisait pas ses cheveux ; ce jour-là elle se servit du fer à friser, secondée par Marianne. Marianne n'était nullement maladroite, malgré ses gros doigts : elle aida sa maîtresse à édifier une gigantesque coiffure crêpelée ; mais, lorsque celle-ci fut achevée, madame Tiralla se trouva si affreuse qu'elle éclata en larmes. Elle défit cette coiffure avec fureur et poussa un *psia krew!* qui fit sursauter Rozia, blottie dans un coin et qui regardait, émerveillée, la ravissante créature en jupon brodé.

« Aïe! aïe! la maîtresse était-elle difficile à contenter aujourd'hui!... tantôt ci, tantôt ça! tantôt comme ci, tantôt comme ça!... »

Si Marianne ne s'était pas consolée par l'idée qu'elle serait maîtresse de maison toute une nuit, elle aurait hurlé au lieu de sourire et de dire aimablement :

— La Pani doit se coiffer comme d'habitude : c'est encore ainsi que la Pani est le plus jolie!

Oui, elle avait raison! Avec un soupir, madame Tiralla recommença à se peigner ; elle se peigna jusqu'à ce que toute trace de frisure eût disparu et que ses cheveux soyeux, noirs comme de l'ébène, fussent redevenus lisses et largement ondulés sur ses tempes nacrées. Elle noua ses tresses en un épais chignon au bas de la nuque : — c'est ainsi qu'elle se coiffait déjà étant jeune fille, et c'est ce qui lui allait le mieux.

— Peste! — dit M. Tiralla en souriant, du banc où il était étendu malgré sa chemise propre, son habit noir et ses cheveux pommadés, — tu as l'air d'une jeune fille, ma colombe!... Par Dieu, je vais avoir des envieux!

Elle ne répondit rien, furieuse contre lui : n'était-ce pas une honte qu'il s'allongeât, vêtu proprement, sur le banc du poêle, comme il faisait tous les jours avec son sale casaquin?

— Que c'est beau!... ah! que c'est beau! — murmura Rozia.

Elle était doucement sortie de son coin et elle s'agenouilla devant sa mère en joignant les mains. Madame Tiralla venait de mettre sa robe pareille à un nuage lumineux et léger qui l'environnait de sa blancheur de neige. Elle-même se trouvait belle, — comme une jeune fille, ah!... Elle éprouva une souffrance fugitive, mais brûlante : quel dommage que tout cela fût gâté par la présence de M. Tiralla!... L'avoir toujours à son côté!... Une rage véhémente l'envahit, un de ces accès subit de rage qui lui faisaient voir noir, qui troublaient sa raison.

— Lève-toi! — dit-elle froidement à Rozia dont les mains caressaient sa robe. — Lève-toi! qu'est-ce que cela signifie? Tu me salis!

Rozia se mit à pleurer.

— Pourquoi l'effraies-tu ainsi? — dit M. Tiralla sur un ton de blâme; il ne pouvait pas entendre pleurer sa fille. — Viens vers moi, Rozyczka, ma petite âme, viens, touche mon habit : tu ne me salis pas!

— Oui, va, va donc!

Madame Tiralla arracha si violemment sa robe des petites mains qui s'y cramponnaient, qu'elle décousit un falbala. Alors elle devint tout à fait furieuse : il fallait encore se mettre à coudre!... Elle gronda vivement Rozia, qui fixait sur elle de grands yeux : — les anges pouvaient-ils gronder aussi?... Hélas! elle avait dû faire quelque chose de bien mal, elle devait être une enfant bien méchante pour que l'ange la grondât! — Elle se reblottit dans son coin en gémissant doucement.

— Fâche-toi seulement, ça te va bien! — dit M. Tiralla en riant.

Ils ne prêtèrent plus aucune attention à l'enfant. M. Tiralla s'était levé du banc; dehors, Jendrek faisait claquer son fouet devant la porte. Il était déjà tard : s'ils voulaient arriver à temps, il leur fallait partir maintenant; il faudrait compter deux heures, aujourd'hui, pour aller à Gradewitz.

— *Daly*, ma chère! — fit-il en présentant, dans un élan de galanterie, le manteau de fourrure à sa Zosia.

Marianne mit à sa maîtresse d'épais chaussons de laine par-dessus ses élégants petits souliers :

— Eh ! quels jolis souliers ! — dit-elle, flatteuse. — Que Pani n'aille pas mouiller ses petits pieds dans la neige !

Tandis que sa femme se penchait pour aider la servante, M. Tiralla jeta un regard complaisant dans l'échancrure de son corsage de bal et il appliqua un retentissant baiser sur sa nuque fraîche.

La servante éclata d'un rire bruyant ; elle riait encore que la voiture avait dépassé la porte cochère, jusqu'à laquelle Jendrek et elle, chacun avec une lanterne, l'avait accompagnée à travers la cour non pavée, aux creux dangereux recouverts de neige.

L'enfant resta toute seule dans la grande pièce surchauffée, dont les angles n'étaient pas éclairés par les deux bougies qui brûlaient devant le miroir.

Madame Tiralla était assise, les yeux fermés, derrière son mari dont le large dos la protégeait du vent, dans la briska. Une autre voiture aurait versé sur le chemin inégal ; la briska ouverte, malgré ses roues solides, avait de la peine à avancer... Que ce plat pays était donc affreux ! Madame Tiralla soupira sous sa fourrure et sous ses nombreux châles. Le maître d'école avait raison : elle n'était pas à sa place ici. Vraiment elle était née pour autre chose ! Le curé ne lui avait-il pas dit autrefois, lorsqu'elle était toute jeune : « Tu es élue parmi un grand nombre... » ?... Et maintenant, qu'était-elle devenue ?... Entre ses paupières baissées, elle jeta un mauvais regard à son époux, assis devant elle : ah ! il la conduisait à la foire, comme un éleveur qui va chercher un prix pour une belle pièce de bétail !

Une violence sauvage s'empara de madame Tiralla : elle aurait voulu précipiter M. Tiralla de la voiture. Qu'il fût étendu dans la neige, que les roues lui passassent dessus, qu'elle pût prendre les rênes et fouetter les chevaux : — hue !... libre, libre !... Mais elle courba la tête, une tristesse soudaine l'envahit : elle n'en avait pas le courage...

Dans le grenier, dans la misérable caisse de bois peint qui datait de sa jeunesse, là où personne ne l'aurait cherchée, là

elle gardait la mort aux rats. Elle avait raconté à M. Tiralla que les rats avaient tout dévoré... et il l'avait cru. Il ne s'étonnait pas de ne trouver nulle part de rats crevés : ces animaux, comme chacun sait, le poison dans le corps, se cachent au fond d'un trou quelconque et ils y meurent... Ah! si seulement elle n'avait pas eu tellement peur naguère, lorsque Marianne avait crié : « Poison! du poison!... » Que M. Tiralla serait horrible à voir, roulant ainsi les yeux et écumant : « Poison! poison!... »

— Sainte Madone! (Elle joignit brusquement ses mains gantées de blanc sous son manteau de fourrure.) Regarde-moi! Miséricordieux, daigne me prêter ton assistance!

Ainsi toute seule, non! elle n'en aurait jamais le courage! La première fois, la chose ne lui avait pas semblé si difficile. Mais quoi! les saints ne l'avaient pas voulu : la servante, cette lourdaude, avait renversé le café et M. Tiralla n'en avait pas eu une goutte. Quel dommage! Un grand regret monta en madame Tiralla. Comment avait-elle pu se réjouir alors de voir son mari, à table, bien portant? A partir de ce jour-là, il lui était devenu encore plus odieux... Combien de temps encore aurait-elle à le supporter? Est-ce que le ciel ne l'aiderait point? Tant de maris étaient arrachés à leurs femmes qui les pleuraient et les regrettaient... et lui, lui... oh! elle ne verserait pas une larme pour lui, elle en était bien sûre. Elle rirait, elle rirait!... Et aujourd'hui elle danserait, comme elle danserait! Elle avait besoin de s'étourdir...

Les Tiralla étaient déjà attendus avec impatience : tant que madame Tiralla manquait, on n'avait nul entrain à la danse.

Le petit Ziëntek, en frac, le cylindre planté sur ses cheveux blonds, se précipita devant la porte de l'hôtel, lorsque la briska arriva sur la place du Marché. Dieu merci, c'étaient eux! Lui, l'organisateur de la fête, avait déjà sué de peur : — Qu'auraient-ils fait de tous les bouquets du cotillon?... la moitié alors aurait suffi!

A la lueur d'une lanterne que le vent balançait au bout d'une chaîne vacillante et qui éclairait faiblement le pavé sale, jonché de paille, de nombreux danseurs regardaient la belle Tiralla descendre de voiture. Beaucoup de mains se tendirent et elle ne parut pas les remarquer; d'un saut léger,

elle se trouva sur la première marche de l'escalier de pierre, où l'on avait posé un morceau de tapis, et elle secoua ses jupes. Elle n'attendit pas que M. Tiralla eût mis pied à terre : elle se rendit tout droit au vestiaire, ôta ses châles et sa fourrure, jeta un coup d'œil dans la glace trouble, et elle dansait déjà une mazurka avec M. Schmielke, lorsque M. Tiralla entra dans la salle.

Il se chercha tout de suite une petite place. Qu'elle dansât seulement, il le lui permettait! Il ne craignait rien pour sa vertu : elle était froide comme glace; il fallait s'estimer heureux quand elle n'égratignait pas!... Dans les derniers temps surtout, M. Tiralla avait fait certaines expériences qui le contrariaient. Depuis la maladie de Rozyczka, elle n'était plus du tout à lui...

Il fit sa partie avec le noble de Jagodzinski. Celui-ci avait immédiatement tiré de sa poche de derrière des cartes épaissies à force d'être maniées par des mains malpropres. Qu'importait à M. Tiralla de perdre trente ou quarante écus? Cela l'amusait que le noble de Jagodzinski les gagnât : n'était-ce pas l'unique moisson du pauvre diable?

D'habitude, Jagodzinski n'avait pas d'aussi indulgents partenaires : chacun lui regardait attentivement les doigts, excepté M. Tiralla. Dans son for intérieur, le gentilhomme, toujours galant, plaignait la belle femme : mon Dieu, la pauvre! avoir un mari aussi bête!...

Madame Tiralla était comme une flamme, — comme une flamme, malgré sa robe blanche, malgré ses joues qui brûlaient sans être rouges : elle mettait toute la salle en feu.

Sur les cloisons nues, à travers les joints desquelles le vent de la plaine sifflait, des drapeaux de papier, cramoisi et blanc, étaient fixés, qui flottaient continuellement dans le courant d'air produit par le passage des couples tournoyants; les guirlandes sèches et brunies, qui restaient de la dernière fête du *Sokol*[1] et qui serpentaient de drapeau en drapeau, faisaient un bruit léger. Le plancher s'abaissait et s'élevait sensiblement sous les sauts et les glissements des danseurs. Dès qu'on frappait du pied avec plus de force ou qu'un couple tombait par terre avec fracas, des nuages de poussière tourbillonnaient et

1. Société de gymnastique polonaise.

obscurcissaient la lumière de la suspension autour de laquelle douze bougies de stéarine vacillaient, sur un cercle de fer-blanc. Un poêle soufflait dans un coin; la muraille, derrière celui-ci, était toute noircie, un grand paravent de tôle protégeait de ce foyer les robes qui voltigeaient en passant. Sur une estrade de planches, qui servait quelquefois de scène de théâtre, se trouvait le piano; un pianiste de Gnesen tapait dessus, non sans agrément, soutenu par un violon et une basse. Les musiciens avaient du rythme, un rythme entraînant, passionné, qui se communiquait aux danseurs. On dansait bien à Gradewitz. Schmielke, qui chez lui avait toujours passé pour un danseur remarquable, n'était rien en comparaison. Les filles étaient légères comme des bulles de savon; même la grosse boulotte du boulanger et la petite oie camarde du chef de gare Músiëlak, dansaient comme des plumes. Et pourtant on ne leur faisait guère la cour.

La petite Jadwiga non plus, la fille du riche meunier, qui portait une robe toute battante neuve de cachemire bleu clair, décolletée en carré et découvrant le cou jusqu'à la limite des taches de rousseur, n'avait pas la moitié autant de succès qu'elle aurait pu en attendre d'après sa toilette, — le chef-d'œuvre de la couturière de Gradewitz.

Mariette Rozycka aussi, dont les bras et les mains rouges jaillissaient d'une blouse de soie rose, devait voir les messieurs, l'un après l'autre, courtiser madame Tiralla : c'était amer!

Dans les intervalles des danses, les jeunes filles rapprochaient leurs têtes pour chuchoter; toutes, soit blondes, soit brunes, soit rousses, étaient coiffées de la même façon. La coiffeuse de Gradewitz leur avait à toutes frisé le devant des cheveux en un énorme toupet, ramené sur le front à l'aide d'un support de crêpé, et, avec le reste des cheveux, elle avait fait trois bouffettes sur le sommet de la tête. Ces coiffures ne se distinguaient que par le plus ou moins d'épaisseur des cheveux et par la couleur du petit nœud, qui se présentait aimablement à gauche.

Que ces jeunes créatures étaient donc affreuses! L'une en rose criard, l'autre en bleu voyant, la troisième presque en jaune orange, la quatrième en vert cru!... Et les femmes!...

Madame la bouchère Rozycka en robe de soie raide, d'un rouge brun foncé, avec des dentelles jaunâtres, ce qui d'ailleurs ne lui allait pas mal... mais, combien son gros visage avait l'air commun au-dessus de sa poitrine tendue de soie brillante!... Et toutes les autres?... Madame Jokisch, en noir avec garniture lilas et col de dentelle blanche, ressemblait à sa propre grand'mère. Oh! comme l'être intérieur se révèle bien par l'extérieur!... Le maître d'école Böhnke se tenait dans un coin et examinait tout le monde. Il n'avait jamais attaché autant d'importance à l'extérieur (sa mère était une femme simple et ses sœurs... mon Dieu!...) mais depuis qu'il fréquentait madame Tiralla, il se sentait difficile. Elle était toujours si belle!... et aujourd'hui plus belle que jamais... Il la dévorait des yeux. Quel enchantement que cette robe blanche! C'était l'harmonie même dans cette confusion de couleurs criardes. En fait de couleur, elle n'avait sur elle que le bouquet de boutons de rose piqué dans ses cheveux soyeux et lisses et le petit bouquet à sa poitrine.

Elle seule avait un décolleté de bal. Ce n'était pas encore la mode à Gradewitz : on ne laissait à découvert que le cou et le creux des clavicules... A proprement parler, c'était horriblement inconvenant de se montrer ainsi nue! Mais aucune des femmes n'aurait osé le dire, surtout les jeunes filles. Au prochain bal de Gradewitz, toutes ces robes-là seraient décolletées comme celle de la Tiralla. — Puisque ça plaisait aux messieurs!... Les plus ingénues de ces enfants elles-mêmes remarquaient comme les yeux de leurs pères luisaient en se posant sur les épaules souples de madame Tiralla.

Sophie Tiralla semblait ne pas voir tous ces regards. Comme une enfant, comme une jeune créature innocente, elle se donnait toute au plaisir de la danse. Pour cette heure brève, tout son chagrin était oublié. Que lui importait que ces hommes la regardassent de la même manière que M. Tiralla! Son sang n'en circulait pas un instant plus vite dans ses veines. A leur aise! Elle se moquait d'eux... S'ils avaient su qu'elle avait déjà failli tuer un homme! l'empoisonner!... Elle fut prise d'une nerveuse envie de rire.

M. Schmielke, l'enlaçant de plus près, lui murmura pendant la valse berceuse :

— Belle madame, toute gracieuse rose de la Pologne! (Il trouvait cela très poétique.) Je meurs d'amour pour vous!

Elle lui éclata de rire au nez :

— Vous dansez mal, monsieur! — dit-elle en s'envolant au bras du petit employé des postes qui passait.

— *Psia krew!*

M. Schmielke s'était déjà accoutumé au juron polonais : comment, c'est ainsi que ce petit bout d'homme, pas plus haut qu'une botte, prétendait être l'organisateur de la fête, pourvoir au plaisir des invités?

M. Ziëntek dansait beaucoup mieux que le percepteur prussien; cependant il ne trouva pas non plus grâce devant madame Tiralla. Elle dansa avec lui cette danse jusqu'à la fin; mais lorsque, le cœur battant, il tenta d'entamer avec elle une conversation intime à voix basse, elle inclina la tête, distraite, en disant « merci », sans seulement l'écouter, et elle se fit reconduire dans le rang des danseurs par le boucher Rozycki.

Rozycki, lequel était malgré sa corpulence un danseur fameux, avait mis ses gants de peau blancs et suait tellement de plaisir que sa sueur coulait en larges gouttes jusque sur les épaules de la dame. Cela était parfaitement égal à madame Tiralla, maintenant : que ce fût un boucher, un boulanger ou un employé des postes, qu'importait, pourvu qu'elle dansât?... et pourvu que ce ne fût pas avec M. Tiralla!... Comme son regard rencontrait le sien, tandis qu'il levait joyeusement son verre à la santé de sa femme, elle fronça les sourcils d'un air sombre, sans lui répondre par le moindre signe de tête. — Quand elle avait ce regard, toute sa jeunesse paraissait l'abandonner, mais ça ne durait pas.

Lorsqu'elle se remit à tournoyer avec son cavalier, contre l'embonpoint de qui elle se heurtait, son visage était serein comme auparavant. L'adroit danseur se tenait toujours avec elle au milieu de la salle, sous le lustre, afin que tous les vissent. Il se sentait roi du bal. Il remettrait poliment sa femme à sa place, si elle s'avisait, après, de lui reprocher d'avoir dansé si longtemps avec la Tiralla! Il dansait déjà sa troisième ronde avec elle, sans faire de halte : elle était infatigable!... Mais, comme il n'en pouvait plus, il recueillit ce qui lui restait de

souffle, poussa un « Vivat! » d'allégresse et éleva à bras tendus son exquise danseuse en l'air.

Des vivats assourdissants retentirent. Les messieurs étaient comme fous. Ils se poussèrent et se pressèrent ainsi que des moutons autour du petit agneau blanc suspendu sous le le lustre.

Madame Tiralla n'avait pas crié lorsque son robuste danseur l'avait soulevée; ses lèvres étaient très rouges, les ailes de son petit nez palpitaient, ses yeux souriaient...

Un grand désenchantement s'empara d'elle, lorsqu'elle se retrouva à table, à côté de M. Schmielke; de l'autre côté, elle avait Ziëntek, et, en face d'elle, son mari. Elle n'avait pas envie de manger : l'appétit lui passait rien que de regarder M. Tiralla. Tout à coup elle était rassasiée, rassasiée jusqu'au dégoût, rassasiée aussi de la danse. Demain elle serait de nouveau à Starydwor, seule avec M. Tiralla! Plus on lui faisait la cour, plus elle le détestait. Il n'y avait personne ici qui pût lui plaire. M. Schmielke, à côté d'elle... bah!... toutes les filles en raffolaient et il lui chuchotait continuellement des paroles brûlantes en pressant à la dérobée le genou contre sa robe et en cherchant son pied : eh bien! elle aurait pu rester cent ans avec lui dans une île déserte sans danger!... Et que lui importait Ziëntek, ce stupide petit jeune homme blond? Un sourire méprisant souleva sa courte lèvre supérieure... Et que lui importaient tous les autres, ces hommes mariés qui roucoulaient autour d'elle comme des pigeons?... En général, que lui importaient tous les hommes de l'univers?... Elle se sentait infiniment supérieure à eux; sa main restait fraîche sous la pression la plus ardente; aucun sang amoureux ne lui montait à la tête. Et cependant elle se serait donnée à chacun d'eux plutôt qu'à M. Tiralla. Elle s'irritait qu'il se montrât si peu jaloux. Etait-il donc si sûr d'elle? Que dirait-il, si elle en prenait un autre?

Elle laissa errer ses regards. Ses grands yeux inquiets et chercheurs firent le tour de la table. M. Schmielke, qui rencontra un de ces regards, le prit pour un encouragement. Quoi! allait-il, finalement, faire la conquête de la petite femme? Hardiment, il se rapprocha encore d'elle : l'audace impose aux femmes plus que tout! Il avait déjà bu consi-

dérablement pendant la première partie du bal, et non moins à table : un verre de vin de Hongrie avec la salade vénitienne, de la bière avec le rôti d'oie et de porc, et il s'était commandé une bouteille de vin mousseux avec la glace à la vanille.

D'autres l'imitèrent. Le noble de Jagodzinski, à qui les écus de M. Tiralla brûlaient la poche, alla jusqu'à du vrai champagne.

On fit beaucoup de bruit. Les messieurs en habit noir montrèrent qu'ils avaient des poings; de-ci, de-là, l'un d'eux frappait sur la table.

La forte madame Rozycka poussa un cri : son voisin l'avait chatouillée. Sa fille Mariette se serrait langoureusement contre son voisin, le jeune élève forestier, tant elle était déjà éprise de lui! Toutes celles qui, peu d'heures auparavant, étaient entrées raides et un peu embarrassées dans la salle de bal, prouvaient maintenant qu'elles étaient capables de lécher les plats, de siroter les boissons et d'être gaies. D'énormes portions disparurent. M. Tiralla, à lui tout seul, avait mangé une oie entière. Les dames tenaient surtout à la glace, car elles avaient si chaud, si chaud! et la bière, et le vin doux leur donnaient encore plus chaud! Les messieurs lançaient des regards ardents; il leur était déjà passablement égal que ce fût la Tiralla ou une autre : elles étaient toutes jolies! Et les regards étaient tendres. Les jeunes filles avaient perdu leur timidité ; elles se renversaient de rire, les yeux luisants et les oreilles rouges, aux compliments des jeunes gens. Les gens mariés se contaient des anecdotes : M. Tiralla y excellait particulièrement. L'inspectrice Jokisch, laquelle était à côté de lui, lui donna une claque sur la bouche; mais pourtant, disait-elle, on ne pouvait lui en vouloir, quoiqu'il fût abominable. Il lui appliqua, pour cela, un baiser retentissant sur la joue. Puis il embrassa aussi de l'autre côté : sans quoi, la boulangère pouvait être vexée... Aucune des dames ne fit de résistance. « Ainsi, il ne devait pas leur répugner tant! » songea, saisie d'étonnement, madame Tiralla.

Le maître d'école, silencieux et raide, était assis au milieu de tout cela : cette gaîté le révoltait. Quelle société!... Et il avait cru trouver ici de ses semblables?... Il leva ses yeux pleins de blâme et son regard rencontra celui de madame Tiralla. Elle

laissa, un moment, reposer ses yeux noirs sur les siens, tandis que son visage souriant devenait de plus en plus sérieux. Ensuite elle souleva un peu son verre, en inclinant légèrement la tête, et le vida d'un trait.

Il se sentait heureux sous ce regard, mais ce ne fut que pour peu d'instants. Car M. Tiralla, qui avait remarqué le geste de sa Zosia, voulut, de son côté, faire une politesse au maître d'école. Il leva donc aussi son verre et gueula, de l'autre bout de la table, de telle façon que tout le monde l'entendit :

— A ta santé, petit maître d'école!... N'as-tu rien à boire? Viens ici, mon fils, tu peux en prendre du mien! *Daly, daly!*... pourquoi ne viens-tu pas?

Tous regardèrent le maître d'école. Böhnke dit brièvement, sans bouger de sa place :

— Merci!

Les autres burent tous à sa santé :

— A la vôtre, monsieur le maître d'école!

Eh quoi! n'avaient-ils pas remarqué la balourdise de M. Tiralla? Böhnke bouillonnait : lui, le maître d'école, devait supporter cela, lui, qui formait la jeunesse, qui seul ici avait le droit de prétendre être un homme instruit?... « *Daly, daly!* »... comme à son palefrenier, comme à son cheval de labour!... voilà comment il l'avait traité, ce paysan-là!... Böhnke souffrirait-il cela? Non, non, non! Il allait bondir, lorsqu'il baissa la tête : il venait de rencontrer de nouveau le regard de madame Tiralla; de nouveau, durant quelques secondes, les yeux noirs s'étaient posés sur les siens et il comprit ce que disaient ces yeux. Sa colère s'apaisa; il resta tranquillement assis. Mais, au plus profond de lui, une haine était née.

Après le repas, le bal recommença. Cependant les pieds n'étaient plus si légers qu'auparavant, — et ils ne s'accordaient plus très bien, non plus : le pied du danseur allait à droite, tandis que le pied de la danseuse allait à gauche; maintenaient les couples tombaient souvent. Le plancher craquait, les nuages de fumée devenaient de plus en plus épais et obscurcissaient le lustre.

On ne voyait plus voler la robe de madame Tiralla : elle était dehors, dans le vestiaire, avec Mariette Rozycka en larmes.

— Oh! ma blouse rose, — gémissait la petite, — oh! ma belle blouse!

Peu avant la fin du repas, cet âne d'élève forestier, comme elle se pressait encore une fois tendrement contre lui, avait renversé son verre de bière plein et lui avait arrosé toute la taille. Elle était navrée.

— On l'enverra chez Spindler à Berlin, — dit pour la consoler madame Tiralla. — A Posen aussi, il y a de bons dégraisseurs. Eh, petite! (Elle prit la jeune fille par le menton et releva ce visage gonflé, noyé de larmes.) Tu ne vas pas pleurer pour une blouse?

Il lui semblait tout à coup si futile de pleurer pour une blouse gâtée! Elle oublia complètement qu'elle-même avait versé des larmes, avant de partir, à cause d'une coiffure manquée. Elle se sentait maintenant si profondément malheureuse, tellement plus à plaindre que Mariette! Elle aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre la musique; la danse la dégoûtait... Étant jeune fille, elle n'était jamais allée au bal. Qu'aurait-il dit, son curé, s'il l'avait vue aujourd'hui? Le curé Szypulski n'était pas si sévère; mais elle, elle voulait être sévére envers elle-même. Non, elle ne mettrait plus le pied dans la salle! Elle voulait rentrer à la maison, s'asseoir près du lit de Rozyczka, faire l'ange gardien! Peut-être qu'elle verrait aussi un peu des merveilles qui se révélaient à l'enfant. Elle prierait pour avoir des rêves heureux. Elle avait un si ardent, un si impatient désir de bonheur!

Elle appela un sommelier en courte jaquette noire et en tablier blanc taché de sauce, qui passait, et le renvoya dans la salle vers M. Tiralla. Elle priait M. Tiralla de bien vouloir faire atteler : il était temps! Les coqs chantaient déjà dans les cours, derrière les maisons des laboureurs.

Sombre, mordant sa lèvre inférieure, elle resta debout dans le vestiaire, où Mariette se lamentait toujours pour sa blouse. Elle se tenait dans l'ombre, derrière les manteaux et les chapeaux suspendus à des clous : ici personne ne la découvrirait. Vain espoir! A peine le sommelier eut-il fait sa commission, qu'une troupe de danseurs se précipita dans le vestiaire : la Tiralla voulait partir? Eh quoi! s'en aller déjà? Ils formeraient plutôt un rempart de leurs corps devant la porte;

on ne la laisserait pas sortir! L'organisateur de la fête se tordait les mains : si elle partait, le cotillon tombait dans l'eau, le cotillon avec tous ses petits bouquets!

On l'avait découverte : on la supplia, flatta, tourmenta, menaça; non, on ne la laisserait pas s'en aller, il fallait qu'elle restât encore pour danser!

— Naturellement qu'elle reste encore, qu'elle va encore danser! — fit la voix de M. Tiralla, venant de la porte de la salle.

« Quoi! encore celui-là!... » Elle siffla comme un serpent qu'on touche du pied : non, elle ne resterait pas un quart d'heure de plus!

— Faites atteler! — cria-t-elle d'une voix vibrante au sommelier.

Et, sans regarder vers son mari, elle dit ensuite :

— Je m'en vais. Si tu ne veux pas venir, reste ici. Je m'en vais!

M. Tiralla était consterné; puis il se fâcha : eh quoi, se montrer si capricieuse devant les gens? Une femme doit obéir. C'était à lui de décider. Il était très ivre : autrement, il ne se serait jamais permis d'aller ainsi à l'encontre d'un de ses désirs.

— Que la foudre t'écrase! tu ne partiras pas!... Car je resterai aussi longtemps que cela me plaira... jusqu'à six, sept, huit heures!

— Reste! — dit-elle d'un ton glacial, tandis que ses yeux scintillaient. — Alors, j'irai à pied.

« Non, elle ne ferait pas cela, elle ne pouvait pas le faire! C'était tout à fait impossible par cette neige! — Mais elle n'écoutait plus les instances de ses adorateurs : elle arracha du clou son manteau de fourrure et se jeta un châle sur la tête. Elle sentait que si on ne la lâchait pas, elle fondrait en sanglots désespérés. Elle frappa du pied avec hauteur : qu'est-ce qu'ils avaient tous à la regarder d'un air si bête, de leurs yeux vitreux?... Et M. Tiralla, dormait-il debout?

— *Daly!* — dit-elle d'une voix stridente comme un coup de fouet, — *daly!*

Alors il obéit : que lui restait-il à faire, puisque sa petite femme voulait absolument retourner à la maison?

— Des colombes amoureuses, les femmes! bégaya-t-il. Elles veulent toujours rentrer au nid!

Et, lui mettant lourdement son bras autour du cou, il balbutia en la caressant :

— Oui, oui, je viens, ma colombe, un peu de patience!

Il cligna d'un air si fin ses yeux noyés que l'auditoire éclata de rire.

Madame Tiralla avait sursauté. Une rougeur ardente de honte envahit, comme une vague, son visage pâle. Ah! s'il la dépeignait ainsi, quoi d'étonnant qu'ils fussent tous à ses trousses? Mais ils ne devaient pas penser qu'elle se jetât au cou du premier venu : il s'en fallait de beaucoup!

Elle rejeta sa tête en arrière d'un geste bref, hautain, et, retenant ses larmes d'un immense effort, elle dit, en articulant fortement chaque mot, car le tremblement de ses lèvres l'empêchait presque de parler :

— Tu pourras coucher sur le seuil... comme tu l'as déjà fait souvent... espèce de fanfaron!

Cette fois, elle eut les rieurs de son côté. Ils étaient tous enchantés de cette réprimande : qu'avait-il besoin de se vanter ainsi? On avait aussi du succès auprès des dames, mais on n'en tirait pas tant de vanité! Et, en fin de compte, pourquoi ce grossier paysan avait-il une femme si belle? Une servante de basse-cour eût mieux fait son affaire. Ils applaudirent tous bruyamment la petite femme qui se redressait tellement qu'elle en paraissait grandie d'une tête. Et M. Schmielke, qui espérait encore remporter le prix, fit plaisamment une génuflexion :

— *Padam do nog!*

Puis, caressant sa moustache, selon sa coutume :

— Madame me permet-elle de l'accompagner chez elle?

Elle le regarda fixement une seconde; et, comme il riait avec toute l'effronterie que lui donnaient le vin, l'heure avancée, la présence des spectateurs et la conscience de son irrésistibilité, elle lui flanqua une gifle si bien appliquée qu'il recula brusquement, avec les autres.

Elle se précipita hors du vestiaire, enfila le corridor, franchit la porte d'entrée et se trouva sur le pavé sali, couvert de paille foulée aux pieds, hachée par les roues des chars, et elle demanda sa voiture en criant. Elle pleurait.

Un vent de dégel passa sur la place déserte, avec le chant des coqs; de gros flocons de neige se collèrent aux joues de

Zosia et se mêlèrent à ses larmes brûlantes. Oh! elle aurait voulu s'étendre dans la boue et mourir... Le beau bal!... ah! pour elle, il n'y aurait plus de joie nulle part où serait M. Tiralla! comme il avait menti!

La voiture n'arrivait pas! Zosia était debout, tremblante de froid et de douleur. Ses mains se crispèrent : toute seule, toute seule elle le ferait, elle le ferait, si personne ne l'aidait!...

Alors elle sentit soudain qu'il y avait quelqu'un derrière elle; une haleine la frôla. C'était le maître d'école!

Il l'avait suivie doucement. Il n'était pas moins agité qu'elle. Elle avait été insultée par M. Tiralla, mais lui aussi!... Tous deux avaient été insultés!

L'inoffensif M. Tiralla lui paraissait criminel :

— Il n'est plus digne de voir le soleil! — chuchota-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

Puis il s'empara de la main qu'elle lui tendait et la pressa sur sa bouche, sur ses yeux. Il murmurait, tout bouleversé :

— Pani, que je périsse sur-le-champ... que Dieu me punisse, si j'oublie jamais la conduite de monsieur Tiralla!... Je... je...

Il retint ce qu'il voulait dire encore. Ensuite il baisa de nouveau de ses lèvres brûlanles la main qu'elle lui abandonnait et il resta silencieux auprès d'elle, jusqu'à ce que se fit entendre la voix de M. Tiralla à la porte de l'hôtel, en même temps que le cliquetis de la briska qui tournait l'angle de la maison.

Elle monta en voiture toute seule; le maître d'école avait disparu dans l'ombre. Le valet hissa avec beaucoup de peine M. Tiralla sur le siège. C'était un poids bien lourd pour ses épaules et pour ses bras, mais il le soulevait volontiers, ce bon M. Tiralla, — « que Dieu garde!... ». — Il avait reçu de lui un écu luisant comme pourboire!

Aucune parole ne fut échangée entre les époux. Madame Tiralla, immobile sur la briska, s'enveloppait toujours plus étroitement dans son manteau, tant elle avait froid. Mais, sous le châle qui couvrait son front, ses yeux brillaient et erraient désespérément sur les champs déserts, dans l'aube grise et sale. Ah! qu'elle se sentait mal, quelle mine défaite elle avait! Elle ne comprenait plus elle-même pourquoi elle était allée au bal

avec plaisir, au lieu de rester chez elle, dans son lit chaud, de s'endormir aux douces prières de Rozyczka, d'oublier sa pauvre, sa misérable vie... Un dégoût monstrueux de sa vie s'empara d'elle. Là-bas, ah! là-bas... (ses yeux devenaient toujours plus grands, toujours plus désespérés...) là-bas surgissaient déjà les premiers grands pins du Przykop, et, près de là, elle voyait déjà Starydwor, la vieille ferme, la ferme solitaire où elle devait vivre, une année après l'autre, avec M. Tiralla... Combien de temps encore?

Un fossé profond et escarpé longeait la charrière où la briska cahotait. Si la voiture et les chevaux versaient, s'ils se cassaient tous le cou?... ah! ah! ne serait-ce pas pour le mieux?... Lentement elle étira ses membres raidis, elle se dressa en s'appuyant de la main gauche au rebord de la voiture et se pencha avec précaution vers M. Tiralla.

Il dormait, la tête inclinée sur sa poitrine; son ronflement se mêlait au bruit des roues. Il dormait dans l'humidité, le froid, et, malgré cette posture incommode, aussi profondément, aussi bien que chez lui, dans son lit. Les rênes pendaient négligemment entre les doigts gigantesques de ses gants de fourrure : il n'y avait qu'à les dégager, il ne s'en apercevrait pas!...

C'est ce qu'elle fit. Il dormait si bien, sans la moindre idée de ce qui se passait derrière lui! Elle était montée sur la banquette et, les yeux étincelants, elle le dominait, debout, les rênes dans les mains. Elle ne pouvait atteindre le fouet, mais un claquement de langue suffit : elle tira à gauche, donna une violente secousse, de toutes ses forces, et les chevaux, effrayés, bondirent à gauche. Une roue était déjà suspendue au bord du fossé : adieu M. Tiralla!... Une grimace, moitié d'horreur pour son acte, moitié de joie triomphante, tordit le pâle visage de femme...

Crac!.. ils étaient en bas... mais ni les chevaux ni la briska, rien que monsieur et madame Tiralla. Les intelligents animaux s'étaient arrêtés, comme s'ils avaient reconnu le danger; ils se tenaient tout près du bord et écumaient dans leur frein.

— *Psia krew!*

Soudain dégrisé, M. Tiralla rampa hors du fossé. Il était

tombé! comme sur un lit de plume, et ne s'était point fait de mal... Elle était bien bonne!... Eh! combien souvent déjà il avait versé dans le fossé... Si les chevaux n'étaient pas si raisonnables!... Il leur tapota l'encolure et les flatta. Puis il appela sa femme :

— Hé! Zosia! où es-tu fourrée?

Elle ne répondit pas. Elle, non plus, n'avait aucun mal : elle était étendue sur le dos dans le fossé, sur de la neige; le ciel s'éclairait de raies rouges au-dessus d'elle. Elle ferma les yeux : il pouvait l'appeler!... elle voulait rester là, éternellement!... Mais elle s'avisa tout à coup que sa robe, sa belle robe de bal, qu'elle avait fait faire à Posen, chez une si grande couturière, pouvait s'abîmer! Le manteau de fourrure ne la préserverait plus longtemps de l'eau de neige, qu'elle sentait déjà à travers ses petits souliers : hou, quelle horreur! Plus jamais elle ne pourrait mettre sa robe!... Elle se leva précipitamment et appela son mari à son aide. Et lorsqu'elle fut en haut, sur le chemin, elle secoua ses jupes, examina sa robe et fut toute contente de constater qu'elle n'était pas endommagée.

Ils remontèrent en voiture. Mais maintenant M. Tiralla gardait les yeux ouverts, bien qu'il fût tourmenté par le sommeil : que dirait Zosia, s'il la versait encore une fois?

— Pardon, ma chère! — murmura-t-il.

Elle ne dit rien.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte cochère, celle-ci était encore béante, comme lorsqu'ils étaient partis. La porte de la maison n'était fermée qu'au loquet : on n'avait pas tiré les verrous à l'intérieur.

— Jendrek!... Marianne!...

M. Tiralla cria fort : n'y avait-il personne pour dételer les chevaux?... Où dormaient ces deux marmottes?... Et les autres valets, qui venaient travailler à la journée, n'étaient pas encore là!... En pestant et en gémissant, M. Tiralla dut se donner la peine de dételer lui-même et de conduire les chevaux à l'écurie.

Sa femme était entrée dans la pièce du rez-de-chaussée; elle appela aussi la servante. Mais Marianne, qui accourait si vite d'habitude, ne parut pas à l'appel de sa maîtresse. Madame Tiralla se mit si fort en colère qu'elle arracha presque sa robe

qui s'agrafait dans le dos et la laissa sur le plancher... Fille sans honneur, sans honte, qui oubliait ainsi ses devoirs! où dormait-elle si doucement qu'elle n'entendait rien, qu'elle ne voyait rien?

Lorsque M. Tiralla entra dans la chambre, sa femme le rudoya avec autant d'irritation que s'il était Marianne. Il essaya de la calmer :

— Allons, ma petite âme, laisse donc... on sait bien!... (Il rit avec bonhomie.) Ils sont jeunes, il faut les excuser!

Ah! ainsi, il excusait des choses pareilles?... Eh bien, alors!... Elle eut un singulier regard dans le vide. Elle ne sentit pas le baiser que son mari plaquait sur sa nuque et elle courut à travers la maison froide, en jupon et le cou nu, jusqu'à sa chambre.

Rozia était couchée, l'édredon remonté sur ses yeux. Madame Tiralla tomba à genoux devant le lit de son enfant et sanglota éperdument.

Rozyczka se réveilla :

— Mère, douce mère!

Il y avait quelque chose d'anxieux dans cet appel : sa mère n'était-elle plus fâchée?

— M'aimes-tu? — balbutia la mère en sanglotant. — Dis-moi que tu m'aimes!

— Oh! je t'aime! je t'aime tant!

— Dis-moi que tu veux bien prier pour moi! Jure-moi que tu prieras pour moi... toujours!

— Oh! je prierai pour toi... Je prie toujours pour toi!

— Prie pour moi, prie pour moi... Je vais prier avec toi, peut-être que ça m'aidera... Rozyczka, mon ange... (elle couvrit de baisers le visage de l'enfant)... nous allons prier!

— Quelles prières allons-nous dire? — demanda la petite. — Laquelle veux-tu, ma chère mère, que je récite maintenant? Dois-je prier le bel ange gardien? Ou veux-tu que je récite les litanies du saint nom de Jésus?... Oh! — s'interrompit-elle d'un ton plaintif, — vous m'avez laissée si seule!... Tu étais au bal, tu étais si belle, ma mère!... Petit père était avec toi... Marianne est sortie aussi, « rien que pour une demi-heure », m'a-t-elle dit : elle allait voir ses petits enfants au village. Mais elle n'est pas rentrée non plus... J'étais toute seule à la maison... En

bas, l'armoire a craqué. Dans le poêle, ça a craqué... dans tous les meubles... Et dans tous les coins quelque chose a bougé... Ah! je me suis sauvée... Hou! la chambre était si vide! Les bougies ont tellement vacillé, les deux bougies devant la glace!... Marianne dit que lorsqu'on regarde, à minuit, dans une glace devant laquelle brûlent deux bougies, on voit derrière soi la mort ou son futur mari. Ah!... Et je n'ai pas osé passer par le corridor qui était si obscur!... si quelqu'un m'épiait là?... J'ai crié fort : personne ne m'a répondu... Hou! quel froid glacial il faisait dans le corridor!... Alors j'ai couru à la cuisine : il y avait encore du feu dans la cheminée... je me suis blottie dans un angle... Ah! mère, j'avais si peur!... je ne pouvais pas rester là non plus... Je tremblais, mon cœur faisait toujours ainsi... (elle saisit la main de sa mère, l'éleva vivement et la laissa retomber brusquement...) toujours ainsi!... Si l'homme de feu dont m'a parlé Marianne était sorti du poêle?... Je crois que cet homme de feu est le diable : je l'ai demandé à Marianne, mais elle ne le savait pas... Crois-tu, petite mère, que ce soit le diable? (Elle s'assit sur son lit; elle était encore complètement habillée.) Est-ce le diable?

Madame Tiralla fit un signe affirmatif.

— Ainsi, — reprit l'enfant, — tu crois aussi que c'est le diable? (Il y avait une certaine satisfaction dans le ton de Rozyczka, une fierté enfantine.) Je le connais! — dit-elle, triomphante.

— Comment est-il? — chuchota la mère en frissonnant tout à coup et en cachant son visage dans ses deux mains.

N'était-ce pas lui qu'elle avait vu surgir du vide... un beau jeune homme... tout à l'heure, lorsque M. Tiralla excusait la servante amoureuse?

— Je l'ai vu dans la chapelle, sur l'autel, — murmura la petite. — Saint Michel le foule aux pieds. Il est comme un ver, mais il a une figure et des cornes sur la tête. Monsieur le curé dit qu'il vient pour nous tenter. Prions, prions! Il attise le feu du purgatoire où les âmes brûlent... (Rozia se mit à parler plus vite; ses yeux inquiets firent le tour de la chambre...) Il est rouge, mère, rouge avec des cornes noires; partout où il y a du feu, il danse dans les flammes, il projette des étin-

celles... il nous prend tous, mère! hélas! hélas! il nous brûle!

Elle poussa un soupir déchirant, saisit sa poitrine à deux mains et se cabra sur son lit. Rejetant en arrière ses cheveux embrouillés, elle s'écria :

— Oh! ça fait si mal! oh! comme ça me fait mal!... je souffre, je souffre, je souffre!

— Je souffre, je souffre, je souffre! — s'écria madame Tiralla sans le savoir.

Rozia dégrafa sa petite robe avec violence, elle haletait. Puis elle se cramponna à sa mère et, cachant son visage dans le cou, elle gémit :

— Porte-moi encore, comme autrefois, porte-moi en haut de l'escalier noir, ô mère, pour que je n'aie plus peur! Couche-moi, réchauffe-moi... Je te salue, Marie, pleine de grâces... (La voix de l'enfant devint très douce...) Que tu es belle!... je t'aime... je te salue, Marie, tu es bénie entre toutes les femmes... béni... le fruit... de tes entrailles...

Ce ne fut plus qu'un incompréhensible murmure...

Ah! maintenant Rozia voyait la Madone!... Saisie d'un effroi superstitieux, madame Tiralla détacha de son cou les bras de l'enfant. Que voyait Rozia? qu'entendait-elle?... Voyait-elle vraiment quelque chose?

Lourde et raide, Rozia était retombée sur le lit, et la femme, poussée par une idée subite, en proie à une ardeur avide, lui chuchota :

— Demande à la Madone... dis à la Madone que je ferai brûler dix cierges devant l'autel... dix cierges de cire... Il faut qu'elle me délivre... écoute, il faut qu'elle me délivre!

Rozia se taisait. Elle n'entendait rien. Les yeux grands ouverts, elle ne paraissait pas voir le visage angoissé de sa mère, ni ses regards fiévreux et suppliants.

— Écoute-moi! — cria madame Tiralla d'une voix farouche.

Puis elle répéta plusieurs fois avec énergie :

— Écoute-moi, écoute-moi!... Dis à la Madone qu'elle me délivre... je veux être délivrée... il faut que je sois délivrée... Écoute-moi, écoute-moi!

Quelque chose tressaillit sur le visage de Rozia. La mère se pencha davantage, tremblante de désir. Les yeux fixes de l'enfant s'agitèrent, ainsi que sa petite bouche :

— Tu seras délivrée, — bégaya-t-elle comme en dormant. — La Madone exauce toutes les prières... Elle sourit... oh! comme elle sourit!...

Elle se redressa sur son lit et, les bras tendus, elle fondit en larmes.

Sa mère essuya ses larmes et sa sueur d'une main tremblante... Ah! la petite robe était trempée, et le petit corsage, la chemisette aussi!

Madame Tiralla déshabilla sa fille et la borda soigneusement. Pauvre petite! elle lui faisait de la peine, et pourtant il y avait de l'allégresse dans l'âme de madame Tiralla : elle serait délivrée! La madone l'avait promis : elle serait délivrée de M. Tiralla!

CLARA VIEBIG

(Traduit de l'allemand par BÉATRIX RODÈS.)

(A suivre.)

ASSOCIATIONS

ET

ÉLECTIONS CULTUELLES

D'autres religions peuvent envier à l'Église catholique son dogme; tous les peuples pourraient lui envier son droit et les ressources incomparables qu'Elle puise dans sa catholicité. Elle embrasse le monde entier, et ce droit, depuis si longtemps appliqué à des peuples si divers, au lieu de succomber aux retouches, déformations et dérogations qui accableraient une législation profane, s'est plutôt enrichi d'une multitude d'expériences, interprétations et précédents en sens opposés et souvent contraires, qui lui donnent le moyen de s'adapter sans dislocation à n'importe quelle situation nouvelle et d'oser les contradictions qui semblent les plus audacieuses à la logique des simples États.

Pie X l'a dit expressément dans sa lettre *Il fermo proposito*, adressée le 11 juin 1905 aux évêques d'Italie, sur l'action catholique : « L'Église, en sa longue histoire, a toujours et en toute occasion lumineusement démontré qu'elle possède une vertu merveilleuse d'adaptation aux conditions variables de la société civile : sans jamais porter atteinte à l'intégrité ou à l'immutabilité de la foi, de la morale, et en sauvegardant toujours ses droits sacrés, elle se plie et s'accommode facilement, en tout ce qui est contingent et accidentel, aux vicissitudes des temps et aux nouvelles exigences de la

société ». On se souvient de l'argument qui tua la loi de Séparation. C'était le « laïcisme » condamné par de vieux textes, tels qu'une lettre écrite en 428 ou 429 à l'évêque de Calabre et d'Apulie par le pape Célestin Ier : « Il faut enseigner le peuple, non le suivre... »; ou les statuts de l'archevêque de Tours rédigés en 858 : « Aucun pouvoir de direction dans les affaires ecclésiastiques ne doit être attribué aux laïques, parce qu'ils se damneraient... »; ou l'article 4 du capitulaire promulgué par Louis II au concile de Pavie en 855 : « Il faut [réprouver] l'impudence de certains laïques qui, sous le seul prétexte qu'ils sont admis à participer à l'élection [des curés], prétendent dominer leurs curés, et méprisent comme des sujets, ceux qu'ils devraient vénérer comme des pères. Il faut les ramener dans les bornes du droit légitime et, s'ils prétendent exercer sur les églises une domination extraordinaire, qu'ils soient contraints par la justice royale ».

Pie X avait aggravé ces maximes dans l'Encyclique *Vehementer* du 11 février 1906 : « L'Église est par essence une société *inégale*, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau, ceux qui occupent un rang... et la multitude... La multitude n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs... Contrairement à ces principes, la loi de Séparation attribue l'administration et la tutelle du culte public, non pas au corps hiérarchique, mais à une association de personnes laïques ». Cette objection aux associations cultuelles empêcha l'Église d'accepter la loi.

Pourtant, plus d'un précédent autorisait ce que Célestin Ier et Pie X réprouvaient. Et ils ne l'ignoraient pas, ces évêques et ces prêtres, qui, malgré le désir évident du Souverain Pontife, dans les journaux, dans les *Semaines religieuses* et surtout dans les assemblées épiscopales, avec un courage et en même temps une modération qu'il faudra décrire un jour, conseillaient sans relâche, en 1906, l'essai loyal des associations; ils n'ignoraient pas davantage que selon la vingt et unième des quatre-vingt-huit maximes introduites en 1298 dans la troisième partie du *Corpus Juris* par ordre de Boniface VIII, « ce qu'on a approuvé une fois, on ne peut plus le désap-

prouver, *quod semel placuit, amplius displicere non potest* ».

Ils savaient par exemple qu'au Moyen âge la plupart des conciles nationaux furent mixtes, c'est-à-dire mélangés de laïques [1], rois, comtes et barons, particulièrement en Espagne, en Angleterre et dans l'Empire franc; qu'au deuxième concile d'Orange (529) ces laïques signaient les décrets par la même formule que les évêques : *consentiens subscripsi*; qu'au concile de Meaux (845) les comtes rejetèrent plusieurs décrets des évêques; qu'en 1179 le successeur de Louis VII fut désigné et qu'en 1188 la croisade fut décidée par une assemblée de barons et d'évêques; qu'en 690 le roi de Wessex, Ina, s'exprimait comme il suit dans la préface d'un concile dont il publiait les lois : « Avec le conseil de mon père, de mon évêque Hedde et de mon évêque Eorcenwald, et de tous mes comtes et des anciens de mon peuple les plus distingués, *et aussi d'une large assemblée de serviteurs de Dieu*, j'ai pourvu au salut des âmes... »

On savait que de nos jours le Saint-Siège a permis aux catholiques de Transylvanie, réunis en 1873 dans un congrès d'autonomie, de créer une organisation nationale [2] qui délègue ses pouvoirs pour cinq ans à une commission de vingt-quatre membres, dont huit ecclésiastiques et seize laïques, avec un président ecclésiastique et un président laïque; les attributions de cette commission comprennent, mises à part les questions de foi, liturgie et discipline ecclésiastique, tout ce qui concerne les intérêts spirituels et temporels des fidèles et notamment l'administration des fonds. On savait encore que, le 19 septembre 1893, l'assemblée catholique du canton de Saint-Gall avait voté un règlement [3] dont quelques articles indiqueront assez l'esprit laïciste : « Pour traiter les affaires confessionnelles et monastiques, qui ne sont pas purement ecclésiastiques, et pour l'administration de ses biens et fonda-

1. V. Salmon, *Traité de l'Étude des Conciles*, 1726, pp. 844, 851 sq. — Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Göttingen, 1846-48, II, p. 622. — Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, Kiel, 1844-1861, II, p. 466 sq. — Rudolf Ritter Scherer, *Handbuch des Kirchenrechts*, Gratz, 1886, I, p. 676. — Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, 1898, I, p. 162 sq.

2. Il n'est pas sûr que cette organisation fonctionne encore. Mais elle a fonctionné; et pour le raisonnement ci-dessus il suffit qu'elle n'ait pas tout d'abord rencontré d'opposition.

3. Voir mon livre, *L'Église catholique*, Paris, 1906, pp. 265-270.

tions, la population catholique se donne elle-même une organisation confessionnelle, en tenant compte des lois de l'Église catholique et de la constitution du canton... » Cette organisation comprend une assemblée de 115 membres et un conseil d'administration de 7 membres :

L'assemblée (*Kollegium*) se compose des députés du peuple catholique, qui les élit parmi ses membres au suffrage direct... L'assemblée reçoit les vœux que lui adressent par écrit les habitants ou les communautés catholiques... Le conseil d'administration administre le fonds de la société de secours des prêtres séculiers... Il fixe, d'accord avec l'évêque, le tarif des droits casuels et des taxes à percevoir, tant pour la chancellerie épiscopale que pour les prêtres des paroisses. Il fait, d'accord avec l'évêque, des règlements pour l'usage... des lieux de culte, pour la célébration du culte. pour la surveillance des enfants des écoles dans les églises, et pour l'instruction religieuse à donner aux enfants jusqu'à vingt ans.

On savait de même que les confréries, ces très anciennes associations de fidèles, pourvues d'un lieu de culte, d'un patrimoine et d'un conseil d'administration qu'elles élisent, ont des chapelains pareillement élus et souvent sont propriétaires des églises paroissiales; elles se confondent alors avec la paroisse au point que leur patrimoine devient le patrimoine paroissial, que leur conseil d'administration devient le conseil de fabrique et que leur chapelain devient un curé élu [1]. Cette confusion se justifiait historiquement parce que des paroisses étaient issues d'une confrérie. Ainsi en France, dans une enquête dirigée en 1270 contre la communauté villageoise de Gonesse, on découvrit que cette communauté n'était qu'une confrérie instituée pour construire l'église et payer ses dettes [2]. A Nantes, au XVII[e] siècle, l'aumônerie paroissiale de la Toussaint fonctionnait encore comme une confrérie [3]. En Angleterre, les fraternités religieuses, fondées aux XIII[e] et XIV[e] siècles, étaient des « chapelles coopératives, qui visaient aux mêmes fins que les chapelles, mais étaient créées par les classes moyennes de

1. Références dans Richter, *Lehrbuch des Katolischen Kirchenrechts*, Leipzig, édit. 1886, t. II, p. 671, note 18, et p. 698, note 14; Tachy, *Traité des confréries*, Paris, 1898, n[os] 405 et 406.

2. Boutaric, *Actes du Parlement de Paris*, I, 1863, pp. 138-139, et A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, III, 1899, pp. 136, 7.

3. *Revue des provinces de l'Ouest*, t. IV (1856).

la bourgeoisie, qui n'étaient pas assez riches pour établir des fondations à leur profit individuel[1] ».

On savait enfin que dans plusieurs pays le Saint-Siège admettait que des laïques élus eussent une part dans l'administration paroissiale : en Amérique, l'assemblée constitutive de la paroisse vote les cotisations annuelles et choisit des comités de trois ou neuf *trustees* pour administrer les biens ; en Prusse et dans le grand-duché de Bade, les électeurs catholiques nomment une assemblée paroissiale et un conseil de fabrique ; en Suisse principalement, en plus des assemblées et conseils, le corps électoral des catholiques élit le curé, dans les cantons de Bâle, Argovie, Soleure, Glaris, Thurgovie, Berne, Zurich, Genève, Vaud, Neufchâtel, Fribourg, Valais, Tessin, Schwytz, Lucerne, Unterwald[2].

Cette élection des curés, on savait bien que Rome la réprouve en principe et que le théoricien le plus populaire de son droit public, le Jésuite Liberatore, a écrit en 1887 que l'introduction de l'*arome représentatif* serait une « révolution religieuse, la voie la plus expéditive et la plus sûre pour corrompre l'Église et la transformer en synagogue de Satan[3] ». Mais on savait aussi que l'élection avait fonctionné en France, en Allemagne, en Espagne, en Autriche, en Flandre, en Frise, en Italie, en Transylvanie ; que des exemple très formels s'en rencontraient encore au XVIe et au XVIIe siècle ; que le peuple catholique de Paris l'avait pratiquée en 1795 et 1796. On connaissait même des textes qui l'autorisent expressément[4]. Par exemple le *Pontifical romain*, recueil liturgique promulgué en 1596, complété définitivement en 1752, contient les paroles suivantes que, dans la cérémonie de l'ordination, l'évêque adresse au public avant d'imposer les mains aux futurs prêtres : « Mes frères, ce n'est pas en vain qu'il a été établi par nos pères que le peuple sera consulté sur l'élection… Il est certain que les hommes prêtent plus volontiers leur obéissance à ceux dont ils ont appuyé l'ordination de leur suffrage…

1. Voy. Ashley, et textes qu'il cite, *Histoire et doctrines économiques de l'Angleterre*, II, 1900, pp. 175, 176.

2. Voir mon livre, pp. 336-343 et 181-183.

3. Liberatore, *Droit public ecclésiastique*, trad. franc., 1887, p. 225.

4. Références dans mon livre, pp. 173-184.

Dans la crainte de nous laisser aller à un assentiment mal fondé, nous voulons prendre l'avis de cette assemblée. Déclarez donc avec liberté ce que vous pensez de leur mérite... Si quelqu'un a quelque chose contre eux, qu'il se présente avec confiance et qu'il parle... » C'était un axiome de l'ancien droit en matière d'élections que « nul ne sera imposé pour pasteur aux peuples malgré eux-mêmes » ; et le pape Léon le Grand, au milieu du ve siècle, écrivait à Anastase de Thessalonique : « Que l'on prenne garde de ne pas ordonner un sujet que les peuples repoussent ou qu'ils n'ont pas demandé, dans la crainte que la cité qui ne l'a point désiré pour évêque n'en fasse l'objet de son éloignement et de son mépris et que la religion elle-même ne souffre de cette indiscrétion[1] ».

Et parce qu'on se rappelait ces précédents et ces textes, le groupe de catholiques français qui publia dans les journaux, le 2 septembre 1906, un avertissement au Pape sous forme de supplique, — ce n'est pas la supplique des « Cardinaux verts », — y inséra ce passage :

Des voix nombreuses et qui n'étaient pas toutes désintéressées vous ont répété qu'accepter l'institution des associations cultuelles, où la loi n'introduit l'élément religieux que sous une forme *certaine et légale* sans doute, mais implicite et générale, c'était accepter que l'autorité émanât des fidèles associés et non pas de la hiérarchie. Vous avez craint que le régime démocratique n'envahît l'Église. A mieux regarder les choses, il ne nous semble pas que la loi, avec les garanties que l'État ne prescrivait pas, mais qu'il n'empêchait pas l'Église de prescrire aux associations, ait fait aux humbles fidèles une part beaucoup plus grande, ni bien différente de celle qui est la leur depuis longtemps, à savoir de fournir aux prêtres et aux évêques les ressources financières dont ils auront encore plus besoin demain qu'aujourd'hui... Avons-nous donc à regretter ces temps glorieux et féconds, où les fidèles, moins détachés des destinées de l'Église, ne laissaient pas de jouer un rôle singulièrement plus considérable qu'il ne sera jamais dans la désignation de leurs prêtres et de leurs évêques?

1. Voy. Guillaume de Mandagoto, *Libellus super electione facienda et ejus processibus ordinandis* [1285 (?)], et sur cet auteur Schulte, *Die Geschichte der Quellen und Litteratur des Canonischen Rechts.* Stuttgart, 1875-80, t. II, p. 184, note. — F. Hallier, *De sacris electionibus et ordinationibus, ex antiquo et novo ecclesiæ usu*, Rome, 1739, 3 vol. in-fol.

Mais quand on vit Pie X, par horreur des associations cultuelles, s'opposer non seulement à la loi de Séparation, mais aux lois votées ensuite pour la corriger et l'adoucir parce qu'il y découvrait encore des traces de l' « arome représentatif »; quand on le vit renoncer aux dépens du clergé français à quatre cents millions de biens meubles et immeubles et dédaigner tous les expédients qui lui furent offerts pour reprendre une partie de cette dotation; alors les catholiques admirèrent cette obstination qui d'abord avait paru irréfléchie aux plus instruits d'entre eux, comme une soumission entière à quelque inspiration de la foi ou de la grande politique.

Or voici que le *Bulletin de la Semaine* (n° du 30 septembre 1908), publication catholique, orthodoxe et docile aux récents décrets contre le modernisme, reproduit d'après le *Bulletin paroissial de la paroisse de Moscou*, le nouveau règlement de l'Église catholique romaine française Saint-Louis de Moscou. Et ce règlement donne aux Français de Russie le pouvoir de former une association qui administrera les biens du culte et élira le curé. Le Pape ne s'est pas opposé à ce règlement, et ce n'est pas le gouvernement du Tsar qui a pesé sur les catholiques de Moscou pour leur imposer un régime si contraire aux tendances de sa propre administration et même aux usages de sa propre Église. Voici les passages essentiels :

... Le service divin et l'exercice des fonctions ecclésiastiques dans la paroisse sont confiés à deux ou trois prêtres catholiques de nationalité française, dont l'un remplit les fonctions de curé et les autres de vicaires. Le curé de l'Église est présenté par l'assemblée générale des paroissiens à l'archevêque catholique romain de Mohileff... Les assemblées paroissiales ayant pour but le choix du curé doivent se tenir un dimanche et être précédées de trois publications faites au prône de l'Église les trois dimanches ou fêtes qui précèdent. Elles seront également annoncées une fois dans les journaux de Moscou huit jours d'avance. Les dites assemblées paroissiales se tiennent sous la direction d'un comité spécial provisoire, composé du doyen de Moscou ou de son représentant, et des syndics. *Le choix du prêtre se fait par bulletin et au scrutin secret.* Le résultat de la délibération de l'assemblée est constaté par un procès-verbal signé des membres du susdit comité. Les vicaires sont présentés par les paroissiens suivant le même mode... Les

ecclésiastiques desservant l'Église reçoivent un traitement mensuel de 100 roubles pour le curé et de 80 roubles pour chaque vicaire... Le traitement des prêtres une fois fixé par la paroisse ne peut être diminué. Il ne peut être augmenté que du consentement de l'assemblée générale des paroissiens. Les plaintes des paroissiens contre le vicaire doivent être présentées au curé. Tout malentendu entre le curé et les vicaires ne peut être résolu qu'en vertu des lois ecclésiastiques. *Les plaintes des paroissiens contre le curé doivent être présentées à l'autorité diocésaine.*

Quant aux biens :

L'administration des biens est confiée au conseil syndical composé du curé, président, d'un des vicaires choisi par le curé et ayant voix délibérative, et de quatre syndics élus pour trois ans. Le bureau d'élection est composé du curé et des syndics sortants... Les élections ont lieu au scrutin secret, par bulletin et à la majorité des voix. Le résultat des votes est constaté par un procès-verbal. Dans le procès-verbal ayant trait aux élections et qui doit être signé des membres du bureau, sont consignés les noms de six candidats qui ont obtenu le plus de voix. Ce procès-verbal est envoyé immédiatement à l'autorité diocésaine qui, à sa guise, confirme comme syndics quatre *des candidats élus par les paroissiens*... Le conseil syndical est tenu d'administrer tous les biens de l'Église et tous les revenus qui en découlent... Les syndics ont le droit et le devoir de représenter les biens de l'Église dans leurs rapports avec l'autorité diocésaine, les administrations officielles ou privées et les particuliers... *Les paroissiens sont convoqués en assemblée générale au moins une fois par an...*

Désormais donc, les Français qui voudront appliquer les lois de leur pays en matière religieuse, devront émigrer à Moscou, comme à la fin du XVIII[e] siècle les Jésuites qui voulaient continuer la vie de leur Ordre devaient se réfugier en Russie-Blanche : à trois ans d'intervalle, l'Église fait refleurir la plus démocratique de ses coutumes dans l'Empire du Tsar, alors qu'en France elle applique avec une rigueur croissante la vieille formule : *Laicus taceat in ecclesia et extra.*

ANDRÉ MATER

JEUNE TURQUIE[1]

21 septembre, Au Patriarcat. — Un membre influent de la communauté grecque doit me présenter ce matin au Patriarche œcuménique. Nous descendrons ensemble de Yeni-keuy, dans sa mouche, jusqu'à l'échelle du Phanar. Mais pour m'y rendre, je quitte Thérapia de bonne heure. Sur le *Chirket*, j'entends un amusant dialogue entre deux hauts fonctionnaires ottomans. L'un des deux est certainement d'origine grecque. Il appartient au département des Affaires étrangères, et dès les premiers mots il s'affirme comme un employé, non pas mécontent, mais aigri. Son aspect chétif, sa voix de fausset, sa petite taille, le ton hargneux et outrecuidant complètent l'impression produite par sa parole amère et ses jugements uniformément malveillants. Le nouveau régime n'a pas répondu à ses espérances. Les Jeunes Turcs, à l'entendre, ne valent pas mieux que les Vieux; leurs proclamations libérales et égalitaires ne provoquent que son ironie. Ils veulent, comme leurs devanciers, monopoliser au profit des musulmans les hautes fonctions et les postes enviables. Pas un Grec depuis la Révolution, qui ait été promu à une ambassade. — Comme si la sincérité des Jeunes Turcs n'avait et ne pouvait avoir d'autre critérium que la proportion numérique donnée à l'élément chrétien dans la distribution des places! — « On a bien nommé deux ministres chrétiens, mais dans des départe-

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

ments sans importance ». L'autre interlocuteur plus fin, moins âpre, sinon plus indulgent, observe que d'ailleurs les choix n'ont pas été heureux ; et les deux compères passant en revue ceux qu'on aurait pu faire s'accordent pour blâmer ceux qu'on a faits. Pas un ne trouve grâce à leurs yeux. Dans tout le cours de l'entretien, pas une fois ne perce le souci de l'intérêt public ; pas une fois, ils n'essaient de déterminer le rôle du groupe chrétien dont ils font partie, en vue du bien général. Seules les questions personnelles les préoccupent, les promotions, le *Salnamé*[1] ! Ames de bureaucrates qui finissent par croire, dans tous les pays du monde semble-t-il, que les places de l'État sont créées pour les fonctionnaires et non les fonctionnaires pour l'État. Ceux-là non plus, la Révolution ne les a pas changés. Ils restent bien les *oulas* et les *balas*[2] de l'ancien régime.

Au Phanar. — Dans l'entretien qu'il m'accorde, c'est un hommage à lui rendre, le Patriarche agite d'autres considérations. Sa Sainteté Joachim est un prélat de grande apparence, à la taille haute et droite ; sa longue barbe grise, son front large, son visage austère, ses traits nobles et réguliers lui donnent un aspect vénérable ; sa parole, lente et mesurée, ajoute à cette première impression. Le bruit avait couru, peut-être mal fondé, qu'il s'était, au début, montré sans enthousiasme à l'égard de la Révolution. Je lui exprime néanmoins ma joie et mon espoir de voir l'hellénisme en profiter et collaborer cordialement avec les musulmans à la fondation du régime constitutionnel en Turquie. Sa Sainteté ne méconnaît pas les avantages matériels et moraux que l'hellénisme et l'islam recueilleraient d'une association sincère ; il souhaite ardemment qu'elle soit praticable et solide. Mais sa foi est moindre que son désir. Il craint fort qu'après le bel élan de la première heure, les Turcs ne soient ressaisis par leurs influences ataviques, leur mentalité millénaire, leur exclusivisme religieux et leur irrésistible besoin de primauté politique.

Tout cela ne s'abolit pas par une formule constitutionnelle. Les Jeunes Turcs sont-ils prêts à accepter qu'un ghiaour, pourvu qu'il en ait les mérites, un Grec, devienne grand

1. Annuaire des fonctionnaires civils.

2. Grades élevés de la hiérarchie turque.

vizir, seraskier[1] ou seulement ministre des Affaires étrangères[2]? Déjà on a pu constater des manifestations de fanatisme national au sein du Cabinet. Le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction Publique, Hakki-bey, n'a-t-il pas proclamé la nécessité d'unifier les esprits par l'enseignement obligatoire de la langue turque et la suppression des écoles des communautés chrétiennes? C'est plus qu'une menace à la culture grecque : c'est une violation des privilèges solennellement reconnus par le conquérant à l'Église œcuménique. Il est vrai que, devant l'émotion soulevée par ces paroles, elles ont été désavouées par le Comité *Union et Progrès*. Mais qui sait si cette idée ne sera pas reprise un jour au Parlement, ou dans la presse turque, par les journaux tels que *Millet*, *Tanine*, *Yenni Gazetta*, *Servetti Fanoun*? L'article 76 de la Constitution ne parle-t-il pas aussi d'aviser aux moyens propres à unifier l'enseignement donné à tous les Ottomans? Le Pontife n'envisage donc pas l'avenir avec confiance. Il n'ignore pas d'ailleurs qu'en maint endroit, en Macédoine, les Turcs favorisent l'élément slave au détriment de l'élément hellène.

Tout en comprenant les inquiétudes du Patriarche, qu'explique aisément la lourde responsabilité qu'il sent peser sur lui, j'avoue ne pas les partager complètement. Quelle que soit la pensée intime des Jeunes Turcs et si même ils sont capables d'oublier leurs promesses et leur programme, j'ai peine à imaginer une tentative aussi folle que la dénationalisation des Grecs avec lesquels se solidariseraient aussitôt les Arabes, les Albanais, non moins jaloux de garder leur langue, leurs mœurs et leur personnalité ethnique. Ce qu'un despotisme quatre fois séculaire n'a pu faire contre les Hellènes, comment en admettre la possibilité, sous un régime libéral, où les Grecs seront organisés, groupés, pourvus de journaux, de Comités, de tous les moyens moraux et matériels de défense et de propagande que la liberté assure à tous les citoyens? Leur nationalité, loin de courir des risques, ne peut plus désormais que se fortifier.

1. Ministre de la Guerre.

2. Il faut reconnaître que certains procédés des autorités turques après les premiers résultats des élections législatives ont, pour une notable part, justifié les pronostics pessimistes du Patriarche.

Le Patriarche me remercie de ma foi dans la résistance et dans les destins de l'hellénisme ; il souhaite de voir ses craintes heureusement démenties et l'accord s'affermir non seulement entre Grecs et Turcs, mais aussi entre toutes les confessions et races de l'Empire.

De retour à Yenikeuy, où j'allais déjeuner chez le ministre de Grèce, je ne pouvais me soustraire à cette vérité impérieuse que, bien ou mal fondés, des griefs profonds, des méfiances invétérées séparaient toutes les races de l'Orient. Je m'en ouvris à mon voisin de table, un Grec de Constantinople, connaissant à fond son pays et l'Europe, et dont l'esprit délié et sûr, le caractère impartial et intègre, antipathiques à l'ancien régime, constitueront une ressource inappréciable pour le nouveau : « Comment, avec toutes ces suspicions réciproques et superposées, la coopération sera-t-elle possible, et sous quels auspices s'ouvrira le prochain Parlement ?

— La tâche ne sera pas aisée, répondit mon sage. Espérons que la force des choses suggérera aux hommes plus de raison que leur propre raison. Mais laissons toutes les arguties spécieuses. Le monopole du loyalisme n'appartient à personne. Les Arméniens ne le revendiquaient pas au lendemain des massacres d'Anatolie. Les Grecs seront loyalistes, si les Turcs les traitent avec justice et leur attribuent la part à laquelle ils ont droit. Le patriotisme de chacun dépendra de la manière dont la nouvelle patrie ottomane se comportera avec tous ses enfants. Les Grecs ottomans ont des sympathies pour leurs congénères du royaume ; c'est entendu, et pourtant ils ne s'expatrient pas tous pour aller vivre à Athènes. Qu'on leur permette de se développer, de prospérer dans cet Empire, qu'ils trouvent leur intérêt à l'enrichir, en s'enrichissant eux-mêmes, par leur labeur, et ils le serviront, ils le défendront comme on défend l'armature qui vous soutient, l'organisme dont on est solidaire. Le Grec aime sa race et son histoire ; mais il sait aussi compter et réfléchir, et l'opulent Empire ottoman, — aux immenses ressources, — le retiendra plus que le Royaume hellénique au sol ingrat, aux limites étroites, ne saurait l'attirer. Patriotisme d'intérêt, dira-t-on ; qu'est donc le patriotisme autrichien, suisse, belge, américain ? Toutes les patries ne peuvent prétendre à la pureté et à l'unité de la race.

Beaucoup d'États modernes sont de grands syndicats d'intérêts, dépourvus de ce prestige et cette noblesse que confèrent une longue histoire et la communauté du sang; ils vivent cependant et s'affirment avec éclat. Voyez les États-Unis : leurs enfants, pour être de sang mêlé et d'origine récente, n'en sont pas moins des patriotes ardents, très fiers de leur pays. Les Grecs ne savent pas la langue turque ; ils l'apprendront. Il est chimérique de songer à les dénationaliser et je ne partage pas, je l'avoue, les terreurs de notre Patriarche. Certes, les Grecs parleront et cultiveront toujours leur langue maternelle ; mais il est juste qu'ils apprennent la langue turque, qui sera, avec le Parlement et l'Armée, comme la langue magyare en Hongrie, le lien nécessaire entre les différents peuples de l'Empire. Si de part et d'autre il y a volonté de s'entendre, rien n'est plus facile. Les Turcs sont l'élément agricole, militaire et hiérarchisé ; les Grecs au contraire, et j'en dirai autant des Arméniens, sont l'élément marchand, industrieux, intellectuel de la Turquie ; ils se complètent les uns les autres loin de se combattre et de se nuire. La guerre entre la Grèce et la Turquie est possible, — nous dit-on, — et alors... Regardez encore les autres peuples. N'y a-t-il pas des Polonais en Russie, en Autriche, en Prusse? Et alors, aussi bien... Mais non : la guerre n'est pas possible, la guerre n'éclatera pas entre nos deux pays, si les 4 millions de Grecs ottomans occupent en Turquie la place qui revient à leur nombre, à leur activité, à leur intelligence. Les Hellènes, moins nombreux, du Royaume n'attaqueront pas un État où leurs congénères joueront un rôle considérable. Donc, loin d'être un péril, les Grecs de l'Empire lui constituent une garantie. Il y a plus : le même ennemi les menace au dehors, le Slave. Cette communauté de danger est pour cimenter plus étroitement leur union. Ce n'est pas un simple accord qui leur serait avantageux; c'est une alliance étroite en Europe. Un ministre grec, M. Deligeorgis, avait fait jadis de cette idée la base de sa politique extérieure. Il a laissé beaucoup de disciples : moi-même, Grec ottoman, je préconise cette doctrine depuis trente ans. Je ne suis pas prêt à l'abandonner. En attendant, l'entente au sein de l'Empire est réalisable ; c'est une affaire de bon vouloir et de bonne foi. »

22 *septembre. Stamboul.* — Le mécontentement et la

défiance s'accroissent contre le ministère, dont tous les journaux libéraux[1] s'accordent à dénoncer l'incapacité et la faiblesse. La police a dû dissiper aujourd'hui une manifestation bruyante, organisée par les softas, à l'instigation directe de Mourad-bey et à la suggestion secrète d'émissaires du Palais. Mourad-bey est cet ancien Jeune Turc, qui, voici onze ans, avait quitté la Turquie pour venir vivre en Occident et travailler au succès des idées constitutionnelles. La vie des proscrits turcs était difficile en Europe; peu d'entre eux eurent la force de résister jusqu'au bout, comme Ahmed-Riza et ses amis, soit aux difficultés matérielles et aux tristesses de l'éloignement, soit aux tentations dont les assiégeaient les espions, envoyés d'Yildiz pour guetter l'heure de la défaillance et négocier les conditions de leur retour. Mourad-bey fut de ceux qui ne surent pas prolonger la résistance. Il rentra à Constantinople, non pour capituler, disait-il, mais pour y poursuivre la propagande de ses doctrines. En réalité, qu'advint-il de ces résolutions? On put croire quelque temps qu'il avait simplement renoncé à ses idées, en échange d'une vie tranquille et aisée. D'abord les libéraux firent le silence sur lui; bientôt il fut accusé d'avoir trahi non seulement ses convictions, mais des compagnons de lutte : il fut, dès lors, boycotté comme espion et traître. Après la Révolution, Mourad se souvint de ses anciennes opinions et voulut sortir de l'humiliant oubli où il était délaissé. Il fonda un journal, le *Mizan*, et chercha à se rapprocher des Jeunes Turcs qui l'évincèrent résolument. Ulcéré, il se retourna contre les libéraux et la Constitution, et le *Mizan* depuis lors les combat avec acharnement, comme ennemis de la religion, de la tradition morale et sociale de l'Islam. Il dénonce, à l'égal d'une doctrine corruptrice et destructrice de la Turquie, l'émancipation de la femme turque et l'adoption progressive des usages et du costume européens, tels que le dévoilement du

1. A peine libre, la presse en Turquie s'est affirmée par un grand nombre de journaux et par une floraison remarquable de jeunes talents. Outre l'Ikdam et le Tcherdjumani-Halikat, dont l'existence est ancienne, il s'est créé et se crée tous les jours de nouveaux organes libéraux dont voici les plus importants : Tanine, Yeni Gazetta, Kalem, journal humoristique, Chourai-Ummet, — journal du Comité Union et Progrès, — Sabah. Le Servet. I. Fanoun est libéral nationaliste, le Millet, nationaliste.

visage, le développement de la culture intellectuelle, en attendant le mélange des sexes dans les visites et les relations mondaines.

Tout cela devint pour Mourad un thème à furieuses diatribes, qui, reprises quotidiennement, ont fini par impressionner l'âme obscure du bas peuple et des softas dont le fanatisme égale l'ignorance et la paresse. Personne ne doute que cette campagne soit encouragée par le Palais, auquel ne restent que deux moyens de réaction possibles, soit un réveil de fanatisme démagogique, soit une diversion créée par des complications internationales. Les quatre ou cinq cents softas, embrigadés par Mourad et conduits par des agents soudoyés [1], sont venus porter leurs protestations bruyantes chez le Cheikh-ul-Islam lui-même ; ils ont menacé de mort le chef de la religion, lui reprochant de trahir la Foi et la Patrie. Mehmed-Djemaleddine a reçu de haut ces forcenés, méprisant leurs menaces « qui ne l'empêcheront pas d'accomplir son devoir, de défendre la liberté et le pays dont le progrès avait été interrompu depuis trente ans par leurs aveugles préjugés et leur grossière ignorance ».

C'était un spectacle émouvant et pittoresque que le contraste entre cette tourbe ignoble, ces faces bestiales, représentatives de la misère intellectuelle et morale, de la torpeur séculaire où s'abrutit la vieille Turquie, et l'impassibilité presque souriante de ce docteur de la foi, savant éclairé, libéral, si jeune encore, svelte, le visage très beau, qu'encadre une barbe encore noire, et dont l'admirable matité fait ressortir des yeux brillants d'intelligence et de douceur ; le geste élégant, harmonieux, le port noble, mais surtout, — c'est là que réside son plus grand charme, — la voix musicale, la parole merveilleusement fluide, pure et éloquente.

Cet homme et cette foule hurlante aux prises incarnent le nouveau régime et l'ancien, la tradition étroite et textuelle, l'intelligente et sage interprétation, la matière et l'esprit, Ariel et Caliban.

Les journaux, en rendant compte de cette ignominieuse

1. L'un d'eux, Kieur Ali (Ali l'Aveugle) vient d'être condamné à mort par la Cour Criminelle de Constantinople, pour excitation contre les Chrétiens et violation de la Constitution.

démonstration, déterminent nettement les influences responsables. Les Comités réclament une répression énergique et rapide contre les softas et contre Mourad, auxquels le Grand Vizir s'est borné à adresser une réprimande. Des officiers, membres du Comité *Union et Progrès*, estiment qu'on n'aura raison des softas qu'en les incorporant dans les régiments de la frontière, par une mesure légale, imitée de la législation française sur les séminaristes. On propose des représailles plus décisives encore contre eux et Mourad-bey.

25 Septembre. Thérapia. — L'émotion causée par l'affaire Mourad se calme à peine, lorsqu'éclate la nouvelle de l'incident Guéchof.

Le ministre des Affaires étrangères, Tewfick-bey, offrant un dîner diplomatique aux chefs des missions étrangères, accrédités à Stamboul, n'a pas cru devoir admettre parmi les invités, l'agent bulgare qui n'est que le représentaut (Kapoukiaia) d'un État vassal. Pour calmer les susceptibilités bulgares, la Sublime Porte a proposé à M. Guéchof de l'inviter au titre de fonctionnaire ottoman avec un ou deux hauts titulaires de la hiérarchie. Le Bulgare a refusé et quitté Constantinople, en congé indéfini.

Les ambassadeurs sont d'accord pour juger le procédé de la Porte légitime selon le droit international. Mais, du point de vue politique, était-il expédient de provoquer un pareil incident? Ce diner diplomatique était-il opportun, s'il devait soulever un incident aussi bruyant? D'ailleurs, à défaut du droit strict, les usages et les précédents ne permettaient-ils pas de tourner la difficulté? l'agent bulgare n'avait-il pas été mis jusqu'alors sur le même pied que les diplomates, dans toutes les autres cérémonies comme jadis, avant 1878, les agents des autres pays vassaux, la Serbie, les Principautés Danubiennes? Et les gens réfléchis se demandent si cet incident est une nouvelle maladresse du ministre des Affaires étrangères, dont l'ineptie est depuis longtemps hors de conteste, ou si, derrière cette incapacité, ne s'abrite pas la manœuvre très calculée d'une volonté consciente, que secondent des complices. si l'on n'est pas en présence d'une intrigue internationale, nouée entre les ennemis intérieurs de la Révolution et celles des puissances européennes que la Révolution a déçues et contrariées dans leur politique, dans leurs ambitions et leurs intérêts.

La riposte bulgare ne se fait pas attendre. Sous prétexte d'une grève presque aussi vite apaisée que déclarée parmi les employés des chemins de fer orientaux, la Principauté occupe militairement le tronçon de la ligne qui traverse le territoire bulgare, déclare qu'elle le gardera définitivement, comme garantie de son indépendance économique, sauf à régler l'indemnité pécuniaire avec la Compagnie, et non avec le gouvernement turc, bien qu'il soit le propriétaire. Bref, une série de litiges est ouverte avec un État voisin, militairement fort, dont on ne saurait trop suspecter les intentions et qui semble disposé à en tirer les plus graves conséquences. La presse libérale, tout en maintenant le bon droit de la nation, a la sagesse de prêcher le calme et de prémunir tous les patriotes contre les pièges et les provocations. Le Comité *Union et Progrès*, déplore l'incurie du Grand Vizir, et flétrit la duplicité de Tewfick-bey et de Hakki-bey, les ministres responsables des troubles du dedans et des difficultés extérieures.

25 septembre. Thérapia. — Les élections législatives s'annoncent assez mal, si l'on en juge d'après les élections municipales qui ont lieu depuis deux ou trois semaines. La municipalité de Péra devait être renouvelée les premiers jours du mois. Les Grecs, qui sont en forte majorité, ont formé une liste composée de sept Hellènes, trois Turcs et un Arménien. Les Arméniens et les Turcs ont négligé de s'entendre, avant l'élection, soit entre eux, soit avec les Grecs, dont la liste a passé tout entière. Les Arméniens ont demandé l'annulation des opérations électorales; mieux partagés, les Turcs se sont associés à cette réclamation, encore qu'on n'eût pas à se plaindre de fraudes ou d'irrégularités sérieuses et que le résultat du scrutin fût dû à l'organisation, à l'empressement et à la discipline des électeurs grecs. Le Conseil de préfecture conclut à l'annulation de ce vote qui semble répondre cependant à la proportion exacte des forces numériques des divers éléments. A Béchik-Tach, les mêmes causes ont produit les mêmes effets; les Grecs, moins nombreux, ont encore remporté la victoire; de même à Prinkipo. Les Turcs et les Arméniens, battus par leur faute, protestent et veulent frustrer les vainqueurs du fruit de leur succès. Dépourvus de toute expérience électorale, ignorants de la vie publique, les

Turcs ne se sont pas souciés de préparer l'élection; nombre d'électeurs ne se sont même pas dérangés pour aller au scrutin. Les autres ont voté, chacun pour leur compte, au hasard de leur caprice individuel, sans concert préalable, et finalement la méthode et l'organisation prévalurent sur le nombre. Là-dessus, grand désappointement des vaincus qui ne peuvent admettre leur défaite, — là surtout où leur race constitue en fait la majorité. Ils font annuler, par l'autorité administrative, tous les scrutins qui leur sont contraires. D'autre part, les Grecs sont exaspérés de se voir enlever le bénéfice de leur victoire et s'écrient que la Constitution n'est qu'un leurre et l'égalité un vain mot. Quel sérieux attribuer à un Parlement qui sera fait à l'image de la volonté administrative et non de la volonté des électeurs? Le Parlement et le nouveau régime ne seront-ils pas viciés dans leur principe? Tel est le thème de la discussion engagée entre quelques amis turcs et grecs, appartenant tous à la plus haute élite intellectuelle et sociale; — deux conseillers d'État, un ambassadeur et un candidat au Parlement, — qui m'invitent à les départager, vu ma qualité et mon expérience de citoyen d'un pays libre et parlementaire.

— Si c'est pour falsifier les résultats électoraux, dit un Grec, à quoi bon des élections? L'ancien régime du bon plaisir avait du moins le mérite de la franchise. Les chrétiens savaient alors que les fonctions n'étaient pas le prix du mérite ni du concours, et qu'ils ne devaient prétendre à rien d'autre que ce que voudraient bien leur abandonner les représentants de la race dominante. Mais pourquoi proclamer l'égalité de tous les Ottomans si l'on veut maintenir le privilège de quelques-uns?

— Pardon, interrompt un Jeune Turc, candidat législatif à Stamboul. Nous voulons l'égalité des races, la liberté du vote et aussi la sincérité électorale. Mais le résultat du scrutin doit répondre à la réalité des choses. Est-il juste que les Grecs, mieux entraînés aux luttes politiques, par leur atavisme, leurs traditions, leur organisation communautaire, leurs éphories, leurs démogéronties, est-il juste que, grâce à leur avance et à leur habileté, ils obtiennent une représentation législative hors de proportion avec leur force réelle et nous annihilent ou nous priment au Parlement, alors que nous avons incontestablement la majorité dans le pays? »

Et chacun de répéter ses arguments.

Je cherche à concilier les parties : j'estimerais fâcheux que l'inexpérience électorale des Turcs leur fît perdre l'avantage légitime de leur supériorité numérique. Ils représentent dans le pays, le groupe musulman le plus nombreux ; il est donc juste que leurs députés se retrouvent à la Chambre dans la même proportion. D'ailleurs il n'est pas à désirer que les Grecs disposent d'une influence parlementaire dépassant la part qui correspond à leur nombre — consciencieusement recensé — dans l'Empire. Il est facile de prévoir les conséquences d'une telle anomalie ; elle provoquerait une réaction nationaliste, des mesures d'exclusion, et le régime constitutionnel serait inauguré par un conflit de races et des lois d'exception. Or, si les luttes de partis sont la condition et la raison du parlementarisme, les haines ethniques en sont le plus grave danger. Les Grecs doivent avoir la sagesse de ne pas abuser de leur expérience et de ne poursuivre que leur droit. Ils perdraient tout à vouloir trop gagner. Mais de leur côté, les Turcs commettraient une grave faute en contestant ou en amoindrissant le droit de leurs concurrents. Le régime électif est un jeu qui comporte, avec ses aléas, ses conventions et ses règles. Il faut respecter les règles du jeu et ne pas imiter l'enfant, voyant qu'il perd, qui retire son enjeu et crie : « Le coup est nul ». A moins qu'il n'y ait une tricherie expresse, si les Turcs s'organisent avant le scrutin, ils n'auront pas besoin de l'annuler après. Cette éducation politique est affaire de peu de temps, de quelques semaines ; et vraiment, le gain de quelques sièges ne vaut pas pour les Jeunes Turcs la perte de leur renom de libéralisme et de sincérité. Quel crédit faire à un régime dans lequel toute confiance serait tuée, avant la première réunion du Parlement, dans l'esprit des races qui avaient espéré l'égalité et s'aperçoivent qu'elles se heurtent toujours au privilège ?

1er Octobre. Stamboul. — Cette question d'élections prend un caractère aigu. J'ai pu m'en convaincre par un entretien avec plusieurs membres d'un nouveau Comité, l'*Union libérale*, qu'un de mes amis a réunis ce soir. Une douzaine de Jeunes Turcs, officiers et civils ; tous s'expriment facilement en français. Les civils sont membres du Conseil d'État, fonctionnaires

des Affaires étrangères et quelques avocats; tous de culture et d'éducation excellente, gentlemen accomplis, qui savent dans les discussions les plus ardentes, garder une possession d'eux-mêmes, un calme de parole, une dignité d'attitude qui n'appartiennent qu'à cette superbe race.

Bien entendu, en libéraux sincères, ils voient avec regret ces annulations d'élections et blâment l'exclusivisme de l'administration[1]. Je les questionne sur leur organisation électorale et j'apprends qu'elle est encore insuffisante.

Les Jeunes Turcs ne semblent pas savoir que les élections doivent être préparées et dirigées, même dans les pays libres et possédant une ancienne expérience électorale, à plus forte raison dans un pays pour qui la liberté fut une surprise et qui naît à la vie publique.

Pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, on a donné des concerts, des fêtes de jour et de nuit. Ils ont vécu dans le rêve. A la période héroïque, succéda la période idyllique. On fraternisa dans les mosquées et dans les églises; ce qui était d'un bon exemple, à la condition de prolonger l'accord jusqu'aux rencontres électorales. On oublia la réalité.

Les mots Liberté et Constitution semblaient suffire à tous les besoins, résoudre toutes les questions. Ils dilataient les cœurs, mais aveuglaient les esprits. Et les héros qui avaient si bien su vaincre, ne surent pas profiter de leur victoire ni

1. Depuis lors, ces procédés fâcheux ne se sont pas améliorés, au contraire, pour les élections législatives. Les journaux grecs et le Patriarcat signalent une série de faits scandaleux qui n'ont pas été démentis. A Pergamos, annulation. A Andrinople, les dix arrondissements électoraux ont été réunis en un seul pour empêcher l'élection des Grecs. A Isboro (Chalcidique), 800 électeurs du premier degré ont été empêchés de voter. A Tiroloi (Thrace) les élections avaient assuré aux Grecs une grosse majorité. Les autorités de Rodosto ont envoyé une dépêche ambiguë, dont la Commission de recensement a argué pour annuler. En Épire, dans le district de Janina cent cinquante communes grecques auraient été exclues des opérations électorales. La Légation de Grèce à Constantinople a dû appeler l'attention de la Sublime Porte sur Smyrne où la victoire électorale des Grecs a provoqué un mouvement anti-chrétien chez les Musulmans. *Le Times* du 17 octobre déclare que « dans bien des cas les Grecs semblent avoir à se plaindre de l'arbitraire des autorités locales; dans d'autres, les Turcs les accusent de corruption électorale; mais en général, on peut dire que le vote grec est mieux organisé et que les électeurs grecs prennent plus d'intérêts aux élections que leurs rivaux musulmans. Le Patriarcat est saisi de nombreuses plaintes et signale des cas tout à fait révoltants ».

l'organiser méthodiquement. Le 25 juillet, les promoteurs de la Révolution pouvaient tout. Leur rôle était d'autant plus facile que leur autorité était illimitée. « Après avoir taillé, il faut coudre », disait la reine Catherine. La faute initiale des Jeunes Turcs fut de ne pas tailler, du moins aussi radicalement qu'il eût convenu ; et cela ne fit qu'accroître la difficulté.

Néanmoins, si la situation n'était pas tout à fait nettoyée, elle était éclaircie : la parole du Comité central était écoutée et obéie dans tout l'Empire, des gouvernants comme des gouvernés. La vague d'enthousiasme populaire qui le portait n'avait rien perdu de sa force et son élan. Il lui suffisait de faire appel au pays, par un manifeste où fussent expliqués dans une forme bien claire et concrète les raisons et le but de la Révolution, de lancer ce manifeste à travers toutes les provinces et de proposer, pour l'application du programme de réformes, une liste de candidats recrutés parmi les citoyens les plus intègres et les plus capables, de toutes les races et confessions, au prorata de leur importance numérique. Ces candidats eussent été les candidats de la Révolution elle-même et non pas d'une coterie restreinte, aux choix de laquelle l'exclusivisme et la passion ethnique ne sont pas étrangers. L'annulation systématique des scrutins ne saurait cependant constituer le correctif et le régulateur normal des élections ni la rançon finale de l'insouciance et du flottement de la première heure [1].

Candilli, 8 octobre. — C'est dans une grande maison turque, à *l'Iftar*, c'est-à-dire le repas qui rompt chaque soir, après le coucher du soleil, le jeûne du Ramadan. Tous les membres de la famille sont militaires. Le père, général de division, a pris depuis longtemps sa retraite. Il a gagné par une blessure ou par un trait de bravoure chacun de ses grades. Il a fait la guerre de 1877 et combattu à Plevna. Ses trois fils sont officiers, âgés de vingt-cinq à trente ans, tous trois pleins

1. Il faut dire néanmoins qu'aujourd'hui une liaison plus intime vient d'être établie entre les provinces et le Comité central de Salonique, en vue de créer l'unité et d'élargir la base d'action. Presque tous les vilayets ont envoyé à Salonique un représentant pour tous les Comités de Cazahs ; le Comité central de Salonique est représenté lui-même par cinq délégués, dont quelques-uns sont les mandataires des vilayets les plus éloignés de l'Empire. En tout, ce Conseil général compte 38 délégués : les décisions sont prises à la majorité.

d'entrain et d'ardeur pour la patrie et pour la liberté; ouverts aux nobles sentiments, aux idées généreuses, ils entourent de respect le superbe vieillard et lui font un cadre de jeunesse et de vaillance.

Ce soir, la courtoisie coutumière des hôtes est assombrie par les nouvelles venues de Stamboul. La Bulgarie a proclamé son indépendance. L'Autriche transforme en annexion pure et simple l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine. L'ambassadeur austro-hongrois est venu notifier à la Sublime Porte cette décision : il la justifie par les événements intérieurs que traverse la Turquie, et par l'intérêt bien entendu de cette dernière puissance « à qui la situation indécise des deux provinces pourrait créer d'éventuels embarras ». La Crète d'autre part a proclamé sa réunion à la Grèce, qui s'en rapporte à l'Europe.

La Bosnie et l'Herzégovine n'étaient plus considérées comme turques, et la vassalité bulgare n'était guère qu'une fiction de droit. Néanmoins le moment choisi par les Bulgares et les Autrichiens souligne l'injure, et la froide hypocrisie autrichienne ajoute une dérision à la violation des traités.

L'outrage est vivement ressenti dans ce milieu militaire. On sait bien que la guerre ferait la joie et servirait les projets du parti réactionnaire, que la Turquie n'est pas en mesure de frapper les coups rapides et décisifs contre l'adversaire qui se prépare de longue main et dont l'impunité a encouragé l'audace, les brigandages et les manquements internationaux. Mais nos jeunes officiers sentent bouillonner toute leur fierté atavique : pleins du passé militaire de leur race, ils frémissent et protestent à l'idée de ne pas relever cette provocation lancée au drapeau et à l'armée turcs.

Le vieux soldat, dont les yeux sont fixes et le visage impassible, les écoute en silence; puis relevant sa tête blanche, il dit : « Non, Effendiler, non, il ne faut pas se battre en ce moment du moins; demandez son avis à notre ami français. Le pays doit refaire son armée comme son organisme politique et moral; il n'a pas le droit de risquer son avenir, son existence sur une carte mauvaise. Les Turcs n'ont pas à faire leurs preuves de courage. L'Europe les connaît; elle connaît leur gloire, écrite en lettres rouges dans l'histoire de toutes les nations! La Turquie doit maintenant faire ses preuves de

sagesse; et, en ce jour, la sagesse consiste à être patients : la revanche vient toujours à qui sait l'attendre et la préparer. Quoiqu'il en coûte, attendons ».

Le ton de la presse turque, le lendemain, est d'une absolue modération et le mot d'ordre est de conserver la paix afin d'assurer le succès de la Révolution. On fera le possible pour éviter une rupture violente. Si elle devient inévitable, les *Fidaï*[1] d'*Union et Progrès*, et de nombreux membres de l'*Union Libérale* sont résolus à ne marcher aux Bulgares et à faire face au péril extérieur qu'après avoir marché sur Yildiz Kiosk et mis fin au péril intérieur.

L'après-midi, quelques manifestations dans Stamboul. Un millier de Turcs défilent en huant l'ambassade d'Autriche et acclament les drapeaux français et anglais. Les maisons autrichiennes sont boycottées malgré les protestations du représentant officiel; la Russie blâme l'Autriche et la Bulgarie. L'Allemagne prétend n'avoir pas été mise au courant, et froidement insuffle des conseils belliqueux, sauf à les démentir, si cela devient nécessaire. L'Angleterre, — derrière laquelle la France reste assez effacée, — propose une conférence qui réglera, par une liquidation générale, les litiges ouverts par les coups de force bulgare et autrichien. La diplomatie britannique se montre peu adroite : elle froisse l'Allemagne en paraissant l'exclure; elle irrite l'Autriche tout en ne s'assurant pas sans réserve le concours de la Russie; enfin, elle ne tranquillise qu'à demi les Turcs qui savent par expérience que les délibérations des assemblées européennes ont toujours eu, sinon pour but, du moins pour résultat, de porter de nouvelles atteintes à l'intégrité et à l'indépendance de leur pays.

Stamboul, 23 octobre. — Un membre du Comité central de Salonique qui a joué un rôle considérable dans la Révolution du 24 juillet, traverse Constantinople. Il vient de Smyrne, où il a été délégué en inspection politique; il doit se rendre à Paris et à Londres. Politicien actif et énergique, c'est aussi un patriote exalté jusqu'au fanatisme. Je lui fais part de toutes les inquiétudes qui m'assiègent depuis quelques jours. Son

1. Membres du Comité central de Salonique, qui se sont engagés par serment à exécuter toutes les décisions et sentences du Comité.

optimisme n'est pas entamé, et sa réponse ne laisse percer le doute le plus léger sur l'heureuse issue des événements.

— Les attentats internationaux de la Bulgarie et de l'Autriche, son instigatrice, ne nous laissent pas insensibles; mais ils ne pourront altérer notre sang-froid. Ces deux États ont senti le coup que la Révolution turque portait à leurs visées en Macédoine. En pacifiant ses trois vilayets et en apportant la liberté à tous ses habitants, nous fermions non pas seulement à leurs doubles ambitions la route de Cavalla et celle de Salonique; nous inquiétions l'Autriche dans sa possession de la Bosnie et de l'Herzégovine. Si ces deux provinces, dont l'occupation ne devait être que provisoire et qui vivent sous une étroite contrainte, allaient envier le sort des autres provinces turques! Vite, il fallait enrayer le développement de la jeune Révolution turque en l'humiliant par l'indépendance bulgare, ou du moins consolider par une annexion brutale et illicite le mandat temporaire de l'Autriche.

» Nous sentons l'offense, mais nous ne la relèverons pas aujourd'hui ; nous voulons avant tout, poursuivre le succès de notre Réforme intérieure ; et pour sauver deux provinces, déjà presque perdues, nous ne compromettrons pas le salut de tout l'Empire.

» Elle est d'ailleurs en bonne voie, notre Révolution. Nous sommes mieux organisés qu'on ne le croit, même à Constantinople, où l'on ignore bien des choses. Nous sommes sûrs de l'armée et du peuple.

» Le sultan est maté; il ne compte plus, il ne demande qu'à finir paisiblement ses jours et son règne, sa déposition est inutile, elle serait même nuisible. Elle pourrait provoquer des troubles et des intrigues, des compétitions successorales, où les puissances européennes seraient tentées de s'immiscer. Quel que puisse être le nouveau souverain, quelque respectueux de la Constitution, Réchad lui-même, il n'aurait peut-être pas la docilité de celui-ci. Or, son honnêteté, sa respectabilité pourraient conférer à ses résistances une autorité morale dont Abdul Hamid est à jamais dépouillé, de par son passé, de par ses crimes. Sa déconsidération sert nos plans, et l'assujettit étroitement à notre influence. Il acceptera tout ce que nous jugerons nécessaire de lui imposer.

— Mais cette dégradation politique du souverain est-elle bien conforme à l'esprit et à la lettre de votre Constitution? — Nous n'avons, à vrai dire, qu'un embryon de Constitution, qu'il faut développer et amener à son dernier terme? — Entendez-vous donc établir, en Turquie non seulement le système représentatif, mais le parlementarisme. — Sans doute, nous voulons que le Président du Conseil, désigné par la majorité de la Chambre, gouverne sous son contrôle et soit investi de toute l'autorité comme de toute la responsabilité. Nous y voyons la garantie indispensable contre tout retour offensif de l'autocratie. Je pressens votre objection : vous ne trouvez pas bien sage de faire une constitution en considération d'un homme déjà sur son déclin, et dont les successeurs, mieux avertis, seraient, sans doute, peu enclins à imiter l'exemple et à reprendre la politique. — Je l'avoue, et ce qui me paraît une redoutable expérience, c'est de faire passer brusquement un peuple, qui y est habitué depuis cinq siècles, du despotisme le plus absolu à la formule ultime du gouvernement libéral, à l'omnipotence du Parlement, sans aucune transition. Voyez avec quelles difficultés le parlementarisme s'est acclimaté en France, en Italie; l'éducation civique y était pourtant plus avancée que chez le peuple turc : celui-ci a fait éclater jusqu'ici les vertus des races militaires et conquérantes plutôt que les aptitudes politiques des citoyens libres : l'énergie sommaire qui caractérise vos premières élections en est la preuve. — Vous ne connaissez de notre peuple que la bravoure et la discipline militaires; il vous étonnera par sa santé morale et sa pondération politique, lorsque dans quelques années l'instruction généralisée l'aura préparé à la vie civique. Alors il se dressera à la hauteur des plus grands devoirs nationaux et internationaux; on recherchera son amitié et son alliance, et aucune puissance n'osera, comme aujourd'hui l'Autriche, le provoquer impunément.

» Quant au futur Parlement, n'en augurez pas trop mal : il ne comptera pas d'hommes extraordinaires, mais il écoutera la voix et les conseils de ses membres les plus honnêtes et les plus éclairés : ce ne sera pas une Assemblée de bavards, mais de travailleurs. Instruit par l'exemple de la Douma russe, il n'en répétera pas les débats confus, ni les discours stériles.

» Le Comité central d'ailleurs ne renoncera pas à toute activité et s'efforcera de guider les premiers pas de la Représentation nationale. Ne nous attachons pas trop aux petites querelles du jour; on en a grossi la portée. Les Grecs nous accusent d'iniquités électorales scandaleuses à Kirklissé, à Smyrne, et en maint endroit... Il faudrait être sur place pour vérifier la valeur de ces griefs. Je ne nie pas que des abus aient été commis de notre côté; mais je sais, qu'à Magnésie, après une entente électorale solennellement conclue, les Grecs ont exclusivement voté pour leur congénères; transgressant leurs engagements alors que les Jeunes Turcs restaient fidèles aux leurs.

A Smyrne des milliers de Grecs ont revendiqué le droit de vote, qui s'affirmaient Ottomans devant l'urne après s'être dits sujets Hellènes devant le fisc. Que penser enfin du trafic de ces actes de naissance qui servaient, jusqu'à cinq et six reprises, à des électeurs différents. Nous avons dû faire annuler ces scrutins frauduleux. Mais le pis, c'est le refus presque constant des Grecs, malgré nos prières et nos offres, de s'entendre avec nos Comités pour dresser des listes communes, avant d'avoir consulté les consuls de Grèce. Peut-on tolérer cette ingérence étrangère avérée, avouée et parfois déplorée par les Grecs clairvoyants, qui n'osaient pourtant s'y soustraire. Libérés par nous de la tyrannie hamidienne, quand les Grecs se délivreront-ils de l'intrigue et de la pression d'Athènes? Nous avons proclamé la liberté et l'égalité pour tous les Ottomans, à la condition qu'ils soient de loyaux Ottomans; nous avons fait d'eux nos compatriotes, nos frères; qu'ils n'agissent pas en concitoyens des Hellènes du Royaume! Bien qu'assez forts pour marcher seuls et faire vivre sans aucun aide notre Constitution, nous souhaitons de les voir collaborer avec nous; s'ils refusent, libre à eux...

25 octobre. — En quittant la Turquie, je m'efforce de résumer la situation, et de prévoir l'issue de la crise.

Alors que par ses qualités le peuple turc inspire autant d'admiration que de sympathie, ses lacunes jettent le trouble et le doute au cœur de ses amis les plus sincères. Généreux et exclusif, tolérant et sujet à des retours de fanatisme, qu'il croit seulement défensifs, plein de bravoure et d'apathie, de ressort et d'insouciance, le Turc est un rare assemblage de

vertus et de défauts contradictoires. Sa Révolution est une étonnante synthèse de toutes ces antinomies. Elle a été un magnifique effort de régénération, un exemple admirable de magnanimité, auquel succédait le lendemain un manque absolu de méthode et d'organisation politique, un désintéressement confinant à la duperie, sauf à en corriger les conséquences par des mesures injustifiables, contraires aux principes libéraux dont les Jeunes Turcs s'étaient réclamés.

Aurons-nous seulement assisté à une tentative intéressante, à un spectacle esthétique sans lendemain, ou bien l'œuvre s'achèvera-t-elle, féconde en résultats?

De nombreux périls menacent le berceau de la liberté; par contre il a peu d'amis pour le protéger. Au dedans, les survivants de l'ancien régime sont prêts à exploiter tous les moyens et toutes les diversions; les intérêts des financiers de Galata dont le contrôle parlementaire gênera les opérations louches et restreindra les profits scandaleux [1]; les appétits internationaux, l'esprit routinier d'une masse ignorante et d'autant plus fanatique, enfin les malentendus et les haines de races.

Pour y parer, de quelles ressources dispose la Turquie? Une armée vaillante et dévouée à ses chefs; des officiers, l'élite morale de la nation, unie à l'élite civile, c'est-à-dire à tous les représentants des professions libérales. Cette élite civile et militaire depuis plusieurs années, a compris, — et l'exemple du Japon l'a confirmé dans cette conviction, — que l'adoption de la civilisation non seulement matérielle, mais aussi politique de l'Occident était nécessaire au salut de la Turquie; courageusement elle s'est mise à l'œuvre pour opérer cette transformation fondamentale. Elle a compris que les peuples incapables de détruire la tyrannie intérieure étaient impuissants à défendre leur indépendance et leur intégrité nationales et que, s'ils acceptent le joug au dedans, ils sont mûrs pour la conquête étrangère. Cette élite a compris autre chose encore : c'est que jusqu'ici l'empire turc, fondé par la force et la victoire, avait seulement assemblé des provinces et

1. Il est douteux notamment que la future Chambre ratifie l'emprunt de cent six millions que le gouvernement veut conclure avec la Banque ottomane, au taux d'émission de 83 francs, c'est-à-dire en assurant à cet établissement une commission de 18 millions.

juxtaposé des races, sans les assimiler, et que cet État, fait de Conquérants et de Raias, ne constituait pas une Nation. Sur les uns pèse, depuis quatre siècles, la défaite encore inexpiée ; sur les autres, pèse non moins lourdement leur victoire, qui les empêche tous de devenir des citoyens, et ne laisse place que pour des maîtres et des esclaves. Les esclaves sont devenus des ennemis dangereux, incapables d'attachement à un régime oppresseur, toujours prêts à la révolte et au séparatisme : les maîtres sont devenus des ignorants, inaptes au gouvernement, à la justice et au progrès.

Telle est la vérité que le grand réformateur Midhat proclamait déjà il y a trente-cinq ans, qu'il ne suffit plus de comprendre de façon théorique. Tout en nous gardant du pessimisme, nous croyons voir quelque hésitation se glisser dans certains esprits, au sein même de la Jeune Turquie, pour l'interprétation de la Constitution ; quelques-uns d'entre eux, satisfaits de s'être délivrés de l'arbitraire qui pesait sur tous, seraient enclins à borner là leur Idéal. L'égalité, c'est-à-dire la libre concurrence avec ses « aléas », leur paraît dangereuse, et ils souhaiteraient que l'autorité du Souverain, assez limitée pour n'être plus oppressive, restât encore assez forte pour assurer en faveur de l'élément turc et musulman la répartition des fonctions et des places de l'État. C'est l'interprétation en quelque sorte islamique ou plutôt « vieil islam » de la Constitution. Si cette tendance prévalait chez les libéraux d'hier, s'ils étaient infidèles à leur doctrine, ce serait fait de leur œuvre. Devant la persistance des musulmans à leur disputer l'exercice de leurs droits, les chrétiens se réserveront, se grouperont, se « tiendront » comme ont coutume de le faire les minorités suspectes et maltraitées. Des deux côtés, se prolongeront les survivances regrettables, notamment l'habitude ou l'instinct de préférer le groupe ethnique à tout, à la supériorité du mérite, à l'intérêt public.

Si de part et d'autre l'élite n'arrivait pas à dépouiller « le vieil homme », c'est-à-dire ses hérédités, son inconscient, que feront donc les masses impulsives et ignorantes? Ce sera l'inexpiable guerre de races à laquelle une jeune Constitution encore mal affermie ne saurait résister.

Une double obligation s'impose aux hommes de la Révolu-

tion : tout d'abord ils doivent élever la loi au-dessus des passions ethniques et confessionnelles et veiller à la rigoureuse observance des principes affirmés par la Constitution. C'est la stricte et invariable application des lois, au civil comme au criminel [1], qui convaincra peu à peu les anciens privilégiés que leur privilège est chose morte et que l'égalité est une réalité vivante. Progressivement la loi finit par modifier les idées et les mœurs.

Un autre devoir impérieux leur incombe : c'est de poursuivre, le rapprochement des races, en se rapprochant eux-mêmes de l'élite chrétienne, en collaborant sur tous les terrains [2] au bien général, en prêchant d'exemple autant que par le verbe, le respect mutuel, l'esprit de concorde et de transaction. L'ancien régime pratiquait froidement la règle *Divide ut imperes*. Le nouveau qui poursuit des fins opposées doit s'inspirer d'un principe contraire, s'il veut éviter l'échec et la catastrophe. Négligeables sont les illusions ou le « bluff » des nationalistes turcs. Pas plus que les Grecs ne peuvent vivre et se développer sans le bon vouloir et l'appui des Turcs, la Jeune Turquie ne peut se priver du concours de 4 millions d'Hellènes, de millions de Slaves et d'Arméniens; elle ne saurait surtout se priver de l'appui diplomatique de l'Europe libérale, que lui aliénerait une politique d'intolérance.

Au contraire, une fois la marche harmonieuse de la Constitution assurée par la volonté nationale et par l'union de ses mandataires, la Turquie n'aurait plus à surpayer les concours réticents, conditionnels, précaires, que lui marchandent ses amis les meilleurs, les moins âpres et les plus désintéressés.

1. La Cour Criminelle de Constantinople a condamné à mort (25 octobre) deux meneurs qui ont excité la foule de Béchik-Tach au meurtre de la Musulmane et du Jeune Grec capables d'avoir voulu s'épouser et de s'être enfuis ensemble. Mais le Comité *Union et Progrès* n'insisterait pas, dit-on, pour l'exécution de la sentence.

2. Sur le terrain électoral, cet esprit transactionnel s'impose. Si l'on veut éviter le retour des scandales que nous avons signalés, on devra s'entendre entre Musulmans et Chrétiens, et pratiquer d'un commun accord le système de la Représentation proportionnelle, non pas après mais avant le scrutin, pour la formation d'une liste commune de candidats, composée au prorata de l'importance numérique de chaque nationalité. La chose est proposée à Constantinople sur la base des chiffres suivants : 4 Musulmans, 3 Grecs, 2 Arméniens, 1 Israélite. Il faut souhaiter le succès de ces combinaisons en dehors desquelles, on ne peut attendre que discorde et impuissance.

Elle pourrait défier, forte de ses intentions et de son armée reconstituée, ses voisins rapaces et leurs convoitises territoriales, évincer et mettre en concurrence les étrangers avides de monopoles et leur main-mise commerciale et financière, déjouer enfin les diplomaties hostiles ou insidieuses dont l'alliance n'est pas moins onéreuse que l'inimitié, et qui, selon l'heure, poursuivent le démembrement de l'Empire par des traités de San Stefano, ou sa mise en tutelle par des conventions de Unkiar Skelessi!

C'est bien ce que prévoient les puissances de proie de l'Europe, et c'est la cause de leur antipathie foncière pour la tentative libérale : elles ne s'y associent qu'en apparence, par des protestations verbales et sans sincérité. Cependant, tout en souhaitant et en préparant sous main la rupture avec la Bulgarie, elles n'ont pas osé la déchaîner ouvertement. Cette explosion suivie d'un nouvel amoindrissement de la Turquie, c'était plusieurs années de feu et de sang dans la péninsule Balkanique où aucune des nationalités chrétiennes n'accepterait d'être absorbée ou subordonnée par l'autre. Au contraire, la Turquie libre, prospère et puissante, c'est la pacification dans les Balkans. Le Turc y remplira la mission qui lui est dévolue à l'intérieur de l'Empire, la même qu'au Saint-Sépulcre, celle de bon gendarme, ou plutôt de juge de paix au Levant, où, après avoir pendant si longtemps représenté la conquête, il représentera la sécurité, la justice et la loi.

ALFRED BERL.

NOTES SUR HÉBERT

Au salon des « Artistes français », en 1905, on vit une vraie madone.

Se souvient-on aujourd'hui de ce que fut la madone pour le sculpteur et le peintre, du XIIe au XVIe siècle? Évoquez la pureté et la grâce des jeunes filles contemplées au printemps du cœur, les rêves de bonheur formés avant que le feu de la passion les enfièvre, les premiers émois du désir encore ingénu et l'indicible floraison de tendresse qui pare l'âme, à sa puberté. A cette gerbe de fleurs blanches et bleues, mêlez les roses rouges et pourprées de la souffrance, tout ce qui allégorise l'abnégation sans bornes, les angoisses renaissantes de la maternité. Ainsi vous aurez la figure idéale pour manifester le sentiment le plus noble. Ainsi l'artiste chrétien, en combinant, sous les mêmes traits, la bachelette de son premier amour et le souvenir sacré de celle qui le porta dans ses flancs et dans ses bras, sut créer cette forme incomparable : la Vierge-Mère. L'histoire de l'art, comme l'évolution de la sensibilité, s'écrirait magnifiquement par la suite des Maries. Le lecteur sait bien ce qu'il faut entendre par « une vraie madone » et il comprend pourquoi l'*Addolorata* d'Hébert mérite un hommage si profond. C'est peut-être la dernière, — le suprême répons de ces litanies que les maîtres récitèrent, de tout leur art, pendant quatre siècles.

Marie symbolise l'âme latine dans son essor mystique. Esthétiquement; elle a été la figure de concours, le thème que

chacun a repris et réalisé suivant son génie, depuis la Panagia de Cimabue jusqu'à la *Vierge à l'hostie* d'Ingres.

L'*Addolorata* réunit les deux caractères que j'ai énoncés. C'est la Béatrice, la Laure, la Polia du *Songe de Poliphile*, c'est-à-dire la pucelle aux traits de princesse et de muse, aux mains parfaites, à la pudeur de nonne, qui laisse, en passant, un reflet sur le plus haut esprit, la Dame des Néo-platoniciens. C'est aussi, par une effroyable prescience, la mère avertie du mystère de la Rédemption, c'est-à-dire du Calvaire où elle se tiendra un jour, au pied de la croix, aussi crucifiée en son cœur que son divin fils dans son corps !

Notre peintre n'a pas dit le rosaire; il ignore les sermons de saint Bernard, les *Laudes* d'Albert le Grand et le *Miroir* de saint Bonaventure : il n'a pas fait œuvre de dévotion. Il n'est pas un mystique : en grand artiste, il communie avec l'âme collective; et, à l'illumination de sa seule sensibilité, il déchiffre l'hiérogramme divin et il l'écrit à nouveau : il crée une forme.

L'expression de l'*Addolorata*, qui serre l'enfant Jésus dans ses bras, avec le désespoir d'être impuissante à le sauver de son destin d'holocauste, ne mériterait pas l'admiration, si le sentiment pathétique ne se doublait d'invention plastique. L'artiste est un novateur de formes, et non d'idées.

Botticelli nous a laissé sa version des sujets séculaires et d'obscures allégories; surtout il a donné de l'âme à un contour de hanche, à une flexion de cou, et cela suffit pour que l'univers répète le mot de Léonard : « notre Botticelli ».

La madone d'Hébert est belle, idéalement, d'une beauté qu'on n'avait pas vue jusqu'à lui, d'une beauté imprévue et qui ne rappelle aucun autre ouvrage.

L'écueil où l'élan d'originalité va se perdre d'ordinaire, la bizarrerie, ici ne paraît pas. Cette madone est la sœur puînée des vierges médiévales. Son type se filie harmonieusement à ceux que le suffrage général a consacrés, et cependant elle se détache, personnelle et spéciale, parmi les images du souvenir.

Je ne crois pas qu'Hébert ait procédé philosophiquement. L'artiste réalise, de façon divinatoire, ses conceptions; il voit le mystère comme nous voyons le phénomène, et il nous le fait voir, opération quasi divine. « La dignité du miroir qui reflète le

soleil semble infinie », dit Léonard. Certains hommes reflètent l'au-delà, et le mettent pour ainsi dire à notre portée.

Hébert attribue à la Vierge les traits les plus choisis de la race aryenne. Zurbaran, peu connu sous ce rapport, a peint la sainte de haut parage, la grandesse de la virginité : il l'exprime par des airs de tête et une allure de haute caste. La perfection des formes, chez Hébert, n'emprunte rien au rang social, elle sort d'une source plus profonde et plus pure : du génie de l'espèce, et non pas de la prétention d'une race. Sa madone appartient à la lignée des lis plutôt qu'à la descendance de David. Ce n'est pas une princesse de légende, mais une femme qui répond à ce signalement mystique qu'Orsel et Périn ont dessiné aux chapelles de Notre-Dame-de-Lorette : — vase spirituel, rose mystique, tour d'ivoire, porte du ciel, étoile du matin!

Humainement, qu'est-ce donc qu'un « vase spirituel » et une « tour d'ivoire » ? Comment ces épithètes se matérialiseront-elles, sinon par un aspect si pudique et si intémérable que la contemplation tourne aussitôt à la vénération?

L'*Addolorata* nous paraît ornée d'une double auréole : reine des vierges et « martyre des martyres », elle s'entoure de deux dignités, l'une de vertu et l'autre de douleur, et la prescience maternelle et le rayonnement virginal produisent une intensité si subtile qu'elle échappe à l'œil hébété de ceux pour qui la vie intérieure est abolie.

Rien de théâtral; une pénombre enveloppe Marie et son geste ne diffère pas de celui d'une statue. Le Moyen âge reconnaîtrait la parèdre divine; et nous y découvrons cette réalisation matérielle, ce soin technique, ces qualités d'ouvrier, sans lesquels l'œuvre d'art n'existe pas.

Le grand public connaît mal Hébert, qui a vécu, jusqu'à son dernier jour, loin des coteries, indifférent aux théories, en face de son chevalet, et qui n'a sacrifié, à rien ni à personne, sa radieuse vision. Beaucoup de gens hier, en apprenant sa mort, apprenaient aussi qu'il fut grand'croix de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, qu'il obtint le grand prix de l'Exposition, la médaille d'honneur, qu'il fut deux fois directeur de l'École de Rome; et je les étonnerai peut-être en affirmant que, techniquement, il fut le meilleur peintre de son

temps, c'est-à-dire l'homme sachant le mieux ce métier qui consiste à représenter les objets en relief sur une surface plane avec leurs colorations propres. Je salue en lui le dernier des traditionalistes, de ceux qui ne croient pas au salut en dehors des maîtres, ni aux maîtres en dehors de l'Italie.

Ce classique de l'exécution obéit toujours à la sensibilité la plus romantique ; ce manieur de pinceau fut surtout un poète, très tendre. En suivant ses efforts, on trouvera un exemple et aussi beaucoup d'enseignements profitables aux jeunes artistes.

***

Comme Léonard de Vinci, Ernest Hébert est fils d'un notaire : il était destiné à n'offrir aux rayons du soleil que des panonceaux, dans la bonne ville de Grenoble. Mais, cousin de Stendhal, comme lui, il devait se racheter du commun service social pour suivre une carrière plus rare.

A onze ans, il peignait déjà des tableautins et recevait à Grenoble les premières leçons d'un certain Rolland, élève de David. A seize ans, en 1835, il vint à Paris pour suivre les cours de droit, et il entra à l'atelier de David d'Angers[1].

Alors la vocation posa son redoutable dilemme. A la volonté paternelle le jeune homme ne pouvait opposer qu'un argument qui ne fût pas une désobéissance : le prix de Rome. Si cet excellent peintre subit aujourd'hui auprès de quelques-uns l'espèce de dépréciation attachée aux honneurs officiels, que ceux-là sachent bien qu'au début il fut contraint et forcé de les obtenir. Prix de Rome ou notaire à Grenoble, qui hésiterait, même parmi les plus intransigeants ?

Comme le sculpteur du *Philopœmen* ne jouissait pas de la tendresse gouvernementale, Hébert, sur son conseil, passa un mois auprès de Paul Delaroche, afin de se mettre mieux en cour. On voit, à l'École des Beaux-Arts, son ouvrage couronné : *La coupe de Joseph retrouvée dans le sac de Benjamin*, noble composition qui annonce un styliste.

1. David d'Angers, qui fut toujours d'une conduite un peu apostolique, donnait gratuitement des leçons de dessin : les élèves ne payaient que le local et le modèle.

Une lettre de Stendhal, de janvier 1840, à Don Filippo Caetani, statuaire, mérite d'être transcrite comme le premier document de cette vie sans autre événement que des œuvres :

Permettez, mon cher ami, que je vous présente M. Ernest Hébert, qui vient d'obtenir le grand prix, à Paris, à l'âge de dix-sept ans.

Ce jeune homme est compatriote de Barnave et a peut-être une âme.

Si vous en avez le temps, sortez avec lui et menez-le chez Tenerani... Nous avons de terribles sculpteurs à Paris et je voudrais que M. Hébert vît qu'on fait autrement ailleurs et que Paris n'a pour lui que l'esprit du Charivari *et l'art d'intriguer.*

Mille amitiés,

H. BEYLE

Le lauréat « avait une âme ». Il a raconté lui-même dans la *Gazette des Beaux-Arts* sa première année de la villa Médicis :

J'arrivai en janvier 1840 à Rome, où mes camarades de promotion m'avaient précédé : Gruyère, sculpteur; Vauthier, graveur en médailles; Gounod et Lefuel. Je fus tout de suite présenté à M. Ingres, qui me reçut avec sa bonté cordiale et me fit installer dans une chambre au haut d'un des campaniles, d'où l'on avait une vue magnifique; mais ce panorama grandiose ne me produisit alors aucun effet; je regardais sans voir. Ce ne fut que plus tard que les voiles tombèrent et que je sentis la beauté de ce que j'avais devant les yeux[1].

Cet aveu contient un enseignement. Il faut une initiation pour comprendre Rome et tous les lieux où le génie humain s'est plu à renouveler son nid, d'époque en époque. La Rome impériale du Colisée et la Rome catholique de Saint-Pierre se pénètrent si profondément dans la doctrine de la Renaissance qu'on ne peut les concevoir que sous la forme synthétique de l'humanisme, — et Dieu sait qu'œuvres et hommes de cette admirable doctrine sont encore inconnus ou méconnus!

Ingres était impopulaire : on lui reprochait de ne pas signaler Michel-Ange à ses élèves. Hébert ira de lui-même à la Sixtine et son admiration est restée telle qu'on serait gêné d'en répéter

1. *La Villa Médicis en 1840, souvenirs d'un pensionnaire*, par Ernest Hébert (*Gazette de Beaux-Arts*, 1901).

les termes, d'un exclusivisme incroyable, jusqu'en sa maturité, jusqu'en sa vieillesse.

Certes l'homme des pendentifs est un des demi-dieux de l'esthétique; mais pour imaginer l'impression du jeune artiste il convient de remarquer qu'en 1840 il n'y avait aucun Braun : on ne connaissait ces chefs-d'œuvre que d'après l'estampe. Or la gravure est un art particulier qui traduit, c'est-à-dire qui trahit toujours. L'eau-forte ne convient qu'aux ouvrages des coloristes, voire des « clairobscuristes »; et le burin, avec ses tailles d'un rythme calligraphique, voile de grilles conventionnelles la force comme la finesse de la touche.

On voit au musée de Grenoble une copie de l'*Ezéchiel* qui fut le travail de deux étés.

Quoique Hébert dût prouver bientôt qu'il pouvait rendre le drame dans son *Baiser de Judas*, quoique, plus tard, à la coupole du Panthéon, il dût se montrer décorateur, la majeure partie de son œuvre se dédie à un idéal de grâce tendre et d'expression romanesque. Moralement, c'est un élégiaque d'une profondeur émouvante, — un génie féminin, malgré la maîtrise d'exécution, — et, s'il fut attiré par le Titan, cela vérifie la loi de l'analogie des contraires. L'âme rêveuse, infiniment délicate, du futur peintre de *Rosa Nera* devait chercher son complément chez cet Alighieri du dessin qui domine la Renaissance comme le Buonarotti de la *Divine Comédie* domine le Moyen âge.

Hébert resta à Rome de vingt-deux ans à vingt-huit : il obtint de M. Schnetz — et cette bienveillance conservera le nom du successeur d'Ingres mieux que son œuvre — de prolonger son séjour à la villa Médicis deux années de plus qu'il n'était de règle.

Il n'avait passé qu'une année sous la direction d'Ingres, — et ici je le laisse parler :

Moi aussi, malgré les railleries du public éclairé de ce temps-là, malgré les post-scriptum de mon cousin Beyle (Stendhal) qui ne m'écrivait jamais sans ajouter : « Prenez garde à la couleur chocolat », moi aussi, je me sentis peu à peu enveloppé, conquis par le charme austère de cet homme si grand par le talent, si simple dans sa vie privée, qui ne lisait qu'Homère et n'aimait que les Grecs et Raphaël, dont il savait parler en homme de leur race.

Le moment vint du premier envoi :

Je pris pour modèle un débardeur du Tibre qui avait posé pour M. Ingres: il se nommait Mastrillo et ressemblait plus à un gorille qu'à un homme. J'en fis quelques croquis, dans l'esprit de ce qui se faisait autour de moi; et enfin je traçai sur le mur de mon atelier, d'après ces dessins, une figure grande comme nature, représentant un berger antique, avec une peau de bête sur les épaules, et l'air farouche à la mode.

Ce projet, exécuté au fusain, rehaussé de quelques touches de crayon blanc, avec ses bonnes ombres lourdes et ses contours anguleux, sembla plaire aux camarades, comme une profession de foi des plus significatives. Je fus donc encouragé à la montrer à M. le Directeur, dont je devais avoir, selon le règlement, l'approbation avant de l'exécuter sur la toile. Seulement, on me recommanda de ne pas montrer à M. Ingres quelques études d'après les paysans de la Campagne de Rome, que j'avais vus dans leurs accoutrements pittoresques sur l'escalier de la Trinité des Monts... A l'heure indiquée, M. Ingres parut à ma porte en tenue de visite officielle : redingote noire, pantalon gris, souliers vernis, chapeau haut de forme, canne à pomme d'or. Je le conduisis à mon unique fauteuil, en face du dessin sur le mur, et je restai debout, le cœur serré, attendant son arrêt devant la première œuvre qu'il voyait de moi. Après quelques minutes de sérieuse attention, il me regarda avec bienveillance, me fit quelques observations sur des contours anguleux et trop secs, m'encouragea à exécuter mon projet et me souhaita une belle réussite.

J'étais au comble du bonheur en le reconduisant à ma porte, quand, au lieu de sortir par où il était entré, il prit la porte de ma chambre, et, en l'ouvrant, il trouva, accrochée derrière, une étude d'un petit *pifferaro*, en chapeau pointu portant ombre sur ses yeux noirs, la bouche rouge, les joues pâles, et grelottant de fièvre dans son manteau couleur d'amadou.

Ce moment fut tragique : M. Ingres regardait sans rien dire, les sourcils froncés. Tout d'un coup, il se retourna :

— Qui a fait ça?

— C'est moi, monsieur le Directeur.

— Eh bien, ça, c'est très bien, — dit-il d'une voix forte; et, se retournant vers le dessin sur le mur : — Et ça, c'est mauvais.

Là-dessus, il partit en me serrant la main avec des yeux étincelants et scandant de sa canne chacun de ses pas sur le plancher sonore de la loggia.

Cette scène présente sous un jour singulièrement libéral l'artiste qui donnait à ce moment les derniers coups de

pinceau à la *Stratonice*. Comment ne laissa-t-on pas Ingres à Rome, comment lui donna-t-on pour successeur M. Schnetz, que Théophile Gautier appelle bénignement « un Léopold Robert historique »? Le jeu des intrigues en décida.

Je citerai encore quelques lignes d'Hébert, sur le départ de M. Ingres :

Nous le reconduisîmes jusqu'à Ponte-Molle. Le pauvre grand homme pleurait en nous disant adieu : il jeta les yeux, une dernière fois, vers le dôme de Saint-Pierre, et remonta dans son *vetturino*.

Nous autres, nous reprîmes en silence le chemin de l'Académie. En rentrant, après une heure de marche, dans notre villa Médicis, admirable ce soir-là, un sentiment bizarre s'était emparé de nous : nous respirions plus à l'aise, nous sentions un air de liberté flotter autour de nous; il nous semblait qu'un fardeau invisible ne pesait plus sur nos pensées ni sur nos actes. Nous pouvions nous jeter dans l'infini de l'avenir, à la poursuite de mirages étincelants de fraîcheur et de beauté; nous étions libres! affranchis de toute autorité!... Nous avions perdu notre guide.

***

Voici le portrait du jeune peintre tracé en quelques lignes par l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, en 1849 :

Hébert, avec son teint olivâtre, ses grands yeux nostalgiques, ses longs cheveux noirs, sa barbe épaisse et brune, son air profondément italien, semble l'idéal et le modèle de ses propres tableaux.

L'artiste fait, comme Dieu, toute chose à son image. Le petit *pifferaro* loué par Ingres fut l'émissaire de la race italienne appelant un homme digne de la peindre, avant sa disparition dans la banale unité et les modernisations fatales. J'expliquerai plus loin ce qu'Hébert cherchait et ce qu'il a trouvé en suivant le petit *pifferaro*.

On pourrait découvrir dans les feuilletons de la *Presse*, sous la signature de Théophile Gautier, la description de tout ce qu'Hébert envoya de Rome. Pour sa troisième année (1843), ce fut les *Odalisques sur la terrasse* :

L'accord de la mer bleue, de la terrasse blanche et de la chair rose de ces beaux corps nonchalamment étendus nous fit pressentir

dans le jeune peintre le coloriste délicat qu'il s'est montré depuis. Cette peinture s'écartait déjà du poncif académique et indiquait une originalité ne demandant pour s'affirmer que la liberté de l'étude et du sujet[1].

Un échange de lettres entre David d'Angers et Hébert caractérise non seulement la noblesse d'âme de ces deux maîtres mais encore la dignité des mœurs artistiques à cette époque[2].

Mon cher Hébert,

Votre bon père m'a fait lire plusieurs articles des journaux de Paris qu'il doit vous envoyer; ils sembleraient vous encourager dans la nouvelle voie que vous semblez adopter, et c'est cette tendance qui, en m'affligeant, m'a fait exprimer mes inquiétudes à votre père qui m'a engagé à vous écrire à cet égard : je le fais avec d'autant plus d'empressement que l'amitié que je vous porte et les hautes espérances que j'ai toujours conçues sur la noblesse de votre caractère m'imposent le devoir de vous faire part de quelques-unes de mes idées en ce qui vous concerne.

Il me semble qu'il y a en vous un trop bel avenir pour suivre le torrent des exploiteurs qui tâtent le pouls *à leur époque pour flatter ses goûts dépravés; la tendance de votre génie, si je ne me trompe, est portée vers l'art sérieux et non vers celui qui n'est fait que pour le sérail; vous n'êtes pas né pour continuer les licencieuses productions des Boucher, dignes peintres de l'époque la plus honteuse de notre chère Patrie : ne pensez-vous pas, au contraire, que l'art doit être chaste, comme une jeune fille qui en s'unissant à la vertu donne à la Patrie des êtres qui la défendent et l'illustrent, tandis que, se laissant séduire par de sensuels corrupteurs, elle doit terminer son triste passage sur cette terre dans l'obscurité des lieux de débauches, et ensuite sur la table de l'amphithéâtre d'un hôpital?*

Vous avez essayé des sujets patriotiques, c'était effectivement une rude tâche à accomplir : il est difficile d'exprimer des pensées humanitaires à un peuple hébété par l'égoïsme; mais, mon ami, le domaine de l'art est immense, la philosophie et les drames du cœur humain vous fourniraient encore des pages qui, en ne touchant pas à la politique, pourraient être utiles en léguant à l'avenir de grandes leçons.

Et, croyez-le bien aussi, il vaut mieux avoir l'assentiment de quelques hommes honorables que les louanges d'une nation corrompue.

1. *Salon* de 1843.

2. Ces deux lettres sont inédites.

Je ne puis comprendre l'art pour l'art : selon moi, il devrait être un moyen puissant pour moraliser les masses; dans ce sens seulement, il est vénérable; dans le cas contraire, il mérite la malédiction, car il devient renégat à sa divine mission.

Ces lignes sont un acquit de conscience que je devais à mon amitié pour vous; si vous trouvez que mes idées sont justes, je m'en réjouirai, car elles feront une impression favorable, et les conseils du Républicain serviront à celui pour lequel il a toujours eu une vive affection et pour lequel aussi il avait rêvé un noble avenir.

Votre bien dévoué,

DAVID D'ANGERS

Paris, 10 octobre 1843.

Voici la réponse :

Mon cher et honoré maître,

Je réponds, de suite, pendant que je suis encore sous la profonde impression qu'ont produite en moi ces lignes noblement et largement tracées par l'homme qui a toujours joint la vérité dans les actes à celle de la parole.

Je me hâte de vous répondre, mon cher maître, parce que je voudrais vous dire combien les éloges ou le blâme des journaux me sont indifférents, et combien j'ai peu pensé au public quand j'ai composé et peint ce tableau que vous regardez comme mon premier pas dans une ornière que vous craignez de me voir suivre. Je voudrais vous persuader, mon noble maître, que je n'ai jamais perdu de vue la sainte cause de la liberté qui seule saura faire frémir ma pensée.

J'avais entrepris de traiter quelque idée patriotique, j'ai vu que je n'étais pas encore de force à remuer dignement ces grandes pensées et que j'en effeuillais les fleurs par mon inhabilité.

Je me suis retiré pour un temps de ce terrain, mais en me promettant d'y remonter quand je m'en croirais digne.

J'ai passé cet été à étudier le vieux Michel-Ange, dans cette seule pensée de me donner la force et la noblesse sans lesquelles on ne doit pas s'adresser aux hommes.

Mon tableau des Rêveries *est un élan de jeunesse vers un bonheur immatériel et fugitif qu'on ne rêve qu'à vingt ans. J'ai cherché à rendre quelque chose que j'ai senti en moi sans aucune préoccupation de succès, et l'effet que j'ai cherché en serait presque la preuve. J'ai eu tort de chercher à rendre une disposition d'esprit que j'aurais dû chasser au lieu de m'y abandonner et de la caresser. Que voulez-vous, mon cher maître! j'ai le malheur d'aimer les*

femmes, et l'Italie et ses solitudes rajeunissent le cœur et lui rendent la fraîcheur de ses premières impressions.

Voilà mon tableau[1].

Aujourd'hui je ne puis vous donner des preuves de ce que je viens de vous dire, mon cher maître; cependant je pourrais vous citer une lettre que j'ai écrite à mon père, après mon envoi de l'année dernière, dans laquelle je lui disais que je quittais la lutte pour un instant puisque je ne pouvais m'y soutenir, mais que j'y rentrerais bientôt avec de nouvelles forces.

Mon dernier envoi sera la meilleure justification que je pourrai vous donner, mon cher maître. Je vais y travailler avec courage et conviction. Si j'arrive au but, je serai largement récompensé de mes peines; si je succombe, tant mieux encore : ce sera toujours un effort pour une noble cause.

E. HÉBERT

Rome, 18 octobre 1843.

Ce n'est pas vainement qu'on rencontre un M. Ingres, et le copiste de l'*Ezéchiel* consacra quatre mois à préparer un envoi qui le classât du coup parmi les stylistes. Le sujet, inspiré du refrain de Béranger :

Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnez-vous la main!

s'intitulait : *le Christ pacifiant le monde*. C'était la « justification » annoncée par Hébert à David d'Angers.

Dans cette vaste allégorie, la France soutenait l'Italie, couronnée de ses lauriers immortels, et accueillait l'infortunée Pologne. Sur le drapeau tricolore, l'Allemagne et la Russie juraient la paix; la Grèce, la Turquie et l'Équateur saluaient ce drapeau devenu le symbole de la fraternité universelle. Au-dessus de cette scène grandiose, une nuée portait le corps sacré de Celui qui s'offrit en holocauste pour le salut de l'humanité et qui mourut si douloureusement afin de féconder par son exemple le germe de la charité au cœur de l'homme. Au sommet, la croixse détachait au milieu de l'arc-en-ciel, enfin victorieuse de la guerre et du mal.

La noble poésie de cette conception, son caractère patriotique, puisqu'on y trouvait représentés les *gesta Dei per Francos*,

1. On ne sait ce qu'est devenu cet ouvrage, — qu'il ne faut pas confondre avec les *Odalisques*, ni avec une *Rêverie orientale* exposée au Salon de 1847, dernier tableau exécuté en Italie avant le retour d'Hébert en France.

ne faisaient point tort aux éléments purement picturaux. Les figures des divers peuples fournissaient de précieux prétextes à la variété des types et des costumes.

Hébert pensait se classer d'un coup par un dernier envoi de cette importance ; mais un déplorable accident, survenu à Florence, en 1844, l'empêcha de l'exécuter : il se cassa la jambe.

Le tableau qui fit sa réputation et qui restera comme l'allégorie de son œuvre est cette fameuse *Mal'aria* exposée au Salon de 1850 et qu'il avait terminée à Paris.

Personne n'a su copier les tableaux avec des mots comme Théophile Gautier. Il serait outrecuidant de décrire après lui : je lui emprunterai donc ses copies, véritables images où le littérateur vaut un illustrateur.

Une barque glissant sur les eaux dormantes des marais Pontins, entre des rives plates, sous un ciel embrumé de vapeurs pestilentielles, et portant une pauvre famille plus ou moins atteinte par l'influence délétère, — les roseaux ploient au passage de la nacelle, et les feuilles visqueuses des nénufars se déplacent sous l'eau brune saturée de détritus végétaux ; la *mal'aria* a mis son auréole bleuâtre autour des grands yeux fixes de la jeune femme serrant contre son cœur un enfant chétif, comme une madone de la fièvre, et des teintes livides plombent la figure des deux autres personnages : une jeune fille à torsades de cheveux blonds, appuyée au plat-bord de la barque, un garçon debout et manœuvrant le croc, ont seuls quelque apparence de santé, et leur teint moins hâve garde la coloration de la vie. Ce tableau eut un grand succès. Après Schnetz, après Léopold Robert, il présentait l'Italien sous un aspect original et vrai ; au pittoresque se joignait le sentiment. Ce n'étaient plus ces types bronzés, découpés nettement dans une lumière crue, mais une grâce malade, un charme languissant, une mélancolie énervée, une poésie triste, qui nous va au cœur.

Il y a dans ce tableau bien autre chose, que Théophile Gautier n'a pas vu : je vais tâcher d'expliquer ce qu'Hébert avait trouvé en prenant pour guide le petit *pifferaro*.

Le problème que tout artiste se pose, quand il a étudié la Sixtine, est essentiellement plastique. Il n'existe qu'une forme, l'humaine ; on est grand ou petit, immortel ou inexistant, selon que l'on trouve ou non une version nouvelle du corps humain. Ni l'originalité du sujet, ni la puissance pathétique, ni même la perfection du métier ne suppléent à la vision per-

sonnelle des formes. Un artiste ne s'élève que si, comme les Elohim de la Genèse ou le Prométhée des bas-reliefs, il modèle une figure d'homme, il crée une forme. Voilà ce que la chapelle Sixtine enseigne et Hébert l'entendit.

Il avait vu, sur les marches de la Trinité-des-Monts, la guenille pittoresque des *contadini*, comme Schnetz, comme Léopold Robert; mais l'un était peintre de genre et réaliste, l'autre à moitié littérateur et d'un idéalisme faux de vignettiste. Hébert, à travers le pittoresque, le misérable prétexte à couleur, découvrit, du même coup, des corps et des âmes : — des corps magnifiques, d'une beauté typique, et des âmes désolées, sur lesquelles la misère jetait une ombre aussi noire que celle projetée par l'antique Anankê sur l'âme des héros. — Seulement, il subit le mécompte qui menace les artistes dont l'œuvre est complexe : il témoignait trop d'émotion pour qu'on perçût la valeur esthétique des lignes, et le dessinateur fut oublié, noyé dans le succès sentimental. Or, ce qu'il y a de génial chez lui apparaît surtout dans la combinaison de la recherche typique et du caractère individuel. Ses femmes appartiennent aux beaux spécimens de l'espèce; leurs formes sont celles de la sélection pure, tandis que le caractère des visages atteint à une telle personnalité qu'on voudrait savoir leur histoire, — et on leur en attribue quelqu'une, que l'on invente selon son goût particulier. — Ce qui empêche d'admirer la transcendantale signification des têtes dans cet art, c'est le costume, la loque de couleur, la bigarrure. Si Hébert avait dévoilé ou drapé ses *Filles d'Alvito*, il eût passé pour un styliste. Tout ce qui date, tout ce qui localise, diminue la signification d'une figure. Michel-Ange et Raphaël et Léonard l'ont bien prouvé : au plafond de la Sixtine, dans l'*École d'Athènes* et à Sainte-Marie-des-Grâces, il n'y a pas trace du costume, du temps et du lieu; cela est conçu et peint dans l'universel et dans le permanent.

Hébert, par un singulier effet de sincérité, a reproduit ce qu'il avait observé, sans débarrasser ses figures de leur guenille italienne, et les nigauds ont classé ce maître parmi les notateurs du pittoresque.

Pour se rendre compte de mon observation, il faut voir les études au crayon noir qui précédèrent la peinture : je n'hésite pas à les préférer au panneau, si merveilleux soit-il. Ce sont

d'inestimables papiers, où l'on retrouve l'influence de Michel-Ange; chaque tête fait crier : « Antigone! Clytemnestre! Alceste! Eurydice! Pandore! Iphigénie! Andromaque!... » car elles réalisent notre imagination des héroïnes du théâtre grec. Le costume, l'action et le paysage les rabaissent au rang de faneuses, de lavandières, de paysannes, pour celui qui ne sait pas dégager de son ambiance la forme d'un personnage.

Quand j'avouais au maître mon étonnement qu'il n'eût pas, avec de tels modèles, illustré la pensée d'Eschyle et de Sophocle, et comme je montrais le peu qu'il lui restait à faire pour s'élever du pittoresque dans la zone éthérée du Beau, il me répondit :

— Je n'ai pas osé!

Ce simple mot, inspiré par une modestie qui se trompait, suffirait à révéler une conscience rare; il honore singulièrement celui qui l'a prononcé. Quoi! lui, un *senza errore*, n'a pas osé transposer la réalité! A ce scrupule magnifique, j'ai admiré l'honnête homme de peintre si pieux envers son art, si dévot aux chefs-d'œuvre, et je me suis enfin expliqué pourquoi il n'avait été qu'imparfaitement compris. Où sont les réalistes d'une pareille probité? Je la désapprouve, mais je la salue comme un splendide exemple, à une époque où la témérité se développe en raison même de l'ignorance. Un maître seul peut dire : « Je n'ai pas osé! » parce qu'il mesure exactement la distance de la conception à l'accomplissement, parce qu'il égrène attentivement le chapelet des difficultés.

***

Revenons au mois d'octobre 1847, où notre artiste quitta Rome. En arrivant à Marseille, même accident que naguère à Florence : il glissa malencontreusement et se recassa la jambe. Il ne connaissait dans cette ville que Maria Pucci, qui lui amena le docteur Roberty. Il fit le portrait de l'une et de l'autre pendant sa convalescence, — celui de Maria Pucci est un chef-d'œuvre, — et, une fois guéri, reprit la route de Grenoble. Quelques mois plus tard, il revint à Paris, qui était en pleine révolution, et se mit tranquillement à finir la *Mal'aria* et à esquisser le *Baiser de Judas*.

Après un séjour à Grenoble, où il fit son propre portrait pour le laisser à sa mère, il retourna à Marseille. C'est là qu'il apprit le succès de la *Mal'aria*, et d'une façon vraiment curieuse.

Offenbach, dînant chez le docteur Roberty, traitait Hébert, sans le connaître, comme un jeune peintre de peu d'importance. Le ton changea quand il sut que son voisin de table était l'auteur de ce tableau déjà acclamé :

— Quoi! vous avez fait la *Mal'aria*, et vous vivez à Marseille! — s'écria-t-il.

On ignore assez communément que cette toile, si intense de réalité, fut achevée à Paris, rue de Navarin. Longtemps manqua le jeune homme à la gaffe : — cette gaffe, on s'en souvient, forme le mât du bateau et sa verticale équilibre une composition qui, sans elle, serait trop horizontale. — Un jour, des *pifferari* passèrent rue de Navarin et l'un d'eux posa cette figure si heureuse d'attitude.

En même temps, que la *Mal'aria*, Hébert avait envoyé au Salon un autre chef-d'œuvre qui ne fut pas remarqué, le portrait de sa mère. Pour l'exécution, cette tête soutiendrait tous les voisinages : il n'y a pas un portrait d'Ingres d'un dessin plus sûr.

Je ne connais point les toiles qu'il laissa dans les familles Roberty, Roulet et Pastré. Il avait rencontré à Marseille le peintre Ricard, ce délicieux artiste qu'à Rome on tenait pour toqué parce qu'il cherchait les secrets de métier des vieux maîtres. C'était un être exquis, une âme généreuse : il révéla à Hébert ce qu'il avait découvert par une étude approfondie de la Renaissance, — l'art de préparer les dessous.

En 1852, Hébert revint à Paris. Il peignit le portrait du prince Napoléon et se remit au *Baiser de Judas*. Chez madame de Calonne, dont le portrait est au Luxembourg et où il retrouvait Ricard, il connut le grand paysagiste Jules Dupré, qui détestait l'Académie et ses élèves, mais qui s'était plu à la *Mal'aria*. Il enseigna à son jeune émule la théorie de conservation des valeurs, — dont je traiterai plus loin.

A ce moment, Hébert voyait tout lui sourire. Rachel lui demandait son portrait, le succès l'entourait de ses guirlandes; il voulut cependant regagner la terre où il avait entrevu une

beauté encore inexprimée. En septembre 1853, il était à Marseille, et de nouveau y faisait quelques portraits, avant de s'embarquer pour Civita-Vecchia. Schnetz, homme aimable, lui accorda un atelier à l'Académie et l'autorisa à reprendre sa place à table et sa vie de pensionnaire pendant deux ans : là il trouva Baudry et Garnier. Mais, dès la fin d'octobre, il quitte Rome avec deux amis et prend un voiturin, il va en Sicile. La première étape est San Germano. On couche à la *locanda del Sol*, et l'artiste, au matin, en ouvrant sa fenêtre, voit, aux rayons de l'aurore, un groupe de faneuses. Il déclare à ses deux compagnons qu'il restera là jusqu'à l'achèvement du tableau qui s'est offert à ses yeux tout composé : *les Fienarole*.

Ce village de San Germano devait lui fournir un sujet romanesque. En flânant, il arriva, un jour, devant la prison. Immobile comme une petite Labdacide, une enfant de huit ans s'appuyait contre une grille derrière laquelle remuait une femme âgée. Cette gamine collée au mur d'une geôle intrigua Hébert : il interrogea le geôlier et voici ce qu'il apprit.

La petite Crescenza se tenait près du cachot de sa mère. La pauvre femme avait été condamnée à deux ans, *per una parola !* Elle avait traité de « vendus » les juges qui lui reprochaient d'avoir insulté le séducteur de sa fille aînée. La tyrannie la plus noire régnait alors et un *signore* — « un monsieur » — ne pouvait pas être inquiété pour avoir mis à mal une pauvre fille. La mère sous les verrous, qu'allait devenir Crescenza ? Le geôlier eut pitié de l'enfant : il lui donna un peu de la ration de la prisonnière, et, la nuit, il la faisait dormir dans le cachot.

Hébert et ses deux amis portaient la barbe, en ce pays où le gouvernement chargeait les gendarmes de mener les gens chez le barbier. La qualité de Français empêcha les trois personnages de subir cette rigueur; mais seul le fils d'un menuisier osait parler à Hébert, peintre à la barbe démagogique.

C'est encore Théophile Gautier qui nous donnera la copie du tableau :

Derrière les barreaux d'une fenêtre basse apparaît, dans l'ombre, comme le mufle d'une lionne ennuyée, une tête de vieille femme au type sibyllin; — sur l'appui de la fenêtre est assise une fille d'une douzaine d'années, à demi-vêtue de haillons pittoresques, qui semble rendre visite à la vieille et lui tenir compagnie; la tête de l'enfant a

cette expression sérieuse et profonde dont M. Hébert possède le secret, un malheur précoce attriste sa charmante physionomie, où la misère a déjà mis ses fatigues; — ses jolis pieds poudreux pendent languissamment, et son petit corps maigre s'affaisse sous ses pauvres guenilles; débarbouillez-la, habillez-la, mettez-la sur le devant d'une calèche à côté d'un *king-charles*, une duchesse en serait fière[1].

Hébert a découvert chez les paysannes les formes aristocratiques que les salons de Rome ne lui auraient pas fournies. La description de Gautier ne s'avive-t-elle pas encore aux yeux de qui connaît l'histoire vraie? Il convient d'ajouter pour les âmes sensibles, s'il en est encore, que notre voyageur demanda et obtint diplomatiquement la grâce de la mère, qu'il fit élever Crescenza, qu'elle devint institutrice, et enfin qu'il la dota et la maria, lui donnant le bonheur après l'immortalité.

Il n'a pas regardé les paysannes italiennes en peintre calquant un modèle; il a vécu avec ces rustiques, il a appris leur histoire, il s'est fait une âme contadine pour ainsi dire : jamais artiste ne poussa si loin l'intimité avec le milieu qu'il reproduit et il eût pu écrire le roman de toutes ces filles aux âmes assombries par une vie de misère. La morbidesse, la *vaghezza*, la *smorfia* qui émerveillaient Théophile Gautier servent de masques aux âmes farouches peintes par M. d'Annunzio dans la *Fille de Jorio*.

Après la *Mal'aria*, les *Filles d'Alvito* obtinrent un beau succès, dans le même ordre de poésie plastique :

Dans une gorge aride de montagne tourne un sentier rocailleux et pulvérulent que suivent deux jeunes filles qui viennent, comme Nausicaa, de laver le linge de la famille à la fontaine. D'épaisses chemises de toile grenue, de lourds jupons de laine revêtent leurs formes juvéniles; leurs pieds de statue, au pouce séparé comme le pouce d'un oiseau, sont chaussés de grossières sandales maintenues par des cordelettes et rappelant les *alpargatas* espagnoles.

L'une porte une cruche sur la tête comme une canéphore des fêtes d'Eleusis; l'autre, un paquet de linge, dans une attitude aussi noble que celle d'aucune figure de bas-relief, et tient un morceau de savon dans sa main renversée par un mouvement d'une grâce antique, comme si elle se souvenait que le royaume de Naples a été

1. *Les Beaux-Arts en Europe*, par Théophile Gautier.

la Grande-Grèce. Ce ne sont pas encore des femmes, mais ce ne sont plus des enfants. L'adolescence mûrit vite ces ardents étés auxquels suffisent quelques jours pour transformer la fleur en fruit. La gravité passionnée et triste des pays chauds imprime déjà son cachet à ces jeunes visages, et l'accablement de midi leur donne une expression indéfinissable de souffrance, malgré le hâle robuste qui dore leur pâleur : rien ne ressemble moins à la grâce du Nord, éveillée et rieuse, que cette grâce languissante et morne, et cependant que de flamme sous cette *faccia smorta !*

Les yeux s'ouvrent comme de mystérieuses fleurs noires à l'ombre de sourcils fortement dessinés et semblent absorber la lumière; les narines aspirent avec effort l'air brûlant, et les lèvres arquées à leur coin, par une adorable *smorfia*, font une moue dédaigneuse à rendre fou d'amour. M. Hébert excelle à rendre ces physionomies italiennes brunes et sérieuses, où la vie paraît dormir à force d'intensité et se trahit seulement dans un regard fixe : il sait exprimer mieux que personne cette mélancolie de la chaleur, ce spleen de soleil, cette tristesse de sphinx, qui donnent tant de caractère à ces belles têtes méridionales[1].

Chez le poète d'*Emaux et Camées*, la sensation païenne obscurcit la perception psychologique. Cette gravité passionnée et triste des paysannes de l'Apennin reflète une vie de malheur, la perspective d'une détestable union, brutale, jalouse, accablante. Quand j'ai demandé à Hébert la raison de cette expression si poignante dans ses têtes de jeunes filles : « La misère! » m'a-t-il répondu. Si j'ai fait la question, c'est que la physionomie ne ressemble point à ce qu'on nous avait déjà offert comme notation de la détresse. Ce caractère d'un pathétique lyrique attire des épithètes plus hautes; ces filles qui ont faim, autour desquelles on a faim, ces pauvresses ont le regard d'Ève après la faute, de Pandore après l'ouverture de la boîte.

Ah! je conçois que l'artiste soit allé dans leur montagne, ait vécu de privations, afin de peindre ces Cassandres qui ne sont rustiques que par le vêtement et statues pour tout le reste. Mais certaines œuvres ont besoin de commentaire : le public ne pouvait deviner ce qui échappait à Théophile Gautier; et celui-ci attribuait au climat et à la race des accents qui ne vibrent que sous l'étreinte de la douleur.

Si l'on avait incité les admirateurs d'Hébert à définir son

1. *Les Beaux-Arts en Europe*, par Théophile Gautier.

génie, ils auraient certainement dit qu'il excellait à peindre les paysannes italiennes et à leur donner de la grâce rêveuse. Cela est vraiment le moindre aspect de la question, celui qui n'intéresse que le badaud de l'esthétisme. A ce compte, le maître de *Samson* et de la *Bataille des Cimbres*, Decamps, serait surtout un peintre de Turcomans. En art surtout, le costume ne classe pas l'œuvre ni le sujet ne détermine la hiérarchie.

De tous les artistes qui font depuis si longtemps le pèlerinage de Rome, il en est deux ou trois à peine dont les œuvres laissent soupçonner le voyage. Les tableaux les ont empêchés de voir les hommes, et la nature qu'ils ont eue pendant plusieurs années sous les yeux est absente de leurs toiles. Schnetz, Léopold Robert et Hébert seuls ont profité de leur séjour. Ils ont pensé que ces types qui avaient posé pour les maîtres étaient encore bons à peindre et qu'on pouvait à Rome faire autre chose que des copies. Chacun de ces peintres exprima l'Italie à sa manière : Schnetz, robuste, hâlée, un peu lourde; Léopold Robert, avec ses types caractéristiques et ses costumes de fête; Hébert, passionnée, fiévreuse et mélancolique[1].

Cet éloge, car cela veut être un éloge, rabaisse le peintre de Crescenza et de Rosa Nera au niveau de ce qu'on nomme « le genre ». Poussin prend-il son mérite du site italien qui lui sert de thème, ou bien de sa façon incomparable de composer ce site et de le rendre plus synthétique et grandiose qu'il n'a jamais été? Hébert a vu des types italiens, mais ce qu'il a fait d'après eux ne pourrait pas s'intercaler dans un manuel d'ethnographie : ce ne sont pas des documents, puisque seul il a vu ainsi, idéalement. Ses modèles, sauf par le costume, ne ressemblent à aucune version de la femme italienne.

La Joconde était l'épouse d'un Florentin quelconque, l'intérêt qu'elle inspirera toujours n'emprunte rien au lieu où elle vécut; elle est « léonardesque », et non florentine; Rosa Nera et les Cervaroles sont « hébertines » et non pas contadines.

L' « hébertine » se définirait une femme chez qui la misère n'a pas abattu la fierté, dont la résignation farouche oppose un entêtement de bête à la fatalité et qui garde la beauté de sa race maternelle malgré la souffrance.

1. *Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1855*, par Théophile Gautier.

Comment l'artiste a-t-il opéré cette transposition de la misère en détresse morale? comment a-t-il fait des héroïnes avec des pauvresses? des Elsa, des Senta, des Elisabeth, avec de pitoyables paysannes? Comment enfin a-t-il découvert ces princesses, ces prêtresses, ces muses, ces fées, ces visages d'allégorie et de tragédie sous la cruche, le paquet de linge ou la botte de foin d'une villageoise? C'est le secret de sa sensibilité, qui fut exquise; répugnant aux vulgarités, il alla parmi les simples de la campagne chercher des formes pures et encore inaperçues. Lui-même a confessé ses secrètes pensées sur l'art, en une page caractéristique adressée à Jules Dupré, qu'il faudra toujours citer pour bien faire connaître le maître et qui doit être d'octobre 1853 :

San Germano.

Vieux maître,

Je suis heureux de tenir une plume à votre intention. Depuis que nous sommes en route tous les jours, on fait le projet de vous écrire et ça ne se réalise pas. Imer vous a conté ce que nous avons fait et ce que nous faisons, hors de France. Je n'ai donc rien d'intéressant à vous dire. Cependant je veux vous parler de ce qui m'a amené à venir faire un tableau dans une mauvaise auberge de l'Apennin.

D'abord, il y a longtemps que je suis las de cette peinture de convention que l'on fait dans les ateliers et qu'on décore du titre de peinture d'histoire. Les Maîtres ont tiré l'échelle après eux : dans le genre sacré, il me semble qu'il faut une bonne dose de prétentions pour faire après eux la Vierge de Foligno, la Genèse *ou* le Jugement Dernier.

Quant à l'histoire proprement dite, je n'y crois pas. Un tableau de cette espèce me fait l'effet d'un monsieur qui voudrait me décrire les mœurs des habitants de la lune.

Pour l'histoire contemporaine, elle se réduit à la peinture officielle. Donc arrière le faux art qui ne part pas du cœur et cherchons en nous-même pour trouver la route! Je vous ai souvent envié, ô grand paysagiste, qui vous inspirez directement de la nature et vous trempez à la vraie source de vérité quand vous vous sentez affaibli.

J'ai senti que je me dégoûtais de mon art, n'ayant pour me monter que la vue de sales modèles, dormeuses ou bavardes. J'ai donc résolu d'en finir avec cette routine et de ne plus peindre que la chose ou le fait qui m'aura ému. *Je crois que c'est le meilleur*

moyen de rester vraiment artiste et de marcher dans la voie de l'originalité.

Et quel plaisir de rendre par la peinture l'émotion qu'on a ressentie! Ce n'est plus pour le public qu'on peint, c'est pour soi. C'est pour remettre en vibration les cordes de l'âme qui auront résonné.

Vieux Maître, je viens de tenter la première épreuve de cette idée. Je ne suis pas encore au bout; je ne puis arriver à approcher de la tête de la jeune fille, qui est tout le tableau. Mais nous y atteindrons, je l'espère, et alors, quand vous verrez ça, au milieu des autres peintures, je crois que vous sentirez que le peintre a vu la scène qu'il a essayé de représenter.

Malheureusement, cette vie de bohémiens à la recherche du simple et du fort emporte avec elle bien des sacrifices. Il faut renoncer à tant de choses charmantes!... Adieu!... Revenez quelquefois à nous, qui vous avons élevé un autel où brille sans cesse la flamme de l'affection et du respect. Je vous embrasse de tout cœur et j'irai vous chercher à Compiègne, si Dio vuole, *et vous admirer dans vos œuvres.*

Votre ami,

E. HÉBERT

Cette lettre, citée par M. Jules Claretie dans son article *Paris et Rome* (*Figaro*, mars 1903), nous révèle chez un classique — et, pourrait-on dire, un « officiel » — un merveilleux sentiment de ce que fut l'art et de ce qu'il doit être. Vraisemblablement, l'Institut de 1853 eût mal pris ce dédain de la peinture d'histoire. Une des originalités d'Hébert, et qui éclate dans cette page, c'est à la fois son indépendance de recherche et sa religion des maîtres, la sincérité de son impression et son application de métier. Il ne veut peindre que « la chose ou le fait qui l'aura ému » : parole de poète ; — à l'ordinaire, l'homme du pinceau n'a que des vibrations optiques ou l'âme n'a point de part.

Charles Blanc a résumé le sentiment général sur notre peintre :

C'est parce qu'il a compromis son cœur que M. Hébert nous attire à sa peinture et nous captive. C'est par là qu'il nous rend aimable sa *Pastorella*, qui cache sa mélancolie maladive dans l'ombre d'un bocage plein d'idéal, et qui paraît si frêle sous le tartan rayé dont elle enveloppe sa douleur. Quand la fièvre s'attaque à ces fortes races de la Campagne romaine, elle leur enlève la rudesse native, elle les assimile aux natures les plus délicates, par la tristesse

et le pressentiment de la mort que trahit leur incurable pâleur. Il faut être artiste dans l'âme pour avoir peint la belle nymphe des bois, qui n'a pour tout vêtement que le mystère dont elle s'entoure et qui a bruni, chose étrange, en pleine forêt, comme la nymphe des prés brunit au soleil.

Son beau corps n'a rien perdu de la plénitude de ses formes à demi divines; il n'a été altéré, celui-là, par aucune maladie, par aucun déchirement du cœur, et cependant il semble que l'âme de cette Dryade, isolée dans les bois sourds, ait été attendrie par je ne sais quels rêves agrestes, qu'elle ait ressenti un frisson d'amour[1].

L'auteur de l'*Histoire des Peintres*, sensible à la poésie de la nymphe, ne voit pas plus que Théophile Gautier que le choix des formes, leur nouveauté, équivaut à un thème; qu'une nudité est susceptible d'un contrepoint neuf et imprévu. Cependant ce choix et cette nouveauté constituent seuls le véritable génie dans l'art du dessin, qui n'a qu'un objet : la beauté humaine.

Les admirateurs des *Rosa Nera*, des *Pasqua Maria*, se figurent que ces types sont venus d'eux-mêmes poser, à heures fixes, dans un bon atelier de Rome. Non, certes : il a fallu à Hébert des qualités d'explorateur et d'aventurier; il surmonta des difficultés incroyables pour contempler ces beautés farouches.

J'en donnerai une idée en racontant l'expédition de la Cervara.

A Subiaco, la voiture s'arrêtait; il fallait faire l'ascension à dos d'âne. Arrivé au but, le peintre ne fut guère avancé : pendant six mois, il se réduisit à des paysages ou à des vues de village : les Cervaroles ne voulaient pas poser. Elles ne croyaient pas, comme l'Oriental, que le portrait devient un incube dévorateur et qu'il entraîne la mort du modèle, mais elles étaient persuadées, les naïves montagnardes, que les peintres exposaient leurs tableaux, à Rome, sur la place d'Espagne, et elles redoutaient qu'un de leurs compatriotes ne les reconnût en passant!

Maintes fois, en rentrant, le soir, après avoir brossé quelque étude aux environs, Hébert entendit des sanglots, des cris de douleur qui s'échappaient des maisons fermées. « Qu'ont-ils donc? » demandait-il, et on lui répondait : « *Hanno fame!* (Ils

1. *Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1878*, par Charles Blanc.

ont faim!) » Dans ce pays sinistre où l'on pleurait, où l'on criait la faim, comme ailleurs on chante, l'artiste se trouva bloqué par la neige et vécut dix-huit mois, parmi les pires incommodités. Il dut percer une fenêtre dans un mur pour avoir du jour, fabriquer un chevalet avec des morceaux de bois, etc.

Souvent Hébert voyait à la fontaine une jeune fille admirablement belle et surnommée *Rosa nera* (Rose noire); elle opposait aux blandices de l'artiste un dédain absolu. Du temps s'écoula, et la fière Cervarole reparut triste et humiliée, n'osant prendre son tour pour puiser de l'eau et attendant, avec une mine piteuse, que les autres femmes eussent rempli leurs seaux ou leurs cruches.

Elle avait été séduite et subissait la honte de sa faute. Peu après, Hébert la rencontra toute en larmes. Voici sa brève histoire.

Pour la moisson, dans la campagne de Rome, on embauche une multitude de paysans et de paysannes; ils couchent dans des granges immenses. Rosa Nera et sa mère étaient descendues de la montagne pour gagner leur paie. Une nuit, la belle se sentit prise de douleurs : elle sortit sans bruit; il faisait un orage terrible. Saisissant à deux mains un piquet de la cour, elle se cabra contre la souffrance, étouffa ses gémissements et se tordit, en proie à des fouets invisibles. Un tonnerre formidable éclata : la Cervarole tomba et accoucha comme Sémélé, par un coup de foudre. Sans perdre une heure, la mère et la fille s'acheminèrent vers Rome, portant le nouveau-né aux enfants trouvés; le lendemain, elles travaillaient comme elles avaient travaillé la veille, sous un soleil de feu...

Maintenant le lecteur comprendra mieux l'ardente tristesse qui remplit les yeux de ces paysannes étranges, portant le double nimbe d'une race pure et d'une destinée lourde, et combien de tels modèles diffèrent de ceux des ateliers parisiens ou romains.

***

Revenu à Paris en 1858, Hébert peignit dans la bibliothèque des Tuileries deux grands médaillons allégoriques encastrés

dans les boiseries des cheminées, l'un représentant Napoléon Ier et l'autre Napoléon III, qui furent brûlés en 1871 avec le palais. Dans ce dernier tableau, une Italie personnifiée passa, sous le second Empire, pour le chef-d'œuvre de l'artiste. Théophile Gautier vante cette figure de femme qui se relève avec une allure de Juliette sortant du tombeau.

Pour l'impératrice, il fit le portrait de la belle princesse Christine Bonaparte, toile disparue mystérieusement des Tuileries en 1871, et aussi *Pasqua Maria*, la fille au puits avec le jeune homme plus beau qu'elle, — délicieuse romance popularisée par la reproduction, qui pourtant ne donne pas sa mesure. — Cette peinture précieuse appartenait au baron Alphonse de Rothschild et fut détruite dans un incendie, à Ferrières. Plusieurs portraits datent de cette période qui fut mondaine.

Un soir, chez la princesse Mathilde, le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, propose à Hébert la direction de la Villa Médicis.

— Si ma mère veut me suivre, je pars, — dit l'artiste.

On télégraphie, sur l'heure, et la réponse ne se fait pas attendre, laconique et belle : « Je suivrai mon fils partout. » L'amour maternel avait d'ailleurs un écho profond au cœur d'Hébert : le sentiment filial fut toujours des plus vifs chez cet homme tendre ; il a décidé souvent ses actes.

Pour succéder à Robert-Fleury, les Fould patronnaient Lehmann, mais Hébert l'emporta. Vers octobre 1866, le maître des Cervaroles reprit le chemin de cette Rome qu'il adorait, dans la condition propice de directeur de l'Académie de France. Il apportait un enthousiasme juvénile et les pures traditions. L'opinion publique applaudit. Notons le témoignage de Théophile Gautier[1].

C'est là un choix qui sera approuvé par tout le monde : car jamais homme ne fut mieux fait pour cette place qu'Hébert, vieux Romain habitué à la Ville Éternelle par de longs et fréquents séjours. Il sera là dans son véritable centre et son influence sur les élèves ne saurait être qu'heureuse. Outre son talent que nul ne conteste, Hébert a un caractère charmant, des manières parfaites, une cordialité sincère, une absence de vanité et d'envie que nous souhaiterions à beaucoup de ses confrères. Il admire ses rivaux et sait reconnaître les talents

1. *L'Illustration*, 19 janvier 1867.

qui diffèrent. Chez lui, nul parti pris, nul système. Quoique nourri des plus excellentes études, il écoute sa propre originalité et ne gênera pas celle des autres.

Hébert eut alors pour pensionnaires Mercié, — auquel il eut la joie de remettre la croix de la Légion d'honneur, à la villa même, après son *David*, — Barrias, Tony Noël, Joseph Blanc, Salvayre, Jules Lefebvre, Blanchard, Machard, Pascal, Henri Regnault.

Ce dernier devint l'ami intime du nouveau directeur. C'était un mélange de héros et d'artiste, une de ces natures si complètes qu'on les estime plus encore pour ce qu'elles promettent que pour ce qu'elles donnent, — et celui-là pourtant a donné.

Hébert prêchait surtout Michel-Ange, mais lui qui cachait au vénérable Ingres ses études de *pifferari* fut toujours libéral : il laissait Regnault aller à Madrid s'extasier devant les *Lances* de Velasquez, ce beau poème de guerre où la dignité du vaincu et la courtoisie du vainqueur atteignent au plus haut style.

Il paraît que le général Prim fut mécontent de son portrait; il reprochait à Regnault de l'avoir vieilli et surtout de l'avoir présenté sans képi :

— Jamais mes hommes, — disait le partisan, — ne m'ont vu tête nue!...

La déplorable guerre de 1870 eut un étrange contre-coup à Rome. Le concierge de la villa Médicis, un vieux soldat qui éventait le Prussien malgré tous les déguisements, venait sans cesse dire au directeur que des Allemands demandaient à visiter l'École, s'informaient des moindres détails, prenaient des notes et des plans. Hébert trembla que l'Académie de France à Rome ne fût sacrifiée aux exigences du vainqueur dans quelque article d'un traité : il vint à Paris et avertit M. Thiers, qui le rassura.

Mais auparavant se place un fait qui vaut d'être noté. A peine avait-il pris un peu de congé à la Tronche, sa propriété patrimoniale, voisine de Grenoble, — où il vient de mourir, — qu'il y fut comme interné par la fatalité des temps. Or cette maison de la Tronche est située au pied de la citadelle de Grenoble, si bien que le premier coup de canon allemand devait nécessairement la renverser.

Hébert fit un vœu digne du moyen âge : il promit de peindre une madone, si son foyer demeurait intact. Et il tint parole : il peignit cette fameuse Vierge de la Délivrance (1873), dont la gravure par Huot eut ensuite un succès européen.

L'église de la Tronche est dédiée à saint Ferjeux, un saint local, évêque et martyr. Le peintre se trouvait en Dauphiné lorsqu'on inaugura, dans le pauvre monument, l'inestimable toile. Il y avait là députés de l'Isère et conseillers municipaux : les premiers demandèrent que l'œuvre fût transférée au musée de Grenoble. Ce à quoi le bon artiste répondit ces mots, qui semblent sortir de la bouche d'un primitif :

— Ce tableau est l'accomplissement d'un vœu. Je ne veux pas qu'il me rapporte honneur ni profit!

Mais l'au-delà répond quelquefois aux beaux mouvements de l'homme : plus tard, l'humidité ayant nécessité l'envoi de l'ouvrage à Paris, il fut connu et admiré, par l'effet de conjonctures qu'on peut dire plus qu'imprévues, providentielles, — et la médaille d'honneur, lors d'une Exposition universelle, vint se suspendre à l'ex-voto.

Hébert, d'une culture raffinée, et qui fréquenta les plus hautes sphères sociales, demeura, en toute circonstance où son art fut en jeu, d'une ingénuité médiévale. Modeste au delà de ce qu'on imagine, pieux envers les maîtres, appliqué à son œuvre, jusqu'au dernier jour, comme au premier, il n'a pas donné un coup de pinceau négligent. Il a peint, comme on prie, quand on est mystique, avec une joie renouvelée. Peut-être même trouva-t-il trop de plaisir en son art et se laissa-t-il séduire par ce charme propre jusqu'à oublier de varier sa recherche...

De 1867 à 1873, l'École de Rome fut prospère. Le règlement élaboré par Viollet-le-Duc et Nieuwerkerke était mal fait; au début, Hébert n'avait pas craint de le dire : le spirituel surintendant des Beaux-Arts répondit que la Constitution elle-même était perfectible.

Hébert, en quittant la Villa Médicis, ne quitta pas Rome; il y resta deux ans. Il devait y revenir, en 1885, pour une seconde période de six ans. Cabat et Lenepveu avaient conservé au maître son petit coin, et, quand il fut renommé directeur, il retrouva tout son matériel d'artiste en place, étiqueté à son nom. Mais il souhaita en vain d'être élu une troisième fois.



Dans cette étude de *pifferaro* que J.-J. Ingres jadis jugea si supérieure à la grande Académie *secundum artem*, se montrait déjà le peintre des *Fienarole*; et Paul Delaroche, non plus que David d'Angers, n'eut aucune part à sa formation. Il eut des maîtres cependant : deux maîtres de métier : l'un lui apprit la préparation des dessous; l'autre, la conservation des valeurs; le premier fut Ricard, et le second, Jules Dupré.

Le portraitiste de Marseille, Ricard, avait découvert que les Vénitiens peignaient sur un dessous gris clair et ainsi évitaient l'emploi des blancs, qu'ils obtenaient alors par transparence avec une moindre couche de couleur. De plus, ce dessous permet de construire et de modeler, avant de peindre : une fois que la figure est faite en grisaille, il ne reste qu'à l'enluminer.

Un autre secret mérite davantage encore l'attention des gens du métier. Combien de peintres font du clair avec du blanc ou de l'ombre avec du noir, ce qui est la négation du coloris! L'ombre et le clair doivent rester des abstractions que l'on traduit par des couleurs graduées. — Le blanc et le noir n'existent pas techniquement, mais toute couleur a ses sombres, — même le blanc, — et ses clairs, — même le noir. — Un tableau porte une clé de tonalité, comme un morceau de musique.

Le portraitiste qui enlève un habit noir en clair sur un fond sombre abolit les valeurs, en les opposant; il faut accorder le fond à la figure, et surtout ne pas détacher le côté éclairé d'une figure sur un fond sombre, procédé enfantin et disgracieux. Les valeurs ne se conservent que par le jeu du clair sur clair, — tel que Corrège l'a manifesté, — ou du sombre sur sombre, — à la façon des Vénitiens. — Supposons une madone tout de blanc vêtue dans l'ombre : il faut que le vêtement reste blanc, quoique ombré; ou bien une *Mater Dolorosa* en noir dans la lumière : il faudra que le noir garde sa valeur dans l'atmosphère claire.

L'art du pinceau réside dans le soin de cette conservation des valeurs, analogue à l'orchestration en musique. Grâce à cette polyphonie des couleurs que pratiquèrent Ricard et Dupré,

notre artiste a réalisé des merveilles techniques. Il montre sa meilleure originalité dans le jeu de la pénombre, qu'il faut distinguer du clair-obscur, élément d'opposition où l'on opère par contrastes. La *Lavandaia*, par exemple, quoique baignée d'ombre, montre des bras de chair attirante; dans le *Sommeil de Jésus*, les draperies conservent leur teinte propre, malgré la demi-obscurité qui règne dans la composition. — Il faudrait expliquer cela devant les tableaux eux-mêmes pour rendre sensibles ces questions à ceux qui n'ont pas pratiqué la palette; les autres auront déjà saisi.

L'exécution n'est qu'un moyen; mais, sans elle, les plus belles conceptions restent dans l'imagination de l'artiste. Ce que l'on pense ne compte pas; chacun sera jugé sur ses réalisations. Hébert, original et vraiment créateur, doit sa gloire à son procédé, qui l'apparente aux vieux maîtres; comme eux, il possède le métier à fond.

***

Je voudrais indiquer où se trouvent les œuvres les plus caractéristiques d'Hébert : elles sont très dispersées. La collection la plus importante appartient à madame de Nanteuil. Elle comprend une *Ophélie*; une tête d'enfant, le *Petit Brigand*, qui est un chef-d'œuvre de couleur; la *Lavandaia*; *Aux Héros morts sans gloire*; la *Vierge au pifferaro*; le *Sommeil de Jésus*; la *Vierge au Chasseur* : — c'est la plus belle réunion d'ouvrages du maître, à Paris, après l'atelier du boulevard Rochechouart.

Dans une pénombre mystérieuse, la Vierge douloureuse et fière, à l'expression ardente et de formes affinées, porte l'Enfant divin endormi; un ange musicien, tenant la petite flûte du *pifferaro*, baise le pied du *Bambino*. — C'est la *Vierge au pifferaro*, peinte avec un procédé précieux, recueilli, dans une tonalité mineure d'un charme indéfinissable.

Hébert aimait le violon, comme Ingres. Sans juger de ce qu'il valut comme virtuose, il est permis d'assurer que ses tableaux donnent une impression mélodique. On connaît son *Warum* [1], titre singulier d'une figure de femme en pénombre,

1. *Pourquoi?* (en allemand).

aperçue à travers les cordes frissonnantes d'une harpe verte qu'une main, comme seul il sait en dessiner, vient de toucher. Cette belle image fut inspirée par la mélodie de Schumann qui porte le même nom. — Hébert fut un fervent de la musique; il eut pour initiateur en cet art Charles Gounod, son condisciple de Rome en 1840, son hôte à l'Académie en 1867, et qu'il tenait pour « l'égal des plus grands ».

Le *Sommeil de Jésus* ferait une illustration magnifique au *Repos de la Sainte Famille* de Berlioz.

La *Vierge au Chasseur* s'inspire du respect de la vie. Marie est assise sur le parapet d'une terrasse et se détache sur le ciel; elle laisse tomber un regard désapprobateur sur le petit chasseur qui offre l'oiseau mort à l'Enfant-Dieu. On voit dans le fond la campagne romaine, par-dessus la balustrade qui termine le toit de la Villa Médicis, où l'œuvre a été peinte.

Madame de Nanteuil possède aussi la petite *Vierge au Paradis*, figure immatérielle entourée d'angelots aussi et plus sûrement dessinés que ceux du Titien.

L'opinion fut enchantée par cette Muse farouche qui courbe son beau bras sur une tombe envahie par le liseron et la mousse : *Aux héros morts sans gloire*, — ode plastique d'un lyrisme intense, qui eût ému David d'Angers.

Une *Sultane* de 1869 brille des plus chaudes couleurs, mais la *Fleur d'oubli* de 1872 mérite, à mon avis, la préséance sur la plupart de ses émules : je la souhaite au Louvre.

Sur un fond de verdure sombre, une jeune femme est assise, le torse nu. Cet énoncé ne signifie rien, et le titre pas davantage; cependant il faudrait écrire les plus grands noms, rappeler des merveilles, pour suggérer à l'esprit une telle volupté, une chair si tiède, si douce, si désirable, une expression si riche d'énigme, une exécution aussi incomparable.

Nul ne saurait se défendre du magnétisme irrésistible qui jaillit de ce morceau vivant et radieux. Un double et simultané rayonnement de chair et d'âme, d'instinct et d'amour en émane. Ainsi était Kundry quand elle séduisit Parsifal; ainsi Armide, avant la rencontre de Renaud. Rêverie d'une fée ou repos d'une amoureuse, ce moment d'une séductrice au repos ne saurait sortir de la mémoire ; une véritable magie en accompagne le souvenir et le Salon Carré peut recevoir un tel

ouvrage sans rien perdre de sa dignité. Ce chef-d'œuvre peu cité orne l'atelier du maître.

Le *Baiser de Judas*, qu'on voit au Musée du Luxembourg, postérieur de trois années à la *Mal'aria*, est un des derniers tableaux religieux qui aient été peints. Sur le visage auguste et douloureux du Rédempteur se lit l'horreur de la trahison. Mais il faut arriver à 1882 pour mesurer l'essor qu'Hébert aurait pris comme peintre religieux, si on lui avait confié des murs à couvrir. Admirable est sa grande composition pour l'abside du Panthéon : *Sainte Geneviève et Jeanne d'Arc intercédant en faveur de la France auprès du Christ.*

Ici toute habileté disparaît : il n'y a plus que des figures hiératiques dans le style byzantin de Pise et de Ravenne. La mosaïque ne traduit bien que les aspects hiératiques et ce qui ne s'élèverait pas à la majesté deviendrait misérable au creux d'une coupole. Hébert a évité ces deux écueils, l'archaïsme et la modernité.

Son Christ, qu'il a beaucoup cherché, — faisant poser Mounet-Sully, celui même qui écrit ces lignes et bien d'autres, sans doute, — est un Christ brun qui finalement ressemble beaucoup à l'Hébert de la trentième année :

Sur le fond d'or du Bas-Empire, N. S. Jésus-Christ, majestueusement farouche, Dieu fort et vengeur, est tout debout. A côté de lui un archange qui tient le glaive de justice. Marie immaculée présente à son divin Fils Jeanne d'Arc en armure et agenouillée, tandis que sainte Geneviève, tenant d'une main sa houlette et de l'autre la nef de Lutèce, se prosterne. Notez que ces figures sont colossales, démesurées, comme celles de la cathédrale de Pise, et qu'elles seront également exécutées en mosaïque. Voilà la composition, voici le sujet. A la prière de Marie, Jésus-Christ évoque l'avenir devant Jeanne d'Arc et lui montre les destinées de la France. Je ne connais pas d'effort archaïque plus puissant; c'est une merveille byzantine digne de la coupole de San Marco[1].

La bonne Lorraine et la bonne bergère égalent les plus saints personnages d'Ingres. Dans cette église devenue musée, il n'y a que deux hommes qui satisfassent le sens religieux : Hébert et Puvis.

1. *L'Artiste. — Salon de 1883.*



Ç'a été un vrai malheur pour la peinture française qu'Hébert ne fût pas nommé une troisième fois directeur de notre Académie à Rome. Nul mieux que lui ne pouvait servir d'initiateur aux élèves; en outre, cette atmosphère de la Villa Médicis fécondait notre artiste. A Paris, il renonce aux compositions et ne fait plus guère que des portraits de jeunes femmes.

Ses allégories ont été, pour la plupart, peintes en plein air, dans la pénombre du feuillage et aux heures des fins d'après-midi, sur une terrasse. Hébert isole une âme sur un fond végétal et lui fait exhaler son parfum, dans une atmosphère chaude et rêveuse. Ce classique fit du « plein air » bien avant que cette formule servît d'enseigne à une école. Il ne subordonne pas la figure au fond et ne décompose pas le ton délicieux de la chair sous prétexte d'imiter l'éclairage. Comment expliquer ceci : la volupté qu'il exprime reste chaste? Ses femmes ont une fierté plus vive que la pudeur : leur orgueil d'âmes blessées les défend du désir vulgaire. Et ce n'est pas seulement leurs regards tombant de haut, la moue dédaigneuse de leur bouche, qui signifient cela, mais l'aristocratie de leurs longs cous, de leurs ovales purs, de leurs mains longues et étroites. Caliban n'oserait toucher à ces Ariel. Bel exemple de cette vérité que la dignité dans les Beaux-Arts résulte de la forme choisie beaucoup plus que du geste. Aphrodite ne se révèle ni par la pomme de l'Ida, ni par la présence d'une colombe, mais par la beauté typique de sa nudité, comme Athènè par la sévérité de sa draperie.



En 1876, Anatole de la Forge écrivait :

Rappelons à Hébert le mot prophétique, qu'il ignore peut-être, d'un grand penseur aujourd'hui sous la tombe, Lamennais.

Traversant, quelques mois avant sa mort, la galerie du Luxembourg, il s'arrêta devant la *Mal'aria* : « Cette barque, s'écria

tout à coup le sublime écrivain, porte avec elle la fortune d'un homme de génie. »

Devant le tableau, Lamennais vibre en impressif; il ne juge pas le métier et le sujet prend à ses yeux une importance démesurée.

Sans doute, la *Mal'aria* est une des plus belles romances de la peinture, et toujours Hébert garda ce charme mélodique et romanesque, cette couleur musicale et comme imprégnée d'âme; mais son mérite véritable apparaît dans le jeune homme qui s'appuie sur la gaffe et qui tiendrait sa place sur une fresque, et dans la beauté des têtes de femmes dont chacune semble une madone.

Quelle transposition l'artiste a-t-il opérée, pour obtenir, avec des paysannes, les plus poétiques attitudes? Il prétend avoir suivi très fidèlement les traits du modèle, et il ne ment pas. Sa vision, maîtresse de sa vue, l'induisit à dégager de l'individu l'essence, à sublimer les éléments offerts à son étude. Voilà pourquoi il ne manque aux femmes d'Hébert que la draperie pour devenir les femmes d'Homère.

Je sais l'espèce d'erreur qu'il y a nécessairement à dire : « Dante et Michel-Ange », « Beethoven et Giotto », « Mozart et Raphaël »; cependant comment renoncer à l'analogie pour déterminer le génie d'un artiste? Hébert est le Poussin de la plastique italienne. Il a fait pour le type humain ce que l'autre avait réalisé pour le site sabin. De la ruine antique le peintre des Andelys a tiré les effets les plus synthétiques; de la misère rurale l'artiste de Grenoble a fait jaillir de nouvelles et pathétiques expressions.

Hébert, comme Poussin, a tiré de la beauté de l'élément romagnol. L'un et l'autre peuvent dire, comme explication de leur maîtrise : « Je n'ai rien négligé. » Pour l'ordonnance, l'auteur de *Diogène* et du *Déluge* défie la comparaison : son paysage dépasse tellement toutes les tentatives en ce genre qu'il faut le laisser à part et hors concours. L'infériorité de Poussin se marque dans sa version du corps, si peu personnelle : ses nus pourraient être signés des Carrache; ses têtes, de Vouet; ses mains, de moindres encore. Hébert a créé des visages de femmes. Il existe, pour l'esthète, une beauté hébertine, bien

différente des autres. Visage humain et corps humain sont les deux « espèces » du miracle artistique : le reste ne vaut qu'en manière d'arabesque et d'accessoire ; — et visage et corps n'existent en art que s'ils sont beaux de lignes ou intenses d'expression.

Hébert nous a doté d'un nouveau type de femme. Qu'il l'ait pris à San Germano, à la Cervara ou ailleurs, qu'importe! D'autres après lui ont parcouru en *vetturino* la Campagne romaine et ils n'ont rien vu : la race des Crescenza, des Rosa Nera, des « filles d'Alvito » est-elle donc éteinte? D'où vient que le document photographique lui-même, si multiplié, ne nous a jamais fourni figure semblable? Les formes ne paraissent pas, elles apparaissent, devant le véritable artiste, c'est-à-dire qu'elles se manifestent dans leur essence, tandis que le commun ne voit que leurs accidents. Réalisme et idéalisme sont des termes pour esprit paresseux : la réalité ne saurait prétendre à aucun rôle dans l'art de simuler le relief sur une surface plane; les réalistes ne voient pas, ils regardent comme des enfants ou des êtres mal « évolués »; les idéalistes seuls perçoivent le réel, c'est-à-dire le type des formes.

Avant d'avoir vu les dessins d'Hébert, les têtes sans oripeaux, sans vêtement distinct, je ne me doutais ni de la puissance de sa synthèse, ni de la sévérité de sa vision. Le crayon à la main, il prouve une science impérieuse que la couleur vient ensuite embellir, mais alanguir et féminiser.

Parmi les « belles madames » qu'il a peintes, — jusqu'à la fin il n'a peint que des femmes, — on trouve de remarquables effigies, comme la rébellion de la comtesse G..., tête volontaire, petite, avec de grands yeux, ou la saveur jolie de madame X... Il en fait des femmes de Balzac, et qui pourrait davantage? Il amène au bord des lèvres et au bord des paupières la couleur profonde de l'âme. Mais quoi! l'âme des mondaines se cache; les regards de misère et d'effroi d'une Crescenza, d'une Rosa Nera passeraient pour des expressions d'hallucinée. Le peintre, fidèle interprète de l'objet, ne change rien au caractère; il le précise, l'approfondit et obtient des entités morales d'une psychologie égale, pour la justesse aiguë, à celle d'un romancier.



On ne s'explique pas que M. Meissonier ait reçu la qualification de peintre national, du vivant de Baudry, de Puvis et surtout d'Hébert.

Le métier de celui-ci est tellement supérieur, son excellence de manieur de pinceau s'impose si fortement que les plus positifs ne sauraient lui contester la palme de parfait *artifex.* Et cependant, toujours ému, lyrique ou élégiaque, Hébert n'a rien fait qui ne déborde de sensibilité; sa touche ressemble parfois à une caresse, et l'âme jaillit de tous les yeux qu'il a représentés.

Pourquoi cet artiste, si évident comme maître peintre et si pénétrant comme poète, ne jouit-il pas d'une popularité plus étendue? Il n'est jamais difficile à entendre et il rappelle les génies d'autrefois. La raison est simple et décisive : Hébert est aristocrate. Il l'est de toutes les façons, par le choix des formes, par la nature de l'expression, par la qualité des tons.

Ses madones sont aussi hautaines que ses paysannes se montrent sauvages. Leur fierté et le feu de leur cœur, qui étoile leurs yeux, intimident le spectateur. Elles sont chastes par passion, ces femmes dont on n'oserait pas, sans leur congé, toucher la main royale; ces cœurs fermés dédaignent la vie et, plus encore, le passant qui les regarde : ce sont, non des grandes dames, mais de grandes âmes.

Rarement le maître a exprimé la paix intérieure, sauf en sa *Fleur d'oubli*, — une Kundry au repos, « véritable rose d'enfer d'un charme terrible », comme dit Wagner, et qui verra un jour la foule des admirateurs défiler devant elle comme devant une icône de l'éternel féminin.

Nous devons à Hébert une nouvelle image d'Ève : voilà sa vraie gloire. Aucun type ne porte le nom d'Ingres ni de Delacroix. Tandis que depuis Manet tant d'autres peignaient la première venue, Hébert cherchait et inventait une beauté inédite, il la composait d'après une forte race où la détresse exalte l'âme douloureusement.

L'homme fut exemplaire : il pratiqua la même maxime que Poussin emprunta au Dominiquin : « L'artiste doit opérer

pour lui seul et pour l'art. » Le Dominiquin ajoutait : « Il ne doit sortir de la main d'un peintre aucune ligne qu'elle n'ait été formée auparavant dans son esprit. » Hébert, plus sentimental, aurait pu dire : « Ma main n'a tracé aucune ligne qu'elle n'eût été formée auparavant dans mon cœur. »

Sa vie offre la plus belle unité; elle se résume dans le seul mot : PINXIT. Il a peint depuis l'âge le plus tendre, il a peint tous les jours, jusqu'à la veille de sa mort, avec sollicitude, avec enthousiasme. Je ne connais de lui que des choses parfaites, c'est-à-dire poussées à l'extrême point de réalisation.

La critique l'a toujours salué fort bas, mais ne l'a pas pleinement compris. L'œuvre d'Hébert, malgré son charme, devait échapper à plusieurs : elle est souverainement individualiste.

Depuis Prud'hon, personne n'a rendu le corps et le visage de la femme avec autant de poésie et d'originalité : cela suffit à marquer l'importance d'Ernest Hébert dans l'histoire de l'art français.

Il y a peu de besognes aussi ingrates que la critique d'art : elle exige, en outre de connaissances diverses, une lucidité difficile à acquérir et à conserver. Le seul honneur dans cette carrière est de dire, le premier et bien, la parole de la postérité. La mémoire de M. Thiers est encore protégée par la grande ombre de Delacroix : ce fils d'Alberich, ce Nibelung a écrit sur la *Barque de Dante* une page divinatrice qui reste un de ses titres les plus valables. Dans le même ordre, la réputation de Stendhal souffrira toujours de ses jugements picturaux. Un quart de siècle a passé, même un peu plus, depuis que je louais ainsi Ernest Hébert :

C'est le Vigny du pinceau; c'est un poète tendre, mélancolique et d'une suprême distinction. Les femmes de Van Dyck n'ont pas de plus fines attaches que ses *Rosa Nera*, ses *Fienarole*, ses *Pasqua Maria*. La vue de ses Romagnoles donne la même impression que la lecture de *Graziella* et le sentiment du *Lac* de Lamartine se retrouve dans certaines de ses œuvres, qui sont toutes d'un procédé puissant. On sent à les voir le plaisir que l'artiste a eu à les faire, car Hébert adore son art et son bonheur est de peindre. L'auteur de la *Mal'aria* a exprimé comme nul autre la rêverie nostalgique de la femme du Midi; « dans l'ambre de la couleur transalpine, il a

enchâssé la larme du sentiment moderne »; patricien, poétique et grand coloriste, il est, de tous les membres de l'Institut, le seul qui ne semble pas en être. D'un esprit chercheur, d'une intention complexe, d'une suprême élégance, il a ouvert cette voie du sentiment moderne si féconde, si neuve. La *Mal'aria*, cette page poignante de mélancolie, a beaucoup influencé l'école française. L'art religieux lui doit ses dernières *madones*. Ce n'est pas à lui qu'on pourrait faire les chicanes qu'on dédie à Puvis de Chavannes : il a appris de cette Italie ou il a longtemps vécu un procédé magistral et littéralement impeccable. L'an dernier, sa sainte Agnès semblait une figure de cette série peu connue où Zurbaran a peint les infantes du martyrologe, la grandesse du paradis. Sur un fond d'or mat, tenant de sa main fine un lys, la sainte semble elle-même une radieuse fleur de chasteté.

Ce n'était pas injuste, mais c'était court. J'ignorais alors le portraitiste de femmes d'une si étrange pénétration psychologique. Quel lecteur ne connaît les femmes de Balzac, — la princesse de Cadignan, la duchesse de Maufrigneuse, la vicomtesse de Beauséant, — mieux que toutes celles qu'il a lui-même fréquentées? Le prodigieux écrivain de la « Comédie humaine » a su découvrir sous le mince et brillant masque de la convention les profondeurs vertigineuses de la passion et les envolées du rêve : Hébert, lui aussi, dégage de la « belle madame » l'être inédit qu'on ignore ou même qui s'ignore. « Il leur donne des âmes à toutes! » me disait un misogyne.

Nul ne s'est jamais assis devant un chevalet avec uue telle bonne foi, avec moins de système dans la pensée ni de manière dans la main. A force de contempler, il saisit et il rend l'aspect majeur, il pressent et fait pressentir la lame de fond qui s'élèvera brusquement, révélatrice de la poésie et de la souffrance intérieures.

On peut causer avec les « dames » peintes par Hébert *de omni re possibili et quibusdam aliis*; la Chimère regarde par leurs yeux et sourit par leur bouche. A Paris, faut-il le répéter? il ne s'est pas senti attiré vers les compositions : en quittant Rome, il avait, semble-t-il, renoncé aux allégories. Mais la dernière qu'il eût peinte pourrait servir de frontispice symbolique à toute son œuvre. Elle s'appelle *Roma sdegnata*; c'est un pendant grandiose à l'ex-voto célèbre, *Aux héros morts sans gloire*, où une muse farouche, trop orgueilleuse pour inspirer, insou-

cieuse des lyres, se drape dans son mystère avec un geste de Sixtine et comme une humeur de Sibylle.

« Rome indignée » ou dédaigneuse est une figure de femme qui siège sur le toit de la Villa Médicis. Elle a pour fond ce crépuscule de Rome qui tombe si brusquement, — par un effet de théâtre, dirait-on, — au lieu de suivre les dégradations lumineuses observées presque partout ailleurs. Jeune, belle, drapée, ses formes pures, sa beauté insolente, sa draperie héroïque ne la désigneraient point; elle est tout entière dans son mouvement d'âme. Ces yeux noirs de volonté, ce nez palpitant de résistance, cette bouche que la torture n'ouvrirait pas, ce corps cambré et cabré, tout en elle s'insurge. Elle méprise les barbares, le progrès, le cours stupide des choses, elle méprise comme une femme méprise, avec toute sa grâce, avec toute sa chair, avec la conscience presque olympienne de sa beauté. C'est l'âme du passé, l'esprit immortel de la tradition, la conscience de Rome éternelle qui repousse, d'un indicible dégoût, le présent et ses blasphèmes et ses piétinements vains.

Mais « Rome indignée » est ineffablement belle : il faudrait remonter jusqu'au Corrège, jusqu'au Giorgione, pour trouver une chair aussi tentatrice, une peau si douce, si parfumée. Cette adorable vierge se refuse à la grossièreté des vainqueurs, vestale de l'invisible trésor légué par les ancêtres, druidesse de la gloire.

Qui donc a fondu ainsi dans une même figure l'âme tragique et la chair enivrante? Qui donc a tordu les membres ambrés à la Giorgione dans une pose à la Michel-Ange? Ou bien qui a su donner une sœur à la Cuméenne, à la Delphique, à la Lybique? *Roma sdegnata* est fille de la Sixtine : Hébert qui a tant aimé le Buonarotti, atteignit, cette fois, aux voûtes sacrées du Titan. *Roma sdegnata*, l'adorable vierge indignée de toute concession, ce fut la muse même de l'artiste.

PELADAN

UN SÉJOUR A BERLIN

Le voyageur qui revoit Berlin après quelques années a, tout d'abord, le sentiment de la poussée énorme de la ville. Une de mes premières visites me mena dans une rue d'un quartier neuf de l'Ouest, la *Württembergischestrasse*, qui n'est bâtie que d'un côté; de l'autre c'est le désert, non pas en métaphore, mais en vérité : une plaine de sable, avec des touffes tristes de végétation malingre. Mais le sable est déjà loti; l'autre côté de la rue n'attendra pas longtemps les maisons.

Les maisons seront de tous les styles de tous les pays. On verra là des colonnades et des cariatides grecques, des loggias italiennes, des pylones égyptiens, des terrasses babyloniennes, des tourelles gothiques appendues à des façades Renaissance sous de grands toits du Nord. Un jour dans une des plus splendides rues nouvelles, Paul Hervieu me dit : « Je crois être dans une rue d'exposition et que ces maisons seront démolies après que l'exposition sera finie. » Il semble en effet qu'on soit dans une rue des Nations et des Siècles; et c'est une gêne pour l'œil et pour l'esprit de ne pas savoir exactement à quel endroit, à quel moment on est situé de l'espace et de la durée. On a, d'ailleurs, la nostalgie de rues familières où les maisons veulent bien n'être que des maisons; la continuité de palais ennuie autant que l'éloquence continue. Même des boutiques de légumes ont ici des airs solennels, à se demander si, pour y entrer, il ne conviendrait pas de mettre des gants.

Mais il faut reconnaître qu'il est fait à Berlin par les architectes de très curieux efforts, et une grande dépense d'érudition, d'ingéniosité, de hardiesse, — d'érudition surtout, et d'érudition encyclopédique, allant de l'âge de la pierre, à l'âge du ciment armé, de Babel à Chicago. Du moins, on ne voit pas ici de « gratte-ciel »; les maisons sont de moyenne hauteur, de trois ou quatre étages. La municipalité ne permet pas que l'on bâtisse plus haut et que l'on accumule ainsi la population sur un espace restreint. Berlin étendra ses vagues sur le sable plat et propice.

Il faut que les moyens de circulation soient nombreux et bien entendus dans cette ville indéfiniment vaste; ils le sont en effet. Sur rails, glissent, se succédant à intervalles très courts, les voitures basses, longues, propres et gaies des tramways électriques. Les autobus sont presque aussi laids que les nôtres. — Oh! la sale voiture! — Des omnibus à deux chevaux ou à un cheval voguent lentement dans le flot rapide, comme des vieillards fatigués. Les fiacres sont médiocres, mais agiles, et les stations en sont nombreuses. De très beaux attelages sont conduits par leurs maîtres, qui penchent la tête vers l'épaule, attentifs à l'allure des chevaux; mais ils sont rares, les beaux attelages; c'est un noble luxe qui s'en va. Les automobiles publiques et privées commencent à prendre possession de la rue; du moins, la marche en est raisonnable, sous l'œil d'une police casquée qui n'aime pas les fantaisies. Au reste, excepté dans quelques rues comme la *Friedrichstrasse* et la *Leipzigerstrasse*, la circulation est bien moins chargée qu'à Paris, et, aux points d'encombrement, lorsqu'on s'est garé des diverses sortes de voitures et qu'on croit avoir la route libre, on ne rencontre pas l'être insupportable, qui, ayant fait les mêmes calculs que vous, surgit devant vous brusquement, le bicycliste; je n'ai pas vu une seule bicyclette.

La rue ne fait pas beaucoup de bruit, vingt fois moins de bruit qu'à Paris. On n'entend pas d'interpellations de cochers à passants, ni de passants à cochers, ni de cochers à cochers. Les tramways ne beuglent pas, ne carillonnent pas; leurs avertissements et ceux des automobiles sont discrets. Mais une jolie sonnerie éclate, courte et claire « sous les Tilleuls ». C'est un privilège de l'automobile impériale de s'annoncer par

cette fanfare. Les soldats de la porte de Brandebourg se précipitent et soudain deviennent immobiles comme un mur; l'Empereur porte la main à la visière et passe très vite. Son automobile a aussi le privilège de la vitesse.

Je ne me suis pas servi du chemin « sous terre », parce que je n'aime pas les souterrains; mais j'ai plusieurs fois voyagé par le chemin de fer aérien circulaire, dont les trains se suivent de cinq minutes en cinq minutes au plus, encombrés et rapides. En somme, les moyens de communication sont nombreux, bien ordonnés, commodes et agréables.



Les devantures des magasins sont encombrées d'objets mal rangés. Trop de boutiques de très laides choses, d'objets à un mark et au-dessous, de parodies de bibelots, de fausses formes d'art en faux métal, toute une pacotille insupportablement criarde. Mais les devantures de fleuristes sont riches en fleurs rares, bien présentées au regard. A Berlin, on aime les fleurs tout comme à Paris, et l'on en met partout; il n'y a point de table, servie pour le thé de cinq heures, qui ne porte son vase fleuri. Quelques jolis magasins d'objets d'art. Les porcelaines de la manufacture royale de Berlin font bonne figure, un peu lourde; les bronzes allemands, dont l'industrie prospère, n'ont pas le fini de la forme, et la patine n'en est pas délicate.

De tout temps, j'admirai en Allemagne la dignité des magasins de cigares. On voit qu'il s'agit d'une marchandise très sérieuse; les commis ont des airs d'employés de librairie. Toutes les nuances du blond s'offrent dans des boîtes blondes.

Les cafés se sont multipliés. Jadis ils étaient rares; j'ai vu, il y a une vingtaine d'années, inaugurer le premier grand café, le café Bauer, au coin d'*Unter den Linden* et de la *Friedrichstrasse*. Il y avait foule pour admirer les belles tables, l'éclairage et les fresques. Un Berlinois, qui m'avait amené là, me dit : « Si nous étions à Paris, cette inauguration aurait attiré une nuée de filles; voyez comme l'assistance est convenable ». Je le priai de se retourner; il se retourna et confessa son erreur. Berlin n'est pas une ville vertueuse, elle l'est de moins en moins. La

débauche grouille dans les rues le soir et très tard dans la nuit, car il y a un nombre étonnant de Berlinois noctambules.

En face du café Bauer, de l'autre côté de la *Friedrichstrasse*, une *Conditorei* est demeurée, que je connais depuis toujours. Une *Conditorei* est une confiserie; on y mange des gâteaux, on y boit du thé, du café, du chocolat et des liqueurs; on n'y fume pas. C'est un endroit distingué, qui se fait rare. Les brasseries, au contraire, pullulent : plusieurs sont des palais, *Bierpaläste*. Il faut voir, le soir des centaines de buveurs serrés autour des tables, la bière absorbée par grosses lampées, la viande engloutie, la fumée du tabac montant dans un bruit rauque de conversations gaies pour se donner l'idée d'une des joies matérielles de vivre.

On éprouve un perpétuel étonnement de voir combien les gens de ce pays mangent et boivent. Le mangeur solitaire surtout me stupéfie. J'en ai vu un manger plantureusement tout un grand dîner d'hôtel, et boire, après une demi-bouteille de vin rouge, une pleine bouteille de vin de Champagne, du café, des liqueurs. Quand il se leva, très rouge, un gros cigare aux dents, il éructait. Aux tables de plusieurs convives, la capacité d'absortion de chacun se multiplie. J'ai vu apporter devant quatre officiers une huitième bouteille de vin de Champagne, et le repas n'était pas fini.

Dans tous les grands hôtels, les soupeurs affluent entre onze heures du soir et deux heures du matin, élégants, en habit ou en *smoking*, une fleur à la boutonnière. Les soupeuses sont en toilette brillante. Ces soupers, cette tenue, dans le cadre de marbre et d'or des hôtels d'aujourd'hui, sont de ces nouveautés dont s'inquiète le chancelier de l'Empire; et il a raison de s'en inquiéter. J'ai entendu regretter avec une sorte d'effroi la ruine des vieilles mœurs prussiennes.

***

La ville est propre admirablement. La nuit, elle est lavée à grande eau; le matin, il semble que les rues aient reçu des averses nocturnes. Le jour, le balai fonctionne de façon qu'aucune ordure ne demeure longtemps sur la chaussée. Rien ne

tache les trottoirs. Les bourgeois veillent à cette propreté; j'ai vu un Berlinois apostropher rudement deux jeunes garçons, qu'il accusait d'avoir jeté un papier qui traînait; il était si furieux que j'ai cru qu'il allait les battre. Les enfants se défendaient énergiquement d'avoir commis cette incongruité.

L'éclairage est éclatant. A l'éclairage public, s'ajoute celui des magasins qui est intense; Paris semble obscur en comparaison. Mais, parmi les cinq cents millions d'impôts nouveaux que réclame l'Empire, figure un impôt sur « la lumière ». Peut-être quelques « détaillistes » seront-ils obligés d'obscurcir leur devanture.

***

La Conférence internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique, où j'ai l'honneur d'être délégué, est, comme toutes les conférences internationales, une assemblée curieuse, puisqu'on y trouve réunis les représentants d'à peu près tous les peuples civilisés. On voudrait être physionomiste et psychologue pour bien classer les types et noter exactement les différences. La langue des discussions est la nôtre. En écoutant bien, on perçoit, non pas seulement la diversité des accents, mais de fortes nuances dans la façon de concevoir, d'exposer et d'exprimer sa pensée.

La Chine et le Japon sont représentés : le Japon en redingote, par deux délégués très petits, de figure énergique un peu tourmentée; la Chine, en robe, avec la natte et la calotte, par deux délégués de moyenne taille, de figure fine et si calme! Le Japon fait partie de l'Union de Berne pour la protection de la propriété intellectuelle; mais, dans la présente Conférence pour la revision de la convention, il n'a pas voulu consentir à réserver à l'auteur d'une œuvre le droit d'en autoriser et d'en surveiller la traduction. Il prétend garder le droit de traduire les œuvres de l'Occident, offrant en échange la liberté de traduire ses œuvres à lui. — Il a dit : J'ai besoin de m'instruire; laissez que je m'instruise. Il a dit aussi : Ce que je vous offre vaut ce que je vous demande; car mon art et mes lettres valent les vôtres. — Il n'avait pas l'air en parlant d'être de

bonne humeur. La Chine n'est pas membre de l'Union; elle n'a rien dit. Quelqu'un eut ce dialogue avec son principal représentant : — Est-ce qu'il y a chez vous une loi qui protège la propriété littéraire? — Non. — Est-ce que vous pensez qu'on en fera une? — Non. — Alors, voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi vous êtes ici? — Mais, pour faire un rapport à mon gouvernement.

C'est une chose honorable pour nous que notre langue soit ici la langue internationale. Tous la comprennent; ils la parlent convenablement, et quelques-uns, tout à fait bien. Soignons bien notre langue; gardons-lui sa netteté, sa probité. Ne la tourmentons pas. Ne l'énervons pas. Les hommes qui l'ont faite étaient des êtres raisonnables, qui ont voulu exprimer clairement tout ce que la raison comprend.

Travaillons beaucoup, dans les ateliers de peintres et de sculpteurs, au théâtre, dans les laboratoires, et les bibliothèques et les instituts de nos Universités. Ne renions pas notre culture latine, car tout un monde latin regarde vers nous; mais persistons dans l'effort pour comprendre les autres cultures. Nous apprenons aujourd'hui les langues étrangères, et nos jeunes gens se mettent à voyager. Notre curiosité élargie, s'intéresse aux choses qui valent la peine qu'on les étudie, aux problèmes de toutes les sciences, aux philosophies, aux religions et à la vie des sociétés. Notre part dans le travail universel de l'esprit, s'accroît de jour en jour. Or, nous y avons une fonction particulière, qui est de mettre les choses à point et de les faire comprendre. Travaillons de plus en plus; pensons notre pensée et repensons la pensée des autres. Nous sommes dans un temps où bien des gens en bien des pays font l'examen de leur esprit et de leur conscience; il nous faut les y aider. N'oublions pas que l'humanité toujours est reconnaissante aux peuples qui la renseignent sur elle-même.



Le palais du *Reichstag* est bâti hors de l'ancienne ville, à quelques pas de la porte de Brandebourg. Il n'est pas beau : sur un soubassement triste s'élève le classique péristyle à

colonnes et à fronton triangulaire; de chaque côté, des colonnes encore, où s'encadrent deux étages; les hautes fenêtres du premier sont coupées par un ornement en surcharge. L'édifice est accompagné de tours très courtes; au centre, un dôme écrasé, à pans coupés, est surmonté d'une lanterne. Pourquoi des tours, si elles ne montent pas, et un dôme s'il ne s'élance pas? Et puis, je ne sais d'où vient la pierre de ce palais; mais elle supporte mal le vent, le brouillard et la pluie; elle est sale.

L'intérieur est superbe par ses escaliers colossaux et ses corridors larges comme de grandes rues, hauts comme des nefs de cathédrale. Au point central de la plus grande de ces artères, la coupole prolonge la hauteur. Ici la pierre, défendue contre les intempéries, a gardé sa blancheur. L'ornement y a été dédaigné l'architecte ayant aimé la beauté imposante de la masse de pierre nue. « Colossal » est un mot à la mode, depuis longtemps à Berlin; dans le palais du *Reichstag*, le colossal a été réalisé. Les belles et hautes portes massives sont si lourdes qu'il faut pour les pousser la force d'un homme. On dirait une maison pour des géants.

Du péristyle, on découvre le grand groupe de la statue de Bismarck, puis la colonne de la Victoire, puis l'allée de la Victoire. C'est ici le quartier de la Gloire.

La colonne fut érigée peu de temps après la guerre. Quelques marches mènent à une colonnade en rotonde, d'où s'élève le fût, qui porte une Victoire à ailes longues et lourdes. Le fût est cannelé, et, dans la cannelure, sont insérés de petits canons dorés, qui ressemblent à des cigares enrubannés. Ce n'est pas moi qui ai trouvé cette comparaison; un Berlinois me montrant la colonne, m'a dit : « Voilà un porte-cigares où vient se poser un hanneton ». Les Berlinois ont l'esprit moqueur au moins autant que les Parisiens sans être, comme nous le sommes à nos heures, de généreux gobe-mouches. Cette colonne est modeste, en comparaison des monuments qu'on a bâtis depuis; si on l'avait élevée ces dernières années, elle crèverait la nue.

Il est juste qu'on ait dressé devant le *Reichstag* la statue dont le socle porte ce nom tout court : « Bismarck » : le *Reichstag* est parce que cet homme fut.

La statue est colossale, mais l'homme aussi était un colosse. Je me souviens qu'en 1873, je regardais des tableaux à la devanture d'un magasin sous les Tilleuls. Quelqu'un s'arrêta derrière moi, que je sentis énorme. Je me retournai : c'était lui, et je fus saisi. Je me rappelai le mot d'un de mes amis, qui, ayant vu passer le chancelier à cheval, écrivit : « J'ai cru voir les quatre fils Aymon ».

C'est en soldat qu'il est représenté, casque en tête, la main gauche sur le sabre qui soulève la tunique. La tête regarde à droite; est-ce parce que la France est de ce côté-là? De ce côté aussi vient la Victoire arrêtée sur la colonne. On perçoit très bien, sous la broussaille du sourcil, le regard de cet œil clair et dur, qui vit les réalités sous les apparences, et discerna le moment juste où il fallait employer « le fer et le feu ». A droite et à gauche, se tiennent l'Histoire assise et la Force debout; derrière, un ouvrier, le bras levé, forge avec joie une énorme épée. — Une blonde petite fille française, que je tiens par la main et à qui j'explique le monument, me dit : « Alors ici, il n'y a donc que la force? »

Ce groupe, dont les hautes figures sont largement espacées, a de la grandeur. Une des choses qui m'ont le plus frappé à ce voyage, parce que je ne l'y avais pas trouvée auparavant, c'est le sentiment de la grandeur et l'art de l'exprimer.

***

On ne peut être mieux reçu que nous le sommes à Berlin. La délégation allemande a donné aux délégations étrangères le régal d'une journée à Potsdam. Cette journée s'est trouvée très belle; dans une lumière d'automne, nous avons admiré, au sommet d'une colline de jardins s'effeuillant, ce Trianon qui semble avoir été apporté de chez nous pour devenir le *Sans-Souci* du grand Frédéric. — Notre soirée chez M. de Schœn, ministre des affaires étrangères a été familière et charmante. — L'Empereur a donné aux délégués un « théâtre paré », qui est le diminutif d'un gala. C'était à l'Opéra; on représentait en pantomime, avec accompagnement d'une musique qui ne m'a pas dit grand'chose, l'histoire des dernières

journées de Sardanapale ; des cérémonies religieuses, des cérémonies de cour et des scènes de guerre précédèrent la mort sur le bûcher. Des parties ont paru longues, mais je croyais voir des personnes d'Assyrie, descendues de bas-reliefs de musées. On sentait l'exactitude d'une reconstitution, obtenue par de longues études auxquelles l'Empereur s'est fort intéressé, et qui ont coûté très cher. Sitôt le rideau levé, les lumières de la salle étaient éteintes ; la scène demeurait seule éclairée. Un moment même elle fut recouverte de ténèbres ; une voix se lamentait dans cette nuit, expliquant ce qui allait se passer ; car au début de chaque acte, un personnage racontait le drame qu'allait jouer la pantomime. Il récitait bien, avec des accents et les soupirs-cris de Mounet-Sully. Le tableau de l'énorme bûcher flambant et croulant est le plus extraordinaire que j'aie vu au théâtre.

Dans un entr'acte, au grand foyer, salle simple sans décor qui convenait à la modestie d'autrefois — on va bâtir un nouvel opéra, qu'on voudra plus grand et plus luxueux que le nôtre —, l'Empereur a reçu les délégués. Il était en tenue de général, le casque à la main. Les délégations défilèrent, appelées par M. de Schœn selon l'ordre alphabétique des noms de nations. L'Empereur me parla histoire ; il me déconcerta un peu par l'extrême politesse du début : « Vous avez eu la bonté de vous occuper de l'histoire de ma maison ». Il voulut bien m'inviter à aller revoir à Marienbourg le château des chevaliers teutoniques, où j'ai passé, il y a des années, des heures exquises. C'est une surprise émouvante en effet, que de rencontrer dans ce pays lointain de la Vistule, une *Burg* énorme, où voisinent dans une belle harmonie, l'architecture de la Terre-Sainte et celle de Venise ; tout près s'élèvent, détachés l'un de l'autre, à la façon d'Italie, une église et un campanile. Je pris la liberté de dire à l'Empereur combien je m'étonnais que le théâtre allemand ne se fût pas encore inspiré de l'histoire pittoresque des chevaliers teutoniques. Chassés de la Terre-Sainte par les Sarrasins, ils s'en allèrent, après quelque séjour à Venise, commencer aux bords de la Vistule, sous l'invocation de leur patronne, la Sainte Vierge Marie, le combat séculaire où furent exterminés les Borusses idolâtres. Des soirs de bataille, la Vierge descendait du ciel, escortée par des anges, et, se bais-

sant, cueillait les âmes de ses serviteurs trépassés. Quel beau tableau dans un opéra! L'Empereur me dit en souriant : « Cela viendra ». A Paul Hervieu il parla théâtre et dit qu'il avait lu dans la journée *la Course du Flambeau*. Il était très simple et très aimable. Le défilé terminé, vivement, il reprit le chemin de sa loge. Trois officiers qui l'avaient accompagné, moins lestes que lui, coururent presque pour le rejoindre. Il y eut un bruit de bottes et de fer.



Les réceptions se succédèrent; c'est une habitude à prendre, difficile aux couche-tôt et aux lève-matin. Il m'est arrivé de m'éveiller à dix heures et quart, ce qui m'a semblé un accident à déshonorer un homme. Un soir, des sociétés artistiques et littéraires nous ont donné un festin d'au moins trois cents couverts. Il fut précédé d'un concert très court où la société chorale de Berlin chanta les *Voix de la Mer*; elle murmura, gronda, siffla, éclata, broya des galets, et revint au murmure doux avec une souplesse merveilleuse. Le repas fut long. Pour ma « réfection corporelle » auraient plus que suffi les hors-d'œuvre offerts sur de vastes plateaux; c'étaient, entre autres choses, toutes les variétés de salaisons et de fumures; pour les arroser, on nous servit une grande coupe pleine de champagne allemand. Mais le dîner vint ensuite, où la longue série des nourritures était convoyée par les vins aristocratiques d'Allemagne et de France. De temps en temps, quelqu'un frappait sur un verre; c'était un orateur qui s'annonçait, et le bruit des conversations tombait net. Parmi les orateurs, fut l'ambassadeur de France. Il parla de la Conférence internationale, et loua la variété naturelle, nécessaire, heureuse de l'esprit humain : « Il faut, dit-il, qu'il y ait des Allemands, des Anglais..., des Français aussi..., si vous le permettez... » — Et toute la salle rit et applaudit. Entre les toasts généraux se croisaient les toasts particuliers, précédés et suivis de saluts, entre lesquels il convient de vider son verre. La cordialité s'échauffait, à mesure que le festin se prolongeait. Au fumoir, les groupes étaient animés et les voix très hautes.

Gens de tous pays, nous avions vraiment l'air de nous aimer les uns les autres. Ces moments d'illusion sont fort agréables.

Je garde un souvenir particulier au banquet du *Rathhaus.* L'hôtel de ville, c'est un palais Renaissance en briques rouges, dominé par une tour, qui fait très bon effet, lorsqu'on la regarde des Tilleuls, éclairée par le soleil couchant. Berlin manque de tours et de clochers, ces monuments qui rappellent, dans leur vie aérienne, les mœurs et l'idéal des ancêtres. Des clochers ont été bâtis depuis vingt ans, il est vrai; l'Impératrice, très pieuse, ne voulut pas souffrir que Berlin demeurât dénué d'églises, comme était cette ville, la moins religieuse du monde, paraît-il. Elle encouragea donc la fondation d'églises. Sur quoi encore, les Berlinois se moquèrent. On m'a conté qu'un jour que l'Impératrice passait dans une allée du *Thiergarten*, un Berlinois de marque ne la salua pas. Quelqu'un lui dit : « Vous n'avez pas salué l'Impératrice; vous ne l'avez donc pas reconnue? » Le monsieur découvrit un large crâne d'ivoire et répondit : « Si Sa Majesté avait aperçu une si belle place à bâtir, *eine so schœne Baustelle*, elle y aurait fait mettre une église ». Il y a donc à Berlin des églises nouvelles et même quelques belles flèches; mais elles sont à la périphérie, dans des quartiers tout neufs; elles n'ont point jailli, comme d'une source naturelle, du cœur de la ville; elles sont quelque chose à quoi l'on a pensé après, qui fut surajouté.

La réception à l'hôtel de ville eut une sorte de simplicité démocratique. Au haut de l'escalier, sur le palier où coulait une fontaine lumineuse, les bourgmestres nous accueillirent avec une poignée de main cordiale. Le repas n'était heureusement pas un dîner; c'était simplement un *Abendessen*, un souper, qui fut court et bon. Au dessert, chacun de nous reçut un étui en cuir portant les armes de Berlin, et qui contenait des cigares et des cigarettes. C'est une façon charmante — à recommander — d'offrir des cigares. Il y eut des toasts très généreux; les bourgmestres parlèrent de la noblesse de l'esprit humain, du grand travail intellectuel qui ne connaît pas de frontières, et de la paix nécessaire entre les hommes. Ils exprimèrent leur horreur pour la guerre : « Toute guerre désormais serait une guerre civile ». Cela me permit, lorsque mon tour de parler arriva, de me réjouir de ce que le « Magis-

trat » de Berlin parlât comme la municipalité de Paris. J'avais été chargé de porter un toast à la ville de Berlin. Je louai Paris d'être une ville antique ; j'évoquai les ruines du palais de Julien, les fragments demeurés du mur de Philippe-Auguste, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, nos vieilles églises, l'hôtel de Sens et l'hôtel de Cluny, le Louvre des Valois et celui de Louis XIV, la Place Royale, l'hôtel des Invalides, la place des Victoires, la place Vendôme, la place de la Concorde, d'autres monuments encore, produits et témoins d'une longue vie glorieuse. Je donnai à entendre qu'avoir une antiquité, c'est une noblesse, et qu'au reste être antique n'implique pas que l'on soit vieux. Puis, en toute sincérité, je célébrai les mérites de Berlin, la rapidité avec laquelle cette ville s'est appropriée à sa destinée de capitale d'un grand empire, sa très belle tenue, sa puissance matérielle, sa puissance intellectuelle, ces tours de force d'activité créatrice qui ne se voient qu'en Amérique ou en Brandebourg.

***

Le 1er novembre, après des jours de jolie brume ensoleillée, le temps s'était assombri. Il était devenu un temps de Toussaint à ciel bas, d'un gris noir de vieille toile d'araignée. La colonie française de Berlin nous avait invités à nous rendre au cimetière de la Garnison, où elle a élevé un monument aux Français morts prisonniers en 1870 et en 1871. Le cimetière est situé dans un quartier mort de l'Est berlinois. Il est lugubre. Nous nous trouvâmes une centaine à l'entrée ; nous passâmes entre des rangées de tombes modestes, où domine un monument en l'honneur des Berlinois morts pendant la guerre. C'est un haut groupe en bronze : un soldat salue, du drapeau incliné jusqu'à terre, le corps gisant d'un soldat ; le casque du porte-drapeau est couronné de lauriers. Derrière, tout près, une croix de marbre blanc toute simple commémore le souvenir des nôtres. C'était le jour et l'heure où la France porte des fleurs à ses cimetières. Nous manquions à nos tombes de famille et d'amis ; mais, inconnus presque tous les uns aux autres, assemblés devant ces tombes d'inconnus, nous sentions bien

que nous étions une famille en deuil. Et puis, après tant de fêtes, de compliments, d'honneurs, brusquement, c'était la misère de ces humbles gens morts sur un lit d'hôpital dans cette ville triomphante, la misère de tant de semblables victimes, la misère de la France vaincue, la grande misère du monde engagé par notre défaite dans les voies de haine et de guerre. Mais bienheureux ceux qui souffrent par le souvenir! Car la douleur, c'est encore de l'amour, et toujours la douleur fait effort vers l'espérance; la douleur qui espère, c'est le fond des grandes religions humaines. Ce jour de la fête des Morts, dans le cimetière de la Garnison de Berlin, des Français, à qui des larmes montaient aux yeux, ensemble ont confessé notre espérance indestructible.

***

Très peu de temps après notre arrivée — nous sommes arrivés le 14 octobre — de mauvais bruits commencèrent à courir sur l'affaire du Maroc; ils persistèrent en s'aggravant. Nous fûmes préoccupés un moment, mais point inquiets au fond. D'un échange rapide de horions superficiels dans le port de Casablanca, on aurait pu à la rigueur, car de petits faits de hasard suffisent à produire de grands événements, faire sortir une guerre avec la France; mais c'eût été déchaîner, à cette mince occasion, une guerre quasi universelle sur terre et sur mer, puisque des passions et des intérêts, des ligues et des contre-ligues, des amitiés, des ententes cordiales, des armées et des flottes demandent à se satisfaire ou à s'employer. Il est certain que le gouvernement de l'Allemagne entretient au Maroc une poudrière; mais, s'il y met jamais le feu, il ne sera pas en son pouvoir de régler le saut des étincelles. Qui oserait prendre la hardiesse de mettre le feu au monde, avec l'espoir de sauvegarder le toit de sa propre maison?

Cette affaire de Casablanca avait trop traîné à cause des vacances sans doute. Le chancelier voyait arriver la session du *Reichstag*, où l'attendait le débat très grave sur les cinq cents millions d'impôts nouveaux. Il voulut finir et que cela finît flatteusement pour lui. Aussitôt rentré à Berlin, il engagea

la conversation avec la France. Il se croyait sûr du succès. Que le consulat allemand de Casablanca eût commis une faute grave, M. de Bulow ne pouvait pas le nier; mais c'est un principe certain du droit des gens que la puissance consulaire doit être respectée toujours, en tout état de cause. Il exigea donc un échange de regrets où la France, parlant la première, exprimerait les siens en termes plus forts que l'Allemagne. Il fit, pour le cas où sa formule serait acceptée, des promesses un peu vagues, et, pour le cas contraire, des menaces assez précises. Il comptait assurément que cela suffirait.

Notre inquiétude, là-bas, était qu'il eût raison de croire qu'il nous ferait peur. N'entendrait-on pas — comme après Fachoda — les marins déclarer que notre flotte n'est pas prête, et — comme après Tanger — les militaires craindre que notre armée ne tienne pas devant l'ennemi? Et un vent de terreur ne soufflerait-il pas dans les déplorables couloirs du Palais-Bourbon? Céder une troisième fois, par l'aveu d'un défaut de force et d'un défaut de courage, c'était l'humiliation définitive et le renoncement. Or, le renoncement de la France serait un des plus grands malheurs qui pût affliger l'humanité, qui a besoin de nous pour vivre dans la paix et la liberté. Et, chez nous, pour nous, dans l'état où nous sommes, quels effets produirait ce sentiment de la honte consentie et la banqueroute du « relèvement », dont l'espérance a coûté si cher?

Des extraits de nos journaux, télégraphiés aux journaux de Berlin, puis les journaux eux-mêmes nous arrivèrent, et des lettres. Nous sûmes la fermeté de M. Clémenceau, l'unanime volonté, soutenue par lui, que la France ne fût plus un visage à recevoir des gifles. Il ne s'agissait plus que de trouver une autre formule. M. Jules Cambon en proposa une.

Puisque le chancelier de l'Empire avait offert la sienne le 17 octobre, puisque l'article du *Daily Telegraph* contenant la fameuse *interview* impériale, n'a paru que le 28 octobre, puisque certainement M. de Bülow ne prévoyait pas, le 17, le pétard qui éclata le 28, il n'est pas vrai que le chancelier ait cherché une diversion à une crise de politique intérieure. Il a seulement voulu régler à son honneur et profit une question engagée. Sans doute, il a maintenu sa formule à peu de chose près, dans les derniers jours d'octobre et les premiers de

novembre; et, comme on savait alors dans tous les pays qu'il y avait conflit entre la formule de l'Allemagne et celle de la France, et qu'on parlait d'honneur national engagé de part et d'autre, il aurait bien voulu que la France se résignât à prendre celle de l'Allemagne. Sans doute encore, il insista, d'autant plus qu'il avait de trop sérieuses raisons de craindre, après la publication de l'*interview* impériale, un accueil sévère du *Reichstag*. Mais la France avait dit que sa formule était le *maximum* de ce qu'elle pouvait concéder. Déchaîner la guerre quasi universelle pour tirer d'embarras l'Empereur, qui avait cru bon de publier certains propos tenus par lui, et le chancelier, qui n'avait pas vu d'inconvénient à la publication, faute d'avoir pris connaissance de ces propos, c'est de ces choses qu'aucune personne pourtant ne peut penser deux minutes qu'elle puisse faire. Il fallut donc renoncer à la formule allemande et accepter, légèrement modifiée, celle de la France.

En d'autres moments, l'Allemagne se serait émue; mais, à la « crise du chancelier », succédait une « crise de l'Empereur » et l'affaire du Maroc passait à l'arrière-plan. Toute l'Allemagne avait dressé l'oreille, à l'explosion du pétard du 28 octobre, qui fut vraiment « colossal ».

ERNEST LAVISSE

(La fin prochainement.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES DE RICHARD WAGNER

A

OTTO WESENDONK[1]

(1852-1870)

AVANT-PROPOS

Tout le monde sait quelle large place la famille Wesendonk a tenue dans la vie de Richard Wagner. Il suffit de rappeler en quelques mots que l'auteur de *Tannhäuser*, obligé de quitter l'Allemagne après les événements politiques de 1849, s'était fixé à Zurich et qu'il avait trouvé le plus affectueux accueil, même parfois une aide pécuniaire, auprès d'un riche négociant allemand, Otto Wesendonk. Celui-ci, qui joignait une rare élévation de caractère au goût le plus délicat, avait su attirer dans sa villa de la « Verte Colline » un groupe de littérateurs et d'artistes. Sa jeune et séduisante femme Mathilde Wesendonk, éprise de musique et poète elle-même, était l'âme de cette petite société. C'est dans cette atmosphère de paix supérieure que Richard Wagner, de 1853 à 1858, écrivit la partition de l'*Or du Rhin*, de la *Walkyrie* et la plus grande partie de *Siegfried*.

On connaît le drame intime qui, après avoir couvé pendant des années, éclata dans l'été de 1858 et obligea Richard Wagner à quitter « l'Asile », la petite maison qu'Otto Wesendonk lui avait fait construire auprès de sa propre villa. C'est sous l'impression de cette

séparation déchirante et sous l'inspiration de sa passion éperdue pour Mathilde Wesendonk que Richard Wagner termina à Venise, dans l'hiver de 1858-1859, la partition de *Tristan et Iseult*, dont il avait déjà écrit le texte et composé le premier acte à Zurich, au moment où son amour commençait à s'éveiller.

Les relations entre lui et la famille Wesendonk ne furent d'ailleurs pas rompues le jour où Wagner s'exila volontairement de Zurich. Aussitôt après son départ, il commençait d'adresser à Mathilde Wesendonk des lettres ardentes et désespérées, et dès le mois de novembre 1858, à la suite d'un deuil cruel qui avait frappé ses amis, il reprit avec Otto Wesendonk lui-même une correspondance qui devait devenir particulièrement active pendant le long séjour que le compositeur fit à Paris en 1859 et 1860 pour préparer la représentation de *Tannhäuser*. A partir de 1862, les lettres adressées au mari et à la femme devinrent de plus en plus rares, surtout lorsque Richard Wagner fixa son domicile à Munich, sous la protection du roi de Bavière.

La *Revue de Paris* a publié une partie des lettres de Richard Wagner à Mathilde Wesendonk, traduites par M. Georges Khnopff[1]. La traduction complète a paru à Berlin, chez l'éditeur Alexandre Duncker. Les lettres dont nous commençons aujourd'hui à publier la traduction sont les plus importantes de celles que Richard Wagner a écrites à Otto Wesendonk de 1852 à 1870.

***

I

Pallanza, 20 juillet 1852.

Très cher monsieur Otto,

Je serais l'homme le plus ingrat du monde si, en ce moment, je ne pensais pas à vous. Je suis assis au bord du lac Majeur où, pour la première fois du voyage[2], je fume un de vos divins cigares. J'ai le cœur gros d'avoir été assez malhonnête pour quitter Zurich sans prendre congé de vous. Dieu m'est témoin que je n'ai pu y parvenir. Éreinté et de mauvaise humeur, quand j'eus tourné le dos (notez que je n'y suis pas allé) à cette fête des ivrognes de Bâle (lisez : des chanteurs de Bâle), je n'eus plus qu'une idée en tête : fuir, fuir, fuir, et

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 novembre 1904, 1er, 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai 1905.

2. Après l'achèvement du poème de la *Walkyrie*, (1er juin-1er juillet 1852), Wagner avait entrepris un voyage dans l'Oberland bernois et au delà des Alpes, jusqu'à Lugano (cf. Glasenapp, II, 1, p. 426 et suivantes).

ma maussaderie n'aurait pu que vous désobliger. J'ai donc traversé au pas de course l'Oberland bernois, escaladé le Faulhorn et le Sidelhorn, et enfin par le glacier assez dangereux de Gries je suis arrivé dans le Val Formazza, d'où je suis descendu hier sur Domodossola. Cette dernière étape est certainement la plus merveilleuse que j'aie jamais parcourue. Passer de la région extrême des glaciers à la luxuriante végétation de l'Italie, en traversant une suite de vallées étagées, c'était pour moi quelque chose de tout à fait neuf. J'ai ri comme un enfant devant ces merveilles tant célébrées, dont j'avais lu tant de descriptions, mais que je n'avais encore ni vues ni admirées.

C'est aussi la première fois que je retrouve du calme. Jusqu'ici j'étais toujours comme en chasse. Les paysages les plus majestueux des Alpes me semblaient n'être qu'une porte par laquelle il me fallait passer pour commencer enfin à jouir. A présent, je regarde avec un vrai délice la plaine se dérouler de l'autre côté du lac. Oui, c'est l'endroit du monde qui peut le mieux causer en moi des impressions exquises. L'influence qu'a sur moi l'atmosphère italienne est indescriptible. Hier encore, je suis allé de Domodossola à Baveno, sur le lac Majeur. Quel sentiments j'ai éprouvés sous cette immuable sérénité du ciel!

Je ne sais si j'arriverai aujourd'hui à pouvoir écrire à ma femme; mais il faudra que demain je commence à lui livrer un assaut pour qu'elle me rejoigne[1]. A chacun de ceux que j'aime je souhaite en ce moment d'être à mes côtés. Si vous pouviez venir aussi!... Aujourd'hui j'irai à Locarno et demain à Lugano. Je serais bien aise, en tout cas, de revenir encore ici, mais avec quelqu'un. Je suis très seul, et, en ce moment, cela me pèse!

Dieu de bonté! Qu'ai-je à bavarder ainsi à tort et à travers? Ne m'en veuillez pas. Encore un mot : Combien il y a de gens de ma connaissance que je plains sincèrement de ne pas mieux jouir de la vie! Je ne dis pas cela pour vous. Voilà! je voudrais être un homme de génie dans le genre de M. de Flotow, écrire des opéras comme *Martha* et faire ainsi des choses dont précisément je suis incapable.

Comment vont les études en contre-point de Donna

1. Madame Wagner, en effet, vint rejoindre son mari et fit avec lui le voyage de retour par Chamonix et Genève.

Mathilde?[1] J'espère qu'à mon retour elle aura terminé sa fugue. Je pourrai alors lui apprendre à faire des opéras à la Wagner pour qu'elle en tire au moins quelque profit. Il faudra que vous y chantiez : on pourra très bien vous traduire un rôle en anglais, puisque vous ne chantez qu'en anglais.

Voyez toutes les folles idées que votre cigare m'inspire : si j'en fume un de plus, je deviendrai tout à fait fou. Comme cela ferait plaisir à de certaines personnes! *God save your Lordship!* Portez-vous bien et, si vous voulez, tout en fumant un cigare, vous distraire un peu, écrivez-moi aussi (à Lugano, poste restante). Seulement, ayez soin de prendre une meilleure plume que celle que j'ai dénichée ici. Si vous voyez ma femme, faites-lui mes meilleures amitiés et gardez pour vous un bon souvenir de

votre

RICHARD WAGNER

Que devient Don Basilio Müller?[2]

II

Zurich[3], 11 juin 1853.

Cher ami,

Si les choses avaient marché pour moi comme au début de l'hiver dernier elles avaient semblé devoir le faire, j'aurais maintenant ce qui m'est nécessaire pour être libre. Mais vous savez qu'avant tout j'ai dû renoncer à mon tant pour cent de Berlin[4], et, pour que ma situation reprît un agréable équilibre et que je pusse jouir supportablement et gaiement de la vie, il faudrait que je fusse provisoirement dédommagé de ce mécompte. Vous savez aussi que je n'en ai que plus fixement les yeux tournés vers Berlin et que je n'ai besoin que d'un peu de patience pour y atteindre mon but. Mais c'est en ce moment, devant ma nouvelle entreprise, que je sens plus

1. Madame Mathilde Wesendonk.

2. Alexandre Müller, chef de musique à Zurich.

3. Otto Wesendonk s'absentait souvent de Zurich, voyageant pour son commerce de soieries.

4. Il s'agit de la représentation de *Tannhäuser* à Berlin, représentation qui faisait l'objet de pourparlers depuis 1851. La première n'eut lieu que le 7 janvier 1856.

fortement que jamais le besoin des avantages que la réalisation de ce projet m'aurait assurés. Il s'agit donc de me faire jouir maintenant d'une partie de ces avantages. Cela veut dire, en bon allemand : je souhaiterais fort d'obtenir une avance sur le profit que j'espère tirer un jour de la représentation de mes opéras à Berlin.

Si tout va bien, et il faut que cela aille bien, — car avant d'être assuré (par Liszt ou par moi-même) que tout marche bien, je ne laisse pas exécuter à Berlin, — ce tant pour cent que je dois y toucher me rapportera très facilement 2 000 thalers la première année. (A Leipsig, avec de mauvaises exécutions, on a donné vingt et quelques fois le *Tannhäuser* depuis février.) Si, sur la chance tout de même incertaine de mon succès futur, vous voulez bien m'avancer cette somme, vous accomplirez tout ce que je peux souhaiter en ce moment. Quant à mes autres rentrées, je le vois par les dernières commandes reçues, elles seront toujours assez élevées pour donner toute sécurité à mon existence ultérieure, et je n'ai absolument pas songé, cher ami, à vous demander une aide permanente.

Ce qui est en ce moment pour moi l'essentiel, c'est de me vivifier tout à fait à fond, afin de reconquérir, après presque cinq ans d'interruption dans la composition, ma juvénile et nécessaire ardeur, et de me mettre avec joie et gaieté de cœur à mon nouveau travail de géant[1]. J'ai à fermer derrière moi une grande et considérable période de ma vie pour en commencer une nouvelle et très importante phase. J'ai besoin pour cela d'impressions neuves. Il ne faut pas que certains désirs continuent à me torturer faute d'être satisfaits. J'ai besoin de recevoir du dehors une certaine satiété pour pouvoir ensuite, par une belle réaction, projeter de nouveau et joyeusement tout mon être au dehors. Je dois être délivré de toute entrave; je dois pouvoir voyager, jouir de l'Italie, peut-être aussi retourner à Paris et parvenir ainsi à l'agréable repos qui manque aujourd'hui à mon âme, trop pleine de désirs inassouvis. Le reste alors s'arrangera tout seul.

J'ajouterai seulement que je ne puis concevoir en ce moment sous aucune forme les circonstances qui me contraindraient à

1. La musique de l'*Anneau du Nibelung* avait été commencée en octobre 1853.

recourir de nouveau à votre aide. C'est pourquoi il m'importe que ce soit actuellement et aussi tôt que possible que vous me fassiez parvenir la somme dont j'ai parlé, à titre d'avance sur mes futures recettes de Berlin. C'est la forme qui me conviendrait le mieux, et si vous, personnellement, en tant qu'homme d'affaires, vous n'y attachez pas grande importance, je ne prends pas moins la chose au sérieux : vous me permettez donc, si vous m'aimez, de considérer cette forme comme impliquant pour moi un véritable engagement.

Je vous remercie encore, de tout cœur, de vos témoignages d'amitié; vous m'avez causé une joie sincère. Mes meilleurs souhaits de bonheur.

Votre

RICHARD WAGNER

A Posen, deux officiers se sont battus en duel au sujet de *Tannhäuser* : voilà que je vais décimer l'armée du roi de Prusse!

III

Zurich, 20 juin 1853.

Les dispositions prises par vous, très cher ami, sont excellentes et je vous en remercie de tout cœur.

Pour inaugurer dignement ma nouvelle dette et vous donner confiance, je vais aujourd'hui en acquitter une ancienne. Remettez à votre femme la sonate ci-incluse [1], ma première composition depuis *Lohengrin*. (Il y a six ans de cela!) Bientôt je vous donnerai derechef de mes nouvelles; auparavant, faites-moi la joie de m'en envoyer des vôtres.

Votre

RICHARD WAGNER

IV

Zurich, 13 juillet 1853.

Cher ami,

Je vous adresse aujourd'hui ces quelques lignes pour vous remercier de votre dernière lettre et vous donner un petit

1. La sonate porte comme titre : *Sonate à Mathilde Wesendonk*, et comme épigraphe : « Savez-vous comment cela se fait? »

signe de vie. Quelle semaine agitée et exaltée, mais belle et puissante je viens de vivre! Liszt [1] m'a quitté il y a quelques jours à peine. Un véritable ouragan d'entretiens s'est déchaîné entre nous. Ma joie du charme infini de cet homme a été d'autant plus grande que je l'ai trouvé plus vigoureux et physiquement plus résistant que je n'aurais pu le croire d'après mes précédentes impressions. Nous avions incroyablement de choses à nous dire. Au fond, c'est seulement ici que nous nous sommes personnellement connus : car auparavant je ne l'avais vu chaque fois que peu de jours et d'une façon superficielle. Cette huitaine qu'il a pu me consacrer a donc été si intense que j'en demeure comme étourdi. Tout de suite, dès les premiers jours, j'ai fait le sacrifice de ma voix, de manière qu'ensuite ce fut Liszt qui fît tous les frais de la musique. Il a joué d'une façon incomparable. J'ai fait avec lui une magnifique excursion au lac des Quatre Cantons et, en me quittant, il m'a spontanément promis de revenir l'an prochain passer au moins quatre semaines avec moi. J'espère que vous y serez aussi!

Maintenant je ne peux plus me voir à Zurich. Ce soir, il faut pourtant que j'endure encore une grande festivité. J'ai en perspective une énorme retraite aux flambeaux avec musique, chants, diplôme d'honneur; déjà depuis huit jours la rumeur de cette fête met la ville en émoi! Mais demain matin je pars pour Saint-Moritz, et, si la cure réussit, je continue sur l'Italie. J'ai une provision de papier bien réglé et j'espère qu'avant la fin de l'année je pourrai avoir terminé l'ébauche de ma composition de l'*Or du Rhin*.

J'ai été très joyeusement surpris de voir que Liszt allait audevant de mes propres idées sur la future exécution de ma fête scénique. Nous avons combiné qu'elle aurait lieu à Zurich, du printemps à l'automne d'une même année. Un théâtre provisoire doit être bâti à cet effet, et ce qu'il me faudra comme chanteurs, etc., sera engagé tout exprès; Liszt s'adressera à tous les points cardinaux pour recueillir les contributions nécessaires à l'entreprise et il se fait fort de trouver tout l'argent nécessaire.

1. Sur la visite de Liszt et le voyage à Saint-Moritz et dans l'Italie du nord, v. Glasenapp, II, 2, p. 20 et suivantes.

Vous conviendrez que nous avons décidé ensemble des choses importantes[1] !

J'espère aussi recevoir bientôt par vous des nouvelles de la représentation de *Lohengrin* à Wiesbaden, qui a si bien réussi. Votre communication sur le *Tannhäuser* m'a fort intéressé et je vous en remercie de tout cœur. Je vois que vous avez pu vous en faire une bonne impression.

L'hiver prochain, on jouera probablement encore en Allemagne beaucoup de musique de moi. Les avis que je reçois à ce sujet se multiplient de telle façon que je dois croire à ma popularité croissante. Maintenant fassent le ciel, le D[r] Rahn et Saint-Moritz que je retrouve ma santé : car l'effort que j'ai devant moi est énorme et, pour me sentir allègrement à la hauteur de cette fatigue, il faut que je reprenne pleine confiance en moi. J'attends beaucoup, beaucoup de l'Italie !

Je vous écris à Ems avec l'espoir que vous y êtes encore. Ma femme, qui répondra bientôt à l'aimable lettre de madame Wesendonk, a, sur mon conseil, adressé cette réponse à Düsseldorf, d'où elle vous parviendra sûrement. Mes meilleurs compliments à vous et aux chers vôtres, très cher ami. Faites-moi prochainement le plaisir de me dire comment vous vous portez tous.

Votre

RICHARD WAGNER

Hôtel Faller, Saint-Moritz (Grisons).

V

22, *Portland Terrace, Regent's Park* [21 mars 55][2].

Cher ami,

C'est à vous que j'adresse aujourd'hui tout ce que j'ai à

1. Le maître avait écrit à Uhlig, le 12 novembre 1851 :

Ce n'est que dans des circonstances tout à fait différentes que je pourrais penser à la représentation de l'*Anneau du Nibelung*. J'installerais alors un théâtre sur les bords du Rhin et je ferais des invitations pour une grande fête scénique. Après un an de préparation, je donnerais toute mon œuvre en quatre jours. Si extravagant que soit ce plan, c'est le seul auquel je donne encore ma vie, mes pensées et mes désirs. Si j'en puis voir la réalisation, alors j'aurai vécu une vie digne d'être vécue. Sinon, je serai mort pour une belle idée. Il n'y a plus que cela qui puisse me rendre heureux.

Voir, en outre, sur l'idée du cycle théatral, Chamberlain, *Richard Wagner* : (Munich, 1901, p. 464 et suivantes), et Golther, *Bayreuth* (dans la collection : « *Le Théâtre* », Berlin, chez Schüster et Loeffler, 1904).

2. La date a été ajoutée au crayon par madame Wesendonk.

raconter, afin de pouvoir par la même occasion vous dire toute ma reconnaissance pour vos nombreux témoignages d'affection. Sachant combien votre cœur compatissant aurait de joie à me savoir en plein bien-être, je voudrais pouvoir vous écrire avec bonne humeur; mais, même dans cette pensée charitable, je ne veux pas mentir et je vous avouerai tout de suite que, si vous conservez le moindre espoir de me voir prospérer sur cette terre, je ne suis guère en mesure d'alimenter cette espérance. Londres est une ville très grande, très riche, et les Anglais sont extraordinairement avisés, réfléchis et intelligents. Mais moi, malheureux que je suis, je n'ai rien à faire avec eux! Comme ils me prendront pendant un certain temps pour quelqu'un de tout autre que je ne suis, cela marchera encore un peu sans gros accroc et, n'ayant aucunement l'intention de les tirer tout à coup de leur erreur par amour-propre, je n'ai qu'une chose à souhaiter : c'est que cette période de malentendus se termine d'elle-même aussi vite que possible.

Encore un coup, je n'ai rien à faire ici. Vous me demanderez peut-être dans quel endroit j'aurais quelque chose à faire? Eh bien, ce serait là où j'aurais le moins de relations. Au contraire, on me conseille ici de rechercher tel et tel; par exemple, Dawison (*Times*), Chorley, etc. On me dit que ce sont, il est vrai, des gredins et des imbéciles, mais qu'ils ont tout de même de l'influence et que ce serait dommage si mes talents et mes capacités demeuraient ici sans aucun emploi. J'ignore ce que *vous* en pensez; mais *moi*, je pense toujours qu'au fond, avec tous mes talents, je n'ai absolument rien à chercher ici et que, pour cela, la recommandation de vauriens ne m'est certainement pas nécessaire.

Si je voulais être ici — et pour beaucoup d'années — le chef d'orchestre bien renté de la « Philharmonie », j'obtiendrais cela sûrement et facilement : car les gens s'aperçoivent bien que je suis un bon chef d'orchestre. Mais ce seraient là les seules délices auxquelles je pourrais aspirer ici. Hors de là, il n'y a rien pour moi. Quant à une sympathie particulière que je pourrais obtenir, surtout de la Cour, pour mes opéras et pour un bon théâtre allemand, il ne faut absolument pas y penser. La reine, par exemple, a le goût le plus trivial et personne ici n'est capable de s'intéresser à quelque chose qui

sorte de l'ordinaire. On voit cela, rien qu'à la manière d'être des gens. L'art proprement dit leur est totalement étranger. Ils ne sont sensibles qu'à leur réussite personnelle et à leurs revenus. Par exemple, ç'a été pour moi toute une révélation que l'impassibilité avec laquelle, trente secondes après la fin de la *Symphonie héroïque*, ces gens-là ont écouté chanter un assommant duo. Personne n'en a été choqué le moins du monde, et le duo a été applaudi tout comme la symphonie...

J'avais attendu toute ma satisfaction de mes rapports avec l'orchestre, qui m'est très dévoué, et aussi de l'espoir de représentations belles en elles-mêmes. Surtout, pour le prochain concert, je tenais beaucoup à avoir deux répétitions : car je comptais, à cette occasion, pouvoir travailler à fond mon orchestre. A vrai dire, la première répétition, qui a eu lieu hier, m'a déçu dans cette espérance : car j'y ai acquis la certitude que, pour atteindre mon but, deux répétitions même ne suffiraient pas. Il m'a fallu passer sur beaucoup de points importants, et je reconnais que dans une seule répétition générale je ne pourrais pas les reprendre, en sorte que, pour la *neuvième symphonie* il faudra me contenter d'une exécution très relativement satisfaisante.

En ce qui concerne mes compositions pour *Lohengrin*, cette fois surtout j'ai éprouvé avec beaucoup de chagrin combien il est triste pour moi de devoir toujours me présenter au public avec de si maigres extraits de cette œuvre. Je me suis senti tout à fait insipide; car je sais combien peu les gens peuvent juger de moi et de mon œuvre sur cette pauvre carte d'échantillons avec laquelle je circule déjà dans le rôle de commis voyageur. Et voilà mes meilleures années qui s'en vont ainsi, avec une activité artistique arrêtée et paralysée dans sa manifestation extérieure! Je préférerais de beaucoup renoncer à toute tentative d'activité extérieure, car moi seul peux comprendre le tourment que m'inflige cette sorte d'exercice.

Dans de pareilles conditions, la seule satisfaction qui pourrait me rester serait celle d'avoir un peu amélioré ma situation matérielle. J'en serais très heureux, mais comment y réussir sans voler? Enfin, nous verrons de combien m'engraisseront les bénéfices de mon concert. Malgré mon logement coûteux je n'ai pas du tout l'intention de faire des prodigalités, et j'espère

donc réaliser quelques économies ; mais ce sera tout, pour cette fois et pour toujours. Il a paru depuis peu un acte du Parlement d'après lequel les œuvres qui ont été publiées à l'étranger ne peuvent plus donner de droits ici à leurs auteurs. Seules auront ce privilège celles qui, écrites en Angteterre et à l'intention de l'Angleterre, paraîtront dans ce pays pour la première fois. En conséquence, j'ai eu tout de suite l'agrément infini de saluer ici des traductions soignées de l'*Étoile du soir*, et des *Reproches de Lohengrin à Elsa,* publiés chez Ewer, et on m'assure qu'il paraîtra très prochainement un choix de mes morceaux de chant. Chacun a, me dit-on, le droit de les imprimer à son gré. Je regrette donc fort le port que j'ai dû payer récemment pour les faire venir en Angleterre.

Abandonnez, très cher ami, l'idée de vouloir me rendre « indépendant ». Tant que je vivrai, je resterai, surtout dans le sens où l'entendent les Anglais, un pauvre hère, et je ne puis que souhaiter que personne ne dépende de moi : car qui dépend de moi reste en route. On n'y peut rien. Mais peut-être que bientôt j'abandonnerai l'art tout à fait ; alors tout ira bien. L'art seul m'entretient encore parfois dans des illusions qui ne peuvent avoir pour moi que de fâcheuses conséquences. Par moments, il me rend très insouciant, et vous savez que l'insouciance ne fait de bien à personne, surtout à celui qui s'y abandonne. Mais certainement — il ne s'en faut plus que de peu — je serai bientôt en état de tarir complètement cette source de toutes les folies de mon existence. J'aurais assez de motifs pour cela ; les soucis que mon art me cause à moi-même compensent, et bien au delà, les rares extases où il me jette. Il n'est plus besoin que de peu de chose, et même que d'une seule chose, pour que j'abandonne la partie. Alors, vraisemblablement, tout s'arrangera, mais d'une autre façon que bien des gens ne pourraient se l'imaginer.

Je suis allé dans la Cité faire visite à M. Benecke. Après-demain il viendra me chercher en voiture pour me conduire chez lui, hors de la ville. Vous m'aviez, en tout cas, recommandé chaudement. Au fond, lui et les siens appartiennent — pour les questions musicales comme pour les autres — au parti du *Times*. Sa femme est une parente de Mendelssohn, dont on veut absolument me croire l'adversaire, encore qu'on

m'ait assuré n'avoir jamais entendu son ouverture des *Hébrides* mieux exécutée que sous ma direction. D'ailleurs la maison Benecke est connue, ici aussi, comme une maison très amie de l'art et fort riche. Nous verrons. Quoi qu'il en soit, merci pour votre bienveillante intention.

Ma relation préférée à Londres est jusqu'à présent le premier violoniste d'ici, Sainton, un Toulousain fougueux, chaleureux et aimable. Lui seul est la cause de mon appel à Londres. Lié d'amitié depuis longtemps avec un Allemand, Lüders, il demeure avec lui, et celui-ci, qui a lu mes écrits artistiques, s'est tellement emballé sur moi et à leur lecture qu'il les a fait connaître à Sainton aussi bien que possible : tous les deux en ont conclu que j'étais certainement un homme de valeur. C'est pour cela que, lorsque Sainton m'a proposé aux directeurs et a dû leur expliquer comment il me connaissait, il leur a déclaré m'avoir vu de ses yeux conduire un orchestre. C'était un mensonge mais, comme me l'a dit Sainton, il n'aurait jamais pu faire comprendre à ces gens le véritable motif de l'estime que je lui avais inspirée. Après la première répétition, il m'a embrassé avec enthousiasme; là-dessus, je n'ai pu m'empêcher de le traiter de téméraire, en le félicitant de ce que, pour cette fois, son audace ne lui eût pas porté malheur. Cet homme me plaît beaucoup. Hier, après la répétition, me voyant fort découragé et de mauvaise humeur, il n'a eu de cesse qu'il ne m'eût ramené chez moi en voiture; puis il a attendu que j'eusse changé de vêtements, a décommandé le repas solitaire que je devais prendre et m'a emmené chez lui dîner en garçon avec lui Lüders, jusqu'à ce que je fusse un peu sorti de ma tristesse.

A Londres, au milieu des Anglais, un homme pareil à Sainton est comme une oasis dans le désert. Par contre, je ne puis me représenter rien de plus rebutant que la race anglaise proprement dite. Ils ont communément le type du mouton. Et, de même que l'instinct du mouton est infaillible pour trouver sa pâture dans la prairie, le sens pratique de l'Anglais ne se trompe pas : sûrement il trouve sa pâture, mais toute la belle prairie, avec le ciel bleu qui la domine, n'existe malheureusement pas pour ses moyens de compréhension. Combien doit être malheureux au milieu de pareilles gens celui qui, au con-

traire, ne voit que la prairie et le ciel, et qui a tant de peine à découvrir le millepertuis !

Un jeune musicien que Liszt m'a recommandé, Klindworth, me plaît aussi beaucoup. Si cet homme avait une voix de ténor, je l'enlèverais immédiatement : car il a tout le reste d'un Siegfried, surtout le physique.

Par ailleurs, je possède maintenant à la maison un beau piano à queue d'Érard. Il a fallu que je me fisse faire par un charpentier un haut pupitre pour écrire : je n'en ai trouvé nulle part. Depuis quelques jours je suis donc installé pour travailler, mais je n'ai encore pu commencer que bien doucement : l'interruption a été trop longue et trop violente. Au début, ma composition [1] m'était devenue tout à fait étrangère. Espérons que je me ressaisirai ; ou, sinon, faudra-t-il l'abandonner tout à fait ?

Mon Dieu, que de billevesées je vous débite là ! Tâchez de vous en tirer comme vous pourrez.

... Saluez pour moi ma chère femme, dont j'ai eu une lettre hier. Partagez avec elle ce que ces lignes peuvent contenir de raisonnable, puisque, pour aujourd'hui, c'est par vous que je la prie de recevoir de mes nouvelles. Qu'elle soit fermement persuadée, dites-le-lui bien, qu'elle est cent fois mieux à Zurich que moi je ne le suis à Londres et que je n'ai de joie qu'à la pensée du retour.

Et saluez bien pour moi tante Wesendonk et cousine Myrrha [2]. Dites-leur que tout va au mieux et le plus excellemment du monde, chose dont elles se doutent déjà ! Faites aussi toutes mes amitiés aux honorables convives du dimanche et dites aux Baumgartner [3] qu'il y a aussi « du bon wy » à Londres. Et maintenant, adieu, avec mille remerciements pour votre fidèle et intime amitié. Si, un jour, vous m'abandonniez, prévenez-moi à temps : alors je resterais à Londres ! Portez-vous bien et continuez d'aimer votre

R. WAGNER

1. La *Walkyrie*.

2. La fille des Wesendonk, plus tard madame de Bissing, morte en 1888.

3. Wilhelm Baumgartner, chef d'une société de chant et compositeur (mort en 1867), et sa femme faisaient partie à Zurich du cercle des amis de Wagner. « Le bon wy » est une locution suisse qui signifie le bon vin.

VI

Londres, 5 avril 55.

Cher oncle,

Si vous continuez ainsi, vous aurez bientôt de l'avancement : vous arriverez au grade de « père ». J'allais justement vous écrire aujourd'hui pour vous entretenir de mes pensées, en commençant par la création du monde et en allant jusqu'au développement de la musique en Angleterre, lorsque votre dernière lettre m'est arrivée. Elle m'oblige à entamer un sujet plus précis et plus proche. Donc, voici.

J'ignore ce que signifie le bon mot du *Punch*[1]. Je puis seulement vous certifier que je n'ai pas reçu d'argent contre billet à ordre. Au contraire, après le second concert, M. Anderson[2] s'est présenté à Sainton en lui demandant comment on devait s'arranger avec moi quant aux honoraires. Sur quoi, il lui a été répondu : « Qu'en sais-je? Faites ce que vous voudrez. » Là-dessus, M. Anderson m'a envoyé comme honoraires, pour les deux premiers concerts, un mandat de 50 livres que j'ai fait toucher et grâce auquel j'espère être pour longtemps à l'abri du besoin.

Lorsqu'au début j'étais inquiet de savoir comment, en l'absence d'autres ressources, je pourrais faire vivre ma femme pendant la durée de mon voyage, et comme en même temps j'apprenais que des honoraires tels que les miens se payaient généralement à la fin, j'ai dit à Præger[3] qu'il me serait très

1. Dans le journal satirique de Londres, le *Punch*, avait paru, le 31 mars 1855, sous ce titre : *a Wag of Wagner*, l'entrefilet suivant, qui joue sur le double sens en anglais du mot « *note* », signifiant à la fois une note de musique et un billet à ordre :

> Nous ne savons pas en quoi peut consister la nouvelle théorie musicale de Herr Wagner; mais nous sommes tentés de dire que la « musique de l'avenir » doit se composer principalement de billets à ordre payables à deux, trois, ou six mois de date.

2. M. Anderson était administrateur de la Société philharmonique. — V. Glasenapp, II, 2, p. 64.

3. Ferdinand Præger est l'auteur du livre publié en 1892, qui a pour titre : *Wagner tel que je l'ai connu*. — Cf. Chamberlain, dans la *Gazette de Bayreuth* (1893, p. 201 et suivantes, et 1894, p. 1 et suivantes) et Wm. Ashton Ellis, *The musical Standard* (1894, n° 8 à 21). — La maison Breitkopf et Härtel a depuis longtemps retiré de la circulation ce livre à la légère et mensonger.

désagréable de demander de l'argent à la direction et je lui ai posé la question de savoir s'il ne pouvait pas lui-même et par son banquier me procurer cette somme par anticipation. Il m'a représenté cet arrangement comme n'étant pas impossible. Mais, juste à ce moment-là, j'eus l'occasion de demander à l'Intendance de Berlin une avance de cent louis d'or sur le *Tannhäuser* et j'eus même l'espoir que cette avance me serait accordée. Pour le cas où cette favorable hypothèse se réaliserait, je déléguai l'argent à Sulzer[1], et cette perspective me tranquillisa au point que je ne reparlai plus à Præger de mon premier dessein. En fin de compte, Sulzer m'a affirmé qu'il s'était, à toute éventualité, mis en mesure d'assurer à ma femme le nécessaire; et lui également m'a déconseillé cette démarche. En conséquence, j'ai renoncé à toute autre demande et vous savez déjà par les explications qui précèdent ce qui s'est passé depuis lors. Ce qu'a voulu dire le *Punch* doit donc vous tourmenter aussi peu que j'en suis ému moi-même. D'ailleurs personne ici ne m'en a encore parlé, et moi-même je ne l'avais pas lu. Peut-être apprendrai-je ce que cela signifiait; alors je vous le ferai savoir.

Et maintenant passons des affaires anglaises à la musique anglaise, — sous laquelle, comme vous l'aurez vu par le *Punch*, on doit également toujours sous-entendre des affaires. — Vous aussi, vous paraissez nourrir le secret espoir que je finirai par faire ici de la musique anglaise; — lisez des affaires anglaises. Ma lettre au sujet du deuxième concert semble avoir de nouveau suscité en vous cette idée. Si peu pratique et si peu homme du monde que je puisse vous paraître, il faut pourtant que cette fois je recommande à mes enthousiastes amis un peu de sang-froid et de mesure, et que je les invite à ne rien attendre de moi en fait de musique anglaise. Il se peut que dans ces derniers temps ma musique ait plu au public. Je viens d'en avoir de nouveau la confirmation. Soit! mais c'est tout. Tout comme ma musique leur plaît, ces gens-là trouvent exactement le même plaisir à la plus ennuyeuse musique et, le jour d'après, ils applaudissent des exécutions du genre le plus inférieur, tout comme ils ont la veille applaudi

1. Le docteur Jean-Jacques Sulzer, greffier du gouvernement de Zurich.

les miennes. Je me serais donc élevé jusqu'à la hauteur de leur plus pitoyable fabrication musicale et je pourrais prendre rang à côté des autres héros d'ici! Admirable résultat! Une fois cette position acquise, il s'agirait pour moi de faire tout ce que font les autres pour tirer profit de la haute estime qu'ils obtiennent, et je devrais même m'y prendre mieux qu'eux, si je voulais y gagner quelque chose; mais, voyez, très cher ami, voilà justement le point où je ne suis bon à rien. Il me faudrait enfin, sous une direction énergique et en écoutant de sages conseils, me résigner à devenir un coquin au milieu de coquins. Ah! qu'est-ce que l'homme n'apprend pas à faire quand il a devant les yeux un but qu'il doit nécessairement, absolument atteindre! Mais voilà justement le malheur! Avec les plus grands efforts je ne découvre pas de but que je pourrais atteindre par ces moyens-là. Mes « buts », cher oncle, sont bien ailleurs; un abîme les sépare de tout ce qu'on peut atteindre ici. Je croyais que vous le saviez; mais laissons cela. Je suis ici et je tiendrai bon jusqu'au huitième concert. J'espère que vous ne m'en demandez pas davantage.

Vous voulez avoir des journaux? Oui, mais que doivent-ils contenir? De quoi jeter de la poudre aux yeux des gens sur mes succès d'ici? A cet effet, seuls l'*Illustrated News* et le *Daily News* pourraient vous servir. Ces deux feuilles sont pourvues par M. Hagorth, le secrétaire payé de la Philharmonie, d'articles élogieux sur les concerts de la Société, et, par conséquent, aussi sur mes productions. Quelques autres critiques trouvent le ton de MM. Dawison et Chorley par trop impertinent, et, par suite, ils écrivent des appréciations mi-parties où ils me reconnaissent telles et telles qualités, et ne dissimulent pas en revanche que j'ai tels ou tels défauts. Je conteste à tous ces gens-là la capacité de me juger, et même d'écouter avec impartialité ce que je leur fais entendre. Les deux susnommés sont ceux qui savent le mieux ce qu'ils veulent. Ils sont payés pour m'empêcher d'arriver et ils gagnent ainsi leur pain quotidien, qui à Londres n'est pas si bon marché que le croit certain Américain de ma connaissance [1]. Quiconque vit ici est si intimement convaincu de la vilenie, de l'impu-

1. Allusion au séjour antérieur de M. Wesendonk en Amérique.

dence, de la vulgarité et de la corruption de la presse locale que, à parler franchement, je n'aimerais pas à me salir les mains rien qu'en touchant une de ces feuilles. Les gens qui ont quelque intelligence avec une conscience vraiment indépendante évitent de se mêler à cette racaille juive. Ainsi on m'a assuré qu'une certaine volte-face embarrassée du critique du *Morning Post*, après le deuxième concert, avait été prévue, et, précisément par cette raison que le *Times* et consorts étaient tombés sur moi avec si peu de ménagements. C'est ce qui a amené le *Morning Post* à effectuer, par prudence, sa petite évolution : car, l'occasion pouvant se présenter d'avoir un jour besoin les uns des autres, aucun d'eux ne veut se brouiller complètement avec les camarades. Seulement, la rédaction du *Times* elle-même semble avoir trouvé les invectives de Dawison par trop violentes et trop grossières, et c'est pourquoi, dit-on, elle n'aurait pas pris l'article sur le deuxième concert. Maintenant il se pourrait que ce cas imprévu produisît de nouveau, pour la prochaine fois, un effet encourageant sur d'autres journaux, et qu'il se dessinât un mouvement en ma faveur. De cette manière, et si le public proprement dit conserve à mon égard ses dispositions favorables, il est possible qu'en fin de compte tout tourne en ma faveur; ce à quoi la Philharmonie (qui lutte pour sa propre existence) pourrait par telle et telle manœuvre beaucoup contribuer.

... Ah! quelle jolie musique on fait ici! Je suis allé récemment à un concert de la Nouvelle Société Philharmonique. Il y eu toute une kyrielle d'ouvertures, de symphonies, de chœurs, de concertos, d'airs, etc. Cela faisait plaisir à entendre. Tout cela conduit par le Dr Wylde, — clic! clac! — jusqu'à ce que la séance fût finie, chose qui s'est produite à une heure assez avancée. Comme toujours, le bon public applaudissait! et, le lendemain, tous les journaux de déclarer ce concert le plus beau de toute la saison. Les critiques les plus favorables pour moi l'ont couvert des mêmes éloges que ceux dont ils venaient de se servir pour mon second concert. Est-ce que vous ne voulez pas que je vous envoie ces journaux?

Les plus chères délices des Anglais, c'est l'oratorio. Leur musique devient alors l'interprète de leur religion, *passez-moi le*

mot[1]. Ils peuvent rester quatre heures durant assis dans Exeter Hall, à écouter jouer des fugues, l'une après l'autre, et cela dans la conviction profonde d'avoir accompli ainsi une bonne œuvre, en récompense de quoi, une fois au ciel, ils n'entendront plus que les plus beaux airs des opéras italiens. C'est ce profond et ardent besoin du public anglais que Mendelssohn a si bien compris, il a dirigé et composé pour lui des oratorios, grâce à quoi il est devenu le propre messie du monde musical anglais. Mendelssohn est pour les Anglais ce que Jéhovah est pour les Juifs. Aussi la colère de Jéhovah me frappe-t-elle maintenant, moi incrédule. Car vous savez que, parmi d'autres grandes qualités, on attribue au Dieu des Juifs un énorme désir de vengeance. Dawison est le grand-prêtre de cette colère divine. Que dirait la tante[2] si j'écrivais un oratorio pour Exeter Hall?

... J'ai reçu votre grande lettre avec une vive reconnaissance, comme le témoignage expansif de la plus cordiale des amitiés. Je m'en suis approprié tout le contenu, sauf pourtant vos consolations, pour lesquelles, à vrai dire, je ne me sens plus aucune réceptivité. Si j'ai le courage de persévérer dans mon intime vocation d'artiste, des assurances d'amitié comme les vôtres n'auront pas peu contribué à m'y soutenir. Soyez-en bien persuadé.

Remerciez bien aussi la tante et assurez-la de ma persévérance; dites-lui seulement que le travail[3] marche lentement. J'ai presque tout à fait oublié ma composition, et souvent je dois chercher longtemps le sens de telle ou telle chose. Ici j'ai complètement perdu cette sorte de mémoire intérieure. Avant-hier j'ai très péniblement achevé mon premier acte et je me contente déjà de l'espoir de terminer ici au moins le second. Quant au troisième, il faut que je le réserve pour Seelisberg, où, par conséquent, je ne pourrai, hélas! commencer le *Jeune Siegfried*. Je serai déjà bien heureux si je peux seulement m'y ressaisir et retrouver du courage pour ce *Jeune Siegfried*.

Croyez-moi, je n'aurais pas dû venir à Londres! Mais voilà

1. En français dans le texte.
2. Madame Wesendonk.
3. L'instrumentation de la *Walkyrie*.

ce qui arrive *quand on n'a pas l'esprit de son âge*[1], comme vous me l'aviez donné à entendre.

Enfin, tout finira par s'arranger; je rapporte un millier de francs, la peine a donc pourtant son salaire. Il ne manque pas de gens qui vont à l'échafaud pour moins que cela!

Faites mes meilleures amitiés à ma femme; elle a su par les nouvelles d'hier comment je m'étais arrangé ici. Faites aussi mes amitiés à Myrrha et conservez-moi vos bontés, alors même que je ne pourrais pas vous envoyer de sitôt quelques beaux articles de journaux. Ah! si je pouvais dire : « A bientôt!... »

Votre

R. W.

VII

Londres, 22 mai 1855.

Cher ami,

Mille remerciements affectueux pour votre aimable lettre. Elle m'a causé une vraie et grande joie et elle m'a fait infiniment de bien.

Je vous écris ces lignes aussitôt après l'avoir reçue, afin qu'entre son action sur moi et mes communications avec vous il ne souffle aucune brise londonienne.

Croyez-vous que j'ai assez envie de rentrer à la maison? Je n'ai ni repos ni joie; figurez-vous un tigre en cage, qui ne fait que tourner de droite à gauche et de gauche à droite et qui n'a qu'une idée, celle de savoir comment il arrivera à passer à travers les barreaux : vous aurez devant vous l'image de mon agitation quotidienne.

Soyez sûr pourtant que je ne vous accuse pas de m'avoir conseillé l'expédition de Londres. Je ne sais vraiment qui ne me l'aurait pas conseillée. Mais c'est *moi* qui aurais dû mieux me connaître : c'est donc moi seul qui ai fait une inconséquence et il est juste maintenant que je l'expie. Si je n'étais que musicien, tout serait bien en ordre; mais, par malheur, je suis encore autre chose, et c'est là ce qui me rend si difficile

1. En français dans le texte. — Wagner fait allusion à ce mot de Voltaire : « Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur », que Schopenhauer a donné pour en-tête au sixième chapitre du premier volume de ses *Parerga*.

à caser dans ce monde que j'y suis nécessairement condamné à mille tribulations. Il n'est pas commode de faire quelque chose de moi; un point est certain en tout cas, c'est que je ne suis pas sur la terre pour gagner de l'argent, mais bien pour créer; et je ne serais en état de me livrer à cette vocation sans être interrompu que si le monde voulait bien se charger de m'en donner les moyens. Malheureusement, il est clair qu'on ne peut pas l'y contraindre : car il agit à sa guise, selon son bon plaisir, à peu près comme je voudrais pouvoir le faire. Nous voilà donc, le monde et moi, deux têtes de bois l'une contre l'autre : celle des deux dont le crâne est le moins solide sera tout naturellement cassée. C'est probablement de quoi dérivent ces maux de tête nerveux que j'ai souvent! Vous, très cher ami, avec la meilleure volonté possible, vous vous êtes mis entre nous deux, certainement pour amortir les coups : prenez garde de ne pas attraper quelque chose, vous aussi!

D'ailleurs la cause de mon profond découragement actuel est plutôt en moi-même que dans l'imprévu de mes expériences anglaises. Elles n'ont fait que confirmer ce que je savais depuis longtemps; et comme, en fin de compte, je me suis toujours appliqué à n'avoir affaire qu'à un petit nombre de gens doués de sentiments délicats et à n'exiger plus rien du gros public, sauf tout au plus un peu d'égards pour ce qui le dépasse, je pourrais me consoler ici en me disant que j'ai été fort apprécié par un grand nombre de personnes. Ce qui m'est particulièrement odieux, et ce qui m'offense profondément, tient en grande partie au caractère même de mes fonctions, forcé que je suis de jouer le rôle de chef d'orchestre et de m'accommoder aux habitudes et aux idées les moins artistiques, sans même avoir la satisfaction de voir mes objections comprises. Quoi qu'il en soit, maintenant la folie est faite, et, pour complaire à ma femme, que le contraire aurait fort affligée, j'ai résolu de persévérer, si amer que cela me soit. En tout cas, cette dernière expérience me détermine à ne plus m'engager dans ces sortes de conflits avec moi-même et à éviter désormais ce genre de musique insuffisante, pour concentrer toutes mes forces sur mes créations. Mon séjour ici a été très défavorable à mon travail. A proprement parler, il m'a rejeté d'un an en arrière. Mon esprit est en ce moment si épuisé que,

jusqu'à la fin de l'année, je devrai me contenter de n'en tirer que la *Walkyrie,* me réservant le *Jeune Siegfried* pour l'année prochaine. Cette résignation est la seule chose qui me donne un peu de calme.

A ma grande et intime satisfaction, je n'ai pas besoin — je le vois surtout d'après votre chère lettre d'aujourd'hui — de m'étendre d'avantage sur toutes mes relations d'ici. Vous comprenez tout, et vous sentez comme moi. Croyez bien que je considère cela comme un bienfait! Nos maux s'émoussent dès que nous trouvons une âme qui y compatit. C'est là aussi, sans doute, l'unique source de l'amour le plus sincère et le plus fortuné! Ne pensons donc plus qu'à un joyeux revoir. J'ai appris avec une vive joie que votre chère femme se sentait de nouveau mieux. Faites-lui mes meilleurs remerciements pour l'envoi du thème de basse. J'espère que je ne dois pas en faire une fugue? Et encore une bourse! Mon Dieu! A en juger d'après ma provision, on pourrait croire que, grâce à votre chère femme, je fais des spéculations de bourses!... Je n'arrive pas à les user, et il y a une bonne raison pour cela. Pourtant je vais peut-être avoir une occasion de les remplir jusqu'à les faire éclater. J'ai reçu de New-York une demande préliminaire : on voudrait savoir si je serais disposé, sur l'invitation de plusieurs sociétés, à aller là-bas, peut-être dans deux mois, afin de continuer personnellement à faire pour mes compositions une propagande qui, dès maintenant, — et avec le plus grand succès, — est entamée par d'autres. Comme vous voyez, la seconde édition de mon séjour à Londres se prépare. Dans tous les cas, pour pouvoir continuer tout de suite ma route sur l'Amérique, je n'aurais pas besoin de déballer mes paquets à Zurich.

Ou bien dois-je attendre que d'abord vous soyez installé dans votre propriété? Je vois que vous lui donnez le nom de Hochwyl; mais je n'en tiens pas compte : car, moi, je la nomme et je la nommerai toujours *Wesenheim.* Nous verrons par la suite lequel de nos deux noms l'emportera sur l'autre. Pour aujourd'hui, présentez toutes mes amitiés à l'Hôtel Baur et à tout son contenu[1]. A cette occasion, n'oubliez ni femme ni

1. Avant la construction de leur villa de la Verte-Colline, les Wesendouk demeuraient à l'Hôtel Baur.

enfants. Au revoir ! Que Dieu vous garde. Je pars d'aujourd'hui en cinq semaines : puissé-je goûter près de vous un peu de calme et de réconfort ! Mille remerciements pour toute votre amitié.

Votre

RICHARD W.

VIII

[Fin août 1856].

Très cher ami,

Je vous envoie encore une fois mes meilleurs remerciements pour votre amical rendez-vous à Berne. Vous m'avez causé là une grande joie. Depuis mon retour à Zurich, je suis déjà bien rétabli, et je ressens de plus en plus les bons effets de ma cure. Comme vous le savez, j'ai trouvé ma maisonnée augmentée de plusieurs femmes, dont une, ma sœur, m'est particulièrement agréable à voir. Mon conseiller de gouvernement de Weimar [1], enthousiaste pur sang, y est arrivé aussi. Il m'a apporté des nouvelles dont Liszt m'avait déjà donné un aperçu et qu'il me fera, je suppose, connaître encore plus complètement par la suite. Ces nouvelles, s'ajoutant à une autre expérience simultanée, ont été de nature à ébranler de nouveau fortement mes plans d'avenir domestique. Je vous fais part de cette « autre expérience » en vous envoyant ci-incluse une lettre de Breitkopf et Härtel : vous y verrez que nul homme avisé, quand il en vient à la réflexion, ne se soucie de se lier à moi. Cette espérance si péniblement édifiée et déjà presque passée à l'état de certitude, il va falloir que je la considère de nouveau comme déçue pour reprendre le marche de tortue de ma lourde existence. Chose curieuse ! Par une communication jusqu'ici très confidentielle et discrète, j'ai justement appris, le même jour, que le grand-duc de Weimar avait la ferme intention de m'attirer de toute façon dans son pays. Comme il est au courant de mon besoin urgent d'une retraite domestique tout à fait calme, rafraîchissante et à l'abri de toute agitation, il a pensé à m'offrir cette retraite à la Wartburg ou dans un de ses châteaux de plaisance. Peut-être cet absolu

1. Frantz Müller.

désir de repos, que je dois renoncer à voir se réaliser à Zurich et aux environs, me décidera-t-il enfin à abandonner tout à fait mon asile actuel si bienfaisant, et auquel des amis peu nombreux, mais incomparables, donnent une inestimable valeur. En agissant ainsi, il est vrai, j'assumerais peut-être des obligations qui, alors même qu'elles ne seraient pas stipulées, n'en seraient pas moins impérieuses. Tout cela prouverait une fois de plus combien de simples bagatelles prises en bloc peuvent souvent déterminer, régir et dominer la vie d'un artiste de mon espèce.

J'ai déjà appris par ma femme le peu de fondement de la crainte que vous aviez eue de voir gâtées par les chaleurs persistantes les laborieuses plantations de votre jardin ; hier, en allant visiter votre délicieuse propriété, j'ai pu me convaincre qu'elles n'avaient pas souffert du tout et j'ai promis à votre jardinier de vous renseigner sur le bon résultat de ses soins. Tout est donc parfaitement conservé, et vos belles fleurs et vos arbustes m'ont ravi par leur fraîcheur.

Par ailleurs, je n'ai pas de nouvelles intéressantes à vous rapporter. Comme je le prévoyais, j'ai trouvé Semper très calmé et revenu de ses idées sombres. Pour le reste, tout va comme d'habitude.

Quant à Liszt, je n'ai reçu jusqu'à présent aucun contre-ordre à ses projets. S'il devait survenir quelque changement par rapport à son arrivée chez moi, je vous en aviserais tout de suite. Tenez-moi, vous aussi, au courant de vos plans, et soyez toujours persuadé qu'avec reconnaissance et amitié je reste

votre

RICHARD WAGNER

IX

Zurich, 1er septembre 1856.

Il en est donc toujours de même pour moi, mon cher Wesendonk ! Je vous renvoie ci-incluse la lettre de Bodmer ; remerciez encore bien votre chère femme pour sa tentative d'intervention [1]. Je me sens de nouveau très profondément

1. Il s'agissait de la location du terrain de Bodmer. — V. Glasenapp, remarque sur la lettre 12, p. 32.

mortifié, et le sentiment de la résignation est celui qui me vient surtout au cœur : car, au milieu de tous mes efforts, je me trouve moi-même fort stupide. Je puis cependant me rendre ce témoignage que je ne demande rien d'autre à la vie qu'un atelier et du loisir ininterrompu pour y travailler. Je ne réclame ni bonheurs, ni joies; mais, précisément, ce dont j'ai besoin, je ne devrais pas le demander au monde, car il n'est pas fait, je le vois très clairement, pour favoriser de pareilles présomptions. Pourquoi est-ce que je ne renonce pas à des prétentions inadmissibles? Je veux créer une œuvre, et l'évaluation que l'acheteur fait de cette œuvre ne suffit même pas pour couvrir les frais de nourriture de l'auteur pendant sa création! C'est là le résultat de toute la gloire et de tous les succès que j'ai remportés! Peut-il y avoir rien de plus amer, et pourtant, le monde étant ce qu'il est, de plus juste? Ceux qui de tout temps ont été les plus aptes à représenter le plus dignement le monde à l'égard de l'artiste sont assurément les princes, parce que leur condition les place au-dessus des besoins réels de l'existence et de la nécessité de chercher les moyens d'y satisfaire. Mais si l'on regarde de près tous ces rapports de protection, on voit que là, comme partout ailleurs, il y a tant de choses opprimantes, blessantes, vaines et fausses! Sans doute, il peut y avoir d'heureuses exceptions; mais je suis moins fait que qui que ce soit pour en courir la chance, moi qui ne tiens pas du tout aux choses extérieures, uniquement appréciées dans ce monde-là.

Vous voulez donc bien, dans la mesure du possible, remplacer « entre nous » les éditeurs de musique et les princes? Ah! Dieu, si j'étais dans votre situation et si je pouvais le faire, assurément j'agirais de même : car il est bien plus doux de donner que de recevoir. Ce serait bien conforme à ma propre manière d'être : en réalité, je me suis complètement épuisé à force de donner (de donner à ma façon). Je vous remercie à peine de votre belle proposition, étant convaincu que le sentiment de pouvoir faire une offre pareille doit être une joie qui porte en soi une récompense supérieure à tous les témoignages de gratitude possibles. S'il advenait que vous pussiez réaliser pleinement votre dessein à mon endroit, et si jamais un jour je devais jouer un rôle dans l'histoire

de l'art, vous y occuperiez sûrement, vous aussi, une place qui ne serait pas médiocre; ce me serait alors une vraie satisfaction de cœur que d'employer toute mon énergie à vous la conserver. Êtes-vous tenté de vous placer avec moi à une pareille hauteur ?

En attendant, j'ai encore une lourde charge de plomb sur les épaules et je ne suis guère capable de m'élancer vers un nouvel espoir. Tout ce qui m'aiderait à conquérir du repos, tout ce qui pourrait libérer définitivement mon esprit tourmenté me paraît encore tellement irréalisable ! De mon foyer agité, irritant, lancinant, où tout me heurte et m'étreint, je jette mon regard sur le monde, et, plus mes yeux cherchent à s'y fixer sur le point où je devrais trouver du calme, plus il me semble le voir devenir étranger et hétérogène. Je n'aperçois plus devant moi qu'un désert affreusement agité où grimacent des visages ricanants, et, si j'y découvre quelques traits de sympathie, eux-mêmes sont toujours accompagnés du haussement d'épaules résigné de l'impuissance. Est-ce que, par miracle, je verrais réunies en vous la puissance et la sympathie ? J'ose à peine le croire. Pour me ramener à une plus juste notion de la réalité, faites que j'y voie encore un peu plus clair. Pour aujourd'hui, adieu. Qui sait ce qu'il adviendra de

votre

RICH. WAGNER

X

Zurich, 10 septembre 56.

Vous êtes un cher et brave homme : aussi croyez bien que je ressens profondément le prix d'une sympathie aussi rare que la vôtre. Mais je désespère presque de la possibilité, pour qui que se soit, de me venir en aide. Ma vie est un océan de contradictions duquel je ne pourrai sans doute émerger qu'à ma mort. Que n'avez-vous déjà fait pour moi, pour m'encourager, pour me donner du repos, et toujours il se trouve que tout a été insuffisant ! Certaines exigences spéciales, certaines considérations particulières dont je dois tenir compte dans l'intimité de mon foyer, des dérangements imprévus, etc., me rendent difficile, après chaque tentative

nouvelle, d'arriver à une règle qui assure ma subsistance.

Le séjour de Zurich lui-même m'est devenu très pénible et vexatoire, à cause de relations sociales intimes qui me dominent jusque dans ma maison sans que je puisse leur imprimer *ma* direction. Je dois m'avouer que dans cet endroit rien ne me fait plaisir. Je pourrais aujourd'hui abandonner Zurich aussi froidement qu'autrefois j'ai quitté Dresde. Je n'ai épargné ici ni efforts, ni zèle, ni dévouement, tout cela pour reconnaître enfin que, de même que jadis là-bas, tous mes sacrifices sont demeurés complètement stériles, et ne m'ont même pas procuré la satisfaction de retrouver en quoi que ce fût les vestiges de mon activité. Aussi Zurich n'est-il plus pour moi qu'un point purement géographique. Et comme tel, ou seulement comme simple lieu de refuge, il m'est devenu particulièrement pénible, du fait des relations qui seules me sont restées. Je sens qu'il est temps de clore cette partie de mon passé, et, à vrai dire, je dois reconnaître en toute sincérité que j'agirais ainsi avec la plus grande froideur de cœur si, justement ici, je n'avais noué un lien tel que je n'en avais jamais connu de semblable auparavant : je veux parler du lien de la reconnaissance et de la chaude amitié qui m'attache à votre maison. En cela je ne vous dis rien de vain : croyez en mon amour de la vérité.

Étant donnée une telle divergence de caractères, l'indulgence sans bornes et l'intérêt infatigable que vous me témoignez sans cesse doivent avoir leur source dans un fond de sympathie profonde, comme la vie n'en comporte que rarement et dans des cas tout à fait exceptionnels. Voyez dans cette déclaration la cause unique des hésitations que j'éprouve sur ce que je dois faire et sur la direction à prendre. Je soupire du fond de tout mon être après le repos absolu et l'isolement. Pouvoir en jouir dans le voisinage immédiat d'une famille qui m'est devenue aussi profondément chère que la vôtre, être sûr qu'en ces rapports de parfaite intimité je trouverai toujours de la sympathie et de la protection dans la joie et dans la peine, ce serait un bonheur que rien autre au monde ne saurait me remplacer. Mais puis-je vraiment me décharger sur vous de tout ce poids de mon existence? Après avoir tant de fois renouvelé l'expérience des grosses difficultés de ma situation, ne dois-je pas

reconnaître que ce fardeau vous deviendrait trop lourd? Vraiment, il me semble qu'il serait grand temps de me rendre nettement compte de cet état de choses, et tout au moins de songer à diviser la charge. Seulement, où dois-je en fixer le centre de gravité? A Weimar[1], ou près de vous dans mon asile? Pour l'amélioration et l'allégement de ma vie matérielle, il me semble indispensable de tirer profit des dispositions favorables de la cour de Weimar et, eu égard aux mesquins soucis continuels qui m'assaillent, cette considération est décisive pour moi. Mais si, par contre, je pouvais contracter des obligations qui me permettraient de jouir en toute tranquillité de mon asile auprès de vous (je ne dis plus : « à Zurich »), alors, assurément, mon plus cher désir serait exaucé. Malheureusement, il est fort à craindre que je ne puisse pas m'en tirer à si bon compte pour obtenir la jouissance d'une amélioration de ma situation matérielle : car, sans doute, si un prince intervient, c'est bien plus pour avoir la gloire de posséder la personne même de l'artiste que pour goûter la satisfaction intime qui vous importerait, à vous.

Un avenir prochain va décider de ce que je puis attendre. Peut-être les choses s'arrangeront-elles de manière que j'aie à passer les hivers à Weimar et que, par contre, je puisse revenir l'été auprès de vous. Cette combinaison ne réaliserait pas complètement mes véritables désirs; je devrais pourtant y voir le moyen le plus acceptable de sortir d'embarras. Dans cette hypothèse, s'il vous était possible de me donner asile à proximité de vous, peut-être sur le petit terrain Widemann, chaque année, avant les hirondelles, je reviendrais du Nord vers vous, et je n'aurais plus qu'à souhaiter de mourir un jour dans votre voisinage. Pour l'instant, j'ai abandonné toutes les recherches; d'ailleurs elles me semblent toujours stériles. Maintenant, depuis que vous m'avez fait cette invite, je ne pourrais même pas les reprendre en bonne conscience; je ne saurais me mettre en quête moi-même de ce qui doit m'être octroyé comme un bonheur. A cet égard, je suis devenu tout à fait fataliste.

Lors d'une nouvelle excursion que j'ai entreprise à Brunnen

1. Liszt espérait pouvoir établir le maître à Weimar, sous la protection du grand-duc Charles-Alexandre. — Cf. Glasenapp, II, 2, p. 113, et 121 et suivantes.

pour faire plaisir à ma sœur, le colonel Aufdermaur m'a renouvelé avec beaucoup de feu la proposition d'exécuter son plan, qu'il croit aujourd'hui plus facile à réaliser qu'auparavant. Ce serait très beau; mais ce ne serait pas près de vous, et ce ne serait, encore cette fois, que pour une partie assez courte de l'année. Aussi son offre avait-elle pour moi quelque chose de gênant et d'insuffisant.

J'espère que vous allez bientôt venir; au fond, j'aurais pu m'épargner cette lettre si, pendant cette période d'inquiétudes nouvelles, j'avais voulu me résoudre à vous laisser dans l'ignorance de mes préoccupations intimes. Mais, au contraire, cette fois comme toujours, j'ai éprouvé de la consolation à m'assurer de votre sympathie. Liszt ne m'annonçant aucune modification à ses plans de voyage, j'en conclus donc toujours qu'il arrivera ici vers le 20 septembre. Si je reçois d'autres nouvelles, je vous en ferai part aussitôt.

Et maintenant, au revoir! Dans quel sentiment nous quitterons-nous ensuite? Sera-ce d'un cœur triste ou d'un cœur léger? C'est ce que nous saurons bientôt; mais, quoiqu'il en soit, j'espère que nous ne nous *séparerons* pas.

Mille amitiés de

votre

RICHARD WAGNER

XI

Zurich, 30 novembre 1856.

Je vous avais promis de vous écrire, cher ami, dès que j'aurais une nouvelle vraiment très bonne à vous donner, et, comme Liszt trouvait que notre aventure de Saint-Gall[1] en était une, il m'a prié de vous en écrire. Comme, en outre, à bord du bateau de Rorschach, il m'a encore chargé de ses compliments les plus affectueux pour la famille Wesendonk, et comme ses deux dames m'ont aussi instamment prié de leur envoyer sous peu des nouvelles de la santé de votre chère femme qui, au moment de leur départ, leur avait paru très

1. Un concert à Saint-Gall (23 nov. 1856), où Liszt avait dirigé *Orphée* et les *Préludes*, et Wagner la *Symphonie héroïque* de Beethoven. — V. Glasenapp, II, 2, p. 128 et suivantes.

souffrante, je veux bien considérer également comme intéressant ce que j'aurais à vous dire de moi-même, et admettre que ma consigne est d'écrire. Donc, avant tout, bonnes et sincères amitiés !

Afin de ne vous entretenir que de sujets agréables, je vous parlerai de l'heureux résultat du concert. L'*Orphée* de Liszt m'a conquis tout entier. C'est bien un des poèmes musicaux les plus beaux, les plus parfaits, les plus incomparables qui soient. Cette œuvre m'a donné une jouissance intense! Les *Préludes* ont été plus accessibles pour le public : il a fallu les recommencer. Liszt s'est senti tout heureux de l'admiration sincère que j'ai manifestée pour son œuvre et il m'en a exprimé sa joie d'une façon touchante. L'*Héroïque* m'a fait peu de plaisir : dans l'extrême effort que j'ai dû faire pour entraîner un orchestre déjà fatigué à la hauteur où je voulais l'amener, toute ma satisfaction s'est évaporée. En général, les symphonies de Beethoven ne me disent plus rien en ce moment. Je les ai vécues presque jusqu'à les vider[1] !

Pour vous transmettre encore quelque chose d'agréable, je vous annonce qu'après ce séjour péniblement prolongé de Saint-Gall, après un festin heureusement subi (qui au reste était si bien combiné et où l'on m'a tellement fêté que, malgré mon opiniâtre résistance antérieure, j'ai été moi-même amené à parler), je suis rentré jeudi dernier, dans la soirée, à mon foyer (?), où j'ai trouvé du repos; j'ajoute que jusque aujourd'hui je ne suis pas encore sorti de la maison. Demain je compte reprendre de nouveau, et avec zèle, mon travail interrompu depuis longtemps.

Comme résultat de la visite actuelle de Liszt, je puis dire que mon amitié pour lui n'a pas diminué, mais s'est au contraire accrue de beaucoup. Avec une affectueuse ardeur il a fini par me confesser qu'il avait eu encore grand besoin de mon concours pour s'initier aux véritables profondeurs de mon œuvre, et cet aveu a mis fin agréablement à la sorte de gène qu'avaient maintes fois produite en moi les symptômes d'une appréciation quelque peu superficielle de sa part. J'ar-

1. Depuis janvier 1850 jusqu'en février 1855, le maître avait dirigé la plus grande partie des symphonies de Beethoven dans vingt-trois concerts de la Société de musique de Zurich.

rive ainsi à m'expliquer en toute amitié comment il avait pu me donner cette impression.

Du reste, mes relations avec ces deux dames, et principalement avec la princesse, ont fini pourtant par produire sur moi un effet favorable. En présence de la grande bonté de cœur de la princesse, je me suis senti incliné vers la douceur et poussé à modérer ma sensibilité si irritable : je suis donc rentré dans ma solitude comme on rentre de l'école, avec le sentiment d'avoir appris quelque chose. Et combien j'aurais encore à apprendre pour satisfaire un peu aux exigences que me formule ma conscience intime, pour me montrer digne de ce que dans cette vie de misère et de faiblesse je considère comme bon et comme noble! Je n'ai jamais vu plus clairement qu'aujourd'hui de quelle indulgence l'être le meilleur a lui-même besoin et à quel point il est tenu, lui précisément, de déployer la plus haute bonté pour ne pas devenir l'être le plus misérable.

Afin que je puisse encore écrire à Munich, exaucez notre commune prière, celle d'avoir le plus tôt possible de vos nouvelles et de celles de votre chère femme. Avec mes souhaits les meilleurs, je vous dis affectueusement adieu.

R. W.

XII

[Février (?) 1857.][1]

« L'acier de mon père s'adapte bien à ma main; moi-même en forge le glaive... »

J'en étais précisément arrivé là, et justement je songeais au motif qui doit marquer le changement rapidement survenu, le commencement du miraculeux travail de forge de *Siegfried*, quand votre lettre et sa nouvelle confidentielle[2] m'ont interrompu : devinez ce que dès lors il advint de mon travail pour aujourd'hui! Je puis vraiment renoncer à l'*aujourd'hui* quand j'ai devant moi un *demain* si long, si beau, si

1. Cette date a été inscrite au crayon par madame Wesendonk. Mais, comme le premier acte de *Siegfried* était déjà fini le 20 janvier 1857, la lettre doit vraisemblablement se placer au commencement de cette année.

2. La nouvelle était celle de l'achat de la propriété voisine de la villa de la Verte-Colline, — où le maître trouva asile, d'avril 1857 jusqu'au 17 août 1858.

favorable au travail artistique, un *demain* dont je suis redevable à la plus rare amitié et à la plus fidèle des sollicitudes!

Vous savez ce que vous m'avez donné par cette nouvelle. Ce qui m'a été refusé pour cette vie, je ne l'obtiendrai pas; je sens qu'il faut que j'y renonce et que je me résigne à considérer comme provenant de moi-même, comme imputable à ma nature intime, l'inaccessibilité de mon idéal. Lorsque cette certitude a apparu de plus en plus clairement à ma conscience, lorsque j'ai compris qu'il me fallait désormais chercher mon unique consolation et mon édification dans l'exercice le plus paisible possible de mon art, tous mes souhaits et tous mes désirs, du moins tous ceux qui concernent le monde, se sont tournés vers le seul objet : essayer d'obtenir un repos et un loisir absolus, afin de réaliser mes projets artistiques. Vous savez comment, il y a déjà cinq ans, je vous ai entretenu de ce désir et comment je l'ai précisé en exprimant le vœu d'avoir une maison de campagne riante et tranquille, avec un petit jardin. Cela paraissait une chose possible, et vous-même vous m'offriez la main pour y arriver. Mais la suite m'a démontré combien cela même était difficile, et peu s'en est fallu que je ne fusse forcé de considérer ce désir, après tant d'autres, comme irréalisable, sans toutefois pouvoir parvenir à abandonner complètement cet espoir, auquel je me sentais ramené sans cesse. C'est ainsi qu'est né en moi, en dernier lieu, le vif souhait de pouvoir demeurer dans la propriété Wideman. Tout se réunissait pour me donner l'impression que l'accomplissement de ce souhait présentait pour moi la plus agréable possibilité; mais, justement à cause de cela, et parce que j'avais été si souvent déçu, je n'ai presque jamais cru sérieusement à sa réalisation. Vous vous rappelez encore que j'ai fait bonne contenance quand j'ai reçu la nouvelle, très désagréable aussi pour vous, de l'acquisition de ce petit bien par le médecin aliéniste : j'étais si habitué aux échecs! Maintenant voulez-vous savoir comment j'ai accueilli aujourd'hui l'annonce tout à fait inespérée de l'heureuse issue de vos démarches pour cet achat? J'ai éprouvé en moi une profonde, profonde paix. Sans la moindre trace d'exaltation, je me suis senti envahi jusqu'au fond de moi-même par une bienfaisante chaleur. Et tout à coup j'ai eu devant les yeux

une lumière si radieuse que j'ai vu s'étendre devant moi le monde entier, paisible et comme transfiguré, jusqu'au moment où une larme m'a montré cette image multipliée en mille facettes merveilleuses. Très cher ami, jamais, jusqu'à présent, je n'avais éprouvé une impression semblable. Une si profonde et si bienfaisante puissance d'amitié n'est encore jamais entrée dans ma vie, et ce que j'ai ressenti n'était pas à proprement parler de la joie pour la propriété acquise, mais bien cette chaleur de cœur que me donnait le sentiment de votre amitié, cette certitude d'être soutenu qui me délivrait soudain de tout souci, de tout fardeau.

Oh! chères, excellentes gens! Que puis-je vous dire? Comme, par miracle tout autour de moi a changé brusquement! Toutes les hésitations ont trouvé leur terme. Je sais maintenant où prendre racine; je sais dans quel lieu je puis créer, produire, trouver de la consolation, des forces, du repos et la satisfaction de ma soif; je puis maintenant, le cœur léger, affronter toutes les vicissitudes de ma carrière artistique, tous les efforts, toutes les fatigues : car je sais où chercher la tranquillité et la fraîcheur, véritablement au sein de la plus fidèle, de la plus touchante affection. Oh! mes enfants, en échange il faut que vous soyez contents de moi, et certainement vous le serez! Car je vous appartiens pour la vie, et mes succès, ma sérénité, mon activité productrice me donneront du bonheur; je les cultiverai et les chérirai pour que vous aussi vous en ayez de la joie!

Oh! que c'est beau! Et cela a décidé de bien, bien des choses! Si je pouvais vous dépeindre la merveilleuse et profonde quiétude qui m'emplit aujourd'hui!...

Maintenant, faites en sorte que je vous revoie bientôt : j'en aurais une vive impatience, même si je n'étais pas si seul ici. Je crois que raisonnablement il n'y a plus lieu de croire à la guerre, et je crois que, même dans ce cas, je pourrais rester ici en sûreté. Je vous écrirai encore une fois.

Mille amitiés

Votre

RICHARD WAGNER

(Traduit de l'allemand par ***.)

(A suivre.)

POUR VAINCRE[1]

VII

— Miss Vane, avez-vous sonné pour le déjeuner?

— Non...

— Oh! combien paresseuse!...

Et Mrs. Hockley étendit le bras vers le timbre électrique.

La salle à manger du yacht était énorme, et d'un luxe si brutal et si agressif qu'on devinait d'abord, et du premier coup d'œil, que ce luxe avait dessein d'éblouir, d'aveugler et d'écraser. On se serait cru partout plutôt qu'à bord d'un navire. L'abus des corniches et des cariatides, l'entassement des peintures, des sculptures et des dorures, faisaient songer à quelque foyer d'Opéra Royal ou Impérial, voire aux salons de roulette d'un Monte-Carlo exagérément somptueux... Mrs. Hockley, propriétaire de l'*Yseult*, était quatre-vingt fois millionnaire, et entendait que personne au monde n'en doutât.

Un maître d'hôtel, en habit d'amiral très galonné, apportait sur un plateau d'or, le *early breakfast* à l'américaine : confiture de gingembre, biscuits, toasts et thé noir.

— Pourquoi deux tasses seulement?

— Madame, monsieur Felze n'est pas encore rentré à bord...

1. *Published December fifteenth, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CLAUDE FARRÈRE.
Voir la *Revue* du 1er décembre.

— Cela ne vous regarde pas. Trois tasses immédiatement!

Mrs Hockley commandait d'une voix parfaitement calme, voire nonchalante. Mais le tas de ses quatre-vingts millions la haussait évidemment fort au-dessus de l'humanité domestique.

Elle daigna pourtant offrir le sucre et la crème à la jeune fille qu'elle avait nommée Miss Vane, et qui n'était que sa lectrice, mais une lectrice souvent élevée à la dignité de confidente.

Maintenant, elles déjeunaient en face l'une de l'autre. Mrs. Hockley et Miss Vane. Elles buvaient beaucoup de thé, mangeaient beaucoup de toasts, et tartinaient de gingembre une large douzaine de biscuits salés. Cet appétit anglo-saxon contrastait d'amusante manière avec la grâce délicate de Mrs. Hockley, et surtout avec le charme presque éthéré de Miss Vane. Miss Vane était en effet un véritable lis, blanc et mince à miracle; un lis onduleux, à longue tige flexible et fragile. Les jambes fuselées, les hanches étroites, la taille gracile, figuraient cette tige, d'où sortait la chair nue des épaules et de la gorge comme une corolle à peine épanouie. Miss Vane portait un étrange vêtement, moitié robe de bal et moitié chemise, très ouvert et très flottant, dont la soie vert d'eau mettait en parfaite valeur des yeux couleur d'algue et des cheveux couleur de jais.

Mrs. Hockley, moins fleur, était plus femme, et, si l'on peut dire, plus animale. En la regardant, on ne l'eût comparée à rien du tout, sauf à ce qu'elle était : une Américaine de trente ans, admirablement, irréprochablement belle. Cette beauté sans un défaut constituait la première et la plus éclatante des trois auréoles de Mrs. Hockley, — la seconde étant son énorme fortune, et la troisième, ses aventures tapageuses, dont les plus notoires avaient été son divorce et le suicide de son ex-mari. — Bien des princesses de New-York ou de Philadelphie eussent été célèbres par la seule possession du yacht le plus splendide qui fût, et par le seul triomphe de s'y promener en compagnie d'un Jean-François Felze, esclave. Mais dès qu'on avait vu Mrs. Hockley, on oubliait qu'elle était riche, et qu'elle avait asservi, après dix autres hommes connus

ou illustres, le plus noble peut-être des artistes du siècle... On oubliait tout pour admirer un corps et un visage dont chaque ligne atteignait la perfection. Mrs. Hockley était grande et blonde, et très svelte quoique musclée. Ses yeux étaient noirs; sa peau, dorée et lumineuse. Mais aucun de ces traits ne caractérisait l'ensemble, qui ne se détaillait point, et valait par son équilibre et son harmonie. Mrs. Hockley était tout entière belle, sans autre adjectif qui pût préciser. Felze, pour la peindre, et fixer sur une toile cette puissance séductrice qui émanait à la fois du front, de la bouche, de la taille, des hanches et des chevilles, avait dû faire le portrait de tout, et même de la robe.

Miss Vane, ayant achevé son treizième biscuit au gingembre, se renversa dans sa chaise à pivot.

— Il est bien tard, — murmura-t-elle, indolente.

Mrs. Hockley regarda l'heure à son bracelet :

— Oui... la demie passé huit...

— Le maître n'est pas empressé...

Mrs. Hockley ne répondit point, mais sonna d'un geste un peu nerveux. Un valet écarta la portière de velours cramoisi.

— Apportez Romeo.

— Oh! — dit Miss Vane, — pouvez-vous sans cesse toucher de vos doigts cette horreur?

La portière laissa passer une bête grise à museau pointu, à jambes torses, à queue fourrée, un lynx. — Mrs. Hockley ne se fût point résignée à n'avoir qu'un chien ou qu'un chat, animaux vulgaires.

— *Come here!* — ordonna Mrs. Hockley.

A cet instant, la portière de velours s'écarta encore, — cette fois, devant un homme : Jean-François Felze.

— Bonjour, — dit-il.

Il vint s'incliner devant Mrs. Hockley, pour lui baiser la main. Mais cette main caressait les poils rudes du lynx; et Jean-François Felze, le front bas et l'échine courbe, dut attendre que le lynx eût été caressé...

Felze s'était assis, et buvait d'un trait la tasse de thé refroidie.

— Vous avez oublié le temps, cher! — fit observer Mrs. Hockley.

— Oui, — dit-il. — Et je vous prie de m'en excuser. Mais vous saviez où j'étais, et j'ai pensé que vous ne seriez ni inquiète, ni fâchée...

Elle l'examinait très attentivement :

— Avez-vous réellement fumé de l'opium?

— Oui. Toute la nuit.

— Cela ne se voit pas du tout... N'est-ce pas, Miss Vane?

Miss Vane, silencieuse, approuva d'un signe. Mrs. Hockley continuait d'étudier le visage de Felze comme un naturaliste étudie un phénomène zoologique :

— Si, pourtant!... Cela se voit un peu... à l'iris de vos yeux, qui est plus brillant et plus fixe... et aussi à votre teint, qui est plus livide... cadavérique, dirai-je...

— Merci...

— Pourquoi « merci »? Cela ne vous fâche pas, je suppose? C'est seulement une constatation... une curieuse constatation... Je voudrais comprendre pourquoi votre teint est ainsi... L'opium n'a aucune action sur la circulation du sang, n'est-ce pas? Il attaque exclusivement le système nerveux et paralyse les réflexes... Alors, je ne devine pas... Pouvez-vous expliquer?

— Non, — dit Felze.

— Vous ne pressentez même pas la cause?

— Même pas.

— Mais vous seriez curieux de la savoir?

— Pas curieux du tout.

— Combien extraordinaire!... Vous êtes étonnamment français! Les Français n'ont aucun plaisir à se rendre compte des choses... Dites-moi : de quelle nature est la volupté du fumeur d'opium?

Felze, agacé, se leva :

— Il m'est tout à fait impossible de vous l'exprimer, — dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que cette volupté, pour employer le même mot que vous, ne saurait être accessible à une Américaine. Et vous êtes étonnamment américaine!

— Je suis telle, assurément. Mais quelle chose vous fait constater que je suis?...

— Vos questions.

— Vous êtes l'inverse d'une Française. Vous avez trop de plaisir à vous rendre compte... non... à essayer de vous rendre compte des choses.

— N'est-ce pas le naturel instinct d'une créature qui a le don de penser?

— Non... plutôt la manie d'un être qui n'a pas le don de sentir.

Mrs. Hockley ne se fâcha pas. Ses sourcils légèrement froncés marquèrent une réflexion intense. Miss Vane, toujours renversée dans sa chaise à pivot, éclata d'un rire impertinent.

— Qu'avez-vous? — dit Mrs. Hockley, se retournant vers sa lectrice.

Miss Vane répondit, et continua de rire après avoir répondu :

— Il est réellement comique que ce soit vous, si nerveuse, à qui l'on reproche de n'avoir pas le don de sentir!

— Je vous prie, — dit Mrs. Hockley, — n'interrompez pas par une plaisanterie une sérieuse conversation!...

Elle revint à Felze :

— Dites-moi encore, cher, votre Chinois, ce mandarin que vous aviez connu autrefois, et que vous avez retrouvé ici d'une si romanesque manière... est-il tout à fait un sauvage? je veux dire un primitif, un arriéré?...

Felze pencha la tête en avant, et fixa son regard dans les yeux de Mrs. Hockley :

— Tout à fait, — affirma-t-il. — Soyez bien sûre qu'il n'y a pas une idée commune entre vous et ce Chinois.

— En vérité? N'a-t-il pas voyagé cependant?

— Si fait.

— Il a voyagé! Et le voilà au Japon, dans un pays qui secoue justement son ancienne barbarie!... Est-il possible que ce Chinois soit alors aussi retardé que vous dites? aussi étranger à la civilisation?... Par exemple, ici, à Nagasaki, dans sa maison, n'a-t-il même pas le téléphone?

— Il ne l'a pas.

— Incompréhensible!... Pouvez-vous goûter un agrément dans le commerce d'un tel homme?

— Vous voyez que, chez lui, j'ai oublié l'heure.

— Oui...

Elle réfléchissait comme tantôt, les sourcils un peu froncés.

— Les Français — trancha Miss Vane, judicieuse — sont eux-mêmes des gens très ignorants du progrès moderne.

— Oui, — approuva Mrs. Hockley, satisfaite de l'explication. — Oui, ils ignorent et ils dédaignent aussi. Vous avez raison, Elsa.

Elle s'était levée, et, s'approchant de Miss Vane, lui secoua les deux mains en manière d'approbation. Felze, se détournant, appuya son front contre la vitre d'une des baies qui tenaient lieu de sabords.

Un valet apportait deux gerbes d'orchidées. Mrs. Hockley les prit, et s'occupa d'en garnir les grands vases de bronze qui décoraient la cheminée monumentale.

— Japonaises? — questionna Miss Vane, en désignant les fleurs.

— Non. C'est toujours la provision de San Francisco. La glace les conserve parfaitement.

Felze avait ramassé une corolle tombée à terre, et en étirait les pétales avec ses doigts.

— Point de parfum, — dit-il.

Il se souvint tout à coup du coteau des Cigognes :

— En cette saison, tous les cerisiers de Nagasaki sont en fleur. Vous ne préféreriez pas de belles branches roses et vivantes à ces orchidées qui ont l'air d'être artificielles?

Mrs. Hockley ne daigna pas discuter :

— Il est en vérité surprenant et choquant que vous ayez d'aussi populaires idées, étant le délicieux peintre que vous êtes.

Jean-François Felze ouvrit la bouche pour répondre. Mais Mrs. Hockley élevait à cet instant vers les vases de bronze ses deux mains pleines de tiges assemblées...

Les jambes longues et fines, les cuisses larges, les hanches épanouies, le torse étroit, les épaules rondes d'où jaillissait la nuque robuste et mince, sous la masse lourde des cheveux d'or, entre les bras tendus et dressés, — tout ce corps de femme était une telle splendeur et une telle harmonie que Jean-François Felze ne répondit pas.

Mrs. Hockley, cependant, avait disposé ses orchidées.

— Mais, cher, — dit-elle soudain, — je pense que vous ne nous avez pas parlé de cette marquise japonaise dont vous faites le portrait... Comment l'appelez-vous? j'ai oublié déjà...

— Yorisaka...

— Oui. Est-elle véritablement une marquise?

— Très véritablement.

— De race ancienne?

— Les Yorisaka ont été jadis des daïmios du clan Tosa, dans l'île de Shikok. Et je ne crois pas qu'ils se soient jamais mésalliés.

— Daïmios, c'est-à-dire seigneurs suzerains?

— Oui.

— Seigneurs suzerains! Cela est en vérité passionnant. Je pense toutefois que, puisque vous aimez à peindre cette marquise japonaise, elle est tout à fait une sauvage, comme le mandarin chinois?

Felze sourit :

— Pas tout à fait.

— Oh! Elle a le téléphone?

— Je ne sais pas, mais je parierais que oui.

Miss Vane intervint :

— Beaucoup de Japonais ont le téléphone.

— Oui, — riposta Mrs. Hockley. — Mais je suis étonnée que le maître ait consenti à faire le portrait d'une Japonaise qui a le téléphone.

Elle rit. Puis, sérieuse :

— Réellement, cette marquise Yorisaka est une moderne créature?

— Assez moderne, oui.

— Elle ne vous a pas reçu, agenouillée sur des nattes, dans une petite chambre sans fenêtres, entre quatre paravents de papier?

— Non. Elle m'a reçu, assise dans une bergère, au milieu d'un salon Louis XV, entre un piano à queue et une glace à cadre doré.

— Oh!

— Oui. J'ai tout lieu de croire, en outre, que la marquise Yorisaka a le même couturier que vous.

— Vous vous moquez?

— Je ne me moque pas.

— La marquise Yorisaka n'était pas habillée d'un kimono et d'un obi?

— Elle était habillée d'un *tea-gown* fort élégant.

— Je suis stupéfaite... Et quelles choses vous a dites la marquise Yorisaka?

— Des choses toutes pareilles à celles que vous dites vous-mêmes, quand vous recevez un étranger.

— Elle parle français?

— Aussi bien que vous.

— Mais elle est une femme réellement fascinante!... François...

— Jean-François, je vous en prie...

— Non, jamais! Voilà encore votre goût populaire! François, seul, est beaucoup plus noble.... Je dis : François, très cher, je vous prie de me faire connaître la marquise Yorisaka...

Felze, qui souriait, cessa de sourire :

— Oh! — dit-il d'une voix on ne peut plus maussade, — vous y tenez?...

Mrs. Hockley toisa son peintre, très ironiquement :

— François, — dit-elle, — êtes-vous décidément d'une jalousie si ridicule que vous ne puissiez souffrir auprès de moi hommes ni femmes, et pas même le lynx Romeo?

Elle le regardait tout droit, de ses magnifiques yeux clairs; et ses dents luisaient dans sa bouche entr'ouverte. Sa gaîté ressemblait à l'appétit d'une belle bête de proie.

Il baissa la tête, et, très humble, courba l'échine pour baiser la main qu'on lui tendait.

VIII

L'*Yseult* était évitée cap au sud. Par le sabord de sa chambre, située à bâbord, Felze, accoudé, voyait tout Nagasaki, depuis le grand temple du Cheval de Jade, sur la colline d'O-Souwa, jusqu'aux usines fumeuses qui allongent la ville vers l'entrée du fiord.

C'était le matin. Il avait plu. Le ciel gris accrochait encore des lambeaux de nuages au sommet de toutes les collines. La

verdure nuancée des pins, des cèdres, des camphriers et des érables apparaissait plus fraîche sous ce manteau d'ouate humide. La neige rose des cerisiers luisait, plus délicate. Et, sur la frontière des nuées basses, les cimetières qui dominent la cité montraient plus nettes leurs petites stèles lavées par l'eau de pluie. Seuls, les toits des maisons, toujours bruns et bleus, — couleur d'ardoise et de brume, — se mêlaient confusément tout le long du rivage. Et le soleil manquait à leurs tuiles ternes.

« Les paysagistes — songea Felze — ont en somme les mêmes joies que nous. Le plaisir est pareil, de peindre ce printemps mouillé ou le visage d'une fille de seize ans, qui a pleuré la veille son premier petit chagrin d'amoureuse... »

Il quitta le sabord et vint s'asseoir devant la table à dessiner. Quelques esquisses étaient là. Il les feuilleta.

— Peuh ! — murmura-t-il.

Il rejeta les esquisses :

— J'ai eu du talent... autrefois. Il m'en reste encore un peu... très peu...

Il regarda les quatre murs lambrissés de bois rares. La chambre était luxueuse, et intelligemment aménagée pour qu'on y eût, dans peu d'espace, un confortable très raffiné.

— Prison ! — dit Felze.

Sans se lever, il tournait les yeux vers le sabord.

« Me voilà dans une ville exotique et jolie, au milieu d'un peuple qui lutte pour son indépendance, et dont les qualités de bravoure, d'élégance et de courtoisie grandissent infailliblement et se magnifient dans l'exaltation de ce combat... Un hasard m'a mis à même de voir de près l'aristocratie de ce peuple, et d'admirer à l'aise le passionnant spectacle de ses instincts d'autrefois aux prises avec son éducation nouvelle. Un autre hasard m'a fait retrouver Tcheou Pé-i, philosophique montreur de toute cette lanterne magique d'Asie... Et, de cette triple bonne fortune, qui jadis m'eût enivrée, aujourd'hui je ne jouirai pas... pas du tout. »

Il baissa la tête :

« Je ne jouirai de rien, parce que mes yeux verront toujours, interposée entre le monde extérieur et moi, l'image obsédante d'une femme... »

Il appuya son front dans sa main :

« L'image d'une femme stupide, pédante et vicieuse, mais belle, et qui a su, tour à tour, me donner et me refuser sa bouche, habilement... Si bien que c'en est fait du pauvre imbécile que je suis... »

Il s'était relevé. Il déploya le *Nagasaki Press*, qu'un valet venait d'apporter. Et il lut, en tête des « Reuter » du jour :

Tokio, 22 avril 1905.

On confirme le passage de quarante-quatre bâtiments russes[1] devant Singapore à la date du samedi 8 courant. Le vice-amiral Rodjestvensky les commandait. La division du contre-amiral Nebogatof n'est pas encore signalée. Le bruit court que le vice-amiral Rodjestvensky se serait dirigé vers la côte française de l'Indo-Chine.

Les instructions de l'amiral Togo demeurent secrètes.

Le journal, froissé, tomba. Felze, derechef, s'accouda au sabord.

Le vent avait sauté, comme il arrive souvent dans la baie de Nagasaki, les matins de pluie. Maintenant l'*Yseult* était évitée cap au nord. Felze vit la côte ouest du fiord, celle qui fait face à la ville. Il n'y a guère de maisons sur cette côte-là. La robe verte des montagnes y traîne nonchalamment jusque dans la mer. Et ces montagnes, plus dentelées, plus bizarres, plus japonaises que les montagnes de l'autre rive, évoquent une plus parfaite image des paysages fantasques que l'on trouve peints sur le papier de riz des vieux kakemonos.

Mais, sur cette côte ouest, un vallon se creuse entre deux collines, un vallon noir et sinistre d'où monte, jour et nuit, la fumée opaque des forges, et le fracas des enclumes et des marteaux : l'arsenal. C'est en ce lieu que Nagasaki fabrique sa part de vaisseaux et de machines de guerre, et contribue, ainsi, activement, à la défense de l'Empire...

Felze regarda les montagnes fleuries et l'arsenal à leur pied. Et il pensa, littéraire :

« Peut-être ceci sauvera-t-il cela... »

1. Dans ce nombre, d'ailleurs exagéré, la presse japonaise englobait sans distinction les bâtiments de guerre et les navires charbonniers.

Il sourit avec mélancolie :

« Tout de même, quel dommage!... Au temps que ceci n'existait pas, j'aurais peint la marquise Yorisaka Mitsouko en triple robe de crêpe chinois, blasonnée d'argent et ceinturée de brocart!... »

IX

La palette au pouce, Jean-François Felze recula de deux pas. Sur le fond brun de la toile, le portrait s'enlevait vigoureux et délicat. Et, malgré le catogan, malgré les bandeaux ondulés, le visage, par ses yeux étirés et sa bouche moins large que haute, souriait d'un sourire d'Extrême-Asie, d'un sourire mystérieux, inquiétant.

— Oh! cher maître, que c'est bien!... Comment pouvez-vous, si vite et comme en vous jouant, créer de si belles choses?...

La marquise Yorisaka, enthousiaste, joignait ses petites mains d'ivoire. Felze, dédaigneux, fit une moue :

— Si belles, oh!... Vous êtes indulgente, madame...

— N'êtes-vous pas satisfait?

— Non.

Il regardait tour à tour le modèle et l'effigie.

— Vous êtes beaucoup, beaucoup plus jolie que je n'ai su vous peindre... Ceci... mon Dieu!... ceci n'est pas absolument mauvais... Le marquis Yorisaka, quand il aura repris la mer, et qu'il s'enfermera, le soir, dans sa cabine, en tête à tête avec ce portrait, reconnaîtra certainement, quoique enlaidis, les traits qu'il aime... Mais je rêvais une meilleure imitation de la réalité.

— Vous êtes très difficile!... En tout cas, vous n'avez pas encore fini : vous pouvez retoucher...

— De ma vie, je n'ai retouché une esquisse, sauf pour la gâter.

— Eh bien! croyez-moi, cher maître! celle-ci est délicieuse!...

— Non!...

Il avait posé sa palette, et, le menton dans la main, il consi-

dérait avec une attention extrême, obstinée, acharnée, la jeune femme debout devant lui...

C'était la cinquième séance de pose. Une familiarité commençait de naître entre le peintre et le modèle. Non point qu'aux bavardages de simple politesse eussent succédé de vraies causeries, et moins encore des confidences. Mais la marquise Yorisaka s'accoutumait à traiter Jean-François Felze plutôt en ami qu'en étranger.

Felze, cependant, d'un geste vif, reprenait son pinceau.

— Madame, — dit-il soudain, — j'ai envie de vous adresser la plus indiscrète des prières...

— La plus indiscrète?...

— Oui... si vous ne m'encouragez pas, je n'oserai jamais...

Elle se taisait, étonnée.

— J'ose tout de même... Mais, d'avance, excusez-moi. Écoutez : Pour finir l'étude que voilà, j'ai besoin de quatre ou cinq jours encore... Ces quatre ou cinq jours employés, serez-vous assez bonne pour m'accorder quelques séances de plus? Je voudrais essayer de faire, pour moi, une autre étude... Oui, une autre étude de vous, mais qui ne serait plus, à proprement parler, un portrait... Ceci est un portrait. Je me suis efforcé d'y faire vivre la femme que vous êtes, la femme très occidentale, très moderne, Parisienne autant que Japonaise. Mais une pensée m'obsède, la pensée que, si vous êtiez née un demi-siècle plus tôt, vous auriez eu, quoique seulement, quoique purement japonaise, le même visage et le même sourire... Et ce sourire, et ce visage, qui sont de votre mère et de vos aïeules, qui sont du Japon, du Japon immuable, j'ai le désir entêté de les peindre une seconde fois, dans un autre décor... Vous avez bien, n'est-ce pas, dans quelque vieux coffre de la chambre aux objets précieux, des robes d'autrefois, de belles robes à manches flottantes, de nobles robes brodées aux armes de votre famille?... Vous revêtiriez la plus somptueuse, et je me figurerais avoir devant moi, non plus une marquise de l'an 1905, mais l'épouse d'un daïmio d'avant le Grand Changement.

Il fixait sur elle un regard anxieux. Elle sembla fort embarrassée, et tout d'abord ne sut que rire, rire à la japonaise, comme elle riait quand elle était prise au dépourvu, et qu'elle

n'avait pas le temps d'apprêter sa voix européenne, moins enfantine :

— Oh! cher maître! quelle idée extraordinaire!...

— En vérité!...

Elle hésita :

— Mon mari et moi serions trop heureux de vous être agréables... Nous chercherons... Une robe d'autrefois, je ne crois pas que... Mais sans doute pourrons-nous...

Il n'eut garde d'insister sur-le-champ :

— Votre mari, j'y songe, n'aurais-je pas le plaisir de le voir aujourd'hui?

— Non... il fait une promenade en compagnie de notre ami le commandant Fergan... Ils sortent ainsi, très souvent... Et aujourd'hui, ils ne rentreront pas pour le thé.

— Je lisais encore hier, dans le *Nagasaki Press*...

Il s'arrêta. Le *Nagasaki Press* reparlant de la flotte russe, toujours mouillée sur la côte annamite, avait annoncé le départ imminent de l'amiral Togo pour le Sud. La marquise Yorisaka l'ignorait peut-être. Et convenait-il d'apprendre trop brusquement à une jeune femme que son mari allait partir pour la guerre?

Mais déjà, toute paisible, la marquise Yorisaka achevait la phrase interrompue :

— « Dans le *Nagasaki Press* »?... Ah! je sais!... Le prochain appareillage de nos cuirassés... J'ai lu aussi. Ce n'est peut-être pas immédiat, mais sûrement cela ne tardera pas beaucoup.

Elle souriait avec une évidente sécurité. Felze, étonné, questionna :

— Est-ce que le marquis ne ralliera pas son navire pour cet appareillage?

Elle ouvrit plus larges ses yeux minces :

— Mais si!... Tous les officiers rallieront, naturellement.

Il questionna encore :

— Pensez-vous qu'il y aura combat?

Elle touchait ses cheveux du bout de ses doigts, le plus tranquillement du monde :

— Nous espérons qu'il y aura bataille, grande bataille.

Felze, maintenant, peignait, par petites touches agiles et précises.

— Vous serez très seule, madame, après le départ de votre mari...

— Oh! ce n'est pas la première fois qu'il me quitte ainsi... Et tant de femmes japonaises sont dans le même cas que moi, aujourd'hui!...

— Retournerez-vous à Tôkiô?

— Non, parce que je désire être tout près de Sasebo, jusqu'à ce que la guerre soit finie.

— Mais, à Nagasaki, vous n'avez point d'amis, je crois, personne qui puisse vous entourer un peu, vous sauver de la solitude?...

— Personne. Nous ne voyons que vous, et Herbert Fergan... Et lui partira en même temps que mon mari...

Felze hésita avant de répondre :

— Je ne partirai pas, moi... Mais, malgré mes cheveux blancs, je n'oserai guère vous importuner de mes visites quand votre mari ne sera plus là... Les usages japonais s'y opposent absolument, si je ne me trompe...

— Absolument, non... Mais il est certain qu'une Japonaise est obligée, en pareilles circonstances, de se cloîtrer un peu... Pendant la guerre contre la Chine, une princesse du sang, pour s'être trop souvent montrée en public, avec une ambassadrice étrangère qui était son amie, fut, par ordre de l'Empereur, répudiée...

— Répudiée!...

— Oui.

— Mais aujourd'hui les mœurs sont moins rigoureuses.

— Un peu moins...

Il y eut un silence. Felze peignait toujours, d'une main peut-être distraite. La marquise Yorisaka, assise, et tout à fait immobile, gardait la pose.

Pourtant, après quelques minutes, elle remua légèrement, et frappa dans ses paumes. Le *héi!*... des servantes nippones se fit entendre derrière la porte.

— Vous prendrez du thé, n'est-ce pas, cher maître? *O tcha wo motte kite koudasai*[1]...

Elle avait repris, pour parler japonais, sa voix de soprano très léger.

1. « Veuillez apporter le thé. »

— Je prendrai du thé, — dit Felze. — Toutefois je vous avouerai, chère madame, que votre thé anglais, noir, sucré et amer, me délecte beaucoup moins que les petites tasses d'eau parfumée que je bois dans toutes les *tchaya* de campagne où j'entre pour me désaltérer, quand je me promène...

— Oh! que dites-vous?...

Elle était si fort étonnée qu'elle oubliait de rire. Une curiosité intense arquait ses sourcils bridés.

— Vraiment, vous aimez le thé japonais?

— Beaucoup.

— Mais, à bord de votre yacht, vous n'en buvez pas!... Votre hôtesse, Mrs. Hockley, doit préférer le thé de son pays?

— Oui... mais elle a ses goûts, et moi les miens...

La marquise Yorisaka appuyait la joue sur le bout de ses doigts :

— Se plaît-elle, à Nagasaki, Mrs. Hockley?

— Assurément! Mrs. Hockley est grande excursionniste et il y a quantité de promenades à faire dans Kioûshôu...

— Alors, vous ne songez point encore à reprendre votre voyage... Où irez-vous, en quittant le Japon?

— A Java, probablement... Vous savez que Mrs. Hockley veut faire le tour du monde...

— Je sais... C'est une femme tout à fait extraordinaire... si hardie, si résolue... et si merveilleusement belle!...

Felze sourit avec quelque mélancolie :

— Savez-vous qu'elle a un très vif désir de vous connaître?

Il avait prononcé cette phrase sans enthousiasme. Et il bredouilla les derniers mots, comme s'il regrettait d'avoir parlé. Mais la marquise Yorisaka avait entendu :

— Oh! Je serai moi-même ravie... En vérité, mon mari et moi songions à l'inviter... mais nous avions peur d'être importuns...

La porte glissait dans ses rainures, et les deux servantes entraient, apportant le plateau anglais, plus large qu'elles n'étaient longues.

— Allons, cher maître, acceptez tout de même une tasse de thé noir!... Puisque Mrs. Hockley viendra ici, il faut bien nous habituer à sa boisson favorite...

La marquise Yorisaka, on ne peut plus Parisienne, tendait

d'une main le sucrier, de l'autre le pot à crème. Certes il ne pouvait y avoir aucune ironie dans ses paroles, ni aucune arrière-pensée dans son esprit.

X

Au-dessus du temple d'O-Souwa, un parc tout petit s'étage jusqu'au sommet de la colline Nishi...

Un parc tout petit, mais un vrai parc, touffu, profond, mystérieux à miracle. Les Japonais savent atrophier jusqu'à l'invraisemblance leurs cèdres nains et leurs pruniers minuscules. Mais ils n'en aiment que davantage les très grands pruniers et les cèdres géants. Les jardinets en miniature sont d'agréables bibelots qu'on possède au même titre que nous possédons une serre chaude ou une orangerie. Les hautes futaies sont la joie véritable et l'orgueil de l'Empire...

Dans le petit parc de la colline Nishi, parmi les camphriers centenaires, les érables, et les cryptomérias d'où pendaient de splendides glycines arborescentes, le marquis Yorisaka Sadao et son ami le commandant Herbert Fergan se promenaient en devisant.

L'allée sinueuse montait sous bois. Parfois, aux coudes du chemin, une échappée de vue glissait entre les arbres, et tous les vallons verdoyants, et toute la ville bleuâtre avec ses faubourgs épars, et tout le fiord couleur d'acier se dévoilaient soudain au-dessous des jardins, des cours et des escaliers du grand temple.

Les deux promeneurs s'étaient arrêtés à l'un de ces angles en terrasses.

— Il fait un très beau temps, — dit Herbert Fergan. — Cette fin d'avril est réellement brillante. Cela changera peut-être en mai.

— Oui, — murmura Yorisaka Sadao.

Il n'avait donné qu'un coup d'œil à l'admirable paysage. Son regard vif et noir, qui luisait d'une curiosité ardente et furtive, ne se détachait point du visage calme de l'Anglais.

— Au fait, — questionna-t-il tout à coup, — avez-vous

reçu par le courrier d'hier des nouvelles de votre ami le commandant Percy Scott?

— L'amiral! — rectifia Fergan. — Percy Scott a été promu, il y a six semaines... en février...

— Hé !... Je suppose qu'il poursuit néanmoins ses travaux?... qu'il continue de révolutionner l'artillerie navale anglaise?...

— Oh! — dit Fergan, — est-ce vraiment une révolution?

Il affichait un léger scepticisme. Mais le marquis Yorisaka insista :

— Sinon une révolution, au moins une totale réforme! Certes votre Amirauté avait fait, depuis douze ans, beaucoup de bonne besogne... J'ai suivi les progrès de votre matériel... Il n'y a plus rien à reprendre à vos canons... Et je ne parlerai pas de vos obus...

— Oui, — fit tranquillement Fergan, — vous les avez adoptés, après l'expérience assez peu satisfaisante que vous aviez faite des obus du type français, l'an passé, à la bataille du 10 août...

— Il est vrai... Et c'est pourquoi je n'en parlerai pas... Hé!... Votre matériel est excellent, et tout l'honneur en revient à votre Amirauté... Mais, à la guerre, n'est-ce pas? le matériel n'est rien, le personnel est tout! Et si votre personnel aujourd'hui est peut-être le premier de l'Europe, tout l'honneur en revient à l'amiral Percy Scott...

D'un geste, Herbert Fergan acquiesça.

— De bons canons, de bons obus, — professait le marquis Yorisaka Sadao, — c'est bien! De bons pointeurs, de bons télémétristes, de bons officiers de tir, c'est mieux! Et voilà précisément le cadeau que Percy Scott a fait à l'Angleterre!... L'Angleterre, d'ailleurs, a su récompenser Percy Scott... N'est-ce pas une gratification de quatre-vingt mille yens[1] que le Parlement lui a décernée récemment?

— Huit mille livres sterling, exactement. C'est une juste rémunération. Si Percy Scott eût vendu ses brevets à l'industrie, il eût certes gagné davantage.

— Certes!... huit mille livres ne paient pas le génie d'un

1. Deux cent mille francs. — Chiffre historique.

tel homme! Notre Empereur donnerait probablement davantage pour avoir un Percy Scott japonais.

— Quel besoin? — dit Fergan, un peu ironique. — Vous avez le Percy Scott anglais!... L'Angleterre et le Japon sont pays alliés. Vous avez pu, vous pouvez profiter très librement de tous nos travaux.

Le marquis Yorisaka détourna, un instant, son regard vers la profondeur verte de la futaie.

— Très librement, — répéta-t-il. (Sa voix s'était enrouée. Il toussa). Très librement, c'est vrai! Oh! nous vous avons de grandes obligations! Cependant nous avons profité surtout des travaux de votre Amirauté : nous possédons aujourd'hui vos tourelles, vos casemates, vos projectiles, votre acier de cuirasse... Nous ne possédons pas encore vos hommes, ni leurs secrets merveilleux... ces secrets que l'amiral Percy Scott inventa...

— Il n'y a point de secrets, — affirma Fergan. — Et d'ailleurs n'avez-vous pas été vainqueurs, aux batailles du 10 et du 14 août?

— Nous avons été vainqueurs... mais...

Les lèvres minces se serraient de mépris sous la moustache à poils rèches.

— Mais ce furent de piètres victoires! Vous le savez. Vous étiez à côté de moi, à bord du *Nikkô*, le 10 août!...

L'Anglais, courtoisement, s'inclina :

— J'y étais, — dit-il. — Et je témoigne ici, ô Sadao san, que ce 10 août fut une journée très glorieuse.

— Non! — se récria le Japonais. — O *kimi* [1], souvenez-vous mieux! Souvenez-vous des lenteurs, de l'indécision, du désordre général! Souvenez-vous de cet obus russe qui atteignit le *Nikkô* au-dessous du blockhaus, et brisa le tube cuirassé des transmissions! Aussitôt toute la vie du cuirassé s'arrêta, comme la vie d'un homme dont l'artère aorte est coupée. Nos canons intacts cessèrent de tirer. Nos canonniers attendirent stérilement l'ordre qui ne pouvait plus venir! Et, cependant, le *Tsésarevitch*, déjà criblé de nos coups, s'échappait à la faveur de cette unique avarie qui nous frappait d'impuissance! Voilà

1. *Kimi*, — « mon cher », avec une nuance respectueuse.

ce que fut la journée du 10 août!... Et je pense avec désespoir que la prochaine journée sera pareille, puisque nous ne possédons point les secrets anglais...

— Il n'y a point de secrets anglais, — redit Fergan.

Un silence suivit. Ils étaient parvenus au sommet de la colline. Maintenant ils redescendaient par une autre allée plus occidentale, qui aboutit aux jardins mêmes du grand temple.

— Quand il commandait le *Terrible*, — reprit tout à coup Yorisaka Sadao, — Percy Scott, tirant en exercice, mettait quatre-vingts pour cent de ses obus dans la cible. Quatre-vingts pour cent! Quelles cuirasses russes résisteraient à cette avalanche de fer?

— Bah! — dit Fergan, — pourquoi le *Nikkô* ne tirerait-il pas aussi bien que le *Terrible*? Percy Scott avait entraîné ses pointeurs au moyen d'appareils que vous connaissez! N'avez-vous pas des *dotters*, des *loading machines*, des *deflections teachers*[1]? N'avez-vous pas nos télémètres « Barr and Stroud »[2]?

— Nous avons tout cela! Et vous nous avez enseigné à nous en servir... Oh! nous vous avons de grandes obligations! Mais tout cela est bon surtout pour les tirs en temps de paix. A la guerre, la part d'imprévu est si grande! Souvenez-vous de l'obus du 10 août!...

Il scrutait les yeux de l'Anglais, comme un chasseur scrute le buisson d'où le gibier va sortir :

— La flotte britannique s'est battue tant de fois, depuis tant de siècles! Et toujours, et partout, infailliblement elle fut victorieuse! Comment? par quelle sorcellerie? Voilà ce que nous voudrions savoir! Que firent Rodney, Keppel, Jervis Nelson, pour n'être jamais, jamais, jamais vaincus?

— Que sais-je? — dit Fergan, souriant.

Ils arrivaient aux jardins. Le parc s'achevait brusquement

1. Le *dotter* et le *deflection teacher* sont deux instruments dont la pratique enseigne aux canonniers à pointer juste. Le *loading machine* enseigne aux servants à charger rapidement.

2. Les télémètres « Barr and Stroud », sont les seuls instruments au monde qui permettent de mesurer exactement la distance du canon au but, afin de régler convenablement la hausse.

en une terrasse, étroite et longue, plantée d'une douzaine de cerisiers en quinconce. Une tchaya était là, à côté d'un tir à l'arc.

— Tiens! — fit Fergan, content de détourner la conversation. — Tiens! M. Jean-François Felze!...

Le peintre était assis devant la tchaya, en face d'une tasse de thé. Il se leva, poli.

— Comment allez-vous? — demanda Fergan.

Le marquis Yorisaka saluait à la française, ôtant sa casquette à galons d'or :

— Vous êtes ici, cher maître! Je vous croyais à la villa. Le commandant Fergan et moi rentrions justement, et nous espérions vous trouver là-bas... La marquise n'a pas su vous retenir?

— Elle l'a tenté, très aimablement. Mais la séance de pose avait été déjà bien longue... Et la marquise avait besoin de repos, et moi-même de plein air...

— Nous vous disons donc au revoir... A demain, sans doute?

— A demain, assurément.

Il s'était déjà rassis, après un geste de la main. Immobile et silencieux, il avait reporté son regard vers la ville et vers le golfe, aperçus au-dessous de la terrasse. Le soleil de six heures commençait de rougir la buée bleuâtre des lointains, et la mer saignait d'une myriade de petits reflets pourpres, pareils à d'étincelantes blessures.

Fergan et Yorisaka s'en allaient.

— A pied, n'est-ce pas? — demanda l'Anglais.

Il était bon marcheur. Et, du reste, le coteau des Cigognes est assez proche d'O-Souwa.

— A pied, si vous voulez!

Ils étaient sortis du jardin par la porte opposée à la ville. Ils marchèrent sans parler jusqu'au petit pont en arc qui enjambe le ruisseau du nord. Là, le chemin bifurque. Yorisaka Sadao, qui, depuis un moment, réfléchissait, fit une halte brusque.

— Hé! — s'écria-t-il. — Voici que j'oubliais le rendez-vous que m'a donné le gouverneur.

— Un rendez-vous?

— Oui... pour cette heure même... Que faire? M'excuserez-vous?

— Vous plaisantez!... Partez tout de suite!... Vous trouverez un kourouma à cent pas d'ici, dans les rues voisines du temple... Je vous accompagne, bien entendu...

— Oh! pour rien au mònde!... Je vais et je reviens. Il s'agit d'une simple formalité militaire... Ce sera très court... une heure à peine... Kimi, faites-moi le plaisir de rentrer seul à la villa... Mitsouko nous attend peut-être pour le thé... Je vous rejoins bientôt, et nous dînons ensemble...

— *All right!*

XI

Marchant d'un pas fort allongé, Herbert Forgan n'avait pas mis dix minutes à gravir le coteau des Cigognes.

A la porte de la villa, il frappa trois coups pressés.

— *Héi!...*

La mousmé servante avait ouvert, et se prosternait devant l'ami du maître. Habitué de la maison, Fergan tapota la joue fraîche et ronde, et passa.

Le salon Louis XV accueillait par toutes ses fenêtres ouvertes la caresse du soleil couchant. Aux tentures Pompadour rougeoyaient des rayons obliques.

— *Good evening*, — dit Fergan.

La marquise Yorisaka, à demi étendue au fond de sa bergère, se leva comme en sursaut.

— *Good evening*, — dit-elle. — Vous êtes seul? O Sadao san vous a quitté?

Elle parlait anglais aussi bien que français.

— O Sadao san a dû courir chez le gouverneur, je ne sais pour quelle affaire. Il ne peut être revenu avant une heure.

— Ah!

Elle souriait d'un sourire un peu apprêté. Il s'approcha d'elle, et, très simplement, d'un geste accoutumé, la prit dans ses bras et lui baisa la bouche.

— Mitsou, petite chose chérie!...

Elle s'était abandonnée, docile plutôt qu'amoureuse. Elle rendit le baiser, s'appliquant à le bien rendre comme elle

l'avait reçu, comme le donnent les Occidentaux, des deux lèvres appuyées.

Fergan cependant la soulevait de terre et, s'asseyant, l'asseyait sur ses genoux :

— Qu'avez-vous fait, tout aujourd'hui?

— Rien... Je vous ai attendus... Je n'espérais pas vous voir seul, ce soir...

Il se pencha sur elle et l'embrassa de nouveau :

— Vous êtes une ensorcelante mignonne... Qui avez-vous vu, cet après-midi?

— Personne... le peintre...

— Le peintre?... Je suis sûr qu'il vous fait la cour!...

— Pas du tout!...

— Pas du tout?... Très invraisemblable! Tous les Français font la cour à toutes les femmes!...

— Mais lui est trop vieux!...

— Il le dit, mais c'est coquetterie.

— D'ailleurs, il est amoureux... vous savez bien!... de cette Américaine, Mrs. Hockley...

— Je sais... Non, il n'est pas amoureux... il est esclave... Il la déteste beaucoup plus qu'il ne l'aime... Mais elle s'est emparée de lui... Il est Français... Elle est très belle et très vicieuse...

— Très vicieuse?...

— Oui...

— Vous la connaissez donc?

— De réputation. Tout le monde la connaît, de réputation...

— Je veux dire : vous lui avez été présenté?

— Non.

— Alors, vous lui serez présenté.

— Comment?

— Elle viendra ici. J'ai promis de l'inviter.

— Elle vous a fait demander cette invitation?

— Non. Moi-même j'ai proposé...

— Miséricorde!... pourquoi?

Elle réfléchit avant de répondre :

— Pour faire plaisir au peintre... Et aussi, parce que O Sadao san désire que je reçoive beaucoup d'Européennes...

Il rit et l'embrassa encore :

— Petite femme obéissante!...

Il lutinait les bandeaux gonflés et le beau catogan noir qui cédaient avec souplesse sous ses doigts câlins.

— Si vous aviez conservé l'incommode coiffure des mousmés, je n'aurais pas la douceur de toucher ainsi vos cheveux... Cette coiffure-ci est beaucoup plus favorable...

Elle le regarda par la fente longue des paupières demicloses :

— C'est fait exprès...

Il devenait audacieux, — très audacieux.

— Mitsou, Mitsou!... petit rayon de miel délicieux!...

Elle ne résistait pas; mais ses bras immobiles pendaient le long de son corps, et ne se refermèrent pas sur le buste de l'amant...

— Laissez-moi! — dit-elle au bout d'une minute. — Laissez-moi et asseyez-vous ici, sagement!... Je veux vous faire un peu de musique...

Elle ouvrit le piano, fouilla un casier :

— Je veux vous chanter une chanson... une chanson française... toute nouvelle... Écoutez bien les paroles...

Elle préluda. Ses mains touchaient le clavier avec une surprenante adresse. Elle chanta, s'accompagnant d'un jeu sûr, assez expressif. Son soprano, très grêle, donnait à l'étrange mélodie, une valeur de mystère et d'irréalité...

— Il m'a dit : « Cette nuit j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais, et c'étaient les miens; et nous étions liés pour toujours ainsi, par la même chevelure, la bouche sur la bouche, ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine... »

Quand il eut achevé, il mit doucement ses mains sur mes épaules, et il me regarda d'un regard si tendre, que je baissai les yeux avec un frisson...

Il avait écouté fort attentivement.

— C'est très joli, — dit-il avec politesse.

Pareil à tous les Anglais, il n'entendait pas grand'chose à la musique.

— Très joli... — répéta-t-il. — Et, surtout, vous jouez parfaitement bien.

Elle se taisait, les mains encore posées sur le dernier accord. Il jugea nécessaire de marquer une curiosité :

— Qui a fait cela ?

Elle nomma le poète et le musicien. Il répéta les noms illustres :

— Monsieur Pierre Louÿs et monsieur Claude Debussy... Oh ! c'est réellement une chose considérable...

Il s'était levé. Il vint derrière elle, et se pencha pour baiser la nuque d'ambre pur.

— Vous êtes une excellente artiste...

Elle rit, incrédule et modeste :

— Je suis une écolière très médiocre. Je ne crois pas que vous ayez pu goûter le moindre plaisir à m'entendre.

Il protesta :

— J'ai goûté beaucoup de plaisir. Et je souhaite que maintenant vous chantiez une autre chanson.

Elle se fit prier. Il insista :

— Oui, une autre chanson.. et, cette fois, une chanson japonaise...

Elle tressaillit légèrement. Sa voix se posa, pour répondre, après un court silence :

— Je n'ai pas de musique japonaise dans mon casier... Et comment pourrais-je, sur un piano ?...

Il sourit :

— Prenez votre *koto?...*

Elle leva sur lui des yeux grands ouverts :

— Il n'y a point ici de *koto.*

Il cessa de sourire. Il était Anglais, peu enclin aux rêveries et aux spéculations de la pensée. Mais beaucoup de siècles civilisés avaient tout de même affiné sa race. Et il ne passait pas devant les spectacles extraordinaires de la vie sans en apercevoir la profondeur et le mystère...

Elle avait dit : « Il n'y a point ici de koto ». Le koto est une sorte de harpe, très ancienne et très vénérable, dont l'usage fut jadis réservé aux plus nobles des grandes dames japonaises et aux courtisans du premier rang. Née comme elle était, la marquise Yorisaka avait certes appris le koto dès sa plus tendre

enfance. Et, sans nul doute, sa jeunesse s'était assidûment employée à pincer avec l'ongle d'ivoire les cordes sonores. Mais les temps modernes étaient venus. Et « il n'y avait plus ici de koto... »

Herbert Fergan, tout à coup, secouant sa brève songerie, baisa une fois encore la nuque de sa maîtresse.

— Mitsou, petite chose aimée... chantez tout de même, je vous en prie...

Elle consentit :

— Je chanterai... Voulez-vous... voulez-vous une *tanka* très vieille ?... vous savez, une tanka, cette ancienne poésie de cinq vers que les princes et les princesses d'autrefois échangeaient entre eux, à la cour du Mikado ou du Shôgoun... Celle-ci date de plus de mille ans... Je l'ai apprise quand j'étais encore un bébé... Et je me suis amusée à la traduire en anglais...

Ses doigts coururent sur le piano, inventant une harmonie triste et bizarre. Mais elle ne chanta pas, d'abord. Elle semblait hésiter. Et, pour l'engager à vaincre cette hésitation, Fergan, une fois encore, appuya longuement ses lèvres sur le cou tiède et duveté.

Alors la voix douce murmura, très lente :

Le temps des cerisiers en fleur
N'est pas encore passé.
Maintenant cependant les fleurs devaient tomber,
Pendant que l'amour de ceux qui les regardent
Est à son extrême exaltation.

La chanteuse s'était tue, et demeurait immobile. Herbert Fergan, debout tout près d'elle, allait la remercier d'un nouveau baiser...

A cet instant, quelqu'un parla au fond du salon :

— Mitsouko, pourquoi chantez-vous ces petits refrains absurdes ?

Herbert Fergan se redressa soudain, une sueur aux tempes. Le marquis Yorisaka, silencieusement, était entré...

Avait-il vu ?... qu'avait-il vu ?...

Rien, sans doute. Il parla, absolument calme :

— Mitsouko, vous dînerez avec nous, ce soir ?

Elle s'était levée. Elle répondit, le regard fixé au sol :

— Je suis très lasse. Je désirerais, en effet, si cela ne vous contrarie pas, être servie chez moi...

— Comme il vous plaira...

Elle était sortie. La porte, sans bruit, avait glissé dans sa rainure. Herbert Fergan respira avec effort, et passa sa main sur son front...

Amical et insinuant, Yorisaka Sadao fit quatre pas et s'accouda au piano :

— Kimi, nous dînerons donc en tête à tête... Et nous causerons...

Il s'interrompit, plongea son regard au fond des yeux de l'Anglais :

— Nous causerons... j'ai beaucoup d'enseignements à recevoir encore de vous... beaucoup de conseils à vous demander... Il ne faut pas, il ne faut pas que nous recommencions la bataille du 10 août... Vous ne refuserez pas à un allié...

Herbert Fergan baissa le front. Ses joues rasées rougirent. Et, docilement, il commença de parler :

— Le 10 août... le 10 août, vous avez été timides... très timides... Vous ne saviez pas, vous ne sentiez pas que vous étiez les plus forts... Vous n'avez pas eu foi en vous.. Et vous vous êtes battus comme des gens qui ont peur de la défaite : trop sagement, trop habilement... de trop loin. Pour vaincre sur mer, il faut d'abord se préparer avec méthode et prudence, puis se ruer avec fureur et folie. Ainsi firent Rodney, Nelson, et le Français Suffren... Par conséquent, pour la conduite du feu...

XII

La porte, sans bruit, avait glissé dans la rainure. Et la marquise Yorisaka était sortie...

Hors du salon, elle s'arrêta. Elle écouta, attentive.

Les voix d'Herbert Fergan et du marquis Yorisaka se répondaient en phrases paisibles. A travers la cloison mince, des noms historiques passèrent, — Rodney, Nelson, Suffren...

La marquise Yorisaka, d'un geste lent, toucha du bout de ses doigts ses deux tempes. Puis, marchant à pas muets, elle s'éloigna de la cloison.

La chambre attenant au salon n'était qu'un cabinet étroit, vide de meubles. La marquise Yorisaka traversa ce cabinet, traversa la pièce qui lui faisait suite, et parvint à l'aile extrême du logis.

Là, un couloir presque obscur s'allongeait entre deux panneaux de papier uni, sous des frises ajourées. Au fond, deux portes à coulisse se faisaient face.

La marquise Yorisaka fit glisser la porte de gauche.

Une sorte d'alcôve était derrière cette porte, une alcôve, de simple bois blanc, finement menuisé, mais absolument nu. Le plafond, très bas, montrait ses solives; le plancher, ses tatamis couleur de paille fraîche. Trois grands châssis de papier grenu tenaient lieu de fenêtres et de vitres. Et dans un coin, devant une toilette de poupée posée à même le sol et surmontée d'un miroir à cadre de laque, un coussin de velours noir figurait l'unique siège où l'on pût s'asseoir, — mieux : s'agenouiller, — s'agenouiller à la japonaise...

Debout sur le seuil, la marquise Yorisaka frappa deux fois dans ses mains. Et deux servantes accoururent.

Il n'y eut point de paroles prononcées. Bouches closes, les mousmés se prosternèrent d'abord, et déchaussèrent la maîtresse. Puis, prestement, elles la dévêtirent, ôtant le corsage de dentelle qui glissa vite le long des bras poudrés, ôtant la jupe de moire et les jupons de soie, ôtant le corset, ôtant la chemise, ôtant les bas d'Europe, qui n'ont point de doigts comme les bas nippons...

Toute nue, la marquise Yorisaka s'enveloppa d'un kimono à ramages, mit ses pieds dans des sandales à brides d'étoffe, et, quittant l'alcôve de bois blanc, qui était sa chambre personnelle et intime, s'en fut se baigner dans une cuve d'eau brûlante, comme font toutes les femmes du Japon, chaque soir, un peu avant le coucher du soleil...

Puis elle revint. Elle laissa tomber son kimono. Elle repoussa ses sandales. Et les servantes lui tendirent trois robes de crêpe léger, trois robes japonaises à grandes manches, toutes trois bleu de nuit, toutes trois sobrement ornées d'une seule rosace, bizarre et hiératique, le *môn,* — le blason...

Habillée, la marquise Yorisaka s'agenouilla devant son miroir. Les robes s'évasaient comme il sied. L'*obi* les ceintu-

rait largement de son nœud magnifique. A deux mains, le catogan fut saisi, relevé, refait, épanoui en coques brillantes, piqué de longues épingles d'or et d'écaille. La marquise Yorisaka se redressa, marcha un moment par la chambre, sortit dans le couloir demi-obscur... Et soudain, frappant encore dans ses paumes, elle ouvrit la porte de droite.

Une autre chambre apparut, pareille exactement à la chambre de gauche : mêmes panneaux de bois blanc et nu, mêmes châssis de papier diaphane, mêmes solives et mêmes tatamis. Mais, au lieu d'une toilette et d'un miroir, deux tabernacles minuscules flanquaient un autel de cèdre poli, sur lequel s'alignaient des tablettes d'ancêtres.

Toujours silencieuse, la marquise Yorisaka se prosterna d'abord correctement devant les tablettes, et demeura plusieurs minutes les mains à plat sur le sol, et le front heurtant les nattes.

Puis elle s'agenouilla sur un coussin et prit une sorte de harpe qu'une servante, empressée, apportait entre ses bras...

Une musique naquit, lugubre et lente, dont le rythme ni l'harmonie ne ressemblaient en rien aux harmonies ni aux rythmes de l'Occident. Des sons mystérieux se succédèrent et se mêlèrent, des phrases sans commencement ni fin s'ébauchèrent, des rêveries, des tristesses, des plaintes lamentables frémirent, parmi d'étranges grincements sinistres, qui rappelaient le bruit des bises d'hiver et le cri des oiseaux nocturnes. Sur tout cela, une mélancolie désespérée planait...

Agenouillée à la mode antique dans la salle de ses ancêtres, la marquise Yorisaka jouait du koto...

CLAUDE FARRÈRE

(A suivre.)

LE PÈRE TALON

Nicolas Talon naquit à Moulins le 31 août 1605 et entra au noviciat des Jésuites le 9 octobre 1621. Après quelques années consacrées à l'enseignement, il fut appliqué à la prédication et aux missions des camps. En cette qualité, il voyagea, notamment en Angleterrre et en Hollande. En 1637, il entra au service de la maison de Condé où il conserva des attaches jusqu'à sa mort. Pendant vingt ans (de 1647 à 1666), il fut le professeur du prince de Conti et, dans les dernières années de la vie de ce prince, il contribua à l'incliner vers la théologie et les bonnes œuvres. Il obtint ensuite de rentrer dans la vie de communauté et fut réintégré au collège de Clermont, à Paris, qu'il ne quitta plus. Absorbé par ses occupations diverses et par ses fonctions d'aumônier des prisons, il fut honoré, de la part du prince de Condé, d'une bienveillance toute particulière qui s'accrut à mesure que grandissait l'influence des Jésuites dans la maison. Il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 29 mars 1691.

Cette longue carrière n'offrit pas des événements considérables. A parcourir la correspondance que le Père Talon échangea avec Condé, on serait tenté parfois de le prendre pour un simple bouffon. Il fut pourtant une des grandes personnalités de l'ordre des Jésuites au XVIIe siècle, l'un de ses écrivains les plus goûtés et l'une de ses hautes influences :

les lettres pittoresques qu'il écrivait pour divertir le prince sont le tableau le plus vivant de la mainmise des Jésuites sur l'ancien libertin.

Les œuvres du Père Talon ne peuvent le mettre sur le pied de Bourdaloue ou de Malebranche, ses illustres contemporains. Il publia un certain nombre d'ouvrages d'édification ou d'hagiographie, des commentaires et des discours. Sa *Vie de Saint François de Sales* et ses *Peintures chrétiennes* ne diffèrent pas sensiblement des manuels d'édification de tous les temps. Cependant, déjà y perce la physionomie originale de notre héros. La Compagnie de Jésus impose à ses membres une manière d'être uniforme et quasi impersonnelle dont une correction un peu froide est le trait essentiel; mais il s'y rencontre des exceptions, et le Père Talon en fut une.

Était-il cocasse de naissance? Sa vie indépendante et peut-être quelque roublardise volontaire ajoutèrent-elles à la nature? Toujours est-il qu'une bonhomie bouffonne caractérise avant tout son talent. Il nous apparaît comme une sorte de saint François de Sales, dépourvu de génie, de mesure et de style, et dont la naïveté se hasarde intrépidement dans les images les plus étranges et parmi les réflexions les plus hétéroclites. Ses *Peintures* flétrissent le siècle, « cloaque rempli des plus sales ordures qui soient en toute la nature »; les désirs impurs qui « comme autant de corbeaux ne se plaisent que dessus les charognes »; l'orgueil, « cette exhalaison puante »; la gourmandise, qui rend l'homme « plus puant que les bêtes et le met en un état où il se faut souvent boucher le nez pour en supporter les approches », et, d'une manière générale, tous les vices capables de mener l'homme à la damnation, dont les supplices nous sont décrits avec une abondance effroyable.

L'*Histoire Sainte* de notre auteur eut de nombreuses éditions et fut traduite en anglais et en italien. « Persuadé que beaucoup de personnes ne pouvaient plus goûter l'ancienne et majestueuse simplicité des Écritures », le Père Talon se proposa bonnement de les remettre à la mode et de rédiger « une histoire des Juifs qui fût à la fois édifiante et agréable ». Depuis la création du monde inclusivement, il n'est matière délicate ou mystérieuse que le Père Talon n'ait éclaircie avec autant de bonne grâce que de bienséance. Ce « petit labyrinthe » qu'est

notre corps n'a rien qui l'embarrasse, et il nous explique à merveille comment « le cœur, quoique monarque et souverain de cet empire, ne dédaigne pas de s'unir avec le foie ». Pourquoi le malheureux Adam, notre père, n'entendit-il pas les excellentes paroles de notre auteur? « Adam, prenez donc garde à cette femme; pour moi, je pense l'avoir comme entrevue derrière un arbre et il me semble même que je l'ai ouïe parler à un serpent. Et voilà qu'elle vient tout effarée... Adam, avancez-vous et voyez un peu ce qu'elle a : que si vous désirez savoir la vérité, croyez tout le contraire de ce qu'elle vous dira. »

Ne nous arrêtons pas à Noé, « ce pauvre homme que toutes les eaux du monde et du déluge n'avaient pu surmonter » et qui finit « noyé dans un verre de vin », ni à l'allégresse d'Abraham qui, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et avisé de la naissance prochaine d'Isaac, « se sentit surpris d'une amoureuse défaillance qui le jeta par terre ». Mais quel drame que la naissance d'Esaü et de Jacob! « Voilà Rébecca qui est grosse et prête d'accoucher; ce ne sont que douleurs et que tranchées, et il semble que ses flancs soient une mer grosse de foudres et un champ de bataille où deux petits athlètes se font une guerre intestine qui ne peut finir que par le meurtre de la mère ou par la mort de ses enfants. Quel supplice! dit cette pauvre femme; quelles attaques! quel tourment! » Et cet événement inspire l'écrivain : « On porte les enfants dans son sein comme la mer fait les poissons au milieu des orages; on les enfante comme l'ambre et les perles parmi les tempêtes et les éclairs. On les nourrit comme le pélican avec les larmes et le sang, et après toutes ces peines et ces soins, ce sont souvent des loups et des vipères qui n'ont des dents et des griffes que pour ronger jusqu'aux os de leurs parents ».

Émù des dangers que la femme fait courir à l'homme, le Père Talon pousse jusqu'à la misogynie son courage à dénoncer les périls de la chair : « C'est, nous dit-il volontiers, un étrange embarquement que celui du mariage où d'ordinaire l'amour et l'intérêt servent de voiles et où ensuite les plus noires passions tiennent les rames pour aborder, après mille débris, mille tempêtes et mille orages, dans le sein de la mort... »

L'*Histoire Sainte* du Père Talon ne comprend pas moins de quatre énormes volumes in-folio. — « Tous nos grands et petits moines, écrivait-il plus tard à Condé, se disaient à l'envi : Comment est-ce que cet homme qu'on n'a jamais vu étudier, ni écrire, a pu faire cela ? » C'est que le bon Père, contre toutes les méthodes de l'illustre Compagnie, écrivait d'abondance, au hasard, multipliant selon son humeur, les digressions et les commentaires. Telle quelle, l'œuvre du Père Talon est un succès énorme. Non seulement les éditions s'en multiplièrent, mais la considération qu'elle acquit à son auteur lui valut d'être chargé de diverses tâches honorables et importantes, telles, par exemple, que de prononcer l'oraison funèbre du roi Louis XIII dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. La sœur du feu roi, Christine de France, duchesse de Savoie, lui voulait du bien et acceptait l'hommage de ses productions. Et il est bien possible que la « Description de la Pompe funèbre du prince de Condé, faite au collège des Jésuites de Paris » et rédigée par le Père Talon, ait été le point de départ de ses relations avec le vainqueur de Rocroy.



Les archives de Chantilly contiennent un nombre considérable de lettres du Père Talon à Condé. Le bon Père professait un dévouement sans bornes pour la maison de Condé, et il ne se lasse pas d'en multiplier l'expression dans les formes les plus variées, tour à tour ou à la fois touchantes et baroques. Quand le roi, à la fin de l'année 1667, se décide, pour la nouvelle campagne, à faire appel à Condé et au duc d'Enghien, le Père Talon écrit : « Tout mon souhait serait d'aller servir dans votre armée en qualité de mestre de camp des aumôniers qui y seront en chaque régiment. J'assure S. A. S. que je les conduirais encore de bon cœur dans les tranchées et, s'il est besoin, jusqu'auprès des murailles des villes que vous assiégerez, et que j'y conduirais les mineurs ou ceux qui iront à l'escalade [1]. »

1. Le Père Talon à Condé, 3 septembre 1667 (*Archives de Chantilly*).

Le prince a-t-il « une légère atteinte de ses gouttes » : aussitôt, écrit le Père Talon, « j'eus ma part dès le même jour, ayant ressenti sur le soir une douleur assez aiguë dans un genou, ce qui m'oblige encore maintenant d'aller de temps en temps à cloche-pied ». Aussi, conclut-il, « quand vous aurez la moindre attaque de goutte, vous n'enverrez pas la mettre dans le genou qui me reste, car de l'honneur que je suis, je lui donnerai tant d'exercice qu'enfin je la lasserai ».

La correspondance du Père Talon intéressait Condé, que la maladie retenait loin des champs de bataille. Par Gourville, Ricous et les gentilshommes de la maison, Condé apprenait les nouvelles de la Cour, les résolutions du roi et des ministres. Par l'incomparable Bourdelot, il était tenu au courant des découvertes les plus récentes touchant à la médecine et aux sciences. Dans ce bureau d'informations, le Père Talon avait son rôle. Il était depuis 1651, comme il disait, « le grand vizir » des prisons de Paris. Son royaume, ainsi qu'il l'appelait plaisamment, avait « pour limites le fort l'Evêque et Saint-Eloi, les Châtelets et la place de Grève ». Il déploya pendant quarante années un zèle pieux et une grande activité à améliorer l'âme et à soulager le corps des « coupe-bourses, assassins, filous et autres chenapans » qui formaient sa clientèle.

Un gentilhomme genevois, nommé Aimé du Foncet, fut condamné, pour assasinat, « à être mis sur la roue en Grève et y recevoir onze coups vifs, et être laissé sur la même roue pour y expirer quand il plairait à Dieu ». Ce qui fut fait à quatre heures du soir. Jaloux de leurs privilèges, les docteurs de Sorbonne lui avaient refusé la permission d'être assisté sur le lieu du supplice par le Père Talon, comme il le demandait. Il passa la nuit à pousser des « cris de vengeance et d'exécration », qui faisaient peur aux assistants. Pour faire cesser le scandale, on appela à cinq heures du matin le religieux. En l'apercevant, le misérable s'écria : « Voilà mon bon père des prisonniers et des misérables; mon bon père, secourez-moi ». Le Père « se jeta sur lui, le baisa et demeura quelque temps sur son visage ». Et puis, haranguant tour à tour le peuple et l'agonisant, il transforma cette scène d'agonie en une incroyable scène d'édification. A huit heures, sur sa prière, vingt

mille personnes s'agenouillèrent et, à sa voix, entonnèrent le *Veni Creator*. A chaque verset, il y avait une pause pendant laquelle le religieux exhortait le misérable à avouer ses péchés, l'essuyant et le soulageant, « tantôt en le baisant, tantôt en essuyant son visage, tantôt en lui mettant quelque linge sous la tête et sous les reins », ou en lui faisant tomber quelques gouttes d'eau sur la langue, malgré la sentence qui interdisait cet adoucissement.

A midi, le Père Talon obtint la permission de lui donner quelques cuillerées d'eau et de vin, et il « obligea tout le peuple à redoubler ses cris et ses prières pour obliger Dieu à continuer ses grâces sur le patient, qui paraissait comme un ange sur la roue, sans oser dire mot que pour répondre à ce qu'on lui disait ». A deux heures, « au milieu d'un peuple effroyable », le misérable avouait ses crimes publiquement et demandait pardon « à Dieu et à la justice ». A quatre heures, les plaies s'ouvrirent; le Père Talon les essuya avec des mouchoirs que tout le monde lui jetait, et comme quelques plaintes échappaient au supplicié et qu'il criait « Cruauté! », il le harangua fortement et, levant la main et son crucifix, lui défendit de laisser échapper aucune plainte : « Quand vos douleurs redoubleront et vous obligeront de crier, au lieu de crier Cruauté! je vous commande de crier : Miséricorde, mon Dieu, miséricorde! » Et tel était son ascendant que l'autre obéit et qu'avee lui, tout le peuple cria : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde! » Les toits même et les cheminées étaient couverts de monde, depuis la rivière jusqu'au haut de la rue de la Verrerie. Et soudain, les cordes qui lui entraient dans la chair ayant arraché au misérable cette plainte : « Mon Père, mes cordes, mes cordes! » le Père lui désigna les clous avec lesquels Jésus-Christ était attaché à la croix, et répondit d'un même son de voix : « Mon fils, mes clous, mes clous, mes clous ». Cela fit plus d'impression sur l'esprit du peuple que n'eussent fait mille sermons. Le silence dès lors augmenta tellement qu'on eût cru que la Grève était changée en une grande chapelle et qu'on montrait au peuple le crucifix pendant la Passion du Vendredi-Saint.

Et, de ce moment jusqu'à la fin, ce fut le spectacle le plus édifiant. Dans une confession publique, l'infortuné fit pro-

fession de foi catholique pour démentir le bruit qui courait qu'il mourait hérétique. Et le Père Talon, « mettant la main sur ses blessures et la tenant toute dégouttante de sang », souhaita écrire sur la roue sa confession pour confondre les calomniateurs. A huit heures du soir, on apprit que, bien que le criminel parût capable de vivre encore quatre ou cinq jours, la Cour voulait bien lui accorder la grâce d'être étranglé avant neuf heures. Le Père Talon, « le baisant tout baigné de ses larmes et le front et les mains marquées de son sang », lui annonça l'heureuse nouvelle. De nouveau, toute la foule s'agenouilla, cependant que le religieux récitait en français, pour être entendu de tous, les prières des agonisants. Et tel était son ascendant que tout à coup, à la stupéfaction universelle, on vit le patient sourire et regardant son confesseur : « Qu'avez-vous à dire? interrogea le Père. — C'est, lui répondit l'autre, que je suis content. » Toute la foule fondit en larmes et, grosse peut-être de quarante mille personnes, s'unit au supplicié dans un suprême acte de contrition. Mais déjà le bourreau apparaissait sur la roue et passait la corde au cou du patient : « Je donne, dit-il, de tout mon cœur ce qui me reste de vie et de soupirs à Jésus et à Marie », ce que disant cinq ou six fois et criant tant qu'il pouvait : « O Jésus, ô Marie », il expira presque au même moment.

Le Père Talon avait acquis dans ses fonctions une belle endurance et il n'était pas facile à émouvoir. Lui-même le reconnaissait philosophiquement. Condé aimait les faits divers. Le Père Talon les lui conte avec une parfaite bonne humeur.

L'histoire d'un jeune homme trente-quatre fois marié, celle d'une jeune femme meurtrière de douze enfants en bas âge, celle d'une autre qui mangea la moitié du nez de son mari, la pendaison par les aisselles d'un enfant de dix ans, « le supplice d'un jeune homme de soixante-dix-huit ans qui s'est échappé de la chaîne », défraient sa chronique. Quand les assassinats, catastrophes et supplices se succèdent, « je me consolerai plus facilement de tout cela, écrit-il paisiblement, que de ce que mande le Père Pommereau ». Qu'on casse les têtes « ou pour le moins les bras et les jambes », tout cela ne saurait le troubler : son « ancien compère le bour-

reau » n'est-il pas « l'un des hommes du monde le plus plaisant et des plus érudits de son métier? car il promet à tous ceux qui passent par ses mains, c'est-à-dire à tous ceux qu'il décapite ou qu'il pend ou qu'il roue, de ne leur point faire de mal ». Et quand il fait « de bonnes vendanges », le seul souci du bon Père est de faire auparavant « d'assez bonnes moissons». Un malheureux avait été enterré vif; en le déterrant, le fossoyeur lui creva le ventre d'un coup de hoyau : « cet homme vécut encore quelques heures, après lesquelles il mourut si bien qu'il est encore à revenir ». Le Père Commire en fit une pièce de vers latins que le Père Talon communiqua au prince.

Serrepoulet, Limaçon et Coquelicot, trois enfants, âgés de treize à dix-huit ans, étaient les fils « d'un fameux filou qui fut pendu, il y a six semaines, sur le pont Saint-Michel » et, depuis trois ans, ils écumaient les foires de Paris en y faisant le métier de « coupe-bourse ». Mais ils prétendirent devenir gens de bien et une bonne dame les emmena au Père Talon pour lui demander de les y aider. De quels développements cette vocation eût été le prétexte pour Rousseau, un siècle plus tard! Le Père Talon se contente de trouver les petits filous « les trois plus jolies créatures du monde ». Il les confie pour les moraliser à un Père, « qui a autrefois joué des gobelets dans les cabanes des Hurons où, par ce moyen, il tâchait de les attirer et de les convertir ». Et on les met dans un monastère où, s'ils persévèrent dans leurs vocations, ils pourront devenir frères convers. Dans tous les cas, « pendant leur noviciat, qui durera deux ou trois ans, ils seront si bien enfermés qu'ils ne pourront pas s'échapper et seront fort bien étrillés s'ils manquent à leur devoir ».

Reconnaissons, à ce propos, la supériorité de la méthode du Père Talon sur celle de Rousseau : Émile et Sophie tournèrent assez mal; Serrepoulet, Limaçon et Coquelicot firent « des miracles dans la religion où nous les avons plantés et où je prie Dieu qu'il les conserve ». Et Serrepoulet goûta si vivement la satisfaction d'être homme de bien qu'il donna les indications suffisantes pour qu'on tirât également de leur vie de perdition ses deux sœurs, mademoiselle Marotte, âgée de dix-sept à dix-huit ans, et mademoiselle Lèchefrite, âgée de vingt-huit ans, « qui a un petit garçon de neuf à dix ans, qui

s'appelle Gripetout et dont le père et le grand-père ont été pendus en Grève depuis huit ou dix mois [1] ».

Dût cette désinvolture rendre les lecteurs plus indulgents pour la sensiblerie du siècle d'après, il faut bien constater qu'elle était le ton ordinaire du dix-septième. On refusait aux bêtes la faculté de souffrir et il n'y avait pas beaucoup plus de commisération pour les gens. Les pratiques judiciaires du temps fournissaient un sujet classique de macabres plaisanteries. La torture — c'est le doux Racine qui nous le rappelle dans *les Plaideurs* — était un spectacle capable de faire passer une heure ou deux. Et les innombrables pendaisons qui suivirent les émeutes de Bretagne ne firent pas sourciller madame de Sévigné.

***

Malgré l'intérêt que pouvait prendre le grand Condé aux aventures de Coquelicot et de Lèchefrite, on peut supposer que le bon Père n'eût pas inondé Chantilly de ses messages, au point d'en charger dans les cas urgents jusqu'à madame la duchesse d'Enghien elle-même, s'il n'avait pas eu à communiquer au prince des nouvelles plus importantes. La plupart des lettres du P. Talon conservées à Chantilly sont comprises entre les années 1677 et 1685 : c'est la période pendant laquelle le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, fut confié aux Jésuites.

De son mariage avec Claire-Clémence de Maillé-Brézé, Condé n'avait eu qu'un fils, Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Les contemporains nous ont dit avec quelle tendresse il l'avait fait élever et les espoirs qu'il avait fondés sur lui pour continuer ses glorieux exploits, le conduisant avec lui aux campagnes de Flandre et de Franche-Comté, s'efforçant d'éveiller et de développer son initiative. Mais, plus encore que la volonté de Louis XIV, désireux de maintenir les princes de son sang dans une juste indépendance, le caractère du duc d'Enghien s'opposait aux projets ambitieux de Condé et celui-ci

1. Le Père Talon à Condé, 27 avril et 2 mai 1680. (*Archives de Chantilly.*)

dut s'avouer, avec tristesse, que son fils n'avait aucune capacité pour la guerre.

Ce duc d'Enghien eut dix enfants de son mariage avec Anne de Bavière. Cinq moururent en bas âge. Parmi les cinq survivants, on comptait quatre filles et un fils, Louis de Bourbon. Le grand Condé reporta sur ce petit-fils toutes ses espérances.

Conformément à la tradition suivie pour lui-même et pour le duc d'Enghien, l'éducation du duc de Bourbon avait été confiée aux Jésuites. Après une première année, consacrée à des études particulières sous la direction des PP. Alleaume et du Rosel, le jeune prince, à la fin de l'année 1676, à peine âgé de huit ans, entrait au collège de Clermont.

Si habitués que fussent les Jésuites à recevoir dans leurs collèges les enfants des plus grandes familles, ils ne pouvaient être insensibles à l'honneur que leur faisait le grand Condé. Cet événement devait tourner à la plus grande gloire de Dieu, mais il n'était pas interdit de le faire servir également au plus grand bien de la Compagnie. A y travailler tous, se consacrèrent avec une même ardeur, depuis le général de la Compagnie jusqu'au provincial de France, au recteur du collège de Clermont et aux innombrables petits Pères du collège. Mais aucun ne s'y adonna avec plus d'empressement et de conviction que le Père Talon.

Tout d'abord, et malgré la forme démocratique que les Jésuites affectaient volontiers d'apporter dans leur enseignement, on veilla à ce que le nouvel élève fût distingué comme il convenait à son rang. Comment d'ailleurs en agir autrement avec un prince qui, « par relation et par droit d'hérédité, est regardé comme la vie, l'honneur et l'immortalité de ce collège »? Non seulement, suivant l'usage consacré pour les écoliers de haute naissance, il occupait en classe un siège plus élevé, sa « chaise », ou, selon l'expression du Père Talon, son « petit trône »; mais les incidents qui le concernèrent avaient leur retentissement sur toute la vie du collège. Vient-il à tomber malade, toute la maison est en émoi. Son rétablissement est le signal d'une réjouissance universelle : « Nous essuyâmes quelques vivats, écrit le Père Talon, jusqu'à la porte de sa classe, où tout est plein de joie dès qu'il y met le pied; mais la joie sera encore bien plus grande quand ce col-

lège aura le jour de congé que le Père Recteur nous a promis pour faire la fête du retour à la santé de notre aimable prince ».

Ce qui importait surtout, c'est que Condé ne pût se repentir de son choix. Il fallait donc le persuader qu'il ne pouvait trouver ailleurs de meilleurs maîtres et que l'élève ne laissait rien à désirer. A dire le vrai, le duc de Bourbon était et resta jusqu'au bout un élève médiocre, d'une intelligence moyenne, d'un caractère mou et apathique, d'une lenteur qui ressemblait parfois à de la paresse : « Tout ce qu'on peut souhaiter dans mondit seigneur le duc de Bourbon, écrit le Père Talon, est qu'il prenne avec le temps un peu de votre feu et quelques-uns des éclairs de l'esprit de Monseigneur le Duc, car il est par-ci par-là encore un peu trop froid et trop sérieux ». Mais cela « n'empêche pas que je ne dise en vérité, sans flatterie et en secret, qu'il n'y a personne dans la Cour approchant de son âge et de sa naissance qui sache la moitié de ce qu'il sait. D'où je vous laisse à penser l'honneur qu'il fait au collège et l'obligation que nous avons à Votre Altesse Sérénissime de qui nous tenons principalement cette grâce et ce bonheur[1] ».

Les Jésuites faisaient concourir le jeune prince en divers exercices avec d'autres élèves de son âge. Le prince de Nassau, le prince Camille, de la maison de Lorraine, les petits de Mesmes et de Louvois comptaient parmi ses principaux adversaires. Les lettres dans lesquelles le Père Talon relate ces rencontres sont autant de bulletins de victoire. Et quelles espérances n'en doit-on pas augurer pour l'avenir !

Il m'a bien la mine de faire parler un jour de lui et de faire bien des journées de Thionville, de Fribourg, de Rocroy, de Nordlingue, de Seneffe et de Limbourg... Je vis avant-hier le Père de la Chaise et le Père Bourdaloue, qui se jetèrent pendant près d'un quart d'heure sur le chapitre de cet aimable prince... Dans cette grande foule de Jésuites qui m'obsèdent de tous côtés, je n'en vois pas un seul qui ne me parle de Votre Altesse Sérénissime et de Monseigneur le Duc et qui ne me dise que, quand ils sont venus à Paris, leur plus grande passion était de voir Monseigneur le duc de Bourbon dont l'on parle tant partout, et il n'y eut pas jusqu'à un bon Père anglais qui, étant venu en ce collège, vint m'aborder et me dit ces

1. Le Père Talon à Condé, janvier 1683. (*Archives de Chantilly*.)

paroles : *Sed, pater mi, ubi est ille juvenis princeps dux Borbonius, tam amabilis et tam admirabilis, qui jam fecit tot et tantos rumores et in Anglia, et in Flandria, et in Germania, et in Italia, unde nunc redeo?*

A Dijon, où le duc d'Enghien présidait les États de la province de Bourgogne, on montre les thèmes du jeune prince à l'élite de la société et aux Jésuites du collège. Ceux-ci s'empressent de déclarer que leurs élèves les meilleurs ne mettraient pas « un françoys si difficile en un latin si délicat ». La renommée d'un pareil élève franchit les frontières. Quand le Père Garnier se rendit à Rome en septembre 1681, il emporta avec lui plusieurs portraits du duc de Bourbon, et « un entre autres qui est fort bien verni et dans un cadre aussi très bien doré, son intention, ainsi que la mienne, — écrit le bon Père, — étant de le faire placer dans la chambre de notre Père Général, afin qu'il soit vu de tous les Jésuites et que cet aimable et admirable enfant puisse dire à chacun de ceux qui le verront : *Si me vis pinge, pingere patrem*, c'est-à-dire : *Utrumque patrem.* »

Si le duc de Bourbon avait une telle place dans les préoccupations de la Compagnie, on devine avec quel respect et quelle reconnaissance le nom du grand-père était célébré : « Nous sommes ici, écrit le Père Talon le 9 septembre 1681, dans un moment où il ne se passe presque pas un jour où il ne paraisse dix ou douze nouveaux Jésuites qui ne nous parlent rien tant que de Votre Altesse ». L'année suivante, Condé fut pris d'une violente crise de goutte. Toute la Compagnie en fut en émoi : « Après avoir, écrit encore le Père Talon, essuyé pendant toute votre maladie un orage et une grosse nue de Jésuites qui fondaient à toute heure dans ma chambre et qui, sur le ton des lamentations de Jérémie, venaient se plaindre de la continuation de votre mal, je vois depuis trois jours les mêmes gens qui, sur le ton du Cantique des Cantiques et de tous les Alleluia de Pâques, me viennent faire des conjouissances et se réjouissent tout de bon avec moi. Il n'y a pas un de nos messieurs qui ne donnât sa vie pour prolonger la vôtre [1]. »

1. Le Père Talon à Condé, 6 novembre 1682.

Aussi le Père Talon, désireux de donner à cet attachement une forme solennelle, avait-il proposé la fondation d'un collège de Chantilly ou collège de Condé, dont le prince, le duc d'Enghien et le duc de Bourbon auraient été fondateurs et protecteurs, et qui aurait compris tous les Jésuites dévoués au prince. Le Père Talon croyait pouvoir annoncer l'adhésion de ses plus illustres confrères, le Père Jourdan, le Père de Champs, le Père Bourdaloue, le Père de la Chaise.

Ce n'est pas sans intention que le bon Père, avec son apparente bonhomie, aime à faire revenir sous sa plume le nom du Père de la Chaise. Si grand prince qu'il fût, Condé ne négligeait pas, en l'occurrence, les occasions de faire sa cour. Il venait d'en donner un exemple en se prêtant avec empressement au mariage du prince de Conti, son neveu, avec Mademoiselle de Blois, fille naturelle du Roi et de Mademoiselle de La Vallière. Il allait le prouver de nouveau d'une manière éclatante, quelques années plus tard, par le mariage du propre duc de Bourbon avec Mademoiselle de Nantes, la « belle comme les anges », fille naturelle de Louis XIV et de Madame de Montespan. La reconnaissance déférente du Père de la Chaise, confesseur du roi, ne pouvait être indifférente au prince. Aussi le Père Talon s'ingéniait-il à multiplier les rapports entre les deux puissances : « J'ai, selon vos ordres, écrit-il à Condé, le 18 janvier 1684, salué le Père de la Chaise et le Père Jourdan de votre part. A cela, le premier, voyant en effet son nom dans votre lettre, eut tant de joie de voir que Votre Altesse Sérénissime pensait à lui que moi qui lui parlais je m'aperçus d'un petit vermillon qui lui montait sur ses joues et lui ôta la pâleur qui lui est naturelle ». Le Père de la Chaise donnait des marques plus précises de son contentement :

Le Père de la Chaise eut hier la bonté de me venir voir dans ma cabane et ne me parla quasi que de Votre Altesse Sérénissime et de toutes les bontés qu'elle a pour notre Compagnie. Mais ses plus grandes périodes furent sur le sujet de la lettre que vous avez daigné de lui écrire et dont il ne parle qu'avec ravissement. Aussi s'en est-il déjà bien servi et il m'ajouta qu'il s'en servirait encore bien et en des bonnes rencontres. Le Père Recteur m'a aussi promis qu'il ferait voir la sienne à toute la chrétienté. Car il est bon que tout le monde sache comme un prince qui a fait trembler tous ses ennemis

traite de pauvres gens qu'il daigne regarder comme ses serviteurs et ses amis.

Et, en effet, le Père Talon tenait le prince au courant de toutes les affaires où les Jésuites se trouvaient intéressés. Il lui expose les embarras dans lesquels les met le conflit du roi et du pape. Quand le général de la Compagnie, le Père Oliva, vient à mourir, en 1681, il l'informe minutieusement des compétitions qui s'agitent autour de sa succession. Le Père Desnoyelles, que le Père Oliva avait laissé pour son vicaire, a les plus grandes chances d'être élu : « C'est, écrit le Père Talon à Condé, un des meilleurs amis que j'ai en ce monde. Je lui ai déjà mandé toutes les bontés que vous daignez avoir pour nous et pour toute la Compagnie de nos grands et petits mandarins. » Et aussitôt le Père Desnoyelles, sans doute sur les conseils du Père Talon, « se donne l'honneur d'écrire » au prince et au duc d'Enghien. Cependant les élections se font à deux degrés ; avant la congrégation générale qui doit avoir lieu à Rome, une congrégation provinciale doit se tenir en France : « Votre Altesse Sérénissime, écrit le Père Talon, le 24 décembre 1681, me dira à qui il faut donner ses voix. » Condé devient ainsi le grand électeur de la Compagnie.

A toutes les avances, le prince répondait fort obligeamment. Il donnait en une seule fois deux mille écus au collège de Bourges. Par le duc d'Enghien, son fils, il comblait de bienfaits le collège de Bourgogne. Le duc d'Enghien lui-même était accompagné dans la plupart de ses déplacements par un petit Père, presque aussi dévoué à la maison que le Père Talon lui-même, le Père Bergier, qu'on appelait le « Berger de Chantilly ». Quand certaines fêtes réunissaient au collège de Clermont ces nuées de Jésuites dont parle le Père Talon, Condé envoyait en abondance les produits des chasses de Chantilly.

Je ne crois pas, écrit le Père Talon, que le bonhomme Ovide ait jamais fait plus de métamorphoses qu'en ont fait nos cuisiniers avec votre sanglier et vos deux biches, ce qui m'obligea de dire, il y a quelques jours à quelques-uns de nos Messieurs qui me demandaient de bonne foi ce qu'ils avaient mangé, qu'en vérité je ne le savais pas moi-même, mais que cela valait bien leur bœuf et leur mouton. —

Mais, mon Dieu, me dit l'un de nos doctes, qu'est-ce donc que cela, car ce n'est ni biche ni sanglier. — C'est donc, lui répliquai-je, la matière première qui n'est ni *quid*, ni *quale*, ni *quantum*, *sed subjectum horum omnium*. De quoi mon docteur, qui se pique d'être grand philosophe, me parut si content qu'il me pria de lui faire servir souvent des matières de cette sorte [1].

Des réponses de Condé aux nombreuses lettres du Père Talon, une seule nous a été conservée. Elle ne nous montre pas seulement de quelle façon fort civile il en usait avec son correspondant; elle nous témoigne encore qu'il s'intéressait effectivement aux affaires de la Compagnie.

Je viens de recevoir vostre lettre d'hier avec le livre du Père Bouhours que vous m'avez envoié de sa part. Je vous prie de l'en bien remercier de la mienne et de l'asseurer de mon estime et de mon amitié, comme jay desjà eu beaucoup de plaisir à lire la vie de Saint-Ignace qu'il a faite. Je ne doute pas que je n'en aye davantage à lire celle cy puisqu'il doit y avoir des évènements plus singuliers que dans l'autre. Quand je seray à Paris, je ne seray pas faché de voir le Père Bouhours, et je croy que j'y seray assés longtemps ou à Saint-Germain pour laisser passer celuy que la congrégation doit durer, et j'espère que nous nous pourrons voir avant que je revienne icy. Ce que vous me mandez sur le livre du Père Mainbourg est fort juste et fort obligent.

Je suis fort aise de tout ce que vous me mandez du Père Provincial de Flandres. Je vous prie de l'asseurer de l'estime et de l'amitié que j'ay pour luy. Je ne serois pas faché qu'il devînt assistant du Père Général, mais si cela n'arrivoit point et qu'il revînt par Paris, dites luy que je serois fort aise qu'il me vînt voir icy ayant beaucoup d'estime pour luy.

Je vous ay mandé, par ma lettre de ce matin, la joye que j'avois de ce que l'affaire du Mans a esté décidé comme vous me l'avez mandée; s'il se passe quelque chose de nouveau la dessus, vous me ferez plaisir de m'en informer. Cependant je suis bien aise que M. de Rheims ayt respondu en vostre faveur comme il a fait.

LOUIS DE BOURBON

Cet appui n'était pas la moindre cause de la prospérité des affaires de la Compagnie. Jamais l'enseignement des Jésuites n'avait été aussi prospère. A Paris, et pour le seul collège de

1. Le Père Talon à Condé, 5 juillet 1681.

Clermont, le nombre des élèves était passé de trois cents, en 1673, à plus de cinq cents en 1680. De nouveaux bâtiments avaient été construits. En 1682, le collège changeait son nom contre celui de Louis-le-Grand.

Pourtant l'influence des Jésuites se trouvait combattue dans l'entourage même du prince par un des meilleurs amis du P. Talon, M. l'abbé Bourdelot, premier médecin de M. le Prince. Volontiers grinchu, autoritaire et tenace, Bourdelot ne se contentait pas de veiller avec un soin jaloux sur la santé du duc de Bourdon : il se souvenait d'avoir présidé à l'éducation du duc d'Enghien et, fermement convaincu des rapports du physique et du moral, ne considérait pas qu'il fût en dehors de son domaine de donner son avis sur l'éducation de M. le duc de Bourbon, qui était loin d'avoir son approbation. Naturellement tous les Jésuites s'empressaient de dauber sur les remèdes du médecin et sur quelques-unes de ses opinions qui étaient peu orthodoxes.

On se borna longtemps à des échanges d'épigrammes. Mais, un beau jour, M. Bourdelot fit une diatribe violente contre les religieux devant le petit duc, son élève. Ce fut, par tout le collège, les hauts cris, et le P. Talon qui, comme vieil ami du médecin, était tout désigné pour servir de médiateur, alla porter leurs doléances. Il fut fort mal reçu et, sur un ton mi-comique mi-fâché, se plaignit à Condé. Il demandait au prince, la prochaine fois que M. Bourdelot se mettrait en colère et le traiterait d' « ivrogne », « de lui percer un petit bout de la langue, ou, si Votre Altesse trouve ce supplice trop rigoureux et dommageable au public, de percer la langue au plus éloquent homme de ce siècle, au moins de jeter un dévolu sur son abbaye au profit de quelque Jésuite ».

Condé s'entremit pour apaiser les querelles. M. Bourdelot continua d'être jugé par les Jésuites un dangereux type de janséniste et de gallican, de ceux qu'entre eux ils appelaient les « bêtes ». M. Bourdelot ne se priva pas de les larder d'épigrammes latines, de lancer des pointes contre le pape, de railler la scolastique et de disserter en faveur des libertés gallicanes. Avec le P. Talon, les relations du médecin reprirent le ton de vieille camaraderie et de taquinerie volontiers puéril qu'ils avaient accoutumé depuis de longues années. Et ils don-

nèrent à Condé le spectacle comique de leurs petites querelles. Le prince se divertissait à les voir échanger des lettres, des produits de leur invention et des bêtes à disséquer. Pour se venger de l'affront qui lui avait été fait, le P. Talon expédia à M. Bourdelot un petit panier renfermant un gros chat et des rats, envoi qui, dans son esprit, exprimait une pensée symbolique (le chat était le jansénisme et les rats les gallicans), et dont le contenu était fort capable de sauter au nez de celui qui soulèverait le couvercle. M. Bourdelot prit bien la plaisanterie.

Je viens, écrivait le bon Père à Condé, de recevoir une lettre tout à fait merveilleuse de son ancien et véritable ami qui est assurément l'un des hommes du monde qui entend le mieux la raillerie, car il tourne si finement, si agréablement et si ingénieusement toutes les choses qu'on dit de lui qu'en vérité on ne peut que l'aimer et l'admirer. Vous voyez bien que c'est de M. Bourdelot que je prétends parler. Et en effet, pendant que je lisais la lettre, j'ai fait dix ou douze signes de croix, ce qui a obligé mon compagnon — lequel est aussi sourd que moi — de regarder par la fenêtre et de me dire que le temps était assez beau et qu'il ne tonnait pas, parce que le bonhomme a coutume de me voir faire de semblables signes pendant qu'il tonne.

Comment attendre moins « d'un homme qui a charmé autrefois la reine de Suède et qui aurait fait courir après lui la reine de Saba s'il avait été du temps de Salomon »? Le moine saluait en lui « l'esprit universel du monde », lui souhaitait « un demi-siècle de bonne vie afin que nous puissions tous deux nous réjouir innocemment », et l'incitait par des questions saugrenues à faire des réponses capables de faire rire le prince. M. Bourdelot répondait par quelque dissertation « plus longue, plus curieuse et plus belle que tous nos philosophes et nos rhétoriciens n'en pouvaient faire et n'en firent jamais » et, entre temps, purgeait énergiquement son compère quand il était malade. Parfois des demi-brouilles renaissaient; mais elles étaient suivies de réconciliations touchantes; le 30 avril 1682, le P. Talon écrivait à Condé : « M. l'abbé Bourdelot me fit hier mille douceurs et mille amitiés et, après mille discours en partie badins et toujours fort sérieux de ma part, il me pria en premier lieu de lier avec lui une amitié éternelle, de quoi je lui dis qu'il ne devait pas douter après les

témoignages que je lui en ai donnés depuis plus de quarante ans. Cela le mit dans la plus belle humeur du monde. » Le P. Talon tint parole : « Il m'aime de la dernière tendresse, écrivait M. Bourdelot au prince ; il dit que je suis son fils ; il faut qu'il y ait longtemps qu'il m'ait engendré. »

L'action des Jésuites, dans l'éducation du duc de Bourbon, devait rencontrer un adversaire plus sérieux que M. Bourdelot. En 1684, M. de la Bruyère, appuyé par Bossuet, était agréé par Condé comme précepteur du prince. Bien qu'il demeurât encore quelque temps avec les petits Pères, il fut pourtant aisé de voir que la méthode était changée. Descartes prenait dans l'enseignement une bonne part de la place autrefois réservée à la philosophie scolastique, et l'auteur des « Caractères », moins prompt que les Jésuites à flatter la vanité et la légèreté de son élève, sut aussi en tirer de meilleurs résultats, sans rien enlever de la considération et de l'estime que leur avait vouées le grand Condé, lequel en donnait, au même moment, le plus éclatant des témoignages, achevant sa conversion entre les mains du P. de Champs. En 1685, il faisait ses Pâques, aux applaudissements du roi et des Jésuites. L'année suivante, il mourait à Fontainebleau, assisté de deux membres de la Compagnie. M. Bourdelot avait procédé de peu de mois le prince dans la tombe. Le P. Talon ne lui survécut que de quelques années.

JEAN LEMOINE ET ANDRÉ LICHTEMBERGER

LA SYNTHÈSE DE LA LUMIÈRE

Il y a peu d'années, on attribuait à l'électricité un domaine bien délimité : on l'autorisait à se répandre sur les conducteurs, comme les métaux, le sol, l'eau acidulée ou salée; on lui permettait encore de s'écouler le long d'un fil métallique. Tout le reste était pour elle pays interdit. L'eau pure, les alcools, les pétroles, la paraffine, le caoutchouc et le soufre, les gaz et toute l'étendue des espaces vides interplanétaires, s'appelaient alors des isolants, parce que leur unique fonction paraissait être de s'opposer au passage des charges électriques. Ces idées étaient liées à la représentation, inavouée, mais toujours présente à l'esprit, des fluides électriques remplissant les conducteurs comme des vases et s'écoulant dans les fils comme dans des tuyaux. On savait bien, pourtant, qu'entre deux boules électrisées, entre deux courants, entre un courant et un aimant, s'exerçaient des attractions et des répulsions; mais on admettait alors l'existence de forces s'exerçant à distance, sans intervention du milieu interposé, et cette fiction mathématique, gravée dans l'esprit par une inlassable répétition, s'était imposée comme une réalité expérimentale.

Aujourd'hui, nos idées sont modifiées du tout au tout; l'électricité nous apparaît, non plus comme un élément à part superposé à la matière et à l'éther, mais comme une simple modalité de cet éther; les phénomènes électriques, liés aux

modifications de l'éther universel, emplissent, comme lui, tout l'espace. Les isolants ont, par suite, perdu leur nom et leur rôle, pour s'appeler *diélectriques* et les actions à distance ne sont plus que des pressions transmises de proche en proche dans les milieux interposés.

Le progrès pratique accompagne la transformation des idées. Partout se dressent des pylônes et des antennes; les navires communiquent entre eux et avec les côtes; les ondes électriques réunissent les continents. Ainsi, s'est accomplie une des plus grandes transformations qu'on ait vues dans les sciences; cette transformation est tellement radicale qu'elle serait incompréhensible pour celui qui ne connaîtrait que les deux bouts de la chaîne. Pourtant, elle ne s'est pas faite brusquement ni sans intermédiaires. Tantôt, les faits ont agi sur les idées, tantôt les idées ont suscité de nouvelles expériences. L'œuvre réalisée appartient à trois des plus clairs génies que l'humanité ait possédés, Faraday, Maxwell et Hertz; aujourd'hui, elle nous apparaît dans son ensemble, avec son double couronnement scientifique et pratique : la synthèse de la lumière et la télégraphie sans fil. Enfin, les analogies profondes qu'elle a révélées entre les phénomènes acoustiques, optiques et électriques, constituent une admirable généralisation scientifique et fournissent en même temps des moyens simples pour exposer les idées modernes.



Tous ces progrès sont liés à la réalisation des courants alternatifs de haute fréquence. Pendant de longues années, le courant continu absorba l'attention des physiciens; le courant alternatif s'obtenait, lorsque par hasard on en avait besoin, au moyen de commutateurs tournants qui reliaient alternativement les deux extrémités d'un circuit aux deux pôles d'une batterie de piles ou d'une dynamo. Un peu plus tard, apparut l'alternateur, dont les progrès ont été déterminés par les applications du courant alternatif au transport de la force. Mais les commutateurs tournants et les alternateurs permettent de

renverser le sens du courant quelques milliers de fois au plus par seconde; l'oscillation des courants est liée, dans ces appareils, à la rotation de pièces matérielles dont l'inertie, le frottement et la force centrifuge limitent les vitesses possibles.

Pour obtenir des fréquences plus grandes, il faut s'affranchir de ces procédés et charger l'électricité d'opérer, elle-même, son propre renversement. La chose heureusement est possible, et par des moyens d'une grande simplicité. Dans une bobine de Ruhmkorff, la bobine à gros fil, parcourue par un courant qu'interrompt un trembleur, engendre un courant alternatif de haute tension dans la bobine à fil fin et long qui l'entoure. Si on rapproche, à quelques millimètres l'une de l'autre, les extrémités mobiles de ce fil fin, on voit jaillir entre elles, à chaque mouvement du trembleur, une étincelle qui passe alternativement dans un sens et dans l'autre. Le circuit secondaire, ou à long fil, est ainsi parcouru par un courant alternatif dont la fréquence, très faible, est précisément égale à celle des oscillations du trembleur. Mais si l'on réunit, à l'exemple de Hertz, ces deux mêmes extrémités à deux crayons de cuivre, terminés chacun par une sphère du même métal, et si les pointes sont placées en regard, à la distance de quelques millimètres, l'étincelle jaillit encore entre ces deux pointes, mais elle a changé d'aspect : elle est plus brillante et, au lieu d'éclater avec un bruit sec, elle produit un crissement analogue à celui de la soie qu'on déchire. C'est qu'elle a aussi grandement changé de nature : chaque étincelle était, tout à l'heure, continue, c'est-à-dire constituée par un flux électrique s'écoulant brusquement d'un pôle à l'autre; elle est, maintenant, devenue *oscillante*, ce qui veut dire que l'équilibre électrique entre les deux crayons ne s'établit qu'après des oscillations fréquentes et nombreuses des charges électriques entre les deux conducteurs en regard.

Les phénomènes qui prennent alors naissance sont de tous points analogues aux oscillations d'un pendule. La masse du pendule en mouvement dépasse sa position d'équilibre et oscille autour d'elle avant de s'y fixer, à cause de l'inertie de la matière; l'électricité jouit d'une inertie toute pareille, nommée *self-induction*, dont la grandeur dépend de la forme

et des dimensions des conducteurs parcourus par le courant[1]. Le courant de la bobine de Ruhmkorff, en chargeant les deux conducteurs reliés au fil fin, et que Hertz appelle *oscillateurs*, produit entre eux une rupture d'équilibre analogue à celle qu'on obtient en déplaçant le pendule hors de l'horizontale. Quand l'écart est assez grand pour triompher de la résistance de l'air interposé entre les deux crayons, les charges électriques, en cherchant à retrouver leur équilibre détruit, passent à travers l'air qu'elles rendent lumineux; mais, entraînées par leur self-induction, elles dépassent cet équilibre, reviennent en arrière, et cela plusieurs fois de suite, par des oscillations décroissantes, mais de durée toujours identique. On pourrait aussi comparer l'action de la bobine sur l'oscillateur à celui du battant d'une cloche dont chaque coup produit dans la masse de bronze des vibrations sonores. On peut d'ailleurs mesurer directement la fréquence des oscillations électriques, tant qu'elle ne dépasse pas cinq millions par seconde, et lord Kelvin a indiqué le moyen de la calculer lorsqu'elle est supérieure à ce nombre.

Voici donc un procédé nouveau qui permettra d'obtenir des oscillations très rapides; il suffit pour en faire varier la période, de modifier la forme et les dimensions de l'oscillateur : Tesla et Feddersen avaient obtenu des alternances voisines de cent mille par seconde; aussi furent réalisées les expériences curieuses et bien connues, sur ces courants de haute fréquence dont d'Arsonval a indiqué plus tard les applications physiologiques et thérapeutiques.

Mais c'est à Hertz que revient l'honneur d'avoir employé méthodiquement ces oscillations et d'avoir réalisé avec elles les plus belles expériences de la physique moderne. Son premier oscillateur, constitué par deux tiges de 75 centimètres de long terminées par les sphères de 15 centimètres de rayon, donnait des oscillations dont la fréquence atteignait cinquante millions; un second appareil, formé uniquement par deux crayons de treize centimètres, sans sphères terminales, fournissait des vibrations dix fois plus rapides encore.

1. On sait que la science moderne a poussé plus loin cette analogie et que l'inertie matérielle apparaît aujourd'hui comme produite par la self-induction des charges électriques liées, sous forme d'électrons, à chaque atome de matière.

Les alternateurs, le commutateur rotatif et les oscillateurs nous mettent à même de réaliser des courants alternatifs depuis les plus lents jusqu'aux plus rapides; envoyons maintenant ces courants dans un fil long et fin, soigneusement isolé ; l'expérience, réalisée dans les conditions les plus variées, par de nombreux savants, depuis Fizeau jusqu'à M. Blondlot, a mené aux conclusions suivantes : tant qu'on emploie du courant continu ou alternatif à longue période, la section toute entière du fil est intéressée au parcours de ce courant : l'électricité s'écoule dans le fil comme un gaz dans un tuyau; mais, à mesure que la fréquence augmente, le flux électrique fuit le cœur du fil pour se tasser à sa périphérie, si bien qu'avec les fréquences élevées produites par les oscillateurs, il n'occupe plus qu'une couche épaisse de quelques millièmes de millimètre; on pourrait, sans rien changer aux effets observés, remplacer le fil par un tube creux de même diamètre, et d'ailleurs un fil de fer très légèrement cuivré à la surface se comporte exactement comme s'il était tout en cuivre.

D'autres différences apparaissent. Aux basses fréquences, l'état du fil était comparable à celui d'un tuyau relié à un large cylindre dans lequel un piston oscille lentement : un courant d'air parcourt l'ensemble du tuyau, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre et toutes les tranches de ce tuyau sont, au même instant, dans le même état vibratoire; mais il n'en est plus de même si l'on vient à imprimer au piston des oscillations très rapides; l'air du tuyau est alors parcouru par des ondes, dont la vitesse de propagation est celle du son et qui se transportent, toujours dans le même sens, les unes à la suite des autres. Pareille chose arrive au fil relié à un oscillateur; les oscillations cheminent à la surface du fil, avec une vitesse toujours identique, pourvu que leur fréquence soit très élevée. M. Blondlot a pu mesurer cette vitesse des ondes électriques à la surface des fils de fer ou de cuivre; le nombre obtenu est très voisin de 300 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire qu'il est identique, aux erreurs d'expérience près, à la vitesse de la lumière dans le vide.

Ce résultat, que la théorie avait prévu avant que l'expérience ne l'eût vérifié, est d'une haute importance : les ondes sonores, qu'elles soient brèves ou lentes, se propagent avec une vitesse

toujours la même (340 mètres dans l'air, 1 425 mètres dans l'eau, 5 000 mètres dans l'acier). Tout nous porte à croire que l'éther des physiciens jouit des mêmes propriétés et que les ondes, brèves ou lentes, s'y propagent à raison de 300 000 kilomètres à la seconde; c'est donc l'éther qui transporte les ondes électriques le long d'un fil métallique comme il convoie, à travers l'espace, les ondes lumineuses.



Ainsi, les oscillations, à mesure qu'elles deviennent plus rapides, abandonnent l'intérieur des conducteurs pour se condenser à leur périphérie; mais ne vont-elles pas au delà, et le diélectrique ambiant leur reste-t-il inaccessible, comme on le croyait autrefois? Tel est le problème qui forme le nœud de l'électricité moderne. Il a été résolu en 1888 par un jeune homme de trente et un ans, Heinrich Hertz[1]. Hertz a pu établir qu'un oscillateur émettait dans l'espace des ondes qui se propagent dans l'éther, avec la même vitesse que la lumière.

Considérons une longue corde, fixée par un bout et tenue à la main par l'autre extrémité. Donnons à cette extrémité une brève secousse : une onde se propage jusqu'à l'autre extrémité, où elle revient sur elle-même et retourne, avec la même vitesse, à la main qui l'avait produite. Compliquons maintenant l'expérience en animant la main d'un mouvement régulier de va-et-vient perpendiculaire à la direction de la corde. Des ondes vont se produire et défiler les unes à la suite des autres jusqu'au point fixe, où, se réfléchissant, elles reviendront en arrière en se superposant aux ondes parties plus

1. Ce savant, dont la vie fut si courte et si bien remplie, naquit en 1857 à Hambourg; après s'être destiné à la profession d'ingénieur, il y renonça en 1878 pour s'adonner à la physique, qu'il a si admirablement servie Helmholtz, dont il fut d'abord l'élève, se l'attacha comme assistant; reçu docteur en philosophie en 1880, il fut d'abord privat-docent à l'Université de Kiel, puis professeur au collège technique de Carlsruhe. C'est là qu'il accomplit les travaux qui ont immortalisé son nom et passa en quelques mois de l'obscurité à la gloire. Appelé, peu de temps après, à l'université de Bonn pour y remplacer le grand physicien Clausius, il eut à peine le temps de prendre possession de son laboratoire; la maladie s'empara de lui et le terrassa en 1893; il était âgé de trente-six ans.

tard et qui n'ont pas encore touché ce point fixe. De la combinaison, ou *interférence*, de ces deux mouvements vibratoires, résultera une apparence très caractéristique, qu'on désigne sous le nom d'*ondes stationnaires* : la corde apparaîtra comme formée de plusieurs fuseaux successifs, séparés par des points immobiles et équidistants. Ces points, qu'on appelle *nœuds* de vibrations, séparent des régions, nommées *ventres*, dans lesquelles la corde oscille autour de sa position d'équilibre, l'oscillation se faisant en sens contraire de part et d'autre de chaque nœud. Donc l'état de la corde, à un moment quelconque, se trouve être le même tous les deux nœuds. L'intervalle entre deux nœuds non immédiatement adjacents est ce qu'on appelle la *longueur d'onde* et cette longueur d'onde représente évidemment l'espace sur lequel se répartit une vibration complète donnée à la corde, c'est-à-dire la progression du mouvement vibratoire, le long de cette corde, pendant la durée d'une vibration.

Mesurer la longueur d'onde, ou distance entre deux nœuds non consécutifs, c'est donc mesurer le chemin parcouru par l'onde pendant une vibration; si, d'autre part, on connaît la durée de cette vibration, une simple règle de proportion fera connaître l'espace que l'onde parcourt en une seconde, autrement dit sa vitesse de propagation.

Un raisonnement semblable s'applique à tous les mouvements vibratoires et fournit une méthode précieuse pour mesurer leur vitesse de propagation. Si, par exemple, on prend un tuyau d'orgue donnant le la_3, c'est-à-dire 435 vibrations à la seconde, les vibrations parties de l'embouchure interfèrent avec les vibrations réfléchies sur le fond du tuyau pour donner des ondes stationnaires. En introduisant de la poussière de liège dans le tuyau, supposé horizontal, il est facile de déterminer la position des nœuds, car les vibrations de l'air dans les régions ventrales chassent le liège, qui se concentre aux nœuds où l'air est immobile. On trouve ainsi que les nœuds de ce tuyau sont distants de 0 m. 39 environ. La longueur d'onde, double de cette distance, vaut par suite 0 m. 78, ce qui veut dire que le son parcourt, dans l'air, 0 m. 78 pendant la durée d'une vibration, ou $\frac{1}{435}$ de

seconde. Sa vitesse est donc o m. 78×435, c'est-à-dire, à peu de chose près, 340 mètres.

La célèbre expérience de Hertz est calquée sur celles que nous venons de décrire. A l'un des bouts d'une grande salle de l'école de Carlsruhe, Hertz avait installé son générateur d'ondes électriques, constitué par le grand oscillateur à boules relié aux deux pôles d'une bobine de Ruhmkorff; contre la paroi opposée se trouvait fixée une grande plaque de métal. Dans ces conditions, la salle est parcourue par des ondes émanées de l'oscillateur, dont les unes vont de l'oscillateur à la plaque tandis que les autres, réfléchies sur cette paroi métallique, reviennent en sens inverse. La combinaison de ces deux systèmes devra engendrer des ondes stationnaires, caractérisées par des nœuds et des ventres.

Pour reconnaître l'existence de ces localisations, Hertz recourt à un analyseur d'une simplicité extrême, qu'il nomme *résonateur* : c'est un anneau en fil de cuivre interrompu en un de ses points par une coupure de quelques centièmes de millimètres de largeur. Dans ces conditions, la salle étant très faiblement éclairée, on peut apercevoir une petite étincelle à la coupure chaque fois que l'oscillateur entre en activité.

Ce phénomène, en lui-même, n'a rien d'imprévu : chaque fois qu'un courant variable se produit dans un circuit, tout circuit métallique voisin est le siège de courants; c'est le phénomène de l'*induction*, découvert par Faraday, et qui reçoit dans la bobine de Ruhmkorff et dans les transformateurs industriels des applications bien connues. Mais ce qui est nouveau et caractéristique, le voici : en déplaçant son résonateur dans l'axe de la salle, Hertz put constater qu'en certains points l'étincelle était complètement supprimée ; ces points étaient équidistants et à trois mètres les uns des autres; Hertz les appelle des nœuds de vibration électrique, parce qu'en ces points les effets des ondes directes et réfléchies se neutralisent, de telle sorte que le résonateur, déplacé progressivement, s'éteint aux nœuds pour donner des étincelles de plus en plus brillantes à mesure qu'on s'approche du milieu de l'internœud, du ventre de vibration électrique.

Cette expérience, soigneusement contrôlée et réalisée avec des oscillateurs donnant des périodes vibratoires différentes,

suffit à elle seule pour affirmer que la propagation dans l'espace des oscillations électriques n'est pas instantanée. L'existence des nœuds prouve qu'en ces points chaque vibration est annulée par une autre, née plus tard et arrivée par une voie plus courte; si pour parcourir un chemin plus court, il faut moins de temps, c'est que la propagation n'est pas instantanée. Mais il y a plus; on peut mesurer la vitesse de cette progression. Puisque l'internœud est de trois mètres, c'est que la longueur d'onde est de six mètres. Le calcul a appris, d'autre part, que les vibrations de l'oscillateur ont pour fréquence cinquante millions; les ondulations électriques parcourent donc six mètres dans la durée d'une oscillation, ou un cinquante millionième de seconde. Leur vitesse de propagation est donc égale à cinquante millions de fois six mètres, autrement dit 300 000 kilomètres par seconde.

Les résultats obtenus par Hertz n'eurent pas, du premier coup, cette admirable netteté. Mais qu'importent les tâtonnements expérimentaux, les premiers résultats douteux, les contrôles faits de divers côtés par les physiciens, enfin les années d'efforts que coûte une découverte comme celle-là? Il faut pourtant parler de ces efforts, et ne pas laisser croire que les grandes acquisitions scientifiques sont le fruit d'un médiocre labeur. Les passer sous silence serait, peut-être, laisser planer un doute sur les résultats acquis; or la vérité conquise par Hertz est de celles dont aucun physicien ne doute plus aujourd'hui,

Nous savons donc, avec pleine certitude, que la vitesse de propagation des perturbations électriques très rapides est égale à la vitesse de la lumière. Mais Hertz n'a pas travaillé uniquement pour obtenir un résultat numérique. Derrière ce nombre se cache la solution du grand problème des actions à distance. Dans l'appareil de Hertz, l'oscillateur émet, sous forme d'ondes, une certaine quantité d'énergie. Le résonateur recueille cette énergie, mais il ne la recueille pas instantanément: s'il est placé à six mètres de l'oscillateur, il ne la reçoit qu'au bout d'un cinquante millionième de seconde. Où donc était cette énergie, alors que, déjà partie de l'oscillateur, elle n'était pas encore parvenue au résonateur? Elle était nécessairement dans le milieu interposé, et le nombre obtenu par Hertz pour la

vitesse de propagation nous prouve que le milieu transmetteur des ondes n'est, ni l'atmosphère, ni aucune autre matière, mais est l'éther lui-même. Donc le fait que les ondes électriques se propagent à raison de 300 000 kilomètres par seconde a pour conséquence nécessaire que l'éther leur sert de support et de convoyeur; l'hypothèse des actions électriques à distance s'exerçant en dehors de tout milieu interposé, est définitivement rayée de la science.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la mémorable expérience de Hertz n'a été que la justification de théories plus anciennes, Faraday avait déjà, depuis longtemps, cherché à débarrasser la physique de la notion métaphysique des forces pour lui substituer la notion plus concrète des actions de milieu. Admirable observateur des faits, il avait traduit ses vues sous forme de comparaisons et d'analogies accessibles à tous; mais l'instrument merveilleux des mathématiques lui manquait pour donner à ses idées la précision et l'étendue qui font les théories fécondes. Il appartenait à un autre Anglais, James Clerk Maxwell, professeur à Cambridge, de traduire en équations les idées de Faraday et d'en tirer toutes les conséquences. L'œuvre géniale de Maxwell, dont la partie essentielle a paru en 1865, a nourri l'esprit de toute une génération de physiciens; Hertz se l'était profondément assimilée et sa trop courte vie a été employée à la vérifier.



Voici donc établie une importante analogie entre les ondes électriques et les ondes lumineuses, puisque toutes deux se propagent dans le même milieu avec la même vitesse. Mais la ressemblance va plus loin. Ce qui caractérise la lumière aux yeux de tous, ce n'est pas qu'elle se propage par ondes, car personne n'a vu directement ces ondes lumineuses et il a fallu toute la perspicacité de Young et de Fresnel pour en établir l'existence. La lumière, pour nous tous, est quelque chose qui rayonne, qui se propage en ligne droite, qui se réfracte et se disperse à travers un prisme. Le génie de Fresnel est parvenu à raccorder ces deux idées, en apparence si dissemblables;

nous savons, grâce à lui, que si des ondes émanées d'une source viennent se briser contre un écran opaque percé d'un trou, elles continuent leur chemin à travers le trou et dans des conditions telles que leur activité se limite à la direction rectiligne sur le prolongement de la source et du trou. Fresnel a montré, en même temps, que cette propriété des ondes lumineuses, qui explique la propagation rectiligne, n'est qu'une grossière approximation : si la source est très petite et le trou très étroit, la lumière ne reste pas uniquement sur la direction du rayon, mais est déviée en dehors : c'est le phénomène de la *diffraction*, et la théorie s'accorde avec l'expérience pour montrer que la diffraction est d'autant plus sensible que les ondes lumineuses sont moins rapides, c'est-à-dire que leur longueur d'onde est plus grande ; ainsi, tandis que la lumière violette et surtout l'ultra-violet photographique se cantonnent presque rigoureusement dans la direction du rayon géométrique, la lumière rouge s'en écarte déjà notablement ; la diffraction s'exagère encore pour les radiations infra-rouges que rend sensibles la seule chaleur qu'elles rayonnent ; on peut dire de ces radiations qu'elles contournent les obstacles d'une façon déjà appréciable, puisqu'elles viennent rôder dans des régions qui seraient dans l'ombre, si la propagation était strictement rectiligne.

Si nous voulons pousser plus loin les analogies révélées par la première expérience de Hertz, nous devrons donc chercher à observer des rayons électriques comparables aux rayons lumineux, mais il faudra prendre soin de placer les premiers dans des conditions comparables aux seconds. Les perturbations électriques produites par l'oscillateur de Hertz ont des longueurs d'ondes voisines du mètre ; les vibrations lumineuses, un million de fois plus rapides, ont des longueurs d'ondes inférieures à un millième de millimètre. Nous devons par suite nous attendre à ce que les effets de diffraction prennent, avec les rayons électriques, une importance considérable ; en même temps toutes les dimensions de nos appareils devront être accrues dans la même proportion que les longueurs d'ondes, si nous voulons observer avec les ondes électriques les effets de rayonnement que nous obtenions sans peine avec la lumière.

C'est ce que Hertz avait bien compris. Il avait installé son petit oscillateur, relié à la bobine de Ruhmkorff, au centre et suivant l'axe d'un grand miroir formé d'une feuille de zinc de deux mètres de côté qu'on avait cintrée sur un châssis en bois en forme de gouttière cylindrique. La disposition était la même, aux dimensions près, que celle d'une lampe qu'on place au foyer d'un miroir destiné à en recueillir les rayons et à les renvoyer.

Le résultat obtenu fut bien conforme à ce qu'on espérait; on s'en rendit compte en sondant l'espace à l'aide d'un résonateur circulaire.

En face du miroir cylindrique et jusqu'à 9 ou 10 mètres de distance, le résonateur donnait des étincelles, tandis qu'on ne constatait aucune action derrière, ni sur les côtés. Le champ des perturbations électriques se trouve donc localisé dans une direction à peu près rectiligne; on peut même définir mieux encore cette direction en plaçant en regard et à 16 mètres du premier demi-cylindre réfléchissant, un second miroir cylindrique; le résonateur n'est actif qu'entre les deux feuilles de zinc; la disposition réalisée ainsi est analogue à celle d'une expérience d'optique bien connue, où deux miroirs ardents se renvoient de l'un à l'autre les rayons d'une source placée au foyer de l'un d'eux.

Voici donc réalisé un flux électrique rectiligne; ce flux jouit-il des propriétés essentielles du rayon lumineux? Mettons sur son trajet, à l'exemple de Hertz, une large feuille plane de zinc inclinée sur sa direction, puis sondons l'espace avec le résonateur; nous trouverons encore de l'énergie électrique transmise en avant de ce miroir sur plusieurs mètres de longueur et suivant la direction commandée par les lois de la réflexion. Le résonateur étant placé sur la direction pour laquelle il donne les plus brillantes étincelles, il suffit de faire tourner le miroir de dix degrés, dans un sens ou dans l'autre pour éteindre complètement ce résonateur. Tout semble donc indiquer la présence d'une réflexion régulière; d'ailleurs il suffit de masquer ce pinceau d'ondes électriques, avant ou après sa réflexion, à l'aide d'un écran métallique, pour supprimer toute trace d'étincelles; l'interposition d'une porte en chêne épaisse d'un centimètre serait, au contraire, inefficace,

ce qui prouve que les rayons hertziens ne sont pas arrêtés par le bois.

La lumière se caractérise encore par les phénomènes de réfraction et de dispersion : si un rayon lumineux vient à tomber sur un prisme transparent, il est dévié de sa direction première et infléchi vers la base du prisme. Le violet est plus dévié que le jaune, le jaune plus que le rouge, de telle sorte que, lorsqu'on a affaire à une lumière complexe comme la lumière blanche, la déviation inégale de ses divers constituants produit un épanouissement du pinceau réfracté; la dispersion par les prismes prouve à la fois la réfraction et la complexité de la radiation incidente.

Hertz a pu, sans difficulté, appliquer un critérium analogue aux rayons électriques; mais il faut que la dimension du prisme soit en proportion de la largeur des radiations incidentes. A cet effet, un prisme fut constitué, d'abord avec des livres empilés côte à côte, ensuite avec un bloc d'asphalte du poids de 12 quintaux coulé dans une caisse prismatique en bois de 1 m. 50 de hauteur.

Le pinceau électrique incident émis par l'oscillateur et son miroir cylindrique était dirigé sur le prisme; en même temps, on arrêtait à l'aide d'écrans métalliques toutes les radiations qui auraient pu passer au-dessus de son arête ou au-dessous de sa base; on cherchait alors, à l'aide du résonateur, où était l'énergie électrique propagée au delà du prisme. On n'en trouvait plus trace dans la direction du rayon incident et l'étincelle ne commençait à apparaître que pour des directions inclinées de onze degrés sur le faisceau primitif; son éclat allait en croissant jusqu'à vingt-deux degrés, puis diminuait pour s'annuler au delà de trente-quatre degrés. Ce résultat prouve d'abord que le prisme a dévié les radiations électriques qui se trouvent ainsi soumises au phénomène de la réfraction; mais en même temps il manifeste une dispersion sensible; le prisme donne un véritable spectre électrique et paraît prouver, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, que les vibrations émises par l'oscillateur ne sont pas simples et se composent en réalité de toute une gamme d'oscillations, de périodes variables, que le prisme étale et classe dans l'ordre de leurs réfrangibilités.

On peut trouver extraordinaire que Hertz ait constitué son prisme avec des milieux aussi peu transparents qu'une pile de livres ou un bloc d'asphalte; ni les rayons lumineux, ni même les rayons calorifiques ne pénétreraient d'un millimètre dans de semblables milieux. Nous avions déjà vu qu'une porte de chêne, parfaitement opaque pour la lumière, laisse passer les rayons électriques : il semble donc qu'on soit en présence d'une différence caractéristique entre les deux espèces de radiations. Un peu de réflexion suffira pour résoudre cette difficulté.

Le verre est un milieu transparent, pourtant le verre pilé est opaque. La glace, lorsqu'elle est pure, laisse passer la lumière; elle l'arrête si, ayant été congelée brusquement, elle contient de minuscules bulles d'air, bien que l'air soit également transparent. L'eau enfin se laisse traverser sous une grande épaisseur par les vibrations lumineuses alors qu'il suffit d'une petite quantité de brouillard, formé de gouttelettes très fines, pour rendre un espace complètement opaque, Dans ces différents cas, l'opacité résulte de l'extrême division physique de la matière. Lorsque les morceaux qui la constituent sont de dimensions supérieures à la longueur d'onde de la lumière employée, les ondes, au lieu de traverser régulièrement le milieu, sont à chaque instant et en chaque point brisées par des réflexions et des réfractions; le phénomène régulier disparaît, le mouvement vibratoire s'éteint sur place et son énergie se transforme en chaleur. C'est pour cela qu'un prisme d'asphalte serait opaque pour la lumière; mais les irrégularités de l'asphalte ou du papier, qui sont notables par rapport aux vibrations lumineuses, sont insignifiantes quand on les compare aux longueurs d'onde des perturbations électriques; pour ces ondes, l'asphalte est un corps aussi homogène que peut l'être, pour la lumière, le cristal le plus pur. Les rayons électriques peuvent donc traverser aussi aisément du verre pilé que du verre homogène, de la glace remplie de bulles que de la glace pure et chacun sait qu'ils ne sont aucunement arrêtés par le brouillard; c'est une des raisons qui causent la supériorité de la télégraphie sans fil sur la télégraphie optique.

En dehors de cette opacité accidentelle, due aux inégalités de structure, il y a d'ailleurs une transparence ou une opacité

fondamentales qui dépendent de la nature même des corps traversés. Maxwell avait déjà posé la règle générale en admettant que l'éther des milieux diélectriques se comporte comme une gelée parfaitement élastique; cet éther gélifié est incapable de déplacements étendus et c'est pour cette raison que les courants électriques continus ne peuvent se propager dans un diélectrique; en revanche, il peut vibrer autour de sa position d'équilibre et, par suite, transmettre sans les étouffer, les ondulations qu'on lui communique.

Dans les corps conducteurs, au contraire, l'éther a toutes les propriétés d'un milieu visqueux; en raison de cette viscosité, le courant électrique ne se maintient que moyenant une dépense d'énergie destinée à vaincre les frottements, énergie qui se trouve ensuite dégradée sous forme de chaleur; c'est pour cela qu'un fil métallique parcouru par un courant s'échauffe nécessairement et que les oscillations, tant électriques que lumineuses, sont étouffées par les métaux, à moins qu'elles ne se réfléchissent à leur surface.

Cette manière de voir a pour conséquence que les conducteurs doivent être opaques et les diélectriques transparents pour les ondes rapides qui se propagent dans l'éther. Tel est bien, en général, le résultat que l'expérience nous présente, tant pour la lumière que pour les ondes hertziennes. Aucun métal n'est transparent; il suffit de quelques millionièmes de millimètre d'épaisseur pour arrêter la lumière, d'une fraction de millimètre pour éteindre les ondes électriques. Au contraire, les corps transparents comme les gaz, le verre, l'eau pure, les pétroles, la benzine, le sulfure de carbone, sont des diélectriques parfaits. La règle de Maxwell concorde donc avec la généralité des faits observés, et le doute n'existe que pour les corps médiocrement conducteurs. Ainsi, l'eau rendue conductrice par des corps dissous, l'eau de mer par exemple, est transparente pour la lumière et opaque pour les ondes électriques; le sol, qui est normalement chargé de solutions salines, arrête ces dernières vibrations aussi bien que la lumière. D'ailleurs, il ne faut pas compter que la règle générale établie par Maxwell soit sans exceptions; l'observation courante montre que certains milieux peuvent être à la fois transparents pour telle lumière et opaques pour telle autre;

un verre bleu, une solution de sulfate de cuivre, laissent passer la lumière bleue et arrêtent les autres. Mais en dehors de ces cas particuliers, la loi de Maxwell subsiste avec toute sa portée et elle a été soumise par Hertz à toutes les vérifications nécessaires.



Ainsi, Hertz nous a fourni le moyen d'obtenir des ondes électriques, extrêmement rapides et d'en déceler l'existence ; il a montré que ces vibrations se propagent dans le même milieu que les ondes lumineuses et avec la même vitesse; il est parvenu à localiser leur énergie dans des pinceaux cylindriques formant de véritables rayons, capables de se propager en ligne droite, de se réfléchir régulièrement, de se réfracter et de se disperser; il a montré enfin que les mêmes milieux étaient transparents ou opaques pour les ondes lumineuses et électriques. Un si grand effort expérimental avait fourni une justification complète des hypothèses de Maxwell. La maladie et la mort vinrent arrêter Hertz à l'instant où, plein de gloire, il allait parachever son œuvre. Mais la voie si largement tracée ne pouvait pas rester inachevée. Les vibrations hertziennes, malgré leur extrême rapidité, sont encore un million de fois plus lentes que les vibrations lumineuses : entre ces deux modes d'oscillation, s'étend une zone inconnue qu'il s'agit de reconnaître afin de préciser les rapports entre la lumière et l'électricité. La tâche fut attaquée de deux côtés à la fois : en produisant des perturbations électriques de plus en plus rapides, et en découvrant des ondes lumineuses de plus en plus lentes.

La comparaison entre les deux oscillateurs employés par Hertz montre que, plus l'oscillateur est petit, plus les vibrations en sont rapides. On sera donc conduit à diminuer les dimensions du système émetteur; mais on devra, en temps, réduire les dimensions et accroître la sensibilité du récepteur. Il importe, en effet, si l'on veut donner à ce récepteur sa sensibilité maximum, qu'il soit « accordé » pour les vibrations qu'il reçoit; autrement dit, que les vibrations soient précisément

celles qu'il serait capable d'émettre lui-même s'il était mis directement en vibration; or, ceci ne peut avoir lieu que si les dimensions du résonateur sont voisines de celles de l'oscillateur. D'ailleurs, plus l'émetteur d'ondes est petit, moins il rayonne d'énergie, plus, par suite, le système récepteur doit être lui-même délicat pour être ébranlé par cette énergie; un grain de sable ne peut faire vibrer une grosse cloche. Les continuateurs d'Hertz ont donc été amenés à réduire les dimensions de leurs appareils à celles des plus petites pièces d'horlogerie.

Le record de la petitesse est détenu par le physicien autrichien Lampa. Il employait un appareil Ruhmkorff gros comme une bobine de fil, un oscillateur long de trois millimètres placé au foyer d'un miroir grand comme une pièce de deux francs. Le résonateur, d'un type spécial, n'était pas plus grand que l'oscillateur et tout l'appareil pouvait tenir sur une table de quinze centimètres de côté. Cet appareil donne des ondulations électriques dont la fréquence atteint 75 milliards par seconde et dont la longueur d'onde, voisine de quatre millimètres, est encore plus de mille fois plus grande que celle de la lumière visible; on obtient cependant un faisceau bien localisé de radiations électriques, large d'un centimètre et présentant toutes les propriétés d'un rayon lumineux; on peut le réfléchir, le réfracter, le disperser; en traversant un cristal, il se dédouble comme un rayon lumineux qui traverse du spath d'Islande; en un mot, il permet de reproduire les phénomènes les plus délicats de l'optique.

En attaquant le problème par un autre bout, on a pu prolonger le spectre lumineux dans la direction des grandes longueurs d'ondes. C'est à cet ordre de recherches que se rattachent les travaux de l'américain Langley et, dernièrement, de Rubens; le savant physicien de Charlottenbourg a réussi à isoler des radiations émises par un bec Auer des rayons dont la longueur d'onde atteint six centièmes de millimètre, c'est-à-dire est cent fois plus grande que celle des rayons orangés; c'est l'extrême limite atteinte présentement.

En résumé, on peut représenter par le tableau suivant l'étendue du domaine reconnu parmi les vibrations de l'éther :

FRÉQUENCE DES VIBRATIONS EN MILLIARDS PAR SECONDE	LONGUEUR D'ONDE EN MILLIMÈTRES	NATURE
?	?	?
3 millions à 750 000	0^{mm},0001 à 0^{mm},0004	Rayons ultra-violets.
750 000 à 395 000	0^{mm},0004 à 0^{mm},00076	Rayons visibles.
395 000 à 5 000	0^{mm},00076 à 0^{mm},06	Rayons calorifiques.
?	?	?
75 à zéro.	Plus de 4 millimètres.	Rayons hertziens.

Ainsi, nous connaissons toutes les vibrations de l'éther, sauf deux lacunes, à l'extrémité de l'ultra-violet et entre les rayons calorifiques et électriques. Le plan d'ensemble nous apparaît avec netteté. Toutes ces ondulations ne diffèrent que par la fréquence; il y a entre elles la même parenté qu'entre toutes les vibrations de l'acoustique; le fait d'être perçues par l'oreille n'est pas plus important pour celles-ci que n'est, pour celles-là, la propriété d'être vues par l'œil; c'est un simple incident physiologique, et il serait absurde d'en faire la base d'une classification.

L'acoustique, qui nous a fourni tant de comparaisons, peut nous prêter encore un mode de classement. Les vibrations sonores sont habituellement réparties en octaves, chaque octave étant limitée par deux sons dont le plus grave est deux fois plus lent que le plus aigu, c'est-à-dire présente une longueur d'onde double. Imaginons donc de constituer une première octave avec les vibrations éthérées dont la longueur d'onde est comprise entre un dix-millième et deux dix-millièmes de millimètre : c'est le groupe des radiations les plus rapides de l'ultra-violet. La seconde octave comprendra des longueurs d'onde depuis deux dix-millièmes jusqu'à quatre dix-millièmes de millimètre et l'ensemble de ces deux premières octaves constitue tout l'ultra-violet. L'ensemble des rayons visibles formera à très peu près la troisième, qui s'étend de quatre à huit dix-millièmes de millimètres. Les suivantes, jusqu'à la neuvième, contiennent l'ensemble du spectre calorifique. Ensuite s'étend un trou de six octaves, jusqu'aux oscillations de Lampa; à partir de ce point

se prolonge indéfiniment la série des vibrations électriques, de plus en plus lentes ; celles du petit oscillateur de Hertz ont leur place vers la dix-neuvième octave. Tout ceci concourt à nous montrer l'importance de la découverte de Hertz ; ce savant a fait, on peut le dire, la synthèse de la lumière, c'est-à-dire qu'il a produit, par des moyens purement électriques, des vibrations qui ne diffèrent qu'en fréquence des vibrations lumineuses ; si les fourmis étaient comme nous, en état de raisonner et d'expérimenter, elles pourraient construire des appareils mille fois plus petits que celui de Lampa ; des animaux mille fois plus petits encore pourraient fabriquer des bobines et des excitateurs si réduits, qu'il en émanerait des rayons lumineux. Hertz a donc, suivant sa propre expression, jeté un pont entre deux ordres de phénomènes qui étaient, avant lui, séparés par un abîme : l'étude des radiations et des vibrations de l'éther ne forme plus qu'un seul chapitre de la Physique.

De ce fait, l'étude de l'optique se trouve grandement facilitée. Nombre de problèmes se posent dans cette science, qui étaient demeurés jusqu'ici insolubles parce qu'ils exigeaient des mesures que notre infirmité expérimentale ne nous permet pas de réaliser. Aujourd'hui, les ondes hertziennes nous montrent les ondes lumineuses comme dans un microscope qui les grandirait un million de fois et les expériences devant lesquelles il avait fallu reculer deviennent alors réalisables ; certaines difficultés sur lesquelles les opticiens controversaient depuis Fresnel se sont résolues d'elles-mêmes ou se sont évanouies.

***

Mais on peut aller plus loin et dire que nous savons, mieux que nos prédécesseurs, ce que c'est qu'un corps lumineux. On imaginait, depuis le triomphe des théories ondulatoires, que dans la flamme d'une lampe, les atomes dissociés étaient agités de mouvements rapides qui se communiquaient à l'éther ambiant ; on peut aujourd'hui préciser cette notion. Les idées modernes nous montrent l'atome comme un système solaire,

constitué d'électrons, qui sont porteurs de charges électriques négatives, s'ils ne sont pas uniquement des masses électriques, et qui décrivent dans le volume atomique des révolutions autour d'un centre positif. Ces électrons en mouvement jouent le même rôle que des courants électriques variables et par suite créent, dans l'éther voisin, des courants locaux d'induction qui correspondent à de petits déplacements de cet éther; ces courants induits induisent à leur tour de nouveaux courants, et c'est par ce mécanisme, purement électrique, que le mouvement communiqué par les électrons se propage progressivement autour d'eux. La lumière n'est donc qu'un phénomène électrique, dont l'origine se trouve dans les charges des électrons; ces électrons peuvent ainsi être assimilés à des oscillateurs de dimensions atomiques. Plus l'oscillateur est petit, plus sont fréquentes les oscillations engendrées; il n'est donc pas extraordinaire de voir émaner des électrons en vibration des ondes plus brèves que celles de Hertz et de Lampa.

D'ailleurs, chaque atome comprend un nombre considérable d'électrons : si tous leurs mouvements sont de même période, on devra s'attendre à n'obtenir dans l'espace qu'une seule vibration, de fréquence égale à celle des révolutions effectuées dans l'atome; c'est le cas que présente, entre autres, la vapeur incandescente de sodium, qui donne une radiation jaune unique; pour d'autres corps, comme les gaz, les électrons de chaque atome sont assujettis à un nombre défini de périodes, ou bien leur mouvement vibratoire, de forme complexe, peut se décomposer en plusieurs mouvements simples. A chacun de ces groupes de même période oscillatoire correspond une radiation émise, de périodicité égale et d'intensité d'autant plus grande que le nombre d'électrons du groupe est plus considérable. Enfin les solides incandescents présentent une structure atomique encore plus compliquée; les électrons de chaque atome y subissent des perturbations provenant des atomes voisins et la complication est telle qu'elle équivaut à la présence effective de toutes les périodicités; la lumière émise comprend alors toutes les radiations et se caractérise par un spectre continu. Ces spéculations, encore hypothétiques, ont reçu un commencement de confirmation. L'étude des dimen-

sions atomiques est présentement assez avancée pour avoir permis à M. Langevin de calculer la durée de révolution des électrons dans l'atome de sodium; cette durée a été trouvée égale, à peu de chose près, à celle de la vibration jaune émise par la vapeur incandescente de ce métal.

Ainsi l'électricité, qui n'est que l'éther en acte, explique la lumière et toutes les radiations, comme elle expliquait, depuis Ampère, le magnétisme. En même temps, nos connaissance sur l'éther viennent se raccorder aux idées modernes sur la constitution de la matière. Les cloisons de la physique se brisent peu à peu en laissant apparaître l'unité de la science. Une seule chose reste en dehors de cette harmonie! c'est la gravitation. Newton a montré que *les choses se passent comme si* les astres s'attiraient à distance; il reste à savoir *comment* il se fait qu'ils s'attirent. Celui qui répondra à cette question aura vraiment achevé l'œuvre de Maxwell et de Hertz.

LOUIS HOULLEVIGUE

PÉCHERESSE[1]

VI

Marie-Madeleine alla pleurer
Près de la tombe de Jésus.
Le Seigneur, qu'elle aimait tant,
Résolut de lui apparaître :
Elle vit sa face glorieuse...

Ainsi chantait Rozia Tiralla en traversant les champs. Elle se sentait si heureuse, si légère !... enfin elle était allée se confesser chez le curé Szypulski... La neige était fondue ; la fête de Pâques approchait : maintenant elle pouvait chanter !

Sa voix claire montait joyeuse vers l'éther bleu. C'était le printemps, le printemps ! L'herbe poussait au bord des fossés, les semences qui avaient germé sous la neige levaient en verdure épaisse. Jésus-Christ était ressuscité et la terre se réjouissait.

Rozia sortit de sa poche un papier où elle avait noté tous ses péchés de l'hiver. Oh ! elle avait scruté sa conscience à fond : la liste était longue, longue... Enfin elle en était débarrassée. C'est pourquoi elle se sentait si heureuse. Maintenant elle pouvait déchirer cette feuille.

Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

Elle s'arrêta, la déchira en menus morceaux qu'elle jeta en l'air. Là, ils volaient! Tiens, comme le vent les emportait! Toujours plus haut, aussi haut que l'alouette qui planait là-haut : ils volaient vers Dieu!...

Aux trilles de l'alouette Rozia mêlait son chant, d'un joyeux rythme sautillant. Ce n'était plus sa voix aiguë et mince d'enfant, c'était une voix ronde de jeune fille, non sans charme. Quand on chantait à l'école, le maître l'appelait toujours la première pour entonner : elle le faisait volontiers. Oh! M. Behnka était en général très bon pour elle; elle aurait du chagrin à quitter l'école! Elle allait avoir quatorze ans, elle n'avait plus rien à apprendre, et puis... (ses yeux prirent une étrange expression de rêverie...) et puis... ah! non, elle ne se marierait pas comme les autres jeunes filles, elle n'aurait pas d'enfants, non!... Une lueur éclaira tout à coup son visage assombri : elle deviendrait l'épouse du Christ, ainsi que le disait sa mère. Et M. Behnka le disait également, et M. le curé aussi. Et Marianne s'émerveillait : « Oh! une nonne! C'est quelque chose de très beau, de très noble, oh!... » Et Jendrek la considérait déjà presque comme une sainte. Tout le monde la regardait déjà tout autrement que si elle n'eût été que la petite Rozia Tiralla. Petit père seulement n'en voulait rien savoir... Pauvre petit père!... hélas! il n'était nullement dévot!

Une expression de profonde rêverie obscurcit le visage tout à l'heure si rayonnant de la jeune fille : sa mère aurait-elle raison, eût-il mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né?...

Quand Rozia pensait que son père serait un jour damné à jamais, elle pleurait amèrement... Son cher père! Il était bon pourtant... comment se faisait-il que sa mère et M. Behnka dissent qu'il n'était pas bon?...

Des doutes s'étaient glissés dans l'âme de Rozia; sa foi en son père était ébranlée. Était-ce grâce à sa mère et au maître d'école? ou ses yeux s'étaient-ils ouverts d'eux-mêmes sur des choses qui lui déplaisaient?... Pourquoi le père pinçait-il toujours Marianne à la joue et même au mollet, lorsqu'elle était sur l'échelle? Cela n'était pas comme il faut!... Et il jurait : jurer est un péché!... Ah! combien elle prierait son père de ne plus jurer... son cher père... oui, il était pourtant son cher père!...

Lorsque Rozia vit M. Tiralla qui venait à sa rencontre à travers champs, elle courut vers lui et se jeta dans ses bras.

Il était ravi de rencontrer sa fille, qu'il guettait depuis longtemps. En riant d'un rire qui résonnait au loin, il souhaita la bienvenue à la jeune fille :

— Eh bien! bien confessée, délices de mes yeux? ... *Psia krew!* quand on a aussi peu de péchés à confesser que toi, on n'a pas besoin de s'agenouiller au confessionnal, par Dieu!

— J'ai quatorze chapelets à égrener, — dit Rozia avec importance; et, très gravement : — sept pour moi, sept pour toi, père!

Il éclata de rire; puis il l'embrassa :

— Tu es la consolation de mon âme, ma clef du ciel!... J'ai toujours dit : « Prie, prie, mon ange!... Si tu pries, le diable fermera sa porte et me laissera dehors! »

Rozia tressaillit : comme petit père parlait toujours vilainement!... Comment pouvait-il plaisanter sur des sujets pareils?...

— Ah! petit père, — dit-elle, câline, en introduisant sa menotte dans son gros poing, — je prie tant pour toi, afin que tu ailles au ciel!

— Vraiment? — fit-il, tout remué, — c'est très gentil à toi!...

— La mère prie aussi pour que tu ailles au ciel, père!

De cela encore M. Tiralla fut tout remué. Oui, sa Zosia était une délicieuse petite femme et elle l'aimait, quoi qu'elle ne le montrât pas toujours, surtout en ces derniers temps : hou! elle était parfois rébarbative à vous donner froid!... Mais elle était pieuse!... Et, comme si quelque chose le tourmentait, il dit, le front soucieux, à son enfant :

— Quand tu seras mariée, ma chère Rozia, fais toujours des avances à ton mari... ça fait du bien! (Il poussa un léger soupir, mais ensuite il se mit à rire.) Lorsque Mikolai reviendra du service militaire, je lui recommanderai aussi de prendre une femme qui fasse des avances!... Ha! ha! sa mère, ma défunte Hanusia, elle m'en faisait... hé! hé!

— Est-ce que Micolai reviendra bientôt du service? — s'informa Rozia.

Elle était encore si sotte, autrefois, quand il avait dû partir

pour trois ans! Maintenant elle savait combien il est beau d'avoir un frère. Il était bien venu, une fois, en congé, mais alors elle se trouvait justement très malade de la scarlatine, et il n'avait pas pu la voir, à cause de la contagion. C'est pourquoi elle se réjouissait doublement de son arrivée. Comme elle l'aimerait!

— Viendra-t-il bientôt, mon petit frère? — insista-t-elle.

— Un fameux « petit frère »! — fit M. Tiralla en riant. — Que veux-tu donc qu'ils fassent d'un « petit frère » aux cuirassiers du roi?... Je te dis que c'est un frère, oui, un gaillard! Quand je suis allé le voir, l'automne dernier, il était aussi grand que moi. Il a des poings, des poings! Il n'a pas besoin d'un attelage de bœufs, il tire la charrette lui-même. Et il sera bon pour toi, petite sœur... qui est-ce qui ne serait pas bon pour toi, mon petit?

Tendrement, avec précaution, il prit le mignon visage dans sa grosse main.

Rozia sourit.

— Je l'aimerai, — dit-elle avec enthousiasme, — et il m'aimera... Tous les hommes doivent s'aimer les uns les autres : c'est ainsi que le veut Jésus-Christ!

— Oui, je le pense aussi, — approuva M. Tiralla, — nous devons toujours nous aimer!

Il se souvint tout à coup de sa femme, dont il n'avait encore, ce jour-là, obtenu ni un baiser ni un regard amical. Au lieu d'aller plus loin inspecter ses semailles comme il en avait l'intention, il revint à la maison avec sa fille.

Ils marchaient, la main dans la main. On les voyait au loin sur le champ plat, sans arbres : — lui, trapu, comme un tronc massif; elle, comme une feuille légère, emportée par le vent.

Madame Tiralla, qui était avec Böhnke dans la grande salle du rez-de-chaussée, les vit venir de loin, à travers la porte cochère.

— Le voilà qui rentre! — dit-elle, et une palpitation de dégoût fronça son nez.

Déjà? Le maître d'école soupira. Il s'était tellement réjoui de trouver la femme adorée seule chez elle!... (il avait vu la petite Rozia se rendre au village...) et voilà qu'on les déran-

geait encore! Qu'est-ce que cet ignoble individu avait toujours et toujours à faire à la maison?... Böhnke oubliait totalement que cette maison était celle de M. Tiralla, et où il était toujours accueilli par un « hallo! » de bienvenue et où il trouvait toujours table mise. Mais M. Tiralla lui avait toujours été importun, et ce jour-là davantage, alors que justement madame Tiralla allait lui ouvrir son cœur, alors qu'il attendait en tremblant le moment où enfin, enfin, il pourrait la consoler.

— J'ai du chagrin, — lui avait-elle répondu lorsqu'il lui avait demandé : « Avez-vous mal à la tête? » (Ses yeux étaient cernés de lourdes ombres couleur de plomb et sa bouche pâle était si douloureusement tirée qu'on eût vraiment dit qu'elle était malade.) — Oh! que je souffre! — avait-elle crié, dans un subit transport de douleur et de rage.

Et elle s'était mise à parcourir la chambre, les mains levées. Ensuite elle s'était approchée tout près du maître d'école et elle l'avait regardé en clignotant de ses yeux noirs.

— Qu'est-ce que vous diriez si je m'enfuyais, tout simplement... à travers champs?

Il fut épouvanté de l'expression passionnée qu'elle avait en disant cela. Mais s'enfuir! à travers champs!... où voulait-elle donc aller?

Elle éclata d'un rire moqueur : « Eh bien, donc, malgré toute son intelligence, lui non plus ne savait pas où elle irait!... C'est que personne, personne ne pouvait le deviner!... Ou bien pensait-il qu'elle descendrait dans le Przykop, dans la vallée profonde où la mare sous les bouleaux est au printemps abondante comme un lac?... Si elle y entrait jusqu'à la bouche, si elle enfonçait encore davantage, si elle ne reparaissait plus jamais?... que dirait-il alors, hein?... verserait-il une larme en mémoire d'elle, mettrait-il un petit *ne m'oubliez pas* dans le livre de ses souvenirs? »

— Dieu nous en préserve!

Dans son effroi, il avait saisi la main de la jeune femme : « Comment pouvait-elle dire des choses pareilles, avoir de semblables pensées? Elle était si bonne, si belle!... il lui serait donné encore beaucoup de bonheur... »

— Tant que monsieur Tiralla vivra... jamais!

— Eh bien, il ne vivra pourtant pas éternellement!...

Alors elle lui avait lancé un rapide, un étrange regard. On eût dit qu'elle voulait lui confier quelque chose et qu'elle n'osait cependant pas.

Le maître d'école avait-il parlé en l'air... ou avec intention? Prise d'une crainte subite, madame Tiralla se rejeta en arrière. Ah! il lui était pourtant si intolérable de se taire! elle mourait littéralement d'envie de s'ouvrir à lui. Si elle osait lui dire : « Là-haut, dans un coin du grenier, il y a un vieux bahut, et dans ce vieux bahut j'ai caché quelque chose »!... Mais si alors il répondait : « Du poison? » s'il répondait cela en frémissant d'horreur?... Elle le considéra fixement entre ses paupières baissées qui, de leurs longs cils, battaient ses joues pâles comme eussent fait des ailes fatiguées.

Mais le jeune homme ne voyait que sa beauté; il voyait en esprit toutes les beautés que le mari amoureux lui avait décrites... Ah! quel malheur que cette femme, si digne de compassion, fût enchaînée à un homme pareil!... Voilà qu'elle voulait s'enfuir, attenter à ses jours!... Oh! combien ce devait être affreux, pour qu'une si belle créature fût lasse de la vie! Cet individu, cette canaille, ce bourreau, *Psia krew!* pourquoi ne serait-ce pas plutôt à lui de disparaître? Alors elle serait libre!

Ce que Böhnke avait dit tout à l'heure sans aucune intention, rien que comme une consolation : « Eh bien, il ne vivra pourtant pas éternellement », lui semblait maintenant une nécessité simple et désirable. Est-ce que M. Tiralla avait besoin de vivre éternellement? Il se pouvait très bien que Dieu rappelât à lui cet homme qui ne laisserait aucun vide derrière lui, qui ne serait regretté par personne! Il était facile qu'il attrapât une maladie! Un refroidissement au printemps, un excès de table... Non, M. Tiralla ne vivrait pas éternellement... D'ailleurs il était beaucoup plus âgé qu'elle... Un peu de patience... il ne vivrait pas éternellement! Il n'avait pas le droit... non, par Dieu et par tous les saints!... M. Tiralla ne devait pas vivre éternellement!

Le maître d'école respira profondément, soulagé. Il leva les yeux, qu'il avait baissés en réfléchissant, et son regard ren-

contra celui de madame Tiralla. Leurs regards descendirent l'un dans l'autre.

— Le voilà qui rentre ! — soupira tout à coup madame Tiralla, qui était près de la fenêtre.

Böhnke vit du dégoût sur son visage, sur ce beau visage dont la bouche était chaque jour profanée par ce *Svintuch*. N'avait-il pas vu de ses propres yeux ce butor l'importuner de baisers odieux ? Le jeune homme avait froid, il avait chaud ; des flammes de jalousie lui montaient à la tête : personne, personne ne devait baiser cette bouche, puisqu'il n'avait pas le droit de la baiser, lui... non ! lui seul, lui tout seul !... Affolé, il chercha la main de madame Tiralla. Elle pleurait, elle la lui abandonna. Alors il dit — vite, vite, il n'y avait pas de temps à perdre, M. Tiralla allait entrer dans la chambre, — il dit, sans réflexion, hors d'haleine et pourtant comme s'il prêtait un serment solennel :

— Ne pleurez pas ! monsieur Tiralla ne doit pas vivre éternellement. Pour Dieu !

— Petite mère, — fit joyeusement Rozia en lâchant la main de son père et en courant vers sa mère. — monsieur le curé te salue. Oh !... c'était si beau ! Je suis si contente ! Je voudrais chanter continuellement, je...

Elle remarquait seulement la présence du maître d'école : elle lui fit une révérence et lui tendit la main en rougissant.

Böhnke s'inclina vers elle ; il s'inclina plus bas qu'il n'était nécessaire, — elle lui arrivait maintenant à l'épaule, — mais il profitait de l'occasion pour cacher ses joues rouges d'émotion et ses yeux étincelants : en ce moment, il n'aurait pas voulu regarder M. Tiralla en face.

La femme était tout à fait calme. Cette fois, elle avait compris clairement le maître d'école. Une sensation de soulagement triomphant la rendait heureuse. Ah ! enfin la Madone commençait à tenir sa parole ! Elle lui envoyait un homme qui l'assisterait, qui la conseillerait, — n'avait-il pas dit, en somme : « Je m'en charge » ? — qui lui était absolument dévoué !

Une gaieté délicieuse s'empara de madame Tiralla, une gaieté toute nouvelle. Elle embrassa Rozia, elle offrit même complaisamment sa joue à son mari, qui lui reprochait en

souriant de ne pas lui avoir donné le moindre petit baiser ce jour-là. En même temps, ses regards se glissaient constamment vers le maître d'école qui, debout près de la fenêtre, se mordait les lèvres d'un air sombre.

Comment pouvait-elle être si calme, si joyeuse? oui, vraiment joyeuse! Böhnke ne le comprenait pas. Lui ne se sentait pas à son aise, il se sentait très mal, même : il lui semblait qu'il avait commis une monstrueuse sottise, qu'il s'était laissé entraîner trop loin. Il fut pris d'une colère subite, d'indignation contre madame Tiralla : pourquoi se plaignait-elle à lui? que lui importait, à lui, finalement, toute cette sale histoire conjugale? Mais quand elle le regarda avec un léger clignement familier et qu'elle lui sourit de ce même sourire si doux, si innocent, dont avait hérité Rozia, sa colère se fondit ainsi que ses doutes. Elle ne lui avait jamais paru plus séduisante. Sa robe de bal blanche lui avait été à ravir, mais cette simple jupe de laine qui laissait voir ses pieds mignons dans leurs pantoufles de cuir verni, ce petit tablier blanc, cette blouse de soie quadrillée avec son col blanc, lui allaient encore cent fois mieux... Ah! était-elle jolie, était-elle jolie!... Il était comme fou.

M. Tiralla l'invita à souper : il resta volontiers. Il accepta même une invitation pour Pâques.

M. Tiralla était si heureux de la gaieté de sa Zosia qu'il eût invité le monde entier. Il se mit à table en riant et mangea de grand appétit : c'étaient encore des mets de carême, mais bientôt, à Paques, hé!

— Petit maître d'école, — cria-t-il en se remplissant la bouche de pommes de terre frites, — à Pâques, tu verras cette bombance!

Madame Tiralla et Böhnke échangèrent un regard rapide : quelle impudence de dire : « Petit maître d'école » et de le tutoyer! — Oui, il était ainsi : brutal et grossier!

Rozia était assise à côté de son père. Elle n'avait guère envie de manger : elle ne mangeait généralement pas beaucoup et aujourd'hui elle était rassasiée de joie. Oh! quel beau jour! Était-ce parce qu'elle avait prié avec tant de ferveur devant l'autel pour que son père fût meilleur? ce soir, il ne jurait pas, il ne regardait pas même Marianne, qui pourtant avait

des manches de chemise fraîchement lavées : — de son corselet noir elles descendaient jusqu'à ses coudes nus, et elle portait toutes ses perles de couleur autour du cou. — Et maintenant peut-être petite mère aussi serait-elle meilleure pour petit père... Ah! si cela pouvait durer toujours ainsi!... Tout, aujourd'hui, était plus beau qu'à l'ordinaire; la mère ne pleurait pas, elle n'avait pas l'air fâché : c'était déjà comme au saint jour de Pâques, lorsque le tombeau s'ouvre... Christ est ressuscité, alleluia!

Le pâle visage de la jeune fille était rose de joie intérieure. Elle parlait peu. Elle n'était éloquente que dans ses prières et quand elle disait comment sa chambre obscure se transformait en paradis, quand elle racontait ce qui se passait entre le ciel et la terre; mais aujourd'hui elle pressait souvent la main de son père et, chaque fois que sa mère se penchait pour atteindre quelque chose sur la table, elle effleurait de ses lèvres, à la dérobée, cette manche qui la frôlait.

— Rozia a beaucoup meilleure mine que cet hiver, — dit le maître d'école, pour dire quelque chose.

Au fond il lui était parfaitement égal que l'anémique fillette fût plus ou moins pâle, mais son propre silence l'effrayait : le vieux n'allait-il pas remarquer quelque chose?

— Oh! elle va beaucoup mieux, — dit vivement madame Tiralla. — elle ne s'est plainte que pendant peu de temps... L'hiver est si rude ici!... Mais maintenant elle est toujours bien portante et heureuse... n'est-ce pas, chérie?... Et comment ne serait-elle pas heureuse?... elle, la favorite de la Madone!... Raconte donc, ma chérie, raconte à monsieur le régent, ce que tu as vu en rêve!

— Je ne l'ai pas rêvé!... (Rozia se mit presque en colère, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.) Mère, tu ne dois pas dire que je l'ai rêvé. C'était la réalité : j'étais aussi éveillée que toi maintenant, et le père, et monsieur Behnka. Lorsqu'on rêve, on ne voit pourtant pas l'armoire et les porte-manteaux et le lavabo et le mur de la chambre, et on n'entend pas le tic-tac de la pendule, et, en bas, le ronflement du père, et dehors, le vent qui souffle dans les pins!... Tout était comme toujours, et, comme toujours, j'étais couchée dans mon lit. Mais la chambre était resplendissante de lumière, car la Madone était

debout au milieu du plancher. Elle avait sa couronne sur la tête, elle portait un manteau bleu, ample et plissé, et une quantité de petits anges étaient nichés dans les plis!

Rozia fit une pause, comme pour voir l'effet que son merveilleux récit produisait sur ses auditeurs.

M. Tiralla ne prononça pas un mot; il tenait sa tête dans sa main et on ne pouvait voir son visage.

— Tiens, tiens! — dit le maître d'école pour témoigner de son attention.

Qu'est-ce que la petite débitait là? Il n'avait pas très bien écouté.

Mais la mère fit un signe à l'enfant, qui continua, les yeux illuminés :

— « Rozia, dit la Madone, Rozia Tiralla, n'aie pas peur! — Je n'ai pas peur », dis-je. Alors elle reprit : « Je t'ai élue. Il faut que tu restes fille, que tu ailles chez les sœurs grises ou chez les dames du Sacré-Cœur; il faut que tu pries pour la conversion des pécheurs, pour l'affermissement de la foi... »

Rozia s'interrompit :

— J'ai raconté cela aujourd'hui à monsieur le curé, et il m'a expliqué ce qu'elle voulait dire par là : conversion des hérétiques, de ceux qui ne croient pas, affermissement et propagation de notre foi, hors de laquelle il n'y a point de salut... Et il faut que je prie pour mes chers parents, pour mon cher père en particulier, afin qu'il se purifie l'âme et le corps, afin qu'il monte du purgatoire vers les anges, là-haut... Oh! père, cher père!... (Épouvantée, elle poussa un cri et jeta sa tête bouclée sur l'épaule de M. Tiralla). Ce serait affreux si tu étais damné!

— *Psia krew!* (M. Tiralla qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu tranquille, frappa du poing sur la table). Cesse ce radotage!

Il leva la main comme pour lui donner une gifle. Elle fit un mouvement en arrière et devint d'une pâleur mortelle.

— Mais, monsieur Tiralla! (Le maître d'école le saisit par le bras). C'est prodigieux, vraiment prodigieux!

Et madame Tiralla se récria en se signant :

— Sainte Mère! il commet un péché! il commet un péché! Que Dieu ne nous le compte pas!

— Ferme ta gueule! — cria M. Tiralla, furieux. — Vous la rendez folle! Et je ne veux pas qu'on rende ma fille folle... Madone... sœurs grises... dames du Sacré-Cœur... tout cela c'est du radotage! Elle doit dormir quand elle est au lit et non s'imaginer des bêtises!... Dès demain, son lit sera apporté en bas, dans ma chambre. Alors je verrai bien si la Madone revient lui faire visite... Sûrement pas!

— Ce ne sera guère convenable, — dit madame Tiralla d'un ton glacial, — Rozia est déjà une grande fille!

— Allons donc, convenable! Il vaut mieux qu'elle voie comment un homme est bâti, que de devenir folle avec de pareilles histoires, contraires à la nature!

Il cingla sa femme d'un regard méfiant.

Madame Tiralla s'effraya. Quand il s'agissait de Rozia, elle savait que M. Tiralla était un autre homme, qu'il n'était plus l'imbécile, le bœuf qui se laissait conduire tout en beuglant. Elle fut avisée :

— Comme tu voudras... bien! Rozia dormira en bas. Mais je t'avertis que tu ne pourras pas chasser ce qui s'approche d'elle. Personne ne peut chasser ce qui s'approche ainsi! — ajouta-t-elle, avec une intonation énergique, en le regardant si étrangement de ses yeux noirs que le superstitieux bonhomme sentit un frisson lui parcourir le dos.

Que voulait-elle dire? Qu'est-ce donc qui s'approchait de lui? Involontairement, il inspecta les angles de la pièce.

— Rozia est une élue, — dit sa femme, — elle voit ce que tu ne peux pas voir, elle entend ce que tu ne peux pas entendre. Garde-la seulement avec toi : tu auras beau lui tenir les mains et les pieds, elle t'échappera toujours! (Elle parlait avec un zèle extatique, en toisant son mari de ses regards sévères.) Quant à toi, tu seras puni de ta résistance! Les saints s'en apercevront et ne te pardonneront pas; et, quand tu seras en purgatoire, ils ne viendront pas te délivrer... Tu es un impie, un blasphémateur, un sacrilège!... Oh! malheur!

— Crois-tu, crois-tu?

M. Tiralla était un peu interdit; le grand sérieux de sa femme le troublait : il recula sa chaise avec inquiétude... Si elle avait raison!... Mais non, tout cela était de l'exagération : il était en possession de ses cinq sens et jamais il ne souffri-

rait que l'on persuadât sa fille, sa chère Rozia, dont il espérait encore tant de joie et des petits-enfants bien portants, et tout le bien possible, d'aller au couvent... Oui, on lui montait la tête... Zosia avait toujours été dévote... et le curé et le maître d'école!...

— Que la foudre écrase celui qui me contredira quand je dis : « Il faut qu'elle se marie le plus tôt possible!... » Une fille n'est jamais trop jeune pour cela. Et je lui trouverai bien un gentil mari. Alors elle deviendra gaie et ronde, et, quand elle bercera un petit garçon sur ses genoux... eh! un petit gaillard frétillant... ses bêtes d'idées disparaîtront... Madone par ici, Madone par là... mais quand Rozia sera mère elle-même, elle saura à quoi penser!

Il riait; sa colère s'était à demi dissipée, dans l'heureuse perspective qui s'ouvrait devant lui.

Mais madame Tiralla s'écria tout à coup d'une voix stridente :

— Tu vois, tu vois ce que tu as fait!

Rozia avait poussé un soupir profond et plaintif, sa tête pâle s'était affaissée en avant comme une fleur fanée ; elle serait tombée de sa chaise, si le maître ne l'avait vivement reçue dans ses bras : elle était évanouie.

M. Tiralla était mortellement effrayé. Qu'avait-il fait? hélas! hélas! Il se serait battu, il se serait cassé la tête. Il se frappa le front du poing, en se désignant par les noms les plus flatteurs :

— Bœuf, âne, lourdaud, chameau!

Il appela Marianne, hurla pour avoir de l'eau, demanda du vin de Hongrie... non! de l'eau-de-vie!... voulut en verser quelques gouttes dans la bouche de Rozia, la répandit, s'injuria de nouveau et se mit presque à pleurer.

Ils l'avaient éloigné de force de son enfant. Le maître d'école tenait encore Rozia dans ses bras; Marianne frictionnait les pieds de la fillette, et madame Tiralla les tempes, en lui soufflant au visage son haleine chaude. La mère n'était pas trop inquiète : elle connaissait cela; Rozia s'évanouissait facilement, cela tenait à l'âge, — le docteur ne l'avait-il pas dit? — ce n'était rien. Mais elle feignit la terreur : « Si l'enfant ne revenait pas à elle?... si elle n'ouvrait plus jamais les yeux?... Hélas! c'était la punition de la Madone!... »

L'homme, angoissé, gémit. « Non, il n'avait pas voulu cela, pour Dieu, non !... Oui, elle dormirait en haut, il ne dirait plus un mot à ce sujet, il renfermerait ses propres désirs au plus profond de son cœur. Jamais plus il n'offenserait les oreilles de Rozia par de semblables propos, bien qu'il ne pût absolument pas comprendre en quoi il avait blessé son innocence... Ah ! oui, il était un âne, il n'entendait plus rien à ce qui se passait entre ciel et terre ! » Il se prit la tête à deux mains et resta, un instant, silencieux. Enfin il s'aperçut que Rozia remuait de nouveau en disant faiblement :

— Ah ! petite mère !...

Il se releva, décrocha son manteau et son chapeau et sortit en chancelant.

Il s'arrêta, un moment, devant sa maison, au milieu de la cour : est-ce que Rozia ne le réclamait pas ?

Mais personne ne l'appela ; la lumière, dans la pièce d'en bas, s'agita, puis disparut pour reparaître en haut, dans la petite chambre : ah ! ils mettaient Rozia au lit !... Il se dirigea, tête baissée, vers la porte cochère.

— Il est vraiment parti, — chuchota madame Tiralla, lorsqu'elle redescendit dans la grande salle.

Elle était restée longtemps avec Böhnke près du lit de l'enfant. Rozia avait été très excitée. En revenant à elle, elle avait réclamé son père et pleuré avec violence. On lui avait dit qu'il était sorti, qu'il promenait ses remords. Alors elle avait pleuré encore longtemps. Ensuite, exténuée, elle s'était assoupie, mais son sommeil n'avait pas été tranquille, malgré que sa mère lui tînt une main, et le maître d'école l'autre. A plusieurs reprises elle avait poussé des cris d'effroi ; ses sourcils étaient douloureusement froncés. Puis elle s'était mise à parler en dormant, à tort et à travers.

— Elle a le délire ? — demanda le maître d'école.

Mais la mère lui expliqua, à voix basse, que Rozia avait de nouveau ses visions, qu'il devait écouter attentivement, qu'il finirait bien par saisir le sens de ce qu'elle disait.

Madame Tiralla s'agenouilla devant le lit, joignit ses deux mains sur la main de l'enfant, et y appuya son front en murmurant des prières.

Dans la pénombre de la chambre, le maître d'école ne voyait que cette tête inclinée, dont les cheveux soyeux paraissaient encore plus soyeux sous la lumière atténuée de la lampe à abat-jour, et un désir fou l'envahit de presser ses lèvres sur cette nuque ployée, si proche de lui, de caresser ces beaux cheveux noirs. Il pouvait à peine se dominer. Son cœur battait à se rompre. Que lui importait la servante accroupie au pied du lit? Et l'enfant malade n'était pas non plus un obstacle! Qui l'aurait empêché de tendre les bras, d'attirer à lui la femme agenouillée et de lui fermer la bouche avec des baisers? M. Tiralla était absent... comme s'il était absent à jamais!

L'ombre s'étendait autour d'eux. Et cependant Böhnke n'osait pas. Cette femme, hélas! — il soupira, — cette femme faisait de lui tout ce qu'elle voulait.

— St!... (Madame Tiralla avait levé la tête.) — St!... maintenant, maintenant! Écoutez!

— Oh! mon pauvre père! — souffla Rozia. (On eût dit qu'elle allait pleurer; sa plainte avait quelque chose d'indiciblement émouvant.) — Pauvre petit père, que te font-ils? Ne peux-tu pas leur échapper?... Hélas! hélas! hélas!

Une grande épouvante tremblait dans la voix contenue; le corps de la fillette fut agité de soubresauts.

A qui ne pouvait-il pas échapper? Le maître d'école contracta ses sourcils; il était étrangement touché.

Mais madame Tiralla tendait sa tête vers lui, si près que son haleine lui caressait la joue, et elle chuchota à son oreille :

— Chut!... Maintenant elle le voit en enfer au milieu des tourments!... Elle le voit souvent ainsi... Rozyczka, ma chérie... laisse les impies en enfer, ne t'effraye pas! Ne vois-tu pas la Madone, avec l'enfant Jésus, aujourd'hui?... ah! comme elle sourit! Écoute, ne parle-t-elle pas?... Je te salue Marie...

— Pleine de grâces! — interrompit aussitôt l'enfant, tandis que sa voix perdait son accent craintif, — Mère très pure, Mère immaculée, Mère admirable!... Ah! je la vois! — dit Rozia triomphante et une vive rougeur colora son visage pâle. — Mère, Marianne, Monsieur Benhka, priez afin qu'elle ne se détourne pas de nous. Venez, venez! (Elle étendit les mains comme si elle voulait les attirer tous trois plus près encore de son lit.) Agenouillez-vous! — s'écria-t-elle d'une voix forte. —

O Agneau de Dieu, vous qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous! O Jésus!...

— Écoutez-nous, Jésus! — poursuivit machinalement Marianne, qui s'était approchée du lit et se frappait la poitrine en s'inclinant chaque fois. — Délivrez-nous, Seigneur! Exaucez-nous, Seigneur! Ayez pitié de nous, Seigneur!

Le maître d'école et madame Tiralla échangèrent un regard.

— L'Esprit est en elle, — dit la mère en se signant. — Bientôt elle nous révélera beaucoup de choses!

Le maître d'école prit son calepin d'une main tremblante. Oppressé, il chuchota :

— Merveilleux, tout à fait merveilleux!

Que n'aurait-il donné pour ne pas être là! Mais il ne pouvait pas s'en aller : c'était par trop merveilleux et il voulait tout noter pour M. le curé. Que dirait celui-ci? une voyante dans sa paroisse! Sainte Mère, surtout pas cela!

Le maître d'école fut saisi de peur; il avait froid et il avait la fièvre et ses mains tremblaient : si réellement elle pouvait voir l'avenir!... Ah bah! ce n'était qu'une enfant malade, surexcitée et délirante!...

Il était minuit lorsque Böhuke et madame Tiralla redescendirent dans la grande salle.

La fillette dormait profondément et il n'y avait plus de merveilleux propos à écouter. L'extase dans laquelle ils avaient tous été plongés était dissipée. — Marianne s'était constamment tenue la tête en soupirant :

— Est-ce beau! est-ce beau!... je ne comprends pas, mais que c'est beau!

Cependant Böhnke, lui, n'était pas encore dégrisé : que pouvait-il se passer, maintenant que M. Tiralla s'en était vraiment allé, sinon qu'il prît dans ses bras cette femme souriante, dont les yeux brillaient comme des cierges dans l'obscurité?

Dans son désir tumultueux, il s'approcha d'elle. Maintenant maintenant, le moment si ardemment attendu était arrivé; tout ce qui subsistait en lui de scrupules avait disparu... Maintenant, maintenant!...

Il marcha droit sur madame Tiralla, les bras tendus; mais elle lui échappa, comme elle avait si souvent échappé à son mari, en mettant la largeur de la grande table entre elle et lui.

M. Tiralla alors avait cherché à l'attraper en la poursuivant autour de la table, comme un gamin qui joue à cache-cache, mais le maître d'école n'agit pas de même. Pâli soudain, Böhnke demeurait immobile, les bras retombés : ainsi, elle ne voulait pas? C'était plus qu'une déception...

Qu'est-ce qui prenait au maître d'école? Furieuse, elle allait l'injurier; mais quand elle vit qu'il était comme foudroyé, qu'il évitait son regard, elle fut saisie d'une frayeur subite : s'il se formalisait au point de se détourner d'elle, au point qu'elle se retrouvât isolée comme naguère?... Ah! non, il ne le fallait pas! N'était-il pas le compagnon, l'ami que la Madone lui avait envoyé? Elle n'avait pas le droit de le laisser partir ainsi : elle serait bien obligée de lui accorder une faveur, mais une seule... Et elle sortit de derrière son rempart, sans crainte, car elle sentait bien qu'elle l'avait en sa puissance. Elle s'approcha de lui, passa un bras autour de son cou et l'embrassa rapidement sur la joue.

— Partez, maintenant, — murmura-t-elle, — partez! Il est déjà tard... minuit... qu'est-ce que Marianne doit penser? Je ne voudrais pas que les gens jasent sur moi... Partez!

Elle le poussa dehors sans qu'il résistât... Un baiser, elle lui avait pourtant donné un baiser! Il désirait davantage; mais n'était-ce pas un commencement?

Comme Marianne le reconduisait avec la lanterne jusque sur la route, il entoura sa taille avec tant de violence qu'elle laissa tomber sa lanterne et eut presque peur.

Le maître d'école Böhnke avait l'air aussi saoul que M. Tiralla revenant du village, quelques heures plus tard, et incapable de trouver sa ferme...

Il arrivait bien quelquefois à M. Tiralla de boire trop à une fête de *Sokol*, ou, comme dernièrement, au bal de Gradewitz, lorsqu'une occasion tout à fait exceptionnelle se présentait : — qui ne l'a jamais fait? — D'ordinaire, M. Tiralla était un homme parfaitement sobre, mais, cette fois-ci, pourtant, il s'était grisé avec de l'eau-de-vie. Il avait été si triste, ah! si triste! il ignorait lui-même pourquoi, en somme, il était si triste... Il savait depuis longtemps que sa Zosia était parfois un peu récalcitrante; il savait aussi que sa Rozia était une jeune fille très pieuse, trop pieuse, remarquablement pieuse.

Mais, aujourd'hui, il était encore survenu quelque chose qui l'oppressait, l'oppressait, qui lui fendait le cœur. Il lui fallait boire pour se débarrasser de ce poids torturant; il lui fallait s'enivrer. Et il ne pouvait s'enivrer qu'avec de l'eau-de-vie.

Les connaissances qu'il avait rencontrées au cabaret s'étaient montrées très étonnées : M. Tiralla était si silencieux! il ne faisait pas le fanfaron à propos de sa Zosia! Le curé, qui était venu passer là une petite heure après son souper, lui parla aimablement de sa fille : une pure, une admirable enfant, une âme aimée de Dieu. M. Tiralla n'avait répondu à cela que par un faible sourire. Il était resté muet, les deux coudes sur la table, sa tête rouge appuyée sur ses mains, les yeux fixés dans son verre, durant des heures. Ils avaient pris congé, les uns après les autres; d'abord le curé, puis le gendarme, puis le forestier, puis M. Schmielke. Jokisch avait tenu le plus longtemps compagnie à M. Tiralla. Lorsque les autres furent partis, il le tira familièrement par sa manche :

— Dis donc, il faut que je te le dise, ils racontent que le maître d'école, Behnka, va trop souvent chez toi... c'est-à-dire chez ta femme!

— Il est venu encore ce soir, — dit tranquillement M. Tiralla.

Et comme Jokisch le regardait d'un air consterné, avec de grands yeux, il reprit, plus tranquillement encore :

— Espèce d'envieux, *psia krew!* Est-ce que tu ne connais pas ma Zosia? Crois-tu que ce soit cela qui me tourmente? Ce n'est pas cela, pour Dieu, ce n'est pas cela!

Et il poussa un profond soupir, prit de nouveau sa tête à deux mains et ne dit plus rien. Alors Jokisch s'en alla aussi. Ils auraient très bien pu rentrer ensemble, — leurs chemins ne se séparaient qu'un peu avant le Przykop, près de la *Boza meka*[1], mais la compagnie de M. Tiralla n'était pas assez divertissante aujourd'hui. Parole d'honneur!... le vieux était comme hébété!

M. Tiralla resta encore. Le cafetier aurait volontiers éteint la lumière et serait allé se coucher : sa femme, sa servante et ses enfants dormaient depuis longtemps; M. Tiralla, lui, ne semblait pas songer au sommeil. Enfin le cabaretier s'endormit

1. Chapelle de saint

aussi derrière son comptoir ; un éclat sourd le réveilla : M. Tiralla venait de lui lancer la bouteille pansue, totalement vide, dont, en dernier lieu, il se versait lui-même l'eau-de-vie.

M. Tiralla voulait-il partir seul ? Comment M. Tiralla rentrerait-il chez lui ?... Le cafetier était inquiet...

M. Tiralla titubait dans la nuit printanière, à travers les sillons dégelés dont les tendres mottes s'attachaient à ses semelles. Il avait perdu son chemin, il n'avançait pas.

— *Psia krew* !

Il trébucha, jura et pesta, puis il se mit à rire. Il sentait qu'il était ivre... oh ! oh ! non pas ivre mort... mais un peu ivre tout de même... Alors la souffrance est moins intolérable...

VII

Les fraises étaient mûres dans le Przykop. C'est là que les enfants de Starawies se rendaient maintenant pour les chercher ; et lorsque les fraises étaient cueillies, c'était le tour des champignons. Mais les marmots du village, habitués à laisser rôtir leur peau brune par les rayons du soleil qui, n'étant pas troublés par un ombrage quelconque, leur grillaient le corps au milieu des ravières plates et des vastes, vastes étendues de blé, n'aimaient pas l'obscurité de la vallée profonde.

Les grands pins commençaient immédiatement derrière Starydwor et se changeaient ensuite en un bois de saules et d'aunes qui descendait dans le bas-fond humide où, la nuit, coassaient les grenouilles, où, à midi, les blancs nénuphars ouvraient leurs coupes d'or et où, vers le soir, les bêtes sauvages qui sortaient de la lointaine forêt royale venaient boire en froissant les roseaux. Le Przykop avait dû être jadis un grand lac, dix fois plus grand qu'à présent ; il n'en restait plus que ce val encaissé, profondément escarpé, qui formait, pour ainsi dire, un trou, au milieu du tapis jaune et vert des terres arables. Mais, la nuit, lorsque les feux follets erraient par la vallée, lorsqu'ils dansaient sur le sable dans lequel on enfonce si l'on ne regarde pas attentivement où l'on pose le pied, les gens pieux se signaient en passant près de là : car

c'est là qu'apparaissent les âmes de ceux qui n'ont pas trouvé la paix dans la tombe!

Rozia Tiralla allait volontiers dans le Przykop, plus volontiers que dans les champs nus. De la porte cochère, on voyait nettement Starawies au delà des champs; on n'apercevait rien d'autre que le chemin de l'école, le clocher de bois de l'église et les toits de chaume des masures qui, lorsque le blé était haut, disparaissaient presque dans les ondes pâles; mais, des fenêtres situées de l'autre côté de la maison, on voyait les arbres du Przykop qui bruissaient si étrangement! Le mystère du val imposait à Rozia aussi bien qu'aux bruns enfants de Starawies, mais, tandis qu'il effrayait ceux-ci, il l'attirait, elle. Ah! qu'il faisait bon sous les frais ombrages, lorsque le soleil brûlait dehors! Le soleil piquait les yeux, presque douloureusement; là, au contraire, régnait perpétuellement une douce pénombre et la lumière qui tombait des cimes enlacées sur la mousse humide n'avait rien de cruel; elle transfigurait tout. Rozia Tiralla, toute petite, déjà, avait beaucoup été dans le Przykop. La garde-malade l'y avait toujours portée, car le vent qui soufflait sur la plaine était dangereux pour l'enfant fragile, et là on le sentait à peine. Souvent, très souvent, Rozia levait le loquet rouillé de la petite porte de planches qui, du jardin exigu situé derrière Starydwor, conduisait dans le Przykop. Oh! que les montagnes et les vallées du Przykop étaient délicieuses!... Pour l'enfant de la plaine, chaque légère dépression de terrain représentait une profonde vallée et le monticule qu'elle gravissait péniblement, en se cramponnant à la mousse luxuriante et aux fougères et aux racines saillantes des arbres, une haute, haute montagne.

Les chevreuils s'approchaient familièrement et dévisageaient Rozia de leurs yeux brillants. Elle avait peur, non pas des chevreuils, sans doute, mais des autres êtres qui peuplaient le Przykop; et, plus elle grandit, plus cette crainte s'accrut. Marianne, la servante, lui avait trop raconté de contes. Elle frissonnait : le silence était si solennel! Les coups de bec du pic perçant l'écorce des arbres résonnaient comme des coups de tonnerre... Et pourtant elle n'aurait pas voulu renoncer à cette douce frayeur; elle n'aurait pas pu renoncer à s'étendre dans la mousse et à regarder fixement le sommet des arbres

pour découvrir un lambeau de ciel. Elle était toujours à portée de voix, cela la rassurait; mais, dès qu'un appel lui parvenait, — la basse retentissante du père ou la voix claire de la mère, ou bien encore le « *Psia krew*! où es-tu fourrée? » de la servante, elle tressaillait désagréablement, comme si on la surprenait sur un chemin défendu, rougissait violemment et lissait en soupirant ses cheveux roux ébouriffés...

Cet été-là, Rozia Tiralla chercha avec zèle des champignons dans le Przykop : ils poussaient durant les nuits humides et chaudes de la canicule. Mais on ne mangeait guère de champignons à Starawies ni dans les environs, car le public avait été mis en garde : il ne fallait ni cueillir ni manger ceux qu'on ne connaissait pas parfaitement. Les gens avaient pris peur.

— Il y en a beaucoup qui ont été empoisonnés par des champignons, — dit Marianne à madame Tiralla lorsque celle-ci parla d'envoyer Rozia aux champignons.

Madame Tiralla se mit à rire :

— Des bêtises! je connais parfaitement les champignons!

— Ça ne sert à rien de les connaître! — fit la servante en s'emportant, — je ne mange pas même ceux que je connais. Pouah! (Elle cracha par terre.) Les champignons, c'est le légume du diable!

— Quoi? (La maîtresse regarda sa domestique avec de grands yeux, et dans ces grands yeux jusqu'alors éteints, une lueur apparut. Elle rougit, puis pâlit, puis rougit encore, clignota un peu comme si quelque chose l'aveuglait, et sourit.) Que veux-tu dire par là : « légume du diable »? je ne te comprends pas!

Marianne se signa :

— Il y en a beaucoup qui ont trouvé la mort en mangeant des champignons. Qui est-ce qui peut dire lesquels sont poison, lesquels ne le sont pas? Ils sont tous ensemble, les bons et les mauvais : la nuit, le diable passe ses doigts dessus, et, au matin, ils sont tous pareils, on ne peut pas les distinguer. On les cueille, on les fait cuire, on les mange et... malheur! (Marianne étendit ses mains devant elle et roula les yeux.) Sainte Madone! Je sais combien on souffre! je ne veux pas manger de champignons, non!

Elle se secoua.

— Eh! tu n'as pas besoin d'en manger, personne ne te demande d'en manger! — fit madame Tiralla pour tranquilliser Marianne; puis, avec une vivacité croissante : — Tu n'avais pas mangé de champignons lorsque tu as été malade! Eh! eh! on sait bien! (Elle leva le doigt en plaisantant, mais cette plaisanterie manquait de spontanéité, il y avait quelque chose de forcé dans son rire.) Jendrek t'a trahie, va, tu avais trop bu, voilà pourquoi tu étais malade!

— Oh! celui-là! ce filou, ce gibier de potence! (Furieuse, Marianne serra le poing.) Comment peut-il dire cela? ce menteur! Je n'avais pas trop bu, je n'avais rien bu du tout, j'en suis sûre. C'était le lendemain du jour où monsieur Tiralla était allé chercher de la mort aux rats à Gnesen. Le matin, je n'avais rien bu qu'une gorgée de café, du café que je portais à monsieur Tiralla. Je peux le jurer!

La servante attacha sur sa maîtresse un regard curieux et inquisiteur : rougirait-elle, pâlirait-elle?... Eh! maintenant c'était dit! Allait-elle effrontément la gronder d'avoir goûté au café de M. Tiralla?

Mais madame Tiralla ne fit semblant de rien. Le regard de Marianne ne bronchait pas : qui pouvait savoir à quoi la Pani pensait maintenant? Mais aucune rougeur plus vive ne colora son visage. La servante était consternée : comment! elle restait si calme, elle ne changeait pas de couleur, elle ne s'effrayait pas? Marianne, ne savait plus où elle en était. Non, non! cette femme était tout à fait tranquille, elle souriait même, son regard était candide comme celui d'un ange du ciel! Il fallait approfondir cela. Et, d'un ton résolu, elle dit rapidement :

— Je n'avais bu que du café que la Pani avait fait elle-même... je ne comprends pas pourquoi il m'a rendue si malade! (Elle haussa les épaules et prit son expression la plus innocente et la plus bête, en promenant ses yeux rusés autour d'elle.) La Pani ne ferait rien cuire de mauvais pour monsieur Tiralla!

— Non, certes, — dit tranquillement madame Tiralla, tandis que de terreur son cœur s'arrêtait.

Surtout ne rien montrer de son effroi, ne pas bouger un cil!... Ah! elle avait pourtant déjà appris à mieux dissi-

muler! Une joie triomphante, presque sauvage, s'empara d'elle et donna à sa voix une intonation de gaieté naturelle :

— C'est un gourmet, il ne veut que de bonnes choses!

Puis, comme si elle ne pensait plus aux dernières paroles de Marianne, elle dit aimablement :

— Alors Jendrek a menti... Tiens! (Elle fouilla dans la pochette accrochée à sa ceinture avec son trousseau de clefs et en sortit une pièce brillante d'un mark.) Tiens, Marianne, je suis peinée de t'avoir pendant si longtemps fait du tort en pensée!

La servante oublia de remercier : stupéfaite, elle suivit d'un regard fixe sa maîtresse qui sortait de la cuisine... Madame Tiralla n'avait-elle vraiment rien mis dans le café? Marianne avait mal à la tête à force de réfléchir... et puis, à quoi bon? La Pani lui avait donné une pièce d'un mark toute neuve, la Pani était bonne! Mariane se réjouit.

Dehors, madame Tiralla appela sa fille et, lorsque celle-ci parut, elle lui passa au bras un panier d'osier et la coiffa elle-même de son chapeau de paille à larges bords :

— Là, ma chérie!...

Elle lui dit d'aller chercher avec elle des champignons pour le souper de son père.

Il y avait beaucoup de champignons dans le val : des jaunes, des rouges, des blancs, des bruns, des orangés et des verdâtres. La première fois que Rozia était venue en cueillir, elle avait eu très peur. Sous un pin se trouvait un gros champignon, ferme et odorant, d'un brun foncé, d'aspect très appétissant, qu'elle examinait avec méfiance : était-ce le « champignon du diable », que le maître d'école leur avait montré sur la planche des champignons comme étant vénéneux? ou bien était-ce un de ces champignons saxatiles que son père aimait tant?... Hélas! elle n'avait pas été assez attentive, elle avait encore rêvé au lieu d'écouter M. Behnka. Quand les autres enfants étaient inattentifs, il les grondait sévèrement; mais, elle, Rozia Tiralla, il ne la grondait pas... Oh! qu'il eût été préférable qu'il s'y résolût! Elle ne savait que faire. Elle hésita : devait-elle le prendre ou ne devait-elle pas le prendre? Il y en avait encore beaucoup de semblables; ils riaient dans la mousse.

Un ramier roucoula au-dessus de la jeune fille; il était

descendu du sommet du pin et s'était posé sur une des larges branches inférieures, il tournait sa petite tête au col chatoyant et regardait Rozia en continuant à roucouler. Alors Rozia fut certaine de ceci : l'oiseau voulait la mettre en garde, c'était un messager de la Madone; tous ces champignons étaient vénéneux... Et elle se retroussa de manière que pas même l'ourlet de sa jupe ne les frôlât et elle s'éloigna avec une hâte craintive.

La première fois, Rozia était donc revenue sans champignons à la maison :

— Mère, je ne savais pas quels étaient les bons ou les mauvais. J'ai eu peur et je les ai tous laissés!

Madame Tiralla avait tancé Rozia comme elle ne l'avait jamais fait; elle l'avait appelée « stupide dinde! » — en lui tirant ses tresses. — Tous les champignons qui poussaient dans le Przykop étaient bons à manger, il ne s'en trouvait pas un seul de vénéneux!

— Mais monsieur Behnka a dit pourtant... et Marianne dit... Ah! petite mère, j'ai une telle peur des champignons vénéneux... Si quelqu'un les mangeait, quel malheur!

— Tu es bête, — fit la mère d'un ton plus doux; — la prochaine fois, j'irai avec toi et je t'indiquerai ceux que tu dois cueillir. Ne pleure pas!

Et elle caressa les cheveux qu'elle venait de tirailler...

Le soleil dorait la mousse; dans le Przykop même, tout était clarté, tout était douceur, lorsque madame Tiralla y vint avec Rozia.

— Regarde celui-ci, Rozyczka, celui-ci!... et celui-là!...

Elle les désignait du pied, çà et là, dans la mousse, et Rozia les cueillait.

— Eh! n'est-ce pas du poison, petite mère? Marianne dit pourtant...

— Des bêtises! Qu'est-ce qu'elle en sait, Marianne? Elle est encore plus bête que je ne pensais : elle est de la campagne et elle ne connaît pas même les champignons!... Prends-les seulement, prends-les seulement. Ils sont très bons, frits au beurre et avec de la crème : c'est le plat de prédilection de ton père!

Alors Rozia se mit à genoux et cueillit avec diligence les champignons rouges qui luisaient comme de l'écarlate et qui

avaient comme un petit bouton blanc brodé sur leurs chapeaux... oui, ceux-là étaient amusants, les plus jolis de tous!... Elle ramassa aussi de ces bruns qu'elle avait évités avec tant de soin, la première fois, et son panier fut bientôt plein.

— A présent, nous en avons assez, — dit madame Tiralla. — Tu ne pourras plus te tromper maintenant, tu sais où tu dois les cueillir. La prochaine fois, tu viendras seule!

— Bien sûr, je sais maintenant!... Mais c'est si beau d'être dans la forêt avec toi! — fit Rozia d'un ton câlin, en se suspendant au bras de sa mère.

Elle était presque aussi grande que celle-ci; côte à côte, on les aurait prises pour deux sœurs. Sans doute, la femme brune était la plus belle, avec ses yeux veloutés et brillants, mais il y avait tant d'allégresse, ce jour-là, sur le visage de la jeune fille qu'on en oubliait ses taches de rousseur et ses ternes yeux bleus.

— C'est petit père qui va se régaler! — dit Rozia. — Est-ce que tu les lui fais cuire encore ce soir, les champignons?

— Je les lui ferai cuire encore ce soir, les champignons, — répéta distraitement madame Tiralla.

Ses pensées étaient déjà bien loin. Et quand il les aurait mangés... souffrirait-il autant que le disait Marianne?... Elle trembla... Ah! point de pitié, surtout! N'avait-elle pas souffert, horriblement souffert, elle, depuis l'instant où il était entré chez sa mère, depuis qu'il l'avait convoitée?... Elle ne l'aimait pas... non, elle ne l'aimait pas... Et depuis qu'il s'était mis à boire, depuis qu'il était revenu ivre mort à la maison, depuis que Marianne et Jendrek étaient obligés de le prendre par les bras lorsqu'il rentrait du cabaret, non, elle ne pouvait plus supporter sa présence... Avec l'aide de la Madone, il mangerait les champignons et il fermerait les yeux aussitôt après... tout serait pour le mieux!... N'avait-il pas dit, lors de sa dernière saoulerie, en pleurant amèrement : « Ma place n'est pas ici; ma Zosia m'aimera mieux quand elle sera veuve que maintenant »?... Oui, il avait raison; il sentait confusément la vérité lorsqu'il était saoul... Elle ferait mettre une pierre sur sa tombe, et la plus belle croix qu'on pût se procurer à Gradewitz ou à Gnesen. Si seulement il s'en allait, si seulement il s'en allait, s'il la laissait en paix!...

Une sorte de tendresse pour M. Tiralla s'empara d'elle. Ah! elle les cuirait avec soin, les champignons, elle n'économiserait ni le beurre ni la crème, ils seraient à son goût!...

Lorsque la mère et la fille revinrent du Przykop, M. Tiralla les attendait à la petite porte du jardin. Il avait faim, son estomac grouillait; mais il était encore plus tourmenté par le sentiment d'un autre vide : — ainsi, Zosia lui prenait encore la petite!... Heureusement que Mikolai allait revenir en automne : il aurait un peu de société!... M. Tiralla n'avait jamais aimé à être seul, et moins que jamais il n'aimait à l'être; quelque chose de vague l'angoissait alors, quelque chose qu'il n'eût pas su définir et qui semblait l'épier dans tous les coins...

Abritant ses yeux avec sa main, car le soleil couchant empourprait l'horizon derrière les pins et les deux silhouettes en robes claires étaient pareilles à des anges de lumière, il cria joyeusement :

— *Psia krew!* si tard?... Venez, mes chéries, venez donc!

Rozia quitta le bras de sa mère. Elle courut vers son père en brandissant son panier :

— Des champignons, des champignons!

Elle rayonnait de joie.

Il écarta les cheveux qui flottaient sur le visage de Rozia et lui caressa la joue :

— Délices de mes yeux! consolation de mon cœur!

Pourquoi donc le père était-il si sérieux? Il était de mauvaise humeur! Rozia le regarda avec des yeux pleins de sollicitude, que l'affection rendaient perçants : petit père vieillissait! Comme sa figure était sillonnée de rides, de petites lignes courbes semblables à celles que les corbeaux tracent dans la neige avec leur griffes en hiver. Et pourtant il était si gros et il mangeait tant!

— M'aimes-tu? — demanda-t-elle tendrement en levant son visage vers lui pour qu'il l'embrassât. — Moi, je t'aime bien!

Il ne l'embrassa pas : il regardait sa femme qui venait lentement.

Il semblait à madame Tiralla que ses pieds refusaient d'avancer. Une lourdeur de plomb la paralysait presque : il était là, il était là, qui attendait impatiemment! Elle balbutia :

— Dieu m'assiste!

Et elle passa près de lui en courant.

Il n'y avait personne à la cuisine. Où était encore fourrée cette fille négligente, cette Marianne?... Mais ça valait mieux ainsi, elle n'avait que faire d'elle aujourd'hui!... Madame Tiralla mit elle-même du bois et de la tourbe dans l'âtre, dont le feu s'éteignait sous la cendre et qui se ranima bientôt, y plaça une marmite et alla chercher du beurre et de la crème dans le garde-manger. Elle fit tous ces préparatifs avec diligence.

Rozia arriva en courant :

— Mère, petit père demande si les champignons sont bons?

— Mais... naturellement!

Et madame Tiralla poussa avec impatience sa fille vers la porte. Il n'aurait plus manqué que cela, qu'elle restât là!... Puis elle coupa les champignons en morceaux, les jeta dans la marmite et versa dessus de l'eau bouillante. D'abord les laisser cuire un moment, bons et mauvais, pêle-mêle, afin que les formes et les couleurs se confondissent, qu'il ne fût plus possible de les distinguer les uns des autres! Personne ne dirait qu'elle avait fait manger des champignons vénéneux à son mari. D'ailleurs les aurait-il mangés?

L'eau bouillait à gros bouillons; madame Tiralla avait bien avivé le feu. Vite! il fallait que le repas fut vite prêt : M. Tiralla voulait souper!

Il passait justement sa tête dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine :

— Est-ce bientôt prêt, Zosia?

— Oui, bientôt!

Elle mit encore du bois dans l'âtre. Les champignons étaient déjà tendres. Un bouillon écumant, qui sentait très fort, remplissait la marmite. Elle avança son petit nez pour le flairer : l'odeur était si piquante, juste ciel! elle la trahirait!

Vivement, elle épancha le liquide gluant jusqu'à la dernière goutte, puis elle prit une autre casserole, y fit fondre du beurre frais et y jeta les champignons. Ah! maintenant l'atroce odeur avait disparu; maintenant ils embaumaient délicieusement.

Pendant que les champignons mijotaient dans le beurre, madame Tiralla resta debout à côté, les mains jointes :

« Sainte Madone, j'élève ma voix vers vous, ne m'abandonnez pas, priez pour moi! Jésus-Christ, exaucez-nous, maintenant et à l'heure de notre mort... »

Et quand il les aurait mangés... alors?... alors..?

« Fils de Dieu, nous te recommandons cette âme, ayez pitié d'elle... Jésus, Marie, Joseph, daignez assister cette âme dans les angoisses de la mort!... »

Marianne entra dans la cuisine : sainte Madone! la maîtresse était déjà en train de cuisiner... Marianne s'approcha précipitamment, en faisant cliqueter ses clefs. Oh! comme la Pani allait la gronder! Involontairement, elle se courbait déjà.

Mais la Pani regardait fixement le feu. Puis, soudain, comme si elle s'éveillait d'un rêve, elle saisit le pot à crème, en versa le contenu sur les champignons, qu'elle remua. Enfin, elle commanda de servir....

Lorsque Marianne posa le plat sur la table, où étaient déjà assis le père, la mère et la fille, madame Tiralla pâlit mortellement. Son mari prenait le plat : elle sursauta, et faillit le retenir par le bras.

— Dieu les bénisse! — dit alors la servante.

Puis, se détournant elle fit à la dérobée le signe de la croix et cracha trois fois : hou! des champignons! Elle se secoua. Et combien la maîtresse était étrange! elle avait peur, sans doute : elle était si pâle!

Marianne, saisie de frayeur, sortit à la hâte de la pièce. Comment pouvait-on manger des champignons? Pouah! Elle éprouva de nouveau l'affreux malaise qui naguère lui avait étreint la poitrine et comme enserré tous les membres. Elle s'accroupit devant le foyer et joignit les mains : elle avait une si grande, une si horrible peur!... Mais, dès qu'elle le pourrait, elle irait trouver M. le curé... Non, mieux, M. le gendarme... elle repoussa cette idée : la croirait-il, seulement?... Et si elle jurait au nom de Dieu et de tous les saints?... Pourtant elle ne pouvait pas le jurer... elle ne le pouvait pas.. mais elle le dirait tout de même à M. le curé... Quelle maison, hélas! quelle maison! il fallait être une bien pauvre domestique pour servir dans une maison pareille!... Elle pleura des larmes amères.

Mais, aussitôt après, Jendrek frappa à la fenêtre de la cuisine :

— Viens dehors !

Elle courut vers lui, derrière l'écurie et, oublia son maître et les champignons...

Madame Tiralla constatait avec horreur que les champignons étaient au goût de son mari. Elle était incapable de bouger, elle était comme pétrifiée. Mais, lorsque Rozia en demanda aussi (ils sentaient si bon ! ils donnaient vraiment envie d'en manger), elle s'écria :

— Ils sont trop lourds pour ton estomac ! Je n'en mange pas non plus. Nous n'en mangeons pas ; ils ne nous conviennent pas !

Alors M. Tiralla les mangea tous, tous...

— Il y a longtemps que je ne me suis régalé autant ! — dit-il, après le repas, en se frottant le ventre. — C'est parce que ma petite fille les a cueillis et que ma petite femme les a fait cuire pour moi. Merci à vous !

Il fit un signe de tête à sa fille et prit la main de sa femme, qu'il baisa.

Il était, ce jour-là, remarquablement doux, singulièrement tendre. Madame Tiralla tressaillit : la voix de son mari lui paraissait déjà toute changée. Elle l'examina avec des yeux inquiets : il avait réclamé de l'eau-de-vie après ce mets un peu gras ;... se sentait-il déjà mal, se sentait-il déjà mal ?... Elle pouvait à peine tenir ses pieds tranquilles sous la table. Oh ! combien elle aurait aimé s'enfuir ! Elle ne voulait pas voir ce qui allait se passer.

— Zosia, embrasse-moi, — mendia M. Tiralla.

Elle consentit : c'était la dernière fois ; pourquoi lui aurait-elle refusé un dernier baiser ?

Il l'attira à lui, sur ses genoux. Puis il renvoya Rozia : elle devait aller se coucher, afin d'être bien reposée, le lendemain, pour retourner chercher des champignons.

— Va, va donc ! — insista-t-il, comme elle essayait de le câliner.

Si fort qu'il l'aimât, il n'avait, en ce moment, que sa Zosia en tête. Elle était si bonne, ce jour-là, si aimable !... Mon Dieu, de meilleurs temps approchaient-ils ?...

Pendant la nuit, Marianne entendit craquer la porte de M. Tiralla. Tout lui revint à l'esprit soudain. Sainte Madone !

les champignons!... Était-il malade?... Oh! pauvre petit Monsieur!... Rapide comme le vent, elle bondit hors de son lit et s'élança vers sa porte. Mais lorsqu'elle l'eut ouverte et qu'elle eut avancé la tête dans le vestibule, elle ne vit que madame Tiralla qui refermait avec précaution la porte de M. Tiralla. La servante faillit pousser un cri d'étonnement.

Madame Tiralla fut très effrayée en apercevant Marianne. Elles se considérèrent fixement, durant quelques instants. Puis, la maîtresse porta un doigt à ses lèvres :

— Chut! chut! Je... ne pouvais pas dormir en haut... J'ai entendu quelque chose, j'ai pensé que c'étaient des voleurs... oui, oui, des voleurs... et je suis descendue!

— Oh! il n'y a pas de voleurs ici!

La servante se mit à rire : elle trouvait très drôle que la Pani, qui d'habitude ne se souciait pas des voleurs, en parlât tout à coup... Non, la Pani n'était pas descendue à cause des voleurs : alors pourquoi? D'ordinaire, il ne lui venait guère à l'idée de se glisser chez M. Tiralla! Marianne ouvrit de grands yeux. Mais soudain elle comprit : ah! ah! la Pani était venue constater l'effet de la pitance que M. Tiralla avait dévorée à lui seul, le pauvre homme!... Marianne soupira. Puis elle regarda sa maîtresse avec insolence :

— Hé! comment va Pan Tiralla? Il ne se sent pas bien, hé?

— Quoi?... quoi?... (Madame Tiralla trembla, mais elle reprit son calme devant les regards effrontés de la servante.) Je ne sais pas ce que tu veux dire, — répondit-elle avec hauteur, monsieur Tiralla dort très bien!

Elle se détourna en faisant un léger signe de tête et remonta l'escalier, si doucement que pas une marche ne craqua.

Poussée par la curiosité, Marianne entr'ouvrit la porte de son maître. Tout était sombre. Elle ne pouvait rien voir, mais elle entendait une respiration régulière. Mon Dieu! il ne se plaignait même pas, il dormait si tranquillement!... Était-il encore en vie?... Les mains tendues en avant, elle alla à tâtons vers le lit. Dieu merci, il était couché, là, bien confortablement, bien au chaud!

Elle se pencha sur lui. Alors il tendit les bras et bégaya tout somnolent :

— Chérie, hé!

En haut, madame Tiralla était assise devant son miroir et contemplait son visage pâle et terriblement altéré. Qu'est-ce que la servante avait bien pu penser d'elle? Ses yeux cernés, ses cheveux en désordre, sa face marquée de taches blanches et rouges... O mon Dieu! elle avait tout subi... et il vivait encore! Elle fut saisie de rage, elle aurait tout voulu détruire, tout mettre en pièces. Les poings pressés sur son front, elle gémit. Elle était la dupe, l'éternelle dupe! Behnka aussi l'avait trompée : n'avait-il pas dit que les fausses oronges étaient très vénéneuses et que le « champignon du diable » l'était encore davantage? Il lui avait lu cela dans un livre qu'il lui avait apporté, il lui avait aussi montré les gravures; elle avait suivi d'un œil attentif le doigt qui les désignait : « Ainsi, voilà comment ils étaient, les champignons qui procuraient la mort?... » Quatre fausses oronges déjà pouvaient tuer, disait le peuple; cependant lui... lui, il vivait! Mais n'avait-elle pas lu encore dans le livre du maître d'école : « La mort peut survenir dans l'espace d'une heure ou seulement au bout de deux ou trois jours »?... Ah! ah! M. Tiralla était robuste, ce qui terrassait un autre, le touchait à peine. Il fallait attendre, attendre!...

Elle se jeta à genoux. Si seulement il était mort tout de suite!... cette attente était si atroce!... Elle avait horreur de ce que le matin apporterait. Autant elle avait été calme en cuisant les champignons, autant elle était inquiète maintenant. Mais ce n'était plus le désir de cette mort libératrice qui la tourmentait, c'était l'ardent besoin d'être délivrée de cette angoisse oppressante et affolante. Elle bondit comme une démente, leva ses mains au ciel et les tordit :

— Marie, mère de Dieu, priez pour moi!

Pourquoi devait-elle prier la Vierge? Ah! la Vierge le savait bien, elle le savait mieux qu'elle... Hélas! hélas!... Elle aurait préféré qu'il restât en vie! Elle ne voulait pas le voir défiguré par les convulsions, bleui et enflé par la mort!...

Comme un animal traqué, elle se recroquevilla dans l'angle le plus retiré de la chambre, se mordit les poings, qu'elle pressait contre sa bouche pour ne pas crier, et pleura en tremblant... Que la nuit était longue!... ne ferait-il jamais, jamais jour?... Comme Rozia respirait paisiblement! Elle dormait si

bien aujourd'hui! Ah! être encore un enfant innocent, ne rien connaître de la vie mauvaise!...

Une immense nostalgie d'innocence, de pureté, monta en madame Tiralla. Elle irait se confesser dès le lendemain, aussi vite que possible. Elle se confesserait, elle confesserait tout, afin de pouvoir respirer ensuite aussi paisiblement que cette enfant!... La dernière fois, en faisant son examen de conscience, elle n'avait pas su exprimer nettement ce qui germait et fermentait en elle. Mais maintenant, quand viendrait le tour des péchés contre le cinquième commandement : « As-tu nui à ton prochain et à toi-même, as-tu été colère, envieux, vindicatif, as-tu vécu en inimitié et en haine avec les autres, as-tu blessé ton prochain par des paroles amères, lui as-tu fait du mal intentionnellement?... » alors elle se frapperait la poitrine, elle se confesserait.

Elle se calma peu à peu. La seule pensée de la confession lui valait un calme et un soulagement infinis. Elle eut la force de se traîner hors de son coin jusqu'au lit de Rozia et de réveiller celle-ci :

— Chérie, prions!

Et elle joignit ses mains autour de celles de l'enfant.

— Qui veux-tu que nous priions? — demanda aussitôt Rozia, toujours prête à prier.

— Récite l'acte de désir avant la sainte communion!

— Oh! mère, je ne le sais pas! — dit Rozia toute honteuse, en baissant la tête.

— Mais, moi, je le sais, — fit madame Tiralla : — « Oh! venez, le bien-aimé de mon cœur; venez, Agneau de Dieu, chair adorable, sang précieux de mon Sauveur; venez servir de nourriture à mon âme! Venez, Seigneur Jésus, venez! »

Elle cria ces mots d'une voix forte et l'enfant, avec un sourire ravi, les mains pieusement jointes, les répéta après elle...

Lorsque madame Tiralla redescendit, le lendemain, il était déjà tard; à l'aube, enfin, à genoux devant le lit de Rozia, elle s'était si profondément endormie qu'elle n'avait pas vu le tremblant rayon de soleil sur le mur de la chambre, qu'elle n'avait entendu ni le chant du coq, ni le claquement des seaux à traire, ni le grincement de la chaîne du vieux puits, ni le

mugissement du bétail. Ç'avait été un sommeil pareil à la mort. Et ensuite, lorsqu'elle s'était réveillée en sursaut sous les caresses de Rozia, elle n'avait pas osé descendre et avait envoyé l'enfant en bas :

— Va voir s'il est déjà levé...

Mais Rozia ne revenait pas. Pourquoi ne revenait-elle pas? Madame Tiralla attendit et attendit: les minutes lui semblaient des heures... Sainte Madone, qu'était-il donc arrivé pour que la petite ne revînt pas?... Courage, courage, courage! Elle pressa ses mains sur son cœur qui battait éperdument. Pourquoi était-elle venue à Starydwor, pourquoi n'était-elle pas restée la plus pauvre d'entre les pauvres, la plus misérable d'entre les misérables?

Elle prêta l'oreille : n'entendait-elle pas la voix de monsieur Tiralla? Non, ce n'était pas la sienne!... Pas un cri, pas un gémissement ne parvenait à elle. Elle était obligée de descendre : sinon, bientôt on remarquerait son absence; il fallait descendre, tout droit.

Elle respira profondément, ouvrit brusquement la porte, prit son élan et se précipita en bas : où était-il étendu, où le trouverait-elle?

— Bonjour, — dit M. Tiralla.

Il était de bonne humeur et sortait justement de sa chambre. Il avait encore sommeil, il se frottait les yeux. Mais ses yeux étaient tout clairs, ils voyaient encore! La femme recula comme devant un fantôme.

— Eh! pourquoi t'effrayes-tu? — dit-il en riant. — Tu as fait la grasse matinée? Ha! ha!

Elle ne répondit pas. Et, sa vie en eût-elle dépendu, elle n'eût pu articuler un mot. C'était trop terrible, trop terrible!

Il ne prit pas garde à son mutisme et à son trouble; il était très gai; il agita une lettre qu'il tenait à la main.

Mikolai n'avait pas écrit depuis longtemps, car écrire n'était pas son affaire; cependant il disait :

Chers parents! Votre fils Mikolai se porte bien et vous salue. Mais je suis tout de même content d'avoir fini mon service militaire : j'aime mieux cultiver les champs. Et mon ami, Martin Beckier, qui en réalité est meunier, mais qui n'a pas de moulin

parce qu'il a bien un peu de fortune, mais pas assez pour acheter un grand moulin et qu'il n'en veut pas de petit, viendra avec moi. Il aidera à labourer. Cher père, tu n'auras pas besoin alors de beaucoup de bras étrangers, nous suffirons et Martin vous plaira. Il n'a plus de parents et il est de Klein-Hauland, près Opalenitza. Je vous écrirai encore pour vous dire le jour de notre arrivée. Chère mère, si tu es aimable avec Beckier, je t'en serai reconnaissant, car c'est un bon garçon. Et je t'embrasse en pensée, chère sœur. Rozia est certainement devenue une jolie fille. Et nous arriverons, si Dieu le veut, dans bientôt sept semaines. Je vous embrasse tous. Votre cher fils!

C'était bien son fils, son bon, son cher fils! Une tendresse soudaine s'éveilla en M. Tiralla pour l'absent. Il y avait si longtemps qu'il n'avait rien eu de lui! Il semblait maintenant à M. Tiralla qu'il avait pensé sans cesse à son Mikolai, durant ces trois années de service militaire, et pourtant il n'en était rien. Comment aurait-il pu envoyer tant de pensées à Mikolai alors qu'elles appartenaient toutes à sa Zosia? Mais voici qu'un impatient désir de le revoir s'emparait de lui; il pouvait à peine attendre le retour des soldats dans leurs foyers. Si seulement il était déjà ici!... Les soirées devenaient longues, ce n'étaient plus de belles soirées d'été; cette année-là, il faisait frais particulièrement tôt et Starydwor était triste pour qui n'avait pas de compagnon.

Décidément, madame Tiralla était malade et son air bizarre rendait M. Tiralla aussi malade. Sa Zosia! Qu'avait-elle donc? était-elle fâchée contre lui? Il se creusait la tête : que lui avait-il fait? Il ne trouvait rien. Il se donnait toutes les peines possibles pour la mettre de meilleure humeur. Il alla à Gnesen, chez Rosenthal, et lui acheta un costume à la dernière mode, quadrillé noir et blanc, qui l'habillait à ravir; elle avait l'air d'une veuve élégante sur le point de partir en voyage : mais il ne put lui arracher que ce mot indifférent :

— J'en aurais préféré un tout noir!

Alors il était reparti pour Gnesen afin de lui en procurer un tout noir, mais comme il n'avait rien trouvé d'assez joli à Gnesen, il avait poussé jusqu'à Posen. Et, lorsqu'il le lui avait apporté, ce costume beau et cher, elle avait seulement dit :

— Je ne peux tout de même pas le porter!

Tiens! et pourquoi donc? Pourquoi le regardait-elle avec des yeux si étranges?

De pareils regards troublaient M. Tiralla. Il questionna Marianne : savait-elle pourquoi la maîtresse était de si mauvaise humeur? Et pourquoi elle avait un regard si sombre?

— Oh! oui, le mauvais regard! — chuchota Marianne.

Elle cracha en se signant.

Ah! elle se garderait bien de faire part de ses soupçons à son maître. Si elle disait : « La maîtresse a des projets », il la flanquerait à la porte pour tout remerciement : il était encore si follement aveugle!... Et elle ne savait pas elle-même quels étaient les projets de la Pani. Les champignons n'avaient pas fait le moindre mal au maître. Elle n'aurait rien eu à confier à M. le curé.

Marianne haussa donc les épaules lorsqu'elle vit M. Tiralla devant elle, le visage consterné. Il se plaignit : « Oh! comme sa Zosia venait encore d'être méchante! Il était à peine entré dans sa chambre (elle s'était arrangé la chambre d'en haut rien que pour elle et il était rare qu'elle descendît) afin de lui demander gentiment comment elle allait aujourd'hui. Il avait seulement osé lui prendre la main : — avait-elle de la fièvre? ses yeux brillaient tant! — Alors elle avait repoussé sa main avec violence, comme elle aurait fait un immonde animal, et elle s'était mise à pleurer, à pleurer si fort qu'il avait eu peur. »

— Je ne sais pas, — dit Marianne, — la Pani sera malade : il faut s'adresser au docteur!

Mais le pauvre maître lui faisait de la peine. Et peut-être aussi, puisqu'il devait mourir, lui léguerait-il quelque chose afin qu'elle eût de quoi vivre, elle et ses enfants, ou lui laisserait-il tout au moins une dot suffisante pour que Jendrek ou un autre l'épousât?... Elle entra plus de dix fois dans la chambre où il était assis tout seul derrière sa bouteille, le pauvre maître!

M. Tiralla n'allait plus au cabaret : il craignait les regards curieux; tout le monde lui parlait de sa femme et, il l'avoua en soupirant à la servante, il ne pouvait plus maintenant faire le fanfaron, car alors sa gorge se serrait et il était incapable d'articuler un mot...

De sa chambre, madame Tiralla entendait souvent son mari rire avec la servante, boire aussi, car ils débouchaient des bouteilles quatre ou cinq fois dans la soirée. Ah! comme il buvait ! Madame Tiralla était secouée par le dégoût. Comment pouvait-il s'oublier ainsi? Comment pouvait-il se saouler ainsi, non pas seulement de bière, mais de vin de Hongrie?... Mais n'était-ce pas un bonheur qu'il bût, qu'il bût tant? Où aurait-elle dû se réfugier sans cela? Il l'aurait harcelée sans cesse. Puisqu'il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser complètement, elle en était au moins débarrassée pendant quelques heures et il dormait toute la nuit. Ah! si seulement il était toujours, toujours ivre !...

Madame Tiralla était couchée dans son lit et elle écoutait d'une oreille irritée les bruits d'en bas. Maintenant les plaisanteries devaient être salées, car la servante poussait des cris et il riait à en perdre la respiration. Et maintenant, maintenant (elle comprenait clairement sans qu'un mot lui parvînt) maintenant il débitait sans rime ni raison des extravagances qui faisaient pâmer de rire la servante, jusqu'à ce qu'il devînt silencieux, qu'il laissât retomber sa tête sur la table et qu'il s'endormît enfin.

Maintenant il était bien, il rêvait comme un bienheureux. Oh ! ce ne devait pas être désagréable du tout de ne plus rien voir et de ne plus rien savoir!... Vraiment (madame Tiralla s'en loua elle-même) elle ne disait rien d'absurde, elle ne lui causait aucun mal en lui souhaitant d'être toujours ivre. Qu'avait-il donc de la vie? Il n'avait pas le sentiment des choses élevées et il n'avait aucun plaisir avec elle : en toute justice, elle le reconnaissait. Mais comment aurait-elle donné de la joie, alors qu'elle-même en ressentait si peu?... Il était là, il était précisément là !

Elle serra les poings et se mordit les lèvres pour ne pas crier. Tout, tout avait été inutile, et la mort aux rats, et la chute dans le fossé, et les champignons !... Elle ne lui faisait plus cuire de champignons, bien qu'il en réclamât souvent :

— Va les chercher toi-même ! — lui avait-elle répondu rudement.

Quant au fossé?.. bah! elle eut un froncement de nez méprisant pour sa propre bêtise : un fossé n'était rien pour

M. Tiralla, il remontait d'une fosse bien plus profonde!... Mais la mort aux rats?

Là était la délivrance... et pourtant elle n'osait pas! Serait-il aussi invulnérable à ce poison? Ou bien, finalement, ce poison était-il trop peu violent pour tuer un homme? Ah! si elle savait exactement!... Qui lui donnerait des renseignements sûrs? Behnka? Oh! ce menteur!... Elle fut secouée par des sanglots de colère : il l'avait trompée, le misérable!

Madame Tiralla pensa à son esclave avec fureur. Ne lui avait-il pas juré de lui être dévoué, ne l'avait-il pas juré par des regards d'abord, par des paroles ensuite?... Oh! le lâche!... L'été était passé; les hirondelles étaient parties depuis longtemps, le fils de la maison allait bientôt rentrer au nid et amènerait encore un camarade, — quatre yeux en plus pour la surveiller!

Une grande frayeur du retour de Mikolai tourmentait madame Tiralla : il avait des yeux, il n'était pas bête! Il ne ressemblait certes pas à Rozia, qui ne touchait la terre que d'un pied, qui croyait aveuglément ce qu'on lui disait. Si quelque chose devait arriver, il fallait que ce fût avant que le fils revînt.

Madame Tiralla voulut se lever : personne maintenant ne la verrait ou ne l'entendrait! Elle ne faisait plus coucher Rozia dans sa chambre : elle ne pouvait plus tolérer personne auprès d'elle. L'enfant dormait de l'autre côté, dans une pièce généralement inhabitée, que Marianne partagerait lorsque la chambre d'en bas serait occupée par les jeunes gens... à moins que la chambre de M. Tiralla ne devînt libre d'ici là!

Rozia sortit précipitamment un pied hors du lit. Maintenant elle se glisserait au grenier, elle irait chercher ce qu'il y avait dans le tiroir!... Elle ne se fierait plus à Marianne, cette fois, elle le lui porterait elle-même dans du café ou dans du vin!

Elle posa d'un seul coup ses pieds sur le plancher, mais soudain elle ne pouvait plus marcher, ses forces se dérobaient. Elle était là, si faible! aussi faible qu'autrefois, lorsqu'elle s'était levée après la naissance de Rozia... Elle se mit à trembler et à transpirer, à soupirer et à prier, mais aucun ange ne lui rendit ses forces.

Alors elle comprit : les saints ne le voulaient pas encore,

l'heure n'avait pas encore sonné! Elle se blottit dans son lit et tira l'édredon presque par-dessus sa tête. Elle était couchée sous les plumes et pourtant elle avait froid, elle se sentait indiciblement misérable. En bas, son mari ribotait avec la servante, tandis qu'elle-même avait les pieds et les mains comme liés. Elle fut prise d'une angoisse mortelle. Ses dents claquèrent, ses mains se crispèrent; elle ne pouvait se mouvoir, elle ne pouvait que penser, penser avec une rapidité terrible. C'était la rage, la douleur, l'espoir déçu qui la rendaient si malade, qui la consumaient. Elle mourrait, hélas! elle mourrait avant d'avoir vécu, d'avoir vécu seulement une année comme elle désirait vivre!

VIII

Marianne racontait par tout le village qu'une vie plus gaie allait bientôt commencer à Starydwor : le jeune maître revenait à la maison et, par-dessus le marché, y amenait un ami!

— Eh! de beaux petits messieurs! (Elle levait deux doigts en l'air :) Deux à la fois!

Et elle riait si joyeusement, si incorrigiblement, si impertinemment, en faisant danser ses yeux et en montrant ses larges dents blanches, que tous ceux à qui elle disait cela riaient avec elle à gorge déployée.

Jendrek seul ne riait pas. Cela ne l'arrangeait pas du tout que ces deux-là revinssent : il ne pouvait rien dire contre le vieux qui lui glissait maint cigare et maint pourboire, mais les jeunes ne lui convenaient pas. Il aimait mieux se chercher une autre place et une autre bonne amie.

M. Tiralla n'aurait pas eu le cœur de congédier Jendrek et il était tout content qu'il voulût s'en aller. Car lorsque Mikolai, son cher Mikolai serait là, il aurait assez d'aide.

Quant à Marianne, elle ne s'inquiétait guère du départ de Jendrek... A son aise! Maintenant deux beaux jeunes gens allaient venir! Elle n'avait, à vrai dire, pas encore vu le fils de la maison, mais, d'après ce que Rozia lui racontait de son petit frère, celui-ci devait être quelque chose d'extraordinaire, de

magnifique, de prodigieux !... Et l'autre, son ami? « Qui mon frère aime, je l'aime aussi », avait répondu Rozia.

— Dieu t'accompagne ! — dit Marianne avec calme à Jendrek, en lui tendant sa main et sa bouche en guise d'adieu. (Il n'allait pas bien loin : chez M. Jokisch.) — Si tu as envie, une fois, de me voir, viens siffler sous la fenêtre : je sortirai.

Mais madame Tiralla parut plus touchée du départ de Jendrek :

— Je ne te vois pas volontiers partir, — lui dit-elle en lui tendant la main et mettant un écu d'argent dans la sienne. — Garde un bon souvenir de nous !

Elle le regarda si sérieusement et si profondément dans les yeux qu'il se sentit tout ému... Ah ! comme la Pani avait dépéri, ces derniers temps ! Qu'avait-elle donc? Elle était pâle, aussi pâle que le jour où elle s'était tant effrayée du malaise de Marianne. Eh ! c'était bien la peine que la Pani se fût tourmentée ainsi pour elle !... La Pani était trop bonne avec elle, beaucoup trop bonne aussi pour M. Tiralla, beaucoup trop bonne pour tout le monde, ici, dans cette maudite maison !...

Si madame Tiralla avait pu lire les pensées de Jendrek, elle n'aurait pas eu de crainte... Mais que savait-il? que ne savait-il pas? que raconterait-il lorsqu'il ne serait plus à son service? Elle ne le voyait pas sans inquiétude entrer sous un autre toit. Elle avait toujours un sentiment d'angoisse maintenant. Le docteur le mettait sur le compte des nerfs. Ainsi, elle prenait continuellement des gouttes calmantes et des toniques et pourtant elle ne trouvait de repos ni jour ni nuit. Ses yeux étaient agrandis par les veilles, à force de se fixer dans les ténèbres. Ses mains avaient maigri, elles étaient presque aussi minces que celles de Rozia. Elle aurait pu presque porter les robes de sa fille, tant elle était devenue svelte. Trop svelte ! Elle se regarda dans la glace avec épouvante : était-ce vraiment son visage, le visage de la « belle Tiralla »? Sa peau satinée commençait à se faner. Est-ce que sa beauté allait disparaître?... Cela encore ! et déjà?... Un profond soupir de douloureuse impuissance vibra à travers la chambre.

M. Tiralla sifflait en bas, dans la cour. Il donnait à manger aux poules avec Rozia. De sa fenêtre, madame Tiralla les regarda avec des yeux brûlants. C'était M. Tiralla, dans toute

sa corpulence et dans toute sa gaieté! Il renaissait depuis quelques jours. Après-demain, demain peut-être, arrivait Mikolai. Tout le monde se réjouissait à la maison, excepté elle. Quand Mikolai serait là, il serait trop tard!

C'était une idée fixe. Dans son désespoir, dans sa ferveur et dans sa haine singulièrement mêlés, madame Tiralla se jeta à genoux devant l'image qui lui rappelait toujours le fin et beau visage de son meilleur, de son unique ami :

— Pitié! pitié!

Lorsqu'elle eut longuement prié, en pleurant si violemment que sa figure et ses mains étaient toutes mouillées ainsi que sa poitrine, elle se leva. Sa résolution était prise : demain déjà arrivait Mikolai; vite, vite! elle n'avait pas de temps à perdre!

Elle monta au grenier, alla chercher le poison. Ce soir, lorsque les poules seraient de nouveau affamées, elle éparpillerait les grains jaunes, des grains tout pareils à ceux que son mari venait de leur jeter. Et si les poules mouraient — dommage pour les poules! — elle mettrait de la poudre dans le vin ou dans le café de M. Tiralla.

Rozia était allée dans le Przykop avec Marianne pour cueillir de la verdure : elle voulait tresser une guirlande qu'elle suspendrait en l'honneur de son frère, au-dessus de la porte d'entrée, afin qu'il vît tout de suite combien elle était heureuse de son retour. Et la vieille maison, avec son corridor sombre et béant, paraîtrait ainsi plus accueillante à l'étranger lui-même... Rozia ne trouvait rien à redire à la maison paternelle, mais elle sentait confusément que Marianne n'avait pas tout à fait tort lorsqu'elle répétait : « Hou, qu'on se sent mal à l'aise ici!... »

Au fond du val, les deux jeunes filles ramassaient de la mousse verte qui couvrait le sol comme un tapis. Rozia voulait disposer la mousse sur une corde; elle avait fait déjà ainsi beaucoup de couronnes pour l'autel de la Madone, à Starawies, et pour la *Boza meka* qui se trouvait à la limite du champ de son père. Ce jour-là, Rozia était joyeusement excitée. La silencieuse fillette était transformée; elle arrachait avec pétulance de la mousse à pleines mains et la lança sur le petit bonnet et entre la chemise et le cou de Marianne, qui se courbait justement. Et, comme Marianne dénouait sa collerette et

relâchait sa chemise pour ôter de sa nuque la terre et les brins de mousse, elle se précipita comme une sauvage sur la servante, l'entoura de ses deux bras et baisa impétueusement son cou brun.

— Hé là! hé là!...

Et Marianne empoignait aussi la jeune fille, se chamaillait amicalement avec elle.

Ah! la belle journée! Les deux jeunes filles se lâchèrent enfin et se laissèrent choir sur la mousse en riant. Au-dessus d'elles, un peu de lumière céleste se glissait à travers les cimes enlacées des arbres; elles étaient toutes seules. Rozia rassembla tout son courage :

— Dis-moi, Marianne, — commença-t-elle, — je voudrais bien savoir ce qui se passe lorsqu'un homme dit à une femme : « Je t'aime!... » L'embrasse-t-il comme je t'ai embrassée?... l'embrasse-t-elle? Je voudrais bien le savoir. Oh! dis-le moi, je t'en prie!

Elle joignit les mains comme lorsqu'elle priait.

Marianne se mit à rire.

Tiens! pourquoi Marianne riait-elle ainsi? Rozia s'irrita tout à fait. Non, il ne fallait pas que Marianne se moquât d'elle!

— Ne ris pas! — cria-t-elle avec violence, en frappant du pied.

— Tu l'apprendras bien, ce qui se passe quand un homme dit : « Je t'aime! » — fit Marianne, comprimant à peine son envie de rire.

Cette Rozia était-elle encore bête!

— A moi, personne ne me dira : « Je t'aime! » — murmura Rozia devenant subitement triste et baissant la tête. — J'irai au couvent... A moins que... à moins que!...

Elle se leva d'un bond et ouvrit ses yeux tout grands en étendant les bras :

— Il m'aimera comme je l'aimerai!

Et, retombant soudain dans sa tristesse, elle se mit à chanter :

— « Prie Dieu pour nous, Marie!... »

Marianne mêla sa voix à la sienne : elle connaissait ce cantique. La voix grave de la servante s'unissait à la voix plus claire de Rozia et se fondait avec elle. C'était beau à entendre.

Les cimes des arbres cessèrent leur bruissement, le vent d'automne retint son souffle : le Przykop se taisait pour écouter.

La main dans la main, les tabliers pleins de mousse, les deux jeunes filles revinrent à la maison. Elles n'avaient plus guère parlé. Rozia était devenue taciturne. Lorsque Marianne, qui ne pouvait supporter longtemps le silence, avait voulu entamer une histoire à faire frémir sur une fille qui avait autrefois servi à Starydwor et qui avait enterré son enfant dans le Przykop, la petite l'avait regardée de telle façon que la bavarde s'était tue, comme frappée sur la bouche.

Un soleil de fin d'après-midi colorait les toits de la vieille ferme lorsqu'elles rentrèrent. Marianne avait rapporté toute une charge de baies rouges de sorbier; Rozia s'assit sur le seuil de la porte d'entrée et se mit à tresser sa guirlande. La tête penchée obliquement, elle considérait avec allégresse l'œuvre de ses doigts, quand sa mère passa près d'elle en la frôlant de sa robe.

— Bonsoir, petite mère!

Madame Tiralla ne l'entendit pas; elle ne voyait pas son enfant, elle allait comme une somnambule. Elle appela les poules :

— Bchi, bchi, bchi! venez... bchi, bchi, bchi!...

Les poules arrivèrent en courant; la première de toutes était une belle poule blanche qui pondait assidûment.

Madame Tiralla hésita, un instant : c'était sa bête préférée, sa meilleure poule; ne devait-elle pas l'épargner? Mais elle éparpilla tout de même les grains : il fallait faire un sacrifice!

Et la belle poule blanche qui, le bec grand ouvert, se jeta sur les autres poules avides, dévora presque tous les grains, à elle seule. Elle n'osa pas chasser son maître, le coq, qui attrapa aussi quelque chose, ainsi que deux ou trois poussins qui se régalèrent à la dérobée derrière leur mère.

Tous les grains étaient mangés. Madame Tiralla se releva avec un soupir : maintenant on allait bien voir! Elle rentra dans la maison, sans accorder un regard à Rozia.

Mais celle-ci la saisit par sa robe :

— Mère, regarde donc! Pour Mikolai!

Et elle lui montra gaîment la couronne verte.

— Pour Mikolai?

Madame Tiralla considéra avec des yeux fixes la guirlande : pour Mikolai ! Elle dut se retenir de crier. Malheur ! une couronne pareille ne sert pas seulement à fêter la bienvenue, on en tresse aussi pour la mort ! Un frisson la secoua ; elle frotta l'une contre l'autre ses mains glacées :

— Hou ! j'ai froid !

Et elle passa en courant à côté de Rozia, qui s'attristait de ce que sa mère fît si peu attention à sa belle guirlande ; elle monta l'escalier et s'enferma dans sa chambre. Elle ne voulait voir personne, n'entendre personne ! Et pourtant elle prêtait l'oreille au moindre bruit, elle aurait bien voulu voir ce que les poules faisaient maintenant. Est-ce que la poule blanche était déjà gisante, raide ?

La fenêtre attirait madame Tiralla : cachée derrière ses petits rideaux, elle épia ce qui passait en bas. Mais elle ne vit rien, ni poule, ni coq. Avaient-ils encore pu s'enfuir ? Où étaient-ils fourrés ?...

Les ombres du soir d'automne s'épaississaient de plus en plus ; bientôt la cour fut toute noire et on ne distingua plus rien. Madame Tiralla s'écarta de la fenêtre avec des yeux douloureux, elle se sentait lasse à mourir.

Alors elle entendit M. Tiralla qui revenait des champs et commandait :

— Marianne ! apporte à manger !... Marianne ! apporte à boire !

Cela lui donna un coup de fouet. Oui, il boirait, oui, il mangerait... mais, de sa main !

— Hé ! où êtes-vous donc ?... Zosia ! Rozia !... Il y a une carte postale ! — cria de nouveau M. Tiralla.

Des portes claquèrent. On entendit Rozia proclamer joyeusement :

— Il vient ! il vient !.... Mikolai arrive demain, dans l'après-midi !

Ainsi, demain déjà ?... Madame Tiralla frissonna d'épouvante. Donc, il fallait agir !... Et, introduisant ses doigts tremblants dans sa poche, elle sentit une petite boîte, et, dans la petite boîte !...

Elle descendit, les dents serrées. Elle voulait aller dans la cour. Mais, comme elle traversait le vestibule, elle entendit,

dans la grande salle, M. Tiralla et Rozia qui causaient à haute voix.

— Où est la mère? — disait M. Tiralla. — Appelle-la donc, il faut qu'elle vienne! Je suis content!

— Elle ne viendra pas, — fit timidement Rozia.

— Tiens, et pourquoi?

— Parce qu'elle s'est enfermée dans sa chambre... Ah! père, je crois qu'elle ne va pas bien du tout!

— Bien ou pas bien! — vocifèra M. Tiralla.

Ah! il frappait sur la table, et Rozia pleurait.

— Que le diable l'emporte, si elle ne descend pas... A présent, j'en ai assez. Il faut qu'elle descende, immédiatement! *Psia krew!*

Oh! oh! l'arrivée de son fils lui donnait du courage : comment se serait-il permis une chose pareille, autrement? Quelle grossièreté! quelle brutalité! Oui... (les doigts de madame Tiralla fouillèrent de nouveau sa poche, ils étreignirent la petite boîte...) elle venait tout de suite!

Mais d'abord elle alla dans la cour. Elle chercha sa poule blanche... où était-elle? Elle la chercha dans tous les coins... où la pauvrette s'était-elle blottie pour mourir?

Dès qu'elle voyait luire quelque chose de blanc, une feuille de papier, un chiffon, un peu de chaux tombée du mur, madame Tiralla tressaillait : la poule n'était-elle pas là, gisante?... Oh! Dieu, qu'elle aurait aimé la trouver!... Oh! Dieu, comme elle souhaitait ne pas la trouver! Elle en aurait tant de peine!

Les larmes aux yeux, elle la chercha longtemps; et, comme elle ne trouvait ni la poule blanche, ni le coq, ni aucun des poussins, elle se coula dans la maison. Mais elle n'osa pas entrer dans la salle : elle avait peur du regard de son enfant. Oui, lorsque Rozia serait couchée, elle porterait alors à boire à son mari · « A ta santé!... grand bien te fasse! »

Or, ce soir-là, Rozia resta très longtemps près de son père. Sa mère, qui l'épiait d'en haut, n'entendit pas les propos d'ivrogne de l'homme et le rire crapuleux de la servante : que pouvaient-ils bien faire tous deux, le père et la fille?... Zosia se glissa en bas après avoir ôté ses souliers : la porte de la cuisine n'était tirée qu'à moitié, Marianne dormait au coin du

feu et, dans la chambre, tout était paisible, comme si un ange veillait auprès de M. Tiralla. Alors, elle comprit : aujourd'hui, il n'y avait rien à faire. Et ne valait-il pas mieux attendre jusqu'au lendemain matin? A l'aube, elle trouverait les poules mortes, et, avant que le soleil fût haut dans le ciel, M. Tiralla aurait son café!...

Toute la nuit, madame Tiralla veilla en priant. Personne n'était encore levé, lorsqu'elle descendit. Une lueur rouge apparaissait justement sur le toit oriental de la grange; la lumière matinale était encore terne, toute pâle, mais on pouvait voir pourtant. Elle traversa la cour à tâtons, en retroussant sa robe. Tout était silencieux. Mais, soudain n'était-ce pas un cri, un chant de coq qui lui perçait les oreilles? Elle sursauta et laissa retomber sa jupe dans l'herbe mouillée. C'était le coq, le coq!... Elle courut là-bas. Vivait-il donc encore? Elle ouvrit précipitamment la porte du poulailler... alors, il jaillit du trou rond, allongea son cou chatoyant et chanta clair. Le coq, il vivait! Mais sa poule, sa belle poule blanche? Elle avait mangé bien davantage! Était-elle encore en vie?

Les yeux de madame Tiralla lui sortaient presque de la tête. Là, là! Elle tendit convulsivement le doigt. Voici qu'arrivait aussi la poule; elle se secouait, passait la patte dans une de ses ailes déployée, lissait son dos blanc avec son bec; puis elle caqueta fièrement : elle avait déjà pondu son œuf, ce matin-là.

Et les autres, les autres?... Madame Tiralla passa précipitamment dans le poulailler : toutes étaient encore sur le perchoir, pas une ne manquait, n'avait crevé!

Son âme fut allégée d'un poids énorme. Sa poule, sa belle poule blanche, elle n'avait aucun mal!... Elle la saisit et la serra dans ses bras en la caressant, malgré sa résistance.

Mais à la joie succéda la frayeur la plus frénétique, — une frayeur à laquelle se mêlaient de la déception et du soulagement : ainsi, M. Tiralla ne mourrait pas non plus! Le poison ne valait rien : ils avaient été trompés! Ou bien... elle se prit la tête à deux mains et il lui sembla qu'elle devait tomber à genoux... les saints ne l'avaient pas voulu!... Oui, ils l'avaient empêché! C'était du poison, c'était bien du poison qu'elle avait dans sa poche! Elle le sentait brûler sa chair à travers

ses vêtements : « Jésus, Marie, Joseph! » En soupirant, elle le tira de sa poche. Les saints n'étaient pas avec elle : elle n'était donc pas dans son droit. Elle voulait le jeter dans la mare ou là-bas dans le fumier; mais elle laissa retomber son bras : pas là-bas! des innocents pouvaient le trouver, des animaux pouvaient le manger... Mais alors où? Oh! plus dans le tiroir! Elle n'en avait plus besoin... si les saints étaient avec elle, elle n'aurait pas besoin, elle, de lui donner du poison!

Elle rentra dans la maison, qu'elle trouva fort animée. M. Tiralla s'était aussi levé de bonne heure; il était déjà en train d'attacher, avec Rozia, une guirlande au-dessus de la porte. Il était debout sur un escabeau et elle lui tendait les clous. A chaque coup de marteau qui résonnait sourdement, il se mettait à rire et la fillette battait des mains :

— Comme ça, elle tient bien!... comme ça, elle est belle!

Madame Tiralla fit un signe à M. Tiralla en passant près de lui :

— Viens donc!

Elle l'appelait?... Il était très étonné, mais il la suivit dans sa propre chambre.

Lorsqu'il entra, elle était au milieu de la pièce, à côté de la table; et elle lui tendit une petite boîte : « Là, elle ne voulait pas la garder plus longtemps, elle la lui remettait!... Elle ne la voulait pas un jour, pas une heure, pas une minute de plus! »

Tiens! qu'est-ce que c'était? Il lui prit la boîte des mains, et la retourna en tous sens, la considérant avec curiosité... Eh bien, qu'allait-il faire?... ouvrir la boîte?... Elle lui retint la main : non, ne pas ouvrir, ne pas regarder!

— Jette-la, jette-la! — dit-elle précipitamment, en se détournant. — C'est le poison! Sainte Madone! le poison!

— Quel poison?

Il était très étonné : d'où venait tout à coup ce poison?

— De Gnesen... de chez le pharmacien... tu sais bien... la mort aux rats! — s'écria-t-elle.

— Oui, je sais!... (Maintenant, il se souvenait...) Mais...

Il tressaillit : aujourd'hui, elle venait avec cela?... *Psia krew!*... c'était tout de même étrange!... Il la regarda fixement, la bouche ouverte.

Ce regard irrita sa femme : qu'avait-il à la regarder ainsi?

Oui, oui, il pouvait bien la regarder : il ne s'en était pas fallu de beaucoup qu'il ne la regardât plus jamais!... et qu'elle n'eût plus besoin non plus de le regarder!... Oh! malheur!... Elle se prit la tête à deux mains et poussa un gémissement : maintenant elle se trouvait sans force, sans secours, sans espoir!

— Rends-la-moi! — cria-t-elle en essayant de lui arracher la boîte.

Mais il la tenait bon; il mit derrière son dos son gros poing où la petite boîte disparaissait toute.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — demanda-t-il, soudain défiant. — Je croyais que les rats avaient tout mangé, et tu en as encore?

— Non... oui, oui, ils l'ont... non, non! je ne leur ai pas tout donné!

Elle parlait d'une voix mal assurée, en hésitant. La défiance de son mari, qu'elle croyait sentir, la tourmentait.

— Ah! je ne sais pas... laisse-moi, — dit-elle tout à coup, faiblement.

Et, dans son trouble, elle éclata en sanglots.

— *Psia krew!*

Cette fois, il fronça les sourcils. Son regard inquiet allait de sa femme à la petite boîte et du poison à sa femme. Il ouvrit la boîte : tiens, elle contenait encore cinq doses entières et il n'en avait apporté que six! Oui, oui, il y en avait six... et maintenant?...

— Il y a encore cinq doses, — murmura-t-il.

Il ne faisait que penser à haute voix, mais elle prit cela pour une accusation. Sa pâleur se changea en une rougeur ardente; elle tremblait et chancelait si fort qu'elle dut s'appuyer à la table. La nécessité du moment lui rendit sa présence d'esprit: tout à coup elle ne se trouvait plus embarrassée de mentir.

— Il y avait douze doses, — fit-elle hardiment. — J'en ai employé la moitié... plus de la moitié!

— Vraiment?... (Il balança la tête d'un air de doute.) Vraiment?... douze doses... vraiment?

Comme il disait cela! D'un coup d'œil rapide, elle essaya de le sonder : que pensait-il?... Mais son visage était gras et rouge comme toujours, peut-être un peu plus rouge; il n'exprimait rien.

Elle se tourna pour s'en aller; un sentiment de bravade désespérée s'empara d'elle : qu'il pensât ce qu'il voulait! Tout lui était égal... Elle le vit encore se diriger vers le vieux bureau à cylindre qui se trouvait tout près de son lit et où il serrait son argent et ses papiers, puis elle ferma brusquement la porte derrière elle.

M. Tiralla resta seul dans la chambre. Il était debout devant son bureau à cylindre; il avait laissé tomber la boîte sur la tablette poussiéreuse qu'il venait de tirer; il la regarda. Son visage exprimait maintenant une terreur singulière. Il passa sa main sur son front humide : avait-il sué de peur? Allons donc! des bêtises!... penser à des choses pareilles!... Sa Zosia, sa chère Zosia! Elle était seulement malade, la pauvre! Qui est-ce qui peut comprendre les femmes qui ont leurs nerfs?... C'est très mauvais, les nerfs!... très mauvais!... On ne sait jamais à quoi s'attendre!

— Les nerfs... oui... les nerfs... — murmura-t-il, en regardant fixement devant lui.

Ensuite il prit la boîte dans sa main; mais il ne l'ouvrit pas : il avait encore plus peur des poudres empoisonnées qu'autrefois, lorsqu'il les avait apportées. Il tourna la boîte en tous sens, puis il la secoua. Ne valait-il pas mieux jeter cette abominable chose au feu?

Mais il ne lança pas la boîte dans la cheminée où Marianne entretenait un feu gigantesque. Plus tard... demain... lorsque Mikolai serait là... alors... alors il les brûlerait!... Elles étaient d'ailleurs très bien cachées dans le petit tiroir qui contenait ses papiers de valeur : sa cédule hypothécaire de Posen, son certificat de l'école d'agriculture, l'acte mortuaire de sa première femme et son acte de mariage avec la seconde. Il posa la boîte aux poudres parmi ces titres, puis il referma soigneusement le tiroir, s'assura que la serrure était solide et mit la clef avec les autres qu'il portait toujours, en trousseau, dans la poche de son pantalon.

Voilà qui était réglé. Il pouvait continuer à placer sa guirlande. Et il ferait balayer à fond la cour, nettoyer les écuries, ainsi que la remise, l'aire et la sellerie : tout devait être luisant et joli quand le fils rentrerait dans la maison!

Mais il ne se réjouissait plus, maintenant. Pourquoi donc?

M. Tiralla soupira, puis il regarda craintivement autour de lui. Les yeux noirs de sa Zosia, ces yeux si beaux qui dérobaient les cœurs, ils pouvaient être terribles... hou! terribles! Comment disait donc Marianne?... « Mon Dieu! le mauvais regard! » et elle se signait... Il se signa aussi. Mais, il le sentait, cela ne servait à rien! Cela ne bannissait pas l'inquiétude qui le poussait à aller et venir dans la chambre, cette angoisse étrange qui l'étreignait... Ces regards, ces regards que trahissaient-il? Dieu merci, Rozia n'avait pas des yeux pareils, ces yeux noirs comme des baies vénéneuses... Ils étaient semblables à la belladone qui enivre et qui tue... Sombre, le front plissé, M. Tiralla méditait. Il réfléchissait peu, d'habitude, mais, ce jour-là, une idée le préoccupait...

Il ne put retrouver sa bonne humeur, même lorsqu'il acheva de fixer la guirlande avec Rozia. Quand sa fille fut partie pour le village (elle ne fréquentait plus l'école, mais elle prenait encore la leçon de couture), il se sentit tout à fait abandonné. Madame Tiralla ne se montrait pas, personne ne savait où elle se tenait : alors il s'assit à la cuisine auprès de la servante. Il lui était impossible de rester seul. Et il ordonna à Marianne d'aller lui chercher à boire.

Mais elle n'avait pas la clef de la cave : la Pani la portait sur elle. Alors M. Tiralla s'appuya contre la porte de lattes; celle-ci fléchit et s'ouvrit...

Marianne apporta triomphalement bouteille sur bouteille.

Il n'était pas encore dix heures que M. Tiralla avait déjà vidé une bouteille. Mais le vin de Hongrie ne l'égayait pas. A onze heures, la deuxième bouteille était vide; mais l'humeur n'était pas meilleure, et la tête était encore plus lourde. Il fallait de l'eau-de-vie, de la pure eau-de-vie de grain, qui coule dans le verre, limpide comme de l'eau.

Au repas de midi, M. Tiralla ne mangea pas; il se fit apporter de la bière. Rozia ne mangea pas non plus : elle était rassasiée par la joie. A toute minute, elle s'élançait de sa chaise et courait regarder l'heure : n'était-il pas temps de partir à la rencontre du petit frère?

Madame Tiralla était aussi venue à table, mais elle n'y avait fait qu'une rapide apparition; elle avait une vive rougeur sous les yeux, comme quelqu'un qui a beaucoup pleuré ou qui

s'est éreinté. Elle dit qu'ayant beaucoup à faire elle n'avait pas le temps de manger, et elle courut à la cuisine, où elle se mit à pétrir de la farine et de la graisse, à battre des œufs, à râper du sucre, à piler des épices, à éplucher des raisins secs. Elle voulait régaler le fils de la maison avec des gâteaux frais, encore chauds, les gâteaux qu'il préférait : M. Tiralla fut de nouveau très touché.

Lorsqu'il monta dans la briska avec Rozia (elle s'était élancée sur le siège, légère comme un oiseau, tandis qu'il gagnait péniblement sa place), son visage s'était éclairci. Sa lèvre ne pendait plus comme un bourrelet violacé sur son menton. Rozia se pressait contre lui ; elle prenait constamment son bras et le serrait, ou bien elle le tirait par le bout de l'oreille ou caressait sa joue velue : il ne pouvait pas conduire du tout. Mais, quand même elle n'aurait pas fait toutes ces gentilles folies, il n'aurait guère été en état de conduire : maintenant l'effet du vin, de la bière et de tout ce qu'il avait engouffré dans son estomac vide se faisait sentir. Il aurait volontiers dormi ; sa tête retombait tantôt à droite, tantôt à gauche, son regard était incertain. Il ne parvenait pas à tenir la ligne droite.

Rozia bavardait sans interruption, même lorsque son père ne lui répondait rien. Elle parlait au vent, comme s'il la comprenait, comme s'il soufflait joyeusement parce qu'il était aussi content qu'elle.

Au-dessus de la vaste étendue des champs qu'on préparait déjà pour les nouvelles semailles, flottaient les fils de la Vierge ; ils s'attachaient au visage de la jeune fille. Rozia avait mis sa plus jolie robe, une robe d'été bleu pâle qui lui allait bien, et, elle qui était si frileuse d'habitude, n'avait pas froid, ce jour-là. Son sang pauvre coulait chaud dans ses veines et teintait de rose ses joues d'ordinaire si pâles. Comme elle se réjouissait !

— Mikolai, Mikolai ! — chanta-t-elle dans le vent.

Quel air aurait-il ?

Il serait beau, naturellement, et distingué, plus beau et plus distingué que dans son souvenir ! Les yeux de Rozia brillaient, ses lèvres étaient brûlantes : oui, elle lui donnerait un bon baiser, beaucoup, beaucoup de bons baisers !... Que c'était donc beau de donner un baiser à qui l'on aime !

La veille au soir, Marianne s'était lavé la tête avec du

savon noir, puis elle avait vigoureusement brossé ses cheveux avec de la graisse, afin qu'ils fussent bien lisses et bien luisants pour l'arrivée de Mikolai. Alors Rozia n'avait pas voulu rester en arrière et elle avait aussi plongé sa tête dans la cuvette; mais elle n'avait pu se résoudre à pommader ses cheveux d'anémique, secs, dépourvus de substance grasse. — Ils étaient doublement secs et bouffaient comme une crinière; à peine le ruban bleu retenait-il la tresse; dès qu'un rayon de soleil éclairait la masse rougeâtre, cent lueurs en jaillissaient.

En traversant Starawies, ils virent M. Behnka. Ils étaient justement arrêtés devant le cabaret (M. Tiralla frissonnait et il voulait boire un petit verre d'eau-de-vie), au moment où le maître d'école sortait de la cure. Ils l'appelèrent, c'est-à-dire que M. Tiralla cria d'une voix forte :

— Petit maître d'école! hé! petit maître d'école!... *Psia krew!*... vous n'avez donc pas d'oreilles?

Böhnke tressaillit; il hésita un instant : ne devait-il pas vite tourner l'angle, faire comme s'il n'avait pas entendu? Mais il traversa tout de même la rue.

M. Tiralla était assis dans sa voiture, — M. Tiralla, gros et rouge comme toujours, et dont rien, sur la face, ni pâleur, ni trait douloureux autour de la bouche, ne trahissait qu'il eût mangé des champignons, des champignons vénéneux... Ou bien avait-elle renoncé à lui en donner?... Ah! si au moins elle ne lui en avait pas donné!

Böhnke traversa lentement la large rue : il avait peur de la vue de M. Tiralla. Cet homme l'avait accueilli hospitalièrement, il s'était réjoui de ses visites, il lui avait offert à boire et à manger... et lui!... et lui!... Mais non, ce n'était qu'un grossier personnage, un sanglier, un taureau, un ignoble individu qui n'était pas à plaindre!...

Il y avait longtemps que Böhnke était sans nouvelles de madame Tiralla, car Rozia ne venait plus à l'école : il aurait pu aller à Starydwor, comme il avait fait si souvent, mais il n'avait plus osé. Il attendait un signe d'elle, mais elle ne lui en avait donné aucun, et, malgré son ardent désir de la rencontrer, il avait préféré que les choses fussent ainsi : il ne voulait plus revoir M. Tiralla vivant...

Cependant M. Tiralla était assis devant lui, tout joyeux, et le regardait en riant, son petit verre à la main. En avait-il, un tempérament!... un tempérament de géant!... ou bien n'était-ce pas arrivé?... Le maître d'école se tenait devant la voiture, indécis et embarrassé; ses yeux étaient fixés à terre.

M. Tiralla lui fit des reproches :

— Petit maître d'école, hé! pourquoi donc ne venez-vous plus? Vous avez tort. J'ai beaucoup été tout seul, et bu tout seul!

Il éclata de rire. Puis il dit doucement :

— Si ma Rozia n'avait pas été là!... Chez vous... hé! petit maître d'école... (Il se pencha vers l'autre et lui chuchota en ricanant :) Chez vous aussi, il y a une femme là-dessous, hein?

Le maître d'école recula brusquement : cela le rebutait indiciblement. L'haleine de M. Tiralla le frappa au visage comme une vapeur d'alcool et d'eau-de-vie.

— Je viendrai, — dit-il froidement en faisant mine de s'en aller.

Mais M. Tiralla ne lâchait pas si facilement :

— Nous allons à Gradewitz : voulez-vous venir avec nous? Nous allons chercher mon fils à la gare : il revient à la maison; il en amène encore un avec lui, un gentil jeune homme. Montez donc, petit maître d'école! Montez toujours! On va s'amuser!

Mais le maître d'école remercia : « Il avait à faire, il devait rester chez lui, il ne pouvait s'absenter... non, sous aucun prétexte... »

Pourtant, lorsqu'il vit s'éloigner la briska, si vite qu'il traversât la rue du village creusée d'ornières et dépourvue de pavé, il ne rentra pas chez lui. Il se dirigea vers les champs, du côté de Starydwor. Elle était seule maintenant! Il s'écoulerait un bon moment avant qu'ils fussent de retour : il pourrait tranquillement lui demander pourquoi M. Tiralla n'avait pas mangé les champignons. Il courut autant qu'il put.

Les pans de sa redingote flottaient dans le vent comme des ailes de corbeau. Une jalousie subite l'avait saisi. M. Tiralla avait bien dit : « un gentil jeune homme... » Et Mikolai aussi était jeune... Deux jeunes gens... tous les jours, près d'elle, nuit et jour sous le même toit!... Belle-mère ci, belle-mère

là... elle était encore jeune, hélas! et si belle, madame Tiralla!...

Ses yeux erraient autour de lui avec inquiétude; il ne voyait que les champs déserts au-dessus desquels planaient des oiseaux noirs, et pourtant il la voyait déjà. Comme elle souriait! Toujours belle — qu'elle fût maussade ou aimable! — toujours séduisante, — qu'elle fût bonne ou méchante! — La même fièvre qui fouettait toujours son sang sur ce chemin le reprenait. Il courait à perdre haleine; chaque minute de plus qu'il pourrait passer auprès d'elle lui semblait précieuse. Il n'avait presque plus de souffle lorsqu'il atteignit la ferme; sans frapper, il se précipita dans la grande salle... où se trouvait celle qu'il désirait...

A peine M. Tiralla et Rozia avaient-ils quitté la ferme que madame Tiralla avait laissé à Marianne le soin de cuire les gâteaux : elle n'avait plus besoin de feindre. Que lui importait son beau-fils? Elle ne lui avait jamais voulu ni du bien ni du mal, et pourtant, ce jour-là, elle sentait qu'il ne lui était plus aussi indifférent : il fallait qu'elle lui plût; elle voulait lui plaire. Il fallait qu'elle lui plût assez pour qu'il fît plus attention à elle qu'à son père, pour qu'il l'écoutât plus que son père. Il fallait qu'elle conquît ses oreilles et ses yeux, et, par eux, son cœur! Elle monta donc dans sa chambre, peigna sa riche chevelure de manière à la faire briller comme de la soie, et s'habilla avec goût : pas trop cérémonieusement, mais cependant pas comme tous les jours. S'il avait des yeux, il verrait qu'elle s'était endimanchée pour lui. Elle se frotta les joues : était-elle encore si pâle maintenant? Elle s'appliqua à avoir un regard aimable : était-elle belle, aussi belle aujourd'hui qu'autrefois? Elle s'examina attentivement devant le miroir de sa chambre, et ensuite dans celui de la grande salle; elle s'absorba dans la contemplation d'elle-même.

C'est ainsi que Böhnke la surprit.

Sa brusque entrée l'avait effrayée; elle le regarda, les yeux étincelants : — ah! c'était Behnka, qu'est-ce qu'il voulait? pourquoi venait-il la déranger ce jour-là?...

— Ainsi vous revoilà! — dit-elle. — Pourquoi venez-vous aujourd'hui? Qu'est-ce que vous voulez donc?

— M. Tiralla... était dans la voiture... je l'ai rencontré, — fit-il avec peine.

Il se tenait devant elle, tête baissée, comme un pauvre pécheur. Elle fut prise de fureur en le voyant ainsi. Quel misérable lâche, et quel menteur, par-dessus le marché !

— Pourquoi m'avez-vous trompée ? — dit-elle impérieusement.

— Je... je ne vous ai pas trompée !

Il comprit aussitôt à quoi elle faisait allusion. Ainsi, c'était à cause de cela qu'elle était si fâchée contre lui ?... Il leva deux doigts en l'air, comme pour prêter serment, et dit avec ardeur :

— Par Dieu je ne vous ai pas trompée !... Par Dieu !... Si c'étaient les champignons indiqués, alors... (il haussa les épaules...) alors je n'y comprends rien.

— C'étaient les champignons indiqués, — fit-elle sèchement. — Il les a mangés !

— Il les a mangés ?... il les a mangés ?...

Consterné, il la regarda fixement :

— Et... il est... en bonne santé ?

— Il est en bonne santé !

Le maître d'école se prit la tête à deux mains. Cela lui paraissait incroyable : il y avait quelque chose là-dessous... Ou bien s'était-il trompé ? Mais, non, mon Dieu, non, il ne s'était pas trompé !... Il lui saisit les mains en protestant de son innocence.

Un torrent de désir et d'amour, de passion désespérée, impuissante, oublieuse de tout, coulait de lui à elle.

Mais elle resta froide.

— Mon beau-fils arrive aujourd'hui, — dit-elle.

Alors il éclata en larmes, tomba à ses genoux, pressa contre son visage les mains qu'elle lui abandonnait et les baisa comme un fou. Il y avait si longtemps qu'il n'avait joui de sa présence ! Elle l'accabla : « Il ne pouvait donc plus lutter contre rien, contre plus rien du tout ?... » Il balbutia, en sanglotant, des paroles de passion insensée et jalouse.

— Lâchez-moi, — dit-elle avec impatience en cherchant à délivrer ses mains. — Lâchez-moi donc ! Comment pouvez-vous baiser ces mains, ces mains... (elle eut un rire étrange...)

ces mains qui, ce matin, voulaient donner de la mort aux rats à monsieur Tiralla?

« Si les poules étaient mortes après avoir mangé les grains qu'elle leur avait donnés, monsieur Tiralla serait mort, maintenant, par le même poison!... »

Il n'écoutait nullement ce qu'elle disait. Elle avait beau s'accuser, d'autres pouvaient l'accuser, elle était, malgré tout, son soleil, son ciel, son but le plus élevé... « Et jamais, jamais il ne l'abandonnerait : si elle l'exigeait, il le jurerait sur le corps du Sauveur!... Ah! pourquoi, cette fois encore, ne lui avait-elle pas demandé conseil? Les poules n'étaient pas mortes après avoir mangé les grains empoisonnés qu'elle leur avait jetés parce que... (il avait lu ça quelque part)... la strychnine, ce poison terrible qui tue aussitôt les rats, étaient sans effet sur elles. »

— Et les hommes? — interrompit-elle violemment. (Elle le tenait par les deux épaules et regardait fixement le visage plein de ferveur qu'il levait vers elle...) Et les hommes... les hommes?

— Les hommes en meurent!

Alors elle lâcha les épaules de Böhnke, se cacha le visage dans ses mains en poussant un cri et se mit à courir dans la chambre comme une démente, comme un animal prisonnier et impuissant qui cherche à s'évader.

Le maître d'école la regarda avec étonnement. « Pourquoi était-elle ainsi hors d'elle-même?... Elle savait pourtant bien que la mort aux rats tue aussi les hommes!... »

Elle ne lui répondit point. Mais, lorsqu'il l'entoura de ses bras, elle laissa faiblement retomber sa tête sur l'épaule de Böhnke. Cela ne dura que peu d'instants; comme il essayait de l'embrasser, elle se déroba :

— Allez-vous en, allez vous-en!... revenez bientôt... mais maintenant partez!... de quoi ai-je l'air? (Elle lissa ses cheveux avec ses deux mains.) Il ne faut pas que je sois faite ainsi... ils peuvent arriver d'un moment à l'autre... Allez-vous-en!

Elle le poussa presque de force vers la porte.

Il lui aurait été égal, à lui, de rester là, malgré l'arrivée des autres... que lui importaient les autres et ce qu'ils pensaient de lui? Mais elle le pria d'une voix émouvante :

— Va, pour l'amour de moi!... Si tu m'aimes, va-t-en!

Alors il se glissa hors de la salle. Mais il s'arrêta encore sur le seuil de la porte d'entrée, qu'encadrait la riante guirlande verte de Rozia. Là, personne ne les dérangerait, personne ne se montrait. Suppliant, il se tourna vers elle : il ne pouvait pas partir sans avoir obtenu au moins un baiser.

Elle le lui donna...

Il était grand temps que le maître d'école partît. A peine madame Tiralla s'était-elle rafraîchi les joues avec de l'eau et lissé les cheveux, qu'elle entendit dans la cour des claquements de fouet, des exclamations de joie et un bruit de roues.

Mikolai se dressait sur le siège de la voiture... N'était-ce pas Mikolai qui conduisait si crânement, qui, d'une saccade, arrêtait net devant la porte les chevaux lancés au grand trot et qui sautait en bas?... Non, ce n'était pas Mikolai. Le fils était assis sur la banquette de derrière, à côté de son père, et tenait sa petite sœur entre ses genoux. Mais il s'élança aussi en bas, s'avança vers sa belle-mère, debout dans l'encadrement de la porte, et, se penchant d'abord sur son épaule gauche, puis sur son épaule droite, il lui donna la main.

Elle l'embrassa d'abord sur la joue gauche, puis sur la joue droite, et lui sourit. Il sourit aussi et elle sentit que cet accueil avait fait du bien à Mikolai.

— Nous voilà! — s'écria M. Tiralla. — Mikolai, mon fils, aide-moi à descendre de cette damnée briska.

Ils l'aidèrent tous.

— Ah! petite mère, c'est affreux, — murmura Rozia à sa mère en se serrant contre elle. — Je crois que petit père a trop bu. Nous nous sommes arrêtés partout!

— Ça ne fait rien, — dit madame Tiralla.

Et, écartant sa fille en souriant, elle souhaita la bienvenue à l'ami de son beau-fils, à Martin Beckier, qui avait arrêté les chevaux avec tant de crânerie.

M. Tiralla avait trop bu, en effet. Lorsqu'ils furent tous installés autour de la table solennellement recouverte d'une nappe brodée, il les regarda de ses yeux troubles :

— Oui, oui... ainsi, nous voilà tous réunis encore une fois!

Puis il fit un signe de tête à son fils et se leva.

— Je vais me coucher, un moment, à côté. Envoie-moi Marianne pour m'aider. *Psia krevw !...*

Il bâilla et se dirigea en titubant vers la porte.

Mikolai se précipita vers lui, mais il le repoussa :

— Non, ce n'est pas nécessaire... Va seulement !

Et il lui chuchota encore, à la dérobée, d'une voix craintive :

— Va, tiens-toi bien avec elle ; il faut se tenir bien avec elle !

— Le père a bu un peu plus qu'à sa soif, — dit le fils en riant.

Et il se rassit devant son café... Ah ! qu'il était bon, ce café ! Au régiment, on ne leur en donnait pas de si fort et de si pur... Et comme les gâteaux étaient délicieux !... Il fit un signe amical à sa belle-mère, placée en face des deux jeunes gens. Il sentait monter en lui une sorte de reconnaissance : c'était gentil à elle, d'avoir préparé les gâteaux qu'il préférait et d'avoir si bien accueilli son ami Martin. Elle regardait constamment celui-ci. Eh ! n'allait-elle pas jeter aussi un coup d'œil de son côté ? Il toussa légèrement et chercha à attirer son attention en l'examinant des pieds à la tête, comme il avait examiné les filles qui se promenaient le dimanche au bras des soldats, ses camarades... Par Dieu, c'était une jolie femme, quoiqu'elle fût sa belle-mère !...

Mais elle ne prenait pas garde à lui. Lorsque son beau-fils lui adressa la parole pour lui demander quelque chose de tout à fait indifférent, elle s'effraya, rougit et sourit distraitement. A quoi pensait-elle donc ? Peut-être était-elle ainsi parce que le père était ivre ? Évidemment, pour une femme, ça ne devait pas être agréable ! Réflexion faite, Mikolai ne lui en voulait pas de ce qu'elle parût n'avoir ni oreilles ni yeux pour lui. Mais, puisqu'elle n'avait pas envie de causer, qu'elle préférait d'un air absent agiter sa cuiller dans sa tasse, sans boire, il causerait avec sa sœur. Rozia sortirait avec lui et lui montrerait le bétail dans les étables. « Est-ce que la truie qu'il avait achetée lui-même chez Jokisch avait de nouveau mis bas, et combien de vaches y avait-il maintenant ?... »

Rozia était ravie d'avoir son frère pour elle seule : « Ah ! elle lui montrerait bien tout, elle avait tant de choses à lui raconter !... Il y avait aussi un poulain dans l'enclos, si mignon ! C'était un petit de la jument brune et il était aussi brun

qu'elle ; seulement, il portait une étoile blanche sur le front, comme l'étalon de M. Joskisch... »

Elle mit tendrement la main dans celle de son frère et sortit avec lui.

Martin Beckier et madame Tiralla restèrent dans la salle. Martin serait volontiers allé voir le bétail : cela l'intéressait beaucoup ; mais la jeune fille ne l'avait pas engagé à venir avec eux et les yeux de la femme le fascinaient. D'ordinaire, il n'était pas timide ; partout il aurait dit : « Je veux, moi aussi, voir les étables », — mais ici, il se sentait gêné. Pourquoi la belle-mère de Mikolai le regardait-elle avec tant d'insistance ? Il n'osait pas lever les yeux ; il avait chaud, il avait froid. Quels yeux noirs elle avait, cette femme !... Il trépigna avec inquiétude. Si elle n'était pas contente qu'il fût venu, il ferait son paquet... plutôt aujourd'hui que demain !... Il se sentait mal à l'aise.. Si au moins elle avait parlé !... Mais elle ne disait rien d'autre que : « Buvez donc !... » Et il buvait, se laissait remplir sa tasse, buvait de nouveau et se laissait encore remplir sa tasse... Un combat se livrait en lui : ne devait-il pas se lever, lui faire une révérence, et suivre Mikolai et la gracieuse jeune fille ?...

Il commençait à faire obscur dans la salle. Comme il venait de prendre la résolution de se lever, Martin Beckier, dans la lumière crépusculaire de la grande pièce basse éclairée seulement par deux petites fenêtres, vit que le blanc visage en face de lui souriait. Il se troubla tout à fait ; ce sourire s'adressait-il à lui ? Par Dieu, oui, elle lui souriait ! très aimablement... c'est-à-dire que sa bouche seule souriait : ses yeux gardaient leur regard fixe et étrange. Était-elle triste ? On l'eût dit. Évidemment, M. Tiralla n'était plus un jeune mari ; mais n'avait-elle pas une fille, en âge déjà de la rendre bientôt grand'-mère ?

Rozia avait plu au jeune homme. Quand, à la gare, la jeune fille avait rendu son baiser à Mikolai, — un baiser timide et pourtant plein d'ardeur, — Martin avait presque envié son ami... Où pouvait-elle bien être maintenant ? Dans l'étable ? ou bien dans l'enclos où paissait la jument dont avait parlé Rozia ? Beckier soupira involontairement : quelle torture que de rester là tandis que les deux autres s'amusaient dehors !

— Pourquoi soupirez-vous? — demanda soudain madame Tiralla. (Sa voix était voilée et douce dans le crépuscule. Il s'effraya de cette voix.) — A quoi pensez-vous? Est-ce que vous ne vous plaisez pas ici?

Il s'effraya davantage : savait-elle donc à quoi il pensait, justement?... Ah! cette femme était une sorcière capable de lire dans les êtres!... Il rougit et s'irrita : ce qu'il pensait la regardait-il?... Mais il ne dit rien de ce qui se passait en lui; il balbutia quelque chose, resta court et se troubla tout à fait. Diable, cette femme était-elle belle!

Madame Tiralla se pencha un peu par-dessus la table afin d'être plus près de lui : malgré l'obscurité, le jeune homme vit luire ses yeux. La voix caressante résonna :

— Je me réjouis que vous soyez venus tous deux, vous et Mikolai! Monsieur Tiralla est vieux. Maintenant nous avons de la jeunesse à la maison! (Elle poussa un léger soupir.) Ah! et il a pris l'habitude de boire!... Nous sommes très isolées, Rozia et moi. Une jeune fille a besoin de distraction de temps à autre!

Sans doute!... Le jeune homme était entièrement de cet avis. Il triompha de son embarras pour demander si mademoiselle Rozia n'avait pas d'amies dans le voisinage, si elle prenait part aux fêtes de Gradewitz ou de la ville la plus proche.

— A quoi pensez-vous! Rozia n'a pas encore quinze ans! C'est une enfant encore... Ne dites pas : « mademoiselle », monsieur Beckier! Et puis... (elle soupira de nouveau et devint très sérieuse...) ma fille ne trouvera jamais de plaisir à ce que vous... à ce qu'on appelle des fêtes... Rozia a choisi elle-même une autre voie : elle ira chez les sœurs grises ou chez les dames du Sacré-Cœur qui possèdent le grand hôpital sur la Wilda, à Posen!

Le jeune homme la regarda avec épouvante : chez les dames du Sacré-Cœur, à Posen? Était-ce possible? la jeune fille aux cheveux frisés et au visage aimable voulait devenir nonne? Il était bon d'être pieux... Martin allait aussi chaque dimanche à la messe et se confessait comme un vrai chrétien est tenu de le faire... mais au couvent, hou!... Il frissonna. Il lâcha :

— *Psia krew!* Une jeune fille comme ça ne sait pas ce qu'elle

fait! vous ne devriez pas tolérer cela, madame Tiralla! (Il posa rudement sur la table son poing nerveux.) Ce serait presque un crime! — fit-il violemment.

Puis il ajouta, avec émotion :

— Une jeune fille si ignorante!... une jeune fille si ignorante!...

Madame Tiralla ne répondit rien. Il y eut un silence de quelques minutes dans la salle obscure. Elle le regarda avec des yeux brûlants : que pensait-il donc d'elle? croyait-il peut-être qu'elle eût persuadé à la jeune fille de se faire nonne?... Oh! non, il ne devait pas croire cela! Quelque chose la poussait à le convaincre qu'elle était restée tout à fait étrangère à la décision de Rozia. Avait-elle jamais parlé de couvent à l'enfant? Non! Elle n'en savait plus rien maintenant. Par Dieu, non, elle n'avait jamais rien fait de semblable! Elle se sentait pure; mais, en même temps, une chaleur lui monta à la tête : qu'avait-il besoin de s'inquiéter ainsi de Rozia? Pourquoi s'intéressait-il ainsi à elle? Elle tressaillit... ah! ah! il lui faisait des reproches!

— Alors les autres, plus âgés, devraient être plus sensés! — dit Beckier.

Elle se contint : non, elle ne voulait pas se mettre en colère, mieux valait le gagner par la douceur! Et elle murmura, d'un ton rêveur, comme si elle se parlait à elle-même :

— Lorsque j'étais encore enfant, j'aurais bien aimé, moi aussi, à entrer au couvent. J'ai été forcée d'épouser monsieur Tiralla. Oh! (Elle leva ses mains en poussant un profond soupir, puis elle les tordit et les pressa contre sa joue pâle, comme si elle souffrait.) Il y a maintenant seize ans presque que je suis mariée... seize longues années... et il y a toujours ce désir en moi... Derrière les murs saints, je serais sauvée et heureuse... Comment pourrais-je être contre ma fille... si elle ne veut pas devenir malheureuse comme sa mère?... Je n'y peux rien, ce n'est pas ma faute. Qu'on accuse monsieur Tiralla... Mon enfant a vu trop de choses!

Elle essuya quelques larmes, puis elle tint sa main devant ses yeux; mais, entre ses doigts, elle regardait le jeune homme. Son sort ne le toucherait-il pas? Elle souhaitait sa sympathie; elle ne comprenait pas très bien pourquoi elle souhaitait précisément cette sympathie-là, mais elle sentait confusément qu'il

fallait qu'il s'intéressât à elle encore plus, bien plus qu'il ne s'était intéressé à Rozia.

Mais Martin Beckier dit tranquillement :

— Ce n'est pas parce que la Pani n'a pas été heureuse dans le mariage que sa fille ne doit pas être heureuse dans le mariage. Elle a des manières douces, elle a l'air d'être très accommodante, cette enfant... Mon père (Dieu lui accorde le repos éternel) me disait toujours : « Prends une femme douce! » Je pense qu'une femme douce trouvera toujours un bon mari, car...

Il resta court. Madame Tiralla s'était levée tout à coup : était-il froid, ce gaillard, malgré ses yeux qui brillaient du désir de vivre, malgré ses lèvres fraîches sous ses moustaches noires, malgré ses vingt-quatre ans! Sa façon de parler irritait madame Tiralla. Il parlait vraiment comme un vieillard, par la bouche d'un jeune homme! Tous les doigts de Zosia palpitaient; dans sa colère, elle aurait voulu le frapper sur ses lèvres fraîches : que savait-il du mariage, de ce que cela peut être que d'avoir pour mari un vieil ivrogne grossier, détesté, brutal, vulgaire et laid?... Elle avait la fièvre : il fallait qu'il comprît, lui, surtout lui, combien c'était affreux, et ensuite...

Elle ferma, un moment, les yeux comme si elle avait le vertige.

Une allégresse immense l'envahit soudain : elle était encore la « belle madame Tiralla », — encore! — Qu'il pensât ce qu'il voulait maintenant, il apprendrait à penser autrement! Son irritation tomba. Presque humblement, elle le pria de ne pas être étonné qu'elle lui eût ouvert son cœur : « elle s'en étonnait elle-même, mais cela provenait sans doute de ce qu'elle vivait si solitaire, de ce qu'elle avait dû se taire pendant des années... »

Il s'adoucit, à son tour. Sa bonté le rendait facile à émouvoir : par Dieu, cette femme avait vraiment une voix touchante! Et il se sentait flatté de tant de confiance. Mais il était incapable de lui dire ces choses, car, sa colère apaisée, il était envahi de nouveau par le trouble de tout à l'heure. Il la laissa parler; il resta silencieux auprès d'elle dans la pièce sombre et il l'écouta avec le sentiment qu'elle parlait bien...

Ils restèrent ainsi jusqu'à l'arrivée de la servante apportant la lampe. Marianne recula, effrayée : est-ce que la Pani avait passé tout ce temps dans l'ombre avec celui-ci? Tiens, tiens!... Les

yeux de Marianne brillèrent. Elle ne put s'empêcher de faire un signe à sa maîtresse : est-ce qu'il lui plaisait?... Parbleu, elle croyait volontiers qu'il lui plaisait mieux que M. Tiralla ou le pâle et maigre Pan Behnka!... Eh! le maître d'école allait verdir de jalousie lorsqu'il verrait ce joli et solide garçon. Ce serait une fameuse plaisanterie que de les mettre en présence!... C'est à peine si Marianne parvenait à étouffer son rire. Elle ne pouvait souffrir Behnka : était-il sincère avec le maître? Oh! non, il ne lui voulait rien de bon! Elle le sentait... La Pani, elle, pouvait faire ce qu'elle voulait, mais les étrangers ne devaient pas toucher au maître, par Dieu, non!... Elle ricana comme un lutin : c'était bien fait pour Behnka! Si la Pani se choisissait celui-là, elle, Marianne, prendrait M. Mikolai, qui n'était pas mal non plus! Évidemment il n'était pas tout à fait aussi svelte que l'autre, il était un peu trapu; mais il avait aussi un joli visage avec une petite moustache, et, si elle y réfléchissait bien, un meilleur cœur encore... Tout à l'heure, dans l'étable, il lui avait donné une claque sur la nuque, alors qu'elle était justement en train de traire la vache. Et il lui avait dit :

— Bonsoir!

Et il lui avait demandé en riant :

— Qui est ton amoureux, ma fille?

Et elle s'était mise à rire, à rire tellement que la vache s'était agitée et avait heurté avec ses jambes de derrière le seau à traire qu'elle tenait entre ses genoux : le lait avait débordé, le tabouret était tombé, et elle avec.

CLARA VIEBIG

(Traduit de l'allemand par BÉATRIX RODÈS.)

(A suivre.)

UN SÉJOUR A BERLIN[1]

II

Au premier moment, je crus qu'à peu près toute l'*interwiew* impériale, qui fut connue à Berlin le 28 octobre, avait été inventée, tant elle paraissait peu vraisemblable; mais, comme elle ne fut pas tout de suite démentie, il fallut bien la tenir pour vraie. Je pensai alors que la publication était un coup perfide venu d'Angleterre, où l'on était mécontent de la révélation du programme de la Conférence pour les affaires d'Orient, révélation que l'on attribuait à l'Allemagne. Mais l'étrange explication survint : l'Empereur avait revu et approuvé le texte avec l'intention qu'il fût publié; il avait demandé avis à M. de Bülow; le Chancelier sans lire la pièce l'avait envoyée à fin d'examen à des bureaux; sur un avis favorable qu'il reçut, il avait donné son laissez-passer. L'explication, que plusieurs au reste ne crurent pas sincère, provoqua l'éclat d'un rire amer.

On lut alors dans les journaux d'Allemagne des plaintes, des critiques ou des injures contre le Chancelier, mais surtout contre l'Empereur. Puisque l'Empereur, disait l'un, « n'est pas doué pour la politique », qu'il ne s'en mêle pas. Un autre démontrait que chacun de ses mouvements était une maladresse. Un troisième demandait, au moment où l'Empereur, comme si de rien n'était, partait pour l'Autriche : « Que

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

va-t-il faire là-bas, à présent? Est-ce qu'il porte à François-Joseph un plan pour une guerre contre notre ancien ami le Turc, comme il en a envoyé un aux Anglais pour l'extermination de nos anciens amis les Boers? » On entendait de plus étranges propos dans les conversations : « Qu'on l'enferme et qu'on mette son fils à sa place »; ou bien : « Il y a quelques années, lorsqu'on parlait de lui faire une opération à l'oreille, je fus très ému, car je craignais que cela ne finît mal; aujourd'hui mon émotion serait moindre ». — « Et dire, me faisait remarquer une Berlinoise, que, dans le temps, si l'on voulait chez soi médire de l'Empereur, on baissait la voix instinctivement! »



Pour qu'une pareille explosion se produisît, il fallait que l'Allemagne depuis longtemps couvât des colères. Mais les causes? Personne peut-être ne saurait les dire toutes, et un étranger moins que personne.

Entre le socialisme et le régime prussien, l'incompatibilité est claire; très claires sont aussi les exigences, les ambitions, la défiance du « Centre » catholique, lequel sent bien qu'il n'est respecté que parce qu'il est craint, étant très fort. — Des libéraux réprouvent l'insuffisance des libertés publiques; ils disent : « Nous sommes un peuple majeur de plus de soixante millions d'hommes », *ein mündiges Volk*. — Des pangermanistes jugent que la taille et les épaules de ce Prussien ne suffisent pas à l'ample manteau dont leur imagination revêt le César germanique. — Il y a opposition de tempéraments, d'idées, de souvenirs, entre les États du sud et la Prusse; certains Allemands du sud vont jusqu'à dire que la guerre de 1870 a été faite contre eux au moins autant que contre la France. — Les vieilles dynasties dépossédées et celles qui demeurent ont gardé des partisans; le Centre, dans un manifeste soigneusement délibéré par lui, a proclamé ces jours-ci la fidélité du peuple allemand à ses princes. Or, jamais les princes confédérés n'ont été plus effacés, plus réduits à l'état de tout petits garçons, qu'ils le sont depuis que l'empereur Guil-

laume II règne, voyage et parle. — Pour mémoire, je citerai de vaines paroles comme celle-ci, que c'est bien dommage que la maison de Saxe ait manqué sa fortune au XVIIIe siècle et laissé le champ libre aux Hohenzollern; ou celle-ci encore que, si l'Autriche avait été victorieuse en 1866, elle aurait fait une Allemagne tolérable pour tous, étrangers et Allemands.

D'autre part, tout le monde en Allemagne ne fait pas de bonnes affaires, il s'en faut. La vie est dure, là comme partout, aux petites gens. L'énorme effort de l'industrie et du commerce n'enrichit qu'une minorité petite. Et cette industrie et ce commerce n'ont pas la sécurité que donnent à un pays une naturelle richesse et l'habitude de l'économie. L'Allemagne est à l'état de perpétuelle crise financière; plusieurs fois, la crise fut extrêmement aiguë. Et enfin l'Allemagne entend dire à tout moment qu'elle est isolée, encerclée, menacée et qu'elle est perdue, si elle ne tient sa poudre sèche. Si forte qu'elle se sache, elle a périodiquement des inquiétudes.

C'est pourquoi l'Allemagne a gémi ou s'est fâchée, en l'occasion qui lui a été offerte de l'*interwiew* impériale. Chacun a parlé pour soi, sans consulter son voisin; tous ont parlé en même temps : l'Allemagne s'est révélée à elle-même qu'elle est mécontente tout entière. En cela est la gravité de la manifestation. Ce pays de divisions et de subdivisions s'est trouvé unanime. Même les plus conservateurs ont dit en toutes lettres et répété : « Cela ne peut pas durer. » Mais qu'est-ce qui ne peut pas durer? et que faudrait-il mettre à la place? Pour le savoir, s'il est possible, il faut tâcher de nous représenter ce qui est [1].

***

Dans la salle des séances du *Reichstag* ou Chambre impériale, à droite et à gauche du fauteuil présidentiel, règne une longue balustrade; là, siègent les membres du *Bundesrat* ou Conseil fédéral, c'est-à-dire les « plénipotentiaires » des princes

1. Voir v. Jageman, Dans ce volume, se trouvent les références à la « littérature » du sujet, qui est très considérable.

et des républiques dont la fédération constitue l'Empire. Ces princes et ces républiques sont les survivants de la vieille Allemagne, qui, au moment du moyen-âge où les royaumes de France et d'Angleterre apparaissaient déjà avec leurs caractères essentiels, acheva de s'émietter en principautés laïques, en principautés d'Église, en villes libres et en seigneuries très petites, anarchie grouillante et vivante, où chaque être prétendait garder sa vie et la garda très longtemps, en effet, en jouant du poing, selon le droit alors reconnu, qu'on appelait précisément le droit du poing, *Faustrecht*. Ils étaient des centaines et des centaines dans l'ancien *Reichstag*, dans cette Diète dont on nous a si souvent parlé, du temps que nous étions écoliers, sans nous dire d'ailleurs ce que cela pouvait bien être. La Diète se réunissait, quand il plaisait à Dieu, ce qui n'arrivait pas souvent. Après le pédantisme d'une procédure à lasser la patience des anges, après des cérémonies, des festins et des buveries énormes, sous l'œil d'ambassadeurs étrangers, venus, la sacoche pleine, dans cette foire, pour y acheter des consciences de princes — elles étaient bon marché, — la Diète aboutissait presque toujours à être « en retard d'une année, d'une idée, d'une armée surtout ».

Les armées de la Révolution et de Napoléon piétinèrent cette tourbe et l'écrabouillèrent. Trente-six États avaient survécu à la grande tourmente ; ils formèrent la Confédération germanique sous la présidence de l'Autriche. La Prusse en absorba quelques-unes lorsqu'elle détruisit la Confédération en 1866. Aujourd'hui, ils sont vingt-cinq, dont voici les noms, tous illustres, mais la plupart inconnus, cités dans l'ordre où la constitution les a rangés : Prusse, Bavière, Saxe, Wurtemberg, Bade, Hesse, Mecklembourg-Schwerin, Brunswick, Saxe-Weimar, Mecklembourg-Strélitz, Oldenbourg, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Anhalt, Schwarzbourg-Rudolstadt, Schwarzbourg-Sondershausen, Waldeck, Reuss branche aînée, Reuss branche cadette, Schaumbourg-Lippe, Lippe, Lubeck, Brême, Hambourg. Chacun de ces États (dont les trois derniers sont des républiques) dispose d'un certain nombre de voix dans le *Bundesrat* : la Prusse en a 17, la Bavière 6, la Saxe 4, le Wurtemberg 4, Bade 3, Hesse 3, Mecklembourg-Schwerin 2, Brunswick 2, et chacun

des autres 1. — Mais pourquoi ces États ont-ils survécu plutôt que d'autres ? Pour la plupart, on ne saurait le dire. Un Charles-Gonthier règne en Schwarzbourg-Sondershausen, un Gonthier-Victor en Schwarzbourg-Rudolstadt, un Étienne-Albert-Georges en Schaumbourg-Lippe, et un Ernest-Frédéric-Paul-Georges-Nicolas en Saxe-Altenbourg, parce que, de menus faits de hasard ayant créé leurs dynasties, l'occasion ne s'est pas présentée de les détruire. Ils sont encore là, parce que le hasard l'a voulu, parce que l'Allemagne n'a jamais été jusqu'au bout d'une tâche, parce que l'Allemagne n'en finit jamais de rien.

***

Dans l'hémicycle de la salle des séances, sur les gradins qui montent vers les tribunes, siège le *Reichstag*, la Chambre. Aux termes de la constitution, les députés à cette assemblée, élus par « le suffrage universel et direct, au scrutin secret », « sont les représentants de l'ensemble du peuple ».

Voilà donc, face à face, dans cette même salle, deux assemblées bien différentes : des plénipotentiaires de princes, des mandataires du peuple. Le *Bundesrat* n'est pas un sénat, ni une Chambre des lords, ni une Chambre des seigneurs. Il ne forme pas avec le *Reichstag* un parlement; il est en dehors, en face, adverse. Il n'y a évidemment rien de commun — je vais, pour bien exprimer ma pensée, écrire une phrase à l'allemande — entre M. de Meding, Excellence, conseiller intime et chambellan, qui représente au *Bundesrat* la principauté de Reuss branche aînée (appelée encore de Reuss-Greiz), laquelle, en l'état d'incapacité où se trouve Henri XXIV, prince de Reuss, comte et seigneur de Plauen, seigneur de Greiz, Kranichfeld, Gera, Schleiz et Lobenstein, etc., est gouvernée à titre de régence par le chef de la branche cadette de Reuss (appelée encore Reuss-Schleiz-Gera), Henri XIV, prince régnant de Reuss, comte et seigneur de Plauen (et *cœtera*, comme ci-dessus), général d'infanterie prussienne, chef du bataillon de chasseurs de Magdebourg n° 4, du 2e bataillon du 7e régiment de Thuringe n° 96 et du 2e bataillon de chasseurs saxons

n° 13, etc.., — il n'y a rien de commun, dis-je, entre M. de Meding, Excellence et chambellan, et Bebel, ouvrier relieur, et député au *Reichstag*.



De ces deux assemblées, laquelle est la plus considérable? C'est le *Bundesrat*, et de beaucoup. De même que dans la salle des séances, le *Bundesrat* occupe dans la constitution une place éminente. En effet, après que le titre I a défini le territoire de la Confédération et le titre II, traité de la législation de l'Empire, le titre III introduit le *Bundesrat* :

> La législation de l'Empire est exercée par le *Bundesrat* et le *Reichstag*. L'accord des résolutions de la majorité de ces assemblées est nécessaire et suffisant pour une loi d'Empire.

Voilà donc un partage égal du pouvoir législatif entre le *Bundesrat*, représentant les princes, et le *Reichstag*, représentant le peuple. Mais « le *Bundesrat* décide sur toutes les propositions à faire au *Reichstag* et sur les décisions prises par celui-ci ». Il a donc le premier et le dernier mot. L'acte législatif le plus considérable serait un changement dans la constitution; or, les projets de changements de cette sorte « sont considérés comme rejetés s'ils ont quatorze voix contre eux dans le *Bundesrat* », c'est-à-dire seulement un peu plus d'un quart des voix, qui sont au nombre de 58, — dont 17 prussiennes, comme on a vu.

De plus, le *Bundesrat* a de grandes attributions administratives. Il dresse les règlements pour l'exécution des lois. Il nomme les commissions permanentes de l'armée et des forteresses, de la marine, de la douane et des contributions, du commerce, des chemins de fer, de la poste et du télégraphe, de la justice, de la comptabilité. Les délégués des royaumes de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, et deux délégués des autres pays, élus par le *Bundesrat*, forment une commission des Affaires étrangères.

Enfin le *Bundesrat* est associé à la souveraineté, dans un de ses attributs les plus redoutables :

Pour la déclaration de guerre au nom de l'Empire, le consentement du *Bundesrat* est nécessaire, excepté au cas où une attaque se produirait contre le territoire ou les côtes de la Confédération.

En ce cas particulier, l'Empereur peut de son propre mouvement déclarer la guerre. En aucun cas, le *Reichstag* n'a rien à voir en la matière.

La prééminence du *Bundesrat* s'explique par l'histoire. L'Empire a été fait contre la volonté de la plupart des princes; mais, légalement, il a été fait par eux. Les princes de l'Allemagne du Nord ont consenti après la victoire de la Prusse en 1866 à former la Confédération de l'Allemagne du Nord; ceux de l'Allemagne du Sud, les grands duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt et les royaumes de Wurtemberg et de Bavière, en novembre 1870, ont adhéré par traités à cette Confédération; de telle sorte que le préambule de la constitution du 16 avril 1871 s'exprime ainsi :

S. M. le roi de Prusse au nom de la Confédération de l'Allemagne du Nord, S. M. le roi de Bavière, S. M. le roi de Würtemberg, S. A. R. le grand duc de Bade et S. A. R. le grand duc de Hesse, pour les parties du grand duché de Hesse situées au sud du Mein, concluent une Confédération éternelle pour la protection du territoire de la confédération et du droit en vigueur à l'intérieur dudit territoire, aussi bien que pour le soin et le bien-être du peuple allemand. Cette Confédération portera le nom d'Empire allemand.

Ainsi l'Empire est une création de Majestés et d'Altesses. Il est donc logique que les représentants des rois et des princes, réunis dans le *Bundesrat*, soient supérieurs en dignité et en autorité aux représentants de « l'ensemble du peuple », lequel peuple n'a été consulté, ni pour l'établissement de la Confédération de l'Allemagne du Nord, ni pour l'établissement de l'Empire. Il est logique qu'ils siègent sur une balustrade élevée, et qu'ainsi « Excellence M. de Meding » regarde de haut le député Bebel.

***

Au-dessus de ces deux assemblées, d'origines différentes, de tendances divergentes, l'unité du peuple et du gouvernement est représentée par l'Empereur.

L'Empereur est introduit dans la constitution d'une singulière manière, au titre IV, seulement, après le *Bundesrat*[1]. Ce titre IV est intitulé d'un mot latin *Præsidium*. Le premier article de ce titre débute ainsi :

Le *Praesidium* de la Confédération appartient au roi de Prusse, qui porte le nom d'Empereur allemand;

Et il continue :

Il appartient à l'Empereur de représenter l'Empire internationalement, de déclarer la guerre et conclure la paix au nom de l'Empire, de conclure des alliances et autres traités avec les États étrangers, d'accréditer et de recevoir des ambassadeurs[2].

Les autres articles du titre IV ne font que stipuler les règles et conditions de la vie constitutionnelle, — convocation du *Bundesrat* et du *Reichstag*, etc... ; de sorte que la puissance impériale n'apparaît ici que dans la capacité de représenter l'Empire en ses rapports avec l'étranger.

Mais d'autres attributs très divers se trouvent disséminés dans les titres suivants. Par exemple, on lit au titre VI — Douane et commerce — que l'Empire « a le droit exclusif de législation sur les douanes, sur les impôts du sel, du tabac, de l'eau-de-vie, de la bière, du sucre et des sirops sortis de la betterave ou autres produits indigènes », et que l'Empereur nomme des fonctionnaires chargés de maintenir dans les États confédérés l'unité de la procédure légale en ces matières. Au titre VII — Chemins de fer — sont énumérés les droits de l'Empire sur le régime de ces chemins, et l'Empereur est nommé à l'article 41 :

En cas de nécessité, en particulier d'enchérissement extraordinaire des denrées, les administrations des chemins de fer sont obligées, notamment pour le transport des grains, farines, plantes légumineuses et pommes de terre, de consentir un tarif bas, qui sera

1. Voici l'ordre des premiers titres : I. Territoire de la Confédération; II. Législation d'Empire; III. *Bundesrat*; IV. *Praesidium*; V. *Reichstag*.

2. Vient ensuite, dans un second paragraphe, la restriction du consentement du *Bundesrat*, indiquée plus haut; puis, dans un troisième paragraphe, une disposition relative aux traités qui se rapportent à des « objets appartenant au domaine de la législation de l'Empire », les traités de commerce par exemple. Pour ces sortes de traités, il faut à l'Empereur l'assentiment du *Bundesrat* et l'acceptation du *Reichstag*.

établi par l'Empereur sur la proposition de la Commission compétente du *Bundesrat*.

Le titre VIII attribue à l'Empereur « la haute direction de la poste et du télégraphe », avec le droit de faire tous règlements et ordonnances relatifs à la matière. Le titre X — Consulats — dispose que « l'administration consulaire est placée sous la surveillance de l'Empereur ». Enfin, aux titres IX — Marine et navigation — et au titre XI — Guerre — se trouvent deux textes graves :

La marine de l'Empire est une, sous le commandement suprême de l'Empereur. L'organisation en appartient à l'Empereur, qui nomme les officiers et employés de la marine.

Toute la force militaire de l'Empire forme une seule armée, qui, en temps de guerre et en temps de paix, est sous le commandement de l'Empereur.

Rapprochons à présent les fragments épars de la puissance impériale. L'Empereur est le président de la Confédération; c'est à ce titre qu'il s'appelle l'Empereur; il représente l'Empire devant l'étranger par le droit de paix et de guerre; il assure le fonctionnement de la vie constitutionnelle par ses rapports avec le *Bundesrat* et le *Reichstag*; il a des attributions économiques; il commande les forces de terre et de mer. Tout cela réuni compose quelle sorte de pouvoir?

Il est très difficile de répondre à cette question. Des juristes allemands pensent que ce que l'on peut dire de plus clair de la puissance impériale, c'est ce qu'elle n'est pas. En effet, disent-ils. l'Empereur a le *Præsidium* de la Confédération, mais il n'a aucun des caractères attribués à un président dans les états fédératifs, puisqu'il n'est pas électif ni temporaire. L'Empereur n'est pas non plus « monarque de l'Empire », puisque la souveraineté en appartient à l'ensemble des États confédérés. Un des commentateurs de la constitution, M. v. Jageman, veut pourtant trouver une définition, et il propose celle-ci : l'Empereur est « monarque près l'Empire — *Monarch am Reich* — », en sa qualité de prince de la Confédération; il est « monarque de l'Empire — *Monarch des Reichs* — » au regard de l'étranger; il est « monarque dans l'Empire — *Monarch im Reich* — », parce que ses prérogatives s'étendent à tout l'Empire sans

distinction de pays, et qu'il est certainement supérieur à ses confédérés. Mais, pourtant, il n'a pas la totalité des droits d'un monarque souverain, avoue M. v. Jageman, qui regrette de n'avoir pas « à sa disposition pour définir la puissance impériale des termes courts, clairs, qui conviennent exactement à la chose qu'ils doivent exprimer ». D'ailleurs, d'éminents juristes comme v. Held et v. Mohl ont renoncé à chercher cette définition. Le premier déclare que le *Kaiserthum* est une institution pleine de contradictions et inachevée, *unfertige* ».

***

L'imparfait Empereur communique avec le *Reich* par l'intermédiaire du Chancelier.

Pour découvrir le Chancelier dans la Constitution, il faut le chercher. Il apparaît au titre *Præsidium*, après trois articles où il est question des modes de convocation du *Reischtag* et de *Bundesrat* :

> La présidence du *Bundesrat* et la conduite des affaires, *die Leitung der Geschäfte*, appartient au Chancelier de l'Empire, qui est à la nomination de l'Empereur.

C'est donc dans une incidente que l'on trouve l'une des deux principales caractéristiques du Chancelier, à savoir qu'il est nommé par l'Empereur. L'autre se trouve dans une autre incidente à la fin d'un autre article :

> Il appartient à l'Empereur d'expédier et de publier les lois d'Empire et d'en surveiller l'exécution. Les ordonnances et les ordres de l'Empereur sont publiés au nom de l'Empire et ont besoin, pour être valables, de la contre-signature du Chancelier, qui en prend par là la responsabilité.

Par ces quelques mots seulement « — qui en prend la responsabilité », *welcher dadurch die Verantwortlichkeit übernimt*, — il est marqué que l'Empire allemand est un état constitutionnel. Or, ces mots ne sont ni suffisants ni clairs.

Ces mots ne sont pas suffisants; car, si le Chancelier n'est responsable que des ordonnances et ordres qu'il a contresignés,

beaucoup d'actes de l'Empereur ne donnent lieu à aucune responsabilité. Une dépêche de lui pourtant, ou bien une proclamation, un toast, une entrevue peuvent être des actes plus importants que bien des ordonnances et engager la politique de l'Empire. Aussi la responsabilité s'est-elle étendue à toutes les manifestations politiques de l'Empereur, et l'on a vu que le texte de *l'interwiew* avait été communiqué au Chancelier pour avis. Mais il n'y a pas sur ce point de règle certaine.

Ces mots ne sont pas clairs. Devant qui le Chancelier est-il responsable? Devant le *Bundesrat*, ou devant le *Reichstag*, ou devant les deux assemblées? Et cette responsabilité, qu'est-elle dans la pratique? Quelle en est la procédure? Le Chancelier peut-il être mis en accusation? A tout cela, point de réponse. Dans la vraie vérité, le Chancelier n'est responsable qu'envers l'Empereur qui le nomme et le révoque sans proposition du *Bundesrat*, sans consentement du *Reichstag*, envers l'Empereur qui peut le maintenir, même si ce ministre de l'Empire n'a pas de majorité avec lui. Ainsi donc la responsabilité du Chancelier est aussi difficile à définir que la puissance impériale; le *Kanzleramt* est, comme le *Kaiserthum*, « une institution pleine de contradictions, pas au point, *unfertige* ».



Pour comprendre la constitution allemande, il faut bien se souvenir qu'elle est née de circonstances très brusques, en 1866 et en 1870. L'Allemagne, depuis longtemps, faisait effort vers l'unité; la Prusse la lui a donnée, ou plutôt elle lui en a donné une de sa façon. La Prusse avait depuis longtemps réalisé une sorte d'unité économique allemande par le *Zollverein*, c'est-à-dire par l'union douanière; d'autre part, depuis deux siècles, elle avait vécu et grandi par son armée; aucun État au monde n'a dû et ne doit autant que la Prusse à la force militaire, qui lui a tenu lieu de nature, de ciel, de climat, de sol et de tombes d'ancêtres. Puissance économique, puissance militaire, elle a fait du *Reich* un état fédéral économique et militaire. Les titres Douane et commerce, Chemins de fer, Poste et

télégraphe, Marine et navigation, Consulats, Guerre, couvrent plus de la moitié du papier où la Constitution est écrite.

La langue y est parfaitement nette. On ne ferait pas à Paris d'ordonnance plus simple ni plus précise que le titre Chemins de fer, ou le titre Poste et télégraphe; mais le titre Guerre surtout est d'une belle clarté :

Après la publication de cette Constitution, dit l'article 65, la législation militaire prussienne en son entier sera introduite sans aucun retard dans tout l'Empire, à savoir les lois et aussi les règlements, instructions et rescrits qui en règlent l'exécution, les expliquent et les complètent.

Puis à l'article 63, après le paragraphe qui établit l'unité de la force militaire allemande sous le commandement de l'Empereur :

Les régiments portent des numéros qui se suivent sans interruption dans toute l'armée allemande. Pour l'habillement, la couleur et la coupe seront celles de l'armée royale prussienne. Aux princes des contingents respectifs, est laissé le choix de signes extérieurs tels que cocardes, etc.

Viennent ensuite, en trois paragraphes, les dispositions relatives au droit qu'a l'Empereur de s'assurer en tout temps par des inspections que « tous les corps sont complets et en bon état pour la guerre, *kriegstüchtig*; à son droit de fixer l'effectif et la distribution des contingents, « d'ordonner la mobilisation de n'importe quelle partie de l'armée impériale ».

Enfin le premier paragraphe de l'article 64 dispose :

Toutes les troupes allemandes sont tenues d'obéir sans condition aux ordres de l'Empereur. Cette obligation sera comprise dans le serment au drapeau.

La Prusse est donc entrée dans l'Empire avec armes et bagages. Derrière les tambours et fifres du chef de guerre prussien, les moindres chefs ont pris la file [1].

1. On s'est gardé de mettre la puissance militaire de l'Empereur au titre *Praesidium*. On n'a pas voulu en faire une chose fédérale. On l'a mise à part.



La philosophique Allemagne n'a pas eu la peine de philosopher à propos de sa constitution. Point de préambule; point de principes généraux; pas de belles paroles; pas même, en ce pays « qui ne craint au monde que Dieu », le nom de Dieu; mais des betteraves, des sirops, des pommes de terre, des couleurs de tuniques, des cocardes. Comme il fallait pourtant organiser un gouvernement, on a pris pour base le *Bund* de 1815, fortement revisé en 1866 et en 1871; on a mis en face et plus bas que la *Bundesrat*, une représentation nationale, élue par le mode démocratique du suffrage universel direct; on a préposé au tout un *Kaiser* mal défini, un Chancelier qui ne l'est pas mieux. Cela fait un mélange de fédéralisme, de démocratie, de parlementarisme, d'autocratie. Et le mot doit être répété : un être pas au point, *unfertiges Wesen*. Au reste, M. v. Jageman[1] convient que, pas plus que l'Empereur ou le Chancelier, le *Reich* ne peut être défini[2].



Des années ont passé depuis que la Constitution a été écrite et les circonstances qui en ont déterminé le caractère ont reculé dans l'histoire : il est question de la modifier. Le *Reichstag* en a parlé; une grande commission en délibère. Mais, dès les premiers jours de la crise, il fut évident que, de tout ce grand bruit, il sortirait très peu de chose. A peine l'unanimité du mécontentement fut-elle révélée, que la discorde des mécontents apparut.

1. *Die deutsche Reichsverfassung*, de M. Eugène von Jageman — un volume de 258 pages — donne un commentaire clair et complet de la Constitution. Une traduction du *Droit public de l'Empire allemand*, de Laband, par M. Larnaude, professeur à l'Université de Paris, a paru chez Giard et Brière, Paris, 1902.

2. *Reich* ne veut pas exactement dire *Empire*; *Kaiser* est inexactement traduit par Empereur. La traduction d'allemand en français est souvent cause de contresens.

Il y a en Allemagne, d'abord, des parties et des partis; des parties imparfaitement fondues dans le tout, et plus d'une douzaine de partis, desquels deux ou trois sont bien caractérisés, et les autres séparés par des nuances mal perceptibles aux yeux étrangers, mais que les lunettes allemandes grossissent au point de les rendre inconciliables.

Il y a aussi en Allemagne l'incapacité générale à l'expression d'idées simples, le vague des termes, l'inaptitude à définir, à mettre en ordre, à faire une phrase. La phrase allemande coule sur terrain plat; lente, elle diverge en incidentes; elle rencontre des cailloux, des « mais », des « pourtant », des *aber*, des *doch*, qui la rejettent à droite, à gauche ou la font refluer. *Aber* et *doch* sont aussi familiers aux Allemands qu'à nous les *Or* et les *Donc*.

Il y a, de plus, en Allemagne, l'habitude de regarder les puissances de très bas en très haut, habitude séculaire de déférence, d'obséquiosité très humble. J'ai entendu raconter par l'éditeur Hetzel qu'en 1848 il avait été à Francfort avec quelques autres Français pour s'y entretenir avec des démocrates allemands, et qu'il avait trouvé ceux-ci hardis en paroles révolutionnaires, mais saisis de respect, si quelque Altesse venait à passer. Je sortais, il y a une vingtaine d'années, du palais de l'ancien *Reichstag*, en compagnie d'un député progressiste avancé, dont l'esprit me semblait le plus libre du monde. Quelqu'un venant en sens inverse s'arrêta un moment pour dire bonjour à mon compagnon, qui prit l'attitude du grand respect et me l'expliqua, la conversation finie, en me disant, d'un ton qui dissimulait mal un sentiment de fierté : « C'est le prince Guillaume de Bade ». Ces jours-ci, à Berlin, quand la jeune et charmante fiancée du quatrième fils de l'Empereur fit son entrée dans la ville, la municipalité alla la recevoir, selon l'usage, à la porte de Brandebourg, et le premier bourgmestre, un démocrate, la harangua. Il faut croire qu'il n'avait pas la mine fière; car, deux jours après, je vis dans un journal un dessin qui représentait la place de la cérémonie toute déserte; deux personnes seulement y restaient : l'une, reconnaissable au collier de bourgmestre qui ornait son épaule était couchée à plat ventre; l'autre, penchée vers le gisant, lui disait : « Il y a deux heures que le cortège est passé; relevez-vous! ». Au

reste, elle est très vieille, cette mauvaise réputation des démocrates allemands, car Bœrne disait : « Je serais un Néron en Allemagne et je jetterais mon diadème dans le fleuve, qu'au commandement *Apporte!* le plus enragé de ceux qu'on accuse de démagogie plongerait comme un barbet fidèle et me rapporterait ma couronne!» Sans doute, les temps et les mœurs ont changé; un sérieux parti démocratique s'organise en Allemagne. N'importe! Je voudrais, caché dans un coin, voir et entendre un tête à tête de démocrate avec l'Empereur.

Il y a, enfin et peut-être surtout, en Allemagne, la crainte d'ébranler l'Empire. La mémoire allemande a gardé le souvenir des séculaires misères et des humiliations d'autrefois. Ce grand pays a été longtemps l'enclume où frappèrent à coups redoublés les marteaux d'alentour. Aujourd'hui, l'Allemagne est devenue marteau. Sa force naturelle a été longtemps contenue, comprimée, stérilisée; aujourd'hui elle a libre cours, elle déborde, elle envahit. Et l'Allemagne ne trouve pas seulement dans sa destinée nouvelle la satisfaction de vivre enfin d'une vie nationale. Elle repaît abondamment l'immense et brutal orgueil, qui lui est naturel et lui fait chanter à tout propos sa chanson : « L'Allemagne! L'Allemagne par-dessus tout! *Deutschland! Deutschland über Alles!* » Or, elle sait bien que son indépendance et sa force sont sous la garde de cette armée, dont « les régiments portent des numéros qui se suivent », et qu'à cette armée, il faut un chef, et que ce chef est et ne peut être que l'Empereur allemand, roi de Prusse.

Voilà bien des raisons pour que le *Reichstag*, lorsqu'il s'est réuni en pleine émotion nationale, après qu'il se fut satisfait par quelques discours, se soit abstenu de passer des paroles à un acte quelconque. Il s'est senti incapable de s'unir dans une manifestation comme aurait été une adresse à l'Empereur; le texte de cette adresse, aucune commission ne serait parvenue à le dresser. Très pâle a été la discussion des réformes constitutionnelles, deux jours durant. Que va faire maintenant la commission qui examine les projets présentés par divers partis? J'imagine que le Chancelier de l'Empire n'est pas inquiet de l'issue. Il se sait en présence de volontés diverses et obscures. Un jour, le prince Bismarck disait au Parlement :

« Que voulez-vous donc? Vous ressemblez à des enfants qui jouent à cacher un objet qu'un des joueurs doit chercher; mais, au moins, quand le chercheur s'approche de la cachette, on l'avertit par un air de musique. Vous, vous ne faites jamais de musique ». Ces derniers jours, le Reichstag a fait quelque bruit; mais du bruit, c'est plus facile à faire que de la musique.

Quelque chose est changé pourtant en Allemagne. Probablement, la volonté durera de donner à la nation une part au gouvernement d'elle-même. Mais il faudra que cette volonté soit tenace et patiente. Elle rencontrera de grosses résistances, et d'abord celle du *Bundesrat*. Le jour où un ministère responsable d'Empire serait institué, la vie collective nationale prendrait une force nouvelle, et d'autant serait diminué ce qui reste d'existence aux petits États. Le jour où ce ministère d'Empire serait mis en face d'un parlement d'Empire, élu au suffrage universel direct, qu'adviendrait-il de ces vingt et quelques constitutions, différentes les unes des autres, la plupart archaïques et compliquées, de ces petites chambres, hautes et basses; et combien de temps dureraient encore les Altesses Sérénissimes, qui vivent dans leurs « capitales et résidences », entourées d'augustes parentés, de grands maîtres de la Cour, de grands maréchaux, de sénéchaux, d'aides de camp, de dames de la Cour, de ministres titrés d'Excellence, de conseillers secrets, de fournisseurs de Cour? Mais surtout, comment le principal État de l'Empire, la Prusse, garderait-il son régime électoral, duquel le moins que l'on puisse dire est qu'il est drôle, et son régime d'irresponsabilité ministérielle? De toute cette bigarrure, de ces intérêts, de ces vanités, de ces traditions, de ces souvenirs, le *Bundesrat* est le gardien très fort, puisqu'aucun changement ne peut être introduit dans la Constitution, qui déplaise à quatorze de ses voix. Très lente sera donc, si jamais elle doit s'accomplir, la transformation de l'Allemagne impériale. Il faudrait, pour la hâter, ou bien quelque circonstance extraordinaire, comme celles qui se sont produites en 1866 et en 1870, mais on ne peut l'imaginer, cette circonstance ; ou bien une imprudence continue de l'Empereur, qui prît le caractère d'une provocation; mais cela n'est pas à prévoir non plus, car, malgré les apparences, l'Empereur n'est pas du tout imprudent au fond.



L'Empereur, on l'a donc mis en état de pénitence publique. Que pense-t-il dans sa retraite et son silence? Il a été dit en son nom, après l'entrevue qu'il eut à Potsdam avec le Chancelier, qu'il trouvait exagérées les critiques dont on l'avait accablé. Il reconnaît donc — et il a raison — qu'elles sont justes en partie. Mais il a le droit de s'étonner que les Allemands ne lui reconnaissent pas quelques mérites : celui d'avoir laissé la paix à l'Allemagne et au monde; celui d'avoir contribué plus que personne au développement de la puissance économique allemande; celui d'avoir mis à flot la flotte d'Allemagne. Il ne serait que juste, d'ailleurs, de partager la responsabilité de l'abus qu'il a fait du pouvoir personnel entre lui et l'Allemagne, qui n'a jamais clairement voulu, qui ne veut pas clairement encore limiter ce pouvoir. Enfin il faudrait, pour être juste tout à fait, se représenter l'idée que l'Empereur et Roi ne peut pas ne pas avoir, étant donnée l'histoire, de son autorité impériale et royale. Mais chercher la définition que Guillaume II se donne à lui-même des mots Empereur et Roi nous mènerait un peu loin. Il y faudra venir un autre jour.

ERNEST LAVISSE

LE CONGRÈS DE LA CHASSE

Bien qu'ils soient tous armés d'un et souvent de plusieurs fusils, qu'ils aiment à faire parler la poudre et même ne craignent pas l'effusion de sang, les chasseurs n'en ont pas moins voulu tenir, eux aussi, des assises très pacifiques. Ils se sont réunis près de mille, en mai 1907, et toutes les grandes questions concernant la chasse, dont quelques-unes avaient été traitées ici même [1], ont fait l'objet d'amples discussions : ces délibérations viennent d'être réunies en une publication considérable où sont condensés tous les documents, rapports, discours et vœux émis [2].

Quelques semaines avant l'ouverture, le succès du congrès était assuré, autant par les travaux rapidement menés de la commission que par les adhésions affluant de toutes parts. L'idée vint alors de lui donner plus d'ampleur en invitant les gouvernements étrangers à y prêter leur concours : sur l'initiative d'un ardent défenseur des intérêts de la chasse, l'actif député du Doubs, M. Beauquier, le congrès devint international. Si tardives qu'aient été les démarches faites auprès des chancelleries, si lents qu'aient été les détours de la voie diplomatique, les adhésions des gouvernements les plus intéressés, ont été réunies à l'heure voulue. L'Allemagne,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1903.

2. Congrès international de la Chasse, tenu à Paris du 15 au 18 mai 1907, sous la présidence de M. Lucien Daubrée, conseiller d'État, directeur général des Eaux et Forêts. Paris, imprimerie de la Gazette du Palais 1907.

l'Autriche, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, la Belgique, le Grand-Duché de Luxembourg, la Principauté de Monaco ont pris part aux travaux du Congrès. Quant à la France, aucun des hommes que désignait leur compétence spéciale en matière de chasse, aucun de nos grands fusils, aucun de nos jurisconsultes chasseurs n'avait voulu se dérober, et les Sociétés de chasse les plus éloignées avaient député un ou plusieurs de leurs membres avec leurs cahiers de doléances.

Quelle est la situation de la chasse en France, son importance, son rôle économique? A-t-elle des motifs suffisamment puissants de s'imposer à l'attention des pouvoirs publics?

Le rapport de M. Coutard, inspecteur des Finances, actuellemement directeur au Ministères des Colonies, avait pour titre : « De l'importance de la chasse au point de vue des ressources qu'elle procure à divers budgets ». Le chasseur est, au sens de M. Coutard, le contribuable idéal :

> Ne vient-il pas de lui-même au-devant de l'impôt, le subissant sans trop de déplaisir, parce que pour la satisfaction de son plaisir, et frappant au guichet de toutes nos caisses publiques, pour y verser un tribut volontaire dont on méconnaît trop souvent l'importance! Cette mentalité particulière et si rare, ne s'observe-t-elle pas chez le chasseur, soit que, plein d'espoir et aussi d'illusions, il vienne, à la veille de l'ouverture, solliciter son permis, soit qu'à la sortie de nos grandes gares, humilié de n'avoir rien à déclarer, il jette un regard d'envie sur l'heureux collègue très fier de s'attarder au bureau de l'octroi?

Le premier des impôts payé par les chasseurs est celui du permis de chasse : sur les 28 francs du permis, il est attribué 10 francs aux communes et réservé 18 francs à l'État. Or chaque année ce sont des plus-values nouvelles : la chasse, loin d'être reléguée au rang des traditions d'un autre âge, est chez nous plus en faveur que jamais.

Au lendemain de la guerre de 1870, le prix du permis avait été porté à 40 francs. Il fallut vite revenir sur cette mesure qui avait le double défaut d'être anti-démocratique et surtout, par l'excès même de l'impôt, de tarir la source qu'on entendait au contraire rendre plus abondante. Les recettes avaient fléchi; on en revint au prix de 28 francs, qui est à peu de chose près celui

matériels. Mais c'était une tâche nécessaire de démontrer, à un siècle devenu positif par nécessité, l'utilité pécuniaire de la chasse à courre : excellent argument contre les ennemis de ce sport pourtant d'allure bien française, et contre les mesures qui auraient pour effet d'en amener la disparition.

A la curiosité des Congressistes, les veneurs ont ouvert leurs livres. Plusieurs d'entre eux ont indiqué, en alignant les chiffres, les dépenses considérables de leurs équipages, et il est dès lors facile de se rendre compte de la prospérité que vaut à une région l'exercice, sur son territoire, de grandes chasses à courre. En 1906 il existait en France 405 [1] équipages de chasse à courre. Il est possible de les diviser en deux catégories : les équipages de moins de 30 chiens, qui sont au nombre de 270; les grands équipages, ceux de 30 à 100 chiens et plus, qui sont au nombre de 135.

Il a été compté que les petits équipages, comprenaient chacun en moyenne : 1 à 2 hommes à titre de valets de chiens; 2 à 4 chevaux pour les hommes; 2 chevaux pour chaque maître; 6 à 10 chevaux pour les sociétaires, actionnaires, invités; 8 à 10 hommes employés au service des chevaux; 15 à 20 chiens. De plus pour la remonte en chevaux et en chiens de ces 270 équipages, il faut compter 800 chevaux et 1 100 chiens. On peut évaluer la dépense annuelle totale des 270 équipages à 12 915 000 francs.

Pour les grands équipages : 4 hommes par équipage à titre de piqueurs et valets de chiens; 8 chevaux pour les 4 hommes; 3 chevaux pour le maître d'équipage; 20 chevaux par équipage pour les sociétaires, actionnaires, invités; 26 hommes employés au service des chevaux; 50 chiens par équipage. De plus pour la remonte en chevaux et en chiens de ces 135 équipages, il faut compter 1 500 chevaux et 1 350 chiens. Le calcul établi sur ces bases amène à évaluer la dépense annuelle totale des 135 équipages à 18 932 000 francs.

L'un des plus célèbres parmi ces équipages, celui de Bonnelles à madame la duchesse d'Uzès, comprend 70 personnes portant le bouton. Il a fait, dans le rapport de la Société

1. Il y avait encore en France en 1902, 553 équipages *à boutons*. Ce chiffre de 405 est donc un minimum. Il existe de petits équipages dont il n'a pas été obtenu la statistique exacte.

de Vénerie, l'objet d'une mention spéciale. Les profanes, qui ne voient dans la chasse à courre que brillantes chevauchées à travers plaines et bois, sont initiés par ces renseignements à tout ce que comporte d'éléments divers la mise en train d'un équipage aussi considérable. La dépense annuelle atteint 1 298 300 francs. Quelle rosée pour toute une contrée que cet argent répandu avec une largesse devenue proverbiale! « Il n'a pas été tenu compte dans ce travail, ajoute le rapporteur, des nombreux officiers et curieux qui viennent suivre les chasses, ni des nombreux automobiles qui viennent de Paris et des environs et qui font vivre les hôtels et les auberges du pays. Aux chasses du Lundi de Pâques et de la Saint-Hubert, le nombre des étrangers est tel que les boulangers sont obligés de faire trois fournées et l'on a manqué de pain! ». Le chiffre total, représentant le mouvement d'affaires annuel auquel la chasse à courre donne l'essor, a été estimé, tous comptes faits, à 73 500 000 francs. Et le rapporteur conclut :

Pour que la chasse à courre ait pu se pratiquer encore de nos jours, il faut bien admettre qu'elle est populaire. On ne peut pas en être étonné en y réfléchissant un instant. D'abord ce sport ne s'exerce pas sur un territoire limité, mais dans toute une contrée où chacun est admis à jouir des émotions de la poursuite. Il y a place pour tout le monde dans le « déduict » de vénerie où le modeste spectateur, sur un bidet quelconque, sur sa bicyclette, en carriole, voire même à pied, peut trouver autant de plaisir que l'élégant cavalier sur un pur sang de grand prix. Quant au point de vue hippique, il est incontestable que la chasse à courre est un débouché très sûr et des plus importants pour nos éleveurs. Enfin la chasse à courre retient de plus en plus dans les campagnes, et pour leur plus grand bienfait, de très nombreuses familles.

En terminant, nous rappellerons que certains Conseils généraux, après avoir émis pendant plusieurs années des vœux hostiles à la chasse à courre, ont reconnu cette année leur erreur, et qu'ils les ont supprimés en considération des importants bénéfices que les équipages apportent à leur région.

Le Congrès a fait siennes ces conclusions : un vœu, suite naturelle des rapports qui viennent d'être rapidement analysés, tend à ce que, d'une part, les pouvoirs publics cherchent à favoriser et à encourager l'exercice de la chasse à courre et

que, d'une façon générale, ils fassent tous leurs efforts pour la reconstitution et le développement de nos chasses.

***

Dans ce vœu d'une portée très étendue sont contenus presque tous les autres *desiderata* des Congressistes. Ce qui touche en effet aux mesures de police, à la législation, au repeuplement du gibier, à la fabrication de la poudre, rentre dans les améliorations que, seuls, les pouvoirs publics, administration ou parlement, sont à même de réaliser.

On ferait tout un volume, en prenant pour thème les rapports présentés au sujet des armes de chasse, des plombs et de la poudre. M. Gastinne-Renette a servi au Congrès un document du plus haut intérêt et qui sera à toute époque très utilement consulté, sur les armes de chasse en 1907. On y suit l'évolution du fusil de chasse depuis le temps de l'antique fusil à piston, se chargeant à la baguette par la bouche, jusqu'au *hammerless*, en passant par le fusil à bascule Lefaucheux, créé vers 1836 et qui fut seul en usage pendant vingt-cinq ans. Tout se transforme et l'époque est prochaine — malheureux gibier! — où les perfectionnements apportés par les guerres modernes nous doteront du fusil de chasse automatique. Mélancoliquement, M. Gastinne-Renette, oubliant avec désintéressement les intérêts des armuriers, fait la réflexion que de pareilles armes, en nuisant à la conservation de nos chasses, feront perdre aux chasseurs beaucoup du plaisir de la poursuite. Temps passé!... Vers lui, le chasseur vraiment épris de la chasse tourne ses regards avec regrets, car tout en cheminant jusqu'au magasin tentateur dont la devanture s'adorne de *hammerless* premier choix, tout en maniant cette arme dont il attend des hécatombes de perdrix, il donne une larme à l'ancien fusil, souvenir de ses jeunes années et de ses premières prouesses, relique maintenant au ratelier.

Il faut bien être de son époque et marcher avec le progrès! N'est-il pas permis cependant, en suivant une battue moderne,

où tombent par centaines les pièces autrefois ménagées avec parcimonie, de donner un souvenir au temps où, dans la bruyère humide d'une rosée matinale, s'allongeait la flânerie d'une chasse sans parti, avec la compagnie d'un chien qui vraiment semblait penser, causer avec nous! Mentalité d'un stratégiste qui, assistant à la bataille de Moukden, s'avoue tout bas qu'était bien préférable le temps où les tranchées s'ouvraient avec des violons! Nous avons maintenant des fusils de chasse à canons *paradox* et des carabines *express*, qui portent leurs projectiles à des distances énormes! A fusils nouveaux, il faut poudre nouvelle.

Ce chapitre a été copieusement traité. Contre l'État, qui détient, comme on le sait, le monopole, les chasseurs ont fait valoir de nombreuses doléances. Mais M. de Montbrison a commencé par donner une leçon aux chasseurs :

Beaucoup de chasseurs ne sont pas satisfaits de nos poudres de chasse. Ont-ils raison? Oui, mais seulement dans une certaine mesure. Car bien peu savent faire charger leurs cartouches d'une façon rationnelle. Trop rarement, exceptionnellement, dirons-nons, les charges sont bien proportionnées. Combien de chasseurs se sont préoccupés de la vitesse nécessaire pour atteindre d'abord, pour tuer proprement ensuite, le gibier qu'ils poursuivent? Un sur vingt peut-être! Et les dix-neuf autres se plaignent amèrement et rejettent par ignorance, sur les munitions, les fautes grossières dont ils sont seuls coupables...

Ceci dit, M. de Montbrison avait la plume plus libre pour dire à l'État son fait. Notre fabrication française manque de perfection. Nos poudres noires sont excellentes; mais nos poudres pyroxylées sont inférieures à certaines poudres étrangères, à la Ballistite, la Mullerite, la E. C. Nous avons eu là-dessus l'opinion d'un chasseur émérite, M. Ternier. Le Congrès a émis le vœu que l'administration compétente introduise en France des poudres étrangères, au moins à titre d'essai pendant un an, dans leurs boîtes d'origine. A cet effet, un bureau de commande pourrait être créé à Paris par le service des Douanes pour donner satisfaction à toutes les demandes des chasseurs et des armuriers. Cette innovation ne va pas sans quelque difficulté : néanmoins, la voix du Congrès

a été entendue ; une commission technique[1] nommée récemment s'occupe de ces questions.

Le service des Poudres et Salpêtres est, parmi les administrations de l'État, l'une de celles qu'on ne peut accuser d'être rétrogrades ; elle cherche avec conscience et constance les améliorations désirables. Seulement le progrès va si vite que vraiment on ne saurait s'étonner que l'administration, dont la marche est, par nature, un peu plus pesante, ne puisse prendre des allures aussi rapides. Encore ne faudrait-il pas trop vite se prononcer, car les conclusions de la Commission nouvelle laisseraient prévoir que, contrairement à l'opinion de certains snobs toujours portés au dénigrement des produits français, la supériorité des poudres françaises pourrait bien être définitivement reconnue et prouvée.

Le Congrès a obtenu ce premier succès. Il y aurait vraisemblablement quelque fatigue pour le lecteur à parcourir le dédale des autres vœux. Il y a eu surabondance. Cependant on ne peut que se réjouir d'avoir entendu traiter les questions relatives aux dates d'ouverture et de clôture, aux maladies du gibier, à la santé du chasseur dont le D[r] Henri de Rothschild était qualifié pour nous entretenir, à la destruction des animaux nuisibles, à l'élevage et au repeuplement, à l'organisation de la police rurale, la meilleure sinon la seule garantie de la conservation de notre fortune cynégétique, à l'interdiction de l'enlèvement, du transport et de la vente des œufs et couvées d'oiseaux-gibier, à la mise en valeur du droit de chasse par le groupement des petites parcelles, etc.

L'un des vœux auxquels le Congrès a paru s'attacher avec le plus d'énergie est celui qui condamne la création des permis de chasse journaliers ou hebdomadaires et maintient le permis aux conditions actuelles de prix, de durée et de validité. La question est d'actualité. Elle est posée devant le Parlement. Depuis plusieurs années, à intervalles de plus en plus rapprochés, des propositions ont été déposées en vue de l'institution de permis temporaires à prix minime, 0 fr. 25 à 0 fr. 50 par jour. Le prétexte? Rendre la chasse accessible à tous. Voilà

1. Une décision de M. le Ministre de la Guerre du 5 juillet 1907 a introduit dans la composition de la commission centrale du Service des Poudres un certain nombre de chasseurs et d'armuriers.

qui est séduisant. Ainsi le pensent du moins certains hommes de bonne foi, épris d'un sentiment très honorable, le sentiment égalitaire; mais dans un État bien ordonné, faut-il concevoir que l'égalité doive régner dans la distraction ou le plaisir? Tel sport coûteux ne sera pas nécessairement accessible au grand nombre; et parce que le *yachting* est à la fois divertissant et fortifiant, faut-il imaginer un procédé qui le mette à portée de toutes les bourses?

Les partisans du permis réduit sont victimes d'un mirage. Quand il aura été créé des *tickets* de chasse à cinq sous ou dix sous par journée, le chasseur, qui ne part en campagne que quinze à vingt jours par an, verra réduit à 2 ou 5 francs l'impôt payé par lui. De ce fait la chasse sera-t-elle à bon marché? Certes non, car il restera au chasseur des frais inévitables. Il faut bien acheter des fusils, de la poudre et du plomb, entretenir un ou plusieurs chiens, se déplacer parfois d'un lieu à un autre et perdre à cette distraction, salutaire sans doute, mais absorbante, le temps qui est de la monnaie aussi. L'abaissement du permis n'aura pas l'effet attendu; il ne réduira que d'une façon relative le budget du chasseur.

L'heure serait-elle d'ailleurs bien choisie pour opérer un dégrèvement sur un objet qui n'est pas de première nécessité? On comprend que le législateur s'efforce de réduire les impôts sur les matières, comme le sucre, consommées par le grand nombre. On s'expliquerait plus difficilement qu'un gouvernement, à moins de plus-values excessives, dont l'histoire contemporaine ne nous donne, hélas! pas d'exemple, voulût faire, aux dépens du contribuable, un cadeau aux fumeurs qui ne sont pas contraints de fumer, aux chasseurs que nul ne force à chasser. Le trou, creusé dans le budget de l'État et dans le budget si intéressant des communes, ne serait comblé que si le nombre des chasseurs était quadruplé ou quintuplé et cela durerait peu de temps, car le gibier disparaîtrait bien vite. Un autre danger apparaît : la sécurité publique compromise.

On imagine ce que produirait l'entrée en jeu de deux millions de fusils sur un territoire comme celui de la France. Et quels fusils! La chasse exige un apprentissage; malgré cela, combien déjà d'accidents à déplorer! La vie humaine est un bien trop précieux pour qu'on l'expose de gaieté de cœur,

dans un but, non pas d'intérêt général, mais d'intérêts particuliers. Le prix actuel du permis joue le rôle de digue. Or démolir est facile ; mais rebâtir est fort malaisé ; il ne se passerait pas trois années qu'apparaîtrait la nécessité de la réédifier.

Digue aussi, le permis, contre le braconnage. Grâce à la loi de 1844, la délivrance en est entourée de multiples précautions ; les chasseurs se font inscrire à la préfecture régulièrement ; ils sont pour ainsi dire enrégimentés, connus des autorités, de la mairie, de la gendarmerie, des gardes des Eaux et des Forêts. La police de la chasse en est par là facilitée. Il se produit d'ailleurs une constante confusion entre *le droit de chasser* et *le droit de chasse*. Le permis ne confère que le premier de ces droits ; c'est l'ancien port d'armes. Seule, la propriété rend possible le deuxième. Il est à présumer que le jour où la réforme serait appliquée, les propriétaires qui jusqu'ici ont le plus souvent délaissé leur droit de chasse, autorisant tacitement tous les porteurs de fusils à tirer sur leurs terres, se préoccuperaient de cette irruption et créeraient entre eux des syndicats pour expulser de leurs terrains les chasseurs auxquels ils n'auraient pas expressément délégué leur droits. Et alors c'en sera fini de la chasse banale.

Dans le discours d'ouverture du Congrès, le ministre de l'Agriculture, prenant les devants, s'est déclaré l'adversaire du permis à bon marché et partisan du permis actuel : « Vous m'aiderez à le défendre, a-t-il dit ; la cause est juste, la cause est sage. Nous avons résisté à certains assauts livrés sans doute de bonne foi, mais peut-être à la légère, et vous vous unirez à moi pour vous opposer à la diminution du prix du permis de chasse ». Les chasseurs ont répondu à cette invitation. Contribuables, ils ont réclamé le maintien de l'impôt. C'est d'un bel exemple. A l'unanimité ils ont refusé le présent funeste qui leur était offert. Il semble bien que, depuis cette manifestation, les projets de réduction soient rentrés dans la catégorie des affaires définitivement classées.

Le Congrès a obtenu un résultat tangible et même un véritable succès, en ce qui concerne la chasse de la caille. C'est une question préoccupante de savoir si nous n'allons pas assister à la disparition complète de cette espèce. Il y a quelque

quarante ans, c'était un gibier pour ainsi dire habituel. Les tableaux de cailles, à l'ouverture, étaient largement fournis et nul ne songeait qu'on pût en être privé un jour. Il arriva cependant que la caille se fit plus rare sous le fusil du chasseur et cependant que, sur notre territoire même, passaient des wagons entiers de cailles, dites cailles exotiques, destinées à la consommation. Les cailles exotiques étaient bel et bien nos cailles qui nous revenaient par colis, après avoir quitté nos plaines à tire d'aile vers les pays chauds.

L'extermination est organisée. Sans souci de l'avenir, les cailles sont capturées par bandes. Il n'est pas rare que sur un seul point, il en soit pris 20 000 dans une seule journée, en Asie-Mineure, en Égypte, dans les îles de la Méditerranée. Le grand débouché des cailles est l'Angleterre. Nos voisins sont très friands de ce gibier qu'ils paient aux prix les plus élevés. Il n'est pas sur une table anglaise de dîner de cérémonie, sans un plat de cailles. Et les envois sont devenus tous les jours plus abondants. Tous les jours aussi, par contre-coup, à mesure que les cailles captives voyageaient plus nombreuses, les cailles libres passaient plus rares dans nos pays. Une mesure d'interdiction du transport des cailles en transit pendant la période de clôture de la chasse avait été prise en 1899. Elle a été consolidée en 1901, par une entente avec l'Allemagne qui, en même temps que nous, interdit le passage aux cailles en provenance des régions méditerranéennes, de fin janvier jusqu'au mois d'août. Ainsi se dresse, entre les pays de production et ceux de consommation, une barrière formidable qui nous fait songer, malgré nous, à celle qui, un siècle plus tôt, s'était élevée, de par la volonté d'un maître absolu, entre le continent et l'Angleterre. Certes aujourd'hui la mer est libre; des chargements peuvent par un long détour gagner les îles Britanniques. Mais que de difficultés ils rencontrent! quelles pertes ils éprouvent et par suite à quel prix élevé, prix de prohibition, peuvent être vendues les cailles ainsi transportées!

C'est une entrave au commerce immodéré : et par suite une disposition protectrice de la caille, disposition démocratique puisque ce gibier est essentiellement celui des chasses banales. Il en est résulté l'arrêt de la destruction et même certains indices permettent de croire que l'espèce va de nouveau se

multiplier. Aussi le Congrès a-t-il pensé qu'il importait de restreindre encore le temps pendant lequel nous donnons libre passage aux envois de cailles. Pour ce faire, il est nécessaire de limiter la durée de la chasse de la caille au temps de son passage, puisque le transit ne peut légalement être interdit quand la chasse est ouverte : le Congrès a émis le vœu que la chasse de la caille fût dorénavant close au plus tard le 1er novembre. Fort de l'appui qui lui était prêté par l'unanimité des chasseurs, le ministre de l'Agriculture, M. Ruau, vient de décider que la chasse de la caille serait close en octobre. Dès la fin d'octobre en conséquence, les cailles trouveront une barrière aux portes de notre territoire. C'est peut-être la vie sauve pour des milliers de couples.

Ainsi, peu à peu, aboutissent les vœux que le Congrès a proposés. Jusqu'ici la voix des chasseurs ne s'étant pas fait entendre, on pouvait ignorer leurs pensées et leurs désirs. Il n'en n'est plus de même. Est-ce à dire que toutes les demandes formulées recevront satisfaction ? Les Congressistes eux-mêmes en seraient étonnés.

Certains esprits impatients auraient voulu voir ces assises de la chasse se tenir de nouveau à brève échéance. Il ne paraît pas qu'il y ait intérêt à presser ainsi les choses. Les résultats préparés par le Congrès arrivent peu à peu, après plusieurs mois, à la réalisation. L'expérience montrera ce qui peut être repris parmi les questions restées sans solution. Il semble notamment que la part des ententes internationales n'a pas été faite assez largement au dernier Congrès. C'est ainsi qu'un Congrès réunissant les représentants des États de l'Europe, intéressés comme nous au maintien de leur richesse cynégétique, pourrait utilement traiter des sujets tels que : l'étude du mouvement commercial de la chasse s'étendant non pas seulement à la France, mais à l'ensemble des pays européens; l'échange d'expériences scientifiques sur la reproduction du gibier, sur ses mœurs, sur les méthodes les plus rationnelles de repeuplement; l'acclimatation dans certains pays de gibiers originaires de régions différentes; les études sur les moyens de transport les plus propres à éviter les déchets dans les envois du gibier vivant; les facilités à donner au commerce international; l'amélioration des races de chiens, etc., etc...

La question de la caille est de celles qu'aborderait très efficacement un Congrès international. Il en est de même des autres oiseaux de passage, qui ignorent les frontières. Leurs migrations se font du nord vers le midi à l'automne, et dans le sens contraire au printemps. Leur retour ne s'opère pas le plus souvent par la même voie. Si l'un des pays où ils stationnent les protège, interdit leur chasse au printemps, à la saison des amours, des nids, de la reproduction, il fait œuvre louable, sans doute, mais inefficace, pour éviter de dire naïve, au cas où l'oiseau protégé chez lui va se faire massacrer ailleurs. Il serait du plus haut intérêt, par exemple, de protéger la bécasse à l'époque où elle fait son voyage vers le Nord. La France avait pris l'initiative de mesures de protection qui, restées isolées, ont dû être rapportées.

Trop de problèmes se posent ainsi à l'attention des chasseurs de tous pays, pour qu'il ne soit pas désirable de voir se renouveler une réunion de chasseurs. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que la tâche cette fois sera plus délicate. Le Congrès de 1907 a fait le gros œuvre; il faudra des ouvriers habiles, délicats et particulièrement avertis pour parachever la bâtisse. Avant de s'engager, il est nécessaire de pressentir les opinions des pays de mœurs et de législations si diverses. Une occasion se présentera : en 1910, doit s'ouvrir à Vienne une Exposition internationale des sports. Outre l'agrément d'une exposition de la chasse dans l'une des plus délicieuses et des plus accueillantes capitales du monde, l'avantage sera grand de trouver un terrain pour engager, entre pays différents, une conversation, prélude des ententes futures, et prévoir dans quelles conditions et sous quelle forme la grande manifestation cynégétique de 1907 pourra être reprise, afin d'en confirmer les résultats.

LUCIEN DAUBRÉE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

AUTRICHE ET SERBIE

Depuis le traité de Berlin, le Habsbourg tient la Serbie, sinon pour un royaume vassal, du moins pour un peuple mineur, sur lequel il a le droit de tutelle, de curatelle ou, comme on dit aujourd'hui, de « voisinage », et, suivant que les gens de Belgrade se prêtent ou se refusent à ses ordres, Vienne les traite en mercenaires que l'on solde ou en insurgés que l'on châtie. De 1878 à 1908, trois rois se sont succédé en Serbie : Milan Ier (1878-1889), Alexandre Ier (1889-1903) et Pierre Ier (1903-1908). Milan fut le gagiste de l'Autriche; Alexandre en fut tour à tour le dupeur et la dupe ; il se pourrait que Pierre en devînt l'esclave.

Le traité de Berlin, qui érigeait la Serbie en principauté indépendante, lui donnait aussi quelques terres nouvelles dans les provinces que la guerre russo-turque avait libérées et que l'Europe remettait sous le joug ottoman. Ce traité néanmoins ruinait toutes les espérances serbes. Jusqu'en 1877, dans la Slavie balkanique, les Serbes étaient les seuls peuples émancipés : seuls, durant cinq siècles, ils avaient tenu tête aux Turcs et lentement conquis l'autonomie, puis la liberté de leurs deux gouvernements de Cettigné et de Belgrade. Tandis que les autres Slaves de l'empire turc, Bosniaques et Herzégoviniens sur l'Adriatique, Bulgares dans le Balkan, Macédoniens sur le Vardar et Rouméliotes sur la mer Noire, s'étaient

laissés gagner aux bénéfices de l'Islam ou soumettre à la courbache du pacha, « Serbe », pour la Porte, était toujours resté synonyme de « rebelle ». Jamais dans la Montagne Noire, les soldats ni les fonctionnaires du Sultan n'avaient pénétré et, dès 1684, ce Monténégro était une sorte d'État souverain. Jamais dans les forêts bordières de la Morava et de la Drina, le Turc n'avait pu circuler sans de grandes précautions militaires et dès 1804, — vingt ans avant l'indépendance de la Grèce, — les Serbes de ces vallées entreprenaient leurs guerres d'affranchissement qui, durant trente ans (1804-1834), dévastaient leur pays, décimaient leurs familles, mais leur valaient enfin une demi-liberté sous la suzeraineté de la Porte. Leurs succès et leur unanime patriotisme semblaient leur permettre toutes les ambitions : si nos romantiques eussent alors connu la langue et les chants de ces héros, quel personnage dans la littérature de l'humanité ferait aujourd'hui Marko Kraliévitch, l'Achille de ces pâtres forestiers !

Quand le vent de l'Albanie descend de la montagne et s'engouffre dans les arbres, il en sort des cris comme de l'armée turque en déroute, et ce bruit est doux à l'oreille des Serbes affranchis : morts ou vivants, il est doux après le combat de reposer au pied du chêne qui chante la liberté !

Au cours du XIX[e] siècle, la double Serbie de Cettigné et de Belgrade avait étendu ses privilèges et, morceau par morceau, rejeté toute sujétion turque. La Serbie de Belgrade s'était organisée à l'européenne, en monarchie constitutionnelle, en État démocratique : le gros du peuple, resté dans l'ignorance, gardait sa fidélité aux croyances et aux habitudes du passé ; mais la bourgeoisie envoyait ses fils aux écoles de l'Occident, et, par l'enseignement obligatoire, par les écoles de tout degré, Belgrade, dans la Slavie balkanique, tâchait de mériter la même place qu'Athènes dans l'hellénisme levantin.

Belgrade se croyait en droit d'escompter le jour où ses écoles, son université, son parlement et son armée réuniraient tous les serviteurs de l'idée et de la liberté serbes, où les liens du sang et de l'esprit referaient une nation unique de toutes les familles, tribus et peuplades qui, sorties du tronc serbe, n'avaient été différenciées dans leurs religions et leurs langages

que par les greffes de l'étranger. La greffe islamique n'avait changé que quelques pièces du costume et quelques gestes de la Serbie bosniaque et herzégovinienne. Mais la greffe catholique avait créé un peuple croate; la greffe vénitienne, des tribus dalmates; la greffe albanaise, des peuplades monténégrines; la greffe turco-finnoise, un peuple bulgare, et la greffe gréco-valaque, des familles macédoniennes. Vue de loin, cette forêt slave, entre l'Adriatique, l'Archipel et la mer Noire, apparaissait extraordinairement diverse; de l'Adriatique à la mer Noire surtout, c'était comme un arc-en-ciel de frondaisons mélangées et si, prenant les deux teintes extrêmes, on comparait le Bulgare de la mer Noire au Dalmate de l'Adriatique, il ne semblait pas que l'on pût imaginer de contraste plus marqué.

Mais de l'un de ces extrêmes à l'autre, toutes les teintes intermédiaires pouvaient établir un harmonieux passage et, juste au centre, la Serbie de la Morava et de la Drina, la Serbie de Belgrade, avait conservé la race la moins métissée et la langue la plus pure. Si donc toute cette Slavie devait jamais connaître la douceur de l'indépendance et le bienfait de l'unité, les Serbes de Belgrade, par leur place même, géographique et ethnique, comme par leur courage et leur culture, pouvaient espérer le rôle échu au Piémont dans l'autre péninsule : encore du Piémontais au Napolitain, la langue et le tempérament mettaient-ils plus de dissemblance que du Serbe au Bulgare ou du Serbe au Dalmate.

Réduits à leurs seules forces, les Serbes n'eussent pas escompté le succès prochain. Mais ce qu'avait fait pour le Piémont la grande sœur latine de Paris, la Serbie l'attendait de la grande sœur slave de Moscou. Au cours du XIXe siècle, la Serbie était devenue la pupille du Tsar, après avoir été, plus d'un siècle durant, la vaillante et fidèle avant-garde de l'Autriche.

Car c'est à la vaillance et à la fidélité du Serbe que Vienne, sitôt délivrée des assiégeants turcs (1683) et rentrée en possession de la plaine hongroise, avait dû de pouvoir lancer son prince Eugène au delà de la Save et du Schar-dagh, jusqu'au Vardar, jusqu'à Uskub, porte de la Macédoine (1686); puis, malgré la défection autrichienne à la paix de Carlovitz (1699), les Serbes encore, prenant la campagne au premier appel, avaient valu au Habsbourg le glorieux traité de Passa-

rovitz (1718) qui lui donnait Belgrade, la moitié de la Serbie actuelle et la Bosnie; et quand, vingt ans plus tard, le Turc, excité par la France, avait résolu de reconquérir ces provinces-frontières (1737), trente mille Serbes de nouveau avaient pris service et conduit jusqu'à Novi-Bazar l'avancée autrichienne. Ce ne fut point la faute de ces vainqueurs, si le Habsbourg fatigué rétrocéda leurs provinces. Malgré cette seconde trahison, il suffisait encore, cinquante ans plus tard, d'un appel de l'Empereur (1789) pour lui donner 18 000 volontaires, qui lui rendaient Belgrade et tout le pays entre le Timok et la Drina. Mais, une troisième fois, le Habsbourg signait à Sistova (1791) l'abandon de ses fidèles : les Serbes dès lors étaient en droit d'apprendre et de répéter le serment que faisait un des leurs, Alexa Nénadovitch, lieutenant dans l'armée impériale, à qui l'on demandait, après cette nouvelle trahison, de rester fidèle au Habsbourg : « Il est vrai que j'ai juré d'être fidèle à l'Empereur et de combattre les Turcs pour la liberté de ma patrie. Mais, vous le savez, ce n'est pas moi qui viole mon serment. C'est l'Empereur qui nous abandonne, moi et le peuple serbe, de même que ses ancêtres avaient abandonné nos pères. Et c'est pourquoi je rentre chez moi. Je n'ai chez moi ni écrivains, ni savants. Mais j'irai de monastère en monastère et je demanderai à chaque moine, à chaque prêtre d'écrire et de proclamer partout qu'un Serbe ne doit plus croire un Allemand. [1] »

Pourtant, rentré chez lui, le Serbe n'avait pas encore renié sa foi dans l'Empereur et quand le Marko Kraliévitch des temps nouveaux, Georges le Noir, fils de Pierre, — Karageorges Pétrovitch, — d'abord contre les pachas, puis contre le Sultan lui-même, rouvrait la guerre nationale (1804-1813), c'est à Vienne qu'il envoyait ses premières demandes de secours. Vienne, sous le bélier napoléonien, avait d'autres soucis. Karageorges signait alors le traité de Négotine qui remettait la Serbie au protectorat du Tsar. Mais par le traité de Bucarest (1813) les Russes abandonnaient Karageorges : « Les Serbes, disait l'article VIII de ce traité, se soumettront aux Turcs », moyennant une amnistie plénière et une administration autonome. Le

1. Voir le livre si complet et si bien renseigné de Grégoire Yakschitch, *l'Europe et la Résurrection de la Serbie*, Hachette, 1907.

Turc chassait Karageorges. Un autre dynaste, Miloch Obrénovitch, prenait en main les destinées du peuple et, durant vingt-cinq ans, sa rouerie paysanne et ses maquignonnages, avec l'appui intermittent de Pétersbourg, sauvegardaient et étendaient l'autonomie serbe et la faisaient inscrire dans les traités turco-russes d'Akerman et d'Andrinople (1826 et 1829).

Si la Russie eût sincèrement voulu l'affranchissement de la Slavie balkanique et le groupement de tous les Serbes et congénères en une nation puissante et libérée, elle avait la force et le loisir d'accomplir cet ouvrage. Mais quand la politique russe semble le plus affranchie de complicités ou même d'égards envers l'Autriche, toujours pèsent sur elle la vieille dette des signatures échangées et les projets de partage établis entre Joseph II et Catherine : par leur accord de 1782, Vienne et Pétersbourg se sont taillé et réciproquement reconnu le domaine que, depuis lors, chacune d'elles s'est mise en tête de conquérir ou de protéger.

A la Russie, — disait l'accord de 1782, — l'espace libre jusqu'au Dniester et une ou deux îles de l'Archipel : Pétersbourg, à défaut de ces îles, a pris tout l'espace jusqu'au Pruth et jusqu'au Danube. A l'Autriche, le pied de ses monts transsylvains, la plaine valaque jusqu'aux fossés de l'Aluta et du Danube, puis les deux rives danubiennes, de Nicopolis à Belgrade, enfin tout le pays serbe entre Danube et Adriatique, de Belgrade à l'embouchure du Drin. Le reste de la Turquie européenne devait former deux États mineurs : l'un « dace », Bessarabie, Moldavie et Valachie, sous la main de Vienne; l'autre, sous la tutelle de Pétersbourg, serait le fameux « Empire grec » avec Constantinople pour capitale et un petit-fils de Catherine pour souverain.

Sous des changements superficiels, avec des modifications de détails ou de mots, ce traité de 1782 est toujours la règle fondamentale des rapports austro-russes : M. d'Aerenthal veut récolter aujourd'hui les semailles de Joseph II, et, si l'« Empire grec » de Catherine n'est plus qu'une pièce de musée diplomatique, c'est sous le couvert d'autres Empires russifiés, que Pétersbourg a poursuivi et poursuit encore sa marche vers Byzance. Entre les deux traitants, les Serbes continuent d'être les jouets ou les victimes.

Après 1830, l'affranchissement de la Grèce montrait aux Russes ce que l'idée hellénique ferait de l' « Empire grec » : Constantinople deviendrait une dépendance, non de la sainte Russie, mais du libéral Occident; mieux valait le Turc décrépit que le « chrétien » révolutionnaire; c'est donc un « Empire turc » que Pétersbourg entendait maintenir et protéger dans ce qui lui restait, — le royaume de Grèce perdu, — du domaine que lui avaient reconnu les gens de Vienne. Le traité d'Unkiar-Skelessi (1832) livrait la Porte au protectorat exigeant du Tsar; la convention de Balta-Liman (1849) aggravait cette servitude; le Tsar règnait à Constantinople, jusqu'au jour où les puissances occidentales revendiquaient la liberté ottomane et allaient en chercher la promesse sur les ruines de Sébastopol. Durant ces vingt-quatre années, du traité d'Unkiar-Skelessi (1832) au traité de Paris (1856), le protectorat russe à Stamboul avait pour corollaire l'influence de Vienne rétablie à Belgrade. Au lendemain de la Quadruple Alliance (1840), qui sauvait de Méhémet-Ali « l'Empire turc » des Russes et fortifiait des signatures anglaise et prussienne l'entente austro-russe, le russophile Obrénovitch était expulsé de Belgrade; la tolérance, sinon la connivence de Pétersbourg rendait à l'austrophile Karageorgévitch sa place et, durant quinze années (1842-1857), Alexandre Karageorgévitch gouvernait suivant les désirs de Vienne. Dans la révolution austro-hongroise de 1848, le Serbe était avec le Russe l'allié du Habsbourg contre le Magyar rebelle. Dans la guerre de Crimée, Belgrade gardait la même neutralité malveillante aux Russes que l'Autriche. A la seule garantie de Pétersbourg que l'autonomie serbe avait obtenue par le traité d'Andrinople, le traité de Paris substituait la garantie de l'Europe.

Mais une fois encore Pétersbourg semblait changer d'instrument : son « Empire turc » lui avait donné les mêmes déboires que son « Empire grec »; comme le Grec, le Turc était tombé sous l'influence des libérateurs occidentaux; il se réformait et voulait s'éduquer à la française. C'était maintenant d'un « Empire slave » que Pétersbourg entendait doter la péninsule, et la propagande panslaviste se flattait d'appeler toute la Slavie balkanique à l'indépendance et à l'unité. Les préliminaires, puis les conséquences du traité de Paris ayant temporairement

brouillé Vienne et Pétersbourg, l'austrophile Karageorgévitch était expulsé à son tour (1859). L'Obrénovitch reparaissait. Durant ses seize années d'exil (1842-1859), il avait vécu en Occident; sa fidélité à la Russie s'était mélangée de sympathies françaises, et ses revendications dynastiques, d'aspirations nationales. Michel Obrénovitch (1860-1868) prenait le Piémont pour modèle; il recommençait la guerre de libération; par les insurrections répétées de la Bosnie, il comptait obtenir de l'Europe le gouvernement de cette Serbie musulmane, comme les gens d'Athènes, par les insurrections de la Crète, espéraient gagner cette Grèce turbanisée.

Tout semblait conspirer à la réusite. Paris encourageait l'éveil des nationalités. L'Autriche, meurtrie de ses guerres italienne et prussienne (1859-1866) et mal assurée de la fidélité hongroise, avait un pressant besoin de ses sujets serbes pour tenir en bride les séparatistes de Budapest : quand il perdait l'Italie et l'Allemagne et craignait de perdre la Hongrie, ce n'est pas à la Bosnie que pouvait veiller le Habsbourg. Et l'intérêt de la Russie était que les Serbes, tournés vers l'Occident, regardant vers l'Adriatique, ne surveillassent pas la besogne que ses prétendus panslavistes faisaient dans l'ouest de la péninsule, dans la Slavie du Vardar et de la mer Noire.

Car ce panslavisme n'essayait pas de réunir vraiment tous les Slaves du Sud en une seule nation : tout au contraire. Il ne voulait pas agglomérer à la Serbie les Slavies danubienne, macédonienne et rouméliote. Il ne voulait pas tourner en Serbes ces Bulgares et ces Macédoniens qui, sans littérature, sans grammaire, presque sans écriture et sans langue fixée, sans idée nationale et presque sans pensée, étaient encore une masse amorphe, dont on pouvait faire à peu près ce que l'on voudrait et que le clergé grec imprégnait sans peine d'hellénisme. Pétersbourg, toujours guidée par les plans de 1782, ne cherchait qu'un « Empire bulgare » à pousser vers Constantinople et à protéger ensuite, comme une Finlande balkanique ou comme cette Géorgie que, sur l'autre rive de la mer Noire, le Tsar avait protégée avant de l'annexer. Les panslavistes voulaient non seulement arracher le Slave du Danube et du Vardar à la prise hellénique et à l'oppression ottomane, mais encore lui donner une nationalité particulière et, l'arrachant en vérité aux espoirs des

Serbes, en faire un Bulgare qui, dans la future Balkanie russe, serait le pendant — et le rival — du Serbe dans la Balkanie autrichienne. Une Slavie unifiée eût été, par sa force, indépendante; une Slavie divisée resterait en tutelle, et les deux compères de Vienne et de Pétersbourg pourraient en garder le double protectorat.

Si du moins Michel Obrénovitch eût assez vécu pour donner à son peuple l'accès de l'Adriatique, du commerce maritime, des libres relations avec l'Occident! Mais juste quand la France et la Russie réclamaient la récompense que Vienne devait à Belgrade pour n'avoir pas écouté les offres de Bismarck et, durant la campagne de Sadova, n'avoir pas traîtreusement attaqué le Habsbourg par derrière; juste quand la Porte allait peut-être accepter Michel comme pacificateur et gouverneur de la Bosnie insurgée, il était assassiné par les agents du Karageorgévitch, par les amis du Habsbourg (juin 1869).

Alors, trois ans de régence en Serbie (1869-1872), l'abaissement de la France en Europe (1870-1871), l'entente austro-allemande (1872), puis l'union des Trois Empereurs (1873-1875) changeaient la situation internationale des Serbes : l'Occident désormais et le nouveau maître de l'Europe, Bismarck, les abandonnaient aux fantaisies austro-russes. La situation balkanique n'était pas moins changée à leurs dépens : après vingt ou trente ans de propagande panslaviste, apparaissaient les résultats, le réveil et l'élan d'une nationalité bulgare, les écoles et les églises écrivant, enseignant et prêchant une langue bulgare, l'Exarchat reconnu (1870) et les évêques bulgares, installés par le Turc non seulement en Bulgarie propre, mais en Roumélie et en Macédoine, jusqu'aux frontières de l'Albanie et jusqu'à l'orée des forêts serbes. Partout, on voyait poindre cette Grande Bulgarie que bientôt le Russe dresserait aux lieu et place de son ancien « Empire grec » et dont il encerclerait aussi bien le Serbe de Belgrade que le Turc de Stamboul et le Grec d'Athènes.

Il n'est pas douteux que, dans leurs entrevues répétées (1873-1875), les deux ou les trois Empereurs s'étaient mis d'accord sur cet avenir balkanique. Si, depuis un siècle bientôt, le projet austro-russe n'eût pas existé, Bismarck l'eût inventé pour détourner du Hohenzollern toute coalition possible des

deux empires voisins, surtout pour rejeter vers l'Orient les désirs de compensation ou les besoins de revanche qui pouvaient tourmenter le Habsbourg évincé de l'Allemagne. Le premier effet de l'amitié austro-allemande était de délivrer Bismarck de son vieil adversaire, Beust, qui, ministre de Vienne après l'avoir été de Dresde, continuait, cinq ans après Sadova, de rêver une rentrée de l'Autriche dans les affaires allemandes. La chancellerie viennoise était confiée au grand homme des Magyars, Andrassy, en qui Bismarck avait trouvé le plus docile des admirateurs. Aussi, quand une nouvelle insurrection de la Bosnie (juillet 1875) donnait au trio impérial l'occasion d'intervenir, la note Andrassy (décembre 1875), puis le *memorandum* de Berlin (mai 1876), établis par les délibérations des trois chanceliers, préparaient la convention secrète que François-Joseph et Alexandre II signaient à Reichstadt (juillet 1876) et qui n'était qu'une mise au point de l'accord de 1782.

Depuis 1782, l'affranchissement de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce avait écorné les domaines que Joseph II et Catherine s'étaient réciproquement octroyés, ou plutôt cet affranchissement en avait modifié quelque peu le statut politique. Vienne ne pouvait plus songer à l'annexion directe de la plaine valaque ni de la principauté serbe. Pétersbourg ne pouvait plus songer à l'extension de son Empire grec, turc ou bulgare jusqu'aux îles de l'Archipel et jusqu'aux pointes de la Morée. Mais le plan général pouvait subsister, à la seule condition que, par endroits, le protectorat ou le droit de voisinage remplaçassent l'impossible annexion : l' « État dace » et la Serbie, sous la tutelle, la Bosnie, l'Herzégovine et la Vieille Serbie sous l'occupation militaire formeraient toujours la part de l'Autriche; la Grande Bulgarie des Russes s'étalerait du Danube à l'Archipel.

Dès cette entrevue de Reichstadt, Vienne et Pétersbourg arrêtaient les conditions principales qu'un traité secret codifiait six mois plus tard, vers la fin de janvier 1877, à la veille de la guerre turco-russe, et que les traités publics de San Stéfano, puis de Berlin enregistraient au lendemain de cette guerre. Malgré les divergences et les brouilles passagères, ces traités de San Stéfano et de Berlin appliquaient toujours

l'accord de 1782. Mais le traité de San Stéfano, imposé aux Turcs par la seule Russie, ne faisait passer dans le droit international que l'aménagement du domaine russe en une Grande Bulgarie et laissait le domaine autrichien dans le *statu quo*. Le traité de Berlin, au contraire, imposé aux Russes par la coalition de l'Angleterre et de l'Autriche et par le courtage de Bismarck, donnait une demi-satisfaction à chacun des deux compères. Pétersbourg, n'obtenant pour sa principauté bulgare que le tiers environ de sa Grande Bulgarie, pouvait espérer qu'un autre tiers, constitué en Roumélie privilégiée, lui tomberait bientôt sous la main; mais le reste, — les vilayets macédoniens, — était simplement rendu au Turc. Vienne, pareillement, obtenait avec la Bosnie-Herzégovine un tiers environ de son domaine; un second tiers, — la principauté serbe dont Pétersbourg lui reconnaissait la tutelle, — tombait aussi sous son influence; en outre, l'occupation militaire du sandjak de Novi-Bazar lui permettait l'espoir que cette porte de l'Albanie et de la Macédoine lui livrerait quelque jour un troisième morceau, vers l'ouest ou vers le sud, dans les vilayets albanais ou dans les vilayets macédoniens, avec façade sur l'Adriatique ou débouché sur l'Archipel.

Et les Serbes, peuples et gouvernements, continuaient d'être les victimes de ces honnêtes contrats, — les Serbes qui, aux premières suggestions de l'Autriche et de la Russie, avaient tout risqué pour l'affranchissement des frères slaves. Les Serbes autrichiens, par leur *Omladina*, avaient préparé le soulèvement de la Bosnie, que l'armée du Monténégro et les bandes de Belgrade avaient aussitôt secourue : l'*Omladina*, fondée à Agram pour le développement de la littérature slave et la propagation de l'instruction primaire, était devenue un carbonarisme « panserbe », qui ne voulait plus « ni fleuve ni montagne entre le Serbe, le Croate, le Slovène et le Bulgare ». Belgrade, sitôt connues les atrocités du Turc en Bulgarie (octobre-novembre 1875), avait confié son armée au commandement d'un général russe et mis ses troupes en campagne dix mois avant les Russes eux-mêmes (juin 1876). Libres de leurs mouvements, les Serbes eussent porté leur premier effort sur la Bosnie : l'union des soldats de la principauté avec les bandes insurgées et avec les « frères » du Monténégro

leur eût ensuite donné une armée « panserbe » pour marcher au Turc. Mais à l'annonce de ce plan salutaire, les Hongrois d'Andrassy avaient répondu par la menace d'envahir la principauté et, contre l'Obrénovitch de Belgrade, c'est le Karageorgévitch exilé que Vienne avait donné pour chef à l'insurrection bosniaque. Les Serbes de la principauté avaient dû marcher seuls au Turc : ils avaient succombé; sans la médiation de l'Europe, c'en eût été fait de leur indépendance (décembre 1876)... Quand les Russes enfin étaient entrés en campagne, Belgrade eût peut-être trouvé sa revanche, si une fois encore les menaces des Hongrois ne l'eussent immobilisée : à la fin de la guerre russo-turque seulement (décembre 1877), quand il n'était plus temps de s'imposer à la reconnaissance de Pétersbourg, la Serbie avait pu reprendre la guerre et donner son concours à la libération des Bulgares.

Triste récompense d'un tel dévoûment! A San Stéfano, la Russie établissait ses Bulgares sur tous les chemins qui auraient pu mener les Serbes à l'Archipel ou à la mer Noire, et sa Grande Bulgarie détruisait à jamais l'unité slave dans la péninsule. De deux siècles d'héroïsme et de vingt mois de guerre, les Serbes ne retiraient qu'un district-frontière, occupé par leurs troupes, alors que le Bulgare, par la seule grâce de Pétersbourg, obtenait d'un seul coup cinq provinces turques, cent cinquante mille kilomètres carrés, le quadruple de la principauté serbe tout entière... A Berlin, — mieux encore, — la Russie refusait son appui aux réclamations de Belgrade et renvoyait les délégués serbes aux représentants de l'Autriche. Pour obtenir leur part dans les dépouilles que l'on s'arrachait, pour récupérer seulement deux ou trois districts entièrement serbes, que le Russe avait attribués à son Bulgare, il fallait que Belgrade subît les conditions de Vienne et, par la promesse d'un traité de commerce et de lignes ferrées, livrât au contrôle autrichien toute la vie économique de son peuple. Les hommes d'État serbes sentaient bien et disaient qu'ils laissaient prendre « une hypothèque autrichienne sur la Serbie [1] »; mais ils ne voyaient aucune autre chance de desserrer un peu les liens bulgares, dont la Russie avait étranglé leurs justes ambitions.

1. Cf. Max Choublier, *la Question d'Orient depuis le traité de Berlin*, p. 55.

La Bosnie-Herzégovine et la porte de la Vieille Serbie livrées aux administrateurs ou aux soldats de l'Autriche; la Serbie abandonnée aux diplomates de Vienne : malgré les apparentes disputes, on voit bien qu'en 1878, Alexandre II envers François-Joseph ne faisait toujours qu'exécuter les engagements de Catherine envers Joseph II. On réduisait le gouvernement et la dynastie de Belgrade à la domesticité autrichienne. En son article 38, le traité de Berlin enregistrait l'obligation fondamentale de cette domesticité :

La principauté serbe est substituée, pour sa part, aux engagements que la Sublime Porte a contractés tant envers l'Autriche-Hongrie qu'envers la compagnie pour l'exploitation des chemins de fer de la Turquie d'Europe, par rapport à l'achèvement et au raccordement ainsi qu'à l'exploitation des lignes ferrées à construire sur le territoire nouvellement acquis par la principauté. Les conventions nécessaires pour régler ces questions seront conclues, immédiatement après la signature du présent traité, entre l'Autriche-Hongrie, la Porte, la Serbie et, dans les limites de sa compétence, la principauté de Bulgarie.



Le traité de Berlin remettait donc les Serbes à l'Autriche. En guerre, l'occupation de la Bosnie et de Novi-Bazar, coupant les communications entre les deux Serbies de Belgrade et de Cettigné, donnerait au Habsbourg toute facilité d'une attaque et d'une invasion par derrière, tandis qu'une attaque de front retiendrait sur le Danube et sur la Save les forces de la principauté. En paix, privée de commerce maritime par les cinquante lieues de barbarie turque ou d'hostilité bulgare qui la séparaient des ports méditerranéens, la Serbie n'aurait d'accès aux marchés du monde que par les fourches austro-hongroises, et la nature de son commerce offrirait à ses maîtres mille occasions de tracasseries et d'intervention. Sans industrie, la Serbie avait à demander au monde européen son outillage pacifique et militaire, son ravitaillement en manufactures, en instruments, en tissus, en métaux, en objets de commodité et de luxe; elle ne pouvait payer ses achats qu'en produits agricoles, en fruits surtout et en bétail; or, les cochons, qui

étaient son revenu principal, étant d'avance exclus du marché turc par leur rituelle impureté, c'était seulement le maquignon de Budapest qui pouvait être son correspondant en exportation; le Hongrois, au premier caprice, par un simple règlement santaire, aurait donc la faculté d'interrompre ce commerce et, alléguant quelque épizootie réelle ou imaginaire, de troubler la vie économique de la principauté.

Sa vie politique était pareillement sous la prise de Vienne, par le Karageorgévitch dont, soigneusement, Vienne entretenait les espoirs et dont, à la moindre occasion, elle menaçait l'Obrénovitch. Un héros ou un Machiavel eût peut-être tiré les Serbes de cette dépendance, à force d'énergie, de stoïque abstinence ou de duplicité. Mais le gros bon garçon qu'était Milan Obrénovitch, n'était ni d'humeur à risquer son trône ni de taille à jouter contre l'habileté viennoise. Milan ne demandait qu'à porter le collier en gardant la niche, pourvu qu'elle fût confortable et quelque peu dorée. Puisque la Russie avait livré la Serbie au Habsbourg, Milan ne se croyait pas tenu à être plus slave que le Tsar : à défaut de la dignité et de l'indépendance nationales, il voulait du moins préserver sa couronne et augmenter ses revenus.

En 1882, pour obtenir le titre de roi que Vienne l'incitait à prendre et lui faisait ensuite reconnaître par les puissances, Milan donnait sa signature à un traité secret, qui établissait à Belgrade la tyrannie autrichienne. Cinq articles principaux définissaient les rapports autro-serbes :

1° Vienne promettait sa bienveillance à la dynastie des Obrénovitch.

2° Vienne promettait sa bienveillance aux ambitions de Belgrade vers le Sud (Macédoine) et vers l'Est (Bulgarie).

3° Milan promettait d'empêcher et de combattre par tous les moyens la propagande serbe en Bosnie-Herzégovine et dans l'empire autro-hongrois.

4° Milan promettait, le cas échéant, d'ouvrir aux armées autrichiennes le passage à travers la Serbie, vers la Macédoine ou vers Constantinople, de remettre en temps de guerre les forteresses de Belgrade et de Nisch et de donner en temps de paix toutes facilités d'études topographiques aux officiers autrichiens.

5° Milan s'engageait à ne conclure aucun traité, sans l'autorisation de Vienne.

Cette convention, signée pour six ans (1882-1888) et renouvelée pour six autres années (1888-1894), valait à la Serbie les ruineux emprunts que les banques allemandes, viennoises — et françaises — lui consentaient à des taux de Shylok : 15 millions en 1882, 40 millions en 1884, 70 millions en 1885, etc., au total, de 1882 à 1888, 312 millions sur le papier; en réalité, Shylok versait à peine 222 millions, le reste figurant aux comptes « commission, frais d'émission, de courtage et de publicité »; en 1884, l'emprunt « du Timbre », chiffré 40 millions, ne donnait pas aux Serbes 25 millions net; en 1885, l'emprunt de 70 millions ne leur laissait que 46 millions; à ce taux, l'intérêt dépassait 8 p. 100[1].

Gaspillage moins réparable : Milan, pour obéir aux ordres de Vienne, déclarait la guerre aux Bulgares et, dans une semaine de campagne, perdait tout ce que Belgrade, après ses défaites de 1876, pouvaient encore conserver de prestige en Europe et chez ses frères de Turquie et d'Autriche. La révolution rouméliote (1885) et la fusion des deux Bulgaries en une seule principauté avaient semblé aux gens de Vienne l'œuvre du Tsar et la remise en marche de la Grande Bulgarie : contre le Bulgare, serviteur de Pétersbourg, ils avaient donc lâché « leur » Serbe. La colère d'Alexandre III, l' « ingratitude » de Sofia et les inutiles efforts du Russe pour remettre la double Bulgarie sous le contrôle de son commissaire Kaulbars les détrompaient bientôt, et comme le Bulgare venait leur demander son nouveau prince, Ferdinand de Cobourg, ils abandonnaient leur Serbe qui avait eu la maladresse de se faire battre ; ils confiaient seulement à leur autre vassal de Bucarest le soin de réconcilier les deux adversaires et de pallier leur propre trahison, par un traité qui semblait ne rien enlever à la Serbie. Mais cette défaite, ne coûtant à Belgrade ni territoires, ni indemnité de guerre, lui enlevait quelque chose de plus précieux : jusqu'alors toute la Slavie balkanique et l'Europe occidentale gardaient leur estime traditionnelle envers ce peuple de héros et de civilisateurs, qui, depuis deux siècles, appa-

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1899, l'article de M. Malet, *le Roi Milan*.

raissaient comme les seuls champions de l'indépendance yougo-slave et, depuis un demi-siècle, comme les seuls artisans de progrès réel et d'affranchissement complet. Jusqu'alors le Bulgare ne semblait qu'un suppôt, un avant-coureur de la tyrannie et de la barbarie moscovites. Désormais, dans l'opinion des peuples, le Bulgare prenait la place du Serbe, et toute la Slavie encore ottomane, jusqu'aux frontières du royaume serbe, apprenant la langue et revendiquant la nationalité bulgares, allait au vainqueur de Slivnitza.

Troisième bénéfice de la servitude autrichienne : à la ruine du peuple par les emprunts, à la démoralisation de la race par la défaite, s'ajoutaient l'ébranlement de la dynastie et la brouille entre les sujets et le roi. Les gens de Vienne conseillaient peut-être, encourageaient sûrement le divorce de Milan : Nathalie leur était représentée par son époux comme la « furie roumano-russe », qui n'aurait de repos qu'une fois le royaume affranchi de l'ingérence viennoise. J'ai raconté à nos lecteurs[1] les longues années de troubles et de hontes (1888-1903), qui, pour le peuple serbe, sortirent de ce divorce (septembre 1888). L'abdication de Milan en fut le premier effet.

Le 22 février — 6 mars 1889, Milan abdiquait. Il avait toujours l'armée pour lui. Mais le peuple, travaillé par les agents de Pétersbourg, prenait parti pour Nathalie. Milan avait essayé de se gagner l'opinion par l'octroi d'une constitution libérale (3 janvier 1889), puis il avait imploré l'appui du Tsar. De Pétersbourg, était venu l'ordre d'abdiquer avec la promesse, seulement, que l'empereur Alexandre veillerait au bonheur et au maintien sur le trône de son filleul Alexandre, fils de Milan. Cette réponse du Tsar étant parvenue le 20 février, Milan abdiquait le 22 : il confiait la régence de son tout jeune fils à des complices, qui ne répuderaient pas ses engagements secrets envers l'Autriche et qui promettaient de ne jamais tolérer à Belgrade la « furie roumano-russe ». Lesté d'argent et de crédit, Milan prenait son vol vers les cercles de l'Occident.

Mais l'union des trois Empereurs ayant tourné à la brouille

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1903.

depuis le congrès de Berlin, puis à la haine presque déclarée depuis la révolution rouméliote; Vienne et Berlin allant chercher à Rome le signataire de leur Triplice nouvelle; Pétersbourg préparant, puis signant avec Paris sa Double Alliance; bref, dix années de rivalités dans les Balkans interrompant l'entente austro-russe (1886-1896), Vienne débauchait le Bulgare de Pétersbourg; Pétersbourg essayait donc de débaucher le Serbe de Vienne. Et le Serbe était encore la victime de cette guerre diplomatique, comme il avait été la victime de la trop bonne enteute : durant dix années (1889-1899) Milan, au service de l'Autriche, et Nathalie, pour le compte de la Russie, allaient se battre sur la tête de leur fils.

En 1889, Nathalie rentrait à Belgrade; aussitôt Milan revenait au Palais : après de longs mois d'intrigue et presque de révolution, le gouvernement parvenait à acheter le départ de Milan, moyennant un million et l'expulsion de Nathalie (1890). En 1891, le parti russophile l'emportant dans les élections, et les conseils de la mère sur l'esprit du jeune roi, Milan vendait à la Skouptchina ses droits de citoyen serbe, de membre de la famille royale et de père du roi; la banque russe Volga-Kama fournissait l'argent et Milan s'engageait envers le Tsar comme envers son propre peuple. Mais six mois après, un coup d'État des officiers milanistes chassait les radicaux, amis de la Russie, et les élections faites sous la fusillade donnaient le pouvoir aux partisans de l'Autriche (août 1892).

Contre les régents, exécuteurs de la politique milaniste, les patriotes mettaient leur espoir dans le jeune roi; quand il se proclamait majeur en jetant bas régence et gouvernement (13 avril 1893), la Serbie entière l'acclamait : les radicaux rentraient aux affaires, — avec eux, l'influence de Pétersbourg. Vienne pouvait être inquiète : le pacte de 1882, renouvelé en 1888, venait à échéance en 1894. Milan, le gagiste du Habsbourg, était donc remis en chasse. La mort de son précepteur et ministre Dokitch rejetait Alexandre sous la fascination paternelle. Le 21 janvier 1894, Milan rentrait à Belgrade; Alexandre le rétablissait dans ses titres et, durant un an (janvier 1894-février 1895), — le temps de renouveler le pacte autrichien, — en faisait son ministre occulte. Constitution supprimée, ministères renversés, journaux réduits au silence,

Milan gouvernait pour les gens de Vienne et c'est alors que l'on entendait d'un premier ministre serbe la phrase restée fameuse sur les folles « velléités des prétendus Serbes qui, sous la domination hongroise, se révoltent contre la justice et la civilisation et ne voient pas combien leur prétendu idéal national n'est qu'un mot vide de sens ».

En octobre 1894, l'Autriche elle-même — qui maintenant avait son traité en poche — et l'Allemagne craignirent que, par un coup de force, la Russie et les Serbes ne prissent leur revanche. Elles firent au roi Alexandre des remontrances amicales. En même temps la reine Nathalie parvenait à regagner son fils. Au début de 1895, le roi Alexandre invitait son père à quitter le royaume (avril 1895).

La Serbie délivrée eut une explosion de reconnaissance envers son roi. Durant deux ans et demi (juillet 1895-janvier 1898), elle put se figurer qu'Alexandre, conseillé maintenant par Nathalie, allait être roi « non pour se méfier de son peuple et l'exploiter, mais pour vivre ou périr avec lui », comme disait la reine en une lettre qui courait sous le manteau. La constitution rétablie pacifiait le royaume : les progressistes eux-mêmes, les anciens amis de l'Autriche, revenus au pouvoir, se dégageaient du protectorat viennois et reprenaient la politique nationale. Le mariage d'une princesse monténégrine avec l'héritier de la couronne italienne donnait à tous les Serbes l'espoir que les deux irrédentismes slave et italien pourraient un jour se liguer contre le Habsbourg. Au cours de l'année 1896, Sofia, Cettigné et Belgrade échangeaient des promesses d'amitié, et le toast du prince Nicolas de Monténégro au roi Alexandre conviait « tous les Serbes, unis dans le même esprit et les mêmes vœux, à ne réclamer que ce qui leur appartient, mais à obtenir tout leur héritage ». Belgrade exigeait de la Porte et du Patriarcat l'installation d'évêques serbes à Prizrend et à Uskub.

Aussitôt Vienne témoignait de son humeur, en n'invitant pas le roi Alexandre à l'inauguration des Portes de Fer, puis en ouvrant une guerre économique, — le traité de commerce arrivait à terme, — qui mettait en quelques semaines les Serbes à la raison du plus fort. Les progressistes devaient quitter le ministère (décembre 1896). Mais les radicaux con-

tinuaient leur politique en l'accentuant, et, par le traité de commerce de 1897 entre Belgrade et Sofia, l'union de la Slavie balkanique semblait établie sous l'égide de Pétersbourg... C'est alors que M. de Lobanof, effrayé par les menaces de révolte arménienne et macédonienne, renouait l'entente austro-russe pour le « maintien du *statu quo* et de la paix générale ». En échange du Bulgare que Vienne lui rendait, Pétersbourg, une fois encore, livrait le Serbe aux gens de Vienne : François-Joseph et Nicolas II s'étant rencontrés à Vienne, puis à Pétersbourg (septembre 1896-avril 1897), Milan, que le Habsbourg entretenait à sa cour, rentrait à Belgrade; son fils le nommait généralissime (janvier 1898) et les élections faites par lui rendaient le pouvoir aux « libéraux ».

Durant trente mois (janvier 1898-juin 1900), le régime viennois battait son plein : Skoupchtina dissoute, élections violées, complots imaginaires, emprisonnements, loi martiale, condamnation au bagne de tout un parti politique, exil des patriotes marquants, fuite de tous ceux qui pouvaient craindre les soupçons de Milan, — trente mois de terreur militaire, et la dette portée à 400 millions, et les intérêts mangeant chaque année le tiers du budget. Milan régnait à nouveau. Il pillait, généralissime, le petit trésor de guerre que, sou par sou, les ministères patriotes avaient accumulé dans la forteresse, afin de pourvoir aux éventualités que les troubles de Macédoine leur faisaient espérer ou craindre. Le pacte secret de 1882, renouvelé en 1888 et en 1894, était sans doute signé à nouveau en 1900, et Milan pensait lier sa dynastie plus étroitement encore avec le Habsbourg : il négociait un mariage pour Alexandre; François-Joseph offrait la main d'une princesse autrichienne... Mais Milan se heurta à Draga Machin, qui voulait être reine : grâce à l'appui du Tsar, parrain de cette union étrange, Draga chassait Milan (juillet 1900).

Les Serbes se reprirent d'un espoir. Hélas! en cette Draga, ils ne retrouvaient bientôt qu'un autre Milan, un Milan en jupons, sans verve ni génie. Mais si Draga n'aperçut, elle aussi, dans le trône qu'un siège passager où gagner la richesse par les moyens les plus rapides — à qui la faute? Au jour de son mariage, son protecteur russe lui avait promis support et défense. Ce protecteur fut mystifié sans doute par la comédie

de la grossesse. Mais quand la supercherie éclata, il aurait dû tout aussitôt choisir entre deux partis, soit continuer à Draga, femme stérile, l'appui donné à Draga, femme galante, soit exiger le renvoi immédiat de la simulatrice. Draga, reçue à Pétersbourg, traitée en reine par le Tsar, eût pu faire d'Alexandre un Serbe honnête et un roi véritable : la Russie l'abandonnant sans la détrôner, elle n'eut pas trop de toutes ses ruses pour faire d'Alexandre un mari seulement...

On attribua cet abandon de la Russie à l'hostilité des grandes duchesses monténégrines, qui travaillaient à Pétersbourg pour leur frère Mirko, époux d'une Obrénovitch, ou pour leur beau-frère Pierre Karageorgévitch. A ces haines de femmes, l'entente austro-russe ajoutait une influence bien plus sérieuse : en février 1902, l'archiduc François-Ferdinand allait à Pétersbourg renouveler et préciser l'accord secret de 1896-1897.

Milan, mort l'année précédente, dormait dans la terre hongroise qu'il avait exigée pour son éternel repos. L'Obrénovitch n'avait plus à Vienne son courtier des vingt années dernières. Le Karageorgévitch, par ses traditions familiales avec la cour de Vienne et par ses alliances matrimoniales avec la cour de Pétersbourg, devenait le candidat des deux compères. En 1902, un premier complot en sa faveur échouait à Chabatz. En 1903, les officiers, que Milan avait si intimement liés à sa politique autrichienne, massacraient Alexandre et Draga et installaient sur le trône le serviteur de l'entente austro-russe.

Mais le Karageorgévitch, pour tâcher d'obtenir le pardon de l'Angleterre, était obligé à une politique constitutionnelle qui ramenait les radicaux, les russophiles, au pouvoir; et, pour se faire accepter de la nation, pour faire oublier les « trahisons » de sa race, il était obligé à une politique nationaliste, surtout à des allures d'indépendance à l'égard de Vienne. Il tenait ses promesses à ses deux patrons de Vienne et de Pétersbourg, en s'abstenant de toute ingérence dans leurs règlements macédoniens. Mais il vantait bien haut ses liens de parenté avec le Romanof, et sa reconnaissance, son respect, sa dévotion envers le Tsar. Comme pour préparer la solution slave des querelles macédoniennes, dès 1904, une intime

amitié renaissait entre Belgrade et Sofia. En 1905, Vienne, mécontente, menaçait de reprendre la guerre économique, qu'avait interrompue, huit années durant, le traité de commerce (1896-1904), et, puisqu'en cette année 1905, le discours de Tanger semblait remettre en question tout l'équilibre européen, les publicistes officieux laissaient apercevoir les futures intentions du gouvernement austro-hongrois.

***

Vers la fin de 1905, paraissait à Vienne, chez Seidel et fils, libraires de la Cour impériale et royale, une brochure intitulée *Mazedonien, eine militär-politische Studie.* Un court avant-propos prévenait le lecteur :

Cette étude a paru d'abord dans la *Danzers Armee-Zeitung* à Vienne. La rédaction avait fait précéder la publication de l'observation suivante : « Ce n'est pas pour nos lecteurs permanents qui sont informés du caractère indépendant de notre journal, mais c'est pour certaines feuilles étrangères qui considèrent notre journal comme un « organe du Ministère de la Guerre » ou bien comme l' « organe de l'État-major général », qu'il est expressément spécifié que le travail suivant est dû à la plume d'un militaire remarquablement informé, mais qu'il n'interprète en aucune façon les tendances officielles.

J'ouvre cette brochure et, sans commentaires, j'expose les idées de ce « militaire remarquablement informé ». Il commence par définir la Macédoine et en montrer le rôle mondial :

La grande signification de la Macédoine résulte de sa position comme entrée des passages pour les communications entre l'Europe centrale et l'Asie Mineure, avec deux grandes routes commerciales et militaires : la ligne de la Morava et du Vardar, Belgrade-Salonique, et la ligne Nisch-Sofia-Constantinople ; auprès de ces deux lignes principales, la descente par la vallée de la Bosna, Novi-Bazar-Mitrovitza, devient secondaire. Il faut néanmoins toujours considérer les deux grandes lignes de pénétration, l'une plus occidentale, l'autre plus orientale, l'une Sarajévo-Uskub-Salonique, l'autre Belgrade-Constantinople ou Belgrade-Salonique, qui se rapprochent,

entre Nisch et Uskub, si près l'une de l'autre qu'un lien serait facile à établir.

De l'exposé de ces routes, ressort l'importance du golfe de Salonique dans les communications du monde ; il a, dans les relations des pays du Danube avec l'Asie Mineure, une situation pareille à celle qu'a le golfe Persique dans les communications de l'Europe avec les Indes.

L'auteur dresse ensuite la carte ethnographique de la Macédoine, en faisant la plus belle part aux Albanais. Puis il vante les richesses de la contrée :

La Macédoine est un pays très fertile, bien doué par la nature. On comprend les désirs de la Turquie de conserver cette province le plus longtemps possible. Mais on ne peut blâmer les habitants de la Macédoine, quand ils prennent à tâche de se séparer politiquement et économiquement d'un organisme qui ne leur apporte aucun avantage, mais qui, sans souci pour l'esprit de l'époque, pour les progrès humains dans toutes les directions, pour la conscience nationale éveillée, ne connaît qu'un seul but : maintenir par la force un gouvernement désordonné et corrompu.

Dans un avenir tout proche, l'auteur n'aperçoit que deux solutions au problème macédonien : soit l'autonomie à la façon de l'ancienne Roumélie orientale, soit « une autre forme juridique, dont on trouve au moins deux exemples dans l'Empire turc d'aujourd'hui, l'Égypte et la Bosnie-Herzégovine ». Entre les deux, il ne semble pas que l'auteur hésite : la « forme juridique » au profit de l'Autriche a toutes ses préférences, et il prévoit qu'avant peu, une intervention militaire devra préparer cette « forme juridique ».

L'exposé de toutes les combinaisons, qui pourraient provoquer notre action militaire, mènerait trop loin. Mais tôt ou tard il faudra que l'état des choses soit changé radicalement. Cette besogne ne pourrait être confiée ni au gouvernement de Constantinople ni à l'un des petits États de la péninsule à cause de l'enchevêtrement des races. La combinaison, qui confierait la tâche à un seul grand État européen, soit qu'il en prît l'initiative, soit qu'il sollicitât le mandat des puissances, devient de plus en plus probable; mais l'hypothèse d'une entreprise collective de plusieurs grandes puissances ne doit pas être exclue.

Quoi qu'il en soit, il s'agirait en tout cas d'introduire un régime solide dans ces contrées où, faute d'une autorité, règne maintenant

l'anarchie. Cette transformation n'est possible que par l'emploi d'une force militaire, qui aurait à compter, non pas seulement avec une résistance armée de la population, mais aussi avec la résistanc de la Turquie, car une action pareille ne saurait être que la fin d la domination turque en Europe.

L'auteur trace la marche de cette opération :

Pour la conquête de ce pays, quatre grandes routes peuvent s'offrir : au sud, l'entrée de Salonique, à l'ouest la route qui part de l'Adriatique, au nord la route de Bosnie à travers l'ancien (sic) sandjak de Novi Bazar; et enfin la trouée serbe, par la vallée de la Morava.

Une opération basée sur Salonique suppose avant tout une suprématie absolue dans la Méditerranée; elle ne serait possible pour notre monarchie qu'en cas où cette entreprise résulterait d'un mandat européen et si une puissance maritime de premier ordre se trouvait à côté de nous comme alliée. Nous ne pourrions même pas fournir le matériel de transport, et nous serions obligés d'affrêter des bateaux sous pavillon étranger, ce qui supposerait également la neutralité au moins d'une puissance maritime de premier ordre. Il est clair que par là toute l'entreprise se compliquerait et que nos frais en augmenteraient de beaucoup. Mais les circonstances locales pour cette entreprise sur Salonique seraient favorables. Il ne serait pas difficile d'éteindre les batteries mal alimentées, qui devraient défendre l'entrée dans la baie. La concentration et l'entretien de forces imposantes trouveraient des conditions favorables dans les bassins de la Macédoine, que la nature a richement pourvus. Pour l'avancement dans le pays, les conditions seraient moins favorables. La direction principale des opérations serait donnée par la ligne ferrée du Vardar, qui mène droit au cœur de la péninsule, au carrefour Uskub-Koumanovo-Mitrovitsa. Le maître de ce carrefour et de la vallée de la Morava non seulement domine la partie nord-ouest de la péninsule, mais peut exercer son influence sur la Bulgarie, la Roumélie et sur Constantinople même.

Pour l'offensive, dans cette direction, il existe plusieurs chemins :

1° La route carrossable de Salonique-Doiran-Istip-Koumanovo, dix étapes. Cette route n'est pas construite; mais le passage est tout de même possible pour une armée et pour le train léger de communications; peu d'obstacles naturels.

2° La route Salonique-Monastir-Köprili-Uskub, de sept marches plus longue que la précédente, dans une contrée, qui est la plus fertile de toute la Turquie d'Europe, le foyer des troubles; afin de ne pas courir le dangereux risque d'avoir dans le dos une popu-

lation insurgée, la prise du bassin de Monastir devrait être la première opération.

L'offensive de Salonique vers l'intérieur suppose donc deux grandes colonnes, éloignées, l'une de l'autre, de cinq à huit étapes, opérant indépendammeut jusqu'à ce qu'elles atteignent le point de réunion Köprili-Istip... En résumé, cette opération trouve, pour l'offensive, les conditions non pas idéales, mais assez favorables. La condition indispensable de la suprématie sur mer ne doit pas empêcher de considérer cette première hypothèse...

Seconde hypothèse :

L'opération, conduite de la rive adriatique vers le bassin central, aurait pour elle le peu de longueur de la route : sept marches seulement; mais cette variante suppose aussi la suprématie dans la mer Adriatique. La base d'une telle opération devrait être établie sur le littoral entre Scutari et Alessio, d'où partent trois pistes passables vers Diokavo; toutes les trois traversent les Alpes inhospitalières de l'Albanie, rencontrent, dans les profonds défilés du Drin et de ses affluents, de sérieux obstacles qui peuvent être facilement défendus par une population mal disposée envers nous. L'organisation d'une ligne d'étapes dans ce pays d'Albanais effrénés se heurterait à des difficultés encore plus grandes... Malgré cela, cette ligne d'opération est mentionnée ici, car en cas d'une entreprise collective de plusieurs puissances, elle serait prise en considération, par exemple par l'Italie, — ce qu'une diplomatie intelligente devrait empêcher.

Troisième hypothèse :

J'arrive maintenant à la ligne d'opérations qui nous est la plus proche, à l'offensive dirigée de la Bosnie à travers le sandjak, vers Mitrovitsa. Cette contrée partiellement occupée par nos troupes est importante, séparant l'un de l'autre les deux États serbes, Monténégro et Serbie. D'après le traité de Berlin nous devrions avoir le droit de nous répandre militairement dans ce pays; mais jusqu'à présent nous ne l'avons pas fait, de sorte que, faute d'user de ce droit, nous semblons n'avoir même plus aucun droit dans ce pays, excepté nos trois garnisons Plievljé, Priépoljé et Priboj.

Pour expliquer l'utilité de cette occupation militaire du sandjak, Andrassy a dit un jour : « Il faut démontrer que, pour notre politique balkanique, il n'existe pas de Pyrénées. » Malheureusement, les faits n'ont pas permis la réalisation de cette parole, car si nous voulions avancer maintenant nos troupes au sud-est, ce ne serait plus un changement de garnison ni des préparatifs éventuels pour la guerre, mais la guerre elle-même, et chaque pas que nous ferions augmenterait ce caractère d'opération stratégique.

Aussi le sandjak de Novi-Bazar ne peut pas être pris en considération comme ligne d'étapes. Dans les circonstances actuelles, il n'est même pas prudent d'y conserver nos garnisons. Le carrefour Mitrovitsa-Uskub-Koumanovo-Nisch apparaissant comme nécessaire à posséder pour obtenir l'influence dominante sur la péninsule balkanique, il en résulte que le pays jusqu'à Mitrovitsa n'entre en considération que comme entrée de ce passage...

La contrée est peu peuplée et peu fertile; les colonnes seraient mal ravitaillées par le pays, en viande exceptée. Je calcule certainement en optimiste, en disant que, par cette entrée, peuvent marcher au plus deux divisions avec l'armement mixte pour montagnes et deux divisions avec l'armement normal, en tout 5 divisions, en chiffres ronds 60 000 à 70 000 hommes.

Cette force est-elle suffisante pour atteindre le but, à savoir pour écraser la résistance de la Turquie et installer la pacification du pays? La question donne elle-même la réponse.

Si nous entreprenons quelque chose dans les Balkans, c'est que nous voulons en avoir quelque profit. Ce bénéfice ne peut être atteint que si l'on démontre clairement aux populations qu'elles ont affaire à une puissance réelle : seul, le prestige militaire peut nous donner la position politique et commerciale, que notre industrie réclame et qui paiera les sacrifices qu'une opération armée nous aura coûtés.... La lutte devra donc être menée avec une supériorité qui exclue les moindres insuccès; et pour cela il nous faut, non 60 000, mais 400 000 hommes.... Nous ne pouvons pas faire passer ces troupes par l'étroit goulot du sandjak. Il ne reste donc, des lignes d'opération mentionnées, que la dernière, à travers la Serbie, par la vallée de la Morava.

Donc, « l'étroit goulot du sandjak », *der Flaschenhals des Sandjchaks*, est inutile. C'est à travers la Serbie qu'il faut atteindre la Macédoine.

L'entreprise, de ce côté, exigerait d'abord une explication avec la Serbie; la situation serait analogue à celle qu'en 1877 la Russie eut en face de la Roumanie. Si la Serbie ne se mettait pas de notre côté loyalement et sans hésitation, alors il faudrait diriger contre elle l'épée déjà tirée; ce n'est qu'après avoir écrasé la Serbie que l'on pourrait penser à une offensive contre la Macédoine... Il est clair que la diplomatie aurait à nous garantir le passage sans obstacle à travers la Serbie, par une entente avec les grandes puissances voisines, Allemagne, Russie et Italie; sinon il faudrait alors chercher la solution, non pas ici, mais sur le théâtre d'une guerre dans l'Europe centrale... Mais traiter le cas d'une guerre avec la Serbie serait

sortir du cadre de cette étude; je continue donc mon exposé et je répète : pour une entreprise contre la Macédoine, il ne nous reste d'autre chemin que l'offensive à travers la Serbie. Les vallées fertiles de la Morava et de la Toplitsa assurent une concentration facile dans la proximité de la frontière turque; le chemin de fer rendrait possible la marche accélérée et le ravitaillement sûr.

L'invasion par Koumanovo sur Uskub amènerait la concentration des troupes turques sur l'espace Uskub-Koumanovo-Ghilané, ce qui ferait que les colonnes secondaires, pénétrant par les lignes du sandjak, n'auraient à compter qu'avec la résistance des troupes irrégulières.

Uskub atteint et le bassin Uskub-Koumanovo-Köprili inondé, la première opération serait terminée. Établi en cette contrée fertile, tenant le chemin de fer Belgrade-Uskub-Salonique et l'embranchement Uskub-Mitrovitsa, on pourrait continuer l'offensive contre Salonique. Les conditions seraient alors les mêmes que j'ai déjà expliquées en parlant des opérations dans la direction contraire...

La campagne ne serait pas terminée par la prise de Salonique : alors seulement, commencerait le travail infiniment difficile de la pacification, de chaque côté des grandes lignes d'opération. La marche en avant de nos troupes ne serait pas faite uniquement sous prétexte de rétablir l'ordre; la politique de la monarchie devrait y chercher son profit en travaillant sincèrement et honnêtement au développement tranquille des peuples balkaniques, au progrès graduel de leur culture, de leur richesse économique et par là même à l'augmentation de leurs capacités de consommation.

A ce plan militaire, l'auteur laisse entendre qu'un plan diplomatique est lié; écrasant le Serbe, Vienne tâcherait de se gagner le Bulgare et l'Albanais : une Bulgarie agrandie et une Albanie libérée flanqueraient à droite et à gauche la Macédoine autrichienne et borderaient le grand État yougo-slave dont Vienne dirigerait les destinées :

Il semble qu'il s'effectuera dans l'avenir plus ou moins rapproché un autre groupement des rapports des puissances dans les Balkans. L'Albanie indépendante, unie, et la Bulgarie agrandie d'une partie de la Macédoine seraient des créations aptes à la vie, pour le maintien de la tranquillité dans ces pays, aujourd'hui tombés si bas. Et qu'est-ce qu'on pourrait désirer de mieux qu'un État yougo-slave puissant qui embrasserait la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Vieille Serbie et la Serbie? Ce serait un pas en avant dans le développement historique qui tend à unir les peuples de même langue. Il serait digne d'un grand

homme d'État de travailler à la solution de ce problème, dans l'intérêt du grand État danubien. Il est possible que le dualisme de la monarchie cédât alors la place à de nouvelles formes constitutionnelles...

***

Dès 1905, voyant les puissances occidentales imposer les réformes macédoniennes, qui lentement conduisaient à l'autonomie, il se peut que Vienne ait songé à cette opération militaire et à la « forme juridique », souhaitée par notre auteur. Les embarras de Pétersbourg en Extrême-Orient et les querelles franco-allemandes au Maroc offraient l'occasion : peut-être si « la puissance maritime de premier ordre » eût été favorable, Vienne aurait-elle renforcé de ses troupes les officiers de gendarmerie qu'elle avait déjà, « par mandat européen », intallés à Uskub. Mais il ne semble pas que Londres ait voulu saisir certaines allusions et les querelles intérieures de la double monarchie, la rébellion politique et presque armée des Hongrois et des Serbo-Croates, la « Coalition » de tout le royaume transleithan ne permettaient pas encore les aventures. En décembre 1905, pourtant, Vienne recevait le commandement de l'armée navale que l'Europe envoyait dans les eaux turques. Mais la prudence occidentale avait détourné de Salonique sur Mitylène cette menace d'intervention collective.

En 1906, j'ai dit comment d'Algésiras les gens de Vienne rapportaient le plan nouveau, qui donnerait au syndicat austro-italien le « voisinage » en Macédoine et en Albanie. Le « Compromis » signé, M. de Goluchowski renvoyé, M. d'Aerenthal appelé, j'ai montré [1] comment tout se préparait pour l'exécution d' « un programme positif dans toute l'étendue du mot ». Les États balkaniques sentaient venir le coup de force. De nouveau, ils essayaient de syndiquer leur résistance. Belgrade et Sofia négociaient une union douanière qui, tirant la Serbie de la dépendance austro-hongroise, préparait en cas de danger une coalition militaire. Vainement, par des représailles économiques, par un tarif prohibitif, Vienne et Budapest essayaient

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.

d'affamer Belgrade : la complicité bulgare et la bienveillance turque donnaient aux Serbes les moyens d'atteindre avec des tarifs abaissés les quais de Varna et de Salonique, où les Occidentaux, les Français surtout, venaient acheter le bétail exporté. Vainement, par des intrigues et des complots, Vienne essayait de miner le roi Pierre et préparait dans l'armée des régicides un *pronunciamento* soit, en faveur du dernier Obrénovitch — un fils naturel de Milan et d'Artémise, que maintenant le Habsbourg élevait et dressait, — soit en faveur du prince monténégrin Mirko, époux de la dernière Obrénovitch : contre l'Autriche et contre les officiers régicides, la Serbie tout entière donnait raison à son gouvernement et à son roi. Les menaces d'agression, les concentrations de troupes au long du Danube et de la Save n'avaient pas de meilleur résultat : Belgrade, sur la place de Paris, trouvait des conditions honorables d'emprunt, qui permettaient les achats d'artillerie et de munitions françaises.

En 1907, cette « révolte » de Belgrade et les prétentions de l'Occident à réformer judiciairement la Macédoine décidaient les gens de Vienne à « une politique plus énergique » que, dès le mois de mai, ils annonçaient au correspondant du *Times* et que M. d'Aerenthal esquissait en août-septembre à M. Tittoni. « L'accord au sujet des Balkans, qui existe depuis de longues années entre les Cabinets de Pétesbourg et de Vienne, a été confirmé », écrivait la *Correspondance politique de Vienne* au lendemain de l'entrevue de MM. d'Aerenthal et Isvolski en septembre. Le grand-duc Wladimir signait peut-être à Sofia une convention militaire, qui remettrait aux Russes, en cas de guerre, l'armée de « leur » Bulgare. Vienne, par le chemin de fer projeté du sandjak, décidait d'avancer entre « ses » deux Serbes (janvier 1908).

Malgré les dénégations de Pétersbourg, il parut bientôt que les deux compères étaient toujours d'accord : l'apparente indignation de M. Isvolski était de courte durée; dès la fin de février 1908, le *Temps* constatait « une détente très sensible », et, le projet du Danube-Adriatique fournissant un « bon billet » pour les Serbes et pour la Slavie balkanique, l'entente austro-russe reprenait son cours; une note commune du 22 mars la montrait rétablie. Les Serbes avaient la naïveté

de croire que le Danube-Adriatique leur apporterait dans quelques mois la liberté économique et l'union « panserbe », de Belgrade à Antivari ; et ils ne s'étonnaient pas que Vienne leur consentît un traité de commerce (mai 1908).

La révolution turque et l'incident bulgare ayant décidé M. d'Aerenthal au nouveau pas en avant, à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, l'indignation russe se donne à nouveau carrière. Aujourd'hui, les deux amis semblent brouillés. Mais est-il bien sûr que, de la table de M. Isvolski, les accords de 1782, de 1842, de 1860, de 1876, de 1877, de 1896, de 1902, de 1907 aient vraiment disparu? ne sont-ils pas momentanément recouverts par ces contrats d'emprunt anglo-franco-russes, sans lesquels Pétersbourg ne saurait gouverner? l'emprunt réalisé, les accords ne reparaîtront-ils pas?

La *Danzers Armee Zeitung* du 5 novembre 1908 publiait un nouvel article anonyme, dont voici la traduction résumée :

Il paraissait la semaine dernière que la situation politique allait s'éclaircir. De plus en plus les Puissances commençaient à s'habituer à voir dans l'annexion des provinces occupées le fait accompli et à admettre qu'on ne pourrait point parler de compensations pour la Serbie et le Monténégro. Il paraissait presque comme tout à fait exclu que la Conférence projetée pût s'occuper de la première question, et l'idée même de la Conférence reculait lentement vers le dernier plan. Suivant des nouvelles plus récentes, la Russie revient à la charge. Mais à ceci il ne faut point attribuer trop d'importance. La position de M. Isvolski a été fortement atteinte dans les derniers temps. Ses dernières démarches ne sont qu'un mouvement désespéré dans un but personnel, Pour nous, l'acceptation ou le refus par la Russie de l'annexion restent questions indifférentes, vu qu'elle ne peut pas enrayer le fait accompli.

L'Autriche-Hongrie peut envisager tranquillement l'avenir. Le courant des événements des dernières semaines a confirmé une fois de plus le vieux proverbe « qui risque gagne »...

L'opposition de puissances ennemies, mais désunies, se heurte à l'alliance inébranlable de l'Autriche et de l'Allemagne. La Russie et l'Angleterre n'ont point la force nécessaire pour prononcer le mot décisif. La peur fortement enracinée de l'Allemagne empêche l'Angleterre d'envoyer un nombre assez considérable de ses bateaux dans la Méditerranée, et les gouvernants de la Russie savent très bien que presque toute la population de l'Empire est contraire à la

guerre, que son armée n'est pas capable de la faire pour le moment : une grande guerre provoquerait une révolution, en comparaison de laquelle les événements d'il y a quelques années ne paraîtraient que de simples amusettes. Quant à la France, elle n'a pas d'intérêts dans les Balkans et trouve plus utile de conserver des rapports amicaux avec ses deux voisins de l'Est, étroitement unis et alliés, que de tirer les marrons du feu pour des amis moins sûrs et militairement plus faibles. Cette supposition est renforcée par la dernière manifestation du Président de la République à l'égard de notre Empereur.

En ce qui regarde notre alliée, l'Italie, il ne lui reste pour le moment, *volens*, *nolens*, que de se rendre à l'inévitable, malgré toute la douleur que lui cause la déception de ses aspirations sur la côte orientale de l'Adriatique. Comme alliée l'Italie, d'ailleurs, ne présente aucune valeur... Au contraire la question reste ouverte, si le moment n'est pas arrivé de nous entendre avec la Turquie. Notre succès et notre prestige auraient été tout autres, si la Turquie avait renoncé de bon gré à sa souveraineté sur les provinces occupées... Mais l'omis pourrait être rattrapé.

L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine a provoqué en Serbie et au Monténégro une grande excitation qui dure encore. Avec la joie dans le cœur, nous avions escompté l'ordre de mise en marche de nos monitors sur le Danube. Cela a été le moment le plus propice pour démontrer au monde notre force. Par un geste, Belgrade aurait été dans nos mains, et en un clin d'œil l'ennemi, qui n'était point préparé pour la guerre, aurait été battu...

Le conflit avec la Serbie et le Monténégro, vu l'état des choses actuel, se présente comme inévitable. Et plus tard il arrivera, plus cher il nous coûtera en matériel de guerre et en sang. L'armée serbe, qui n'était pas prête pour la guerre et à laquelle le plus nécessaire manquait encore tout récemment, gagne chaque jour. Les armes et les munitions lui arrivent par des voies détournées, puisque nous lui avons barré la plus courte. L'Italie aide nos adversaires et se prépare en secret pour la guerre. L'état de choses se retourne d'un jour à l'autre contre nous, et le temps nous dicte de grandes et importantes décisions. Nous ne pouvons plus marcher dans la même voie sans grand danger et nous ne pouvons pas déposer les armes avant que la pomme de discorde ait disparu, c'est-à-dire avant que nous ayons l'hégémonie complète dans les Balkans.

Pour arriver à ce but, nous avons besoin d'une entente avec la Turquie, qui, à tout prix, doit devenir notre amie, une amie flexible et dépendante. La recette pour arriver à ce résultat, serait un soutien financier en grand style, et la garantie de l'intégrité ottomane contre qui que ce soit. La Turquie a besoin d'argent, de beaucoup

d'argent pour achever l'œuvre de son rajeunissement. Nous devons la persuader qu'il n'y a que nous qui pouvons lui prêter ce concours...

Notre diplomatie vient d'entrer en pourparlers avec Constantinople; nous devrions tâcher de donner à ces pourparlers plus de poids. Et ceci ne pourrait se faire qu'à la condition que nous devenions les voisins immédiats de la Turquie sur un front beaucoup plus large. Mais nous ne pouvons nous installer à la frontière de la Macédoine qu'après la disparition définitive de la Serbie et du Monténégro. En conséquence, non seulement nous ne devons point éviter le conflit avec ces deux pays, mais, au contraire, nous devons le désirer et l'accélérer.

Pour nous ouvrir la perspective de la guerre, notre diplomatie doit changer de tactique. L'égoïsme brutal obtient seul dans la politique de grands résultats. Veut-elle être utile, une politique doit ne répudier aucun moyen. Depuis les temps de Metternich, nous ne nous occupons que de petits projets... Ni la Russie ni l'Italie n'ont reculé devant les embûches, quand il a fallu nuire à un ennemi. Combien d'occasions ne pourrions-nous pas trouver dans cette voie! Contre l'Italie, nous pourrions soulever l'Abyssinie et préparer un nouvel Adoua; il ne serait pas difficile non plus de fomenter de révolutions sur son propre sol, particulièrement en Sicile et en Sardaigne. Contre l'Angleterre, nous pourrions exploiter utilement l'Égypte et les Indes, et, d'accord avec la Turquie, provoquer un mouvement panislamique, sérieusement dangereux pour sa domination. Le plus grand nombre de points faibles nous est offert par le colosse du Nord que nous pourrions très utilement miner : nous avons été invités par la Perse à prendre sa défense contre des attaques russes; nous pourrions agir auprès des musulmans dans le Caucase et dans le Turkestan, auprès des Polonais et des Petits-Russiens; avant tout, il faudrait faire revivre la révolution russe et le régime terroriste des bombes...

Il est grandement temps que notre politique cesse de vivre d'expédients journaliers et qu'elle commence à envisager les grands buts qui assureront le développement de la monarchie... Le premier est l'installation de notre hégémonie dans les Balkans, et celle-ci, réalisée, doit être suivie par une expansion vers l'Orient, laquelle nous appropriera les peuples congénères de la Russie, après que nous serons devenus la grande Autriche Fédérale.

On voit clairement que, depuis deux mois, les gens de Vienne et de Budapest cherchent tous les prétextes d'une guerre contre les Serbes. Il n'est pas de fausses nouvelles qu'ils n'aient répandues, pas de tracasseries, de violations de traité ou de territoire

qu'ils n'aient essayées. Un jour, on nous annonce que les bandes de Belgrade inondent la Bosnie, et le lendemain que les canons de Cettigné bombardent Cattaro : les représentants de l'Europe ont la naïveté de faire à Belgrade une démarche pour que la Serbie retire de sa frontière des troupes qu'elle n'a jamais mobilisées. Les officiers autrichiens entrent en Serbie pour faire des relevés : « Ils se sont égarés », répond le ministre austro-hongrois aux plaintes de Belgrade. Le général Voukovitch, envoyé par le prince de Monténégro au roi de Serbie, est arrêté à Agram, fouillé et dépouillé. Les bagages et les valises des diplomates accrédités en Serbie sont menacés. Sans parler des canons français, que nos industriels n'ont plus la liberté de livrer en temps convenu et que l'Autriche, refusant de les convoyer, met seize jours à rendre à leurs expéditeurs, les boîtes de conserves à l'adresse des cuisines du roi Pierre ne peuvent plus parvenir. Malgré les stipulations formelles du traité de commerce austro-serbe, qui garantit le libre transit, les colis postaux et marchandises de l'Occident sont retenus ou égarés, — juste au moment où Vienne nous demande d'intervenir à Stamboul pour faire cesser le boycottage turc, — et M. d'Aerenthal ordonne au gouvernemeut serbe de faire disparaître « l'esprit d'hostilité envers l'Autriche-Hongrie, dont témoignent les journaux et les réunions publiques ».

Quand M. d'Aerenthal aura enfin négocié la réconciliation austro-turque et quand l'emprunt anglo-franco-russe réalisé rendra à M. Isvolski le souci des traditions moscovites, les Serbes feront bien de tenir leur épée aiguisée et leur poudre sèche... « Je suis Russe à Sofia, Autrichien à Belgrade », disait le prince de Bismarck. Je voudrais croire que, ce jour-là, notre diplomatie sera serbe à Belgrade, bulgare à Sofia, turque à Stamboul, honnête et nationale partout, afin de pouvoir être vraiment et sincèrement française à Paris, autrichienne à Vienne, car je ne vois pas que l'Autriche ait tout à gagner dans cette folle aventure.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE



15e Année. 15 Décembre 1908.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1908

LIVRES NOUVEAUX

PARMI LES PIERRES,

par **H. Sudermann**.

Admirablement mise en scène à l'Odéon par M. Antoine, cette version française d'un drame célèbre dans toute l'Allemagne attira chaque soir un public nombreux. H. Sudermann, dont nous connaissons surtout en France *Magda* et *l'Honneur*, est l'un des plus grands dramaturges d'outre-Rhin. Ses pièces, vigoureusement charpentées, subissent victorieusement l'épreuve de la traduction : il faut ajouter que cette traduction de *Parmi les pierres*, en particulier, est excellente et fait grand honneur à M. Maurice Rémon et à Mme Valentin.

LA DÉGRADATION DE L'ÉNERGIE,

par **Bernard Brunhes**.

D'une marche inégale, mais continue, la *Bibliothèque de Philosophie scientifique* poursuit sa route. Trente ou quarante volume parus en deux années montrent quel besoin auteurs et public avaient d'un pareil organe de vulgarisation, et, si quelques-uns de ces volumes ne méritaient peut-être pas tant d'honneur, il suffirait de quelques autres — et celui de M. Brunhes est du nombre — pour assurer le juste succès de cette collection.

LE ROMAN SENTIMENTAL AVANT L'ASTRÉE,

par **Gustave Reynier**.

Ouvrage d'érudition, mais d'érudition à la française, claire, rapide, sans pédanterie et sans lourdeur. Et livre aussi de découverte, car on peut dire que ces origines du roman français à la mode du XVII[e] siècle et d'aujourd'hui étaient presque inconnues : pour les retrouver, il fallait avoir la familiarité complète de notre littérature et des œuvres espagnoles. On sait que M. G. Reynier s'est fait comme une spécialité de cette perpétuelle comparaison des deux littératures en deçà et au delà des Pyrénées.

LA PRÉSIDENCE DES ASSEMBLÉES POLITIQUES,

par **H. Ripert**.

Le sujet était un peu arbitrairement choisi et mal délimité. Quelles assemblées prendre et quelles négliger? Angleterre et France, États-Unis et Belgique Allemagne, Italie, et Autriche-Hongrie, répond l'auteur. Pourquoi pas Hollande ni Danemark, ni Grèce surtout, où la présidence tient une si grande place? Mais, le sujet une fois accepté, il faut louer l'abondance et le choix des renseignements, et M. Paul Deschanel, dans la *Préface*, rend pleine justice à l'écrivain.

LES ROUMAINS,

par **James Caterly**.

Premier tome d'une histoire complète qui embrassera toute la destinée du peuple roumain depuis les Daces jusqu'à nous. Clair exposé; courts récits; bon résumé : rien ne manque en ce livre utile, qui ne contient que le nécessaire.

HERCULANUM,

par **Ch. Waldstein** et **L. Shoobridge**.

M. Ch. Waldstein, l'heureux fouilleur de l'*Héraion* d'Argos, le célèbre archéologue de Cambridge, a entrepris de syndiquer toutes les forces du monde érudit pour déterrer cette mystérieuse ville qui dort, intacte et pleine de richesses artistiques, sous la cendre du Vésuve. Ce luxueux et savant livre éveillera chez tous les lecteurs le vif désir qu'une si belle et si nécessaire entreprise soit couronnée d'un plein succès : l'Italie se doit et doit au monde de la faciliter.

AU CŒUR DE LA VIE,

par **Pierre de Coulevain**.

Les romans de Pierre de Coulevain — l'auteur d'*Ève victorieuse* — exercent sur le public un irrésistible attrait. L'auteur s'y met parfois en scène avec une grâce charmante : c'est parfois — et particulièrement dans ce livre, — plûtôt qu'un récit, une suite de confidences qui nous est offerte, et les personnages qui nous sont présentés semblent vraiment avoir été saisis au *cœur de la vie* même. En ouvrant de tels livres, on cherche un auteur et on trouve la femme la plus avertie, la plus indulgente et la plus spirituelle.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE PORT-ROYAL,

par **Jean Racine**.

Gardien des reliques et des traditions de Port-Royal, M. A. Gazier s'est donné la tâche de renouveler sans cesse les regrets que peut inspirer à tout homme de pensée la disparition de cette maison célèbre, qui peut-être eût changé tant de choses à l'histoire de ce pays! Cet *Abrégé* de Jean Racine était connu depuis cent cinquante ans bientôt. Mais aucune édition critique n'en avait encore été donnée : voilà un excellent guide pour les touristes pieusement fidèles au souvenir des Solitaires.

LA PHILOSOPHIE MODERNE,

par **Abel Rey**.

L'auteur ne se dissimule pas les difficultés de son entreprise : obligation de n'étudier les problèmes que sous leur forme la plus générale; transposer en termes communs des idées qui ont été présentées à un public de spécialistes; négliger les nuances, les correctifs, pour ne classer que les tendances très générales.... Tout compte fait, ce livre sera utile : il mettra quelques notions précises sous les termes de *positivisme*, de *pragmatisme*, que l'on entend employer souvent au petit bonheur, et surtout il montrera aux esprits qui se hâtent trop vite de proclamer, à propos de telle nouvelle doctrine philosophique, la faillite de la science, que la plupart des philosophes s'entendent tous à respecter la science et à en prendre les données comme point de départ [illegible] ions,

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 150.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 31 Octobre 1908

ACTIF :

Caisse et Banque	79.209.695 75
Portefeuille	649.138.415 27
Reports	64.131.828 61
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	75.108.274 26
Comptes courants débiteurs	112.046.138 82
Rentes, obligations et valeurs diverses	9.435.838 18
Participations financières	10.526.855 24
Avances garanties	116.128.957 56
Comptes débiteurs par Acceptations	116.906.321 99
Agences hors d'Europe	14.506.624 03
Comptes d'Ordre et Divers	35.701.584 44
Immeubles	15.841.544 »
Fr.	1.298.682.078 15

PASSIF :

Capital	150.000.000 »
Réserves	20.568.162 85
Comptes de chèques et comptes d'Escompte	571.209.473 88
Comptes courants créditeurs	329.162.121 72
Bons à Échéance fixe	59.487.466 80
Acceptations	115.264.422 02
Comptes d'Ordre et Divers	52.990.430 88
Fr.	1.298.682.078 15

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

PROPRIÉTÉ r. de l'Ourcq, 18. Cont. 604m. Rev. 1.700 fr. M. à P. 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not., 22 déc. Me Grignon, not., 26, bd St-Michel.

VENTE AU PALAIS, le 24 décembres 1908, à 2 heures.
MAISON, RUE ALEXIS-PESNON, 46 **MONTREUIL-SOUS-BOIS**
Contenance : 681 m. env. Revenu cadastral : **1 105** fr.
MISE A PRIX : **20.000** fr. — S'adr. Me Ducarruge, avoué.

MAISON à Paris **RUE du GÉNÉRAL BLAISE** 11, square Parmentier
C. 220 m. Rev. **10.850** f. M. à p. **100.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch Not. 22 déc. 1908. S'ad. Me Faroux, not., 5, r. du Louvre.

VENTE AU PALAIS, le 25 décembre 1908, à 2 heures.
GRANDE PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE
AU MESNIL-LE-ROI (Seine-et-Oise), ROUTE DE SAINT-GERMAIN, dite villa « Champfleurs », et **Terrain** en dehors. Contenance : 33,912 mètres.
MISE A PRIX : **120.000** francs.
S'adresser à Mes de Cagny, Fromageot, Thorel, avoués ; Gastaldi, notaire à Paris.

VENTE AU PALAIS, le 23 décembre 1908, à 2 heures.
MAISON à **LEVALLOIS-PERRET** 10, RUE VERGNIAUD.
Contenance : 400 m. env. Revenu brut : **4.080** fr. env.
M. à P. : **25.000** fr. — S'adr. à Mes Julliard, Dulud, av.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 19 décembre 1908, à 2 h.
MAISON DE CAMPAGNE à TRIEL (S.-O.). Conten.: 4.600 m.
MISE A PRIX : 60.000 francs. **TERRAIN A PARIS** AVENUE ELISEE-RECLUS (7e arrondissement). Contenance : 440 mètres.
MISE A PRIX : 90.000 francs. — S'adresser à Mes RIBADEAU-DUMAS, avoué, et KASTLER, notaire.

VENTE AU PALAIS, le 19 décembre 1908, à 2 h. 1° MAISON A PARIS
RUE DE COURCELLES, 144 Conten. : 682 m.
Rev. brut : 56.890 francs. MISE à PRIX : 500.000 francs.
2° MAISON A PARIS **AVENUE de la REPUBLIQUE, 94**
171 m. 80. Rev. brut: 11.480 fr. Mise à Prix : 100.000 fr.
3° **MAISON A DIEPPE** RUE GUSTAVE-ROULLAND, n° 15
MISE A PRIX : 4.000 francs. — S'adresser à Mes CHAIN aîné, CHAISEMARTIN, avoués, et BERTRAND-TAILLET, notaire.

VENTE AU PALAIS, le 9 janvier 1909, à 2 heures.
GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS
à usage d'usine.
33, 35, 37 et 39, RUE DE LA PLAINE
et 18, RUE DES GRANDS-CHAMPS
Revenu brut : 18.500 fr. MISE A PRIX : 200.000 fr.
S'adresser à Paris à Mes CARRÉ, FERTÉ et VALLET, avoués.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, A PARIS, le 17 décembre 1908, à 2 heures : 1° PROPRIETE à PARIS,
RUE LHOMOND, N° 34 Contenance : 1.500 mètres env.
MISE A PRIX : 50.000 francs.
2° PROPRIETE à PARIS **RUE THOUIN, N° 5** (angle de la rue Mouffetard). Contenance : 145 mètres environ.
MISE A PRIX : 5.000 francs.
Prêt au Crédit Foncier. — S'adresser à Me DELARUE, avoué, 51, rue de Miromesnil.

VENTE AU PALAIS, le 7 janvier 1909, à 2 heures
PROPRIÉTÉ à PARIS **VILLA SAÏD,** n° 4 bis
Revenu brut environ : 14.000 francs.
MISE A PRIX : 186.667 francs.
S'adresser à Mes HAQUIN, NORGEOT, MESSELET, avoués ; MACIET, COTELLE, notaires ; GRAUX, administrateur judiciaire.

VENTE AU PALAIS, le 23 décembre 1908, à 2 heures.
MAISON à PARIS **RUE DE LAGNY, 87**
et PASSAGE DE LAGNY, 1, 3, 5 et 7. Contenance : 866 mètres environ. Revenu brut : 11.500 francs environ.
MISE A PRIX : 90.000 francs.
S'adresser à Mes BERTRAND, BOUDIN et NORGEOT, avoués, et à Me SABOT, notaire.

Maison à Paris, 40, **AV. LEDRU-ROLLIN** Cont. : 229 m. R.b. 16104'80
M. à P. : 150.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not., 22 déc. 1908.
— S'adr. à Me BENOIST, not., 16, pl. de la République.

VENTE AU PALAIS, le 30 décembre 1908, à 2 heures.
PROPRIÉTÉS A MAISONS-ALFORT
MAISON, 3, RUE DES MOULINS. Contenance : 231 m. environ. Revenu brut : 1.500 francs.
MISE A PRIX : 12.000 francs.
MAISONS AVEC JARDIN, RUE CARNOT, nos 5, 7, 9, 11 et 13. Contenances : 637 mètres, 270 mètres, 630 mètres, 303 mètres et 480 mètres.
MISES A PRIX :
5.000 fr., 7.000 fr., 8.000 fr., 4.000 fr. et 3.000 fr.
MAISONS RUE CARNOT, 19 et 21. Contenances : 1.148 mètres et 1.398 mètres.
MISES A PRIX : 5.000 et 6 000 francs.
S'adresser à Mes PELLETIER, FERTÉ, BOCCON-GIBOD, MILHAUD, GARNIER, avoués ; LECLERC, notaire à Charenton.

VENTE AU PALAIS à PARIS, 16 décembre, 2 heures **PROPRIÉTÉ**
à SAINT-MAUR-DES-FOSSES (Seine), boul. Créteil, 100, et villa Lefort, 6 Contenance tot. : 173 m. env. MISE A PRIX : 30.000 fr. — S'adr. à Mes BARBU et BRILLATZ, av.

Adjon sr 1 ench. Ch. des Not. Paris, 22 déc. 1908, de l'**Entreprise** pr **6 ans**, à partir du 31 déc. 1908, de la
PERCEPTION DES DROITS de **stationnement aux abords**
des **Halles Centrales, Marchés** et **Abattoirs** de la VILLE DE PARIS. Caution de 100.000 fr. pr ench.
— S'adresser à la PRÉFECTURE DE LA SEINE, bur. de l'approvisionnt, 2, rue Lobau, et aux notaires : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, et DELORME, 11, rue Auber, dép. ench.

VENTE AU PALAIS, le 23 décembre 1908, à 2 heures.
MAISON DE RAPPORT A PUTEAUX
RUE VOLTAIRE, 45, et RUE PARMENTIER, 14 (anc. 12).
Conten. : 138 m. environ. Rev. net : 3.300 fr. env. MISE A PRIX : 45.000 fr. — S'adr. à Mes PÉRONNE et VALLET, avoués ; FERMÉ, notaire à Suresnes.

VENTE AU PALAIS, le 30 décembre 1908, en cinq lots :
1° **MAISON** à PARIS, place Balard, 1. Contenance : 261 m. 98. MISE A PRIX : 140.000 fr.
2° **TERRAIN** à PARIS, rue Leblanc. Contenance : 240 m. 56. MISE A PRIX : 8.000 fr.
3° **TERRAIN** à PARIS, r. Balard, 16 présumé. Cont. : 221 m. 39. MISE A PRIX : 12.000 fr.
4° **MAISON** à PARIS, rue Boulard, nos 3 et 5. MISE A PRIX : 30 000 francs.
5° **TERRAIN** d'angle, à PARIS, rue Boulard, n° 1, et rue Froidevaux, n° 11 bis. Contenance : 207 m. 56 environ. MISE A PRIX : 35.000 fr. — S'adr. à Mes Alph. CHARTIER, P. SALATS, av. : FONTANA, not.

LIVRES ILLUSTRÉS

LES PARABOLES

Illustrées par **Eugène Burnand.**

Préface par **André Michel.**

(Librairie Berger-Levrault et Cie.)

Les admirables dessins originaux qu'on trouvera reproduits dans ce livre furent exposés avec un succès retentissant. Il est impossible, devant cet ouvrage de ne point penser aux illustrations que Tissot fit jadis pour la Bible. On y sent la même ferveur, et quelques-uns de ces 84 dessins sont véritablement des œuvres de maîtrise. La presse fut unanime à louer cet ouvrage, dont M. L. Monod a défini fort heureusement le caractère et la valeur : « Comme tous les peintres du Quatrocento, comme Benozzo Gozzoli, comme Dürer, comme aussi Rembrandt, Eug. Burnand a résolument ignoré l'archéologie. Il n'a pas même cherché à nous rappeler que les auditeurs des *Paraboles* étaient Juifs : il ne s'est préoccupé, pour notre édification, que de la signification humaine et divine ».

LES MÉTAMORPHOSES DE LA MATIÈRE

par **Henri Coupin.**

(Librairie Armand Colin.)

« Dans ce petit livre, nous dit M. Henri Coupin, nous n'avons pas la prétention de passer en revue, toutes les transformatitons de la matière, car une vaste encyclopédie n'y suffirait pas. Nous nous sommes contentés de prendre quelques exemples bien typiques, familiers, susceptibles d'intéresser de jeunes lecteurs ». De tels livres méritent qu'on les recommande hautement : ils sont appelés à rendre les plus grands services, car ils apprennent aux enfants que tout n'est point rébarbatif dans la science. Plus d'un écolier, paresseux jusque-là, s'est mis brusquement au travail, après des lectures de ce genre. Et, en signalant ce volume, il faut signaler aussi tous ceux que les éditeurs ont réunis dans une remarquable série, sous le titre général de : « La petite Bibliothèque. »

MICHEL-ANGE

(Librairie Hachette et Cie.)

Cet ouvrage de la *Nouvelle collection des Classiques de l'art* est mieux qu'un livre d'étrennes. Un texte, court, précis et sans prétentions littéraires, précède et commente les 169 reproductions. Dans un format suffisant, elles résument l'œuvre de celui qui, à l'en croire, aurait voulu n'être que sculpteur, et que la volonté inflexible d'un pape et la peur de l'enfer transformèrent en peintre et en architecte de génie.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES GRANDS MAITRES

Nouvelle série

avec des Notices de **M. Moreau Vauthier.**

(Hachette et Cie, éditeurs.)

Cette série nouvelle des « Chefs d'œuvre des grands maîtres » est consacrée aux œuvres modernes. On y retrouvera, commentées par Ch. Moreau Vauthier avec une compétence magistrale, d'aussi admirables reproductions que dans les deux séries précédentes. Est-il nécessaire de citer quelques titres ? Les noms seuls de peintres tels que Dagnan, Besnard, Jacques Blanche, Ingres, Cazin, Aimé Morot, Burne Jones, Turner, Goya, Hébert, Troyon, Carolus Duran, Ziem, Harpignies, Ary Scheffer diront assez quels merveilleux tableaux sont ici reproduits. Mais ce qu'il faut vanter surtout, c'est le soin admirable que les éditeurs ont apporté à cet ouvrage, qui restera comme un des chefs-d'œuvre de l'édition moderne.

MES CROISIÈRES DANS LA MER DE BEHRING

par **Paul Niedieck.**

(Librairie Plon.)

Ce sont les nouvelles chasses et les nouveaux voyages de l'auteur de *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*. Le livre est dédié au président Roosevelt. Il s'agit donc non pas de chasses à la casquette dans la banlieue, mais d'une expédition hardie dans l'Alaska, le Kamtchatka et la mer de Behring. Sans prétendre à dogmatiser, l'auteur, par les anecdotes qu'il nous conte, par ses descriptions des paysages qu'il découvre, des humanités qu'il rencontre et surtout par les dénombrements des bêtes qu'il a tuées, nous fournit de curieux renseignements sur ces pays que dédaignent un peu trop les explorateurs, que hante la découverte du Pôle Nord.

LA MAISON DE MOLIÈRE ET DES GRANDS CLASSIQUES

par **F. Lolliée.**

(Librairie Armand Colin.)

Dans ces quelque 150 pages, les enfants et les jeunes gens apprendront l'essentiel de ce qu'il leur importe de connaître sur la Comédie-Française et ses origines de 1658 à 1680, sur le théâtre de Molière, sur les interprètes de Corneille et de Racine, sur la troupe que connut Voltaire, sur les traditions du théâtre classique, sur le répertoire moderne, ses auteurs et ses acteurs. Voilà un livre que les jeunes abonnés des matinées classiques feront bien d'avoir lu.

CAMARADES DE BORD
par **Walter Christmas.**
(Collection Hetzel.)

Le roman *Peder Most*, dont le Dr Walter Christmas nous offre aujourd'hui la traduction, est célèbre aux pays danois. Il n'obtiendra pas un moindre succès en France, et c'est là une de ces œuvres qui ont tout pour plaire aux jeunes lecteurs de tous les pays. Ces aventures de « deux hardis garçons » sont en effet singulièrement intéressantes : elles apprennent à être audacieux et énergiques, — deux qualités dont les hommes auront de plus en plus besoin. De remarquables illustrations de L. Benett nous mettent sous les yeux les principales scènes de ce pittoresque récit.

LA JEUNESSE DU ROI LOUIS-PHILIPPE
D'après les portraits et les tableaux conservés au musée Condé,
par **F.-A. Gruyer.**
(Librairie Hachette et Cie.)

Les grands hommes de l'histoire sont souvent mal connus et quelquefois même méconnus. Peu de gens se doutent qu'avant d'être roi de France, Louis Philippe fut un homme d'études. Derrière le roi-citoyen, dont la physionomie célèbre a été si souvent croquée par les caricaturistes, se cachait un homme intelligent, cultivé, et qui fit grand honneur à son éducatrice, Mme de Genlis. M. F.-A. Gruyer, le distingué conservateur du musée Condé, à Chantilly, était tout désigné pour écrire ce livre, où sont excellemment reproduits les tableaux et les portraits les plus significatifs dont l'auteur a la garde.

LE MOUCHERON DE BONAPARTE (1755-1805)
par **Jules Chancel.**
Illustrations de **R. de la Nézière.**
(Librairie Ch. Delagrave.)

Ce roman est l'un des meilleurs d'une série dès longtemps consacrée par le succès et dont nous signalons, tous les ans, ici même, le dernier-né. M. Jules Chancel, nos lecteurs le savent, est un dramaturge distingué et souvent applaudi; c'est dire qu'il excelle à inventer, à corser une intrigue toujours attachante. Ses romans ingénieux, écrits en marge de notre histoire de France, apprendront aux jeunes lecteurs, tout en les amusant, bien des détails, bien des anecdotes curieuses. Et cette petite histoire, au moins aussi intéressante que la grande, leur fera aimer d'avance les hommes glorieux dont ils auront à apprendre plus tard les hauts faits.

QUENTIN DURWARD
par **Walter Scott.**
Adaptation de **M. Guéchot,**
Illustrations par **Robida.**
(Librairie Armand Colin.)

Cette œuvre a charmé plusieurs générations, et la *Bibliothèque du Petit Français* a bien fait de se l'annexer. M. Guéchot a retouché la traduction de Defauconpret, et Robida a dessiné plusieurs gravures nouvelles avec la verve érudite et pittoresque que le public admire dans tout ce qui part de son nom ou de sa plume. Ainsi épousseté et rajeuni, le roman de Walter Scott est séduisant comme au premier jour, et son romantisme est toujours attrayant : Louis XI et son bonnet, Plessis-lès Tours, Tristan l'Hermite, Olivier le Daim, le chevaleresque archer écossais Quentin Durward, la princesse française qu'il conquiert enfin... Quelle joie de retrouver tout cela !

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES ALIMENTS
par **Armand Dubarry.**
(Librairie Henry Paulin.)

Le pain, la viande, la nourriture, le lait, les légumes, les fruits, les condiments, les boissons sont étudiés tour à tour dans ce livre, et c'est un prétexte pour grouper autour de la monographie de chaque aliment, de son origine, de son terroir, de sa préparation, des notions de géographie, d'histoire des métiers, des goûts, des mœurs et aussi des considérations ethnographiques. De nombreuses photographies et gravures représentent les sites où se trouvent la flore et la faune dont nous nous repaissons chaque jour, sans trop nous douter des travaux et des efforts humains qu'elles supposent pour arriver jusqu'à notre assiette et à notre verre.

ÉTRANGES ET SURPRENANTES AVENTURES DE JUMBO CRUSOÉ
(Librairie Hachette et Cie.)

Jumbo, c'est un éléphant qui, comme Robinson Crusoë, se trouve seul dans une île. Vendredi, c'est un ours. Eléphant et ours se débrouillent aussi bien que leurs illustres homonymes, et sont habiles à trouver provende et vêtements. On devine assez comme tout cela peut être alerte et gai ! L'admirable philosophie du conte de De Foë est bien adaptée à l'esprit des tout petits par MM. Jacquin et Thompson. C'est là le privilège des vrais chefs-d'œuvre que les hommes peuvent à jamais en donner des adaptations nouvelles, en tirer des développements inattendus : leur contenu est inepuisable.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE

par **Max Rooses**.

(Librairie Flammarion.)

En cet ouvrage sont reproduits les meilleurs tableaux des grands maîtres de 1400 à 1800. L'éminent conservateur du Musée Plantin-Moretus à Anvers a une noble idée de la tâche qu'il a entreprise : « Cet ouvrage fera défiler à nos yeux, comme dans un immense cortège, ce que les grands créateurs d'art enfantèrent de mieux : les tableaux sublimes qui furent acclamés à leur apparition et qui procurèrent à des milliers de nos ancêtres la plus pure des jouissances, en remplissant leurs yeux de l'éclat de la couleur et de la lumière, et leur cœur de la plus noble des émotions ».

DANSEZ, CHANTEZ

par **A. Chavannes**.

Musique de **L.-Julien Rousseau**.

(Librairie Larousse.)

L'intérêt de ce charmant recueil de *Chansons et Danses mimées* est excellemment défini par M. E. Pottier dans sa préface : « Depuis longtemps les rondes chantées exercent sur l'enfance un attrait irrésistible. Elles contiennent, en effet, l'élément essentiel que tous les primitifs recherchent dans la musique : l'action rythmée. L'enfant sent d'instinct le rôle pratique de l'harmonie... Lier ses jeux à la cadence et au rythme, c'est satisfaire son désir de développer sa force ; c'est en même temps donner à son corps la grâce et l'équilibre. Les Grecs l'avaient bien compris, eux qui faisaient de la danse et du chant une partie essentielle de l'éducation ».

FABLIAUX ET CONTES DU MOYEN AGE

Illustrations de **A. Robida**.

(Henri Laurens, éditeur.)

Dédiés par un parrain à sa filleule, ces fabliaux et contes du moyen âge resteront comme une des œuvres les plus charmantes qui aient inspiré l'imagination et le crayon de A. Robida. La préface écrite par l'auteur du texte, M. L. Tarsot, est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'émotion. On sent que ce parrain aime vraiment sa filleule, et, parce qu'il l'aime de tout son cœur, il la comprend de tout son esprit. Ces histoires d'autrefois sont délicieusement mises à la portée d'une petite lectrice d'aujourd'hui. D'ailleurs les petits d'aujourd'hui sont peut-être les seuls qui puissent aimer les grands d'autrefois, parce qu'ils ont seuls cette ingénuité que l'on gardait jadis toute la vie.

L'ART ÉGYPTIEN

par **Jean Capart**.

(Librairie Guilmoto.)

Ce volume n'est qu'un choix de documents, reproduits par la photographie et accompagnés d'indications bibliographiques. C'est donc un instrument de travail et dont l'utilité subsistera. « Dix ans sont à peine nécessaires, dit l'auteur dans son avant-propos, pour qu'un livre d'archéologie égyptienne soit en majeure partie démodé et pour que seules les illustrations et les références bibliographiques conservent encore de la valeur ». Avec les éléments qu'il fournit, « chacun pourra se faire à lui-même son propre texte .. et le modifier autant de fois que les découvertes rendront un changement désirable ».

LE TRÉSOR DE LA MONTAGNE

par **Emilio Salzavi**.

(Librairie Ch. Delagrave.)

A peu près le même depuis des générations, malgré les variations de la mode, il existe un livre d'étrennes-type : sa couverture, sa tranche rutilent d'or; de chapitre en chapitre, de gravure en gravure, il chante les aventures d'une poignée de héros, en quête d'un trésor : naufrages, débarquement chez des sauvages, coups de feu; et les méchants périssent et les meilleurs survivent, et les Blancs ont le beau rôle... *Le Trésor de la montagne* est le livre d'étrennes-type.

LES REPAS A TRAVERS LES AGES

par **A. Guillaume**.

(Librairie Ch. Delagrave.)

La manière d'Albert Guillaume est familière aux grands et aux petits. Ses soldats, ses gommeux, ses matrones, ses muses plus jeunes, il n'est pas de potache qui ne les ait recopiés sur la page de garde de ses classiques. Sa blague baguenaude à travers les âges et, sous la gravité archéologique des reconstitutions, se divertit. ***Le Repas suivant Pythagore***, ***La Poule aux Pots sous le bon Roi Henri***, ***Le banquet des Maires***, etc., quantité d'autres scènes de ce recueil sont bien plaisantes.

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL ILLUSTRÉS

par **P. Jousset**.

(Librairie Larousse.)

De Cadix à Barcelone, de Séville à Saint-Sébastien, en passant par Madrid et l'Escurial, ce livre nous fait parcourir l'Espagne à vol d'oiseau. Églises, palais, tombeaux, effigies de gisants ou d'orants, remparts de villes, blasons, courses de taureaux, paysages ras et huertas opulentes, quelles somptueuses visions, nous gardons de ce livre !

RITA LA GITANE

par **H. de Charlieu**,
avec 48 gravures d'après **Ed. Zier**.

(Librairie Hachette et Cie.)

Ce roman, alertement écrit, joliment illustré et d'un prix modique, mérite triplement d'être signalé. L'auteur nous transporte en Espagne au milieu du XVIe siècle : le récit commence « par un beau dimanche de juillet 1568 ». C'est assez prévenir qu'on trouvera dans ce livre une de ces romanesques aventures qui passionnent les jeunes lecteurs. Est-il besoin d'ajouter que M. H. de Charlieu a pris prétexte de son récit pour nous raconter, chemin faisant, un grand nombre de faits historiques ? C'est là une excellente occasion pour les jeunes gens de faire connaissance avec l'extraordinaire Philippe II d'Espagne.

LA FÉE D'AUJOURD'HUI

par **Mme Chéron de La Bruyère**,
avec 40 gravures par **Dutriac**.

(Librairie Hachette et Cie.)

Ce n'est pas sans émotion que, dans la foule des livres d'étrennes, on aperçoit ceux de la « Bibliothèque Rose ». Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine, n'est plus, hélas !... Mais comment ne pas se souvenir, en voyant la couverture, des petits chefs-d'œuvre qui ont peuplé jadis de personnages si vivants nos imaginations puériles ? Mme Chéron de La Bruyère a les mêmes dons que son illustre devancière : elle a inventé de jolies histoires, comme *Le Merle Blanc* et *Le Secret des Tilleuls*, et surtout elle excelle à les conter, avec esprit et avec grâce. *La Fée d'aujourd'hui* restera comme l'un de ses plus aimables ouvrages.

CAMBRIOLE

par **Pierre Maël**.

(Librairie Hachette et Cie)

Ceci est un roman, aussi romanesque qu'un fait divers, mais plus moral, sans être à peine plus invraisemblable. Comment Jenny, avec sa mère ruinée, vient à Paris, chez une ancienne domestique restée dévouée ; comment l'enfant s'attire la tendresse de deux vieillards et comment elle se sauve par les toits pour réclamer du secours contre des forbans qui veulent cambrioler la villa de ses bienfaiteurs, voilà ce qu'il faut apprendre dans ce livre noir et rose, noir tant les méchantes gens y sont méchants, rose de bonté, de candeur, d'optimisme, qu'il s'agisse de la bonne Mme Galoupe, du gavroche Raoul ou du gardien de la paix Flipart.

LA CHASSE AU MÉTÉORE
LE PILOTE DU DANUBE

par **Jules Verne**.

(Librairie Hetzel.)

Imaginer un jour de l'an sans Jules Verne, le public ne le peut, et Jules Verne, non plus : chaque année, au moment du *petit Noël*, il revient apporter son cadeau aux enfants de France et au Kaiser, son admirateur. *La Chasse au Météore*, c'est du Jules Verne classique : une donnée scientifique mêlée à du romanesque, une curieuse anticipation sur l'état du monde d'après-demain. A parcourir cette nouvelle œuvre, on se sent repris par son enthousiasme de naguère, et l'on est reconnaissant à l'homme qui, toute sa vie durant, prit tant de plaisir à faire trotter l'imagination des adolescents.

LE TOUR DU MONDE

(Librairie Hachette et Cie.)

Inutile de louer de nouveau la quatorzième année de ce Journal des voyages et des voyageurs. Qu'il nous suffise, pour montrer qu'elle n'est pas inférieure aux années précédentes, d'énumérer les voyages qu'elle décrit : le raid en automobile de *Pékin à Paris* par le prince Scipion Borghèse, le voyage de Mlle Ménant *Chez les Parsis de Bombay et du Guzerate*, *Les trois années de chasse au Mozambique* de M. Vasse, *Une promenade au Klondyke*, par M. O. Guerlac, le voyage de M. Labarthe en *Chine* et de M. Deschamps au *Malabar*. Chez presque tous les voyageurs et narrateurs, on ne saurait trop louer le souci de conter sans vantardise, sans faux émerveillement, sans tendance à enfler ses impressions, à les souffler. Bien voir, bien noter et simplement expliquer, tel est leur souci.

LA DÉCOUVERTE DES GRANDES SOURCES DU CENTRE DE L'AFRIQUE

par le Ct **Lenfant**.

(Librairie Hachette et Cie.)

De tous les carnets d'expéditions ou récits de missions, qui tiennent en éveil la curiosité du public, ceux des explorateurs du Centre de l'Afrique sont peut être les plus séduisants depuis les émouvants voyages de Livingstone, de Stanley, de Savorgnan de Brazza, de Ballay, du commandant Marchand. Notre imagination reste mystérieusement attirée par ces pays de soleil et de chaleur torride, où les arbres et les plantes sont gigantesques. Les lecteurs ne manqueront pas à cet ouvrage à la fois scientifique et pittoresque. Le nom seul du commandant Lenfant suffirait pour désigner ce livre à l'attention.

LE ROSIER DU PETIT FRÈRE

Texte par un papa.

P.-J. Stahl et **J. Lermont**.

(Collection Hetzel.)

Les garçonnets déjà grands auront plaisir à voir aux mains de leurs petits frères et sœurs cet album de Stahl qui vient enrichir encore la Bibliothèque de mademoiselle Lili et de son cousin Lucien. Ils se rappelleront combien ils ont aimé ces délicieux camarades, aussi vivants que s'ils existaient réellement. Et ils aimeront les dessins de Ad. Lalanze qui, cette année, a remplacé Frœlich.

PREMIÈRES FLEURS

par **Georges Auriol**.

(Henri Laurens, éditeur.)

Cet album de fleurs à colorier ravira les enfants qui s'efforceront de faire passer de la boîte à couleurs sur les dessins noirs les teintes charmantes qu'ils admireront sur les images peintes. Et, en même temps qu'ils éprouveront s'ils ont, oui ou non, la précoce vocation de la peinture, ils apprendront la forme et les noms des fleurs ; ils deviendront, si l'on peut dire, de véritables savants en herbes.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Illustrée par **Émile Causé**.

(Librairie Ch. Delagrave.)

C'est proprement un charme que de lire les jolis contes de Perrault dans cette gracieuse édition. De nombreux dessins illustrent toutes les scènes les plus intéressantes et, pour ceux-là même qui connaissent par cœur le texte du vieux conte, les images offrent un attrait nouveau. Le dessinateur a su trouver pour en rehausser les contours, non pas même des couleurs, mais des nuances en demi-teinte qui sont de l'effet le plus poétique.

LES VACANCES DE RIQUET ET DE MADELEINE

par **Stahl** et **de Wailly**.

Dessins de **L. Frœlich**.

(Collection Hetzel.)

Ce petit roman sur la vie des enfants en Amérique intéressera passionnément les jeunes lecteurs français. Heureux écoliers d'aujourd'hui ! Les voilà renseignés, comme de grandes personnes, sur ce qui se passe aux quatre coins du monde. Des conteurs charmants font vivre sous leurs yeux leurs petits camarades d'*outremer* : ils ont, eux aussi, leurs auteurs attitrés qui, tel M. Paul Bourget, leur décrivent minutieusement les mœurs écolières d'Amérique.

LE RUWENZORI ET LES HAUTES CIMES DE L'AFRIQUE CENTRALE

par S. A. R. le **Prince Louis-Amédée de Savoie**.

(Librairie Plon.)

Ce livre, dédié à la reine-mère Marguerite de Savoie, raconte « l'expédition entreprise sous sa bannière et animée par sa devise inspiratrice « Ardisci e Spera ». Il n'a pas été écrit par le duc des Abruzzes, mais rédigé d'après ses notes par le docteur Filippo de Filippi. Tous les alpinistes liront ces pages et surtout regarderont les admirables photographies de Vittorio Sella. Ils pourront comparer leurs impressions du Valais ou des Dolomites avec les impressions qu'ont éprouvées les explorateurs des plus hautes cimes de la chaîne neigeuse, située entre les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale. Quel étrange contraste entre certains premiers plans de végétations tropicales et les fonds de sommets glacés !

LE PARI DE LUDOVIC

par **V. Beurton** et **E. Andral**,

Préface de **Daniel Riche**,

Illustrations de **Rose Maury**.

(Librairie Henry Paulin.)

Autrefois artisans ou artistes faisaient leur tour de France. La France maintenant est à peine assez grande pour les bicyclistes, beaucoup trop petite pour les automobilistes, et il est de mode de faire le tour du monde. Fidèle aux habitudes du vieux temps, Ludovic, un jeune peintre, fait avec ses camarades le pari d'accomplir son tour de France, sans le sou vaillant. Comment il se tire d'affaires en gagnant des courses de vélocipèdes, des courses aux cochons, en s'engageant au Conservatoire de Nantes, en peignant des portraits, comment surtout il découvre les beautés de la province française de Rouen à Tours, de la Rochelle à Biarritz, de Toulouse à Rocamadour, puis à Paris, voilà ce que les jeunes lecteurs sauront en lisant ce livre sain, où le désir de l'indépendance et le goût de l'initiative sont exaltés.

LES ANIMAUX DE LA FERME

par **A. Vimar**.

(H. Laurens, éditeur.)

Bœufs, chevaux, chiens, lapins, moutons, volailles, cochons, s'offrent au coloriage des jeunes artistes. Vous représentez-vous la pluie qui bat aux vitres, et le jeune peintre installé devant sa petite table, près du feu, tout occupé à salir avec son pinceau le verre d'eau que sa maman lui a donné ? Que d'heures tranquilles les parents devront à cet album !

SCÈNES ET VESTIGES DU TEMPS PASSÉ

par **Louis Tarsot** et **Amédée Moulins.**

(Henri Laurens, éditeur.)

« Les auteurs de ce livre, nous dit excellemment le préfacier, M. Pierre de Nolhac, ont demandé aux monuments l'encadrement même de leurs récits ; ils ont choisi, pour le raconter avec précision, l'épisode qui s'y rattachait le mieux. Ils offrent ainsi le support le plus solide à la mémoire et un agrément nouveau à leur narration, empruntée d'ailleurs aux bonnes sources. En même temps, ils apprennent au touriste à retirer plus de profit de la visite d'une ville, d'un édifice, où quelques noms vaguement jetés par un guide n'ont pu suffire à l'intéresser ». On en peut juger par ces quelques phrases de présentation : il s'agit ici d'une œuvre sérieuse, ce qui ne l'empêche pas d'être charmante, car les auteurs ont su choisir avec bonheur et raconter avec art les nombreuses anecdotes que l'on trouvera dans cet ouvrage.

A GRANDE VITESSE

par **Jean Thiéry**.

(Librairie Armand Colin.)

L'idée maîtresse de ce roman est bien définie par cette phrase de Sainte-Beuve que l'auteur place en épigraphe : « L'orgueil de la vie enivre aisément la jeunesse. Chaque génération, à son tour, est au haut de l'arbre, voit tout le pays au-dessous et n'a que le ciel au-dessus d'elle. Elle se croit la première, et elle l'est à son heure, pour un moment ». De cette réflexion, l'auteur, qui s'est fait une spécialité de romans pour les jeunes filles, a tiré une œuvre amusante, honnête et qui donne à penser.

LA COUSINE GUDULE

par **Mlle G. du Planty**

Ouvrage illustré de 50 gravures par **E. Zier**.

(Librairie Hachette et Cie.)

Encore un roman de « la Bibliothèque Rose ». L'auteur n'en est pas à ses débuts : il a déjà publié dans la même collection *Notre amie Germaine*, *Tante Picot*, *L'Oncle Bonassou*, *Mademoiselle Chou-Chou*, *La Famille Grinchu*, d'autres livres encore, tous connus du jeune public pour lequel est écrit *La Cousine Gudule*. Les lecteurs y apprendront que l'égoïsme est un vilain défaut, qui éloigne toutes les sympathies et dont, tôt ou tard, on est puni. Puisse l'exemple de la *Cousine Gudule* enseigner qu'il faut être bon et tendre, si l'on veut être aimé de tous !

ROBINSONS DE L'AIR

par le Capitaine **Danrit**.

Illustrations par **G. Dutriac**.

(Librairie Flammarion.)

Le commandant Driant, successeur de Jules Verne en la noble tâche d'instruire la jeunesse et de l'amuser, a dédié son volume « aux trois bons Français MM. Lebaudy, Julliot et Juchmès, qui ont donné, construit et conduit le premier dirigeable français, *Patrie*, utilisé pour la défense nationale ». L'origine de l'histoire qu'il nous conte cette année est la fuite du *Patrie*. Un *Patrie n° 2* porte au Pôle arctique une expédition dont une héroïque jeune fille est l'âme. Les naufragés de l'air découvrent la grotte de glace où gît Andrée, l'explorateur suédois qui, parti en ballon libre, est disparu depuis onze ans. Heureuse fiction qui transforme si heureusement la triste réalité !

LONDRES ET LES ANGLAIS

par **W. H. Dumont** et **Ed. Suger**.

Préface de **Hugues Le Roux**.

(Librairie Ch. Delagrave.)

Voilà un bien gros sujet et qui, pour être traité à fond, exigerait un savoir encyclopédique, une imagination de poète, un grand sens de la prose pittoresque. Ce volume de « choses vues » est honnêtement fait et se contente de décrire les scènes de rue, les aspects les plus curieux de la ville. Ce qui frappe à Londres, c'est le spectacle d'une vie moderne, vécue au milieu des Anglais par des émigrants de tous pays, de tous climats, avec une intensité, une ténacité presque uniques, et en même temps la persistance des traditions anglaises qui s'imposent à tous.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE CERFS

par **Solange Pellat**,

Illustrations de **Pinchon**.

(Librairie Ch. Delagrave.)

« Je me suis promis, nous dit l'auteur, d'intéresser mes lecteurs au sort des victimes d'un sport aussi inutile que méchant. Il y a, à l'égard des animaux, un certain nombre de coutumes sur lesquelles l'habitude rend aveugles. L'une des plus odieuses est la chasse à courre, qui torture des êtres gracieux et doux et qui endurcit les cœurs, en parant d'un air de fête des spectacles sanguinaires ». Les parents chasseurs sont bien prévenus : ce livre ne donnera pas le goût de la chasse à leurs enfants. Qu'ils le lisent pourtant : ces animaux qui parlent nous sont présentés dans une suite de scènes ingénieuses, pittoresques, et touchantes.

CONTES DROLATIQUES EN IMAGES

par **R. de la Nézière** et **R. Pinchon**.

(Librairie CH. DELAGRAVE.)

Le texte de ces contes drôlatiques est simplement un commentaire, d'ailleurs charmant, des cocasses images en couleurs qu'on peut admirer à chaque page de cet album. Ils sont d'une fantaisie toujours amusante, d'une verve infatigable, ces contes qui égaieront, autant que les enfants, les grands frères et les grandes sœurs, et même les papas et les mamans, s'ils se penchent sur l'épaule des petits.

NAPOLÉON

par **Armand Dayot**.

(Librairie FLAMMARION.)

D'un millier d'illustrations, réunies en ce volume, l'image colossale du héros et de son épopée surgit. Uniformes, scènes des camps, aventures du troupier napoléonien d'après les crayons des Faber du Faur (pour la campagne de Russie surtout), des Vernet, des Raffet, des Charlet, des H. Bellangé, etc., alternent avec les silhouettes et les portraits de l'empereur. Chaque illustration est accompagnée d'un texte court, précis. Ce nouvel album aura le même succès que ceux qu'a publiés déjà M. Armand Dayot.

NOUVELLES HISTOIRES SUR DE VIEUX PROVERBES

Texte et dessins de **G. Fraipont**.

(H. LAURENS, éditeur.)

Vous, les gosses, qui ne savez pas lire encore, dépêchez-vous d'apprendre ; vous vous délecterez aux belles histoires, si joliment illustrées, que G. Fraipont vient d'écrire pour ses jeunes amies, Mlles Loïse et Geneviève Andrieux ! En attendant, regardez seulement les images ; elles feront ce miracle de vous donner le goût du travail et vous voudrez connaître au plus tôt *L'Ane récalcitrant*, *La Sentinelle qui rit*, *Le Piton malencontreux*, *Du Cent à l'heure*, *Le Diable ennuyé*, d'autres encore, dont les titres seuls promettent de la franche gaieté.

MON JOURNAL

(Librairie HACHETTE ET Cie.)

Des romans, des nouvelles, des monologues, des chansons, des comédies (dont la mise en scène est préparée par des artistes de théâtres subventionnés !); des tours de prestidigitateur ; des recettes de bonbons, de gâteaux ; des morceaux de piano ; des découpages, et des images en noir, en couleur, tout cela à foison, quelle jungle enchantée où errer quand on a six ans !

LA MANUFACTURE DE PORCELAINE DE SÈVRES

par **Georges Lechevallier-Chevignard**.

(H. LAURENS, éditeur.)

M. Georges Lechevallier-Chevignard avait été le collaborateur de M. Émile Bourgeois, quand le distingué professeur à la Sorbonne fut chargé d'organiser les archives de la manufacture. Il nous donne aujourd'hui une monographie complète, reprenant l'histoire de Sèvres depuis la fondation, analysant avec une pénétration et une netteté remarquables les diverses influences artistiques qui ont, tour à tour, prédominé jusqu'à nos jours. La période contemporaine est l'objet, dans ce livre, d'une étude spéciale, fort développée. Tous ceux qu'intéresse l'art de la porcelaine en France n'ont pas le droit d'ignorer cet ouvrage érudit et pratique à la fois, qui rendra aux collectionneurs les plus signalés services.

AUTOUR DE L'AFGHANISTAN

par le Commandant de **Bouillane de Lacoste**.

Préface de **Georges Leygues**.

(Librairie HACHETTE ET Cie.)

« Si vous parcourez des yeux une carte de l'Asie centrale, il est une contrée qui apparaît à la fois mystérieuse et attirante : c'est l'Afghanistan. Pour moi qui, quatre fois déjà, avais pénétré sur le continent asiatique, j'étais hanté, depuis longtemps, du désir de suivre d'aussi près que possible cette frontière infranchissable, et, puisque les territoires de l'Émir de Kaboul m'étaient comme à tout autre interdits, je voulais essayer tout au moins d'en faire le tour ». Tel est le propos de l'auteur en écrivant ce beau livre, plein d'anecdotes et d'aventures et qu'illustrent 80 planches tirées hors texte avec le plus grand soin.

PLUS PRÈS DU POLE

par le Commandant **R.-E. Peary**.

(Librairie HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Le commandant R.-E. Peary aura bien mérité de la science. Au prix des efforts les plus ardus, il est parvenu, le 21 avril 1906, jusqu'à 87° 6 de latitude nord ; c'est dire qu'on trouvera dans cet ouvrage des renseignements singulièrement précieux. C'est dire aussi qu'on y trouvera un récit des plus poignants. Ce livre n'intéressera donc pas seulement les géographes, mais tous les lecteurs, petits et grands, que passionnent les relations de voyages aventureux. Et il faut signaler aussi les 16 gravures hors texte dont ce beau volume est illustré.

SAO PAULO DU BRÉSIL

par **Louis Casabona.**

(Librairie GUILMOTO.)

C'est le plus important problème de l'économie nationale du Brésil que celui de multiplier la consommation du café dans le monde et d'en maintenir les prix. On sait que toutes les finances brésiliennes sont engagées actuellement dans une entreprise de « valorisation du café. » Bien qu'il arrive au moment des étrennes, ce livre n'est pas relié et doré comme la plupart des livres d'étrennes. Mais, il mérite la faveur du grand public, par les détails très précis qu'il donne sur la colonisation dans cet État de Brésil, qui produit une très grande partie du café consommé dans le monde, et par les photographies où l'on voit les diverses opérations de la culture, de la cueillette, du traitement du café : c'est un livre aussi pittoresque, et plus intéressant que beaucoup d'autres ouvrages plus orgueilleux et mieux parés.

LES MÉTIERS ET LEUR HISTOIRE

par **A. Parmentier.**

LES COINS PITTORESQUES

par **Viator.**

(Librairie ARMAND COLIN.)

Ce qui caractérise « la Petite Bibliothèque », série « histoire anecdotique » ou série « sports et voyages », c'est le souci d'instruire en amusant. La fiction y tient peu de place ; les notions exactes sont toujours en vedette, et les illustrations des métiers ou des paysages sont empruntés aux meilleurs documents du passé, ou photographiés dans les plus jolis coins de France.

LA DERNIÈRE DES SPARTIATES

par **Georges-Gustave Toudouze.**

(Librairie HACHETTE ET Cie.)

Voici un roman d'actualité puisqu'il parle de la question d'Orient. Nous sommes en 1821 : Hellènes, pour l'Idée, et Musulmans, pour la Foi, se massacrent consciencieusement dans le Péloponèse. Sparte, Mycènes, les nobles formes neigeuses du Taygète, quel cadre où évoluer pour des Pallikares et des héros aux belles soutaches et aux paroles fleuries tels que le Français Jean d'Alteroche, Masco, Janni le Fou, la gracieuse Myrto, le vieux chef Demétrios, le traître Kapsalis et le brutal musulman Youssouf ! On reste émerveillé devant le récit de ces aventures extraordinaires, si ingénieusement mises en scène, si alertement racontées. Car l'auteur est de ceux qui ne se contentent pas d'imaginer des péripéties émouvantes : son style est d'un véritable écrivain.

LA COTE D'AZUR RUSSE

par **E.-A. Martel.**

(Librairie CH. DELAGRAVE.)

Voici un fort beau livre, instructif et pittoresque. Sans jamais verser dans la fiction, il décrit des terres assez lointaines et assez différentes de notre France pour satisfaire nos goûts d'exotisme. L'auteur fut chargé en 1903 par le gouvernement russe d'une mission géographique et hydrologique au Caucase occidental, entre Novorossisk et Soukhoum. Le présent ouvrage est le rapport officiel sur ce voyage qui devait fournir des données pour l'aménagement d'une *Riviera russe*, le long du littoral caucasien de la mer Noire. Sur les pays compris entre le Caucase et la mer, sur l'ancien pays des Tcherkesses ou Circassiens, les détails précis et les photographies y abondent.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

(Librairie HACHETTE ET Cie.)

L'éloge de cette revue pour adolescents n'est plus à faire. Ses romans de cape et d'épée, ses scènes de la vie de collège, ses histoires délicieusement invraisemblables, ses bulletins où découvertes scientifiques et explorations, sont présentées sous leur aspect le plus attrayant, ses recettes de photographie et de prestidigation, ses consultations philatéliques, ses concours fréquents, tout cela est bien adapté à l'imagination des adolescents de 12 à 15 ans. Il faut une longue expérience et un rare tact pour s'adresser congrûment à un tel âge.

200 JOUETS QU'ON FAIT SOI-MÊME AVEC DES PLANTES

par **Victor Delosière.**

(Librairie LAROUSSE.)

La parure ; la musique et les bruits ; les armes de jet ; tournettes, totons et moulins ; questions et attrapes ; cultures bizarres ; bêtes et bonshommes ; décoration et beaux-arts, — telles sont les principales rubriques sous lesquelles l'ingénieux démonstrateur classe ses métamorphoses. A l'imiter, l'enfant gagnera sans doute l'habitude de reconnaître, de distinguer, de nommer les plantes, ce qui est excellent; mais il est à craindre aussi qu'il n'en vienne plus à voir dans les plantes que prétextes à déformations et à caricatures. L'enfant des villes souffre déjà d'un excès d'anthropomorphisme ; il vaudrait la peine qu'on lui apprît à contempler et à respecter les plantes pour elles-mêmes.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants
s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR,
1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE,
27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. F. ROUGET de GOURCEZ,
68, rue de Saint-Quentin.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ,
131, avenue des Arts.

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior,
Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.



Saint-Jean. Maux d'estomac, appétit, digestions.
Précieuse. Foie, calculs, bile, diabète, goutte
Dominique, Désirée, Magdeleine, Rigolette, Impératrice. Très agréables à boire. Une bouteille par jour.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).
Il est indispensable de bien désigner la source.

LA SEULE BICYCLETTE
RÉALISANT UN PROGRÈS

La Paris-Brest

DE LA SOCIÉTÉ "LA FRANÇAISE"

Marque DIAMANT avec le nouveau Pédalier
à roulements rationnels

16, Av. de la Grande-Armée - TÉLÉPHONE : 523.58
6bis, Rue du 4-Septembre - TÉLÉPHONE : 304.66

PNEU LE GAULOIS

Établists BERGOUGNAN & Cie

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

E... oyée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la p... même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boite, spéciale pour la m... stache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

LIVRES NOUVEAUX

LA PERSE D'AUJOURD'HUI,

par **Eugène Aubin**.

Aucun livre de politique étrangère ne pouvait être plus utile que celui-là, car il ne faut pas que la révolution turque et la crise levantine nous fassent oublier ces problèmes du *Middle East*, qui nous réservent peut-être quelques violentes surprises, plus menaçantes pour la paix européenne que le *Near East* ou l'Extrême-Orient. Est-il besoin de rappeler quelle profonde connaissance des choses islamiques et des combinaisons diplomatiques a l'auteur de : *les Anglais aux Indes et en Egypte* et *le Maroc d'aujourd'hui?*

ENIVREMENTS,

par **Madeleine Paul**.

Nouveau volume de poésies d'un auteur que *Fleurs d'Aube* avaient fait connaître et dont le charme et l'émotion raviront les lectrices.

LE HAUT COMMANDEMENT DES ARMÉES ALLEMANDES EN 1870,

par le **Lt-colonel Rousset.**

La Relation officielle de l'état-major allemand sur la guerre de 1870 présente des opérations un tableau, non point inexact, mais peut-être trop habilement construit. La lourde machine militaire y fonctionne sans à-coups : c'est un triomphe de la méthode scientifique, de la discipline. Quelques hommes sincères et courageux, le colonel Verdy du Vernois, le colonel de Widdern, le capitaine F. Hœnig, ont donné des événements un récit plus vrai, plus humain : ils ne cachent ni les jalousies entre les grands chefs, ni les erreurs, ou les hésitations de mobilisation, de stratégie et de tactique. Le colonel Rousset a utilisé leurs témoignages pour raconter de nouveau les batailles livrées autour de Metz.

LE RETOUR DES BOURBONS,

par **Gilbert Stenger**.

L'auteur a voulu présenter un tableau de la cour en 1814-1815 : après vingt-cinq ans d'exil, l'attitude des Bourbons rentrés en France ne contribua pas peu au mouvement des Cent-Jours : « On ne les vit que dans les églises, au théâtre, ou à table..., si bien que la nation livrée à l'incohérence, à l'impéritie, à l'indifférence de ses chefs, conduite par des hommes pleins de morgue, se prit à regretter le monarque qui, tout despote q[illegible] fût, savait prendre à cœur les plus petits i[illegible] de ses sujets ».

POÈMES CHOISIS,

de **Guido Grezelle**.

[illegible] poèmes de ce curé flamand n'étaient ac[illegible]ibles qu'à un très petit peuple d'initiés : e[illegible]s traduisant, MM. E. Commaerts et Ch. Van d[illegible] Boden ont fait, en même temps qu'une œuvre p[illegible]ement patriotique, une bonne action envers le[illegible]e tous les pays.

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE,

par **Georges Goyau**.

Avec la patience d'un érudit et la ferveur d'un croyant, l'auteur poursuit ce grand ouvrage, qui doit faire réfléchir sur l'avenir du catholicisme en France, non seulement les catholiques, mais tous ceux qui pensent que le problème clérical d'autrefois pourrait n'être que peu de chose en regard du problème religieux que l'avenir peut nous réserver. Ces deux volumes III et IV terminent l'histoire du catholicisme allemand de 1848 à 1870.

SAINT-DOMINGUE,

par **Pierre de Vaissière**,

C'est un tableau de la société et de la vie créoles de 1627 à 1789, dans l'île enchanteresse. Le propos de l'auteur qui, en d'autres ouvrages, a étudié la noblesse française d'ancien régime, a été de suivre cette classe sociale outre-mer et de l'observer à Saint Domingue, où, selon lui, elle donna la mesure de sa bravoure, de son entrain et aussi, vers la fin, de son insouciance. La noblesse de l'île qui, vers 1793, sous la menace de la révolte des noirs, émigra à la Nouvelle-Orléans a laissé dans cette ville un souvenir d'élégance, de gaieté qui dure encore. Comment vivait-elle à Saint-Domingue avant que l'île fût retombée dans la barberie? C'est ce que ce livre, joliment illustré, nous conte en détail.

LA PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ,

par **Bertrand Russell**.

Cet exposé critique du leibnizianisme, que viennent de traduire très fidèlement M. et Mme J. Ray, est classique parmi les philosophes depuis plusieurs années. Un des premiers, sinon le premier, M. Russell, se fondant sur le *Discours de Métaphysique* et la correspondance de Leibniz et d'Arnauld, a montré l'importance de la logique dans le système de Leibniz. D'une certaine définition du jugement, il aurait tiré sa notion de substance, sa théorie de la monade, de l'espace et du temps, et de l'harmonie préétablie, etc. Confirmée par les inédits et les études qu'a publiés depuis en français M. Couturat, cette interprétation de M. Russell contient sans doute une grande part de vérité historique.

LA LANGUE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI,

par **Albert Dauzat**.

« Évolution et problèmes actuels », dit le sous-titre, et l'*Avant-Propos* ajoute : « Ce livre s'adresse au grand public; la linguistique, elle aussi, a ses questions d'actualité; cette science mal connue, réputée à tort ardue et aride, peut être attrayante, lorsqu'elle s'attache à des faits contemporains, ». Quatre parties : *La Langue qui se fait*; *Prononciation et Orthographe* ; *Les luttes du Français*; *L'Étude et l'Enseignement de la Langue*.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS.	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

Coulommiers. — Imprimerie PAUL BRODARD.